This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

FAIRE
FAIRE

DE
5
S 114

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME VINGT-HUITIEME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE,

ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, Professeur Émérite au College de Châlons-sur-Marne, Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville, Associé de l'Académie Étrusque de Cortone, de l'Académie Royale de Prusse, &c.

TOME VINGT-HUITIEME.

A PARIS,

Chez DELALAIN l'Aîné, Libraire, Rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui ſe trouvent chez le même Libraire.

1.° Eſſai Hiſtorique-Critique ſur l'Origine de la Puiſſance temporelle des Papes; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Pruſſe. Nouvelle édition.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illuſtres de Plutarque. 1. *Vol. in*-12.

3.° Recueil de Diſſertations ſur divers ſujets de l'Hiſtoire de France. 1. *Vol. in*-12.

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Uſages des anciens Peuples. 3. *Vol. in*-12. & 1. *Vol. in*-4.°

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. *Vol. in*-12. & 2. *Vol. in*-8.°

6.° Recueil de Planches pour l'Intelligence de ce Dictionnaire. 1.e, 2.e, 3.e, 4.e, 5.e, 6.e, 7.e & 8.e Livraiſon.

DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES,
GRECS ET LATINS,
TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE
ET LES ANTIQUITÉS.

MÉANDRE, *Meander*, Μαίανδρος, (*a*) fleuve de l'Aſie mineure, fameux par la quantité de tours & de détours qu'il fait, avant que d'arriver à ſon embouchure. Il eſt étroit, mais profond.

Tite-Live dit : » Le Méandre ſort de la haute forteresſe » de Célenes, traverſe la ville » par le milieu, coule d'abord » dans la Carie, puis dans l'Ionie, & ſe perd dans un golfe » entre Priene & Milet. » Pline parle auſſi de ce fleuve : » Le » Méandre ſort d'un lac ſitué » ſur la montagne d'Aulocrène, baigne quantité de villes, » ſe charge de beaucoup d'autres rivieres, & fait tant de » détours dans ſa courſe, qu'il » ſemble remonter vers le païs » d'où il vient. Il circule pre-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 45, 56. L. XXXVIII. c. 13. Plin. Tom. I. p. 114, 275. *& ſeq.* Ovid. Metam. L. II. c. 6. L. VIII. c. 3. Strab. p. 554, 577. *& ſeq.* Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. p. 77. Homer. Iliad. L. II. v. 376. Diod. Sicul. p. 26. Herod. L. II. c. 29. L. III. c. 122. L. V. c. 118. L. VII. c. 26. Paul. pag. 93, 521.

422150

» mierement dans l'Apamée, » dans l'Eumenitique, puis dans » les champs Bargylétiques, en- » fin entre paiſiblement dans » la Carie; &, arroſant toutes » ces campagnes d'un limon » qui y porte la fertilité, il » ſe jette dans la mer à dix » ſtades de Milet. »

Ovide donne une deſcription ingénieuſe du Méandre, dans le huitieme livre des Métamorphoſes, au ſujet du labyrinthe de Crete fait par Dédale, à la priere de Minos, roi de Crete.

Non ſecùs ac liquidis Phrygius Mæander in undis
Ludit, & ambiguo lapſu refluitque fluitque,
Occurſuſque ſibi venturas aſpicit undas;
Et nunc ad fontes, nunc ad mare verſus apertum
Incertas exercet aquas; ita Dædalus implet
Innumeras errore vias, &c.

Perrault, dans ſon Poëme intitulé, *le ſiecle de Louis le Grand*, dit à l'occaſion de la circulation du ſang :

L'homme de mille erreurs autrefois prévenu,
Et, malgré ſon ſçavoir, à lui-même inconnu,
Ignoroit en repos juſqu'aux routes certaines
Du Méandre vivant qui coule dans ſes veines.

Plutarque, dans ſon livre des rivieres, dit que le Méandre s'appelloit anciennement Anabænon, c'eſt-à-dire, qui retourne ſur ſes pas. C'eſt le ſeul de tous les fleuves, dit-il, qui de ſa ſource, revient vers le lieu d'où il eſt parti. Il a été ainſi nommé, pourſuit cet Auteur, à cauſe de Méandre, fils de Cercaphus & d'Anaxibie, qui, durant une guerre contre la ville de Peſſinunte, promit à la mere des Dieux que, s'il remportoit la victoire, il lui ſacrifieroit la premiere perſonne qui viendroit le féliciter. Le hazard voulut qu'à ſon retour les premieres perſonnes qui ſe préſenterent à lui, furent Archélaüs ſon fils, ſa ſœur & ſa mere. Malgré les liens du ſang, il voulut les faire immoler, & enſuite agité de troubles & accablé de douleur, il ſe précipita lui-même dans l'Anabænon, qui fut enſuite appellé Méandre à cauſe de lui. C'eſt ainſi que Timolaüs raconte le fait au dixieme livre des affaires de Phrygie. Agathocle le Samien en parle auſſi dans ſa République de Peſſinunte. Mais, Démoſtrate d'Apamée dit que Méandre, ayant été choiſi de nouveau Général, dans la guerre contre la ville de Peſſinunte, & ayant vaincu contre ſon attente, partagea aux ſoldats les offrandes conſacrées à la mere des Dieux. La Déeſſe permit qu'il perdît l'eſprit, & que dans un accès de ſa manie, il tuât ſa femme & ſon fils. Étant revenu en ſon bon ſens,

il ſe jetta dans la riviere qui en prit ſon nom.

Nous remarquerons 1°. Qu'il n'eſt pas vrai que le Méandre ſoit le ſeul fleuve qui ait des ſinuoſités dans ſon cours. Tournefort dit qu'il s'en faut bien que les contours du Méandre approchent de ceux que la Seine fait au deſſous de Paris.

2°. Que le vœu imprudent de Jephté a ſervi de modele à un grand nombre d'évenemens qui lui reſſemblent. Le même fait eſt attribué à Idoménée & à bien d'autres, à quelques circonſtances près.

3°. Que la maniere ſimple dont Démoſtrate d'Apamée raconte le fait, eſt plus vraiſemblable. Sans attribuer aucune Divinité à la mere des Dieux, on peut dire que le préjugé, où étoient Méandre & tout le peuple à cet égard, ſuffiſoit pour le jetter dans de violens remords, après une action qui étoit un véritable ſacrilege dans un Païen.

MÉANDRE [la campagne du], *Mæandrius*, *Mæandri campus*, (*a*) Μαιανδρου πεδιον, campagne de l'Aſie mineure, qui étoit ſituée aux environs du Méandre, d'où elle avoit pris ſon nom. Elle étoit ſur les confins de la Lydie & de la Carie.

MÉANDRE. *Mæander*, Μαιανδρος, fils de Cercaphus & d'Anaxibie. *Voyez* ci-deſſus l'article du fleuve Méandre.

MÉANDRIUS, *Mæandrius*, Μαιανδριος, (*b*) fils d'un autre Meandrius, fut d'abord ſecrétaire de Polycrate, tyran de Samos. Ce Prince, ſe diſpoſant à aller trouver Orœte, l'un des Généraux des Perſes, confia le Gouvernement de Samos à Méandrius. Mais, il fut arrêté par Orœte, qui le fit attacher à une croix.

Lorſque Méandrius eut appris la mort de Polycrate, il voulut ſe montrer véritablement juſte & équitable. Néanmoins, ſa fortune le tenta, & il lui fut impoſſible de demeurer homme de bien auprès d'une couronne qui s'offroit à lui. Auſſitôt qu'on lui eut apporté la nouvelle de la mort de Polycrate, il fit dreſſer un autel à Jupiter Libérateur, & déſigna à l'entour un Temple qu'on voyoit encore du tems d'Hérodote dans les fauxbourgs. Après qu'il eut achevé cette entrepriſe, il fit aſſembler les citoyens, à qui il tint ce diſcours : » Vous ſçavez que le » ſceptre & la puiſſance de Po- » lycrate m'ont été mis entre » les mains, & qu'il dépend de » moi de me conſerver aujour- » d'hui la domination ſouve- » raine. Mais, autant qu'il me » ſera poſſible, je ne ferai ja- » mais ce que j'ai condamné » en autrui ; & pour vous dire

(*a*) Herod. L. I. c. 18, 161. L. II. c. 10. Strab. p. 577. Thucyd. p. 183.

(*b*) Herod. L. III. c. 123, 140. & ſeq. Lucian. T. I. p. 313, 336.

» ce que je je penſe, n'ai jamais » approuvé que Polycrate fût le » maître de ſes égaux, & je n'ap- » prouverai jamais qu'un autre » entreprenne la même choſe. » Mais enfin, Polycrate eſt » mort, & a accompli ſa deſ- » tinée. Pour moi, qui me dé- » pouille devant vous de la » puiſſance & du commande- » ment, je vous conſeille de » vivre dans l'égalité, & vous » demande ſeulement que vous » trouviez bon qu'on me don- » ne particuliérement ſix talens » de l'argent de Polycrate, & » que comme j'ai bâti le tem- » ple de Jupiter Libérateur, » le Sacerdoce en demeure » perpétuellement & à moi & » mes ſucceſſeurs, comme pour » la récompenſe de vous avoir » rendu la liberté. » Voilà les demandes que Méandrius fit aux Samiens; mais, en même-tems, quelqu'un de l'aſſemblée ſe leva, & lui parla de la ſorte: » Vous ne méritez pas, lui » dit-il, de commander aux » Samiens, vous qui avez tou- » jours été un méchant & un » ſcélérat; mais, vous méritez » plutôt qu'on vous faſſe ren- » dre compte des finances, dont » vous avez eu l'adminiſtration, » & que vous avez détour- » nées. » Celui qui lui parla de la ſorte étoit un homme ſans reproche, & en grande eſtime parmi tous les citoyens, & s'appelloit Téléſéarque. Méandrius fit réflexion ſur cette aventure; & jugeant que s'il abandonnoit la puiſſance, une autre s'y établiroit en ſa place, il réſolut enfin de ne point quitter la domination. Ainſi, il ſe retira dans le château, où il manda les citoyens les uns après les autres, comme s'il eût voulu leur rendre compte de ſon adminiſtration des finances, & auſſitôt il s'en ſaiſit & les fit mettre dans ſes priſons.

Cependant, les Perſes étant arrivés à Samos, Méandrius laiſſa à un de ſes freres la défenſe de l'iſle. Comme il avoit fait creuſer ſous terre un chemin qui conduiſoit du château à la mer, il ſortit de Samos par cette voie. Étant venu à Lacédémone avec tous les tréſors & toutes les richeſſes qu'il avoit emportées, il commanda à ſes valets de tirer de ſes coffres ſa vaiſſelle d'or & d'argent; & comme ils étoient occupés à exécuter ſes ordres, il amena inſenſiblement en ſa maiſon Cléomene, qui étoit fils d'Anaxandride, & qui regnoit alors à Sparte. Ce Prince s'étonna à l'aſpect de tant de richeſſes, dont Méandrius le pria de choiſir ce qui lui plairoit le plus, & de le faire emporter en ſon Palais. Mais, quoique Méandrius lui eût dit pluſieurs fois la même choſe & qu'il le preſſât d'accepter ce qu'il lui offroit, néanmoins Cléomene demeura ferme, & jugea qu'il n'étoit pas juſte de prendre les choſes qu'on lui préſentoit. Depuis ayant été averti que Méandrius en faiſoit des préſens à quelques-uns des citoyens, il crut qu'il devoit empêcher cette li-

béralité, qui pouvoit nuire à la ville. Il alla donc trouver les Ephores, & leur repréſenta qu'il ſeroit avantageux pour Sparte de faire ſortir du Péloponnèſe ce Samien, de peur qu'il ne fût cauſe de quelque malheur. Les Ephores ſuivirent l'avis de Cléomene, & firent ſortir Méandrius de leur païs.

MÉANDRIUS, *Meandrius*, (*a*) dont Cicéron fait mention dans ſon oraiſon pour L. Flaccus.

MÉATES, *Mœatæ*, Μοάται, (*b*) peuple de la Grande-Bretagne. Zonare & Dion Caſſius en font mention. Selon le dernier, les Méates & les Calédoniens étoient les deux principaux peuples du païs, & avoient les mêmes mœurs. *Voyez* Calédoniens.

Les Méates habitoient le mur qui coupoit l'iſle en deux parties. Lloyd croit que leur païs eſt aujourd'hui la Lothiane en Ecoſſe, ce qui n'eſt gueres vraiſemblable. Cambden dit que c'eſt le Northumberland.

MÉCENE [C. CILNIUS], *C. Cilnius Mœcenas*, (*c*) Miniſtre & favori d'Auguſte, naquit dans l'ordre des Chevaliers. Horace nous apprend le mois & le jour de ſa naiſſance. Pour l'année & le lieu, ce ſont deux circonſtances que nous ignorons. On ſçait ſeulement qu'Auguſte appelloit ſon favori *Laſer Aretinum*; mais, on ne doit pas en conclure qu'Arétium, aujourd'hui Arezzo, lui ait donné la naiſſance. Pour nommer ainſi Mécene, il ſuffiſoit que les Cilniens ſes ancêtres euſſent habité cette ville de l'Etrurie. Or, il eſt indubitable que les Cilniens étoient ſortis d'Arétium. Cette famille avoit porté autrefois le Diadême; d'où vient qu'Horace dit:

Mœcenas atavis edite Regibus.

Le goût que Mécene conſerva toujours pour les lettres, les bienfaits dont il combla ceux qui les cultivoient, les ouvrages qu'il compoſa, tout prouve d'une maniere inconteſtable, qu'il avoit reçu une éducation digne de ſa naiſſance. L'uſage où étoient les Romains, d'aller en Grece pour y apprendre principalement une langue qui leur offroit tant de modeles, & la grande connoiſſance que Mécene avoit de cette langue, ne permettent pas de douter qu'il n'ait auſſi paſſé, dans la même vue, quelques années parmi les Grecs. Eſt-ce à l'école d'Apollonie qu'il donna la préférence? Eſt-ce encore dans ce même lieu qu'il fut connu d'Octavien? Voilà ce qu'on croit d'ordinaire, & ce que nous n'oſerions pourtant déci-

(*a*) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 41. *& ſeq.*

(*b*) Dio. Caſſ. pag. 866. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 120, 121.

(*c*) Vell. Paterc. L. II. c. 88. Plut. T. I. p. 887, 931. Tacit. Annal. L. I. c. 54. L. III. c. 30. L. VI. c. 11. L. XIV. c. 53, 55. L. XV. c. 38. Dio. Caſſ. p. 444. *& ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. p. 315. *& ſuiv.* Hiſt. des Emp. T. I. p. IV. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 321, 326. Tom. III. pag. 250, 251. Tom. V. p. 235. *& ſuiv.* T. XIII. p. 81. *& ſuiv.*

der, parce que l'hiſtoire garde ſur ces premieres années un profond ſilence. Pour Méibomius, il ſoutient que l'école d'Apollonie étant alors célebre, puiſque Jules Céſar y avoit envoyé Octavien, Mécene y vint auſſi, & que des exercices communs furent l'occaſion de la tendre amitié qui regna toujours entr'eux.

D'un autre côté, leur âge devant être différent, comme on le verra bientôt, & les grandes eſpérances dans leſquelles Jules Céſar élevoit Octavien, attirant tous les jours de nouveaux courtiſans en Macédoine, [car Palmérius a démontré que c'eſt d'Apollonie en Macédoine qu'il s'agit ici, & non pas d'Apollonie en Mygdonie.] il eſt bien plus vraiſemblable que le même motif y conduiſit Mécene. Quoi qu'il en ſoit de la premiere occaſion qui les unit, Octavien goûta tellement Mécene, qu'il lui donna ſa confiance; & Mécene conçut pour Octavien une ſi parfaite amitié, qu'il n'eut plus, ni durant la guerre, ni pendant la paix, d'autre objet que de le ſervir.

Octavien étoit encore en Macédoine, lorſqu'il apprit que Jules Céſar venoit d'être aſſaſſiné, & l'adoptoit par ſon teſtament. Il n'avoir pas encore dix-neuf ans; & ſans le ſecours de Mécene, qui, pour le diriger par ſes conſeils, devoit avoir un âge plus mûr, peut-être eût-il mal ſoutenu les droits de ſon adoption. Mécene étoit un de ces génies que la nature ſembloit avoir formés pour le Gouvernement. Il avoit une pénétration vive qui lui découvroit le fond des caracteres; un diſcernement juſte, qui, dans les conjonctures les plus délicates, le fixoit au meilleur parti; des manieres douces & inſinuantes qui lui gagnoient les cœurs. Et ſi, pour la ſcience de la guerre, il étoit inférieur à Agrippa, il ne le cédoit à perſonne pour la valeur.

Lorſqu'Octavien, ou plutôt Auguſte, eut quitté la Macédoine, & qu'après avoir fait déclarer M. Antoine ennemi de la patrie, il le contraignit de lever le ſiege de Modene, Mécene fut préſent à l'action, & partagea l'honneur de cette journée. Les champs de Philippe, au rapport de Pédon admirerent auſſi ſa valeur; &, ſuivant le même Poëte, il n'y parut pas moins terrible, qu'il ſe montroit affable à Rome. Properce lui rend un témoignage qui n'eſt pas moins glorieux. » Si j'avois reçu, lui » dit-il, un génie propre à chan» ter les combats, j'aurois chan» té Modene, Philippes, Ac» tium; j'aurois célébré tous » les exploits de Céſar, & ma » Muſe vous eût toujours aſſo» cié à ces mêmes exploits. »

Lorſqu'Auguſte marcha contre Lucius Antonius, frere du Triumvir, & qu'il l'aſſiéga dans Pérouſe, où il s'étoit renfermé avec Fulvie, Mécene, ſi nous en croyons le même Properce

que nous venons de citer, eut quelque part à la gloire qui ſuivit cette expédition. Mais, il ſe diſtingua principalement en Sicile à la journée du Pélore. Il y fit le devoir de Capitaine & de ſoldat, & contribua infiniment à la victoire, en brûlant les vaiſſeaux du jeune Pompée. C'eſt ſur la foi de Pédon que nous rapportons ce dernier fait; nous en convenons; mais, quelque flatteurs qu'on ſuppoſe les Poëtes en général, Pédon n'aura point imaginé de pareilles circonſtances, dans un tems où, quand il auroit pu compter ſur la vanité de Mécene, dont il n'étoit pas même connu, il avoit toujours à craindre les juſtes reproches de ſon ſiecle, qui eût démenti la flatterie.

Nous appliquons ce même raiſonnement à la bataille d'Actium. Déjà Mécene gouvernoit depuis quelques années Rome & l'Italie, qui demandoient ſa préſence. Cependant, l'occaſion étoit trop importante; une ſeule journée alloit décider de l'Empire du monde en faveur de M. Antoine ou d'Auguſte. Il part, & vient prendre le commandement des Liburnes. Les Liburnes étoient des vaiſſeaux légers, ainſi appellés du nom de ces peuples d'Illyrie, qui n'avoient que de ſimples barques, & ne laiſſoient pas d'infeſter la mer Ionienne. Horace nous prépare à cette circonſtance particuliere. » Quoi! » Mon illuſtre ami, dit-il à » Mécene, vous irez ſur des » Liburnes attaquer ces vaiſ» ſeaux de haut bord, qui ſem» blent des baſtions flottans, » prêt à parer, aux dépens de » votre vie, les coups qui por» teroient ſur Céſar. » Pédon repréſente Mécene dans l'action même, & pourſuivant Cléopatre qui regagnoit les ſources du Nil. Et Properce, en parlant des vaiſſeaux dont les éperons furent ſuſpendus à l'autel de Jules Céſar, loue Mécene, comme un des chefs qui avoient le plus contribué à la priſe de ces mêmes vaiſſeaux. Tant de témoignages réunis ſe fortifient mutuellement.

En vain on ſuppoſe que pendant les guerres civiles Mécene gouverna l'Italie, & qu'au tems de la bataille dont nous parlons, il étouffoit à Rome la conſpiration du jeune Lépidus, qui devoit immoler Auguſte au milieu de ſon triomphe. Ces deux faits, ſuivant le P. Sanadon, tout contradictoires qu'ils ſemblent d'abord, peuvent aiſément ſe concilier. Mécene étoit à la bataille d'Actium; il pourſuivit avec ſes Liburnes M. Antoine & Cléopatre; mais, ne pouvant les atteindre, il rejoignit auſſitôt la flotte, vint à Rome quelques jours après, s'aſſura de Lépidus chef des conjurés, & l'envoya vers Auguſte, avant qu'Auguſte fût parti d'Actium. Dans la guerre de Sicile, Mécene avoit donné l'exemple d'une pareille activité. Après s'être trouvé à la bataille de Taormine, il ſe rendit à Rome.

pour appaiſer quelque tumulte ; il l'appaiſa, revint en Sicile, & ſe diſtingua, comme nous l'avons dit, à la journée du Pélore. Ces deux traits ſont dans le caractere que lui donne un célebre Hiſtorien. Mais, ſi Mécene étoit homme de guerre, il fut auſſi homme d'État.

Gouverneur de Rome & de l'Italie dans l'abſence d'Auguſte, dépoſitaire de ſon cachet, maître d'ouvrir & de réformer les lettres qu'il adreſſoit au Sénat, Mécene ſçut ménager les différens ordres qui ne reſpiroient que la liberté, prévenir ou étouffer dans leur naiſſance toutes les conſpirations, & réconcilier Auguſte, ſelon que les conjonctures le demandoient, tantôt avec M. Antoine, tantôt avec le jeune Pompée. Pompée avoit battu la flotte d'Auguſte, déjà maltraitée par les vents ; & les eſprits étant tournés à la révolte, il étoit à craindre que le bruit de ces revers n'encourageât les ſéditieux. Mécene eſt envoyé à Rome, il arrive, & calme les eſprits. Ce n'eſt plus ni Properce, ni Pédon que nous citons pour nos garans, c'eſt Appien.

Le même Pompée s'étant ligué avec M. Antoine, Auguſte à qui la réunion de leurs forces inſpiroit de juſtes allarmes, écrivit à Mécene de négocier ſon mariage avec Scribonia, ſœur de Libon. Libon étoit beau-pere de Pompée, & cette alliance, ſi elle devenoit commune, le mettoit à portée de ſervir Auguſte. Mécene réuſſit encore en cette négociation ; & ce fut Libon qui, quelques années après, engagea Pompée à conclure un traité dans les circonſtances les plus critiques. Auguſte n'avoit ni vaiſſeaux, ni le tems d'en conſtruire. Pompée, maître de tous les ports, tenoit l'Italie comme aſſiégée, parce qu'il occupoit le détroit de Sicile, & qu'il couroit en même-tems les mers de Sardaigne ; & Rome, par cette raiſon, ne pouvant recevoir de vivres, ni du côté de l'Aſie, ni du côté de l'Afrique, le peuple menaçoit d'en venir aux dernieres extrêmités.

M. Antoine, après s'être emparé de Brunduſium, qu'Auguſte venoit de lui enlever, ſe préparoit à paſſer de Grece en Italie, avec une flotte de trois cens voiles. Auguſte, allarmé de nouveau, envoie à Brunduſium Mécene & Cocceius, qui, ſuivant l'expreſſion d'Horace, avoient plus d'une fois réuni les amis diviſés. Ils arrêterent, de concert avec Capiton, les principaux articles. Le mariage d'Octavie, ſœur d'Auguſte, avec M. Antoine, fut le gage de cette réconciliation, vraie ou apparente ; & cinq ans après, Mécene, aidé de la même Octavie & d'Agrippa, conclut à Tarente un traité auſſi avantageux, qu'il étoit devenu néceſſaire.

Mais, où ſe montre davantage l'habileté de Mécene, c'eſt dans ce diſcours admirable que

Dion Caſſius nous a conſervé. Auguſte, maître de l'Empire, ſongeoit à le quitter ; ſoit appréhenſion d'un nouveau Brutus, ſoit feinte concertée entre Agrippa & Mécene, il prit leur conſeil ſur une affaire auſſi délicate. Agrippa ſoutint qu'une généreuſe abdication étoit un parti ſûr & glorieux tout enſemble. Mécene, & ſon avis l'emporta, prétendit qu'Auguſte ne pouvoit renoncer à l'Empire ſans expoſer ſa gloire & ſes jours. Il fit plus, il lui traça un plan de gouvernement, qui embraſſoit toutes les parties de l'État, & qui fait encore aujourd'hui l'admiration des politiques, mais dont nous ne pouvons donner ici que des idées très-imparfaites.

Auguſte devoit commencer par la réforme du Sénat, & ſubſtituer aux citoyens indignes, que le malheur des tems y avoit introduits, des hommes dont le mérite fût reconnu ; partager les divers emplois entre les Sénateurs & les Chevaliers, mais avec proportion, pour les attacher également à ſa perſonne ; obſerver dans la diſtribution de ces mêmes emplois, l'âge, les ſervices, le rang, la capacité ; pourvoir à la tranquillité de Rome par l'abolition des aſſemblées populaires, à ſa magnificence par des édifices ſomptueux, à ſes amuſemens par la pompe des ſpectacles ; protéger les arts, rendre utiles à l'État les jeunes Patriciens, qui font toujours ou la honte & le malheur, ou le bonheur & la gloire du Prince, en établiſſant pour eux des Ecoles publiques & des Académies, où il feroit veiller à leur éducation ; défendre qu'on lui élevât ni temples, ni ſtatues d'or ou d'argent, quand il pouvoit s'ériger à lui-même dans le cœur de ſes ſujets, des monumens plus durables & plus flatteurs ; les gouverner enfin ſes ſujets, comme il auroit voulu être gouverné s'il étoit né pour obéir.

Mécene pratiqua ſes propres regles, & pouvant tout, il ne voulut jamais rien qui ne fût conforme au bien public. Il tourna même vers cet objet ſes dépenſes les plus conſidérables. Les Eſquilies étoient un lieu mal ſain, à cauſe des tombeaux qui les couvroient ; il les convertit en jardins magnifiques, & par ce moyen il corrigea l'infection. Il fit auſſi creuſer dans Rome un de ces grands réſervoirs, où le peuple venoit ſelon Feſtus, prendre les bains & nager ; &, ce qu'on n'avoit point encore vu, c'étoient des eaux chaudes qui couloient dans la Piſcine, ou le réſervoir de Mécene.

Par le même principe, il épargnoit le ſang, lors même qu'il pouvoit le répandre ſans injuſtice. Et dans toutes les occaſions il portoit à la clémence, Auguſte qui écoutoit quelquefois les tranſports de ſa colere, ou donnoit trop à la ſévérité dans ſes jugemens. Un trait que l'hiſtoire a relevé avec éloge,

confirmera ce que nous venons d'avancer. Auguſte alloit condamner à mort pluſieurs citoyens ; Mécene preſſentit la diſpoſition du Prince, & ne pouvant percer juſqu'à ſon tribunal, il lui envoya ſes tablettes, où, pour le rappeller à la douceur, il avoit écrit ces mots pleins d'une généreuſe liberté : *Surge verò tandem, carnifex.* Tant d'humanité dans Mécene lui gagna tous les cœurs; & lorſqu'après une maladie dangereuſe, il reçut au théatre de Pompée ces applaudiſſemens, dont Horace a conſervé le ſouvenir, il connut par lui-même combien il étoit aimé.

A des marques d'eſtime ſi flatteuſes, le Cenni ajoute en vain, ſur la foi de Meibomius, une médaille frappée par ordre du Sénat. Agrippa, ſuivant les Antiquaires, eſt le ſeul, qui, ſans avoir la qualité d'Auguſte ou de Céſar, ait reçu de ſon vivant un pareil honneur ; encore Agrippa étoit-il devenu gendre d'Auguſte, & ſon Collegue dans la puiſſance ſouveraine, ſous le titre de Tribun ; au lieu que Mécene ne quitta point l'ordre des Chevaliers, ou par modération, ou pour faire ſa cour à l'Empereur, dont les ancêtres n'avoient point eu de plus haute dignité.

Un nouveau trait qui caractériſe dans Méoene l'homme d'Etat, c'eſt la protection qu'il accordoit aux lettres. En effet, ſi en les protégeant il conſulta l'intéret de ſa propre gloire, il ſentit en même tems qu'il ſervoit Auguſte. Les Poëtes, les Orateurs, les Hiſtoriens qu'il combla de bienfaits, en chantant les louanges du Miniſtre, chantoient auſſi celles du Prince ; & ces louanges, répandues enſuite dans le peuple, adouciſſoient les eſprits, & leur ôtoient le ſouvenir de la liberté.

Avant qu'Auguſte fût maître de l'Empire, Mécene avoit déjà fait éclater ſa bienveillance pour les Poëtes. C'étoit par lui que Virgile étoit rentré dans le petit domaine qu'il poſſédoit près de Mantoue, & qu'Horace avoit obtenu ſon pardon, quoiqu'il eût paru à la bataille de Philippes dans l'armée des conjurés. Mais, quand aux guerres civiles ou étrangeres eut enfin ſuccédé une paix univerſelle, ce fut alors que Mécene s'occupa ſérieuſement des lettres. Il anima ceux qui les cultivoient avec ſuccès ; il les attira, ou à Rome dans le palais qu'il avoit joint à ſes magnifiques jardins, ou dans ſa belle maiſon de Tibur. Mais, il les éprouvoit avant que de les admettre à ſa familiarité ; & la faveur étoit au palais des Eſquilies, non le fruit de l'intrigue, mais le prix de la vertu. Là on ne ſongeoit point à ſe nuire mutuellement, il n'y regnoit d'autre jalouſie, ſi nous pouvons nous exprimer ainſi, que celle qui alloit à juſtifier le choix & le jugement du maître. Les Poëtes n'effaçoient point les

Critiques, les Critiques ne détruiſoient ni les Orateurs ni les Poëtes; & les rivaux mêmes étoient d'intelligence. Quel ſpectacle de voir aſſemblés dans ce même palais, un Virgile, un Horace, un Varius, un Properce, un Marſus, un Pollion, un Méliſſus, un Tucca, un Valgius, c'eſt-à-dire, des Poëtes excellens dans tous les genres; & d'y voir encore avec ces Poëtes inimitables, un Philoſophe tel qu'Areius, un Critique tel qu'Ariſtius, un Rhéteur tel qu'Héliodore, & des Orateurs ſemblables à Publicola & à Corvinus!

Auguſte aimoit auſſi les lettres, & ne dédaignoit pas de les cultiver; mais, ſans un Mécene, à quoi ſert un Auguſte? C'étoit Mécene qui préſentoit au Prince les Sçavans qu'il jugeoit dignes de ſa protection, & le Prince ajoutoit aux faveurs du Miniſtre, des bienfaits que ſa main rendoit encore plus précieux. Le Grammairien Méliſſus fut affranchi, & placé dans un emploi important. Virgile reçut des richeſſes qui paſſoient ſes eſpérances. Horace eut des terres conſidérables, & tous eurent des récompenſes magnifiques.

Les Sçavans, à leur tour, conſacrerent à Mécene le fruit de leurs veilles. Sabinus lui préſenta ſon ouvrage ſur la culture des jardins. Virgile lui offrit ſes Géorgiques. Horace & Properce lui dédierent pluſieurs de leurs ouvrages. Pédon recueillit ſes dernieres paroles, & pleura ſa mort dans une élégie qui nous eſt reſtée. Et pour comble d'honneur, Auguſte, en publiant ſes propres Commentaires, les lui avoit adreſſés. C'eſt ainſi que le nom de Mécene eſt devenu un titre glorieux pour les Souverains mêmes qui ſentent le mérite des lettres, & qui ſçavent les encourager.

Après avoir peint dans Mécene l'homme de guerre, l'homme d'état & le protecteur des lettres, il nous reſte à le repréſenter comme homme de lettres lui-même.

Mécene étoit né avec un génie heureux pour l'éloquence, il plaida même quelques cauſes avec ſuccès. Mais, entraîné par des charmes plus puiſſans, il donna la préférence à la poëſie. On cite de lui, outre un recueil de vers qui comprenoit au moins dix livres, deux tragédies, Octavie & Prométhée. Il paroît encore par un témoignage de Pline, qu'il avoit écrit ſur l'hiſtoire naturelle; & par un témoignage de Servius, qu'il avoit compoſé des mémoires pour ſervir à la vie d'Auguſte. Tous ces Ouvrages ont péri, nous n'en avons que des fragmens, ſi on en excepte un morceau aſſez délicat ſur la mort d'Horace, avec d'autres vers que nous rapporterons bientôt, & qui déterminent à croire qu'il avoit em-

braſſé la ſecte d'Epicure, la plus accréditée qui fût alors.

Parmi ces fragmens, Séneque nous en a conſervé qu'il ne juge pas indignes de ſes louanges. Tels ſont principalement ces deux vers :

Nil tumulum curo ; ſepelit natura relictos.

» Je ne m'embarraſſe point » des honneurs du tombeau. La » nature prend ſoin d'enſevelir » ceux qui reſtent ſans ſépul- » ture. »

Ipſa altitudo attonat ſumma.

» L'élévation ſeule attire la » foudre par ſa hauteur. «

Si Mécene, qui d'ailleurs fut regardé comme le plus bel eſprit de l'Empire, s'étoit toujours exprimé de la ſorte, il auroit certainement pu ſervir de modele à ſon ſiecle. Mais, pourquoi diſſimuler les défauts qu'Auguſte même lui a reprochés ? Tandis qu'il honoroit d'une protection particulière & plus marquée, Horace & Virgile, deux Poëtes qui ont ſi bien imité la nature, il s'en éloignoit lui-même ; il donnoit dans l'affectation, il s'amuſoit à créer de nouveaux mots, il recherchoit juſques dans les ſujets ſérieux, une cadence molle & des nombres languiſſans. Malheureux de s'être laiſſé gâter par la proſpérité, & quand il jugeoit des productions d'autrui comme la poſtérité en a jugé, de n'avoir pas ſçu tranſporter le même goût dans ſes propres Ouvrages !

A ces défauts que nous ſommes bien éloignés d'approuver, Séneque en ajoute qui ſont beaucoup plus eſſentiels, parce qu'ils regardent les devoirs & les bienſéances, ou ce qu'on appelle les mœurs. Il reproche à Mécene qu'il ſe plongeoit dans les délices ; qu'il ſe montroit en public la tête couverte ; que ſa démarche étoit lente & mal aſſurée ; que pour ſe procurer le ſommeil, il lui falloit employer ou la ſymphonie des inſtrumens, ou le bruit d'une caſcade artificielle ; qu'il aimoit paſſionnément les ſpectacles, les parfums, les pierreries, & que répudiant ſans ceſſe Térentia & la reprenant toujours, il s'étoit marié mille fois ſans avoir eu jamais qu'une femme.

Notre deſſein n'eſt pas d'ériger des foibleſſes en vertus. Qu'il nous ſoit permis ſeulement d'examiner ſi ces reproches ont un fondement bien légitime. Mécene aimoit les plaiſirs, nous l'avouons ; mais, au témoignage de Pédon, bien loin d'en être poſſédé, il ſçut également les quitter & les reprendre ; & ſi dans le calme des affaires, il jouit des proſpérités de l'Empire & de la fortune de ſon maître, il n'en fut, ſelon l'Hiſtoire même, ni moins actif, ni moins vigilant, lorſque les affaires demandoient de la vigilance & de l'activité. Il paroiſſoit en public la tête couverte, & ſa démarche étoit mal aſſurée, mais il avoit une ſanté

foible; & nous apprenons de Pline que durant tout le cours de ſa vie, il ne fut jamais un inſtant ſans fievre.

Pour ſe procurer le ſommeil, il employa mille artifices, mais Pline nous apprend encore que pendant trois ans il fut affligé de la plus cruelle inſomnie; & n'étoit-il pas naturel que pour s'en délivrer, il eût recours à des remedes ſi innocens?

Il avoit du goût pour les pierreries, il en convient lui-même, lorſqu'en pleurant Horace, il dit que depuis ſa mort, il ne trouve plus d'attraits, ni dans les Bérylles, ni dans les Emeraudes;

Lugens te, mea vita, nec Smaragdos,
Beryllos quoque, flacce, nec nitentes,
Nec præcandida Margarita quæro.

Pour les ſpectacles, Auguſte les aimoit auſſi, ou feignoit de les aimer, perſuadé qu'en y aſſiſtant il ſe concilioit l'affection des peuples.

Il ne pouvoit vivre avec Térentia, ni ſans elle; mais Térentia, s'il faut s'en rapporter à l'Hiſtoire, n'avoit pas moins d'humeur que de beauté.

Enfin, & c'eſt ici que triomphe Séneque, Mécene a marqué le plus honteux attachement à la vie, dans ces vers, qu'au jugement d'un autre Écrivain, la molleſſe elle-même lui dicta:

Debilem facito manu, pede, coxa
Tuber aſtrue gibberum. Lubricos quate dentes.
Vita dum ſupereſt, bene eſt. Hanc mihi, vel acuta
Si ſedeam cruce, ſuſtine.

C'eſt-à-dire, » Qu'il ſoit » difforme, il n'importe, Qu'il » ſoit eſtropié, il ſe conſole» ra en vivant. Qu'il ait à » ſouffrir des maladies aigues, » il ſera encore heureux, pour» vu qu'elles ne ſoient pas » mortelles. Et quand vous » l'aurez condamné à la plus » cruelle des morts, il ne ſe » réſoudra point à quitter la » vie, s'il peut la conſerver » dans les tourmens. »

On n'accuſera pas l'Auteur de qui nous empruntons cette paraphraſe, d'avoir affoibli le ſens de l'original; mais, quelle induction tirer de ces vers, ſi pourtant il ne faut pas les regarder comme un de ces jeux d'imagination, dont on ne peut tirer aucune induction ſérieuſe? Mécene, après tout, n'a fait qu'exprimer un amour naturel, qui eſt l'amour de la vie, ou plutôt il a ramené au ſentiment un principe de la ſecte qu'il avoit embraſſée. En effet, le ſage d'Epicure ne déſire la mort dans aucune ſituation; & condamné à l'aveuglement, à la ſurdité, aux douleurs mêmes, il poſſede au moins dans ces différens états, toute la félicité qui leur eſt propre, parce qu'il

ſçait jouir des biens qui lui reſtent, & rendre plus légers par la patience, les maux qu'il ne peut éviter.

Pour nous, l'induction que nous tirerions, & qui nous ſemble plus juſte, c'eſt que Mécene conſerva toujours, même au milieu des plaiſirs, une fermeté d'ame que rien ne pouvoit ébranler. Et s'il ſe plaignit quelquefois, comme Horace l'inſinue dans cette ode ſi touchante, où il lui jure qu'un même jour éclairera leurs funérailles, ces plaintes furent, pour nous exprimer avec le P. Sanadon, la tendre expreſſion du regret qu'il avoit de quitter une vie, que la faveur du Prince, l'amour des peuples, & le commerce des Sçavans, lui rendoient d'ailleurs ſi agréable.

L'Hiſtoire ne dit rien de ſes dernières années; elle nous apprend ſeulement qu'il mourut dans un âge avancé, pleurant encore tant d'illuſtres citoyens qu'il avoit vus périr, par les proſcriptions; qu'il fut inhumé dans ſes jardins à côté d'Horace; qu'il emporta les regrets d'Auguſte, & que par ſon teſtament il rendit à ce Prince tous les biens qu'il avoit reçus de ſa libéralité. On place la mort de Mécene ſous l'an de Jeſus-Chriſt 8.

MÉCÉNAS, *Mæcenas*, (*a*) ancien Préteur, caractère vif & entreprenant, donna lieu à une ſédition furieuſe dans Rome, du tems de Maxime & de Balbin. *Voyez* Gallicanus.

MECES, *Meci*, Μέκοι, (*b*) peuple d'Aſie, ſelon Hérodote. Les Meces étoient compris dans la même Satrapie que les Sagartiens, les Sarangéens, les Thamanéens, les Utiens & ceux qui habitoient les iſles de la mer Rouge. Tous ces peuples payoient enſemble ſix cens talens de tribut au roi des Perſes.

On croit que les Meces ſont les mêmes que d'autres nomment Myces; & Hérodote lui-même les appelle ainſi dans ſon ſeptième livre.

MÉCHANEUS, *Mechaneus*, ſurnom de Jupiter. Il ſignifie celui qui bénit les entrepriſes des hommes, de μηχανέυομαι, *machinor*, je machine, j'entreprends. Il y avoit à Argos, au milieu de la ville, un cippe de bronze d'une grandeur médiocre, qui ſoutenoit la ſtatue de Jupiter Méchanéus. Ce fut devant cette ſtatue que les Argiens, avant que d'aller au ſiege de Troie, s'engagerent tous par ſerment à périr plutôt que d'abandonner leur entrepriſe.

MÉCHÉRATH, *Mecherath*, (*c*) lieu d'où étoit Hépher, un des braves de l'armée de David.

MÉCHIR, *Mechir*, (*d*)

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 336.
(*b*) Herod. L. III. c. 93. L. VII. c. 68.
(*c*) Paral. L. I. c. 11. v. 36.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 336. Tom. XVI. pag. 201.

nom du ſixième mois de l'année Égyptienne. Il répondoit au mois Sébat des Juifs, & au mois Péritius des Macédoniens.

MECHMAS, *Mechmas*, ville appellée auſſi Machmas. *Voyez* Machmas.

MÉCHNÉDÉBAI, *Mechnedebai*, Μαχναδαΐου, (*a*) un des Prêtres, qui, au retour de la captivité de Babylone, ſe ſéparerent des femmes étrangeres, qu'ils avoient épouſées contre la loi du Seigneur.

MÉCIA, *Mæcia*, nom d'une tribu Romaine. Cette tribu étoit la vingt-huitième. Tite-Live dit que ce fut l'an de Rome 421, ſous le Conſulat d'Aulus Cornélius Coſſus Arvina & de Cn. Domitius Calvinus, que la tribu Mécia fut ajoutée avec la tribu Scaptia, en faveur des habitans de Lanuvium, des Ariciniens, des Nomantains & des Pédains, à qui on avoit un peu auparavant donné le droit de bourgeoiſie. On lui donna le nom de Mécia, d'un château qui étoit près de Lanuvium, & qui s'appelloit Mécium. Ceux qui écrivent Métia, écrivent mal. *Voyez* Tribu.

MÉCIANUS, *Mæcianus*, (*b*) fils d'Avidius Caſſius, s'engagea dans la rébellion de ſon pere, qui l'envoya en Égypte, pour s'aſſurer l'obéiſſance de cette province. Mais, Avidius Caſſius ayant été tué après un règne de quelques mois, Mécianus eut le même ſort que ſon pere. On lui ôta la vie à Alexandrie.

MÉCILIUS [SP.], (*c*) *Sp. Mæcilius*, étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 339, & 413 avant Jeſus-Chriſt. Il avoit été élevé à cette Magiſtrature en ſon abſence, & c'étoit la quatrième fois qu'on l'y élevoit.

De concert avec Sp. Métilius ſon Collegue, il publia cette année une loi qui ordonnoit que les terres qu'on avoit priſes ſur les ennemis, ſeroient partagées également entre les citoyens. Ce décret ruinoit de fond en comble la plupart des Nobles. Car, Rome ayant été bâtie dans une terre étrangere, elle ne poſſédoit rien qui n'eût été conquis par les armes; & les Grands s'étoient emparés de tous ces biens, excepté quelques portions qui avoient été vendues ou aſſignées aux Plébeiens par autorité publique. Ainſi, le partage qu'on propoſoit alloit exciter une affreuſe diſcorde entre le Sénat & le peuple; & les Tribuns militaires, ni dans les aſſemblées publiques du Sénat, ni dans celles qu'ils tenoient en particulier des principaux Patriciens, ne trouvoient aucun moyen de ſe tirer de cet embarras, lorſqu'Appius Claudius, petit-fils du Décemvir, le plus

(*a*) Eſdr. L. I. c. 10. v. 40.
(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 429. 434.
(*c*) Tit. Liv. L. IV. c. 48.

jeune des Sénateurs, prit la parole, & leur propoſa un expédient que ſon biſayeul Appius Claudius avoit autrefois enſeigné & fait pratiquer aux Sénateurs, & qui étoit le ſeul moyen de rendre inutile toute la puiſſance, & d'éluder tous les deſſeins des Tribuns du peuple. C'étoit d'engager quelqu'un de ces Magiſtrats à s'oppoſer à ſes Collegues. Tout le monde approuva cet avis.

On chargea donc les Sénateurs qui avoient quelque liaiſon avec les Tribuns, de leur parler, & de les engager à s'oppoſer à leurs confreres. Les plus conſidérables commencerent, auſſitôt que le Sénat eut été congédié, à aborder ces Magiſtrats avec beaucoup de civilité & de témoignages de bienveillance; & à force de les preſſer par de bonnes raiſons, & de les flatter par l'eſpoir des récompenſes, en leur faiſant entendre qu'ils obligeroient chaque Sénateur en particulier, & tout l'ordre en général, ils perſuaderent à ſix d'entr'eux de s'oppoſer à la loi que propoſoient leurs Collegues. Et le lendemain, lorſque de concert avec eux, on eut parlé à l'aſſemblée de la ſédition, que les deux Tribuns vouloient exciter parmi le peuple, par l'appas trompeur d'une largeſſe qui ne pouvoit avoir que des ſuites pernicieuſes, les premiers de l'ordre déclarerent qu'ils ne voyoient point d'autre remede au mal préſent, que celui que les Tribuns eux-mêmes y pourroient apporter; que la République près de ſuccomber avoit recours à leur puiſſance, comme feroit un particulier ſans protection & ſans appui; qu'il ſeroit glorieux pour ces Magiſtrats, de faire ſervir leur crédit & leur autorité, non à maltraiter le Sénat & à ſemer la diſcorde entre les différens ordres de la République, mais à s'oppoſer aux prétentions injuſtes de leurs Collegues. Ces remontrances furent ſuivies du murmure de tous les Sénateurs, qui de leurs places imploroient d'un conſentement unanime le ſecours des Tribuns. Alors, on fit faire ſilence, & ceux que le crédit des Grands avoit gagnés, déclarerent qu'ils étoient prêts à s'oppoſer à la loi que leurs Collegues avoient propoſée, & qu'ils jugeoient pernicieuſe au ſalut de la République. Le Sénat remercia les oppoſans; & les partiſans de la loi, après les avoir traités dans l'aſſemblée du peuple de traîtres & d'eſclaves des Conſuls & des Patriciens, & les avoir accablés d'autres injures auſſi atroces, ſe déſiſterent de leur entrepriſe.

MÉCISTÉE, *Meciſteus*, (a) Μηκιστεὺς, l'un des compagnons d'Ajax, étoit fils d'Échius. Il fut tué par Polydamas au ſiege de Troie.

(a) Homer. Iliad. L. VIII. v. 333. L. XV. v. 339.

MÉCISTÉE,

MÉCISTÉE, *Mecifteus*, (*a*) Μηκιστεὺς, fut pere d'Euryale, un des Capitaines Grecs qui allerent au ſiege de Troie.

MÉCIUS, *Macius*, (*b*) Poëte Grec, qui a été inconnu à Voſſius.

MÉCULONIUS, *Meculonius*, (*c*) dont Cicéron fait mention dans ſon Oraiſon pour L. Flaccus.

MECYBERNÆUS SINUS. *Voyez* Mécyberne.

MECYBERNE, *Mecyberna*, Μηκύβερνα, (*d*) ville de Macédoine ſelon les uns, & de Thrace ſelon d'autres. Elle étoit à vingt ſtades d'Olynthe ſur le golfe qui en prenoit le nom de *Mecybernæus ſinus*. Pline nomme ainſi ce golfe, que l'on appella auſſi *Toronæus ſinus*, à cauſe de Torone, ville ſituée dans ſon enceinte. C'eſt préſentement le Golfe d'Aiomama.

L'Épitome de Strabon porte Mécyperne; & Diodore de Sicile lit Mécyberne. Les Olynthiens, ſuivant ce dernier en ſon douzieme livre, entreprirent le ſiege de cette ville, l'an 419 avant Jeſus-Chriſt. Ils en chaſſerent les Athéniens qui y étoient en garniſon, & ſe mirent en leur place. Diodore de Sicile parle encore de la même ville au ſeizième livre, où il nous apprend qu'elle tomba au pouvoir de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, par la trahiſon de quelques-uns de ſes habitans.

MÉCYBERNÉENS, *Mecybernæi*, Μηκυβερναῖοι, les habitans de Mécyberne. *Voyez* Mécyberne.

MÉCYPERNE, *Mecyperna*, Μηκύπερνα. *Voyez* Mécyberne.

MÉDABA, *Medaba*, (*e*) Μήδαβα, ville ſituée au delà du Jourdain, dans la Tribu de Ruben, dans la partie méridionale du partage de cette Tribu. Euſebe dit qu'elle n'étoit pas loin d'Héſébon, ou de Cheſbon. Iſaïe l'attribue à Moab, parce que les Moabites la prirent ſur les Iſraëlites. Joſephe & quelques autres l'attribuent aux Arabes, parce qu'en effet les Arabes s'en rendirent maîtres ſur la fin de la Monarchie des Juifs. Les habitans de Médaba ayant tué Jean ſurnommé Gaddis, frere de Judas Maccabée, comme il alloit au païs des Nabathéens, bientôt après Simon & Jonathas ſes freres vengerent ſa mort ſur les fils de Jambri, qui menoient une fille de Médaba en la maiſon d'un homme de qualité du païs, qui l'avoit épouſée. Alexandre Jannée, roi des Juifs, la prit ſur les Arabes. Euſebe & Saint Jé-

(*a*) Homer. Iliad. L. VI. v. 28.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 265.
(*c*) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 36.
(*d*) Plin. Tom. I. pag. 202. Herod. L. VII. c. 122. Strab. pag. 330. Diod. Sicul. p. 325, 538. Pomp. Mel. p. 107 Thucyd. pag. 356, 371.
(*e*) Joſu. c. 13. v. 9, 16. Reg. L. II. c. 10. v. 4. *& ſeq.* Paral. L. I. c. 19. v. 4. *& ſeq.* Iſaï. c. 15. v. 2. Maccab. L. I. c. 9. v. 36. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 428, 469.

rôme mettent Cariathaïm à dix mille de Médaba, vers l'occident de cette ville. Ptolémée place cette ville de Médaba à peu près à distance égale de Pétra & de Bozra.

Après l'insulte qu'Hanon, roi des Ammonites, avoit faite aux Ambassadeurs de David, il comprit bien que ce Prince ne manqueroit pas de tirer vengeance d'un tel outrage, & qu'ainsi il devoit se préparer à la guerre. Il envoya donc mille talens pour lever des troupes chez ses voisins; il tira vingt mille hommes de Rohob & de Soba, mille hommes de Maaca, & douze mille d'Istob; il fit aussi venir de la Mésopotamie un grand nombre de chariots de guerre. Les Paralipomenes en mettent trente deux mille; mais, ce nombre est si excessif, qu'il est visible qu'il y a faute en cet endroit.

David, informé de ces préparatifs, envoya contre eux Joab à la tête de toutes ses meilleures troupes. Les Ammonites ne jugerent pas à propos de se laisser assiéger, ni aussi de s'exposer en rase campagne; ils rangerent leurs troupes en bataille sous les murs de la ville de Médaba; & les troupes auxiliaires camperent séparément dans la plaine. Joab sépara son armée en deux; il en donna la moitié à commander à Abisaï son frere, pour combattre les Ammonites; & il se mit à la tête de l'autre moitié pour attaquer les Syriens & les autres troupes étrangeres. Il dit à son frere: » Si les Syriens ont de » l'avantage sur moi, vous vien» drez à mon secours; & si les » Ammonites en ont sur vous, » j'irai vous secourir. « Joab commença l'attaque, & tomba sur les Syriens avec tant de vigueur, qu'il les rompit & les mit en fuite. Les Ammonites, voyant la déroute des Syriens, prirent aussi la fuite, & rentrerent en désordre dans Médaba.

MÉDAD, *Medad*, מדד. *Voyez* Éldad.

MÉDAILLES, *Numismata*, (a) piece de métal où sont représentés les têtes ou portraits des Princes & des personnes illustres d'un côté, & quelques figures ou emblêmes de l'autre côté, qu'on nomme le revers. Les Médaillons sont de grandes Médailles.

Ceux qui sont curieux de l'Antiquité, ont toujours fait grande estime de ces pieces, qui nous apprennent plusieurs choses, dont on ne peut avoir aucune connoissance par les livres. Parmi les Romains, Varron avoit recherché les portraits de tous les hommes illustres, qui s'étoient signalés depuis la fondation de Rome. Cicéron recherchoit aussi les Médailles avec empressement; & Jules César, qui avoit autant d'inclination pour les sciences, que pour les armes, se plaisoit à

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 163. & suiv.

voir les portraits des grands hommes, gravés sur ces sortes de monumens. Enfin, les Médailles ne servent pas seulement à satisfaire la curiosité, mais apprennent encore des points importans de l'Histoire, dont elles sont des monumens authentiques & irréprochables.

I. Le goût pour les Médailles antiques prit faveur en Europe à la renaissance des beaux arts. Pétrarque, qui a tant contribué à retirer les lettres de la barbarie où elles étoient plongées, rechercha les Médailles avec un grand empressement; & s'en étant procuré quelques-unes, il crut les devoir offrir à l'Empereur Charles IV, comme un présent digne d'un grand Prince.

Dans le siecle suivant, Alphonse, roi de Naples & d'Arragon, plus célebre encore par son amour pour les lettres que par ses victoires, fit une suite de Médailles assez considérable pour ce tems-là. A l'exemple de ce Monarque, Antoine, Cardinal de Saint Marc, eut la curiosité de former à Rome un cabinet de Médailles Impériales.

Cosme de Médicis commençoit dans le même tems à Florence cet immense recueil de manuscrits, de statues, de bas-reliefs, de marbres, de pierres gravées & de Médailles antiques, qui fut ensuite continué avec la même ardeur par Pierre de Médicis son fils, & par Laurent son petit-fils. Les encouragemens & les secours, que les Sçavans reçurent de la maison de Médicis, contribuerent infiniment aux progrès rapides, que les lettres firent en Italie. Depuis la fin du XVe siecle, le goût de l'Antique & l'étude des Médailles s'y sont perpétués, & les cabinets s'y sont multipliés & perfectionnés.

L'Allemagne connut les Médailles dans le seizieme siecle; Maximilien I en rassembla beaucoup, & inspira par son exemple aux Allemands l'amour pour ces précieux restes d'Antiquité. Nous trouvons les essais de leur goût pour ces monumens, dans le livre de Jean Xuttichius, sur la vie des Empereurs & des Césars, enrichie de leurs portraits tirés des Médailles antiques. Ce livre fut publié en 1525, réimprimé en 1534, & augmenté trois ans après de 42 Médailles Consulaires gravées en bois.

Budé fut le premier en France, qui né pour l'étude de l'Antiquité, fit une petite collection de Médailles d'or & d'argent, avant même que d'écrire sur les monnoies des Anciens. Il fut imité par Jean Grollier, Guillaume du Choul & quelques autres. Les progrès, que cette science a faits ensuite dans ce royaume, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter.

Le goût des Médailles prit la plus grande faveur dans les païs bas, lorsque Goltzius vint

s'y réfugier ; & ce goût paſſa bientôt la mer, pour jetter dans la grande-Bretagne des racines auſſi vives que profondes.

A l'égard de l'Eſpagne, Antonio Auguſtini, mort Archevêque de Tarragone en 1586, eſt le premier & paroît être preſque le ſeul qui ſe ſoit appliqué à connoître & à raſſembler des Médailles. Ce Sçavant homme, l'un des plus célebres antiquaires de ſon tems, eſſaya de répandre parmi ſes compatriotes la paſſion qu'il avoit pour les monumens antiques ; mais, ſes tentatives furent infructueuſes, perſonne ne marcha ſur ſes traces.

Il n'en a pas été de même dans les autres païs que nous avons nommés. Dès l'an 1555 on avoit vu paroître en Italie le diſcours d'Énée Vico, pour introduire les amateurs dans l'intime connoiſſance des Médailles. L'Auteur y traita de la plupart des choſes qu'on peut y obſerver en général, des métaux ſur leſquels on les a frappées, des têtes des Princes qu'elles repréſentent, des types gravés ſur les revers, des légendes ou inſcriptions qui ſe liſent ſur les deux côtés de la Médaille, des Médaillons & des Contorniates ; des Médailles fauſſes ou falſifiées ; enfin, des faits Hiſtoriques dont on peut ou établir la vérité, ou fixer la date par le moyen des Médailles ; de la forme des édifices publics qu'on y remarque ; des noms des perſonnages qu'on lit ſur ces monumens, & des différentes magiſtratures dont il y eſt fait mention.

En 1576, Goltzius publia dans les païs bas ſes Médailles des villes de Sicile & de la grande Grece ; l'année ſuivante, Urſini mit au jour les monumens Numiſmatiques des familles Romaines juſqu'au regne d'Auguſte ; entrepriſe continuée dans le même ſiecle par Adolphe Occo, juſqu'à la chûte de l'Empire.

A la foule des beaux Ouvrages qui parurent dans le ſiecle ſuivant ſur les Médailles en général, les Antiquaires joignirent les explications de toutes celles de leurs propres cabinets & des cabinets étrangers ; alors, on fut en état, par la comparaiſon de tant de monumens, ſoit entr'eux, ſoit en les confrontant avec les Auteurs Grecs & Latins, de former des ſyſtêmes étendus ſur l'art Numiſmatique.

Pluſieurs Sçavans n'oublierent pas d'étaler, peut-être avec excès, les avantages que l'Hiſtoire & la Géographie peuvent tirer des Médailles & des inſcriptions ; il eſt vrai cependant que ces monumens précieux, réunis enſemble, forment preſque une Hiſtoire ſuivie d'anciens peuples, de Princes, & de grandes villes ; & leur autorité eſt d'autant plus reſpectable, qu'ils n'ont pu être altérés. Ce ſont des témoins contemporains des choſes qu'ils at-

teſtent, revêtus de l'autorité publique, qui ſemble n'avoir ſuryécu à une longue ſuite de ſiecles & aux diverſes révolutions des États, que pour tranſmettre à la poſtérité des faits plus ou moins importans, dont elle ne pourroit d'ailleurs avoir aucune connoiſſance. On n'ignore pas que M. Spanheim a réduit à des points généraux l'objet des Médailles en particulier, pour en juſtifier l'utilité; & M. Vaillant, rempli des mêmes vues, a diſtribué par regnes toutes les Médailles des villes Grecques ſous l'Empire Romain.

D'autres Auteurs, ſe tournant d'un autre côté, ont enviſagé les Médailles comme monnoie, & en ont comparé le poids & la valeur avec ceux des monnoies modernes; l'examen de ce ſeul point à déjà produit pluſieurs volumes.

Enfin, les Ouvrages Numiſmatiques ſe ſont tellement multipliés, qu'on avoit beſoin d'une notice des Sçavans qui ont écrit ſur cette matiere; c'eſt ce qu'a exécuté complétement le P. Bauduri, dans ſa *Bibliotheca Nummaria*, imprimée à la tête de ſon grand Ouvrage des Médailles, depuis Trajan Dece, juſqu'à Conſtantin Paléologue.

Mais, ce ſiecle ayant trouvé quantité de nouvelles Médailles, dont on a publié des catalogues exacts, c'eſt aujourd'hui qu'on eſt en état de rendre par ce moyen l'Hiſtoire des peuples plus détaillée & plus intéreſſante qu'on ne pouvoit la donner dans le ſiecle précédent.

Voilà comment la ſcience des Médailles s'étant inſenſiblement perfectionnée, eſt devenue, parmi les monumens antiques, celle qui ſe trouve la plus propre à illuſtrer ceux qui la cultivent. Il ne faut pas s'étonner du goût qu'on a pris pour elle; ſon étude brillante n'eſt point hériſſée des épines qui rendent les autres ſciences triſtes & fâcheuſes; tout ce qui entre dans la compoſition d'une Médaille contribue à rendre cette étude agréable; les figures amuſent les yeux; les légendes, les inſcriptions, les ſymboles toujours variés, réveillent l'eſprit & quelquefois l'étonnent. On y peut faire tous les jours d'heureuſes découvertes; ſon étendue n'a point de bornes; les objets de toutes les ſciences & de tous les arts ſont de ſon reſſort, ſur tout l'Hiſtoire, la Mythologie, la Chronologie, & l'ancienne Géographie.

II. Les Médailles ſont d'or, d'argent, de cuivre jaune & rouge, de cuivre qu'on appelle de Corinthe, de bronze, & de plomb; quelques-unes de celles d'argent ſont fourrées, c'eſt-à-dire, qu'elles n'ont qu'une petite feuille d'argent ſur le cuivre; quelques autres ne ſont que de cuivre argenté. Le prix des Médailles ne ſe prend pas de la nature du métal dont elles ſont compoſées, puiſqu'il y en a de bronze qui

ſont beaucoup plus cheres & plus rares que celles d'or. Les Médailles d'Othon qui ſont d'or, valent beaucoup moins que celles de cet Empereur en bronze. Il faut cependant avouer que les véritables Médailles d'or ſont fort rares, celles d'argent ſont plus communes, & ne paſſent gueres trois pouces de diametre.

A l'égard des Médailles des Empereurs Romains, on doit choiſir les Latines, c'eſt-à-dire, celles qui ont été gravées en Italie, particuliérement à Rome; car, celles qui étoient faites dans les Gaules, dans l'Eſpagne, ou dans la Grece, ne reſſemblent pas ſi bien. Les connoiſſeurs diſcernent facilement les unes des autres; car, outre que les Médailles Grecques & celles des provinces ont ordinairement quelque nom ou quelque Hiéroglyfique, qui fait connoître le païs où elles ont été frappées, elles ſont auſſi preſque toujours d'une fabrique différente. Ainſi, on reconnoît aiſément les Médailles Égyptiennes, à leurs bords particuliers; les Syriennes, à leur épaiſſeur; & les Eſpagnoles, à leur peu de relief. De plus, les étrangers n'avoient pas la permiſſion de battre des Médailles d'or de l'Empereur; de façon que celles d'or ſont d'Italie, ainſi que la plupart de celles d'argent ou de grand bronze, qui ont les deux lettres S. C. c'eſt-à-dire, *Senatûs Conſulto*, par ordre du Sénat.

On ne peut rien établir de certain pour la reſſemblance ſur les Médailles des Conſuls Romains ou des Héros de l'Antiquité; parce que, comme les Conſuls n'avoient pas la permiſſion de repréſenter leur tête ſur la monnoie, celles que l'on voit d'eux, n'ont été faites que par leurs deſcendans; & les héros n'ont auſſi été repréſentés ſur les Médailles, qu'après leur mort, & quelquefois pluſieurs années après; c'eſt pourquoi, on n'eſt pas ſûr de voir leurs traits au naturel.

A l'égard des Médailles de bronze, on les partage en trois claſſes; le grand, le moyen & le petit bronze. Le grand bronze ne paſſe point les Poſthumes; le moyen va juſqu'à la décadence de l'Empire en Occident, & même juſqu'aux Paléologues pour l'Orient. Mais, il y a de grandes interruptions; en ſorte qu'il eſt difficile d'en former une ſuite depuis Jules Céſar juſqu'aux Paléologues pour l'Orient. Le petit bronze a auſſi de grandes interruptions, & on auroit bien de la peine à en trouver depuis Jules Céſar juſqu'aux Poſthumes, & cela ſeroit abſolument impoſſible depuis Théodoſe juſqu'aux Paléologues.

On peut encore diviſer les Médailles en cinq claſſes différentes, par rapport à ce qu'elles repréſentent, 1°. celles des Rois; 2°. celles des villes Grecques ou Latines; 3°. celles des familles Romaines que l'on ap-

pelle Conſulaires ; 4°. les impériales, & celles qui y ont rapport ; 5°. les divinités.

Les Médailles, que l'on appelle Conſulaires, ne ſont pas ainſi nommées, parce qu'elles ont été battues pour les Conſuls, mais parce qu'elles ont été frappées dans le temps que la République étoit gouvernée par les Conſuls.

Ordinairement les inſcriptions ſont en Latin ou en Grec. Il y en a auſſi en Hébreu, en langue Punique & en Arabe. Les Médailles Hébraïques ne ſont pas plus anciennes que les Maccabées, peut-être même n'ont-elles pas cette antiquité. On croit que c'eſt la monnoie que les Juifs appelloient ſicles. A l'égard des Médailles Puniques, elles paroiſſent avoir été battues en Eſpagne par les Sarrazins. Pour les Médailles Arabes, elles ſont modernes, peu curieuſes & d'une mauvaiſe fabrique.

MÉDAILLONS. *Voyez* Médailles.

MÉDARES, *Medari*, (*a*) peuple de Thrace. *Voyez* Alexandropole.

MÉDAS, *Medas*, Μήδας, (*b*) nom d'un chien de chaſſe, ſelon Xénophon.

MEDDIN, *Meddin*, (*c*) ville de Paleſtine, à l'Orient de la tribu de Juda.

MÉDECINE, *Medicina*, Ἰατρική, l'art d'appliquer des remedes, dont l'effet conſerve la vie ſaine, & redonne la ſanté aux malades. Ainſi, la vie, la ſanté, les maladies, la mort de l'homme, les cauſes qui les produiſent, les moyens qui les dirigent, ſont l'objet de la Médecine.

Les injures & les viciſſitudes d'un air auſſi néceſſaire qu'inévitable, la nature des alimens ſolides & liquides, l'impreſſion vive des corps extérieurs, les actions de la vie, la ſtructure du corps humain, ont produit des maladies, dès qu'il y a eu des hommes qui ont vécu comme nous vivons.

Lorſque notre corps eſt affligé de quelque mal, il eſt machinalement déterminé à chercher les moyens d'y remédier, ſans cependant les connoître. Cela ſe remarque dans les animaux, comme dans l'homme, quoique la raiſon ne puiſſe point comprendre comment cela ſe fait ; car, tout ce qu'on ſçait, c'eſt que telles ſont les loix de l'Auteur de la nature, deſquelles dépendent toutes les premieres cauſes.

La perception déſagréable ou fâcheuſe d'un mouvement empêché dans certains membres, la douleur que produit la léſion d'une partie quelconque. Les maux dont l'ame eſt accablée à l'occaſion de ceux du corps, ont engagé l'homme à chercher & à appliquer les remedes

(*a*) Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. 1. c. 5.

(*b*) Xenoph. p. 987.

(*c*) Joſu. c. 15. v. 61.

propres à diſſiper ces maux, & cela par un déſir ſpontané, ou à la faveur d'une expérience vague. Telle eſt la premiere origine de la Médecine, qui priſe pour l'art de guérir, a été pratiquée dans tous les tems & dans tous les lieux.

Les Hiſtoriens & les Fables de l'Antiquité nous apprennent que les Aſſyriens, les Chaldéens & les Mages, ſont les premiers qui aient cultivé cet art, & qui aient tâché de guérir ou de prévenir les maladies; que delà la Médecine paſſa en Égypte, dans la Libye Cyrénaïque, à Crotone, dans la Grece où elle fleurit, principalement à Cnide, à Rhodes, à Cos, & en Epidaure.

Les premiers fondemens de cet art ſont dûs 1°. au haſard, 2° à l'inſtinct naturel, 3°. aux évenemens imprévus. Voilà ce qui fit naître d'abord la Médecine ſimplement empyrique.

L'art s'accrut enſuite & fit des progrès, 1°. par le ſouvenir des expériences que ces choſes offrirent; 2°. par la deſcription des maladies, des remedes, & de leur ſuccès, qu'on gravoit ſur les colomnes, ſur les tables, & ſur les murailles des temples; 3°. par les malades qu'on expoſa dans les carrefours & les places publiques, pour engager les paſſans à voir leurs maux, à indiquer les remedes s'ils en connoiſſoient, & à en faire l'application. On obſerva donc fort exactement & attentivement ce qui ſe préſentoit. La Médecine empyrique ſe perfectionna par ces moyens, ſans cependant que ces connoiſſances s'étendiſſent plus loin que le paſſé & le préſent. 4°. On raiſonna dans la ſuite analogiquement, c'eſt-à-dire, en comparant ce qu'on avoit obſervé avec les choſes préſentes & futures.

L'art ſe perfectionna encore davantage, 1°. par les Médecins qu'on établit pour guérir toutes ſortes de maladies, ou quelques-unes en particulier; 2°. par les maladies dont on fit une énumération exacte; 3°. par l'obſervation & la deſcription des remedes, & de la maniere de s'en ſervir. Alors, la Médecine devint bientôt propre & héréditaire à certaines familles & aux Prêtres qui en retiroient l'honneur & le profit. Cependant, cela même ne laiſſa pas de retarder beaucoup ſes progrès.

L'inſpection des entrailles des victimes, la coutume d'embaumer les cadavres, le traitement des plaies, ont aidé à connoître la fabrique du corps ſain, & les cauſes prochaines ou cachées, tant de la ſanté & de la maladie, que de la mort même.

Enfin, les animaux vivans qu'on ouvroit pour les ſacrifices, l'inſpection attentive des cadavres de ceux dont on avoit traité les maladies, l'hiſtoire des maladies, de leurs cauſes, de leur naiſſance, de leur accroiſſement, de leur vigueur, de leur diminution, de leur iſſue,

de leur changement, de leurs évenemens; la connoiſſance, le choix, la préparation, l'application des médicamens, leur action & leurs effets bien connus & bien obſervés, ſemblerent avoir preſqu'entiérement formé l'art de la Médecine.

Hippocrate, contemporain de Démocrite, fort au fait de toutes ces choſes, & de plus riche d'un excellent fonds d'obſervations qui lui étoient propres, fit un recueil de tout ce qu'il trouva d'utile, en compoſa un corps de Médecine, & mérita le premier le nom de vrai Médecin, parce qu'en effet outre la Médecine empyrique & analogique qu'il ſçavoit, il étoit éclairé d'une ſaine philoſophie, & devint le premier fondateur de la Médecine dogmatique.

Après que cette Médecine eut été long-tems cultivée dans la famille d'Aſclépiade, Arétée de Cappadoce en fit un corps mieux digéré & plus méthodique; & cet art ſe perfectionna par les différens ſuccès des tems, des lieux, des choſes; de ſorte qu'après avoir brillé, ſur tout dans l'école d'Alexandrie, il ſubſiſta dans cet état juſqu'au tems de Claude Galien.

Celui-ci ramaſſa ce qui étoit fort épars, & ſçut éclaircir les choſes embrouillées. Mais, comme il étoit honteuſement aſſervi à la philoſophie des Péripatéticiens, il expliqua tout ſuivant leurs principes; & par conſéquent s'il contribua beaucoup aux progrès de l'art, il n'y fit pas moins de dommage, en ce qu'il eut recours aux élémens, aux qualités cardinales, à leurs degrés, & à quatre humeurs par leſquelles il prétendoit avec plus de ſubtilité que de vérité, qu'on pouvoit expliquer toute la Médecine.

Au commencement du VIIe. ſiècle, on perdit en Europe preſque juſqu'au ſouvenir des arts. Ils furent détruits par des nations barbares qui vinrent du fond du nord, & qui abolirent avec les ſciences tous les moyens de les acquérir, qui ſont les livres.

Depuis le IXe. juſqu'au XIIIe. ſiecle, la Médecine fut cultivée avec beaucoup de ſubtilité par les Arabes, dans l'Aſie, l'Afrique & l'Eſpagne. Ils augmenterent & corrigerent la matiere médicale, ſes préparations, & la chirurgie. A la vérité ils infecterent l'art plus que jamais des vices galéniques, & preſque tous ceux qui les ont ſuivis, ont été leurs partiſans. En effet, les amateurs des ſciences étoient alors obligés d'aller en Eſpagne, chez les Sarraſins, d'où revenant plus habiles, on les appelloit Mages. Or, on n'expliquoit dans les Académies publiques que les écrits des Arabes; ceux des Grecs furent preſque inconnus, ou du moins on n'en faiſoit aucun cas.

Cette anarchie Médicinale dura juſqu'au tems d'Emmanuel Chryſoloras, de Théodore Gaza, d'Argyropyle, de Laſcaris, de Démétrius Chalcondyle, de

George de Trébiſonde, de Marius Myſurus, qui les premiers interprétèrent à Veniſe & ailleurs, des manuſcrits Grecs, tirés de Byzance, firent revivre la langue Grecque, & mirent en vogue les auteurs Grecs vers l'an 1460. Comme l'imprimerie vint alors à ſe découvrir, Alde eut l'honneur de publier avec ſuccès les Œuvres des Médecins Grecs. C'eſt ſous ces heureux auſpices que la doctrine d'Hippocrate fut reſſuſcitée & ſuivie par les François. Arnauld de Villeneuve, Raymond Lulle, Baſile Valentin, Paracelſe, introduiſirent enſuite la chymie dans la Médecine. Les Anatomiſtes ajouterent leurs expériences à celles des Chymiſtes. Ceux d'Italie s'y dévouerent à l'exemple de Jacques Carpi, qui ſe diſtingua le premier dans l'art anatomique.

Tel fut l'état de la Médecine juſqu'à l'immortel Harvey, qui renverſa par ſes démonſtrations la fauſſe théorie de ceux qui l'avoient précédé, éleva ſur ſes débris une doctrine nouvelle & certaine, & jetta glorieuſement la baſe fondamentale de l'art de guérir.

MÉDÉE, *Medea*, (*a*) ville d'Aſie, dont Juſtin attribue la fondation à Médius ou Médus, fils de Médée.

MÉDÉE, *Medea*, *Μηδεία*; (*b*) fille d'Æétès & d'Hécate, étoit ſœur, ou, ſelon d'autres, tante de Circé.

On eſt accoutumé à regarder Médée comme la plus méchante de toutes les femmes, & comme une célebre magicienne, qui faiſoit ſervir à ſa vengeance & à ſes autres paſſions, ce que cet art funeſte a de plus puiſſant. Dans Euripide, elle fait périr Glaucé ſa rivale, & Créon, roi de Corinthe, par le moyen d'une robe empoiſonnée. Séneque ajoute que le palais de ce Prince fut réduit en cendre. Ovide, dans ſes Métamorphoſes, en fait le portrait le plus affreux, & dans la tragédie qu'il avoit compoſée ſur ſon ſujet, il ne la traitoit pas mieux, comme il paroît par le ſeul vers qui nous en reſte, & que Quintilien nous a conſervé, où elle dit en parlant de Jaſon :

Servare potui, perdere an poſſim, rogas!

Les Auteurs des Argonautiques, Orphée, ou plutôt Onomacrite, Apollonius de Rhodes, & Valérius Flaccus, la chargent encore de nouveaux crimes, du meurtre de ſon frere Abſyrte, & de la mort de Pélias oncle de ſon mari. Séneque a renfermé tous ces crimes de

(*a*) Juſt. L. XLII. c. 3.

(*b*) Horat. de Art. Poët. v. 185. Ovid. Metam. L. VII. c. 1. *& ſeq.* Pauſ. p. 90. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 173. *& ſeq.* Juſt. L. II. c. 6. L. XLII. c. 2, 3. Plut. Tom. I. p. 5, 686. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 102. Tom. VI. p. 414. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 42, 43. Tom. V. pag. 37. *& ſuiv.* Tom. VIII. pag. 243. *& ſuiv.* Tom. IX. pag. 13. Tom. XII. p. 119. *& ſuiv.* Tom. XIV. pag. 41, *& ſuiv.*

Médée dans ces beaux vers :

. . . . . *Nil exul tuli,*

Nisi fratris artus ; hos quoque impendi tibi.

Tibi patria cessit, tibi pater, frater, pudor.

Hac dote nupsi.

De sorte que son caractere est si marqué dans tous les Poëtes, qu'Horace a fait un précepte de la représenter telle que nous venons de la dépeindre. *Sit Medea ferox.*

Encore si ce n'étoit que les Poëtes qui nous en eussent donné cette idée, on pourroit croire qu'ils ont eu moins d'égard à la vérité, qu'au grand mouvement que pouvoit produire un tel caractere ; mais, les Mythologues, Apollodore, Hygin, & parmi les Historiens, Diodore de Sicile, Strabon, Plutarque & quelques autres encore, l'ont représentée comme eux, cruelle, emportée & coupable des plus grands forfaits.

Telle est Médée dans les Poëtes, dans les Mythologues, & dans quelques Historiens ; mais, parmi ces derniers, on en trouve qui lui sont plus favorables, & qui nous la représentent comme une personne née vertueuse & bienfaisante, qui n'eut d'autre crime à se reprocher, que d'avoir suivi un époux infidele ; comme une Princesse abandonnée, persécutée, qui, après avoir eu inutilement recours aux garans des promesses que lui avoit faites Jason, de ne jamais se séparer d'elle, est enfin obligée de passer les mers pour chercher un asyle, que la Grece lui refusoit. La plupart de ceux même qui l'ont chargée des plus grands forfaits, sont obligés de reconnoître qu'elle n'y avoit été entraînée que par je ne sçais quelle fatalité, & par le courroux de Vénus qui persécutoit toute la race du Soleil, de qui Médée tiroit son origine, parce que ce Dieu avoit découvert son intrigue avec Mars. De-là ce beau vers d'Ovide :

. . . . . *Video meliora, proboque ;*

Deteriora sequor.

paroles que notre poëte Lyrique a ainsi rendues :

Le destin de Médée est d'être criminelle ;

Mais, son cœur étoit fait pour aimer la vertu.

Défions-nous d'abord des Poëtes tragiques, qui ont moins consulté la vérité que le besoin qu'ils croyoient avoir de personnages cruels & emportés, qui, par l'opposition qu'ils avoient avec d'autres personnages doux & vertueux, excitoient tour à tour la terreur & la pitié, ces deux grands mobiles de la Tragédie. Si Euripide, Séneque & ceux qui les ont suivis, avoient représenté Médée telle qu'elle a peut-être été en effet, ils auroient manqué ces grands coups de théâtre tant vantés par les maîtres de

l'art, & ces penſées brillantes qui raviſſent l'admiration. Corneille n'auroit pu placer dans ſa Tragédie ce *Moi* ſi ſublime, dans l'endroit où la ſuivante dit à ſa Maîtreſſe :

Forcez l'aveuglement dont vous êtes ſéduite,
Pour voir en quel état le Ciel vous a réduite ;
Votre païs vous hait, votre époux eſt ſans foi,
Dans un ſi grand revers, que vous reſte-t-il! Moi.

Séneque y auroit perdu ces ſentimens outrés, & tous ces raffinemens de vengeance qui cauſent plus d'horreur que d'admiration. » J'ai perdu, fait-» il dire à Médée, la moitié » de ma vengeance, Jaſon n'a-» yant pas été préſent au meur-» tre de mon fils. Tout ce que » je viens de faire, ajoute-t-» elle, après avoir maſſacré ſon » ſecond fils, n'eſt que le prélu-» de de ma fureur. Cet horrible » ſpectacle, dit-elle encore, eſt » pour moi celui d'un nouvel » Hyménée. »

Voyons ſi l'autorité de quelques Auteurs, bien inſtruits de ce qui regarde Médée, ne doit pas l'emporter ſur la foule des Poëtes & des Mythologues qui ont cherché à la noircir.

D'abord, nous n'aurons pas beaucoup de peine à détruire ce qu'on a publié de ſa magie ; accuſation frivole en elle-même, mais qui n'a que trop ſouvent ſervi de prétexte à la calomnie & à la vengeance. Quelques connoiſſances ſupérieures à celles du vulgaire, des ſecrets particuliers, quelques remedes dont on ignoroit la compoſition, ont ſuffi pour faire regarder comme des Magiciens ceux qui les poſſédoient, ſur-tout lorſqu'ils en faiſoient un mauvais uſage, auſſi pernicieux en cela à la ſociété, que s'ils avoient été de véritables Magiciens.

Médée avoit été inſtruite dans la connoiſſance des ſimples & de leurs vertus ; & cette ſcience même étoit en quelque façon particuliere à ſa famille, qui ſe vantoit de tirer ſon origine du Soleil. En fallut-il davantage pour la faire regarder comme une Magicienne ? Cependant, ſuivant quelques Anciens, elle ne faiſoit qu'un bon uſage de ſes lumieres ; & Diodore de Sicile, dont le témoignage doit avoir ici d'autant plus de poids, qu'il n'eſt nullement favorable à Médée, parlant d'elle & de Circé ſa tante, dit que celle-ci ne faiſoit ſervir ſes connoiſſances qu'à ſes paſſions, & que l'autre ne les employoit que pour ſoulager ceux qui venoient la conſulter.

On raconte de Médée, dit-il, que ſa mere & ſa ſœur lui apprirent la vertu de tous les poiſons, mais qu'elle n'en fit aucun uſage ; qu'au contraire elle ne s'occupoit qu'à ſauver la vie aux étrangers qui abordoient ſur cette côte, tantôt en demandant inſtamment à ſon

pere la grace de ceux qu'il alloit faire mourir, tantôt en faiſant ſortir de priſon ces malheureux, & pourvoyant à leur ſûreté. Car, Æétès, excité tant par ſon naturel féroce, que par les ſollicitations de ſa femme, avoit approuvé la coutume de tuer les étrangers. Médée réſiſtant donc toujours aux volontés de ſon pere & de ſa mere, Æétès ſoupçonna ſa fille de lui dreſſer des embûches, & la fit garder à vue.

Ce fut préciſément dans ces circonſtances que Jaſon avec l'élite de la Grece arriva à Colchos pour demander à Æétès qui en étoit Roi, les biens qu'avoit laiſſés Phryxus ſon parent, mort dans cette ville, & qu'il refuſoit de rendre. C'eſt ici que commencent les malheurs de Médée; elle voit dans Jaſon un jeune homme aimable & bienfait, ſon parent, expoſé avec ſes compagnons aux plus grands dangers; car, ſon pere avoit réſolu de faire périr tous les Argonautes, plutôt que de rendre un bien qu'il avoit uſurpé. L'amour d'ailleurs ſe mêla à la pitié, & dès-là Médée forma le deſſein de ſauver ſon amant & ceux qui l'accompagnoient, & de ſe ſaiſir en même-tems des biens de Phryxus. Mais, avant que de ſe livrer à ſon vainqueur, quelles précautions ne prit-elle pas pour ſauver ſa vertu? Et combien de combats n'eut-elle pas à eſſuyer du devoir contre la tendreſſe? On peut lire ſur cela Ovide le grand Peintre du cœur.

Un jour qu'incertaine & irréſolue ſur le parti qu'elle prendroit, elle alla hors de la ville dans le temple de la déeſſe Hécate, pour la prier de lui être favorable dans une conjoncture ſi délicate, elle trouva Jaſon, & ſi elle promit de le ſervir, & même de le ſuivre, ce ne fut qu'après qu'il lui eut donné ſa foi, & que par les ſermens les plus ſacrés il ſe fut engagé à l'épouſer. Peu ſatisfaite encore de ſes précautions, elle aſſembla les Argonautes, & les fit jurer d'être les garans des promeſſes de Jaſon. Raſſurée par les ſermens d'un époux & par ceux des Argonautes, Médée ſe mit en devoir de les délivrer des dangers auxquels ils alloient être expoſés; & par le moyen de certaines compoſitions qu'elle donna à ſon amant, il mit ſous le joug deux taureaux indomptés, laboura le champ de Mars, ſema les dents du dragon qui gardoit la toiſon d'or, d'où ſortirent des ſoldats, au milieu deſquels il jetta une pierre qui leur fit tourner les armes les uns contre les autres, endormit le monſtre, ſe rendit le maître de la toiſon d'or, & s'embarqua avec Médée & les fils de Phryxus; c'eſt-à-dire, pour rapprocher de l'hiſtoire ces fictions, que Jaſon, après avoir défait les troupes d'Æétès, jetté la diviſion parmi celles qui étoient ſorties de terre, ou, pour parler vrai, qui étoient du même

païs, ſurpris ou égorgé le garde des tréſors de ce Prince, les enleva, & mit auſſitôt à la voile. C'eſt-là tout le crime de Médée ; un crime de l'amour.

Le Roi, informé de l'évaſion des Argonautes & de la fuite de ſa fille, ordonna ſur le champ qu'on les pourſuivît avec les vaiſſeaux qui ſeroient en état, & Abſyrte, frere de Médée fit tant de diligence qu'il atteignît la navire Argo, avant qu'elle fût arrivée à l'embouchure du Phaſe. C'eſt ici qu'Apollonius de Rhodes & Valérius Flaccus, ſuivis par la foule des Mythologues & de quelques Hiſtoriens, avancent un fait qui n'a nulle vraiſemblance. Ils diſent que Médée, feignant de vouloir retourner à Colchos, propoſa à ſon frere d'aller dans un bois voiſin avec Jaſon, pour parler d'accommodement ; & ce fut là, dit-on, qu'elle maſſacra ce jeune Prince, & le mit en pieces, qu'elle répandit ſur la route, eſpérant que ceux qui la pourſuivoient, en s'amuſant à recueillir ces membres épars, lui donneroient le tems de regagner le vaiſſeau.

D'autres Anciens diſent qu'Abſyrte, n'ayant pu joindre ſa ſœur, & ayant appris que la navire Argo avoit remonté le Danube, entra dans ce fleuve, mais par une bouche différente de celle qu'avoient priſe les Argonautes, & qu'ainſi il ne les avoit rencontrés que dans le golfe Adriatique, où les uns & les autres étoient entrés, après avoir porté leurs vaiſſeaux par des chemins longs & difficiles. Ces Auteurs ajoutent que ce fut ſur cette côte que ſe commit le meurtre d'Abſyrte avec les mêmes circonſtances à peu près que nous venons de rapporter.

Après différentes aventures, les Argonautes arriverent dans la Theſſalie, & allerent d'abord à Iolchos, où, ſelon les Poëtes, & particuliérement Ovide, Médée vengea de la maniere la plus barbare ſon mari de l'uſurpation de Pélias. Jaſon, dit-on, ayant prié Médée de rajeunir ſon pere, que la vieilleſſe empêchoit de prendre part aux réjouiſſances publiques, elle tira tout le ſang de ce Prince, & en fit couler un nouveau dans ſes veines, ce qui lui donna toute la vigueur de ſa premiere jeuneſſe. Les filles de Pélias, étonnées de ce prodige, la prierent de donner le même remede à leur pere, & Médée le leur promit. Pour les mieux perſuader, elle coupa en pieces un vieux bélier qu'elle mit dans une chaudiere, & l'ayant fait bouillir quelque tems, elle en fit ſortir un jeune agneau ; puis elle coupa auſſi en pieces le vieux Pélias, ou, ſelon Ovide, elle engagea ſes couſines à le diſſéquer elles-mêmes, & l'ayant mis dans la même chaudiere, elle l'y laiſſa ſi longtems qu'il fut entiérement conſumé, en ſorte qu'elles ne purent pas même lui donner la

ſépulture, comme nous l'apprend Pauſanias. Cette cruelle opération finie, Médée monta avec Jaſon ſur ſon char, & évita par une prompte fuite le juſte châtiment qu'elle méritoit. Mais, toute cette narration n'eſt qu'une pure fiction.

Éſon ne vivoit plus au retour des Argonautes, & Pélias étoit mort auſſi; ce qui eſt ſi vrai qu'Acaſte ſon fils engagea les Argonautes, avant que de ſe ſéparer, à demeurer quelques jours à Iolchos, pour célébrer ſes funérailles par des jeux ſolemnels. Hygin & d'autres Auteurs parlent de ces jeux, que Pauſanias dit avoir été gravés ſur le coffre des Cypſélides, ajoutant qu'on y voyoit Jaſon diſputer à Pélée le prix de la lutte. Rien ne prouvoit mieux dans ces tems héroïques la vérité d'une hiſtoire, que le ſoin qu'on avoit pris d'en conſerver le ſouvenir ſur quelque monument public, tel qu'étoit ce coffre de Cypſele, gardé ſoigneuſement dans le temple de Jupiter Olympien. Or, comment concevoir que Jaſon eût aſſiſté à ces jeux & y eût combattu, ſi Médée avoit été coupable du meurtre de Pélias?

Il eſt vrai que Pauſanias qui a adopté la fable d'Ovide, au ſujet de la mort de Pélias, dit que ſes deux filles qui étoient nommées ſur un tableau de la main du peintre Médon, l'une Aſtéropée & l'autre Antinoé, pour éviter le châtiment qu'elles avoient mérité en mettant en pieces le corps de leur pere, s'étoient retirées en Arcadie où elles moururent, & furent enterrées dans un lieu qui étoit à cinq ſtades du temple de Neptune Pélagus, où l'on voyoit leurs tombeaux. Mais, ſans dire ici que les traditions ſur ces ſortes de monumens ſont ordinairement fort incertaines, & que pluſieurs peuples ſe vantoient ſouvent de poſſéder les cendres des mêmes perſonnes, on peut penſer que les filles de Pélias, peut-être pour s'être brouillées avec leur frere Acaſte, peut-être pour avoir eu quelque domaine en Arcadie qui leur tomba en partage, ou enfin pour quelque autre raiſon que nous ignorons, étoient allées s'établir dans cette partie de la Grece où elles vécurent le reſte de leurs jours, mais nullement à cauſe du prétendu meurtre de leur pere, auquel même Pauſanias, différent en cela d'Ovide, ne leur donne d'autre part que d'avoir trop légerement ajouté foi aux promeſſes de Médée; car, de quelque maniere que la choſe fût arrivée, on ne pouvoit les accuſer que de trop d'amour pour leur pere, & de trop de crédulité.

Après la célébration des obſeques de Pélias, & des jeux dont nous venons de parler, Jaſon qui ſe voyoit hors d'état de diſputer à ſon couſin Acaſte la couronne, ſe retira avec Médée à Corinthe, & ce fut là, ſelon Euripide, qu'arriverent tant de tragiques aventures.

Jaſon, ſoit amour, ſoit politique, demanda en mariage Glaucé, fille de Créon, qui lui fut accordée, à condition qu'il répudieroit Médée. Celle-ci, qui aimoit toujours Jaſon malgré ſa perfidie, diſſimula ſon chagrin dans le deſſein de ſe venger plus ſûrement; & ayant feint d'approuver cette alliance, elle empoiſonna une robe qu'elle envoya par un de ſes fils à ſa rivale. Glaucé n'eut pas plutôt revêtu cette fatale robe, qu'elle ſe ſentit dévorée par un feu ſecret qui la conſuma enfin, ainſi que Créon ſon pere qui s'efforçoit de la ſoulager. Peu ſatisfaite encore d'une vengeance ſi cruelle, Médée égorgea ſes deux enfans, puis montant ſur le char que le Soleil ſon pere lui avoit donné, elle ſe retira à Athenes. C'eſt ainſi qu'Euripide raconte cette aventure, qui fait tout le nœud de ſa tragédie de Médée.

Mais, cette hiſtoire a-t-elle quelque fondement, ou le Poëte ne l'a-t-il pas inventée pour rendre Médée odieuſe, & pour flatter les Corinthiens? D'abord, nous oppoſons à cette narration une hiſtoire & plus authentique & mieux circonſtanciée. Nous diſons plus authentique, puiſqu'elle eſt tirée d'un Auteur très-ancien, Corinthien d'origine & du ſang royal. C'eſt Eumélus dont Pauſanias a extrait le morceau que nous allons rapporter. Médée, diſoit cet Hiſtorien, fut appellée par les Corinthiens eux-mêmes, dans le tems qu'elle étoit à Iolchos, pour prendre poſſeſſion de la couronne qui lui appartenoit. Un des fils d'Hypérion, roi de Corinthe, avoit eu de ſa femme Antiope deux enfans, Æétès & Aloüs, & ce Prince ayant partagé ſes États entr'eux, Ephyre étoit échue au premier, qui étant allé dans la Colchide, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains de Bunus, pour la garder & y regner, juſqu'à ce que lui ou quelqu'un de ſes enfans vînt en prendre poſſeſſion. Bunus étant mort ſans laiſſer d'héritiers, Epopée fils d'Aloüs lui ſuccéda, & après ſa mort Corinthus, fils de Marathon, monta ſur le trône, & donna ſon nom à la ville, qui avant lui s'appelloit Ephyre. Corinthus étant mort ſans enfans, les Corinthiens qui avoient appris que Médée étoit à Iolchos, l'envoyerent prier de venir prendre poſſeſſion de la couronne qui lui appartenoit. Elle partit ſur le champ avec Jaſon; & ils regnerent l'un & l'autre pluſieurs années dans cette ville.

Voilà ce que Pauſanias avoit lu dans Eumélus, qui ne dit pas un mot du prétendu meurtre des enfans de Médée.

Le même Eumélus ajoutoit que Jaſon & Médée avoient regné à Corinthe, conjointement avec Créon, en quoi il eſt d'accord, ſelon Pauſanias, avec Simonide, qui aſſuroit la même choſe. Diodore de Sicile dit auſſi que c'étoient les Corinthiens eux-mêmes qui avoient invité

Médée

Médée, dans le tems qu'elle étoit à Iolchos, à venir partager la couronne avec Créon, & l'ancien Scholiaſte d'Euripide ajoute qu'elle ſignala le commencement de ſon reghe, en faiſant ceſſer la famine qui déſoloit Corinthe; premier préjugé contre Euripide. Mais, voici encore quelque choſe de plus fort. Elien dit que l'hiſtoire nous apprenoit que tout ce qu'on publioit au déſavantage de Médée étoit faux; que ce n'étoit pas elle, mais les Corinthiens qui avoient maſſacré ſes enfans; que c'étoit Euripide qui le premier avoit inventé cette fable, à la priere des Corinthiens; & qu'à cauſe de la grande réputation de ce Poëte, la fiction l'avoit emporté ſur la vérité. Le bruit qui s'étoit répandu de tous côtés, que les Corinthiens avoient lapidé les enfans de Médée, les avoit rendus odieux à toute la Grece; ainſi, lorſqu'ils apprirent qu'Euripide travailloit à mettre Médée ſur la Scene, ils lui firent préſent de cinq talens, ainſi que le rapportent d'anciens Scholiaſtes, pour l'engager à dire que c'étoit Médée elle-même qui avoit maſſacré ſes enfans. Ils eſpéroient avec raiſon que cette fable s'accréditeroit par la réputation de ce Poëte, & prendroit enfin la place d'une vérité qui les combloit d'infamie, puiſque l'hiſtoire portoit poſitivement que les deux enfans de cette Princeſſe s'étant réfugiés dans le temple de Junon Acréa, cet aſyle leur avoit été inutile, & qu'ils avoient été lapidés aux pieds même de la Déeſſe. Ce peuple ne faiſoit pas attention ſans doute, que du tems d'Euripide il y avoit encore des preuves parlantes qui détruiſoient ſa fable à laquelle il s'efforçoit de donner quelque cours.

Parméniſcus, cité par Pauſanias & par l'ancien Scholiaſte d'Euripide, diſoit qu'après le meurtre des enfans de Médée, une maladie Epidémique enlevant dès le berceau tous les enfans des Corinthiens, on eut recours à l'Oracle, ſuivant l'uſage de ce tems-là, & que ſa réponſe fut que le fléau ne ceſſeroit que quand ils auroient appaiſé les Manes irrités de ces jeunes Princes. Alors, les Corinthiens inſtituerent des ſacrifices annuels en leur honneur, & leur conſacrerent une ſtatue qui repréſentoit la Peur. La principale cérémonie conſiſtoit, ſelon Parméniſcus, à interdire à ſept jeunes filles & à autant de jeunes garçons des premieres familles de Corinthe l'approche du temple & du territoire même conſacré à Junon, interdiction qui duroit un an. Cette ſtatue de la Peur, qui repréſentoit une femme ſaiſie de frayeur, ſubſiſtoit encore du tems d'Elien & de Pauſanias; pour la fête, elle avoit ceſſé à la deſtruction de Corinthe. Les nouveaux habitans de cette ville, dit le même Pauſanias, n'ayant eu aucune part au meurtre des

enfans de Médée, ne crurent pas devoir la conſerver, en ſorte que de ſon tems les jeunes Corinthiens n'étoient plus vêtus de noir, & on ne leur coupoit plus les cheveux, comme on avoit fait juſques-là.

Il eſt donc évident que les Corinthiens ſeuls étoient coupables de ce meurtre, & nous ſommes perſuadés de même que l'hiſtoire de cette robe empoiſonnée eſt encore une fiction du même Poëte; mais, dès qu'on a entrepris de rendre une perſonne odieuſe, on ne le fait pas à demi. Il falloit, à quelque prix que ce fût, que Médée fût coupable. Malheureuſement pour les Corinthiens, l'hiſtoire a démêlé la vérité à travers les fables dont Euripide & les autres tragiques avoient cherché à l'envelopper; & des monumens encore plus certains que l'hiſtoire, des ſacrifices, des ſtatues & des fêtes annuelles, étoient des preuves parlantes & durables, qui reprochoient ſans ceſſe à ce peuple, un crime dont ils vouloient vainement flétrir la réputation de Médée.

Cette Princeſſe, obligée d'abandonner Corinthe, d'où Jaſon étoit déjà ſorti pour ſe retirer à Iolchos, alla enfin chercher Hercule pour l'engager, ſuivant ſa promeſſe, à la réconcilier avec ſon époux; mais, elle ne put en obtenir aucune ſatisfaction. Nouvelle fable, puiſque certainement ce Héro n'étoit plus alors au monde, c'eſt-à-dire, onze ou douze ans après l'expédition des Argonautes.

Ovide, Apollodore & Pauſanias, ſur l'autorité de quelques Anciens, diſent que Médée, obligée de ſortir de Corinthe, ſe retira à Athenes chez Égée, qui, ſelon quelques Auteurs, l'épouſa, & en eut un fils nommé Médus. Plutarque ne dit pas qu'Égée l'épouſa, mais qu'elle vécut avec lui dans un honteux commerce, lui promettant que par le moyen de quelques remedes, il auroit des enfans. Le même Plutarque raconte que Théſée, ſorti de Trœzene où il avoit été élevé chez Pitthéus ſon grand-pere, arriva en ce tems-là à la cour d'Égée pour ſe faire reconnoître, & que Médée ſçut ſi bien tourner l'eſprit du Roi, déjà affoibli par les années, & que les brigues des Pallantides avoient encore rendu timide & ſoupçonneux, qu'elle lui perſuada d'empoiſonner ce jeune étranger dans le feſtin qu'il devoit lui donner. Théſée ne jugea pas à propos de ſe faire connoître d'abord; mais, voulant donner à ſon pere le plaiſir de le reconnoître lui-même, dès qu'il fut à table, tira ſon poignard pour couper les viandes, ſuivant l'uſage reçu alors; & ce jeune Prince ayant à deſſein laiſſé voir la garde de ſon épée, Égée qui avoit donné cette épée à Æthra, reconnut ſon fils, & renverſa la coupe empoiſonnée qu'on lui avoit deſ-

tinée. Médée n'eut d'autre parti que celui d'une prompte retraite ; & pendant que tout étoit en confuſion dans la ſalle, elle monta ſur ſon char, & ſe déroba au juſte châtiment qu'elle méritoit.

Nous ne diſons pas d'abord que la Chronologie de ce tems-là détruit cette narration, puiſqu'Égée étoit mort long-tems avant l'arrivée de Médée dans la Grece, comme il nous ſeroit aiſé de le prouver ; mais, nous prétendons que cette Hiſtoriette ne ſçauroit ſe ſoutenir en aucune maniere, & prouve en même-tems combien il faut ſe défier des compilateurs qui ſe contentent de copier tout ce qu'ils trouvent dans les Auteurs qui les ont précédés, & même ſouvent des choſes qui ſe contrediſent ; car, ou Théſée avoit fait le voyage de la Colchide avec les autres Argonautes, comme le prétend le même Plutarque, ou ce n'étoit alors que ſa premiere ſortie de Trœzene. S'il avoit été dans la Colchide, comment Médée pouvoit-elle le méconnoître ? Et n'étoit-il pas en ce cas-là connu auſſi de ſon pere ? Si c'étoit à ſa premiere ſortie de Trœzene, & qu'il n'eût alors que quinze ou ſeize ans, comme le diſent tous les Anciens, il faut qu'il ſoit mort à l'âge de vingt-cinq ans, puiſqu'il ceſſa de vivre vers la premiere année du ſiege de Troie, & qu'il n'y a de la conquête des Argonautes au commencement de ce ſiege, que vingt ou vingt-cinq ans. Or, on ſçait que Théſée regna vingt un ans ; qu'il fut pendant pluſieurs années compagnon d'Hercule ; qu'il remplit la Grece du bruit de ſes exploits, & qu'il vécut plus de cinquante ans. D'ailleurs, quelle raiſon avoit Médée d'empoiſonner un jeune étranger, qui arrivoit inconnu dans une cour où elle étoit ? Eſt-on méchant gratuitement ? Quinault, en copiant cette fable, n'eſt pas tombé dans cet inconvénient ; il donne à Médée un preſſant motif de ſe venger, l'amour & la jalouſie.

Les dernieres aventures de Médée nous ſont peu connues. Il y en a qui prétendent qu'au ſortir d'Athenes elle choiſit la Phénicie pour le lieu de ſa retraite, & qu'enſuite étant paſſée dans l'Aſie ſupérieure, elle épouſa un des plus grands Rois de ce païs-là, duquel elle eut un fils nommé Médus qui, s'étant rendu recommandable par ſon courage, devint Roi après la mort de ſon pere, & donna à ſes ſujets le nom de Medes.

Nous ajouterons, d'après Trogue Pompée, que Médée retourna dans la Colchide avec Jaſon qui s'étoit réconcilié avec elle, que là ayant appris qu'Æétès avoit été chaſſé du trône par une puiſſante faction, Jaſon l'y avoit rétabli ; & qu'ayant enſuite pourſuivi les ennemis de ſon beau-pere, il avoit conquis ſur eux une partie de la baſſe Aſie, & s'étoit acquis

enfin tant de gloire, par les villes qu'il avoit bâties & les autres monumens qu'il avoit laiſſés, qu'on l'honora comme un Dieu après ſa mort. Suivant le même Hiſtorien, on voyoit encore, du tems de l'expédition d'Alexandre le Grand, quelques-uns des Temples qu'on avoit conſacrés à Jaſon, & qu'Epheſtion fit démolir afin qu'on ne pût égaler aucun conquérant à ſon maître. Enfin, Trogue Pompée ajoute que Médus ayant régné en ſa place, avoit bâti la ville à laquelle il donna le nom de ſa mere, ainſi qu'à la partie de l'Aſie où il regna, qui auparavant s'appelloit Arie. On ne ſçait point au juſte de quelle maniere Médée mourut.

MÉDÉMÉNA, *Medemena.* (*a*) Ville de Paleſtine, dans la tribu de Siméon. Elle avoit d'abord été donnée à celle de Juda. Elle étoit fort avant vers le midi de cette derniere tribu. Euſebe la met vers Gaza. Les Septante diſent dans un endroit Μαχαρὶμ, & dans un autre Μαδεβηνὰ.

MÉDENE [la province de], *Medena provincia.* (*b*) La vulgate nomme ainſi la Médie, où étoit Ecbatane. On lit au premier livre d'Eſdras : *Et inventum eſt in Ecbatanis, quod eſt caſtrum in Medena provincia, volumen unum, taliſque ſcriptus erat in eo Commentarius.*

MÉDÉON, *Medeon*, (*c*) Μεδεὼν, ville de Grece dans la Béotie. Strabon dit que Médéon de Béotie tire ſon nom de Médéon de Phocide, & eſt près d'Oncheſtus au pied du mont Phénicius ; d'où vient qu'on l'appelle auſſi Phénicis.

MÉDÉON, *Medeon*, Μεδεὼν, (*d*) ville de Grece dans la Phocide, aſſez près d'Anticyre ſur le golfe Criſſéen à cent ſoixante ſtades, c'eſt-à-dire, à vingt mille pas de Médéon de Béotie, ſelon Strabon. Il ajoute que cette derniere ville tire ſon nom de Médéon de Phocide. Paulmier croit que ce doit être tout le contraire, parce que Médéon de Béotie, étant nommé par Homere, doit être plus ancien que l'autre, dont ce Poëte ne parle point. Cette ville fut détruite par le roi Philippe, durant la guerre ſacrée. Pauſanias dit qu'Anticyre étoit ſituée auprès des ruines de Médéon.

MÉDÉON, *Medeon*, Μεδεὼν, (*e*) ville du païs des Labéates, ſelon Tite-Live. Ce fut dans cette ville que Pantauchus, envoyé par le roi Perſée pour conclure avec Gentius un traité d'union, rencontra ce dernier Prince. Il y reçut ſon ſerment & ſes ôtages, l'an 168 avant Jeſus-Chriſt.

MEDES, *Medi*, Μῆδοι, les habitans de la Médie. *Voyez* Médie.

(*a*) Joſu. c. 15. v. 31. Iſaï. c. 10. v. 31.
(*b*) Eſdr. L. 1. c. 6. v. 2.
(*c*) Strab. p. 420. Plin. T. 1. p. 198.
(*d*) Strab. p. 410. Homer. Iliad. L. II. v. 8. Pauſ. pag. 613, 682.
(*e*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 23, 32.

MÉDÉSICASTE, *Medeſicaſte*, Μεδεσικάστη, (*a*) fille naturelle de Priam, fut mariée à Imbrius, qui demeuroit dans la ville de Pédaſe.

MÉDIA, *Media*, (*b*) femme de mauvaiſe vie, dont il eſt fait mention dans Juvénal. Il y a des éditions qui portent Tédia.

MÉDIASTIN, *Mediaſtinus*, nom donné chez les Romains à une ſorte d'Eſclaves. C'étoient ceux qui n'avoient point d'office marqué ſur-tout à la campagne. Porphyrion & Acron croyent que Médiaſtin étoit un homme qui demeuroit au milieu de la ville.

MÉDIASTITICUS, *ou* MÉDIXTUTICUS, *Mediaſtiticus*, *Medixtuticus*; c'étoit le premier Magiſtrat à Capoue. Il avoit dans cette ville la même autorité que le Conſul à Rome. On abolit cette Magiſtrature, lorſque Capoue quitta le parti des Romains pour ſe ſoumettre à Annibal.

MÉDIATEUR, *Mediator*, (*c*) celui qui s'entremet entre deux contractans, ou qui porte les paroles de l'un à l'autre pour les lui faire agréer.

Dans les alliances entre les hommes, où le ſaint nom de Dieu intervient, Dieu eſt le témoin & le médiateur des promeſſes & des engagemens réciproques que les hommes prennent enſemble. Ainſi, lorſque Laban & Jacob firent alliance ſur le mont Galaad, & lorſque les anciens de Galaad firent alliance avec Jephté, & convinrent de le reconnoître pour chef, ils invoquerent le nom du Seigneur, & s'engagerent réciproquement par ſerment à accomplir leurs paroles.

Lorſque Dieu voulut donner ſa loi aux Hébreux, & qu'il fit alliance avec eux à Sinaï, il fallut un Médiateur, qui portât les paroles de Dieu aux Hébreux, & les réponſes des Hébreux à Dieu, afin que les articles & l'alliance étant agréés de part & d'autre, on pût les ratifier, & les affermir par le ſang des animaux & par le ſerment. Moïſe dans cette occaſion fut le Médiateur entre Dieu & les hommes, comme dit ſaint Paul : *Lex propter tranſgreſſiones poſita eſt . . . ordinata per Angelos in manu Mediatoris.*

Dans la nouvelle alliance que Dieu a voulu faire avec l'égliſe Chrétienne, Jeſus-Chriſt a été le Médiateur de rédemption entre Dieu & les hommes; il a été le répondant, l'hoſtie, le Prêtre, & l'entremetteur de cette alliance; il l'a ſcellée par ſon ſang, il en a propoſé les conditions dans ſon Évangile, il en a inſtitué la forme dans le baptême, & la ratification perpétuelle dans le ſacrement de ſon corps & de ſon

(*a*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 172, 173.
(*b*) Juven. Satyr. 2. v. 149.
(*c*) Geneſ. c. 31. v. 48. *& ſeq.* Judic. c. 11. v. 10. ad Timoth. Epiſt. 1. c. 2. v. 5. ad Hebr. Epiſt. c. 8. v. 6. c. 9. v. 15. c. 12. v. 24.

ſang. Saint Paul, dans l'épître aux Hébreux, releve admirablement cette qualité de Médiateur du nouveau Teſtament, qui a été exercée pas Jeſus-Chriſt.

Enfin, nous reconnoiſſons pour Médiateurs d'interceſſion entre Dieu & nous, les Prêtres & les Miniſtres du Seigneur, qui offrent les prieres publiques & les ſacrifices au nom de tout le peuple dans l'égliſe de Jeſus-Chriſt. Nous donnons la même qualité aux ſaints perſonnages vivans, aux prieres deſquels nous nous recommandons; aux Anges, qui portent nos prieres devant le tribunal de la gloire du tout-puiſſant; & aux Saints qui jouiſſent de la gloire dans le Ciel, & qui intercedent pour nous jour & nuit devant le Seigneur. Et cette expreſſion ne déroge en rien à l'unique & ſouveraine Médiation de Jeſus-Chriſt ainſi que nous le reprochent les Proteſtans, qui, comme on voit, abuſent à cet égard du nom de Médiateur.

MÉDIATEUR, *Mediator*, Μεσίτης; on nommoit Médiateurs, Μεσάζοντες, ſous les Empereurs de Conſtantinople, les Miniſtres d'État, qui avoient l'adminiſtration de toutes les affaires de la Cour; leur Chef ou leur Préſident s'appelloit le Grand-Médiateur, ἀρχὴ Μεσάζων, & c'étoit un poſte de grande importance.

MÉDICUS, *Medicus*. *Voyez* Médius.

MEDICUS OCULARIS, MEDICUS AB OCULIS. (*a*) On trouve ſur un monument que préſente D. Bernard de Montfoncon, deux Oculiſtes, dont l'un eſt appellé *Medicus Ocularis*, & l'autre *Medicus ab Oculis*.

MÉDIE, *Media*, Μηδία, (*b*) vaſte contrée d'Aſie, dont on ne peut donner une idée juſte, ſans le ſecours de l'hiſtoire. Autrement, ce qu'on diroit à l'égard d'un tems, ſeroit faux à l'égard d'un autre.

I. Ce païs eſt nommé Madai dans l'Écriture Sainte. Paras & Madai, dans le livre d'Eſther, ſignifient la Perſe & la Médie. On trouve auſſi ces deux noms exprimés conjointement dans Daniël. Cette reſſemblance de noms a fait croire à quelques-uns, que les Medes venoient

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 54.

(*b*) Geneſ. c. 10. v. 2. Eſth. c. 1. v. 3, 14. Dan. c. 5. v. 28. c. 6. v. 15. Strab pag. 507, 514, 515, 522. *& ſeq.* Diod. Sicul pag 64, 78. *& ſeq.* Herod. L. I. c 72. *& ſeq.* L. IV. c. 40 L. VI. c. 112. L. VII. c 62, 86. Corn. Nep. in Pauſ c. 1, 3. in Eumen. c 8. Juſt. L. I. c. 3. *& ſeq.* L. XIII. c. 4. L. XLI. c. 6. L. XLII. c. 3. Quint. Curt. L. III. c. 2. L. IV. c. 12. L. V. c. 1, 4, 8. L. VI. c. 2, 8, 9. L. X. c. 10 Plut. T. I pag. 939. *& ſeq* Plin. T I. p. 312. Ptolem. L. VI. c. 2. Pomp. Mel pag. 19. Tit. Liv. L. XXXV. c. 48. L. XXXVII. c. 40. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. p 347. *& ſuiv.* Tom. II. pag. 405. Tom. IV. pag 445. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom II. pag 64. *& ſuiv.* Tom V. pag. 270, 271, 346. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 100, 416. *& ſuiv.* Tom. VII. pag. 456. *& ſuiv.* Tom. XXI. pag. 10. *& ſuiv.*

de Madaï, l'un des fils de Japheth; mais, on ſçait d'ailleurs que les enfans de Japheth ont peuplé l'Europe. D. Calmet, dans ſon Dictionnaire de la Bible, en parle ainſi au mot Madaï: » Madaï, troiſieme fils » de Japheth. On tient com- » munément qu'il fut le pere des » Medes; mais, la Médie eſt » trop éloignée des autres païs » peuplés par Japheth & ſes » deſcendans. De plus, elle ne » peut être compriſe ſous le » nom d'Iſles des nations, qui » furent, ſelon Moïſe, le par- » tage des fils de Japheth. Ces » raiſons ont fait croire à » quelques Sçavans, que Ma- » daï eſt le pere des Macédo- » niens. La Macédoine s'ap- » pelloit autrement Æmathie, » d'un nom formé de l'Hébreu » *Ei*, une iſle, & *Madaï*, l'iſle » de Madaï, ou en le dérivant » du Grec *aia Madaï*, terre de » Madaï. On trouve aux en- » virons de ce païs, des peuples » nommés *Madi* ou *Mædi*, [ce » ſont les *Mædi* de Thrace] » & dans la Macédoine un Roi » appellé Médus. » Dès que l'on place Madaï & ſes enfans dans la Macédoine, il n'eſt pas aiſé de les faire revenir en Aſie, au delà de l'Euphrate dans la Médie, l'hiſtoire ne diſant rien de cette migration.

Strabon & d'autres auteurs Grecs dérivent le nom de Médie d'un certain Médus, fils de Médée. » Il y a des gens, » dit Strabon, qui rapportent » que Médée jouit quelque » tems avec Jaſon de la royau- » té en ce païs; qu'elle inven- » ta l'habit dont ſe ſert la na- » tion, & que toutes les fois » qu'elle ſortoit, elle mettoit » un voile ſur ſon viſage. Ils » ajoutent que les chapelles, » nommées *facella Jaſonia*, que » les Barbares reſpectent beau- » coup, ſont encore de ce Hé- » ros. Il y a auſſi une grande » montagne au deſſus des por- » tes Caſpiennes, à la gauche, » qu'on appelle *Jaſonium*. Ils » veulent auſſi que le païs ait » pris ſon nom & l'uſage de » ſes habits de Médée? On dit » encore que Médus, ſon fils, » lui ſuccéda, & laiſſa ſon » nom à cette Province. Ce- » la s'accorde avec Jaſonia » en Arménie, avec le nom » même de la Médie, & avec » beaucoup d'autres circonſtan- » ces. » C'eſt ainſi qu'en parle Strabon. Il eſt inutile de cher- » cher d'où vient le rapport » entre Madaï, fils de Japheth, » & Madaï, la Médie, ou les » Medes; autrement, il fau- » droit auſſi rechercher le mê- » me rapport entre ce Madaï & » Médée, mere de Médus, » dont l'hiſtoire fait une égale » mention. »

D. Calmet trouve le moyen de confirmer l'opinion des Grecs; car, dit-il, on place le voyage des Argonautes pour la conquête de la toiſon d'or, à l'an du monde 2760; & ce fut dans ce voyage que Médée fut enlevée par Jaſon. Mais, l'Écriture ne parle des Medes que

du tems de Salmanaſar, ſous qui arriva la ruine de Samarie, l'an du monde 3283, & ſouvent depuis cette époque, du tems d'Iſaïe, de Jérémie, de Daniël, de Judith, d'Eſther & de Tobie. Or, cinq cens vingt-trois ans, qui ſe ſont écoulés entre l'enlévement de Médée par Jaſon, & la priſe de Samarie par Salmanaſar, donnent à l'origine fournie par les Grecs une vraiſemblance fort raiſonnable du côté de la Chronologie; car, du reſte les Argonautes étant allés en Colchide par le Pont Euxin, & en étant revenus de même, il n'eſt pas aiſé de deviner par quelle aventure Jaſon & Médée s'en retournerent dans la Medie, ce qu'ils y alloient faire, ni dans quel tems depuis leur union ils ont pu y ſéjourner.

HISTOIRE ABRÉGÉE des Medes.

Les commencemens des Medes ſe confondent avec l'hiſtoire des Aſſyriens. Ainſi, pour s'enformer une idée, il faut voir ce que nous avons rapporté des Aſſyriens ſous l'article d'Aſſyrie. Ici nous en viendrons tout de ſuite à ce qui regarde Arbace, qui paſſe pour avoir été établi le premier, maître ſouverain de la Medie & de pluſieurs autres Provinces.

Pendant qu'il n'étoit que ſimple Gouverneur des Medes, ayant trouvé le moyen de pénétrer dans le palais de Sardanapale, roi des Aſſyriens, & ayant vu de ſes propres yeux ce Prince au milieu de ſon infame ſerrail, outré d'un tel ſpectacle, il ne put ſouffrir que tant de gens de courage fuſſent ſoumis à un Prince plus mou & plus efféminé que les femmes mêmes, & forma contre lui une conſpiration. Bélésis, gouverneur de Babylone, & beaucoup d'autres, entrerent dans ſes vues. Au premier bruit de cette révolte, le Roi ſe cacha dans le fond de ſon Palais. Obligé enſuite de ſe mettre en campagne avec quelques troupes qu'il avoit ramaſſées, il fut vaincu & pourſuivi juſqu'aux portes de Ninive, où il s'enferma, dans l'eſpérance que les révoltés ne pourroient jamais venir à bout de prendre une ville ſi bien fortifiée, & munie de vivres pour un tems conſidérable. En effet, le ſiege traîna fort en longueur. Un ancien oracle avoit déclaré, du moins c'étoit le bruit commun, que Ninive ne pourroit jamais être priſe, à moins que le fleuve ne devînt ennemi de la ville; ces dernieres paroles, où Sardanapale voyoit de l'impoſſibilité, le mettoient en repos. Mais, quand il vit que le tigre, en ſe débordant avec violence, avoit abattu vingt ſtades du mur, & ouvert un paſſage aux ennemis, il comprit le ſens de l'oracle, & ſe crut perdu. Il voulut au moins finir par une mort, qui, ſelon lui, couvriroit la honte de ſa vie molle & efféminée. Il

avoit fait préparer dans le Palais un bûcher ; il y mit le feu, & s'y brûla, lui, ſes eunuques, ſes femmes, & tous ſes tréſors.

La victoire d'Arbace ne fit qu'affoiblir extrêmement l'empire d'Aſſyrie, ſans le détruire entiérement. Ce vainqueur généreux, content d'avoir affranchi d'un joug étranger ſa patrie & celle de ſon allié, retira ſes armes du païs d'Aſſyrie, laiſſant aux habitans ce qui leur appartenoit, avec la liberté d'en uſer à l'avenir ſuivant leur volonté. Il retourna en Médie où il fut le fondateur d'un nouvel Empire, qui forma la ſeconde des quatre grandes monarchies Aſiatiques, comme on les appelle ordinairement. Ce n'eſt pas que la domination des Medes ſe ſoit en effet étendue ſur toute l'Aſie, puiſqu'au contraire l'Aſſyrie demeura ſoumiſe à ſes anciens maîtres, & Babylone eut auſſi bientôt ſes ſouverains ; mais, entre ces trois Royaumes contemporains, la prééminence eſt demeurée aux Medes qui avoient preſque ruiné celui de Ninive, & qui commencerent à tenir celui de Babylone dans la dépendance, en y envoyant des Gouverneurs ou Vice-Rois. Cette vice-royauté étoit héréditaire, comme on le voit par l'hiſtoire d'un deſcendant de Béléſis, nommé Nanaros, à qui le Roi de Médie ne voulut point ôter la place qu'Arbace avoit donnée à ſon aïeul, mais ſe contenta de lui impoſer une groſſe peine en punition de l'indigne traitement qu'il avoit fait à Parſondas.

Arbace regna pendant vingt-huit ans, à compter de l'année de ſa révolte. Il eſt hors de doute que ce Prince n'eſt pas un Roi chimérique, & que l'Antiquité étoit pleinement convaincue de la vérité d'une révolution, qui avoit fait paſſer l'Empire des premiers Aſſyriens aux Medes dans le tems dont nous parlons. Uſſérius même, tout ennemi qu'il eſt de l'ancien ſyſtême chronologique, n'a pu s'empêcher de le reconnoître, ne ſçachant comment remplir autrement le vuide qu'il trouvoit pour les Medes, entre Déjoce & la prétendue priſe de Ninive par Nabonaſſar, qu'il confond mal à propos avec Béléſis. Hérodote, ce pere de l'hiſtoire, eſt le ſeul qui n'a connu ni Arbace, ni la révolution dont il fut l'auteur ; car, dire que le Cyaxare, petit-fils de Déjoce, dont parle Hérodote, eſt le même qu'Arbace ſous un différent nom, c'eſt ne vouloir pas voir que tout ce récit d'Hérodote ne convient nullement au fondateur de l'empire de Médie, mais ſeulement au deſtructeur de l'empire d'Aſſyrie, ſous le ſecond Sardanapale, & ce fut en effet Cyaxare. Le commencement de l'empire des Medes forme cependant l'une des célebres époques de l'hiſtoire Aſiatique ; elle concourt avec l'an 808 avant l'ere Vulgaire, ſelon M. le Préſident de Broſſes. Il y en a qui la font remon-

ter beaucoup plus haut, & d'autres au contraire la font deſcendre beaucoup plus bas.

Depuis le regne d'Arbace, les Medes tomberent inſenſiblement dans une eſpece d'Anarchie, qui devint pire que leur ancienne ſervitude. Le vol, la violence, & l'injuſtice regnoient par-tout, parce qu'il n'y avoit perſonne qui eût, ou aſſez de force pour les réprimer, ou aſſez d'autorité pour les punir. Déjoce, fils de Phraorte, Mede de nation, profita de ces conjonctures. Homme ſage & habile, il étoit le médiateur de toutes les querelles qui s'élevoient entre les habitans de ſon village; la ſageſſe de ſes jugemens prévenoit ſouvent de grands maux, & l'idée que l'on avoit de ſon équité, faiſoit qu'on acquieſçoit à ce qu'il avoit prononcé. Les villages voiſins du ſien, voyant le repos dont on y jouiſſoit par ſa prudence, & le bon ordre qu'il avoit établi, le conſulterent auſſi, & il devint l'arbitre de toute la nation. Lorſqu'il crut leur être devenu trop néceſſaire pour qu'ils puſſent ſe paſſer de lui, il feignit d'être fatigué de leurs affaires, & de vouloir ſe retirer pour ne penſer qu'à ſes intérêts domeſtiques. Dès qu'il ne ſe mêla plus de la police les déſordres revinrent en foule. On s'aſſembla pour y chercher du remede, & l'on n'en trouva point de plus efficace que d'élire un Roi, qui eût l'autorité de réprimer les violences. On jugea qu'alors chacun, ſe repoſant ſur le Prince des ſoins du Gouvernement, pourroit vaquer paiſiblement à ſes affaires particulieres. Le projet fut goûté; Déjoce fut nommé, approuvé, & couronné, l'an 709 ou 710 avant Jeſus-Chriſt.

Déjoce ne fut pas plutôt monté ſur le trône, qu'il ſongea à policer ſes ſujets, & leur donna pour cet effet des loix ſages. Il bâtit la ville d'Ecbatane, engaga les Medes à venir s'y établir, & y fit élever un Palais ſuperbe pour ſa réſidence. On dit que du fond de ce Palais il voyoit tout ce qui ſe paſſoit dans ſes États par le moyen de ſes émiſſaires, qui lui rendoient compte & l'informoient de tout. Ainſi, nul crime n'échappoit ni à la connoiſſance du Prince, ni à la rigueur des loix; & la peine ſuivant de près la faute, contenoit les méchans, & arrêtoit les violences. Déjoce fut ſi occupé à adoucir & à humaniſer les mœurs de la nation, & à faire des loix pour le Gouvernement, qu'il n'entreprit jamais rien contre ſes voiſins, quoique ſon regne eût été fort long: car, il mourut après avoir regné cinquante-trois ans.

Phraorte ou Aphraarte, ſon fils, lui ſuccéda. Ce Prince, qui étoit d'une humeur fort belliqueuſe, ne ſe contentant point du royaume de la Médie que ſon pere lui avoit laiſſé, attaqua les Perſes, & les ayant vaincus dans un grand combat,

il les aſſujettit à ſon Empire. Fortifié par leurs troupes, il attaqua les nations voiſines les unes après les autres, en ſorte qu'il ſe rendit maître de preſque toute la haute Aſie, qui comprend tout ce qui eſt au nord du mont Taurus, depuis la Médie juſqu'au fleuve Halys. Ces heureux ſuccès lui enflerent extrêmement le cœur. Il oſa porter la guerre contre les Aſſyriens, affoiblis pour lors à la vérité par la révolte de pluſieurs nations, mais encore très-puiſſans par eux-mêmes. Nabuchodonoſor leur Roi, appellé autrement Saoſduchin, aſſembla dans ſon païs une grande armée, & ſe diſpoſa enſuite au combat dans la plaine de Ragau. Ce fut là que ſe donna cette grande bataille qui fut très-funeſte à Phraorte. Il fut défait, ſa cavalerie prit la fuite; ſes chariots furent renverſés & mis en déſordre; enfin, Nabuchodonoſor remporta une victoire entiere. Profitant de la déroute des Medes, il entra dans leur païs, ſe rendit le maître des villes, pouſſa ſes conquêtes juſqu'à Ecbatane, emporta d'aſſaut ſes tours & ſes murailles, donna la ville au pillage à ſes ſoldats, & la dépouilla de tous ſes ornemens. L'infortuné Phraorte, qui s'étoit ſauvé dans les montagnes de Ragau, tomba enfin entre les mains de Nabuchodonoſor; & ce cruel Prince le fit mourir à coups de javelot, l'an 635 avant Jeſus-Chriſt.

Phraorte eut pour ſucceſſeur ſon fils Cyaxare I. Ce jeune Prince, profitant de la déroute de l'armée du roi d'Aſſyrie ſous Holoferne, ſe reſſaiſit d'abord de la Médie & de la haute Aſie. Enſuite, il ſoumit les Perſes, attaqua les Aſſyriens, les vainquit, aſſiégea Ninive, & l'auroit priſe, s'il n'eût pas été obligé de quitter cette entrepriſe pour aller au ſecours de ſa Capitale. Une armée formidable de Scythes, qui venoient des environs des Palus-Méotides, avoit pénétré juſque dans le royaume de Médie. Cyaxare les joignit, leur livra bataille, & fut vaincu. Les Scythes, maîtres de la Médie, coururent l'Aſie, s'approcherent de l'Égypte, revinrent dans la Paleſtine, pillerent le temple d'Aſcalon, s'établirent à Bethſan, ville de la tribu de Manaſſé, qui en prit le nom de Scythopolis. Ils jouirent vingt-huit ans de la Médie & des païs annexés à cette Couronne. Les Medes enfin s'en délivrerent par une tromperie bien cruelle. Il y avoit par-tout des garniſons. Les Medes inviterent la plupart des Scythes à un grand feſtin qui ſe faiſoit dans chaque famille. Chacun enivra ſes hôtes & les égorgea. Les Medes, profitant de la conſternation que cauſa cette boucherie, ſe reſſaiſirent des Provinces que les Scythes leur avoient enlevées, & reporterent les bornes de leur État au fleuve Halys. Les reſtes des Scythes, échappés à cette horrible exécution, trouverent un aſyle

chez Alyatte, roi de Lydie. Cela donna lieu à une guerre entre lui & Cyaxare. Elle dura cinq ans, & les avantages furent balancés. Les Rois de Cilicie & de Babylone ménagerent un accommodement, par lequel Aryénis, fille d'Alyatte, épouſa Aſtyage, fils de Cyaxare. Le Roi des Medes, dégagé de cette affaire, ſe ligua avec Nabopolaſſar, roi de Babylone, contre Saracus, roi de Ninive le même que Chynaladanus, fils de Saoſduchin. Ce Roi de Babylone, dont nous venons de parler, n'étant encore que ſimple Général de Saracus, avoit profité de la molleſſe de ce Prince & du peu de ſoin qu'il prenoit de ſon Empire. Né à Babylone, où il avoit ſa famille & ſon parti, il s'en étoit emparé, & démembrant cette partie de l'empire d'Aſſyrie, il s'en fit proclamer Roi.

Il ſe joignit avec Cyaxare; ils aſſiégerent Ninive, tuerent Saracus, & détruiſirent cette grande ville juſqu'aux fondemens. Babylone devint alors capitale unique de l'empire d'Aſſyrie; Ecbatane étoit la capitale des Medes, dont le Royaume profita de la plus grande partie des dépouilles & des États de Saracus. Nabopolaſſar ſe crut aſſez payé par ce qu'il enleva des tréſors immenſes de Ninive, & par la couronne de Babylone & de la Chaldée que la deſtruction de Ninive lui aſſuroit. Cyaxare mourut peu après cette expédition, l'an 595 avant Jeſus-Chriſt.

Aſtyage, ſon fils & ſon ſucceſſeur, l'Aſſuérus de l'Écriture Sainte, regna fort longtems; cependant, on ſçait peu de particularités de ce qu'il fit. Il eut deux enfans, Mandane d'un premier lit, & Cyaxare d'Aryénis, fille d'Alyatte, roi de Lydie. Il maria Mandane avec Cambyſe, fils d'Achéménès, roi de Perſe. Ce fut vers le tems de ce mariage que naquit Cyaxare, qui lui ſuccéda ſous le nom de Cyaxare II. C'eſt le Darius Médus de l'Écriture Sainte. Aſtyage vivoit encore, & ſon petit-fils Cyrus, fils de Mandane & de Cambyſe étoit à ſa Cour, âgé d'environ ſeize ans, lorſqu'Evilmérodach, fils de Nabuchodonoſor II, & petit-fils de Nobopolaſſar, roi du nouveau royaume de Babylone, fit une partie de chaſſe, & s'aviſa d'entrer dans la Médie pour faire montre de ſa bravoure. Aſtyage ſe mit en campagne, & remporta ſur les Babyloniens des avantages, dont on attribue le principal honneur au jeune Cyrus. Cambyſe ſon pere l'ayant rappellé, il retourna en Perſe pour y achever ſes exercices. Quelque tems après, Aſtyage paya le tribut à la nature, & Cyaxare II, ſon fils, oncle de Cyrus, fut roi des Medes. La même année Evilmérodach mourut & eut Nérigliſſor pour ſucceſſeur. Ce dernier, conſidérant l'affinité qui étoit entre les Medes & les

Perſes, gouvernés par deux beaux-freres, tâcha de former contre eux une ligue, & d'y engager Créſus, roi de Lydie & le roi des Indes. Créſus entra dans ſes vues, & Cyaxare, averti du danger d'être attaqué le premier par les Aſſyriens & les Lydiens réunis, manda à Cambyſe ſon beau-frere de lui envoyer des troupes, & d'en donner le commandement à Cyrus. Il l'obtint. Ce jeune Prince mena à ſon oncle une armée de 30000 hommes d'infanterie. Malgré l'inégaliré des troupes qu'il amenoit, & de celles qu'il trouva dans la Médie, en comparaiſon de celles des ennemis, Cyrus ne s'effraya point. Le Roi d'Arménie, vaſſal des Medes, comptant ſur la ſupériorité des Aſſyriens & ſur les embarras qu'ils donneroient à Cyaxare, prit ce tems pour ſecouer le joug. Cyrus le ſurprit par ſa diligence, ſe rendit maître de ſa perſonne, de ſa famille, de ſes tréſors, lui fit grace, & ſe l'attacha par un acte de clémence; il l'obligea de payer le tribut comme auparavant, & ſe ſervit utilement de ſes troupes contre certains Chaldéens, différens de ceux de la Chaldée. Le Roi des Indes, ſollicité par Nérigliſſor d'entrer dans la ligue contre les Medes, voulut, avant que de ſe déterminer, ſçavoir par des Ambaſſadeurs le motif de leur querelle, afin de prendre le parti qui lui paroîtroit le plus juſte. Il ſe déclara enſuite pour les Medes. Cambyſe & Mandane vivoient encore. Cyaxare n'avoit point de fils pour lui ſuccéder; il n'avoit qu'une fille unique, qu'il offrit à Cyrus avec la Médie pour dot. Cyrus ne voulut pas accepter cette offre, toute avantageuſe qu'elle étoit, ſans le conſentement de Cambyſe & de Mandane, & il alla en Perſe le leur demander; il épouſa la Princeſſe à ſon retour.

Trois ans s'étoient paſſés depuis que les rois d'Aſſyrie & de Lydie s'étoient unis, & les deux partis avoient employé ce tems à des préparatifs de guerre. Cyrus entra dans l'Aſſyrie, & après bien des marches joignit l'armée des ennemis. Le choc fut rude, & Nérigliſſor y périt; ſon armée fut miſe en déſordre; Créſus & les autres alliés ne ſongerent plus qu'à la retraite. Cyrus ſe mit à leur pourſuite; les Hyrcaniens, différens de ceux de l'Hyrcanie de la mer Caſpienne, quitterent les Aſſyriens, & ſe joignirent aux Medes, & leur aiderent à vaincre leurs ennemis.

Nérigliſſor étant mort, Laboroſoarchod ſon fils, Prince débauché & cruel, lui ſuccéda; ſes ſujets perdirent patience au bout de neuf mois, & le tuerent. Labynit ou Nabonide qui lui ſuccéda, eſt le Balthaſar de l'Écriture.

Cyrus, ayant renforcé ſon armée par des troupes Perſannes, s'avança au delà de Babylone, battit le Roi d'Aſſyrie, & le força de ſe renfermer dans

ſa ville. Créſus n'épargna rien pour ſe faire des alliés. Quantité de peuples marchoient déjà ſous ſes drapeaux. Enfin, la fameuſe bataille de Tymbrée fut déciſive ; Créſus la perdit, s'enfuit à Sardes, capitale de la Lydie, fut pourſuivi & pris par Cyrus, qui lui laiſſa le titre de Roi, mais ſans lui donner le pouvoir de faire la guerre. C'étoit une autorité aſſez bornée.

Cyrus, maître de la campagne, paſſa quelque tems dans l'Aſie mineure à ſoumettre tout, depuis la mer Égée juſqu'à l'Euphrate.

Babylone reſtoit encore à conquérir ; & elle étoit bâtie de maniere que le ſiege en étoit fort difficile. Nitocris, femme de Balthaſar, l'avoit embellie de nouveaux ouvrages ; cependant, le tems de ſa deſtruction, marqué par les Propheres, étoit arrivé. Elle fut priſe. La fin de l'efféminé Balthaſar eſt décrite au livre de Daniël. Ainſi finit l'empire Babylonien, détruit par les Medes.

Cyrus en abandonna tout le fruit à Cyaxare, ſon oncle, & ſon beau-pere. Au retour d'un voyage qu'il fit en Perſe, il le prit & le mena à Babylone, où il lui céda tous les honneurs de la dignité Royale. Cyaxare, connu dans l'Écriture Sainte ſous le nom de Darius le Mede, y regna deux ans ; Cyrus lui ſuccéda. Daniel avoit eu beaucoup de crédit ſous Darius le Mede.

Cyrus, ayant perdu ſon pere Cambyſe la même année, réunit les couronnes de Perſe, de Médie, & de Babylone, mit fin à la captivité des Juifs, & commença un nouvel Empire, formé par ſa ſageſſe & par ſa valeur, & borné à l'orient par l'Inde, au nord par la mer Caſpienne & par le Pont Euxin, au couchant par la mer Egée, au midi par l'Ethiopie & par la mer d'Arabie. La nouvelle Monarchie, fondée par Cyrus, & qu'il laiſſa en mourant à ſon fils Cambyſe, s'appelle l'empire des Perſes. Cambyſe y ajouta l'Égypte. Après ſa mort, l'Empire paſſa en d'autres familles, & finit avec Darius III, vaincu par Alexandre le Grand. La Médie s'étoit trouvée confondue dans cette vaſte Monarchie ; mais enfin, dans le tems que les Macédoniens en avoient pris la capitale & une partie conſidérable de la Médie proprement dite, un Satrape, nommé Atropate, fut établi par Alexandre le Grand dans la partie de la Médie qui étoit entre l'Arménie & la mer Caſpienne, & s'y maintint par des alliances. Cette Médie ſéparée en prit le nom de Médie Atropatene, qu'elle a conſervé ; & les ſucceſſeurs de cet Officier en jouiſſoient encore du tems de Strabon, c'eſt-à-dire, ſous Auguſte & Tibere.

Voilà, d'après nos plus profonds Chronologiſtes, un abrégé ſuccinct des principales révolutions arrivées en Médie. Ctéſias a ſuivi un autre ordre, dont nous donnerons ici une

idée. Cet ancien Auteur assure qu'après la destruction de l'empire d'Assyrie, les Medes se rendirent maîtres de l'Asie sous Arbace devenu Roi par la défaite de Sardanapale, ainsi que nous l'avons raconté. Il ajoute qu'Arbace ayant regné vingt-huit ans, son fils Madaucès monta sur le trône qu'il occupa l'espace de cinquante ans. Après lui, Sosarme regna trente ans, Artias cinquante, Arbianès vingt-deux, & Artée ou Arsée quarante. Il s'éleva sous celui-ci une guerre sanglante entre les Medes & les Cadusiens. Artynès succéda à Arsée & regna vingt-deux ans. Après Artinès vint Artibarnas qui en regna quarante. Sous celui-ci, les Parthes s'étant révoltés contre les Medes, livrerent leur païs & leurs villes aux Saces. Ce fut-là la cause d'une guerre qui dura plusieurs années entre les Medes & les Saces. Mais enfin, la paix fut conclue entr'eux à ces conditions; sçavoir, que les Parthes rentreroient sous l'obéissance des Medes; mais que d'ailleurs, les uns & les autres se tiendroient dans leurs anciennes bornes, & feroient entr'eux une ligue offensive & défensive. Artibarnas, étant mort de vieillesse à Ecbatane, eut pour successeur Apandas ou Aspadas, que les Grecs nomment Astyage. C'est en lui que finit la Monarchie des Medes, que Cyrus leur vainqueur fit passer aux Perses. Tel est le récit de Ctésias.

II. Ce que nous avons dit cidessus, suffit pour donner une idée des différens États de la Médie. On peut les réduire à dix époques.

Epoque 1e.

La Médie, Province sous l'ancien empire des Assyriens.

Epoque 2e.

La Médie, depuis la mort de Sardanapale, soumise d'abord à Arbace & à ses successeurs, tombe ensuite dans l'Anarchie jusqu'au tems de Déjoce qui en est établi de nouveau Souverain. Sous cette époque la Médie doit avoir reçu quelques augmentations.

Epoque 3e.

Sous Phraorte, la Médie est accrue de plusieurs Provinces; elle comprend toute la haute Asie jusqu'au fleuve Halys. Mais, elle retourne sous la domination des Assyriens, après la défaite de Phraorte, & y reste comme Province, jusqu'à sa délivrance par Cyaxare I.

Epoque 4e.

Cyaxare non-seulement délivre de l'empire des Assyriens la Médie, & les dépendances que Phraorte y avoit ajoutées, mais il y joint encore de nouvelles conquêtes.

Epoque 5e.

Les Scythes s'emparent de la Médie & de toutes ses dépendances, & en demeurent maîtres pendant vingt-huit ans.

Epoque 6e.

Les Medes défont les Scy-

thes, & reprennent leurs conquêtes.

Epoque 7e.

Les Medes, avec le ſecours des Babyloniens, détruiſent entiérement l'empire des Aſſyriens. Les vainqueurs partagent entr'eux le païs des vaincus; mais, la plus grande partie eſt attribuée aux Medes.

Epoque 8e.

Cyaxare II, ou Darius le Mede, acquiert par les victoires de Cyrus ſon neveu, toute l'Aſie mineure & l'empire de Babylone, qui devient partie de l'empire des Medes.

Epoque 9e.

Cyrus, qui lui ſuccede, y joint le royaume des Perſes qu'il hérite de ſon pere; & toute cette vaſte Monarchie en prend le nom.

Epoque 10e.

La Médie, confondue dans la monarchie des Perſes, eſt conquiſe avec cette Monarchie, par Alexandre le Grand. Depuis les conquêtes de ce Prince, la Médie fait deux États différens; on diſtingue la grande Médie & la Médie Atropatene. Nous allons dire un mot de l'une & de l'autre.

III. La grande Médie, Province de l'empire de Perſe, étoit bornée au nord par des montagnes qui la ſéparoient des Caduſiens & de l'Hyrcanie. Elle avoit à l'orient la Parthie & la Perſide, au midi la Babylonie & la Suſiane, au couchant l'Aſſyrie & un coin de l'Arménie, juſqu'à l'Araxe qui achevoit de la borner juſqu'à la mer Caſpienne; on voit bien que l'Atropatene y eſt compriſe encore. Sous les Médoniens elle s'en détache, & dès l'Adiabene une branche du mont Zagros borne la grande Médie au nord-oueſt; & entre cette branche, l'Arménie, & l'Araxe, ſe trouve la nouvelle ſouveraineté d'Atropate.

Ptolémée confond les deux Médies enſemble, & y met les peuples ſuivans.

Les Caſpiens, & ſous eux la Margiane le long de l'Aſſyrie.

Les Cæliges, les Caduſiens, les Dribyces, les Amariaques & les Mardes.

Le long des Caduſiens, les Carchuques, & les Marundes juſqu'au lac Martiane.

Les Margaſes, & après eux l'Atropatene qui s'étend juſqu'aux Amariaques Albriens du mont Zagros, les Sagartiens, & après eux juſqu'à la Parthie la Choromitrene, plus au nord l'Elymaïde, les Tapures dans la partie orientale.

Au midi de la Choromitrene les Sidices, enſuite la Sigriane & la Ragiane, & après ces païs au deſſous du mont Jaſonium, les Vaddaſes, la Daritide, & enfin la Syro-Médie tout le long de la Perſide.

Les villes & bourgs de la Médie, le long de la mer Caſpienne entre l'Araxe & l'Hyrcanie, étoient, ſelon cet Auteur:

Sannina

Sannina ou Sanina.
Tazina.
Sabeæ Aræ.
Charax.
Cyropolis.
Amana.
Acola.
Et Mandagarsis.

Dans les terres, ſelon le même Auteur, il y avoit

Scambena ou Scabina.
Gabale.
Uca.
Varna.
Candis.
Gabris.
Sozoa ou Sazoa.
Tondarba ou Tonzarma,
Azata ou Azaga.
Niguza.
Sanaïs.
Rhazunda.
Veneca.
Bithia.
Alinza.
Zaranis.
Gabéna.
Laraſſa ou Laraſa.
Morunda ou Morynda.
Tigrana.
Pharambara.
Tachazara.
Zalaca.
Alvaca.
Gauzania.
Phaſaca ou Phazaba.
Pharaſtia ou Pharaſſa.
Curéna ou Cuña.
Phanaſpa.
Gabris.
Nandé.
Gazaca ou Zazaca.
Saraca.
Mandagara.
Aganzagava ou Aganzava.
Gaala ou Galla.
Orocana ou Horocana.
Alicadra ou Alidraca.
Phanacha.
Nazada.
Alinza la même qu'Oroſa.
Arſiſaca.
Aliſdaca.
Dariauſa.
Sincar.
Batina.
Veſappé ou Weſaſpe.
Ecbatane.
Locaſtra ou Choaſtra.
Niphavandra.
Guriauna.
Choana ou Choava.
Auradis.
Tibracana.
Betharga ou Thébarga.
Carine.
Cabéraſa.
Parachana.
Arſacia.
Gauna.
Héracléa ou Pleracléa.
Zania.
Aruzis.
Zarama.
Tautice.
Europus.
Albacena ou Abacena.
Cimbina ou Cigbina.
Daththa.
Gereſpa ou Gereſa.
Rhapſa.
Andriaca.
Cluaca.
Argarandaca ou Argaraucaſa.
Canatha.
Aradriphe.

La ville d'Europus eſt la même que Rhages ſi fameuſe dans l'hiſtoire de Tobie. Cette province répond à l'Irac Agemi, au Tabriſtan & au Laureſtan d'aujourd'hui.

La Médie Atropatene étoit entre l'Araxe au nord, la mer Caſpienne au levant, la grande Médie, dont elle étoit ſéparée par une branche du mont Zagros, au ſud-eſt, l'Aſſyrie au ſud-oueſt, & la Perſarménie au couchant. Ses principaux lieux étoient :

Gazæ, réſidence du Satrape.
Verla, Château ou Place forte.
Morunda.
Gabris.
Cyropolis.
Tigrana ou Patigra.
Pharambara.
Phanaſpa, &c.

Cette Province répond, ſelon M. de Liſle, à la province d'Adirbeitzan, & à une liſiere

habitée par les Turcomans, entre les montagnes de Curdistan & l'Irac Agemi.

IV. La Médie est nommée en Latin *Medena provincia* dans la Vulgate, comme nous l'avons remarqué au mot *Medena*. Rufus Festus dit de même : *Marcus Antonius, mediam ingressus quæ nunc Medæna appellatur, bellum Parthis intulit.* Isidore parle d'une ville nommée Médie ; Tzetzès en parle aussi, au rapport d'Ortélius. Les Anciens ne l'ont point connue.

Justin distingue deux Médies, la grande & la petite, & prétend qu'Atropate eut le commandement de la grande, & que le beau-pere de Perdiccas eut celui de la petite. Cet Historien se trompe. La Médie gouvernée par Atropate est l'Atropatene, opposée par les Anciens à la grande Médie.

MÉDIE [le mur de], (*a*) *Mediæ murus*, τὸ Μηδείας τεῖχος.

Xénophon dit que ce mur avoit été construit de briques & de bitumé ; qu'il avoit vingt pieds de largeur, cent de hauteur, & vingt parasanges de longueur ; & qu'il n'étoit pas éloigné de Babylone.

MÉDIMNE, *Medimnus*, (*b*) Μέδιμνος mesure dont les Grecs se servoient pour les choses seches. Il y avoit le Médimne commun & le Médimne rustique ; le commun tenoit un peu plus de quatre *modius* ou boisseaux Romains, environ quarante-deux pintes mesure de Paris ; le rustique tenoit six fois le *modius*, environ soixante pintes de Paris.

Le Médimne, selon Budée, étoit une mesure propre aux Siciliens, & revenoit à la mesure de la mine de France ; mais, il vaut mieux en traduisant les auteurs Grecs & Latins, conserver le terme de Médimne, que d'employer celui de mine qui est équivoque. M. l'abbé Terrasson met toujours Médimne dans sa traduction de Diodore de Sicile.

MÉDIMNÉENS, *Medimnæi*, Μεδιμναῖοι, (*c*) peuple de Sicile. Diodore de Sicile dit que Denys l'ancien envoya à Messane quatre mille Médimnéens, l'an 394 avant Jesus-Christ. Ce peuple n'a été connu d'aucun autre Auteur ancien.

MÉDIOLANIUM, *Mediolanium*. *Voyez* Médiolanum.

MÉDIOLANUM, *Mediolanum*, Μεδιόλανον, nom qui a été commun à plusieurs villes, que nous allons faire connoître séparément.

MÉDIOLANUM, *Mediolanum*, Μεδιόλανον, (*d*) ville de la Gaule Belgique, que l'itinéraire d'Antonin met sur la route de *Colonia Trajana* à *Colonia Agrippina*, par *Juliacum*,

(*a*) Xenoph. p. 282., 283.
(*b*) Antiq. expliq par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 153. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 488.
(*c*) Diod. Sicul. p. 437.
(*d*) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 445, 446.

en s'écartant du Rhin. Elle étoit à huit milles de *Colonia Trajana*.

Un lieu, nommé Moy-lant, conviendroit fort à cauſe de cette dénomination; mais, celui que Cluvier dit être diſtant de *Colonia Trajana*, d'environ ſix milles, ne s'en écarte que d'environ trois lieues Gauloiſes, & l'Itinéraire prend communément un plus grand intervalle d'une poſition à une autre. D'ailleurs, nous remarquons qu'à la ſuite de Mediolanum, la diſtance étant pareillement de huit milles, pour arriver à un lieu nommé Sablones, le compte que fournit ainſi l'Itinéraire, en réuniſſant les deux diſtances depuis *Colonia Trajana*, convient à la poſition qui eſt propre à Sablones, dont on retrouve la ſignification dans le nom d'Int-Sand, entre Gueldre & Venlo. Car, il ne faut pas moins de ſeize lieues Gauloiſes pour remplir cet intervalle. Or, ces conſidérations mettent de la difficulté à adopter la poſition de Moy-lant pour celle de Médiolanum, puiſque cette poſition ſe trouvant trop près de *Colonia Trajana*, eſt en même-tems trop éloignée de Sablones. Pour que Moy-lant ſoit Mediolanum, il faut ſuppoſer que l'Itinéraire a dû marquer III au lieu de VIII dans la premiere diſtance, & XIII au lieu de VIII dans la ſeconde. Nous avouerons que malgré quelque répugnance pour une pareille ſuppoſition, le nom de Moy-lant nous en impoſe.

MEDIOLANUM, *Mediolanum*, (*a*) ville de la Gaule Celtique. Ptolémée qui lit Médiolanium, en parle comme de la ville principale des *Aulirci Eburaici*, dont le nom eſt ailleurs *Aulerci Eburovices*. Dans l'itinéraire d'Antonin, & dans la table Théodoſienne on trouve *Mediolanum Aulercorum*. Ammien Marcellin cite la même ville dans la ſeconde Lyonnoiſe. Elle eſt du nombre de celles qui ont perdu leur nom propre & primitif, pour prendre celui de la Cité ou du peuple dont elles étoient capitales. Le nom d'*Eburovices* étoit déjà altéré, lorſque la notice des provinces de la Gaule a été dreſſée. On y lit *Civitas Ebroicorum*. Dans le moyen âge, c'eſt ſous le nom d'*Ebroicæ* ou d'*Ebroas*, qu'il eſt fait mention de cette ville.

C'eſt aujourd'hui Evreux dans la haute Normandie avec un Evêché ſuffragant de l'Archevêché de Rouen. On y trouve quelques reſtes de murailles, qu'on croit être du tems de Jules Céſar, ainſi qu'un Aqueduc qu'on voit au vieil Evreux. C'eſt un village, à deux lieues de la ville, où étoit un camp des Romains. Cette conjecture eſt juſtifiée par pluſieurs médailles & par une clef ſingu-

(*a*) Ptolem. L. II. c. 8. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 446.

liere, qui ont été trouvées dans les ruines, & qui ſont conſervées par Meſſieurs Nervet d'Evreux.

On peut ſeulement aujourd'hui remarquer une tour aſſez belle, au haut de laquelle eſt l'horloge de la ville. Elle a été élevée ſous Louis XI.

MEDIOLANUM, *Mediolanum*, Μεδιολάνιον, (*a*) autre ville de la Gaule Celtique, que l'itinéraire d'Antonin place entre Novioregum & Aunedonnacum, à quinze milles de la premiere, & à ſeize milles de la ſeconde.

Quoique le nom de la capitale des Santones ſoit écrit Mediolanium dans Strabon, dans Ptolémée, dans Marcien d'Héraclée, il ſemble que dans la finale de ce nom on doive ſe conformer à la maniere la plus commune de l'écrire pour toutes les villes qui ont porté le même nom. Ce n'eſt pas préciſément d'après Ptolémée, que Marcien d'Héraclée, quoiqu'il paroiſſe en tirer ſes poſitions, ſe hazarde de dire que la ville des Santones eſt près de la mer & ſur la Garonne. Ce qui pourroit ſe dire ainſi du territoire qu'occupoient les Santones, ne convient point à la ſituation de la capitale en particulier. L'itinéraire d'Antonin & la table Théodoſienne font mention de *Mediolanum Santonum*. Cette ville a quitté ce nom qui lui étoit propre, pour prendre, comme la plupart des autres capitales, celui du peuple. Ammien Marcellin la déſigne ſous le nom de *Santones*, entre les villes principales d'Aquitaine; & dans la notice des provinces, *Civitas Santonum* eſt de l'Aquitaine ſeconde. On lit *Santonus* & *Santoni*, dans Auſone & dans Sidoine Apollinaire, ce qui peut être attribué à la quantité pour la facilité du vers dans leurs Poëſies.

Cette ville prend aujourd'hui le nom de Saintes, & elle conſerve encore pluſieurs veſtiges des édifices publics dont elle étoit décorée ſous la domination Romaine. Il y reſte un pont, ſur lequel eſt un arc de triomphe qu'on croit avoir été érigé ſous Tibere. On voit ſur ce monument une inſcription Latine, qui regne le long de la friſe; mais, elle eſt ſi effacée, qu'on ne peut la lire. Saintes eſt actuellement la capitale de la Saintonge. C'eſt une ville Epiſcopale, qu'arroſe la Charente.

MEDIOLANUM, *Mediolanum*, Μεδιολάνιον, (*b*) ville de la Gaule Tranſpadane, au pais des Inſubriens. » Elle fut autre» fois, dit Strabon, la Métropole

(*a*) Ptolem. L. II. c. 7. Strab. p. 190. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 446, 447.

(*b*) Strab. pag. 203. Tit. Liv. L. V. c. 34. Tacit. Hiſt. L. I. c. 70. Ptolem. L. III. c. 1. Plin. Tom. I. pag. 174. Juſt. L. XX. c. 5. Plut. Tom. I. p. 301. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 83.

» de ce peuple ; & ce n'étoit d'a-
» bord qu'un village, mais c'eſt
» maintenant une belle ville,
» ſituée au délà du Pô, & preſ-
» que contigue aux Alpes. »
Elle devint auſſi depuis la Métropole de l'Italie, mais ſeulement par rapport aux affaires Eccléſiaſtiques. Tacite la compte au nombre des plus fortes places de la Gaule Tranſpadane.

Les Hiſtoriens ne ſont pas d'accord ſur l'origine de ſon nom, ni ſur le tems de ſa fondation, quoiqu'il ſoit ſûr qu'elle fut bâtie par les Gaulois, qui ſous Belloveſe s'établirent en Italie, vers l'an de Rome 170, & 584 avant Jeſus-Chriſt. En effet, il n'y a pas lieu d'en douter, après le témoignage de Tite-Live. Il dit que les Gaulois, ayant traverſé les Alpes au pas de Turin, mis en déroute les Toſcans aſſez près du Téſin, & appris que le lieu où ils étoient s'appelloit la terre des Inſubriens, nom ſemblable à celui d'un peuple d'entre les Eduens, accepterent l'augure que ce lieu leur offroit naturellement, & y bâtirent une ville, qu'ils nommerent Mediolanum. Ce paſſage ſemble inſinuer qu'ils appellerent ainſi leur nouvelle ville, du nom d'une autre qui étoit chez les Inſubriens dans la Gaule, d'où ils étoient partis. Mais, ſelon Léandre cité par le P. Briet, les Gaulois lui avoient donné le nom de Mediolanum, ou, comme liſent les Grecs, Mediolanium, de deux mots Celtiques, *Medel* & *Land*, c'eſt-à-dire, terre de la Vierge, parce que Pallas étoit honorée dans cette ville, d'où lui eſt auſſi venu le nom de nouvelle Athenes, quoique ce dernier nom pouvoit auſſi lui être venu des belles-lettres qu'on y cultiva. Il paroît par une lettre de Pline le jeune, que de ſon tems elles y étoient floriſſantes. Une inſcription du regne d'Antonin Pie, porte ces mots : *AQUÆ DUCTUM IN NOVIS ATHENIS CŒPTUM A DIVO ADRIANO PATRE SUO CONSUMMAVIT DEDICAVITQUE.* Auſone dit :

Et Mediolani mira omnia. Copia rerum,

Innumeræ cultæque domus, facunda virorum

Ingenia & mores læti.

Trajan bâtit un Palais à Medialonum. La place conſerve encore le nom de Palais. Adrien, les Antonins, & ſur-tout Théodoſe & Conſtantius y ſéjournerent aſſez long-tems. Théodoric, roi des Goths, & Pepin, roi d'Italie, y moururent. Saint Grégoire, Pape, donna à l'Archevêque de Milan la prérogative de conſacrer les Rois d'Italie. La cérémonie doit ſe faire dans l'Egliſe de ſaint Ambroiſe.

Milan avoit tous les édifices publics qui convenoient aux grandes villes, une arêne, un théâtre, où l'on repréſentoit des Comédies ; un Hippodro-

me pour les courſes de chevaux; un amphithéâtre où l'on ſe battoit contre les bêtes féroces; des thermes, entr'autres ceux de Maximien, de Néron & de Nerva; un Panthéon, & quantité d'autres ſuperbes bâtimens.

Les Gaulois eurent guerre avec les Romains, qui gagnerent ſur eux pluſieurs batailles, juſqu'à ce qu'en l'an de Rome 532 & 222 ans avant Jeſus-Chriſt, M. Marcellus tua Viridomare, roi des premiers, ſubjugua les Inſubriens, & prit leur ville capitale. Les Romains, étant maîtres de ce païs, le garderent long-tems. La ville de Mediolanum, aujourd'hui Milan, fut ſouvent ruinée par les Barbares, expoſée aux courſes des Goths & des Huns, & fut enfin ſoumiſe aux Lombards juſqu'au tems de Charlemagne. Il eſt bon de remarquer que Béliſaire prit Milan ſur les Oſtrogoths, à la priere de Dacius, qui en étoit Archevêque. Vitigès, roi des mêmes Oſtrogoths, reprit l'an de Jeſus-Chriſt 539, cette ville, où trois cens mille perſonnes périrent par le fer, ou par la faim.

Après Charlemagne, Milan & ſon territoire devinrent une portion de l'Empire; & cette ville ſe rendit ſi riche & ſi puiſſante, que peu à peu elle commanda ſur-tout le païs d'alentour. L'orgueil de ſes habitans donna ſujet à l'empereur Frédéric I de leur faire la guerre, & de les châtier par de grands tributs, après les avoir défaits en 1160, & les avoir obligés de ſouffrir ſa domination. Ils le firent avec peine; & le déplaiſir de ſe voir privés de leur ancienne liberté, entretint contre ce Prince une très-forte haine dans leur cœur. Un jour, l'impératrice Béatrix de Bourgogne ſa femme, ayant eu la curioſité d'aller à Milan pour voir une ville ſi fameuſe, les habitans s'émurent d'une maniere ſi indigne contre cette Princeſſe, qu'ils la prirent brutalement & la mirent ſur une âneſſe, le viſage tourné du côté de la queue, qu'ils lui donnerent au lieu de bride. Ils la promenerent en cet état par toute la ville, & égorgerent la garniſon Impériale. Mais, une ſi grande inſolence ne demeura pas long-tems impunie; car, l'Empereur aſſiégea leur ville, qui ſe rendit un ſamedi trois Mars 1162, & la fit raſer juſqu'aux fondemens, à la réſerve de trois Egliſes. Frédéric, ne croyant pouvoir réparer l'injure faite à l'Impératrice, qu'en couvrant d'opprobre & d'infamie la mémoire de ce peuple téméraire, fit labourer la ville, & y fit ſemer du ſel. Il y a même des Auteurs qui diſent avec Albert Crantz, que ceux qui furent pris ne purent ſauver leur vie, qu'à cette condition honteuſe, de tirer avec les dents une figue du derriere de l'âneſſe ſur laquelle ils avoient mis l'Impératrice, & qu'il y en eut qui aimerent mieux ſouffrir la mort qu'une ſi grande ignominie. Les habitans, qui pu-

rent ſe ſauver, rebâtirent leur ville vers l'an 1171, ſous la protection du pape Alexandre III, & avec le ſecours de leurs voiſins. Peu à peu Milan ſe rétablit, & eut pluſieurs Seigneurs, puis des Ducs, dont les plus célebres & les principaux furent les Viſconti & les Sforce.

On remarque que cette ville a été aſſiégée quarante fois, & priſe vingt-deux. Elle eſt aujourd'hui la capitale du Milanez. C'eſt une très-grande & très-belle ville. Sa ſituation entre l'Adda & le Téſin, d'où l'on a tiré deux canaux, la rendent très-marchande. On y travaille fort bien en galons, en broderies d'or & d'argent, & en criſtal. On donne à Milan dix milles de circuit, c'eſt-à-dire, environ deux lieues, & l'on aſſure qu'il y a près de trois cens mille habitans. On admire dans cette ville une quantité prodigieuſe d'Egliſes & de Palais. Il y a juſqu'à onze Chapitres ou Egliſes collégiales, ſoixante-onze Paroiſſes, trente-ſix Monaſteres de filles, trente Couvens d'hommes, huit maiſons de Chanoines réguliers, trente-deux Colleges, cent vingt Ecoles pour les enfans, & dix Hôpitaux. L'Egliſe Métropolitaine tient à juſte titre le premier rang parmi les édifices ſacrés. On la qualifie la huitieme merveille du monde; elle eſt dédiée à la Sainte Vierge, & on l'appelle communément le Dôme. Cet édifice eſt au centre de la ville.

La bibliotheque Ambroſienne fut ainſi nommée par Frédéric Borromée, cardinal & archevêque de Milan, qui la fonda & la dédia à ſaint Ambroiſe. Une petite deſcription de cette Bibliotheque, imprimée à Tortone, porte qu'elle eſt compoſée de douze mille manuſcrits, & de ſoixante-douze mille volumes imprimés. Tout le monde néanmoins ne convient pas ſur le nombre. Ph. Vannemachero & Ch. Torre aſſurent que cette Bibliotheque eſt riche de quatorze mille manuſcrits, mais ils ne marquent point le nombre des livres imprimés, que quelques-uns ne font monter qu'à quatorze mille en tout. Elle a été pourtant beaucoup augmentée par la Bibliotheque de Vincent Pinelli R. Laſſ. Cette Bibliotheque s'ouvre tous les matins pendant deux heures, & autant l'après-midi. On y a du feu en hiver, & on y trouve des ſieges & des pupitres. Fabio Mangoni en fut l'architecte. Elle contient pluſieurs appartemens; la grande ſalle eſt longue de 40 braſſes [75 pieds] & large de 16 [30 pieds]. On n'a pu l'élargir à cauſe des Egliſes & des maiſons voiſines. La verſion de Joſephe par Rufin eſt un des plus anciens manuſcrits de cette Bibliotheque. On y remarque un grand livre de deſſeins de Méchaniques, qu'on dit être de la main de Léonard de Vinci. Toute l'Ecriture en eſt à gauche, de maniere qu'il faut un

miroir pour la lire. On a écrit sur la muraille, qu'un Roi d'Angleterre, qui n'est point nommé, a voulu donner trois mille pistoles pour ce livre. Outre les livres & les tableaux, on conserve de précieuses collections de très belles médailles avec des pieces rares de sculpture & d'architecture, tant antiques que moulées sur l'antique.

MEDIOLANUM, *Mediolanum*, Μεδιόλανιον (*a*) ville de l'isle de Bretagne ou d'Albion, au païs des Ordovices, selon Ptolémée. Les Sçavans d'Angleterre s'accordent mal sur le nom moderne de cette ville. Antonin l'ayant mise dans son Itinéraire, avec une route faite exprès depuis Glanoventa jusqu'à Mediolanum, & placé cette derniere jusqu'à dix-huit milles de Condate, il semble que la difficulté devroit être plus aisée à lever. Lhuid croit que c'est Lancastre; David Powel pense que c'est Maihraval; & Cambden opine pour Lanvethlyn. Gale dit: » Je sçais bien » que dans la langue Bretone, » aux mots composés l'*V* & » l'*M* sont des lettres équivalentes qui s'emploient l'une » pour l'autre. On lit *Lhan-Var* pour *Lhan-Mar*, *Arvon* » pour *Armon*, &c. Cependant, les distances me portent » à croire que le Mediolanum » en question étoit plutôt à » Melvod, où l'on déterre des » marques d'antiquité, qu'à » Lhan-Vething, où il ne s'en » trouve aucune trace. »

MÉDIOMATRICES, *Mediomatrici*, Μεδιομάτριχοι, (*b*) peuple de la Gaule Belgique. Le nom de *Mediomatrici* doit être écrit ainsi, d'après César, Strabon, Pline, Tacite, la notice de la Gaule. Ptolémée est le seul qui donne lieu de changer la finale, en écrivant *Mediomatrices*.

Si l'on prend à la rigueur ce que dit César du cours du Rhin, les Médiomatrices auroient eu un district de grande étendue, & qui s'écartoit fort de leur cantonnement principal aux environs de la Moselle, en franchissant une barriere naturelle que la chaîne des Vosges leur opposoit. Et s'il étoit question dans César de la plus exacte description Géographique, la situation des Triboces, dont les limites participent de ceux des Leuces comme des Médiomatrices, & qui ne sont point contigus aux *Treveri*, demandoit que dans cette énumération les Triboces fussent nommés avant les Médiomatrices, & non pas entre les Médiomatrices & les *Treveri*. Il est vrai que dans le cas où l'établissement des Triboces en deçà du Rhin, ainsi que celui des Nemetes & des Vangiones, auroit été pris sur une partie de

(*a*) Ptolem. L. II. c. 3.

(*b*) Cæs. de Bell. Gall. L. IV. p. 130. L. VII. pag. 351. Strab. pag. 193, 194. Plin. Tom. I. pag. 224. Tacit. Hist. L. I. c. 63. L. IV. c. 71, 72. Ptolem. L. II. c. 9. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 447, 448.

l'ancien territoire des Médiomatrices, il ſeroit naturel qu'il fût fait mention des Médiomatrices, avant que de citer les Triboces. Ce qui eſt conſtant, c'eſt que dans les tems poſtérieurs à la conquête des Gaules par Céſar, il ne paroît aucune trace ou mémoire de la poſſeſſion des Médiomatrices, au delà de ce qu'ils ont occupé dans les limites de la premiere Belgique, les parties voiſines du Rhin en étant bien diſtinctes, & compoſant une autre Province, la Germanie premiere.

Il y a quelques autres remarques à faire ſur les limites des Médiomatrices. On trouve un *fines*, qui, en les ſéparant de la cité des Vérodunenſes, la reſſerre dans des bornes plus étroites que le diocèſe de Verdun. Nous voyons encore que le *pagus Metenſis* dans le moyen âge ſort de l'étendue actuelle du diocèſe de Metz, & empiete ſur celui de Trèves, comme il s'enſuit des lettres d'un comte Sigefrid, de l'an 963, où le *caſtellum Luſilinburch*, Luxembourg, eſt dit ſitué *in pago Metingour*. A l'égard de cette derniere extenſion, il ſemble que Metz ayant été la demeure des Rois d'Auſtraſie, cet avantage a pu étendre ſon reſſort à un canton voiſin, que l'on jugera néanmoins avoir appartenu aux anciens *Treveri*, plutôt qu'aux Médiomatrices.

Selon Strabon, il ſembleroit que les Triboces faiſoient partie des Médiomatrices; car, il dit que parmi les Médiomatrices s'eſt établie la nation des Triboces, nation de la Germanie, chaſſée de ſon véritable païs. Pline ne dit point que les Médiomatrices fuſſent libres, ou ſoumis aux Romains; mais, on ſçait d'ailleurs qu'ils étoient alliés du peuple Romain.

Ils ont toujours fait partie de la Gaule Belgique, & lors que la Belgique fut diviſée en deux Provinces, ils furent compris dans la premiere & mis ſous la Métropole de Trèves.

Le nom ancien de la ville capitale des Médiomatrices, étoit *Divodurus*, marqué, par Tacite, au premier livre de ſon hiſtoire, & par Ptolémée. On le voit auſſi dans la carte de Peutinger, & dans l'itinéraire d'Antonin.

Le climat du païs Meſſin eſt en général aſſez tempéré; mais, il eſt plus froid que chaud du côté des Ardennes. La fertilité du terroir eſt médiocre; il rapporte peu de froment. Le canton, que l'on appelle de l'Evêché, eſt plus gras & plus fertile. Il y a un aſſez bon vignoble, beaucoup de noix, & quantité de ceriſes que l'on porte à Nancy. Les bois & les forêts du païs Meſſin ſont peu conſidérables. Il y a quelques montagnes. Le païs, qui eſt d'une petite étendue, eſt arroſé par la Moſelle & par la Seille.

MÉDION, *Medion*, (*a*) ville

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 11, 12.

de Grece dans l'Acarnanie, ſelon Tite-Live. Elle étoit ſituée dans le cœur de la Province.

Deux traîtres, Clytus & Mnéſilochus, la livrerent à Antiochus le Grand, l'an 191 avant Jeſus Chriſt. Comme ce Prince s'étoit avancé juſqu'aux portes, ſans qu'on s'y attendît, ceux qui n'avoient point de part à la trahiſon furent fort allarmés; & tandis qu'avec des cris tumultueux ils exhortoient la jeuneſſe à prendre les armes, Clytus & Mnéſilochus introduiſirent le Roi dans la ville. Leurs partiſans accoururent auſſitôt auprès de ce Prince; & ceux même de la faction contraire, craignant de n'être pas les plus forts, vinrent à la fin ſe joindre à lui. La douceur avec laquelle il leur parla, calma leur crainte; & le bruit qui ſe répandit de ſa clémence & de ſon humanité, attira ſous ſes étendards pluſieurs peuples de l'Acarnanie. Antiochus mit garniſon dans Médion, ainſi que dans quelques autres villes du païs.

MÉDIOXIMES *ou* MÉDIOXUMES, *Medioximi*, *Medioxumi*. Les Romains avoient des Dieux mitoyens, qu'ils appelloient Médioximes, ſi l'on peut uſer de ce terme. Servius dit que c'étoient des dieux Marins; & Apulée, des Dieux inférieurs aux Dieux céleſtes, & ſupérieurs aux hommes; ſur quoi quelques Auteurs prétendent que c'étoient des Démons, ou Génies de l'air.

MÉDIQUE, *Mædica*, (*a*) Μηδικὴ, contrée d'Europe, dans la Thrace, ſur les frontieres de la Macédoine. Selon les cartes de M. d'Anville, cette contrée étoit reſſerrée entre les monts Rhodope & Pangée, & traverſée par le fleuve Neſtus ou Meſtus. Jamphorine, capitale de la Médique, étoit ſituée ſur ce fleuve.

Les habitans du païs étoient une nation qui ne manquoit jamais de faire des incurſions dans la Macédoine, dès que le Roi embarraſſé de guerres étrangeres, avoit été obligé de laiſſer ſon Royaume ſans défenſe. Philippe, pere de Perſée, voulant réprimer cette nation, entra dans la Médique, l'an 211 avant Jeſus-Chriſt, & commença par ravager les terres de Phragandes; il alla enſuite mettre le ſiege devant Jamphorine, qui étoit une place forte. Déjà il l'avoit priſe par compoſition, & avoit remporté beaucoup d'autres avantages très-conſidérables, lorſqu'il fut obligé d'abandonner une guerre dans laquelle il réuſſiſſoit ſi heureuſement, pour voler au ſecours des Acarnaniens.

Pline nomme les habitans de la Médique, *Medi*, ſans diph-

(*a*) Ptolem. L. III. c. 11. Plin. Tom. I. pag. 188, 203. Strab. pag. 295, 316. Tit. Liv. L. XXVI. c. 25. L. XL. c. 21, 22.

thongue, & les met avec les Denſéletes ſur la rive droite du Strymon. Strabon écrit auſſi le nom de ce peuple ſans diphthongue, Medi. Il ſeroit plus naturel de l'écrire avec la diphthongue *Mædi*, pour diſtinguer ces *Mædi*, des *Medi* d'Aſie.

Étienne de Byzance donne aux *Mædi*, le nom de *Mædobithyni*. Strabon parle auſſi d'un peuple, qu'il appelle, ſelon ſa maniere de lire *Medobythini*.

Outre la ville de Jamphorine, il y avoit auſſi dans la Médique, une autre ville nommée Pétra, ſelon Tite-Live.

MÉDITERRANÉE [la mer], *Mare Mediterraneum*. (*a*) C'eſt ainſi qu'on nomme cette mer qui eſt ſituée entre l'Europe, l'Aſie & l'Afrique. Son nom ſignifie qu'elle eſt au milieu des terres. Elle eſt ſéparée de l'Océan par le détroit de Gibraltar, de la mer Rouge par l'iſthme de Suez, & de la Propontide par le détroit des Dardanelles. Elle contient pluſieurs grands golfes. Les principaux ſont le golfe Adriatique, la mer Égée, le golfe de Tarente, le golfe de Lyon, &c. Elle contient auſſi trois grandes preſqu'iſles, l'Italie, la Grèce & l'Aſie mineure. Ses principales iſles ſont la Sicile, la Sardaigne, la Corſe, les iſles Baléares ou Majorque & Minorque, Malte, Corcyre, Céphallénie, Crete, Rhodes, Cypre, & cette multitude d'iſles qu'on rencontre dans la mer Égée. Céſar appelle la mer Méditerranée *mare Concluſum*.

Cette mer ſe diviſe en différentes parties, qui ont chacune leur nom particulier, comme la mer Tyrrhene, la mer Ionienne, la mer Égée, la mer Adriatique, &c. dont on pourra conſulter les articles.

Le terme de Méditerranée s'emploie auſſi en parlant des villes, qui étant dans des iſles ou dans des Provinces maritimes, ſont ſituées à quelque diſtance de la côte. Ainſi, Ptolémée, dans ſes livres de Géographie, fait preſque toujours une double liſte des villes d'un tel païs; ſçavoir, les villes ou lieux maritimes, & les villes ou lieux Méditerranées. Ce Géographe commence toujours par les lieux ſitués au bord ou preſque au bord de la mer, & après avoir parcouru toute la côte de l'iſle ou d'un païs, il en vient aux villes Méditerranées, c'eſt-à-dire, ſituées dans les terres.

MÉDITRINALES, *Meditrinalia*, fêtes en l'honneur de Méditrine. *Voyez* Méditrine.

MÉDITRINE, *Meditrina*, (*b*) déeſſe du Paganiſme, à laquelle les Anciens donnoient l'intendance de tous les Médi-

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. III. p. 100.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 545. Tom. V. pag. 288. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 409. T. II. p. 233.

camens. Cette Déeſſe avoit ſes fêtes, qu'on appelloit Méditrinales, dans la célébration deſquelles on offroit à la Déeſſe du vin vieux & du vin nouveau. On y buvoit un peu de l'un & de l'autre par maniere de médicament, dans la penſée que le vin pris avec meſure étoit un merveilleux remede, & un excellent préſervatif contre la plus grande partie des maladies. C'étoit même une ancienne coutume parmi les peuples Latins, qu'un homme qui buvoit du vin nouveau pour la premiere fois de l'année, prononçât avant que de boire, comme par une eſpece de bon augure, ces paroles qu'un long uſage avoit en quelque façon conſacrées, *novum vetus vinum bibo; veteri novo morbo medeor.* C'eſt-à-dire, » Je bois du vin vieux, nou» veau; je remédie à la maladie » vieille, nouvelle. »

MÉDIUS, *Medius*, Μήδιος, que d'autres nomment Médus. *Voyez* Médus.

MÉDIUS, *Medius*, Μήδιος, (*a*) étoit Prince de Lariſſe, l'an 395 avant Jeſus-Chriſt. Cette année, Médius étant en guerre avec Lycophron, tyran de Pheres, demanda du ſecours à l'aſſemblée générale de la Grece, qui lui envoya deux mille hommes, en l'aſſociant à la ligue contre Lacédémone. Il s'en ſervit pour prendre Pharſale, qui étoit défendue par une garniſon Lacédémoniene, & il en mit tous les citoyens à l'encan.

MÉDIUS, *Medius*, Μήδιος, (*b*) Theſſalien, un des principaux amis d'Alexandre le Grand, étoit un des premiers Gardes-du-corps de ce Prince. Ce fut avec lui qu'Alexandre joua aux dés quelques jours avant ſa mort. Médius l'invita à un grand feſtin qu'il lui avoit fait préparer chez lui. Après avoir bu exceſſivement à ce repas, Alexandre avala une coupe entiere qui portoit le nom d'Hercule. Auſſitôt, comme frappé d'un coup violent & ſubit, il jetta un grand cri, & ſes amis l'emporterent ſur leurs bras. Les officiers de ſa chambre le reçurent de leurs mains, & l'ayant mis auſſitôt dans ſon lit, ils le gardoient avec une extrême inquiétude. Comme le mal augmentoit viſiblement, les Médecins furent appellés, mais en vain, car ils ne purent lui donner aucun ſecours. Le Roi, tombant bientôt après en des angoiſſes & en des douleurs exceſſives, déſeſpéra lui-même de ſa vie, & tirant ſon anneau de ſon doigt, il le remit à Perdiccas, & mourut peu de tems après.

Nous liſons dans Juſtin *Medicus Theſſalus.* Mais, il faut ſuivre la correction de la plupart des Commantateurs qui, au lieu de *Medicus Theſſalus*, ont mis *Medius Theſſalus*, con-

(*a*) Diod. Sicul. p. 440.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 625. Plu. Tom. I. p. 705. Juſt. L. XII. c. 13. Q. Curt. L. X. c. 4.

formément à ce qu'on lit dans Plutarque, dans Diodore de Sicile, & dans Arrien. Cependant, il y a des éditions de Quinte-Curſe, où l'on trouve: *Convivium apud Theſſalum Medicum inſtitutum eſt.*

MÉDIUS, *Medius*, Μήδιος, (*a*) un des plus intimes amis, & en même-tems des plus grands Généraux d'Antigonus. Ce Prince, enflé des grands ſuccès que ſon fils Démétrius avoit eus dans l'iſle de Chypre, voulut marcher contre Ptolémée en ſe mettant lui-même à la tête de ſes troupes de terre, pendant que ſon fils Démétrius, conduiſant ſa flotte qui étoit formidable, accompagnoit ſa marche & navigeoit à ſes côtés. Médius eut la nuit un ſonge qui lui marquoit quelle ſeroit l'iſſue de cette expédition. Il lui ſembla qu'Antigonus couroit avec toute ſon armée dans la lice du double ſtade; qu'il fournit d'abord une partie du premier ſtade avec beaucoup de force & de vigueur; qu'enſuite cette vigueur ſe rallentit peu à peu; & qu'enfin quand il eut tourné la borne, il ſe trouva ſi foible & ſi hors d'haleine, qu'il ne put ſe traîner ni ſe retirer qu'avec beaucoup de peine. C'eſt préciſément ce qui arriva à Antigonus; car, pendant qu'il trouvoit de ſon côté des obſtacles infinis par terre, Démétrius fut battu d'une ſi furieuſe tempête qu'il ſe vit en danger d'être jetté à travers la côte dans des lieux difficiles & ſans abri. Enfin, après avoir perdu beaucoup de ſes navires, il s'en retourna ſans avoir rien fait.

MÉDIUS FIDIUS. *Voyez* Fidius.

MÉDIXTUTIQUE, *Medixtuticus*, (*b*) nom que l'on donnoit au premier Magiſtrat chez les Campaniens. Il eſt parlé de cette Magiſtrature dans Tite-Live.

MEDOACES, *Medoaci*, Μεδόακοι. peuple d'Italie. *Voyez* Médoacus.

MÉDOACUS, *Medoacus*, Μεδόακος, (*c*) nom commun à deux fleuves d'Italie, qui n'avoient qu'une ſeule & même embouchure dans la mer Adriatique, près du port des Vénetes. M. d'Anville, dans une de ſes Cartes, fait ſortir ces deux fleuves des Alpes, & les joint à quelque diſtance de la mer.

Strabon nomme Médoacus un port & un fleuve. Il dit que d'un grand port qui, de même que le fleuve, s'appelle Médoacus, on peut remonter le fleuve à travers des marais juſqu'à deux cens cinquante ſtades, qui reviennent à 31250 pas; ce qui fait environ dix lieues & demie. Pline nomme Edron le port que forment les deux fleuves de Médoacus.

Tite-Live, parlant des Grecs qui paſſerent en Italie ſous la

(*a*) Diod. Sicul. pag. 712, 713. Plut. Tom. I. p. 896, 897.

(*b*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 19. L. XXVI. c. 6.

(*c*) Strab. pag. 213, 216. Plin. T. I. p. 173. Tit. Liv. L. X. c. 2.

conduite du roi Cléonyme, dit » qu'on s'apperçut qu'ils n'é» toient pas éloignés de l'em» bouchure d'un fleuve profond, » qui étoit le Médoacus, où » les vaiſſeaux pouvoient de» meurer cachés dans une rade » ſûre & commode. Cléonyme, » informé de ces particularités, » ordonna à ſes gens de faire » entrer leur flotte dans ce » fleuve, & de le remonter. » Mais, comme ſon lit ne pou» voit porter les gros bâtimens, » les ſoldats paſſerent dans des » barques légeres, avec leſ» quelles ils vinrent débar» quer ſur un rivage, d'où ils » apperçurent dans la plaine » trois gros bourgs de la dé» pendance des Padouans. «

On diſtinguoit les deux fleuves de Médoacus par les ſurnoms de grand & de petit. *Medoacus major* eſt préſentement la Brenta, & *Medoacus minor* eſt aujourd'hui la Bachiglione. On a dit auſſi Méduacus, & Tite-Live a ſuivi cette orthographe.

Strabon met entre les peuples voiſins des Vénetes le peuple *Medoaci*, dont le nom marque qu'ils devoient être autour des fleuves Médoacus.

MEDOBITHYNI. *Voyez* Médique.

MÉDOBRÉGA, *Medobrega*, (*a*) ville d'Eſpagne dans la Luſitanie. Elle eſt nommée Meſdubriga dans une inſcription. A. Hirtius dans ſon hiſtoire de la guerre d'Alexandrie, parlant des affaires d'Eſpagne par occaſion, dit de L. Caſſius Longinus, qu'il prit en Luſitanie la ville de Médobréga & le mont Herminius où les habitans de Médobréga s'étoient retirés.

Cette ville eſt d'autant plus aiſée à trouver, que la montagne s'appelle encore aujourd'hui Monte Armineo ou Arminno. La ville même avoit pris le nom de la montagne, & s'appelloit Aramenha; elle eſt ruinée. Reſende, dans ſes Antiquités, dit que l'on en voit encore les ruines près de Marvaon dans l'Alentejo, à peu de diſtance de Portalegre.

Pline appelle les habitans de Médabréga, *Medubricenſes*, *qui plumbarii*, ſurnom qui leur venoit d'une mine de plomb qui étoit dans la montagne.

Cette ville eſt nommée Mundobriga dans l'itinéraire d'Antonin ſur une route de Liſbonne à Mérida. Les éditions d'Alde, des Juntes, de Zurita & de Bertius portent Mundobriga; l'exemplaire du Vatican fournit Montobriga. Reſende lit Meidobriga.

MÉDOBRÉGÉENS, *Medobregenſes*, (*b*) nom des habitans de Médobréga, ſelon A. Hirtius.

MÉDOCUS, *Medocus*, (*c*)

(*a*) Hirt. Panſ. de Bell. Alexand. p. 726, 727. Plin. T. I. p. 230.

(*b*) Hirt. Panſ. de Bell. Alexand. pag. 727.

(*c*) Xenoph. p. 401.

Μήδωνς, Prince Thrace, chez qui Seuthès fut élevé.

MÉDON, *Medon*, Μήδων, (*a*) matelot qui fut changé en poiſſon, ſelon Ovide.

MÉDON, *Medon*, Μήδων, (*b*) fameux Centaure, qui fut bleſſé à l'épaule, & obligé de prendre la fuite.

MÉDON, *Medon*, Μήδων, (*c*) l'un des pourſuivans de Pénélope, fut redevable de ſon ſalut à Télémaque. « Sauvons, » dit ce dernier à Ulyſſe, la » vie à Médon, qui a toujours » eu ſoin de moi pendant mon » enfance ; mais, je crains » bien qu'il n'ait déjà été tué » par Eumée ou par Philœtius, » ou que vous-même vous ne » l'ayiez enveloppé dans votre » vengeance avec les coupa- » bles qui ont été les victimes » de votre fureur. «

Médon entendit ces paroles avec un très-grand plaiſir. Il étoit tapi ſous un ſiege ; & pour ſe dérober à la mort, il s'étoit couvert d'une peau de bœuf nouvellement dépouillé. Il ſort en même-tems de ſon aſyle, tire la peau qui le cachoit, & va ſe jetter aux pieds de Télémaque, & lui adreſſe cette priere : » Mon cher Télé- » maque, je ſuis ce Médon » dont vous avez reconnu la » fidélité & le zele ; prenez- » moi ſous votre protection, & » employez-vous pour moi au- » près du Roi votre pere, afin que » dans ſa colere, il ne me pu- » niſſe pas des déſordres que » les plus inſolens de tous les » hommes ont commis dans ſon » palais, & du peu de reſpect » que ces inſenſés ont eu pour » vous & pour la Reine. «

Ulyſſe lui répondit en ſouriant : » Ne craignez rien, » Médon ; mon fils vous a ga- » ranti de ma fureur, & vous a » ſauvé la vie, afin que vous » reconnoiſſiez, & que vous » appreniez aux autres com- » bien les bonnes actions ſont » plus utiles que les mauvaiſes. » Sortez de cette ſalle, tirez- » vous du milieu de ce carnage, » & allez-vous aſſeoir dehors, » pendant que je vais achever » ce qui me reſte encore à fai- » re. « Il ſort ſans différer, & va dans la cour s'aſſeoir près de l'autel de Jupiter, regardant de tous côtés, & ne pouvant encore ſe raſſurer contre les frayeurs de la mort, dont l'image lui étoit toujours préſente.

Quelque tems après, comme le peuple vouloit venger la mort des pourſuivans, Médon vint à l'aſſemblée & parla en ces termes : » Peuple d'Ithaque, » écoutez ce que j'ai à vous » dire ; ſçachez qu'Ulyſſe n'a » pas exécuté ces grandes cho- » ſes ſans la volonté des Dieux. » J'ai vu moi-même un des im- » mortels qui ſe tenoit près de » lui ſous la forme de Mentor.

(*a*) Ovid. Métam. L. III. c. 11.
(*b*) Ovid. Métam. L. XII. c. 8.
(*c*) Homer. Odyſſ. L. XXII. v. 356. & *ſeq.* L. XXIV. v. 438. & *ſeq.*

» Oui, j'ai vu ce Dieu qui » tantôt encourageoit & fortifioit Ulyſſe, & tantôt épouvantoit les pourſuivans & les » offroit à ſes coups; c'eſt pourquoi, ils ſont tous tombés les » uns ſur les autres ſous la force de ſon bras. « A ces mots, une pâle frayeur s'empara de tous les cœurs.

MÉDON, *Medon*, Μέδων, (*a*) fils de Codrus. Pauſanias dit que la diſcorde ſe mit entre Médon & Nilée ſon frere. Chacun d'eux vouloit regner. Nilée mépriſoit ſon frere, parce qu'il étoit boiteux, & juroit qu'il ne lui obéiroit jamais. L'affaire ayant été portée à l'oracle de Delphes, la Pythie prononça en faveur de Médon, & lui adjugea le Royaume d'Athènes. Nilée & les autres fils de Codrus, ne pouvant digérer cette préférence, réſolurent d'aller chercher fortune ailleurs.

Il eſt certain qu'après Codrus, il n'y eut plus de Rois à Athènes, & qu'on leur ſubſtitua les Archontes. Médon fut le premier de ces Magiſtrats, & il gouverna pendant vingt ans.

MÉDON, *Medon*, Μέδων, (*b*) fils d'Anténor, fut un de ceux qui périrent pendant le ſiege de Troie. Énée, lorſqu'il deſcendit aux enfers, y vit l'ombre de ce capitaine Troyen.

MÉDON, *Medon*, Μέδων, (*c*) capitaine Grec, fut tué par Énée. Il étoit fils naturel d'Oïlée & frere d'Ajax; mais, il demeuroit dans la ville de Phylacé, loin de ſon païs, car il avoit tué le frere d'Eriopis ſa belle mere.

MÉDONTIDES, *Medontidæ*, Μεδοντίδαι, (*d*) nom que l'on donna à Athènes aux deſcendans de Médon. Les deſcendans de Mélanthus, dit Pauſanias, que l'on appella les Médontides, auſſitôt après la mort de Codrus, furent dépouillés de la ſouveraine autorité par le peuple d'Athenes, qui leur permit ſeulement de gouverner l'État ſelon les loix, & dans la ſuite le tems de leur adminiſtration fut limité à dix ans. C'eſt de la traduction de M. l'abbé Gédoyn, qui dit dans une de ſes remarques: » J'ai un » peu étendu cet endroit, afin » de le rendre plus clair; car, » il n'y eſt fait aucune mention » de Codrus, dont il falloit » pourtant parler. Codrus fils » de Mélanthus, & pere de » Médon, fut le dernier roi d'Athenes. Après lui, les Athéniens déſeſpérant d'avoir jamais un auſſi bon Roi, n'en » voulurent plus ſouffrir. *Poſt* » *Codrum nemo Athenis regnavit,* » *quòd ejus memoriæ tributum eſt,* » dit Juſtin. »

MÉDOSADE, *Medoſades*, Μεδοσάδης, (*e*) Seigneur fort conſidéré de Seuthès, roi des

(*a*) Pauſ. p. 398. Vell. Paterc. L. I. c. 2.
(*b*) Virg. Æneid. L. VI. v. 483.
(*c*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 693. & ſeq. L. XV. v. 332. & ſeq.
(*d*) Pauſ. pag. 226, 241. Vell. Paterc. L. I. c. 2.
(*e*) Xenoph. p. 393. & ſeq.

Thraces.

Thraces. Il fut employé par ce Prince dans des affaires de la derniere importance, & pour cet effet envoyé plusieurs fois en ambassade. Quelques-uns, au lieu de Médosade, lisent Démosade.

MÉDUACUS, *Meduacus*. *Voyez* Médoacus.

MÉDUATENES, *Meduateni*, (*a*) peuple de Thrace, un de ceux qui s'opposerent aux Romains, lorsqu'ils repassoient d'Asie en Europe, l'an 188 avant J. C.

Le nom de Méduatenes ne se trouve que dans Tite-Live. Il y en a qui le croyent suspect, & ils aimeroient mieux lire *Mædobithyni*.

MÉDUBRICENSES. *Voyez* Médobréga.

MÉDULINE, *Medulina*, fille d'Aruntice. *Voyez* Aruntice.

MÉDULLIE, *Medullia*, (*b*) ville d'Italie au païs des Latins, fut bâtie par les Albains, selon Denys d'Halicarnasse. Elle n'étoit pas éloignée de Rome, quoiqu'on n'en connoisse pas précisément la position.

Cette ville fut la premiere qui se mit sous la protection des Romains; & Romulus y établit une colonie Romaine. Du tems de Tullus Hostilius, s'étant rangée du parti de sa nation, le Roi des Romains l'assiégea & lui apprit à ne plus se révolter dans la suite. Sous le regne d'Ancus Martius, les Latins allerent attaquer Médullie; & ils la presserent si vivement, qu'ayant attaqué les murailles de tous côtés, ils la prirent d'assaut. Trois ans après, tout le fort de la guerre des Latins s'arrêta aux environs de cette place, où la victoire demeura long-tems incertaine; car, outre qu'elle étoit bien fortifiée, elle étoit encore défendue par une garnison considérable; de façon que les Sabins s'étant campés dans la plaine, assez près de ses murailles, en vinrent souvent aux mains avec les Romains, sans rien décider; jusqu'à ce qu'Ancus Martius, ayant fait un dernier effort avec toutes ses troupes, les vainquit d'abord en bataille rangée, prit ensuite la ville, d'où il remporta à Rome un riche butin, & emmena plusieurs milliers de nouveaux habitans, qu'il établit aux environs du temple de Vénus, surnommée Murcia, entre les monts Palatin & Aventin, qui, par ce moyen se trouverent réunis.

Médullie ne subsistoit déjà plus du tems de Pline.

MÉDULLIENS, *Medulli*, les habitans de Médullie. *Voyez* Médullie.

MÉDULLIUS *ou* MÉDULLUS [le Mont], *Medullius*, *Medullus Mons*, (*c*) Montagne d'Espagne, au païs des Cantabres. Florus dit: » Le mont Médullus

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 40.
(*b*) Dionys. Halicarn. L. II. c. 10. L. III. c. 1, 10, 13. Tit. Liv. L. I. c. 33; 38. Plin. Tom. I. p. 157.
(*c*) Flor. L. IV. c. 12. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 43.

» fut aſſiégé. Un foſſé, conti-
» nué l'eſpace de quinze milles,
» l'environnoit de tous côtés.
» Quand les Barbares virent
» que les Romains les atta-
» quoient de maniere qu'il n'é-
» toit pas poſſible de leur réſiſ-
» ter plus long-tems, ils ſe fi-
» rent mourir à l'envi les uns
» des autres, par le feu, ou
» par le fer dans un repas, ou
» par le poiſon qu'on tire des
» ifs; & la plupart ſe dérobe-
» rent ainſi à une ſoumiſſion
» qu'ils regardoient comme une
» captivité. » Paul Oroſe ra-
conte la même hiſtoire, & dit que cette montagne eſt au-deſſus du Minho. Garibay croit que Manduria eſt le nom moderne.

MÉDUS, *Medus*, Μῆδος, fils de Médée. *Voyez* Médée & Médie.

MÉDUSE, *Meduſa*, (*a*) l'une des trois Gorgones, filles de Phorcus & de Céto.

Perſée, dans Ovide, raconte à ſon beau-pere, » qu'il y avoit
» dans le royaume d'Atlas un
» endroit enfermé de muſail-
» les; qu'à l'entrée de ce lieu
» il demeuroit deux ſœurs qui
» étoient filles de Phorcus, &
» qui n'avoient toutes deux
» qu'un œil dont elles ſe ſer-
» voient l'une après l'autre;
» qu'il les avoit adroitement
» ſurpriſes; que comme l'une
» donnoit ſon œil à l'autre, il
» avoit tendu la main en la pla-
» ce de celle qui croyoit le
» prendre, & qu'il avoit em-
» porté par cet artifice, & l'œil
» & la lumiere de ces deux
» ſœurs; qu'enſuite il ſe rendit
» au palais de Méduſe par des
» chemins cachés, & mal-aiſés
» à tenir à cauſe des rochers,
» & des bois dont ils ſont en-
» trecoupés; qu'il avoit vu en
» paſſant une infinité de figu-
» res d'hommes & de bêtes
» qui avoient été changés en
» pierre au ſeul aſpect de Mé-
» duſe; que pour lui il ne l'a-
» voit vu que comme dans un
» miroir, dans le bouclier qu'il
» portoit; que tandis qu'elle
» dormoit, & que ſes ſerpens
» dormoient avec elle, il lui
» avoit coupé la tête, & que
» Pégaſe ce cheval volant &
» ſon frere Chryſaor naquirent
» du ſang qui en ſortit en abon-
» dance.

» Comme Méduſe, ajoute
» Perſée, étoit la plus belle per-
» ſonne de ſon tems, elle inſ-
» pira de l'amour à beaucoup
» de monde, & beaucoup d'a-
» mans la rechercherent. Mais,
» quoiqu'elle fût parfaitement
» belle, elle n'avoit rien de
» plus beau ni de plus char-
» mant que ſes cheveux. J'ai
» connu des perſonnes qui l'ont
» vue, & qui m'en ont parlé
» comme d'un miracle. On dit
» donc que Neptune, en étant
» devenu amoureux, ſatisfit ſa
» paſſion dans le temple de
» Minerve, & que la Déeſſe
» ayant horreur de cette action,
» couvrit de ſon bouclier ſon

(*a*) Ovid. Metam. L. IV. c. 9. *& ſeq.* Lucian. Tom. II. p. 2.

» visage, qui en rougit ; mais, » afin que ce crime ne demeurât pas impuni, elle changea » en serpens les beaux cheveux » de Méduse ; aujourd'hui cette Déesse, pour épouvanter » ses ennemis, porte sur son » bouclier les serpens qu'elle » fit naître en la place des cheveux de cette fille infortunée.»

Pour ne pas répéter ici ce que nous avons dit de Méduse dans l'article des Gorgones, nous y renverrons le lecteur. Nous ajouterons seulement que la sculpture, la peinture, & la gravure ont pris les mêmes libertés que nos Poëtes dans la représentation de Méduse. Sur la plûpart des anciens monumens, cette Gorgone lance des regards effroyables au milieu de la terreur & de la crainte ; il en est d'autres où elle n'a point ce visage affreux & terrible. Il se trouve même des Méduses très-gracieuses, gravées sur l'égide de Minerve ou séparément. On connoît une Méduse antique, assise sur un rocher, accablée de douleur de voir que non-seulement ses beaux cheveux se changent en serpens ; mais que ces serpens rampent sur elle de tous côtés, & lui entortillent les bras, les jambes, & le corps. Elle appuie tristement sa tête sur la main gauche ; la noblesse de son attitude, la beauté & la douceur de son visage font qu'on ne peut la regarder sans s'intéresser à son malheur. On oublie en ce moment la peinture qu'en fait Hésiode, & les explications que MM. le Clerc & Fourmont nous ont données de la fable des filles de Phorcus.

MÉÉTÉENS, *Mæetæi*, Μαιητέοι. *Voyez* Méotes.

MÉGABACCHUS, *Megabacchus*, Μεγάβαχος, (*a*) compagnon & ami du jeune Crassus, étoit à peu près du même âge que lui. Il fut célebre par son courage & par sa force. Le jeune Crassus s'étant fait tuer par son Écuyer dans le païs des Parthes, Mégabacchus se donna la mort de sa propre main.

On croit que ce nom est corrompu, n'étant pas un nom Romain.

MÉGABARÉES. *Voyez* Mégabares.

MÉGABARES, *Megabari*, Μεγάβαροι, (*b*) peuple d'Éthiopie, près de l'île de Méroé, selon Strabon. Diodore de Sicile les nomme Mégabarées ; *Magabarei*, Μεγαβάρεις ; & Ptolémée, Mégabrades, *Megabradæ*, Μεγάβραδοι. Pline, qui dit que quelques-uns les appelloient Adiabares, leur donne une ville, qu'il nomme la ville d'Apollon.

Les Mégabares, au rapport de Diodore de Sicile, portoient pour armes des boucliers de cuir arrondis, avec des massues garnies de pointes de fer.

(*a*) Plut. Tom. I. p. 558, 559. Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. II. Epist. 7.

(*b*) Strab. pag. 776, 786, 819. Diod. Sicul. p. 115. Ptolem. L. IV. c. 8. Plin. T. I. p. 346.

MÉGABATE, *Megabates*; Μεγαβάτης, (*a*) noble Perſan, de la famille royale des Achéménides, étoit couſin de Darius. Sa fille fut mariée à Pauſanias Lacédémonien, qui étoit fils de Cléombrote, & qui aſpiroit à la domination de la Grece.

Artapherne, à la ſollicitation d'Ariſtagore, gouverneur de Milet, ayant fait agréer à Darius le projet de ſubjuguer les habitans de l'iſle de Naxe, donna le commandement de la flotte à Mégabate. Ce Général, après avoir joint Ariſtagore, feignit d'aller ſur l'Helleſpont; mais, quand il fut arrivé à Chio, il fit mouiller l'ancre vis-à-vis du mont Caucaſe, afin de cingler delà vers Naxe, à la faveur du vent du nord. Mais, comme ceux de Naxe n'étoient pas deſtinés à périr par cette armée, il arriva que dans le tems que Mégabate faiſoit la revue des vaiſſeaux, il en trouva un de Mynde, où il n'y avoit point de capitaine. Cette circonſtance l'ayant mis en colere, il commanda aux ſoldats de ſa garde de le chercher; & quand ils eurent trouvé le capitaine, nommé Scylax, il voulut qu'on le mît aux fers, & qu'on lui fît paſſer la tête par les ouvertures par où paſſoient les rames, de ſorte qu'il avoit la tête dehors, & le reſte du corps dans le vaiſſeau. Lorſqu'Ariſtagore eut appris que Mégabate traitoit ſi indignement ſon ami, il vint trouver ce Perſan, excuſa Scylax, demanda ſa liberté, & voyant qu'il n'en pouvoit rien obtenir, il alla lui-même le détacher de la chaîne. Mégabate, ayant ſçu cela, jugea que cette action étoit une injure qu'on lui faiſoit, & s'en mit en colere contre Ariſtagore, qui lui demanda en même-tems de quoi il ſe mêloit, & s'il avoit ordre d'exercer une telle rigueur. » Artapherne, dit-il, ne vous » a-t-il pas envoyé pour me » ſuivre, & pour aller dans » tous les lieux où je vous com- » manderois d'aller? Pourquoi » donc entreprenez-vous da- » vantage? » Mégabate, irrité de ces paroles, envoya auſſitôt à Naxe une barque à la faveur de la nuit, pour découvrir aux habitans l'entrepriſe qu'on avoit faite contre eux; de ſorte que quand ceux de Naxe, qui ne croyoient pas que tant de troupes vinſſent fondre ſur eux, en eurent été avertis, ils firent promptement apporter dans la ville tout ce qu'ils avoient dans la campagne; & comme ils ſçavoient qu'on venoit les aſſiéger, ils firent proviſion de vivres, & firent réparer leurs murailles. Enfin, ils firent tous les préparatifs qu'on a accoutumé de faire lorſqu'on appréhende la guerre; & quand l'ennemi, qui étoit parti de Chio pour les ſurprendre fut arrivé, il les attaqua vainement, parce qu'ils étoient bien fortifiés. Alors, Ariſtagore,

(*a*) Herod. L. V. c. 32 *& ſeq.* L. VII. c. 97. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 146.

voyant qu'il ne pouvoit exécuter ce qu'il avoit promis à Artapherne, ni payer aux gens de guerre la ſolde qu'ils demandoient avec inſtance, commença à appréhender la ſuite d'un ſi mauvais ſuccès, ſur-tout parce que Mégabate faiſoit ſes efforts pour le rendre odieux, & ne parloit qu'à ſon déſavantage. C'eſt pourquoi, dans cette appréhenſion, il eut la hardieſſe de ſe réſoudre à uſurper la domination de Milet.

Mégabate fut pere de Mégabaze, l'un des célebres généraux des Perſes.

MÉGABATE, *Megabates*, Μεγάβατης, (*a*) étoit frere de Bardane roi des Parthes.

MÉGABAZE, *Megabazus*, Μεγάβαζος, (*b*) Seigneur Perſan, ſous le regne de Darius, fils d'Hyſtaſpe, fut un des plus grands Généraux de ſon tems. Darius, après ſon expédition contre les Scythes, voulant repaſſer en Aſie, laiſſa Mégabaze pour commander en Europe, & ce Général y ſubjugua toutes les nations qui étoient du parti contraire aux Medes.

Un mot de Darius, pendant qu'il étoit en Perſe, fit connoître toute l'eſtime & la conſidération qu'il avoit pour Mégabaze. Car, comme il eut ouvert une grenade qu'il vouloit manger, Artabane lui demanda de quelle choſe il voudroit avoir une auſſi grande quantité qu'il y avoit de grains dans une grenade, Darius lui répondit qu'il aimeroit mieux avoir autant de Mégabazes, que d'avoir ſubjugué toute la Grece. Telles ſont les paroles par leſquelles il témoigna combien il eſtimoit cet homme, qu'il laiſſa en Europe, avec le commandement de quatre-vingt mille hommes de guerre. Pour Mégabaze, il dit un jour une choſe qui étoit bien propre à faire ſouvent parler de lui parmi les peuples de l'Helleſpont; car, pendant qu'il étoit à Byzance, ayant oui dire que les Chalcédoniens ſe vantoient d'avoir bâti leur ville dix-ſept ans avant les Byzantins, il répondit que les Chalcédoniens étoient alors aveugles, & que s'ils euſſent vu bien clair, ils n'euſſent pas choiſi une auſſi déſagréable ſituation, pouvant en choiſir une plus belle.

Dans la ſuite, Darius écrivit à Mégabaze, pour lui ordonner de faire paſſer en Aſie les Péoniens, leurs femmes & leurs enfans. Le courrier qu'il envoya porter cet ordre, fit beaucoup de diligence; & auſſitôt que Mégabaze eut vu les lettres de Darius, il commanda aux capitaines de Thrace de ſe tenir prêts, & mena une armée contre la Péonie. Les Péoniens, voyant que les Perſes venoient contre eux avec une armée, aſſemblerent toutes leurs forces, & les firent marcher du côté de

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 116.

(*b*) Herod. L. IV. c. 143, 144. L. V. c. 1. *& ſeq.* L. VII. c. 21, 67. Juſt. L. VII. c. 3. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 141. *& ſuiv.*

la mer, s'imaginant que les Perſes entreroient de ce côté-là, & qu'on les déferoit facilement, pendant qu'ils deſcendroient de leurs vaiſſeaux pour donner bataille. Ainſi, les Péoniens ſe tinrent prêts pour empêcher Mégabaze d'entrer dans leur païs avec une armée; mais, les Perſes ayant eu avis que les Péoniens avoient réſolu de s'aſſembler pour leur fermer le paſſage du côté de la mer, ſe détournerent vers les montagnes; & ſe dérobant à la vûe de leurs ennemis, ils ſe jetterent dans leurs villes dont ils n'eurent pas beaucoup de peine à ſe rendre maîtres, parce qu'ils les trouverent ſans défenſe. Quand les Péoniens eurent appris cette nouvelle, ils ſe diſſiperent auſſitôt, ſe retirerent chacun dans leurs villes, & enfin ils ſe rangerent ſous l'obéiſſance des Perſes; de ſorte que des Péoniens ceux qu'on appelloit Siropéoniens, les Péoples, & ceux qui habitoient juſqu'au lac Praſiade, furent tirés de leurs anciennes habitations, & delà menés en Aſie. Il eſt vrai que Mégabaze ne put point prendre d'abord ceux qui étoient aux environs du mont Pangée, les Doberes, les Agrianes, les Odomantes, &c.

Après cette expédition, Mégabaze dépêcha dans la Macédoine ſept Seigneurs de Perſe qui étoient après lui des plus conſidérables de ſon armée, & les envoya à Amyntas, pour le ſommer de donner la terre & l'eau au roi Darius. Amyntas les reçut très-bien, les traita magnifiquement, & leur accorda ce qu'ils demandoient. Mais, dans un repas ayant franchi les bornes de la décence, ils furent tués. Cependant, Mégabaze, inquiet du retard des Seigneurs Perſans qui ne revenoient point, & dont il ignoroit le maſſacre, donne une partie de ſon armée à ſon fils Bubare, & le fait marcher vers la Macédoine comme à une conquête facile & ſans gloire, à laquelle il ne daignoit pas aller lui-même en perſonne, pour ne pas ſe déshonorer en combattant contre une nation qu'il croyoit ſi peu digne de ſes armes. Mais, Bubare, épris d'abord des charmes de la fille d'Amyntas, oublie le ſoin de la guerre pour s'abandonner entiérement à l'amour. Il épouſe la Princeſſe, & devient gendre d'un Roi dont il étoit auparavant l'ennemi.

Mégabaze, inſtruit de tout ce qui venoit d'arriver en Macédoine, prit le parti de repaſſer l'Helleſpont, amenant avec lui les Péoniens, & arriva enfin à Sardis. Cependant, Hiſtiée de Milet environnoit de murailles le lieu appellé Myrcine, ſur le fleuve Strymon, que Darius lui avoit donné pour récompenſe de lui avoir gardé le pont du Danube. Mais, Mégabaze ayant ſçu cette entrepriſe, en parla en ces termes à Darius, auſſitôt qu'il ſe fut rendu à Sardis: » Prince, dit-il, que penſez-» vous avoir fait quand vous

» avez donné à un Grec, à un » homme prudent & hardi, la » permiſſion de bâtir une ville » en Thrace, où il y a quantité » de bois pour conſtruire des » vaiſſeaux, où il ſe trouve un » grand nombre de gens de » mer & de mines d'argent, où » il y a une infinité de peuples » Grecs & Barbares, qui ayant » trouvé un chef qui les ſçache » conduire, feront aveuglé- » ment tout ce qu'il voudra leur » commander? Défendez donc » à ce perſonnage de continuer » ſon entrepriſe, de peur que » vous ne vous trouviez em- » barraſſé dans une guerre civi- » le; mais, tâchez de l'en em- » pêcher doucement, & par » un moyen qui ne lui donne » point d'ombrage. Faites-le » venir à la Cour par des pa- » roles douces & attrayantes, » & quand il ſera près de vous, » faites en ſorte qu'il ne puiſſe » pas s'en retourner en Grece.» Ainſi, Mégabaze comme aſſuré de l'avenir, perſuada facilement à Darius ce qu'il lui avoit expoſé; de ſorte que ce Prince dépêcha auſſitôt vers Hiſtiée, & le fit revenir à ſa Cour.

Hérodote parle de deux fils de Mégabaze; l'un nommé Bubare, dont nous avons fait mention; l'autre qu'il nomme Phérendate, commandoit les Saranges dans l'armée de Xerxès.

(*a*) Il y en a qui donnent à Mégabaze le nom de Mégabyze, & entr'autres, les traducteurs Latins & François d'Hérodote.

MÉGABAZE, *Megabazus*; Μεγάβαζος, fils de Mégabate, fut un des Généraux à qui Xerxès I avoit confié le commandement de ſon armée navale. Ce doit être le même que le précédent.

MÉGABRADES. *Voyez* Mégabares.

MÉGABYZE, *Megabyzus*, Μεγάβυζος, (*b*) l'un des ſept conjurés qui firent mourir le Mage qui avoit ſuccédé à Gambyſe. Quand ce Mage eut été tué, Otanes parla pour le Gouvernement populaire, & Mégabyze pour l'Oligarchie, c'eſt-à-dire, pour le Gouvernement reſſerré dans un petit nombre de perſonnes: » J'approuve, » dit-il, le ſentiment d'Ota- » nes, d'exterminer la Monar- » chie; mais, je crois qu'il » n'a pas pris le bon chemin, » quand il a voulu nous perſua- » der de remettre le Gouver- » nement à la diſcrétion de » la multitude, car il eſt cer- » tain qu'on ne peut rien s'i- » maginer de moins ſage & de » plus inſolent que la multitu- » de. C'eſt pourquoi, il ne ſe- » roit pas avantageux de ſe » ſouſtraire à la puiſſance d'un » ſeul, pour s'abandonner à la » tyrannie d'un peuple aveugle » & déréglé. Si un Roi fait » quelqu'entrepriſe, au moins » il la fait avec quelque con- » noiſſance, mais le peuple

(*a*) Herod. L. VII. c. 97.

(*b*) Herod. L. III. c. 70, 81, 82.

» eſt un monſtre aveugle, qui » n'a ni raiſon ni capacité. » Comment pourroit-il auſſi » ſçavoir quelque choſe, s'il » n'a jamais été inſtruit ? Il ne » connoît ni la bienſéance ni » la vertu ; il ne connoît pas » même ſes propres affaires ; » il fait toutes choſes avec » précipitation, ſans jugement » & ſans ordre, & reſſemble » à un torrent qui marche avec » impétuoſité, & à qui on ne » peut donner de bornes. Si » on ſouhaite donc la ruine » des Perſes, qu'on établiſſe » parmi eux le Gouvernement » populaire. Mais pour moi, » je ſuis d'avis qu'on faſſe » choix d'un nombre des plus » gens de bien, & que l'on » mette entre leurs mains le » Gouvernement & la puiſſan- » ce. Il ne faut pas douter que » nous ne ſoyons de ce nom- » bre, & après tout il y a de » l'apparence que des gens de » bien ne donneront que de » bons conſeils. » Ainſi parla Mégabyze, & après lui Darius, qui ſe déclara pour le gouvernement Monarchique. Ce dernier ſentiment prévalut.

MÉGABYZE, *Megabyzus*, Μεγάβυζος, (*a*) fils de Zopyre, vivoit ſous le regne de Darius, de Xerxès & d'Artaxerxe, & ce fut lui qui commanda les troupes des Perſes en Égypte, contre les Athéniens & leurs alliés. Voilà ce que nous apprend Hérodote au troiſieme livre ; & il ajoute en cet endroit-là même, que Zopyre qui ſe réfugia à Athènes étoit fils de Mégabyze, & il ne nous apprend rien de plus de lui, ſinon qu'au ſeptieme livre il dit qu'il fut un des ſix Généraux de l'infanterie de Xerxès, lorſqu'il entreprit la conquête de la Grece. Ctéſias en a parlé bien plus au long, & voici ce que Photius nous en a conſervé. Les habitans de Babylone s'étant révoltés, & ayant fait mourir Zopyre, leur gouverneur, Mégabyze, gendre de Xerxès, qui regnoit alors dans la Perſe, ſe fit couper le nez & les oreilles, & s'étant préſenté en cet état aux rebelles, qui lui donnerent auſſitôt le commandement des armées, il n'eut pas beaucoup de peine à livrer cette ville aux Perſes. On ne doit pas manquer de remarquer qu'Hérodote attribue à Zopyre ce que Ctéſias dit de Mégabyze, & qu'il place cet évenement ſous le regne de Darius, ſans qu'on puiſſe deviner qui de ces deux Hiſtoriens a raiſon. Mégabyze, continue Ctéſias, fut récompenſé d'une maniere auſſi extraordinaire que l'action qu'il venoit de faire, & entr'autres choſes Xerxès lui fit préſent d'une meule d'or du poids de ſix talens, qui étoit le plus grand honneur qu'un ſujet pût rece-

(*a*) Herod. L. III. c. 160. L. VII. c. 82. Diod. Sicul. pag. 281. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 195, 261, 283. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XIV. p. 260. *& ſuiv.*

voir chez les Perſes. Ce Prince le chargea enſuite d'aller piller le temple de Delphes, ce qu'il refuſa de faire.

Mégabyze, peu de tems après, fit à Xerxès des plaintes de ſa femme Amytis, fille de ce Roi, qu'il accuſoit d'adultere. Xerxès fit une forte réprimande à ſa fille, qui nia toujours le fait, & aſſura ſon pere qu'elle ne méritoit point ce reproche. Peu de tems après, Artapane & l'eunuque Spamitrès qui étoient alors tout-puiſſans, conſpirerent contre la perſonne du Roi; & après avoir mis à exécution leur noir complot, ils perſuaderent à Artaxerxe que c'étoit Darius ſon frere qui avoit tué le Roi. Darius, amené par les deux conjurés à Artaxerxe, eut beau proteſter qu'il étoit innocent, Artaxerxe le fit mourir, & monta ainſi ſur le trône, par le crime & la perfidie d'Artapane.

Ce traître ne fut pas long-tems ſans attenter auſſi à la vie du jeune Roi. Il fit part de ſon deſſein à Mégabyze, qui étoit fort mécontent de la conduite de ſa femme; tous deux ſe promirent le ſecret, & ſe lierent par ſerment. Cependant, Mégabyze révéla tout à Artaxerxe, qui auſſitôt fit mourir Artapane de la même maniere dont il avoit projetté lui-même de faire mourir le Roi. On découvrit en même tems toute la trame d'Artapane contre Xerxès & contre Darius. Spamitrès ſon complice, & coupable comme lui de la mort de ces Princes, fut condamné au ſupplice des auges. Après cette exécution, tous les conjurés ayant pris querelle entr'eux, & en étant venus aux mains, les fils d'Artapane périrent dans le combat, & Mégabyze lui-même fut dangereuſement bleſſé. Artaxerxe, Amytis, Rodogune & leur mere Amiſtris, le pleurerent comme mort, mais il fut enfin ſauvé par les ſoins & l'habileté d'Apollonide, Médecin de l'iſle de Cos.

Vers ce tems-là, l'Égypte ſe révolta par les menées d'Inarus, Lydien, & d'un certain Égyptien. Ces deux chefs ſe préparerent à une vigoureuſe réſiſtance. Inarus demanda du ſecours aux Athéniens, & ils lui envoyerent quarante galeres. Artaxerxe vouloit aller lui-même ranger les Égyptiens à leur devoir, mais ſes favoris l'en diſſuaderent. Il chargea donc de cette expédition Achéménide ſon frere, à qui il donna quatre cens mille hommes & quatre-vingts vaiſſeaux. A peine ce Prince fut-il arrivé en Égypte, qu'Inarus lui livra bataille, & non-ſeulement il défit ſon armée, mais il le tua de ſa main, après quoi il renvoya ſon corps à Artaxerxe. Les Perſes ne furent pas plus heureux ſur mer; Charitimis, qui commandoit la flotte Athénienne, prit vingt de leurs vaiſſeaux avec tout l'équipage, & en coula à fond trente autres. A la nouvelle de cette défaite, Mégabyze eut

ordre d'aller prendre le commandement de l'armée. Il marcha en Égypte avec deux cens mille hommes, & en arrivant il ſe trouva fort de cinq cens mille; car, dans le combat où Achéménide avoit été tué, il en avoit péri cent mille. Oriſcus fit voile auſſi avec une flotte de deux cens navires. Mégabyze n'eut pas plutôt joint l'armée, qu'il attaqua les Egyptiens; le combat fut fort opiniâtre de part & d'autre, & la victoire long-tems douteuſe. Il périt un grand nombre d'hommes des uns & des autres, mais encore plus d'Egyptiens que de Perſes. Enfin, Inarus, bleſſé à la cuiſſe par Mégabyze, fut contraint de prendre la fuite, & ſe retira à Byblis, l'une des plus fortes places de l'Egypte. Il y fut ſuivi de tous les Grecs qui avoient pu échapper à la déroute, & qui ne s'étoient pas fait tuer avec Charitimis. Toute l'Egypte fut ainſi remiſe ſous l'obéiſſance du Roi, à l'exception de la ſeule ville de Byblis. Comme il n'étoit pas poſſible de prendre cette place par force, Mégabyze aima mieux capituler avec Inarus & les Grecs, qui étoient au nombre de ſix mille. Il leur donna ſa foi qu'Artaxerxe ne leur feroit aucun mal, & que ceux qui voudroient s'en retourner en leur païs, le pourroient librement. Enſuite, il établit Sartamas, gouverneur de l'Égypte. Pour lui, il ſe rendit auprès du Roi, accompagné d'Inarus & de ſix mille Grecs. Il trouva le Roi fort irrité contre Inarus, de ce qu'il avoit tué ſon frere Achéménide; mais, il ne laiſſa pas de lui dire de quelle maniere Byblis s'étoit rendue, ſur l'aſſurance qu'il avoit donnée à Inarus & aux Grecs, qu'ils ne recevroient aucun mauvais traitement de la part du Roi. Il le ſupplia de vouloir bien ratifier ſa parole; à force d'inſtances il l'obtint, & la nouvelle s'en répandit auſſitôt parmi les troupes.

Cependant, la reine Amiſtris, inconſolable de la mort de ſon fils Achéménide, en pourſuivoit la vengeance vivement. Elle vouloit que le Roi lui livrât Inarus & ſes Grecs, mais Artaxerxe ne l'écouta pas; elle s'adreſſa enſuite à Mégabyze, qui fut tout auſſi inflexible. Cependant, à force de tourmenter le Roi, elle obtint ce qu'elle ſouhaitoit, & après cinq ans d'importunités, Inarus lui fut abandonné. Elle le fit attacher à trois croix, & ce fut le genre de ſupplice dont il mourut. Elle fit auſſi trancher la tête a cinquante Grecs, car le reſte s'étoit heureuſement dérobé à ſa colere. Cette cruelle exécution cauſa tant de dépit & de déplaiſir à Mégabyze, qu'il demanda la permiſſion d'aller en Syrie, d'où il étoit, & où il avoit fait paſſer ſecrétement les autres Grecs. Dès qu'il y fut, il fit ſoulever la Province, & leva une armée de cent cinquante mille hommes d'infanterie, ſans

compter la cavalerie. Oſiris marcha contre lui, à la tête de deux cens mille hommes. Les deux Généraux en vinrent bientôt aux mains; ils ſe chercherent dans la mêlée, s'acharnerent à combatre de perſonne à perſonne, & ſe bleſſerent l'un l'autre. Mégabyze fut atteint à la cuiſſe d'un dard, qui entroit de deux doigts dans les chairs. Oſiris, bleſſé auſſi d'un pareil coup à la cuiſſe & d'un autre à l'épaule, tomba de cheval. Mégabyze le couvrit de ſon corps, le fit emporter hors du champ de bataille, & donna ordre qu'on eût ſoin de lui. Les Perſes avoient déjà perdu beaucoup de monde; Zopyre & Artyphius, tous deux fils de Mégabyze, faiſant le devoir de Général à la place de leur pere, combattirent avec tant de valeur, que par leur moyen la victoire fut complette. Après le combat, Mégabyze qui avoit ſauvé la vie à Oſiris, le renvoya à Artaxerxe qui le demandoit. Le Roi ne tarda guere à envoyer une autre armée en Syrie, ſous la conduite de Ménoſtate ſon neveu. Il ſe donna donc une ſeconde bataille, mais qui fut tout auſſi funeſte aux Perſes que la premiere. Ménoſtate bleſſé d'abord à l'épaule par Mégabyze, & enſuite à la tête, non pas pourtant mortellement, prit la fuite avec ce qu'il put raſſembler de troupes, & abandonna le champ de bataille à l'ennemi, qu'une ſi belle victoire rendit encore plus redoutable. Dans cette conjoncture, Artarius, pere de Ménoſtate, s'aviſa de dépêcher un exprès à Mégabyze, pour l'exhorter à traiter avec le Roi. Mégabyze répondit qu'il y conſentoit, mais qu'il n'iroit point trouver le Roi, & qu'il vouloit ſe tenir dans ſa Province. On en donna auſſitôt avis au Roi.

Artoxarès, eunuque de Paphlagonie, âgé de vingt ans, qui pouvoit beaucoup ſur l'eſprit du Roi, & la reine Amiſtris elle-même, lui conſeillerent de profiter promptement de la bonne diſpoſition où étoit Mégabyze. On nomma donc ſa femme Amytis, Artoxarès, & Pétiſias, fils d'Oſiris & de Spitame, pour aller traiter avec ce dangereux rebelle. Tous les trois ſe tranſporterent en Syrie, où, à force de belles paroles & de ſermens, ils déterminerent Mégabyze à aller ſe jetter aux pieds du Roi, qui le reçut avec bonté & lui accorda ſon pardon. Quelques jours après, comme le Roi étoit à la chaſſe, il fut attaqué par un lyon. Mégabyze, dans le tems que l'animal ſe dreſſoit ſur ſes pieds pour terraſſer le Roi, d'un coup de javelot lui perça le flanc & le tua. Artaxerxe, ne pouvant digérer qu'il lui eût enlevé cette victoire, le condamna ſur le champ à perdre la tête; mais, à la priere d'Amytis, de la reine Amiſtris & de pluſieurs Grands, la peine de mort ayant été commuée en un exil, Mégabyze fut relégué à Cyrte

ſur les bords de la mer Rouge ; & parce que l'eunuque Artoxarès repréſentoit librement au Roi ſon injuſtice, il fut auſſi relégué en Arménie. Mégabyze, après cinq ans d'exil, fit ſemblant d'être devenu piſague, c'eſt-à-dire, lépreux. Or en Perſe il n'étoit permis à qui que ce fût d'approcher d'un lépreux. Sous ce perſonnage il s'évada & revint chez lui, où ſa femme Amytis le reconnut à peine elle-même. Dans la ſuite, la Reine & ſa fille le réconcilierent ſi bien avec le Roi, qu'il eut l'honneur d'être admis à ſa table comme auparavant ; mais, peu de tems après, il mourut, âgé de ſoixante-ſeize ans, & le Roi le regretta beaucoup.

MÉGABYZE, *Megabyzus*, Μεγάβυζος. *Voyez* Mégabaze.

MÉGABYZE, *Megabyzus*, (*a*) Μεγάβυζος, ſacriſtain de la Diane d'Epheſe. Xénophon lui confia un jour une ſomme conſidérable d'argent, aux conditions que s'il périſſoit dans un combat qui devoit ſe donner inceſſamment, cet argent demeureroit conſacré à la Déeſſe ; mais que s'il avoit le bonheur d'en ſortir ſain & ſauf, Mégabyze le lui rendroit. Ces conditions furent exécutées fidélement ; car, dans la ſuite, Mégabyze étant venu à Olympie, rendit à Xénophon tout l'argent qu'il lui avoit confié. Xénophon l'employa à acheter un terrein qu'il conſacra à Diane même.

MÉGABYZE, *Megabyzus*, Μεγάβυζος, (*b*) officier du tems d'Alexandre le Grand. On raconte que ce Prince, lui écrivant un jour, au ſujet d'un Eſclave qui s'étoit réfugié dans un temple, lui ordonna de tâcher de le prendre, s'il pouvoit l'obliger de ſortir de ſon aſyle, mais de ne pas mettre la main ſur lui, pendant qu'il s'y tiendroit renfermé.

MÉGABYZES, *Megabyzi*, *ou* MÉGALOBYZES, *Megalobyzi*, Μεγαλοβύζοι, (*c*) Prêtres de la diane d'Epheſe, qui étoient eunuques. Une Déeſſe vierge ne vouloit pas d'autres Prêtres, dit Strabon. On leur portoit une grande conſidération, & des filles vierges partageoient avec eux l'honneur du ſacerdoce ; mais, cet uſage changea ſuivant le tems & les lieux.

On dit qu'Apelle reprit un jour fortement un de ces Prêtres, en lui diſant que tandis qu'il n'avoit point parlé, l'or & la pourpre dont il étoit revêtu, le rendoient vénérable aux ignorans, mais que depuis qu'il avoit commencé à parler des choſes qu'il n'entendoit pas, les valets mêmes qui broyoient les couleurs, ſe moquoient juſtement de lui.

MÉGACLÈS, *Megacles*, (*d*) Μεγακλῆς, qui paſſoit pour un

(*a*) Xenoph. p. 350.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 689.
(*c*) Strab. pag. 641, Freinsh. Suppl. in Q. Cuſt. L. II. c. 6.
(*d*) Plut. Tom. I. p. 84.

des deſcendans de Neſtor, roi de Pylos, étoit Archonte d'Athenes, vers l'an 598 avant Jeſus-Chriſt. Sous ſon Archontat, il y eut une conjuration, formée par Cylon. Le complot ayant été découvert, les conjurés ſe réfugierent dans le temple de Minerve. Mais, Mégaclès leur perſuada de venir ſe préſenter en jugement; & comme ils ne pouvoient ſe réſoudre à quitter leur aſyle, il leur conſeilla d'attacher un fil à la ſtatue de la Déeſſe, leur faiſant entendre que, pendant qu'ils tiendroient ce fil, ils ne ſeroient pas moins en ſûreté que s'ils étoient dans le Temple même; mais, ce fil s'étant rompu, quand ils furent vis-à-vis le temple des Furies, Mégaclès & ſes Collegues ſe ſaiſirent de la plupart d'entr'eux, alléguant que, puiſque ce fil s'étoit rompu de lui-même, c'étoit une marque viſible que la Déeſſe leur refuſoit ſa protection, & ne vouloit pas les tenir en ſa garde. Ceux qui furent pris furent lapidés ſur le champ; on alla égorger au pied des autels ceux qui s'étoient ſauvés dans le temple de ces formidables Déeſſes, & il n'en échappa que ceux qui purent aller ſe jetter aux pieds des femmes de ces Officiers. Mais, à cauſe de cette action abominable, ils furent appellés maudits & excommuniés, & regardés comme l'objet de la haine publique. Ceux qui reſterent du parti de Cylon, avant repris le deſſus avec le tems, & étant devenus les plus forts, ne firent ni paix ni treve avec les deſcendans de Mégaclès.

MÉGACLÈS, *Megacles*, (a) Μεγακλῆς, fils de cet Alcméon que Créſus avoit extrêmement enrichi pour un ſervice particulier qu'il en avoit reçu. Il avoit de plus épouſé une fille qui lui avoit apporté des biens immenſes en mariage; c'étoit Agariſte, fille de Cliſthene, tyran de Sicyone. Ce Cliſthene étoit le Prince le plus riche & le plus opulent qui fût alors dans la Grece. Pour être en état de ſe choiſir un digne gendre, & dont il pût par lui-même connoître les mœurs & le caractere, il invita tous les jeunes Seigneurs de la Grece à venir paſſer une année chez lui; c'étoit une coutume d'en uſer ainſi. Il en vint de pluſieurs endroits au nombre de treize. C'étoient tous les jours des courſes, des jeux, des tournois, des feſtins magnifiques, des converſations où l'on agitoit toutes ſortes de matieres. L'un d'eux, qui juſques-là l'avoit emporté ſur tous les autres, manqua ce mariage, parce que dans une danſe il avoit fait des geſtes & des poſtures qui déplurent infiniment à Cliſthene; enfin, au bout de l'année, celui-ci ſe déclara pour

(a) Plut. Tom. I. p. 94, 95. Herod. L. I. c. 59. *& ſeq.* L. VI. c. 127, 130. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 53. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. p. 134, 135.

Mégaclès, & renvoya les autres Seigneurs, après les avoir comblés d'honnêtetés & de préſens.

Les Athéniens s'étant partagés en deux factions, Mégaclès ſe fit chef des Marins, & eut de fréquens démêlés avec Lycurgue, chef de l'autre faction; mais, Piſiſtrate les mit d'accord en formant un troiſieme parti, qui le rendit maître d'Athènes. Les deux ennemis, s'étant réconciliés alors, n'eurent pas beaucoup de peine à le chaſſer; mais, ils ne furent pas plutôt délivrés de lui, qu'ils recommencerent à ſe harceler. Mégaclès, s'en laſſant le premier, rappella Piſiſtrate, à qui il donna ſa fille en mariage, & comme en dot la ſouveraine autorité dans ſa patrie. Il n'eut pas lieu d'être content de cet accord. Piſiſtrate, moins par mépris pour ſa femme, que parce qu'il croyoit que ſa famille étoit coupable d'un crime qui n'étoit pas encore expié, ne la traita pas comme il devoit; ce qui irrita tellement Mégaclès, qu'il entreprit de le chaſſer une ſeconde fois. Il ſemble qu'il ſoit mort peu après avoir rendu la liberté à Athènes, car on ne parle plus de lui.

MÉGACLÈS, *Megacles*, Μεγακλῆς, (*a*) petit-fils du précédent, eut pour pere Hippocrate.

MÉGACLÈS, *Megacles*, (*b*) Μεγακλῆς, fut pere d'Euryptoleme, qui eut une fille pour laquelle Cimon conçut une forte paſſion.

MÉGACLÈS, *Megacles*, (*c*) Μεγακλῆς, beau-pere de Denys l'ancien, diſoit à ce Tyran de Sicile, que l'on ne devoit jamais ſortir de l'autorité ſouveraine, que les pieds ne ſe montraſſent les premiers.

MÉGACLÈS, *Megacles*, (*d*) Μεγακλῆς, frere de Dion, fut déclaré, ainſi que ſon frere, commandant avec un pouvoir abſolu, l'an 357 avant J. C.

MÉGACLÈS, *Megacles*, (*e*) Μεγακλῆς, l'un des amis du roi Pyrrhus. Un jour, ce Prince conſidérant le bel ordre qui regnoit parmi les troupes Romaines, s'adreſſa à Mégaclès qui en ce moment ſe trouvoit près de lui, & lui dit: *Mégaclès, cette ordonnance des Barbares n'eſt nullement barbare; nous verrons ſi le reſte y répondra.* On ſçait qu'il n'y répondit pas mal. Il en couta même la vie à Mégaclès. Car, comme il avoit changé de manteau avec Pyrrhus, ainſi que d'armes, dans une action, les Romains ſe jetterent ſur lui, le prenant pour le Roi, & le renverſerent bientôt par terre.

MÉGACLÈS, *Megacles*, (*f*) Μεγακλῆς, ouvrier qui avoit travaillé au tréſor des Carthaginois, qui ſe voyoit à Olympie.

(*a*) Herod. L. VI. c. 131.
(*b*) Plut. T. I. p. 481.
(*c*) Diod. Sicul. p. 773.
(*d*) Diod. Sicul. pag. 515.
(*e*) Plut. T. I. p. 393.
(*f*) Pauſ. p. 379.

MÉGALARTIES, *Megalartia*, fêtes que l'on célébroit en l'honneur de Cérès dans l'iſle de Délos. Elles étoient ainſi nommées d'un grand pain qu'on portoit en proceſſion. *Megas* ſignifie en Grec grand, & *artos* pain, dont on fit Mégalarties.

MÉGALASCLEPIADES, (*a*) c'eſt-à-dire, les grandes Aſclépiades, ou Aſclépies, fêtes qu'on célébroit à Epidaure en l'honneur d'Eſculape. Ἀσκλήπιος, *Aſclepios*, eſt le nom Grec du Dieu de la Médecine, à qui tout le monde rendoit hommage.

MÉGALÉ, *Megale*, Μεγαλη, (*b*) un des ſurnoms de Junon, qui ſignifie la Grande.

MÉGALÉAS, *Megaleas*, (*c*) l'un des principaux Officiers de Philippe de Macédoine, fils de Démétrius, entra dans des complots qui cauſerent ſa perte. Car, ſes mauvais deſſeins ayant été découverts, il ſe donna la mort, pour éviter de ſubir un jugement. *Voyez* Léontius.

MÉGALÉE, *Megaleus*, (*d*) Μεγαλεὺς, un des courtiſans qui calomnierent Aratus auprès du roi Philippe; ce qui fut cauſe que ce Prince ſe déclara pour la faction oppoſée à celle d'Aratus.

MÉGALE-POLIS, *Megale-Polis*, Μεγάλη πόλις, ou MÉGALOPOLIS. *Voyez* Mégalopolis.

MÉGALÉSIES, *Megaleſia*, (*e*) fêtes inſtituées à Rome, l'an de ſa fondation 548, en l'honneur de Cybele, ou de la grande-mere des Dieux. Les oracles Sibyllins marquoient, au jugement des Décemvirs, qu'on vaincroit l'ennemi, & qu'on le chaſſeroit d'Italie, ſi la mere Idéenne étoit apportée de Peſſinunte à Rome. Le Sénat envoya des Ambaſſadeurs au roi Attale, qui les reçut humainement, & leur fit préſent de la ſtatue de la Déeſſe, qu'ils déſiroient d'avoir. Cette ſtatue, apportée à Rome, fut reçue par P. Corn. Scipion, eſtimé le plus homme de bien de la République. Il la mit, le 12 Avril, dans le temple de la Victoire, ſur le mont Palatin. Ce même jour, on inſtitua les Mégaléſies, avec des jeux qu'on appella Mégaléſiens.

MÉGALÉSIENS [les Jeux], *Ludi Megalenſes*. (*f*) On les nommoit auſſi les grands Jeux, non-ſeulement parce qu'ils étoient magnifiques, mais encore parce qu'ils étoient dédiés aux grands Dieux, c'eſt-à-dire, à ceux du premier ordre, & particuliérement à Cybele, appellée par excellence la grande Déeſſe, Μεγάλη. Les Dames Romaines danſoient à ces jeux de-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 523.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 388, 289.

(*c*) Roll. Hiſt. Anc. T. IV. pag. 380. *& ſuiv.*

(*d*) Plut. T. I. p. 1049.

(*e*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 14. Myth. par. M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 533.

(*f*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 14. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 163, 164. Antiq. expl. par D. Bern. de Monſf. Tom. II. pag. 233.

vant l'autel de Cybele. Les Magiſtrats y aſſiſtoient revêtus d'une robe de pourpre; la loi défendoit aux Eſclaves de paroître à ces auguſtes cérémonies; & pendant qu'on les célébroit, pluſieurs Prêtres Phrygiens portoient en triomphe, dans toutes les rues de Rome, l'image de la Déeſſe.

On repréſentoit auſſi ſur le théatre pendant ces ſolemnités, des comédies choiſies. Toutes celles de Térence furent jouées aux jeux Mégaléſiens, excepté les Adelphes, qui le furent aux jeux funebres de Paul Emile, & le Phormion, qui le fut aux jeux Romains. Les Édiles donnoient d'ordinaire ce divertiſſement au peuple pendant ſix jours, & ils y joignoient des feſtins où regnoient la magnificence & la ſomptuoſité, ſur la fin de la République.

Cicéron, qui nous apprend qu'un grand concours de peuples & d'étrangers aſſiſtoient à ces jeux, ajoute qu'on en donna le ſpectacle ſur le mont Palatin, près du temple, afin qu'ils fuſſent repréſentés en préſence même de la Déeſſe. Leur célébration tomboit au jour d'avant les Ides d'Avril, qui étoit celui où les Romains avoient reçu ſon culte.

Quelques Auteurs ont confondu ces jeux avec ceux des autres grands Dieux qui avoient le même nom; mais, Cicéron les diſtingue nettement. Les derniers avoient été inſtitués par Tarquin l'ancien; les autres ne le furent que lorſque les Romains firent venir de Peſſinunte le culte de Cybele, l'an de Rome 542, ſous le conſulat de M. Cornélius Céthégus & de P. Sempronius Tuditanus. Le jour même de leur célébration étoit différent, puiſque ceux de Cybele tomboient au jour d'avant les Ides d'Avril, comme nous venons de le dire, d'après Tite-Live, & ceux des grands Dieux, le jour qui précédoit les Calendes de Septembre, ainſi que nous l'apprend Cicéron.

MÉGALLIS, *Megallis*, femme de Damophile. *Voyez* Damophile.

MÉGALOBYZES. *Voyez* Mégabyzes.

MÉGALOGRAPHIE, *Megalographia*; c'étoit chez les Anciens le nom qu'on donnoit à la partie de la peinture qui traitoit les grands ſujets.

MÉGALONYME, *Megalonymus*, Μεγαλώνυμος, (*a*) Avocat dont parle Lucien.

MÉGALOPOLIS, *Megalopolis*, Μεγάλη πόλις, Μεγαλόπολις, (*b*) ville du Péloponnèſe dans l'Arcadie. Elle étoit la plus récente de toutes les villes non-ſeulement de l'Arcadie, mais

(*a*) Lucian. T. I. p. 961.

(*b*) Pauſ. pag. 135, 271, 366, 497. *& ſeq.* Strab. pag. 360, 385, 388. Ptolem. L. III. c. 16. Plin. Tom. I. p. 123, 195. Q. Curt. L. VI. c. 1. Tit. Liv. L. XXXII. c. 5. L. XXXV. c. 27, 29. L. XXXVI. c. 31. L. XXXVIII. c. 34. L. XLI. c. 20. Diod. Sicul. p. 507, 530. *& ſeq.*

même

même de la Grece, à la réſerve de celles qui depuis la funeſte diviſion des Romains & la bataille d'Actium ont été peuplées de nouveaux habitans.

Ce qui porta les Arcadiens à bâtir Mégalopolis, ce fut l'envie de réunir leurs forces dans une ville qui fût comme le centre & la capitale de tout le païs. Ils ſçavoient que les Argiens, pendant tout le tems qu'ils avoient eu leurs troupes diſperſées en pluſieurs villes, s'étoient vus ſans ceſſe harcelés par les Lacédémoniens; & qu'au contraire depuis le parti qu'ils avoient pris de raſer Tirynthe, Hyſies, Ornée, Mycenes, Midée & quelques autres pour en tranſporter les habitans à Argos, ils avoient moins redouté les Lacédémoniens, & s'étoient fait reſpecter de leurs voiſins. Ce fut dans cette vue que les Arcadiens conſpirerent tous à aller habiter Mégalopolis; mais, Épaminondas fut regardé avec juſtice comme l'auteur de cette entrepriſe, car il trouva le moyen de raſſembler les Arcadiens dans une ſeule ville, & il envoya à ces peuples une eſcorte de mille hommes choiſis ſous la conduite de Pammenès, pour les ſoutenir au cas que les Lacédémoniens les attaquaſſent, & qu'ils s'oppoſaſſent à leur tranſmigration. Les Arcadiens de leur côté nommerent des chefs, tirés de chaque Province. Timon & Proxene commandoient les Tégéates; Lycomede & Poléas conduiſoient les Mantinéens; Cléolas & Acriphius menoient ceux de Clitore; Eucampidas & Iéronyme avoient les Ménaliens ſous leurs ordres; enfin, Paſicrate & Théoxene étoient à la tête des Parrhaſiens.

Voici maintenant la liſte des villes qui, ſoit par zele pour le nouvel établiſſement, ſoit par haine pour les Lacédémoniens, ſe laiſſerent perſuader d'envoyer la meilleure partie de leurs citoyens à Mégalopolis. Dans la Province de Ménale il y eut Aléa, Pallantium, Eutée, Sumatie, Aſée, Apéréthe, Héliſſon, Oreſthaſium, Dipée, & Alycée. Dans le païs des Eutréſiens il y eut Tricolons, Zœtée, Chariſie, Ptoléderme, Cnauſons, & Parorée. Entre les Épytiens il y eut Scirtonium, Malée, Cromes, Bélémine, & Leuctron. Entre les Parrhaſiens, ceux de Lycoſure, de Thocné, de Trapéſunte, de Proſé, d'Acacéſium, d'Acontion, de Macarie & de Daſée ſe ſignalerent à l'envi. Parmi les Cynuréens d'Arcadie, ceux de Gortys, de Thiſe ſur le Lycée, de Lycoa, & d'Aliphere ſuivirent l'exemple des autres. Enfin, du païs des Orchoméniens furent les villes de Thiſoa, de Méthydrium, & de Teuthis, auxquelles ſe joignirent Tripolis, Callia, Dipœne & Nonacris. La plupart de ces peuples, ſe ſoumettant à une réſolution priſe du conſentement unanime de toute la nation, ſe tranſplanterent volontiers à Mégalopolis. Il n'y eut que les Lycoates,

ceux de Tricolons, ceux de Lycoſure & ceux de Trapéſunte qui réſiſterent, ne pouvant ſe réſoudre à abandonner les villes où ils avoient pris naiſſance. Encore même des quatre peuples que nous venons de nommer les trois premiers furent-ils obligés de céder; de ſorte que les Trapéſuntiens furent les ſeuls qu'on ne put perſuader; ils aimerent mieux quitter entiérement le Péloponnèſe que d'aller demeurer à Mégalopolis.

De toutes les villes, dont nous venons de donner le dénombrement, les unes étoient déjà déſertes du tems de Pauſanias, les autres n'étoient plus que des villages qui relevoient des Mégalopolitains, comme Gortys, Dipœne, Thiſoa dans le païs des Orchoméniens, Méthydrium, Teuthis, Callia, & Héliſſon.

Cette tranſmigration des Arcadiens dans la ville de Mégalopolis arriva la même année que la défaite des Lacédémoniens à Leuctres, & peu de mois après. Phraſiclidès étoit pour lors Archonte à Athenes; & ce fut en la 102.e Olympiade, en laquelle Damon de Thurium remporta le prix du ſtade.

Les Mégalopolitains, ayant fait une étroite alliance avec les Thébains, n'eurent plus rien à craindre de la part des Lacédémoniens, mais cette ſécurité ne dura pas long-tems. Car, dès que les Lacédémoniens virent les Thébains engagés, dans la guerre ſacrée, & attaqués par les Phocéens qui étoient ſoutenus par leurs voiſins les Béotiens, & qui ne manquoient pas d'argent, parce qu'ils avoient pillé le Temple de Delphes, auſſitôt ils déclarerent la guerre aux Arcadiens en général, & ſur-tout à ceux de Mégalopolis. Ceux-ci ſe défendirent ſi bien, & furent ſecourus ſi à propos des peuples d'alentour, qu'il ne ſe paſſa rien de conſidérable de part ni d'autre. Les Arcadiens, par leur animoſité contre Sparte, contribuerent beaucoup à l'agrandiſſement de Philippe & de la puiſſance Macédonienne; car, ils ne ſe trouverent ni à la bataille de Chéronée avec les autres Grecs, ni au combat qui ſe donna enſuite en Theſſalie.

Quelque tems après, il s'éleva parmi eux un tyran nommé Ariſtodeme, Phigalien de naiſſance. Sous ſa domination, Acrotate, à la tête d'une armée de Lacédémoniens, fit une irruption dans le païs des Mégalopolitains; il y eut un grand combat entre ces deux peuples & beaucoup de monde tué d'un & d'autre côté; cependant, les Arcadiens eurent l'avantage. Acrotate périt en cette occaſion avec un grand nombre de Lacédémoniens. Deux générations après la mort d'Ariſtodeme, Lydiade uſurpa auſſi la ſouveraine autorité; c'étoit un homme obſcur, mais qui avoit des ſentimens élevés, & qui aimoit ſa patrie, comme il en donna des marques. Les Mégalopolitains étant en-

trés dans la ligue d'Achaïe, Lydiade ſe fit tellement eſtimer des Achéens & de ſes compatriotes, que tous le comparoient à Aratus.

A quelque-tems delà, les Lacédémoniens ſous la conduite d'Agis, fils d'Eudamidas, roi de Sparte, mais de l'autre maiſon, après des préparatifs de guerre extraordinaires & beaucoup plus grands que n'avoient été les derniers ſous Acrotate, vinrent attaquer les Mégalopolitains, les taillerent en pieces, & mirent le ſiege devant Mégalopolis. Déjà ils avoient approché des murs une énorme machine dont ils battoient la tour en ruines, & ils eſpéroient que dès le lendemain cette tour ſeroit renverſée. Mais, il étoit de la deſtinée des Grecs d'être ſauvés plus d'une fois par le vent de Borée; car, ce même vent qui avoit fait échouer une partie de la flotte des Perſes contre les écueils de la côte de Sépias, empêcha auſſi que Mégalopolis ne fût priſe; ſa violence fut ſi grande & ſi continuelle, qu'il abattit & briſa la machine de guerre en laquelle les ennemis avoient toute leur eſpérance.

Peu d'années après, Cléomene, fils de Léonidas, ſans aucun égard pour la foi des traités, ſe rendit maître de Mégalopolis par ſurpriſe. Nombre d'habitans, étant accourus la nuit à la défenſe des remparts, furent tués en combattant pour leur patrie, & Lydiade entr'autres, après avoir fait tout ce que l'on pouvoit attendre de ſon grand courage, eut une fin digne de la mémoire de tous les ſiecles. Philopœmen, fils de Craugis, raſſembla les deux tiers du peuple, tant hommes que femmes & enfans, & ſe retira avec eux en Meſſénie. Tout le reſte fut paſſé au fil de l'épée; Cléomène raſa la ville juſqu'aux fondemens & y mit le feu. Mais, dans la ſuite, les Mégalopolitains y étant rentrés la rebâtirent. Il faut pourtant rendre juſtice aux Lacédémoniens; le ſac de Mégalopolis ne doit pas leur être imputé, mais uniquement à Cléomène qui gouvernoit deſpotiquement alors, & qui de Roi de Sparte s'en étoit fait le Tyran.

La ſource du fleuve Buphagus étoit ce qui ſéparoit les Héréens des Mégalopolitains.

On nomme aujourd'hui cette ville Léontari, ſelon Sophien, & Léondario ſelon Niger & Sabellicus.

MÉGALOPOLITAINS, *Megalopolitæ*, *Megalopolitani*, Μεγαλοπολῖται, les habitans de Mégalopolis. *Voyez* Mégalopolis.

MÉGAMIDAS, *Megamidas*, dont il eſt fait mention dans une des hymnes attribuées à Homere.

MÉGANIRE, *Meganira*, (*a*) Μεγάνειρα, femme de Céléus, avoit une chapelle dans l'Attique ſur le chemin d'Éleuſis à Mégare. Il y avoit auprès un

(*a*) Pauſ. pag. 72.

puits nommé le puits fleuri. Il y en a qui, au lieu de Méganire, liſent Métanire. *Voyez* Céléus.

MÉGANITAS, *Meganitas*, Μεγανίτας, (*a*) fleuve du Péloponnèſe dans l'Achaïe. Pauſanias en parle, & dit qu'il arroſoit le territoire d'Égium, & qu'il ſe jettoit dans la mer.

MÉGAPENTHE, *Megapenthes*, Μεγαπένθης, (*b*) fils de Prœtus, ſuccéda à Acriſius, roi d'Argos l'an 1345 avant Jeſus-Chriſt, Perſée, fils de Danaé & d'Acriſius, lui ayant cédé ce Royaume en ſe retirant à Mycènes, après avoir tué Acriſius. Il eut pour ſucceſſeur Anaxagoras ſon fils, ou ſelon d'autres, ſon petit-fils.

MÉGAPENTHE, *Megapenthes*, Μεγαπένθης, (*c*) fils de Ménélaüs, qui l'avoit eu d'une eſclave, fut marié à une Princeſſe de Sparte, fille d'Alector.

MÉGAPENTHE, *Megapenthes*, Μεγαπένθης, (*d*) Tyran, fils de Lacydas. Il en eſt beaucoup fait mention dans Lucien. » Il » n'eſt pas beſoin de grands » diſcours, fait dire cet Auteur » à un de ſes interlocuteurs, » pour convaincre Mégapen» the. Il ne faut que le déſha» biller comme les autres ; on » verra de belles taches. Tou» tefois, ſi tu veux, pour la » forme, je dirai une partie de » ce qu'il a fait. Je ne parlerai » point des crimes qu'il a com» mis, pour parvenir à l'Em» pire, ni avant que d'y être » parvenu. Mais, après qu'il » s'en fut rendu maître, avec » une bande de voleurs & d'aſ» ſaſſins, il fit mourir plus de » dix mille citoyens, ſans au» cune forme de procès ; & s'é» tant enrichi de leurs dépouil» les, il s'abandonna à toutes » ſortes de vices & de diſſolu» tions. Car, il violoit les filles, » enlevoit les femmes à leurs » maris, & les enfans à leurs » peres, & triomphoit hauto» ment de la pudeur & de la » liberté publique. Pour ſon » orgueil & ſon inſolence, ils » ont été à un ſi haut point, » qu'il ſeroit plus aiſé de re» garder le ſoleil en plein midi, » que de le contempler en ſa » gloire. Quant à la cruauté, » il a inventé de nouveaux ſup» plices pour tourmenter les » miſérables, & n'a pas épar» gné ſes propres amis, les uns » à cauſe de leur vertu, les » autres pour avoir leur bien. » Qu'on les appelle, ils té» moigneront contre lui ; mais » les voilà tous venus. »

MÉGAPHERNE, *Megaphernes*, Μεγαφέρνης, (*e*) Perſe de nation, fut mis à mort par Cyrus, ſous prétexte qu'il avoit dreſſé des embûches à ce Prince.

MÉGAPOLE, *Megapola*, (*f*) Μεγαπολὴ, femme dont il eſt fait mention dans Lucien.

(*a*) Pauſ. p. 443.
(*b*) Pauſ. pag. 113, 116. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 214, 216.
(*c*) Pauſ. pag. 117. Homer. Odyſſ. L. IV. v. 10. *& ſeq.*
(*d*) Lucian. T. I. p. 433. *& ſeq.*
(*e*) Xenoph. p. 248.
(*f*) Lucian. T. II. p. 140.

MÉGARA, *Megara*, Μέγαρα, (*a*) nom que l'on donnoit aux temples de Cérès, ſuivant un paſſage d'Euſtathe ſur le premier livre de l'Odyſſée. Il eſt auſſi fait mention dans Pauſanias des temples nommés Mégara.

MÉGARA, *Megara*, Μέγαρα. (*b*) nom d'un quartier de la ville de Carthage. On appelloit ainſi la ville proprement dite, où demeuroient les habitans. *Voyez* Carthage.

MÉGARBUS, *Megarbus*, petit-fils d'Hercule & pere d'Hippomene. Ce fut auſſi le nom d'un fils d'Apollon.

MÉGARE, *Megara*, Μέγαρα, (*c*) ville de Grece, capitale du païs connu ſous le nom de Mégaride, étoit ſituée près du golfe Saronique, preſque à égale diſtance de Corinthe & d'Athenes. Elle étoit à vingt milles de cette derniere, à quarante milles de Theſpies, ville de Béotie, & à douze d'Éleuſis, ville de l'Attique. Son territoire étoit bas, enfoncé, abondant en pâturages. Elle a conſervé ſon nom avec une légère altération ; on l'appelle aujourd'hui Mégra. Les Latins, qui ont ſuivi les Grecs, appellent cette ville Mégara au ſingulier féminin, ou Mégara au neutre pluriel, tant les Poëtes que les Hiſtoriens.

I. » Cette ville fut, dès les » premiers tems, de la dépen» dance d'Athenes, Pylas, roi » de Mégare, l'ayant laiſſée à » Pandion. Une preuve de ce » que j'avance, dit Pauſanias, » c'eſt qu'on voit encore à Mé» gare le ſépulcre de Pandion, » & qu'Égée, l'aîné de ſes en» fans, regnoit à Athenes, tan» dis que Niſus ſon cadet étoit » ſeulement roi de Mégare & » du païs qui s'étend depuis » cette ville juſqu'à Corinthe. » On voit à Mégare un port » qui du nom de Niſus s'appel» le encore aujourd'hui le Ni» ſée. Mais, ſous le regne de » Codrus, les peuples du Pélo» ponnèſe ayant déclaré la guer» re aux Athéniens, comme ils » virent que c'étoit ſans ſuccès, » ils s'en retournerent chez » eux, & chemin faiſant ils » prirent la ville de Mégare, » qu'ils peuplerent de Corin» thiens & d'autres étrangers » qui ſervoient dans leur ar» mée, & qui voulurent bien » s'établir là ; de ſorte que » les Mégaréens, prenant les » mœurs & le langage de ces » étrangers, devinrent inſenſi» blement Doriens. Les naturels » du païs diſent que la ville » prit le nom de Mégare ſous » le regne de Car, fils de Pho» ranée, & qu'ils ne commen» cerent que vers ce tems-là à

(*a*) Pauſ. pag. 73. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 122.

(*b*) Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 291.

(*c*) Pauſ. pag. 67. *& ſeq.* Strab. pag. 267, 320, 322, 333, 336, 385, 392. *& ſeq.* Thucyd. pag. 67, 73, 92. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 258, 283, 293, 306. *& ſeq.* Plut. T. I. p. 82. *& ſeq.* Juſt. L. II. c. 7, 8. Ptolem. L. III. c. 15. Pomp. Mel. pag. 111. Vell. Paterc. L. I. c. 2. Plin. T. I. p. 196. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 120, 121. *& ſuiv.*

» avoir des temples de Cérès, » appellés Mégara. Mais, les » Béotiens, prétendent que Mé» garéus, fils de Neptune, de» meuroit à Oncheste ; que là » il se mit à la tête d'une armée » de Béotiens, & qu'il vint au » secours de Nisus assiégé par » Minos dans sa capitale ; que » Mégaréus ayant été tué dans » un combat qui se donna sous » les murs de la ville, il fut » inhumé dans le lieu même, » & que du nom de ce prince » Nise fut appellée Mégare. » Les Mégaréens ajoutent que » douze générations après Car, » fils de Phoronée, Lélex étoit » venu d'Égypte dans leur païs » & y avoit regné ; que de son » tems ils prirent le nom de » Léleges ; que ce Lélex fut » pere de Cléson qui eut pour » fils Pylas, dont naquit Scy» ron, qui épousa une fille de » Pandion. Ils disent que Scy» ron disputa ensuite le royau» me de Mégare à Ninus, qui » étoit fils de Pandion, & que » l'un & l'autre prirent pour » juge de leur différent Éacus, » qui adjugea le Royaume à Ni» nus & à ses descendans, mais » à condition que Scyron au» roit le commandement des » troupes. Selon eux, Méga» réus, fils de Neptune, épousa » Iphinoé, fille de Nisus, & » succéda à son beau-pere ; » mais, pour la guerre de Crete » & la prise de leur ville sous » le regne de Nisus, ils font » semblant de n'en rien ça» voir. »

Quelques-uns attribuent la fondation de Mégare à Mégaréus, fils d'Apollon. Mais, on ne trouve ce Mégaréus que dans Étienne de Byzance. Selon Pausanias, c'est Apollon lui-même qui prêta son ministère à la construction des murailles de cette ville ; elles ont été plus souvent renversées & détruites que celles de Troie, qui se vantoit du même honneur. Nous croyons que Pausanias ne le crut pas plus que nous, quand on l'engagea à observer le rocher sur lequel ce Dieu déposoit sa lyre dans le tems de son travail, & qui rendoit, dit-on, un son harmonieux, lorsqu'on le frappoit d'un caillou. Ces peuples nous ont conservé un grand nombre de traditions, qui ne servent qu'à nous confirmer dans l'opinion, que les Grecs étoient de hardis menteurs dans leurs histoires, & qu'ils manquoient de jugement, ou qu'ils avoient bien mauvaise opinion de nous, s'ils espéroient que nous les en croirions sur leur parole.

Il y a grande apparence que le nom de Mégare fut donné à cette ville à cause de ces temples que fit bâtir Car, fils de Phoronée. Ils attiroient une si grande quantité de Pélerins, que l'on fut obligé d'y établir des habitations pour leur servir de retraite & de lieu de repos, dans les tems qu'ils y apportoient leurs offrandes. Ce sont ces temples, dédiés à Cérès surnommée Μεγαρεὺς sous la protection de laquelle étoient les

troupeaux de moutons, dont Diogène fait mention, quand il dit qu'il aimeroit mieux être bélier du troupeau d'un Mégaréen, que d'être ſon fils; parce que ce peuple négligeoit d'habiller les enfans pour les garantir de la rigueur des ſaiſons & de l'intempérie de l'air, pendant qu'on avoit grand ſoin de couvrir les moutons, pour rendre leur laine plus fine, & plus aiſée à filer & à mettre en œuvre. Plutarque, dans ſon traité de l'avarice, fait ce reproche aux Mégaréens de ſon tems.

» On voit à Mégare, [c'eſt » toujours Pauſanias qui parle] » un magnifique aquéduc, bâti » par Théagene, de qui j'ai fait » mention lorſque j'ai dit que » ſa fille avoit été donnée en » mariage à Scyron Athénien. » Ce Théagene durant ſa ty- » rannie fit faire cet aquéduc, » qui eſt un ouvrage à voir » tant pour ſa grandeur que » pour ſa beauté & pour le » nombre de ſes colomnes. Les » habitans n'appellent point au- » trement l'eau de cette belle » fontaine, que l'eau des nym- » phes Sithnides qu'ils croyent » originaires du païs comme » eux-mêmes. Ils racontent » qu'une de ces Nymphes eut » une fille dont Jupiter devint » amoureux, & que de ce » commerce naquit Mégarus, » qui ſe ſauva du Déluge de » Deucalion, en gagnant le ſom- » met du mont Géranien qui » alors avoit un autre nom; » car, ſelon eux, Mégarus, » guidé par le cri d'une bande » de grues qui voloient de ce » côté-là, nagea juſqu'au haut » de cette montagne, qui de- » puis cet évenement s'eſt ap- » pellée le mont Géranien. » Auprès de ce bel aqué- » duc eſt un vieux temple, où » j'ai vu quelques portraits » d'empereurs Romains, avec » une ſtatue de Diane protec- » trice, ainſi la nomment-ils, » pour la raiſon que je vais » dire. Les Perſes que Mardo- » nius avoit amenés, après » avoir ravagé tous les envi- » rons de Mégare, voulurent » rejoindre leur chef qui étoit » à Thebes; mais, par le pou- » voir de Diane, ces barbares » ſe trouverent tout à coup en- » veloppés de ſi épaiſſes téne- » bres, que ne connoiſſant plus » les chemins ils s'égarerent & » tournerent du côté des mon- » tagnes. Là croyant avoir l'ar- » mée ennemie à leurs trouſſes, » ils tirerent une infinité de fle- » ches. Les rochers d'alentour » frappés de ces fleches ſem- » bloient rendre une eſpece de » gémiſſement, de ſorte que les » Perſes croyoient bleſſer au- » tant d'ennemis qu'ils tiroient » de fleches; bientôt leurs car- » quois furent épuiſés: alors » le jour vint, les Mégaréens » fondirent ſur les Perſes, & » les ayant trouvés ſans ré- » ſiſtance, ils en tuerent un » grand nombre; c'eſt ainſi » qu'ils racontent cette aven- » ture, & ce fut pour en per- » pétuer la mémoire qu'ils

» consacrerent une statue à » Diane protectrice. »

II. On peut juger que sous le regne d'Alcathoüs, gendre & successeur de Mégaréus, les Mégaréens étoient alliés des Athéniens, & partageoient entre eux les charges de l'État; car, Alcathoüs envoya sa fille Péribée en Crete, la même année que Thésée y fut conduit, pour être exposé dans le labyrinthe à la fureur du Minotaure.

On croit que le Royaume de Mégaride avoit été gouverné successivement par douze Rois, entre lesquels le premier fut Cléson, fils de Lélex, qui eut Pylas pour fils & successeur; de lui vint Scyron qui épousa la fille de Pandion. Scyron disputa le Royaume à Nisus; mais Eacus, choisi pour arbitre, adjugea le Royaume à Nisus, & donna à Scyron le commandement des armées. Nous aurons à parler de lui dans la description des parties qui composoient le Royaume de Mégaride. Le dernier de ces douze Rois fut Ajax, fils de Télamon; il mourut au siege de Troie de sa propre main, & de l'épée fatale dont Hector lui avoit fait présent, en considération de sa valeur. Pausanias avance qu'Hypérion, fils d'Agamemnon, fut le dernier des Rois de Mégare, & que son orgueil & son avarice l'ayant rendu odieux, il fut tué par Sandion, qui conseilla de ne plus souffrir de Rois. Ésymnus, qui étoit alors en grand crédit à Mégare, alla consulter l'oracle de Delphes sur ce changement; il en rapporta que le Dieu promettoit toute sorte de prospérités, si les Mégaréens ne se conduisoient que par le plus grand nombre; ce qui fut interprété, qu'il falloit, pour le lieu des assemblées, faire une enceinte qui renfermeroit les tombeaux des Héros, en présence desquels on formeroit des délibérations.

Après cet évenement ce Royaume devint un État libre & démocratique, jusqu'au tems où les Athéniens s'en furent rendu maitres. Les Héraclides enleverent aux Athéniens cette conquête, & le Gouvernement devint aristocratique.

Il ne seroit pas aisé d'entrer dans un détail chronologique & bien suivi des révolutions par lesquelles cet État a passé. Pausanias observe seulement que Mégaréus, fils de Neptune, épousa Iphinoé l'une des filles de Ninus; mais, il reproche aux Historiens de Mégare leur silence sur la guerre de Crete & sur la prise de la capitale de la Mégaride, sous le regne de Nisus.

La ville de Mégare n'eut une consistance bien décidée, qu'après qu'elle fut devenue colonie Romaine, par la conquête qu'en fit Q. Cécilius Métellus surnommé Macédonicus; lorsqu'Alcamène fut obligé de retirer les troupes auxiliaires qu'il avoit amenées à Mégare, & qu'il les fit passer de cette ville

à Corinthe. Mais, revenons aux anciens Mégaréens par rapport à la guerre.

Les Salaminiens avoient rompu le traité d'alliance, qu'ils avoient conclu depuis long-tems avec les Athéniens, qui s'étoient de leur côté engagés à les défendre contre tous ceux qui, jaloux de leur gloire, oseroient les attaquer. Ils s'étoient unis avec les Mégaréens, par une ligue offensive & défensive. Les Athéniens, résolus de tout entreprendre pour la troubler, avoient été si souvent repoussés & battus, que rebutés ils avoient publié un décret, par lequel il étoit défendu sous peine de la vie, de proposer dans aucune délibération de recouvrer Salamine. Solon, indigné de ce qu'un tel décret avoit de honteux pour la République, profita de l'ardeur qu'il vit dans les jeunes gens, qui en murmuroient tout haut; il répandit parmi ses amis, qu'il avoit composé un Poëme intitulé *Salamine;* & comme s'il eût eu quelque aliénation d'esprit, il alla avec une couronne sur la tête, le réciter aux assistans, dans la chaire du crieur public. Diogène Laërce nous a conservé les vers les plus piquans de cette Satyre, contre la lâcheté des Athéniens; & l'Auteur, qui avoit couvert cette entreprise du voile de la folie, fut soutenu par les intrigues de Pisistrate. Il exhorta le peuple à rentrer dans ses droits sur l'île de Salamine, & à révoquer le décret. On le crut; la guerre s'alluma, & on en donna le commandement à Solon. Frontin, Justin, & d'autres Historiens disent qu'il fut associé à Pisistrate, que l'on chargea de venger l'honneur de la République. Il fit avancer la flotte qu'il commandoit, jusqu'au promontoire de Colias, où il trouva les Dames d'Athènes qui célébroient la fête & les mystères de Vénus, & fit partir un homme de confiance, qui comme mécontent du Gouvernement présent, & sous l'apparence de déserteur, vint pour se retirer à Mégare. Il donna à entendre, comme un avis important, qu'on pourroit sans peine se rendre maître des plus considérables Dames d'Athenes, en passant sans bruit dans un vaisseau seul à Colias. On ajouta foi à ce rapport; il fut associé à l'entreprise; & Solon voyant le vaisseau s'avancer, fit retirer les Dames, & donna des habits de femmes à un nombre de jeunes gens sans barbe, qui cacherent des poignards sous leurs robes. Le vaisseau étant arrivé, les Mégaréens coururent sans défense, pour ne point allarmer cette jeunesse, qui jouoit & dansoit assez près de la mer. Les Mégaréens furent donc tous poignardés, & les Athéniens continuerent leur route vers Salamine, dont ils se rendirent maîtres. Tout ce récit est tiré de Plutarque, qui rapporte encore une autre tradition, à laquelle il semble donner la préférence. Il dit que Solon,

fondé ſur une réponſe de l'oracle de Delphes, alla pendant la nuit avec cinq cens hommes, dont on lui avoit donné le commandement, pour faire des ſacrifices ſur le tombeau de deux Héros du païs de Salamine, Périphémus & Cichris; qu'il avoit fait paſſer ſes troupes ſur des barques de pêcheurs, ſoutenues par une galère à trente rames; & qu'il s'étoit arrêté à un promontoire vis-à-vis l'île d'Eubée, où les Mégaréens, pour prendre connoiſſance de cet armement, envoyerent une galère qui fut priſe. Solon la chargea des ſoldats qu'il avoit amenés, & leur donna les armes des Mégaréens qu'il avoit fait priſonniers, pour les mieux déguiſer, & par ce ſtratagème, reprit la ville & l'île de Salamine. En mémoire de cet exploit, Solon fit bâtir un temple en l'honneur du Dieu Mars, à qui tous les ans on faiſoit des ſacrifices en action de graces.

Les Mégaréens, ne voyant pas qu'il y eût de moyen pour recouvrer Salamine par la voie des armes, ni de faire valoir leurs anciennes prétentions ſur cette île, s'adreſſerent aux Lacédémoniens, pour juger du droit qu'ils croyoient avoir, contre la conquête que les Athéniens venoient d'en faire. Diogène Laërce, Plutarque & Elien rapportent les moyens allégués de part & d'autre; mais, Solon ſoutint avec tant d'art & d'éloquence les intérêts des Athéniens, que l'île de Salamine leur fut adjugée, ſur l'uſage conſtant depuis les ſiecles les plus reculés de tourner les viſages des morts du côté du couchant, pratique ſoutenue par une loi d'Athenes; au lieu que les Mégaréens les tournoient vers le levant. Il ajoutoit que les Athéniens mettoient leurs morts en terre ſéparément, au lieu que les Mégaréens en mettoient juſqu'à quatre en un même cercueil.

L'Hiſtoire ne nous a conſervé que fort peu de monumens d'exploits militaires des Mégaréens. Ils étoient preſque toujours occupés à ſe défendre contre des voiſins plus puiſſans qu'eux; ils devenoient troupes auxiliaires pour les peuples auxquels leur intérêt les attachoit.

L'an 458 avant Jeſus-Chriſt, les habitans de Corinthe & ceux de Mégare entrerent en guerre au ſujet de leurs limites. Cette diſpute avoit commencé par des pillages réciproques, & par des querelles, ou même des voies de fait, mais ſeulement entre des particuliers, & qui méritoient peu le nom de combat. Mais, la diſſention augmentant, les Mégaréens qui avoient toujours eu du deſſous, & qui craignoient les Corinthiens, emprunterent le ſecours d'Athenes. Alors, les forces étant à peu près égales de part & d'autre; & les Corinthiens, ſoutenus d'autres villes du Péloponnèſe, ayant envoyé une armée contre Mégare; les Athéniens fournirent à cette ville,

pour ſe défendre, un corps de troupes à la tête deſquelles étoit Myronidès, homme célebre par ſon courage. On en vint bientôt à un combat qui fut long, & où les deux partis ayant donné autant de preuves de valeur, l'un que l'autre, la victoire demeura enfin aux Athéniens, qui mirent par terre un grand nombre de leurs adverſaires.

Dix ans après, les Mégaréens ſe ſéparerent d'Athenes, & par des ambaſſadeurs envoyés exprès contracterent alliance avec Lacédémone. Les Athéniens, irrités de cette préférence, firent paſſer dans les terres des Mégaréens des troupes qui les pillerent, & en rapporterent un grand butin. Les poſſeſſeurs étant ſortis de la ville en armes, pour défendre leur récolte, il ſe donna un combat, à la fin duquel les Athéniens demeurés vainqueurs firent rentrer de force ceux de Mégare dans leur ville. Ils publierent depuis un décret pour interdire aux Mégaréens l'entrée de leurs marchés, ainſi que de tous les ports qui étoient de leur dépendance; & ce décret fulminant fut comme la premiere étincelle qui alluma la guerre du Péloponnèſe. On aſſure cependant que les Athéniens l'auroient révoqué, ſi Périclès ne s'y fût oppoſé.

On dit qu'il y eut là-deſſus des ambaſſadeurs envoyés de Lacédémone à Athenes; & que comme Périclès alléguoit contre eux la loi qui défendoit expreſſément d'ôter le tableau ſur lequel le décret contre Mégare étoit écrit & publié, Polyarce, qui étoit un des ambaſſadeurs, lui dit: *Eh bien ne l'ôtez donc point, tournez-le ſeulement, il n'y a point de loi qui le défende.*

La plaiſanterie de ce mot n'adoucit point la dureté inflexible de Périclès; c'eſt pourquoi, on peut croire avec raiſon qu'il avoit contre eux en particulier quelque ſujet de haine, mais que voulant la couvrir de l'intérêt public, & lui donner une cauſe manifeſte & connue, il prit pour prétexte qu'ils avoient labouré les terres ſacrées, & il fit ordonner qu'on enverroit inceſſamment un Héraut ſe plaindre de ce ſacrilege, & que le même Héraut iroit delà à Lacédémone les accuſer dans le Conſeil. Il eſt certain que Périclès fut l'auteur de ce décret, qui ne contenoit que des plaintes pleines d'humanité & de douceur, & qui ne tendoit en apparence qu'à pacifier tous les différends; mais, le héraut Antémocrite étant mort dans ce voyage, & les Mégaréens étant ſoupçonnés d'y avoir contribué, Charinus dreſſa un décret par lequel les Athéniens déclaroient à Mégare une haine immortelle & irréconciliable, & ordonnoit que tous les Mégaréens qui mettroient le pied dans Athenes, ſeroient punis de mort; que tous les Généraux Athéniens, en prêtant le ſerment ſolemnel, jureroient expreſſément qu'ils enverroient tous les ans ravager

deux fois le territoire de cette ville ennemie, & que le héraut Anthémocrite ſeroit enterré près des portes Thriaſiennes, qu'on appella depuis le Dipyle.

Mais, les Mégaréens ſe défendoient avec beaucoup de chaleur d'un ſi grand crime qu'ils rejettoient ſur Aſpaſie & ſur Périclès; & ils employoient pour preuve ces vers célebres & piquans des Acharnenſes d'Ariſtophane, où ce Poëte écrit: » De jeunes » Athéniens pleins de vin vont » enlever à Mégare la courti- » ſanne Simæthe, & les Méga- » réens outrés de cet affront, » vont enlever à leur tour deux » courtiſannes à Aſpaſie.» Ainſi, ſuivant Ariſtophane, la guerre du Péloponnèſe auroit été l'ouvrage de trois courtiſannes; mais, les évenemens les plus remarquables ont quelquefois une origine aſſez honteuſe.

Il faut convenir que dans ces vers d'Ariſtophane, il n'eſt fait aucune mention de la mort du héraut Anthémocrite. Les Mégaréens les citoient ſeulement pour faire entendre que Périclès avoit été ſi fâché de l'enlevement de ces deux courtiſannes d'Aſpaſie, que, pour ſe venger, il avoit fait tuer ce Héraut, afin que le ſoupçon de ce meurtre tombant ſur eux, ils fuſſent l'objet de la haine publique. Thucydide ne fait non plus aucune mention de ce Héraut. Cependant, il eſt vrai que les Mégaréens paſſerent pour les auteurs de ce meurtre, qu'ils en porterent encore la peine pluſieurs ſiecles après, l'empereur Adrien les ayant privés ſeuls du ſoulagement qu'il procuroit à tous les autres peuples de la Grece; ce qui fait voir que les villes, comme les particuliers, ont un très-grand intérêt à conſerver par toutes leurs actions une réputation pure & nette.

Les Mégaréens cependant, fatigués de la guerre qu'ils avoient à ſoutenir, & contre les Athéniens, & contre leurs propres bannis, eſſayoient de terminer la ſeconde par des députations que les citoyens du dedans, & ceux du dehors s'envoyoient faire les uns aux autres. Quelques-uns des premiers, mal intentionnés pour les bannis, firent propoſer aux généraux des Athéniens de leur livrer leur propre ville. Les Généraux, qui étoient Hippocrate & Démoſthene, ayant accepté cette propoſition, envoyerent de nuit ſix cens ſoldats, auxquels les conjurés ouvrirent les portes ſecrétement. Dès que la trahiſon fut découverte, le peuple ſe partagea en deux factions, dont l'une ſe déclaroit pour les Athéniens, & l'autre pour les Spartiates. Auſſitôt un homme du peuple demanda, de ſon propre mouvement, les noms de tous ceux qui prenoient le parti des Athéniens. Comme on vit à cette proclamation que les Lacédémoniens alloient être abandonnés, tous ceux qui gardoient les murail-

les, ſans aucune exception, ſe réfugierent à Niſée port de mer des Mégaréens. Les Athéniens environnerent auſſitôt d'un foſſé le derriere de ce port pour l'aſſiéger, & faiſant venir ſur le champ des ouvriers d'Athenes, ils bâtirent encore une muraille autour de Niſée. Les habitans, ſe voyant ainſi renfermés, eurent peur d'être pris de force, & ſe rendirent aux Athéniens par capitulation.

Les Mégaréens par la ſuite ſurprirent Niſée, & les Athéniens envoyerent auſſitôt contre eux Léotrophidès & Timarque avec mille hommes d'infanterie & quatre cens chevaux. Tous les Mégaréens en armes allerent au devant d'eux, & ſe fortifiant encore de quelques Siciliens, qui ſe trouverent en ces cantons, ils ſe mirent en ordre de bataille ſur des hauteurs, qu'on appelloit les Cornes. Les Athéniens combattirent vaillamment, & renverſerent leurs ennemis qui étoient en bien plus grand nombre qu'eux. La plus grande perte tomba ſur les Mégaréens, car il ne fut tué que vingt des Spartiates qui les ſoutenoient. Les Athéniens, irrités de la priſe de Niſée, ne pourſuivirent point les Spartiates dans leur fuite, & déchargerent toute leur colere ſur ceux de Mégare, dont ils firent un grand carnage.

III. La mauvaiſe foi des Mégaréens avoit prévenu la plus grande partie de leurs voiſins contre eux. Leur rire avoit paſſé en proverbe; & il s'appliquoit à ces hommes qui, comme le dit Quintilien, aimeroient mieux perdre un bon ami, que de négliger un bon mot qui ſe préſente; illuſion de l'eſprit, qui cherche à briller aux dépens du cœur. Le proverbe pouvoit encore être fondé ſur ce que les paroles que ces Mégaréens paroiſſoient donner avec joie, avoient auſſi peu de ſtabilité, que ces barillets de terre, qu'Eubulus dans Athénée appelle πιθάκνια, qui ſe formoient à la manufacture de Mégare; ils impoſoient à la vue par leur élégance; ils étoient mis en réſerve dans les cabinets des curieux; mais, ils étoient très-minces, & par conſéquent très-fragiles.

Ariſtophane a auſſi relevé les ruſes & les artifices des Mégaréens, en mettant dans la bouche d'un de ſes acteurs, dont les artifices avoient ſouvent échoué, *qu'il va employer une des ruſes des Mégaréens.* Éraſme dit que ce proverbe, Μεγαρικὴ μηχανὴ, auquel la mauvaiſe réputation des Mégaréens avoit donné naiſſance, doit s'appliquer à tous ceux qui, comme ce peuple, manquent de bonne foi, ſoit dans leurs diſcours, en parlant autrement qu'ils ne penſent, ſoit dans leurs actions, en violant les engagemens qu'ils ont pris. Il ajoute que cette expreſſion eſt peut-être fondée ſur les ſubtilités de l'école Mégarique, fondée par Euclide, ou bien ſur ce que ce Philoſophe

étoit un grand méchanicien. Nous aurons bientôt occaſion de parler de lui.

Il paroît que les Mégaréens étoient peu eſtimés dans la Grece. Leurs députés interrogerent l'oracle ſur l'opinion que l'on devoit avoir de chacun des peuples de la Grece, & quels étoient les plus braves au ſentiment du Dieu. La Prêtreſſe, après avoir expoſé les avantages de quelques villes ſur les autres, répondit que les Mégaréens ne ſeroient pas au douzieme rang parmi les Grecs, qu'ils n'en méritoient aucun, ni même aucune conſidération. Le ſcholiaſte de Théocrite rapporte une épigramme, où cette réponſe étoit miſe en œuvre; & Callimaque l'applique nommément aux Mégaréens, qui étoient devenus un terme de comparaiſon, en matiere de mépris.

Les larmes des Mégaréens furent regardées comme exprimées par force, & non par un vrai ſentiment de douleur. Elles paſſerent auſſi en proverbe, au rapport de Diogénien; il dit que Bacchius, roi de Corinthe, ayant épouſé la fille de Clytius, roi de Mégare, fit ſçavoir à ſon beau-pere que ſa fille étoit morte. Clytius envoya de jeunes garçons & de jeunes filles pour pleurer à la cérémonie des funérailles. C'étoit un uſage dont Horace fait ſentir tout le ridicule.

Suidas donne pour raiſon de ces larmes feintes des Mégaréens, que l'ail & l'oignon étoient très-communs dans le païs, & d'une très-grande force, à cauſe de la qualité de la terre. Ces plantes frappent trop vivement les nerfs des yeux, & expriment des larmes; ce qui fait dire par Ariſtophane à un homme qui pleuroit: *Il ſemble que l'odeur de l'ail te monte aux yeux.* Caton & Nicandre eſtimoient fort les graines de ces plantes qui leur venoient de Mégare.

Les femmes & les filles n'étoient pas plus recommandables par leur vertu, que les hommes par leur probité & leur valeur, auſſi étoient-elles décriées; & leur nom ſervoit dans les autres villes de la Grece, à déſigner les femmes de mauvaiſe vie que l'on appelloit μεγαρικαὶ σφίγγες, à cauſe d'une des plus fameuſes, nommée Sphinx, d'où les Grecs compoſerent le nom de σφίγκται, pour caractériſer un certain ordre de débauchés.

L'imprécation uſitée, chez les peuples voiſins: *Que perſonne ne devienne plus ſage que les Mégaréens*, ne peut être qu'une dériſion, ou qu'une déclaration de l'opinion qu'on avoit de la ſtupidité de ce peuple.

La vie des voyageurs n'étoit pas en ſûreté à Mégare. Valere Maxime rapporte que deux Arcadiens arriverent enſemble en cette ville. L'un d'eux alla loger chez un ami avec lequel il étoit lié par le droit de l'hoſpitalité, & l'autre entra dans une auberge; celui-ci ſe préſenta pendant la nuit à ſon compagnon de voyage, & le pria d'ac-

courir à ſon ſecours pour le garantir du danger où il étoit, de la part de celui chez qui il étoit logé, ajoutant qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Il ſe réveilla ; & comme il ſe mettoit en état de ſortir, en s'habillant il fit quelques réflexions ſur la légereté de cette viſion, qu'il prit pour un ſonge, & ſe remit au lit. La fatigue du voyage le rappella promptement au ſommeil ; mais, fort peu de tems après, le même compagnon ſe préſenta à lui de nouveau, & baigné dans ſon ſang, il lui dit que puiſqu'il avoit négligé de lui ſauver la vie, il ne devoit ni ne pouvoit avec honneur ſe diſpenſer de venger ſa mort & de prendre ſoin de ſa ſépulture ; que ſon hôte l'avoit égorgé, & que pour couvrir ſon crime, il ſe préparoit à l'enlever le matin & à le porter hors de la ville dans une voiture de fumier. Réveillé ſérieuſement à cette viſion, revêtue de circonſtances ſi bien ſuivies, il courut à la porte de la ville, arrêta la voiture, & pourſuivit le meurtrier juſqu'à ce qu'il eût été condamné à la mort. Ce ſeroit grand dommage que cette hiſtoire ne fût appuyée d'aucune autre autorité, que de celle d'un auteur auſſi crédule que l'étoit Valere Maxime, d'ailleurs grand partiſan du merveilleux ; mais, il l'a tirée preſque mot à mot de Cicéron ; & Cicéron l'avoit empruntée de Chryſippe, qui, après Antiphon, avoit donné l'interprétation de beaucoup de petits faits relatifs à des ſonges inconnus.

Le même Valere Maxime nous laiſſe encore entendre que les Magiſtrats de Mégare ne donnoient pas meilleure opinion d'eux, que le reſte des citoyens. Dion de Syracuſe, chaſſé de ſon païs par la barbarie de Denys le tyran, vint à Mégare, & fit demander audience à Théodore, l'un des plus riches & des plus puiſſans de la ville, qui, quoique averti, le fit attendre ſi long-tems, qu'un de ſes amis avec lequel il étoit venu, en marqua bien de l'impatience. *Il faut*, reprit Dion, *que je ſupporte ce délai, qui n'eſt peut-être qu'une punition que je mérite, pour en avoir uſé de même lorſque j'étois en place.*

Les Mégaréens ayant propoſé aux Béotiens, de faire enſemble une ligue offenſive & défenſive, la propoſition fut rejettée par quatre Conſeils de la Béotie, en qui réſidoit la puiſſance ſouveraine. Quelle foi pouvoit-on ajouter à des traités avec des peuples, qui avoient ouvert leurs portes à Braſidas, commandant des Lacédémoniens, lorſqu'ils commencerent à s'ennuyer de l'alliance contractée avec les Athéniens, & qui, ſans autre motif, les ouvrirent aux Athéniens, lorſque les Lacédémoniens refuſerent d'entrer dans le réglement de leurs limites avec les Corinthiens? Ils ſe détacherent encore des Béotiens, qui, après avoir acquis beaucoup de gloire à la bataille de Leuc-

tres, s'étoient abandonnés au luxe & à la débauche; ce qui ne s'accordoit pas avec la conduite des Mégaréens, puiſque l'auteur de l'oraiſon contre Néera, que les Critiques ne trouvent pas digne de Démoſthène, quoiqu'elle occupe une place dans les différentes éditions que nous avons de ſes œuvres, obſerve que les Mégaréens n'étoient occupés qu'à épargner & à gagner. Cependant, Iſocrate dit qu'entre tous les Grecs, c'étoient les Mégaréens qui occupoient les plus grandes maiſons. Ils étoient auſſi fort attentifs au gouvernement de leur État, & à l'économie domeſtique; en cela bien différens des Sybarites, qui avoient pour maxime capitale, μηδεὶς ἡμῖν σωφρονείτω.

Il n'eſt pas aiſé de concilier ce que nous venons de dire des Mégaréens, avec ce que Diogene en penſoit; ſçavoir, que ces peuples, par la ſomptuoſité de leurs repas, ſembloient être à la veille de leur mort, & penſer comme Sardanapale, pendant qu'ils bâtiſſoient comme s'ils n'avoient jamais dû mourir. Plutarque en diſoit autant des Rhodiens. On ne défend point au ſage de travailler pour le plaiſir & pour l'utilité de ceux qui doivent lui ſurvivre; mais, comment trouver une juſte application de cette maxime, à un peuple ſi négligent ſur l'éducation des enfans, qu'il laiſſoit aller preſque nus.

Nous aurions ſans doute une idée plus exacte & plus complete des mœurs des Mégaréens, s'il nous étoit reſté quelque choſe de plus que le titre de la comédie d'Épicharme, Μεγαρίς. Encore, peut-être ne ſerviroit-elle que pour caractériſer les Mégaréens de Sicile.

Euclide, le fondateur de la ſecte des Philoſophes, ſurnommée Mégarique, fit beaucoup d'honneur à ſa patrie. Il étoit ſi attaché à Socrate, dont il étoit diſciple, qu'il ſe déguiſoit en femme, & paſſoit toutes les nuits de Mégare à Athenes, pour éviter les peines décernées par les Athéniens, contre ceux de Mégare qui oſeroient entrer dans leur ville, & revenoit de vingt milles le matin dans ſon païs. Le philoſophe Taurus, pour attirer ſes diſciples à la Philoſophie, après en avoir fait valoir tous les avantages, leur rappelloit ſouvent l'exemple d'Euclide. Celui-ci vivoit environ quatre-vingt-dix ans avant le Géometre du même nom, qui étoit d'Alexandrie. Après la mort de Socrate, la crainte des Tyrans obligea Platon & les autres diſciples de Socrate à ſortir d'Athenes; ils ſe retirerent à Mégare, où Euclide les reçut, & leur procura le meilleur traitement qu'il put. Ce n'eſt point ici le lieu d'entrer dans le détail du ſyſtême de ce Philoſophe. Le premier de ſes ſucceſſeurs dans ſon école, fut Eubulide, ſous lequel étudia Démoſthène, lorſqu'accuſé de s'être laiſſé corrompre par

par les préſens d'Harpalus, il fut obligé de ſortir d'Athenes.

Nous paſſerons ſous ſilence les autres ſucceſſeurs d'Euclide, chefs de ſon école; qui n'étoient pas Mégaréens, pour parler de Stilpon, qui vivoit au tems du premier Ptolémée. Il étoit de Mégare, & ſon éloquence entraîna preſque toute la Grece dans la ſecte dont il étoit le chef; c'eſt de lui que Cicéron dit, à l'honneur de la Philoſophie, qu'étant porté par ſon tempérament à l'amour du vin & des femmes, elle lui avoit appris à dompter ces deux paſſions. Ptolémée Soter, ayant pris la ville de Mégare, fit ce qu'il put pour engager Stilpon à le ſuivre en Égypte, & lui fit porter une très-groſſe ſomme d'argent. Stilpon en renvoya une grande partie, & reſta dans ſon païs. Ce fut en la préſence de ce Ptolémée, que Diodore Cronus ne put répondre aux queſtions de Stilpon, & mourut de déſeſpoir. Démétrius même, fils d'Antigonus, ayant aſſiégé la ville de Mégare, ordonna que l'on ménageât la maiſon de Stilpon, & lui demanda après la priſe de la ville, s'il n'avoit rien perdu dans le pillage. Le Philoſophe répondit qu'on ne lui avoit rien enlevé de ce qui étoit réellement à lui. Stilpon, au rapport de Diogene Laërce, avoit compoſé une vingtaine de Dialogues. Il mourut dans un âge fort avancé.

IV. N'omettons rien, ſi nous le pouvons, de ce qui peut intéreſſer Mégare. Diſons, après Pauſanias, que Pandion, fils de Cécrops II, chaſſé d'Athènes par la faction des Métionides, fils d'Érechthée, s'étoit retiré près de Pylas, roi de Mégare ſon beau-pere; il y mourut. Ses enfans, ſoutenus par les Mégaréens, chaſſerent à leur tour les Métionides d'Athenes, & Égée recouvra le Royaume de ſes peres.

Il y a grande apparence que les arts de la ſculpture & de la peinture étoient en conſidération à Mégare. Théocoſme, qui avoit une grande réputation d'habileté en ſculpture, étoit de cette ville; il avoit été chargé de travailler aux ornemens du temple de Jupiter Olympien; mais, les ouvrages qu'il avoit commencés, furent interrompus par la guerre du Péloponnèſe. Aidé de Phidias, qui lui avoit été aſſocié, il avoit déjà fort avancé la ſtatue de Jupiter, ſur la tête de laquelle il avoit placé les Heures & les Parques, parce que ce Dieu préſidoit aux deſtinées & à la viciſſitude des ſaiſons & des tems.

L'an 475 avant Jeſus-Chriſt, on entreprit de changer l'état préſent du Gouvernement; mais, ceux qui avoient eu cette témérité, furent accablés par le peuple qui fit mourir les uns, & chaſſa les autres.

Les Mégaréens bâtirent Chalcédoine à l'embouchure du Pont-Euxin, ſelon Thucydide, qui dit auſſi que Lamis, partant de Mégare, fonda en Sicile une

colonie, ſur la riviere de Pantacium, en un lieu nommé Trotile; qu'il la tranſporta depuis à Léontium; & qu'en étant chaſſé il bâtit Thapſe & y mourut. Après ſa mort, ceux qui l'avoient ſuivi, allerent ſous la conduite d'Hyblon, Prince du païs, fonder Mégare l'Hybléene, d'où ils furent chaſſés 245 ans après par Gélon, roi de Syracuſe; mais, ils fonderent auparavant Sélimunte, 200 ans depuis leur premier établiſſement, c'eſt à-dire, ſelon Euſebe, vers la 33.e Olympiade, l'an 648 avant J. C.

V. Si l'on devoit juger de la religion des Mégaréens par le nombre & la magnificence des temples & des monumens élevés à l'honneur des Dieux & des Héros, Pauſanias nous en fourniroit de grandes preuves. Il décrit le tréſor que ces peuples avoient à Delphes. Dans cette eſpece de chapelle, étoient des ſtatues de cedre, revêtues d'or qui repréſentoient Hercule & Déjanire, & le combat d'Hercule contre Achéloüs; Mars ſoutenoit celui-ci; & Minerve qui n'avoit jamais abandonné Hercule, le défendoit. Mais, ſa ſtatue fut tranſportée dans le temple de Junon, auprès des Heſpérides. Le plafond repréſentoit le combat des Géans contre les Dieux; au milieu étoit un bouclier chargé d'une inſcription, qui faiſoit entendre que ce tréſor étoit compoſé des dépouilles des Corinthiens. Pauſanias met cette victoire des Mégaréens ſous le regne de Phorbas à Athenes, avant les Archontes, & avant l'époque des Olympiades. Les Argiens étoient venus au ſecours des Mégaréens à cette expédition. Les ſtatues étoient de Dontas Lacédémonien, diſciple de Dipénus & de Scyllis.

A quelque diſtance de ce vieux temple dont il a été parlé ci-deſſus, étoit le bois ſacré de Jupiter Olympien avec un temple qui méritoit d'être vu. Le viſage de Jupiter étoit d'or & d'ivoire, mais le corps n'étoit que de plâtre & de terre cuite; les Mégaréens diſoient que c'étoit Théocoſme un de leurs citoyens, qui avoit fait cette ſtatue dans l'état où elle étoit, & que Phidias y avoit mis auſſi la main. Sur la tête du Dieu étoient les Heures & les Parques, pour ſignifier ce que tout le monde ſçait, que les deſtinées obéiſſent à Jupiter, & que les ſaiſons & les tems dépendent de ſa volonté ſuprême. Derriere le temple il y avoit pluſieurs pieces de bois qui n'étoient qu'à demi-travaillées, & que Théocoſme devoit dorer & enrichir d'ivoire pour achever la ſtatue du Dieu. Là ils gardoient un éperon de galere qui étoit d'airain; ſelon eux, c'étoit d'une galere qu'ils avoient priſe ſur les Athéniens dans un combat naval qui fut donné au ſujet de Salamine, que les uns & les autres ſe diſputoient. Les Athéniens ne nioient pas que Salamine ne les eût abandonnés pour ſe donner

aux Mégaréens ; mais, ils prétendoient que Solon ayant fait des vers élégiaques qui marquoient que Salamine leur appartenoit, ils la revendiquerent d'abord comme leur bien, & que sur le déni de justice, ils s'en mirent en possession par la voie des armes. Les Mégaréens de leur côté contoient le fait autrement, & disoient que des bannis nommés les Doryclées étoient allés se joindre à une colonie nouvellement transplantée à Salamine, & que de concert avec ces étrangers ils avoient livré la ville aux Athéniens. Du bois sacré de Jupiter on montoit à une citadelle que l'on nommoit la Carie du nom de Car, fils de Phoronée. Sur le chemin on voyoit un temple de Bacchus Nyctélius, un autre de Vénus Épistrophia, une chapelle dédiée à la Nuit où l'on disoit qu'elle rendoit ses oracles, un temple sans couverture dédié à Jupiter le Poudreux, enfin deux statues, l'une d'Esculape, l'autre d'Hygeia, toutes deux faites par Briaxis. Près delà étoit un temple de Cérès qu'ils nommoient le Mégaron ; suivant la tradition du païs, c'étoit Car, fils de Phoronée, qui l'avoit bâti durant son regne.

En descendant de la citadelle, du côté qui regardoit le septentrion, auprès du temple de Jupiter Olympien, on rencontroit le tombeau d'Alcmene. Non loin delà étoit un endroit nommé le torrent, à cause que ce lieu étoit autrefois inondé par un torrent qui tomboit des montagnes voisines. On dit que le tyran Théagene fit prendre un autre chemin à ce torrent, & qu'il consacra un autel au fleuve Achéloüs dans le lieu même d'où il avoit détourné les eaux. Près delà étoit le tombeau d'Hyllus, fils d'Hercule, qui se battit contre Échémus Arcadien, fils d'Aéropus. Un peu au-delà étoit le temple d'Isis, & tout auprès un temple d'Apollon & de Diane ; les Mégaréens disoient que ce dernier fut consacré par Alcathoüs, après qu'il eut tué ce lyon du mont Cythéron qui faisoit tant de ravages dans le païs, & qui déchira entr'autres le jeune Évippus, fils du roi Mégaréus. Ce temple étoit sur une hauteur. En descendant on rencontroit devant soi le monument héroïque de Pandion. Auprès étoit celui de Térée, qui avoit épousé Progné, fille de Pandion.

Il y avoit encore à Mégare une autre citadelle qui avoit le nom d'Alcathoüs. En y montant, on trouvoit à sa droite le tombeau de Mégaréus. » On » vous montrera, dit Pausa» nias, le foyer sacré de ces » Dieux appellés Prodomées, » à qui l'on dit que Mégaréus » sacrifia, avant que de jetter » les fondemens des nouvelles » murailles dont il entoura la » ville. Près de ce lieu est une » grosse pierre, où l'on assure » qu'Apollon se débarrassa de » sa lyre, lorsqu'il voulut met» tre la main à l'œuvre avec

» Alcathoüs, & lui aider à bâ-
» tir ces murailles. »

Au haut de la citadelle il y avoit un temple de Minerve, & dans ce temple une ſtatue de la Déeſſe qui étoit toute dorée à la réſerve du viſage, des mains & des pieds qui étoient d'ivoire. Là ſe voyoit encore un temple de la même Déeſſe ſous le nom de Minerve Victoire, & une ſtatue ſous le nom de la Minerve d'Ajax. Près delà il y avoit autrefois un vieux temple d'Apollon bâti de briques; comme il tomboit de vétuſté, l'empereur Adrien l'avoit fait rebâtir de marbre blanc; on y voyoit deux ſtatues, l'une d'Apollon Pythius, l'autre d'Apollon Décathéphore, toutes deux ſemblables à ces ſtatues Égyptiennes qui étoient en bois. Pour l'Apollon dit Archigétès, il étoit tout d'ébene & dans le goût des ouvrages de l'école d'Égine. Après le temple d'Apollon étoit celui de Cérès Theſmophore. En deſcendant on voyoit le tombeau de Callipolis, fils d'Alcathoüs. Dans la rue qui menoit au Prytanée, on rencontroit le tombeau d'Ino; une baluſtrade de pierres & une grande quantité d'oliviers le déroboient preſque à la vue. Les Mégaréens avoient au ſujet d'Ino une tradition qui leur étoit particuliere; car, ils diſoient que ſon corps ayant été jetté ſur leurs côtes, Cléſo & Tauropolis toutes deux filles de Cléſon, fils de Lélex, lui donnerent la ſépulture, & ils ſe vantoient d'avoir donné les premiers à cette Ino le nom de Leucothoé; c'étoit dans cette perſuaſion qu'ils lui faiſoient tous les ans des ſacrifices.

Ils prétendoient avoir auſſi chez eux le tombeau d'Iphigénie, qu'ils aſſuroient être morte à Mégare. Adraſte avoit auſſi ſon tombeau à Mégare; on diſoit qu'en revenant chez lui après l'expédition de Thebes, il finit ſes jours dans cette ville où il mourut de vieilleſſe & du déplaiſir de la mort de ſon fils Égialée. Ces peuples avoient encore un temple de Diane, bâti, comme ils croyoient par Agamemnon, lorſqu'il vint à Mégare pour voir Calchas, & pour l'engager à le ſuivre au ſiege de Troie; ils aſſuroient que Ménippe, fils de Mégaréus, & Échépolis, fils d'Alcathoüs, étoient inhumés dans leur Prytanée. Près delà ils montroient une pierre, où, ſelon eux, Cérès après avoir long-tems cherché ſa fille ſe repoſa, & à force de l'appeller, la retrouva; c'eſt pourquoi, ils nommoient cette pierre Anaclétia; les femmes du païs pratiquoient tous les ans autour de cette pierre quelques cérémonies qui avoient rapport à cette tradition.

On voyoit dans la ville pluſieurs tombeaux, & entr'autres un que les Mégaréens avoient élevé en l'honneur de ceux qui périrent en combattant contre les Perſes; mais, le monument d'Éſymnus étoit ſur-tout remarquable. Le tombeau d'Alcathoüs

que l'on trouvoit après celui d'Éſymnus, étoit le lieu où les Mégaréens tenoient leurs archives. Enſuite, c'étoit le monument de Pyrgo qui fut la premiere femme d'Alcathoüs, avant qu'il eût épouſé Évechmé, fille de Mégaréus; on voyoit auſſi celui de ſa fille Iphinoé qui mourut vierge; c'eſt pourquoi, les filles du païs, avant que de ſe marier, honoroient ſon tombeau par des libations, & lui conſacroient leur premiere chevelure, comme les filles de Délos conſacroient autrefois la leur à Hécaergé & à Opis.

Avant que d'entrer dans le temple de Bacchus, on rencontroit le tombeau d'Aſtycratée & de Mento, fille de Polydus. Dans ce temple on avoit conſacré au Dieu une ſtatue, dont on ne voyoit que le viſage, parce que l'on tenoit le reſte caché. Elle étoit accompagnée d'un Satyre de marbre de Paros, qui étoit un ouvrage de Praxitele; l'un & l'autre étoient honorés ſous le nom de Bacchus, avec cette différence, que l'un étoit ſurnommé Patroüs, l'autre Daſyllus, & l'on prétendoit que c'étoit Euchénor, fils de Cœranus & petit-fils de Polydus, qui avoit fait la conſécration de cette derniere ſtatue. Après le temple de Bacchus étoit celui de Vénus Praxis; ſa ſtatue étoit d'ivoire, & c'étoit le plus ancien monument que l'on eût vu dans ce temple. On y voyoit auſſi la déeſſe Pitho ou de la Perſuaſion, & la déeſſe Parégore ou de la Conſolation, qui étoient des ouvrages de Praxitele. L'Amour, le Déſir & la Paſſion avoient auſſi là leurs ſtatues faites par Scopas; cet excellent ouvrier les avoit repréſentés auſſi diverſement que leurs propriétés & leurs noms étoient différens. Enſuite, on trouvoit le temple de la Fortune; la ſtatue de la Déeſſe étoit encore de Praxitele. Plus loin étoit un ancien temple où l'on voyoit les Muſes & un Jupiter en bronze; ces ſtatues étoient de Lyſippe.

Le tombeau de Corœbe étoit une des curioſités de Mégare. Il étoit dans la place publique. Une inſcription en vers Élégiaques contenoit l'aventure de Pſamathé & celle de Corœbe. Pour lui, il étoit repréſenté tuant le monſtre Pœné. Auprès du monument de Corœbe étoit celui de cet Orſippus, qui, pour combattre aux jeux Olympiques, s'étant préſenté avec une ceinture ſuivant l'ancien uſage des athletes, parut enſuite tout nu dans la carriere, & ne laiſſa pas d'être couronné. On dit qu'il ne fit pas moins bien le devoir de Général d'armée, & qu'il étendit les frontieres des Mégaréens. Pour moi je crois, dit Pauſanias, qu'il laiſſa tomber ſa ceinture exprès, parce qu'il avoit éprouvé que l'on court bien mieux, quand on n'a rien qui embarraſſe. En ſortant de la place, ſi on deſcendoit dans une rue qui alloit tout droit, & que l'on prît enſuite

ſur la droite, on trouvoit le temple d'Apollon dit Proſtatérius : là on voyoit un Apollon, une Diane, une Latone, & d'autres ſtatues qui étoient fort belles & de la façon de Praxitele. Latone étoit repréſentée avec ſes enfans. Vers la porte Nymphade il y avoit un lieu d'exercice fort ancien, & au milieu une pyramide de hauteur médiocre qu'il leur avoit plu de nommer Apollon Carnéus. On voyoit enſuite un temple de Lucine ; voilà à peu près toutes les curioſités de la ville de Mégare.

VI. La ville de Mégare étoit bâtie ſur deux rochers, s'étendant au ſud ſud-eſt, & à l'oueſt nord-oueſt, environ à une lieue de la côte du golfe Saronique. On apperçoit encore ſes anciennes bornes qui comprennent ces deux rochers & une partie de la plaine au ſud ; mais, il n'y a plus préſentement qu'un bourg ſur un de ces rochers, compoſé de maiſons chétives, dont les murailles ne ſont que de pierres rompues, tirées de ſes ruines, & de terre cuite au ſoleil, couvertes de faſcines & de terre. Elles ſont bâties les unes joignant les autres, & n'ont qu'un étage, on en compte environ trois ou quatre cens.

On remarque à Mégare pluſieurs belles inſcriptions ; entr'autres une de l'impératrice Sabine, femme de l'empereur Adrien, à laquelle on donne la qualité de nouvelle Cérès, ΝΕΑΝ ΔΗΜΗΤΡΑ.

On voit les fondemens d'un petit bâtiment quarré, dans les murailles vers la mer, à main gauche de la porte, & aux côtes duquel ſont deux grands marbres, qui font les deux côtés de l'entrée du bâtiment. Il y a ſur le côté une liſte des jeux & des combats publics, où quelqu'un avoit remporté la victoire. Spon prétend que c'étoit un *Sacellum* conſacré à quelque Héros ; mais, Wehler croit que c'étoit quelque gymnaſe. Il y a près delà un autre grand marbre de douze pieds de long, avec une inſcription dreſſée en l'honneur d'un gymnaſiarque par le Sénat & par le peuple. Sur le même marbre on voit une autre inſcription de ſon fils, qui avoit le même office ; & une autre encore après, qui contient l'Édit du Sénat & du peuple, honorant Démétrius, fils de Praxion.

MÉGARE, *Megara*, Μέγαρα, (*a*) ville de Sicile ſituée, au nord de Syracuſe ſur la côte orientale de l'iſle, près du golfe auquel elle donnoit ſon nom, & qui étoit auſſi appellé Xiphonius. Cette ville, qui, du tems de Strabon, étoit déjà ruinée, fut bâtie par une colonie, venue de la Mégaride, ſur les ruines de la ville d'Hybla, ſi connue par l'excellence de ſon miel. S'il ſe trouve dans les ca-

(*a*) Thucyd. pag. 413, 4to. Strab. pag. 267, 272. Plin. Tom. I. pag. 162. Ptolom. L. III. c. 4. Pomp. Mel. p. 150. Tit. Liv. L. XXIV. c. 30, 35. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XVI. pag. 120.

binets des Antiquaires, des médailles avec l'inſcription Μεγαρέων, qui ſoient antérieures au tems des Empereurs Romains, elles ſont de la colonie de Mégare en Sicile, qui porte une ancre pour revers, comme Mégare, capitale de la Mégaride. Il y en a qui appellent cette colonie Mégaris. Elle s'étoit miſe en devoir de réſiſter aux Romains, l'an 214 avant Jeſus-Chriſt; mais, ils la prirent d'aſſaut & la pillerent pour jetter la terreur dans l'eſprit des autres peuples.

MÉGARE, *Megara*, Μέγαρα, ville de l'Aſie mineure dans le Pont, ſelon Étienne de Byzance. Ortélius croit que c'eſt de cette ville que parle Ovide dans ce vers :

Et quos Alcathoi memorant à mœnibus ortos.

(*a*) Il y avoit pluſieurs autres villes du nom de Mégare, une dans la Macédoine, une dans la Moloſſide, une dans l'Illyrie, une dans la Syrie, une dans le Péloponnèſe, une enfin dans la Theſſalie.

MÉGARE, *Megara*, Μεγάρα, (*b*) fille de Créon, roi de Thebes. Hercule l'épouſa, lorſqu'il n'étoit encore que vers la fin de ſa dix-huitieme ou vers le commencement de ſa dix-neuvieme année. Elle lui fut donnée en mariage pour récompenſe de ce qu'il vint au ſecours de Créon contre Erginus, roi des Orchoméniens, ennemis des Thébains, & parce qu'il vainquit ce Prince. Pendant qu'Hercule étoit deſcendu aux Enfers, ſelon que le rapporte la Fable, Lycus voulut s'emparer du royaume de Thebes; & ne pouvant faire condeſcendre Mégare à l'épouſer, il ſe préparoit à la forcer de le faire; mais Hercule, revenu fort à propos, tua Lycus, & remit Créon ſur le trône de Thebes. Mais Junon, indignée de la mort de Lycus, fit devenir Hercule ſi furieux, qu'il tua Mégare, & les enfans qu'il avoit eus d'elle.

Suivant une autre tradition, Hercule ne tua point Mégare, mais ſeulement les enfans qui lui étoient nés de cette Princeſſe. Il la répudia dans la ſuite, ne pouvant ſupporter la vue d'une femme qui lui rappelloit ſans ceſſe le ſouvenir de la mort funeſte des fils qu'il avoit fait périr. On prétend même qu'il la maria à un Iolas ſon grand compagnon de voyage.

MÉGARÉENS, *Megarenſes*, Μεγαρέες, *ou* Μεγαρεῖς, nom des habitans de la Mégaride, ainſi que des villes du nom de Mégare. *Voyez* Mégaride & Mégare.

MÉGARÉUS, *Megareus*, Μεγαρεύς, (*c*) fils de Neptune.

(*a*) Strab. pag. 752. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 120.

(*b*) Pauſ. pag. 75, 665. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 14, 15. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 294, 295.

(*c*) Pauſ. pag. 73, 74.

Voyez Mégare capitale de la Mégaride.

MÉGARÉUS, *Megareus*, (*a*) l'un des premiers de l'île de Chio, se joignit à ceux qui livrerent cette île à Memnon, Général des Perses.

MÉGARICI, les partisans de la secte Mégarique. *Voyez* Mégarique.

MÉGARIDE, *Megaris*, (*b*) Μεγαρὶς, païs de Grece, qui s'étendoit entre le golfe Saronique au levant, & celui de Corinthe à l'occident, & jusqu'à l'isthme de Corinthe au midi. Les habitans de ce païs étoient surnommés Νισαῖοι Μεγαρῆς. Théocrite les distingue de ceux de Sicile, en disant d'eux, qu'ils etoient de grands maîtres en l'art de naviger.

Il y en a qui prétendent que du tems de Codrus les Héraclides entrerent dans la Mégaride, à la sollicitation & avec le secours des Messéniens & des Corinthiens, après avoir manqué leur entreprise sur Athenes; & qu'ils y bâtirent Mégare, & la peuplerent de Doriens, qui apporterent leur Dialecte à la place de l'Ionique, en chassant les Ioniens qui l'avoient habitée jusques là. Ils firent plus; ils abattirent le cippe que Thésée y avoit élevé & chargé de deux inscriptions; l'une sur la face qui regardoit le Péloponnèse, marquoit l'entrée dans ce païs; & l'autre, l'entrée dans l'Ionie. Ce monument avoit subsisté 150 ans.

Les peuples de la Mégaride prétendoient que les nymphes Sithnides étoient originaires de leur païs, & que d'une de leurs filles Jupiter avoit eu, du tems de Deucalion, un fils qui avoit donné son nom au Royaume; mais, cette prétention n'est appuyée sur aucun monument. Pausanias dit seulement que Mégarus, du tems du Déluge, attiré par le cri des grues qui s'étoient retirées sur une montagne, à laquelle le nom de Gérania en étoit resté, y avoit trouvé un asyle pour se garantir de la fureur des débordemens. Sur quoi *voyez* l'article de Mégare.

La Mégaride renfermoit, outre Mégare, deux autres villes, l'une est appellée Égosthene, Égisthene ou Égirusa, par les Auteurs différens qui en font mention; on y voyoit au tems de Pausanias le temple de Mélampus, fils d'Amythaon, dans lequel étoit une colomne sur laquelle étoit la statue d'un homme de petite stature; on y célébroit tous les ans la fête de Mélampus, à l'honneur duquel on faisoit des sacrifices. L'autre ville étoit Paga ou Pagæ; & ce nom laisse entendre que c'étoit autour de cette ville, qu'on trouvoit les eaux qui arrosoient le païs. Elle s'appelle aujourd'hui

(*a*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 12.

(*b*) Ptol-m. L. III. c. 15. Pomp. Mel. pag. 111. Strab. pag. 392. Plin. Tom. I. pag. 196. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 120. *& suiv.*

Livadoſta, au bord du golfe de Corinthe, près de l'iſthme, à vingt milles de Mégare. On y trouvoit le tombeau du héros Égialée, fils d'Adraſte, qui fut tué à la ſeconde guerre des Argiens contre Thebes. Ses amis & ſes proches porterent ſon corps à Paga, où il fut enterré.

Strabon joint encore à la Mégaride, la bourgade de Cromyon ou Crommyon, & dit que c'eſt la premiere place qui ſe trouve en ſortant des limites de Corinthe pour venir à Mégare. Mais, le plus grand nombre des Géographes anciens la placent dans le territoire de Corinthe.

Thucydide dit que la ville de Platées fut donnée par le jugement des Lacédémoniens, arbitres nommés par les Thébains, pour habitation aux exilés de Mégare, chaſſés, après qu'on eut puni pour l'exemple les plus coupables dans une révolte.

Mégarice étoit une petite ville de la Bithynie. Pomponius Méla & Strabon diſent que cette ville & celle d'Aſtacus avoient été bâties par les Mégaréens, qui avoient été pendant quelque tems maîtres des païs où elles étoient ſituées.

L'île Minoa, qui a un promontoire, & qui fut ainſi nommée, parce que Minos s'y étoit arrêté quelque tems avec ſa flotte, lorſqu'il vint pour punir la Grece, eſt ſituée aſſez près de Mégare. Elle fut priſe ſur les Mégaréens par Nicias, & deſtinée après cette conquête à ſervir de poſte d'obſervation aux Athéniens. Ils y établirent une forte garniſon, pour s'oppoſer aux entrepriſes & aux courſes des peuples du Péloponnèſe, qui y mettoient leurs galères en embuſcade; & il fut ordonné & convenu que les Mégaréens ne pourroient jamais, ſous quelque prétexte que ce fût, y faire aborder, ni arrêter aucun de leurs vaiſſeaux.

C'eſt dans l'enceinte de la Mégaride que l'on trouve ces rochers, auxquels Strabon donne ſix milles d'étendue, devenus infâmes par les cruautés de Sciron, qui réduiſoit ceux qui arrivoient, ou qui étoient jettés ſur ces côtes, au honteux miniſtère de lui laver les pieds, & de l'aider à ſe chauſſer, & qui abuſant de leur ſituation, les précipitoit d'un coup de pied dans la mer. Un monſtre, que Pauſanias croit être une tortue de mer, accoutumé à ſa proie, cantonné dans quelque creux de rocher, rendoit inutiles les efforts que ces malheureux faiſoient pour ſe ſauver à la nage, & les entraînoit dans ſon repaire, où il les égorgeoit, s'ils n'étoient pas briſés par les pointes des rochers ſur leſquels ils rouloient en tombant dans la mer. Théſée le punit du même genre de mort, & purgea le monde de ce barbare, que Jupiter Hoſpitalier avoit laiſſé ſi long-tems impuni. C'eſt de ces rochers que Stace nous parle.

Infames Scirone petras, Scyllæaque rura
Purpureo regnata Seni.

Si Strabon place ces rochers dans l'Attique, ſon ſentiment touchant cette poſition ne peut être fondé que ſur les fréquentes révolutions, qui faiſoient ſouvent paſſer les Mégaréens ſous la puiſſance des Athéniens.

MÉGARIDE, *Megaris*, (*a*) Μεγαρὶς, iſle ſur la côte d'Italie, ſelon Pline. Ce Géographe la place entre Pauſilype & Naples. Il y a apparence que c'eſt cette iſle, que Stace appelle *Megalia* dans ce vers :

Quaque ferit curvos exerta Megalia fluctus.

On la nomme aujourd'hui l'iſle de l'Œuf, à cauſe de ſa figure ovale ; & la forteresſe qui eſt bâtie deſſus, s'appelle le château de l'Œuf.

MÉGARIQUE, *Megarica*, (*b*) nom d'une ſecte de Philoſophes. Euclide de Mégare fut le fondateur de cette ſecte, qui s'appella auſſi l'Ériſtique ; Mégarique, de la part de celui qui préſidoit dans l'école ; Ériſtique de la maniere contentieuſe & ſophiſtique dont on y diſputoit. Ces Philoſophes avoient pris de Socrate l'art d'interroger & de répondre ; mais, ils l'avoient corrompu par la ſubtilité du ſophiſme & la frivolité des ſujets. Ils ſe propoſoient moins d'inſtruire que d'embarraſſer, de montrer la vérité que de réduire au ſilence. Ils ſe jouoient du bon ſens & de la raiſon. On compte parmi ceux qui excellerent particuliérement dans cet abus du tems & des talens, Euclide de Mégare, Eubulide, Alexinus, Euphante, Apollonius Cronus, Diodore Cronus, Ichthyas, Clinomaque, & Stilpon. Nous allons dire un mot de chacun d'eux.

Euclide de Mégare reçut de la nature un eſprit prompt & ſubtil. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude. Il avoit lu les ouvrages de Parménide, avant que d'entendre Socrate. La réputation de celui-ci l'attira à Athenes. Alors, les Athéniens, irrités contre ceux de Mégare, avoient décerné la mort contre tout Mégaréen qui oſeroit entrer dans leur ville. Euclide, pour ſatisfaire ſa curioſité, ſans expoſer trop indiſcrétement ſa vie, ſortoit à la chûte du jour, prenoit une longue tunique de femme, s'enveloppoit la tête d'un voile, & venoit paſſer la nuit chez Socrate. Il étoit difficile que la maniere facile & paiſible de philoſopher de ce maître plût beaucoup à un jeune homme ſi bouillant. Auſſi Euclide n'eut guere moins d'empreſſement à le quitter, qu'il en avoit montré à le recher-

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 160. Stati. L. II. Syl. 2. v. 80.

(*b*) Diog. Laërt. pag. 158. *& ſeq.* Cicer. de Orator. L. III. c. 36. Rall. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 414, 415. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 136. *& ſuiv.*

cher. Il ſe livra aux ſectateurs de l'Éléatiſme ; & Socrate qui le regrettoit ſans doute, lui diſoit : *O Euclide, tu ſçais tirer parti des Sophiſtes, mais tu ne ſçais pas uſer des hommes.*

Euclide, de retour à Mégare, y ouvrit une école brillante, où les Grecs, amis de la diſpute, accoururent en foule. Socrate lui avoit laiſſé toute la pétulence de ſon eſprit, mais il avoit adouci ſon caractère. On reconnoît les leçons de Socrate dans la réponſe que fit Euclide à quelqu'un qui lui diſoit dans un tranſport de colere : » Je » veux mourir ſi je ne me venge. » Je veux mourir, reprit Eu» clide, ſi je ne t'appaiſe, & » ſi tu ne m'aimes comme au» paravant. »

Après la mort de Socrate, Platon & les autres diſciples de Socrate, effrayés, chercherent à Mégare un aſyle contre la tyrannie. Euclide les reçut avec humanité, & leur continua ſes bons offices juſqu'à ce que le péril fût paſſé, & qu'il leur fût permis de reparoître dans Athenes.

On nous a tranſmis peu de choſe des principes philoſophiques d'Euclide. Il diſoit dans une argumentation ; » L'on pro» cede d'un objet à ſon ſembla» ble ou à ſon diſſemblable. » Dans le premier cas, il faut » s'aſſurer de la ſimilitude ; dans » le ſecond, la comparaiſon » eſt nulle.

» Il n'eſt pas néceſſaire dans » la réfutation d'une erreur de » poſer des principes contrai» res ; il ſuffit de ſuivre les » conſéquences de celui que » l'adverſaire admet ; s'il eſt » faux, on aboutit néceſſaire» ment à une abſurdité.

» Le bien eſt un, on lui don» ne ſeulement différens noms. »

Il s'exprimoit ſur les Dieux & ſur la Religion avec beaucoup de circonſpection. Cela n'étoit guere dans ſon caractere ; mais, le ſort malheureux de Socrate l'avoit apparemment rendu ſage. Interrogé par quelqu'un ſur ce que c'étoient que les Dieux, & ſur ce qui leur plaiſoit le plus : *Je ne ſçais là-deſſus qu'une choſe*, répondit-il, *c'eſt qu'ils haïſſent les curieux.*

Eubulide le Miléſien ſuccéda à Euclide. Cet homme avoit pris Ariſtote en averſion, & il ne laiſſoit échapper aucune occaſion de le décrier. On compte Démoſthène parmi ſes diſciples. On prétend que l'orateur d'Athènes en apprit entr'autres choſes à corriger le vice de ſa prononciation. Il ſe diſtingua par l'invention de différens ſophiſmes dont les noms nous ſont parvenus. Tels ſont le menteur, le caché, l'électre, le voilé, le ſorite, le cornu, le chauve ; nous en donnerions des exemples s'ils en valoient la peine. Nous ne ſçavons qui nous devons mépriſer le plus, ou du Philoſophe qui perdit ſon tems à imaginer ces inepties, ou de ce Philétas de Cos, qui ſe fatigua tellement à les réſoudre qu'il en mourut.

Clinomaque parut après Eubulide. Il eſt le premier qui fit des axiomes, qui en diſputa, qui imagina des catégories, & autres queſtions de dialectique.

Clinomaque partagea la chaire d'Eubulide avec Alexinus, le plus redoutable ſophiſte de cette école. Zénon, Ariſtote, Ménédeme, Stilpon, & d'autres, en furent ſouvent impatientés. Il ſe retira à Olympie, où il ſe propoſoit de fonder une ſecte, qu'on appelleroit du nom pompeux de cette ville, l'Olympique. Mais, le beſoin des choſes de la vie, l'intempérie de l'air, l'inſalubrité du lieu dégoûterent ſes auditeurs; ils ſe retirerent tous, & le laiſſerent là ſeul avec un valet. Quelque tems après ſe baignant dans l'Alphée, il fut bleſſé par un roſeau, & il mourut de cet accident. Il avoit écrit pluſieurs livres que nous n'avons pas, & qui ne méritent guere nos regrets.

Alexinus, ou, ſi l'on aime mieux, Eubulide, eut encore pour diſciple Euphante. Celui-ci fut précepteur du roi Antigonus. Il ne ſe livra pas tellement aux difficiles minuties de l'école Ériſtique, qu'il ne ſe réſervât des momens pour une étude plus utile & plus ſérieuſe. Il compoſa un ouvrage de l'art de regner qui fut approuvé des bons eſprits. Il diſputa dans un âge avancé le prix de la tragédie, & ſes compoſitions lui firent honneur. Il écrivit auſſi l'hiſtoire de ſon tems. Il eut pour condiſciple Apollonius Cronus, qu'on connoît peu. Il forma Diodore, qui porta le même ſurnom & qui lui ſuccéda. On dit de celui-ci qu'embarraſſé par Stilpon en préſence de Ptolémée Soter, il ſe retira confus, ſe renferma pour chercher la ſolution des difficultés que ſon adverſaire lui avoit propoſées, & qui lui avoient attiré de la part de l'Empereur le ſurnom de Cronus, & qu'il mourut de travail & de chagrin. Ceuton & Sextus Empyricus le nomment cependant entre les plus fiers Logiciens. Il eut cinq filles, qui toutes ſe firent de la réputation par leur ſageſſe & leur habileté dans la dialectique. Philon, maître de Carnéade, n'a pas dédaigné d'écrire leur hiſtoire. Il y a eu un grand nombre de Diodores & d'Euclides, qu'il ne faut pas confondre avec les Philoſophes de la ſecte Mégarique. Diodore s'occupa beaucoup des propoſitions conditionnelles. On doute que ſes regles valuſſent mieux que celles d'Ariſtote & les nôtres. Il fut encore un des ſectateurs de la Phyſique atomique. Il regardoit les corps comme compoſés de particules indiviſibles, & les plus petites poſſibles, finies en grandeur, infinies en nombre; mais, leur accordoit-il d'autres qualités que la figure & la poſition? C'eſt ce qu'on ignore, & par conſéquent ſi ces atomes étoient les mêmes ou non que ceux de Démocrite.

Il ne nous reſte guere d'Ichthyas & de Clinomaque que le nom ; aucun Philoſophe de la ſecte ne fut plus célebre que Stilpon.

Stilpon fut inſtruit par les premiers hommes de ſon tems. Il fut auditeur d'Euclide, contemporain de Thraſymaque, de Diogene le Cynique, de Paſiclès le Thébain, de Diocles, & d'autres qui ont laiſſé une grande réputation après eux. Il ne ſe diſtingua pas moins par la réforme des penchans vicieux qu'il avoit reçus de la nature, que par ſes talens. Il aima dans ſa jeuneſſe les femmes & le vin. On l'accuſe d'avoir eu du goût pour la courtiſanne Nicarete, femme aimable & inſtruite. Mais, on ſçait que de ſon tems les courtiſannes fréquentoient aſſez ſouvent les écoles des Philoſophes. Laïs aſſiſtoit aux leçons d'Ariſtippe, & Aſpaſie fait autant d'honneur à Socrate qu'aucun autre de ſes diſciples.

Il eut une fille qui n'imita pas la ſévérité des mœurs de ſon pere ; & il diſoit à ceux qui lui parloient de ſa mauvaiſe conduite : *Je ne ſuis pas plus déshonoré par ſes vices, qu'elle n'eſt honorée par mes vertus.* Quelle apparence qu'il eût oſé s'exprimer ainſi, s'il eût donné à ſa fille l'exemple de l'incontinence qu'on lui reprochoit ! Le refus des richeſſes que Ptolémée Soter lui offroit après la priſe de Mégare, montre qu'il fut au-deſſus des grandes tentations de la vie. *Je n'ai rien perdu*, diſoit-il à ceux qui lui demandoient l'état de ſes biens, pour qu'ils lui fuſſent reſtitués, après le pillage de ſa patrie par Démétrius, fils d'Antigonus ; *il me reſte mes connoiſſances & mon éloquence.* Le vainqueur fit épargner ſa maiſon & ſe plut à l'entendre.

Il avoit de la ſimplicité dans l'eſprit, un beau naturel, une érudition très-étendue. Il jouiſſoit d'une ſi grande célébrité, que s'il lui arrivoit de paroître dans les rues d'Athenes, on ſortoit des maiſons pour le voir. Il acquit un grand nombre de ſectateurs à la Philoſophie qu'il avoit embraſſée. Il dépeupla les autres écoles. Métrodore abandonna Théophraſte pour l'entendre ; Clitarque & Simmias, Ariſtote ; & Péonius, Ariſtide. Il entraîna Phraſidémus le Péripatéticien, Alcimus, Zénon, Cratès, & d'autres. Les dialogues qu'on lui attribue ne ſont pas dignes d'un homme tel que lui. Il eut un fils, qui cultiva auſſi la Philoſophie, & qu'on compte parmi les maîtres de Pyrrhon.

Les ſubtilités de la ſecte Ériſtique conduiſent naturellement au Scepticiſme. Dans la recherche de la vérité, on part d'un fil qui ſe perd dans les ténebres, & qui ne manque guere d'y ramener, ſi on le ſuit ſans diſcuſſion. Il eſt un point intermédiaire où il faut ſçavoir s'arrêter ; & il ſemble que l'ignorance de ce point ait été le vice principal de l'école de Mégare

& de la ſecte de Pyrrhon.

Il nous reſte peu de choſe de la Philoſophie de Stilpon, & ce peu encore eſt-il fort au-deſſous des talens & de la réputation de ce Philoſophe.

Il prétendoit qu'il n'y a point d'univerſaux, & que le mot *homme*, par exemple, ne ſignifioit rien d'exiſtant.

Le ſouverain bien, ſelon lui, c'étoit de n'avoir l'ame troublée d'aucune paſſion.

On le ſoupçonnoit dans Athenes d'être peu religieux. Il fut traduit devant l'Aréopage & condamné à l'exil pour avoir répondu à quelqu'un qui lui parloit de Minerve, qu'elle n'étoit point fille de Jupiter, mais bien du ſtatuaire Phidias. Il dit une autre fois à Cratès qui l'interrogeoit ſur les préſens qu'on adreſſe aux Dieux & ſur les honneurs qu'on leur rend : *Étourdi, quand tu auras de ces queſtions à me faire, que ce ne ſoit pas dans les rues.* On raconte encore de lui un entretien en ſonge avec Neptune, où le dieu ne pouvoit être traité auſſi familiérement que par un homme libre de préjugés. Mais, de ce que Stilpon faiſoit aſſez peu de cas des Dieux de ſon païs, s'en ſuit-il qu'il fût athée? La conſéquence ne ſeroit pas juſte.

MÉGARIS. *Voyez* Mégare & Mégaride.

MÉGARUS, *Megarus*, (*a*) Μεγαρεύς, fils de Jupiter. *Voyez* Mégare, capitale de la Mégaride.

MÉGAS, *Megas*, Μέγας, (*b*) fut pere de Périmus qui tomba ſous les coups de Patrocle.

MÉGASTHENE, *Megaſthénes*, Μεγασθένης, (*c*) Auteur qui eſt aſſez ſouvent cité par Joſephe, par Euſebe, par Strabon, par Athénée, par Pline, & par quelques autres Anciens, comme ayant écrit les Antiquités des Indes, & y rapportant pluſieurs choſes touchant l'empire de Babylone & la puiſſance de Nabuchodonoſor, qui ont un très-grand rapport avec ce que nous en apprend l'Écriture. Mégaſthene étoit Grec, & avoit l'honneur d'être conſidéré de Séleucus, roi de Syrie, qui l'employa dans des Négociations auprès de Sandrorotene, roi des Indes. Il eut occaſion, pendant qu'il étoit à la cour de ce Prince, d'étudier l'hiſtoire & les mœurs du païs, & d'en voir pluſieurs Provinces, ce qui le mit en état dans la ſuite d'en écrire l'hiſtoire. Cet ouvrage eſt entiérement perdu. Il ne nous en reſte que ce qui s'en trouve cité dans Joſephe, dans Euſebe, & dans Strabon. Anne de Viterbe, fameux impoſteur, né en 1437, publia divers Auteurs anciens qu'il avoit forgés, entr'autres Mégaſthene, qu'il nomme Métaſthene, parce

(*a*) Pauſ. pag. 74.
(*b*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 695.
(*c*) Joſeph. Contra Apion. p. 1045. Strab. pag. 68. *& ſeq.* Athen. p. 153. 494. Plin. T. I. p. 317. *& ſeq.*

qu'il l'avoit trouvé ainſi écrit dans la verſion latine de Joſephe, faite par Rufin. Mais, ces livres, qu'il donna au public avec des commentaires de ſa façon, ſont aujourd'hui tombés dans le plus grand mépris, & perſonne n'oſeroit ſe ſervir de leur témoignage.

MÉGAZYBE, *Megazybus*, Μεγάζυβος, (*a*) fut envoyé dans l'Arabie, en qualité de Satrape, ſelon Xénophon. Il y en a qui, au lieu de Mégazybe, liſent Mégabyze.

MEGBIS, *Megbis*, Μεγβίς, (*b*) dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone, au nombre de cent cinquante. On croit que Megbis pourroit être le même que Mégabyze, qui eſt un nom Perſan.

MÉGERE, *Megæra*, Μέγαιρα, (*c*) une des Furies, la troiſieme de ces Déeſſes inexorables, dont l'unique occupation étoit de punir le crime, non-ſeulement dans les enfers, mais même dès cette vie, pourſuivant ſans relâche les ſcélérats par des remords qui ne leur donnoient aucun repos, & par des viſions effrayantes, qui leur faiſoient ſouvent perdre la raiſon.

Le nom de Mégere, dit Servius, marquoit ſon envie d'exécuter la vengeance céleſte, puiſqu'il vient de μεγαίρω, *invideo*, je porte envie, ou de μεγάλη ἔρις, *magna contentio*, grande conteſtation.

Au moment qu'il s'agiſſoit de faire mourir quelqu'un, c'étoit ordinairement Mégere dont les Dieux ſe ſervoient, comme nous le voyons dans le douzieme livre de l'Énéide, lorſque Turnus doit perdre la vie; & dans Claudien qui a employé la même Furie à trancher les jours de Rufin.

MÉGÈS, *Meges*, Μέγης, (*d*) fils de Phylée, partit pour le ſiege de Troie. Il commandoit quarante vaiſſeaux. Un jour Mégès, voyant Amphiclus près de fondre ſur lui, le prévient, lui perce la jambe & lui rompt tous les nerfs; les yeux d'Amphiclus ſont auſſitôt couverts d'épaiſſes ténebres. Mégès tua auſſi Pédée, fils d'Anthénor.

MÉGÈS, *Meges*, Μέγης, (*e*) capitaine Troyen, qui étoit repréſenté à Delphes avec ſon bras en écharpe, comme Leſchée de la ville de Pyrrha & fils d'Eſchylene nous le dépeint dans ſon Poëme ſur le ſiege de Troie; car, il dit que Mégès fut bleſſé par Admete d'Argos dans le combat que les Troyens ſoutinrent dans la nuit même que leur ville fut priſe.

MÉGILLA, *Megilla*, (*f*) dont Horace fait mention dans une de ſes Odes.

MÉGILLE, *Megillæ*, Μέγιλλα-

(*a*) Xenoph. p. 230.
(*b*) Eſd. L. I. c. 2. v. 30.
(*c*) Virg. Æneid. L. XII. v. 846. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 125. *& ſuiv.*
(*d*) Homer. Iliad. L. II. v. 132 *& ſeq.* L. V. v. 69. L. XV. v. 302. L. XVI. v. 313. *& ſeq.*
(*e*) Pauſ. pag. 658.
(*f*) Horat. L. I. Ode. 22. v. 11.

λα, (*a*) dame Lesbienne, très-riche, mais très-débordée dans ſes mœurs, comme on peut le voir dans Lucien.

MÉGILLUS, *Megillus*, (*b*) beau jeune homme de Corinthe, dont il eſt fait mention dans Lucien.

MÉGILLUS, *Megillus*, Μέγιλλος, (*c*) vint d'Élide avec Phériſtus en Sicile, où ils rétablirent la ville d'Agrigente, qui, après la guerre des Athéniens, avoit été ruinée par les Carthaginois.

MÉGISTE, *Megiſta*, *Megiſte*, Μέγιστη, (*d*) iſle de la mer de Lycie. Il y avoit une ville, qui n'exiſtoit déjà plus, du tems de Pline. Elle portoit le même nom que l'iſle. Tite-Live fait mention du port de Mégiſte. Il eſt auſſi fait mention de cette ville ſur une Médaille rapportée par Goltzius. Le mot *Mégiſte* veut dire très-grande.

MÉGISTONUS, *Megiſtonus*, Μεγιστόνους, (*e*) beau-pere du roi Cléomene, entra dans les vues de ce Prince, pour remettre en commun tous les biens des Spartiates, & par cette égalité relever la grandeur de leur patrie. Un jour, Mégiſtonus, ayant été attaqué par Aratus près d'Orchomene, fut battu, perdit trois cens hommes, & fut fait lui-même priſonnier. Ayant été envoyé depuis au ſecours des Argiens, il fut tué dans Argos en combattant.

MÉGISTUS, *Megiſtus*, (*f*) dont Cicéron fait mention dans une de ſes oraiſons contre Verrès.

MEGPHIAS, *Megphias*, Μεγάφης, (*g*) un de ceux qui, après la captivité de Babylone, ſignerent l'alliance que l'on fit avec le Seigneur.

MÉHERDATE, *Meherdates*, (*h*) fils de Vonone, & petit-fils de Phraate ou Phrahate, étoit en ôtage chez les Romains à la mort de Bardane, arrivée l'an de Jeſus-Chriſt 49. Les Parthes furent partagés ſur le choix de ſon ſucceſſeur. La plupart inclinoient pour Gotarze; quelques-uns lui préféroient Méherdate. A la fin Gotarze l'emporta ſur ſon concurrent, mais il ne fut pas plutôt monté ſur le trône, que les Parthes irrités de ſon luxe, de ſa molleſſe & de ſes cruautés, envoyerent ſecrétement à Rome prier l'Empereur de leur envoyer Méherdate, qu'ils vouloient rétablir dans le Royaume de ſes peres.

Leurs députés, ayant été introduits dans le Sénat, repréſenterent qu'ils ne venoient pas comme des ſujets rebelles à l'illuſtre maiſon des Arſacides, dont ils connoiſſoient l'étroite allian-

(*a*) Lucian. Tom. II. p. 713. *& ſeq.*
(*b*) Lucian. T. I. p. 219, 446.
(*c*) Plut. T. I. p. 253.
(*d*) Plin. Tom. I. pag. 285. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 22. Ptolem. L. V. c. 3.
(*e*) Plut. Tom. I. p. 807, 809, 1044. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. pag. 322.
(*f*) Cicer. in Verr. c. 52.
(*g*) Eſdr. L. II. c. 10. v. 20.
(*h*) Tacit. Annal. L. XI. c. 10. L. XII. c. 10. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 204. *& ſuiv.*

ce avec le peuple Romain, puiſqu'ils demandoient pour Roi le fils de Vonone & le petit-fils de Phraate, en la place de Gotarze dont la tyrannie étoit également inſupportable à la nobleſſe & au peuple, & qui, après avoir fait égorger ſes freres & tous ſes proches à quelque degré que ce fût, mettoit le comble à ſes inhumanités par le meurtre des petits enfans, & celui des femmes enceintes; Prince efféminé pendant la paix, malheureux dans la guerre, & qui n'avoit de courage que pour verſer le ſang des foibles & des innocens. Que les Romains, en conſidération de l'ancienne amitié qui les avoit unis avec les Parthes par un traité ſolemnel, devoient ſecourir des alliés puiſſans qui ne leur cédoient le premier rang que par reſpect; que la raiſon qui les engageoit à envoyer les enfans de leurs Rois en ôtages à Rome, c'étoit afin d'avoir recours à l'Empereur & au Sénat, pour recevoir un meilleur Roi formé par leurs leçons, & accoutumé à leurs mœurs, quand ils ſe verroient opprimés par celui qui ſeroit actuellement ſur le trône.

Claude répondit à cette harangue avec un air de grandeur, exaltant beaucoup la puiſſance de l'empire Romain, & tenant compte aux Parthes de leur ſoumiſſion. Pour lui, il s'égaloit à Auguſte, à qui ils étoient venus demander un Roi, ſans dire un mot de Tibere, quoiqu'il leur eût envoyé, non pas un, mais pluſieurs Rois. Alors, s'adreſſant à Méherdate qui étoit préſent, il l'exhorta à ſe ſouvenir qu'il alloit commander à des hommes & non pas à des eſclaves, à ſe regarder lui-même comme leur chef, & non pas comme leur tyran, & à exercer la juſtice & la clémence, vertus qui le rendroient d'autant plus cher à des peuples barbares, qu'elles leur étoient moins connues. Enſuite, il fit valoir aux Ambaſſadeurs l'éducation, que le jeune Prince avoit reçue à Rome, ainſi que la modeſtie & la retenue dont il avoit donné juſques-là des preuves, les exhortant au reſte à ſupporter les défauts de leurs Souverains, les fréquentes révolutions étant toujours funeſtes aux États. Il ajouta que les Romains s'étoient élevés à un ſi haut point de gloire, que ſe mettant peu en peine de l'augmenter, ils aimoient mieux employer leur puiſſance à calmer les troubles des nations étrangeres, qu'à ſe les aſſujettir. C. Caſſius, qui commandoit en Syrie, fut chargé de conduire ce jeune Prince juſque ſur les bords de l'Euphrate.

C. Caſſius, ayant fait appeller les chefs de la faction de Méherdate auprès de Zugma, où il s'étoit campé, parce que c'étoit l'endroit où il étoit plus facile de paſſer l'Euphrate, le leur remit, en l'avertiſſant que les premiers mouvemens des Barbares étoient impétueux, mais qu'ils ſe ralentiſſoient aiſément, juſqu'à paſſer quelque-

fois de la faveur à la perfidie ; qu'ainſi il profitât de l'ardeur de ſes amis, & ne lui donnât pas le tems de ſe refroidir. Ce conſeil étoit ſalutaire, mais il demeura ſans exécution par la fraude d'Abbarus, roi des Arabes, qui étoit venu le recevoir avec les principaux de ſon parti. Car, il retint pluſieurs jours à Edeſſe ce jeune Prince, qui n'avoit pas encore aſſez d'expérience, & qui croyoit que la ſouveraine puiſſance conſiſtoit dans le luxe, dans les plaiſirs & dans le faſte. Et quoique Carrhene l'exhortât à venir en diligence, l'aſſurant que tout étoit prêt à le recevoir, pourvu qu'il ne perdît point de tems, il ne prit pas la route de Méſopotamie qui étoit la plus courte, mais ſe détourna pour paſſer par l'Arménie, dont l'hiver rendoit alors les chemins peu praticables.

A la fin cependant, après avoir eſſuyé d'extrêmes fatigues en traverſant des montagnes couvertes de neiges, ils deſcendirent dans les plaines où ils joignirent leurs troupes à celles de Carrhene. Alors, ayant paſſé le Tigre, ils traverſerent le païs des Adiabéniens, dont le roi Izate avoit feint de s'unir avec Méherdate, quoique dans le cœur il fût attaché aux intérêts de Gotarze. Chemin faiſant, ils prirent la fameuſe ville de Ninive, autrefois la capitale d'Aſſyrie, & le château d'Arbeles ſi célebre par la bataille qui décida entre Alexandre & Darius, & abattit entiérement la puiſſance des Perſes.

Cependant, Gotarze n'ayant pas encore eu le tems de raſſembler toutes ſes forces, oppoſoit à l'ennemi le fleuve Corma qui lui ſervoit de rempart ; & quoiqu'on l'invitât fréquemment au combat, par des défis, des inſultes & des menaces, il tiroit la guerre en longueur, changeant ſouvent de place, & envoyoit cependant ſes Emiſſaires dans le camp de ſon rival, pour lui débaucher ſes alliés, & les porter à l'abandonner. En effet, Izate, roi des Adiabéniens, & après lui Abbarus, roi des Arabes, ſe retirerent avec leurs troupes, par un effet de leur inconſtance naturelle. Car, l'expérience a fait connoître que ces étrangers ne venoient demander des Rois à Rome que pour les trahir bientôt après. Gotarze, devenu le plus fort & plus fier par la déſertion des meilleures troupes de ſon adverſaire, accepta la bataille que Méherdate lui préſenta, dans la crainte de ſe voir entiérement abandonné. Le combat fut ſanglant & la victoire long-tems diſputée, juſqu'à ce que Carrhene, après avoir renverſé ceux des ennemis qu'il avoit en tête, ſe laiſſant trop emporter à l'ardeur de les pourſuivre, fut enveloppé & pris par un gros de Parthes encore frais. Méherdate, ayant perdu avec ce Général tout l'eſpoir qu'il avoit de vaincre, ajouta légerement foi aux pro-

meſſes de Parrhace, l'un des cliens de ſon pere. Mais, ce traître le chargea de chaînes, & le livra au vainqueur. Gotarze, lui ayant reproché qu'il n'étoit point ſon parent, ni de la race des Arſacides, mais un étranger & un Romain, lui fit couper les oreilles & le laiſſa vivre pour ſe faire honneur de ſa clémence, & en même-tems pour qu'il fût la honte des Romains.

MEHUSIM, *Mehuſim*, (*a*) fut pere d'Abitob & d'Elphaal.

Il y en a qui, au lieu de Mehuſim, liſent Huſim, une des femmes de Saharaïm, & ce ſentiment eſt appuyé ſur celui des Septante.

MÉJARCON, *Méjarcon*, (*b*) ville de Paleſtine, dans la tribu de Dan.

MÉLA [POMPONIUS]. *Voyez* Pomponius Méla.

MELÆ. *Voyez* Meles.

MELÆA, (*c*) lieu de Grece, ſi nous en croyons Ortélius, qui cite Thucydide au commencement du cinquieme livre de ſon hiſtoire. Mais, il n'y a point de Melæa, nom de lieu dans Thucydide. On voit ſeulement *Itonenſes* & *Melæi*, qualifiés *finitimi*, voiſins, & *coloni* du peuple de Locres, à qui ils donnoient alors beaucoup d'affaires. Cela obligea les Locriens de s'allier avec les Athéniens, ce qu'ils n'auroient point fait, ſi ces deux peuples voiſins, qui étoient des colonies ſorties de chez eux, ne les euſſent alors embarraſſés. D'Ablancourt a bien défiguré cet endroit dans ſa traduction.

MELÆNIS. *Voyez* Mélanide.

MÉLAMBIUM, *Melambium*, (*d*) ville de Grece, dans la Theſſalie. Elle étoit ſituée dans le territoire de Scotuſſa. Tite-Live & Polybe en font mention. Philippe campa près de cette ville, l'an 197 avant J. C.

MÉLAMPE, *Melampus*, Μελάμπους, un des dieux Dioſcures, ſelon Cicéron. *Voyez* Dioſcures.

MÉLAMPE, *Melampus*, Μελάμπους, (*e*) Argien, fils d'Amythaon, & petit-fils de Créthée & de Tyro, fut à la fois un fameux devin & un habile médecin. Son nom lui venoit de ce que ſa mere l'avoit expoſé couvert, à l'exception des pieds que le ſoleil noircit. Il vivoit du tems de Prœtus, roi des Argiens, vers l'an du monde 2655, & 1380 avant Jeſus-Chriſt, & non pas après Empédocle, comme quelques-uns ſe le ſont imaginé.

Nélée, roi de Pylos, avoit, dit Homere, une fille nommée

(*a*) Paral. L. I. c. 8. v. 11.
(*b*) Joſu. c. 19. v. 46.
(*c*) Thucyd. p. 346.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 6.
(*e*) Pauſ. pag. 83, 116, 285, 484. Herod. L. II. c. 49. L. IX. c. 33. Homer. Odyſſ. L. XI. v. 279. *& ſeq.* L. XV. v. 212. *& ſeq.* Virg. Georg. L. III. v. 550. Lucian. Tom. II. pag. 39. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 119. Tom. III. pag. 253, 254. Tom. VI. pag. 97, 216, 217.

Péro, qui par ſa beauté & ſa ſageſſe fut la merveille de ſon tems. Tous les Princes voiſins la recherchoient en mariage ; mais, Nélée ne la voulut promettre qu'à celui qui lui ameneroit de Phylacé les bœufs d'Iphiclus. C'étoit une entrepriſe très-difficile & très-périlleuſe ; il n'y eut que Mélampe, qui eut l'audace de l'entreprendre. Les arrêts des Dieux, les bergers qui gardoient ces bœufs, & les liens où il fut retenu, l'empêcherent de l'exécuter. Mais, après que les jours & les mois en s'écoulant eurent achevé l'année, Iphiclus délivra Mélampe ſon priſonnier, pour le récompenſer de ce qu'il lui avoit expliqué les anciens oracles. Mélampe lui avoit découvert ce que les anciennes prophéties avoient annoncé, qu'il n'auroit des enfans que par le ſecours d'un devin, qui inſtruit par un vautour, lui en donneroit le moyen.

Homere dit ailleurs, au ſujet de Mélampe, » qu'il de» meuroit anciennement dans » la ville de Pylos, où il poſſé» doit de grandes richeſſes & » habitoit un ſuperbe Palais ; » mais qu'enſuite il avoit été » forcé de quitter ſa patrie & » de ſe retirer dans un autre » païs, pour s'éloigner de Né» lée ſon oncle, qui étoit » le plus fier & le plus glo» rieux des mortels, & qui lui » ayant enlevé des biens infinis, » les retint un an entier. Ce » pauvre malheureux alla à la » ville de Phylacus pour exé» cuter une entrepriſe très» difficile à laquelle il s'étoit » engagé ; mais, il fut retenu » priſonnier dans le palais de » Phylacus, où il ſouffrit beau» coup de maux à cauſe de la » fille de Nélée, & de la vio» lente impreſſion que les ter» ribles Furies avoient faite ſur » ſon eſprit. Mais enfin, il évita » la mort, & il fit par ſon ha» bileté ce qu'il n'avoit pu faire » par la force ; il emmena les » bœufs de Phylacus à Pylos, » & voyant que Nélée ne vou» loit pas lui tenir la parole » qu'il lui avoit donnée, il le » vainquit dans un combat ſin» gulier, & le força de lui » donner ſa fille pour ſon frere » Bias ; après quoi il ſe retira à » Argos, où le deſtin vouloit » qu'il regnât ſur les peuples » nombreux des Argiens. Il s'y » maria, & y bâtit un magni» fique Palais. Il eut deux fils, » Antiphate & Mantius, tous » deux pleins de valeur. »

Mélampe, pour ſervir le reſſentiment de ſon oncle Nélée, & pour faire épouſer ſa fille Péro à ſon frere Bias, ſe chargea d'aller enlever en Theſſalie les bœufs d'Iphiclus, & il s'en chargea, quoiqu'il ſçût les maux qui devoient lui en arriver. C'eſt ce qu'Homere appelle un deſſein ſuggéré par les Furies ; car, il n'y avoit qu'un Furieux qui pût ſe charger d'une pareille entrepriſe. Mais, ainſi s'accompliſſoient les décrets de Jupiter, qui vouloit que ce Mé-

lampe allât enſeigner à Phylacus les remedes néceſſaires pour mettre ſon fils Iphiclus en état d'avoir des enfans, & Dieu ſe ſert également de la ſageſſe & de la folie des hommes pour l'exécution de ſes deſſeins. Mélampe ayant promis à Phylacus qu'il lui enſeigneroit comment ſon fils Iphiclus pourroit avoir des enfans, pourvu qu'il lui donnât les bœufs qu'il s'étoit chargé d'emmener, & Phylacus ayant accepté ce parti, Mélampe donna à Iphiclus des remedes qui eurent tout le ſuccès qu'il en attendoit; car, Iphiclus eut un fils qui fut appellé Podarce.

Mélampe avoit épouſé une des filles de Prœtus, après avoir guéri ces Princeſſes qui étoient furieuſes, en leur donnant de l'hellebore qu'on nomma depuis *Melampodium*. Sous le regne d'Anaxagore, les femmes Argiennes ayant été attaquées d'une telle manie, que ne pouvant plus demeurer dans leurs maiſons, elles couroient les champs, Mélampe les fit revenir à leur bon ſens. Anaxagore, pour lui marquer ſa reconnoiſſance d'un ſi grand ſervice, lui céda la troiſieme partie de ſes Etats. Les deſcendans de Mélampe y regnerent pendant ſix générations.

» C'eſt Mélampe, ſelon Hérodote, qui a fait connoître aux Grecs le nom de Bacchus, & qui leur a enſeigné les cérémonies des ſacrifices qu'on lui offroit, & à faire la repréſentation de ce Dieu. Véritablement il ne leur a pas expliqué tout le reſte de ce myſtere; mais, les ſages qui ſont venus après lui, en ont donné plus de connoiſſance. Mélampe a donc inventé cette repréſentation de Bacchus, & les Grecs qui en ont été inſtruits, font, ſuivant ſes préceptes, toutes les choſes qu'on leur voit faire. Pour moi, je penſe que Mélampe étoit un homme ſçavant, qui s'étoit inſtruit dans l'art de la divination, & qu'il enſeigna aux Grecs pluſieurs choſes qu'il avoit appriſes lui-même des Égyptiens, & ſurtout le ſacrifice de Bacchus, en y apportant toutefois quelque changement. Car, je ne voudrois pas aſſurer que tout ce qu'on fait en Égypte à la fête de ce Dieu, ſoit ſemblable aux cérémonies qu'on y obſerve parmi les Grecs. Je ne dirai pas non plus que ce ſont les Égyptiens qui ont emprunté des Grecs, ou cette cérémonie, ou toute autre choſe que ce ſoit; mais plutôt il me ſemble que Mélampe a appris tout ce qui concerne le culte de Bacchus, de Cadmus & des autres Tyriens qui vinrent avec lui de Phénicie, dans le païs qu'on appelle aujourd'hui Béotie. »

Apollodore conte une choſe ſinguliere de Mélampe; ſçavoir, que ſes domeſtiques, ayant découvert une famille entiere de

ſerpens dans un vieux chêne, & tué ſur le champ le pere & la mere, lui en apporterent les petits, qu'il fit élever avec un grand ſoin; & que par reconnoiſſance ou autrement, ces animaux devenus grands, l'ayant trouvé un jour endormi, s'attacherent chacun à une de ſes oreilles, qu'ils nettoyerent avec leurs langues ſi parfaitement, qu'à ſon réveil il fut tout étonné de ce qu'il entendoit les converſations des animaux, & mille autres choſes où il ne comprenoit rien auparavant.

Il y a quelques livres de Médecine ſous le nom de Mélampe, mais qui ſont fort ſuſpects de ſuppoſition. On lui avoit élevé des Temples, & on lui offroit des ſacrifices.

MÉLAMPE, *Melampus*, (*a*) Μελάμπους, dont Virgile fait mention au dixieme livre de l'Enéide, étoit pere de Ciſſée & de Gyas. Le Poëte fait ce Mélampe compagnon des travaux d'Hercule. Il y en a qui croyent qu'il pourroit bien être le même que le précédent.

MÉLAMPE, *Melampus*, (*b*) Μελάμπους, un des chiens d'Acteon. Il fut le premier à aboyer contre ſon maître, après qu'il eut été changé en cerf.

MÉLAMPYGE, *Melampygus*, Μελάμπυγος. (*c*) *Voyez* Achémon.

MÉLANCHETE, *Melanchætes*, (*d*) un des chiens d'Acteon, ſelon Ovide.

MELANCHLENES, *Melanchlæni*, Μελάγχλαινοι, (*e*) terme qui veut dire des hommes vêtus de noir. Les habitans des iſles Caſſitérides étoient Mélanchlenes, au rapport de Strabon.

On a donné principalement ce nom à un peuple de la Sarmatie Aſiatique. Ptolémée place ce peuple dans les terres entre le Palus-Méotide & le Volga, & lui donne pour voiſins le païs de Mithridate, la Sapothrene, les Scymnites & les Amazones. Pline & Scylax de Caryande mettent les Mélanchlenes ſur la côte ſeptentrionale du pont Euxin. Le premier dit: » Le reſte du rivage » eſt occupé par des nations » farouches, comme les Mélan» chlenes, les Coraxes, qui » ſont partie de la Colchide, » &c. » Le ſecond dit de même: » Auprès des Coraxes ſont » les Mélanchlenes, & auprès » de ceux-ci les Colques. »

Hérodote met les Mélanchlenes dans les terres. » Depuis » l'Iſter juſqu'au Boryſthène, » dit-il, il y a dix journées de » chemin, autant du Boryſthène juſqu'au Palus-Méotide. » De la mer vers l'intérieur » des terres aux Mélanchlenes » qui habitent au deſſus des » Scythes, il y a vingt jour-

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 317. & *ſeq.*
(*b*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(*c*) Lucian. T. II. p. 608.
(*d*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(*e*) Strab. pag. 125. Ptolem. L. V. c. 9. Plin. Tom. I. p. 305. Herod. L. IV. c. 20, 109. & *ſeq.* Pomp. Mel. pag. 89, 99.

» nées de chemin, en comptant » deux cens ſtades pour une » journée, » c'eſt à-dire, vingt cinq milles. Hérodote leur donne ailleurs un Roi particulier. » Tous les Mélanchlenes, ajoute-t-il, portent » des habits noirs, & c'eſt de-» là que vient leur nom. Ce » ſont les ſeuls entre les Sarmates qui ſe nourriſſent de » chair humaine; ils ont les » mêmes coutumes que les » Scythes. » Pomponius Méla dit auſſi que les Mélanchlenes avoient été nommés ainſi à cauſe de leurs habits noirs.

MÉLANDEPTES, *ou* MÉLANDITES, (*a*) *Melandeptæ*, *Melanditæ*, Μελανδέπται, Μελανδίται, peuple dont parle Xénophon, dans ſa retraite des dix mille. Ortélius dit que ce peuple étoit en Aſie vers le pont Euxin. Il ſe trompe; il étoit dans la Thrace au nord de la Propontide, aux environs de Périnthe, au couchant de Sélibria. D'Ablancourt écrit Mélandeptes. Le Grec porte Μελανδέπται & Μελανδίται, ſelon les divers exemplaires.

MÉLANDITES. *Voyez* Mélandeptes.

MÉLANÉE, *Melaneus*, (*b*) un des chiens d'Actéon. Ce mot veut dire noir.

MÉLANÉE, *Melaneus*, (*c*) fameux Centaure, qui étoit un grand chaſſeur de ſangliers.

MÉLANÉE, *Melaneus*, (*d*) un de ceux qui périrent dans le combat qui ſe donna à la cour de Céphée, à l'occaſion du mariage de Perſée avec Andromaque.

Il y eut un Grec de ce nom, ſi adroit à tirer de l'arc, qu'il paſſa pour fils d'Apollon.

MÉLANIDE, *Melanis*, ſurnom qu'on a donné quelquefois à Vénus, & qu'on a formé du Grec μέλας, *obſcurus*, ténébreux, parce que cette Déeſſe aime le ſilence de la nuit, dans la recherche de ſes plaiſirs.

MÉLANION, *Melanion*, Μελανίων, le même qu'Hippomene. *Voyez* Hippomene.

MÉLANION, *Melanion*, (*e*) un des diſciples de Chiron, ſelon quelques Auteurs.

MÉLANIPPE, *Melanippus*; Μελάνιππος, nom que l'on confond ſouvent avec celui de Ménalippe. C'eſt pourquoi, il n'eſt pas rare de trouver l'un pour l'autre dans les Auteurs. *Voyez* Ménalippe.

MÉLANIPPE, *Melanippus*, Μελάνιππος, le jeune homme le mieux fait & le plus accompli de ſon tems, aima paſſionnément Cométhо, prêtreſſe de Diane Triclaria. *Voyez* Diane Triclaria.

MÉLANIPPE, *Melanippus*, Μελάνιππος, (*f*) fils de Mars & de Tritia, bâtit une ville qu'il

(*a*) Xenoph. p. 401.
(*b*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(*c*) Ovid. Metam. L. XII. c. 8.
(*d*) Ovid. Metam. L. V. c. 4.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 318.
(*f*) Pauſ. p. 441.

appella Tritia du nom de ſa mere.

MÉLANIPPE, *Melanippus*, Μελάνιππος, (*a*) capitaine Troyen, fils d'Hicétaon, ſe diſtingua pendant le ſiege de Troie. Hector, ayant vu Dolops ſon couſin-germain entre les mains de Ménélaüs & de Mégès, ſe mit à exciter ſes compagnons, & s'adreſſa ſur-tout à Mélanippe. Pendant que les Troyens jouiſſoient d'une profonde paix, il paiſſoit les troupeaux à Percote; mais, dès qu'il eut appris l'arrivée des vaiſſeaux des Grecs, il étoit revenu à Troie où il avoit déjà acquis beaucoup de réputation par ſa valeur, & il logeoit dans le palais de Priam, qui l'aimoit comme ſes enfans. Hector s'adreſſant à lui: » Quoi vaillant » Mélanippe, lui dit-il, abandonnerons-nous ainſi la victoire? N'êtes-vous point touché de la mort d'un couſin-germain, & ne voyez-vous » pas Ménélaüs & Mégès, empreſſés à le dépouiller de ſes » armes? Évitons cet affront, » ſuivez-moi, il n'eſt plus permis de combattre de loin » contre les Grecs; il faut ou » les tuer, ou nous réſoudre à » les voir ſe rendre maîtres d'Ilion, & paſſer tous ſes citoyens » au fil de l'épée. » En achevant ces mots, il marche le premier, & Mélanippe le ſuit.

D'un autre côté, Antiloque, enflammé par les paroles de Ménélaüs, s'avance hors des premiers rangs, & regardant tout autour de lui, lance ſon javelot; les Troyens épouvantés reculent pour l'éviter. Le trait mortel ne fut pas lancé en vain; il alla frapper au deſſous de la mammelle de Mélanippe, comme il ſe jettoit avec impétuoſité au milieu des hazards. Mélanippe bleſſé tombe, & Antiloque ſe jette ſur lui, pour le dépouiller de ſes armes.

MÉLANIPPE, *Melanippus*, Μελάνιππος, (*b*) autre capitaine Troyen, qui fut tué par Patrocle.

MÉLANIPPE, *Melanippus*, Μελάνιππος, (*c*) autre capitaine Troyen, qui tomba ſous les coups de Teucer, fils de Télamon.

MÉLANIPPE, *Melanippus*, Μελάνιππος, (*d*) compagnon du poëte Alcée, ſelon Hérodote.

MÉLANIPPE, *Melanippus*, Μελάνιππος, (*e*) Rhodien, dont le vaiſſeau fut le ſeul qui échappa un jour d'entre les mains d'Iphicrate, tandis que tous les vaiſſeaux de Syracuſe tomberent au pouvoir de ce Général.

MÉLANIPPE, *Melanippe*, Μελανίππη, (*f*) Nymphe, qui eut d'Itonus un fils nommé Béotus.

MÉLANIPPE, *Melanippe*, Μελανίππη, fille d'Eole, épou-

(*a*) Homer. Iliad. L. XV. v. 545, & *ſeq.*
(*b*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 695.
(*c*) Homer. Iliad. L. VIII. v. 276.
(*d*) Herod. L. V. c. 95.
(*e*) Xenoph. p. 589.
(*f*) Pauſ. p. 543.

ſa clandeſtinement Neptune de qui elle eut deux fils. Eole en fut ſi irrité, qu'il fit expoſer ces deux enfans, auſſitôt après leur naiſſance, & crever les yeux à Mélanippe, qu'il enferma dans une étroite priſon. Les jeunes Princes, ayant été trouvés & nourris par des bergers, délivrerent dans la ſuite leur mere de la priſon où elle étoit enfermée, & Neptune lui ayant rendu la vue, elle épouſa Métaponte, roi d'Icarie.

MÉLANIPPIDE, *Melanippides*, Μελανιππίδης. (*a*) Deux Poëtes Muſiciens ſe ſont illuſtrés dans la poëſie Lyrique, ſous le nom de Mélanippide. Le premier, qui floriſſoit vers la LXVe. Olympiade, étoit fils de Criton, ſelon Suidas, & natif de l'iſle de Mélos, l'une des Cyclades, ou de la ville de Milet, comme le dit Athénée en deux endroits. Le ſecond, petit-fils du premier, par une fille, vivoit ſoixante ans après, vers la LXXXe. Olympiade, à la cour de Perdiccas II, roi de Macédoine où il mourut. Peut-être celui-ci étoit-il Miléſien, & celui-là Mélien. On leur attribue à l'un & à l'autre pluſieurs Poëſies, dont il ſeroit fort difficile de faire entr'eux un juſte partage. Ils compoſerent des Dithyrambes, des poëmes Epiques, des Epigrammes, des Elégies, des Cantiques, &c. Athénée cite de l'un ou de l'autre, le poëme de Marſyas & celui des Danaïdes. St. Clément d'Alexandrie allegue d'après un Mélanippide, poëte Lyrique, un paſſage, qu'on peut traduire ainſi : *Écoutez-moi, ô pere des Dieux, l'admiration des vivans, & le ſouverain maître de l'ame immortelle.* On accuſoit l'un ou l'autre de mettre à la tête de ſes Dithyrambes, non des Antiſtrophes, ou petits prologues, comme il convenoit, mais des Anaboles, ou longues préfaces ; & c'eſt ſur quoi étoit fondée la raillerie du muſicien Démocrite de Chio, qui, au rapport d'Ariſtote, parodiant un vers d'Héſiode, diſoit au ſujet des Anaboles de Mélanippide : *Une longue préface eſt un grand mal pour quiconque l'a faite.* Il pouvoit ajouter, *& pour quiconque la lit.*

Plutarque met le jeune Mélanippide au nombre des premiers, qui corrompirent l'ancienne muſique par les nouveautés qu'ils y introduiſirent. Il paroît à la tête de ceux que le Poëte comique Phérécrate rendoit coupables de ces innovations trop hardies. Un paſſage de Plutarque le dit auteur du mode Lydien, qu'Ariſtoxene attribuoit à Olympe. Ce ſont deux époques bien différentes, en rapprochant tout, le plus qu'il eſt poſſible, puiſque le jeune Olympe fut contemporain du roi Midas, & par conſéquent d'Ho-

(*a*) Suid. Tom. II. pag. 120, 121. Xenoph. pag. 725. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 229, 230.

mere, & que le vieux Mélanippide floriſſoit dans la LXVe. Olympiade. Celui-ci figure auſſi parmi les Poëtes tragiques. Stobée cite de lui la Tragédie de Proſerpine, & l'on trouve quelques fragmens de ſes pieces Dramatiques dans les extraits de Grotius. Le Poëte-muſicien Philoxene fut diſciple de Mélanippide, après avoir été l'eſclave du Spartiate Agéſyle.

MÉLANIS, *Melanis. Voyez* Mélas.

MÉLANOPUS, *Melanopus*, Μελάνωπος, (*a*) Thébain qui fut envoyé à Lacédémone pour y conclure un traité de paix.

MÉLANOPUS, *Melanopus*, Μελάνωπος. *Voyez* Macartatus.

MÉLANOPUS, *Melanopus*, Μελάνωπος, (*b*) natif de Cumes, avoit fait un cantique en l'honneur d'Opis & d'Hécaërgé, où il diſoit que ces Déeſſes étoient venues du païs des Hyperboréens en Achaïe & à Délos.

MÉLANOPUS, *Melanopus*, Μελάνωπος, (*c*) qui étoit ordinairement oppoſé à Calliſtrate dans le Gouvernement, mais qui pluſieurs fois s'étoit laiſſé gagner par lui à force d'argent, avoit accoutumé de dire au peuple: » *Calliſtrate eſt toujours mon ennemi; mais pour cette fois je ſuis de ſon avis; il faut que le bien de la République l'emporte.*

MÉLANOPUS, *Melanopus*, Μελάνωπος, (*d*) dont il eſt fait mention dans la harangue de Démoſthene contre Timocrate.

MÉLANTAS, *Melantas*, Μελάντας. *Voyez* Bélitaras.

MÉLANTE, *Melantus*, (*e*) Μέλαντος, dont il eſt parlé dans Lucien.

MÉLANTHÉE, *Melanthius*, (*f*) fut pere d'Amphimédon, l'un des Pourſuivans de Pénélope.

MÉLANTHIDE [BACCHUS]. *Voyez* Mélanthus.

MÉLANTHIE, *Melanthia*, étoit, ſelon la fable, fille de Deucalion & de Pyrrha.

MÉLANTHIUS, *Melanthius*, Μελάνθιος, (*g*) capitaine Troyen, fut tué par Euryale, fils de Méciſtée.

MÉLANTHIUS, *Melanthius*, Μελάνθιος, (*h*) fils de Dolius. Homere dans ſon Odyſſée, s'étend beaucoup ſur ce Mélanthius. Un jour, ſuivi de deux bergers, il menoit à la ville les chevres les plus graſſes de tout ſon troupeau pour les Pourſuivans de Pénélope, & il rencontra ſur ſon chemin Ulyſſe & Eumée. Il ne les eut pas plutôt apperçus, qu'il les accabla d'injures avec toute ſorte d'indignités, ce qui penſa faire perdre pa-

(*a*) Xenoph. p. 590.
(*b*) Pauſ. p. 199.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 851, 852.
(*d*) Demoſth. Orat. in Timocrat. p. 792. *& ſeq.*
(*e*) Lucian. T. I. p. 230.
(*f*) Homer. Odyſſ. L. XXIV. v. 103.
(*g*) Homer. Iliad. L. VI. v. 36.
(*h*) Homer. Odyſſ. L. XVII. v. 212. *& ſeq.* L. XX. v. 173. *& ſeq.* L. XXII. v. 135. *& ſeq.*

lence à Ulyſſe. » Les voilà s'é-
» cria-t-il ; un fripon mene un
» autre fripon, & chacun cher-
» che ſon ſemblable. Dis-moi
» donc, vilain gardeur de co-
» chons, où menes-tu cet affa-
» mé, ce gueux dont le ventre
» vuide engloutira toutes les
» tables, & qui uſera ſes épau-
» les contre tous les chambran-
» les des portes dont il faudra
» l'arracher ? Voilà une belle
» figure que tu menes au palais
» parmi nos Princes ; crois-tu
» qu'il remportera le prix dans
» nos jeux, & qu'on lui donne-
» ra de belles femmes ou des
» trépieds ; il ſera trop heu-
» reux d'avoir quelques vieux
» reſtes ? Tu ferois bien mieux
» de me le donner pour garder
» ma bergerie, ou pour net-
» toyer ma baſſe-cour, & pour
» porter de la pâture à mes che-
» vraux ; je le nourrirois de petit
» lait, & il auroit bientôt un em-
» bonpoint raiſonnable. Mais,
» il eſt accoutumé à la fainéan-
» tiſe, & il aime mieux gueuſer
» que de travailler. Cependant,
» j'ai une choſe à te dire, &
» elle arrivera aſſurément ; c'eſt
» que s'il s'aviſe d'entrer dans
» le palais d'Ulyſſe, il aura
» bientôt les côtes rompues des
» eſcabelles qui voleront ſur
» lui. »

En finiſſant ces mots, il s'approche d'Ulyſſe, & en paſſant il lui donne un grand coup de pied de toute ſa force. Ce coup, quoique rude, ne l'ébranla point & ne le pouſſa pas hors du chemin ; il délibéra dans ſon cœur, s'il ſe jetteroit ſur cet inſolent, & s'il l'aſſommeroit avec ſon bâton, ou ſi l'élevant en l'air il le froiſſeroit contre la terre ; mais, il retint ſa colere, & prit le parti de ſouffrir. Eumée tança ſévérement ce brutal, & levant les mains au ciel, il fit à haute voix cette priere aux Nymphes du lieu : » Nym-
» phes des fontaines, filles de
» Jupiter, ſi jamais Ulyſſe a
» fait brûler ſur votre autel les
» cuiſſes des agneaux & des
» chevraux, après les avoir
» couvertes de graiſſe, exaucez
» mes vœux ; que ce Héros
» revienne heureuſement dans
» ſon palais, & qu'un Dieu le
» conduiſe. S'il revient, il ra-
» baiſſera bientôt cet orgueil
» & ces airs de Seigneur que
» tu te donnes, & l'inſolence
» avec laquelle tu nous inſul-
» tes ſans ſujet, quittant ton
» devoir pour venir te pro-
» mener dans la ville & fai-
» néanter, pendant que tes
» méchans bergers ruinent les
» troupeaux de ton maître. Ho,
» ho, répondit Mélanthius, que
» veut dire ce docteur avec ſes
» belles ſentences ? Puiſqu'il eſt
» ſi habile, je l'enverrai bientôt
» ſur un vaiſſeau loin d'Ithaque
» trafiquer pour moi. Plût aux
» Dieux que je fuſſe auſſi ſûr
» qu'aujourd'hui même Apol-
» lon tuera le jeune Téléma-
» que dans ſon palais avec ſes
» fleches, ou qu'il le fera tom-
» ber ſous les coups des Pour-
» ſuivans, que je le ſuis qu'U-
» lyſſe eſt mort, & qu'il n'y

» a plus de retour pour lui. »

En finiſſant ces mots, Mélanthius les quitte & prend les devans. Dès qu'il fut arrivé dans la ſalle, il s'aſſit à table avec les Princes vis-à-vis d'Eurymaque, auquel il étoit particuliérement attaché. Les Officiers lui ſervirent en même tems une portion des viandes, & la maîtreſſe de l'office lui préſenta le pain.

Cependant, Ulyſſe & Eumée arrivent & entrent dans le palais. Les Pourſuivans, touchés de pitié pour Ulyſſe, lui donnent tous, & le regardant avec étonnement, ils ſe demandoient les uns aux autres qui il étoit & d'où il venoit. Mélanthius, qui les vit dans cette peine, leur dit : » Pourſuivans de la plus » célebre des Reines, tout ce » que je puis vous dire ſur cet » étranger, car je l'ai déjà vu » ce matin, c'eſt que c'étoit » Eumée lui-même qui le con» duiſoit ; mais, je ne ſçais » certainement ni qui il eſt, ni » d'où il eſt. »

Un autre jour, Mélanthius amena de nouveau les chevres les plus graſſes de ſa bergerie pour le repas des Pourſuivans ; il avoit avec lui deux autres bergers ; ils lierent les chevres ſous le portique, & Mélanthius adreſſant inſolemment la parole à Ulyſſe : » Quoi, lui dit-il, » te voilà encore à importuner » ces Princes ? Ne veux-tu donc » pas ſortir de cette maiſon ? Je » vois bien que nous ne nous » ſéparerons point, avant que » d'avoir éprouvé la force de » nos bras. Il eſt ridicule que » tu ſois toujours à cette porte. » Il y a aujourd'hui tant d'au» tres tables où tu peux aller » mendier. » Ulyſſe ne daigna pas lui répondre ; il branla la tête ſans dire une parole, méditant le châtiment qu'il lui préparoit.

Lorſque ce Prince ſe fut fait connoître aux Pourſuivans, Mélanthius voulut les ſecourir. » Attendez un moment, dit-il » à l'un d'eux, je vais vous » apporter des armes ; car, je » ne doute pas qu'Ulyſſe & ſon » fils ne les aient ſerrées dans » leur appartement. » Il part en même tems, monte dans l'appartement d'Ulyſſe par un eſcalier dérobé. Il prend douze boucliers, autant de javelots & autant de caſques, & les porte aux Pourſuivans.

Quand Ulyſſe vit ſes ennemis ainſi armés, il ſentit ſon courage abattu & ſes forces diminuées, car l'affaire devenoit difficile. Se tournant donc vers Télémaque, il lui dit : » Mon » fils, ou nous ſommes trahis » par quelqu'une des femmes » du palais, ou c'eſt ici une » ſuite de la perfidie de Mélan» thius. Mon pere, répondit » Télémaque, c'eſt un effet de » mon imprudence, & il ne » faut accuſer que moi, qui, » en ſortant, ai oublié de fer» mer la porte, & me ſuis con» tenté de la pouſſer, je de» vois y prendre mieux garde ; » mais, il faut prévenir les

» ſuites fâcheuſes que cette fau-
» te pourroit avoir. » S'adreſ-
ſant donc à Eumée, il lui dit:
» Allez, Eumée, allez promp-
» tement fermer la porte, &
» tâchez d'éclaircir ſi ce ſont
» les femmes du palais qui nous
» trahiſſent, en aſſiſtant nos
» ennemis, ou ſi c'eſt Mélan-
» thius, je ſoupçonne plutôt ce
» dernier. »

Pendant qu'il parloit ainſi, Mélanthius étoit remonté à l'appartement pour en apporter des armes. Eumée, qui s'en apperçut, ſe rapprocha d'Ulyſſe en même tems, & lui dit: » Voilà
» l'homme que nous avions
» ſoupçonné avec juſtice; il va
» remonter, voulez-vous que
» je le tue, ou que je vous l'a-
» mene, afin que vous le pu-
» niſſiez vous-même de toutes
» ſes perfidies? Ulyſſe lui dit:
» Eumée, nous ſoutiendrons,
» Télémaque & moi, l'effort
» de tous ces ennemis, quel-
» que méchans qu'ils ſoient.
» Allez, Philœtius & vous,
» ſuivez le perfide, jettez-
» le à terre, liez-lui par der-
» riere les pieds & les mains
» enſemble, & l'attachant par
» le milieu du corps avec une
» corde, élevez-le juſqu'au
» haut d'une colomne près du
» plancher, fermez bien la
» porte, & laiſſez-le là tout en
» vie ſouffrir long-tems les pei-
» nes qu'il a méritées. »

Les deux Paſteurs exécutent ponctuellement cet ordre; ils montent après Mélanthius & ſe cachent pour l'attendre. Ce perfide fouille dans tous les coins pour chercher des armes. Ils ſe tiennent tous deux en embuſcade aux deux côtés de la porte en dehors. Ce malheureux, après avoir cherché par-tout, ſort portant d'une main un beau caſque, & de l'autre un vieux bouclier tout couvert de rouille, & qui avoit ſervi autrefois à Laërte, pendant qu'il étoit jeune; mais, on l'avoit négligé depuis ce tems-là, & ſes courroies étoient tout uſées. Quand il voulut paſſer le ſeuil de la porte, Eumée & Philœtius ſe jettent ſur lui, le prennent par les cheveux & le remenent dans la chambre où ils le jettent à terre, lui attachent par derriere les pieds & les mains enſemble, & le liant d'une bonne corde, ils le guindent au haut d'une colomne près du plancher, & en ſortant, Eumene lui dit d'un ton moqueur: » Mon pauvre
» Mélanthius, tu vas paſſer la
» nuit bien commodément &
» dans un bon lit, & tel que tu
» le mérites. Quand l'Aurore
» ſortira du ſein de l'Océan,
» elle ne pourra ſe dérober à
» ta vue; tu en appercevras
» les premiers rayons, & tu ne
» manqueras pas de partir pour
» amener aux Pourſuivans l'éli-
» te de tes troupeaux à l'ordi-
» naire. » En parlant ainſi, ils le laiſſent dans ces durs liens, ferment bien la porte, prennent le caſque & le bouclier & vont rejoindre Ulyſſe.

Notre perfide fut le dernier que l'on punit. Après que tous

les autres eurent ſubi la peine qu'ils avoient ſi bien méritée, on fit deſcendre Mélanthius dans la cour près du veſtibule, là on lui coupa le nez & les oreilles, & après l'avoir horriblement mutilé, on lui ôta la vie.

MÉLANTHIUS, *Melanthius*, Μελάνθιος, (*a*) dont parle Plutarque dans la vie de Phocion. On raconte, dit-il, qu'un jour les Athéniens, étant aſſemblés au théatre pour voir jouer quelque tragédie nouvelle, un des principaux acteurs ſur le point de venir ſur la ſcene, demanda un maſque de Reine, parce qu'il devoit jouer le rôle d'une Princeſſe, & un grand nombre de ſuivantes parées magnifiquement. Comme Mélanthius, qui faiſoit les frais du chœur, ne les fourniſſoit point, cet acteur s'emportoit & faiſoit attendre les ſpectateurs, ne voulant pas abſolument paroître. Enfin, Mélanthius, laſſé de ſes difficultés, le pouſſa par force au milieu du théatre, en lui criant: *Tu vois la femme de Phocion qui paroît en public avec une ſeule ſervante, & tu viens faire ici le glorieux & corrompre les mœurs de nos femmes.* Ce mot qui fut dit aſſez haut, ayant été entendu, tout le théatre le reçut avec applaudiſſement & de grands battemens de mains.

MÉLANTHIUS, *Melanthius*, Μελάνθιος, (*b*) Auteur Grec, qui a écrit de l'Attique. Athénée cite un traité de Mélanthius ſur les myſtères d'Éleuſis.

MÉLANTHIUS, *Melanthius*, Μελάνθιος, (*c*) Philoſophe de Rhodes, ſelon Cicéron. Il avoit beaucoup de douceur dans ſon ſtyle.

MÉLANTHIUS, *Malanthius*, Μελάνθιος, (*d*) Poëte tragique, qui vivoit du tems de Cimon. Il compoſa auſſi des élégies; ce qui a fait croire à Simler qu'il devoit diſtinguer Mélanthius le tragique, de Mélanthius l'élégiaque; mais, il y a apparence que c'étoit le même.

A juger des élégies de Mélanthius par ſon caractère d'eſprit, elles devoient être moins des plaintes que des odes Bachiques. Ceux, qui font mention de lui, nous le repréſentent comme un glouton. Au témoignage de Cléarque, il ſe plaignoit que la nature ne lui eût pas accordé un col de grue, pour ſentir plus long-tems l'impreſſion du plaiſir. De-là vient qu'Archippe, dans une de ſes comédies, le livre enchaîné aux poiſſons, pour en être à ſon tour dévoré. Nous ne connoiſſons de lui qu'un diſtique à la louange de Cimon, que Plutarque a cité dans la vie de ce grand homme.

MÉLANTHIUS, (*e*) *Melan-*

(*a*) Plut. T. I. p. 750.
(*b*) Athen p. 325.
(*c*) Cicer. Acad. Queſt. L. IV. c. 16.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 481. Athen. pag. 343. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 358, 359.
(*e*) Plin. Tom. II. pag. 689, 694.

thius, Μελάνθιος, fameux Peintre cité par Pline.

MÉLANTHO, *Melantho*, Μελανθὼ, (*a*) Nymphe qui avoit coutume de ſe divertir dans la mer, montée ſur le dos des dauphins. Neptune, étant amoureux de ſa beauté, prit la forme d'un de ces poiſſons, & après l'avoir portée quelque tems ſur ſon dos dans la mer, l'enleva & en jouit.

MÉLANTHO, *Melantho*, Μελανθὼ, (*b*) fille de Dolius, étoit une des femmes de Pénélope. Cette Princeſſe l'avoit priſe toute jeune, & l'avoit élevée comme ſa propre fille, en lui donnant tous les plaiſirs que demandoit ſon âge. Mais, bien loin d'être touchée de reconnoiſſance & de partager les déplaiſirs de ſa maîtreſſe, elle ne cherchoit qu'à ſe divertir, & avoit un commerce criminel avec Eurymaque.

Un jour, Mélantho répondit à Ulyſſe très-inſolemment : » Malheureux vagabond, lui » dit-elle, on voit bien que » tu as l'eſprit tourné. Au lieu » d'aller dormir dans quelque » forge, ou dans quelque ré» duit, tu t'amuſes à jaſer ici » avec audace au milieu de tous » ces Princes, & tu ne crains » rien; eſt-ce que tu as bu, ou » que c'eſt ta coutume de par» ler impertinemment? Te voi» là tranſporté de joie d'avoir » vaincu ce gueux d'Irus; mais, » prends garde que quelqu'un, » plus vaillant que lui, ne ſe » leve contre toi & ne te chaſſe » de ce palais, après t'avoir » caſſé la tête & mis tout en » ſang. » Ulyſſe, jettant ſur elle des regards terribles : » Mal» heureuſe, lui dit-il, je vais » bientôt rapporter à Téléma» que les beaux diſcours que » tu tiens, afin qu'il te traite » comme tu le mérites. » Cette menace épouvanta Mélantho; mais, elle ne la rendit pas pour cela plus circonſpecte.

En effet, quelque tems après, voyant Ulyſſe dans la ſalle, elle l'entreprit pour la ſeconde fois, & lui dit : » Étranger, veux-tu » nous importuner toujours par » ta préſence, en rodant même » pendant la nuit dans ce pa» lais? C'eſt donc pour obſerver » tout ce que font les femmes? » Sors au plus vîte, miſérable » que tu es, & contente-toi » d'avoir mangé ton ſaoul, » autrement avec cette torche » allumée je te jetterai dehors. » Ulyſſe, la regardant avec des yeux enflammés de colère, lui dit : » Malheureuſe, pourquoi » m'attaquez-vous toujours » avec tant d'aigreur? Eſt-ce » parce que je ne ſuis plus jeu» ne, que je n'ai que de mé» chans habits, & que je de» mande mon pain dans la ville? » C'eſt la néceſſité qui m'y for» ce; le monde eſt rempli de » mendians comme moi, qu'elle

(*a*) Ovid. Metam. L. V. c. 5.

(*b*) Homer. Odyſſ. L. XVIII. v. 321 & ſeq. L. XIX. v. 65. & ſeq.

» a réduits dans ce miſérable » état. J'étois autrefois favoriſé » de la fortune ; j'habitois une » maiſon opulente, & je don- » nois libéralement à tous les » pauvres qui ſe préſentoient » & qui avoient beſoin de mon » ſecours ; j'avois une foule » d'eſclaves, & j'étois envi- » ronné de toute la magnifican- » ce qui attire les yeux, & qui » fait qu'on paroît heureux. » Jupiter a renverſé cette gran- » de fortune ; telle a été ſa vo- » lonté. Que cet exemple vous » rende plus ſage ; & craignez » que vous ne perdiez tous ces » avantages & toute cette fa- » veur qui vous relevent au- » deſſus de vos compagnes, que » votre maîtreſſe irritée ne vous » puniſſe de vos emportemens, » ou qu'Ulyſſe même ne revien- » ne ; car, toute eſpérance » de retour n'eſt pas perdue » pour lui. Et quand même il » ſeroit hors d'état de revenir, » il a, par la faveur d'Apol- » lon, un fils pour tenir ſa pla- » ce. Ce jeune Prince connoît » tous les déſordres que les » femmes commettent dans ce » palais, & il en ſçaura faire » la puniſſion qu'ils méritent. »

Il parloit aſſez haut pour être entendu de Pénélope. Elle appelle cette femme & lui dit : » Inſolente, tout le déſordre de » votre conduite m'eſt connu, » & je ſçais l'affreux complot » où vous êtes entrée ; vous » n'êtes deſcendue que pour » m'épier, parce que vous avez » ſçu & que vous me l'avez ouï » dire à moi-même, que je de- » vois venir parler à cet étran- » ger pour lui demander des » nouvelles de mon mari, dont » l'abſence me tient dans une » affliction continuelle. La mort » ſera le juſte châtiment de vo- » tre perfidie. »

MÉLANTHUS, *Melanthus*, Μέλανθος, (*a*) un des compagnons qu'Ovide donne à Bacchus.

MÉLANTHUS, *Melanthus*, Μέλανθος, (*b*) fils d'Andropompe, deſcendoit de ces Néléïdes qui regnerent à Pylos & en Meſſénie après Polycaon. Chaſſé de ſes Etats par les Héraclides qui s'en étoient emparés, il ſe réfugia à Athenes, en conſéquence de plus d'un oracle ; & non-ſeulement il y obtint le droit de bourgeoiſie, mais il y fut dans une grande conſidération. La guerre s'étant allumée entre les Athéniens & les Béotiens, au ſujet du bourg d'Œnoé qu'ils ſe diſputoient, on convint de part & d'autre que les deux Rois termineroient ce différent par un combat ſingulier. Thymœtès, qui regnoit pour lors à Athenes, craignant l'iſſue du combat, déclara qu'il céderoit le Royaume à quiconque voudroit ſe battre contre Xanthus, roi des Béotiens. Mélanthus, animé par l'eſpérance d'un tel prix, accepte la propoſition,

(*a*) Ovid. Metam. L. III. c. 10.
(*b*) Herod. L. I. c. 147. L. V. c. 65. Pauſ. pag. 5, 34, 117, 226, 398. Strab. pag. 359, 393, 633. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 217. *& ſuiv.*

poſition. Le cartel ſigné, les deux Princes en viennent aux mains. Dès le commencement du combat, Mélanthus eut une viſion; il vit, ou crut voir un jeune homme qui ſe tenoit derriere Xanthus, comme pour le ſeconder : auſſitôt il s'écrie que le Roi eſt ſuivi d'un ſecond, contre la foi du traité, & que pour lui il ne ſe battra pas ſeul contre deux. Le Roi de Béotie, qui ne méritoit pas ce reproche, tourna la tête, pour voir ſi en effet quelqu'un le ſuivoit. Au même inſtant, Mélanthus le perce d'un coup de lance, & l'étend mort à ſes pieds; par là il acquiert le royaume d'Athenes, & les Athéniens demeurent en poſſeſſion d'Œnoé. C'eſt ainſi que le droit de regner paſſa de la maiſon d'Érechthée aux Néléïdes, du nombre deſquels fut Codrus, fils de Mélanthus & dernier roi d'Athenes.

On regarderoit aujourd'hui avec indignation, un homme qui, en ſe battant en duel, tueroit ſon ennemi dans la circonſtance où Mélanthus tua Xanthus. Il faut avouer qu'à certains égards les Anciens n'étoient pas délicats ſur le point d'honneur. Ils avoient pour maxime que dans les combats ſinguliers, comme dans les autres, on peut également employer la fraude & la valeur, *dolus an virtus, quis in hoſte requirat.* Homere & Virgile nous en fourniſſent plus d'une preuve.

Dans la ſuite, les Athéniens avertis par l'oracle, bâtirent un temple à Bacchus Mélanthide, où ils faiſoient des ſacrifices au Dieu tous les ans; & ils ſacrifioient auſſi à Jupiter Apaturius, en mémoire de la ſupercherie qui leur avoit procuré cette victoire.

Les Athéniens croyoient que c'étoit Bacchus qui avoit paru derriere Xanthus durant ſon combat, & par reconnoiſſance ils lui bâtirent un temple. Suidas dit qu'il avoit apparu à Mélanthus avec une peau de chevre noire ſur les épaules, & que pour cela on le ſurnomma Bacchus Mélanégis, & dans ce cas il faudroit lire dans Photius Bacchus Mélanégis, au lieu de Bacchus Mélanthide. Mais, on n'en trouve pas la moindre trace dans Pauſanias, ce qui rend le témoignage de Suidas un peu ſuſpect.

MÉLANTHUS, *Melanthus*, Μέλανθος, Cyzicénien, qui fut tué avec ſon frere dans un combat nocturne.

MÉLANTHUS, *Melanthus*; Μέλανθος, (*a*) Peintre que d'autres nomment Mélanthius. *Voyez* Mélanthius.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (*b*) mot Grec qui ſignifie noir. Quelques Géographes Latins, qui ne laiſſent pas de recevoir ce mot dans leur langue, le déclinent ſelon l'uſage de la lan-

(*a*) Plut. T. 1. p. 1032.

(*b*) Plin. T. 1. p. 206, 207.

gue, d'où il eſt pris. C'eſt pourquoi, ils diſent *Melas*, *Melanis*, *Melani*, *Melanem*, *Melane*. C'eſt ainſi qu'en uſe Pline en parlant du golfe de ce nom.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, fleuve du Péloponnèſe dans l'Arcadie. Denys le Périégete dit :

In media autem inſula, cavam terram inhabitant

Arcades Apidanenſes, ſub celſo jugo Erymanthi,

Ubi Melas, ubi Crathis, ubi fluit liquidus Iaon, &c.

Priſcien, ſon Paraphraſte, rend ainſi ces mêmes paroles :

Hic mediis habitant latè telluris in arvis,

Arcades Apidanei, ſub ſcopulis Erymanthi,

Quâ Melas atque Crathis, fluvii, quâ currit Iaon.

Callimaque parle auſſi du Mélas dans ſon hymne à Jupiter, qu'il ſuppoſe né en Arcadie. » L'Arcadie, dit ce Poëte, » n'avoit point encore de rivières ; ni le Ladon grande rivière, ni l'Erymanthe, qui a » les eaux les plus pures, ne » couloient point encore. L'Arcadie étoit ſeche, quoique » deſtinée à être un jour arroſée de quantité de ſources. » Car, dans le tems que Rhéa » vous enfantoit, le fleuve Iaon » dont les eaux ſont ſi claires » préſentement, portoit alors » quantité de chênes, & le » fleuve Mélas avoit ſon lit » chargé d'une multitude de » chariots. «

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (*a*) autre fleuve du Péloponnèſe dans l'Achaïe. Strabon l'appelle un grand fleuve, & le fait couler auprès d'Olénus.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (*b*) fleuve de Grece dans la Béotie, qui, ſelon Pauſanias, avoit ſa ſource près d'un temple d'Hercule, ſitué ſept ſtades au delà d'Orchomene.

Pline attribue à ce fleuve la vertu de faire que les brebis blanches qui en boivent, deviennent noires ; & au contraire, le Céphiſe, qui ſort du même lac, rend blanches les brebis noires qui ont bu de ſes eaux. Séneque explique le fait plus amplement. » Il y a, dit-il, des » fleuves qui ont de merveilleuſes propriétés ; car, il y » en a dont les eaux étant bues » teignent tout un troupeau de » brebis ; de ſorte qu'en peu de » tems les brebis dont la laine » eſt noire deviennent blanches, & celles dont la laine » eſt blanche deviennent noires. C'eſt ce qu'on remarque » dans deux fleuves de Béotie, » dont l'un s'appelle Mélas, à » cauſe de l'effet que ſes eaux » produiſent. Ils ſortent l'un » & l'autre d'un même lac,

(*a*) Strab. p. 386.
(*b*) Pauſ. pag. 602. Plin. Tom. I. pag. 121. Strab. pag. 414. Plut. Tom. I. pag. 286, 465.

» & ils ont néanmoins des effets » ſi différens. « Pauſanias & Plutarque prétendent qu'ils ſe perdent dans le fleuve Céphiſe, & Théophraſte dit que c'eſt dans le lac de ce nom.

» De toutes les plaines de la » Béotie, dit Plutarque, la » plus belle & la plus grande, » c'eſt celle qui commence aux » portes d'Orchomene. C'eſt » une campagne toute raſe, » ſans aucun arbre, qui s'étend » juſqu'aux marais, où va ſe » perdre le fleuve Mélas, qui, » naiſſant près des murailles » d'Orchomene, eſt de tous » les fleuves de la Grece le » ſeul profond & navigable dès » ſa ſource; d'ailleurs, il s'en- » fle & groſſit conſidérablement » vers le ſolſtice d'été de même » que le Nil, & il produit beau- » coup de plantes, ſemblables à » celles que le Nil produit en » Égypte, excepté qu'elles » ſont maigres, qu'elles ne » profitent point, & qu'elles ne » portent point de fruits. Il n'a » pas beaucoup de cours; car, » la plus grande partie ſe jette » incontinent dans des étangs » marécageux & qui n'ont point » de décharge, & le reſte ſe » mêle un peu plus loin avec » l'eau du Céphiſe, juſtement » dans l'endroit où naiſſent les » plus belles cannes dont on » fait les flûtes. «

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (*a*) autre fleuve de Grece dans la Theſſalie. Hérodote le met dans le canton, nommé Trachinie. Tite-Live & Strabon le font paſſer auprès d'Héraclée. Ce dernier obſerve que l'ancienne Trachine, qui donnoit le nom de Trachinie à ce canton-là, étoit à cinq ſtades de ce fleuve & à ſix d'Héraclée. Tite-Live appelle ce Mélas *Amniculus*, un gros ruiſſeau, ou une petite rivière. Elle couloit entre le Sperchius & l'Aſopus.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (*b*) fleuve qu'Ovide met dans la Mygdonie. Mais, comme il y avoit une Mygdonie en Europe & deux en Aſie, il n'en dit pas aſſez pour décider de laquelle il a entendu parler. D'ailleurs, dans le récit où il parle de ce fleuve, il nomme confuſément des rivières de païs très-différens, comme le Xanthus, l'Eurotas, l'Euphrate, l'Oronte, le Gange, le Phaſe, le Danube, &c.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (*c*) fleuve de Thrace, nommé Mélanis par Ptolémée. Ce fleuve avoit ſa ſource vers les montagnes; & ſerpentant vers le midi, il alloit ſe jetter dans la partie ſeptentrionale du golfe qui forme la preſqu'iſle de Thrace. Ce golfe en prenoit alors le nom de Mélas, comme il ſera dit dans ſon article particulier. Syracella étoit une petite place ſituée ſur le Mélas, à peu de diſtance de ſa ſource.

(*a*) Herod. L. VII. c. 198. Tit. Liv. L. XXXVI. c. 22. Strab. p. 428.
(*b*) Ovid. Metam. L. II. v. 247.
(*c*) Ptolem. L. III. c. 11. Plin. Tom. I. p. 204. Pomp. Mel. p. 104. Herod. L. VII. c. 58. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 40.

Pline parle de ce fleuve, & dit qu'il donne ſon nom au golfe. Le nom moderne eſt Sulduth. Il baigne deux villes, Childique & Ibrigé ou Xéro. Cette dernière eſt à l'embouchure du fleuve dans le golfe de Mégariſſe.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (*a*) fleuve de l'Aſie mineure, dans la Cappadoce. Il avoit ſa ſource auprès de Mazaca ou Céſarée dans la première Cappadoce, & coulant vers l'orient méridional, il baignoit Tonoſa dans la première Arménie, dont il traverſoit un coin, & entrant dans la ſeconde Arménie, il arroſoit Mélitene & ſe jettoit dans l'Euphrate.

Strabon met le Mélas à quarante ſtades de Mazaca, & le fait couler dans la plaine dont cette ville étoit environnée. Le lieu d'où il ſortoit, étoit, ſelon Strabon, plus bas que Mazaca, ce qui le rendoit inutile aux habitans. Outre cela, les lacs & les marais qu'il formoit, corrompoient l'air en été, & les Mazacéniens en étoient fort incommodés. Il y avoit auſſi des carrières qui leur fourniſſoient quantité de pierres pour bâtir, mais dont les eaux du Mélas les empêchoient ſouvent de profiter. Strabon ajoute que le roi Ariarathe fit boucher tous les endroits par leſquels ce fleuve ſe jettoit dans l'Euphrate, & fit par ce moyen de la campagne voiſine comme un grand lac qui reſſembloit à une mer. Il y enferma quelques petites iſles qui formoient la même figure que les Cyclades, & y paſſa une partie de ſa vie. Mais, les digues qui arrêtoient le Mélas, étant venues à ſe rompre tout à coup, les eaux ſe dégorgerent avec tant d'impétuoſité dans l'Euphrate, que ce dernier cauſa les plus grands ravages. Il ruina les campagnes, & entraîna pluſieurs villages dans ſa rapidité. Ceux, qui avoient le plus ſouffert de cet accident, obtinrent du roi Ariarathe trois cens talens de dédommagement.

On dit que ce fleuve ſe nomme aujourd'hui Carafou.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (*b*) autre fleuve de l'Aſie mineure, dans la Pamphylie, aux confins de la Cilicie. On lit dans *Strabon* : » Enſuite eſt le » fleuve Mélas avec un havre, » puis la ville de Ptolémaïde, » & enfin le bout de la Pamphylie. « Pauſanias dit : » L'eau » du Cydnus, qui coule ſur les » confins du territoire de Tarſe, » eſt très-froide, de même que » celle du Mélas qui paſſe auprès de Side de Pamphylie : « Zozime s'exprime ainſi : » Ils » l'enfermerent lui & les trois » cens qui s'étoient enfuis avec » lui, entre le Mélas & l'Eurymédon, fleuves dont l'un a ſon » embouchure au-deſſus de Si-

(*a*) Strab. pag. 538, 539. Ptolem. L. V, c. 6.

(*b*) Strab. p. 667. Pauſ. p. 502. Pomp. Mel. p. 72. Plin. T. I. pag. 270.

» de, & l'autre traverſe la » ville d'Aſpende. «

Suivant les Cartes de M. d'Anville, le Mélas de Pamphylie avoit ſa ſource dans les montagnes, près d'Homonada, & ſon embouchure dans la mer près de Side. Dans ſon cours, il baignoit les murs de deux villes Étenne & Colybraſſus. Ce fleuve, au rapport de Pomponius Méla, étoit navigable.

MÉLAS [le Golfe], (*a*) *Sinus Melas*, Κόλπος Μέλας, golfe de Thrace à l'embouchure du fleuve de même nom. M. de l'Iſle le nomme Mélanis; Ptolémée, Mélas; & c'eſt ainſi qu'il faut lire. La ville de Cardie étoit au fond de ce golfe; & Euſtathe obſerve qu'il prenoit quelquefois le nom de cette ville. L'iſle de Samothrace étoit à l'entrée. Il porte préſentement le nom d'une ville ſituée tout au fond, & plus au nord que n'étoit Cardie. Cette ville s'appelle Mégariſſe.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (*b*) fut fils de Prothée, ſelon Homere.

MÉLAS, *Melas*, Μέλας, (*c*) un des Argonautes, étoit fils de Phryxus & de Chalciope.

MELCARTHUS, *Melcarthus*, Dieu en l'honneur duquel les habitans de Tyr célébroient tous les quatre ans avec une grande pompe les jeux quinquennaux.

Melcarthus eſt compoſé de deux mots Phéniciens *Melec* & *Kartha*, dont le premier ſignifie Roi, & le ſecond ville, c'eſt-à-dire, le Roi, le Seigneur de la ville. Les Grecs, trouvant quelque conformité entre le culte de ce Dieu à Tyr, & celui qu'on rendoit dans la Grece à Hercule, s'imaginerent que c'étoit la même divinité; & en conſéquence ils appellerent le Dieu de Tyr, l'Hercule de Tyr; c'eſt ainſi qu'il eſt nommé par erreur dans les Maccabées d'après l'uſage des Grecs.

Il y a beaucoup d'apparence que Melcarthus eſt le Baal de l'Écriture, dont Jéſabel apporta le culte de Tyr chez les Iſraëlites; car, comme Melec-Cartha en Phénicien ſignifie le Roi de la ville, pareillement Baal-Cartha dans la même langue, veut dire le Seigneur de la ville; & comme dans l'Écriture Baal tout ſeul ſignifie le Dieu de Tyr, Mélec ſe trouve auſſi ſignifier ſeul le même Dieu. Héſychius dit: Μάλικα, τὸν Ἡρακλέα, Ἀμαθούσιοι, » Malic, » nom d'Hercule chez les Amathuſiens. » Or, les Amathuſiens étoient une colonie des Tyriens en Chypre.

MELCHA, *Melcha*, (*d*) Μελχὰ, femme de Nachor, frere d'Abraham, eut pluſieurs

(*a*) Strab. p. 92. Ptolem. L. III. c. 11. Plin. Tom. I. p. 204, 206, 207. Herod. L. VII c. 58.

(*b*) Homer. Iliad. L. XV. v. 117.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 360.

(*d*) Geneſ. c. 22. v. 20. *& ſeq.* c. 24. v. 15.

fils, Hus, Bus, Camuel, Caſed, Azo, Pheldas, Jedlaph, & Bathuel qui fut pere de Rebecca. Melcha veut dire Reine.

MELCHA, *Melcha*, (*a*) Μελχὰ, la quatrième des filles de Salphaad, qui n'eut point d'enfans mâles.

MELCHI, *Melchi*, Μελχὶ, (*b*) un des ancêtres de Jeſus-Chriſt, ſelon la chair, étoit fils d'Addi, & pere de Néri.

MELCHI, *Melchi*, Μελχὶ, (*c*) fut auſſi un des ancêtres de Jeſus-Chriſt, ſelon la chair. Il étoit fils de Janna & pere de Lévi.

MELCHIA, *Melchia*, (*d*) Μελχία, nom commun à deux freres, fils de Pharos. Ils répudierent leurs femmes au retour de la captivité de Babylone, parce qu'elles étoient étrangeres.

MELCHIAS, *Melchias*, (*e*) Μελχίας, chef de la cinquième des vingt-quatre familles ſacerdotales, du tems de David.

MELCHIAS, *Melchias*, (*f*) Μελχίας, de la race des Lévites, étoit fils d'Athanaï, & pere de Baſaia.

MELCHIAS, *Melchias*, (*g*) Μελχίας, de la race ſacerdotale, fut pere de Phaſſur.

MELCHIAS, *Melchias*, (*h*) Μελχίας, fils d'Hérem, au retour de la captivité de Babylone, aida à bâtir la moitié d'une rue & la tour des fours à Jéruſalem.

MELCHIAS, *Melchias*, (*i*) Μελχίας, fils de Rechab, & capitaine du quartier de Béthacharam, à Jéruſalem. Il bâtit, au retour de la captivité de Babylone, la porte du fumier, & y mit les deux battans, les ſerrures & les barres.

MELCHIAS, *Melchias*, (*k*) Μελχίας, fils d'un orphevre, bâtit, au retour de la captivité de Babylone, pluſieurs maiſons, juſqu'à celles des Nathinéens & des Merciers, vers la porte des Juges & juſqu'à la chambre de l'angle.

MELCHIAS, *Melchias*, (*l*) Μελχίας, un des ancêtres de Judith, étoit fils d'Enan, & pere d'Achitob.

MELCHIAS, *Melchias*, Μελχίας, (*m*) fut pere de Phaſſur, qui étoit en grande conſidération à Jéruſalem, du tems de Jérémie.

MELCHIAS, *Melchias*, (*n*) Μελχίας, fils d'Amélech, étoit concierge des priſons de Jéruſalem. Jérémie fut deſcendu par ſes ordres dans une citerne, où il n'y avoit point d'eau, mais ſeulement de la boue, & où il

(*a*) Numer. c. 26. v. 33.
(*b*) Luc. c. 3. v. 28.
(*c*) Luc. c. 3. v. 24.
(*d*) Eſdr. L. I. c. 10. v. 25.
(*e*) Paral. L. I. c. 24. v. 9.
(*f*) Paral. L. I. c. 6 v. 40, 41.
(*g*) Paral. L. I. c. 9. v. 12.
(*h*) Eſd. L. II. c. 3. v. 11.
(*i*) Eſd. L. II. c. 3. v. 14.
(*k*) Eſd. L. II. c. 3. v. 30.
(*l*) Judith. c. 8. v. 1.
(*m*) Jerem. c. 21. v. 1.
(*n*) Jerem. c. 38. v. 6. *& ſeq.*

étoit en danger de ſa vie, s'il n'en eût été promptement tiré par les ſoins d'un eunuque nommé Abdémélech.

MELCHIEL, *Melchiel*, (*a*) Μελχιήλ, fils de Brié, fut chef de la famille des Melchiélites.

MELCHIÉLITES, *Melchielitæ*, famille Juive. *Voyez* Melchiel.

MELCHIRAM, *Melchiram*, Μελχιρὰμ (*b*) le troiſieme des fils de Jéchonias.

MELCHISÉDECH, *Melchiſedech*, (*c*) Μελχισεδὲκ, roi de Salem & Prêtre du très-haut. L'Écriture ne nous parle ni de ſon pere, ni de ſa mere, ni de ſa généalogie, ni de ſa naiſſance, ni de ſa mort; & en ce ſens, il étoit, comme dit St. Paul, la figure de Jeſus-Chriſt, qui eſt le Prêtre éternel, ſelon l'ordre de Melchiſédech, & non pas ſelon l'ordre d'Aaron, dont l'origine & la mort ſont connues.

Lorſqu'Abraham revint de la pourſuite des quatre Rois ligués, qui avoient vaincu les Rois de Sodome & de Gomorrhe, & qui avoient emmené Loth, Melchiſédech vint au-devant d'Abraham juſques dans la vallée de Savé, qui fut depuis nommée la vallée du Roi, & lui préſenta des rafraîchiſſemens de pain & de vin, ou même il offrit le pain & le vin en ſacrifice au Seigneur, car il étoit Prêtre du très-haut; & il bénit Abraham, en diſant: » Béni ſoit » Abraham par le Dieu très-» haut, qui a créé le ciel & la » terre; & que le Dieu très haut » ſoit béni, lui qui a livré vos » ennemis entre vos mains. « Abraham, voulant reconnoître en lui la qualité de Prêtre du Seigneur, lui offrit la dixme de tout ce qu'il avoit pris ſur l'ennemi. Depuis ce tems, il n'eſt plus parlé dans l'Écriture de Melchiſédech. Seulement le Pſalmiſte, parlant du Meſſie, dit qu'il eſt Prêtre éternel, ſelon l'ordre de Melchiſédech.

Saint Paul, écrivant aux Hébreux, développe le myſtère qui eſt caché dans ce qui eſt dit de Melchiſédech dans l'ancien Teſtament. D'abord, il releve la Prêtriſe de Jeſus-Chriſt, qui eſt Prêtre éternel ſelon l'ordre de Melchiſédech, & qui, en cette qualité, pendant ſa vie mortelle & ſouffrante, offrit avec un grand cri & avec larmes, ſes prieres & ſes ſupplications à celui qui le pouvoit tirer de la mort; & il fut exaucé, à cauſe de ſon humble reſpect pour ſon pere. Il dit de plus que notre Sauveur eſt entré pour nous dans l'intérieur du Sanctuaire, c'eſt-à-dire, du ciel, ayant été établi Pontife éternel, ſelon l'ordre de Melchiſédech. » Car, ajoute-t-il, » ce Melchiſédech, roi de Sa-» lem, & Prêtre du Dieu très-» haut, qui vint au-devant d'A-

(*a*) Numer. c. 26. v. 45.
(*b*) Paral. L. 1. c. 3. v. 18.
(*c*) Geneſ. c. 14. v. 17. *& ſeq.* Pſalm. 109. v. 4. Ad Hebr. Epiſt. c. 5. v. 6, 10; c. 6. v. 20. c. 7. v. 1. *& ſeq.*

» braham, lorſqu'il retournoit » de la défaite des Rois, qui » le bénit, & à qui Abraham » donna la dixme de tout ce » qu'il avoit pris, qui s'ap- » pelle ſelon l'interprétation » de ſon nom, premièrement » Roi de juſtice (c'eſt ce que » veut dire Melchiſédech), & » enſuite roi de Salem, c'eſt- » à dire, Roi de paix, qui eſt » ſans pere, ſans mere, ſans » généalogie, qui n'a ni com- » mencement ni fin, étant ainſi » l'image du fils de Dieu, de- » meure Prêtre pour toujours. » Conſidérez donc combien il » eſt grand, puiſqu'Abraham » même lui donne la dixme de » ce qu'il avoit de meilleur. Or, » il eſt ſans doute que celui qui » reçoit la bénédiction, eſt » inférieur à celui qui la lui » donne. Et en effet, dans la » loi, ceux qui recoivent la » dixme, ſont des hommes mor- » tels, au lieu que celui qui la » reçoit ici, n'eſt repréſenté » que comme vivant; & de plus » Lévi, qui reçoit la dixme » des autres, l'a payée lui-mê- » me, pour ainſi dire, en la per- » ſonne d'Abraham, puiſqu'il » étoit encore dans la perſon- » ne d'Abraham ſon ayeul, » lorſque Melchiſédech vint au- » devant de ce Patriarche. «

On a formé, au ſujet de Melchiſédech, une infinité de doutes & de difficultés. Saint Jérôme a cru que Salem, dont Melchiſédech étoit Roi, n'étoit pas Jéruſalem, mais la ville de Salem, près de Scythopolis; où l'on montroit encore de ſon tems les ruines du château de ce Prince. La grandeur & la quantité de ces ruines donnoient lieu de juger de la magnificence de cet ancien bâtiment. Saint Jérôme penſe que c'eſt à cette ville de Salem, qu'arriva Jacob, après le paſſage du Jourdain, à ſon retour de la Méſopotamie. La Vulgate porte que Jacob vint ſain & ſauf à Sichem, mais l'Hébreu dit qu'il vint à Salem près de Sichem. Quelques-uns croyent que Salem, où regnoit Melchiſédech, eſt la même que Salim, dont il eſt parlé dans l'Evangile de Saint Jean.

Dès le tems de Saint Épiphane, on avoit forgé des noms au pere & à la mere de Melchiſédech. On donnoit à ſon pere le nom d'Héraclas ou d'Héracles, & à ſa mere celui d'Aſtaroth ou d'Aſtarie. La chaîne Arabique, ſur le chapitre IX de la Géneſe, le fait venir de Sem par ſon pere, & de Japheth par ſa mere. Héraclas ou Héraclim, pere de Melchiſédech, étoit dit-on, fils ou petit-fils de Phaleg, fils d'Héber; & ſa mere, nommée Salathiel, étoit fille de Gomer, fils de Japheth. Joſeph, fils de Gorion, hiſtorien Hébreu, qui écrivoit vers le onzieme ſiecle, prétend que Melchiſédech s'appelloit autrement Joram; que l'étoile qui préſidoit à ſa naiſſance, portoit le nom de Sédech; [c'eſt la planete de Jupiter] que la ville

où il regnoit, ſe nomma d'abord Jébus, puis Sédech, & enfin Salem ou Jéruſalem.

Michel Glycas, George Cédrene & Simon Logothete font venir Melchiſédech d'une race Égyptienne. Ils diſent que ſon pere s'appelloit Sidon ou Sida, fondateur de la ville de Sidon, capitale de la Phénicie. Pour Melchiſédech, il fonda Salem ſur le mont Sion, y regna treize ans, & mourut ſans laiſſer d'enfans. Suidas raconte qu'il y regna cent treize ans; qu'il mourut ſans avoir été marié; & qu'il étoit de la race maudite de Chanaan; d'où vient que l'Écriture ne parle point de ſa généalogie.

MELCHISUA, *Melchiſua*, Μελχισὰ, (*a*) troiſième fils de Saül, fut tué avec ſon pere & ſes freres à la bataille de Gelboé.

MELCHOM, *Melchom*, (*b*) Μολχὸμ. Dieu des Ammonites, que l'Écriture Sainte appelle l'abomination des enfans d'Ammon. Salomon lui avoit bâti un temple dans la vallée d'Ennon, & Manaſſés, roi de Juda, lui dreſſa un autel dans le temple de Jéruſalem, au mépris du vrai Dieu, lui offrit des ſacrifices, & y commit des idolâtries épouvantables. Joſias, roi de Juda, fils d'Ammon & petit-fils de Manaſſés, le détruiſit.

On prend encore quelquefois Melchom pour le roi des Ammonites, ſur-tout dans le premier livre des Paralipomenes, où il eſt dit qu'après que David eut vaincu Hanon, fils de Naas, roi des Ammonites, & qu'il eut pris Rabba, il ſe ſaiſit de la couronne d'or que Melchom portoit ſur ſa tête, & trouva qu'elle peſoit un talent, ce qui revient à cent vingt-cinq livres Romaines. Sur quoi il faut remarquer que le mot *Melchom* ſe prend dans le texte Hébreu pour un nom appellatif, qui convient indifféremment aux Rois des Ammonites, quel qu'il puiſſe être; au lieu que le texte Latin en fait un nom propre, ou un nom qui ne ſignifie qu'une idole déterminée. Ce qui prouve qu'il s'en faut tenir au texte Hébreu, c'eſt que David ſe ſeroit bien gardé de prendre cette couronne pour s'en faire un diadême, ſi elle n'avoit pas été deſtinée pour quelque Prince Ammonite. Il avoit pour cela trop de piété & étoit trop religieux obſervateur de la loi divine, qui portoit expreſſément que l'on devoit détruire les autels & les ſtatues des faux Dieux, les brûler & ne rien réſerver de l'or & de l'argent dont ces idoles étoient faites & enrichies. Si Melchom n'eût déſigné que l'Idole des Ammonites, jamais David n'eût touché à la couronne de cette fauſſe divinité, bien loin de la porter dans ſon palais, & de s'en faire un

(*a*) Reg. L. 1. c. 14. v. 49. c. 31. v. 2.

(*b*) Reg. L. IV. c. 23. v. 13. Paral. L. 1. c. 20. v. 2.

ornement. Il y en aura qui auront de la peine à ſe perſuader que cette couronne fût trop peſante pour qu'un homme pût la porter ſur ſa tête ; mais, il y a lieu de croire qu'elle étoit ſuſpendue en l'air en forme de dais, ſur le haut du trône des Rois des Ammonites.

MELCHRATUS, *ou* MELCRATUS, *Melchratus*, (*a*) *Melcratus*, ſurnom que les Tyriens donnoient à leur Hercule, ſuivant le témoignage de Sanconiathon dans Euſebe ; & comme ce nom paroît le même que celui de Mélicerte, qui veut dire Roi de la ville, il y a apparence que c'étoit un ancien roi de Tyr, recommandable par ſes belles actions. *Voyez* Melcarthus.

MELDA. *Voyez* Dalmanutha.

MELDES, *Meldæ*, *Meldi*, Μέλδαι, Μέλδοι, (*b*) peuple, qui étoit, partie de la Gaule Belgique, partie de la Gaule Celtique.

Les Meldes étoient limitrophes des *Pariſii* au couchant, des Senones au midi, des *Catalauni* & *Sueſſiones* au levant, & des Silvanectes au nord. Ce qui compoſoit le diſtrict de ce peuple, eſt appellé *comitatus Meldenſis*, par Grégoire de Tours, & *territorium Meldicum* dans les geſtes de Dagobert premier. Le *Melcianus pagus*, placé dans les capitulaires de Charlemagne, entre le *Pariſiacus* & le *Milidunenſis*, & rempliſſant ainſi l'intervalle de ces deux *pagi*, doit embraſſer tout le diocèſe de Meaux ; au lieu que le nom actuel de Mulcien ſe borne à la partie qui eſt au nord de la Marne, le reſte étant compris dans le *Briegium*, ou la Brie.

Le nom de la ville des Meldes étoit Jatinum. Elle a eu le ſort de quantité d'autres anciennes villes, qui ont quitté leur vrai nom pour prendre celui de leur peuple. On a dit avec le tems *Meldarum* ou *Meldorum urbs*, & enfin *Meldi* ou *Meldæ*, d'où s'eſt formé le nom de Meaux, qu'on donne aujourd'hui à cette ville.

Les Meldes ne ſont point marqués dans les Commentaires de Jules Céſar. Le premier qui en fait mention eſt Pline, il les nomme *Meldi liberi*.

Le territoire de Meaux qui eſt au nord de la Marne, étoit anciennement de la Belgique. Après Auguſte, il fut attribué à la Gaule Celtique ou Lyonnoiſe ; & lorſque la Lyonnoiſe fut diviſée en pluſieurs provinces, Meaux fut attribué à la quatrième ou à la province de Sens, qui a été la métropole de Meaux juſqu'à la fin de l'an 1622, que Paris fut érigé en Métropole. Meaux a conſervé ſon nom de *Meldi* juſqu'au neuvième ſiecle ou environ. C'eſt vers ce tems-là qu'on le voit

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 83, 84.

(*b*) Ptolem. L. II, c. 8. Strab. pag. 194. Plin. Tom. I. pag. 225. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 452.

corrompu en *Militiæ* ou *Meletium*, & le païs des environs appellé *Melecianus pagus*, & en François le Mulcien.

Cette ville étoit en grande conſidération ſous la première race des Rois de France. Grégoire de Tours dit que Chilperic, y ayant fait empriſonner la Reine Brunéhault, commanda qu'on y tînt ſes filles priſonnières. Les premiers Comtes de Champagne ſe qualifioient Comtes de Troies & de Meaux. Elle fut la première ville de France où les Proteſtans commencerent à prêcher. Cette ville a beaucoup ſouffert en divers tems, à cauſe des guerres de religion.

Le territoire de Meaux produit des bleds, des vins; il y a des prairies où l'on nourrit du gros & du menu bétail. On apporte à ſon marché tous les mercredis & les ſamedis d'excellens fromages de Brie. Il y a un gros marché franc tous les premiers ſamedis de chaque mois.

MELDES, *Meldi*, (*a*) nom qui ſe trouve dans le cinquième livre des Commentaires de Jules Céſar. Ce Général, formant le projet de paſſer dans la grande-Bretagne, & ayant placé toutes ſes légions en quartier d'hiver chez les Belges, avoit ordonné ſa conſtruction des bâtimens néceſſaires pour faire le trajet la campagne ſuivante. En arrivant au port Itius, il trouva que ſa flotte s'y étoit rendue, à l'exception des quarante voiles, *quæ in Meldis fuêæ erant*, auxquelles le vent contraire n'avoit pas permis de tenir leur route, & qui avoient été obligées de relâcher à l'endroit d'où elles étoient parties. On voit bien que ces circonſtances ne peuvent s'appliquer à la cité des Meldes, dont il s'agit dans l'article précédent. La navigation, qui avoit été favorable au plus grand nombre de bâtimens, conſtruits ſelon toute vraiſemblance ſur la Somme, l'Autie, & la Canche, devoit être contraire dans une direction oppoſée, & en venant du nord. En conſéquence de cette obſervation, on peut jetter les yeux ſur un canton de la Flandre, voiſin de Bruges, dont le nom actuel de Meld-Felt, c'eſt-à-dire, *Meldicus campus*, vulgairement Maldeg-Hem-Velt, nous tranſmet celui des Meldes ſans aucune altération. La rivière d'Iper avoit autrefois pluſieurs embouchures par des bras différens, & formoit des ports à la hauteur de Bruges préciſément; & ce que nous propoſons ici ſur ces Meldes, paroît plus convenable que d'en effacer le nom pour y ſubſtituer celui des Unelles, en ſuivant Nicolas Sanſon.

MÉLÉA, *Melea*, Μέλεα,

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. V. p. 161. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill. pag. 452, 453.

(a) un des ancêtres de Jeſus-Chriſt, ſelon la chair, étoit fils de Menna, & pere d'Eliakim.

MÉLÉAGRE, *Meleager*, (b) Μελέαγρος, fils d'Œnée, roi de Calydon, & d'Althée, fille de Theſtius.

Les Poëtes diſent que dès que Méléagre fut né, ſa mere vit les trois Parques auprès du feu, qui y mettoient un tiſon, en prononçant ces paroles : *Cet enfant vivra tant que ce tiſon durera.* Les Parques s'étant retirées, Althée ſe leva, prit ce tiſon, & le conſerva avec beaucoup de ſoin. Méléagre fit depuis paroître ſon courage, en combattant contre le fameux ſanglier de Calydon, qu'il tua. Il étoit alors accompagné de pluſieurs Seigneurs, qui s'étoient aſſemblés pour exterminer cette furieuſe bête, qui déſoloit tout le païs. La princeſſe Atalante, qui avoit voulu ſe ſignaler dans cette rencontre, avoit donné le premier coup au ſanglier; c'eſt pourquoi, Méléagre lui en offrit la tête, comme la plus conſidérable dépouille de cet animal. « Les freres d'Althée, Plexippe & Toxée, en furent mécontens, & voulurent avoir cette tête; Méléagre les tua, & épouſa Atalante dont il eut Parthénopé. Althée ne ſçut pas plutôt la nouvelle du meurtre de ſes deux freres, que pour s'en venger, elle jetta le tiſon fatal dans le feu, où elle le fit brûler peu à peu; ce qui cauſa une mort lente à Méléagre, qui ſe ſentit dévorer les entrailles par des ardeurs inſupportables. Il y en a qui diſent que cette fable doit s'entendre de l'art Magique, ou plutôt du poiſon, qu'Althée employa pour faire périr Méléagre.

Les remarques de Pauſanias, au ſujet de Méléagre, méritent d'être rapportées. Homere, dit-il, raconte que les Furies avancerent la fin de ſes jours, à cauſe des imprécations qu'Althée avoit faites contre lui. Mais, le Poëme des femmes illuſtres & l'auteur de la Minyade rapportent l'un & l'autre que Méléagre fut tué de la propre main d'Apollon. Car, pour la fable de ce tiſon fatal donné par les Parques à Althée, de la durée duquel dépendoit la vie de Méléagre, & que ſa mere irritée contre lui alluma elle-même, c'eſt Phrynicus, fils de Polyphradmon qui l'a débitée le premier dans ſa piece intitulée *Pleuron.* » Méléagre, dit-il, » ne put éviter la mort. Sa » cruelle mere mit le feu au » tiſon fatal, & du même feu » ſon malheureux fils ſe ſentit » conſumer. «

Voilà donc, ſelon Pauſanias, la première fois que cette circonſtance de l'hiſtoire de Mé-

(a) Luc. c. 3. v. 31.

(b) Ovid. Métam. L. VIII. c. 6. & *ſeq.* Pauſ pag. 99, 219, 668, 669. Diod. Sicul. p. 167, 168, 175. Myth. par M. Abb. Ban. Tom. VI. pag. 93, 390, 391. Tom. VII. pag. 162. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 89.

léagre parut dans une piece donnée au public ; mais, il y a bien de l'apparence qu'elle étoit connue avant ce tems-là, puiſque le Poëte ne fait que l'inſinuer comme une tradition publique. En effet, ſi elle avoit été de l'invention de Phrynicus, il s'y ſeroit étendu davantage ; auſſi cette réflexion n'a-t-elle pas échappé à Pauſanias, qui, après avoir rapporté le paſſage de la tragédie de ce Poëte, ajoute ces mots : » Il faut pour-» tant dire le vrai. Phrynicus ne » s'étend pas ſur cet évenement, » comme tout Poëte a coutume » de faire ſur une idée qu'il ima-» gine ; & qu'il veut rendre croya-» ble ; mais, il dit ſimplement le » fait, comme ſi c'eût été une cho-» ſe connue de toute la Grece. «

Méléagre, ſuivant tous les anciens, aſſiſta à la conquête de la toiſon d'or. Il falloit même qu'il fût fort jeune, lorſqu'il s'embarqua pour cette expédition avec Tydée ſon frere de pere, puiſqu'Œnée lui donna pour gouverneur Léodacus ſon frere naturel ; qu'Apollonius de Rhodes & Hygin mettent auſſi au nombre des Argonautes. *Voyez* Atalante & Calydon [chaſſe de].

MÉLÉAGRE, *Meleager*, Μελέαγρος, (*a*) un des Lieutenans Généraux d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce Prince, Perdiccas étoit d'avis que l'on attendît les couches de Roxane, qui étoit groſſe de plus de huit mois, & que ſi elle mettoit un fils au monde, on le donnât pour ſucceſſeur à ſon pere. Méléagre au contraire ſoutint que ſur l'eſpérance d'un accouchement douteux, il ne falloit pas remettre l'effet preſſant & néceſſaire de leurs délibérations, ni attendre qu'il leur naquît des Rois, puiſqu'ils en trouvoient qui étoient déjà nés. Que s'ils en vouloient un encore enfant, ils avoient à Pergame Hercule, fils d'Alexandre & de Barſine, ou que s'ils en aimoient mieux un parvenu à l'âge viril, Aridée prince affable & frere d'Alexandre, étoit dans le camp ; que toutes les troupes lui accorderoient leurs ſuffrages avec plaiſir, tant par égard pour ſon mérite perſonnel, qu'à cauſe de la mémoire de Philippe ſon pere. Qu'au reſte Roxane devoit la naiſſance à un Perſan, & qu'il étoit honteux aux Macédoniens de ſe faire des Rois du ſang de ceux dont ils avoient détruit l'Empire ; que ce n'étoit pas même la volonté d'Alexandre, puiſqu'en mourant il n'avoit fait aucune mention de ce Prince qu'on ſe promettoit de l'accouchement de Roxane.

L'avis de Méléagre ne fut pas ſuivi, mais celui de Perdiccas. Cependant, toute la phalange ou l'infanterie nommoit Aridée. C'eſt pourquoi, les principaux

(*a*) Juſt. L. XIII. c. 2. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 592, 628, 629. Quint. Curt. L. III. c. 9. L. IV. c. 13. L. V. c. 4. L. VII. c. 6. L. VIII. c. 12. L. X. c. 6. *& ſeq.*

d'entre les Officiers des gardes du feu Roi, ayant tenu conſeil entr'eux, attirerent à leur parti le corps de la cavalerie, qu'on appelloit les amis, & réſolurent d'attaquer l'infanterie. Mais, auparavant, ils lui envoyerent des députés de conſidération, dont le chef étoit Méléagre, pour lui faire dire que c'étoit à l'infanterie de céder à la cavalerie. Méléagre, s'étant d'abord adreſſé aux chefs de l'infanterie, ne leur dit rien de la commiſſion; au contraire, il les invita à perſiſter dans leur entrepriſe, & les anima contre les oppoſans; de ſorte que la phalange Macédonienne prit elle-même Méléagre pour ſon chef, qui la conduiſit en armes contre les cavaliers. Mais, les gardes-du-corps du feu Roi ſortant alors de Babylone pour ſoutenir la cavalerie, les plus ſages d'entre les uns & les autres prévinrent le combat & réuſſirent à les accorder. En conſéquence de cette réunion, le titre de Roi fut confirmé à Aridée, auquel on fit prendre le nom de Philippe; mais, on établit Régent ſous lui Perdiccas, auquel même le feu Roi en mourant avoit remis ſon anneau.

Le partage des provinces s'étant fait enſuite, la Lydie échut à Méléagre. Mais, peu de tems après, Perdiccas le fit citer pour l'avoir trahi dans la commiſſion qu'il lui avoit donnée d'appaiſer le tumulte, & le fit punir comme ayant attenté contre ſa perſonne.

MÉLÉAGRE, *Meleager*, (*a*) Μελέαγρος, fils d'Eucrate, auteur Grec & Poëte fort délicat, étoit natif de Gadare, ville de Syrie, qui a été auſſi nommée Séleucie. Il etoit contemporain de Ménippe, Philoſophe Cynique, & vivoit par conſéquent ſous les premiers ſucceſſeurs d'Alexandre le Grand, & non pas ſous le regne de Séleucus VI, l'un des derniers Rois de Syrie dans la CLXX.^e Olympiade, comme l'aſſure le pere Vavaſſeur, cité par M. Fabricius.

Le ſéjour ordinaire de Méléagre fut la ville de Tyr, où il avoit été élevé & inſtruit dans les ſciences; mais, ſur la fin de ſes jours, il paſſa dans l'iſle de Cos, une de celles de la mer Égée & qui anciennement fut auſſi nommée Mérope, au rapport d'Étienne de Byzance; circonſtance qu'il eſt néceſſaire de ſçavoir pour entendre l'endroit où Méléagre en parle.

Il a été le premier qui a recueilli cet amas d'Epigrammes grecques, que nous appellons Anthologie, & qu'il nomma lui-même de ce nom, du Grec ἄνθος, *flos*, fleur, & λεγω, *colligo*, je cueille; parce qu'ayant choiſi ce qu'il trouva de plus brillant & de plus

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 147, 148. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. p. 280, 281.

fleuri, parmi les Épigrammes de quarante-six Poëtes de l'Antiquité, il regarda ſon recueil comme un bouquet de fleurs, & attribua une fleur à chacun de ces Poëtes ; comme le lys à Anytes ; la roſe, à Sapho ; la Narciſſe, à Ménalippidas ; l'Iris, à Noſſides ; la fleur de ſafran, à Hérinne ; l'Hyacinthe, à Alcée ; le laurier, à Samias ; le lierre, à Léonidas ; la violette, à Damagete ; le myrthe, à Callimachus ; & ainſi des autres, comme nous l'apprenons de la préface que Méléagre mit à la tête de ſon recueil en ſoixante vers, & que le P. Vavaſſeur a donnée le premier au public, l'an 1678, dans ſon livre *de Epigrammate*.

Méléagre mourut dans l'iſle de Cos. L'ordre qu'il avoit obſervé, n'étoit que celui des lettres de l'alphabet, qui commençoient le nom de chaque Poëte ; mais, un certain Conſtantin Céphalas changea cet ordre dans la ſuite, & rangea les Épigrammes par matieres, en quatre claſſes, comme on le trouve encore dans certains manuſcrits.

Après Méléagre, il y eut un certain Philippe de Theſſalonique, qui fit du tems de l'empereur Auguſte, un ſecond recueil d'Épigrammes grecques, qu'il ne prit que de quatorze Poëtes. Agathias en fit encore un troiſième, environ cinq cens ans après, du tems de l'empereur Juſtinien. Enfin, le moine Planute fit le quatrième l'an 1380, & c'eſt l'anthologie que nous avons préſentement.

MÉLÉAGRE, *Meleager*, (*a*) Μελέαγρος, Poëte Grec, qui a été inconnu à Voſſius.

MÉLÉAGRIDES, *Meleagrides*, Μελεαγρίδες, (*b*) nom donné aux ſœurs de Méléagre.

» Quand j'aurois cent bou-
» ches, lit-on dans Ovide, &
» que Dieu qui me fait par-
» ler, me donneroit toute la
» force & du diſcours & de
» l'eſprit que l'on trouve ſur
» le Parnaſſe, je ne pourrois
» repréſenter le reſſentiment
» des ſœurs du malheureux
» Méléagre. Elles ne ſongerent
» plus à leur beauté ; elles ne
» ſe mirent plus en peine de ce
» qu'exigeoit la bienſéance ;
» elles s'arracherent l'eſtomac ;
» & tandis que le corps de leur
» frere demeura devant leurs
» yeux, elles l'embraſſerent &
» le baiſerent mille fois, com-
» me penſant le réchauffer par
» leurs embraſſemens & par leurs
» baiſers. Elles le baiſerent en-
» core, lorſque l'on le mit ſur le
» bûcher, & quand il fut ré-
» duit en cendre, elles baiſe-
» rent encore ſa cendre. Enfin,
» elles demeurerent ſur ſon
» tombeau, & ne pouvant plus

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. II. pag. 266.

(*b*) Ovid. Métam. L. VIII. c. 13. Diod. Sicul. pag. 120. Pauſ. pag. 674. Plin. Tom. I. pag. 172. Tom. II. pag. 770. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 171.

» baiſer les triſtes reſtes de » leurs freres, elles baiſoient » au moins ſon nom, & le » mouilloient de leurs larmes. » Alors, Diane aſſouvie des » maux de la maiſon d'Œnée, » en eut elle-même de la pitié; » elle revêtit de plumes ces » déplorables Princeſſes, & les » ayant changées en oiſeaux, » elle leur fit prendre le chemin » de l'air. »

Quant à cette métamorphoſe des ſœurs de Méléagre en oiſeaux, comme dans la Boruſſie, non loin de la Pologne, il vient de neuf en neuf ans, quelques oiſeaux étrangers qu'on appelle oiſeaux Pariſiens, de même en certains tems il en vient d'Afrique dans la Béotie, que les Poëtes feignent avoir été les ſœurs de Méléagre, parce qu'ils ſe rendent ordinairement au lieu où Méléagre fut inhumé, & pour cette raiſon on les nomme Méléagrides. Cet oiſeau reſſemble, dit-on, aux poules d'Inde, & Pline rapporte que c'eſt une eſpece de poule boſſue qui vient de Barbarie, & dont les plumes ſont de diverſes couleurs. Il dit auſſi que c'eſt le dernier des oiſeaux étrangers qui a été reçu ſur les bonnes tables, parce qu'il n'eſt pas de fort bon goût, mais que le tombeau de Méléagre l'a mis en réputation.

MÉLECH, *Melech*, (*a*) Μελὸχ, étoit fils de Micha, petit-fils de Jonathas.

MÉLÉENS, *Melæi*, Μελαῖοι, peuple dont parle Thucydide. *Voyez* Melæa.

MÉLES, *Meles*, (*b*). ville d'Italie, au païs des Samnites. Le Conſul Marcellus la prit ſur ce peuple, l'an 210 avant Jeſus-Chriſt, au rapport de Tite-Live. Peut-être doit-on lire Melas à l'accuſatif, au lieu de Meles; peut-être eſt-ce la même que Mélæ, ville priſe ſur les Samnites, quatre ans auparavant, ſelon le même Hiſtorien.

MÉLÈS, *Meles*, Μέλης, (*c*) fleuve de l'Aſie mineure dans l'Ionie, près de Smyrne, ſelon Pline, Strabon, Pauſanias, &c. On lit dans ce dernier: » Les Smyrnéens ont dans leur » païs le fleuve Mélès, qui eſt » un très-beau fleuve. A ſa » ſource eſt une grotte où l'on » dit qu'Homère compoſoit ſes » poëmes. «

Stace, faiſant alluſion à ce rapport d'Homere avec le Mélès, dit, pour louer le Poëte Lucain, qui étoit de Cordoue ſur le fleuve Bætis:

Graio nobilior Melete Bætis.

C'eſt auſſi ſur ce fondement que Tibulle dit, pour déſigner les vers d'Homère:

Poſſe Meletæas nec mallem vincere chartas.

(*a*) Paral. L. 1 c. 8. v. 35.
(*b*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 20. L. XXVII. c. 1.
(*c*) Plin. Tom. 1. pag. 179. Strab. p. 554, 646. Pauſ. pag. 405, 407. Homer. Vit. c. 3. *& ſeq.* Stati. Sylv. L. II. Carm. VII. v. 34. L. IV. Eleg. 1. v. 200.

C'eſt

C'eſt de ce fleuve que l'on a donné à Homere le ſurnom de Méléſigene. Suivant les cartes de M. d'Anville, il ſortoit des montagnes, & alloit ſe rendre dans la mer au delà de Smyrne.

MÉLÉSIGENE, *Meleſigenes*, Μελησιγενης, ſurnom d'Homere. *Voyez* l'article précédent.

MÉLESSES, *Meleſſes*, (*a*) peuple d'Eſpagne dans la Celtibérie, ſelon Tite-Live. Ce peuple avoit une ville nommée Orinx, & des mines d'argent qu'il faiſoit valoir.

MÉLÉTÉ, *Melete*, Μελετη, c'eſt-à-dire, la méditation, l'une des Muſes. *Voyez* Muſes.

MÉLETES, *Meletæ*, (*b*) Μελεται, nom donné à quelques déclamations par certains Sophiſtes, au rapport de Lucien.

MÉLIADES, MÉLIES, MÉLIDES, ÉPIMÉLIDES, nymphes, filles de Mélie. *Voyez* Mélie.

MÉLIBÉE, *Melibœa*, (*c*) Μελιβοια, ville de Grece dans la Theſſalie. Homere, au ſecond livre de l'Iliade, nomme dans un même vers Mélibée & Olizon. Étienne de Byzance place ces deux villes dans la Theſſalie, mais c'eſt en l'étendant de maniere qu'elle comprit la Magnéſie. Tite-Live nous apprend la vraie ſituation de cette ville. Elle étoit ſituée, ſelon cet Hiſtorien, au pied du mont Oſſa, à l'endroit où cette montagne regardoit la Theſſalie, & delà commandoit la ville de Démétriade. Strabon met Mélibée dans un golfe; & M. d'Anville, dans ſes cartes, la place ſur le bord de la mer, vers l'entrée du golfe Thermaïque.

L'an 169 avant Jeſus-Chriſt, les Romains s'étant avancés juſqu'à Mélibée pour y donner l'aſſaut, les habitans furent effrayés à la premiere approche de l'ennemi. Mais, s'étant bientôt raſſurés, ils prirent les armes, & coururent ſe placer aux portes & ſur les murailles, aux endroits les plus expoſés, & par-là firent perdre aux ennemis l'eſpérance d'emporter la place d'aſſaut. Ils ſe diſpoſerent donc à l'aſſiéger. Cependant, Perſée ayant appris les préparatifs que faiſoient les Romains pour ce ſiege, & étant inſtruit en même-tems que leur flotte étoit à la rade auprès d'Iolcos, pour aller delà attaquer Démétriade, envoya un de ſes Lieutenans, nommé Euphranor, avec deux mille hommes choiſis, à Mélibée, avec ordre de repouſſer les ennemis, puis d'entrer ſecrétement dans Démétriade, avant que les Romains allaſſent d'Iolcos camper devant les murailles de cette ville. Dès que ceux qui attaquoient Mélibée l'eurent apperçu qui deſcendoit de deſſus les hauteurs, ils abandonnerent auſſitôt leurs ouvrages avec beau-

(*a*) Tit. Liv. L. VIII. c. 3.
(*b*) Lucian. Tom. II. pag. 589.
(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 224. Tit. Liv. L. XXXVI. c. 13. L. XLIV. c. 13, 46. Strab. pag. 254, 443. Plut. Tom. I. pag. 293.

coup de précipitation, & y mirent le feu. Euphranor, ayant délivré cette place du péril qui la menaçoit, marcha ſans différer à Démétriade, & y entra.

L'année ſuivante, Mélibée fut priſe & livrée au pillage par Cn. Octavius.

MÉLIBÉE, *Melibœus*, (*a*) un des bergers que Virgile introduit dans ſes éclogues. Ce nom eſt compoſé de μελει, *curæ eſt*, & de βους, βοος, *bos, bovis*.

MÉLIBÉE, nom d'une fille de l'Océan, qui épouſa Pélaſgus.

MÉLIBÉE, une des filles de Niobé. On changea ſon nom de Mélibée en celui de Chloris, à cauſe de ſa pâleur. Χλωρος en Grec ſignifie pâle. *Voyez* Chloris.

MÉLICERTE, *Melicertes*, Μελικέρτης, fils d'Athamas & d'Ino, fut métamorphoſé en Dieu marin, & appellé depuis Palémon. *Voyez* Palémon & Ino.

MÉLICERTE, *Melicertus*, ſurnom d'Hercule. *Voyez* Melcharatus.

MÉLICHIUS, *Melichius*. *Voyez* Milichius.

MÉLIDES. *Voyez* Méliades.

MÉLIE, *Melia*, (*b*) fille de l'Océan, fut aimée d'Apollon, dont elle eut deux fils, Teneerus & Iſménus. Elle fut auſſi mere des nymphes Méliades, Mélies, Mélides ou Épimélides, qui préſidoient au ſoin des troupeaux. *Voyez* Caanthus, & l'article ſuivant.

MÉLIÉ, *Melie*, (*c*) Nymphe qui eut de Neptune un fils appellé Amycus. Apollodore la nomme Bithynis; mais, il y a bien de l'apparence, ainſi que l'a judicieuſement remarqué Heinſius, que ſi le mot *Mélié* ne ſe lit plus maintenant dans cet Auteur, la faute en doit être rejettée uniquement ſur la précipitation des Copiſtes, autrement Apollodore ſeroit ſeul de ſon ſentiment. En effet, les autres Mythologues aſſurent tous qu'Amycus étoit le fruit des amours de Neptune & de Mélié. Mélié eſt le nom propre, & Bithynis une épithete; d'où il réſulte que cette Nymphe étoit née dans la Bithynie de Thrace, ou Européenne. Nous ne diſſimulerons pas cependant que le Scholiaſte d'Apollonius n'oſe prendre à cet égard aucun parti, ſçavoir, ſi Bithynis eſt adjectif ou ſubſtantif; un pareil doute eſt-il fondé? Nous ne pouvons nous l'imaginer; la raiſon en eſt que la maîtreſſe de Neptune eſt toujours appellée Mélié, dans les paſſages des divers Écrivains de l'Antiquité. Ainſi, Mélié eſt le nom propre, car il n'eſt pas naturel de penſer que les Auteurs, tant de proſe que de vers, ſe ſoient accordés à ne déſigner jamais que par une

(*a*) Virg. Eclog. 1. *& ſeq.*

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 385.

(*c*) Mém de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 317, 318.

épithete, la nymphe dont il s'agit. Qu'on ne nous objecte point que le mot *Mélié* eſt quelquefois adjectif, & ſe dit des Nymphes en général. Nous convenons que l'argument ſeroit ſans replique, ſi l'acception de ce terme étoit toujours préciſément la même, ce qui n'eſt point, témoins Apollodore & Héſychius, qui donnent le nom de Mélié à une Nymphe particuliere, fille de l'Océan, ſelon les uns, & de Jupiter ſelon les autres.

MÉLIEN. *Voyez* Mélius.

MÉLIENS, *Melienſes*, Mμελιεῖς. *Voyez* Maliaque.

MÉLIENS, *Melii*, Μήλιοι, les habitans de l'iſle de Mélos. *Voyez* Mélos.

MÉLIES. *Voyez* Méliades.

MELIEUS SINUS. *Voyez* Maliaque.

MÉLIGUNIS, *Meligunis*, nom que porta d'abord l'iſle de Lipare. Ce nom lui fut donné à cauſe du bruit des tambours, des Cymbales, &c., dont on ſe ſervoit dans cette iſle, du Phénicien *Meloginin* ou *Menaggenin*, qui ſignifie l'iſle de ceux qui jouent des inſtrumens.

MÉLINOPHAGES, *Melinophagi*, Μελινοφάγοι, (*a*) peuple de Thrace, ſelon Xénophon. Ce mot veut dire qui ſe nourrit de panis, ſorte de blé qui approche beaucoup du Millet.

MÉLINUM, *Melinum*, (*b*) ſorte d'habit à l'uſage des femmes. Nous ignorons ce qu'étoit que cette ſorte d'habit.

MELIS REGIO. *Voyez* Maliaque.

MÉLISIPPIDAS, *Meliſſippidas*, Μελισσιππίδας, (*c*) fut pere d'Eupolia, femme d'Archidame II, roi de Sparte.

MÉLISSÆUS, *Meliſſæus*, (*d*) ſurnom de Jupiter, pris du nom de ſes nourrices.

MÉLISSE *ou* MÉLITTE, *Meliſſa*, *Melitta*, Μελιττα, (*e*) fameuſe courtiſanne dont il eſt fait mention dans un dialogue de Lucien. Méliſſe, dans ce Dialogue, s'entretient avec Bacchis.

MÉLISSE, *Meliſſa*, Μελίσσα, (*f*) nom que l'on donnoit en Crete à la Prêtreſſe de la grande mere.

MÉLISSE, *Meliſſa*, Μελίσσα, (*g*) fille de Proclès, fut mariée à Périandre, qui regna à Epidaure.

MÉLISSES, *Meliſſæ*, (*h*) Nymphes, filles de Méliſſus, roi de Crete, prirent ſoin de l'éducation de Jupiter. Le nom de Méliſſes veut dire abeilles ou mouches à miel.

(*a*) Xenoph. p. 412.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom III. p. 38.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 596.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 374.
(*e*) Lucian. T. II. p. 709. *& ſuiv.*
(*f*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 9.
(*g*) Pauſ. p. 137.
(*h*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 31, 33. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 273.

MÉLISSUS, *Meliſſus*, (*a*) Μέλισσος, Philoſophe natif de Samos, fils d'Ithagene ou Ithégene, avoit été diſciple de Parménide. Il ſoûtenoit que l'univers étoit immuable, immobile, toujours un, toujours ſemblable à lui-même, & toujours rempli ; il diſoit qu'il n'y avoit point de mouvement, mais qu'il ſembloit y en avoir ; & il enſeignoit qu'il ne falloit jamais parler des Dieux, parce qu'on n'en avoit aucune connoiſſance ſûre. Ces ſpéculations abſtraites ne faiſoient pas toute ſon occupation ; il s'attacha extrêmement à la politique, & y réuſſit ſi bien, que les Samiens lui donnerent le commandement de leur flotte. Il avoit cette charge, quand Périclès aſſiégea & prit Samos, la derniere année de la 84e Olympiade. Mais, Périclès eſſuya auparavant plus d'un échec.

En effet, ce Général ayant voulu un jour aller avec la plus grande partie de ſa flotte au devant de quelques vaiſſeaux Phéniciens qui venoient au ſecours de Samos, Méliſſus mépriſant le petit nombre de galeres que Périclès avoit laiſſées, & le peu d'expérience de leurs capitaines, perſuada à ſes troupes d'aller attaquer les Athéniens. Il ſe donna un ſanglant combat où les Samiens eurent tout l'avantage ; car, ils firent un grand nombre de priſonniers, coulerent à fond la plus grande partie de la flotte ennemie, demeurerent maîtres de la mer, & firent entrer dans Samos toutes ſortes de proviſions de guerre & de bouche dont ils manquoient auparavant, & qui leur étoient néceſſaires pour ſoutenir un long ſiege. Ariſtote écrit que Périclès en perſonne avoit déjà été vaincu par Méliſſus dans un autre combat naval.

MÉLISSUS [C. MÉCÉNAS], *C. Mæcenas Meliſſus*, (*b*) affranchi de Mécene, Poëte Comique, fut nommé par Auguſte, pour avoir ſoin de la bibliotheque qu'il avoit fait dreſſer dans la galerie Octavienne. Il inventa une nouvelle ſorte de comédie Romaine, qu'on appelloit Trabéata, comme nous l'apprenons de Suétone, dans ſon traité des illuſtres Grammairiens.

MÉLISSUS, *Meliſſus*, nom d'un des chevaux du cirque. *Voyez* chevaux du cirque.

MÉLITE, *Melita*, *Melite*, Μελίτη iſle qu'on appelle aujourd'hui Malte. *Voyez* Malte.

MÉLITE, *Melita*, *Melite*, Μελίτη, ville dans l'iſle dont il eſt parlé dans l'article précédent. C'étoit la ſeule ville qu'il y eût anciennement.

MÉLITE, *Melita*, *Melite*, Μελίτη, (*c*) iſle de la mer Adriatique, ſur les côtes de la Dalmatie, près de celle de Corcyre, ſurnommée la Noire. C'eſt de cette iſle, ſuivant Callimaque, cité par Pline, que ve-

(*a*) Diog. Laërt. p. 643, 644. Plut. T. I. pag. 112, 166.

(*b*) Plin. Tom. II. p. 455.

(*c*) Plin. T. I. p. 181. Strab. p. 277.

noient les chiens appellés *catuli Melitæi*. Mais, Strabon attribue cette eſpece de chiens à l'iſle que nous appellons aujourd'hui Malte. Quoi qu'il en ſoit, l'iſle de Mélite, qui fait le ſujet de cet article, s'appelle maintenant Méleda, ou Mélada, & elle appartient à la République de Raguſe.

MÉLITE, *Melita*, *Melite*, Μελίτη (*a*) nom que porta d'abord l'iſle de Samothrace.

MÉLITE, *Melita*, *Melite*, Μελίτη, (*b*) quartier d'Athènes, de la tribu Cécropide, comme Harpocration & un marbre qu'il rapporte l'atteſtent; ce qui, ajoute-t-il, doit l'emporter ſur l'opinion de Stéphanus, qui le range ſous la tribu Egéïde. On trouve dans cet Auteur même, non la tribu Egéïde, mais l'Œnéïde. On peut voir ce qu'en dit le Scholiaſte d'Ariſtophane ſur la comédie des grenouilles; nous apprenons de lui qu'il y avoit en ce lieu un temple d'Hercule. Spon continue ainſi: il y avoit là un temple dédié à Euryſace, un à Mélanippe, fils de Théſée, & un à Diane, ſurnommée *Ariſtobulos*, où l'on enterroit ceux qui étoient morts de la main du bourreau. Ce temple avoit été bâti par Thémiſtocle, qui avoit là ſon palais. Phocion y avoit auſſi le ſien, de même que les acteurs des tragédies.

Gélade, maître de Phidias, étoit auſſi de ce lieu. Il y a une inſcription qui porte ΑΕΩΝΙΔΗC ΑΕΩΝΙΔΟΥ ΜΕΛΙΤΕΥC.

MÉLITE, *Melita*, *Melite*, Μελίτη *Voyez* Mélitene.

MÉLITE, *Melite*, Μελίτη, (*c*) l'une des Nymphes, ſelon Virgile.

MÉLITE, *Melita*, Μελίτη, (*d*) l'une des Nymphes Néréïdes, au rapport d'Homère.

MÉLITÉE, *Melitæus*, (*e*) Μελιταῖος, nom d'un chien, dont Lucien fait mention dans un de ſes Dialogues.

MÉLITENE, *Melitene*, (*f*) Μελιτηνὴ, ville de l'Aſie mineure, d'abord dans la Cappadoce, & enſuite dans l'Arménie mineure.

» Il y avoit, dit Procope, » dans l'Arménie mineure, » aſſez proche de l'Euphrate, » un lieu appellé Mélitene, » où une légion Romaine étoit » en garniſon. Les anciens Ro» mains y avoient bâti un fort » carré, dans une raſe campa» gne, pour mettre les ſoldats » à couvert, & pour ſerrer les » étendards. Trajan en avoit fait » depuis une ville qui eſt de» venue la Métropole du païs. » Comme le peuple s'étoit ac» cru de telle ſorte qu'il ne

(*a*) Strab. p. 472.
(*b*) Plin. T. I. p. 197. Plut. Tom. I. pag. 83, 123, 750.
(*c*) Virg. Æneid. L. V. v. 825.
(*d*) Homer. Iliad. L. XVIII, v. 42.
(*e*) Lucian. Tom. II. pag. 856.
(*f*) Strab. pag. 521, 527, 533. & *ſeq.* Plin. Tom. I. pag. 267, 303. Dio. Caſſ. pag. 564, 806. Tacit. Annal. L. XV. c. 26. Ptolem. L. V. c. 7.

» pouvoit plus tenir dans le » fort, on avoit bâti à l'entour, » des maiſons, des palais, des » égliſes des marchés, des » places publiques, des gale- » ries, des bains, des théâtres, » & les autres édifices qui peu- » vent relever la ſplendeur » d'une grande ville. L'empe- » reur Juſtinien la mit en état » de ſervir en même-tems, & » d'ornement, & de défenſe à » l'Arménie. «

Le nom de Mélitene a été connu à Strabon & à Pline, mais ils ne connoiſſoient point de ville nommée ainſi. Ils ne parlent que d'une contrée, qui de leur tems faiſoit partie de la Cappadoce. Ce fut enſuite le nom d'un camp, où avoit ſes quartiers cette même légion, qui, ſous Marc-Aurele, obtint de Dieu par ſes prieres un tonnerre qui ôta la victoire aux ennemis; ce qui la fit ſurnommer la légion fulminante. Euſebe, dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique, donne le ſurnom de Mélitene à cette légion. Dion Caſſius dit que dès le tems d'Auguſte la légion douzième, ſurnommée la Foudroyante, avoit eu ſes quartiers en Cappadoce.

Le P. Hardouin croit que le païs, nommé Mélitene, avoit pris ſon nom de Mélite, ville dont parle Pline, qui la met près de l'Euphrate, & qui ajoute qu'elle avoit été bâtie par Sémiramis. Martianus Capella le dit d'après lui. Cette ville tient un rang diſtingué dans l'Itinéraire d'Antonin, où l'on voit pluſieurs routes qui y aboutiſſent. On lit dans la table de Peutinger *Melentenis*. C'eſt une faute. La Notice Epiſcopale d'Hiérocles donne Mélitene pour métropole de la ſeconde Arménie.

Cette ville eſt célebre dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. Outre le long ſéjour qu'y fit la légion Fulminante ou Foudroyante, les quarante Martyrs de Cappadoce qui étoient de cette légion, y avoient auſſi leurs quartiers. Saint Polieucte, qui paſſe pour le premier martyr de l'Arménie, y fut martyriſé vers l'an 257. C'eſt le lieu de la naiſſance de Saint Mélece, ſurnommé le Grand, qui étoit évêque d'Antioche au quatrieme ſiecle, & de St Euthyme, auſſi ſurnommé le Grand, Archimandrite en Paleſtine. Il eut la conduite de tous les monaſteres de la ville & du diocèſe de Mélitene, ſous les évêques Acace & Synade, qui avoient été ſes maîtres. La ville de Mélitene eut pour évêque Saint Domitien au ſixième ſiecle. Son corps y fut reporté vers l'an 602. C'eſt à préſent Malathiah.

MÉLITENE, *Melitene*, (*a*) Μελιτηνὴ, contrée de l'Aſie mineure. Strabon dit que la Mélitene, qui eſt ſituée entre l'Euphrate & la Cataonie, touche à la Commagene, & qu'elle

(*a*) Strab. pag. 521, 527, 533. *& ſeq.* Ptolem. L. V, c. 7. Plin. Tom. I. pag. 467, 1031.

eſt comptée pour la dixieme partie de la Cappadoce, parce qu'on l'avoit compriſe dans la Caraonie, qui avoit été réunie à la Cappadoce. Cette contrée, ſelon le même Strabon, étoit entiérement ſemblable à la Commagene, étant remplie d'arbres très-utiles, & elle étoit la ſeule de toutes les parties de la Cappadoce, qui jouît de cet avantage. Elle produiſoit auſſi de l'huile & une ſorte de vin nommé Monarite, qui le diſputoit aux meilleurs vins de la Grece.

La Mélitene fit enſuite partie de l'Arménie mineure. Ptolémée lui attribue pluſieurs villes, Daguſa, Sinis & Mélitene ſur les bords de l'Euphrate, & dans les terres, Zopariſtus, Titariſſus, Cianica, Phuſipara, Euſimara, Jaſſus, Ciacis, Leugæſa ou Leuræſa, Marcala ou Carmala, Semiſus, Leneſis ou Dæneris.

MÉLITHYTA, *Melithyta*, (*a*) ſorte de gâteaux que l'on nommoit ainſi, parce qu'on les faiſoit avec du miel, & ils étoient offerts à Trophonius.

MÉLITIDE, *Melitis*, (*b*) nom d'une porte d'Athenes. C'étoit ſans doute celle qui conduiſoit au quartier de Mélite.

MÉLITIDE, *Melitides*, Μελιτίδης, (*c*) dont Lucien fait mention dans un de ſes Dialogues.

MÉLITUS, *Melitus*, (*d*) Μέλητος, orateur & poëte Grec, d'une réputation médiocre, vivoit vers la XCV^e. Olympiade, environ l'an 400, avant Jeſus-Chriſt, & fut un de ceux qui accuſerent Socrate, qu'on fit mourir cette même année.

Ariſtophane parle des ſcholies de Mélitus. Son Scholiaſte & Suidas ajoutent que Mélitus fut un Poëte tragique, & que ſa Poëſie étoit froide, & ſes mœurs mauvaiſes. *Voyez* Socrate.

MELIUS VICUS, (*e*) la rue Mélie. C'eſt ainſi qu'on appelloit une rue de Rome, au rapport de Tite-Live.

MÉLIUS, *Melius*, (*f*) ſurnom d'Hercule, pris d'un mot Grec qui ſignifie pomme, parce qu'un jour qu'on devoit lui ſacrifier un bœuf, d'autres diſent un bélier, la victime ayant manqué, on lui immola une pomme à laquelle on donna une ſorte de reſſemblance avec l'animal, en y enfonçant d'un côté quatre eſpeces d'allumettes pour lui ſervir de pieds, & de l'autre, deux petites chevilles, pour lui faire des cornes.

MÉLIUS [SP.], *Sp. Mælius*, (*g*) de l'ordre des Chevaliers, vivoit vers l'an de Rome 315, & 436 avant Jeſus-Chriſt. On éprouva cette année à Rome une grande famine. Sp. Mélius,

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 157.
(*b*) Pauſ. p. 42.
(*c*) Lucian. Tom. I. p. 1069.
(*d*) Lucian. Tom. I. p. 391. Xenoph. p. 803. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IX. p. 327.
(*e*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 26.
(*f*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 75. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 228.
(*g*) Tit Liv. L. IV. c. 13. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 486. *& ſuiv.*

homme fort riche pour ces tems-là, & encore plus ambitieux, ſongea à profiter du malheur des tems, ſe flattant que le peuple, dans une calamité ſi générale, feroit bon marché de ſa liberté. Ayant acheté de ſes deniers en Etrurie une grande quantité de bled par le miniſtere de ſes hôtes & de ſes cliens, il en fit des diſtributions. Devenu par-là fort cher à la populace, elle l'accompagnoit par-tout dans la ville, lui faiſant un cortege beaucoup au deſſus d'un particulier, & elle lui promettoit par avance de l'élever au Conſulat. Mais, comme l'ambition eſt inſatiable, & qu'elle ne ſe contente pas de ce qui paroît lui être aſſuré, il porta ſes vues plus loin, ſans examiner ſi elles étoient légitimes, ou non. Il ſentoit bien qu'il lui faudroit livrer de rudes combats contre les Sénateurs pour arriver au Conſulat malgré eux, & qu'il ne pourroit l'obtenir qu'à la pointe de l'épée. Il conçut qu'il ne lui en couteroit pas plus de peine pour parvenir à la Royauté, & dès ce moment il tourna toutes ſes batteries de ce côté-là, regardant le trône comme l'unique récompenſe qui fût digne des travaux & des dangers qu'il auroit à eſſuyer.

Le jour des aſſemblées Conſulaires approchant, comme il n'avoit pas eu aſſez de tems pour concerter toutes ſes meſures, il ne put pas encore faire éclater ſon deſſein. L'élection ſe fit tranquillement & conformément aux vues des Sénateurs.

L. Minucius, préfet des vivres, prenoit, par les fonctions de ſa charge, les mêmes ſoins que Sp. Mélius ſe donnoit de ſon propre mouvement; ce qui faiſoit que les mêmes ſortes de perſonnes fréquentoient pareillement les deux maiſons. Il ſçut, par leur moyen, ce qui ſe paſſoit chez Sp. Mélius, & il en donna auſſitôt avis au Sénat. Il dit qu'il avoit découvert qu'on portoit des armes dans ſa maiſon; qu'il y tenoit des aſſemblées où il haranguoit, & qu'il prenoit certainement des meſures pour ſe faire Roi; que le tems de l'exécution n'étoit pas encore arrêté, mais qu'on étoit convenu de tous les arrangemens; que les Tribuns, gagnés par argent, étoient entrés dans le complot, & que les chefs de la multitude avoient déjà leurs rôles diſtribués; qu'il venoit donner cet avis preſque plus tard que la ſûreté publique ne l'auroit demandé, mais qu'il avoit voulu s'aſſurer des faits par des preuves certaines, & ne pas s'en rapporter à des bruits vagues & douteux.

Sur cette dénonciation, il fut propoſé par l'un des Conſuls de nommer incontinent un Dictateur, dont l'autorité ſuprême pût étouffer le mal dans ſa naiſſance, & même avant qu'il eût le tems d'éclore. L'avis fut généralement approuvé. Tout le monde jetta les yeux

ſur L. Quintius Cincinnatus, qui refuſa long-tems d'accepter une charge dont il croyoit que ſon grand âge le mettoit hors d'état de remplir dignement les fonctions. Mais enfin, il ſe vit obligé de céder aux vives remontrances & aux inſtantes prieres de tout le Sénat. Après avoir prié les Dieux de ne pas permettre que, dans un danger ſi preſſant, ſa vieilleſſe nuiſît au ſervice de la République, il conſentit à être nommé Dictateur, & choiſit ſur le champ C. Servilius Ahala pour Général de la cavalerie.

Le lendemain, étant deſcendu dans la place publique, après avoir diſpoſé des troupes dans toutes les places, il attira les yeux & l'attention de tout le peuple, étonné de cette nouveauté. Sp. Mélius & ſes partiſans ne doutoient pas que ce ne fût contre eux qu'on employoit une puiſſance ſi redoutable. Ceux, qui n'avoient point de part à la conſpiration, demandoient quel péril imprévu, ou quelle guerre ſi redoutable avoient obligé le Sénat de recourir à la Dictature, & de confier la garde de la République à un homme de plus de quatre-vingts ans? Mais, dans le moment le maître de la cavalerie C. Servilius Ahala parut; & s'adreſſant à Sp. Mélius: » Le Dictateur vous or» donne, lui dit-il, de l'aller » trouver. » Et celui-ci lui ayant demandé, en tremblant, ce qu'il vouloit: » Allez, repliqua-t-il, » vous juſtifier ſi vous pouvez, » du crime dont L. Minucius » vous accuſe dans le Sénat. » Alors, Sp. Mélius commença à tergiverſer; & après avoir jetté les yeux autour de lui, il ſe retira au milieu de la foule qui le protégeoit. Enfin, comme le Licteur ſe fut ſaiſi de ſa perſonne, par l'ordre du Maître de la cavalerie, il s'arracha de ſes mains avec le ſecours de ſes amis, & ſe mit, en fuyant toujours, à implorer la compaſſion du peuple Romain; ſe plaignant que les Sénateurs, de concert, le vouloient perdre, parce qu'il avoit ſauvé ſes concitoyens pendant la famine; & les conjurant de ne point l'abandonner dans le danger où il étoit, & de ne pas ſouffrir qu'à leurs yeux on l'immolât à la fureur de ſes ennemis. Pendant qu'il jettoit les hauts cris, C. Servilius Ahala le joignit, & après lui avoir abattu la tête d'un coup de ſabre, tout couvert de ſon ſang, & entouré d'une troupe de jeunes Patriciens, il alla rendre compte de ſa commiſſion au Dictateur. » J'ai, lui dit-il, ſommé Sp. » Mélius de venir vous trou» ver, comme vous me l'aviez » ordonné. Mais, voyant que » ce ſéditieux repouſſoit mon » Licteur, & tâchoit de ſou» lever le peuple, je lui ai » fait porter la peine de ſa » déſobéiſſance. Vous avez bien » fait, lui dit le Dictateur; » continuez à ſervir la Répu» blique avec le même zele

» & le même courage. »

La multitude, qui ignoroit les raiſons qu'on avoit eues de punir Sp. Mélius, commençoit à s'émouvoir; quand le Dictateur l'ayant aſſemblée, lui déclara que Sp. Mélius avoit mérité la mort, par le ſeul refus qu'il avoit fait de ſe rendre auprès de ſa perſonne, lorſque le Maître de la cavalerie le lui avoit ordonné de ſa part, & par le deſſein qu'il avoit eu de ſoulever le peuple en ſa faveur; mais que d'ailleurs on n'avoit pas dû traiter en citoyen un homme qui, étant né dans une République, dans le ſein & ſous la protection des Loix & de la liberté, avoit oſé briguer la Royauté dans cette même ville, d'où il ſçavoit qu'on avoit chaſſé les Rois, où il ſçavoit que la même année le Conſul qui avoit délivré la patrie, avoit fait mourir les petits neveux du roi Tarquin, & fait trancher la tête à ſes propres enfans, pour être convenus avec les Tyrans, qu'on venoit de bannir, de les recevoir dans la ville; d'où il ſçavoit qu'on avoit forcé L. Tarquinius Collatinus de s'exiler, quoiqu'on n'eût rien à lui reprocher que le nom odieux qu'il portoit. Mais, comment un ſimple Chevalier, qui auroit à peine dû porter ſes vues juſqu'au Tribunal du peuple, un riche marchand de bled auroit-il pu compter qu'il payeroit la liberté de ſes citoyens avec quelques livres de farine, & réduiroit dans la ſervitude, en lui jettant quelques morceaux de pain, un peuple qui pouvoit ſe vanter d'avoir vaincu toutes les nations voiſines? Comment avoit-il pu croire qu'une République, qui n'auroit pas daigné l'admettre au rang des Sénateurs, le verroit ſans peine ſur le trône, occupant la place, & revêtu des ornemens & de la puiſſance de Romulus, fondateur de l'Empire, iſſu de la race des Dieux, & élevé lui-même au rang des immortels? Que de telles penſées n'étoient pas moins monſtrueuſes que criminelles. Que cet attentat n'avoit pas été ſuffiſamment expié par le ſang de celui qui l'avoit commis, ſi on ne confiſquoit les biens dont on s'étoit ſervi pour acheter la liberté du peuple Romain, & qu'on ne détruiſît de fond en comble la maiſon dans laquelle on avoit conçu un deſſein ſi déteſtable. Qu'ainſi il ordonnoit aux Queſteurs de vendre ces biens, & d'en mettre le prix dans le tréſor public. Auſſitôt il ordonna qu'on raſât cette maiſon, & qu'on laiſſât vuide la place où elle avoit été bâtie, pour ſervir de monument à la poſtérité, & du crime & de la punition de Sp. Mélius. On donna à cette place le nom d'Equimélie.

MÉLIUS [Sp.], *Sp. Mælius*, (*a*) étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 319, & 433

(*a*) Tit Liv. L. IV. c. 21.

avant Jeſus-Chriſt. Ce Magiſtrat, à la faveur de ſon nom, fit quelques efforts pour exciter une ſédition à Rome, ſans pouvoir en venir à bout. Car, il appella L. Minucius en jugement, & propoſa une loi, pour faire confiſquer les biens de C. Servilius Ahala, ſoutenant que le premier avoit opprimé Sp. Mélius par de fauſſes accuſations, & reprochant à l'autre d'avoir tué un citoyen, qui n'avoit été ni entendu ni condamné. Mais, le peuple ne fit pas plus de cas de ces invectives, que de celui qui les débitoit.

MÉLIUS [P.], *P. Mælius*, (*a*) fut créé Tribun militaire, l'an de Rome 355, & 397 avant Jeſus-Chriſt. Il obtint la même charge trois ans après.

MÉLIUS [Q.], *Q. Mælius*, (*b*) étoit Tribun du peuple l'an de Rome 434, & 318 avant Jeſus-Chriſt. Il s'étoit trouvé à la journée de Caudium, & avoit paſſé comme les autres ſous le joug.

MELLA [ANNÉUS], *Annæus Mella*, (*c*) frere de Séneque & de Gallion, & pere de Lucain, fut la victime de la cruauté de Néron, l'an de Jeſus-Chriſt 66.

Il n'avoit point voulu demander les charges par un raffinement d'ambition, pour devenir égal en crédit & en conſidération aux Conſulaires ſans ſortir du rang de ſimple chevalier Romain. De plus, il regardoit les emplois de finances, dont la dignité de Sénateur l'auroit exclus, comme une voie plus propre à amaſſer des richeſſes. Lucain ſon fils augmenta beaucoup la ſplendeur de ſon nom, & fut l'occaſion de ſa mort. Car, ce pere avide ne voulant rien laiſſer perdre de la ſucceſſion de ſon fils, & faiſant des recherches exactes de tout ce qui pouvoit lui être dû, s'attira un accuſateur, qui avoit été ami intime de Lucain, & peut-être ſon débiteur. Il ſe nommoit Fabius Romanus. Se voyant preſſé par Annéus Mella, il le déféra comme complice de la conjuration qu'on avoit depuis peu découverte ; & il allégua en preuve de prétendues lettres de Lucain, dont il avoit imité l'Écriture. Néron, qui convoitoit les grandes richeſſes d'Annéus Mella, lui envoya ces lettres. Annéus Mella comprit ce que ſignifioit ce meſſage du Prince, & il ſe fit ouvrir les veines, après avoir dreſſé un codicille, par lequel, dans la vue de conſerver ſes biens à ſes héritiers, il laiſſoit des ſommes conſidérables à Tigellin & à ſon gendre Coſſutianus Capito.

On fit un terrible uſage de ce codicille, on y ajouta deux lignes, dans leſquelles le teſ-

(*a*) Tit. Liv. L. V. c. 12, 18.
(*b*) Tit. Liv. L. IX. c. 8.
(*c*) Tacit. Annal. L. XVI. c. 17. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 452, 453.

tateur étoit ſuppoſé ſe plaindre de ſon ſort, diſant qu'il mouroit innocent, pendant que Rufius Criſpinus & Anicius Cérialis vivoient, quoiqu'ennemis du Prince. Ce trait de malignité ne pouvoit pas nuire à Rufius Criſpinus, qui étoit mort; mais, il devint funeſte à Anicius Cérialis, qui fut obligé de ſe tuer lui-même. On eut moins pitié de ſon malheur, dit Tacite, parce qu'on ſe ſouvenoit qu'il avoit révélé à Caligula la conjuration de Lépidus.

MELLARIE, *Mellaria*, (*a*) Μελλαρία, ville d'Eſpagne, dans la Bétique, ſituée près du *fretum Gaditanum*, aujourd'hui détroit de Gibraltar.

Plutarque fait mention de cette ville. Pline la place après celle de Bélon. Marcien d'Héraclée la nomme Menlarie. Le P. Hardouin dit qu'elle eſt entiérement ruinée, & que le lieu où elle étoit ſe nomme préſentement Milareſe. Conduitt Anglois, qui, étant en ce païs-là, avoit fait des recherches qu'il a communiquées au public, croit qu'elle étoit ſituée dans le lieu nommé aujourd'hui Val de Vacca, qui n'eſt qu'un village, environ à une lieue & demie de Tariſa vers l'occident, où la tradition du païs veut qu'il y ait eu une ville des plus conſidérables, qui a été engloutie par la mer. Le même Auteur appuie ſa conjecture ſur ce que ce canton produit d'excellent miel, & que comme Mellarie, il fut ainſi nommé à cauſe de ſon miel. On voit aujourd'hui divers lieux ſur la même côte qui en tirent leur nom, comme Playa de Orimel, Rio de la miel, Beger de la miel, &c.

Corneille dit que c'étoit la patrie de Pomponius Méla. Il ſe trompe. Pomponius Méla dit lui-même qu'il étoit de Tingis en Eſpagne, colonie de Tingis, capitale de la Mauritanie Tingitane en Afrique. Cette Tingis d'Eſpagne, patrie de Pomponius Méla, étoit la même que Cétrarie.

MELLARIE, *Mellaria*, (*b*) Μελλαρία, autre ville d'Eſpagne dans la partie de la Béturie qu'occupoient les Turdules. Elle étoit entre Cordube, Émérita Auguſta & Mirobriga. Cette derniere n'en étoit pas abſolument éloignée. C'eſt aujourd'hui Fuente de la Ovéjuna. On y a trouvé des inſcriptions ſur leſquelles on lit *ORDO MELLARIENSIS*.

MELLARIUM, *Mellarium*, vaiſſeau rempli de vin qu'on portoit dans les fêtes de la bonne Déeſſe. On lui faiſoit des libations de ce vin qu'on n'appelloit point vin, mais lait; & le vaiſſeau étoit appellé Mellarium.

MELLEUM MARMOR, nom donné par les Anciens à

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 573. Plin. T. I. p. 135, 136. Ptolem. L. II. c. 4.

(*b*) Plin. Tom. I. p. 140.

une eſpece de marbre d'un jaune clair, de la couleur du miel. On en trouve, dit-on, en pluſieurs endroits d'Italie.

MELLIRENES, *Mellirenes*, Μελλιρενες, (*a*) nom que l'on donnoit à Sparte aux plus âgés des enfans.

MELLO, *Mello*, (*b*) terme Hébreu qui ſignifie rempli.

On appelloit ainſi une vallée très-profonde, qui étoit entre l'ancienne ville de Jébus ou Jéruſalem, & la ville de David bâtie ſur le mont Sion. David & Salomon firent combler cette vallée, & on en fit une place d'aſſemblée pour le peuple. Salomon en prit même une partie, pour y bâtir le Palais de ſon épouſe la fille de Pharaon. Ce fut à l'occaſion des travaux que Salomon fit faire pour combler Mello, que Jéroboam, fils de Nabat, ſe révolta, & inſpira à ſes freres de la tribu d'Ephraïm, l'eſprit de révolte qui éclata après la mort de Salomon.

MELLO, *Mello*, (*c*) ville de Paleſtine, dans le voiſinage de Sichem. Il eſt dit, dans le livre des Juges, que les habitans de Sichem & ceux de la ville de Mello établirent roi Abimélech, fils de Gédéon. Le texte Hébreu porte la maiſon de Mello. Quelques-uns croyent que Mello étoit un bourgeois de Sichem, ou un quartier de cette ville. On ne connoît point de ville dans la Paleſtine qui porte le nom de Mello.

MELLON, *Mello*, Μέλλων, (*d*) Thébain, dont il eſt fait mention dans Xénophon.

MELLONE, *ou* MELLONIE, *Mellona*, *Mellonia*, (*e*) Divinité champêtre qui, diſoit-on, prenoit ſous ſa protection les abeilles & leurs ouvrages. Parmi des peuples dont le miel faiſoit la grande richeſſe, il falloit une Divinité protectrice de cette denrée, & ſévere vengereſſe de quiconque la voleroit, ou gâteroit les ruches d'un autre.

MELLOTHI, *Mellothi*, (*f*) Μαλλωθι, un des fils d'Héman, fut chef de la dix-neuvieme des vingt-quatre familles des Lévites, du tems de David.

MELLUCH, *Melluch*, (*g*) Μαλουχ, fils de Bani, fut un de ceux qui ſe ſéparerent de leurs femmes qui étoient étrangeres, après le retour de la captivité de Babylone.

MÉLOBIUS, *Melobius*, (*h*) Μηλοβιος, l'un des trente Tyrans, que les Lacédémoniens donnerent aux Athéniens.

MÉLOBOSIS, *Meloboſis*, Μηλοβοσις, (*i*) l'une des Nym-

(*a*) Plut. T. I. p. 50.
(*b*) Reg. L. II. c. 5. v. 9. L. III. c. 9. v. 15. c. 11. v. 27. *& ſeq.* Paral. L. I. c. 11. v. 8.
(*c*) Judic. c. 9. v. 6.
(*d*) Xenoph. p. 566.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 458.
(*f*) Paral. L. I. c. 25. v. 4, 26.
(*g*) Eſdr. L. I. c. 10. v. 29.
(*h*) Xenoph. p. 461.
(*i*) Antiq. expliq par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 72.

phes Océanides, filles de l'Océan & de Téthys.

MÉLODUNUM, *Melodunum*, (*a*) ville de la Gaule Celtique, dont Jules César parle comme d'une ville de la dépendance des Sénones. Dans l'itinéraire d'Antonin, la position de Mélodunum paroît sous le nom de Méclétum, ou suivant une autre leçon, Méthétum; selon la table Théodosienne, Météglum.

Les écrits du moyen âge varient sur le nom de Mélodunum, comme les monumens qui leur sont antérieurs. On trouve Méclédo, conformément à la leçon de quelques manuscrits de l'Itinéraire, ou à peu près, dans une lettre que Léon, évêque de Sens, écrivoit dans le sixième siecle au roi Childebert I, pour s'opposer à l'établissement d'un siege Episcopal à Melun, renfermé dans son Diocèse.

Dans le même livre des Commentaires de Jules César, d'où est tiré le nom de Mélodunum, il est fait mention de Métiosédum que l'on croit être le même lieu que Mélodunum. Il faut par rapport à cet objet, étudier avec application les circonstances de l'expédition de T. Labiénus contre les *Parisii*. Ce Lieutenant de Jules César part d'Agendicum, ou de Sens; & aux approches de Lutétie, ayant inutilement tenté de traverser un marais, formé selon ce qui est le plus vraisemblable, par la riviere de Bièvre, sur la rive gauche de la Seine, il retourne par le même chemin jusqu'à Mélodunum, ville des Sénones, dans une isle de la Seine. S'en étant rendu maître, il y passe de l'autre côté de la riviere pour revenir se camper devant Lutétie. L'ennemi, resté sur un des bords de la riviere, en face de la ville, avoit son camp vis à-vis celui de T. Labiénus. Dans cette position, on voit que ce n'est plus le marais dont il a été parlé, mais le cours de la Seine & l'emplacement de Lutétie, qui séparent les deux armées; celle des *Parisii* & de leurs confédérés demeure sur la rive gauche; & c'est sur la droite que l'armée Romaine est campée. Cependant, la nouvelle se répand aussitôt de toutes parts, que Jules César a levé le siege de Gergovie, & que les Eduens ont pris le parti de la révolte. T. Labiénus est en même-tems informé que sur ses derrieres les Bellovaces prennent les armes, tandis que l'ennemi qu'il a devant lui ferme le passage du retour. Il confie la garde de son camp à cinq cohortes, & il en fait partir cinq autres, accompagnées de bateaux pour remonter le fleuve, *adverso flumine*; avec grand bruit, dans la vue d'attirer de ce côté-là l'attention de l'ennemi. Pour lui, ayant à l'entrée de la nuit, &

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. pag. 326. *& seq.* Notice de la Gaule par M. d'Anvill. p. 453. *& suiv.*

ſourdement, raſſemblé cinquante barques, pour deſcendre la Seine à quatre milles au deſſous de ſon camp, il traverſe la riviere ſur ces barques vers le point du jour. L'ennemi, apprenant le mouvement des Romains, & croyant qu'ils prennent la fuite, veut également agir par trois endroits. Il laiſſe un corps vis-à-vis du camp Romain, qui eſt demeuré devant Lutétie. Il en détache un autre pour ſuivre la route des bateaux le long du fleuve, & c'eſt en cet endroit que le nom de Métioſédum ſe rencontre dans le texte. Avec le reſte de ſes forces, il marche contre T. Labiénus.

Sanſon, en écrivant ſur ce ſujet, veut que le corps détaché vers Métioſédum, pour côtoyer la navigation des bateaux qui remontoient, ait pour objet de ſuivre les barques qui avoient deſcendu la riviere. Il ne prend pas garde que le ſtratagême de T. Labiénus, & le ſuccès qui en réſulta, conſiſtent préciſément à avoir fait exécuter cette manœuvre de nuit & ſans bruit, pour en dérober la connoiſſance. Ce qu'il ordonne au contraire en remontant la riviere, de le faire d'une maniere tumultueuſe & bruyante, s'eſt fait entendre de l'ennemi. Et cet ennemi, qui ſe perſuade que les Romains cherchent les moyens de fuir, & par trois côtés différens, ne ſe porte auſſi vers trois différens côtés, que pour s'oppoſer également par-tout à une retraite qu'il croit précipitée. Or, il eſt aiſé de remarquer que ſi l'on fait marcher un de ces détachemens vers le bas de la riviere, en même-tems que le gros de l'armée Gauloiſe marche vers T. Labiénus, c'eſt diriger deux différens corps vers un ſeul & même côté, & ne pas ſatisfaire à tout ce que l'ennemi ſe propoſe & entreprend, en lui faiſant négliger & laiſſer en arriere le détachement Romain qui remonte la riviere, quoique dans l'opération de T. Labiénus, ce mouvement ſe faſſe avec éclat, tandis que de l'autre côté il eſt ſecret & clandeſtin.

On voit avec ſurpriſe que M. de Valois qui n'eſt pas volontiers d'accord avec Sanſon, adoptoit ici ſon opinion, & l'interprétation ſur laquelle elle eſt fondée. Cellarius accéde auſſi au même ſentiment, entraîné, à ce qu'il paroît, par l'autorité de M. de Valois. Au reſte, il paroîtra plus aiſé de ſe convaincre que la poſition de Métioſédum ne doit point être placée au deſſous de Lutétie, en deſcendant la Seine, que de décider quelle eſt ſa poſition du côté contraire, ou en remontant. Il ſemble néanmoins, quand on y fait attention, que le nom de Métioſédum ſoit employé dans le texte des Commentaires, comme celui d'un lieu dont il a déjà été queſtion, & qui a été précédemment déſigné dans le cours

de l'expédition, ce qui ne peut concerner que Mélodunum. Scaliger ne ſe contente pas de prendre Métioſédum pour Mélodunum; il prétend que dans les manuſcrits de Jules Céſar, on lit Métioſédum au lieu de Mélodunum, ce qui paroît ſuſpect de faux à M. de Valois.

Quoi qu'il en ſoit, la maniere diverſe dont on lit le nom du même lieu, Méthétum, Météglum, Méclédum, a plus d'affinité à Métioſédum, que la dénomination même de Mélodunum. Marlien, & quelques autres après lui, veulent qu'on liſe Joſédum, plutôt que Métioſédum, ce qui eſt rejetté par Scaliger.

Mélodunum ſe nomme aujourd'hui Melun dans le Hurepoix, aux confins du Gâtinois. Si on en veut croire les habitans, cette ville a ſervi de modele pour bâtir celle de Paris. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que, comme l'a remarqué Jules Céſar lui-même, la figure & la ſituation de ces deux villes ſont parfaitement ſemblables. La riviere de Seine y forme une iſle, & coupe la ville en trois parties, l'une du côté de la Brie, qui eſt la ville, celle de l'iſle, qui eſt la Cité, & celle qui eſt du côté du Gâtinois. Quelques-uns ont cru y trouver les débris d'un ancien temple d'Iſis, ſur le bord de l'iſle, à côté de l'égliſe de Notre-Dame; mais, ces débris ſont d'un bâtiment des Chanoines, dont on voit que l'antiquité ne remonte pas au delà du roi Robert.

MELON, *Melon*, Μέλων, (*a*) truchement de Darius. Il fut pris par Alexandre dans le le bourg où le Roi ſon maître avoit été arrêté par Beſſus. Mélon n'avoit pu ſuivre Darius, parce qu'il étoit tombé malade; & ſurpris par la viteſſe d'Alexandre, il feignit d'être demeuré pour ſe rendre, & l'informa de tout ce qui s'étoit paſſé.

MELON, *Melon*, Μέλων, (*b*) étoit d'une des premieres maiſons de Thebes. Il fut un de ceux qui ſe joignirent à Pélopidas, pour chaſſer de leur patrie les Lacédémoniens, & remettre leurs concitoyens en liberté; ce qui leur mérita l'honneur d'être déclarés Gouverneurs de la Béotie.

MÉLOPHORE, *Melophorus*, ſurnom de Cérès, qui ſignifie celle qui donne des troupeaux. Cérès Mélophore avoit à Mégare un temple ſans toit. Le nom de Mélophore eſt formé de μῆλας, *ovis*, brebis, & φέρω, je porte.

MÉLOPHORES, *Melophori*, Μηλοφόροι, (*c*) nom que l'on donnoit à une partie de la garde des Rois de Perſe. On appelloit ainſi ceux qui portoient une pomme d'or au haut d'une pique. Diodore de Sicile fait mention des Mélophores.

(*a*) Q. Curt. L. V. c. 13.
(*b*) Plut. T. I. p. 281. & ſeq.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 642.

MÉLOS,

MÉLOS, *Melos*, Μῆλος, (*a*) isle de la mer Égée, l'une des Cyclades. Elle étoit dans le voisinage de celle de Cimole, qu'elle avoit au nord. L'isle de Crete étoit au midi de Mélos. Cette isle étoit à peu près à égale distance du promontoire de Scylléum, près d'Hermione, & de celui de Dictynnéum en Crete. Cette distance est évaluée par Strabon à sept cens stades.

L'isle de Mélos, quoique petite, fut très-considérable, dans le tems de la Grece florissante. Mélos, dit Thucydide, jouissoit d'une entiere liberté, 700 ans avant la guerre du Péloponnèse, qui intéressa la Grece, les isles voisines & les principales villes des côtes de l'Asie mineure. Dans ce tumulte, les Méliens, puissamment sollicités par les Athéniens, s'obstinerent à vouloir garder la neutralité, peut-être parce qu'ils descendoient des Lacédémoniens, selon Thucydide & Conon, quoiqu'Étienne de Byzance ait fait de Mélos une colonie des Phéniciens. Nicias, général des Athéniens, se rendit à Mélos avec une flotte de soixante vaisseaux & de deux mille hommes de débarquement, qui ravagerent tout le païs; il fut néanmoins obligé d'abandonner le siege de la ville que Syncelle fait aussi ancienne que Minos, fils d'Europe. Quelques années après, les Athéniens y firent une autre descente avec trois mille hommes, commandés par Cléomede & Tisias. Ces Généraux, après une longue & ennuyeuse conférence qu'ils eurent avec les chefs de l'isle, bloquerent la ville; mais, les Méliens renverserent leurs travaux. Enfin, Philocrate ayant amené un nouveau secours d'Athenes, ils se rendirent à discrétion, & ce fut alors que se fit ce grand massacre dont parlent Strabon, Diodore de Sicile, & Thucydide. Les Athéniens, par le conseil d'Alcibiade, firent mourir tous les habitans de Mélos, excepté les femmes & les enfans, que l'on mena en esclavage dans l'Attique. On fit passer cinq cens personnes du même païs pour fonder une colonie dans l'isle. Cependant, Lysandre, général des Lacédémoniens, ayant obligé Athenes même à se rendre à discrétion à son tour, le reste des Méliens fut renvoyé dans l'isle, & la colonie des Athéniens rappellée.

Mélos tomba sous la domination des Romains, & ensuite sous celle des empereurs Grecs.

Les guerres des Méliens avec ceux d'Athenes sont décrites fort au long dans le cinquie-

(*a*) Strab. pag. 484, 485. Thucyd. pag. 234, 401. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 319, 327. Plin. Tom. I. pag. 213. Pomp. Mel. pag. 146. Ptolem. L. III, c. 17. Suid. Tom. II. pag. 154. Xenoph. pag. 536. Plut. Tom. I. pag. 199, 441, 566.

me livre de l'hiſtoire de Thucydide.

Feſtus penſe que l'iſle de Mélos fut ainſi appellée de Mélus chef des Phéniciens. Ariſtide, au rapport de Pline, la nomme Byblis; & Étienne de Byzance veut que ce nom lui ſoit venu des Phéniciens de Byblos. Il ajoute qu'elle fut auſſi appellée Zéphyria. Héſychius la nomme Mémalis & Memblis. Ce dernier nom ſe trouve dans les Manuſcrits. Il y a une Médaille de moyen bronze, dans laquelle on lit MHΛΙΩΝ au milieu d'une couronne de laurier.

Ptolémée met dans cette iſle, une ville qu'il nomme Acytos.

Nous connoiſſons aujourd'hui Mélos ſous le nom de Milo dans l'Archipel, & ſa ville principale porte le même nom. La forme de cette iſle eſt preſque ronde; elle a environ ſoixante milles de tour, & eſt bien cultivée. Son port, qui eſt un des meilleurs & des plus grands de la Méditerranée, fert de retraite à tous les bâtimens qui vont au levant, ou qui en reviennent.

MÉLOTHI, *Melothi*, (*a*) ville de l'Aſie mineure dans la Cilicie. Il en eſt parlé au livre de Judith. Elle fut priſe par Holopherne. D. Calmet ſoupçonne que c'eſt peut-être la même que Mallos ou Mallus, dans la Cilicie ſur le fleuve de Pyrame. Les habitans de Mallos ſe révolterent contre Antiochus Epiphane, parce que ce Prince les avoit donnés à une de ſes concubines. Le texte Grec de Judith ne parle point de Mélothi.

MELOTIDIS. (*b*) On lit dans Tite-Live : *Rex primo die ad caſtra Pyrrhi pervenit. Locus quem ita vocant, eſt in Triphylia terra Melotidis.* M. Crévier dit à ce ſujet : *Hæc mendoſa ſunt. Triphylia enim eſt in Peloponneſo. Melotis autem nomen eſt Geographis ignotum. Gronovius emendat ex conjectura. Locus, quem ita vocant, eſt Stymphaliam inter & Elimiotidem. Stymphalia & Elimiotis ſunt regiunculæ in Macedonia non procul ab Aoo flumine.*

M. Guérin, dans ſa traduction Françoiſe de Tite-Live, a ſuivi cette correction. » Le » Roi, dit-il, arriva le premier » jour dans le camp de Pyr» rhus. C'eſt ainſi qu'on appel» le un lieu ſitué entre la Stym» phalie & l'Élimiotide. »

MELPÉE, *Melpea*, Μελπεία, (*c*) lieu du Péloponnèſe, dans l'Arcadie. Ce lieu fut, dit-on, ainſi appellé, parce que ce fut là que Pan inventa l'art de jouer de la flûte.

MELPOMENE, *Melpomene*, Μελπομένη, (*d*) l'une des neuf Muſes. Son nom ſignifie attrayante, & les Poëtes la font préſider en particulier à la Tragédie :

(*a*) Judith. c. 2. v. 23.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 13.
(*c*) Pauſ. pag. 518.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 226.

Dans une ſcene intéreſſante
Retraçant d'illuſtres malheurs ;
Vois Melpomene gémiſſante
De nos yeux arracher des pleurs.
Sur l'ame vivement atteinte
La compaſſion & la crainte,
Font d'utiles impreſſions,
Et l'affreuſe image du crime
Dont le coupable eſt la victime,
Du cœur purge les paſſions.

On repréſente Melpomene avec un viſage ſérieux, tenant le poignard d'une main, & des ſceptres de l'autre.

La Pitié la ſuit gémiſſante ;
La Terreur, toujours menaçante,
La ſoutient d'un air éperdu.
Quel infortuné faut-il plaindre ?
Ciel ! Quel eſt le ſang qui doit teindre
Le fer qu'elle tient ſuſpendu ?

Cependant, cette Muſe, ſous le nom de laquelle on nous peint le vrai caractere du Tragique, & qu'on a tant de raiſons d'admirer, n'eſt autre choſe dans Horace que la Poëſie même ; le feu, l'harmonie, & l'enthouſiaſme. L'art & l'étude peuvent bien les régler ; mais, la nature ſeule en fait préſent à ceux à qui elle deſtine ſes lauriers ; & ſans le don de ſes faveurs, on ne méritera jamais le beau nom de Poëte.

MELTIAS, *Meltias*, (*a*) Μαλτιας. Gabaonite, contribua au rétabliſſement de Jéruſalem, après le retour de la captivité de Babylone.

MÉLYENS, *Melyenſes*, (*b*) Μηλυες, peuple de l'Aſie mineure. Hérodote met ce peuple dans la même Satrapie que les Ioniens, les Magnéſiens, les Eoliens, les Cariens, les Lyciens & les Pamphyliens. Cette Satrapie payoit au Roi de Perſe quatre cens talens d'argent.

MÉMACÉNIENS, *Memaceni*, (*c*) peuple puiſſant d'Aſie, quelque part dans le voiſinage de la Perſe.

Lorſque les Mémacéniens apprirent qu'Alexandre le Grand marchoit contre eux, ils réſolurent de ſe défendre, regardant ce parti comme le plus honorable & le plus ſûr. Mais, le Roi qui vouloit les ramener doucement, leur envoya cinquante cavaliers pour leur repréſenter ſa clémence envers ceux qui ſe rendoient, & combien auſſi il étoit inexorable à l'égard des rebelles. Ils répondirent qu'ils ne doutoient point de la bonté ni du pouvoir d'Alexandre ; mais que néanmoins ils euſſent à ſe retirer & à dreſſer leurs tentes hors de leurs remparts. Là, leur ayant fait bonne chere, la nuit lorſqu'ils furent endor-

(*a*) Eſdr. L. II. c. 3. v. 7.
(*b*) Herod. L. III. c. 90.
(*c*) Quint. Curt. L. VII. c. 6.

mis, ils leur couperent la gorge.

Le Roi, outré de cet affront, va ſur le champ inveſtir leur ville, qui étoit trop bien munie pour être emportée d'emblée. Jamais place ne ſe défendit mieux. Alexandre y perdit ſes meilleurs ſoldats, & lui-même fut en grand danger de ſa perſonne; car, il reçut un coup de pierre à la tête, dont il tomba évanoui n'ayant plus de connoiſſance. L'armée même le pleura comme mort. Mais lui qui ne ſe rendoit point à tout ce qui abat le reſte des hommes, preſſa plus vivement le ſiege, ſans attendre que ſa bleſſure fût guérie, la colere ſervant encore d'aiguillon à ſon ardeur naturelle. Ayant dont fait ſapper le mur, il fit une grande brêche, par où il entra dans la ville qui fut détruite de fond en comble.

Il y a quelques exemplaires qui, au lieu de Mémacéniens, portent Mumacéniens.

MÉMACTE, *Mamactes*, (*a*) ſurnom donné par les Grecs à Jupiter, en l'honneur de qui les Athéniens célébroient les fêtes Mémactéries. Toutes les étymologies qu'on rapporte de ce ſurnom, ſont auſſi peu certaines les unes que les autres. Feſtus nous apprend ſeulement, que dans la célébration des Mémactéries, on prioit ce Dieu d'accorder un hiver doux aux navigateurs.

MÉMACTÉRIES, *Mæmacteria*, Μαιμακτήρια, (*b*) fêtes que les Athéniens faiſoient à Jupiter dans le mois Mémactérion, pour obtenir de lui, comme maître des ſaiſons, un hiver qui leur fût heureux.

MÉMACTÉRION, *Mæmacterion*, Μαιμακτηρίων, (*c*) nom du quatrieme mois de l'année des Athéniens, qui étoit le premier mois de leur hiver. Il avoit 29 jours, & concouroit, ſelon le P. Pétau, avec le mois de Novembre & de Décembre, & ſelon M. Pott, qui a bien approfondi ce ſujet, avec la fin du mois de Septembre & le commencement d'Octobre. Les Béotiens l'appelloient Alalcoménius.

Le ſeizieme de ce mois, les Platéens faiſoient tous les ans l'anniverſaire de ceux qui avoient été tués à la bataille de Platées. Voici l'ordre & la maniere qui s'obſervoient dans cette cérémonie. Il ſe faiſoit dès la pointe du jour une proceſſion précédée par un trompette qui ſonnoit la charge; après ce trompette marchoient pluſieurs chariots pleins de couronnes & de branches de myrte; ces chariots étoient ſuivis d'un taureau noir; après le taureau marchoient de jeunes gens qui portoient des cruches pleines de vin & de lait, effuſions ordinaires qu'on faiſoit

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 373.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 219, 220.

(*c*) Plut. T. I. p. 332.

aux morts, & des phioles d'huile & d'eſſence. Tous ces jeunes gens étoient de condition libre; car, il n'étoit pas permis à aucun Eſclave de ſe mêler dans cette cérémonie qu'on faiſoit pour des hommes qui étoient morts pour la liberté. Enfin, cette pompe étoit fermée par l'Archonte ou le premier Magiſtrat des Platéens, à qui en tout autre tems il étoit défendu de toucher ſeulement le fer & de porter d'autre vêtement qu'un vêtement blanc; mais, ce jour-là, revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée & tenant dans ſes mains une urne qu'il avoit priſe dans le greffe public, il s'avançoit au travers de la ville vers le lieu où étoient les tombeaux. Dès qu'il y étoit arrivé, il puiſoit de l'eau avec ſon urne dans la fontaine, lavoit lui-même les petites colomnes qui étoient ſur ces tombeaux, les frottoit d'eſſence & égorgoit enſuite le taureau ſur un bûcher qu'on avoit préparé. Après avoir fait des prieres à Jupiter & à Mercure terreſtres, il invitoit ces vaillans hommes à ce feſtin funebre & à ces effuſions mortuaires; & rempliſſant de vin une coupe, il la verſoit & diſoit à haute voix: *Je préſente cette coupe à ces vaillans hommes qui ſont morts pour la liberté des Grecs.* Voilà, dit Plutarque, quelle eſt la cérémonie que gardent & pratiquent encore aujourd'hui les Platéens.

MÉMALUS, *Mæmalus*, (*a*) Μαίμαλος, fut pere de Piſandre, un des capitaines Grecs qui ſe trouverent au ſiege de Troie.

MEMBRE, *Membrum*. (*b*) Chaque membre du corps étoit conſacré & voué à quelque Divinité; la tête, à Jupiter; la poitrine, à Neptune; la ceinture, à Mars; l'oreille, à la Mémoire; le front, au Génie; la main droite, à la Foi ou Fidélité; les génoux, à la Miſéricorde; les ſourcils, à Junon; les yeux, à Cupidon, ou, ſelon d'autres, à Minerve; le derriere de l'oreille droite, à Néméſis; le dos, à Pluton; les reins, à Vénus; les pieds, à Mercure; les talons & les plantes des pieds, à Thétis; les doigts, à Minerve, &c.

Saint Athanaſe prétend même que ces parties du corps humain étoient adorées comme des Dieux particuliers. Quelques-uns, dit-il, ont mis au nombre des Dieux, des parties du corps priſes ſéparément, comme la tête, l'épaule, la main, le pied; ſans ſe contenter d'exercer leur culte à l'égard du corps tout entier.

MEMBRE, *Membrum*, terme qui ſe dit des parties d'une période.

Un diſcours, compoſé de périodes dont les Membres ſont bien diſtingués & bien meſurés, charme les oreilles, & ne man-

(*a*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 194.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 249.

que guere de ravir les auditeurs. Rien n'affoiblit plus le diſcours, que quand les membres en ſont trop courts, étant d'ailleurs comme joints & attachés enſemble avec des cloux aux endroits où ils ſe déſuniſſent.

MÉMERCUS, *Memercus*, (*a*) fils de Jaſon & de Médée, fut mis en pieces par ſa propre mere, ſelon quelques-uns. D'autres diſent qu'il fut déchiré par une lionne, en prenant le divertiſſement de la chaſſe dans l'iſle de Corcyre.

MEMMIA, *Memmia*, (*b*) fille de Sulpicius, homme Conſulaire, & petite-fille de Catulus, fut mariée à Alexandre Sévere.

MEMMIA [la Loi], *Lex Memmia*, (*c*) loi dont parle Cicéron dans ſon oraiſon pour Sex. Roſcius Amérinus. Il y a eu d'autres loix du même nom.

MEMMIUS [C.] GALLUS, *C. Memmius Gallus*, (*d*) fut élevé deux fois à la préture. La premiere fois, ce fut l'an de Rome 577, & 175 avant Jeſus-Chriſt. La ſeconde fois, ce fut l'an de Rome 580, & 172 avant J. C. Il eut cette derniere fois la Sicile pour département.

MEMMIUS [T.], *T. Memmius*, T. Μέμμιος, (*e*) un des députés qu'on envoya vers quelques peuples des Alpes, l'an de Rome 582, & 170 avant J. C.

MEMMIUS [C.], *C. Memmius*, Γ. Μέμμιος, (*f*) tribun du peuple, l'an de Rome 641, & 111 avant Jeſus-Chriſt, étoit un homme vif, courageux, & déclaré de tout tems contre la Nobleſſe. Dans l'affaire de Jugurtha, il haranguoit fortement le peuple, & l'exhortoit à ne pas laiſſer anéantir & la gloire de la République & ſa propre liberté, lui remettant devant les yeux une infinité d'actions ſuperbes & cruelles des Nobles, pour animer ſon zele, & lui inſpirer des ſentimens courageux dans l'importante affaire dont il s'agiſſoit. Salluſte inſere ici une harangue qu'il dit avoir choiſie entre pluſieurs autres de cet orateur, fort célebre en ſon tems ſur-tout pour les accuſations; ce qui donne lieu de croire qu'elle eſt effectivement de C. Memmius. Elle devient par-là précieuſe, & digne d'une particuliere attention.

» Bien des raiſons, Romains, » m'empêcheroient de me pré- » ſenter devant vous, ſi mon » zele pour le bien public ne » l'emportoit ſur tout autre » motif; le crédit de la faction » qui regne ici, l'excès de vo- » tre indolence, le violement » ouvert des loix & de la juſ- » tice, &, ce qui me touche le » plus, la douleur de voir que

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 462, 463, 470.

(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 300.

(*c*) Cicer. Orat. pro Sext. Roſc. Amerin. c. 32. Roſin. Antiq. Rom. p. 857, 917.

(*d*) Tit. Liv. L. XLI. c. 18. L. XLII. c. 9, 10, 27.

(*e*) Tit. Liv. L. XLIII. c. 5.

(*f*) Salluſt. in Jugurth. c. 19. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Rom. T. V. p. 319. *& ſuiv.*

» l'innocence, loin d'être ho-
» norée comme elle le mérite,
» n'attire que des dangers. J'ai
» honte de rapporter comment
» depuis quinze ou vingt ans
» vous avez été le jouet de
» l'orgueil d'un petit nombre
» de puiſſans, avec quelle lâ-
» cheté vous avez laiſſé périr
» vos défenſeurs ſans venger
» leur mort; juſqu'à quel point
» l'indifférence & l'inſenſibi-
» lité ſe ſont établies parmi
» vous, & ont abâtardi votre
» ancien courage; enfin, com-
» ment actuellement encore,
» que vos ennemis donnent pri-
» ſe ſur eux, vous ne profitez
» pas de leur abattement pour
» vous relever, & vous ne ceſſez
» de craindre ceux à qui vous
» devriez vous rendre formi-
» dables. Quoiqu'il ſemble que
» toutes ces conſidérations de-
» vroient me rebuter, un ſen-
» timent intérieur de courage
» & de zele pour le bien pu-
» blic me preſſe de m'oppoſer
» à cette puiſſante cabale. J'eſ-
» ſaierai encore de faire uſage
» de la liberté que mon pere
» m'a laiſſée. Que mes efforts
» ſoient efficaces ou ſans fruit,
» cela dépend de vous.

» Je ne vous exhorte point,
» Romains, à repouſſer par les
» armes l'injuſtice & la violen-
» ce de vos adverſaires, com-
» me ſouvent vos peres l'ont
» fait. Il n'eſt pas beſoin d'em-
» ployer la force, ni d'aban-
» donner la ville. C'eſt d'eux-
» mêmes que viendra leur rui-
» ne. Après que Tib. Grac-
» chus, qui vouloit, ſelon
» eux, ſe faire Roi, eut été
» tué, on fit de cruelles re-
» cherches contre le peuple.
» Le meurtre de C. Gracchus
» & de M. Fulvius fut ſuivi de
» l'empriſonnement & de la
» mort de pluſieurs d'entre
» vous. Ce n'eſt point l'auto-
» rité des loix, mais le ſimple
» caprice de vos adverſaires,
» qui a mis fin à ces deux ſan-
» glantes exécutions. Je veux
» qu'entreprendre de vous ré-
» tablir dans vos droits, ç'ait
» été un deſſein formé de ſe
» faire Roi. Je veux encore,
» que ne pouvant empêcher ce
» coup ſans répandre beaucoup
» de ſang, ils l'aient fait légi-
» timement. Mais, de quel
» prétexte pourront-ils colorer
» leurs déprédations & leurs
» rapines? Souvenez-vous avec
» quelle indignation vous avez
» vu les années précédentes vos
» finances diſſipées, les Rois
» & les peuples libres payer
» tribut à un petit nombre de
» Nobles, les mêmes hommes
» réunir ſur leurs têtes & les ri-
» cheſſes & l'éclat des dignités.
» Ils ne s'en ſont pas tenus
» là. L'impunité les a rendus
» encore plus hardis & plus
» entreprenans. En un mot, les
» loix, la majeſté de l'Empire,
» le ſacré & le profane, tout
» a été livré aux ennemis. Et
» les auteurs de tous ces ex-
» cès n'en ont ni honte, ni re-
» pentir. Ils marchent devant
» vous la tête levée, avec un
» train pompeux & magnifique,

» faisant parade de leurs facer-
» doces, de leurs consulats, &
» quelques-uns de leurs triom-
» phes, comme si tout cela
» marquoit un vrai mérite, &
» non une insatiable ambition.
» Des esclaves, achetés à prix
» d'argent, ne peuvent souffrir
» l'injuste domination de leurs
» maîtres; & vous, Romains,
» nés pour commander, vous
» souffrez tranquillement l'es-
» clavage. Mais, qui sont donc
» ceux qui ont ainsi envahi la
» République? Des scélérats,
» des meurtriers, en qui une
» énorme avidité pour l'argent
» le dispute à la cruauté & à
» la barbarie, & qui, avec
» tout cela, sont pleins d'or-
» gueil & de fierté; enfin des
» hommes sans foi, sans probité,
» sans honneur qui font trafic
» de tout, & des devoirs même
» les plus sacrés. Les uns ont
» tué vos tribuns, les autres
» vous ont persécutés par d'in-
» justes & impitoyables recher-
» ches, la plupart ont les mains
» souillées de votre sang; &
» ils considerent leurs crimes
» comme leur rempart & leur
» sauvegarde. Les plus coupa-
» bles d'entr'eux sont ceux qui
» pour cette raison même se
» croyent le plus en sûreté. Au
» lieu que leurs crimes auroient
» dû les tenir dans une crainte
» continuelle, votre mollesse
» leur a donné lieu de faire
» passer la terreur de votre
» côté. Tous réunis dans les
» mêmes désirs, les mêmes hai-
» nes, les mêmes craintes, ils
» se tiennent étroitement liés
» ensemble. Mais, ce qui est
» amitié entre les bons, doit
» être appellé conspiration en-
» tre les méchans. Si vous aviez
» autant de zele pour conser-
» ver cette liberté, qu'ils en
» ont pour établir leur domi-
» nation, la République cer-
» tainement ne seroit point li-
» vrée au pillage comme elle
» l'est, & vos bienfaits se-
» roient la récompense du vrai
» mérite, non la proie des au-
» dacieux. Vos ancêtres se sont
» retirés deux fois en armes sur
» le mont Aventin pour éta-
» blir leurs droits, & assurer
» la dignité de leur ordre; &
» vous, à leur exemple, ne
» ferez-vous point d'efforts
» pour conserver la liberté
» qu'ils vous ont transmise?
» Vous y êtes d'autant plus
» obligés, qu'il y a plus de
» honte à perdre ce que l'on
» possede, qu'à ne l'avoir ja-
» mais possédé.

» Quelqu'un me demandera
» ce que je pense donc qu'il y
» ait à faire? C'est de punir
» sévérement ceux qui ont tra-
» hi la République, non en
» employant contre eux la vio-
» lence, ils le mériteroient
» bien, mais les voies de fait
» ne conviennent point au peu-
» ple Romain. Il y a des Tri-
» bunaux & des loix. Ordon-
» nez des informations, pour
» vous assurer de la vérité par
» des preuves certaines, & par
» le témoignage de Jugurtha
» même. S'il s'est soumis de

» bonne foi, il obéira à vos » ordres; s'il les mépriſe, vous » connoîtrez par-là ce que vous » devez penſer de cette pré- » tendue paix, & de cette ſou- » miſſion, qui n'aura ſervi qu'à » aſſurer à Jugurtha l'impunité » de ſes crimes, à enrichir » conſidérablement un petit » nombre de Nobles, &, ſans » parler des dommages infinis » qui en ſeront la ſuite, à cou- » vrir de honte & d'opprobre » la République.

» Eſt-ce donc que vous n'êtes » point encore las de leur in- » juſte domination? Vous avez » vu pendant pluſieurs années » les royaumes, les provin- » ces, les loix, les jugemens, » la juſtice, la guerre, la paix, » enfin toutes les choſes divi- » nes & humaines, entre les » mains & au pouvoir d'un petit » nombre de perſonnes; pendant » que vous, invincibles juſqu'ici » par rapport aux ennemis, » maîtres de toutes les nations, » (car c'eſt l'idée qu'on a du » peuple Romain) vous vous » contentiez qu'on vous laiſſât » traîner une vie obſcure & » languiſſante. Car, pour ce » qui eſt de la ſervitude, qui » de vous oſoit s'y refuſer?

» Au reſte, quoique je ſois » perſuadé que c'eſt une honte » extrême pour un homme de » cœur de ſouffrir qu'on l'offen- » ſe impunément, je conſenti- » rois volontiers que vous par- » donnaſſiez à ces méchans, » parce qu'ils ſont citoyens, ſi » je ne prévoyois que votre » clémence vous deviendroit » funeſte. L'amour du crime » eſt trop enraciné dans leur » eſprit. Ils ne ſe contenteront » pas de l'impunité pour le » paſſé; & ſi vous ne leur ôtez » la puiſſance de mal faire à » l'avenir, vous vivrez dans une » éternelle inquiétude, toujours » entre deux extrêmités cruel- » les, & réduits, ou à ſouffrir un » honteux eſclavage, ou à em- » ployer la force & les armes » pour défendre votre liberté. » Car, ne penſez pas que vous » puiſſiez jamais compter ſur » leur bonne foi, ni qu'il puiſſe » jamais y avoir entr'eux & » vous une ſincere & ſolide » union. Ils veulent dominer, » & vous voulez être libres. » Ils prétendent exercer toutes » ſortes d'injuſtices, & vous » êtes déterminés à vous y op- » poſer. Enfin, ils traitent vos » alliés en ennemis, & vos en- » nemis en alliés. Eſt-il poſſi- » ble qu'avec une telle oppo- » ſition de ſentimens, vous vî- » viez enſemble en paix & en » bonne intelligence? Je vous » invite donc & je vous exhor- » te à ne point laiſſer impuni » un attentat auſſi odieux que » celui qui vient d'être commis » dans l'affaire de Numidie.

» Il ne s'agit point ici de » péculat ni de concuſſions, » crimes certainement très- » grands, mais devenus ſi ordi- » naires qu'on ne les compte » plus pour rien. On a proſti- » tué à un ennemi audacieux » l'autorité du Sénat, & la

» majeſté du peuple Romain. » Le bien & l'honneur de l'État » ont été vendus à prix d'ar- » gent dans votre armée, & au » milieu de Rome même. Si » l'on n'établit point une com- » miſſion pour informer de tou- » te cette intrigue, ſi l'on ne » punit point les coupables, » quel parti nous reſtera-t-il, » ſinon de nous ſoumettre à la » tyrannie ? Car, commettre » impunément tous les crimes » que l'on veut, c'eſt être ty- » ran. Ce n'eſt pas que, pour » avoir le plaiſir de la ven- » geance, vous deviez ſouhai- » ter que vos concitoyens ſe » trouvent plutôt coupables » qu'innocens ; mais, craignez » que pour vouloir ſauver des » méchans, vous ne perdiez » les gens de bien. D'ailleurs, » l'oubli des bonnes actions » n'eſt pas d'une ſi dangereuſe » conſéquence dans un État, » que l'oubli des mauvaiſes. » L'honnête homme, quand il » ſe voit négligé, devient ſeu- » lement moins vif & moins » actif pour le bien ; mais, le » ſcélérat en devient plus hardi » & plus déterminé pour le mal. » Rien n'eſt plus important que » d'arrêter les crimes par la » ſévérité. S'il ne ſe commet » point d'injuſtices & de vio- » lences, on n'a pas beſoin du » ſecours d'autrui pour vivre » en paix. ».

C. Memmius, en réitérant ſouvent au peuple de pareilles repréſentations, obtint qu'on enverroit en Numidie L. Caſſius actuellement Préteur, avec ordre d'amener Jugurtha en Italie ſous la garantie du peuple Romain, afin qu'il pût être interrogé, & que ſur ſes réponſes on s'éclaircît de la vérité des faits, dont M. Scaurus & les autres étoient ſoupçonnés.

Quand Jugurtha fut arrivé à Rome, quoique le peuple fût animé contre lui, qu'une partie voulût le jetter dans les priſons, qu'une autre demandât qu'on le punît ſuivant la coutume des Anciens, s'il refuſoit de nommer les complices de ſes forfaits ; cependant, C. Memmius plus attentif à ſa gloire qu'à ſon reſſentiment, s'efforça d'adoucir les eſprits de l'aſſemblée, & d'appaiſer le tumulte, en un mot il ſe rendit garant de la foi publique. Après avoir impoſé ſilence, il prit la parole, & en préſence même de Jugurtha il fait le détail de la conduite de ce Prince, tant à Rome, que dans la Numidie. Il lui reproche ſon ingratitude pour ſon pere, & ſa cruauté envers ſes freres ; & il ajoute que le peuple Romain, quoiqu'il connût déjà les miniſtres & les fauteurs de ſes crimes, vouloit encore en être plus certain par ſon témoignage ; que s'il découvroit la vérité, il avoit tout à eſpérer de la protection & de la clémence du peuple Romain ; mais que s'il n'en vouloit rien faire, il ruineroit toutes ſes eſpérances ſans ſauver ſes complices. C. Memmius ayant fini de parler, Jugurtha eut ordre

de répondre. C. Bœbius, tribun du peuple, qui s'étoit laiſſé corrompre à l'intérêt, fit taire le Roi. Ce fut un triomphe pour ce Prince & pour ceux de ſon parti.

MEMMIUS, *Memmius*, (*a*) Μέμμιος, ſe préſenta pour briguer le Conſulat avec Servilius Glaucia pour l'année de la fondation de Rome 653 & la 99 avant Jeſus-Chriſt. Il alloit être préféré; mais, L. Saturninus détacha contre lui quelques-uns des aſſaſſins qu'il avoit à ſes gages, & le fit aſſommer ſur la place en préſence de tout le peuple.

MEMMIUS [M.], (*b*) *M. Memmius*, M. Μέμμιος, étoit à la fois beau-frere & Lieutenant de Cn. Pompée. Il fut tué en Eſpagne dans un combat contre Sertorius, au plus fort de la mêlée, car c'étoit le plus grand Capitaine que Cn. Pompée eût auprès de lui.

Il y a un endroit du texte Grec de Plutarque, où l'on lit Μούμμιος, *Mummius*; c'eſt apparemment une faute de copiſte.

MEMMIUS [C.], (*c*) *C. Memmius*, Γ. Μέμμιος, dont Cicéron fait mention dans pluſieurs de ſes lettres, & à qui il en adreſſe quelques-unes.

On dit de ce C. Memmius, que durant ſon Tribunat il s'oppoſa à ce que l'on accordât les honneurs du triomphe à L. Lucullus à ſon retour de la guerre contre Mithridate, ſur lequel il avoit remporté une victoire entiere, & empêcha en effet qu'il ne les reçût que pluſieurs jours après celui qui avoit été pris pour la cérémonie. Peu de tems après cette inſulte faite à L. Lucullus, il corrompit la femme de M. Lucullus ſon frere, & commit un adultere avec elle. C'étoit un homme hardi, emporté, & qui outroit tout pour contenter ſes paſſions. Deux ans après ſon Tribunat, ayant été nommé Préteur, il fit en plein Sénat des plaintes très-fortes contre Jules Céſar, qui avoit été Conſul l'année précédente, & demanda qu'il fût contraint de rendre compte de ſes actions & de la conduite qu'il avoit tenue dans ſon Conſulat. Vers le même-tems, tandis qu'il tenoit le ſiege en qualité de Préteur, pour juger le procès intenté contre Vatinius accuſé de contravention aux loix Licinia & Julia, il fut jetté par force à bas de ſon ſiege, & contraint de ſe ſauver par la fuite, comme le rapporte Suétone, dans la vie de C. Céſar. Trois ans après, ayant fait une infâme convention avec les Conſuls Appius & Ahénobardus, pour parvenir au Conſulat, ainſi

(*a*) Cicer. Orat. in Catilin. c. 4. Roll. Hiſt. Tom. V. p. 449, 450.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 579, 624. Appian. pag. 442. Cicer. Orat. pro L. Corn. Balb. c. 3.

(*c*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. I. Epiſt. 17. L. IV. Epiſt. 16. ad Quinct. Fratr. L. III. Epiſt. 2. ad Amic. L. XIII. Epiſt. 1. *& ſeq.* Plut. T. I. p. 517.

qu'on le voit dans une des lettres de Cicéron à T. Pomp. Atticus, il fut accuſé de brigue, condamné & exilé à Athènes.

MEMMIUS, *Memmius*, (*a*) certain homme, qui donna un jour lieu à Cicéron de dire un bon mot au ſujet de Caton d'Utique. Cet homme diſant dans une compagnie, que Caton ne faiſoit que s'enivrer toute la nuit, Cicéron, ajouta: *Mais tu ne dis pas qu'il joue aux dés tout le jour.*

MEMMIUS POLLION, (*b*) *Memmius Pollio*, Conſul déſigné. L'an de Jeſus-Chriſt 49, Agrippine & ſes confidens l'engagerent à force de promeſſes à propoſer dans le Sénat le mariage d'Octavie & de Domitius; ce qu'il fit à peu près dans les mêmes termes dont s'étoit ſervi Vitellius pour celui de Claude & d'Agrippine. Et ſur ſes repréſentations, Domitius déjà beau-fils de Claude, fut choiſi pour devenir ſon gendre.

MEMMIUS [C.] RÉGULUS, *C. Memmius Regulus*, (*c*) qui étant Conſul avec Fulcinius Trio, avoit été chargé par Tibere de l'exécution de ſes ordres contre Séjan, mourut l'an de Jeſus-Chriſt 61, dans une grande réputation de probité & d'honneur, & après avoir joui de tout l'éclat que pouvoit laiſſer à un particulier la prééminence ſublime de l'Empereur. Néron même l'eſtimoit tellement, que ſe trouvant malade, comme les flatteurs qui environnoient ſon lit, lui diſoient que la perte de la République étoit certaine, ſi le deſtin diſpoſoit de lui, il répondit que la République avoit une reſſource. Ils inſiſterent, & lui demanderent quelle étoit donc cette reſſource. C'eſt, répondit l'Empereur, C. Memmius Régulus. Un ſi beau témoignage d'eſtime ne devint pourtant pas funeſte à celui qui l'avoit reçu, parce que ſon goût décidé pour la tranquillité étoit connu, & que d'ailleurs la nouveauté de ſon illuſtration & la médiocrité de ſa fortune lui épargnoient l'envie, & lui ſervoient de protection.

Il avoit épouſé Lollia Paulina, que Caligula lui fit enlever, pendant qu'il étoit gouverneur de Macédoine. *Voyez* Lollia Paulina & Fulcinius Trio.

MEMMIUS [C.] RÉGULUS, *C. Memmius Regulus*, (*d*) fut Conſul avec L. Virginius Rufus, l'an de Jeſus-Chriſt 63.

MEMNESTHE. *Voyez* Ménestho.

MEMNIS, *Memnis*. *Voyez* Memnium.

MEMNIUM *ou* MENNIUM,

(*a*) Plut. Tom. I. p. 762.
(*b*) Tacit. Annal. L. XII. c. 9. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 193.
(*c*) Tacit. Annal. L. V. c. 11. L. VI. c. 4. L. XII. c. 22. L. XIV. c. 47. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 557, 600, 601. T. II. p. 22, 26, 350, 351.
(*d*) Tacit. Annal. L. XV. c. 23.

Memnium, *Mennium*, (*a*) ville d'Aſie dans l'Aſſyrie, ſelon Quinte-Curſe. Cet Auteur dit que l'on y voyoit dans une caverne la fameuſe fontaine, qui jettoit le bitume en ſi grande quantité, qu'on croyoit que les murs de Babylone, l'une des merveilles du monde, avoient été bâtis avec ce ciment. Modius, au lieu de Memnium, lit Memnis. Ortélius penſe qu'il faut lire Memnonium, & Vaugelas traduit Memnis.

MEMNON, *Memnon*, (*b*) Μέμνων, fils de Tithon & d'Ida, ou, comme diſent d'autres, de l'Aurore.

Il n'eſt pas douteux que Memnon, fils de Tithon, comme parent & ami de Priam, lui mena des troupes ſur la fin du ſiege de Troie, & tous les Anciens qui ont fait mention de cette guerre, en conviennent. Il eſt vrai qu'Homère n'en parle point dans ſon Iliade, parce que ce Prince n'étant arrivé que vers le milieu de la dixième année du ſiege, tems auquel étoient arrivés tous les incidens qui compoſent ce poëme, il n'a pas dû le nommer parmi les autres alliés des Troyens. Cependant, comme il a recueilli dans ſon Odyſſée pluſieurs traits qui regardent cette même guerre, il dit que le fils de l'Aurore tua Antiloque, fils de Neſtor; ce que tous les Sçavans entendent de Memnon, pour les raiſons qu'on verra dans la ſuite. Homère le nomme même dans le onzième livre, lorſqu'il fait dire à Ulyſſe, que de toutes les ombres la plus belle après Memnon, étoit celle d'Eurypile. Mais, il n'eſt pas trop aiſé de déterminer qui il étoit, & d'où il venoit, les Sçavans étant fort partagés à ce ſujet; les uns, ſuivant les traditions Grecques, le faiſant venir de Perſe, où ſon pere Tithon s'étoit retiré; les autres, d'Egypte, ſoit que ce fût Aménophis, ou Séthos, ou quelque autre Prince qui regnoit alors; difficultés des deux côtés, moins grandes cependant, en ſuivant ce qu'en dit l'hiſtoire Grecque, qu'en s'en rapportant à ce que nous ſçavons pour ce tems-là de celle d'Egypte. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à voir l'embarras où ſe ſont trouvés Périzonius & M. Fourmont l'aîné, qui ont examiné cet article avec beaucoup de ſoin.

Le premier en effet ne ſçait à quel Roi d'Egypte s'arrêter pour y trouver Memnon; il ſemble pourtant qu'après bien des diſcuſſions, il conclut que ce Prince étoit fils de Protée, qui, ſelon Homère, regnoit en Egypte du tems de la guerre

(*a*) Quint. Curt. L. V. c. 1.

(*b*) Homer. Odyſſ. L. IV. v. 186. *& ſeq.* Juven. Satyr. 15. v. 5. Pauſ. pag. 78, 163, 331, 669. Ovid. Metam. L. XIII. c. 16 Virg. Æneid. L. I. v. 493. Strab. pag. 587, 788, 813. Plin. Tom. I. pag. 257, 344, 559. Tom. II. pag. 734. Solin. pag. 273. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 202. Tom. VII. pag. 252, 422. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. V. p. 396.

de Troie ; & que Protée eſt le même que Séthos ou le Tithon des Grecs.

Mais, en ſuivant ce ſentiment, on ſe trouve bientôt dans un nouvel embarras. Pauſanias, parlant de la célebre ſtatue de Memnon, dit que c'étoit celle d'un Roi que les Egyptiens nommoient Phénomphas, ou Aménophis; or, vers ce tems-là, on trouve deux Princes de ce dernier nom, le huitième & le dix-ſeptième de la dix-huitième Dynaſtie des Dioſpolitains. Duquel des deux étoit la ſtatue? Euſebe, & après lui le Syncelle, croyent qu'elle eſt du premier; & Périzonius prétend que c'eſt du ſecond, quoiqu'il héſite quelquefois, *ad alterutrum ego retulerim hunc Memnonem.*

D'ailleurs, & c'eſt encore pour notre Sçavant un ſecond embarras, on ſçait que Strabon rapporte que le Memnon du ſiege de Troie étoit nommé par les Egyptiens Iſmandès ou Mandès, il faut donc qu'il trouve ſon Memnon dans ce Prince, ce qu'il ne manque pas de faire, mais toujours nouvelles difficultés. Diodore de Sicile nomme Maron ce Mandès, & aſſure que ce fut lui qui fit conſtruire le labyrinthe. Il faut donc chercher encore une fois le Memnon des Grecs, dans celui qui fit faire pendant ſon regne cet Ouvrage qui a fait l'admiration du monde. Mais, comment a-t-il eu le tems d'y faire travailler, ſon pere Tithon étant mort dans une extrême vieilleſſe, & lui ayant perdu la vie au ſiege de Troie? Il falloit au moins un long regne & une paix durable pour faire travailler à cet édifice, que Pline appelle, *portentoſiſſimum humani ingenii opus*, le chef-d'œuvre le plus ſurprenant de l'eſprit humain.

M. Fourmont l'aîné fait aſſez ſentir la foibleſſe de l'opinion de Périzonius, que ſes ſeules incertitudes détruiſent d'elles-mêmes. En effet, ce Sçavant homme ayant fait Amméménès, fils de Protée, lui préfere enſuite Aménophis. Puis, il revient au premier; & après bien des diſcours, il dit la même choſe que Manéthon, dont il fait profeſſion d'abandonner le ſentiment. Le même M. Fourmont prouve aſſez bien enſuite ſous quel roi d'Egypte Troie fut priſe, perſuadé qu'il faut préférer Manéthon, auteur Egyptien, à Hérodote & à Diodore de Sicile. Mais, trouve-t il le Tithon des Grecs & ſon fils Memnon dans celui qui vivoit à Dioſpolis, au tems du ſiege de cette ville? C'eſt ce qu'il ne paroît pas prouver. D'ailleurs, & ceci regarde également tous ceux qui cherchent en Egypte le Prince qui vint au ſecours des Phrygiens, ſur quel fondement peut-on aſſurer que le roi d'Egypte de ce tems-là étoit parent & allié de Priam, & qu'il envoya du fond de la Thébaïde où il regnoit, ſon fils avec vingt mille hommes, au ſecours d'une ville ſi éloignée,

& dont apparemment il n'avoit jamais oui parler? Les rois d'Egypte, ſur tout ceux de Dioſpolis qui regnoient en ce tems-là, fiers de leur puiſſance, de leurs forces, & de leurs richeſſes, mépriſoient ſouverainement les autres Rois, & ne vouloient faire avec eux aucune comparaiſon.

Il faut donc en revenir à la tradition des Grecs, la ſeule vraiſemblable ſur cet article. Héſiode eſt le premier qui l'ait employée; Pindare la fit valoir dans la ſuite. Ovide y a ajouté de nouveaux traits de ſa façon. Il eſt vrai qu'elle eſt accompagnée dans ces Poëtes de pluſieurs fables; mais, ces fictions ne ſont pas des énigmes impénétrables.

Memnon conduiſit à Troie dix mille Perſes, & autant d'Ethiopiens, avec un grand nombre de chariots. Il étoit parti, ſelon Pauſanias, non du fond de l'Ethiopie, mais de la ville de Suſe en Perſe, & des bords du fleuve Choaſpe; & ſon voyage étoit ſi ſûr que les Phrygiens montroient encore du tems de cet Auteur, la route qu'il avoit tenue, ſes marches, & ſes divers campemens. Nous apprenons le même fait de la plupart des Anciens, & en particulier de Diodore de Sicile, de Quintus Smyrnéus & d'Auſone. Ce Prince ſe diſtingua d'abord par ſa bravoure, & fit un grand carnage des Grecs qu'il rencontra. Il tua Antiloque qui étoit accouru au ſecours de ſon pere Neſtor, près de ſuccomber ſous les coups, & lui ſauva la vie aux dépens de la ſienne. Homère, qui ne parle point de Memnon dans ſon Iliade, comme on l'a déjà remarqué, n'a pas oublié ce trait d'hiſtoire dans ſon Odyſſée. Ce Poëte, après avoir dit que le diſcours de Ménélaüs au ſujet d'Ulyſſe, avoit fait répandre des larmes à tous ceux qui étoient préſens, ajoute: » Le fils » du ſage Neſtor, Piſiſtrate ne » demeura pas ſeul inſenſible; » ſon frere Antiloque, que le » vaillant fils de l'Aurore » avoit tué dans le combat, lui » vint dans l'eſprit, & à ce » ſouvenir, le viſage baigné de » larmes, il dit à Ménélaüs: » &c. «

Neſtor, inconſolable de la mort de ſon fils, qui s'étoit ſi généreuſement dévoué pour lui, engagea Achille de le venger; & ce jeune héros, ayant attaqué Memnon, le tua enfin après un rude combat, que Quintus Smyrnéus décrit dans un grand détail. On lui fit de ſuperbes funérailles. Selon quelques Anciens, on porta ſes cendres en Perſe, pour conſoler ſon pere qui vivoit encore, quoiqu'il ſoit plus vraiſemblable que ſon corps fut brûlé, & ſes cendres miſes dans un tombeau ſur le rivage de Troie; & que le tombeau que Strabon dit qu'il avoit dans le Suſiane, n'étoit qu'un ſimple cénotaphe qu'on y avoit élevé à ſon honneur. Ce com-

bat d'Achille avec Memnon n'avoit pas été oublié par Polygnote, ainſi que le rapporte Pauſanias.

Il arriva peut-être que pendant la cérémonie de ſes funérailles, quelques oiſeaux paſſagers qui venoient en ce tems-là en Phrygie, s'arrêterent en cet endroit; ce qui fit publier par quelques flatteurs, qu'ils étoient ſortis de ſes cendres, & on les nomma depuis les Memnonides. Élien dit que ces oiſeaux étoient noirs, faits à peu près comme des éperviers; qu'ils venoient tous les ans en automne du païs de Cyzique, ſur la montagne où étoit le tombeau de ce Prince; qu'ils ſe diviſoient en deux bandes; qu'ils ſe battoient; & que les victorieux s'en retournoient après le combat. Pline ajoute qu'il y a pluſieurs Auteurs qui aſſurent la même choſe; & ſi nous en croyons Crémutius, ils faiſoient tous les cinq ans le même manege en Ethiopie, près du lieu où étoit le palais de Memnon. Pauſanias, Solin, & quelques autres, en parlent auſſi. Le premier, après avoir dit que Polygnote avoit repréſenté ſur le beau tableau, dont le ſujet étoit la priſe de Troie, ces oiſeaux qu'on ne nommoit pas autrement que les oiſeaux de Memnon, prétend que ceux qui habitoient les côtes de l'Helleſpont, aſſuroient que tous les ans à jour précis, ils venoient balayer un certain eſpace autour du tombeau de ce Prince, où l'on ne laiſſoit croître ni arbre, ni herbe, & qu'enſuite ils l'arroſoient avec leus aîles, qu'ils alloient exprès tremper dans l'eau du fleuve Eſopus.

Ce qu'on publioit de la ſtatue de ce Prince, qu'on voyoit à Thebes en Egypte, n'eſt pas moins merveilleux. On diſoit que lorſque les rayons du ſoleil venoient à la frapper, elle rendoit un ſon harmonieux. Strabon, Auteur très-judicieux, dit avoir été témoin lui-même de cette merveille, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la qualité de la pierre dont elle étoit faite, ou aux ſupercheries des Prêtres, ou plutôt à quelque reſſort ſecret que le P. Kirker dit, après Pauſanias, avoir été une eſpece de clavecin renfermé dans la ſtatue, & dont les cordes relâchées par l'humidité de la nuit, ſe tendoient enſuite à la chaleur du ſoleil, & ſe rompoient avec éclat, faiſant un bruit ſemblable à celui d'une corde de viole qui ſe rompt. Cambyſe, qui n'avoit pas épargné le bœuf Apis des Egyptiens, voulant s'éclaircir de ce myſtere, & y ſoupçonnant de la magie, fit briſer cette ſtatue depuis la tête juſqu'au milieu du corps.

Mais, il eſt néceſſaire d'obſerver que les Anciens varient tellement au ſujet de cette ſtatue, qu'on ne ſçauroit auquel s'arrêter, ſi Strabon, Auteur, témoin oculaire, & qui ne cherche point à en impoſer, ne nous apprenoit qu'il l'avoit

vue

vue lui-même & avoit entendu le bruit qu'elle faiſoit : » J'étois, dit-il, avec Elius Gallus & avec une troupe d'amis, lorſque conſidérant le » coloſſe, nous entendions un » certain bruit, ſans pouvoir » aſſurer toutefois, s'il venoit » de la ſtatue, ou de la baſe, » ou s'il venoit de quelqu'un » des aſſiſtans ; car, je croirois » plutôt toute autre choſe, que » d'imaginer que des pierres, » arrangées de telle ou telle » manière, puiſſent rendre un » pareil ſon. »

A l'autorité de ce ſçavant Géographe on pourroit joindre celle de Pauſanias, qui dans ſon voyage d'Égypte, vit les triſtes reſtes de cette ſtatue, que Cambyſe avoit fait briſer. La partie inférieure de ce coloſſe, dit-il, étoit encore un piédeſtal, pendant que le reſte du corps étoit renverſé par terre, & faiſoit tous les matins au lever du ſoleil le bruit dont on vient de parler. Pline, à la vérité ainſi que Tacite, avance le même fait, mais ſans en avoir été témoins ; & Lucien nous apprend que Démétrius alla exprès en Égypte pour y voir les Pyramides & la ſtatue de Memnon, de laquelle ſortoit une voix au lever du ſoleil. Ce que le même Auteur ajoute dans le dialogue du faux Prophete, ne paroît qu'une raillerie. » Lorſque, dit-il, j'étois » dans ma jeuneſſe en Égypte, » j'eus envie d'aller voir la » merveille qu'on publioit de » la ſtatue de Memnon, qu'elle » rendoit un certain ſon au lever du ſoleil ; & je l'entendis ce ſon, non comme » les autres, qui n'entendent » qu'un vain bruit, puiſque » Memnon lui-même rendoit » un oracle en ſept ans, que je » rapporterois, ſi je ne jugeois » la choſe inutile. » Quoiqu'on voie bien que Lucien badine en cet endroit, il eſt vrai cependant qu'on a cru que la ſtatue dont nous parlons, rendoit des oracles.

Ceux qui ont lu les Poëtes, ſçavent combien on a mis de broderie ſur l'article de la mort de Memnon. On voit dans leurs écrits, tantôt les Dieux en plein conſeil ne ſçavoir que réſoudre, & ſe déterminer enfin à la mort de ce Prince, tantôt l'Aurore en deuil refuſer au monde ſa lumiere, juſqu'à ce que Jupiter l'eût déterminée à reprendre ſes fonctions ordinaires, &c.

On ne trouve pas moins de variété dans les Anciens & dans les Modernes ſur Memnon que ſur ſa ſtatue. Comme Héſiode avoit dit qu'il étoit roi de Thebes, les Auteurs Grecs qui vinrent dans la ſuite, loin d'examiner ſi ce que diſoit ce Poëte avoit quelque fondement dans la chronologie & dans l'hiſtoire d'Égypte, l'adopterent ſans reſtriction. Pauſanias, Strabon, Diodore de Sicile, en parlent comme Pindare & Ovide. Il leur ſuffiſoit de ſçavoir qu'Héſiode avoit dit que Memnon étoit fils

de Tithon frere de Laomédon ; pour débiter que ce Prince n'avoit pas manqué de l'envoyer au ſecours de Priam ſon neveu. Que ſi ces mêmes Auteurs le font roi d'Éthiopie, quoiqu'Héſiode diſe qu'il étoit roi d'Égypte, c'eſt qu'avant Pſammétiçus, les Grecs ne connoiſſoient gueres bien l'Égypte, croyant que ce Royaume ne s'étendoit pas au-delà du Delta, & prenant tout le reſte, ſurtout la Thébaïde, pour l'Éthiopie, comme le remarque Strabon. Cet Auteur a répandu beaucoup d'érudition ſur l'article dont il s'agit ici, ainſi que ſur la ſtatue de Memnon ; mais, pour le concilier avec les autres Grecs, on peut dire qu'il y a eu pluſieurs Princes de ce nom, & que l'hiſtoire d'Aménophis a peut-être ſervi à celle de Memnon. M. le Clerc a un ſentiment bien plus ſingulier au ſujet de ce Prince. Il croit que c'étoit Ammon, ou Cham, fils de Noé ; & Voſſius aſſure qu'il étoit le même que Baaltis, Divinité mâle & femelle des Syriens, appellée par les Grecs Aphrodite, & repréſentée ſous la forme d'une pierre. Auſſi Philoſtrate, comme le remarque ce ſçavant Auteur, dit que Memnon, fut changé en pierre noire, ou plutôt en une ſtatue de pierre noire, dans le goût des anciennes, dont les yeux étoient fermés, les bras & les jambes joints & fort ſemblables à des pierres brutes. C'eſt l'idée qu'en donne Philoſtrate dans la vie d'Apollonius de Tyanes ; quoique tous les autres parlent de la ſtatue de Memnon, qui étoit à Thebes en Égypte, comme d'une figure coloſſale, ayant la bouche ouverte, comme un homme qui veut parler.

Pour terminer cette hiſtoire, nous devons ajouter que nous n'avons rien de plus poſitif touchant Memnon, que ce qu'en rapporte Diodore de Sicile ; ſçavoir, » que ce Prince, fils » de Tithon conduiſit à Troie » les troupes Aſſyriennes, ſous » le regne de Teutame, qui » étoit le vingtieme Roi depuis » Ninus & Sémiramis, les Aſ- » ſyriens poſſédant alors, de- » puis plus de mille ans, l'Em- » pire de l'Aſie ; Priam qui » étoit tributaire du royaume » de Teutame, lui ayant de- » mandé du ſecours dans le » preſſant beſoin où il étoit, & » ce Prince lui ayant envoyé » ſous la conduite de Memnon » dix mille Éthiopiens & dix » mille Perſes, avec deux cens » chariots, » comme nous l'avons déjà dit. D'où il faut conclure que les Perſes dont parle ici Diodore de Sicile, étant de la Suſiane, cette partie de la Perſe, nommée la Suſiane, étoit alors ſoumiſe aux Aſſyriens, & que ces Éthiopiens étoient des Éthiopiens Orientaux, bien diſtingués dans les Anciens, des Éthiopiens qui ſont au midi de l'Égypte. Tel fut le païs de Memnon, & tel fut le ſecours qu'il conduiſit. Ceux qui font ce Prince originaire de Phrygie,

donnent lieu de croire que c'eſt peut être la raiſon pourquoi Teutame le choiſit pour commander les troupes qu'il envoyoit à Priam.

Que le royaume de Troie ait été tributaire de l'ancien empire des Aſſyriens, outre ce qu'on vient de rapporter de Diodore de Sicile, Platon le dit formellement; mais, voici un paſſage tiré du traité de M. Huet ſur la ſituation du Paradis terreſtre, qui éclaircit mieux l'hiſtoire de Memnon, que tout ce qu'on en a dit avant lui : » Memnon, dit » ce ſçavant Prélat, étoit fils » de Tithon & de l'Aurore. » Tithon étoit oncle de Priam, » roi de Troie, & on lui a attribué quelquefois la fondation de la ville de Suſe, capitale de la Suſiane. Du nom » de Memnon ſon fils, la citadelle a été nommée Memnonium, le palais & les murs » Memnoniens; Suſe même, la » ville de Memnon, à cauſe de » la vénération qu'on y avoit » pour lui; & l'on bâtit en ſon » honneur un temple où les Aſſyriens l'alloient pleurer, ce » qu'il faut entendre des peuples de la Suſiane. C'eſt ce » Memnon qui vint au ſecours » des Troyens, dont il tiroit » ſon origine, & qui fut tué » par Achille. Quand les Grecs » ont feint qu'il étoit fils de » l'Aurore, ils ont voulu faire » entendre qu'il venoit de l'Orient..... Je ſçais que l'hiſtoire de Memnon eſt fort embrouillée, & rapportée fort » diverſement. La plupart des » anciens Auteurs ont dit qu'il » étoit Éthiopien; leur erreur » eſt une ſuite de celle qui a » fait confondre Chus, qui ſignifie la Suſiane, avec Chus qui » ſignifie les païs ſitués ſur les » bords du golfe Arabique, je » veux dire l'Éthiopie & l'Arabie.... Ce qu'on doit raiſonnablement penſer touchant l'expédition de Memnon, ſe peut » recueillir de Diodore de Sicile & de quelques autres. » Le royaume de la Troade » étoit de la dépendance de » l'empire d'Aſſyrie. Tithon, » oncle de Priam, qui poſſédoit » ce Royaume, alla à la cour » du roi d'Aſſyrie, qui lui » donna le gouvernement de la » Suſiane. Il s'y maria étant » déjà vieux; & parce que ſa » femme étoit d'un païs ſitué à » l'orient de la Grece & de la » Troade, les Grecs qui tournoient toute l'hiſtoire en fictions, diſent qu'il avoit épouſé l'Aurore. Memnon & Émathion ſortirent de ce mariage. » La guerre étant enſuite ſurvenue, Priam demanda du » ſecours à Teutame, ou du » moins à quelque roi d'Aſſyrie, qui lui accorda vingt » mille hommes, & deux cens » chariots de guerre. Diodore » de Sicile dit que ce ſecours » étoit compoſé de dix mille » Éthiopiens & de dix mille » Suſiens, revenant à l'erreur » vulgaire, & confondant le » Chus d'Éthiopie avec le Chus » de la Suſiane. Pour rendre

» ce ſecours plus utile, Teu-
» tame en donna le commande-
» ment à Memnon, jeune Prince
» de race Troyenne, & qui
» par cette raiſon s'intéreſſoit
» à la conſervation de Troie.
» Il retint Tithon auprès de
» lui, à cauſe de ſa prudence
» qui le lui rendoit néceſſaire
» dans ſes conſeils, & à cauſe
» de ſon âge trop avancé pour
» cette expédition. Memnon
» trouva de la réſiſtance dans
» ſa route. Les Solymes, qui
» depuis ont été nommés Piſi-
» diens, voulurent lui diſpu-
» ter le paſſage; mais, il les
» défit, & tout ce qui s'oppoſa
» à lui. Il nettoya les paſſages,
» répara les chemins, & méri-
» ta par cette longue & dan-
» gereuſe marche, que ce che-
» min portât ſon nom, & fût
» appellé Memnonien. Il ſou-
» tint devant Troie les efforts
» des Grecs avec beaucoup de
» valeur; mais enfin, il fut tué
» par Achille. On parle diver-
» ſement du lieu de ſa ſépultu-
» re; car, ſans rien dire de
» Philoſtrate, qui veut qu'il
» n'ait point eu de ſépulcre,
» & qu'il ait été changé en cet-
» te pierre miraculeuſe, la
» Troade, la Phénicie, & la
» Suſiane ſe le diſputerent, &
» ſur-tout l'Éthiopie, quoi-
» qu'elle n'ait point d'autre
» droit à ſa ſépulture, non plus
» qu'à ſa naiſſance, que celui
» que lui donne l'équivoque du
» mot *Chus*. Mais, malgré l'obſ-
» curité que cette équivoque
» a jettée dans cette hiſtoire,

» Philoſtrate, George Syncel-
» le, c'eſt-à-dire, le Coadju-
» teur de l'Égliſe de Conſtanti-
» nople, & Suidas qui avoit lu
» & copié de bons Auteurs,
» quoique ſouvent peu judi-
» cieuſement, n'ont pas laiſſé
» de rendre témoignage à la
» vérité; le premier en di-
» ſant que Memnon l'Éthio-
» pien, c'eſt-à-dire, Amémo-
» phis, n'eſt jamais venu à
» Troie, & qu'on l'a confondu
» mal à propos avec Memnon
» le Troyen, ne comprenant
» pas comment Memnon auroit
» pu amener de ſi loin du ſe-
» cours aux Troyens, ni même
» par quelle aventure Tithon
» ſeroit allé s'établir en Éthio-
» pie, & s'en ſeroit fait Roi;
» le ſecond, en diſtinguant exac-
» tement Amémophis, roi de
» Thebes d'Égypte, qui eſt auſſi
» appellé Memnon, d'avec la
» pierre parlante de Memnon,
» fils de Tithon, qu'il met au
» nombre des Rois d'Aſſyrie;
» & Suidas, en aſſurant que
» Memnon n'étoit point Éthio-
» pien, mais Suſien. Pauſanias,
» quoique d'un eſprit fort pé-
» nétrant, n'a débrouillé qu'à
» demi cette confuſion, diſant
» que Memnon l'Éthiopien ne
» vint pas d'Éthiopie à Troie,
» mais de Suſe. Euſtathe & le
» Scholiaſte de Pindare, qui
» porte le nom de Triclinius,
» écrivent que Memnon & Éma-
» thion ſon frere étoient ſeuls
» blancs au milieu de ces Ethio-
» piens, quoique Virgile & les
» autres faſſent Memnon noir.

» Cette remarque confirme ma » penſée ; car, quoique les » Poëtes & les Romanciers ſe » ſoient donné la liberté de » feindre qu'Andromede & Cha- » riclée étoient nées blanches » parmi les noirs, néanmoins » cela eſt ſi ſingulier dans le » cours ordinaire de la nature, » qu'il y a bien plus de raiſon » de croire que Memnon étoit » blanc, parce qu'en effet il » n'étoit point Ethiopien. »

MEMNON, *Memnon*, (*a*) Μέμνων, ſurnommé le Rhodien, parce qu'il étoit de l'iſle de Rhodes, étoit frere de Mentor & beau-frere d'Artabaze. Il porta d'abord les armes avec ſon beau-frere contre Artaxerxe Ochus, ce qui les obligea l'un & l'autre de ſortir de l'Aſie, & ils ſe réfugierent auprès de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Mais, Mentor profita depuis de la faveur dont il jouiſſoit auprès du Roi, pour obtenir de lui le pardon de leur révolte. Depuis cette réconciliation, ils rendirent à Artaxerxe Ochus & à ſes ſucceſſeurs des ſervices ſignalés ; & ſur-tout Memnon, qui étoit un des hommes de ce tems-là qui avoit le plus de valeur, & qui entendoit le mieux l'art de la guerre.

Darius ſe diſpoſant à marcher contre Alexandre, ne voulut confier le commandement de ſon armée qu'à des chefs expérimentés, dont le principal fut Memnon, qui étoit, dit Diodore de Sicile, ſupérieur à tous les autres par ſon intelligence & par ſon courage. Le Roi lui donna cinq mille ſoudoyés, l'envoya à Cyzique pour qu'il eſſayât de ſe rendre maître de cette place. Memnon prit ſa route par le mont Ida. Ayant paſſé par-deſſus cette montagne, il tomba tout d'un coup ſur la ville de Cyzique, & peu s'en fallut qu'il ne la prît d'emblée. Cependant, ayant manqué ſon coup, il ſe répandit dans la campagne des environs, où il fit un grand butin, & obligea Parménion qui aſſiégeoit Pitane, d'abandonner cette place.

Quelque tems après, les Généraux des Perſes qui avoient négligé de s'oppoſer à la deſcente d'Alexandre en Aſie, s'aſſemblerent enfin, & conſulterent entr'eux ſur la maniere de réſiſter à cet ennemi. Memnon étoit d'avis » qu'on ſe re- » tirât ; qu'on ruinât tout ce » qui pouvoit ſervir aux enne- » mis ; qu'on fit fouler aux pieds » des chevaux ce qu'il y avoit » d'herbe dans la campagne ; » qu'on mît le feu dans les vil- » les & dans les villages, & » qu'on ne laiſſât rien de tous » côtés que la terre toute nue ; » que l'ennemi avoit à peine » des vivres pour un mois ; que » déſormais il ne pouvoit vi- » vre que de rapines & de pilla-

(*a*) Diod. Sicul. p. 538, 565. *& ſeq.* Q. Curt. L. III. c. 13. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 2. L. II. c. 1. *& ſeq.* Plut. T. I. p. 674, 676. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 570. *& ſuiv.*

» ges ; que ſi on lui ôtoit le » moyen de piller, il ſe reti- » reroit dans peu de tems, & » qu'avec fort peu de perte on » ſauveroit toute l'Aſie ; que » ce remede étoit véritable- » ment fâcheux ; mais qu'en » toutes les occaſions où le pé- » ril menaçoit, les perſonnes » ſages permettoient les moin- » dres maux pour éviter les plus » grands ; qu'ainſi les médecins » traitoient, pour ainſi parler, » du ſalut de tout le corps par » la perte de l'un de ſes mem- » bres, quand ils voyoient que » de la partie infectée le mal » alloit paſſer aux autres ; que » les Perſes ne feroient pas » cela ſans exemple. Qu'autre- » fois le roi Darius avoit ruiné » ces mêmes contrées & ces » mêmes villes, afin que les » Scythes qui devoient paſſer » par-là, n'y trouvaſſent point » de retraite ; que ſi l'on vou- » loit donner bataille, on met- » toit au hazard toutes choſes ; » que quand les Perſes auroient » été chaſſés de cette contrée, » Alexandre en ſeroit auſſitôt » le maître, & que s'ils étoient » victorieux, ils ne pouvoient » gagner davantage.

» Qu'au reſte il falloit crain- » dre la Phalange Macédonien- » ne ; qu'ils y oppoſeroient en » vain leur infanterie, quoi- » qu'elle fût plus forte par le » nombre ; que d'ailleurs la » préſence du Roi contribuoit » beaucoup à la victoire ; que » les ſoldats qui combattoient » à la vue de leur Général, » étoient animés tout enſemble » par l'eſpérance, par la hon- » te, par la gloire ; que les » Macédoniens avoient pour » eux toutes ces choſes, mais » que les Perſes n'avoient pas » Darius avec eux ; que per- » ſonne ne doutoit qu'il ne fût » plus avantageux de faire la » guerre dans un païs étranger » que dans le ſien ; qu'ils au- » roient donc ces avantages, s'ils » écoutoient ſon conſeil, & » qu'ils vouluſſent ſe réſoudre » d'aller attaquer la Macédoi- » ne. «

Un diſcours ſi ſage ne fut goûté d'aucun des autres Capitaines. On diſoit que cette réſolution pouvoit peut-être paroître bonne à Memnon le Rhodien, à qui il étoit avantageux de traîner la guerre en longueur, afin d'avoir plus longtems les grandes charges & les appointemens du Roi ; mais que les Perſes eſtimoient qu'il leur ſeroit honteux de trahir & d'abandonner des peuples qui leur avoient été confiés, & qu'ils ne pourroient s'excuſer auprès du Roi qui leur avoit donné d'autres ordres.

Cependant, comme Alexandre avançoit toujours, il arriva dans une terre que le Roi de Perſe avoit donnée à Memnon, & commanda qu'on ne fît aucun outrage, ni aux maiſons, ni aux habitans, & qu'on ne touchât point aux fruits qui étoient alors ſur la terre ; voulant par cet artifice rendre ſuſpect ce Capitaine, le ſeul de tous ceux des

ennemis, qu'il n'auroit pas mépriſé, s'il ne pouvoit le gagner. Quelques-uns, s'étonnant de cette bonté que le Roi faiſoit paroître pour le plus grand ennemi des Macédoniens, lui dirent qu'il falloit le faire tuer auſſitôt qu'il l'auroit en ſa puiſſance, & que cependant on ne devoit rien épargner contre lui de tous les outrages de la guerre. Mais au contraire, Alexandre leur répondit qu'il falloit le gagner par des bienfaits, & faire un ami d'un ennemi qui apporteroit dans ſon parti la même vertu & le même eſprit.

L'on en vint bientôt après à une action, & les Perſes furent vaincus. Ceux, qui s'échapperent du combat, ſe réfugierent à Milet avec Memnon; mais, Alexandre ne tarda pas à venir attaquer cette place, qui ne réſiſta pas à ſes efforts. Alors, Memnon ſe retira à Halicarnaſſe, qui étoit la ville la plus conſidérable de la Carie; elle étoit le ſiege des Rois du païs, & elle ſe trouvoit munie de pluſieurs forts qui en faiſoient l'ornement. Vers ce tems-là, Memnon envoya ſa femme & ſes enfans à Darius, jugeant d'une part, qu'il pourvoyoit ainſi parfaitement bien à leur ſûreté, & de l'autre, que donnant au Roi de pareils ôtages, ce Prince de ſon côté lui confieroit auſſi plus volontiers l'adminiſtration & la défenſe de ſes États; c'eſt ce qui arriva en effet. Car, Darius écrivit auſſitôt des lettres à tous les Gouverneurs des côtes, par leſquelles ils leur ordonnoit d'obéir à Memnon. Celui-ci, chargé d'une commiſſion ſi étendue, ſongea d'abord à pourvoir de toutes ſortes de défenſes Halicarnaſſe menacée d'un ſiege. Alexandre de ſon côté envoya par mer devant cette ville toutes les proviſions de guerre & de bouche néceſſaires pour l'aſſiéger.

Arrivé devant Halicarnaſſe, le Roi forma autour de ces murs une enceinte formidable. Les attaques, faites par des ſoldats qui ſe relevoient, étoient continuelles; & lui ſeul les commandoit jour & nuit. Élevant toutes ſortes de machines ſur les foſſés, qu'il avoit fait combler en peu de tems par trois autres machines deſtinées à cet uſage, il faiſoit battre continuellement avec ſes béliers les tours & les murs auxquels elles ſervoient de défenſe; & dès qu'il s'étoit fait une breche, ſes ſoldats tirant l'épée s'efforçoient d'entrer par-là dans la ville. Memnon, qui l'avoit fournie d'une garniſon forte & nombreuſe, repouſſoit d'abord aiſément de pareils aſſauts; & ſortant la nuit par ces breches mêmes à la tête d'un nombre ſuffiſant de ſoldats, il venoit mettre le feu à ces machines. Dans les combats qui ſe donnoient à l'occaſion des ſorties des aſſiégés, les Macédoniens l'emportoient à la vérité par l'expérience & par la valeur; mais, les Perſes mieux équipés, ſe défendoient

encore par le nombre. Ceux qui étoient demeurés dedans, les ſoutenoient auſſi par les traits que les Catapultes lançoient ſur les aſſiégeans, dont pluſieurs étoient tués & bleſſés dans ces rencontres. Les trompettes ſonnoient à tout moment des deux côtés à l'occaſion de quelque avantage remporté de part ou d'autre. Les uns avoient éteint le feu qu'on avoit jetté ſur les machines, & dont la flamme commençoit à s'élever, & les autres avoient remplacé la partie abattue des murailles par un nouveau mur plus fort & plus épais que le précédent; ou enfin les uns ou les autres avoient eu le deſſus dans une ſortie des aſſiégés. Les chefs, ſubordonnés à Memnon, faiſoient par ſon ordre de grands préſens à ceux qui ſe diſtinguoient en ces occaſions. Auſſi voyoit-on de part & d'autre une émulation égale pour la victoire; les uns tomboient des bleſſures qu'ils ne recevoient jamais que par-devant; & les autres étoient tirés morts ou évanouis d'entre les rangs; il ſe donnoit même des combats ſanglans autour de quelques-uns de ces corps pour leur donner ou pour leur ravir la ſépulture. D'autres enfin rendus de laſſitude étoient ranimés par leurs chefs, & retournoient au combat comme des hommes frais & renouvellés. Enfin pourtant, à l'entrée même des portes de la ville, quelques Macédoniens entre leſquels ſe trouva Néoptoleme, Capitaine illuſtre, furent tués. Cependant, comme deux tours & deux flancs de murailles étoient abſolument à terre, quelques ſoldats de Perdiccas, qui étoient ivres, entreprirent d'arriver par-là juſqu'au pied de la citadelle. Memnon, averti de leur témérité, profita de l'ignorance où ils étoient du chemin qu'il falloit ſuivre, & prenant avec lui plus de gens qu'ils n'étoient eux-mêmes, attaqua cette bande dérangée, & en tua la plus grande partie. Les Macédoniens avertis vinrent auſſitôt à leur ſecours; & Alexandre paroiſſant lui-même, les aſſiégés ſe renfermerent auſſitôt dans l'intérieur de leur ville. Le Roi profita de ce moment pour leur faire demander par un héraut, la treve néceſſaire pour enſevelir ſes ſoldats morts durant le ſiege.

Ephialte & Thraſybule, tous deux Athéniens, au ſervice de la Perſe, opinerent à la refuſer. Mais, ils ne perſuaderent pas Memnon, qui leur dit au contraire qu'il étoit indigne des mœurs & des coutumes des Grecs de refuſer la ſépulture aux ennemis qu'on avoit vaincus; qu'il falloit employer la force & les armes contre les ennemis qu'on avoit en tête, & qui faiſoient réſiſtance; mais qu'il ne falloit pas combattre avec des outrages & des injures contre ceux que la mort nous avoit ôtés, & qui étoient incapables de nous aider ou de nous nuire.

Outre les autres vertus de Memnon, ſa modération étoit ſinguliere ; ce Capitaine ne croyoit pas qu'il fût honnête de faire injure, même à un ennemi, par une paſſion aveugle ; mais, il penſoit qu'il falloit le ſurmonter & lui rabaiſſer le courage par la force & par la prudence. Ainſi, ayant entendu un jour que quelqu'un de ſes troupes parloit injurieuſement d'Alexandre : *Je ne t'ai pas pris à ma ſolde*, lui dit-il, en le frappant de ſa javeline, *pour médire d'Alexandre, mais pour combattre contre lui.*

Peu de tems après, le même Ephialte dans un Conſeil de guerre, repréſenta qu'il n'étoit point à propos d'attendre le ſort de la captivité dans une ville aſſiégée, & qu'il étoit bien plus convenable que tous les chefs qui ſe trouvoient là, ſe miſſent à la tête des ſoudoyés pour aller attaquer les ennemis en pleine campagne. Memnon, qui reconnut beaucoup de courage & de grandeur d'ame dans cet avis d'Ephialte, & qui eſpéroit beaucoup de la valeur de cet Athénien, ſoutenu d'une grande force de corps, ſe prêta à ſon deſſein & lui laiſſa ſuivre ſa penſée. Ce projet eut d'abord aſſez de ſuccès. Mais, Ephialte ayant été tué, & bien du monde autour de lui, la garniſon fut contrainte de rentrer dans ſes murailles.

Memnon & les Satrapes, tenant conſeil entr'eux, conclurent à quitter la ville & à laiſſer ce qu'ils avoient de meilleurs ſoldats dans la citadelle, en la fourniſſant d'ailleurs de toutes les proviſions néceſſaires ; & pour eux emmenant leurs troupes & leurs richeſſes, ils ſe retirerent dans l'iſle de Cos. Darius envoya pour lors à Memnon de grandes ſommes d'argent, & le déclara Généraliſſime de ſes armées. Memnon, faiſant auſſitôt de grandes levées de ſoudoyés, & équipant trois cens vaiſſeaux, ſe diſpoſoit à une guerre ſérieuſe. Il conduiſit d'abord cette flotte & ces ſoldats à Chio, qu'il attira à ſon parti. Se rendant delà à Lesbos, il ſe vit bientôt maître d'Antiſſe, de Méthymne, de Pyrrha & d'Ereſſe. Mais, pour Mitylene capitale de l'iſle, qui étoit fort grande, qu'on avoit munie de beaucoup de fortifications, & qui d'ailleurs étoit défendue par une forte garniſon, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & après un long ſiege qu'il vint à bout de l'emporter. La réputation de ce général s'étant ainſi fort répandue, la plupart des iſles Cyclades le prévinrent par des Ambaſſadeurs chargés de leurs ſoumiſſions. D'un autre côté, le bruit ayant couru dans la Grece, que Memnon amenoit ſa flotte contre l'Eubée, toutes les villes de cette iſle en furent alarmées. Cependant, ceux d'entre les Grecs, qui dans le fond favoriſoient le roi de Perſe, au nombre deſquels étoient les Spartiates, concevoient l'eſpérance flatteu-

ſe d'un changement univerſel; & Memnon corrompant d'autre part, avec de l'argent quelques Républiques, les amenoit au parti de ſon maître. Enfin pourtant, la fortune ne permit pas à ce Général de porter plus loin ſes ſuccès. Il tomba dans une défaillance totale qui ſe changea en de violentes douleurs qui l'emporterent bientôt; & ſa mort fut auſſi le terme de la fortune de Darius, qui vit dès-lors s'évanouir, ſans retour, le projet qu'il avoit formé de tranſporter la guerre d'Aſie en Europe.

MEMNON, *Memnon*, (*a*) Μέμνων, l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand, fut établi commandant dans la Thrace. Il amena un jour au Roi en Aſie ſix mille chevaux avec ſept mille hommes de pied, & il lui apporta en même-tems vingt-cinq mille paires d'armes garnies d'or & d'argent, qu'on départit aux ſoldats, après avoir fait brûler les vieilles.

Memnon, ſe voyant en Thrace une eſcorte conſidérable, & cherchant lui-même à ſe diſtinguer, fit révolter les Barbares de ces cantons; & ſe déclarant contre Alexandre, il lui fit une guerre ouverte. Antipater, chargé de défendre la Macédoine, paſſa auſſitôt dans la Thrace, & s'oppoſa aux entrepiſes de ce rebelle.

MEMNON, *Memnon*, (*b*) Μέμνων, autre Lieutenant d'Alexandre le Grand, obtint de ce Prince le gouvernement de Syrie ou de Céléſyrie, qu'avoit auparavant Andromaque.

MEMNON, *Memnon*, (*c*) Μέμνων, autre Lieutenant d'Alexandre le Grand, fut fait Gouverneur des Arachoſiens. Le Roi, en lui confiant ce Gouvernement, lui donna quatre mille hommes de pied & ſix cens chevaux.

MEMNON, *Memnon*, (*d*) Μέμνων, Auteur Grec, qui vivoit du tems d'Auguſte. Ni lui ni ſon Ouvrage ne ſont plus gueres connus que par ce que Photius nous en apprend. » J'ai » lu, dit Photius, l'Ouvrage » hiſtorique de Memnon, de» puis le cinquieme livre juſ» qu'au ſeizième. Cet Ouvrage » contient l'Hiſtoire des tyrans » d'Héraclée, ville de Pont; » l'Auteur y décrit leurs ac» tions, leurs mœurs, leur vie, » leur mort, & y mêle une in» finité de particularités qui » ont rapport à cette Hiſtoire.« Les premiers livres de Memnon étoient donc perdus dès le tems de Photius, & les derniers auſſi; autrement il en auroit parlé, comme de ceux dont il nous a laiſſé un extrait.

MEMNON, *Memnon*, (*e*) Μέμνων, fils de Rhiſiaſus de Pellene, étoit Démiurge chez

(*a*) Diod. Sicul. pag. 595. Q. Curt. L. IX. c. 3.
(*b*) Q. Curt. L. IV. c. 8.
(*c*) Q. Curt. L. VII. c. 3.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 279.
(*e*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 22.

les Achéens, l'an de Rome 554, & 198 avant Jesus-Christ. *Voyez* Rhisiasus.

MEMNON, *Memnon*, Μέμνων, un des chevaux du Cirque. *Voyez* Memnon.

MEMNONIA, *Memnonia*, Μεμνόνεια, nom qui fut donné à la ville de Suses, parce qu'elle avoit été fondée selon quelques-uns par Tithon pere de Memnon. C'est pour la même raison qu'on l'appelle aussi *Memnonis urbs*. *Voyez* Suses.

MEMNONIDES, *Memnonides*, Μεμνονίδες, les oiseaux de Memnon. *Voyez* Memnon.

MEMNONIS PAGUS, Μέμνονος κώμη. *Voyez* l'article suivant.

MEMNONIS SEPULCRUM, Μέμνονος Τάφος, (*a*) lieu de l'Asie mineure dans la Troade, situé sur une colline au dessus du fleuve Esepe, Selon Strabon. Près de-là étoit une bourgade, appellée *Memnonis pagus*.

MEMNONIS SEPULCRUM, Μέμνονος μνῆμα, (*b*) lieu d'Asie dans la Phénicie, selon Josephe. » A deux » stades de cette ville, [Ptolémaïde] dit cet Historien, » passe la riviere, nommée Bélée, près de laquelle est le » sépulcre de Memnon, cet » ouvrage admirable dont la » grandeur est de cent coudées, » & la forme concave. On y » voit un sable qui n'est pas » moins clair que le verre ; » plusieurs vaisseaux en viennent chercher, & n'en sont » pas plutôt chargés que les » vents comme de concert y » en poussent d'autre du haut » des montagnes, qui remplit » la place vuide. Ce sable étant » jetté dans le fourneau se convertit aussitôt en verre ; & ce » qui me paroît encore plus » admirable, c'est que ce verre » porté en ce même lieu, reprend sa premiere nature, & » redevient un pur sable comme » auparavant. »

MEMNONIS URBS, Μεμνόνειον ἄστυ. (*c*) *Voyez* Memnonia.

MEMNONIUM, *Memnonium*, Μεμνόνειον, (*d*) nom de la forteresse de Suses, selon Strabon.

MÉMOIRE, *Memoria*, en Grec Μνημοσύνη, Mnémosyne. Elle a été personnifiée par les Anciens. La Mémoire étoit une Divinité particuliérement honorée à Rome. *Voyez* Mnémosyne.

On appelle poëtiquement les Muses, les filles de Mémoire, parce qu'elles sont filles de Jupiter & de Mnémosyne. Μνήμη en Grec signifie Mémoire.

On ne me verra plus pour d'indignes sujets,
Invoquer le secours des filles de Mémoire.
Je destine ma voix à de plus saints concerts ;

(*a*) Strab. pag. 587.
(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. p. pag 790, 791.
(*c*) Herod. L. V. c. 54.
(*d*) Strab. pag. 728.

Et ce n'eſt plus ; Seigneur, qu'à
votre ſeule gloire,
Que je veux conſacrer mes
vers.

On a feint que les Muſes ont un temple de Mémoire, parce que ce ſont elles qui tranſmettent à la poſtérité l'hiſtoire des actions dignes d'une éternelle Mémoire, & leurs ouvrages ſont ce qu'on appelle temple de Mémoire.

On cite pluſieurs exemples de perſonnes qui ont eu une excellente Mémoire. (*a*) Cynéas, ambaſſadeur de Pyrrhus, ayant eu à ſon arrivée à Rome audience du Sénat, ſalua le lendemain par leurs noms tous les Sénateurs, & tous ceux du peuple qui avoient aſſiſté en grand nombre à cette audience. Un particulier, ayant entendu réciter un Poëme, pour embarraſſer celui qui l'avoit compoſé, prétendit que c'étoit ſon ouvrage, & pour preuve le répéta tout entier ſans héſiter, ce que ne put faire l'Auteur même. Hortenſius, en conſéquence d'un défi, demeura tout un jour à une vente de meubles qu'on crioit à l'encan, & ſur le ſoir répéta par ordre, & ſans s'égarer en quoi que ce fût, les différens meubles qui avoient été vendus, & le nom des acheteurs. La Mémoire de Sénèque n'étoit pas moins admirable. Il dit que, dans ſa jeuneſſe, il répétoit juſqu'à deux mille mots, après les avoir ſimplement entendus ; & il les répétoit dans le même ordre qu'on les lui avoit récités. C'eſt par ce merveilleux talent, que tout ce qu'on avoit dit de plus curieux dans toutes les déclamations qu'il avoit entendues, s'étoit ſi bien imprimé dans ſon eſprit, que long-tems après, dans un âge fort avancé, il ſe trouva en état de rappeller tant de morceaux détachés, & les rédigea par écrit pour l'uſage de ſes fils, & pour les tranſmettre à la poſtérité.

MEMPHIS, *Memphis*, (*b*) Μέμφις, ville d'Égypte, capitale du nome auquel elle donnoit ſon nom, avoit été bâtie par Ménès, fondateur de la monarchie Égyptiene, à la diſtance de quatre journées de la mer, ſur la rive occidentale du Nil, peu au deſſus de l'endroit où ce fleuve ſe ſépare en pluſieurs canaux, pour former le Delta.

Il paroît que cette ville étoit anciennement nommée Moph ; c'eſt le nom que les Hébreux lui donnoient. La colline, où ſont ces pyramides prodigieuſes par leur élévation, qui ont été miſes au rang des merveilles du monde, qui ont été

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 71.

(*b*) Diod. Sicul. p. 32, 33. Strab. pag. 803. *& ſeq.* Plin. Tom. I. pag. 254. Ptolem. L. IV. c. 5. Pomp. Mel. p. 62. Q. Curt. L. IV. c. 1, 7, 8. L. X. c. 10. Tit. Liv. L. XLV. c. 11. Tacit. Hiſt. L. IV. c. 84. Plut. T. I. p. 492. Herod. L. II. c. 99, 163. Iſai. c. 19. v. 11. *& ſeq.* Jerem. c. 43. v. 10. *& ſeq.* Ezech. c. 30. v. 13. *& ſeq.* l'Egypt. Anc. Tom. I. pag. 199, 200. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 67, 68, 489, 490.

les tombeaux des Rois de Memphis, & qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, n'en eſt éloignée que d'environ une lieue & demie.

Diodore de Sicile attribue la fondation de Memphis à Uchoréus l'un des deſcendans d'Oſymanduas. » Il choiſit pour » cela, dit-il, le lieu le plus » avantageux & le plus agréa- » ble du païs, qui eſt celui où » le Nil ſe partageant en plu- » ſieurs canaux forme & em- » braſſe le Delta. Ainſi, Mem- » phis eſt la barriere de l'Égyp- » te & commande abſolument » l'entrée du fleuve. Son fon- » dateur lui donna cent cin- » quante ſtades de tour, & la » rendit également forte & » commode. Car, pour la dé- » fendre des inondations, il » fit élever des terres qui la » bordoient entiérement du » côté du midi, & qui ſer- » voient de digue contre le » fleuve & de rempart contre » les ennemis. Mais de plus, » il fit creuſer des foſſés ou » plutôt des lacs pour rece- » voir le fleuve autour de tou- » te la ville, qui s'élevoit au » milieu des eaux comme une » citadelle inacceſſible. A l'é- » gard de la commodité, il en » rendit le ſéjour ſi ſain & ſi » délicieux, que tous les Rois » ſes ſucceſſeurs ayant abandon- » né Thebes, tinrent toujours » leur cour à Memphis. De-là » vient que Thebes a toujours » diminué, & que Memphis » s'eſt toujours accrue juſqu'au » tems d'Alexandre..... Outre » les dehors de Memphis que » nous venons de décrire, » Uchoréus y bâtit des Palais » auſſi beaux qu'aucuns de ceux » que l'on voit chez d'autres » nations; mais, ni les uns ni » les autres ne paroiſſoient di- » gnes de la magnificence & » du goût de ſes prédéceſſeurs » en d'autres ouvrages..... » Quelques-uns diſent que » Memphis fut ainſi appellée » de la fille du Roi qui la » bâtit; & ils content même » qu'elle fut aimée du Nil qui » ſe transforma en taureau & » qui eut d'elle un fils nommé » Egyptus, d'une force & d'une » vertu merveilleuſes »

Cambyſe, roi de Perſe, fils de Cyrus, ſe rendit maître de l'Égypte, après avoir pris Péluſe, qui étoit comme la clef de ce païs. Pſaméníte, roi d'Egypte, marcha à ſa rencontre avec une puiſſante armée. Cambyſe le défit, & ceux qui purent échapper ſe ſauverent dans Memphis; mais, Cambyſe les ayant pourſuivis, envoya vers la ville, par le Nil, un vaiſſeau de Mitylene pour les ſommer de ſe rendre. Les Egyptiens en fureur ſe jetterent ſur ceux qui étoient dans le vaiſſeau, & les mirent tous en pieces. Cambyſe, s'étant en peu de tems rendu maître de la place, fit exécuter publiquement autant d'Egyptiens, & de la plus haute nobleſſe, qu'il y avoit eu de ſes gens mis à mort dans le vaiſſeau de Mitylene.

De ce nombre fut le fils aîné du roi Pſamménite. Quant à ce prince, Cambyſe le conſerva & lui aſſigna même un entretien raiſonnable; mais, il n'en jouit pas long-tems. On s'apperçut qu'il vouloit exciter du trouble dans le Royaume, & on lui fit avaler du ſang de taureau qui le fit mourir ſur l'heure même.

L'Egypte demeura ſous la domination des Perſes, juſqu'au regne d'Artaxerxe. Alors, les Egyptiens ſecouerent le joug, & choiſirent Inare, prince des Libyens pour leur Roi. Ils appellerent le Athéniens à leur ſecours; Charitimis fut chargé de la conduite de cette entrepriſe; & Artaxerxe envoya Achéménidès l'un de ſes freres, à la tête d'une armée de trois cens mille hommes contre les rebelles. Les Perſes furent battus, & perdirent dans un ſeul combat juſqu'à cent mille hommes. Ceux qui échapperent ſe ſauverent à Memphis. Les vainqueurs les y pourſuivirent & ſe rendirent maîtres d'abord de deux parties de la ville; mais, les Perſes s'étant fortifiés dans la troiſieme, appellée la muraille blanche, qui étoit la plus grande & la plus forte des trois, y ſoutinrent un ſiege de plus de trois ans, juſqu'à ce qu'ils furent délivrés par ceux qu'on envoya à leur ſecours.

Alexandre ayant conquis l'Egypte ſur les Perſes, & ayant bâti Alexandrie, les Rois d'Egypte ſes ſucceſſeurs ne ſongerent qu'à agrandir & à embellir Alexandrie, dont ils firent la capitale de leurs États. Memphis depuis fut peu conſidérée, & après pluſieurs révolutions, fut enfin détruite par les Arabes.

Amron Ben-as qui la prit, fit bâtir tout auprès une autre ville qui fut nommée Fuſthat, à cauſe de la tente de ce Général, qui demeura dreſſée fort long-tems en ce même lieu. Les Califes Fatimites, qui ſe rendirent maîtres de l'Égypte, en ajouterent encore une autre, qu'ils nommerent Caherah, c'eſt-à dire, la victorieuſe, & qui nous eſt connue aujourd'hui ſous le nom de grand Caire.

Les Sultans Mammélus de la Dynaſtie des Circaſſiens, ayant fait depuis bâtir un château fort élevé & bien fortifié ſur la rive orientale du Nil, firent en ſorte peu à peu que la ville du Caire changea de place; d'où vient qu'on appelle encore aujourd'hui ce qu'avoient bâti les Califes Fatimites, le vieux Caire. Or, il faut remarquer que l'ancienne Meſr, ou Memphis, étoit ſituée ſur la rive occidentale du Nil, & que tout ce que les Arabes y ont ſucceſſivement bâti, eſt placé du côté de l'orient.

Ainſi s'eſt accompli à la longue & dans la ſuite des ſiecles ce que les Prophetes avoient prédit contre Memphis. *Ces ſages Conſeillers de Pharaon lui ont donné un conſeil inſenſé. Comment faites-vous dire à Pharaon: Je ſuis le fils des Sages, le fils des*

anciens Rois? Que ces Sages vous disent maintenant ce que le Seigneur a résolu sur l'Egypte. Ils sont insensés ces Sages de l'Egypte; ils sont sans sagesse ces Princes de Memphis; il ont trompé l'Egypte & tout son peuple. Le Seigneur a répandu au milieu d'eux l'esprit de vertige. Ils ont fait errer l'Egypte comme un homme ivre & plein de vin. L'Egypte sera alors dans l'incertitude de ce qu'elle aura à faire. Les grands comme les petits, ceux qui commandent, comme ceux qui obéissent, seront dans le trouble & dans la confusion. Ils s'étonneront, ils trembleront comme des femmes. En ce tems-là, la terre de Juda deviendra l'effroi de l'Egypte, &c. C'est ainsi qu'Isaïe s'exprime; & D. Calmet croit que tout cela regarde la guerre de Sénnachérib contre l'Egypte, & les divisions qui suivirent la mort de Séthon, roi d'Egypte.

Jérémie décrit les maux que Nabuchodonosor devoit faire au même païs d'une maniere encore plus claire que ce que nous venons de voir. *Je vais mander Nabuchodonosor, roi de Babylone mon serviteur; il placera son trône dans la ville même de Taphnis; il viendra & il détruira le païs d'Egypte. Il portera la mort à quiconque est destinée la mort, la captivité à quiconque est destinée la captivité, & l'épée à quiconque doit périr par l'épée. Il mettra le feu dans les temples d'Egypte & emmenera captifs les Dieux d'Egypte..... Il brisera les statues,* ou les colomnes, les obéliſques, *qui sont dans le temple du Soleil*, apparemment à Memphis. Tout ceci arriva sous le regne de Pharaon Ephrée, roi d'Egypte, que Nabuchodonosor vainquit & qu'il mit à mort. *O fille d'Egypte, préparez-vous à aller en captivité; car, Memphis sera réduite en un désert; elle sera abandonnée & deviendra inhabitable.*

Ezéchiel raconte encore dans un plus grand détail les maux que Nabuchodonosor fit à l'Egypte. Il dit que *le Seigneur a livré ce païs à Nabuchodonosor pour le récompenser des services qu'il lui a rendus dans le siege de Tyr.* Il parle en particulier de la ville de Memphis. *J'exterminerai les statues, & j'anéantirai les idoles de Memphis. Il n'y aura point à l'avenir de Prince du païs d'Egypte, je répandrai la terreur dans toutes les terres. Noammon sera ravagée, & Memphis sera tous les jours dans l'angoisse.*

On voyoit dans Memphis plusieurs Temples magnifiques, entr'autres celui d'Apis, qui y étoit honoré d'une maniere particuliere. On croit en Egypte que Gize a été bâtie sur les ruines de Memphis; mais, ce n'est que parce que cette ancienne ville étoit bâtie sur le bord du Nil du côté des Pyramides, comme l'est aujourd'ui la ville de Gize, où l'on ne trouve aucun monument antique, qui autorise cette opinion.

MEMPHIS, *Memphis*, (a)

(a) Myth. par. M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 280.

Μέμφις, fils de Jupiter & de Protogénie, épouſa Lydie.

MEMPHITE, *Memphites*, (*a*) nome ou canton d'Égypte, au deſſus du Delta, à l'occident du Nil, prenoit ſon nom de celui de la ville de Memphis, qui en étoit la capitale, ſelon Ptolémée.

MEMPHITIS, *Memphitis*, (*b*) fils de Ptolémée Phyſcon & de Cléopatre, fille de Ptolémée Epiphane. C'étoit un jeune homme bienfait & de grande eſpérance; mais, il fut égorgé en préſence de ſon pere, qui, après avoir fait couper ſon corps en morceaux, les fit porter à ſa mere enfermés dans une caiſſe. *Voyez* Cléopatre.

MEMRUMUS, *Memrumus*, (*c*) dieu des Phéniciens, étoit fils des premiers géans. Il apprit aux hommes à ſe couvrir de peaux de bêtes. Il fit encore plus, car un vent impétueux ayant enflammé une forêt qui étoit près de Tyr, il prit un arbre, en coupa les branches, & l'ayant lancé dans la mer il le fit ſervir de vaiſſeau. Il rendit auſſi un hommage religieux à deux pierres qu'il avoit conſacrées au vent & au feu, & répandit le ſang de quelques animaux, en l'honneur de ces pierres.

Après la mort de Memrumus, ſes enfans lui conſacrerent des morceaux informes de bois & de pierre, qu'ils adorerent, & en l'honneur deſquels ils établirent des fêtes annuelles. Ce fut-là la premiere fois qu'on rendit un culte religieux à des hommes morts.

MEN, *Men*, Μήν, (*d*), c'eſt-à-dire, le mois, ou la lune. Les Anciens en avoient fait une Divinité. Nous voyons dans Strabon, que Men avoit pluſieurs Temples conſacrés en ſon honneur dans l'Aſie mineure & dans la Perſe, & qu'on juroit ſouvent par le Men du Roi, c'eſt-à-dire, par ſa fortune.

MÉNA [VULTEIUS], (*e*) *Vulteius Mena*. Ce qu'Horace rapporte de cet homme, mérite d'être lu. » Philippe, cet » avocat ſi célebre & ſi laborieux, revenoit un jour du » barreau vers les deux heures après-midi; & à l'âge où » il étoit, il trouvoit qu'il y » avoit bien loin de chez lui » aux Roſtres. En paſſant, il » apperçut dans la boutique » d'un barbier un homme qu'on » venoit de raſer, & qui ſe » faiſoit les ongles d'un air » tranquille qui lui plut. Démétrius [c'étoit le nom de » ſon valet] va demander à » cet homme qui il eſt, de » quelle profeſſion il eſt, & à » qui il appartient. Le valet va,

(*a*) Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. T. I. pag. 264.

(*b*) Valer. Maxim. L. IX. c. 2. Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 206, 207.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 157, 158.

(*d*) Strab. p. 557, 580.

(*e*) Horat. L. I. Epiſt. 7. v. 45. *& ſeq.*

» revient,

» revient, rapporte que cet
» homme s'appelle Vulteius Mé-
» na; qu'il eſt crieur public, ſans
» biens, mais connu pour honnê-
» te homme; qu'il ſçait prendre
» peine à propos, & ſe repoſer;
» acquérir & jouir; qu'il s'eſt
» fait une petite ſociété; qu'il
» a à lui un petit appartement;
» & qu'après ſes affaires finies
» il a coutume d'aller aux ſpec-
» tacles & au champ de Mars.
» Je ſerois curieux, dit Philip-
» pe, de l'entendre moi-même.
» Va lui dire qu'il vienne ſouper
» avec moi. Vulteius Ména n'en
» veut rien croire; il demeure
» ſurpris, réfléchit en lui-mê-
» me, en un mot il remercie.
» Quoi? Il refuſe. Oui, Mon-
» ſieur, il ne daigne pas; peut-
» être auſſi que c'eſt timidité.
» Le lendemain matin, Philip-
» pe retrouve ſon homme,
» vendant je ne ſçais quoi dans
» les rues; il l'arrête, le ſalue.
» Pardonnez-moi, Monſieur,
» lui dit Ména, vous voyez
» l'embarras où je ſuis, & mes
» occupations; j'aurois dû vous
» ſaluer le premier, & aller
» chez vous ce matin. Je vous
» pardonne, dit Philippe, mais
» à condition que vous viendrez
» ſouper, ce ſoir, avec moi.
» Je vous obéirai, Monſieur.
» Vous viendrez donc ſur les
» trois heures; vous pouvez aller
» maintenant, & faire vos affai-
» res. Quand on fut venu au
» ſouper, l'homme parla à tort,
» à travers, dit tout ce qui
» lui vint à l'eſprit. Enfin,
» on le laiſſe partir, il ſe re-
» tire. Le poiſſon revenant à
» l'appas, ſe trouvoit tous les
» matins pour faire ſa cour,
» & l'après-midi pour ſouper.
» Un jour, on le mena paſſer
» quelques fêtes à la campa-
» gne. On le met ſur un joli
» cheval. Il n'a qu'une voix,
» pour louer le bon air, la
» belle ſituation du païs. Phi-
» lippe avoit toujours les yeux
» ſur lui. Comme celui-ci cher-
» choit à s'amuſer & à ſe délaſſer
» l'eſprit, il lui propoſe d'ache-
» ter une petite terre, lui donne
» pour cela une ſomme, & pro-
» met de lui en prêter encore
» autant. Vulteius Ména ſe laiſſe
» perſuader. Enfin, pour abré-
» ger le récit, de courtiſan,
» le bon homme devient la-
» boureur. Il ne parle plus
» que de vignes, de ſillons,
» de planter, d'amaſſer; ſon
» avidité le ronge. Mais bien-
» tôt, voyant ſes brebis qu'on
» lui dérobe, ſes chevres qui
» meurent, ſa moiſſon qui le
» trompe, ſes bœufs qui pé-
» riſſent de fatigue, rebuté de
» tant de pertes, il ſe leve
» bruſquement à minuit, prend
» un cheval, & vient, le cœur
» plein d'amertume, trouver
» ſon bienfaiteur. Eh, comme
» vous voilà, lui dit Philippe,
» le voyant have, défait; vous
» n'avez pas ſoin de vous,
» Vulteius Ména, vous êtes trop
» ménager. Ah, Monſieur! Dites
» plutôt que je ſuis trop malheu-
» reux, & vous direz ce qui eſt.
» Rendez-moi mon premier
» état, je vous en conjure,

» par votre génie, par vous-» même, par vos Dieux. Qui-» conque reconnoît qu'il a quitté » mieux pour prendre pis, doit, » ſans perdre de tems, repren-» dre ce qu'il a quitté. Il faut » que chacun s'habille ſur ſa taille, & ſe chauſſe à ſon pied.»

MÉNA, *Mena*, Divinité, (*a*) qui étoit invoquée par les femmes groſſes ou en couches. Ce devoit être la même que Méné. *Voyez* Méné

MÉNADES, *Mænades*, (*b*) c'eſt-à-dire, furieuſes, du Grec μαίνομαι, être en fureur. Le ſurnom de Ménades fut donné aux Bacchantes, parce que dans la célébration des myſteres de Bacchus, elles ne marchoient que comme des prêtreſſes agitées de tranſports furieux. Dans ces fêtes elles couroient tout échevelées, tenant le thyrſe à la main, & faiſant retentir de leurs cris inſenſés, ou du bruit de leurs tambours, les rives de l'hebre & le mont Rhodope, juſqu'au mont Iſmarus.

MÉNAGYRTES, *Menagyrtæ*, (*c*) nom que l'on donna aux Prêtres de Cybele. Il furent ainſi nommés, & avec raiſon, parce qu'ils alloient tous les mois demander des aumônes pour la grand'mere; & pour en obtenir, ils n'épargnoient point les tours de ſoupleſſe; c'eſt ce que ſignifie leur nom même, compoſé de μὴν, *menſis*, mois, & ἀγύρτης, qui veut dire charlatan de tous les mois. Combien y en a-t-il qui le ſont de tous les jours?

MÉNALE, *Mænalus*, (*d*) Μαίναλος, ville du Péloponnèſe, dans l'Arcadie, rapportoit ſon origine à Ménalus, fils de Lycaon. Cette ville fut autrefois très-célebre; mais, du tems de Pauſanias, il n'en reſtoit que des ruines.

» On paſſe une ravine, dit » cet Auteur, & quinze ſtades » plus loin on ſe trouve dans » la plaine de Ménale, com-» mandée par une montagne » de même nom. Au pied de » la montagne on voit encore » quelques veſtiges de la ville » de Lycoa, & un temple de » Diane Lycoatis, où la Déeſſe » eſt en bronze. Sumatia autre » ville ruinée eſt au midi. Sur » la même montagne il y a un » endroit où trois chemins » viennent aboutir; ce fut de-» là que les Mantinéens par le » conſeil de l'oracle de Del-» phes enleverent les os d'Ar-» cas, fils de Calliſto. Il ne reſte » plus que des ruines de la » ville de Ménale & d'un temple » de Minerve; mais, on voit » encore deux ſtades, dont » l'un étoit pour les combats » des athletes, l'autre pour les » courſes de chevaux. Les gens » du païs croyent cette monta-» gne particuliérement conſa-» crée au dieu Pan, & ils ſont » ſi perſuadés de la préſence

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 344.

(*b*) Juven. Satyr. 6. v. 315. Lucian. T. I. p. 123.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 11. Tom. II. pag. 14, 15.

(*d*) Pauſ. p. 458, 469, 513, 514.

» du Dieu, qu'ils s'imaginent » quelquefois l'entendre jouer » de la flûte. »

MÉNALE [le mont], *mons Menalius*, *mons Mænalus*. (*a*) Cette montagne comme on le voit dans l'article précédent, étoit ſituée dans l'Arcadie. Elle eſt fameuſe ſur-tout dans les écrits des Poëtes. Apollon y alloit chanter ſur ſa lyre la métamorphoſe de Daphné en laurier. C'étoit auſſi le ſéjour ordinaire du dieu Pan, qui pour cela étoit nommé Ménalius.

On en fait auſſi le théâtre d'un des travaux d'Hercule. Il attrapa, dit-on, ſur cette montagne la biche aux pieds d'airain & aux cornes d'or, biche ſi légere à la courſe, que perſonne, avant ce Héros, n'avoit pu l'atteindre. Le mont Ménale ne manqua pas d'être particuliérement conſacré à Diane, parce que c'étoit un terrein admirable pour la chaſſe. Virgile n'a point oublié ſon éloge dans ſes Eglogues.

Mænalus argutumque nemus, pinoſque loquentes
Semper habet, ſemper paſtorum ille audit amores.

MÉNALÉE, *Menalæus*. *Voyez* Mélanée.

MÉNALIENS, *Menalii*, Μαινάλιοι; (*b*) c'étoient les habitans du mont Ménale, ou de la ville de ce nom.

MÉNALION, *Menalion*, fut pere d'Atalante. *Voyez* Atalante.

MÉNALIPPE, *Menalippes*, fille du centaure Chiron. Ayant épouſé Eole, elle fut changée en jument, & placée parmi les conſtellations.

MÉNALIPPE, *Menalippa*, (*c*) une des Maîtreſſes de Neptune, ſelon ſaint Clément d'Alexandrie.

MÉNALIPPE, *Menalippe*, (*d*) ſœur d'Antiope, reine des Amazones, fut faite priſonniere par Hercule. Mais, ce Héros la rendit à ſa ſœur, ſe contentant de retenir les armes & le baudrier de ſa captive, qu'il porta aux pieds d'Euryſthée. Hercule remplit ainſi le commandement que lui avoit fait ce Prince.

MÉNALIPPE, *Menalippus*, (*e*) fils de Théſée & de Périgone, & pere d'Ioxus, remporta le prix de la courſe, lorſque les Epigones célébrerent les jeux Néméens qui avoient été inſtitués par Adraſte. Ménalippe conduiſit en Carie une colonie de Grecs. Plutarque eſt le ſeul qui ait eu l'attention de nous inſtruire de cette particularité; mais, il ne marque point en quel endroit de la Carie

(*a*) Strab. pag. 388. Plin. Tom. I. p. 295. Pauſ. pag. 514. Virg. Eclog. 8. v. 21. *& ſeq.* Eclog. 10. v. 55. Georg. L. I. v. 17.

(*b*) Thucyd. pag. 393.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 65.

(*d*) Juſt. L. II. c. 4. Juven. Satyr. 8. v. 229. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 46.

(*e*) Plut. Tom. I. pag. 4. Pauſ. pag. 558. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 120.

Ménalippe fixa ſa demeure. Les ſuccès dont fut accompagnée cette expédition, encouragerent quelques autres Grecs à former de pareilles entrepriſes.

MÉNALIPPE, *Menalippus*, (*a*) citoyen de Thebes, fils d'Aſtacus, fut un des plus grands capitaines que les Thébains aient jamais eu. Lorſque les Argiens aſſiégeoient Thebes, il tua de ſa main Tydée, & Méciſtée un des freres d'Adraſte; mais, il fut tué lui-même par Amphiaraüs. Tydée, avant que de mourir, demanda à ſes gens, qu'on lui donnât la conſolation de lui apporter la tête de Ménalippe; ils le firent après avoir répandu beaucoup de ſang; & Tydée, l'ayant vue, ſe jetta deſſus, la déchira avec ſes dents, & mourut plus tranquille, ſe voyant vengé.

Cliſthène, prince de Sicyone, ayant réſolu de ruiner le tombeau d'Adraſte, la Prêtreſſe qu'il alla conſulter, tâcha de l'en détourner. Il parut ne pas s'oppoſer ouvertement à l'oracle; mais, il vint à bout de ſon deſſein par cet expédient. Il envoya à Thebes demander le corps de Ménalippe ennemi juré d'Adraſte; & l'ayant fait enterrer dans le tombeau des Rois de Sicyone, il lui fit bâtir un Temple où il transféra le culte & les cérémonies qu'on célébroit en l'honneur d'Adraſte, qu'on crut dans la ſuite ne regarder que Ménalippe.

Il y a auſſi eu un Ménalippe qu'on dit avoir été tué à la chaſſe par ſon frere Tydée; & un autre Ménalippe Troyen, favori de Priam.

MÉNALIPPE, *Menalippus*, (*b*) titre d'une tragédie du poëte L. Attius. Cette piece eſt citée par Cicéron.

MÉNALIPPIES, *Menalippia*, (*c*) fête qu'on célébroit à Sicyone en l'honneur de Ménalippe, une des maîtreſſes de Neptune; c'étoit une maniere adroite de faire ſa cour au Dieu des eaux, & d'encenſer ſes autels.

D'autres diſent que les Ménalippies ſe célébroient en l'honneur de Ménalippe, fils d'Aſtacus.

MÉNALIUM, *Mænalium*, Μαινάλιον, (*d*) contrée du Péloponnèſe, dans l'Arcadie. C'étoit là qu'étoit le mont Ménale, ainſi que la ville de même nom. Il y avoit en outre Aléa, Pallantium, Eutée, Sumatie, Aſée, Apérethe, Héliſſon, Oreſthaſium, Dipée & Alycée. Toutes ces villes furent abandonnées de leurs habitans, lorſque la plupart des peuples de l'Arcadie ſe tranſplanterent à Mégalopolis.

MÉNALIUS, *Mænalius*, Μαινάλιος, ſurnom de Pan, parce que ce Dieu faiſoit ſa demeure

(*a*) Pauſ. p. 568. Herod. L. V. c. 67. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 215.

(*b*) Cicer. Tuſcul. Quæſt. L. III. c. 20.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 220.

(*d*) Pauſ. p. 498.

ordinaire ſur le mont Ménale.

MÉNALIUS, *Mænalius*, (*a*) fut pere du quatrieme Vulcain, ſelon Cicéron, cité par D. Bernard de Montfaucon.

MÉNALQUE, *Menalcas*, (*b*) un des bergers que Virgile introduit dans ſes Eglogues. Ce nom eſt compoſé de μένος, *robur*, force, & d'ἀλκὴ, *auxilium*, ſecours.

MÉNANDER, *Menander*, un des Auriges du Cirque. *Voyez* Aurigarii.

MÉNANDRE, *Menander*, Μένανδρος, (*c*) fut fait Gouverneur d'un château par Alexandre le Grand. Mais, Ménandre ayant refuſé de reſter en ce lieu, & voulant ſuivre Alexandre à la conquête des Indes, ce Prince le tua de ſa propre main.

MÉNANDRE, *Menander*, Μένανδρος, (*d*) un des Officiers généraux d'Alexandre le Grand. Dans le partage que l'on fit des Provinces, après la mort de ce Prince, la Lydie échut à Ménandre, ſelon Juſtin & Quinte-Curſe.

MÉNANDRE, *Menander*, Μένανδρος, (*e*) officier d'Antigonus. Comme il commandoit l'eſcorte des bagages de ce Prince, Eumene qui craignoit de ne pouvoir empêcher ſes ſoldats de ſe jetter ſur un butin qui étoit étalé devant eux, lui envoya en ſecret un exprès pour lui dire que l'amitié qu'il conſervoit pour lui, l'obligeoit de lui donner avis de ſe mettre en ſûreté, de quitter au plus vîte la plaine où il pouvoit être enveloppé dans un moment, & de ſe retirer au pied de la montagne voiſine, d'où la cavalerie ne pourroit approcher, & où il ne pourroit être pris par ſes derrieres. Ménandre comprit d'abord le grand péril où il étoit, & gagna la montagne.

Cela étoit à peine exécuté, qu'Eumene envoya ouvertement ſes coureurs battre la campagne, & donna ordre qu'on prît les armes & qu'on bridât les chevaux, comme n'attendant que le moment de les mener à l'ennemi. Cependant, les coureurs reviennent & rapportent que Ménandre eſt hors d'inſulte, & qu'il s'eſt retiré dans des lieux difficiles & avantageux. Eumene fit ſemblant d'être au déſeſpoir d'avoir perdu une ſi belle occaſion, & emmena ſon armée. On dit que Ménandre racontant un jour ce trait à Antigonus, les Macédoniens, qui étoient préſens, ſe mirent à louer Eumene & à ſe prendre d'affection pour lui, de ce que pouvant rendre eſclaves leurs enfans & déshonorer leurs femmes, il leur avoit épargné cet affront & les avoit laiſſé échapper.

Mais, Antigonus, prenant la

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 95.
(*b*) Virg. Eclog. 2. *& ſeq.*
(*c*) Plut. Tom. I. p. 697.
(*d*) Juſt. L. XIII. c. 4. Q. Curt. L. X. c. 10.
(*e*) Plut. T. I. p. 588, 589.

parole, leur dit : *Eh, mes amis, ce qu'Eumene a fait là, ce n'eſt point pour l'amour de nous, mais il a craint de ſe mettre des entraves dans ſa fuite.*

MÉNANDRE, *Menander*, Μένανδρος, roi de la Bactriane, ſuccéda à Euthydeme ſon frere. Il ſubjugua le royaume de Sigertis, la province de Pattalene, & pluſieurs autres païs inconnus même à Alexandre le Grand. Mais, dans le tems qu'il ſe préparoit à entreprendre de nouvelles expéditions, & même à attaquer les États du Roi de Syrie, une fievre violente le conduiſit au tombeau, au grand regret de ſes ſujets, parmi leſquels on diſtribua ſes cendres, pour appaiſer les troubles cauſés par les prétentions que pluſieurs villes formoient ſur ſon corps. L'effet de ce partage fut qu'on lui éleva des monumens ſuperbes dans la plupart des villes de la Bactriane. Son neveu, Démétrius, fils d'Euthydeme, au nom duquel il avoit gouverné, fut ſon ſucceſſeur.

MÉNANDRE, *Menander*, Μένανδρος, (*a*) lieutenant de Mithridate le Grand, roi de Pont. Cet Officier, ayant été envoyé un jour contre Sornatius, lieutenant de L. Lucullus, fut battu & mis en fuite, après avoir perdu la plus grande partie de ſes troupes.

MÉNANDRE, *Menander*, Μένανδρος, (*b*) Athénien, Poëte comique, fils de Diopithe, naquit la troiſieme année de la CIX^e. Olympiade & la 342 avant Jeſus-Chriſt, comme on l'a recueilli d'une ancienne inſcription rapportée par Gruter. Il fut diſciple de Théophraſte.

Ménandre fut le chef & l'auteur de la nouvelle Comédie. Plutarque le préfere infiniment à Ariſtophane. Il admire en lui une plaiſanterie douce, fine, délicate, ſpirituelle, & qui ne s'écarte jamais des régles de la probité la plus auſtere ; au lieu que les railleries d'Ariſtophane ameres & mordantes emportent la piece, déchirent ſans aucun ménagement la réputation des plus gens de bien, & violent avec une impudence effrénée toutes les loix de la modeſtie & de la pudeur. Quintilien ne craint point d'avancer que Ménandre a effacé tous ceux qui ont écrit avant lui dans le même genre, & que par l'éclat de ſa réputation il a entiérement obſcurci leur nom. Mais, le plus grand éloge qu'on puiſſe faire de ce Poëte, eſt de dire que Térence, qui n'a preſque fait que copier ſes pieces, eſt regardé par les bons juges comme beaucoup inférieur à ſon original.

Aulu-Gelle nous a conſervé quelques endroits de Ménandre imités par Cécilius, ancien Poëte comique Latin. A la premiere lecture il avoit trouvé

(*a*) Plut. Tom. I. p. 502.

(*b*) Vell. Paterc. L. I, c. 16. Suid. T. II. pag. 131. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 164. Tom. VI. pag. 136, 139. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 253, 254.

les vers de celui-ci fort beaux, mais il avoue que dès qu'il les eut comparés avec ceux du poëte Grec, toute leur beauté disparut, & qu'ils lui parurent pitoyables.

On ne rendit pas à Ménandre, de son vivant, toute la justice qui lui étoit due. De plus de cent Comédies qu'il fit représenter, il ne remporta la palme que dans huit seulement. Soit cabale & conspiration contre lui, soit mauvais goût des Juges, Philémon, qui ne méritoit certainement que la seconde place, lui fut presque toujours préféré.

Ménandre mourut âgé de cinquante-un ou cinquante-deux ans.

MÉNAPIENS, *Menapii*, Μενάπιοι, (*a*) peuple de la Gaule Belgique, vers l'extrêmité septentrionale de cette contrée.

Lorsqu'on lit dans le quatrieme livre des commentaires de Jules César, que ce Général fit marcher des détachemens de son armée contre les Ménapiens & les cantons des Morins qui ne lui avoient point envoyé de députés, on est porté à croire que ces deux peuples étoient limitrophes. Strabon, qui suit Jules César en beaucoup d'endroits, semble l'avoir entendu de même. Cependant, cette contiguité de position souffre des difficultés, comme on peut le voir sous l'article des Nerviens. Dans un autre endroit du même livre des commentaires, Jules César place les Ménapiens sur le Rhin, leur attribuant même au delà du fleuve, des terres que les Usipetes, nation Germanique, chassés par les Sueves, vinrent occuper. Au sixieme livre il est parlé des Ménapiens comme étant voisins des Eburons, & enfermés par des forêts & des marais.

Les Ménapiens furent ensuite plus resserrés. Un reste de la nation des Sicambres, les Gugernes, transportés en deçà du Rhin sous Auguste, habiterent un canton de païs entre les Ubiens & les Bataves. Les Toxandres, en s'agrandissant dans la partie septentrionale du Brabant, prirent la place que les Ménapiens occupoient du tems de Jules César en confinant aux Eburons. Quoique la notice de l'Empire fasse encore mention de quelques milices sous le nom des Ménapiens, on ne voit point d'indice de cette nation par quelque cité qui la représente, dans la notice des Provinces de la Gaule, soit Belgiques, soit Germaniques. Leur nom ne s'éteignit pas néanmoins, & il subsista sous la domination Françoise dans celui de *pagus Menapiscus*, ou *Menpiscus*, dont il est fait mention dans le partage que Louis le Débonnaire fit de ses États entre ses enfans.

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. II. pag. 64. L. III. pag. 138. L. IV. pag. 124. & *seq.* L. VI. pag. 216. Strab. pag. 194. Dio. Cass. pag. 111. Plin. Tom. I. pag. 234. Tacit. Hist. L. IV. c. 28. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 457, 458.

Mais, ce n'étoit plus qu'un canton reſſerré vers la partie inférieure du cours de l'Eſcaut, par le Brabant d'un côté, & de l'autre par la Flandre proprement dite, qui s'étendoit le long de la mer aux environs de Bruges. Enfin, ſi l'on en croit la chronique des Normans, ces pirates, exerçant leurs brigandages le long de l'Eſcaut, détruiſirent totalement les reſtes des Ménapiens l'an 800.

Dion Caſſius aſſure que les Ménapiens n'avoient point de villes, mais ſeulement des chaumieres pour habitations. Les Ménapiens, dit Sanſon, occupoient la partie la plus méridionale de l'ancien diocèſe d'Utrecht, & les païs où ont été établis, en 1559, les évêchés de Middelbourg en Zélande, Anvers & Boſleduc en Brabant, Ruremonde en Gueldres, & le Duché de Cleves ſur l'un & l'autre côté du Rhin.

MÉNAPIS, *Menapis*, (*a*) obtint d'Alexandre le Grand, le gouvernement de l'Hyrcanie. C'étoit un ancien officier Perſe, qui, ayant été exilé ſous le regne d'Artaxerxe Ochus, s'étoit réfugié auprès de Philippe.

MENAS, *Menas*, Μυνᾶς, (*b*) favori du roi Pruſias, fut dépêché par ce Prince en Italie avec ordre d'obtenir, par le crédit de Nicomede, la remiſe des ſommes qui reſtoient à payer à Attale, en vertu d'un traité conclu quelques années auparavant; & au cas que la négociation vînt à échouer, on avoit chargé Ménas de ſe défaire du Prince de Bithynie, juſque dans les murs de Rome même.

Si l'on en croit Appien, Pruſias, dans la vue de mettre Ménas en état d'exécuter plus ſûrement ſes intentions, le fit accompagner de quelques bâtimens & de deux mille ſoldats. Un cortege ſi nombreux devoit naturellement faire naître des ſoupçons. Nicomède connoiſſoit les ſentimens du Roi à ſon égard, & quand il auroit eu quelque doute là-deſſus, les ſoldats dont Ménas étoit environné, lui auroient ouvert les yeux. Il y a plus, c'eſt que les regles du bon ſens & de la ſaine politique obligeoient Pruſias de ſauver au moins les apparences. Il avoit tout à craindre des Romains, qui, fondés ſur la multitude inutile que traînoit Ménas après ſoi, en auroient conclu invinciblement que ſon maître étoit l'auteur de la mort de Nicomede.

Quoi qu'il en ſoit, les ſollicitations de ce Prince ne produiſirent aucun effet. Andronicus, ambaſſadeur de Pergame, remontra que les ſommes dont il s'agiſſoit, étoient un foible dédommagement des dégâts commis dans les États d'Attale; &

(*a*) Q. Curt. L. VI. c. 4.
(*b*) Appian. p. 173. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 300, *& ſuiv.*

le Sénat, qui avoit examiné ſes raiſons des parties, jugea que le traité fait entre les deux Rois devoit ſubſiſter en ſon entier. La nouvelle de cette déciſion porta l'abattement & la conſternation dans l'ame de Ménas. Les ordres, que Pruſias lui avoit donnés, étoient précis, & n'y pas obéir aveuglément, étoit s'expoſer à une mort certaine. Mais, les dangers où le précipitoit l'aſſaſſinat de Nicomede, lui paroiſſoient également à redouter. L'amitié étroite, que ce Prince avoit contractée avec la plupart des Grands de Rome, lui cauſoit de vives inquiétudes. Il n'oſoit ſe flatter que ſon caractère le mît à couvert de la puiſſance de tant de perſonnes diſtinguées, & par leur rang, & par leurs emplois. Il appréhendoit encore que ſon maître, charmé de ſe débarraſſer du ſeul homme auquel il eût confié un ſecret ſi important, ne le fît périr par la main de quelque ſcélérat.

Dans le tems que Ménas étoit le plus occupé de ces réflexions, Nicomede vint le trouver. La préſence de ce Prince & ſes careſſes fixerent les incertitudes de l'ambaſſadeur de Pruſias. Il ne lui fit point un myſtère de la commiſſion dont il étoit chargé, & ils convinrent l'un & l'autre de travailler de concert à dépouiller Pruſias du gouvernement de ſes États. Andronicus entra dans le complot, & offrit à Nicomede toutes les forces du royaume de Pergame. Les préliminaires arrêtés, ils ſe rendirent tous les trois à Bérénice ville d'Épire. Là ſe tint une conférence nocturne dans le vaiſſeau de ce Prince, & il débarqua le lendemain avec la pourpre & le diadême. Andronicus étoit venu le joindre eſcorté de cinq cens hommes, qui firent la fonction de gardes auprès du nouveau Monarque. Alors, Ménas courut aux troupes qui étoient à ſes ordres; & comme s'il n'avoit eu aucune part à une révolution ſi ſubite, il entama ſon diſcours par des expreſſions où regnoient tour à tour l'étonnement & la douleur; & tout à coup changeant de ton:

» Maintenant que vous avez » deux Rois, leur dit-il, l'un » dans ſes États, l'autre prêt » à s'y ouvrir un chemin à main » armée; c'eſt à vous de prendre le parti qui vous ſemblera » le plus conforme aux maximes de la prudence & de la » politique. Le point capital eſt » de prévoir habilement lequel » des deux concurrens demeurera le maître de la Bithynie; » delà dépendent votre ſalut » & le mien. Conſidérez que » Pruſias eſt à la fin de ſa carriere, & que Nicomede ne » fait que commencer la ſienne. Les Bithyniens déteſtent » le premier, & aiment tendrement le ſecond. Tout Rome eſt dans ſes intérêts, & » le poſte de Capitaine des » gardes, que remplit Andronicus auprès de lui, eſt une » preuve de ſes liaiſons avec

» Attale, Prince dont les États » touchent à la Bithynie, for- » midable par ſa puiſſance, & » de tout tems ennemi juré de » Pruſias. Faites encore réfle- » xion qu'il n'eſt point de » cruautés qu'il n'ait exercées » contre ſes ſujets, & que les » peuples attendent avec la » derniere impatience, l'heu- » reux moment qui doit les dé- » livrer du tyran le plus bar- » bare qui fut jamais. » Les ſoldats de Ménas applaudirent à un diſcours auſſi artificieux, & à l'inſtant ils allerent ſe ranger ſous les étendards de Nicomede.

MÉNAS, *Menas*, Μηνᾶς, (*a*) affranchi de Sext. Pompée, & ſon homme de confiance. L'an 39 avant Jeſus-Chriſt, pendant qu'il étoit en Sardaigne, où il commandoit des forces conſidérables de terre & de mer, il apprit que l'on négocioit un accommodement entre les Triumvirs & Sext. Pompée. Il écrivit à ce dernier de ne point diſcontinuer la guerre, ou du moins de traîner la négociation en longueur, afin que la famine que ſouffroient actuellement les Triumvirs, les rendît plus traitables, & lui procurât des conditions plus avantageuſes. Mais, Sext. Pompée étoit vivement ſollicité par ceux qui l'environnoient. Ils lui firent une eſpece de violence; & dans un moment où leurs inſtances les fatiguoient, il s'écria en déchirant ſes habits, qu'il étoit trahi par ceux qu'il avoit ſauvés, & que Ménas étoit le ſeul ſur la bravoure & la fidélité duquel il comptât. Malgré cette proteſtation ſi forte, il ne put réſiſter aux prieres de tant de grands perſonnages qui le preſſoient; & la paix fut conclue à des conditions avantageuſes & honorables pour lui, s'il eût pu ſe promettre qu'elles fuſſent fidelement obſervées.

Après ce traité qui cauſa une joie univerſelle, les chefs ſe donnerent des repas tour à tour, & ce fut Sext. Pompée qui commença. Après avoir bien affermi ſa galere ſur ſes ancres, & fait un pont de bateaux pour paſſer du promontoire de Miſene à ſon bord, il les reçut & leur fit la meilleure chere qu'il lui fut poſſible. Au milieu du feſtin, comme la débauche s'échauffoit, & que les brocards pleuvoient déjà ſur M. Antoine & ſur Cléopatre, Ménas s'approcha de Sext. Pompée, & lui dit à l'oreille pour n'être point entendu des autres: » Vou- » lez-vous que je coupe les » cables de vos ancres, & que » je vous rende tout d'un coup » maître, non de la Sardaigne » & de la Sicile, mais de tout » l'empire Romain? » Sext. Pompée l'ayant entendu penſa quelque tems en lui-même, & enfin: » Ménas, lui dit-il, tu

(*a*) Vell. Paterc. L. II. c. 73. Plut. t. p. 939. Dio. Caſſ. pag. 375. *& ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. pag. 330. *& ſuiv.*

» devois le faire ſans m'en » avertir ; mais, puiſque tu » me l'as demandé, contentons-nous de notre fortune » préſente, je ne ſçais point » violer ma foi. »

Il paroît que Ménas avoit du courage pour la guerre & de l'habileté dans la marine. Mais, il étoit fier & arrogant, & joignoit à ces vices toute la baſſeſſe d'ame de ſa premiere condition. Comme il gouvernoit abſolument ſon Patron, ſa domination étoit inſupportable aux illuſtres Romains qui reconnoiſſoient encore Sext. Pompée pour leur chef. Ils tâcherent d'en ſecouer par eux-mêmes le joug, en ruinant ſon crédit. Mais, voyant que Sext. Pompée n'avoit les oreilles ouvertes qu'aux diſcours de ſes affranchis, ils recoururent à cette voie, & mirent en œuvre la jalouſie des confreres de Ménas. Ceux-ci, ſous l'autorité de ces grands perſonnages, ſe déterminerent aiſément à faire ce que leur dictoit déjà la pente de leur cœur. Ils parvinrent à jetter des ſoupçons dans l'eſprit de leur Patron, & un ordre fut expédié à Ménas, qui commandoit actuellement en Sardaigne, de venir rendre compte de ſon adminiſtration.

Ménas, eſprit adroit & ruſé, avoit prévu l'orage, & dès l'année précédente il s'étoit fait un mérite auprès d'Octavien en lui renvoyant un de ſes affranchis, nommé Hélénus, pris dans un combat en Sardaigne. Hélénus étoit conſidéré de ſon patron, qui conſéquemment avoit été touché de la politeſſe de Ménas. Depuis cette premiere ouverture, l'affranchi de Sext. Pompée continua à ménager toutes les occaſions de ſe rendre agréable à Octavien ; & lorſqu'il vit ſa diſgrace réſolue, il lui fit offrir de lui livrer tout ce qu'il avoit ſous ſon commandement, c'eſt-à-dire, les iſles de Sardaigne & de Corſe, trois légions, ſoixante galeres, & un bon nombre de braves officiers. Octavien balança quelque tems, s'il accepteroit la propoſition d'un traître, à qui il ſentoit bien qu'il ne pouvoit pas ſe fier. Enfin l'utilité préſente l'emporta, & Ménas ayant reçu à tems ſa parole, fit arrêter & mettre à mort ceux qui lui avoient été envoyés de la part de Sext. Pompée, & paſſa avec ſa flotte & ſes troupes ſous les enſeignes d'Octavien. Il en fut accueilli avec une diſtinction qui n'étoit pas accordée à ſa perſonne, mais aux avantages qu'il apportoit avec lui. Le Triumvir fit ordonner qu'il jouiroit des mêmes droits & privileges que ceux qui étoient nés libres ; il le décora de l'anneau d'or, & l'agréges à l'ordre des Chevaliers Romains. Il l'admit même à ſa table, honneur qu'il n'avoit jamais fait, & ne fit jamais dans la ſuite à aucun affranchi. Enfin, il lui donna le titre & le rang de Lieutenant Général, afin qu'en cette qualité il commandât, ſous l'amiral Calviſius

Sabinus, les ſoixante vaiſſeaux qu'il lui avoit amenés.

Sext. Pompée fut extrêmement irrité de la trahiſon de Ménas; il le redemanda même comme un ſerf fugitif ſur lequel il avoit droit; & pour ſe venger du refus que fit Octavien de le lui remettre, il envoya Ménécrate, l'un de ſes affranchis, avec une eſcadre pour ravager les côtes de la Campanie. Par cette hoſtilité, Octavien prétendit que la paix étoit abſolument rompue. Ainſi la guerre fut recommencée de nouveau. Mais, dans la ſuite, lorſqu'Octavien s'y attendoit le moins, Ménas le quitta pour retourner à ſon ancien maître. C'étoit un brave & habile officier de moins, mais que la légereté & les travers de ſon caractere ne lui donnoient pas lieu de regretter.

Quelque tems après, Sext. Pompée détacha Ménas avec ordre de reconnoître ce qui ſe paſſoit ſur les côtes d'Italie. Celui-ci, toujours mécontent de ceux qu'il ſervoit, toujours perſuadé qu'on ne le traitoit pas ſelon ſon mérite, ajouta une troiſieme perfidie aux précédentes, & paſſa dans le parti d'Octavien. Le Triumvir lui accorda la vie, mais il étoit trop ſage pour donner de l'emploi à un homme, que ſes trahiſons réitérées rendoient indigne de toute confiance. Il périt dans la guerre qu'Octavien fit contre les Illyriens.

MÉNASCUS, *Menaſcus*, (*a*) Μένασκος, Spartiate, dont il eſt parlé dans Xénophon.

MENDE, *Menda*, *Mende*, Μένδη, (*b*) ville de Thrace, dont les habitans, ſelon Pauſanias, étoient originairement Grecs & même Ioniens, & habitoient la côte maritime de Thrace, où étoit la ville de Sané. Il y avoit à Olympie une ſtatue qui avoit été dédiée par ceux de Mende; & par l'inſcription gravée ſur la cuiſſe du Thrace, on apprenoit que les Mendéens, s'étant rendu maîtres de Sipté, en conſacrerent les dépouilles à Jupiter Olympien.

Thucydide, Hérodote, Pline, Athénée, Pomponius Méla, Plutarque, &c. font mention de cette ville. Étienne de Byzance dit qu'elle tiroit ſon nom de celui d'une femme nommée Mende.

MENDÉENS, *Mendæi*, Μενδαῖοι, les habitans de Mende. *Voyez* Mende.

MENDES, *Mendes*, Μένδης, (*c*) ville d'Egypte, ſituée dans le Nome auquel elle donnoit ſon nom.

» Quelques Egyptiens, qu'on » appelle Mendéſiens, dit Hé» rodote, n'immolent ni che» vres, ni boucs, parce qu'ils

(*a*) Xenoph. p. 514.

(*b*) Pauſ. p. 305, 342, 343. Thucyd. pag. 334, 330. *& ſeq.* Herod. L. VII. c. 123. Plin. Tom. I. pag. 202. Athen. pag. 29. Pomp. Mel. pag. 106. Plut. Tom. I. pag. 567. Diod. Sicul. p. 323.

(*c*) Herod. L. II. c. 42, 46. Strab. p. 802, 812. Ptolem. L. IV. c. 5. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. p. 259. Tom. III. p. 88. *& ſuiv.*

» mettent Pan entre les huit » premiers Dieux qu'ils croyent » plus anciens que les douze; » & que les peintres & les » ſculpteurs repréſentent ce » Dieu, comme font les Grecs » ſous la forme d'une chevre » avec des cuiſſes de bouc. Ce » n'eſt pas qu'ils s'imaginent » qu'il ait cette forme, car ils » le croyent ſemblable aux » autres Dieux, mais je ne ſe- » rois pas bien aiſe de dire » pourquoi ils le repréſentent » de la ſorte. Cependant, tous » les Mendéſiens ont les che- » vres, & principalement les » boucs, en une particuliere vé- » nération; & parmi eux ceux » qui les gardent, reçoivent les » premiers honneurs, mais ils » en honorent un ſur tous les » autres; & quand il eſt mort, » on en porte le deuil dans tout » le païs des Mendéſiens. On » appelle Mendès en langue » Egyptienne, un bouc, & » même Pan. »

Diodore de Sicile découvre ce myſtere qu'Hérodote n'a pas jugé à propos de développer. C'eſt, dit-il, que par le ſymbole de cet animal, ce peuple adoroit le principe de la fécondité de toute la nature, qui étoit repréſentée par le Dieu Pan.

Il y a une médaille de la ville de Mendes, qui a été frappée en l'honneur de Marc-Aurele le jeune, & la huitieme année de ſon aſſociation à l'empire d'Antonin le Pieux, comme le marque l'époque du revers L. H. Sur ce revers paroît le Jupiter de Mendes avec le mot entier ΜΕΝΔΗCΙΟC. Ce Jupiter de Mendes ne tient pas un aigle comme celui d'Hermontis, c'eſt un bouc, l'objet de la vénération des Mendéſiens.

MENDÈS, *Mendes*, Μένδης, (*a*) Dieu Egyptien. Les Mendéſiens, qui portoient ſon nom, le comptoient entre les huit principaux Dieux; il étoit conſacré au Dieu Pan, ou plutôt c'étoit le Dieu Pan même que les Egyptiens honoroient, ſelon Lucien, ſous la forme du bouc; au lieu que, chez les Grecs & les Romains, on le peignoit avec la face & le corps d'homme, & les cornes, les oreilles, & les jambes de bouc.

Le Dieu Mendès avoit des temples en Egypte, où il étoit apparemment repréſenté comme nous le voyons pluſieurs fois dans la table Iſiaque, & dans les autres monumens de l'Egypte. Ce qui eſt à remarquer ſur la table Iſiaque, eſt que le Dieu Mendès y a les cornes du bouc par-deſſus celles du bélier; de ſorte qu'il a quatre cornes. Chercher la raiſon de cela, ſeroit peine perdue, dans cette religion ſur-tout où les monſtres ſont ſi communs.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 270. Tom. II. pag. 320, 333, 344.

MENDÉSIEN [le Nome], *Nomos Mendeſius*, (*a*) préfecture d'Egypte, vers une des bouches du Nil, qui en prenoit le nom de bouche Mendéſienne, & qui s'appelle aujourd'hui bras de Baraugner. Ptolémée met dans ce Nome une ville qu'il nomme Thmuis, & dont il fait la capitale du païs. Il y a apparence que c'eſt la même que d'autres nomment Mendes.

MENDÉSIENNE [bouche], *Mendeſium*, *Mendeſicum oſtium*. (*b*) *Voyez* Mendéſien.

MENDÉSIENS, *Mendeſii*, Μενδήσιοι, les habitans de Mendes & du Nome Mendéſien. *Voyez* Mendes & Mendéſien.

MENDICULA, *Mendicula*, (*c*) ſorte d'habit, à l'uſage des femmes. Il en eſt fait mention dans Plaute; mais, on ne ſçait pas pour cela ce que c'étoit que la Mendicula.

MENDIS, *Mendis*, (*d*) bourg de Macédoine, dans la Paraxie, ſur le golfe Thermaïque; il étoit, ſelon Tite-Live, de la dépendance de Caſſandrie. Il fut pris par les Romains, l'an 200 avant J. C.

MENE, *Mena*, *Mene*, Μένα, Μήνη. *Voyez* Méſembrie.

MÉNÉ, *Mene*, Μήνη, (*e*) Déeſſe, la même que la Lune. Jérémie en parle ſous le nom de Reine du Ciel; & Iſaïe, ſous le nom de Méni. Ces deux Prophetes font voir que ſon culte étoit fort commun dans la Paleſtine, & que les Hébreux y étoient fort attachés. Méni eſt apparemment la même qu'Aſtarté ou Vénus la Céleſte, honorée ſur-tout parmi les Phéniciens & les Carthaginois. C'étoit des Phéniciens ou Chananéens que les Iſraëlites avoient pris le culte de cette fauſſe Divinité. Iſaïe leur reproche de dreſſer une table à Gad, qui eſt le Soleil, & de faire des libations à Méni. Jérémie dit que les peres allument du feu, les femmes paîtriſſent des gâteaux, & les enfans amaſſent du bois pour cuire ces gâteaux en l'honneur de la Reine du Ciel. Ailleurs, les Iſraëlites déclarent au même Jérémie, que malgré ſes remontrances, ils continueront d'honorer la Reine du Ciel, en lui offrant des oblations, comme ont fait leurs peres; & que depuis qu'ils ont ceſſé de ſacrifier à la Reine du Ciel, ils ont été conſumés par l'épée & par la famine.

MÉNÉBRIE, *Menebria*, Μενεβρία. *Voyez* Méſembrie.

MÉNÉCLÈS, *Menecles*, (*f*) Μενεκλῆς, dont Démoſthene fait mention dans ſes deux harangues contre Bœotus.

MÉNÉCLÈS, *Menecles*,

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 253. Ptolem. L. IV. c. 5.

(*b*) Plin. Tom. I. pag. 258. Thucyd. pag. 72.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bernard. de Montf. Tom. III. pag. 38.

(*d*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 45.

(*e*) Jerem. c. 7. v. 18. c. 44. v. 19. Iſai. c. 65. v. 11. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 184.

(*f*) Demoſth. Orat. in Bœot. pag. 1001. *& ſeq.*

Μενεκλῆς, (*a*) célebre orateur, né à Alabande, ville de Carie, alla s'établir à Rhodes, où il s'acquit une grande réputation par ſon éloquence. Il avoit un frere, nommé Hiérocle, que ſon éloquence rendit auſſi très-illuſtre. Cicéron parle de l'un & de l'autre avec éloge. Il avoit pris leurs leçons.

MÉNÉCLÈS, *Menecles*, (*b*) Μενεκλῆς, né à Barcé dans la Cyrénaïque, écrivit une hiſtoire, ſelon Athénée, & il n'eſt pas difficile de deviner, que c'eſt l'hiſtoire de ſon païs, par ce qu'en rapportent le Scholiaſte de Pindare & Tzerzès dans ſon commentaire ſur Lycophron, touchant Battus qui fonda Cyrene. Un autre Ménéclès écrivit une hiſtoire d'Athenes, ou du moins quelques-uns la lui attribuoient, pendant que d'autres en faiſoient honneur à Caliſtrate, ainſi que l'aſſurent Harpocration & le Scholiaſte d'Ariſtophane.

MÉNÉCLÈS, *Menecles*, (*c*) Μενεκλῆς, dont Lucien fait mention dans ſon dialogue, intitulé *l'âne de Lucien.*

MÉNÉCLIDE, *Meneclidas*, Μενεκλείδας, (*d*) Rhéteur, un de ceux qui, dans l'entrepriſe de la Cadmée, étoient entrés avec Mélon & Pélopidas dans la maiſon de Charon. Ce Rhéteur, voyant que les Thébains ne lui faiſoient pas le même honneur qu'aux autres conjurés, comme il étoit très-éloquent, mais emporté & malin, ſe ſervit de ſes talens & de ſa malignité naturelle pour accuſer & pour décrier ceux qui valoient mieux que lui. Il fit ſi bien par ſes menées, qu'il éloigna Epaminondas du gouvernement de la Béotie, & l'empêcha long-tems de réuſſir dans tout ce qu'il entreprit. Pour Pélopidas, il ne put jamais le mettre mal avec le peuple; il prit donc une autre voie & tâcha de le brouiller avec Charon; car, l'envieux regarde comme une conſolation & un allégement dans ſes maux, lorſque, ne pouvant paſſer pour auſſi homme de bien que ceux à qui il porte envie, il peut au moins les faire paroître beaucoup moins honnêtes gens que ceux qu'il lui plait de favoriſer. Voilà pourquoi il ne ceſſoit d'entretenir le peuple des belles actions de Charon, qu'il enfloit le plus qu'il lui étoit poſſible, & à tout propos il exaltoit les expéditions qu'il avoit faites pendant qu'il avoit commandé, & les grandes victoires qu'il avoit remportées; ſur-tout il relevoit extrêmement le combat de cavalerie, que les Thébains avoient gagné ſous ſa conduite, un peu avant la bataille de Leuctres, & il entreprit de le dédier & de le conſacrer; voici ce qui lui en fournit l'occaſion.

(*a*) Strab. pag. 655, 661. Cicer. de Orator. L. II. c. 53. Brut. c. 181.

(*b*) Athen. pag. 184, 390. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. p. 410. *& ſuiv.*

(*c*) Lucian. Tom. II. p. 164.

(*d*) Plut. Tom. I. p. 290, 291. Corn. Nep. in Epamin. c. 5.

Androcydès de Cyzique, grand peintre, faiſoit pour la ville de Thebes le tableau d'une bataille, & il travailloit à cet ouvrage dans Thebes même. Mais, la révolte des Thébains contre Sparte, & la guerre qui la ſuivit, étant ſurvenues en ce tems-là, Androcydès fut obligé de ſe retirer; & les Thébains garderent le tableau qui étoit preſque achevé. Ménéclide perſuada au peuple de conſacrer dans un temple, ou dans quelque autre lieu public, ce tableau, avec une inſcription qui fît connoître que c'étoit la bataille de Charon, dans la ſeule vue d'obſcurcir par ce moyen la gloire de Pélopidas & celle d'Epaminondas. Mais, c'étoit une ridicule & ſotte ambition, de préférer à tant de batailles un ſeul exploit & une ſeule victoire où il n'étoit mort du côté des Spartiates qu'un Gérandas, qui étoit un de leurs moindres citoyens & quarante autres avec lui, & où l'on n'avoit rien fait de conſidérable.

Pélopidas s'éleva contre le décret que Ménéclide avoit extorqué, l'accuſa d'être contraire aux loix, & ſoutint que ce n'étoit pas la coutume de Thebes d'honorer un homme ſeul pour des ſuccès publics, mais que tout l'honneur & toute la gloire des victoires ſe déféroient à la patrie. Pendant que dura ce procès, il ne ceſſa de combler Charon de louanges; mais, en même tems, il prouvoit clairement que Ménéclide étoit un envieux & un méchant homme, & demandoit ſouvent aux Thébains s'ils n'avoient jamais rien fait de beau. Les Thébains condamnerent Ménéclide à une ſi groſſe amende, que ne pouvant la payer il ſe porta à remuer & fit tous ſes efforts pour changer le gouvernement. Ces petites particularités ne ſont pas inutiles pour faire connoître la vie & les mœurs des hommes. Voilà ce que nous liſons dans Plutarque.

Cornélius Népos dit que Ménéclide, jaloux de la gloire qu'Epaminondas ſe faiſoit par les armes, ne ceſſoit de conſeiller aux Thébains de préférer le parti de la paix au ſort incertain de la guerre, & ſon but en cela étoit de rendre inutiles les ſervices d'Epaminondas. Celui-ci, qui voyoit où tendoient les artifices de ſon ennemi, lui dit: » Vous abuſez du » nom ſpécieux de la paix, » pour tromper vos citoyens, » lorſque vous voulez les détourner de la guerre, & vous » les jettez dans une véritable » ſervitude, que vous leur » propoſez ſous l'apparence du » repos. Hé! Ne ſçavez-vous » pas que la paix eſt le fruit » de la guerre, & qu'un peuple » qui veut avoir une paix ſolide & durable, doit ſe faire » reſpecter par la réputation de » ſes armes? Ainſi, Meſſieurs, » diſoit-il aux Thébains, ſi » vous voulez être les maîtres » de la Grece, c'eſt par les » exercices du camp, & non

» par

» par ceux de la lutte que vous » parviendrez à cette ſouve- » raineté. »

Epaminondas n'avoit point d'enfans, & n'étoit point marié; & comme ſon adverſaire lui en faiſoit un ſujet de reproche: » Vous pourriez, lui dit Epa- » minondas, vous épargner la » peine de me faire le repro- » che de n'être point marié; » car vous êtes l'homme du » monde que je voudrois le » moins conſulter ſur le parti » que j'aurois à prendre en ce- » la. » En effet, Ménéclide avoit mauvaiſe réputation ſur l'article des femmes, puiſqu'il étoit ſoupçonné d'avoir un commerce d'adultere.

Il taxoit un jour Epaminondas d'une vanité inſupportable, & d'avoir l'arrogance de ſe regarder comme un autre Agamemnon dans la guerre: » Vous vous » trompez, repartit Epaminon- » das, lorſque vous me repro- » chez que j'aſpire à la gloire » d'Agamemnon; ce n'eſt pas » le modele que je me propoſe. » Ce Prince, qui commandoit » toutes les forces de la Grece, » eut bien de la peine à pren- » dre une ſeule ville en dix » ans, & moi en un ſeul jour, » avec les troupes d'une ſeule » ville, j'ai affranchi toute la » Grece, & j'en ai chaſſé les » Lacédémoniens ſes injuſtes » dominateurs. »

MÉNÉCRATE, *Menecrates*, Μενέκρατης, (a) fameux médecin, né à Syracuſe, vivoit ſous la 105e. Olympiade, vers l'an 360 avant Jeſus-Chriſt, du tems d'Artaxerxe Ochus. Il fut fort eſtimé pour ſon habileté, & laiſſa un livre de remedes; mais, ſa vanité étoit ſi ridicule, que menant avec lui quelques-uns de ceux qu'il avoit guéris, il les faiſoit habiller, les uns en Apollon, les autres en Eſculape, d'autres en Hercule, ſe réſervant la couronne, le ſceptre, & le nom de Jupiter, comme ayant redonné la vie aux autres.

Il écrivit un jour à Philippe, pere d'Alexandre le Grand, en ces termes: *Ménécrate Jupiter à Philippe ſalut.* Philippe lui répondit: *Philippe à Ménécrate, ſanté & bon ſens.* Ce Prince n'en demeura pas là, & pour guérir ſon viſionnaire, il imagina une plaiſante recette. Il le pria d'un grand repas. Ménécrate eut une table à part, où on ne lui ſervit pour tout mets que de l'encens & des parfums, pendant que les autres conviés goûtoient tous les plaiſirs de la bonne chere. Les premiers tranſports de joie qu'il reſſentit de voir ſa divinité reconnue, lui firent oublier qu'il étoit homme; mais, quand la faim le força de s'en ſouvenir, il ſe dégoûta d'être Jupiter, & prit bruſquement congé de la compagnie. Selon Plutarque, ce ne

(a) Suid. Tom. II. pag. 132. Ælian. L. XII. c. 51. Athen. p. 289. Plut Tom. I. pag. 607. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 527. Tom. VI. pag. 583. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 381.

fut pas à Philippe, mais à Agéſilaüs, roi de Sparte, que Ménécrate écrivit, en prenant la qualité de Ménécrate Jupiter.

On trouve dans Gruter l'inſcription d'un autel qui étoit dans le Mauſolée que les diſciples de Ménécrate lui firent ériger.

MÉNÉCRATE, *Menecrates*, Μενεκράτης, (*a*) Officier de Perſée, vivoit vers l'an 168 avant Jeſus-Chriſt. Il commandoit cette année dans Démétriade; & eut ſous les murailles de cette place une entrevue avec Cydas de Crete, l'un des plus fideles amis d'Eumene.

MÉNÉCRATE, *Menecrates*, Μενεκράτης, (*b*) affranchi de Sext. Pompée, étoit brave & bon mari. Ménas, autre affranchi de Sext. Pompée, ayant paſſé dans le parti d'Octavien, Ménécrate fut chargé de l'aller redemander; & ſur le refus que fit Octavien de le rendre, Ménécrate lui-même eut ordre de partir avec une eſcadre pour ravager les côtes de la Campanie. Comme il étoit ennemi perſonnel du traître Ménas, il n'eut pas plutôt rencontré près de Cumes la flotte où étoit ſon adverſaire, qu'il chercha à engager le combat. Mais, au lieu d'accepter le défi, les ennemis continuerent à filer le long des côtes, avançant vers le détroit. Ménécrate profita de cette diſpoſition des ennemis pour les attaquer avec avantage, & pour les acculer contre la terre, pendant qu'il avoit ſes derrieres libres, & exécutoit avec facilité toutes les manœuvres néceſſaires. Déjà il avoit fracaſſé, coulé bas, mis hors de combat pluſieurs vaiſſeaux, lorſqu'il apperçut celui de Ménas, & en fut réciproquement reconnu. La haine mutuelle portant ces deux rivaux à quitter tout pour s'acharner l'un ſur l'autre. Le choc fut ſi violent, que l'éperon du vaiſſeau de l'un fut emporté, & l'autre y perdit un côté de ſes rames. On en vient à l'abordage; mais, le vaiſſeau de Ménas avoit un grand avantage ſur celui de Ménécrate, parce qu'il étoit plus haut de bord. Au plus fort de la mêlée, les deux chefs ſont bleſſés preſque en même-tems, Ménas au bras, Ménécrate à la cuiſſe. La bleſſure du premier n'étoit pas bien conſidérable; mais, Ménécrate devenu inhabile au combat, & ne pouvant plus payer de ſa perſonne, animoit pourtant les ſiens à bien faire: juſqu'à ce que voyant ſon vaiſſeau forcé & pris, il ſe jetta dans la mer, pour ne pas tomber au pouvoir de ſon ennemi.

MÉNÉCRATE, *Menecrates*, Μενεκράτης, (*c*) dont il eſt fait mention dans un Dialogue de Lucien.

MÉNÉCRATE, *Menecrates*,

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 24.
(*b*) Vell. Paterc. L. II. c. 73. Plut. Tom. I. pag. 930. Dio. Caſſ. pag. 385. Appian. pag. 718. *& ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. T. VIII. p. 352. *& ſuiv.*
(*c*) Lucian. T. I. p. 582.

Μενεκράτης, (a) riche Marſeillois, ami de Zénothémis. *Voyez* Zénothémis.

MÉNÉDEME, *Menedemus*, Μενέδημος, (b) un des Lieutenans d'Alexandre le Grand, fut envoyé par ce Prince avec trois mille hommes de pied & trois cens chevaux à Maracanda où s'étoit enfermé Spitamene qui avoit porté les Bactriens à la révolte. Spitamene ne fut pas plutôt informé que Ménédeme étoit en marche, qu'il forma la réſolution de lui dreſſer une embuſcade ſur ſon paſſage. La choſe ne réuſſit que trop bien. Ménédeme, enveloppé de toutes parts, réſiſta néanmoins longtems, criant aux ſiens que puiſqu'ils avoient donné dans le piege, il ne leur reſtoit d'autre conſolation que de mourir en gens de cœur, & de bien vendre leur vie. Il montoit un puiſſant cheval, qu'il pouſſa pluſieurs fois à toute bride à travers les ennemis, dont il fit un très-grand carnage; mais, comme ils tiroient tous ſur lui, & qu'il perdoit tout ſon ſang des coups qu'il avoit reçus, il pria un de ſes amis de monter ſur ſon cheval & de ſe ſauver, & en diſant cela il tomba mort à terre.

MÉNÉDEME, *Menedemus*, Μενέδημος, (c) fut élu Général des Crotoniates à la pluralité des ſuffrages, l'an 317 avant Jeſus-Chriſt. Diodore de Sicile dit que Ménédeme étoit un excellent Capitaine.

MÉNÉDEME, *Menedemus*, Μενέδημος, (d) Officier général, qui, l'an 304 avant Jeſus-Chriſt, aborda avec trois bâtimens à Patare en Lycie, où il brûla trois vaiſſeaux, dont l'équipage avoit déjà pris terre; & s'emparant des proviſions deſtinées à l'armée de Démétrius, il les envoya à Rhodes. Il prit auſſi une galere à trois rangs de rames, où étoient des habits & autres ornemens royaux que Phila femme de Démétrius avoit préparés avec un grand ſoin pour ſon mari. Il envoya ces habits en Egypte, en ajoutant pour raiſon, que la pourpre dont ils étoient ornés ne convenoit qu'à un Roi, après quoi il amena au port la galere dont il fit vendre tous les rameurs, auſſi-bien que l'équipage entier des autres vaiſſeaux qu'il avoit pris.

MÉNÉDEME, *Menedemus*, Μενέδημος, (e) fameux Philoſophe, Sectateur de Phédon, étoit fils de Cliſthene d'Erétrie, & vivoit ſous la 120e Olympiade, vers l'an 300 avant Jeſus-Chriſt. On dit qu'il ſuivit d'abord la profeſſion des armes, qu'il abandonna pour ſe donner à l'étude de la Philoſophie. Il ſe joignit à Aſclépiade, & fut avec lui diſciple de Stilpon. Delà paſſant à Elis, il viſita Anchipylus & Moſchus, auditeurs de Phédon. On les nommoit

(a) Lucian. T. II. p. 71. *& ſeq.*
(b) Q. Curt. L. VII. c. 6. *& ſeq.*
(c) Diod. Sicul. p. 675.
(d) Diod. Sicul. p. 781.
(e) Diog. Laërt. pag. 172. *& ſeq.* Strab. p. 393, 448.

Eliaques ; mais, ils changerent ce nom ; & prenant celui de la patrie de Ménédeme, ils furent nommés Érétriaques.

Ce Philoſophe fut extrêmement conſidéré dans ſon païs, & exerça des emplois importans. Quelqu'un lui diſoit : *C'eſt un grand bien que d'avoir ce qu'on déſire. C'en eſt un bien plus grand*, dit-il, *de ne déſirer que ce qu'on a.* On dit qu'avec le ſecours de Démétrius, il défendit ſouvent Érétrie, contre la tyrannie de ceux qui vouloient la ſoumettre ; & qu'ayant prié Antigonus de laiſſer cette ville libre, ſans en avoir pu venir à bout, il demeura ſept jours ſans manger, & mourut de regret. Lycophron écrivit un éloge ironique de Ménédeme.

MÉNÉDEME, *Menedemus*, Μενέδημος, (*a*) Athénien, ſur lequel Cicéron s'étend beaucoup dans ſon Brutus.

MÉNÉDEME, *Menedemus*, Μενέδημος, (*b*) un des valets-de-chambre de L. Lucullus. Fidele à ſon maître, il empêcha un jour qu'il ne fût aſſaſſiné par un Seigneur du païs des Dardariens, nommé Olthacus. *Voyez* Olthacus.

MÉNÉDEME, *Menedemus*, Μενέδημος, (*c*) un des perſonnages de la Comédie de Térence, intitulée *Heautontimorumenos.*

MÉNÉLAIDE, *Menelaïs*, (*d*) ville de Grece, dans la Dolopie, ſelon Tite-Live. Cette ville qui faiſoit partie des États du roi Philippe, fut attaquée & priſe de force par les Theſſaliens.

MÉNÉLAIES, *Menelaia*, (*e*) fête qui ſe célébroit à Téraphné en l'honneur de Ménélaüs, qui y avoit un monument héroïque. Les habitans de cette ville de Laconie prétendoient qu'Hélene & Ménélaüs y étoient inhumés dans le même tombeau. Du moins, dans les Troyennes d'Eurypile, Ménélaüs ſe réconcilie de bonne foi avec ſa belle infidelle, & la ramene à Lacédémone.

MÉNÉLAITE [le Nome], *Nomos Menelaïtes. Voyez* Ménélaüs, ville d'Egypte.

MÉNÉLAIUM, *Menelaium*, canton du Péloponnèſe près de Sparte, du côté de l'orient d'hiver, ſelon Étienne de Byzance. Polybe en fait auſſi mention.

MÉNÉLAIUM. *Voyez* Ménélaïde.

MÉNÉLAIUS [le Mont], *Mons Menelaïus*, (*f*) montagne du Péloponnèſe, dans la Laconie, ſelon Tite-Live. Cette montagne n'étoit pas éloignée de Sparte.

MÉNÉLAIUS *ou* MÉNÉLAUS [le Port], *Portus Menelaius*, *Menelaus*, λιμὴν Μενελάϊος, Μενέλαος. *Voyez* Ménélaus, ville d'Afrique.

(*a*) Cicer. Brut. c. 42. *& ſeq.*
(*b*) Plut. T. I. p. 501.
(*c*) Terent. T. II. p. 4.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 26.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 210.
(*f*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 28.

MÉNÉLAUS, *Menelaus*, Μενέλαος, (*a*) ville d'Egypte, capitale d'un Nome que Pline appelle Ménélaïte. Strabon, après avoir parlé du Nome de Nitrie, ajoute que la ville de Ménélaüs n'en eſt pas éloignée. Comme ce Géographe nomme ſimplement cette ville, ſans faire mention du Nome auquel elle donnoit ſon nom, & qu'il met dans le même quartier un Nome appellé Elaïte, qui n'eſt connu d'aucun ancien Géographe, Ortélius & après lui Cellarius ont été tentés de croire que Ménélaüs & Elaïta étoient la même ville, & Ménélaïte & Elaïte le même Nome.

Dans les édits de l'empereur Juſtinien, la ville de Ménélaüs eſt appellée Ménélaïte, & ſur une ancienne médaille on lit ce mot ΜΕΝΕΛΑΙΤΩΝ, *Menelaitarum*.

MÉNÉLAUS, *Menelaus*, Μενέλαος, (*b*) ville d'Afrique, dans la Marmarique, ſelon Ptolémée. Ce Géographe la place dans les terres, entre *Leucæ* & *Gaphara*. Si cette poſition eſt juſte, cette ville, quoique dans les terres, avoit un port de même nom. Hérodote, le périple de Scylax, & Strabon en font mention. Hérodote l'appelle le port Ménélaius. Strabon dit que ce port fut ainſi nommé, parce que Ménélaüs, roi de Sparte, y avoit abordé lorſqu'il vint en Afrique.

Plutarque met le port Ménélaüs dans un lieu déſert, au deſſus de la Libye. Il ajoute que le roi Agéſilaüs, y ayant été pouſſé par les vents, y mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans.

MÉNÉLAUS, *Menelaus*, Μενέλαος, (*c*) fils d'Atrée & d'Erope, & frere d'Agamemnon, étoit roi de Sparte. Il épouſa Hélene, fille de Tyndare, qui lui fut enlevée par Pâris, fils de Priam. Ce rapt fut cauſe de la guerre de Troie qui dura dix ans, & où Ménélaüs ſe diſtingua par un nombre de beaux exploits.

Les troupes Grecques étoient à peine arrivées devant Troie, que Ménélaüs apperçut Pâris s'avancer à grands pas à la tête des Troyens. Il en fut tranſporté de joie, ſe promettant bien de punir ſa perfidie. Il ſaute donc légerement de ſon char avec ſes armes; mais, Pâris, le voyant à la tête des Grecs fut ſaiſi de frayeur, & ſe retira vers ſes troupes pour éviter la mort.

Hector lui reprocha vivement ſa lâcheté. Pâris, touché de ſes juſtes reproches, répond qu'il eſt prêt à entrer en lice

(*a*) Strab. p. 803. Plin. Tom. I. pag. 254.

(*b*) Ptolem L. IV. c. 5. Herod. L. IV. c. 169. Strab. pag. 40, 838. Plut. Tom. I. p. 618.

(*c*) Lucian. Tom. I. pag. 171. Homer. Iliad. L. II. v. 93. *& ſeq.* L. III. v. 21. *& ſeq.* L. IV. v. 93. *& ſeq.* L. VII. c. 94. *& ſeq.* L. XI. v. 463. *& ſeq.* L. XVII. v. 1. *& ſeq.* Virg. Æneid. L. II. v. 264. L. VI. v. 525. *& ſeq.* L. XI. v. 262. Pauſ. pag. 159, 187, 199, 322, 637, 660. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 115, 233, 243, 451. *& ſuiv.*

avec Ménélaüs, aux conditions suivantes. Hector, s'avançant donc au milieu des deux armées, leur tient ce discours : » Troyens » & vous vaillans Grecs, écoutez ce que j'ai à vous proposer de la part de Pâris qui » seul a allumé cette guerre ? Il » demande que les Grecs & les » Troyens mettent bas les armes, & que Ménélaüs & lui » au milieu des deux armées » terminent leur différend par » un combat singulier ; que celui des deux qui aura l'avantage & qui demeurera victorieux, emmene Hélene avec » toutes ses richesses ; & que » les Grecs & les Troyens jurent une alliance ferme & » sincere, & deviennent amis. «

A cette proposition, Ménélaüs prenant la parole, leur parle ainsi : » Ecoutez aussi ce » que j'ai à vous dire ; car, » mon cœur est pénétré de douleur & de tristesse des maux » que vous souffrez. Mais, voici l'heureux moment où j'espere délivrer les Grecs & les » Troyens d'une guerre si funeste, qui leur a couté tant » de sang, & qui n'a été entreprise que pour ma querelle, & pour l'affront que » j'ai reçu de Pâris, unique » auteur de tous ces maux. Que » celui de nous deux que les » destinées condamnent à périr aujourd'hui, périsse, & » qu'aussitôt les deux armées se » séparent. Que chacun s'en » retourne dans sa maison. Que » les Troyens apportent donc » promptement deux agneaux, » un mâle blanc & une femelle » noire, l'un pour sacrifier à la » Terre & l'autre au Soleil, & » nous en immolerons un troisieme à Jupiter. Qu'on fasse » aussi venir Priam, & que ce » soit lui-même qui jure l'accord, afin que personne ne » viole les sermens dont Jupiter va être le dépositaire ; » car, pour ses enfans, ce sont » des impies & des perfides. » D'ailleurs, l'esprit des jeunes gens est toujours inconstant & volage ; au lieu qu'un » vieillard dans tout ce qu'il » entreprend envisage toujours » le passé & l'avenir, & n'oublie » rien pour que les deux partis » trouvent également leur » avantage, ce qui fait la sûreté des traités.

Le discours de Ménélaüs donna une grande joie aux Grecs & aux Troyens ; car, ils espéroient de se voir bientôt délivrés de cette cruelle guerre. Aussitôt on les voit descendre de leurs chars, & ranger leurs chevaux en file ; ils dépouillent leurs armes & les mettent à terre les unes près des autres ; car, il n'y avoit qu'un très-petit espace entre les deux armées. Hector envoya en diligence des hérauts à Troie, pour faire venir Priam & pour en apporter deux agneaux ; & le roi Agamemnon ordonna à Talthybius d'aller aux vaisseaux & d'en apporter un troisieme. Quelque tems après, on voit arriver Priam accompagné d'Anténor,

Lorſque ces deux Princes ſont près des Troyens & des Grecs, ils mettent pied à terre & s'avancent au milieu des deux armées. Agamemnon & Ulyſſe ſe levent auſſitôt; les vénérables hérauts font approcher les victimes, mêlent le vin dans l'urne, & donnent à laver aux Rois. Agamemnon, tirant le couteau, qui étoit toujours attaché au fourreau de ſon épée, coupa de la laine de la tête des agneaux, & les hérauts des Troyens & des Grecs la partagerent aux Princes. Enſuite, Agamemnon levant les mains au ciel, fit tout haut cette priere: » Jupiter, pere des Dieux & » des hommes, qui êtes adoré » ſur le mont Ida, & qui êtes » revêtu de force, de majeſté » & de gloire; ſoleil qui voyez » & qui entendez toutes choſes; » fleuves, terre, & vous divinités infernales qui puniſſez » tous les parjures que la mort » a précipités dans le ténébreux » ſéjour, ſoyez tous nos témoins, » & faites obſerver l'accord » que nous allons jurer en votre » préſence. Si Pâris tue Ménélaüs, il gardera Hélene & » toutes ſes richeſſes, nous leverons le ſiege, & nous retournerons en Grece ſur nos » vaiſſeaux; mais, ſi Ménélaüs » tue Pâris, les Troyens rendront Hélene avec toutes ſes » richeſſes, & payeront aux » Grecs & à leurs deſcendans » à jamais, un tribut qui les dédommagera de cette guerre. » Que ſi Priam & ſes enfans refuſent de payer ce tribut » après la mort de Pâris, je » déclare que je demeure ici, » & que je continue le ſiege » pour le ſeul tribut, juſqu'à » ce que j'aie entiérement fini » la guerre par la priſe d'Ilion. «

Ayant achevé de parler, il égorge les agneaux & les jette à terre ſans vie, encore palpitans; on puiſe le vin dans l'urne; on emplit les coupes; on fait les libations, & l'on adreſſe ſes vœux aux Dieux immortels. Dans les deux armées on n'entend que cette priere: » Grand Jupiter, qui » êtes environné de gloire, & » qui préſidez à nos ſermens; » & vous, Dieux immortels » qui habitez auſſi l'Olympe, » que tout le ſang des premiers » qui auront l'audace de violer » ce traité ſoit verſé à terre » comme ce vin, & non-ſeulement tout leur ſang, mais » tout celui de leurs enfans, & » que leurs femmes ſe déshonorent. « Ils faiſoient ces prieres, mais Jupiter refuſa de les exaucer, dit Homere.

Les libations achevées, Priam ſe leve & dit: » Troyens, faites ſilence; & vous Grecs, » écoutez-moi; je m'en retourne à Ilion, car je n'ai » pas la force de voir combattre » mon fils avec Ménélaüs; il » n'y a que Jupiter & les autres » Dieux qui ſçachent celui que » les inexorables deſtinées ont » condamné à la mort. » En finiſſant ces mots, Priam monte

dans ſon char, après y avoir mis les agneaux; il prend les guides, Anténor monte près de lui, & ils reprennent le chemin de Troie.

Hector & Ulyſſe meſurerent premiérement le champ de bataille; ils mirent enſuite les ſorts dans un caſque, & les mêlerent pour les tirer, & pour voir lequel de Ménélaüs ou de Pâris devoit le premier lancer le javelot. Celui de Pâris ſortit le premier. Ce Prince ſe couvre donc d'armes magnifiques. Ménélaüs s'arme de la même manière. Tous ceux qui les voyent ſont ſaiſis d'horreur. Quand ils furent en préſence dans le champ qui avoit été marqué, ils s'arrêterent, le javelot prêt à lancer, & ſe meſurant l'un l'autre d'un air plein de furie. Pâris lança le premier, & donna dans le bouclier de Ménélaüs; mais, il n'en perça pas l'airain dont la trempe fit rebrouſſer la pointe de ſon javelot. Ménélaüs leve en même tems ſon dard, & adreſſant ſa priere à Jupiter, il dit: » Jupiter, qui regnez dans le » ciel & ſur la terre, & qui » haïſſez la fraude & l'injuſtice, » faites que je puniſſe Pâris qui » m'a outragé le premier, & » qu'il tombe ſous mes coups, » afin que tous les hommes, » même dans les races futures, » craignent d'outrager un hôte » qui les a reçus dans ſa maiſon, » & qui leur a donné des mar» ques de ſon amitié. «

En finiſſant ces paroles, il lance ſon javelot, & donne au milieu du bouclier du fils de Priam. Le javelot perce le bouclier d'outre en outre, pénetre la cuiraſſe, & déchire la tunique près du flanc. Mais, Pâris voyant partir le coup, fait un mouvement qui le garantit de la mort, & dans le moment Ménélaüs tirant ſon épée, en décharge un grand coup ſur le caſque de ſon ennemi; mais, l'épée ſe rompt en pluſieurs pieces, & lui tombe de la main. Ménélaüs en gémit de douleur, & levant les yeux au ciel, il s'écrie: » Grand » Jupiter, non il n'y a point » de Dieu plus cruel & plus » impitoyable que vous. J'eſ» pérois me venger de la perfi» die de Pâris, & voilà mon » épée en pieces & mon ja» velot lancé en vain. « En même-tems, il ſe jette ſur Pâris, le prend par le caſque & le tiroit déjà du côté des Grecs, par la courroie qui attachoit ſon arme par deſſous le menton, l'étouffoit, & il l'auroit tiré infailliblement & auroit remporté une gloire immortelle, ſi Vénus ne s'en fût apperçue & n'eût rompu cette courroie, qui étoit d'une force extraordinaire. Le caſque n'étant plus attaché ſuivit la main de ce Héros, qui le jetta de toutes ſes forces du côté des Grecs; ſes amis le ramaſſerent, & lui furieux, & ne ſongeant qu'à plonger ſa pique dans le ſang de Pâris, s'élance une ſeconde fois ſur lui; mais, Vénus le dérobe ſans peine à ſa

vengeance, car rien n'eſt difficile aux Dieux, dit encore Homere. Cependant, Ménélaüs comme un lion rugiſſant couroit par-tout cherchant ſon ennemi, qui lui étoit échappé au milieu de ſa victoire; mais, aucun des Troyens ni de leurs alliés ne put lui découvrir où il étoit; l'amour qu'ils avoient pour lui ne les auroit pas obligés à le cacher, s'ils avoient ſçu où le prendre; car, ils le haïſſoient plus que la mort.

Dans la ſuite, Pandare ayant lancé une fleche contre Ménélaüs, Minerve détourna le trait mortel. Elle prit ſoin d'en empêcher l'effet & de l'éloigner, autant qu'une mere pleine de tendreſſe, qui voit dormir ſon enfant d'un ſommeil tranquille, éloigne de lui une mouche opiniâtre, de peur qu'elle ne l'éveille en le piquant de ſon aiguillon. Elle conduiſit le dard à l'endroit où les agraffes d'or, qui attachoient le baudrier, ſe joignoient & faiſoient comme une double cuiraſſe. La redoutable fleche perça ces agraffes & la cuiraſſe, & ſa force n'étant pas entiérement amortie, elle perça auſſi la lame qui étoit deſſous, & qui ne laiſſa pas d'affoiblir encore le coup, enſorte que la fleche preſque mourante n'entra que peu avant dans la chair. Auſſitôt le ſang coule de la plaie. Agamemnon fut ſaiſi de frayeur, voyant couler ce ſang; & Ménélaüs en fut auſſi effrayé croyant ſa bleſſure plus grande; mais, quand il vit que l'anneau qui attachoit le fer au bois, & les pointes d'en bas n'étoient pas entrées, ſa crainte ceſſa, & il reprit courage. Alors, Agamemnon le prenant par la main, lui dit avec de profonds ſoupirs, ſuivis de ceux de tous les Officiers & de tous les ſoldats qui les environnoient: » Mon cher frere, je n'ai donc » fait un traité ſi ſolemnel que » pour vous livrer à la mort, » en vous faiſant combattre ſeul » pour les Grecs, contre tous » les Troyens enſemble; car, » ces perfides ſe ſont tous unis » contre vous, & vous ont » bleſſé, en foulant aux pieds » la ſacrée alliance que nous » avions jurée. Mais, qu'ils ſe » ſont abuſés! Ni les ſermens, » ni le ſang des agneaux, ni les » libations, ni la foi, que nous » nous ſommes réciproquement » donnée, & ſur laquelle nous » nous ſommes repoſés, ne ſe- » ront point vains. Car, quoi- » que le grand Jupiter, qui ha- » bite l'Olympe, ſemble né- » gliger de punir aujourd'hui » cette infraction, il la recher- » chera enfin, & la punira quoi- » que tard; & ils la payeront » avec uſure, eux, leurs fem- » mes, & leurs enfans. Je vois » déjà le jour que la grande » ville de Troie périra avec » Priam & avec tous ſes peu- » ples. Jupiter lui-même, ce » terrible Dieu aſſis au deſſus » des airs, branlera contre eux » du haut du Ciel, ſa redouta- » ble Egide, & dans ſa fureur » qu'excite leur trahiſon, il

» lancera ſur eux ſa foudre ; » cela eſt immanquable. Mais » cependant, mon cher Méné- » laüs, quelle ſera ma douleur, » & que deviendrai-je, ſi vous » mourez de cette bleſſure, & » que vous finiſſiez ſi malheu- » reuſement vos jours ? Je me » verrai réduit à retourner à » Argos avec honte ; car, il » n'en faut pas douter, dès que » vous ne ſerez plus, les Grecs » ne ſoupireront qu'après leur » patrie ; nous laiſſerons à » Priam & aux Troyens la » gloire de retenir Hélene, & » vos os demeureront ici dans » une terre barbare, où vous » aurez été tué pour une en- » trepriſe ſi juſte & ſi malheu- » reuſe, & quelqu'un de ces » ſuperbes Troyens, en nous in- » ſultant, foulera aux pieds le » tombeau du vaillant Méné- » laüs, & ne manquera pas de » dire : *Puiſſe le grand Agamem- » non ſatisfaire toujours ainſi ſa » colere, en menant par-tout une » flotte auſſi inutile que celle qu'il » a armée contre nous. Comme il » s'eſt hâté de regagner ſa patrie ſur » ſes vaiſſeaux vuides, après nous » avoir laiſſé pour gage ſon cher » Ménélaüs !* Voilà comme par- » leront les Troyens pour nous » inſulter ; mais, que plutôt la » terre s'entr'ouvre ſous mes » pas & m'engloutiſſe dans ſes » abîmes. »

Ménélaüs, pour le tirer de peine, lui dit : » Raſſurez-vous, » mon frere, & n'effrayez pas » les Grecs ; ma bleſſure n'eſt » pas mortelle, mon baudrier, » ma cuiraſſe & la lame que je » porte par deſſous, & qui eſt » l'ouvrage d'un ouvrier fidele, » m'ont ſauvé. Dieu veuille, » mon cher Ménélaüs, que ce- » la ſoit comme vous le dites, » reprit Agamemnon ; mais, » qu'un médecin vienne promp- » tement voir votre plaie, & » y mette un appareil qui ap- » paiſe les cruelles douleurs que » vous ſentez. » Il appelle en même-tems le héraut Talthybius, & lui dit d'aller chercher Machaon, fils d'Eſculape. Dès qu'il eſt arrivé, il commence d'abord à tirer du baudrier la fleche, mais en la tirant le bois ſe rompt & le fer demeure engagé par ſes crochets. Il détache donc promptement le baudrier, défait la cuiraſſe & ôte la lame qui étoit deſſous. Après avoir bien conſidéré la plaie, il en ſuce le ſang, & pour en appaiſer les douleurs, il y met un appareil que le centaure Chiron avoit autrefois enſeigné à Eſculape.

Un jour, Hector ayant propoſé aux Grecs de lui envoyer quelqu'un avec qui il pût ſe meſurer, tous les Grecs étonnés demeurerent dans le ſilence. Ils avoient honte de refuſer le combat, & ils n'oſoient l'accepter. Enfin, Ménélaüs ſe leve, & témoignant ſa douleur par ſes ſoupirs, il leur fait ces ſanglans reproches : » Oh Dieu ! » Je ne vois donc ici que des » fanfarons ; & au lieu de braves » guerriers, je n'apperçois que » des femmes timides. Quelle

» honte & quelle infamie, que » parmi les Grecs, il ne ſe trouve » pas un homme qui oſe ſe » préſenter pour combattre Hector ! Et plût aux Dieux que » vous ne fuſſiez que cendre & » que pouſſiere, vous qui vous » tenez là comme des morts, » vous la honte & l'opprobre » des hommes. Mais, puiſque » la peur vous a glacé le courage, je vais prendre les » armes contre ce fier ennemi. » Les Dieux tiennent entre » leurs mains la victoire, & la » donnent comme il leur plaît. » En achevant ces mots, il prend ſes armes éclatantes. Dans ce moment, la Parque impitoyable alloit trancher le cours de la vie de Ménélaüs, avec le fer d'Hector, ſi les Rois ne fuſſent accourus pour le retenir; & ſi Agamemnon lui-même le prenant par la main ne lui eût parlé en ces termes : » Quelle » imprudence, mon frere, & où » courez-vous? Témoignez plus » de ſageſſe, & modérez votre » indignation; n'allez point » vous compromettre avec un » homme beaucoup plus fort » que vous, avec Hector qui » eſt la terreur des guerriers » les plus redoutables. Achille » lui-même a ſouvent craint ſa » rencontre dans cette lice » d'honneur. Retournez donc » à votre poſte; les Grecs auront ſoin de choiſir un autre adverſaire à Hector; & quelque » intrépide & quelque infatigable qu'il puiſſe être dans les » combats, je vous réponds que » s'il peut échapper au danger où » il s'expoſe, il ſe repoſera volontiers de ſes grands travaux. » Ces ſages conſeils toucherent Ménélaüs; il obéit à ſon frere, & ſes amis, ravis de joie, le dépouillerent de ſes armes avec beaucoup d'empreſſement.

Ménélaüs, agité, pendant une nuit, de cruelles inquiétudes, ne pouvoit fermer l'œil. Il craignoit la défaite entiere des Grecs, qui pour ſa querelle avoient traverſé tant de mers, & étoient venus porter la guerre ſur le rivage Troyen. Il couvre ſes épaules d'une peau de léopard, met ſon caſque, & la pique à la main il ſort de ſon pavillon pour aller éveiller ſon frere, qui commandoit à tous les Grecs, & qui en étoit honoré comme un Dieu. Il le trouve devant la pouppe de ſon vaiſſeau, prenant ſes armes. Agamemnon fut ravi de ſon arrivée, & Ménélaüs en l'abordant, lui dit : » Mon frere, pour quel » deſſein prenez-vous déjà vos » armes? Allez-vous éveiller » quelqu'un de nos Officiers, » pour aller épier le camp des » Troyens? Mais, je crains » fort que perſonne ne s'offre » pour une entrepriſe auſſi périlleuſe que celle d'aller ſeul » dans le camp ennemi pendant les » ténebres, car il faut un courage » bien ferme & bien déterminé. » Mon frere, lui répond Agamemnon, nous avons beſoin » vous & moi d'un conſeil prudent & ſage pour ſauver nos » troupes & nos vaiſſeaux; car,

» nous voyons clairement que » Jupiter eſt changé, & que » les ſacrifices d'Hector lui ont » été plus agréables que les » nôtres. Mais, reprit Méné- » laüs, quel eſt l'ordre que vous » me donnez, afin que je ne me » trompe point? Voulez-vous » que je vous attende là avec » Ajax & Idoménée, ou m'or- » donnez-vous de revenir vous » trouver, dès que je leur au- » rai expliqué vos ordres? Il » ne faut point revenir ici, » répond Agamemnon; atten- » dez-moi près des retranche- » mens, de peur que prenant » différentes routes, nous ne » nous manquions en chemin, » car le camp eſt vaſte & fort » traverſé. Par-tout où vous » paſſerez, élevez votre voix » & criez qu'on ſe leve & » qu'on s'arme. Appellez cha- » cun par ſon nom & par celui » de ſa famille, & traitez-les » tous honorablement, en les » comblant de louanges. Il n'eſt » pas queſtion ici de fierté & » de ſe piquer de gloire, il » faut que tous les premiers nous » mettions la main à l'œuvre » comme le moindre ſoldat, car » Jupiter en nous faiſant naître, » nous a aſſujettis à toutes ſor- » tes de miſeres & de calami- » tés. » Ménélaüs partit avec ces ordres dont il s'acquitta avec beaucoup de ſoin.

Ulyſſe, ayant été bleſſé dans une rencontre, vit tout à coup les Troyens s'animer les uns contre les autres, & fondre tous ſur lui. Il cede au torrent, & ſe battant toujours en retraite; il appelle ſes compagnons. Il cria trois fois, & trois fois Ménélaüs l'entendit; & ſe tournant du côté d'Ajax, qui ſe trouva près de lui: » Fils de Télamon, » lui dit-il, j'entends la voix » d'Ulyſſe comme d'un homme » abandonné de ſes troupes, » que les Troyens ont envelop- » pé, & qui ſeul contre tant » d'ennemis ne peut preſque » plus ſe défendre. Volons donc » à ſon ſecours; car, je crains » que quelque valeur qu'il ait, » il ne ſuccombe enfin ſous le » nombre, & que les Grecs » ne faſſent là une perte qu'ils » ne pourroient jamais répa- » rer. » En parlant ainſi, il marche le premier, & Ajax le ſuit ſemblable au Dieu des batailles. Ils trouvent Ulyſſe engagé au milieu des Troyens qui fondent ſur lui. Ajax s'approche couvert de ſon bouclier, & ſe met au devant de lui. Les Troyens effrayés ſe renverſent, & Ménélaüs tirant Ulyſſe de la mêlée, lui aide à marcher juſqu'à ce que ſon Ecuyer lui ait amené ſon char.

Quelque tems après, Ménélaüs, outré de douleur de ce qu'Hélénus, fils de Priam, venoit de renverſer un des capitaines Grecs, s'avance contre lui le javelot à la main. Hélénus prend ſon arc, & tous deux pleins d'une égale ardeur tirent en même-tems. Hélénus tire une fleche, & Ménélaüs lance un javelot, la fleche du fils de Priam donne au milieu de la cuiraſſe

du fils d'Atrée, mais elle rejaillit ſans aucun effet. Ménélaüs plus heureux perce de ſon javelot la main gauche de ſon ennemi, & l'attache à l'arc qu'elle tient. Hélénus, pour éviter la mort, ſe retire au milieu de ſes troupes la main pendante, & traînant le javelot qui la traverſoit.

Patrocle ayant été tué dans un combat, Ménélaüs n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il vole à la tête des troupes, couvert de ſes armes. Arrivé auprès du corps de Patrocle, il tourne à l'entour, le couvrant toujours de ſa pique & de ſon bouclier, & menaçant d'ôter la vie à ceux qui oſeroient l'approcher pour s'en rendre maîtres. Euphorbe, voyant Patrocle étendu ſur la pouſſiere, ne néglige pas une ſi belle occaſion, & s'approchant de ſon corps il adreſſe des paroles menaçantes à Ménélaüs. Mais, Ménélaüs frémiſſant de colere, s'écrie : » Grand Jupiter que » la fierté deſtituée de force eſt » mépriſable ! Il n'y a ni léopard, ni lion, ni ſanglier, » dans le fort même de leur » fureur, & alors leurs forces » aiguiſées par leur rage ſont » indomptables ; non il n'y en » a point qui faſſe paroître tant » d'audace & de confiance » qu'Euphorbe. Cependant, Hyperénor ne s'eſt pas bien » trouvé de ce grand courage, » & il n'a pas long-tems joui de » ſa jeuneſſe, lorſqu'il a oſé » m'inſulter, & que me prenant » pour un des plus lâches ſoldats des Grecs, il a eu la » témérité de m'attendre. La » légereté de ſes pieds ne lui a » pas été fort utile, & je ne » penſe pas qu'il ſoit retourné » chez lui calmer les frayeurs » & les inquiétudes de ſa femme & de ſes parens. Tu ſuivras bientôt ton frere, ſi tu » oſes m'approcher ; retire-toi » au milieu de tes phalanges ; » ne te meſure point avec moi, » de peur que tu ne payes bien » cher ton audace ; les fous ne » connoiſſent le mal que quand » il eſt fait. »

Euphorbe n'eut pas la prudence de le croire ; il lui repartit avec la même fierté : » Ménélaüs, tu vas préſentement » payer le ſang de mon frere, » que tu as verſé de ta main, » & dont tu oſes encore te » glorifier en ma préſence. Il » eſt vrai, tu as fait une femme veuve, tu as converti en » deuil la joie d'un hymen, » qu'on ne venoit que de célébrer, & tu as ouvert au » pere & à la mere d'Hypérénor une ſource intariſſable de » larmes ; mais, j'eſpere que » je ſuſpendrai pour quelque » tems les douleurs de ces pauvres malheureux, & que je » leur donnerai une conſolation, qui ne ſera pas médiocre, lorſque portant ta tête » & tes armes, je les remettrai entre les mains de Panthus & de la ſage Phrontis. » Mais, c'eſt perdre trop de » tems en paroles ; il faut que

» tout à l'heure la terreur & la » force décident ce démêlé. » En finiſſant ces mots, il porte à Ménélaüs un grand coup de pique ſur ſon bouclier, dont l'airain ſe trouva de ſi bonne trempe, qu'il n'en put être percé, & que la pointe de la pique fut rebouchée. Ménélaüs, après avoir ſoutenu ce coup, adreſſant ſa priere à Jupiter, ſe jette ſur ſon ennemi qui reculoit, le frappe de ſa pique au bas de la gorge, & appuye tellement ſon coup, que le fer ſort derriere le cou. Euphorbe tombe mort. En même-tems, les Troyens s'attroupent autour de Ménélaüs, mais pas un n'a l'audace de le joindre. Ménélaüs alloit emporter les armes éclatantes d'Euphorbe, ſi Apollon, jaloux de ſa gloire, prenant la figure de Mentès, roi des Ciconiens, n'eût excité Hector contre ce Prince. Les bandes Troyennes arrivent donc ſous la conduite d'Hector. Ménélaüs ſe retire & abandonne le corps de Patrocle; mais, il ſe retire en tournant fiérement la tête de tems en tems.

Bientôt après, Pallas s'adreſſe à ce Prince, & ayant pris la figure & la voix de Phœnix, elle lui parla en ces termes: » Ménélaüs, ce ſera pour vous » un éternel reproche, & une » honte dont vous ne vous » laverez jamais, ſi vous ſouffrez que l'illuſtre compagnon » d'Achille ſoit déchiré par les » chiens ſur les remparts de » Troie. Tenez donc ferme, » & obligez vos troupes à combattre juſqu'à la derniere goutte de leur ſang. Ménélaüs lui répond: Mon cher Phœnix, à qui l'âge a donné tant » de ſageſſe & d'expérience, » daigne la déeſſe Minerve » m'inſpirer de la force, & me » garantir de cette grêle de » traits qui pleuvent ſur moi; » je ne demande pas mieux que » de combattre pour ſauver le » corps de Patrocle, car j'ai » été ſenſiblement touché de ſa » mort; mais, Hector fait autant de ravage qu'un furieux » embraſement, & Jupiter le » couronne de gloire. »

Cependant, Minerve, qui ſent une joie ſecrete de ce que Ménélaüs l'a choiſie pour lui adreſſer ſes vœux, le remplit de force, & lui inſpire l'audace & l'opiniâtreté d'une mouche qui s'acharnant ſur un homme, ne ſe rebute jamais, & toujours chaſſée, revient toujours à la charge, juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit raſſaſiée du ſang dont elle eſt avide; telle eſt l'audace, que la Déeſſe inſpire à Ménélaüs qui d'abord couvre le corps de Patrocle, & lance ſon javelot contre les ennemis. Enſuite, Ajax lui dit: » Fils d'Atrée, allez dans tous » les rangs, & jettez les yeux » de tous côtés pour voir ſi » vous ne découvrirez point » Antiloque, fils de Neſtor; ſi » vous le trouvez encore en » vie, envoyez-le promptement à Achille pour lui apprendre la mort du fils de

» Ménœtius. » Ménélaüs ſuit ce conſeil & quitte à regret le corps de Patrocle. Car, il craignoit que dans la frayeur où étoient les Grecs, ils ne l'abandonnaſſent aux Troyens. Avant que de partir, il le recommande aux deux Ajax & à Mérion, & il leur parle en ces termes : » Vaillans chefs des troupes » Grecques, intréprides Ajax, » & vous Mérion, qu'on ſe » ſouvienne aujourd'hui de la » bonté & de la douceur du » malheureux Patrocle ; toute » ſa vie a été employée à en » donner des marques à tout le » monde ; il n'y a pas juſqu'au » moindre ſoldat qui n'en ait » reſſenti les effets ; le voilà » préſentement étendu ſur la » pouſſiere. Comment lui témoigner votre reconnoiſſance, qu'en le garantiſſant des » outrages dont il eſt menacé ? » Il part en même-tems & jette ſes regards de tous côtés. Enfin, il apperçut le fils de Neſtor à l'aîle gauche qui exhortoit ſes compagnons, & qui les rallioit pour les remener à la charge ; il va à lui, & l'appellant, il lui dit : » Antiloque, approchez, venez apprendre une » funeſte nouvelle. Eh plût aux » Dieux que je n'euſſe pas à » vous l'annoncer ! Mais, je » crois que vous n'êtes pas à » vous appercevoir que Jupiter appeſantit ſon bras ſur » les Grecs, & qu'il ſe déclare » pour les Troyens. Le plus » vaillant des troupes Grecques, Patrocle, vient d'être » tué, & l'armée ne ſe ſent que » trop de cette perte. Allez » donc ſur les vaiſſeaux apprendre ce malheur à Achille, » afin qu'il vienne au moins » ſauver le corps de ſon ami, » car pour ſes armes, elles » ſont au pouvoir d'Hector. » A ces mots, Antiloque eſt ſaiſi d'étonnement & d'horreur ; mais, il n'en va pas moins annoncer à Achille la cruelle mort de ſon ami.

Ménélaüs ne jugea pas à propos de s'arrêter pour appuyer les Pyliens qui étoient fort preſſés, & qui alloient encore plus ſouffrir par le départ d'Antiloque. Mais, pour ne pas les abandonner ſans ſecours, il commande Thraſymede pour les ſoutenir ; & pour lui, il retourne promptement près du corps de Patrocle. En abordant les deux Ajax, il leur dit : » Je » viens d'envoyer Antiloque à » Achille ; je ne crois pourtant pas que ce Héros ſorte, » quelque irrité qu'il ſoit contre Hector, car n'ayant plus » ſes armes, comment combattroit-il contre les Troyens ? » Sans nous attendre donc à ce » ſecours, qui ne viendra point, » redoublons nos efforts pour » tâcher d'arracher Patrocle » aux Troyens, & pour nous » garantir nous-mêmes de leur » fureur. » Le fils de Télamon répond ſans balancer : » Ménélaüs, on ne ſçauroit donner » un meilleur conſeil ; enlevez » donc le corps, vous & Mérion, & retirez-le de la mê-

» lée, nous vous ſuivrons mon » frere & moi, en réſiſtant à tous » les efforts des Troyens & » d'Hector avec la même ar- » deur avec laquelle nous » avons déjà ſoutenu leurs » plus vives attaques. » Sur le champ, Ménélaüs & Mérion enlevent en même-tems le corps de Patrocle. Les Troyens, qui le voyent, pouſſent de grands cris & fondent ſur eux pour leur arracher leur proie. Mais ce fut en vain.

Tels ſont les principaux exploits que fit Ménélaüs pendant le ſiege de Troie. Après la priſe de cette ville, Hélene lui ayant livré Déïphobe qu'elle avoit épouſé après la mort de Pâris, il fut aſſez bon pour croire que ce ſacrifice étoit une marque de tendreſſe, & ſe réconcilia avec elle, quoique quelques Auteurs n'en conviennent pas. Ménélaüs avoit un temple à Thérapné dans la Laconie, & les habitans de cette ville prétendoient que ce Prince y avoit été inhumé.

MÉNÉLAUS, *Menelaus*, Μενέλαος, (*a*) fils d'Amyntas I, roi de Macédoine, fut pere d'Amyntas II. Ainſi, Ménélaus, fut fils d'un Roi & pere d'un Roi, ſans avoir été Roi lui-même.

MÉNÉLAUS, *Menelaus*, Μενέλαος, (*b*) petit-fils du précédent, étoit fils d'Amyntas II & de Cygnée. Il fut mis à mort par ordre de Philippe ſon frere.

MÉNÉLAUS, *Menelaus*, Μενέλαος, (*c*) frere de Ptolémée I, roi d'Égypte, étoit commandant pour ce Prince dans Chypre, lorſque Démétrius alla former le ſiege de Salamine, l'an 307 avant Jeſus-Chriſt. A la première nouvelle de cette attaque, Ménélaüs réunit toutes les garniſons répandues dans les places de l'iſle pour en fortifier la capitale. Comme les ennemis étoient encore à quarante ſtades de Salamine, il alla au-devant d'eux, accompagné de douze mille hommes de pied & de huit cens chevaux. La bataille s'étant bientôt donnée, les troupes de Ménélaüs, furent battues & miſes en fuite. Démétrius, les pourſuivant juſqu'à leur ville, leur tua environ mille hommes, & fit ſur eux plus de trois mille priſonniers, qu'il délivra enſuite pour les enrôler dans ſes troupes. Mais, comme ceux-ci, qui avoient laiſſé tous leurs effets en Égypte ſous la défenſe de Ptolémée, ſe diſpoſoient à déſerter pour revenir à Ménélaüs, il les fit embarquer de force comme des gens qu'il ne pouvoit jamais gagner, & les envoya tous à ſon pere dans la Syrie.

Cependant, les troupes de Ménélaüs firent paſſer leurs machines dans Salamine, & voyant que Démétrius ſe diſpoſoit à

(*a*) Juſt. L. VII. c. 4.
(*b*) Juſt. L. VII. c. 4. L. VIII. c. 3.
(*c*) Juſt. L. XV. c. 2. Diod. Sicul. p. 704, 757. *& ſeq.* Plut. Tom. I. p. 895. Paul. p. 11. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 116. *& ſuiv.*

les

les aſſiéger, ils garnirent leurs murailles de toutes les défenſes convenables; & Ménélaüs fit partir inceſſamment des députés au roi d'Egypte pour l'inſtruire des pertes qu'ils avoient déjà eſſuyées, & pour le prier de les ſecourir dans le danger où ſe trouvoit l'iſle entiere. Démétrius de ſon côté, voyant que Salamine étoit une place conſidérable, & dont les habitans qui n'étoient pas en petit nombre, ſe diſpoſoient à une défenſe vigoureuſe, jugea à propos de ſe pourvoir de machines énormes, de catapultes propres à lancer au loin, ou des traits de toute eſpece, ou des pierres de toute groſſeur. Il fit même venir de l'Aſie des ingénieurs & des ouvriers de toute profeſſion, des inſtrumens de guerre, ou des matières propres à en faire. Mais, ſur-tout, il fit conſtruire une machine quarrée qu'il nomma Hélépole, dont chaque côté avoit quatre-vingt-dix coudées de hauteur ſur quarante-cinq de largeur, diſtribuée en neuf étages, & poſée ſur quatre fortes roues de la hauteur de huit coudées.

Les aſſiégés, qui ſe défendoient avec un grand courage, & qui oppoſoient machines à machines, rendirent pendant quelques jours, & l'attaque, & la défenſe également douteuſes; & les travaux & les dommages paroiſſoient aſſez partagés. Mais enfin, la muraille étant abſolument tombée, & la ville ſur le point d'être emportée d'aſſaut, la nuit ſuſpendit en même-tems & l'attaque & la défenſe. Ménélaüs, qui vit ce danger dans toute ſon étendue, & bien convaincu qu'on ne pouvoit le parer qu'en mettant les choſes dans une toute autre ſituation, fit amaſſer une très-grande quantité de bois ſec, & le jettant la nuit allumé & frotté d'avance de toutes les matières qui pouvoient animer la flamme, il parvint en effet à brûler la plus grande partie des machines des aſſiégeans. A cet aſpect, les ſoldats de Démétrius coururent au ſecours; mais, le feu ayant déjà pris le deſſus, conſuma ce bâtiment de bois, & un grand nombre de ſoldats qui y étoient enfermés. Démétrius, quoique fruſtré de ce côté-là d'un ſecours ſur lequel il avoit beaucoup compté, ne ſe déſiſta point de ſon entrepriſe, & continua le ſiege par terre & par mer, eſpérant de regagner par le tems ce que le feu lui avoit fait perdre.

Cependant, Ptolémée ſur la nouvelle du mauvais ſuccès de ſon frere dans le combat livré contre Démétrius, avoit fait équiper en diligence une puiſſante flotte, & il vint promptement à ſon ſecours. La bataille, à laquelle on ſe préparoit de part & d'autre après de vains pourparlers, tenoit non-ſeulement ces Généraux, mais tous les autres Princes & Généraux abſens, dans une grande attente de l'évenement, qui paroiſſoit

fort incertain, & qui alloit donner ſur eux une grande ſupériorité au vainqueur. Ptolémée, qui étoit arrivé avec une flotte de cent cinquante vaiſſeaux, avoit donné ordre à Ménélaüs qui étoit à Salamine, qu'après que le combat ſeroit engagé, & la mêlée la plus échauffée, il vînt avec les ſoixante vaiſſeaux qu'il avoit, charger l'arriere-garde de Démétrius & la mettre en déſordre. Mais, Démétrius avoit eu la précaution de laiſſer dix de ſes vaiſſeaux pour s'oppoſer à ces ſoixante de Ménélaüs; car, ce petit nombre étoit ſuffiſant pour garder l'entrée du port qui étoit fort étroite, & pour empêcher Ménélaüs d'en ſortir. Et lui cependant, après avoir étendu ſon armée de terre, & l'avoir répandue ſur les pointes qui avançoient dans la mer pour être en état, en cas qu'il arrivât quelque malheur, de ſecourir ceux qui ſe ſauveroient à la nage, il prit le large avec cent quatre-vingt galeres, & alla charger avec tant d'impétuoſité & un ſi grand effort la flotte de Ptolémée, qu'il la rompit, & que Ptolémée lui-même ſe voyant défait, prit très-promptement la fuite, avec huit galeres, les ſeules qui ſe ſauverent; car, de toutes celles qui reſterent, les unes furent briſées ou coulées à fond dans le combat, & les autres, au nombre de ſoixante-dix, furent priſes avec tous les équipages. De tout le reſte de ſon train & de ſon bagage, comme de ſes domeſtiques, de ſes amis, de ſes femmes, de ſes proviſions, de ſes armes, de ſon argent, & de ſes machines de guerre, qui étoient à l'ancre ſur des vaiſſeaux de charge, rien abſolument n'échappa à Démétrius; il ſe rendit maître de tout, & le fit conduire dans ſon camp.

Après cette bataille navale, Ménélaüs ne réſiſta plus; il ſe rendit à diſcrétion à Démétrius, avec la ville, tous ſes vaiſſeaux, & toute ſon armée de terre, qui conſiſtoit en douze cens chevaux & en douze mille hommes de pied. Démétrius rehauſſa l'éclat de cette victoire déjà ſi glorieuſe en elle-même, par la bonté, par l'humanité, & par la généroſité dont il uſa en cette occaſion. Il rendit généreuſement la liberté à Ménélaüs, & le renvoya même ſans rançon, avec ſes amis, ſes domeſtiques, & tout ſon bagage.

MÉNÉLAUS, *Menelaus*, Μενέλαος, (*a*) frere de Simon & de Lyſimachus, de la tribu de Benjamin, ſe fit donner à prix d'argent, l'an 172 avant Jeſus-Chriſt, le ſouverain Pontificat des Juifs, qu'on ôta à Jaſon, qui l'avoit auſſi acheté à deniers comptans. Mais, parce que Ménélaüs manqua au paiement annuel de la ſomme con-

(*a*) Maccab. L. II. c. 4. v. 23. & *ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 401 & *ſeq.*

venue, ſon frere Lyſimachus fût revêtu de ſa dignité. Ménélaüs remonta ſur le ſiege en fourniſſant de nouvelles ſommes, déroba les vaſes ſacrés ; & voyant qu'Onias ne ceſſoit de crier contre de ſi grands ſacrileges, il le fit tuer par Andronique. Ce fut lui qui attira & conduiſit Antiochus, lorſque ce Prince profana le temple. Antiochus Eupator le fit depuis mourir. *Voyez* Onias V.

MÉNÉMAQUE, *Menemachus*, Μενέμαχος, (*a*) un des Lieutenans de Mithridate. » Un » jour, dit Plutarque, Lucullus » voulant aſſurer le paſſage d'un » nouveau convoi, qu'il faiſoit » venir pour entretenir dans » ſon camp l'abondance, détacha Adrianus avec quantité » de gens choiſis. Mithridate » ne négligea pas cette occaſion ; il envoya contre lui » deux autres de ſes Lieutenans, Ménémaque & Myron, » avec beaucoup de cavalerie » & d'infanterie. Mais, de toute cette troupe il n'en revint, » dit-on, que deux dans le » camp du Roi. Tout le reſte » fut paſſé au fil de l'épée. «

MÉNENE, *Menænum*, (*b*) Μήναινον, ville de Sicile, ſelon Diodore de Sicile. Ses interpretes voudroient qu'on lût Menée, *Menæum*, Μηναῖον. *Voyez* Menes.

MÉNÉNIA [la Famille], *Gens Menenia*, (*c*) famille Romaine, qui a produit pluſieurs grands hommes.

MÉNÉNIA [la Loi], (*d*) *Lex Menenia*, loi qui fut portée par T. Ménénius Lénatus.

MÉNÉNIA, *Menenia*, nom d'une tribu Romaine. *Voyez* tribu.

MÉNÉNIENS, *Menenii*. *Voyez* Menes.

MÉNÉNIUS [AGRIPPA], *Agrippa Menenius*, (*e*) fut créé Conſul avec P. Poſtumius, l'an de Rome 251, & 501 avant J. Chriſt. Ces deux Généraux porterent la guerre dans le païs des Auronces ; & ayant défait une grande armée qu'ils leur avoient oppoſée à l'entrée de leur païs, ils les obligerent de ſe renfermer dans Pométium, où tout le fort de la guerre fut porté. Les vainqueurs ne verſerent pas moins de ſang dans la fuite des vaincus, qu'ils avoient faits dans le combat même. Ils en tuerent beaucoup plus qu'ils n'en prirent. Ils égorgerent même enſuite ceux qu'ils avoient faits priſonniers ; &, dans la colère qui les tranſportoit, ils n'épargnerent pas trois cens ôtages qu'on leur avoit donnés. Une expédition ſi glorieuſe leur fit accorder le triomphe. Il y en a qui prétendent que P. Poſtumius n'obtint que le petit triomphe, autrement l'ovation.

(*a*) Plut. T. I. p. 502.
(*b*) Diod. Sicul. p. 283.
(*c*) Horat. L. II. Satyr. 3. v. 286.
(*d*) Roſin. de Antiq. Rom. p. 857.
(*e*) Tit. Liv. L. II. c. 16, 32, 33. Roll. Hiſt. Rom. Tom. I. pag. 221, 261. *& ſuiv.*

Dix ans après, le peuple s'étant retiré ſur le mont ſacré, Agrippa Ménénius, homme éloquent pour ce tems-là, fut député vers les rebelles. Il leur montra les ſuites funeſtes des diſſentions, qui avoient ſouvent ruiné les villes les plus puiſſantes, & les grands avantages de la concorde, qui élevoit à un degré ſuprême de force & de grandeur les États les plus foibles. Il termina ſon diſcours par un apologue, connu maintenant de tout le monde, & qui pour lors frappa tous les eſprits par ſa nouveauté. » Dans le » tems, dit-il, que les mem» bres du corps humain n'é» toient pas en bonne intelli» gence comme ils y ſont à » préſent, & que chaque mem» bre avoit ſon conſeil & ſon » langage ſéparés, les autres » parties du corps, indignées » de ce qu'elles travailloient » toutes pour l'eſtomac, pen» dant que lui ſeul, oiſif & » pareſſeux, jouiſſoit tranquil» lement des plaiſirs qu'on lui » préparoit, formerent contre » lui une conſpiration. Elles » convinrent entr'elles que les » mains ne porteroient plus les » viandes à la bouche, que la » bouche ne les recevroit point, » & que les dents ne travaille» roient plus à les broier. Vou» lant ainſi dompter l'eſtomac » par la famine, tous les mem» bres & tout le corps tom» berent dans une foibleſſe & » une inaction extrêmes. On » reconnut par cette triſte ex» périence, que l'eſtomac n'é» toit pas ſi oiſif qu'on le pen» ſoit, & que s'il étoit nourri » par les autres membres, il » contribuoit auſſi à les nour» rir, communiquant à toutes » les parties du corps par la » digeſtion des viandes le ſang » qui en fait la force & la » vie, & le faiſant couler » dans toutes les veines. « Il compara cette ſédition inteſtine des parties du corps avec la diviſion qui ſéparoit actuellement le peuple d'avec le Sénat. Cette application, qui étoit fort naturelle, plut à toute l'aſſemblée.

Il propoſa enſuite les conditions qui ſuivent : » Que les » dettes ſeroient remiſes en en» tier à ceux qui ſe trouveroient » inſolvables. Que les citoyens » qui pour dettes avoient été » livrés à leurs créanciers, ou » qui devroient l'être en con» ſéquence de quelque juge» ment rendu contr'eux, auroient » leur pleine liberté. Que pour » l'avenir, le Sénat & le peu» ple de concert feroient tel » réglement qu'ils jugeroient » à propos ſur l'affaire dont il » s'agiſſoit. « Le peuple agréa toutes ces conditions; mais, il demanda qu'on y en ajoûtât une, qui étoit pour lui d'une bien plus grande importance. On avoit donné atteinte à la loi qui permettoit d'appeller au peuple de toutes les ordonnances de quelque Magiſtrat que ce pût être, par la création du Dictateur qui avoit une auto-

rité ſouveraine. Il voulut ſe rétablir en quelque ſorte dans ſes droits, en créant des Magiſtrats, dont l'unique devoir ſeroit de veiller à la conſervation de ſes privileges & de ſes droits, qui ne pourroient être choiſis que parmi le peuple, & dont la perſonne ſeroit ſacrée & inviolable. Ces Magiſtrats ſont connus ſous le nom de Tribuns du peuple.

Quelque tems après mourut Agrippa Ménénius, egalement aimé du Sénat & du peuple, pendant tout le cours de ſa vie, & que le peuple aima encore davantage depuis ſa retraite. Mais, ce dépoſitaire des intérêts des deux ordres, cet arbitre de la paix & de l'union de ſes citoyens, cet Ambaſſadeur du Sénat vers le peuple, cet orateur, dont l'éloquence ramena une multitude irritée dans la ville, ne laiſſa pas de quoi fournir aux frais de ſes funérailles. Le public y ſuppléa. Les Tribuns, ayant aſſemblé le peuple, firent l'éloge d'Agrippa Ménénius. Ils raconterent ce qu'il avoit fait de grand dans la guerre & dans la paix; ils éleverent juſqu'au ciel ſes rares qualités, ſon déſintéreſſement, ſa frugalité, ſa droiture, ſon mépris pour les richeſſes, l'horreur infinie qu'il avoit ſur tout des uſures & des profits cruels qui ſe tirent du ſang des malheureux; & ils conclurent enfin qu'il ſeroit honteux qu'un ſi grand homme, après ſa mort, fût privé des honneurs qu'il méritoit, faute de laiſſer de quoi fournir aux frais de ſa ſépulture. Tous les particuliers ſe taxerent par tête avec joie, ce qui fit une ſomme conſidérable. Le Sénat, piqué d'une noble jalouſie, regarda comme un affront pour l'État, qu'un homme de ce mérite fût enterré des aumônes des particuliers, & jugea qu'il étoit trop juſte que le tréſor public en fît les frais. L'ordre fut donné ſur le champ aux Queſteurs, qui n'épargnerent rien pour donner à la pompe funebre d'Agrippa Ménénius tout l'éclat & toute la magnificence dignes de ſon rang & de ſa vertu. Le peuple néanmoins, piqué à ſon tour d'émulation, refuſa conſtamment de reprendre l'argent qu'il avoit donné, & que les Queſteurs lui vouloient remettre. Il en fit préſent aux enfans d'Agrippa Ménénius, de crainte que leur pauvreté ne les engageât dans des profeſſions indignes du rang & de la gloire de leur pere.

MÉNÉNIUS [T.], (a) *T. Menenius*, fils du précédent, fut créé Conſul avec C. Horatius, l'an de Rome 277, & 475 avant Jeſus-Chriſt. Il eut ordre de marcher contre les Toſcans, mais il fut vaincu; & l'année ſuivante, on lui fit ſon procès pour cela, malgré tous les efforts des Sénateurs pour l'empêcher. Deux des Tribuns du

(a) Tit. Liv. L. II. c. 51, 52. Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 330. & *ſuiv.*

peuple l'aſſignerent à venir rendre compte du mauvais ſuccès qu'avoit eu l'armée Romaine ſous ſa conduite, & de la honte qu'elle avoit ſoufferte. On lui fit ſur-tout un crime de la perte des Fabius, & de la priſe de Crémere; & le peuple le condamna preſque tout d'une voix dans les Comices aſſemblés par Tribus, quoiqu'il fût fils de cet Agrippa Ménénius, qui avoit ramené le peuple après ſa retraite ſur le mont Sacré, & qui l'avoit réconcilié avec les Patriciens. L'arrêt ne portoit qu'une amende, mais par l'évenement il devint un arrêt de mort. T. Ménénius, condamné à payer la ſomme de deux mille as, objet alors conſidérable, mourut quelque tems après de douleur & de chagrin, de s'être vu ainſi traité par ſes concitoyens.

MÉNÉNIUS [C.], (a) *C. Menenius*, fut créé Conſul avec P. Seſtius Capitolinus, l'an de Rome 302, & 450 avant Jeſus-Chriſt. Leur Conſulat fut remarquable par la création des Décemvirs, qui n'entrerent cependant en charge que l'année ſuivante.

MÉNÉNIUS [AGRIPPA], *Agrippa Menenius*, (b) fut créé Triumvir, l'an de Rome 313, & 439 avant Jeſus-Chriſt. *Voyez* Ébutius [Poſtumus] Cornicen.

MÉNÉNIUS [L.] LANATUS, *L. Menenius Lanatus*, (c) parvint au Conſulat avec Proculus Géganius Macérinus, l'an de Rome 315, & 437 avant Jeſus-Chriſt. Rome, cette année, eut à lutter contre les horreurs de la famine, dont les Tribuns du peuple attribuoient la cauſe à la fraude & à la négligence des Conſuls.

MÉNÉNIUS [AGRIPPA] LANATUS, *Agrippa Menenius Lanatus*, (d) fut élevé au Conſulat avec T. Quintius Capitolinus, l'an de Rome 316, & 436 avant Jeſus-Chriſt. On croit que c'eſt le même qui vingt ans après fut nommé Tribun militaire. Il parvint encore à cette charge deux ans après.

MÉNÉNIUS [L.], (e) *L. Menenius*, fut créé Tribun militaire, l'an de Rome 368, & 384 avant Jeſus-Chriſt. Sept ans après, il fut élevé à la même charge.

MÉNÉPHON, *Menephon*, (f) homme déteſtable qui voulut dormir avec ſa mere ſur le mont Cyllene. On a dit qu'il fut changé en bête brute, pour marquer l'horreur que tout le monde eut de ſon infame paſſion; on croit que ſa mere le fit mourir, avant qu'il eût exécuté ſon deſſein.

MÉNEPTOLEME, *Meneptolemus*, Μενεπτόλεμος, (g) un des capitaines Grecs qui allerent au ſiege de Troie. Il étoit

(a) Tit. Liv. L. III. c. 32.
(b) Tit. Liv. L. IV. c. 11.
(c) Tit. Liv. L. IV. c. 12.
(d) Tit. Liv. L. IV. c. 13, 45, 47.
(e) Tit. Liv. L. VI. c. 5, 27.
(f) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. p. 73, 74.
(g) Homer. Iliad. L. XIII. v. 693.

fils d'Iphiclus, & commandoit avec Médon les habitans de Phthie.

MENES, *Menæ*, (*a*) ville de Sicile. Ptolémée la place dans les terres, entre Néétum & Paciorus. Fazel la nomme Mineo, & Niger Calatagirone. Diodore de Sicile écrit *Menænon* & *Menæon*, & Cicéron appelle les habitans Ménéniens.

Cette ville fut bâtie par Deucétius, chef des Siciliens, l'an 459 avant Jesus-Christ; & ce Général partagea aux citoyens dont il la peupla, le territoire des environs.

MENES, *Menes*, Μῆνις, (*b*) ville de l'isle Hespérie. Elle étoit sacrée, & habitée par des Éthiopiens Ichthiophages. On dit qu'il en sortoit des exhalaisons enflammées, & qu'on y trouvoit aussi quantité de pierres précieuses, comme des escarboucles, des sardoines, & des émeraudes. Cette ville fut la seule dont les amazones ne purent s'emparer.

MÉNÈS, *Menes*, ou *Menas*, Μήνης, (*c*) premier roi d'Égypte.

Hérodote dit positivement que Ménès, premier roi d'Égypte, après avoir bâti Memphis, y consacra un temple en l'honneur de Vulcain; & Diodore de Sicile rapporte que ce même Prince apprit à ses sujets le culte des Dieux, & la manière d'offrir des sacrifices.

Ménès, ou Ménès, étoit digne par la supériorité de son esprit, d'être comparé, dit Diodore de Sicile, aux Dieux & aux héros, auxquels il succéda dans le gouvernement des hommes; circonstance qui indique que ce premier Législateur est le même que le premier roi d'Égypte. Il est encore cité par Diodore de Sicile pour le premier de tous ceux qui, voulant faire recevoir plus sûrement les loix qu'ils prescrivoient, prétendoient les tenir des mains d'une divinité.

Voilà donc deux passages qui établissent avec évidence l'auteur de l'idolâtrie & de son origine. Remarquons que cette origine est fondée sur le témoignage de deux des plus célebres Écrivains de l'Antiquité, de ceux dont les opinions sur cette matière doivent être regardées comme des décisions. Remarquons encore que ces deux voyageurs, en nous apprenant que c'est à Ménès que l'idolâtrie doit son origine, indiquent en même tems l'époque de cette origine, selon Moïse, à tous ceux qui reconnoissent Mezraïm sous le nom de Ménès. On peut compter dans ce nombre presque tous les Chronologistes & les Historiens; & comme l'é-

(*a*) Ptolem. L. III. c. 4. Diod. Sicul. p. 283. Cicer. in Verr. L. V. c. 83.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 130.

(*c*) Herod. L. II. c. 4, 99. Diod. Sicul. pag. 28, 29, 56. l'Egypt. Anc. Tom. I. pag. 8. *& suiv.* Tom. II. pag. 26. *& suiv.* Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 66. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 27, 28.

poque du regne de Ménès, que, dans la Chronologie du grand Empire, on prouve être fixée à l'an 1816, concourt exactement avec l'époque que la Chronologie de l'Hébreu donne au tems de la vie de Mezraïm, l'identité des noms de Mezraïm, petit-fils de Noé, & de Ménès, fondateur de l'Empire Égyptien, auteur de l'idolâtrie, doit être regardée comme exactement démontrée ; d'autant plus qu'il eſt certain que Mezraïm a paſſé en Égypte où il a fondé, ſous le nom de la Meſtrée, un Empire dont les livres ſaints diſtinguent les différentes parties par les noms de ſes fils.

I.

Motifs qui ont engagé Ménès à introduire l'idolâtrie.

Les Hiſtoriens que nous avons cités, ne décrivent point l'état que Ménès tenoit en Égypte ; ils ne dépeignent point la ſituation de ce chef des Égyptiens, par rapport à la colonie qui l'avoit ſuivi ſur les bords du Nil ; ce ne ſont point ces Hiſtoriens qui apprennent le danger, où il vit ſa puiſſance naiſſante ; danger qui, ſans doute, le détermina à introduire le culte dont Hérodote & Diodore de Sicile parlent. Mais, en ajoûtant à ce que ces Hiſtoriens rapportent, les traits particuliers conſervés par d'autres Auteurs, on verra que Ménès eut bientôt lieu de craindre d'être abandonné de tous ceux qui s'étoient arrêtés avec lui dans cette fertile contrée, & que ce fut là le preſſant motif qui l'engagea à mettre en œuvre toutes les reſſources que ſon génie lui ſuggéra. L'hiſtoire particuliere de cet évenement ne paroîtra point ici un épiſode déplacé.

Nous ſçavons que les hommes, forcés d'abandonner leur premiere demeure, ſe ſont diſperſés dans toutes les parties du monde ; il eſt fort inutile de ſçavoir ſi Cham commandoit toute la troupe qui dirigea ſa marche vers le couchant, dont diverſes parties s'étant détachées, le reſte pénétra juſqu'aux extrêmités de l'Afrique.

Il eſt de même peu intéreſſant de découvrir ſi Mezraïm, qui ne pouvoit avoir de droit que ſur ſa propre famille, s'étoit attaché, dans ſa marche, ceux qui ſe ſont fixés avec lui ſur les bord du Nil ; & ſi ces hommes, que l'impoſſibilité de s'entendre, ou le penchant naturel pour l'Anarchie, chaſſoit comme lui des plaines de Sennaar, & que ſans doute l'inconſtance & la légereté n'abandonnoient point, l'avoient ſuivi avec leurs enfans dans tous ſes campemens.

Il ſuffit de ſçavoir que Mezraïm, que nous nommerons déſormais Ménès, d'accord en cela avec tous les Hiſtoriens anciens & modernes, fut le chef de la colonie Egyptienne, & qu'il employa l'eſpace de cinquante-neuf ans, pour faire le trajet depuis les environs de Babylone juſqu'au Nil, circonſ-

tance qui ſert encore à fixer l'époque préciſe de l'idolâtrie, puiſqu'il en eſt l'auteur.

La partie du détachement qui avoit abandonné les plaines de Sennaar pour s'avancer vers le couchant, & qui forma la colonie Egyptienne, étoit compoſée d'hommes également libres; mais, ces hommes libres, en reſtant attachés à Ménès, lui déféroient une ſorte de ſupérioté. Cette déférence ſurprendra moins, ſi on fait attention que Ménès, qui eſt devenu Légiſlateur & fondateur de villes & d'un Empire, devoit être naturellement doué de ce génie heureux, de ce caractere, qui n'a point été défini; qu'il devoit être enfin l'un de ces hommes privilégiés qui ont l'art de s'aſſujettir tous ceux qui les approchent.

Ces avantages excitent ordinairement le déſir de dominer; & Ménès ne devoit poit être exempt de cette paſſion qu'il ſatisfaiſoit, en ſe conſervant dans l'état où il étoit. Il s'accoutuma en effet à jouir de ſa ſupérioté, & à ſe regarder comme chef de tous ceux dont il étoit environné, & à les compter tous comme autant de ſujets; cependant, il en vit le nombre diminuer inſenſiblement; les uns pénétrerent plus avant dans l'Afrique, d'autres paſſerent en Libye, & quelques-uns retournerent en Aſie.

Il paroît encore, par l'ordre chronologique des dynaſties des rois Egyptiens, & par leurs titres particuliers, que pendant la vie de Ménès, pluſieurs de ceux qui lui étoient reſtés unis, s'en ſéparerent pour former, dans l'Égypte même de nouveaux établiſſemens.

Tels furent, ſelon l'Hiſtoire, les partages qui, en affoibliſſant les ſujets de Ménès, affoibliſſoient encore la colonie Egyptienne, dès les premiers tems où elle commençoit à ſe former, & qui alloit anéantir l'autorité que Ménès s'étoit acquiſe.

Il falloit empêcher cette défection, & Ménès eut recours aux ſeuls reſſorts qu'il pouvoit faire agir. Il ſe gouverna en adroit politique; ſans doute il avoit étudié les hommes, connoiſſance eſſentielle à ceux qui veulent les conduire, & tout l'aſſuroit que le goût de la nouveauté les domine ſouverainement. Ainſi qu'Hérodote & Diodore de Sicile nous l'ont déjà dit, Ménès inſtitua un culte & des cérémonies qui pouvoient éblouir ceux qui reſtoient ſous ſes loix. Comme ces nouveaux Egyptiens n'avoient point encore d'établiſſement formé, & qu'ils avoient des beſoins ſans nombre, ils étoient ſouvent forcés de ſe raſſembler, ou d'avoir recours au chef; en ſorte qu'il avoit mille occaſions favorables de leur faire adopter ſes vues. Cet acte de la politique de Ménès parut ſi puiſſant ſur l'eſprit des hommes, qu'il fut imité, avec un égal ſuccès, par les rois Egyptiens ſes ſucceſſeurs,

& dans la ſuite, de preſque tous les fondateurs d'Empire, & des Légiſlateurs.

II.

Les Dieux objet du culte inſtitué par Ménès.

Ménès inſtitua donc le culte des Dieux, & preſcrivit la maniere d'offrir des ſacrifices. Ce fait, rapporté par Diodore de Sicile, n'eſt accompagné d'aucune circonſtance qui puiſſe le rendre ſuſpect ; il n'eſt point de ceux où il faut diſtinguer la vérité de la fiction. D'ailleurs, ce n'eſt point une tradition hazardée ; elle étoit liée à l'hiſtoire de divers temples & édifices publics ; & elle eſt ſoutenue & juſtifiée par pluſieurs autres paſſages qui apprennent les ſuites de cet évenement.

Ménès, en fixant, ſelon Hérodote, ſa demeure au centre de l'Egypte, peu au-deſſus du Delta, y conſtruiſit un temple qu'il dédia à Vulcain. Voilà une des ſuites de l'établiſſement annoncé par Diodore de Sicile, & qui feroit juger, quand il ne l'auroit point dit, que Ménès eſt l'inſtituteur du culte des Dieux chez les Egyptiens, & conſéquemment de leur idolâtrie.

Le Dieu Vulcain, ce premier Dieu des Egyptiens, n'eſt point inconnu ; c'eſt ſous ce nom qu'ils adoroient le feu, comme pere des Dieux ; mais, le feu ne fut pas long-tems le ſeul Dieu qu'ils eurent ; le premier pas eſt le ſeul difficile en pareille circonſtance. Le Soleil & la Lune, ces aſtres que nous admirons, furent bientôt mis au rang des principales divinités de l'Egypte. Il n'eſt rien en effet, dans la nature, qui ſurprenne, ni qui captive autant nos attentions. » Ces nouveaux » hommes, dit Diodore de Si- » cile, en parlant des premiers » habitans de l'Egypte, con- » templant la forme de l'uni- » vers, & admirant ſon ordre » & ſa beauté, furent particu- » liérement ſaiſis de vénération, » à l'aſpect du Soleil & de la » Lune. Ils regarderent ces » deux aſtres comme deux Di- » vinités principales & éter- » nelles ; & ils nommerent l'un » Oſiris, & l'autre Iſis ; deux » noms tirés de l'idée qu'ils en » avoient priſe. » Ce ſont-là les premieres & les principales Divinités propoſées par Ménès à ſes ſujets, à ceux qui, ſortis avec lui des plaines de Sennaar, conſtruiſirent le temple de Vulcain ; elles furent les Divinités de leurs propres enfans qui n'auroient pu avoir encore oublié le véritable ſens des ſymboles, ſi on leur en avoit montré. Diodore de Sicile, en parlant de la plupart des Dieux des Egyptiens, nous apprend qu'ils révéroient de même toute la nature, tant en général que dans ſes détails.

Lorſque les Chronologiſtes Egyptiens mirent les Dieux à la tête des dynaſties de leurs Rois, ils ne fixerent point pour Vulcain un regne limité comme

pour les autres Dieux, comptant par-là montrer ſon éternité. Pluſieurs des Mythologues prétendoient que le nom du Feu exiſtoit, avant que le nom de l'Egypte fût connu ; d'autres croyoient que le Soleil ou Oſiris étoit la premiere des Divités céleſtes, & que ce Dieu étoit cependant fils de Vulcain. Ces contradictions peuvent, il eſt vrai, donner une idée déſavantageuſe du récit des Anciens ; mais, elles ne produiront point cet effet chez les Critiques attentifs. Ils verront la ſource de ces diverſités de ſentimens, dans les ſyſtêmes appuyés de fragmens des écrits des Prêtres dont on ne connoiſſoit point la véritable intention, & où on avoit moins cherché la vérité, qu'à les faire parler dans le ſens qu'on vouloit leur donner.

Le Feu & les Aſtres qui ſe font remarquer plus que tous les autres dans le firmament, & qui ſont à la tête de la liſte des grands Dieux, des Dieux éternels, ne furent pas long-tems les ſeules divinités de l'ancienne Egypte. Ménès, ne ſe bornant point à en chercher dans les objets, qui ſemblent mettre toute la nature en action, fit rendre encore un culte à ſes ancêtres, qui furent compris au nombre des Dieux terreſtres ou du ſecond ordre. Pour connoître qui ſont ces Dieux, conſultons les monumens, ſeuls dépoſitaires du ſecret de cette mythologie. Indépendamment du temple que Ménès avoit érigé en l'honneur de Vulcain, il en conſacra un autre à ſes ancêtres, dont les Grecs parlent, ſous les noms de Jupiter & de Junon. Il en dédia à ſon propre pere, appellé Jupiter Ammon, & aux autres Dieux qu'il avoit propoſés à ſes ſujets. Ces nouveaux Dieux furent auſſi favorablement accueillis que les premiers ; toute la colonie étoit glorieuſe de reconnoître en eux les patriarches dont elle tiroit ſon origine, de même que Ménès.

Il eſt eſſentiel de remarquer que ces temples conſtruits par ce Prince, en l'honneur de ſes peres, ne ſont point les ſeuls monumens qui prouvent que les Egyptiens adoroient des hommes célebres de l'Antiquité. Indépendamment des autorités de Cicéron, de Pline, d'Euſebe, de ſaint Clément d'Alexandrie, &c. Diodore de Sicile en donne une autre encore plus déciſive. Elle n'eſt point fondée ſur ſes conjectures. Il ne parle point d'après les Egyptiens ; ils pourroient être ſuſpects ; mais, il rend la tradition des Ethiopiens qui prétendoient tirer vanité de ce que les Egyptiens avoient imité, diſoient-ils, l'uſage qu'ils eurent, dès leur origine, de placer au rang des Dieux les Rois qui les avoient gouvernés.

III.

Par quel moyen Ménès attache ſes ſujets au nouveau culte?

Tout favoriſoit Ménès dans

ſon entrepriſe. Les beſoins des Egyptiens étoient ſans bornes dans les premiers tems. Ils vivoient dans un climat différent de leur terre natale; ils n'habitoient que des cavernes ou des cabanes de roſeaux; ils n'uſoient qu'avec crainte, des biens que la nature leur offroit. Ménès les accoutuma inſenſiblement à une vie commode & agréable; & ayant gagné par là leur confiance, il leur fit encore ſentir l'utilité du travail, pour forcer la nature à devenir prodigue en leur faveur. Il fit élever des digues, & combler des canaux du Nil; il en redreſſa le cours, bâtit des villes & des temples. Chacun en particulier trouvoit de l'avantage à ces travaux, & s'en occupoit uniquement, ſans s'attacher à prévoir les ſuites des établiſſemens que Ménès faiſoit d'ailleurs. Ce fut dans cette circonſtance qu'il inſtitua des prêtres, pour maintenir le culte qu'il introduiſoit, pour en être les miniſtres, & en même tems pour être les arbitres & les Juges de tout ce qui pouvoit concerner la religion. Ces Prêtres furent déclarés exempts des travaux & du ſervice public; ils étoient entretenus aux dépens de la colonie; ils avoient enfin tant d'intérêt à la conſervation & au progrès du grand ouvrage de Ménès, par la ſupériorité & les avantages attachés à leur état, qu'il pouvoit ſe repoſer ſur eux du ſuccès de ſes vues.

On ne manque jamais d'hommes qui ſçavent tout ſacrifier à l'intérêt; il ne s'agit que de les bien choiſir; Ménès avoit ſans doute parfaitement réuſſi; ces Prêtres, devenus les arbitres dans preſque toutes les circonſtances, ne ſongerent plus qu'à aſſurer par toutes ſortes de voies les privileges du Sacerdoce; & à proportion qu'ils les rendoient plus conſidérables, ils donnoient plus de ſolidité aux établiſſemens de Ménès.

Telle eſt l'origine, telle eſt l'époque de l'idolâtrie chez les Egyptiens; tels ſont les intérêts qui lui ont donné naiſſance, telles ſont les plus anciennes Divinités de ce peuple, & les moyens mis en œuvre pour les faire admettre.

Nous tenons toute cette hiſtoire d'Auteurs dignes de confiance, qui pratiquoient cette religion en général, & qui, pour en connoître plus ſûrement l'origine, ſe ſont donné tous les ſoins & les mouvemens qui marquent l'intérêt qu'ils y prenoient. Nous voyons d'ailleurs, que tout ce qu'ils en diſent, reſſemble au génie de l'homme de tous les ſiecles & de tous les païs, & à la conduite qu'il a conſtamment tenue.

Il faudroit extraire toute l'hiſtoire ancienne, pour citer les circonſtances dans leſquelles, ſoit en imitant la conduite de Ménès, ſoit en ſuppoſant des révélations, les Légiſlateurs ont réuſſi à ſe faire écouter. On y verroit que tous les fondateurs d'Empire, & ces hommes audacieux & entreprenans, qui en-

levoient les ſujets à leurs Rois légitimes, ont introduit, dans les mêmes vues, de nouvelles Divinités, & établi de nouveaux cultes.

Ce fut le plus ſûr expédient que trouva Jéroboam, premier roi d'Iſraël, pour empêcher les Iſraëlites de retourner ſous la domination de Roboam, à laquelle il les avoit ſouſtraits; & nous voyons, dans l'hiſtoire moderne, qu'en matiere de religion, dans les ſiecles même les moins reculés, les nouveautés ont trouvé des foules de partiſans, lorſque les Princes ont travaillé à les introduire. On a vu enfin le plus grand nombre de ceux dans leſquels réſide le dépôt ſacré, être, à l'exemple des prêtres Egyptiens, les premiers à les recevoir, & les plus empreſſés à les accréditer parmi le peuple.

IV.

Les Prêtres font l'apothéoſe de Ménès.

Ses fils ſont mis au rang des Dieux.

Ménès, fondateur de l'Empire & des principales villes, auteur d'un culte qui excitoit chez les ſuperſtitieux Egyptiens la plus vive reconnoiſſance; Ménès, le pere de ſes ſujets, qui ſuggéroit tous les jours de nouveaux moyens d'adoucir les maux, & qui étoit univerſellement chéri, s'étant écarté ſur les bords du Nil, y fut dévoré par un hippopotame, l'un des monſtres dont ce fleuve nourrit pluſieurs eſpeces. Ce cruel & funeſte évenement, en rappellant tous les avantages que Ménès avoit procurés à la ſociété, excita les plus ſenſibles regrets. La Reine ſa femme, qui étoit auſſi ſa ſœur, fit éclater tout ſon déſeſpoir; & ſes fils, animés des mêmes ſentimens, ſe joignirent à elle pour rendre ou faire rendre au digne objet de la reconnoiſſance publique & de leur amour, des devoirs proportionnés aux ſentimens dont ils étoient remplis.

Ménès avoit penſé que le reſpect & la vénération qu'on auroit pour ſon pere, contribueroient à l'affermiſſement de ſon autorité, & il en avoit fait une divinité terreſtre; cette conduite parut indiquer celle qu'on devoit tenir à ſon égard. La Reine engagea donc les ſociétés de Prêtres, qui s'étoient formées dans les divers établiſſemens faits en Egypte, d'inſtituer, en l'honneur de leur fondateur, des ſacrifices & des cérémonies ſecretes & myſtérieuſes. Les différentes ſociétés s'y prêterent également, & elles lui érigerent des Mauſolées qui autoriſerent leurs ſucceſſeurs, dans chacune de ces ſociétés, à prétendre tous qu'ils étoient dépoſitaires du corps mortel, que la nouvelle Divinité terreſtre avoit abandonné.

Les Miniſtres de la religion, en mettant Ménès au rang des Dieux terreſtres, ſuivoient le plan qu'il leur avoit tracé; &

ſans doute même ils ſeconderent ſes deſſeins au-delà de ſes eſpérances ; ils publierent que pour veiller plus utilement à la conſervation de ſes ſujets, pour leur procurer de nouveaux avantages, il s'étoit réuni au Soleil, & ils lui donnerent le nom d'Oſiris, ainſi que lui-même l'avoit donné à ſon pere; c'eſt ſous ce nom que Ménés fut généralement adoré dans toute l'Egypte. Cependant, quoique toutes les ſociétés de Prêtres s'accordaſſent à placer Ménès dans les cieux, quoiqu'elles lui donnaſſent toutes le nom d'Oſiris, comme elles avoient réglé, ſans ſe communiquer, le culte qu'elles prétendoient lui rendre, ce culte étoit différent dans preſque tous les temples, & le nouveau Dieu étoit honoré ſous divers ſurnoms. Les Prêtres du temple célebre, conſtruit dans une des iſles du Nil, voiſine des rochers de Philès, le nommoient toujours Oſiris. Il étoit Ménès dans le temple de Thèbes, où Gnéphactès abolit les honneurs qu'on rendoit à ſa mémoire ; & à Héliopolis, il étoit indiſtinctement Oſiris, ou le Soleil, ou Mnévis.

Comme Ménès, en conſtruiſant le temple de Vulcain dans Memphis, en avoit fait le ſiege principal de ſa religion, il s'y étoit formé différentes ſociétés de Prêtres. Celle qui déſervoit le temple, où l'on nourriſſoit le bœuf Apis, révéroit Ménés ſous le nom d'Apis, indiſtinctement, comme ſous le nom d'Oſiris. On le nommoit Sérapis dans le temple qu'on diſoit être ſon véritable tombeau. Les Prêtres des Dieux Cabires l'invoquoient ſous le nom de Sydyc ou de Jupiter, comme pere de ces Dieux.

Il ne doit pas paroître ſurprenant que les différentes ſociétés de Prêtres ſe ſoient toutes portées également, & ſans ſe communiquer, à cet acte de reconnoiſſance ; elles étoient toutes intéreſſées à faire reſpecter par la nation le fondateur de l'Empire, qui, en les inſtituant, leur avoit attribué tous les avantages dont ils jouiſſoient ; ils rendoient par cet acte ces avantages inviolables, & même ſacrés, en ſorte que ce motif dut, autant que les inſtances de la Reine & de ſes enfans, les engager à ſe prêter à leurs vues.

La Reine s'occupa, pendant toute ſa vie, à multiplier ces pieux établiſſemens, dont un vif attachement à la mémoire de ſon reſpectable époux, lui ſuggéroit l'idée. Elle s'occupa auſſi du ſoin de faire regner à Memphis dans la baſſe Egypte, ſon ſecond fils Toſorthrus qu'elle avoit ſingulierement aimé. Cependant, elle ne négligeoit aucun des moyens de captiver les vœux de la nation, & en particulier ceux des Prêtres, qui à ſa mort l'aſſocierent à la divinité de Ménès, en lui donnant le nom d'Iſis que Ménès avoit long-tems auparavant attribué à ſa mere.

Pour éterniſer la mémoire de la grande union qui regna tou-

jours entre les deux époux ; on réuniſſoit ordinairement les noms d'Iſis & d'Oſiris ; & on érigea, en l'honneur d'Iſis, des Mauſolées à côté de ceux qui avoient été érigés à Oſiris. Il ſubſiſta très-long-tems à Nyſe, ville d'Egypte, aux confins de l'Arabie, deux colomnes portant des inſcriptions hiéroglyphiques, qui apprenoient que ces monumens avoient été conſacrés à ces deux Divinités. Elles avoient l'une & l'autre dans la baſſe Egypte des temples qui leur étoient particuliérement dédiés. Les débris de celui qui étoit conſacré à Iſis & à ſon culte, dans la ville de Buſiris, au milieu du Delta, retracent encore aujourd'hui l'immenſe étendue & l'extrême magnificence dont il étoit.

Toute la famille de Ménès-Oſiris intéreſſoit également les Egyptiens. Ses deux fils, connus dans les annales chronologiques, ſous les noms d'Athotès & de Toſorthrus, qui ont regné, le premier à Thèbes, & le ſecond à Memphis, & qui, entre les chefs des petits Etats formés à la mort de Ménès, ſont les ſeuls que les monumens diſent être ſes fils, furent, comme lui, mis au rang des Dieux terreſtres, en reconnoiſſance des avantages qu'ils avoient procurés à la ſociété naiſſante. Athotès reçut à ſon Apothéoſe le nom de Mercure, & Toſorthrus ceux d'Orus & d'Eſculape. Le premier, qui étoit particuliérement aimé de ſon pere, avoit inventé les caractères hiéroglyphiques ; & le ſecond s'étoit rendu célebre par ſon talent ſingulier pour la médecine, dont Iſis lui avoit donné les premiers élémens.

MÉNESTHÉE, *Meneſtheus*, Μενεσθεύς, (*a*) fils de Pétée, petit-fils d'Ornée, & arriere-petit-fils d'Erechthée II, s'aviſa de flatter les Athéniens, & de captiver leurs bonnes graces par des paroles douces & attrayantes ; & il fut, dit-on, le premier qui mit en uſage ces ſortes de moyens. Par cet artifice, il excita contre Théſée les plus puiſſans d'entre les Nobles, qui ne le ſupportoient déjà qu'avec beaucoup de peine, perſuadés qu'il leur avoit ôté à tous l'empire qu'ils exerçoient chacun dans leur bourg, & qu'en les renfermant ainſi dans une même enceinte, il les avoit rendus ſes ſujets, ou plutôt ſes eſclaves. D'un autre côté il anima le peuple, en lui faiſant entendre que ſous le prétexte d'une liberté fauſſe & chimérique, ils avoient été réellement privés de leur patrie, de leurs fêtes & de leurs ſacrifices, afin que n'ayant plus le bonheur d'être juſtement gouvernés par pluſieurs Rois naturels & légitimes, ils fuſſent aſſujettis à un étranger & à un inconnu. Mais, ce qui favoriſa

(*a*) Plut. T. I. p. 15. Pauſ. p. 1, 30, 131, 195. Homer. Iliad. L. XIII. v. 195, 196, 690, 691. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. pag. 119, 245, 336.

le plus ſes deſſeins, ce fut la guerre des Tyndarides, qui dans le même-tems entrerent en armes dans l'Attique. Il y a même des Auteurs qui prétendent que Ménesthée les y avoit attirés.

Quoi qu'il en ſoit, Théſée fut obligé de prendre la fuite, & alla chercher un aſyle dans l'iſle de Scyros, où il périt malheureuſement. Auſſitôt après ſa retraite, Ménesthée fut placé ſur le trône. La plupart des Athéniens, comme le remarque Pauſanias, avoient beaucoup plus de penchant pour lui que pour Théſée; ce qui n'eſt pas abſolument ſurprenant. Ménesthée, en qualité d'arriere-petit-fils d'Erechthée II, avoit plus de droit au Royaume que Théſée, dont le pere étoit incertain, & que l'on pouvoit tout au plus ſuppoſer être fils d'Égée, lequel Égée n'étoit que fils adoptif de Pandion, comme nous l'apprenons d'Apollodore & de Plutarque.

Ménesthée alla au ſiege de Troie, & ce fut du port de Phalere qu'il partit avec ſon eſcadre. Il fut d'un grand ſecours à Agamemnon, & contribua beaucoup à la priſe de Troie. Au retour de cette expédition, il mourut dans l'iſle de Mélos après un regne de vingt-trois ans.

Il y en a qui font Ménesthée, fils de Borus & de Polydore.

MÉNESTHÉE, *Meneſtheus*, Μενεσθεύς, (*a*) capitaine Athénien, gendre de Timothée, & fils d'Iphicrate & d'une fille de Cotys, roi de Thrace.

Les Athéniens, accablés par différentes pertes qu'ils avoient faites, & ſe voyant d'ailleurs attaqués par le roi Philippe, donnerent le commandement de la flotte à Ménesthée. Mais, on lui aſſocia ſon pere & ſon beau-pere pour lui ſervir de conſeil, à cauſe de leur grande capacité & de leur prudence, & on lui ordonna de ne rien entreprendre que par leurs avis. La confiance que l'on avoit en ces deux grands hommes, raſſuroit le peuple à un tel point, qu'il crut que c'étoit le ſeul moyen de réparer toutes les pertes qu'ils venoient de faire. Ces trois Collegues firent voile vers l'iſle de Samos; & comme ils étoient près d'aborder dans cette iſle, il s'éleva tout à coup une violente tempête. Les deux anciens Généraux, ayant jugé à propos de ne point tenir la mer, firent jetter l'ancre pour mettre leur flotte en ſûreté.

MÉNESTHÈS, *Meneſthes*, (*b*) Μενέσθης, capitaine Grec, très-expérimenté dans le métier de la guerre. Il tomba ſous les coups d'Hector.

MÉNESTHIUS, *Meneſthius*, Μενέσθιος, (*c*) Capitaine d'un courage éprouvé & d'une fidélité connue, étoit fils du fleuve

(*a*) Corn. Nep. in Iphicrat. c. 3. in Timoth. c. 3. Plut. T. I. p. 744.
(*b*) Homer. Iliad. L. V. v. 609.
(*c*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 173. & ſeq.

Sperchius,

Sperchius, qui devoit ſa naiſſance à Jupiter, & de la belle Polydore, fille de Pélée, qui avoit ſçu enflammer ce Dieu ; mais, dans le public, il paſſoit pour le fils de Borus, qui avoit épouſé cette Princeſſe après l'avoir comblée de magnifiques préſens. Ménesthius partit pour le ſiege de Troie, ayant ſous ſon commandement une partie de la flotte d'Achille. Il étoit armé d'une cuiraſſe de diverſes couleurs.

MÉNESTHIUS, *Meneſthius*, Μενεσθιος, (*a*) roi d'Arne, étoit fils d'Areithoüs & de Philoméduſe. Il fut tué par Pâris au ſiege de Troie.

MÉNESTHO, *Meneſtho*, (*b*) l'une des nymphes Océanides, filles de l'Océan & de Téthys. Elle fut ainſi nommée, parce qu'elle ſe reſſouvenoit de tout.

MÉNÉTAS, *Menetas*, (*c*) Epirote, qui, étant entré dans Naupacte avec des troupes, en avoit ſoulevé les habitans contre les Romains. Ce fut pour cela que le conſul M. Acilius Glabrion, demanda que les Achéens lui livraſſent Ménétas, l'an de Rome 561, & 191 avant Jeſus-Chriſt.

MÉNETE, *Menetes*, (*d*) lieutenant d'Alexandre le Grand, fut établi par ce Prince, gouverneur de Babylone. Le Roi lui laiſſa deux mille hommes de pied & mille talens, avec ordre de faire des recrues. Apollodore partageoit avec Ménete l'autorité.

MÉNÉTIUS, *Menetius*, (*e*) fils de Japet & de Clymene. Jupiter l'écraſa d'un coup de foudre, & le précipita dans les enfers, parce qu'il s'étoit ſouillé de pluſieurs crimes. C'eſt apparemment le même qui ſuit.

MÉNÉTIUS, *Menetius*, (*f*) bouvier des Enfers. Ménétius ayant voulu s'oppoſer à Hercule, & défendre le chien Cerbere, le Héros l'embraſſa, & le ſerra tellement qu'il lui briſa tous les os.

MÉNEXENE, *Menexenus*, Μενεξενος (*g*) Athénien dont parle Démoſthène.

MÉNEXENE, *Menexenus*, Μενεξενος, (*h*) titre d'un dialogue de Platon. Le commencement de ce Dialogue eſt plus plaiſant que ſérieux, parce que Socrate, en approuvant la coutume de louer publiquement ceux qui étoient morts pour leur patrie, ſe moque finement de la vaine ambition des Athéniens, dont les louanges rempliſſoient plus de la moitié de ces oraiſons funebres; de maniere qu'elles n'étoient pas tant l'éloge des morts, que celui des vivans. Ce Dialogue eſt fort beau,

(*a*) Homer. Iliad. L. VII. v. 8. *& ſeq.*
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom I. p. 72.
(*c*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 28.
(*d*) Q. Curt. L. V. c. 1.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 199.
(*f*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 217.
(*g*) Demoſth. Orat. in Bœot. p. 1008.
(*h*) Plut. Tom. I. pag. 165.

& plein de traits d'une ſatyre très-fine.

MÉNIA [la colomne], (*a*) *columna Menia*, colomne que l'on voyoit à Rome. Cicéron en fait mention dans ſon oraiſon pour P. Seſtius.

MÉNIA [la loi], *lex Menia*, (*b*) loi dont il eſt fait mention dans le Brutus de Cicéron.

MÉNIA [la loi], *lex Mænia*, (*c*) loi par laquelle, ſelon quelques-uns, il étoit défendu aux enfans de fermer les yeux de leurs peres mourans; mais, cette Loi exprimée ainſi dans Varron, *ne filii luci claro figillent oculos*, ſe doit entendre, ſelon les plus habiles Juriſconſultes, d'une bien différente maniere; ils prétendent que cela veut dire qu'ils ne doivent pas fermer les yeux à leur pere pendant qu'il voit encore, & que cela ſe dit par Métaphore contre des enfans dénaturés qui accéléroient la mort de leur pere pour jouïr plutôt de leurs héritages.

MÉNIDAS, *Menidas*, (*d*) un des Lieutenans d'Alexandre le Grand, fut envoyé un jour avec la cavalerie des Scythes, pour ſçavoir des nouvelles de Darius; mais, ayant appris en chemin que Mazée n'étoit pas bien loin de lui, il revint auſſitôt ſans rapporter autre choſe, ſinon qu'on n'entendoit que bruit d'hommes & que henniſſement de chevaux. Ménidas ſe trouva à la bataille d'Arbeles, & y fut même bleſſé dangereuſement. Mais, il ne mourut pas de ſes bleſſures. On le vit depuis amener avec Ptolémée, un ſecours de trois mille hommes de pied & de mille chevaux ſoudoyés à Alexandre, pendant qu'il étoit à Bactres.

MÉNINGE. *Voyez* Méninx.

MÉNINX, *Meninx*, Μῆνιγξ, (*e*) iſle célebre ſur les côtes d'Afrique, au deſſus de la petite Syrte. Pline lui donne vingt-cinq mille pas de longueur & vingt-deux mille de largeur. Selon Eratoſthene, elle fut auſſi nommée Lotophagitis; & c'eſt de-là ſans doute que Polybe l'appelle l'iſle des Lotophages. Il y avoit deux villes, l'une qui portoit le même nom que l'iſle, étoit du côté de l'Afrique; & l'autre, nommée Thoar, étoit du côté oppoſé, c'eſt-à-dire, au nord de l'iſle. Cette derniere eſt nommée Gerra dans Ptolémée.

Le conſul Cn. Servilius Géminus ravagea l'iſle de Méninx, l'an 217 avant Jeſus-Chriſt, avant que de faire aucune deſcente ſur le continent. Cette iſle ſervit depuis de retraite à C. Marius. Ce fut là qu'il apprit que ſon fils s'étoit ſauvé avec Céthégus, & qu'ils étoient

(*a*) Cicer. Orat. pro P. Seſt. c. 108.
(*b*) Cicer. Brut. c. 27.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 4, 5.
(*d*) Q. Curt. L. IV. c. 12, 16. L. VII. c. 10.
(*e*) Plin. T. I. p. 251, 524. Tit. Liv. L. XXII. c. 31. Plut. T. I. p. 428, 429. Ptolem. L. IV. c. 3.

allés vers Hiempſal, roi de Numidie, pour lui demander du ſecours. Ranimé & flatté par cette bonne nouvelle, il eut l'audace de partir de Méninx dans le deſſein d'aller à Carthage où il aborda en effet.

Cette iſle ſe nomme aujourd'hui Gerbi & Zarbi; & cette dénomination eſt ancienne, puiſqu'on trouve Girba dans l'itinéraire d'Antonin & dans Sext. Aurel. Victor. On trouve auſſi dans la notice d'Afrique *Fauſtinus Girbitanus* entre les Evêques de la province Tripolitaine, à l'oppoſite de laquelle l'iſle étoit ſituée.

MÉNIPE, *Menipe*, (*a*) Idole des Indiens, repréſentée comme ayant pluſieurs têtes de différentes figures.

MÉNIPPE, *Menippus*, (*b*) Μενιππος, lieutenant & ami particulier de Périclès. Ce dernier fut accuſé d'entretenir la femme de cet Officier.

MÉNIPPE, *Menippus*, (*c*) Μένιππος, l'un des Lieutenans de Philippe, roi de Macédoine, fut laiſſé dans la Grece avec Polyphante, l'an 208 avant Jeſus-Chriſt, pour ſecourir les alliés des Macédoniens. L'année ſuivante, Ménippe eut ordre de paſſer à Chalcis avec mille ſoldats armés de boucliers, auxquels on joignit cinq cens Agriens, afin qu'ils fuſſent en état de garder toutes les parties de l'iſle.

MÉNIPPE, *Menippus*, (*d*) Μένιππος, fut chef avec Hégéſianax d'une ambaſſade, que le roi Antiochus envoya à Rome, l'an 193 avant Jeſus-Chriſt. T. Quintius fut chargé d'écouter les propoſitions de ces Ambaſſadeurs, & de leur répondre ce qui lui paroîtroit le plus convenable aux intérêts & à la gloire du peuple Romain. Ménippe prenant la parole dit, » qu'il ne voyoit pas quelle » difficulté pouvoit ſouffrir leur » commiſſion, puiſqu'ils étoient » venus ſimplement pour de- » mander au peuple Romain » ſon alliance & ſon amitié; » que les traités que faiſoient » entr'eux les peuples & les » Rois, étoient de trois eſpe- » ces. La premiere, lorſque » celui qui avoit ſoumis ſon » ennemi par la force des armes, » dictoit lui-même les condi- » tions auxquelles il lui plai- » ſoit de faire la paix. Qu'en ce » cas, le vainqueur ayant la » puiſſance en main, étoit le » maître d'ôter ou de rendre » au vaincu telle partie de ſes » biens qu'il jugeoit à propos, » après que le tout avoit été » remis à ſa diſcrétion. La ſe- » conde, lorſque deux enne- » mis n'ayant eu aucun avan- » tage l'un ſur l'autre dans la » guerre, ils la terminoient par

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 254.
(*b*) Plut. T. I. p. 160.
(*c*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 32. L. XXVIII. c. 5.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 57. & ſeq. L. XXXV. c. 32.

» un traité d'égal à égal, cha-
» cun rendant les biens qu'il
» avoit uſurpés, ou réparant
» les dommages qu'il avoit pu
» cauſer à l'autre, le tout ſui-
» vant les anciens traités, ou
» par compoſition à l'amiable.
» La troiſieme, lorſque deux
» puiſſances, qui n'avoient ja-
» mais été ennemies, jugeoient
» à propos de faire entr'elles
» alliance & amitié, ſans qu'au-
» cune donnât la loi à l'autre;
» ce qui n'arrivoit qu'entre
» le vainqueur & le vaincu.
» Qu'Antiochus étant avec les
» Romains ſur ce dernier pied,
» ils avoient lieu de s'étonner
» qu'ils s'ingéraſſent de lui par-
» ler en maître, & de diſtin-
» guer entre les villes de l'Aſie,
» celles qui ſeroient libres,
» celles qui reſteroient tributai-
» res, & celles dont le Roi
» retireroit ſes garniſons, com-
» me étant indépendantes de ſon
» Empire. Qu'ils pouvoient en
» uſer ainſi avec Philippe, à qui
» ils donnoient la paix, après
» l'avoir vaincu, & non avec
» Antiochus qui n'avoit jamais
» été en guerre avec eux, &
» qui leur demandoit leur ami-
» tié & leur alliance.

» Puiſqu'il vous plait de parler
» diſtinctement, répondit T.
» Quintius, & de nous expli-
» quer les différens traités que
» les puiſſances peuvent faire
» entr'elles, je m'en vais à mon
» tour vous propoſer deux par-
» tis, ſans l'un deſquels vous
» pouvez déclarer à votre maî-
» tre qu'il ne doit point comp-
» ter ſur l'amitié des Romains.
» Le premier, c'eſt que s'il ne
» veut pas que nous nous mê-
» lions de ce qui regarde l'A-
» ſie, il faut qu'à ſon tour il
» renonce abſolument à l'Eu-
» rope. Le ſecond, que s'il
» refuſe de ſe renfermer dans
» les bornes de l'Aſie, & qu'il
» veuille étendre ſa domina-
» tion juſques dans l'Europe,
» il ne doit pas trouver étran-
» ge que les Romains ſe croyent
» auſſi en droit de conſerver
» les amis qu'ils ont déjà dans
» l'Aſie, & même de s'y en
» faire de nouveaux. Quelle
» indignité, s'écria alors Hé-
» géſianax! Quoi? On pré-
» tendroit ôter à Antiochus les
» villes de Thrace & de Cher-
» ſonnèſe que ſon biſayeul Sé-
» leucus a ſi glorieuſement con-
» quiſes ſur Lyſimachus, après
» l'avoir vaincu & tué dans un
» combat, & que le roi An-
» tiochus lui-même a, ou re-
» priſes avec autant de gloire
» ſur les Thraces qui s'en étoient
» emparés, ou rebâties ou re-
» peuplées, comme Lyſimachie
» même, avec des ſoins & des
» dépenſes infinis, après les
» avoir trouvées déſertes & ré-
» duites en cendres. Étoit-ce
» donc la même choſe de fer-
» mer aux Romains l'entrée de
» l'Aſie, où ils n'avoient jamais
» poſſédé un pouce de terre, &
» d'ôter à Antiochus tant de
» places qu'il poſſédoit à ſi
» juſte titre dans l'Europe? Que
» ce Prince vouloit faire avec
» les Romains une amitié qui

» lui fît honneur, & non un » traité qui le couvrît de confuſion. Si nous voulons, repliqua T. Quintius, nous régler ſur l'honnêteté, qui doit » être ou la ſeule, ou du moins » la principale vue du premier peuple & du plus grand » Roi de la terre, dites-moi, » je vous prie, lequel vous » ſemble le plus beau, ou de » rendre la liberté à toutes les » villes de la Grece, en quelque lieu de l'Univers qu'elles » ſoient ſituées, ou de les retenir dans la dépendance & » dans la ſervitude? Si Antiochus croit qu'il eſt glorieux » pour lui de remettre dans » l'eſclavage des villes que ſon » biſayeul a conquiſes par les » armes, mais que ſon pere ni » ſon ayeul n'ont jamais regardées comme leur bien; le » peuple Romain de ſon côté » croit qu'il eſt de ſon honneur, de ſa conſtance & de ſa » fidélité, de ne point abandonner les Grecs à qui il s'eſt » engagé ſi ſolemnellement de » rendre la liberté. Il a déjà » délivré la Grece proprement » dite de la domination de Philippe; & maintenant il a deſſein de rendre le même ſervice aux villes de l'Aſie, » qui étant compriſes ſous le » nom de villes Grecques, » ſont ſoumiſes à l'empire d'Antiochus. Car, ſi les Grecs ont » envoyé des colonies dans » l'Eolide & dans l'Ionie, ç'a » été pour multiplier, en l'étendant dans les différentes » parties du monde, la nation » la plus ancienne de la terre, » & non pour l'abondonner à » la tyrannie des Rois. »

Ce raiſonnement embarraſſa Hégéſianax, qui ne pouvoit nier que le motif de la liberté ne fût plus honnête que celui de la ſervitude. » Mais, à quoi » ſervent tous ces détours & » toutes ces chicanes, dit P. » Sulpicius Galba? Choiſiſſez » entre les deux conditions que » vient de vous propoſer ſi » clairement T. Quintius; ac» ceptez celle qui vous con» viendra le mieux, ou renon» cez à l'amitié des Romains. » Nous n'avons, reprit Ménip» pe, ni la volonté ni le pou» voir de convenir avec vous » d'aucune condition qui donne » atteinte à la puiſſance d'An» tiochus. » Dès le lendemain, T. Quintius introduiſit dans le Sénat tous les Ambaſſadeurs de la Grece & de l'Aſie; & afin de leur faire connoître la diſpoſition du peuple Romain, & celle d'Antiochus, à l'égard des villes Grecques, il leur expoſa les conditions qu'il avoit propoſées à ce Prince, & la réponſe qu'on lui avoit faite de ſa part; & en les congédiant, il les chargea de dire à ceux qui les avoient envoyés, que ſi Antiochus ne renonçoit à l'Europe, le peuple Romain les délivreroit de ſa tyrannie avec la même fidélité & le même courage, qu'il avoit déjà fait paroître pour les ſouſtraire à celle de Philippe. Alors, Mé-

nippe fit de grandes inſtances à T. Quintius & aux Sénateurs, les conjurant de ne point précipiter un décret qui alloit troubler la paix de l'Univers; qu'ils priſſent du tems pour délibérer plus à loiſir, & qu'ils donnaſſent à Antiochus celui de faire ſes réflexions ſur les conditions qu'ils lui propoſoient; qu'après les avoir mûrement examinées, ou il obtiendroit du peuple Romain qu'il ſe relâchât ſur quelques articles, ou que lui-même conſentiroit à tout pour le bien de la paix. Ainſi, on ne conclut rien pour lors avec Antiochus.

MÉNIPPE, *Menippus*, (*a*) Μένιππος, né à Gadara, ville de la premiere Paleſtine, étoit un philoſophe Cynique. C'eſt ſans doute le même qui ſuit. *Voyez* Ménippée.

MÉNIPPE, *Menippus*, (*b*) Μένιππος, philoſophe Cynique, natif de Phénicie, & Eſclave de nation, gagna de quoi ſe racheter, devint citoyen de Thèbes, & ſe fit enſuite uſurier. Outré de ce que tout le monde ſe moquoit de lui, à cauſe de ſon infame commerce, il ſe pendit de déſeſpoir. Il compoſa treize volumes, remplis de railleries & de ſatyres, quoique certains aſſurent que ces ouvrages étoient de Denys & de Zopyre. On n'en eſt pourtant pas aſſuré.

L'on dit que Ménippe, comme ſi l'équipage d'un philoſophe Cynique n'eût pas été aſſez lugubre, affectoit de porter une robe noire avec une ceinture fort large, pour imiter l'habillement des Furies.

MÉNIPPE, *Menippus*, (*c*) Μένιππος, né à Stratonicée dans la Carie, fut un célebre Orateur. Strabon en parle avantageuſement, auſſi bien que Cicéron, qui aſſure que Ménippe étoit le premier homme & le plus éloquent de ſon tems. Ce témoignage que Cicéron rend à Ménippe, eſt d'autant moins ſuſpect qu'il avoit entendu lui-même cet orateur Aſiatique.

MÉNIPPE, *Menippe*, (*d*) l'une des Néréides, filles de Nérée & de Doris. Elle fut, ſelon quelques-uns, mere d'Orphée.

MÉNIPPE, *Menippe*, l'une des Amazones qui allerent au ſecours d'Æétès, roi de Colchide.

MÉNIPPÉE [ſatyre], *ſatyra Menippea*, (*e*) ſorte de Satyre, mêlée de proſe & de vers.

Elle fut ainſi nommée de Ménippe de Gadara, philoſophe Cynique, qui, par une Philoſophie plaiſante & badine, ſouvent plus inſtructive que la Philoſophie la plus ſérieuſe, tour-

(*a*) Strab. pag. 759.
(*b*) Diog. Laërt. p. 429, 430. Suid. T. II. pag. 133. Athen. pag. 629, 654. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 49.
(*c*) Strab. p. 660. Cicer. Brut. c. 174, 175. Diog. Laërt. p. 430.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 71, 404.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 213. *& ſuiv.*

noit en raillerie la plupart des choſes de la vie auxquelles notre imagination prête un éclat qu'elles n'ont point. Cet ouvrage étoit en proſe & en vers; mais, les vers n'étoient que des parodies des plus grands Poëtes. Lucien nous a donné la véritable idée du caractere de cette eſpece de ſatyre.

Elle fut auſſi appellée Varronienne du ſçavant Varron, qui s'exerça dans ce genre, avec cette différence, que les vers qu'on liſoit dans ſes pieces étoient tous de lui, & qu'il avoit fait un mêlange de Grec & de Latin. Il ne nous reſte de ces ſatyres de Varron que quelques fragmens, le plus ſouvent fort corrompus, & les titres qui montrent qu'il avoit traité un grand nombre de ſujets.

Le livre de Séneque ſur la mort de l'empereur Claude, celui de Boëce de la conſolation de la Philoſophie, l'ouvrage de Pétrone, intitulé *Satyricon*, & les Céſars de l'empereur Julien, ſont autant de ſatyres Ménippées, entiérement ſemblables à celles de Varron.

Nos auteurs François ont auſſi écrit dans ce genre; & nous avons en notre langue deux ouvrages de ce caractere, qui ne cedent l'avantage ni à l'Italie ni à la Grece. Le premier eſt le Catalicon, plus connu ſous le nom de ſatyre Ménippée, où les États tenus à Paris par la ligue, en 1593, ſont ſi ingénieuſement dépeints & ſi parfaitement tournés en ridicule. Cette piece parut pour la premiere fois, en 1594, & on la regarde, avec raiſon, comme un chef-d'œuvre pour le tems. L'autre eſt la pompe funebre de voiture par Sarraſin, où le ſérieux & le plaiſant ſont mêlés avec une adreſſe merveilleuſe.

On pourroit mettre auſſi au nombre de nos ſatyres Ménippées l'ouvrage de Rabelais, ſi ſa proſe étoit un peu plus mêlée de vers, & ſi par des obſcénités affreuſes il n'avoit corrompu la nature & le caractere de cette eſpece de Satyre. Il ne manque non plus que quelques mêlanges de vers à la plupart des pieces de l'ingénieux docteur Swift, d'ailleurs ſi pleines de ſel & de bonnes plaiſanteries, pour en faire de véritables ſatyres Ménippées.

MÉNIPPUS, *Menippus*, l'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

MÉNISCUS, *Meniſcus*, (*a*) un des premiers de la ville d'Entelle en Sicile, au rapport de Cicéron.

MÉNISQUES, plaques rudes qu'on mettoit ſur la tête des ſtatues, afin que les oiſeaux ne s'y repoſaſſent point, & ne les gâtaſſent point de leurs ordures. C'eſt de-là que ſont venues les Auréoles de nos Saints.

MÉNITIDES [les portes], *Menitidæ portæ*, Μενιτίδαι πύλαι, (*b*) nom d'une porte de Syra-

(*a*) Cicer. in Verr. L. V. c. 173.

(*b*) Plut. T. I. p. 970.

cuſe. Plutarque en fait mention.

MÉNIUM, *Manium*, (*a*) nom d'un veſtibule, qui étoit à Rome dans les Lautumies, & que Caton acheta au profit du public, l'an 184 avant Jeſus-Chriſt.

MÉNIUS [M.], *M. Manius*, (*b*) étant tribun du peuple, l'an de Rome 345, & 407 avant Jeſus-Chriſt, ſe montra un des zélés partiſans de la loi Agraire. Il entreprit cette année de s'oppoſer aux levées qu'on vouloit faire pour arrêter les courſes des Eques. Ceux-ci cependant s'emparerent de la citadelle de Carventane. Cet affront fait à la République rendit M. Ménius odieux au Sénat, & fortifia les autres Tribuns dans la réſolution qu'ils avoient déjà priſe, de s'oppoſer à leur Collegue. Les deux partis ſoutenoient leurs prétentions avec beaucoup de chaleur & d'opiniâtreté. Les Conſuls proteſtoient qu'on ne devoit imputer qu'à M. Ménius la honte & les pertes que la République avoit déjà eſſuyées, & celles qui la menaçoit encore, faute d'avoir des armées pour ſe défendre. M. Ménius de ſon côté déclaroit qu'il conſentiroit à l'enrôlement des citoyens, dès que les Nobles auroient remis à la République les terres qu'ils avoient injuſtement uſurpées ſur elle. Enfin, les autres Tribuns terminerent la diſpute par un décret dans lequel ils dénonçoient à leur Collegue, que ſans avoir égard à ſon oppoſition, ils ſe joindroient au Conſul C. Valérius, & de concert avec lui décerneroient les peines accoutumées contre ceux qui refuſeroient de prendre les armes pour le ſervice de la patrie. Le Conſul, armé de ce décret, n'eut pas plutôt fait arrêter & conduire en priſon quelques mutins, qui appelloient le Tribun à leur ſecours, que tous les autres, pour éviter le même châtiment, prêterent ſerment ſans héſiter.

MÉNIUS [P.], *P. Manius*, (*c*) fut créé Tribun militaire, l'an de Rome 356, & 396, avant Jeſus-Chriſt.

MÉNIUS [M.], *M. Manius*, (*d*) étoit tribun du peuple, l'an de Rome 371, & 381 avant Jeſus-Chriſt. De concert avec Q. Publilius ſon collegue, il cita devant le tribunal du peuple M. Manlius Capitolinus. *Voyez* Manlius [M.] Capitolinus.

MÉNIUS [L.], *L. Manius*, (*e*) étoit tribun du peuple, l'an de Rome 398 & 354 avant Jeſus-Chriſt. Il fit paſſer, de concert avec M. Duilius ſon collegue, une loi qui fit autant de peine & fut auſſi préjudiciable aux Sénateurs, qu'elle cauſa de joie & fut avantageuſe à la multitude.

MÉNIUS [C.], *C. Manius*,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 44.
(*b*) Tit. Liv. L. IV. c. 53. Tit. Liv. L. V. c. 12.
(*d*) Tit. Liv. L. VI. c. 19, 20.
(*e*) Tit. Liv. L. VII. c. 16.

(a) fut créé Conſul avec L. Furius Camille, l'an de Rome 417, & 335 avant Jeſus-Chriſt. La ville de Pédum ayant été aſſiégée par ces deux Généraux, il n'y eut que ceux de Préneſte & de Tibur, qui purent y pénétrer, comme en étant les plus voiſins. C. Ménius attaqua à propos & défit près de la riviere d'Aſture les Ariciens, les Laviniens, & les Véliterniens, qui s'étoient joints aux Volſques d'Antium, pour marcher au ſecours de la ville aſſiégée. L. Furius Camille s'en rendit maître par eſcalade, après une aſſez longue réſiſtance. Lorſque Pédum fut pris, les deux Conſuls s'étant réunis, conduiſirent leurs troupes victorieuſes par toutes les autres villes, & ſoumirent tout le païs Latin. Ils laiſſerent de bonnes garniſons dans les places conquiſes, & retournerent à Rome. L'honneur du triomphe leur fut décerné d'un conſentement général, & l'on y ajouta une nouvelle marque de diſtinction fort rare dans ces tems-là, en érigeant en leur honneur deux ſtatues Equeſtres dans la place publique.

Pluſieurs années après, il ſe forma à Capoue des conſpirations ſecretes entre les premiers de cette ville. On ne crut pas devoir négliger les avis qu'on en reçut, on mit l'affaire en délibération dans le Sénat, & on conclut à nommer un Dictateur, pour informer de la vérité. On choiſit C. Ménius, qui prit M. Foſſius pour maître de la cavalerie. Le ſeul nom de ce Magiſtrat jettoit la terreur dans les eſprits. Ainſi, les deux Calavius, Ovius & Novius, avant même qu'on les eût dénoncés à C. Ménius, ſe déroberent, par une mort volontaire, au ſupplice que leur conſcience leur faiſoit craindre, pour une révolte dont ils étoient les auteurs & les chefs.

Le Dictateur, ne trouvant plus de matiere à ſes informations dans Capoue, commença à exercer dans Rome même la commiſſion dont on l'avoit chargé. Il ſoutenoit que le Sénat lui avoit ordonné de rechercher tous ceux qui avoient conjuré contre la République, non-ſeulement à Capoue, mais en quelque lieu du monde que ce fût; & par une interprétation forcée, il mettoit au nombre des ennemis de l'État tous ceux qui avoient fait des brigues, ou tenu des aſſemblées ſecretes pour s'élever aux honneurs; enſorte qu'il étendoit ſon pouvoir, qu'il diſoit n'être point limité, à toutes ſortes de ſujets & de perſonnes indifféremment. On dénonçoit les plus qualifiés de la ville, & ſans qu'on eût aucun égard à l'autorité des Tribuns, dont ils imploroient le ſecours, ils étoient mis ſur

(a) Tit. Liv. L. VIII. c. 13. L. IX. c. 26, 34. Roll. Hiſt. Rom. Tom. II. pag. 217, 282, 283.

le regiſtre des accuſés, & pourſuivis comme tels. Alors, tout le corps de la Nobleſſe ſe joignant à ceux qu'on avoit cités, commença à dire que les recherches de C. Ménius ne regardoient point les Nobles, à qui leur naiſſance ouvroit d'elle-même le chemin des honneurs, à moins qu'on ne leur cherchât quelque mauvaiſe querelle pour le leur fermer, mais les hommes nouveaux, qui avoient beſoin de s'intriguer pour y parvenir. Que le Dictateur & le Maître de la cavalerie, bien plus dignes de ſubir une pareille accuſation, que de la pourſuivre contre les autres, l'apprendroient à leurs dépens, dès qu'ils ſeroient ſortis de charge. Alors, C. Ménius, beaucoup plus ſenſible à ſa réputation qu'à ſon autorité, vint dans l'aſſemblée, & parla en ces termes : » Meſſieurs, vous connoiſſez tous la maniere dont » j'ai vécu juſqu'à préſent; & » la dignité ſeule où vous m'avez élevé, prouve mon innocence. Car, en me nommant » Dictateur, vous ne vous êtes » pas propoſé, comme la néceſſité l'a ſouvent demandé, » de mettre à la tête de vos » armées celui qui étoit le plus » capable de les commander, » mais de donner pour chef au » Sénat le citoyen le moins » ſuſpect des factions & des » cabales dont il s'agit aujourd'hui. Cependant, comme » quelques Nobles ont d'abord » fait tous leurs efforts, [& » j'aime mieux que vous en deviniez la raiſon, que de rien » avancer dans la place que » j'occupe, dont je ne ſois bien » aſſuré,] comme, dis je, ils » ont fait tous leurs efforts, » pour étouffer les informations; qu'enſuite ne pouvant » éviter de comparoître en jugement, & de ſe défendre, » ces Patriciens n'ont point eu » honte d'en appeller aux Tribuns du peuple, & d'implorer leur protection contre la » pourſuite légitime de leurs » adverſaires; & qu'enfin cette » reſſource leur étant encore » ôtée, ils ont eu l'audace de » nous attaquer nous-mêmes, » & d'aſſigner un Dictateur, » eux qui ne ſont que des particuliers, tant il eſt vrai que » rien ne leur paroît plus contraire à leur ſûreté, que la » diſcuſſion & le jugement; » afin d'apprendre aux Dieux » & aux hommes, que pour ne » point rendre compte de leur » conduite, ils emploient des » moyens auſſi injuſtes qu'inutiles, tandis que je conſens » moi-même à paroître devant » les Juges, je me démets de » la Dictature, & je vous prie, » Conſuls, en cas que le Sénat » vous renvoie cette affaire, » de commencer par informer » contre moi & contre M. » Foſſius, afin que tout le monde connoiſſe que c'eſt de notre innocence, & non de » l'autorité de notre Magiſtrature, que nous faiſons dépendre notre ſalut. » Après

ce diſcours, il abdiqua la Dictature, & M. Foſſius la charge de Maître de la cavalerie ; & ſur le champ, ayant paru les premiers, comme accuſés, devant les Conſuls, à qui le Sénat avoit déféré ce jugement, ils réfutèrent puiſſamment toutes les preuves que leurs ennemis purent employer contr'eux, furent déclarés innocens, & ſortirent de cette affaire comblés d'honneur & de gloire.

MÉNIUS [M.], *M. Mænius*, (*a*) tribun des ſoldats fut tué dans un combat contre les Carthaginois, livré dans le païs des Gaulois Inſubriens, l'an de Rome 549, & 203 avant Jeſus-Chriſt.

MÉNIUS [T.], (*b*) *T. Mænius*, fut créé Préteur, l'an de Rome 566, & 186 avant Jeſus-Chriſt, & eut la charge de rendre la juſtice aux citoyens. Il ſervit depuis en Eſpagne, en qualité de Tribun des ſoldats, ſous Q. Fulvius Flaccus. Il fut même un des députés que ce Général fit partir l'an de Rome 572, & 180 avant Jeſus-Chriſt, pour rendre compte au Sénat des exploits qu'il avoit faits dans ſa province.

MÉNIUS [C.], (*c*) *C. Mænius*, fut élevé à la Préture, l'an de Rome 572, & 180 avant J. C., & eut pour département la Sardaigne. Mais, avant que de paſſer dans cette province, il reçut ordre d'informer contre les empoiſonneurs dans l'Italie, à dix mille au delà de Rome. Il manda un jour au Sénat qu'il avoit déjà condamné trois mille perſonnes convaincues de ce crime ; mais que le nombre des coupables croiſſoit à meſure qu'il faiſoit des recherches, & qu'il falloit que le Sénat le déchargeât de cet emploi, ou qu'il renonçât à ſa province.

MÉNIUS [Q.], (*d*) *Q. Mænius*, étoit Préteur, l'an de Rome 582, & 170 avant Jeſus-Chriſt. Il eut ordre du Sénat de faire en pleine aſſemblée la déclaration d'un arrêt que cette compagnie avoit rendu en faveur des Abdérites.

MÉNIUS, *Mænius*, (*e*) dont parle Horace dans une de ſes ſatyres. » Mais, dira-t-on, » vous qui cenſurez ainſi les dé- » fauts d'autrui, n'en avez-vous » point. J'en ai aſſurément » d'autres que ceux que je cen- » ſure, il eſt vrai ; mais peut- » être qu'ils ne ſont pas moin- » dres. Car, je ne penſe point » comme Ménius. Un jour que » celui-ci parloit mal d'un ab- » ſent ; Ménius, lui dit quelqu'un, » vous ne vous connoiſſez pas » vous-même apparemment ? » Croyez-vous nous en impo- » ſer ? On ſçait ce que vous » êtes. Moi, répondit Ménius, » j'ai mes défauts auſſi bien qu'un

(*a*) Tit. Liv. L. XXX. c. 18.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 6, 8, 18. L. XL. c. 35.
(*c*) Tit. Liv. L. XL. c. 35, 37, 43.
(*d*) Tit. Liv. L. XLIII. c. 4.
(*e*) Horat. L. I. Satyr. 3. v. 1, 20. & ſeq.

» autre, mais je me les pardon-
» ne. « C'eſt apparemment le même Ménius qui ſuit.

MÉNIUS, *Mænius*, (*a*) fameux Paraſite. » Ménius, dit » Horace, ayant mangé, en » brave, tout le bien qu'il avoit » eu de ſon pere & de ſa mere, » ſe fit Paraſite, mais de ces » Paraſites errans, qui n'ont » point de ratelier fixe. Quand » il n'avoit point dîné, il ne » connoiſſoit ni l'ami ni l'en-» nemi. Il ſe déchaînoit contre » tout l'univers. C'étoit la ruine, la grêle, le gouffre du marché. Tout ce qu'il pouvoit » avoir, tout entroit dans ſon » ventre. Lorſque par hazard, » ceux qui, crainte de ſes lardons, entretenoient ſon impudence, ne lui avoient donné que peu de choſe, il avaloit à ſon ſouper des tripes » & de la brebis, autant qu'auroient fait trois ours. Et après » cela, il faiſoit le cenſeur, & » diſoit qu'il falloit marquer » d'un fer rouge, au ventre, » ces gourmans qui font chère » délicate. Trouvoit-il une » meilleure proie? Quand il » avoit tout conſumé & réduit » en cendre: Je ne ſuis pas » ſurpris, diſoit-il, que cer-» taines gens mangent tout leur » bien; il n'eſt rien de meilleur » qu'une bonne grive, bien » graſſe; rien de plus beau à » voir qu'une panſe de truie far-» cie. «

MÉNIUS, *Menius*, Μήνιος; (*b*) dont Lucien fait mention dans un de ſes Dialogues.

MENNA, *Menna*, Μαϊνὰν, (*c*) fils de Mathatha, & pere de Méléa, fut un des ancêtres de J. C., ſelon la chair.

MENNI, *Menni*. (*d*) Jérémie invite les Rois d'Ararat, de Menni & d'Aſcénez à faire la guerre contre Babylone. Il y en a qui penſent que Menni étoit un canton de l'Arménie.

MENNITH, *Mennith*, (*e*) Ἀννὼν, ville de Paleſtine, au delà du Jourdain, ſituée à quatre milles d'Héſébon, ſur le chemin de Philadelphie, ſelon Euſebe. Elle appartenoit aux Ammonites, lorſque Jephté leur fit la guerre. Ézéchiel dit que Juda portoit aux foires de Tyr, du froment de Mennith. La Vulgate lit *frumentum primum*, du plus pur froment.

MENNIUS, *Mennius*, (*f*) Officier ſous l'Empire de Tibere. L'an de Jéſus-Chriſt 14, il y eut quelque mouvement de ſédition parmi un détachement des légions mutinées, qui avoit été envoyé ſur les terres des Cauques pour contenir cette nation dans le devoir. Ce mouvement fut ſuſpendu dans ſes commencemens par la fermeté de Mennius qui fit exécuter ſur le champ deux des plus coupables.

(*a*) Horat L. 1. Epiſt. 15. v. 25. *& ſeq.*
(*b*) Lucian. T. 1. p. 724.
(*c*) Luc. c. 3. v. 31.
(*d*) Jerem. c. 15. v. 27.
(*e*) Judic. c. 11. v. 33. Ezech. c. 27. v. 17.
(*f*) Tacit. Annal. L. 1. c. 38. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 311.

Il n'étoit que ſimple préfet du camp, & par conſéquent il n'avoit pas droit de condamner des ſoldats à mort ; mais, le beſoin urgent d'un exemple prompt & ſévere, l'avoit enhardi à paſſer ſes pouvoirs. Cependant, les ſéditieux, d'abord effrayés, reprirent bientôt leur audace, & les eſprits s'aigriſſant de nouveau, Mennius s'enfuit. Il fut découvert ; & réduit alors à chercher une reſſource dans ſon courage, il paya de hardieſſe. » Ce n'eſt » point, dit-il aux mutins, un » Officier ſubalterne, c'eſt » Germanicus votre Général, » c'eſt Tibere votre Empereur, » que vous outragez en ma » perſonne. » En même-tems, ayant diſſipé ceux qui étoient autour du drapeau, il s'en empare, le porte vers la rive du Rhin, ordonnant à tous de le ſuivre, & criant que quiconque s'écarteroit de la marche ſeroit traité comme déſerteur. Les ſoldats, flottant entre divers ſentimens qui les agitoient, & ne ſçachant lequel ſuivre, ſe laiſſerent ainſi ramener dans leurs quartiers d'hiver, ſans avoir oſé rien entreprendre.

MENNIUS RUFINUS, (*a*) *Mennius Rufinus*, étoit en garniſon à Adria avec un régiment de cavalerie, l'an de Jeſus-Chriſt 69. Lucilius Baſſus ayant été conduit dans cette place avec une eſcorte qui avoit ordre de le traiter avec honneur, Mennius Rufinus le fit auſſitôt charger de chaînes. Mais, un affranchi de Veſpaſien étant ſurvenu, l'en délivra.

MÉNO, *Meno*, (*b*) titre d'un ouvrage de Platon, cité par Cicéron.

MÉNODORE, *Menodorus*, Μηνόδωρος, (*c*) le même que d'autres nomment Ménas. *Voyez* Ménas, affranchi de Sext Pompée.

MÉNŒCÉE, *Menœceus*, (*d*) Μενοικεύς, fils de Créon, avoit ſon tombeau à Thèbes, près de la porte Néitide. On dit qu'il ſe tua lui-même en conſéquence d'un certain oracle de Delphes, lorſque Polynice à la tête d'une armée d'Argiens vint aſſiéger Thebes. On voyoit ſur ſon tombeau un grenadier dont le fruit ſe fendoit quand il étoit mûr, & ſembloit jetter du ſang : cet arbre étoit venu de lui-même, & s'étoit toujours conſervé par des rejettons qu'il pouſſoit de tems en tems.

MÉNŒTE, *Menœtes*, (*e*) pilote du vaiſſeau que montoit Gyas, l'un des compagnons d'Énée. Un jour ce pilote, pour n'avoir pas exécuté les ordres de Gyas, fut précipité par ce capitaine du haut de la pouppe dans les flots. Ménœte, après être deſcendu au fond de la mer, ſort du ſein des flots & reparoît ; il gagne un rocher à

(*a*) Tacit. Hiſt. L. III. c. 12.
(*b*) Cicer. Tuſcul. Quæſt. L. I. c. 57.
(*c*) Appian. p. 709. *& ſeq.*
(*d*) Pauſ. p. 577, 578. Juven. Satyr. 14. v. 240. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 202. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IV. p. 266.
(*e*) Virg. Æneid. L. V. v. 160. *& ſeq.*

la nage; malgré le poids de ſes humides vêtemens, il y monte, & ſe repoſe ſur ſa cime. Sa chûte fit rire tous les ſpectateurs; ils ne rirent pas moins, lorſqu'ils virent nager le vieillard, & vomir enſuite l'onde amere.

Selon pluſieurs naturaliſtes, l'eau n'entre point dans l'eſtomac de ceux qui ſe noyent; c'eſt par les pores de la peau qu'elle s'inſinue dans leur corps. Il en entre auſſi un peu dans la poitrine par la trachée artere, dans les oreilles, & dans le rectum par l'anus. Dans le cinquième livre de l'Odyſſée, Ulyſſe ſubmergé revient ſur l'eau & vomit l'onde amere, qui couloit de ſa tête en abondance.

Ὀψὲ δὲ δὴ ἀνέδυ, στόματος δ' ἀπὸ ἕξέπτυσεν
Πικρὴν, ἣ οἱ πολλὴ ἀπὸ κρατὸς κελάρυσεν.

MÉNŒTE, *Menœtes*, (*a*) jeune Arcadien, qui ſans aucun goût pour la guerre, porta malgré lui les armes dans celle des Troyens contre Turnus. Il y fut tué par Turnus même. Cet Arcadien, dont la famille étoit pauvre, ne s'étoit juſqu'alors exercé qu'à la pêche ſur les bords du lac de Lerna. Né d'un laboureur qui enſemençoit les terres qu'il affermoit, il ignoroit tout ce qui occupe les grands.

MÉNŒTIUS, *Menœtius*, Μενοιτιος, (*b*) prince Grec, fils d'Actor & d'Egine, fut pere du célebre Patrocle. Plutarque lui donne une fille nommée Myrto. Tous les Anciens mettent Ménœtius au nombre des Argonautes. Il étoit du ſang des Eolides, puiſqu'Actor étoit fils de Déjonée, qui avoit pour pere Eolus.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (*c*) Capitaine Troyen, fut tué par Léontée.

MÉNON, *Menon*, Μένων, Sophiſte arrogant, qui vivoit du tems de Socrate.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (*d*) artiſan, qui gagnoit ſa vie à faire des tuniques de laine.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (*e*) Theſpien. Agéſilaüs étant venu à Theſpies, ceux des habitans qui favoriſoient le parti des Lacédémoniens, vouloient qu'on fît mourir tous les autres; & Ménon étoit du nombre de ces derniers. Mais, Agéſilaüs s'oppoſa à ce cruel projet, & il ne voulut pas même quitter la ville que tous les habitans ne fuſſent parfaitement réconciliés.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (*f*) né à Lariſſe, étoit un des Capitaines Grecs qui, ſous la

(*a*) Virg. Æneid. L. XII. v. 517. *& ſeq.*

(*b*) Homer. Iliad. L. I. v. 307. Plut. Tom. I. pag. 331. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 76, 90.

(*c*) Homer. Iliad. L. XII. v. 193.

(*d*) Xenoph. p. 576.

(*e*) Xenoph. p. 576.

(*f*) Diod. Sicul. p. 406, 411. Xenoph. pag. 245. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 558, 578.

conduite de Cyrus, combattirent contre Artaxerxe ſon frere, l'an 401 avant Jeſus-Chriſt. Ménon commandoit les Theſſaliens. La victoire ſe déclara en faveur d'Artaxerxe ; & Thiſſapherne, ayant chargé de chaînes tous les Officiers Grecs qu'il avoit faits priſonniers, les fit conduire vers ce Prince qui ordonna qu'on les mît tous à mort, à l'exception de Ménon qu'il épargna ; parce que celui-ci ayant eu de la diſpute avec les autres Capitaines, avoit été ſoupçonné d'avoir voulu trahir les Grecs. Tel eſt le récit de Diodore de Sicile. Mais, ſelon Xénophon, Ménon fut tourmenté pendant un an entier, & expira enfin au milieu des tourmens.

Le même Xénophon nous repréſente ce Ménon comme un homme avare & ambitieux, mais qui ne ſe livroit à l'ambition que pour contenter ſon avarice, & qui ne cherchoit de l'honneur & de l'eſtime que pour avoir de l'argent. Il briguoit l'amitié des Grands & de ceux qui étoient en crédit, pour être en état de commettre plus impunément des injuſtices. Pour arriver à ſes fins, le menſonge, la fraude, le parjure ne lui coutoient rien. La ſincérité & la droiture du cœur n'étoient, ſelon lui, que foibleſſe & bétiſe. Il n'aimoit perſonne, & s'il témoignoit de l'amitié, ce n'étoit que pour tromper. Comme on fait gloire de religion, de probité, d'honneur, il faiſoit vanité de fourberie, d'injuſtice, de trahiſon. Il gagnoit l'amitié des Grands par les faux rapports & les calomnies, & celles des ſoldats par la licence & l'impunité. Enfin, il cherchoit à ſe rendre terrible par le mal qu'il pouvoit faire, & il l'imputoit comme une faveur à ceux à qui il n'en faiſoit point.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (*a*) Capitaine, dont parle Démoſthène dans quelques-unes de ſes harangues.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (*b*) un des Lieutenans d'Alexandre le Grand, mourut Gouverneur du païs voiſin de celui des Gédroſiens. Ce Prince lui donna pour ſucceſſeur Sibyrtius.

On croit que ce Ménon eſt le même que Memnon, qui avoit obtenu le Gouvernement du païs des Arachoſiens ; & ce païs étoit en effet dans le voiſinage de la Gédroſie.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (*c*) Capitaine Theſſalien, étant à la tête de deux mille cavaliers de ſa nation, fit remporter aux Grecs un avantage mémorable ſur les Macédoniens, l'an 323 avant Jeſus-Chriſt. La Phalange Macédonienne, qui craignoit la cavalerie des ennemis, chercha & trouva en effet ſa ſûreté contre elle dans des lieux élevés & ſcabreux où elle fit ſa

(*a*) Demoſth. Orat.
(*b*) Q. Curt. L. IX. c. 10.
(*c*) Diod. Sicul. p. 635. Plut. Tom. I. pag. 383, 743.

retraite. Les cavaliers Theſſaliens avoient néanmoins tenté de les pourſuivre juſque dans ce fort ; mais, n'ayant pu ſurmonter la difficulté du terrein, les Grecs redemanderent leurs morts, & les ayant obtenus, ils dreſſerent un trophée.

Plutarque donne à ce Ménon une fille nommée Phthia, qui fut mariée à Eacidas ; & il ajoûte qu'il avoit acquis beaucoup de réputation dans la guerre Lamiaque, & qu'après Léoſthene ce fut celui de tous les alliés, qui eut le plus d'autorité.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (*a*) Lieutenant de Perſée, roi de Macédoine, commandoit la cavalerie dans un combat contre les Romains, l'an 171 avant Jeſus Chriſt.

MÉNON, *Menon*, Μένων, (*b*) un des éleves de Phidias, fameux ſculpteur, ſe déclara accuſateur de ſon maître. *Voyez* Phidias.

MÉNOPHILE, *Menophilus*, (*c*) négociant Perrhébien. L'an de Rome 584, & 168 avant Jeſus-Chriſt, L. Emilius Paullus, voulant entrer dans la Perrhébie, fit venir Ménophile, dont il connoiſſoit la fidélité & la prudence ; & le prenant en particulier, il lui demanda quels étoient les paſſages par où l'on pouvoit entrer plus facilement dans cette province. Ménophile lui rendit compte de ce qu'il ſçavoit, & le Général Romain le prit pour un de ſes guides.

MÉNOPHILE [TULLIUS], *Tullius Menophilus*, (*d*) commanda avec Criſpinus dans la ville d'Aquilée pour le Sénat. On croit que c'eſt le même qui eut affaire aux Carpiens. *Voyez* Aquilée & Carpiens.

MÉNOSTANE, *Menoſtanes*, (*e*) Gouverneur de Babylone, étoit fils d'Artarius, & neveu d'Artaxerxe Longue-main. Il fut envoyé par ce Prince avec une armée conſidérable contre Mégabyze, Gouverneur de Syrie, qui s'étoit révolté. Mais, il fut battu & mis en fuite par le rebelle, l'an 446, avant Jeſus-Chriſt.

MÉNOSTATE, *Menoſtates*, ou, comme liſent d'autres, Ménoſtane. *Voyez* Ménoſtane.

MENS, (*f*) la penſée. Les Anciens en avoient fait une divinité, afin, comme le diſent Varron, Lactance, & Saint Auguſtin, qu'elle ne nous ſuggérât que de bonnes penſées, & détournât celles qui ne ſervent qu'à nous ſéduire, & à nous jetter dans l'erreur. Tite-Live nous apprend que T. Otacilius, étant Préteur, avoit voué à cette Divinité un temple qu'il

(*a*) Tit. Liv. L. XLII. c. 58.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 169.
(*c*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 35.
(*d*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 361, 392, 393.
(*e*) Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 285.
(*f*) Tit. Liv. L. XXII. c. 9, 10. L. XXIII. c. 31. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 218. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 127. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 86.

fit

fit bâtir ſur le Capitole, lorſqu'il fut créé Duumvir.

Plutarque, qui exprime cette Déeſſe par Εὐβουλίας, le bon Conſeil, lui donne un ſecond temple dans la huitième région de Rome. Ce dernier étoit celui qui fut voué par les Romains, lors de la conſternation où la perte de la bataille du lac Traſimene & la mort du Conſul C. Flaminius jetterent la République. On conſulta, dit Tite-Live, les livres des Sibylles, & en conſéquence on promit de grands jeux à Jupiter, & deux temples, ſçavoir, l'un à Vénus Erycine, & l'autre à la Penſée, *Menti*.

MENSÆ SECUNDÆ. (*a*) C'eſt ainſi que les Romains appelloient le deſſert, où il y avoit des fruits, des gâteaux, &c.

MENSONGE, *Mendacium*, Divinité infernale. Quelques-uns croyent qu'elle avoit le ſoin de conduire les ombres dans le Tartare, & on la repréſentoit avec un air affable & ſéduiſant. C'eſt ſans doute Mercure qu'on entend par cette divinité allégorique.

MENSORES. C'étoient, chez les Romains, des fourriers, & maréchaux-des-logis, qui avoient le ſoin d'aller marquer les logemens, quand l'Empereur vouloit ſe rendre dans quelque province; & quand il falloit camper, ils dreſſoient le plan du camp, & aſſignoient à chaque régiment ſon quartier.

MENTÈS, *Mentes*, Μέντης, (*b*) roi des Ciconiens. Un jour, Atrée alloit emporter les armes éclatantes du fils de Panthus, ſi Apollon, jaloux de ſa gloire, prenant la figure de Mentès, roi des Ciconiens, n'eût excité Hector contre ce Prince.

MENTÈS, *Mentes*, Μέντης, (*c*) Roi des Taphiens, étoit fils d'Anchialus. Dans le premier livre de l'Odyſſée, après un conſeil tenu par les Dieux pour faire retourner Ulyſſe à Ithaque, Minerve ſe rend auprès de Télémaque ſous la figure de Mentès, roi des Taphiens; & dans une converſation qu'elle a avec lui, elle lui conſeille d'aller chercher des nouvelles de ſon pere à Pylos chez Neſtor, & à Sparte chez Ménélaüs, après quoi elle diſparoît, & en diſparoiſſant, elle donne des marques viſibles de ſa divinité.

La tradition nous apprend qu'Homere a été ſi ſenſible à l'amitié, qu'il a voulu faire honneur à ſes amis, en conſacrant leurs noms dans ſes Poëmes. C'eſt ainſi que dans ſon Iliade il a marqué ſa reconnoiſſance à Tychius, & de même dans ſon Odyſſée à Mentor, à Phémius & à Mentès. Ce Mentès étoit un célebre négociant de l'iſle de Leucade. Il prit Homere à Smyrne, le mena avec lui & lui fit faire tous ſes voyages. C'eſt à ce Mentès que nous devons les

(*a*) Cout. des Rom. par M. Nieup. p. 313.

(*b*) Homer. Iliad. L. XVII. v. 70. & ſeq.

(*c*) Homer. Odyſſ. L. I. v. 105. & ſeq.

deux Poëmes d'Homere ; car, ce Poëte ne les auroit jamais faits ſans les lumieres qu'il avoit acquiſes dans ſes courſes, & ſans les découvertes qu'il y avoit faites. Homere, pour lui faire honneur, ne ſe contente pas de donner ſon nom au Roi de l'iſle de Taphos, une de iſles Echinades, il feint encore que Minerve prend ſa figure préférablement à celle de tous les Rois voiſins d'Ithaque. Pouvoit-il le mieux louer? Euſtathe ne laiſſe pas de dire qu'il ſe peut faire qu'il y eût alors à Taphos un Roi, ami d'Ulyſſe, qui s'appelloit Mentès. Cela peut être, mais nous aimons mieux nous en tenir à la tradition, qui eſt honorable à l'amitié.

MENTÉSA, *Menteſa*, (*a*) nom commun à deux villes d'Eſpagne ; l'une que Ptolémée place chez les Orétains, & dont les habitans étoient nommés *Menteſani Oretani* ; l'autre chez les Baſtétains ou Baſtules. L'itinéraire d'Antonin appelle cette dernière Mentéſa Baſtia, & on donnoit aux habitans le nom de *Menteſani Baſtuli*. Pline connoît auſſi cette diſtinction, car il dit : *Menteſani qui & Oretani, Menteſani qui & Baſtuli.*

On trouve, ce ſemble, des traces de ces deux villes, dans le dixième Concile de Tolede ; ſçavoir, pour la première dans la ſouſcription de Daniel, qualifié *Diaconus Marcelli epiſcopi eccleſiæ Uritanæ*, & pour la ſeconde dans la ſouſcription de Maritanus, qui ſe dit *Abbas Valdefredi epiſcopi eccleſiæ Menteſanæ*. On croit que la Mentéſa des Orétains eſt aujourd'hui la Guardia, village au Sud-eſt de Jaen dans l'Andalouſie.

MENTÉSAINS, *Menteſani*, peuple d'Eſpagne. *Voyez* Mentéſa.

MENTHE, *Menthe*, (*b*) Nymphe des enfers, que Proſerpine changea en une plante qui porte encore ſon nom, & que les Grecs appellent Hédioſmos à cauſe de ſa bonne odeur. Cela veut dire apparemment que cette Reine, n'ayant pu ſouffrir une rivale qui partageoit le cœur de ſon mari, la fit périr. La reſſemblance des noms fit inventer la Métamorphoſe à ceux qui écrivirent l'hiſtoire de cette Cour.

Selon Appien, le malheur de l'infortunée Menthe doit être attribué à Cérès. Cette Déeſſe en colère, à ce que rapporte ce Poëte, la foula aux pieds, & & les Dieux touchés de compaſſion, la métamorphoſerent en cette eſpece de plante dont nous venons de parler. Mais, le premier récit paroît avoir été le plus généralement ſuivi ; car, il eſt conſtant, ſi l'on en croit Ovide & le Scholiaſte de Nicandre, que la mort de Men-

(*a*) Ptolem. L. II. c. 6. Plin. Tom. I. pag. 137, 140, 143.

(*b*) Ovid. Metam. L. X. c. 11. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 96. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 155, 156.

the fut l'ouvrage de la jalouſe Proſerpine.

MENTISSA, *Mentiſſa*, (*a*) ville d'Eſpagne, ſelon Tite-Live. Ce devoit être l'une des deux villes que d'autres nomment Mentéſa. *Voyez* Mentéſa.

MENTOR, *Mentor*, (*b*) Μέντωρ, Prince qui fut pere d'Imbrius, un des capitaines Troyens que tua Teucer, fils de Télamon.

MENTOR, *Mentor*, Μέντωρ, (*c*) un des plus fideles amis d'Ulyſſe & celui à qui, en s'embarquant pour Troie, il avoit confié le ſoin de toute ſa maiſon, afin qu'il la conduiſît ſous les ordres du bon Laërte.

Homere, dans le ſecond livre de ſon Odyſſée, fait parler Mentor en des termes qui montrent une grande ſageſſe. » Écoutez-moi, peuples d'Ithaque. » Qui eſt le Roi qui déſormais » voudra être modéré, clément & juſte? Qui eſt celui » au contraire qui ne ſera pas » dur, emporté, violent, & » qui ne s'abandonnera pas à » toute ſorte d'injuſtices, » lorſque nous voyons que parmi tant de peuples qui étoient » ſoumis au divin Ulyſſe, & » qui ont toujours trouvé en » lui un pere plein de douceur, » il n'y a pas un ſeul homme » qui ſe ſouvienne de lui, & » qui n'ait oublié ſes bienfaits? » Je n'en veux point ici aux » fiers Pourſuivans qui commettent dans ce palais toute ſorte de violences par » la corruption & la dépravation de leur eſprit; car, c'eſt » au péril de leur tête qu'ils » diſſipent les biens d'Ulyſſe, » quoiqu'ils eſperent qu'ils ne » le verront jamais de retour. » Mais, je ſuis véritablement » indigné contre ſon peuple, » de voir que vous vous teniez » tous dans un honteux ſilence, » & que vous n'avez pas le » courage de vous oppoſer, » au moins par vos paroles, » aux injuſtices de ſes ennemis, » quoique vous ſoyez en fort » grand nombre, & qu'ils ſoient » bien moins forts que vous. »

Ce diſcours de Mentor eſt très-fort & très-digne d'un homme plein d'affection pour ſon maître. Si les ſujets n'ont pas plus d'amour & d'attachement pour un bon Roi que pour un méchant, quel eſt le Prince qui voudra être clément & juſte? Ces méchans ſujets ne méritent pas de bons Rois. Mais, c'eſt parler en homme; car, rien ne peut diſpenſer les Rois de la juſtice qu'ils doivent à leurs peuples, ni les peuples de l'amour, de la fidélité & du reſpect qu'ils doivent à leurs Rois.

Dans le même livre, Minerve prenant la figure & la voix de Mentor, s'approche de Télémaque, & lui adreſſant la parole: » Télémaque, lui dit-

(*a*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 17.
(*b*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 170, 171.
(*c*) Homer. Odyſſ. L. II. v. 224. *& ſuiv.*

» elle, déſormais vous ne manquerez ni de valeur ni de prudence, au moins ſi la valeur & le courage d'Ulyſſe ont coulé dans vos veines avec ſon ſang; & comme il étoit homme qui effectuoit toujours, non ſeulement tout ce qu'il avoit entrepris, mais auſſi tout ce qu'il avoit dit une fois, vous ferez de même; votre voyage ne ſera pas un vain projet, vous l'exécuterez. Mais, ſi vous n'étiez pas fils d'Ulyſſe & de Pénélope, je n'oſerois me flatter que vous vinſſiez à bout de vos deſſeins. Il eſt vrai qu'aujourd'hui peu d'enfans reſſemblent à leurs peres; la plupart dégénerent de leur vertu, & il y en a très-peu qui les ſurpaſſent. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, vous marquez de la valeur & de la prudence, & la ſageſſe d'Ulyſſe ſe fait déjà remarquer en vous; on peut donc eſpérer que vous accomplirez ce que vous avez réſolu. Laiſſez-là les complots & les machinations de ces Princes inſenſés. Ils n'ont ni prudence ni juſtice, & ils ne voyent pas la mort qui par l'ordre de leur noire deſtinée eſt déjà près d'eux, & va les emporter tous dans un même jour. Le voyage que vous méditez, ne ſera pas long-tems différé, tel eſt le ſecours que vous trouverez en moi qui ſuis l'ancien ami de votre pere; je vous équiperai un navire & je vous accompagnerai. Retournez donc dans votre palais; vivez avec les Princes à votre ordinaire, & préparez cependant les proviſions dont vous avez beſoin. Rempliſſez-en des vaiſſeaux bien conditionnés; mettez le vin dans les urnes; & la farine, qui fait la force des hommes, mettez-la dans de bonnes peaux; & moi j'aurai ſoin de vous choiſir parmi vos ſujets, des compagnons qui vous ſuivront volontairement. Il y a dans le port d'Ithaque aſſez de vaiſſeaux, tant vieux que nouvellement conſtruits, je choiſirai le meilleur, & après l'avoir équipé, nous nous embarquerons enſemble. «

Ce Mentor étoit un des amis d'Homere, qui l'a placé ici par reconnoiſſance, parce qu'étant abordé à Ithaque à ſon retour d'Eſpagne, & ſe trouvant fort incommodé d'une fluxion ſur les yeux, qui l'empêcha de continuer ſon voyage, il fut reçu chez ce Mentor, qui eut de lui tous les ſoins imaginables.

MENTOR, *Mentor*, (*a*) Μέντωρ, ſurnommé le Rhodien, parce qu'il étoit de l'iſle de Rhodes. L'an 351 avant Jeſus-Chriſt, les Rhodiens s'étant

(*a*) Diod. Sicul. pag. 532. *& ſeq.* Q. Curt. L. III. c. 13. Plut. Tom. I. pag. 583. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. p. 434. *& ſuiv.*

révoltés contre les Perſes ; Mentor amena d'Égypte au ſecours de Tennès, roi de Sidon, un corps de quatre mille Grecs; & tombant ſur les Satrapes d'Artaxerxe Ochus, il les battit & les pouſſa hors de la Phénicie.

Cependant, le roi de Perſe, partant de Babylone avec ſon armée, s'avançoit vers la Phénicie. Mentor, qu'on avoit mis à la tête des Sidoniens, qui ſçavoit de quelles forces le Roi de Perſe ſe faiſoit ſuivre, & qui ne croyoit point tous les rebelles de la Phénicie joints enſemble capables de leur réſiſter, jugea à propos de faire ſa paix particuliere avec un tel ennemi. Il envoya à l'inſçu des Sidoniens le plus fidele de ſes ſerviteurs nommé Theſſalion, au-devant d'Artaxerxe Ochus. Il lui fit offrir non ſeulement de lui livrer Sidon, mais encore de l'accompagner dans la guerre qu'il ſe propoſoit de porter en Égypte, ajoutant qu'il lui ſeroit utile, comme ſçachant parfaitement la diſpoſition du terrein de ce païs-là, auſſibien que le tems des accroiſſemens & des décroiſſemens du Nil. Le Roi, ayant écouté tout le détail que lui fit Theſſalion, en fut extrêmement ſatisfait, & lui promit, non-ſeulement d'oublier la révolte de ſon maître, mais encore de lui faire des préſens proportionnés aux ſervices qu'il recevroit de lui. Theſſalion, retournant à Sidon, rendit compte à Mentor du ſuccès de ſa députation. Mais, on tint la choſe ſecrete à l'égard des Sidoniens. Mentor voulut pourtant engager Tennès dans la même trahiſon ; ou ſelon d'autres, Tennès avoit formé lui-même en particulier la même réſolution que Mentor, & la lui avoit communiquée. Quoi qu'il en ſoit, de concert ils livrerent la place à Artaxerxe Ochus.

Peu de tems après, ce Prince voulant porter la guerre en Egypte, donna le commandement d'une partie de ſes troupes à Mentor & à Bagoas. Ce dernier étoit le confident du Roi, mais d'ailleurs homme ſans mœurs & capable de toute ſorte de crimes. Mentor ſe rendit d'abord maître de Bubaſte & de pluſieurs autres villes d'Égypte par un ſeul & même expédient. Comme ces villes étoient gardées par des Grecs & des Egyptiens, il fit répandre le bruit que le roi Artaxerxe Ochus avoit réſolu de traiter avec beaucoup d'humanité & de douceur toutes les villes qui reviendroient d'elles-mêmes à ſon obéiſſance, & qu'il préparoit à toutes celles qu'il ne pourroit réduire que par la force, un traitement ſemblable à celui qu'on avoit fait éprouver aux Sidoniens. En même-tems, il fit donner un ordre ſecret aux gardes du camp, d'en laiſſer échapper tous ceux qui tenteroient d'en ſortir. Par cet expédient, les priſonniers de guerre faits en Egypte par les Perſes, ſe répandirent bientôt dans tout le royaume, & y

publierent la réſolution du Roi telle qu'ils l'avoient ouï conter. Cette nouvelle, ſemée dans toutes les villes, y mit la diſſention entre les habitans naturels & les ſoudoyés étrangers, qui compoſoient enſemble la garniſon; car, les uns & les autres vouloient être les premiers à livrer la ville à l'ennemi; & ils préféroient à leur fortune préſente les eſpérances ou les idées qu'ils ſe formoient de ſa libéralité. Cette illuſion eut ſon premier effet à Bubaſte, dès que Mentor & Bagoas l'eurent inveſtie. Les Égyptiens, à l'inſçu des Grecs, envoyerent un député à Bagoas, par lequel ils offroient de ſe rendre à lui, ſi on leur promettoit la ſûreté de leurs perſonnes & de leurs biens. Les Grecs ayant appris le fait ſuivirent le député de près; & l'ayant atteint, ils lui arracherent par des menaces le ſecret de ſa commiſſion. Offenſés de ce procédé des Égyptiens, ils ſe jetterent ſur eux pour s'en venger. Après en avoir tué quelques-uns, & bleſſé d'autres, ils réduiſirent tout le reſte à ſe réfugier dans un même quartier de la ville. Auſſitôt ces malheureux, faiſant ſçavoir à Bagoas ce qui venoit de ſe paſſer, l'inviterent à ſe ſervir d'eux ſur le champ pour l'aider à prendre Bubaſte. Les Grecs de leur côté ayant fait avertir Mentor, celui-ci leur conſeilla de charger les Barbares, dès que Bagoas ſeroit entré. En exécution de cet ordre, dès que Bagoas eut mis le pied dans la ville ſans la participation des Grecs, ceux-ci fermerent leurs portes ſur lui, & ſe jettant ſur ceux qui venoient d'entrer à ſa ſuite, ils les tuerent tous, & prirent vivant Bagoas lui-même. Le Perſe, voyant que ſon ſalut dépendoit uniquement de Mentor, lui demanda la vie, & lui jura de ne plus rien entreprendre, ſans le lui avoir communiqué. Là-deſſus Mentor conſeilla aux Grecs de relâcher Bagoas, mais d'employer le miniſtere de lui Mentor pour ſe rendre au Roi; ce qui lui donna tout l'honneur & tout l'avantage de cette expédition. De plus, après avoir ſauvé Bagoas du péril où il s'étoit jetté, il fit avec lui une liaiſon d'amitié & de communication intime, accompagnée même de ſermens réciproques, à laquelle il fut fidele juſqu'à la mort. Il arriva même delà que s'entendant & ſe concertant dans toutes les affaires qui étoient portées devant le Roi, ils eurent plus de crédit auprès de lui qu'aucun de ſes amis, ſans en excepter les perſonnes mêmes de ſon ſang.

L'année ſuivante, Artaxerxe Ochus conſidérant que Mentor lui avoit rendu des ſervices eſſentiels dans la guerre d'Égypte, lui accorda le premier rang entre ſes amis; & voulant le diſtinguer encore par d'autres marques de ſa reconnoiſſance, il lui donna cent talens d'argent, qu'il accompagna d'ameublemens précieux. Il le nomma en-

ſuite Satrape de toutes les côtes de l'Aſie, & de plus Commandant général & abſolu de toutes les guerres qu'il s'agiroit de faire contre les rebelles. Mais, comme Mentor étoit en liaiſon intime avec Artabaſe & Memnon, ci-devant rebelles au Roi, & qui étoit hors de l'Aſie, & réfugiés auprès de Philippe, il intercéda pour eux & obtint du Roi le pardon de leur révolte. Auſſitôt il les fit venir l'un & l'autre avec toute leur famille. Artabaſe avoit onze fils & dix filles, nés de ſon mariage avec la ſœur de Mentor & de Memnon tous deux freres. Mentor, charmé d'une ſi nombreuſe famille, avança tous ſes neveux, & leur procura les plus hauts grades militaires. Lui même entreprit pour lors une expédition contre Hermias, tyran d'Atarne qui avoit quitté le parti du Roi, & qui tenoit en ſon pouvoir pluſieurs villes ou forteresſes. Lui ayant fait eſpérer d'obtenir ſa grace, s'il ſe réconcilioit avec le Roi, il l'engagea inſenſiblement à un rendez-vous où il ſe ſaiſit de ſa perſonne. Lui ayant enlevé ſon anneau, il fit répandre en différentes villes de fauſſes lettres, dans leſquelles il faiſoit dire à Hermias qu'il étoit rentré dans les bonnes graces du Roi par l'entremiſe de Mentor; & ſcellant ces lettres de l'anneau de ſon priſonnier, Mentor s'aſſuroit de ces mêmes villes par des gens qui étoient à lui. Les citoyens mêmes, trompés par cet anneau, ou qui peut-être ne demandoient pas mieux que de rentrer ſous la domination du Roi, ouvrirent tous avec plaiſir leurs villes & leurs forteresſes à ſes députés. Mentor, ayant fait rendre ainſi au Roi par adreſſe & ſans répandre de ſang, bien des places conſidérables, entra bien avant dans les bonnes graces de ſon maître, & s'acquit à la Cour la réputation d'un Commandant zélé & intelligent. Il ramena même à l'obéiſſance beaucoup d'autres Gouverneurs infideles, les uns par des attaques de ſurpriſe, & les autres à force ouverte.

MENTOR, *Mentor*, (*a*) Μέντωρ, habile graveur, dont parle Cicéron dans une de ſes Oraiſons contre Verrès. Pluſieurs autres Auteurs en font auſſi mention.

MÉNULAS, *Menulas*, (*b*) étoit de la ville d'Anagnia en Italie, ſelon Cicéron.

MÉNYLLUS, *Menyllus*, (*c*) Μένυλλος, fut chargé du commandement de la garniſon qu'Antipater mit dans Muhychie, au grand mécontentement des Athéniens. Mais, ils n'eurent cependant qu'à ſe louer de la conduite de Ményllus. Comme c'étoit un fort honnête homme, & un des amis particuliers de Pho-

(*a*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 34. Juven. Satyr. 8. v. 104.
(*b*) Cicer. pro domo ſua ad pontif. c. 63.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 754, 755. Roll. Hiſt. Rom. T. IV. p. 35, 36, 59.

cion, il eut ſoin d'empêcher que cette garniſon ne fît aucun mal aux habitans. Auſſitôt après la mort d'Antipater, & avant même que la nouvelle en fût parvenue à Athènes, Caſſandre envoya Nicanor pour ſuccéder à Ményllus.

On dit que Ményllus envoya un jour à Phocion un préſent conſidérable, c'étoit une groſſe ſomme d'argent; mais, Phocion répondit que Ményllus n'étoit pas plus grand Seigneur qu'Alexandre, & que lui Phocion n'avoit pas alors un prétexte plus ſpécieux pour recevoir ſon préſent, que celui qu'il avoit quand il refuſa celui de ce Prince. Ményllus le pria que, s'il ne vouloit pas le recevoir pour lui, il le reçût au moins pour ſon fils Phocus. Mais, Phocion lui dit: » Si Phocus change de » manière de vivre, & qu'il » veuille être ſage, le bien de » ſon pere lui ſuffira; au lieu » que, s'il continue d'être ce » qu'il eſt, il n'auroit pas aſſez » de toutes les richeſſes du » monde.

MÉON, *Mæon*, Μαίων, (*a*) roi des Phrygiens, ſelon Diodore de Sicile. Il avoit auſſi regné ſur la Lydie. Ce Prince épouſa une femme, nommée Dindyme, de laquelle il eut une fille qui fut appellée Cybele.

Ce Méon, que Xanthus, dans Dénys d'Halicarnaſſe, appelle Manès, a été vraiſemblablement le premier Roi de Lydie, auſſi dit-on qu'il étoit fils de Jupiter; car, dans le ſtyle des anciens Auteurs, le commencement des tems hiſtoriques de chaque nation eſt décrit comme le commencement du genre humain, & lorſque la ſucceſſion des Rois n'eſt plus connue, ils font habiter la terre par les Dieux, de quelqu'un deſquels le premier Roi deſcend toujours. Ce Méon ou Manès donna ſon nom aux Méoniens. *Voyez* Lydie & Manès.

MÉON, *Mæon*, Μαίων, (*b*) Capitaine Latin, fut bleſſé d'un coup de javelot par Énée. Le javelot pénetre à la fois ſon bouclier d'airain, ſa cuiraſſe, & ſa poitrine. Le dard enſanglanté conſerve même aſſez de force pour percer le bras de ſon frere Alcanor, qui s'étoit avancé pour le ſoutenir dans ſa chûte. Alcanor ne peut plus faire aucun uſage de ſon bras, privé de mouvement & de vie. Numitor, autre frere de Méon, retire le dard, & le lance contre Énée; mais, le coup ne peut l'atteindre.

MÉON, *Mæon*, Μαίων, (*c*) Capitaine Thébain, fils d'Hémon. Un jour, les Thébains, voulant dreſſer des embûches à Tydée l'Étolien, lorſqu'il s'en retourneroit de Thebes dans ſon

(*a*) Diod. Sicul. pag. 134. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 409, 410. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. 231.

(*b*) Virg. Æneid. L. X. v. 335. *& ſeq.*

(*c*) Homer. Iliad. L. IV. v. 391. *& ſeq.*

païs, envoyerent ſur ſon chemin cinquante ſoldats ſous la conduite de Méon & de Lycophon. Tous ces gens armés ſe jettent ſur lui; il ſe défend avec courage, & leur fait porter la peine que méritoit leur trahiſon. Il donna la vie au ſeul fils d'Hémon pour obéir au ſigne que les Dieux lui firent paroître en ce moment; & il le renvoya porter ſeul à Thèbes la nouvelle de leur défaite.

MÉONES, *Mæones*, (*a*) peuple que Pline place ſur le bord du Palus Méotide, vers l'embouchure du Tanaïs.

MÉONIDES, *Mæonides*, ſurnom donné aux Muſes, parce qu'on croyoit que la Méonie étoit la patrie d'Homere, le plus célebre favori des Muſes. C'eſt delà auſſi qu'Homere lui-même eſt ſurnommé Méonide, ou Méonius.

MÉONIE, *Mæonia*, (*b*) Μαιονία, Μυονία, contrée de l'Aſie mineure. C'eſt la même que l'on a appellée enſuite Lydie. Le nom de Méonie avoit fait donner aux habitans celui de Méoniens. On trouve dans les Auteurs des traces de cette ancienne dénomination. Silius Italicus appelle *Mæonia gens*, les Lydiens établis dans l'Étrurie. Pline dit que Sipylum, qui ſe nommoit auparavant Tantalis, & dont il ne reſtoit plus de veſtiges de ſon tems, avoit été la capitale de la Méonie. *Voyez* Lydie.

MÉONIE, *Mæonia*, (*c*) Μαιονία, Μυονία, ville de l'Aſie mineure dans la Méonie, avec laquelle il ne faut pas la confondre. Elle étoit ſituée, ſuivant Pline, au pied du mont Tmolus, mais du côté oppoſé à celui où étoit Sardes. La Notice d'Hiérocles & celle de Léon le Sage placent Μυονία, la ville de Méonie, dans la Lydie. Une autre Notice, au lieu de Μυονία, lit Μαιονία.

MÉONIENS, *Mæonii*, *Meones*, Μαίονες, Μάονες, les habitans de la Méonie, ainſi que de la ville de ce nom. *Voyez* Méoniens.

MÉONIUS, *Mæonius*, ſurnom de Bacchus, pris du culte qu'on lui rendoit dans la Méonie.

MÉONIUS, *Mæonius*, (*d*) ſurnom donné à Homere; il étoit pris, ou de Méon ſon pere, ou de la Lydie ſa patrie, qui fut appellée auſſi Méonie.

MÉONIUS, *Mæonius*, (*e*) neveu d'Odénat. Dans une partie de chaſſe, Méonius, par une vivacité peu meſurée, tira le premier ſur la bête, & malgré la défenſe d'Odénat, il répéta juſqu'à deux & trois fois ce manque de reſpect. Odénat irrité lui fit ôter ſon cheval, ce qui étoit un grand affront parmi ces nations; & Méonius s'étant

(*a*) Plin. Tom. I. p. 307.
(*b*) Plin. Tom. I. pag. 279. Strab. p. 550, 586. Homer. Iliad. L. XVIII. v. 291.
(*c*) Plin. Tom. I. pag. 277.
(*d*) Horat. L. I. Ode. 5. v. 2.
(*e*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 466, 467. Tom. VI. pag. 32.

emporté jusqu'à le menacer, s'attira enfin un traitement rigoureux, & fut mis dans les chaînes. Il résolut de se venger; mais, pour y réussir, il dissimula sa colere, il recourut humblement à Hérode, fils d'Odénat, & le pria de lui obtenir sa grace. Il ne se vit pas plutôt en liberté, qu'il trama une conspiration contre son oncle & contre son libérateur. Profitant donc de l'occasion d'une fête qu'Odénat donnoit pour célébrer le jour de sa naissance, il l'attaqua au milieu de la joie du repas & de la bonne chere, & le tua avec son fils. Cette scene tragique se passa à Emese, & elle est placée par M. de Tillemont sous l'an de Jesus-Christ 267.

L'Ambition s'étoit apparemment mêlée dans le cœur de Méonius avec la vengeance. Odénat avoit été déclaré Auguste par Gallien; & Hérode son fils jouissoit des mêmes honneurs. Leur meurtrier les usurpa, & il se fit proclamer Empereur. Mais, il étoit bien incapable de remplacer Odénat. Sa vie voluptueuse & noyée dans la débauche le fit mépriser; & au bout de très-peu de tems, il fut tué par les soldats qui l'avoient élu. Zénobie recueillit tout le fruit du crime de Méonius.

MÉONUS, *Mæonus*, fleuve de l'Asie mineure, dans la Lydie, selon Étienne de Byzance.

MÉOTES, *Mæotæ*, Μαιῶται, (*a*) peuples Scythes, qui habitoient vers les bords du Palus Méotides. Hérodote les appelle Méétéens; & Pomponius Méla, Méotices.

Quoique ces peuples s'appliquassent à cultiver la terre, ils n'étoient pas moins belliqueux que les Nomades. Ils étoient divisés en plusieurs nations; celles qui étoient le plus près du Tanaïs, étoient les plus féroces; celles qui avoient leurs demeures dans le voisinage du Bosphore, étoient beaucoup mieux policées.

Entre les Méotes, Strabon compte les Sindes, les Dandariens, les Toréates, les Agres, les Arriques, les Tarpetes, les Obidiacenes, les Sitacenes, les Dosques, & plusieurs autres, comme les Aspungitanes ou Aspurgianes qui habitoient à une distance de cinq cens stades entre la Phanagorie & la Gorgippie. Le Roi Polémon voulut tendre des pieges à ces peuples, sous prétexte de faire amitié avec eux; mais, la ruse fut découverte, & ce Prince tomba vivant entre les mains des Méotes qui le firent mourir.

De tous les Méotes d'Asie, les uns obéirent à ceux qui avoient l'entrepôt du Tanaïs; les autres, aux rois du Bosphore; quelquefois même ils

(*a*) Strab. p. 492. *& seq.* Plin. Tom. I. pag. 218. Herod. L. IV. c. 123. Pomp. Mel. pag. 92.

furent assujettis les uns aux autres.

MÉOTICES, *Mæotici. Voyez* Méotes.

MÉOTIDE [le Palus], (*a*) *Palus Mæotis*, Λίμνη Μαιῶτις, grand lac, ou marais, ou golfe, ou mer, entre l'Europe & l'Asie, au nord du Pont-Euxin. Le Palus Méotide communique au Pont-Euxin, par le moyen d'une embouchure, appellée le Bosphore Cimmérien.

Les Anciens lui ont donné tantôt le nom de lac, tantôt celui de marais. Pline & Pomponius Méla se servent indifféremment des mots *lacus* & *palus* pour désigner cette mer. En effet, on pourroit ne la considérer que comme un grand marais, à cause du peu d'eau qu'on y trouve en plusieurs endroits. Lucain dit :

Pigra palus Scythici patiens Mæotica plaustri.

Les Grecs, comme Strabon, le périple de Scylax, & Ptolémée, désignent cette mer par le mot Λίμνη, qui répond à celui de marais.

Depuis l'isthme, qui joint la Chersonnèse Taurique au continent, jusqu'à l'embouchure du Tanaïs, le Palus Méotide s'étend du sud-oueſt au nord-est. Strabon lui donne neuf mille stades de circonférence, & le périple de Scylax prétend que sa grandeur répond à la moitié de celle du Pont Euxin ; mais, il leur étoit très-difficile de marquer au juste l'étendue d'un endroit peu connu, & habité par des nations barbares, puisqu'aujourd'hui même tous les Géographes ne sont pas encore d'accord sur la vér table grandeur du Palus Méotide. Les peuples, qui habitoient sur ses bords, étoient appellés anciennement *Mæotæ*, *Maotici*, *Mæotidæ*.

Pline assure que de son tems les Scythes appelloient le Palus Méotide, Témérinda, c'est-à-dire, mere de la mer. C'est l'épithete que lui a donnée Denys d'Alexandrie ; & cela est fondé sur ce que son fond est beaucoup plus haut que celui du Pont Euxin, où il est certain qu'il se dégorge. On l'appelle aussi quelquefois mer blanche. Aristote assure que de son tems, on n'y pouvoit plus conduire d'aussi grands vaisseaux que ceux qu'on y conduisoit soixante ans auparavant, ce qui montre que le Tanaïs & les autres fleuves y voiturent beaucoup de limon, dont il est assez probable qu'ont été formés les islots qui sont à son détroit, & entre lesquels le Palus Méotide se décharge par plusieurs petits détroits, que Constantin Porphyrogénete appelle

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 215, 217, 253, 300, 306. *& seq.* Pomp. Mel. pag. 16, 17, 89. *& seq.* Lucan. L. II. v. 641. Strab. pag. 52, 106, 107, 125. *& seq.* Herod. L. I. c. 104. L. IV. c. 3, 45, 86, 100, 120. Just. L. II. c. 1. Ptolem. L. V. c. 9. Quint. Curt. L. VI. c. 4. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 32.

des rivieres. Ce limon eſt peut-être auſſi ce qui a beaucoup diminué la grandeur du Palus Méotide; car, Hérodote qui connoiſſoit parfaitement ce païs-là, aſſure qu'il n'étoit pas moins grand que le Pont Euxin, ce qu'on ne trouveroit pas préſentement.

Selon Maxime de Tyr, le Palus Méotide étoit adoré comme un Dieu par les Maſſagetes.

Aujourd'hui, le Palus Méotide, qui a conſervé ſon ancien nom, & qu'on appelle auſſi la mer de Zabache, eſt habité au nord par les petits Tartares, à l'orient & au midi, en partie par les Circaſſiens, & à l'occident méridional par les Tartares Crimées.

MÉPHAATH, *Mephaath*, Μαιφααθ, (*a*) ville de Paleſtine dans la tribu de Ruben. Elle fut cédée aux Lévites de la famille de Mérari. Euſebe dit que de ſon tems les Romains y entretenoient une garniſon pour la ſûreté du païs.

MÉPHITIS, *Mephitis*, (*b*) Déeſſe adorée dans le paganiſme, avoit l'intendance des cloaques, des lieux infectés par toutes ſortes de puanteurs, d'où elle avoit pris ſon nom; car, Méphitis, en Grec & en Latin, veut dire infection, corruption, puanteur. Cette Déeſſe eſt, ſelon quelques-uns, la même que Junon, qui eſt la Déeſſe de l'air. Leur raiſon eſt que toutes les mauvaiſes odeurs viennent de la corruption de l'air; de ſorte que l'air étant dans une bonne diſpoſition, il n'y a aucune infection à craindre.

Tacite dit que dans l'embraſement général de toutes les maiſons de Crémone, tant profanes que ſacrées, le ſeul temple de Méphitis reſta ſain & ſauf, défendu ou par ſa ſituation, ou par la Divinité à laquelle il étoit conſacré.

MER, *Mare*, Θάλασσα, Θάλαττα, terme qui ſignifie ordinairement ce vaſte amas d'eau qui environne toute la terre, & qui s'appelle plus proprement Océan.

Les Grecs nous ont donné le mot Océan, Ὠκεανὸς, formé d'ὠκέως, *citò*, vîte, rapidement, & de ναίω, *fluo*, je coule. C'eſt chez eux un ſubſtantif. Homere l'emploie néanmoins auſſi comme adjectif. Nous diſons de même l'Océan ſubſtantif, & la Mer Océane adjectif; mais, cette derniere expreſſion eſt peu uſitée.

Le nom de Mer eſt un mot dont on ſe ſert auſſi pour exprimer une diviſion ou une portion particuliere de l'Océan, qui prend ſon nom des contrées qu'elle borde, ou d'autres circonſtances. Ainſi l'on dit la Mer d'Irlande, la Mer Méditerranée, la Mer Baltique, la Mer Rouge, &c.

Juſqu'au tems de l'empereur Juſtinien, la Mer étoit commu-

(*a*) Joſu. c. 13. v. 18 c. 21. v. 36.
(*b*) Virg. Æneid. L. VII. v. 84. Tacit. Hiſt. L. III. c. 33. Myth. par M. l'Abbé Ban. Tom. V. pag. 338.

ne & libre à tous les hommes ; c'eſt pour cela que les loix Romaines permettoient d'agir contre toute perſonne qui en troubleroit une autre dans la navigation libre, ou qui gêneroit la pêche de la Mer.

L'empereur Léon, dans ſa cinquante-ſixieme Novelle, a été le premier qui ait accordé aux perſonnes qui étoient en poſſeſſion des terres, le privilege de pêcher devant leurs territoires reſpectifs excluſivement aux autres. Il donna même une commiſſion particuliere à certaines perſonnes pour partager entr'elles le Boſphore de Thrace. Depuis ce tems, les Princes ſouverains ont tâché de s'approprier la Mer, & d'en défendre l'uſage public. La république de Veniſe prétend ſi fort être la maîtreſſe dans ſon golfe, qu'il y a tous les ans des épouſailles formelles entre le Doge & la Mer Adriatique.

Dans ces derniers tems, les Anglois ont prétendu particuliérement à l'empire de la Mer dans le canal de la Manche, & même à celui de toutes les Mers qui environnent les trois royaumes d'Angleterre, d'Écoſſe & d'Irlande ; & cela, juſqu'aux côtes ou aux rivages des États voiſins. C'eſt en conſéquence de cette prétention que les enfans, nés ſur les Mers de leurs dépendances, ſont déclarés natifs d'Angleterre, comme s'ils étoient nés dans cette iſle même. Grotius & Selden ont diſputé fortement ſur cette prétention dans des ouvrages qui ont pour titre, *Mare liberum*, la Mer libre, & *Mare clauſum*, la Mer intérieure. Aujourd'hui toutes les Puiſſances maritimes de l'Europe paroiſſent vouloir ſe réunir pour dépouiller entiérement les Anglois d'un droit dont ſans doute on a eu tort de les laiſſer jouir ſi long-tems.

Les Hébreux donnent le nom de Mer à tous les grands amas d'eaux, aux grands lacs, aux étangs. Ainſi, la Mer de Galilée ou de Tibériade, ou de Cinéreth, n'eſt autre que lac de Génézareth ou de Tibériade, dans la Galilée. La Mer morte, la Mer du déſert, la Mer d'Orient, la Mer de Sodome, la Mer du Sel ou la Mer Salée, la Mer Aſphaltite ou du Bitume, n'eſt autre que le lac Aſphaltite, ou le lac de Sodome. La Mer de Séméchon eſt le lac de même nom. La Mer de Jaſer eſt le lac qui étoit auprès de la ville de Jaſer, au-delà du Jourdain. La mer de Suph eſt la Mer Rouge. La Mer Occidentale ou la grande Mer, ou la mer de derriere, eſt la Mer Méditerranée. On donna même le nom de Mer à un très-grand baſſin de bronze, que Salomon fit faire dans le temple pour la commodité des Prêtres, qui y lavoient les pieds & les inteſtins des victimes, & les inſtrumens dont ils ſe ſervoient dans les ſacrifices.

La grande Mer, la Mer d'Occident, la Mer de derriere, la Mer des Philiſtins, déſignent ordinairement

la Mer Méditerranée, qui étoit à l'occident de la terre promiſe, & qui étoit conſidérée comme derriere un homme qui auroit regardé le ſoleil levant, ayant la gauche au ſeptentrion, & la droite au midi ; car, c'eſt ainſi que les Hébreux déſignent la ſituation des lieux qui ſont à la droite, à la gauche, devant ou derriere. La Mer ſe met ſouvent pour l'occident, comme la droite pour le midi. C'eſt ſur la Méditerranée que s'embarqua Jonas ; & c'eſt ſur cette Mer que l'on mettoit les bois que l'on coupoit au mont Liban, & qui étoient amenés à Joppé, pour le bâtiment du temple.

Les Arabes & les Orientaux en général donnent auſſi ordinairement le nom de Mer aux grands fleuves, comme le Nil, l'Euphrate, le Tigre & autres, qui, par leur grandeur & par l'étendue de leur débordement, paroiſſent comme de petites Mers, ou de grands lacs. Il eſt important d'en donner des preuves, parce qu'il y a pluſieurs paſſages de l'Écriture dont ſans cela l'explication paroît preſque impoſſible. Iſaïe dit : (a) *Le Seigneur déſolera la langue de la Mer d'Egypte ; il élevera ſa main ſur ce fleuve par la force de ſon eſprit*, ou par le vent impétueux & deſſéchant qu'il fera lever, *pour deſſécher ſes ſept bras, enſorte qu'on les paſſe à pied ſec.* Tout ceci ne doit s'entendre que du Delta, qui eſt comme la langue du Nil, nommé ici la Mer d'Egypte. On ſçait que ſur les côtes de la Méditerranée, du côté qu'elle arroſe l'Egypte, il n'y a ni langue de terre, ni langue de Mer, & d'ailleurs toute la deſcription du Prophete déſigne le Nil & ſes ſept bras.

Le même Prophete déſigne encore le Nil ſous le nom de Mer dans cet endroit : (b) *Malheur à la terre qui fait retentir les aîles de ſes cymbales*, ou de ſes ſiſtres, *& qui eſt au-delà des fleuves de Chus.* Il nomme ici la Mer Rouge les fleuves de Chus, parce que le peuple de Chus habitoit ſur le bord oriental de cette Mer. *Ce peuple*, ajoute Iſaïe, *qui envoie ſes Ambaſſadeurs ſur la Mer, & les fait courir dans des vaiſſeaux de jonc.* Ici il marque le Nil ſous le nom de Mer. Les vaiſſeaux de jonc étoient propres à l'Egypte, comme le remarque Pline. Iſaïe continue, adreſſant ſa parole aux Ambaſſadeurs qui vont ſur le Nil dans des barques de jonc : *Allez en diligence, Ambaſſadeurs, vers cette nation diviſée & déchirée, vers ce peuple qui eſt le plus terrible de tous, vers cette nation qui ſe ſert de cordeaux & de meſures, qui eſt foulée aux pieds, dont la terre eſt ravagée par les inondations du fleuve.* Cette peinture ne peut convenir qu'à l'Egypte ; ce païs étoit alors déchiré par des diviſions domeſtiques ; l'Egypte eſt rongée & ravagée par les inondations du

(a) Iſai. c. 11. v. 15.

(b) C. 18. v. 1, 2.

Nil; c'eſt un païs de lignes & de meſures, parce que le limon qui ſe répand ſur ſes terres, en cache les bornes & les limites, & oblige d'employer ſouvent le cordeau pour la meſurer.

Le païs de Babylone, qui étoit arroſé par l'Euphrate, eſt appellé par le même Prophete, le déſert de la Mer, ou la Mer déſerte, ſoit à cauſe de l'état de ſolitude, où elle devoit être réduite, ſoit par ironie, ou par antiphraſe, parce qu'alors Babylone étoit une ville très-fréquentée & très-peuplée. Jérémie en parle de même. (a) *Babylone a été*, dit-il, *inondée de ſa Mer; les flots l'ont toute couverte.* Et un peu auparavant il avoit dit: Je deſſécherai ſa Mer, je tarirai ſes ſources. Ailleurs Iſaïe, (b) parlant du roi de Babylone, l'appelle *un Léviathan qui a ſa demeure dans la Mer.* Ezéchiel donne le même nom au roi d'Egypte, dont la demeure étoit ſur le Nil.

Daniel, parlant (c) d'Antiochus qui conduiſit ſon armée au-delà de l'Euphrate, & qui campa dans les campagnes de Méſopotamie, déclare qu'il campa à Padan entre les Mers, c'eſt-à-dire, entre l'Euphrate & le Tigre. Nahum dit de (d) la ville de Noammon, qui ſelon pluſieurs eſt la même que Thebes, ou Diſpolis, que la Mer eſt ſon tréſor, & que les eaux lui ſervent de rempart. Cette Mer & ces eaux ne ſont autre choſe que le Nil.

MER [la], *Mare*, (e) non-ſeulement avoit des Divinités, qui préſidoient à ſes eaux, mais elle étoit elle-même une grande Divinité, perſonnifiée ſous le nom d'Océan, auquel on faiſoit de fréquentes libations. Lorſque les Argonautes furent près de mettre à la voile, Jaſon ordonna un ſacrifice ſolemnel, & chacun s'empreſſa de répondre à ſes déſirs. On éleva un autel ſur le rivage, & après les oblations ordinaires, le Prêtre répandit deſſus de la fleur de farine, mêlée avec du miel & de l'huile, immola deux bœufs aux Dieux de la Mer, & les pria de leur être favorables pendant leur navigation. Ce culte étoit fondé ſur l'utilité qu'on en retiroit, ſur les merveilles qu'on remarquoit dans la Mer, l'incorruptibilité de ſes eaux, ſon flux & reflux, la variété & la grandeur des monſtres qu'elle enfante, tout cela produiſit l'adoration des Dieux qu'on ſuppoſoit gouverner cet élément.

Le ſacrifice, qu'on offroit à la Mer, c'eſt-à-dire, à l'Océan & à Neptune, pour reconnoître leur ſouverain pouvoir ſur les ondes, étoit, ſelon Homere, lorſqu'elle étoit agitée, d'un taureau noir, ainſi qu'à la tempête & au lac Averne, dit Feſtus. Lorſque la Mer étoit calme, on lui ſacrifioit, ſelon le même Poëte, un agneau & un

(a) Jerem. c. 51. v. 36, 42.
(b) Iſai. c. 27. v. 1.
(c) Dan. c. 11. v. 45.
(d) Nahum. c. 3. v. 8.
(e) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XII. pag. 43, 44.

porc. Cependant, Virgile dit que le taureau étoit la victime que l'on immoloit le plus communément aux Dieux de la Mer. On offroit auſſi quelquefois des chevaux en ſacrifice à la Mer, témoin Mithridate, qui, pour ſe la rendre favorable, y fit précipiter des chariots attelés à quatre chevaux.

Quand le ſacrifice ſe faiſoit ſur le bord de la Mer, l'uſage étoit de recevoir dans des pateres le ſang de la victime, qu'on y verſoit enſuite, en faiſant des prieres convenables. Si le ſacrifice ſe faiſoit à bord d'un vaiſſeau, on laiſſoit couler dans la Mer le ſang du taureau, comme l'obſerve Apollonius de Rhodes. Virgile ajoute à cette cérémonie, qu'on jettoit dans les flots les entrailles de la victime, en faiſant des libations de vin, & c'eſt auſſi, ſelon Tite-Live, ce que fit Scipion à ſon départ de Sicile pour l'Afrique.

Mais, dans le ſacrifice que Cyrène fait à l'Océan, au milieu du palais de Pénée, à la ſource de ce fleuve, elle verſe le vin à trois repriſes différentes ſur la flamme du feu qui brûloit ſur l'autel, ſuivant la fiction de Virgile. L'encens n'étoit pas non plus épargné dans ces ſortes de ſacrifices, toujours accompagnés de vœux & de prieres.

On offroit encore dans ces ſacrifices différentes ſortes de fruits. On voit ſur la colomne Trajanne une pyramide repréſentée ſur l'autel, devant lequel l'Empereur tenant une patere à la main, fait égorger un taureau à bord de ſon vaiſſeau. Cependant, Juſtin nous apprend qu'Alexandre le Grand au retour de ſes expéditions, voulant ſe rendre l'Océan favorable, ſe contenta de lui faire des libations, ſans autre ſacrifice; & au rapport de Thucydide, Alcibiade, Nicias & Lamachus, généraux de la flotte Athénienne, n'avoient auſſi fait en partant du port du Pirée, que de ſimples libations de vin à la Mer, dans des coupes d'or & d'argent, en chantant des cantiques.

MÉRA, *Mæra*, Μαιρὰ, (*a*) lieu du Péloponnèſe dans l'Arcadie, ſelon Pauſanias. De ſon tems, on en voyoit les ruines, à trente ſtades de Mantinée. » A trente ſtades de cette ville, » dit-il, ce ſont les ruines du » village de Méra, je ne ſçais » pourtant s'il eſt bien vrai que » Méra ait eu ſa ſépulture en » ce lieu; car, les Tégéates, » qui prétendent avoir chez eux » le tombeau de cette fille d'Atlas, me paroiſſent mieux fondés. Mais peut-être a-t-elle » eu une fille du même nom, » qui eſt venue s'établir chez » les Mantinéens. »

MÉRA, *Mæra*, Μαῖρα, (*b*)

(*a*) Pauſ. p. 476.
(*b*) Ovid. Metam. L. VII. c. 9. Pauſ. pag. 667. Homer. Odyſſ. L. XI. v. 325. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 73.

nom

nom d'une fille qui avoit été changée en chienne, ſelon Ovide. Cette métamorphoſe eſt le ſymbole de ſa rage, & de ſon déſeſpoir, Diane l'ayant chaſſée de ſa compagnie à cauſe de ſes galanteries. Selon d'autres, Méra étoit fille de Prœtus & d'Antée. Ayant fait vœu de garder une perpétuelle virginité, elle viola ſon vœu, & fut punie par Diane, qui la fit mourir.

Dans ces Poëſies intitulées *Le retour des Enfers*, on lit que Méra mourut étant encore vierge, & qu'elle étoit fille de Prœtus, fils de Theſſandre & petit-fils de Siſyphe.

Quoi qu'il en ſoit, lorſqu'Ulyſſe deſcendit aux Enfers, il y vit, entr'autres, l'ombre de Méra.

MÉRA, *Mæra*, Μαῖρα, (*a*) fille d'Atlas, fut mariée à Lycaon, duquel elle eut le héros Tégéatès. *Voyez* ci-deſſus Méra, lieu d'Arcadie.

MÉRA, *Mæra*, Μαῖρα, (*b*) l'une des nymphes Néréïdes, ſelon Homere.

MÉRALA, *Merala*, (*c*) Μαγελδὰ, ville de Paleſtine dans la tribu de Zabulon.

MÉRAPHIENS, *Meraphii*, Μεραφιοι, (*d*) peuple d'Aſie, dans la Perſe. Il eſt fait mention de ce peuple dans Hérodote.

MÉRARI, *Merari*, Μεραρὶ, (*e*) le troiſieme des fils de Lévi, fut pere de Moholi & de Muſi.

MÉRARI, *Merari*, Μεραρὶ, (*f*) fils d'Idox, fut pere de Judith.

MERCÉDONA, *Mercedona*, déeſſe que l'on faiſoit préſider aux marchandiſes & au paiement.

MERCÉDONIUS, *Mercedonius*, Μερκεδόνιος, (*g*) mois intercalaire. *Voyez* année Romaine.

MERCIDINUS, *Mercidinus*, Μερκιδῖνος, (*h*) mois intercalaire, appellé auſſi Mercédonius. *Voyez* année Romaine.

MERCREDI, *Dies Mercurii*; c'eſt le quatrieme jour de la ſemaine Chrétienne, & le cinquieme de la ſemaine des Juifs. Il étoit conſacré à Mercure chez les Payens; c'eſt de-là que lui eſt venu ſon nom *dies Mercurii*. Dans l'Egliſe on l'appelle *feria quarta*.

MERCURE, *Mercurius*, (*i*) Ἑρμῆς, celui de tous les dieux du Paganiſme, à qui la fable donne le plus de fonctions. Il en avoit de jour, il en avoit de nuit.

(*a*) Pauſ. p. 476, 523.
(*b*) Homer. Iliad. L. XVIII. v. 48.
(*c*) Joſu. c. 19. v. 11.
(*d*) Herod. L. I. c. 125.
(*e*) Geneſ. c. 46. v. 11. Exod. c. 6. v. 19.
(*f*) Judith. c. 8. v. 1.
(*g*) Plut. T. I. p. 735.
(*h*) Plut. T. I. p. 72.
(*i*) Cicer. de Natur. Deor. L. III. c. 56. Pauſ. pag. 4, 89, 119, 314, 324, 394. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 10, 28, 61, 135, 236. Herod. L. II. c. 51, 138. L. V. c. 7. Virg. Æneid. L. I. v. 301 *& ſeq.* L. IV. c. 222. *& ſeq.* L. VIII. v. 138, 139. Ovid. Metam. L. I. c. 18. Cæſ. de Bell. Gall. L. VI. pag. 232. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 70, 71.

Le Dieu dont l'aîle eſt ſi légere,
Et la langue a tant de douceur,
C'eſt Mercure.

Les Grecs le nommoient Hermès, & ce nom ſignifioit interprete, ou, ſelon d'autres, Meſſager. Son nom Latin venoit, ſi nous en croyons Feſtus, des Marchands, ou plutôt des Marchandiſes, *Mercurius à Mercibus.*

Interprete & miniſtre fidele des autres Dieux, & en particulier de Jupiter ſon pere, il les ſervoit avec un zele infatigable, même dans des emplois peu honnêtes. C'étoit lui qui étoit chargé de conduire les âmes des morts dans les Enfers, & de les ramener. Il étoit outre cela le Dieu de l'éloquence & de l'art de bien parler; celui des voyageurs, des marchands, & même des filoux. Ambaſſadeur & Plénipotentiaire des Dieux, il ſe trouvoit à tous les traités de paix & d'alliance. Tantôt on le voit accompagner Junon, ou pour la garder, ou pour veiller ſur ſa conduite; tantôt il eſt envoyé par Jupiter pour entamer quelque intrigue avec quelque nouvelle maîtreſſe. Ici c'eſt lui qui tranſporte Caſtor & Pollux à Pallene. Là, il accompagne le char de Pluton, lorſqu'il enleve Proſerpine. Embarraſſés de la querelle excitée entre trois Déeſſes au ſujet de la beauté, les Dieux l'envoyent avec elles au berger Pâris. Tant de fonctions différentes ont fait croire qu'il y avoit eu pluſieurs Mercures, & qu'on avoit attribué au ſeul fils de Jupiter, des attributs qu'il auroit fallu partager entre pluſieurs Dieux du même nom.

Les Mythologues en effet reconnoiſſent pluſieurs Mercures. Lactance le Grammairien en compte quatre; l'un étoit fils de Jupiter & de Maia; le ſecond, du Ciel & du Jour; le troiſieme, de Liber ou Bacchus & de Proſerpine; le quatrieme, de Jupiter & de Cyllene, qui tua Argus, & qui s'enfuit enſuite, diſent les Grecs, en Égypte, où il donna la connoiſſance des lettres aux Égyptiens. Celui, que la plupart des Anciens reconnoiſſent, & à qui les Poëtes attribuent toutes les actions qui paſſent ſous le nom de Mercure, eſt le fils de Jupiter & de Maia; c'eſt à lui principalement qu'on bâtiſſoit des temples, & qu'on dreſſoit des autels & des ſtatues.

Suivant Cicéron, il y en avoit cinq. L'un étoit fils du Ciel & du Jour; un autre, fils de Valens & de Phoronis; c'eſt celui qui ſe tenoit ſur la terre,

Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 126. *& ſuiv.* Tom. II. p. 412. *& ſuiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 28, 76, 120, 344. Tom. IV. pag. 112. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. pag. 32, 249. Tom. III. pag. 14, 15, 78. *& ſuiv.* Tom. IV. pag. 629. Tom. V. pag. 68, 69, 320, 321. Tom. VI. pag. 96, 462, 469, 568. Tom VII. pag. 1, 2, 3. *& ſuiv.* Tom. IX. pag. 142, 202. Tom. X. pag. 193. *& ſuiv.* Tom. XII. p. 258. *& ſuiv.* T. XVIII. p. 9.

& qui s'appelloit Trophonius. Le troiſieme étoit fils de Jupiter & de Maia ; ce Jupiter eſt le troiſieme entre les Jupiters que l'on compte ; c'eſt de ce Mercure & de Pénélope qu'on dit que Pan eſt né. Le quatrieme étoit fils du Nil, que les Égyptiens croyoient qu'il n'étoit pas permis de nommer. Le cinquieme, que les Phénéates honoroient, étoit celui qui tua, dit-on, Argus & qui pour cette raiſon obtint l'empire de l'Égypte, & donna aux Égyptiens des loix & la connoiſſance des lettres.

Sans s'embarraſſer de quelle maniere on pourroit réduire à un moindre nombre tant de Mercures, dont quelques-uns paroiſſent avoir le même pere ou la même mere, nous croyons pouvoir ſoutenir qu'il n'y en eut que deux ; car, pour celui qui eut Pan de Pénélope, & qu'Hérodote dit avoir vécu environ huit cens ans avant lui, c'eſt-à-dire, vers le tems de la guerre de Troie, il y a bien de l'apparence que c'étoit quelque Prêtre de ce Dieu qui avoit ſéduit cette jeune Princeſſe. Nous ne reconnoiſſons donc que l'ancien Mercure, ou le Thot, ou Thaut des Égyptiens, qui étoit contemporain d'Oſiris ; & celui qui, ſelon Héſiode, étoit fils de Jupiter & de Maia ; c'eſt de ces deux-là que nous allons donner l'hiſtoire

Il n'y a point de perſonnage, ſans en excepter aucun, dans l'antiquité profane, plus célebre que le Mercure Égyptien. Il étoit l'ame du Conſeil d'Oſiris, qui s'en ſervit dans les affaires les plus délicates, & qui, avant ſon départ pour la conquête des Indes, le laiſſa à Iſis qu'il avoit nommée régente du royaume, comme l'homme le plus propre à la ſervir dans l'adminiſtration de l'État. Ne ſe contentant pas de donner des conſeils à la Reine, ce Miniſtre fidele s'appliqua à faire fleurir les arts & le commerce dans toute l'Égypte. Occupé des ſciences les plus ſublimes, il acquit de profondes connoiſſances dans les Mathématiques, ſur-tout dans la Géométrie, & apprit aux Égyptiens la maniere de meſurer leurs terres, dont les limites étoient ſouvent dérangées par les accroiſſemens du Nil, afin que chacun pût reconnoître la portion qui lui appartenoit. Enfin, il y eut peu de ſciences dans leſquelles il ne fît de grands progrès ; & ce fut lui en particulier qui inventa l'uſage de ces lettres myſtérieuſes qu'on appelle Hiéroglyphiques, & qui ne ſervirent dans la ſuite que pour les matieres qui concernoient la religion. Diodore de Sicile ajoute à ces traits qu'Oſiris l'honora beaucoup, parce qu'il le vit doué d'un talent extraordinaire pour tout ce qui peut aller au bien de la ſociété humaine. En effet, Mercure forma le premier une langue exacte & réglée des dialectes groſſiers & incertains dont on ſe ſervoit. Il impoſa des noms

à une infinité de choſes d'uſage qui n'en avoient point. Il inventa les premiers caracteres, & régla juſqu'à l'harmonie des mots & des phraſes. Il inſtitua pluſieurs pratiques touchant les ſacrifices & les autres parties du culte des Dieux, & il donna aux hommes les premiers principes de l'Aſtronomie. Il leur propoſa enſuite pour divertiſſement la lutte & la danſe, & leur fit concevoir quelle force, & même quelle grace le corps humain peut tirer de ces exercices. Il imagina la lyre, dans laquelle il mit trois cordes par alluſion aux trois ſaiſons de l'année; car, ces trois cordes rendant trois ſons, le grave, l'aigu, & le moyen, le grave répond à l'hiver, le moyen au printems, & l'aigu à l'été. C'eſt lui qui apprit l'interprétation ou l'élocution aux Grecs, qui pour cette raiſon l'ont appellé Hermès ou l'interprete. Il a été le confident d'Oſiris qui lui communiquoit tous ſes ſecrets, & qui faiſoit un grand cas de ſes conſeils. C'eſt enfin lui qui ſelon les Égyptiens a planté l'olivier, que les Grecs croyent devoir à Minerve.

Pour ce qui concerne ce grand nombre de livres ſur la Théologie, l'Aſtrologie & la Médecine, nous ſçavons que Marſham les attribue à Mercure ſecond, fils de Vulcain, lequel, ſelon Euſebe, vivoit un peu après Moïſe, & environ cinquante ans après que les Iſraëlites furent ſortis d'Égypte; & ce ſçavant Auteur, fondé ſur l'autorité de Manéthon, cité par le Syncelle, croit que ce fut ce Mercure ſecond qui fut ſurnommé Triſmégiſte, ou trois fois grand. Ces livres, au rapport de ſaint Clément d'Alexandrie, étoient au nombre de quarante-deux; & on ne pouvoit rien ajouter au reſpect que les Égyptiens avoient pour eux. On les portoit dans les proceſſions avec beaucoup de cérémonie & de reſpect. D'abord paroiſſoit le chantre qui en avoit deux à la main, dont l'un contenoit les hymnes en l'honneur des Dieux, & l'autre la maniere dont devoient ſe conduire les Rois. Venoit enſuite l'horoſcope, c'eſt ainſi que ſaint Clément d'Alexandrie appelle le Miniſtre, qui portoit les quatre livres d'Aſtrologie, dont l'un traitoit des étoiles fixes, l'autre des éclipſes de Soleil & de Lune, & les deux derniers du lever de ces deux planetes. Puis paroiſſoit le Scribe ſacré, avec dix livres qui traitoient de la Coſmographie, de la Géographie, de la deſcription du Nil, &c. Le Stoliſte ſuivoit, avec dix autres livres qui traitoient des matieres de Religion, ſçavoir, des Sacrifices, des Prieres, des jours de Fêtes, &c. Le Prophete marchoit après, pareillement avec dix livres qu'on nommoit Sacerdotaux, & qui traitoient des Loix, des Dieux, & de la diſcipline Eccléſiaſtique. Ainſi, conclut l'Auteur que nous ve-

nons de citer, il y avoit quarante-deux livres en tout, dont trente-ſix renfermoient tout ce que contenoit la philoſophie Égyptienne; & les ſix derniers regardoient la Médecine, & traitoient de l'Anatomie, des Médicamens, des maladies des yeux, de celles des femmes, &c. C'eſt de ces livres, pour le dire en paſſant, qui ſont perdus depuis long-tems, [car le Pimandre de Mercure eſt un ouvrage ſuppoſé] que Sanconiathon avoit tiré ſa Théogonie.

Nous venons de dire qu'ils étoient perdus depuis long-tems; en effet, Galien regarda comme ſuppoſés des livres de Médecine, qui de ſon tems paſſoient pour être de Mercure; & on doit porter le même jugement de ceux dont parle ſaint Cyrille.

Le ſecond Mercure, fils de Jupiter & de Maia, fille d'Atlas, devint célebre parmi les princes Titans. Après la mort de ſon pere, il eut pour ſon partage l'Italie, les Gaules & l'Eſpagne, où il fut maître abſolu après la mort de ſon oncle Pluton, & les Mauritanies après celle de ſon grand-pere Atlas. C'étoit un Prince fin, ruſé, fourbe, artificieux, diſſimulé; il voyagea plus d'une fois en Égypte pour s'inſtruire dans les mœurs & dans les coutumes de cet ancien peuple, & pour y apprendre la Théologie, & ſur-tout la funeſte ſcience de la Magie qui étoit alors fort en vogue, & où il excella lui-même dans la ſuite; auſſi fut-il regardé comme le grand Augure & le devin des princes Titans qui le conſultoient continuellement. Jupiter lui-même de ſon vivant l'avoit employé ſouvent dans cette ſcience, & c'eſt ce qui a donné occaſion aux Poëtes de le faire paſſer pour l'interprete des Dieux.

Quelques Auteurs, qui ne prennent pas à la lettre ce que nous venons de rapporter, diſent que Mercure n'a paſſé pour l'interprete des Dieux, que parce qu'il apprit à ſon peuple le culte dont ils vouloient être honorés. Ses voyages en Égypte lui ſervirent beaucoup à cela, s'étant fait initier dans tous les myſteres des Égyptiens, & ayant appris leurs cérémonies.

Jupiter ſe ſervit auſſi fort utilement de l'éloquence de ce jeune Prince, l'ayant employé dans pluſieurs négociations pendant les guerres qu'il eut avec les Princes de ſa famille, l'envoyant en différens endroits pour traiter avec eux; & c'eſt ſans doute ce qui l'a fait paſſer pour le meſſager des Dieux. Comme il les racommoda ſouvent enſemble, on l'a pris pour le Dieu de la paix & des alliances. Confident de Jupiter, ce Dieu l'employa à faire réuſſir quelques-unes de ſes intrigues, & il eut le ſecret de ſes galanteries.

Ajoutons qu'il contribua beaucoup par la force de ſon éloquence & la politeſſe de ſes mœurs, à cultiver l'eſprit de ſes

peuples, à les rendre dociles, les uniſſant enſemble par la ſociété & le commerce, & réprimant le vice par des loix ſages & ſéveres. Ce Prince avoit inventé pendant ſa vie, & perfectionné pluſieurs arts. Les Gaulois, qui l'honoroient ſous le nom de Theutatès, & lui offroient même des victimes humaines, ainſi que Lactance & Lucain nous l'apprennent, le regardoient comme l'inventeur de tous les beaux arts; auſſi lui attribue-t-on l'invention de la Lyre, de la Médecine, des Lettres, de la Muſique, du Commerce, de la Lutte, de la Magie, & de pluſieurs autres arts. Enfin, on peut dire que jamais Prince ne s'eſt rendu plus recommandable par ſes belles qualités, & n'a été plus chéri de ſon peuple. Cependant, il avoit des défauts, & étoit du nombre de ceux qui n'ont rien de médiocre; ce qui obligea les autres enfans de Jupiter, peu contens de ſa conduite artificieuſe & de ſon humeur inquiete, de lui déclarer la guerre, pendant laquelle ayant été vaincu pluſieurs fois, il prit enfin le parti de ſe retirer en Égypte, où il mourut. D'autres croyent qu'il finit ſes jours en Eſpagne, où l'on voyoit même ſon tombeau.

Telle eſt l'hiſtoire de Mercure, prince Titan, altérée par les Grecs, & mêlée de pluſieurs fables; car premiérement, il paroît qu'on a donné ſon nom aux Princes qui avoient quelques-unes de ſes qualités. Ainſi, il ne faut pas s'étonner de ce qu'on dit des choſes ſi contraires d'une même perſonne, ni de ce grand nombre de voyages qu'on lui fait faire, & de tant de femmes & d'enfans qu'on lui donne.

En ſecond lieu, l'hiſtoire de ce Mercure a été altérée par une infinité d'allégories qui ont rapport à ſes grandes qualités. Par exemple, celle de cette chaîne d'or qui ſortoit de ſa bouche, & qui s'attachoit aux oreilles de ceux qu'il vouloit conduire, ſignifie qu'il enchaînoit les cœurs & les eſprits par la douceur de ſon éloquence. Si on le peignoit avec la moitié du viſage claire, & l'autre noire & ſombre, c'eſt parce qu'on croyoit qu'il conduiſoit les ames dans les enfers, & qu'ainſi il étoit tantôt dans le ciel ou ſur la terre, & tantôt dans le royaume de Pluton. Si les Égyptiens le repréſentoient avec une tête de chien, c'étoit au rapport de Servius, pour marquer ſa vigilance & ſa ſagacité. Mais, ſur quoi étoient donc fondées les fables dont parlent Homere, & après lui Virgile; l'une, qu'il conduiſoit les ames dans les enfers avec ſon Caducée; l'autre, qu'on ne mouroit que lorſque Mercure venoit rompre les liens qui attachoient l'ame au corps? Seroit-ce parce que ce Prince conduiſit de ſon vivant quelques colonies en Eſpagne, dans le Royaume de ſon oncle Pluton, païs qui étoit regardé

comme l'enfer ? Ou plutôt n'eſt-ce pas une cérémonie Égyptienne qui a donné lieu à cette fable ? C'eſt ce que Diodore de Sicile nous apprend. Les Égyptiens, dit-il, portoient le cadavre d'Apis en un certain lieu, & le mettoient enſuite entre les mains de quelqu'un pour le conduire au lieu des ſépultures; ce qu'Orphée, qui avoit voyagé en Égypte, apprit aux Grecs, & enſuite Homere l'accommoda à Mercure; ou bien parce que ce Prince étoit l'auteur d'une ancienne loi d'Égypte, qui ordonnoit qu'avant que de donner la ſépulture aux morts, il falloit juger s'ils en étoient dignes. Les Juges établis pour cela faiſoient des informations qu'on liſoit publiquement ſur les bords du lac d'Achéruſe. Ainſi, on peut penſer que Mercure aſſiſtoit en perſonne à ces jugemens, pour mieux faire obſerver la loi; ce qui fit publier dans la ſuite qu'il conduiſoit les ames en enfer. On pourroit ajouter après Lacerda, que cette fable tire peut-être ſon origine d'une coutume pratiquée chez les Athéniens. Lorſqu'ils avoient condamné pluſieurs criminels à la mort, ils ne les ſupplicioient qu'en différens jours, & celui qui paſſoit le premier étoit appellé Mercure, parce qu'il montroit aux autres le royaume de Pluton; mais, nous croyons que cette coutume étoit plutôt la ſuite que l'origine de la fable, & qu'on ne donnoit le nom de Mercure au premier ſupplicié, que par allégorie à la fonction de Mercure qui conduiſoit les ames aux enfers.

Comme Mercure étoit le Dieu des marchands & des larrons, on a mis ſur ſon compte pluſieurs ſortes de filouteries; & nous apprenons de Lucien, qu'étant encore enfant il avoit volé le trident de Neptune, les fleches d'Apollon, l'épée de Mars, & la ceinture de Vénus; fables fondées ſur ce qu'il étoit habile navigateur, adroit à tirer de l'arc, brave dans les combats, & qu'il joignoit à ces qualités toutes les graces & tous les agrémens du diſcours.

Malgré tant de bonnes qualités & tant de ſervices rendus à Jupiter, Mercure ne conſerva pas toujours les bonnes graces de ce Dieu, qui le chaſſa du Ciel; & c'eſt une nouvelle fiction qu'il faut expliquer.

Bocace, dans ſa généalogie des Dieux, aſſure ſur l'autorité de Théodontion, que cette aventure ne regarde pas notre Mercure, mais celui qui fut appellé Stilbo, & qui vivoit long-tems après lui, étant contemporain de Phoronée. Mais, n'en déplaiſe à cet Auteur, il n'y eut jamais de Mercure de ce nom, Stilbo, mot Grec qui veut dire, *je reluis*, n'étant qu'une épithete de la planete dont ce Dieu porte le nom. Nous croirions donc volontiers que par quelque aventure que nous ignorons, Mercure chaſſé de l'Olympe où demeu-

roit ſon pere, fut obligé de garder les troupeaux pendant quelque temps; ce qui n'eſt pas difficile à croire, la vie paſtorale n'étant pas alors indigne des enfans même des Rois. Comme Apollon étoit diſgracié dans le même-tems, & menoit la même vie, on dit que Mercure lui vola ſes bœufs, & que le berger Battus, le ſeul qui l'avoit vu, & qui lui avoit promis de n'en rien dire, lui ayant manqué de parole, fut changé en pierre de touche, comme le raconte Ovide; fable fondée ſur ce que Mercure avoit caché les bœufs d'Apollon près du tombeau de ce berger, qui le premier avoit trouvé la pierre de touche.

Les Anciens, comme nous l'avons dit, donnent tant d'emplois à Mercure, qu'il ne pouvoit jouir d'aucun repos, ainſi que le dit ſi agréablement Lucien. Meſſager & confident des Dieux, il avoit ſoin de toutes leurs affaires, tant de celles qui regardoient la paix & la guerre, que de l'intérieur du Palais céleſte; de leur fournir & ſervir de l'ambroiſie, de préſider aux jeux & aux aſſemblées, d'écouter les harangues publiques & d'y répondre, &c. ce qui nous feroit croire que ce Prince étoit le ſurintendant des affaires de Jupiter, ſon Miniſtre d'État, & le Grand-Maître de ſa maiſon; & cette idée ne doit pas paroître bizarre, puiſqu'il eſt ſûr que les Poëtes n'ont fait que nous propoſer ſous des idées ſublimes de Dieux, de Ciel, & d'Olympe, l'hiſtoire des princes Titans.

Le culte de Mercure n'avoit rien de particulier, ſinon qu'on lui offroit les langues des victimes, pour marquer par-là l'éloquence de ce Dieu. On lui préſentoit par la même raiſon du miel & du lait. On lui immoloit auſſi quelquefois des veaux & des coqs. Il étoit ſpécialement honoré dans les Gaules & en Égypte, où les Prêtres lui conſacroient la cigogne, qui étoit l'animal le plus renommé parmi eux après le bœuf. C'étoit au mois de Mai principalement qu'on célébroit les fêtes de Mercure, & qu'on l'honoroit d'une maniere plus ſolemnelle que dans le reſte de l'année.

Il ne faut pas oublier que Bochart croit que l'hiſtoire de Mercure n'a été compoſée que ſur celle de Chanaan; & il fait à ce ſujet un parallele fort ingénieux. Ils ont paſſé, dit-il, l'un & l'autre, pour être fils de Jupiter & d'Ammon, qui étoit le même que Cham; Mercure a pris ſon nom des Marchandiſes, *Mercurius à Mercatura*; & Chanaan en Hébreu ſignifie la même choſe. La même raiſon, qui a fait dire que Chanaan étoit le ſerviteur de ſes freres, a fait dire auſſi que Mercure étoit le meſſager des Dieux. On n'a donné à ce Dieu le ſoin des chemins, que parce que les Phéniciens ou Chananéens, ſortis de Chanaan, voya-

gerent beaucoup, & établirent par-tout des colonies. Les aîles de ce Dieu ſont les voiles des vaiſſeaux Phéniciens. Mercure n'a paſſé pour être le Dieu de l'éloquence, & on n'a dit qu'il avoit inventé les lettres, que parce que les Phéniciens en porterent l'uſage dans l'occident. Jean Nicolaï croit au contraire que Mercure eſt le même que Moïſe, & compare la verge miraculeuſe de ce Légiſlateur au caducée de ce Dieu. M. Huet eſt de même ſentiment. M. Fourmont, tant les paralleles coutent peu à nos Sçavans, en fait un de Mercure avec Eliézer, que l'on peut voir dans ſes réflexions critiques.

Les négocians de Rome célébroient une fête en l'honneur de Mercure le 15 de Mai, auquel jour on lui avoit dédié un grand Temple dans le grand Cirque, l'an de Rome 675. Ils ſacrifioient à ce Dieu une truie pleine, & s'arroſoient de l'eau de la fontaine nommée *aqua Mercurii*, priant Mercure de leur être favorable dans leur trafic, & de leur pardonner, dit Ovide, les petites ſupercheries qu'ils y feroient. C'eſt pourquoi, ſon culte étoit très-grand dans les lieux de commerce, comme, par exemple, dans l'iſle de Crete.

Ce Dieu étoit auſſi particuliérement honoré à Cyllene en Élide, parce qu'on croyoit qu'il étoit né ſur le mont Cyllene, ſitué près de cette ville. Pauſanias dit qu'il y avoit une ſtatue poſée ſur un piédeſtal, mais dans une poſture fort indécente. Il avoit auſſi un oracle en Achaïe qui ne ſe rendoit que le ſoir. Amphion eſt le premier qui lui ait élevé un autel.

C'eſt par ces beaux côtés, qu'Horace nous le peint dans l'Ode qu'il lui adreſſe : » Petit-» fils d'Atlas, divin Mercure, » lui dit-il, c'eſt vous qui en-» treprîtes de façonner les pre-» miers hommes, qui cultivâ-» tes leur eſprit par l'étude des » ſciences les plus propres à » lui ôter ſa premiere rudeſſe, » & qui formâtes leur corps par » des exercices capables de » leur donner de la vigueur & » de la grace ; permettez-moi » de chanter vos louanges. Vous » êtes l'envoyé de Jupiter, » l'interprete des Dieux, & » l'inventeur de la lyre. »

Il y a peu de divinités Payennes dont il nous reſte un plus grand nombre de figures, que de Mercure. Toutes ces figures s'accordent aſſez à repréſenter ce Dieu de la maniere que nous allons le dire.

Comme il étoit le Dieu des marchands & des voleurs, on le peint ordinairement la bourſe à la main. En qualité de grand négociateur des Dieux & des hommes, il porte le caducée, ſymbole de paix ; s'il a des aîles ſur ſon bonnet, à ſes pieds & à ſon caducée, c'eſt pour marquer ſa légereté à exécuter les ordres des Dieux, ſur-tout celui de conduire aux enfers

ou aux champs Elyſées les ames des morts, & de les ramener quand le cas le requéroit. La vigilance, que tant de devoirs demandent, fait qu'on lui donne un coq pour ſymbole. Comme les bergers le prenoient pour leur Patron, on le voit quelquefois ſur les monumens, avec un belier. On croyoit qu'il étoit le premier inventeur d'un inſtrument de Muſique qu'on appelloit *teſtudo*, ou la tortue; c'eſt pour cela qu'on le voit quelquefois repréſenté avec une tortue. On le peint en jeune homme, beau de viſage, d'une taille dégagée, tantôt nu, tantôt avec un manteau ſur ſes épaules, mais qui ne le couvroit qu'à demi. On trouve auſſi des monumens où Cupidon met des aîles aux talons de Mercure, & d'autres ſingularités qui ne ſont ſouvent que le fruit de l'imagination des ouvriers.

Finiſſons par indiquer quelques-uns des noms ou ſurnoms que l'on a donnés à Mercure, mais ſur leſquels nous n'inſiſterons point, parce qu'ils ont chacun leur article particulier, que le lecteur pourra conſulter. Les principaux des noms de Mercure ſont ceux de Nomius, Camille, Sumès, Phinès, Ermenſal, ou Irmenſul, Thot, Theutatès, Vialis, Quadratus, Triceps, Profanus, Argeiphontes, Argoréus, Harpédophore, Chthonius, &c. &c.

Nous nous arrêterons un peu plus ſur les ſurnoms de Mercure, que l'on trouve dans Pauſanias. Les voici par ordre alphabétique.

MERCURE ACACUS, *Mercurius Acacus*, Ἑρμῆς Ἀκάκιος. *Voyez* Acacus.

MERCURE ACACÉSIUS, *Mercurius Acaceſius*, (*a*) Ἑρμῆς Ἀκακήσιος, étoit ainſi nommé à cauſe du culte qu'on lui rendoit ſur le mont Acacéſius, ou dans la ville d'Acacéſie où ce Dieu avoit une ſtatue de marbre. Les Mégalopolitains avoient chez eux un temple de Mercure Acacéſius, dont il ne reſtoit plus, du tems de Pauſanias, que la voûte & quelques piliers.

MERCURE AGÉTOR, (*b*) *Mercurius Agetor*, Ἑρμῆς Ἀγήτωρ, c'eſt-à-dire, Mercure le conducteur, avoit un buſte de figure quarrée à Mégalopolis.

MERCURE AGORÉUS, *Mercurius Agoræus*, (*c*) Ἑρμῆς Ἀγοραῖος, c'eſt-à-dire, Mercure qui préſide aux marchés. Il y avoit à Athenes une ſtatue en bronze de Mercure Agoréus. Il y en avoit auſſi une autre à Sicyone.

MERCURE CRIOPHORE, *Mercurius Criophorus*, Ἑρμῆς Κριοτόρος. *Voyez* Criophore.

MERCURE CYLLÉNIEN, *Mercurius Cyllenius*, Ἑρμῆς Κυλλήνιος. *Voyez* Cyllénien.

MECURE DOLIUS, (*d*)

(*a*) Pauſ. p. 505, 514.
(*b*) Pauſ. p. 507.
(*c*) Pauſ. pr 27, 108.
(*d*) Pauſ. p. 452.

Mercurius Dolius, Ἑρμῆς Δόλιος. » En allant à Pellene, dit Pausanias, on trouve un Mercure qui a le surnom de Dolius, » & l'opinion des peuples est » que ce Dieu exauce toutes » les prieres qu'on lui fait; il » est de figure quarrée avec une » grande barbe, & une espece » de chapeau sur la tête. »

MERCURE ENAGONIUS, *Mercurius Enagonius*, (*a*) Ἑρμῆς Ἐναγώνιος, c'est-à-dire, Mercure considéré comme le Dieu des Athletes. On ne sera pas étonné qu'un tel Dieu fût particuliérement honoré à l'Olympie, où il avoit un autel près du Stade.

MERCURE ÉPIMÉLIUS, *Mercurius Epimelius*, (*b*) Ἑρμῆς Ἐπιμήλιος, avoit un autel à Coronée dans le marché. Le surnom d'Épimélius vient de μῆλον, *ovis, pecus*, une brebis, un troupeau, parce que les troupeaux étoient sous la garde & la protection de Mercure.

MERCURE EPYTUS, *Mercurius Æpytus*, (*c*) Ἑρμῆς Αἰπύτος, avoit un temple à Tégée.

MERCURE FORENSIS, *Mercurius Forensis*, le même que Mercure Agoréus. *Voyez* Mercure Agoréus.

MERCURE PARAMMON, *Mercurius Parammon*, Ἑρμῆς Παραμμων, (*d*) à qui les Éléens faisoient des libations.

MERCURE POLYGIUS, *Mercurius Polygius*, (*e*) Ἑρμῆς Πολύγιος, étoit honoré à Trœzene. Il y avoit dans cette ville une statue de Mercure Polygius, devant laquelle on prétendoit qu'Hercule avoit consacré sa Massue faite de bois d'olivier.

MERCURE PROMACHUS, *Mercurius Promachus*, (*f*) Ἑρμῆς Πρόμαχος, c'est-à-dire, Mercure le défenseur. Il avoit un temple à Tanagre. Ce surnom de Mercure étoit fondé sur une marque de protection, que ce Dieu avoit donnée aux Tanagréens; car, ils racontoient que les Érétriens s'étant embarqués à Eubée pour venir assiéger Tanagre, Mercure à la tête des jeunes gens de la ville, lui-même sous la forme d'un jeune homme & armé d'une étrille, attaqua brusquement les ennemis, sur-tout les Eubéens, & les mit en fuite. Dans le temple de Mercure Promachus on conservoit encore du tems de Pausanias les restes d'un arbre, sous lequel on prétendoit que ce Dieu avoit été nourri.

MERCURE PRONAUS, (*g*) *Mercurius Pronaos*, Ἑρμῆς Πρόναος, recevoit les honneurs divins à Thebes en Béotie. On voyoit la statue de Mercure Pronaüs qui étoit de marbre, à l'entrée d'un temple d'Apollon. Il y avoit au même endroit celle de Miner-

(*a*) Paus. p. 314.
(*b*) Paus. p. 593.
(*c*) Paus. p. 581.
(*d*) Paus. p. 317.
(*e*) Paus. p. 145.
(*f*) Paus. p. 574.
(*g*) Paus. p. 556, 557.

ve Pronaos. Ce mot vient de πρὸ, *ante*, & νάος, *templum*, temple. » Il ſemble, dit Pauſanias, que ces Divinités » ſoient là pour garder le veſtibule, auſſi le nom qu'elles » portent répond-il à leur fonction ; la ſtatue de Mercure » eſt un ouvrage de Phidias, » celle de Minerve eſt de Scopas. »

MERCURE PROPYLÉUS, *Mercurius Propylæus*, Ἑρμῆς Προπύλαιος, (*a*) étoit honoré à Athenes, où ſa ſtatue étoit à l'entrée de la citadelle. C'eſt ce que déſigne le ſurnom de Προπύλαιος, qui eſt formé de πρὸ, *ante*, devant, & πύλη, ou πύλος, *porta*, porte.

MERCURE, *Mercurius*, (*b*) Ἑρμῆς, nom que l'on a donné à certaines triremes.

MERCURIALES, *Mercuriales*, (*c*) nom que l'on donnoit quelquefois aux Poëtes, à cauſe de Mercure, qui préſidoit à la Poëſie.

MERCURIALES, *Mercurialia*, (*d*) fête qu'on célébroit dans l'iſle de Crete en l'honneur de Mercure, avec une magnificence qui attiroit alors dans cette iſle un grand concours de monde, mais plus pour le commerce dont Mercure étoit le Dieu, que pour la dévotion. La même fête ſe célébroit à Rome fort ſimplement le 14 de Juillet.

MERCURII PROMONTORIUM, (*e*) le promontoire de Mercure. C'étoit un promontoire d'Afrique, appellé auſſi Hermaia ou Hermæum, & ſitué au deſſus de Carthage, vis-à-vis de Lilybée en Sicile, dont il étoit éloigné d'environ deux cens mille pas. On l'appelle maintenant Capo Bona, & il forme avec le promontoire d'Apollon le golfe de Tunis.

MERCURII AQUA, l'eau de Mercure. (*f*) Ovide dit qu'auprès de la porte Capene, il y avoit une eau appellée l'eau de Mercure. Il ajoute qu'on attribuoit à cette eau une vertu divine.

MERCURII OPPIDUM, la ville de Mercure. *Voyez* Hermopolis.

MERCURII TUMULUS, (*g*) lieu d'Eſpagne près de Carthage la Neuve, ſelon Tite-Live. On trouve *Mercurium Teutatem*, dans l'édition de Gronovius. Celle de le Clerc retranche le ſurnom de *Teutatem*. L'édition de M. Crévier porte *in tumulum, quem Mercurii vocant.*

MÈRE [la grande], *Mater magna*, nom ſous lequel on adoroit la Terre ou Cybele. *Voyez* Cybele.

MERE, *Mater*, Μάτηρ, eſt

(*a*) Pauſ. p. 40.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 248.
(*c*) Cout. des Rom. par M. Nieup. pag. 160.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 533, 534.
(*e*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 27. Plin. Tom. I. pag. 161, 245.
(*f*) Ovid. Faſt. L. V. c. 673, 674.
(*g*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 44.

celle qui a donné la naiſſance à un enfant.

Il y avoit auſſi chez les Romains des meres adoptives; une femme pouvoit adopter des enfans, quoiqu'elle n'en eût point de naturels.

On donne le titre de Meres à certaines Égliſes, relativement à d'autres Égliſes que l'on appelle leurs filles, parce qu'elles en ont été pour ainſi dire détachées, & qu'elles en ſont dépendantes.

Pour revenir aux femmes qui ont le titre de Meres, ſelon l'ordre de la nature, on appelloit chez les Romains Meres de famille, les femmes qu'on avoit épouſées *per coemptionem*, qui étoit le mariage le plus ſolemnel. On leur donnoit ce nom, parce qu'elles paſſoient en la main de leur mari, c'eſt-à-dire, en ſa puiſſance, ou du moins en la puiſſance de celui auquel il étoit lui-même ſoumis; elles paſſoient en la famille du mari, pour y tenir la place d'héritier comme enfant de la famille, à la différence d'une femme qui étoit ſeulement épouſée *per uſum*, que l'on appelloit Matrona, mais qui n'étoit pas réputée de la famille de ſon mari.

Parmi nous, on appelle mere de famille, une femme mariée, qui a des enfans.

Le premier devoir d'une Mere eſt d'alaiter ſes enfans, & de les nourrir & entretenir juſqu'à ce qu'ils ſoient en âge de gagner leur vie, lorſque le pere n'eſt pas en état d'y pourvoir. Elle doit prendre ſoin de leur éducation en tout ce qui eſt de ſa compétence, & ſinguliérement pour les filles, auxquelles elle doit enſeigner l'économie & le ménage.

La Mere n'a point, même en païs de droit écrit, une puiſſance ſemblable à celle que le droit Romain donne au pere; cependant, les enfans doivent lui être ſoumis; ils doivent lui porter honneur & reſpect, & ne peuvent ſe marier ſans ſon conſentement juſqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de majorité; ils doivent, pour ſe mettre à couvert de l'exhérédation, lui faire des ſommations reſpectueuſes comme au pere.

Suivant la loi des douze Tables, les enfans ne ſuccédoient point à la Mere, ni la Mere aux enfans; dans la ſuite, le Préteur leur donna la poſſeſſion des biens ſous le titre *unde cognati*; enfin, l'empereur Claude & le ſénatus-conſulte Tertyllien déferent la ſucceſſion des enfans à la Mere, ſçavoir à la Mere *in genere* lorſqu'elle avoit trois enfans, & à la Mere affranchie lorſqu'elle en avoit quatre. Il y avoit cependant pluſieurs perſonnes qui étoient préférées à la Mere; ſçavoir, les héritiers ſiens ou ceux qui en tenoient lieu, le pere & le frere conſanguins; la ſœur conſanguine étoit admiſe. Par les conſtitutions poſtérieures, la Mere fut admiſe à la ſucceſſion de ſon fils ou de ſa fille unique, & lorſqu'il y avoit

d'autres enfans elle étoit admiſe avec les freres & ſœurs du défunt. Par le droit des Novelles, elles furent préférées aux freres & ſœurs qui n'étoient joints que d'un côté.

L'Edit de S. Maur du mois de Mai 1567, appellé communément l'Edit des Meres, ordonna que les Meres ne ſuccéderoient point en propriété aux biens paternels de leurs enfans, & qu'elles demeureroient réduites à l'uſufruit de la moitié de ces biens avec la propriété des meubles & acquets qui n'en faiſoient pas partie. Cet Edit fut regiſtré au Parlement de Paris; mais, il ne fut pas reçu dans les Parlemens de droit écrit, ſi ce n'eſt au Parlement de Provence, & il a été révoqué par un autre Edit du mois d'Août 1729, qui ordonne que les ſucceſſions des Meres à leurs enfans ſeront réglées comme elles l'étoient avant l'Edit de S. Maur.

Suivant le droit commun du païs coutumier, la Mere, auſſi-bien que le pere, ſuccede aux meubles & acquets de ſes enfans, décédés ſans enfans ou petits enfans; à l'égard des propres ils ſuivent leur ligne.

La Mere fut admiſe à la ſucceſſion de ſes enfans naturels par le ſénatus-conſulte Tertyllien.

Pour ce qui eſt des ſucceſſions des enfans à leur Mere, ils ne lui ſuccédoient point *ab inteſtat*; ce ne fut que par le ſénatus-conſulte Arphitien qu'ils y furent admis, & même les enfans naturels, ce qui fut depuis étendu aux petits-enfans.

En France la Mere ne ſuccede point à ſes enfans naturels, & ils ne lui ſuccedent pas non plus, ſi ce n'eſt en Dauphiné & dans quelques coutumes ſingulieres, où le droit de ſuccéder leur eſt accordé réciproquement.

MERE, *Mater*, Μήτηρ. Les Poëtes & les Payens ont dit que Vénus étoit la Mere des Amours & des Graces; que Cybele étoit la Mere des Dieux; que Deucalion jetta derriere lui les os de ſa grand'Mere pour faire naître les hommes, c'eſt-à-dire, des pierres, ou les os de la terre.

Il y a des Impératrices qui portent ſur les médailles & dans les inſcriptions le titre de Mere du Camp, Mere du Sénat, Mere de la Patrie.

MERE, *Mater*, Μήτηρ, terme de Grammaire. Il ſe dit des langues originales, deſquelles les autres ſe ſont formées. L'Hébreu eſt la langue Mere de toutes les autres langues.

MÉRED, *Mered*, Μωρὰδ, (*a*) de la tribu de Juda, étoit fils d'Ezra. L'Écriture donne à Ezra un autre fils du même nom de Méred. Les Septante l'appellent Μωρήδ.

MÉRÉMOTH, *Meremoth*, Μεριμώθ, (*b*) fils d'Urias, Prêtre du nombre de ceux qui revin-

(*a*) Paral. L. 1. c. 4. v. 17, 18.

(*b*) Eſdr. L. 1. c. 8. v. 33.

rent de la captivité de Babylone, & qui remit les vaſes d'or & d'argent qui avoient été rendus au Temple par le roi Artaxerxe, lorſqu'Eſdras revint dans la Judée, l'an du monde 3537, & avant J. C. 463.

MERENDA, (*a*) nom que les Latins donnoient à un petit repas entre le dîner & le ſouper. Les Grecs l'appelloient Heſpériſma.

MERES [les], *Matres*, (*b*) Ματέρες, Déeſſes qu'on adoroit à Engyum en Sicile. *Voyez* Engyum.

MERGILION [L.], *L. Mergilio*, (*c*) un de ceux qui conſpirerent en Eſpagne contre L. Caſſius Longinus. Mais, le complot ayant été découvert, L. Mergilion fut mis à mort avec ſes complices.

MERGIS, *Mergis*, (*d*) ſelon Juſtin. D'autres liſent Smerdis. *Voyez* Smerdis & Comerès.

MERGUS, *Mergus*, nom qui fut donné à Eſacus, parce qu'il avoit été changé en plongeon.

MÉRIBBAAL, *Meribbaal*, Μεριβαάλ, (*e*) fils de Jonathas, & pere de Micha.

Méribbaal eſt le même que Miphiboſeth. Les Hébreux évitoient de prononcer le nom de Baal. Ainſi, au lieu de Miphi-Baal, ou Méri-Baal, ils diſoient Miphiboſeth ou Mériboſeth. Boſeth en Hébreu ſignifie honte; confuſion, ordure; & Baal, le maître, le mari, le Dieu Baal.

MÉRICUS, *Mericus*, (*f*) Eſpagnol, étoit un des trois officiers qui commandoient dans Achradine, lorſque les Romains aſſiégerent Syracuſe, l'an de Rome 540 & 212 avant Jeſus-Chriſt. Un autre officier Eſpagnol, gagné par les aſſiégeans, eut ordre de s'aboucher avec Méricus. Il lui expoſa d'abord la ſituation où il avoit laiſſé les affaires d'Eſpagne, d'où il étoit arrivé tout récemment; que les Romains y étoient abſolument les maîtres; qu'il pouvoit, en leur rendant un ſervice ſignalé, devenir le plus conſidérable de tous ſes compatriotes, ſoit qu'il voulût ſervir dans leurs armées, ou qu'il aimât mieux retourner dans ſa patrie; qu'au contraire il avoit tout à craindre de leur indignation, s'il continuoit à ſe défendre dans un poſte, qu'il ne pourroit pas long-tems conſerver, étant inveſti par mer & par terre. Méricus, touché de ſes raiſons, fit partir avec les Ambaſſadeurs qu'on étoit convenu d'envoyer à M. Claud. Marcellus, ſon propre frere, qui ayant obtenu par le moyen du même Eſpagnol, un entretien ſecret avec ce Général, s'en retourna dans Achradine, après être convenu avec lui de la reddition de la

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 120.
(*b*) Plut. Tom. I. p. 309.
(*c*) Hirt. Panſ. de Bell. Alexand. pag. 730. *& ſeq.*
(*d*) Juſt. L. I. c. 9.
(*e*) Paral. L. I. c. 8. v. 34. c. 9. v. 40.
(*f*) Tit. Liv. L. XXV. c. 30, 31. L. XXVI. c. 21. Roll. Hiſt. Rom. Tom. III. pag. 390, 391.

place, & de la maniere dont la chose s'exécuteroit. Alors, Méricus, pour ôter tout soupçon qu'il eût aucune intelligence avec l'ennemi, déclara qu'il n'étoit pas d'avis qu'on envoyât davantage des députés aux Romains, ni qu'on reçût ceux qui viendroient de leur part; qu'il falloit, pour plus grande sûreté, distribuer aux Commandans les différens postes qui étoient à garder, & que chacun répondît sur sa tête de celui qui lui seroit confié. Tous ayant consenti à ce partage, le sort fit écheoir à Méricus le soin de veiller sur le quartier qui alloit depuis la fontaine d'Aréthuse, jusqu'à l'embouchure du grand port.

Il eut soin d'en informer les Romains. C'est pourquoi, M. Claud. Marcellus, dès la nuit suivante, fit remorquer une barque pleine de soldats armés, à la queue d'une galere à quatre rangs, jusqu'aux murs d'Achradine, & débarqua ses gens près de la porte voisine de la fontaine d'Aréthuse. Le tout étoit exécuté à la quatrieme veille. Alors, Méricus introduisit les soldats de M. Claud. Marcellus par cette même porte, comme il en étoit convenu; & dès que le jour parut, ce Général attaqua les murailles de la place avec toutes ses troupes, & attira de ce côté-là, non-seulement ceux qui tenoient Achradine, mais encore une grande partie de ceux qui défendoient l'Isle, & qui, abandonnant leurs postes, accouroient par bandes pour aider à repousser les Romains. Dans ce tumulte, les vaisseaux qu'on avoit disposés par avance, & qu'on tenoit tout prêts, ayant fait un grand circuit, débarquerent près de l'Isle, des soldats, qui trouvant les corps de garde à moitié vuides, & les portes par où étoient sortis ceux qui avoient couru au secours d'Achradine, ouvertes, s'emparerent aisément de cette partie abandonnée par l'épouvante & la fuite de ceux qui auroient dû la défendre. Les déserteurs furent ceux qui témoignerent le moins de courage & de résolution pour résister aux Romains; car, ne se fiant pas même à leurs compagnons, ils s'enfuirent au milieu de l'action. M. Claud. Marcellus, apprenant que les siens étoient maîtres de l'Isle, & d'une partie d'Achradine, & que Méricus s'étoit joint aux Romains avec les soldats de sa garnison, fit sonner la retraite, pour empêcher qu'on ne pillât le trésor des rois de Syracuse, qu'on croyoit beaucoup plus considérable qu'il n'étoit en effet. M. Claud. Marcellus, ayant arrêté l'impétuosité de ses soldats, donna aux déserteurs qui se trouvoient encore dans Achradine le tems de se sauver. Alors, les Syracusains délivrés de toute crainte, ouvrirent les portes de l'Isle, & envoyerent des Ambassadeurs à M. Claud. Marcellus, ne lui demandant d'autre grace que de leur sauver la

vie

vie à eux & à leurs enfans.

Deux ans après, lorſque M. Claud. Marcellus entra dans Rome avec l'ovation, Méricus étoit un de ceux qui marchoient à la tête du cortege avec des couronnes d'or, & il n'étoit pas l'objet le moins agréable aux yeux de la multitude. On lui accorda le droit de bourgeoiſie avec cinq cens arpens de terre. On lui donna en outre, ainſi qu'aux Eſpagnols qui avoient embraſſé le parti des Romains avec lui, une demeure dans une des villes rebelles, & des terres dans les campagnes qui avoient été confiſquées par droit de conquête. M. Cornélius eut ordre de donner à chacun ſa portion dans l'endroit où il l'aimeroit le mieux. Il choiſit Murgantie & ſon territoire, pour la récompenſe de Méricus & des autres Eſpagnols, ſuivant l'arrêt du Sénat qui l'en avoit rendu l'arbitre.

MÉRIDARPAX, *Meridarpax*, Μεριδάρπαξ, un des rats qu'Homère introduit dans la Batrachomyomachie.

MERIMUTH, *Merimuth*, (*a*) Μηραμώθ. fils d'Uria, contribua au rétabliſſement de la ville de Jéruſalem, au retour de la captivité de Babylone.

MERION, *Meriones*, (*b*) Μηρίονης, fils de Molus, fut un des capitaines Grecs qui allerent au ſiege de Troie. Homere dit qu'il partit de Crete à la tête de quatre-vingts vaiſſeaux, mais qu'il en partageoit le commandement avec Idoménée, dont il étoit l'écuyer.

Un jour, comme Ulyſſe étoit ſur le point de ſe mettre en chemin pour aller reconnoître ce qui ſe paſſoit dans le camp des Troyens, Mérion lui donna un arc, un carquois, une épée, & un caſque de pluſieurs peaux en double fourré de laine, & qui ouvroit une horrible gueule de ſanglier, armée des deux côtés de terribles défenſes. Autolycus l'avoit enlevé autrefois dans la ville d'Eléone à Amyntor, fils d'Orménus, après avoir forcé ſon palais, & il l'avoit donné à Amphidamas de Cythere dans la ville de Scandie; Amphidamas en avoit fait préſent à Molus, & Molus l'avoit donné à ſon fils Mérion, qui en cette occaſion le donna à Ulyſſe.

Le fils de Priam, Déiphobe, qui brûloit d'envie de ſe ſignaler, s'étant avancé tout couvert de ſon bouclier, Mérion qui l'apperçoit, lui porte un coup de pique avec tant de roideur, que le bouclier auroit été percé, ſi la pique n'eût volé en éclats. Déiphobe ébranlé du coup eſt ſaiſi de crainte; & Mérion, au déſeſpoir de ſa pique rompue, & de la victoire que le deſtin lui enlevoit, rentre

(*a*) Eſdr. L. II. c. 3. v. 21.

(*b*) Homer Iliad. L. II. v. 158, 159. L. X. v. 260. *& ſeq.* L. XIII. v. 93, 256. *& ſeq.* L. XIII. v. 256. 528. *& ſeq.* Horat. L. I. Ode. 5. v. 15. Pauſ. pag. 163. Lucian. Tom. I. p. 914. Tom. II. pag. 374.

dans ſon bataillon, & va chercher une autre pique dans ſa tente.

Idoménée, le voyant, lui dit : » Vaillant fils de Molus, » le plus cher de mes amis, où » allez-vous ? Pourquoi avez-» vous quitté le combat ? Êtes-» vous bleſſé ? Ou venez-vous » m'apporter quelque nouvelle, » & demander du ſecours ? » Vous voyez au moins que je » n'étois pas diſpoſé à me te-» nir tranquillement dans ma » tente, & qu'impatient de » combattre, j'allois à vous. » Mérion lui répondit : Ido-» ménée, je viens voir ſi je ne » trouverois pas une pique dans » votre tente, car j'ai rompu » la mienne ſur le bouclier du » téméraire Déiphobe. Vous » n'y trouverez pas ſeulement » une pique, lui répondit Ido-» ménée, vous y en trouverez » pluſieurs ; vous y verrez bril-» ler ces armes Troyennes que » j'ai priſes aux ennemis tués » de ma main ; car, j'oſe me » vanter que je n'ai pas accou-» tumé de combattre de loin, » que je ſçais joindre l'ennemi ; » voilà pourquoi ma tente eſt » ſi riche en piques, en bou-» cliers, en caſques, & en » cuiraſſes, dont l'éclat éblouit » les yeux. »

» J'ai auſſi dans mon vaiſſeau » & dans ma tente un grand » nombre de ces dépouilles » Troyennes, reprit Mérion, » mais j'en ſuis trop loin pour » les aller chercher. Je puis » dire auſſi que je ne m'oublie » pas dans les occaſions ; & » que je ſuis toujours le pre-» mier quand il faut combattre, » & que Mars a donné le ſi-» gnal. Il y a peut-être quel-» ques Grecs dans l'armée qui » ne me connoiſſent pas ; mais, » vous me connoiſſez, & cela » me ſuffit. Oui aſſurément, » répondit Idoménée, je vous » connois, ſage Mérion, je » n'ai pas beſoin que vous me » parliez de votre valeur. Si » tout ce que nous ſommes de » braves hommes dans l'armée, » nous étions commandés au-» jourd'hui pour nous mettre » en embuſcade près de nos » vaiſſeaux, & c'eſt comme » vous ſçavez dans cette ſorte » de guerre que les hommes » paroiſſent ce qu'ils ſont, » car les lâches y changent à » tout moment de couleur ; ils » n'ont ni vertu ni courage, » leurs genoux tremblans ne » peuvent les ſoutenir, ils tom-» bent de foibleſſe, le cœur » leur battant ils ont peur de » la mort, tout leur corps friſ-» ſonne ; au lieu que les braves » ne changent point de viſage, » ils ont toujours la même li-» berté d'eſprit, la même gaie-» té, & la même aſſurance ; & » ſi quelque choſe trouble cette » aſſiette ferme & tranquille, » c'eſt l'impatience d'en venir » aux mains ; ſi nous étions donc » commandés pour une occaſion » ſemblable, je ſuis bien aſſuré » que la valeur la plus fine ne » pourroit rien trouver à re-» prendre en vous, & que ſi

» vous veniez à être bleſſé de » près ou de loin, ce ne ſeroit » point dans le dos que vous » recevriez ces bleſſures, » mais vous les recevriez en » avançant toujours vers l'en- » nemi. Mais, ne parlons pas » davantage de nos proueſſes, » comme de jeunes fanfarons, » de peur que quelqu'un ne » nous entende & ne ſe moque » de nous, de ce que nous » nous amuſons à parler, lorſ- » qu'il faut agir. Allez vîte » dans ma tente & prenez la » meilleure pique que vous trou- » verez. «

Mérion obéit, & plein d'ardeur pour le combat, il ſuit Idoménée. Comme ils approchoient des ennemis, Mérion s'adreſſe à Idoménée : » Fils de » Deucalion, de quel côté » avez-vous deſſein de com- » battre ? Eſt-ce à l'aîle droite, » ou à l'aîle gauche ? Ou choi- » ſiriez-vous plutôt le corps » de bataille ? Je penſe qu'il n'y » a pas à choiſir, que de tous » côtés la mêlée eſt fort âpre, » & que par tout vous trouve- » rez de la gloire & du péril. » Idoménée lui répondit : Mé- » rion, je vois que le corps de » bataille a d'aſſez bons défen- » ſeurs, car c'eſt là que com- » battent les deux Ajax & Teu- » cer le plus adroit de tous les » Grecs à tirer de l'arc, & très- » propre pour les coups de » main. Ces trois guerriers don- » neront de l'exercice à Hec- » tor, & le repouſſeront, quel- » que acharné qu'il puiſſe être. » Avec toute ſa valeur il ſera » difficile qu'il renverſe de ſi » braves gens, qu'il pénetre » juſqu'à nos navires, & qu'il » y mette le feu, à moins que » Jupiter, la flamme à la main, » ne vienne les embraſer lui- » même. Car, il n'y a point ſur » la terre d'homme mortel, » pourvu qu'il ne ſoit pas in- » vulnérable, & qu'il puiſſe » être accablé ſous de peſantes » maſſes de rochers, à qui » Ajax ne puiſſe faire mordre » la pouſſiere. Il ne craindroit » pas même dans le combat à » coups de main le terrible » Achille, & il ne lui cede qu'en » viteſſe & en légereté. Allons » donc combattre à l'aîle gau- » che, qui me paroît la plus » foible, & voyons ſi nous » augmenterons la gloire des » Troyens, ou s'ils releveront » la nôtre. « Auſſi-tôt Mérion marche du côté qu'il lui étoit ordonné, où il fit ſans doute des prodiges de valeur.

Aux jeux qui furent donnés à l'occaſion de la mort de Patrocle, Mérion diſputa le prix de la courſe des chars ; mais, il fut bientôt devancé par ſes concurrens, parce que ſes chevaux étoient peſans, & que leur viteſſe ne répondoit pas à leur beauté, & Mérion lui-même n'excelloit pas à pouſſer des chevaux dans une lice.

Le peu de ſuccès qu'il avoit eu dans ce combat, ne l'empêcha pas de ſe préſenter à celui de l'arc. Achille ayant mis pour le prix dix haches & dix demi-

par le meurtre de Candaule, fit paſſer le trône de Lydie de la famille des Héraclides dans celle des Mermnades.

Selon Apollodore, la famille des Mermnades deſcendus de Gygès tiroit ſon origine d'un fils d'Hercule & de la reine Omphale. Mais, cette opinion eſt contraire à celle des Écrivains de Lydie, qu'Hérodote avoit conſultés. Elle ne devoit ſans doute ſa naiſſance qu'à la flatterie des Grecs ſoumis aux Rois de Lydie de la famille des Mermnades. Hérodote diſtingue formellement les Mermnades des Héraclides; & nous voyons, dans Xénophon, que Créſus convient lui-même en parlant à Cyrus, que celui de ſes ancêtres qui s'eſt emparé de la couronne de Lydie, avoit paſſé de la ſervitude ſur le trône. La fable, débitée par Platon au ſujet de Gygès, montre aſſez que c'étoit une opinion reçue dans la Grece. Gygès, ſelon lui, étoit le chef des bergers de Candaule; & cet emploi ne ſe donnoit qu'à des eſclaves & à des ſerfs.

MÉROB, *Merob*, מרב, (*a*) fille aînée de Saül, avoit été promiſe à David, en récompenſe des ſervices qu'il rendoit à la guerre. Mais, Saül manqua de parole, & la donna à Hadriel de la ville de Molathi. Mérob en eut cinq fils, qui furent livrés aux Gabaonites, & crucifiés ſur la montagne devant le Seigneur, pour réparer l'injuſtice que Saül avoit faite aux Gabaonites.

Le texte de l'Écriture porte que ces cinq hommes qu'on leur livra, étoient fils de Michol, fille de Saül & épouſe d'Hadriel. Mais, il y a beaucoup d'apparence que le nom de Michol s'eſt gliſſé dans le texte, au lieu de Mérob; car, Michol n'épouſa pas Hadriel, mais Phalriel; & on ne lit pas que Michol ait eu cinq fils. D'autres croyent que ces cinq enfans étoient fils de Mérob, ſelon la nature, & de Michol par adoption.

MÉRODACH-BALADAN, *Merodach-Baladan*, (*b*) roi de Babylone, qui fut mis au rang des Dieux, & adoré par les Babyloniens. Jérémie, parlant de la ruine de Babylone, dit: *Babylone eſt priſe, Bel eſt confondu, Mérodach eſt vaincu, leurs ſtatues ſont briſées.* On trouve dans Babylone certains Rois, dans le nom deſquels celui de Mérodach ſe rencontre; par exemple, Evilmérodach, fils du grand Nabuchodonoſor, qui eut pour ſucceſſeur l'impie Balthaſar.

Mérodach-Baladan, ayant appris la guériſon miraculeuſe d'Ézéchias, lui envoya des Ambaſſadeurs avec des lettres & des préſens pour l'en féliciter, & pour s'informer du prodige

(*a*) Reg. L. I. c. 14. v. 49. c. 18. v. 17. *& ſeq.* L. II. c. 21. v. 8.

(*b*) Reg. L. IV. c. 20. v. 12. *& ſeq.* Iſai. c. 39. v. 1. *& ſeq.* Jerem. c. 50. v. 2. Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 350, 353.

qui étoit arrivé ſur la terre à cette occaſion, lorſque le ſoleil avoit retrogradé de dix lignes. Ézéchias fut extrêmement ſenſible à l'honneur que lui faiſoit ce Prince étranger, & il s'empreſſa de montrer à ſes Ambaſſadeurs tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus précieux dans ſes tréſors, & de leur faire remarquer la magnificence de ſon palais. A en juger humainement, cette démarche n'avoit rien que de permis & de louable; mais, les yeux du ſouverain Juge, bien plus perçans & plus délicats que les nôtres, y apperçurent une vanité ſecrete & un orgueil caché dont ſa juſtice fut bleſſée. Il lui envoya dire ſur le champ par ſon prophete Iſaïe, que les richeſſes & les tréſors qu'il venoit de montrer avec tant de faſte à ces Ambaſſadeurs, ſeroient un jour tranſportés à Babylone, & que ſes enfans y ſeroient conduits pour ſervir dans le palais du Roi. C'eſt à quoi il n'y avoit pour lors nulle apparence; car, Babylone, dans le tems dont nous parlons, étoit amie & alliée de Jéruſalem, puiſqu'elle lui envoyoit des Ambaſſadeurs, & il ſemble qu'elle n'avoit rien à craindre que du côté de Ninive, dont la puiſſance étoit alors formidable, & entiérement déclarée contre elle. Mais, le ſort de ces deux villes devoit changer, & la parole de Dieu fut accomplie à la lettre.

Un Auteur donne à Mérodach-Baladan le nom de Mardocempadus, & dit qu'il commença à regner à Babylone vingt-ſix ans après le commencement de Nabonaſſar, c'eſt-à-dire, l'an du monde 3283, & avant J. C. 717.

Mérodach-Balandan, ou Mérodach, fils de Baladan, eſt le même que Mardocempadus, fils de Béléſis, ou de Nabonaſſar.

MÉROÉ, *Meroe*, *Μερόη*, (*a*) iſle d'Afrique dans l'Éthiopie. Elle eſt formée, ſelon Ptolémée, par le Nil qui la baigne à l'occident, & par le fleuve Aſtaboras, qui la mouille du côté de l'orient. Ptolémée lui donne les villes ſuivantes, Méroé, Sacholche, Eſer, Darorum Vicus, Auxume, Coloé & Maſte. Les trois dernieres étoient dans les terres, & les autres ſur le bord des deux fleuves.

La ville de Méroé avoit été fondée par Cambyſe, & ce Prince lui avoit donné le nom de la Princeſſe Méroé qui, ſelon les uns, étoit ſa mere, & ſelon d'autres, ſa ſœur & ſa femme. Ce nom reſta à toute l'iſle. C'étoit la plus grande de toutes les iſles que le Nil embraſſoit. Elle avoit la forme d'un bouclier, & l'on dit que ſa largeur étoit de mille ſtades, & ſa longueur de trois mille. Elle étoit défendue du côté de la

(*a*) Ptolem. L. IV. c. 8. Strab. p. 771, 786, 821. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 19, 20. Herod. L. II. c. 29. Plin. Tom. I. pag. 108, 110, 255. Juven. Satyr. 6. v. 526. Satyr. 13. v. 163. Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 58. Pauſ. pag. 63, 298.

Libye par des ſables immenſes ; & du côté de l'Arabie par des rivages inacceſſibles. On y trouvoit des mines d'or, d'argent, de fer & de cuivre, une grande abondance de bois d'ébene, & toutes ſortes de pierres rares & précieuſes.

On prétend que l'ancien nom de cette iſle étoit Saba, & on croit que c'étoit là que regnoit la reine de Saba, qui vint de ſi loin écouter la ſageſſe de Salomon. Ce païs étoit ordinairement gouverné par des Reines. Mais, ces raiſons n'ont pas empêché que d'autres n'aient fait venir la reine de Saba de l'Arabie heureuſe. *Voyez* Ethiopie.

» La ville de Méroé, dit » Pauſanias, & les plaines » Ethiopiques, ainſi les appelle-» t-on, ſont habitées par les » peuples de la terre les plus » juſtes ; c'eſt chez eux, dit-» on, que le ſoleil tient ſa table ; » mais, ils n'ont dans leur païs » aucune mer, ni même d'autre » fleuve que le Nil. «

Les Grecs ſe figuroient les Ethiopiens comme un peuple heureux, qui paſſoit la vie dans l'abondance & dans les délices ; delà cette opinion que le ſoleil avoit ſa table chez eux. D'ailleurs, comme les Ethiopiens ſont brûlés du ſoleil, on a pu croire qu'il faiſoit chez eux un plus long ſéjour qu'en nul autre endroit, ce qui a encore donné lieu à cette fable. Quoi qu'il en ſoit, Homère au premier livre de l'Iliade, nous repréſente Jupiter allant à un grand feſtin chez les Ethiopiens.

MEROÉ, *Meroe*, Μερόη, ville dans l'iſle du même nom. *Voyez* l'article précédent.

MÉROÉ, *Meroe*, Μερόη, (*a*) fille de Cyrus, fut mariée à Cambyſe ſon propre frere. Et voici comme elle devint la femme de ce Prince.

Cambyſe n'avoit de paſſion que pour Méroé, & il avoit grande envie d'ailleurs de faire quelque choſe d'extraordinaire, & qu'on n'eût pas encore fait. Il fit donc aſſembler les Juges de ſon royaume, pour ſçavoir d'eux s'il n'y avoit point quelque loi qui permît au frere d'épouſer ſa ſœur. Ces Juges étoient des hommes choiſis, qui demeuroient juſqu'à la mort dans cette charge, s'ils n'étoient convaincus de quelque crime ; leur office étoit de rendre la juſtice, & d'interpréter les loix du païs, & c'étoit à eux qu'on s'en rapportoit ſur toutes choſes. Ils firent donc à Cambyſe une réponſe adroite ; car, ils lui dirent qu'ils ne trouvoient point de loi qui permît au frere d'épouſer ſa ſœur, mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux rois de Perſe de faire tout ce qu'ils vouloient. Ainſi, la crainte de Cambyſe ne leur fit point enfreindre la loi, & ils ne s'expoſerent point en la défendant au hazard de périr ; mais, ils en trouverent une autre en

(*a*) Herod. L. III. c. 31. Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 493, 494.

faveur de ce Prince, qui vouloit épouſer ſa ſœur. Ainſi, Cambyſe épouſa celle qu'il aimoit, mais il la tua dans la ſuite, & on rapporte diverſement ſa mort.

Les Grecs diſent que comme Cambyſe faiſoit combattre un lionceau & un jeune chien en la préſence de cette Princeſſe, le jeune chien n'étant pas auſſi fort que le lionceau, un autre chien frere de celui qui étoit maltraité, rompit de force ſa leſſe, accourut au ſecours de ſon frere; & quand ils furent joints enſemble, ils vinrent aiſément à bout du lionceau. Cambyſe, qui prenoit grand plaiſir à ce divertiſſement, ayant remarqué que la Princeſſe ſoupiroit & qu'elle répandoit des larmes, lui en demanda la cauſe. Elle lui répondit qu'en voyant ce petit chien qui étoit accouru au ſecours de ſon frere, elle n'avoit pu s'empêcher de pleurer, parce que cet aſpect lui avoit rappellé le ſouvenir de la fortune de Smerdis ſon frere, dont elle ſçavoit bien que perſonne ne viendroit prendre la vengeance. Suivant les Grecs, cette parole fut cauſe que Cambyſe la tua. Mais, les Egyptiens en rapportent une autre raiſon. Ils diſent donc que comme on étoit à table cette Princeſſe prit une laitue, & qu'après en avoir ſéparé toutes les feuilles, elle demanda à ſon mari de quelle façon cette laitue lui ſembloit plus belle, ou en pomme ou les feuilles ſéparées; que quand il lui eut répondu qu'il la trouvoit plus belle en pomme, elle lui dit qu'il n'avoit pas reſſemblé à cette laitue, en déſuniſſant la maiſon de Cyrus; que Cambyſe, irrité de cette réponſe, lui donna des coups de pied dans le ventre, quoiqu'elle fût groſſe, & qu'elle mourut en accouchant avant terme.

MÉROPE, *Merope*, (*a*) Μερόπη, fille d'Erechthée, fut mere de Dédale, ſelon Plutarque.

MÉROPE, *Merope*, (*b*) Μερόπη, fille de Cypſelus, roi d'Arcadie, fut mariée à Creſphonte, duquel elle eut pluſieurs enfans, dont le dernier de tous fut Epytus.

MÉROPE, *Merope*, Μερόπη, une des filles d'Atlas. *Voyez* Atlas & Pleiades.

Une des trois filles de Pandare, fils de Mérops, a porté auſſi le nom de Mérope.

MÉROPIS, *Meropis*, Μεροπίς, un des noms que porta l'iſle de Cos. *Voyez* Cos.

MÉROPIS, *Meropis*, (*c*) Μεροπίς, terre imaginaire. Strabon reproche à Théopompe de l'avoir imaginée.

MÉROPS, *Merops*, Μέροψ, un des géans qui voulurent chaſſer les Dieux du ciel; mais, ce nom doit plutôt être donné à ceux qui aiderent à conſtruire

(*a*) Plut. T. 1. p. 8.
(*b*) Pauſ. pag. 220.
(*c*) Strab. p. 299.

la tour de babel, à cauſe de la confuſion des langues qui y ſurvint, puiſque Mérops vient du Grec μερίζειν, *dividere*, diviſer, & d'ὄψ, *vox*, la voix, la parole.

MÉROPS, *Merops*, Μέροψ, (*a*) de la ville de Percote, étoit le plus excellent devin de ſon tems. Il fut pere d'Adraſte & d'Amphius, qui marcherent au ſecours des Troyens. Mérops, prévoyant le malheur dont il étoit menacé, avoit défendu à ſes fils d'aller à cette pernicieuſe guerre ; mais, entraînés par leur deſtinée, qui les appelloit à la mort, ils avoient mépriſé ſes défenſes, & s'étoient dérobés de ſa maiſon. Ils furent tués par Diomede.

MÉROPS, *Merops*, Μέροψ, Roi de l'iſle de Cos, qui fut appellée de ſon nom. Junon, touchée de l'extrême douleur qu'il avoit de la mort de ſa femme, le changea en aigle, & le placa parmi les conſtellations.

MÉROPS, *Merops*, Μέροψ, (*b*) qui épouſa Clymene, après qu'elle eût eu Phaëton de Phœbus ou d'Apollon.

MÉROPS, *Merops*, Μέροψ, (*c*) un des capitaines Troyens qui ſuivirent Énée en Italie. Il fut tué par Turnus.

MÉROS, *Meros*, Μηρός, (*d*) montagne des Indes. Elle étoit conſacrée à Jupiter, & on prétendoit que Bacchus y avoit été élevé. Cette opinion n'avoit point d'autre fondement que la ſignification du mot *Meros*, qui en Grec ſignifie Cuiſſe, & qui avoit donné occaſion à la fable de Bacchus enfermé dans la cuiſſe de Jupiter & né deux fois, parce qu'il avoit été garanti de la peſte ſur cette montagne avec ſon armée.

Alexandre, dans ſon expédition des Indes, vint au mont Méros ; » Et ayant appris des » habitans, dit Quinte-Curſe, » l'aſſiette de cette montagne, » il y fit porter des vivres, & » monta ſur le ſommet avec » toute ſon armée. Par-tout il » eſt revêtu de vignes & de » lierre, & tout y eſt plein de » ſources. Il y a de toutes ſortes » d'arbres fruitiers, & la terre » y produit du bled d'elle-» même, ſans être enſemencée, » que du grain qui y tombe par » hazard. Il y croît auſſi des » lauriers avec leur fruit, & » la plupart de ces rochers » ſont couverts de bois. Je crois » au reſte que ce ne fut point » par une inſpiration divine, » mais plutôt par belle humeur, » que les troupes s'aviſerent de » cueillir du pampre & du lier-» re, & de s'en faire des guir-» landes, courant çà & là par » la forêt comme des Bacchan-» tes. Quelques-uns des plus » enjoués d'entr'eux commen-

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 337. & *ſeq.* L. XI. v. 328. & *ſeq.*
(*b*) Ovid. Metam. L. I. c. 20.
(*c*) Virg. Æneid. L. IX. v. 702.
(*d*) Strab. pag. 687. Pomp. Mel. pag. 200. Q. Curt. L. VIII. c. 10. Plin. Tom. I. p. 322, 463. Diod. Sicul. pag. 87.

» cerent cette folâtre réjouiſ-
» ſance, & tous les autres les
» ſuivirent. Les montagnes &
» les vallées retentiſſoient donc
» des voix confuſes de tant de
» milliers d'hommes qui ado-
» roient le Dieu tutélaire de ce
» boccage, & qui ſe couchoient
» ſur l'herbe verte, ou ſur des
» feuillages, comme s'ils euſ-
» ſent été en pleine paix. Et
» cette ſaillie ne déplut pas au
» Roi, qui au contraire leur
» fournit largement de quoi
» faire bonne chere, & fut bien
» aiſe de voir ſon armée occu-
» pée durant dix jours au ſer-
» vice de Bacchus. »

Les Auteurs anciens donnent des noms différens à cette montagne. Elle eſt appellée Nyſa par Pline, Nyſeium par Suidas, & Sacrum par Trogus. Elle eſt ſituée entre l'Inde & le Cophene, ſelon Ptolémée & Arrien. Polien dit qu'on l'appelloit auſſi Tricoryphus, à cauſe de ſes trois ſommets, dont l'un étoit nommé corafibis, un autre, Condaſce, & le troiſieme, Méros.

Ortélius dit qu'Héſychius donne ce nom à une partie d'Ampélus, ſans diſtinguer ſi c'eſt de la ville ou du promontoire qu'il entend parler.

MÉROTH, *Meroth*, Μηρώθ. (*a*) Joſephe dit que le bourg de Méroth termine la Galilée du côté de l'occident. Dans le traité intitulé *Sanhédrin*, il eſt dit que les eaux de Méroth ſeront changées en ſang au tems du Meſſie.

MÉROZ, *Meroz*, Μηρώζ, (*b*) lieu ſitué au voiſinage du torrent de Ciſon. Les habitans de ce lieu, n'ayant pas voulu venir au ſecours de leurs freres, dans le combat qu'ils livrerent à Siſara, furent livrés à l'anathême. *Malheur à la terre de Méroz*, dit l'ange du Seigneur! *Malheur à ceux qui l'habitent, parce qu'ils ne ſont point venus au ſecours du Seigneur, au ſecours des plus vaillans de ſes guerriers!* Quelques-uns ont cru que Méroz étoit la même que Merus ou Mérum.

D'autres veulent que Méroz ait été un homme puiſſant, qui demeuroit au voiſinage du Ciſon, & qui, n'ayant pas voulu venir au ſecours de Barac & de Débora, fut excommunié par l'ange du Seigneur au ſon de quatre cens trompettes. L'ange du Seigneur eſt, ſelon les uns, Barac général de l'armée du Seigneur; ſelon d'autres, c'eſt le grand Prêtre de ce tems-là, ou un Prophete, ou S. Michel, ou quelque autre Ange. Quelques-uns croyent que Méroz étoit l'ange des Chananéens qui fut maudit par l'ange S. Michel, protecteur des Iſraëlites.

MERRHA, *Merrha*. (*c*) Baruch parle des marchands de Merrha, qu'il joint aux Agaréniens & aux habitans de Thé-

(*a*) Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 832.
(*b*) Judic. c. 5. v. 23.
(*c*) Baruch. c. 3. v. 23.

man, qui ſe piquoient de ſageſſe. Tous ces gens-là étoient ſans doute Arabes ; mais, nous ne ſçavons pas préciſément où étoit Merrha. On connoît Marana ſur la Mer rouge, Mariaba dans l'Arabie heureuſe, & Marace, lieu de commerce dans le même païs.

MÉRULA [L. CORNÉLIUS], *L. Cornelius Merula*, (*a*) fut créé Préteur l'an de Rome 554, & 198 avant Jeſus-Chriſt, & on lui confia le Gouvernement de la ville.

Il ſe forma cette année en Italie une conſpiration d'Eſclaves, qui fut dénoncée à L. Cornélius Mérula. Deux Eſclaves vinrent le trouver avant le jour, & lui expoſerent tout l'ordre de la conſpiration depuis ſon origine juſqu'au dénouement qu'elle devoit avoir. Le Préteur, ayant mis les dénonciateurs en lieu de ſûreté, aſſembla le Sénat, & l'ayant informé du péril qui menaçoit la République, fut chargé lui-même d'aller ſur les lieux pour prendre connoiſſance de ce complot, & l'étouffer. Il partit de Rome avec cinq Lieutenans, engageant ceux qu'il trouvoit ſur ſa route à s'enrôler, à lui prêter ſerment, & à le ſuivre. Par ces levées faites à la hâte, ayant armé environ deux mille hommes, il vint à Sétia, ſans que perſonne ſçût quel étoit ſon but. Il fit arrêter ſur le champ les chefs de la conſpiration, & ce début ayant fait prendre la fuite aux Eſclaves, il mit des troupes en campagne qui les pourſuivirent & les ramenerent dans la ville, où ils furent punis. Toute cette affaire fut aſſoupie par le zele & la fidélité de deux Eſclaves & d'un homme libre. Le Sénat fit donner pour récompenſe au dernier cent mille as, & aux Eſclaves chacun vingt-cinq mille avec la liberté. On en paya le prix à leurs maîtres des deniers de la République. Peu de tems après, on apprit que les reſtes mal éteints de cette conjuration s'étoient rallumés & menaçoient Préneſte. L. Cornélius Mérula qu'on y envoya, trouva autour de cinq cens coupables qu'il fit punir de mort.

Quatre ans après, il fut un des Triumvirs qui furent chargés d'aller établir une colonie à Tempſa, dans des terres qu'on avoit priſes ſur les Bruttiens. L'année ſuivante, il ſe vit élevé au Conſulat avec Q. Minucius Thermus. La Gaule lui étant échue pour département, il conduiſit ſon armée dans le païs des Boiens, où il fit la guerre contre ces peuples, tout autrement que ſon Collegue ne la faiſoit contre les Liguriens. C'étoit lui qui préſentoit la bataille aux Boiens, & c'étoient les Boiens qui n'oſoient l'accepter ; enſorte que les Romains n'ayant

(*a*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 7, 8, 26. L. XXXIV. c. 45, 54. & *ſeq.* L. XXXV. c. 4. & *ſeq.* Corn. Nep. in Annib. c. 8.

point occaſion de combattre, ſe répandoient dans la campagne, & la pilloient impunément, les ennemis aimant mieux abandonner leurs biens, que de s'expoſer à perdre la vie en les défendant. Notre Conſul, ayant déſolé tout le païs ennemi par le fer & par le feu, en ſortit; & il marchoit vers Modene ſans trop ſe tenir ſur ſes gardes dans un païs où il ne croyoit pas avoir quelque choſe à appréhender. Mais, les Boiens ne ſe furent pas plutôt apperçus qu'il étoit ſorti de deſſus leurs terres, qu'ils ſe mirent à le pourſuivre ſans faire aucun bruit, dans le deſſein de le faire tomber dans quelque piege; & pendant la nuit, ayant paſſé au delà du camp du Conſul, ils s'emparent d'un défilé par où il lui falloit néceſſairement paſſer. Mais, ils ne le firent pas ſi ſecrétement que L. Cornélius Mérula n'en eût quelque ſoupçon. C'eſt pourquoi, ce Général, qui avoit coutume de ſe mettre en marche pendant la nuit, attendit cette fois-là que le jour fût venu, pour éviter la confuſion & le tumulte que les ténebres ne manquoient jamais d'apporter dans une action; ce qui n'empêcha pas que par un ſurcroît de précaution, il n'envoyât un détachement de cavalerie à la découverte. Quand il ſçut par leur rapport, & le nombre des ennemis, & le poſte qu'ils occupoient, il ordonna à ſes ſoldats de mettre tout leur bagage en un tas, & aux Triaires de l'entourer d'une bonne paliſſade; & avec le reſte de ſes troupes rangées en bataille il alla aux ennemis. Les Gaulois en firent autant, voyant que leur ſtratagême étoit découvert, & qu'ils ne pouvoient éviter une bataille dans les formes, où ils ne devoient attendre la victoire que de leur courage. Ils en vinrent aux mains ſur les huit heures. La gauche des alliés & les ſoldats extraordinaires formoient la premiere ligne, ſous le commandement de deux lieutenans Conſulaires, M. Marcellus & Ti. Sempronius, conſul de l'année précédente. L. Cornélius Mérula tantôt ſe trouvoit aux premiers rangs, tantôt contenoit les légions au corps de réſerve, pour empêcher que l'ardeur de combattre ne les fît avancer avant qu'il fût tems. Il ordonna aux deux Minucius, Quintus & Publius, tribuns des ſoldats, de ranger les cavaliers de ces légions dans un lieu à découvert, hors de la bataille, & de venir de-là fondre avec eux ſur les ennemis, quand il leur en donneroit le ſignal. Pendant qu'il étoit occupé de ces ſoins, un courier vint de la part de Ti. Sempronius, l'avertir que les troupes extraordinaires ne pouvoient plus réſiſter à la fougue impétueuſe des Gaulois; que la plus grande partie avoient été tués; & que ceux qui reſtoient épuiſés de travail, & abattus par la crainte, ne combattoient plus que foible-

ment ; qu'il envoyât, s'il le trouvoit bon, les relever par l'une des deux légions, avant qu'ils euſſent la honte de prendre ouvertement la fuite. L. Cornélius Mérula, ſuivant cet avis, envoya en la place des extraordinaires, la ſeconde légion dont les compagnies compoſées de ſoldats frais & bien rangés, recommencerent le combat ; & la droite des alliés s'avança à la premiere ligne, au lieu de la gauche qui en fut retirée. Le Soleil, qui étoit alors dans la plus grande ardeur, incommodoit furieuſement les Gaulois incapables de réſiſter à la chaleur ; cependant, au moyen de leur multitude, ils ſoutenoient en quelque façon tout l'effort des Romains, tantôt en s'appuyant les uns ſur les autres, tantôt en ſe couvrant de leurs boucliers. L. Cornélius Mérula, voyant la peine qu'on avoit à les ébranler, ordonna à C. Livius Salinator de ſe jetter ſur eux le plus impétueuſement qu'il pourroit, avec la cavalerie des alliés qu'il commandoit, pour tâcher de les mettre en déſordre ; & à la cavalerie des légions, de reſter en attendant dans ſon poſte juſqu'à nouvel ordre. L'attaque vigoureuſe de C. Livius Salinator & de ſes eſcadrons fit d'abord plier les ennemis, & mit quelque confuſion dans leurs rangs, ſans cependant les obliger à tourner entiérement le dos. Leurs Officiers les retenoient, frappant de leur javeline ſur le dos des fuyards, & les obligeant de retourner au combat, tandis que d'un autre côté la cavalerie légere des Romains les empêchoit d'obéir, & leur fermoit le chemin. L. Cornélius Mérula exhorte ſes ſoldats, & les conjure de faire un dernier effort ; que la victoire eſt à eux, pour peu qu'ils preſſent l'ennemi déjà ébranlé & prêt à ſe débander ; que s'ils lui donnent le tems de ſe remettre & de revenir à la charge, il leur faudra recommencer un nouveau combat dont on ne ſçavoit pas quel ſeroit l'événement. Il ordonne en même-tems aux enſeignes d'avancer ; de maniere que ſe jettant tous de concert au milieu des rangs des Gaulois, ils les mirent en fuite. Dès que le Conſul vit qu'ils tournoient le dos, & ſe diſperſoient de côté & d'autre, il commanda aux cavaliers des légions de les pourſuivre.

Il fut tué ce jour-là quatorze mille Boiens ; les vainqueurs en prirent en vie mille quatre-vingt-douze, ſept cens vingt-un cavaliers, trois de leurs chefs, deux cens douze étendards, & ſoixante-trois chars. Les Romains acheterent aſſez cher cette victoire ; car, ils laiſſerent ſur la place cinq mille hommes tant de leurs citoyens que de leurs alliés, vingt-trois Centurions, quatre Préfets des alliés, & deux Tribuns des ſoldats de la ſeconde légion, M.

Génucius & M. Marcius.

Cependant, le Sénat chargea C. Scribonius d'envoyer deux députés tirés de l'ordre des Sénateurs, à L. Cornélius Mérula, pour lui montrer les lettres de ſon Collegue, & l'avertir que s'il ne jugeoit pas à propos de venir à Rome, pour y tenir les aſſemblées, le Sénat ſe ſerviroit du miniſtere des Interrois pour la création des nouveaux Magiſtrats, plutôt que de retirer Q. Minucius Thermus d'une province où la guerre étoit encore auſſi entiere que quand il y étoit arrivé. Les députés, étant venus trouver L. Cornélius Mérula, manderent au Sénat que ce Général prenoit le parti de venir à Rome pour préſider aux aſſemblées. En attendant qu'il y arrivât, les lettres, par leſquelles il avoit donné avis au Sénat de la victoire qu'il avoit remportée auprès de Modene contre les Boiens, exciterent une diſpute dans l'aſſemblée, par la comparaiſon qu'on en fit avec celles que M. Marcellus, l'un de ſes Lieutenans, avoit écrites à un grand nombre de Sénateurs, & dans leſquelles il leur faiſoit entendre que ſi on avoit eu l'avantage dans le combat de Modene, c'étoit à la fortune du peuple Romain & à la valeur des ſoldats, qu'on en étoit redevable; & que ſi on avoit perdu tant de ſoldats, & qu'on eût manqué d'exterminer entiérement les ennemis, comme on le pouvoit aiſément, c'étoit au Conſul qu'on pouvoit s'en prendre. Car, il auroit ſauvé la vie à la plupart de ceux qui avoient été tués, s'il n'eût point attendu ſi tard à tirer du corps de réſerve, les troupes qu'il avoit enfin envoyées à leur ſecours; & la défaite des ennemis auroit été entiere, s'il eût permis plutôt à la cavalerie des légions de les pourſuivre. Cette affaire paroiſſant trop importante pour être décidée ſur le champ, on remit à en délibérer dans une aſſemblée plus nombreuſe.

Pendant ce tems-là, L. Cornélius Mérula, laiſſant ſon lieutenant M. Marcellus à la tête de ſon armée, s'en revint à Rome pour y préſider aux aſſemblées. Il commença par rendre compte au Sénat de ce qu'il avoit fait, & de l'état où il avoit laiſſé ſa province, & ſe plaignit de ce qu'ayant terminé par un ſeul combat, une guerre ſi importante, on n'avoit pas rendu aux Dieux immortels les actions de graces qui leur étoient dues pour la victoire qu'il avoit remportée ſur les ennemis. Il finit en demandant qu'on ordonnât des prieres publiques pour trois jours, & qu'on lui décernât le triomphe. Mais, avant qu'on délibérât ſur ſa demande, Q. Métellus qui avoit été Conſul & Dictateur, repréſenta que la raiſon qu'on avoit eue de ne rien ſtatuer ſur ce qui s'étoit paſſé dans ſa province, c'étoit que la plupart des Sénateurs ayant reçu de

M. Marcellus des lettres qui ne s'accordoient point avec celles que le Conſul avoit écrites au Sénat ſur le même ſujet, on avoit attendu qu'ils fuſſent tous deux de retour à Rome, pour les vérifier en leur préſence ; qu'on n'avoit point douté que le Conſul, ſçachant ce que ſon Lieutenant avoit écrit contre lui, ne l'amenât à Rome où il étoit obligé de venir lui-même, d'autant plus qu'il étoit naturel de laiſſer le commandement de l'armée à T. Sempronius qui étoit revêtu du commandement, plutôt qu'à un Lieutenant qui étoit ſubalterne ; mais qu'il étoit aiſé de voir que L. Cornélius Mérula avoit à deſſein écarté celui qui pouvoit ſoutenir en perſonne, ce qu'il avoit écrit de la province, répondre aux objections que le Conſul lui feroit, & mettre les Sénateurs en état de connoître la vérité ; qu'ainſi ſon avis étoit qu'on ne décidât rien actuellement ſur les propoſitions du Conſul. L. Cornélius Mérula perſiſta, malgré l'oppoſition de Q. Métellus, à demander qu'on décernât des actions de graces pour les Dieux, & le triomphe pour lui-même. Alors, les deux Tribuns du peuple Marcus & Caius Titinius déclarerent que ſi le Sénat rendoit un arrêt à ce ſujet, ils s'oppoſeroient à ſon exécution. C'eſt ainſi que l'envie & la jalouſie priverent le général Romain des honneurs qu'il avoit mérités.

MÉRULA [CN. CORNÉLIUS], *Cn. Cornelius Merula*, (*a*) un des dix députés qui furent envoyés en Aſie pour en régler les affaires, l'an de Rome 563, & 189 avant J. C.

MÉRULA [L. CORNÉLIUS], *L. Cornelius Merula*, (*b*) prêtre de Jupiter. L'an 87 avant Jeſus-Chriſt, le Sénat de Rome ayant fait le procès à L. Cornélius Cinna, & déclaré vacante la place de Conſul qu'il occupoit, on lui ſubſtitua L. Cornélius Mérula. Mais enſuite, le parti de L. Cornélius Cinna ayant repris le deſſus, il ne reſtoit d'autre reſſource au Sénat que de tranſiger avec les adverſaires, aux conditions les plus douces qu'il ſeroit poſſible d'obtenir. Mais, il falloit rendre à L. Cornélius Cinna le Conſulat; & ce préliminaire indipenſable étoit l'injuſtice la plus criante contre L. Cornélius Mérula, homme de bien, reſpectable par l'éminence du ſacerdoce dont il étoit revêtu, & qui n'avoit pas aſſurément mérité l'affront d'être dépoſé. Ce Conſul les tira d'embarras quant à ce qui le regardoit, en ſe ſacrifiant lui-même avec une généroſité digne des plus grandes louanges. » Je n'ai gar- » de, dit-il dans le Sénat, de » ſouffrir que ma perſonne &

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 55.
(*b*) Vell. Paterc. L. II. c. 20. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 560. *& ſuiv.*

» mes

» mes intérêts ſoient un obſta-
» cle à la paix. J'ai reçu les
» faiſceaux Conſulaires par vo-
» tre autorité, & pour travail-
» ler au ſalut de la patrie. Puiſ-
» que le bien de la patrie de-
» mande aujourd'hui que je les
» dépoſe, je donne avec joie
» à mes citoyens cette preuve
» de mon amour pour eux, &
» de mon zele pour les tirer
» de danger. » Il monta enſuite à la Tribune aux harangues, & fit ſolemnellement devant le peuple ſon abdication.

Cette conduite, pleine de modération & de généroſité, ne put cependant le ſauver. Ses ennemis l'ayant fait accuſer, il voulut du moins rendre témoin de ſa mort le Dieu même dont il étoit le Prêtre; & s'étant mis aux pieds de Jupiter, il s'ouvrit les veines, enſorte que ſon ſang rejaillit juſques ſur la ſtatue du Dieu. Sans doute il vouloit attirer ſa vengeance ſur les cruels ennemis qui le forçoient à mourir. Une circonſtance ſinguliere, & qui fait honneur à ſa piété, quoique ſuperſtitieuſe, & à ſon zele pour la patrie, c'eſt que, comme on penſoit que c'étoit une choſe de mauvais préſage & capable de déplaire aux Dieux, que le Prêtre de Jupiter mourût avec le bonnet ſacré ſur la tête, Cn. Cornélius Mérula eut la précaution d'écrire ſur des tablettes qu'il attacha ſur lui, qu'avant que de s'ouvrir les veines il avoit dépoſé ce bonnet ſacré. Au reſte, la mort de ce Prêtre de Jupiter entraîna preſque l'extinction du ſacerdoce. Car, la vacance fut de ſoixante-dix-ſept ans.

MÉRULA [APIDIUS], (*a*) *Apidius Merula*, fut effacé par Tibere du tableau des Sénateurs, pour n'avoir pas juré l'obſervance des ordonnances d'Auguſte, l'an de Jeſus-Chriſt 25.

MÉRUS, *Merus*. *Voyez* Méros

MÈS, *Mes*, (*b*) quatrieme fils d'Aram, ſelon la Géneſe. Il eſt nommé Miſoch dans le premier livre des Paralipomenes & dans les Septante.

Bochart croit qu'il poſſéda le mont Maſius, dans la Méſopotamie, & qu'il donna ſon nom au fleuve Mazéca, qui y prend ſa ſource. Étienne de Byzance nomme les habitans de ce canton *Maſieni* ou *Maſiani*.

MÉSA, *Meſa*, Μεσὰ, (*c*) fils aîné de Caleb, fils d'Heſron, différent de Caleb, fils de Jéphoné, fut pere de Ziph ou des Ziphéens, dans la tribu de Juda.

MÉSA, *Meſa*, Μεσὰ, (*d*) roi des Moabites. Joram, roi d'Iſraël, réſolut de faire la guerre à Méſa, parce qu'il refuſoit de lui payer le tribut de deux cens mille moutons avec leurs toiſons qu'il payoit à

(*a*) Tacit. Annal. L. IV. c. 42.
(*b*) Geneſ. c. 10. v. 23. Paral. L. I. c. 1. v. 17.
(*c*) Paral. L. I. c. 2. v. 42.
(*d*) Reg. L. IV. c. 3. v. 4. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 300, 301.

Achab ſon pere. Il envoya vers Joſaphat, roi de Juda, pour le prier de l'aſſiſter en cette occaſion comme il avoit autrefois aſſiſté Achab ſon pere; & Joſaphat lui ayant mandé que non-ſeulement il l'aſſiſteroit, mais qu'il meneroit avec lui le roi d'Idumée qui étoit dépendant de lui, Joram ſe ſentit ſi obligé de cette réponſe qu'il alla à Jéruſalem l'en remercier. Joſaphat le reçut avec une grande magnificence; & ces deux Princes avec le roi d'Idumée réſolurent d'entrer dans le païs ennemi par les déſerts de l'Idumée, qui étoit le côté par lequel les Moabites s'attendroient le moins à être attaqués.

Ces trois Rois partirent enſuite, & après avoir marché durant ſept jours & s'être égarés faute de bons guides, ils ſe trouverent dans une ſi grande néceſſité d'eau, que les hommes & les chevaux mouroient de ſoif. Comme Joram étoit d'un naturel impatient, il demandoit à Dieu en murmurant contre lui quel mal il lui avoit fait pour livrer ainſi trois Rois, ſans combattre, entre les mains de leurs ennemis. Joſaphat au contraire qui étoit un Prince fort religieux, le conſoloit, & envoya s'informer s'il n'y avoit point dans l'armée quelque Prophete de Dieu, qu'ils puſſent conſulter ſur ce qu'ils devoient faire dans une telle extrêmité. Un des ſerviteurs de Joram dit qu'il avoit vu Éliſée qui étoit diſciple d'Élie. Auſſitôt les trois Rois par l'avis de Joſaphat l'allerent trouver dans ſa cabane qui étoit hors du camp, & le prierent, & particuliérement Joram, de leur dire quel ſeroit l'évenement de cette guerre. Il répondit à ce Prince qu'il le laiſſât en repos, & qu'il allât plutôt conſulter les Prophetes de ſon pere & de ſa mere. Mais, Joram le preſſa & le conjura de vouloir parler. Surquoi Éliſée prit Dieu à témoin, & aſſura avec ſerment qu'il ne lui auroit point répondu, ſi ce n'eût été par conſidération pour Joſaphat qui étoit un Prince juſte & craignant Dieu. Il dit enſuite, que l'on fît venir un joueur d'inſtrumens; & auſſitôt qu'il commença à jouer, ce Prophete rempli de l'eſprit de Dieu, dit à ces trois Rois de faire faire quantité de foſſés dans le torrent, & qu'ils verroient que ſans que l'air fût agité par aucun vent, ni qu'il tombât du Ciel une ſeule goutte d'eau, ces foſſés en ſeroient remplis, & leur fourniroient à eux & à toute leur armée dequoi déſalterer leur ſoif. » Mais » ce ne ſera pas, ajoura le Pro» phete, la ſeule grace que » vous recevrez de Dieu; vous » demeurerez victorieux de vos » ennemis par ſon aſſiſtance; » vous prendrez les plus belles » & les plus fortes de leurs vil» les; vous ravagerez leur païs; » vous couperez leurs arbres; » vous boucherez leurs fontai» nes; & vous détournerez leurs » ruiſſeaux. » Le Prophete ayant

parlé de la ſorte, on vit le lendemain avant le lever du Soleil le torrent tout rempli de l'eau qui étoit venue de l'Idumée diſtante de trois journées de-là, où Dieu avoit fait tomber de la pluie; & ainſi toute cette grande armée eut de l'eau en abondance.

Le Roi des Moabites, ayant ſçu que ces trois Rois marchoient contre lui à travers le déſert, aſſembla toutes ſes forces pour aller à leur rencontre ſur les frontieres de ſes États, afin de les empêcher d'y entrer. Lorſqu'il ſe fut avancé juſqu'auprès du torrent, la reverbération des rayons du Soleil qui donnoient ſur l'eau à ſon lever, la faiſant paroître toute rouge, ce Prince & tous les ſiens prirent cette rougeur pour du ſang, & ſe perſuaderent que parce qu'ils le voyoient ainſi couler comme de l'eau, cela venoit de ce que l'extrêmité de la ſoif avoit réduit leurs ennemis à s'entretuer les uns les autres. Dans cette fauſſe créance, les Moabites demanderent permiſſion à leur Roi d'aller ſaccager leur camp; & après l'avoir obtenue, ils marcherent avec précipitation & ſans aucun ordre comme vers une proie qui leur étoit aſſurée. Mais, ils ſe trouverent auſſitôt environnés de tous côtés par leurs ennemis, qui en tuerent une partie, & mirent le reſte en fuite. Les trois Rois entrerent dans leur païs, prirent & ruinerent pluſieurs villes, répandirent le gravier du torrent ſur les terres les plus fertiles, couperent les meilleurs arbres, boucherent les fontaines, détruiſirent tout, & aſſiégerent le Roi même dans la place où il s'étoit retiré. Ce Prince, ſe voyant en danger d'y être forcé, réſolut de faire un effort pour ſe ſauver. Ainſi, il ſortit de la ville avec ſept cens hommes choiſis, & tenta de traverſer le camp des aſſiégeans du côté qu'il croyoit être le plus mal gardé. Mais, cela ne lui ayant pas réuſſi, il fut contraint de rentrer; & alors ſon déſeſpoir lui fit faire ce qu'on ne peut rapporter ſans horreur. Il prit le Prince ſon fils aîné & ſon ſucceſſeur, & le ſacrifia ſur les murailles de la ville à la vue des aſſiégeans. Un ſpectacle ſi terrible toucha ces trois Rois d'une ſi grande compaſſion, que pouſſés d'un ſentiment d'humanité, ils leverent le ſiege & s'en retournerent chacun en leur païs.

MÉSA [JULIA], *Julia Meſa*, (*a*) ſœur de l'impératrice Julie, femme de Septime Sévere, ne cédoit en rien à cette Princeſſe pour l'ambition & l'intrigue. Elle vécut avec ſa ſœur dans le Palais impérial, tant que durerent les regnes de Sévere & de Caracalla. Après la mort de celui-ci & celle de Julie,

(*a*) Herodian. pag. 200. *& ſeq.* Dio. Caſſ. pag. 888, 889. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 137. *& ſuiv.*

qui ſuivit de près, Julia Méſa fut obligée par Macrin de ſe retirer à Emeſe en Phénicie, ſa ville natale, où ſon pere avoit exercé le ſacerdoce du temple du Soleil.

Elle avoit été mariée à Julius Avitus, perſonnage Conſulaire, & de ce mariage elle avoit eu deux filles, Julia Soémis & Julia Maméa. En ſe retirant à Emeſe, elle emmena avec elle ſes filles, toutes deux veuves, & ſes deux petits-fils, dont l'un, c'eſt-à-dire, Héliogabale, avoit treize ans, & l'autre neuf. Elle tâcha d'abord de ſe conſoler du changement arrivé dans ſa fortune, en faiſant conférer à l'aîné de ſes petits-fils le ſacerdoce du temple d'Emeſe, qu'avoit poſſédé leur biſayeul. C'étoit une grande & belle place dans le païs. Elle donnoit l'intendance d'un Temple magnifique, tout brillant d'or & de pierres précieuſes, où envoyoient leurs offrandes tous les Princes & les peuples de l'Orient.

Julia Méſa, femme ambitieuſe à l'excès, & réſolue de tout riſquer plutôt que de demeurer dans l'obſcurité de la condition privée, inſtruite des diſpoſitions favorables où étoit entrée envers ſon petit-fils une légion campée près d'Emeſe, ſe mit en devoir d'en profiter. Elle commença par ſemer le bruit, que le jeune Héliogabale étoit non-ſeulement parent, mais fils de Caracalla; & ne craignant point de déshonorer ſes filles, elle diſoit que cet Empereur les avoit aimées, & qu'elles avoient eu pour lui toutes les complaiſances qu'il exigeoit. A ce motif qui faiſoit une forte impreſſion ſur les troupes, elle ajoutoit un attrait encore plus puiſſant. Ayant amaſſé de grandes richeſſes pendant le tems de ſon crédit, elle répandoit l'argent parmi les ſoldats, & elle leur promettoit de plus abondantes largeſſes encore dans la ſuite; elle ſe montroit diſpoſée à épuiſer ſes tréſors, s'ils mettoient ſon petit-fils ſur le trône. Elle fut très-bien ſervie dans l'exécution de ſes deſſeins par Eutychien & par Gannys, l'un affranchi des Céſars, l'autre inſtituteur & gouverneur de l'enfance d'Héliogabale. Ces deux hommes échaufferent les eſprits des ſoldats, & Héliogabale fut ſalué par eux Empereur.

Ce jeune Prince dédaignant l'habillement Romain, & y ſubſtituant le luxe de Phénicie, Julia Méſa qui avoit du jugement & du ſens, conçut combien ce violement de tous les uſages pouvoit nuire à ſon petit-fils. Elle lui repréſenta que ſe diſpoſant à aller à Rome, il choqueroit tous les yeux par un habillement qui ſeroit regardé comme étranger & barbare, indigne de la gravité d'un homme & d'un Empereur, & pardonnable ſeulement à la molleſſe des femmes. Mais, Héliogabale ne profita point de cette ſage remontrance. Une choſe bien étrange, c'eſt que l'am-

bition de Julia Méſa l'empêcha de ſe dire à elle-même ce qu'elle avoit ſi bien remontré à ſon petit-fils. Arrivée à Rome, elle ne craignit point d'irriter & de bleſſer les eſprits par une nouveauté encore plus choquante que la parure d'Héliogabale. Elle entra & fit entrer ſa fille avec l'Empereur au Sénat; elle dit ſon avis, comme membre de la compagnie; elle fut nommée à la tête du Sénatuſconſulte, comme ayant aſſiſté à la rédaction. C'eſt un exemple unique dans l'hiſtoire Romaine. Jamais ni Livie ni Agrippine elle-même n'avoient attenté rien de pareil; & dans la ſuite nulle Princeſſe ne s'autoriſa de ce qui avoit été accordé à Julia Méſa & à Julia Soémis, pour revendiquer les mêmes prérogatives.

Julia Méſa contribua beaucoup à faire adopter Alexien par Héliogabale. Elle mourut peu de tems après que cet Alexien, plus connu ſous le nom d'Alexandre Sévere, fut parvenu à l'Empire, & on lui décerna les honneurs de l'Apothéoſe.

MÉSABATE, *Meſabates*, (*a*) Μεσαβάτης, eunuque d'Artaxerxe II. Comme c'étoit lui qui, par l'ordre du Roi ſon maître, avoit coupé la tête & la main de Cyrus, Paryſatis, mere des deux Princes, mais qui regrettoit beaucoup Cyrus, parce qu'elle l'aimoit extraordinairement, cherchoit une occaſion de ſe venger de Méſabate. Comme il ne donnoit aucune priſe ſur lui, voici l'artifice dont uſa Paryſatis.

Un jour, voyant que le Roi étoit ſans affaires, & qu'il ne penſoit qu'à ſe divertir, elle lui propoſa de jouer aux dés mille dariques. Il accepta volontiers la propoſition, elle ſe laiſſa perdre, & paya les mille dariques comptant. Mais, faiſant ſemblant d'avoir du chagrin & d'être piquée, elle le preſſa de recommencer, & de vouloir bien jouer un eunuque. Le Roi, qui ne ſe doutoit de rien, y conſentit; ils convinrent que chacun d'eux excepteroit de ſon côté cinq de ſes eunuques les plus chéris & les plus conſidérés; que celui qui gagneroit en prendroit un parmi les autres à ſon choix, & que le perdant ſeroit tenu de le livrer. Ces conditions faites, ils ſe mettent à jouer. La Reine apporte à ce jeu toute ſon application, y emploie toute ce qu'elle a de ſcience & d'adreſſe; & favoriſée d'ailleurs par le dé, elle gagne, & choiſit Méſabate, car il n'étoit pas du nombre des exceptés. Quand elle l'eut entre ſes mains, avant que le Roi pût entrer dans aucun ſoupçon de la vengeance qu'elle méditoit, elle le livra aux Exécuteurs, & leur commanda de l'écorcher tout vif, de le coucher enſuite tout de travers ſur trois croix, & d'étendre ſa peau à

(*a*) Plut. Tom. I, p. 1019. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 596, 597.

part ſur des pieux dreſſés tout auprès, ce qui fut exécuté. Quand le Roi le ſçut, il en fut très-fâché, & entra dans une furieuſe colere contre ſa mere. Mais, elle, ſans s'en mettre autrement en peine, lui dit en riant & en plaiſantant: » Vraiment, vous faites bien l'enchéri, & vous êtes bien délicat, de vous fâcher pour un méchant décrépit d'eunuque; & moi, qui ai perdu mille bons dariques que j'ai payés ſur le champ, je n'en dis mot, & je ſuis contente. »

MÉSADE, *Mæſades*, Μαισάδης, (*a*) Prince qui regna ſur quelques peuples de Thrace. Les Odryſes, qui faiſoient partie de ſes ſujets, s'étant révoltés, il fut obligé de ſortir du païs, & mourut de maladie, avant que d'avoir été rétabli ſur le trône. Il fut pere de Seuthès.

MÉSAMBRIE, *Meſambria*, Μεσαμβρία. *Voyez* Méſembrie.

MÉSAMPUS, *ou plutôt* MÉLAMPUS. *Voyez* Mélampe.

MÉSATIS, *Meſatis*, Μεσάτις. *Voyez* Meſſatis.

MÉSAULIUS, *Meſaulius*, Μεσαύλιος, (*b*) eſclave qu'Eumée avoit acheté de quelques marchands Taphiens, depuis le départ d'Ulyſſe, & qu'il avoit payé de ſon argent, ſans le ſecours de Pénélope ni de Laërte.

MESCHÉLA. *Voyez* Maſchala.

(*a*) Xenoph. p. 401.
(*b*) Homer. Odyſſ. L. XIV. v. 449. & ſeq.

MESCINIA, *Meſcinia*, nom propre d'une famille Romaine. La famille Meſcinia étoit Plébeienne; car, Cicéron dans ſon oraiſon pour Sextius, & dans celle qu'il fit au Sénat après ſon retour, parle d'un Meſcinius, Tribun du peuple.

MESCINIUS [L.], *L. Meſcinius*, (*c*) fut Queſteur de Cicéron en Cilicie. Cicéron a écrit une lettre de recommandation à Serv. Sulpicius en faveur de L. Meſcinius. » L. Meſcinius » m'eſt uni, dit-il, par les liens » d'une amitié d'autant plus » étroite, qu'il a été mon trépſorier. Cette raiſon, ſuivant » l'idée que m'en ont donnée » mes ancêtres, m'a toujours » paru très-importante; mais, » ſa vertu & ſon honnêteté l'ont » encore rendue ſans comparai» ſon plus forte & plus conſi» dérable; auſſi n'y a-t-il per» ſonne avec qui j'aie plus de » familiarité, ni que je voie » plus volontiers que lui. Quoi» qu'il ſemblât ſe tenir comme » aſſuré d'obtenir de vous » tout ce que vous pourriez » honnêtement faire pour lui, » il a néanmoins toujours cru » que mes lettres étoient enco» re pour lui d'un grand appui » auprès de vous. Outre qu'il » avoit déjà de lui-même cette » penſée, il m'avoit ſouvent ouï » dire dans nos entretiens fa» miliers, combien nous étions » vous & moi parfaitement unis

(*c*) Cicer. ad Amic. L. V. Epiſt. 21. L. XIII. Epiſt. 26, 28.

» dans une douce & étroite liaiſ-
» ſon d'amitié. Je vous prie
» donc avec toute l'ardeur &
» l'empreſſement que vous ju-
» gez bien que je dois avoir
» pour un homme qui m'eſt ſi
» particuliérement ami, de
» vouloir bien avec toute la
» ſcience du droit, & le pou-
» voir que vous avez, employer
» encore la force & l'autorité
» de votre conſeil à démêler &
» expédier les affaires qu'il a
» en Achaïe, comme héritier
» de ſon frere M. Mindius qui
» négocioit à Elis, &c. »

Il y a une lettre de Cicéron à L. Meſcinius, dans laquelle il marque à cet ami qui déſiroit paſſionnément de le voir, qu'il eſt agité de la même paſſion à ſon égard. Puis il ajoute que quoiqu'il ſoit ſouvent viſité par les amis de Jules-Céſar, il trouve néanmoins ſi peu de plaiſir dans leurs entretiens, qu'il préféreroit à toutes leurs viſites, la retraite & la ſolitude, s'il lui étoit permis d'y être toujours; que c'eſt pour cela qu'il s'attache à l'étude, & qu'il trouve dans cet exercice & dans les témoignages aſſurés d'une conſcience ſans reproche, la conſolation qu'il lui conſeille d'y chercher auſſi; que la guerre d'Afrique va bientôt être terminée par un combat, mais que la victoire, de quelque côté qu'elle tourne, ſera toujours cruelle; que l'État eſt renverſé juſques dans ſes fondemens, & que cependant il n'y a rien en cela qui ſoit horrible ou redoutable à ceux qui ſont ſans reproches. Il ne lui donne, ni ne lui ôte pas tout-à-fait l'eſpérance d'une entrevue, & il l'exhorte à ménager ſa ſanté & à demeurer toujours ferme & tranquille dans ſes devoirs.

MÉSÉLÉMIA, *Meſelemia*, Μεσελεμια, (*a*) fils de Coré, fut pere de Zacharie, de Jadihel, de Zabadias, & de quelques autres qui tous exerçoient la charge de portiers du temple.

MÉSEMBRIE, *Meſembria*, Μεσημβρία, (*b*) ville de Thrace, ſur le Pont Euxin. M. d'Anville, dans ſes Cartes, la met à l'embouchure du Panyſus, à peu de diſtance de l'endroit où ſe termine le mont Hémus.

Strabon fait de cette ville une colonie des Mégaréens, & il ajoute qu'elle ſe nommoit auparavant Ménébrie, c'eſt-à-dire, ville de Mene, parce que celui qui la fonda, s'appelloit Mene. Car, le mot *Bria*, continue Strabon, ſignifie ville dans la langue des Thraces. C'eſt ainſi que Sélys eſt appellée *Sélybria*; & Enus, quelquefois Poltiobria.

Hérodote qui lit Méſambrie, au lieu de Méſembrie, attribue la fondation de cette ville à ceux de Byzance & de Chalcédoine. Ces deux peuples, aux

(*a*) Paral. L. I. c. 26. v. 1. *& ſeq.*
(*b*) Strab. pag. 319. Herod. L. IV. p. 93. L. VI. c. 33. Ptolem. L. III. c. 10. Plin. Tom. I. pag. 205.

approches d'une armée navale de Phéniciens, abandonnerent, dit-il, leur ville, ſe retirerent plus avant ſur la côte du Pont Euxin, & y bâtirent la ville de Méſambrie.

Ptolémée met cette ville dans la Myſie inférieure. Elle a été Epiſcopale; car, dans le ſynode de Trulle, on trouve cité *Mamalus Meſembriæ*. On dit qu'elle ſe nomme encore aujourd'huy Méſimbria.

MESES, (*a*) terme qui ſe trouve quelquefois ſur les monumens pour celui de *Menſes*, qui veut dire mois.

MÉSÉZÉBEL, *Meſezebel*, Μεσεζεβηλ, *b*) fut pere de Barachias.

MÉSIA [la Forêt], (*c*) *Sylva Mæſia*, forêt d'Italie, ſelon Tite-Live & Pline. Le roi Ancus Marcius ôta cette forêt aux Veiens.

MÉSIUM, *Mæſium*, ville d'Italie, dans l'Etrurie, ſelon les origines attribuées à Caton. C'eſt du nom de cette ville qu'avoit été formé celui de *Sylva Mœſia*.

MÉSIUS, *Mæſius*, (*d*) nom que les Oſques donnoient en leur langue au mois de Mai.

MÉSOA, *Meſoa*, Μεσοα, (*e*) ville du Péloponnèſe, dans la Laconie. Strabon & Pauſanias en font mention.

C'étoit dans cette ville que l'on gardoit la ſtatue de Diane Limnatis, depuis que Preugene avoit jugé à propos de l'y dépoſer, après l'avoir enlevée de Sparte, ſuivant un avertiſſement qu'il prétendoit en avoir reçu en ſonge. Mais, tous les ans, le jour de la fête de Diane, un des miniſtres de la Déeſſe avoit ſoin d'apporter cette ſtatue à Parra, & de la rapporter enſuite à Méſoa. Il y en a qui liſent Meſſoa, au lieu de Méſoa.

MÉSOBOA, *Meſoboa*, (*f*) Μεσοβοα, ville du Péloponnèſe, dans l'Arcadie. Pauſanias dit que le fleuve Ladon paſſoit près de cette ville.

MÉSOCHORE, *Meſochorus*, Μεσοχορος, nom que l'on donnoit chez les Grecs aux Muſiciens qui préſidoient dans les concerts, & qui en dirigeoient la meſure en la battant avec les pieds; c'eſt pour cela qu'ils avoient des eſpeces de patins de bois, afin qu'ils puſſent être mieux entendus.

Le Méſochore, chez les Romains, étoit celui qui dans les jeux publics donnoit le ſignal à propos pour les acclamations, afin que tout le monde battît à la fois des mains.

Il ne faut pas confondre le Méſochore avec le Méſocure, Μεσοκουρος; ce dernier mot déſignoit une actrice de tragédie, qui avoit la moitié de la tête raſée.

MÉSOMEDE, *Meſomedes*,

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III pag. 93.
(*b*) Eſdr. L. II. c. 3. v. 4.
(*c*) Tit. Liv. L. I. c. 33. Plin. Tom. I. pag. 484.
(*d*) Roſin. de Antiq. Rom. p. 378.
(*e*) Strab. p. 364. Pauſ. p. 192, 437.
(*f*) Pauſ. p. 494.

Μεσομήδης, (*a*) natif de Crete, Poëte Lyrique, affranchi ou courtiſan d'Adrien dans le deuxieme ſiecle, a compoſé diverſes Poëſies qui ſe ſont perdues, & entre autres un Poëme à la louange d'Antinoüs qu'Adrien aimoit. Il avoit auſſi fait des vers Lyriques & des chanſons. L'Empereur Adrien lui fit une penſion conſidérable, qu'Antonin le Débonnaire diminua. On a de lui parmi les Epigrammes anciennes, des vers Anacréontiques ſur le ver. L'Empereur Caracalla avoit fait conſtruire un cénotaphe à ce Poëte.

MÉSOPORPHYRA, (*b*) *Meſoporphyra*, Μεσοπόρφυρα, ſorte de robes clouées, appellées par les Latins *clavatæ veſtes*. On les nommoit Méſoporphyra, parce qu'il y avoit des bandes de pourpre inſérées dans la robe.

MÉSOPOTAMIE, *Meſopotamia*, Μεσοποταμία, (*c*) terme qui ſignifie une contrée renfermée entre deux fleuves. On a donné principalement ce nom à une province célebre d'Aſie, ſituée entre l'Euphrate & le Tigre.

La Méſopotamie, dit Strabon, a été ainſi nommée à cauſe de ſa ſituation, parce qu'elle ſe trouvoit entre l'Euphrate & le Tigre. Il nous en donne enſuite les limites. Le Tigre, pourſuit-il, la borne à l'orient; l'Euphrate, à l'occident; au nord, le mont Taurus la ſépare de l'Arménie; & l'Euphrate, lorſqu'il a pris ſon cours vers l'orient, la baigne au midi. Ptolémée lui donne les mêmes bornes.

Les Hébreux appellent cette province *Aram Maharaïm*, ou Aram des deux fleuves, parce qu'Aram, pere des Syriens, la peupla, & qu'elle eſt, comme nous l'avons dit, ſituée entre deux grands fleuves. Ce païs eſt fort fameux dans l'Écriture, pour avoir été la première demeure des hommes avant & après le déluge, & pour avoir donné la naiſſance à Phaleg, à Héber, à Tharé, à Abraham, à Nachor, à Sara, à Rébecca, à Rachel, à Lia, & aux fils de Jacob. Babylone étoit dans l'ancienne Méſopotamie, avant que l'on eût, à force de travail, réuni les deux fleuves du Tigre & de l'Euphrate dans un ſeul lit. Les campagnes de Sennaar étoient dans le même païs. Souvent on lui donne le nom de Méſopotamie de Syrie, parce qu'elle étoit occupée par les Araméens ou Syriens; quelquefois celui de *Padan-Aram*, les plaines d'A-

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 136. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 354. T. V. p. 182.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 22.

(*c*) Strab. p. 79, 80, 88, 91, 712, 736, 746 *& ſeq.* Ptolem. L. V. c. 18. Pomp. Mel. pag. 65. Plin. Tom. I. pag. 259, 268, 307, 330. *& ſeq.* Juſt. L. XIII. c. 4. Q. Curt. L. III. c. 2, 8. L. IV. c. 9. L. V. c. 1. L. X. c. 1. Tacit. Annal. L. VI. c. 36, 37, 44. L. XII. c. 12. Plut. T. I. p. 891. Diod. Sicul. p. 70, 71. Geneſ. c. 28. v. 5. c. 31. v. 18. c. 33. v. 18. Deuterom. c. 23. v. 4. Judic. c. 3. v. 8.

ram, ou *Sede-Aram*, les campagnes d'Aram, pour les diſtinguer des montagnes ſtériles & incultes du même païs. Balaam, fils de Béor, étoit de Méſopotamie. Chuſan Raſathaïm, roi de Méſopotamie, aſſujettit les Hébreux quelque tems après la mort de Joſué.

Ptolémée diviſe la Méſopotamie en pluſieurs provinces, dont la première eſt Anthémuſie. Elle touchoit l'Arménie, & étoit par conſéquent au nord. Au midi d'Anthémuſie, il place la Chalcite ſituée entre Edeſſe & Carrhes; plus bas il met la Gauſanite entre Chabora & Saocora, l'Acabene le long du Tigre, au-deſſous la Tingene & l'Ancobarite, qui tenoit un long eſpace ſur l'Euphrate. Il n'y a que la première de ces provinces qui ſoit connue des Hiſtoriens; ils leur donnent d'autres noms, comme l'Oſroëne, la Mygdonie, la Sophunene, la Méſopotamie propre, & l'Arabie Scénite.

Les différentes puiſſances, qui poſſéderent des terres dans la Méſopotamie, occaſionnerent de nouvelles diviſions dans ce païs. Après les expéditions de L. Lucullus & de Cn. Pompée, la partie qui joint l'Euphrate, fut preſque toute occupée par les Romains, tandis que les Parthes poſſédoient preſque tout ce qui étoit du côté du Tigre. Il arriva même que les Romains ne poſſéderent pas toujours la même portion. Pluſieurs Empereurs ſouffrirent que l'Euphrate fût la borne de l'empire Romain; & ſi on en excepte un petit nombre, ils négligerent de pouſſer leur domination juſqu'au Tigre, & même de défendre les terres que leurs prédéceſſeurs avoient conquiſes au delà de l'Euphrate.

La Méſopotamie eſt ſujette à des chaleurs exceſſives, qui font mourir quelquefois les bêtes en raſe campagne; & les marécages que font les rivières, y rendent l'air fort épais. Elle a des endroits inhabitables pour la ſéchereſſe, des ſablonnieres fort profondes, & de larges campagnes arides, ſans arbres, ſans herbes, ſans collines, & preſque ſans rivières, & ſans aucun lieu où l'on puiſſe avoir une retraite. Il y en a d'autres où les pâturages ſont ſi gras, qu'il faut en retirer le bétail, de peur qu'il ne creve en mangeant trop. Cette fertilité eſt cauſée par l'humeur des deux grandes & principales rivières qui ſe pouſſent dans les veines de la terre. Cela fait que les chemins ſont très-fâcheux en hiver. Ce païs nourrit beaucoup de lions & d'autres bêtes entre les cannes & les arbriſſeaux des rivières; l'on y voit principalement des gazeles & des ſangliers. Il y a une mine de ſel fort blanc, appellée Sinefala, à deux journées de la ville d'Ana, qui eſt partie dans la Méſopotamie, & partie dans l'Arabie déſerte.

Les premiers habitans de ce païs étoient un peuple mêlé d'Arabes & d'Arméniens, dont

la plûpart n'avoient aucune demeure fixe. Ils erroient d'un lieu à l'autre, & ſe tenoient enfermés comme dans une iſle. Le vol & le meurtre n'étoient pas chez eux des crimes qui fuſſent punis ſéverement; mais, l'amour des hommes pour ceux de leur ſexe, leur paroiſſoit ſi abominable, que lorſque quelqu'un étoit convaincu d'être tombé dans cette infamie, on le contraignoit de ſe tuer de ſa propre main, & on ne l'enterroit point, comme étant indigne de la ſépulture. Ces peuples étoient idolâtres, puiſque Rachel emporta les idoles de ſon pere, lorſqu'elle ſortit de la Méſopotamie pour ſuivre Jacob.

Ce païs, aujourd'hui ſoumis aux Turcs, eſt peuplé de Mahométans & de Juifs en fort grand nombre, auſſibien que de Chrétiens Arméniens & de Jacobites. Outre pluſieurs fruits qui lui ſont communs avec l'Europe, il produit quantité de dattes, qui ſont le fruit des palmiers, ſur tout dans ſa partie méridionale.

Les Arabes nomment préſentement al Gézirah le païs renfermé entre le Tigre & l'Euphrate, & le diviſent en quatre parties, auxquelles ils donnent le nom de Diar ou quartiers. Ces quatre quartiers ſont celui de Diar-Bekr, appellé vulgairement Diarbekr, qui donne ſouvent ſon nom à toute la Méſopotamie; le ſecond eſt Diar-Rabiat; le troiſième, Diar-Racat; & le quatrième, Diar-Mouſſal.

Les villes capitales de ces quatre cantons ſont dans le premier quartier, Amida, que les Turcs appellent Caræmit & Diarbekr; dans le ſecond, Niſibe; dans le troiſième qui porte auſſi le nom de Diar-Modhat, Racah, que nos Hiſtoriens appellent Aracta; dans le quatrième, la ville célebre de Mouſſal ou Moſul,

Il y a pluſieurs autres villes conſidérables dans ce grand païs, telles que ſont Roha, ou Edeſſe, Harran ou Carrhes, Manbege, Raſalain, Mardin & Texrit, Géſirat-Ben-Omar, & autres. Aubar y eſt auſſi compriſe; mais, auſſitôt que l'Euphrate a quitté cette ville, & qu'il a reçu les eaux des deux Zab, que les Arabes appellent Zabani & Zabein, qui arroſent cette province, ce n'eſt plus la Méſopotamie, mais l'Iraque Babylonienne ou la Chaldée. Le Géographe Perſien remarque que ces deux Zab, étant joints enſemble, font un canal auſſi gros que celui du Tigre, & c'eſt proprement le lit de ces deux rivieres qui fait la jonction de l'Euphrate & du Tigre, ce que nos cartes Géographiques ne marquent pas aſſez.

MÉSORI, *Meſori*, (*a*) nom du douzième mois de l'année

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 336. Tom. XVI. pag. 202.

Egyptienne. Il répondoit au mois Ab des Juifs, & au mois Loüs des Macédoniens.

MESPHAR, *Meſphar*, (*a*) Μασφὰρ, un de ceux qui revinrent de la captivité de Babylone à Jéruſalem avec Zorobabel.

MESPHARATH, *Meſpharath*, Μασφὰρ, (*b*) le même que le précédent.

MESPHE, *Meſphe*, (*c*) ville de Paleſtine, dans la tribu de Benjamin.

MESPILA, *Meſpila*, (*d*) Μεσπιλα, ville d'Aſie, dont fait mention Xénophon. Elle étoit aux frontieres de la Médie. Etienne de Byzance lit Meſpila.

MESRAIM, *Meſraïm*, (*e*) Μεσραΐν, fils de Cham, & pere de Ludim, Ananim, Laabim, Nephthuim, Phutruſim & Chaſluim.

Mézer ou Miſor fut pere des Meſraïm ou Egyptiens, & lui-même eſt ordinairement appellé Meſraïm, quoiqu'il y ait toute ſorte d'apparence que Meſraïm étant plurier, ſignifie plutôt les Egyptiens, que le pere de ce peuple. Ce nom de Meſraïm ſe met auſſi pour le païs. Ainſi, il a trois ſignifications qui ſe confondent perpétuellement, puiſqu'il ſe met pour l'Egypte, pour celui qui a peuplé l'Egypte, & pour les peuples qui ont habité ce païs. Le nom de Meſraïm eſt au duel, & peut marquer les deux Egyptes, la haute & la baſſe, ou les deux parties de ce païs, qui eſt partagé par le Nil. La ville du Caire, capitale de l'Egypte, & l'Egypte même, prennent encore aujourd'hui le nom de Mézer parmi les Arabes. Mais, les naturels du païs appellent l'Egypte Chemi, comme qui diroit terre de Cham, ainſi qu'elle eſt auſſi quelquefois nommée par les Hébreux. Le Prophete Michée donne à l'Egypte le nom de Mézor, & le Rabbin Kimchi, ſuivi de quelques Sçavans interpretes, explique de l'Egypte, ce qui eſt dit des ruiſſeaux de Mézor, dans le quatrième livre des Rois.

MESSA, *Meſſa*, Μέσσα, (*f*) ville du Péloponnèſe dans la Laconie. Elle n'étoit guère connue des Anciens, que parce qu'elle étoit voiſine des ruines de la ville d'Hippolles, & d'une côte eſcarpée, qu'on appelloit Thyrides, qui veut dire fenêtres. Elle étoit ſituée à l'endroit même où eſt aujourd'hui le château de Maina. Strabon, qui s'attache à nommer les villes, dont Homere a fait mention dans l'Iliade, remarque que beaucoup de gens ont prétendu que ce Poëte parlant de Meſſa, a entendu Meſſene, ayant dit par

(*a*) Eſd. L. I. c. 2. v. 2.
(*b*) Eſd. L. II. c. 7. v. 7.
(*c*) Joſu. c. 18. v. 26.
(*d*) Xenoph. p. 308.
(*e*) Geneſ. c. 10. v. 6, 13, 14. Reg. L. IV. c. 19. v. 24. Pſalm. 104. v. 23. Pſalm. 105. v. 22. Mich. c. 7. v. 12.
(*f*) Strab. pag. 364. Pauſ. pag. 213. Homer. Iliad. L. II. v. 89.

abréviation *Meſſa* pour *Meſſena*; mais, un peu auparavant, Strabon avoit diſtingué ces deux villes, en diſant que du tems de Ménélaüs, Meſſene n'étoit pas bâtie. Pauſanias donne un port à la ville de Meſſa.

MESSA, *Meſſa*. (*a*) Moïſe dit que les enfans de Jectan ont habité le païs qui eſt depuis Meſſa, en s'avançant vers Séphar, montagne Orientale. Mès, quatrième fils d'Aram, & nommé Méſech & Moſoch dans les Septante, poſſéda, à ce que croit Bochart, le mont Maſius dans la Méſopotamie, & lui donna ſon nom. C'eſt ce mont Maſius que l'on entend ici par celui de Meſſa; & les fils de Jectan occuperent tout le païs ſitué entre cette montagne & celle des Sapires ou des Sapharvaïm. Etienne de Byzance nomme les habitans de ce canton *Maſieni* ou *Maſiani*.

MESSA, *Meſſa*. (*b*) Le grand Prêtre Joiada, voulant mettre le jeune roi Joas ſur le trône de Juda, plaça du monde en armes dans différens endroits du temple, & en particulier à la maiſon de Meſſa. Nous croyons, dit D. Calmet, que c'eſt le même lieu que Muſach.

MESSAL, *Meſſal*, Μασσὰ, (*c*) ville de Paleſtine, dans la tribu d'Aſer. Euſebe la met dans le voiſinage du mont Carmel ſur la mer.

MESSALA, *Meſſala*, (*d*) jeune homme, qui, au rapport de Cicéron, prit la défenſe de Sext. Roſcius Amérinus.

MESSALÉMETH, *Meſſalemeth*, Μεσσαλὲμ, (*e*) fille de Harus, de la ville de Jétéba, fut mariée à Manaſſé, roi de Juda.

MESSALINE *ou* MESSALLINE, *Meſſalina*, *Meſſallina*, (*f*) fille de Valérius Meſſala Barbatus, fut la troiſième femme de l'Empereur Claude. Il n'eſt perſonne qui ne connoiſſe cette Princeſſe horriblement décriée par ſes déſordres affreux. Mais, on n'en aura pas une idée complete, ſi à l'impudicité on ne joint la cruauté, qui lui fit verſer le ſang le plus illuſtre pour ſatisfaire ſes jalouſies & ſes vengeances.

La première perſonne que l'Hiſtoire nous préſente comme la victime de l'inhumaine barbarie de Meſſaline, c'eſt Julie fille de Germanicus. Comme elle voyoit très-ſouvent Claude ſon oncle, Meſſaline en fut offenſée, jura ſa perte & y réuſſit aidée des affranchis. Séneque ſe trouva impliqué dans cette affaire, & comme coupable d'adultere avec Julie, il fut relé-

(*a*) Geneſ. c. 10. Paralip. L. I. c. 1. v. 17.
(*b*) Reg. L. IV. c. 11. v. 6.
(*c*) Joſu. c. 19. v. 26.
(*d*) Cicer. Orat. pro Sext. Roſc. Amer. c. 88.
(*e*) Reg. L. IV. c. 21. v. 19.
(*f*) Tacit. Annal. L. 11. c. 1. *& ſeq.* L. XII. c. 1. *& ſeq.* Dio. Caſſ. p. 670. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. T. II. pag. 107. *& ſuiv.*

gué dans l'isle de Gorse, l'an de Jesus-Christ 41.

L'année suivante, Ap. Silanus, Gouverneur d'Espagne, fut mandé à Rome par Claude, qui lui fit épouser la mere de Messaline, & choisit pour gendre son fils. Il le traitoit en tout avec la plus grande considération. Mais, Ap. Silanus, n'ayant pas voulu consentir aux désirs impudiques de Messaline, elle se concerta avec Narcisse pour le perdre, & ils ne réussirent que trop bien.

Quelque tems après, il y eut une révolte, pour laquelle il en couta la vie à un grand nombre de personnes illustres. Messaline, Narcisse & les autres affranchis, profitérent de l'occasion pour exercer leur vengeance ou s'enrichir de la dépouille des accusés. Non seulement ils firent condamner & exécuter à mort, mais préalablement déchirer par les tortures plusieurs Sénateurs & Chevaliers Romains, quoique Claude, au commencement de son regne, eût promis avec serment qu'aucune personne de marque ne seroit appliquée à la question. Ceux qui échapperent, en furent redevables à leur argent. Les corps des condamnés, hommes & femmes, furent traînés aux Gémonies, & on y apporta les têtes de ceux qui avoient péri hors de Rome.

Tout étoit à vendre chez Messaline & chez les affranchis; & comme la qualité de citoyen Romain donnoit de grands privileges, & une prééminence marquée sur ceux qui ne l'avoient pas, d'abord les acheteurs accoururent en foule. Mais, à force de devenir commun, ce beau droit perdit tout son prix; & la marchandise, si nous osons nous exprimer ainsi, s'avilit tellement, que les plaisans prétendoient qu'il ne leur en couteroit qu'un verre cassé pour en faire l'acquisition.

Messaline & les affranchis ne cherchant qu'à piller par toutes les voies imaginables, étendirent aussi leurs rapines sur les denrées nécessaires à la vie, qui, par leur manege, devinrent très-rares, & conséquemment très-cheres dans Rome. Claude fut obligé de les taxer lui-même, & d'en publier le tarif dans une assemblée du peuple, qu'il tint au champ de Mars.

En même-tems que Messaline corrompoit toutes les parties de l'État, en vendant les charges, les commandemens, les gouvernemens des provinces, elle se livroit aux débordemens les plus honteux, & elle y entraînoit les femmes de la premiere condition. Si leurs maris souffroient sans peine une telle infamie, & consentoient à tous ses désirs, elle les récompensoit & les élevoit aux dignités. Au contraire, la mort étoit l'infaillible salaire de la moindre résistance à ses volontés. Claude ignoroit ce qui se passoit tout publiquement dans son palais. Elle l'amusoit en lui fournissant elle-même des concubines, &

il y alloit de la vie d'être ſoupçonné par elle de vouloir faire paſſer quelque avis à l'Empereur. Juſtus Catonius, Préfet des cohortes Prétoriennes, fut la victime des défiances qu'elle avoit conçues de lui à ce ſujet.

Elle mépriſoit tellement Claude, qu'elle invoquoit ſon autorité pour faciliter le ſuccès des intrigues par leſquelles elle le déshonoroit. Le pantomime Mneſter craignoit les ſuites d'un engagement criminel avec l'Impératrice. Elle lui fit ordonner par Claude d'obéir à Meſſaline en tout ce qu'elle lui commanderoit.

Cette Princeſſe s'attacha enſuite à Silius, le plus beau jeune homme de toute la nobleſſe Romaine. Ce n'étoit pas un amour, c'étoit une fureur; & ce ſeul objet, rempliſſant l'eſprit & le cœur de Meſſaline, en banniſſoit toute autre penſée. Elle commença par obliger celui qu'elle aimoit, de répudier ſa femme Junia Silana, qui étoit une perſonne de la plus haute naiſſance, afin de le poſſéder toute ſeule. Silius ſentoit la grandeur du crime & du péril; mais, ſa perte étoit certaine, s'il réſiſtoit; il ne déſeſpéroit pas d'échapper à l'imbécillité de Claude; il ſe voyoit comblé d'honneurs & de richeſſes; & par un aveuglement déplorable, au lieu de périr généreuſement, & d'emporter au tombeau la gloire de l'innocence, il ſe remettoit de l'avenir à la fortune, & en attendant jouiſſoit du préſent. Meſſaline ne ſe cachoit en aucune façon; elle venoit en grand cortege chez Silius; elle l'accompagnoit, lorſqu'il paroiſſoit en public; elle faiſoit pleuvoir ſur lui les dignités & les graces; enfin, comme en avancement de la révolution qui ſe préparoit déjà, les eſclaves du Prince, ſes affranchis, ſes ameublemens & ſes équipages ſe voyoient chez le corrupteur de ſa femme. Ces excès paroiſſent incroyables; ce n'eſt cependant que l'ébauche de ceux qui amenerent la cataſtrophe; elle arriva l'an de Jeſus-Chriſt 48.

Silius, ſoit aveuglé par ſes eſpérances, ſoit dans la penſée qu'un danger tel que celui auquel l'expoſoit ſon commerce public avec Meſſaline, ne pouvoit s'éviter qu'en portant les choſes à l'extrême, preſſoit vivement cette Princeſſe de lever le maſque & de terminer l'entrepriſe. Il lui repréſentoit qu'il ne s'agiſſoit pas d'attendre la mort de Claude; que ceux qui n'avoient rien à ſe reprocher, pouvoient prendre des voies innocentes; mais que des criminels n'avoient de reſſource que dans leur audace. » Nous » ſommes ſoutenus, ajouta-t-il, » d'un nombre de complices, » qui ont les mêmes craintes » que nous. Je ne ſuis point ma» rié, je n'ai point d'enfans, » je ſuis prêt à vous épouſer, » & à adopter Britannicus. Vous » conſerverez la même puiſ-

» ſance, & vous en jouirez » ſans inquiétude, pourvu que » nous prévenions Claude, » qui n'eſt point en garde con- » tre les embûches, mais dont » la colere eſt bruſque, & ſe » porte à une prompte van- » geance. «

Meſſaline écouta aſſez froidement ce diſcours, non par amour pour ſon mari, mais parce qu'elle appréhenda que Silius une fois parvenu au comble de ſes vœux ne la mépriſât, & qu'il n'appréciât alors, ſelon ſa juſte valeur, un crime qui lui plaiſoit, lorſqu'il lui étoit néceſſaire. Elle goûta néanmoins le projet du mariage, qui avoit pour elle l'amorce de l'infamie, dernier plaiſir, dit Tacite, pour ceux qui ſe ſont affadi tous les autres par l'excès qu'ils en ont fait. Elle ſaiſit donc cette idée, & la réaliſa ſans délai. Claude étant allé à Oſtie, où il devoit faire quelque ſéjour, Meſſaline & Silius ſe marierent publiquement aux yeux de toute la ville, avec tout le cérémonial accoutumé, avec tout l'appareil & toute la pompe d'une noce légitime entre des perſonnes d'un ſi haut rang. On ajoute que le contrat de mariage avoit été ſigné par Claude même, à qui Meſſaline avoit fait croire qu'il étoit queſtion d'écarter de deſſus ſa tête quelque danger dont le menaçoient les devins. Ce fait doit paroître incroyable, & ceux de qui nous le tenons l'ont ſenti. Mais, il n'en eſt point de mieux atteſté, & les Écrivains preſque contemporains qui le certifient, ne nous laiſſent aucune liberté de former ſur ce point le moindre doute.

Meſſaline avoit commis une grande imprudence en indiſpoſant contre elle les affranchis. De concert avec eux, elle s'étoit juſques-là ſouillée impunément des plus grands crimes. Mais, ayant fait périr Polybe, l'un des plus accrédités d'entre eux, elle les allarma tous dans la crainte d'un ſort ſemblable. Cette crainte s'augmenta beaucoup par ſon mariage avec Silius. Toute la maiſon du Prince en friſſonna. Sur-tout les plus puiſſans des affranchis voyant où tendoit une démarche ſi étrange, & ſentant que dans le cas d'une révolution ils ſeroient les plus expoſés, ils ſe communiquerent leurs frayeurs, & s'exhorterent mutuellement à prendre des meſures pour la ſûreté de leur maître & pour la leur. Mais, tout bien examiné, ils virent aiſément que Meſſaline, avertie du danger, ne manqueroit pas de le faire tomber ſur eux. Effrayés de la difficulté d'une affaire ſi épineuſe, ils l'abandonerent tous excepté Narciſſe. Celui-ci perſiſta donc, s'en tenant au ſeul ſyſtême qui pût réuſſir, c'eſt-à-dire, à aller directement à Claude, afin de prendre Meſſaline au dépourvu. On dit que Claude, qui étoit alors à Oſtie, fut ſi effrayé en apprenant le mariage de Meſſaline avec Silius, qu'il

demanda

demanda plusieurs fois s'il étoit encore Empereur.

Cependant, Messaline, se livrant plus que jamais aux plaisirs & à la débauche, célébroit dans le palais les fêtes de la vendange. On faisoit rouler les pressoirs; les cuves se rempliſſoient de vin; & tout autour des femmes habillées de peaux de bêtes dansoient & couroient ça & là comme des Bacchantes. Messaline échevelée, tenant en sa main un Thyrse qu'elle agitoit en différentes manieres, & Silius couronné de lierre, chaussé de cothurnes, imitoit les mouvemens rapides de tête qui étoient usités parmi les Prêtres de Bacchus, pendant qu'une troupe folâtre leur répondoit par ses cris, & par tous les signes d'une joie immodérée. On remarqua après l'évenement un mot de Vectius Valens, l'un des insignes débauchés de cette bande. Il s'avisa de monter par maniere de jeu au haut d'un grand arbre; & comme on lui demandoit ce qu'il voyoit: *J'apperçois*, répondit-il, *un orage furieux qui vient du côté d'Ostie.*

En effet, le péril approchoit; & la fête fut étrangement troublée, premiérement par un bruit confus, ensuite par des nouvelles certaines qui arriverent, que Claude étoit informé de tout, & qu'il venoit résolu de se venger. Tous se dispersent. Messaline se retire dans les jardins de Lucullus, qu'elle avoit récemment envahis par la mort d'Asiaticus. Silius se rend dans la place pour y faire ses fonctions ordinaires, déguisant ses justes craintes sous une apparence de sécurité. Bientôt arrivent les Centurions envoyés par l'Empereur, qui arrêtent les coupables en quelque endroit qu'ils se trouvent, soit dans les lieux publics, soit dans les retraites où ils s'étoient cachés.

Messaline dans une si terrible crise ne perdit pas la tête. Elle prit résolument son parti d'aller au-devant de Claude, & de se présenter à son époux, sçachant combien de fois cette ressource lui avoit réussi. En même-tems, elle ordonna que l'on menât Britannicus & Octavie pour embrasser leur pere; & elle pria Vibidia la plus âgée des Vestales de solliciter pour elle la clémence du grand Pontife. Elle partit donc accompagnée de trois personnes, traversa à pied toute la ville, & à la porte ayant trouvé un tombereau, elle y monta & prit le chemin d'Ostie; tout cela, sans que personne eût compassion d'elle, parce que l'horreur de sa conduite prévaloit sur tout autre sentiment.

Les mesures de Messaline étoient bien prises; mais, elle avoit affaire à un vigilant ennemi. Narcisse, se défiant du préfet du prétoire Lucius Géta, homme sans principes, & également capale du bien & du mal selon les occasions, déclara affirmativement à Claude, en se faisant appuyer de ceux qui partageoient les mêmes craintes

avec lui, qu'il n'y avoit point de ſûreté pour la perſonne de l'Empereur, à moins que pour ce jour ſeulement le droit de commander les gardes ne fût donné à l'un des affranchis; & il offrit de s'en charger. De plus, craignant que pendant le voyage d'Oſtie à Rome, qui pourtant n'eſt pas long, les diſcours de Vitellius & de Cécina Largus ne tournaſſent l'eſprit de Claude, & ne le fiſſent changer de réſolution, il demanda & prit une place dans la voiture de l'Empereur. Claude varioit dans ſes diſcours. Souvent, il témoignoit une vive indignation contre les horribles débauches de Meſſaline; quelquefois, le ſouvenir du lit nuptial l'attendriſſoit, & ſur-tout la conſidération de ſes enfans en bas âge. A ces différens propos Vitellius ne répondit jamais autre choſe, ſinon: *O honte! O crime!* Narciſſe le preſſoit de s'expliquer & de faire connoître ſes véritables ſentimens. Mais, il ne put jamais tirer de ce courtiſan que des paroles ambigues, & ſuſceptibles de toutes les interprétations que demanderoient les circonſtances; & Cécina Largus imita cette diſſimulation artificieuſe.

Déjà Meſſaline approchoit, & elle demandoit à grands cris que la mere de Britannicus & d'Octavie fût entendue dans ſes défenſes. L'accuſateur crioit encore plus fortement, oppoſant le reproche du mariage avec Silius; & pour occuper les regards de Claude, & les détourner de deſſus Meſſaline, il lui donna à lire un mémoire qui contenoit le détail de tous les déſordres dont elle s'étoit rendu coupable. A l'entrée de la ville, on s'étoit arrangé pour préſenter Britannicus & Octavie à l'Empereur, mais Narciſſe les fit retirer. Il ne put écarter la Veſtale, qui repréſenta à Claude que les loix les plus ſaintes l'obligeoient à ne point condamner une épouſe, ſans lui avoir permis d'alléguer ce qui pourroit la juſtifier. Narciſſe répondit que le Prince l'écouteroit, & lui donneroit toute liberté de ſe défendre; & qu'au reſte la Veſtale feroit bien d'aller s'occuper des cérémonies religieuſes, auxquelles l'appelloient les devoirs de ſon état. Pendant tout cela, Claude gardoit le ſilence avec une ſtupidité qui n'eſt pas concevable.

Silius ayant été arrêté n'entreprit point de ſe juſtifier. Il ne chercha point à gagner du tems, & demanda pour toute grace que l'on hâtât ſon ſupplice. Pluſieurs autres, tant Sénateurs que Chevaliers Romains, périrent avec une ſemblable conſtance.

Cependant, Meſſaline n'avoit pas renoncé à l'eſpérance de ſauver ſa vie & de rentrer en grace. Retirée dans les jardins de Lucullus, elle méditoit une apologie & des prieres pour appaiſer Claude. Quelquefois même, elle ſe livroit à des mouvemens de colere, & fai-

ſoit des menaces contre ſes ennemis, tant il lui reſtoit de fierté dans l'extrêmité où elle étoit réduite ; & ſes menaces pouvoient n'être pas vaines, ſi Narciſſe ne ſe fût hâté de la prévenir. Car, Claude de retour au Palais s'étant mis à table, lorſqu'il fut échauffé par le vin & la bonne chere, ordonna que l'on allât avertir cette miſérable, [ce fut le terme dont il ſe ſervit] & qu'elle ſe tînt prête pour venir répondre le lendemain aux accuſations intentées contre elle. Narciſſe comprit que la colere du Prince ſe ralentiſſoit, que l'amour reprenoit ſes droits, & que s'il vouloit aller au-devant d'une réconciliation, il n'y avoit pas un moment à perdre. Il ſort, & donne ordre comme de la part de l'Empereur à un Tribun & à quelques Centurions, qui étoient de garde, d'aller ſur le champ tuer Meſſaline. Évode affranchi les accompagna pour préſider à l'exécution.

Ils la trouverent couchée par terre, & aſſiſtée de ſa mere Lépida, qui brouillée avec elle dans ſon état de proſpérité, s'étoit laiſſé attendrir par ſes diſgraces. Lépida exhortoit ſa fille à ne point attendre les meurtriers, lui repréſentant que la vie étoit paſſée pour elle, & qu'il n'étoit plus queſtion que de mourir honorablement. Mais, dit Tacite, admirateur décidé du ſuicide, un courage amolli par la débauche n'étoit plus ſuſceptible d'aucun ſentiment généreux, & Meſſaline ſe répandoit en larmes & en plaintes inutiles. En ce moment, arrivent ceux qui étoient envoyés pour la tuer. Le Tribun ſe préſenta ſans rien dire ; l'affranchi, avec une baſſeſſe d'ame digne de ſa premiere condition, l'accabla de reproches & d'injures. Ce fut alors ſeulement que Meſſaline connut que tout étoit déſeſpéré pour elle, & prenant une épée, elle tenta inutilement de ſe percer. Le Tribun lui paſſa la ſienne au travers du corps. Sa mere eut la liberté de lui rendre les derniers devoirs & les honneurs de la ſépulture.

On vint dire à Claude, qui étoit encore à table, que c'en étoit fait de Meſſaline, ſans expliquer autrement le genre de ſa mort. Il ne s'en fit point éclaircir, demanda à boire & acheva le repas comme il l'avoit commencé. Et de même dans les jours qui ſuivirent, on ne vit en lui aucune marque ni de haine, ni de joie, ni de colere, ni de triſteſſe, ni enfin d'aucun des ſentimens que comporte la nature humaine. Le triomphe des accuſateurs de ſa femme, la douleur de ſes enfans, rien ne le tira de ſa ſtupide inſenſibilité. Le Sénat la favoriſa en ordonnant que toute inſcription, toute image de Meſſaline, fût abolie & ôtée de quelque endroit que ce pût être, public ou particulier.

MESSALINUS [M. VALÉRIUS], *M. Valerius Meſſalinus*, géra le Conſulat avec L. Corn.

Lentulus, l'an de Jeſus-Chriſt 3. (a) Il étoit fils de l'orateur Meſſala, & conſervoit, ſelon le témoignage de Tacite, une image & quelques veſtiges de l'éloquence de ſon pere. Il fut depuis gouverneur de la Dalmatie & de la Pannonie. Ayant marché contre Baton le Dalmate, il le fit tomber dans une embuſcade, & le battit; ce qui lui procura les ornemens du triomphe.

Pluſieurs années après, il fut propoſé un projet de réforme. C'étoit de faire ordonner par le Sénat, que conformément à ce qui ſe pratiquoit anciennement, les Généraux d'armées & les Gouverneurs de Provinces n'emmenaſſent point avec eux leurs femmes dans leurs départemens. Tout le Sénat s'éleva contre cette propoſition, qui fut combattue en particulier par M. Valérius Meſſalinus. On peut voir dans Tacite les raiſons qui furent alléguées pour & contre.

MESSALINUS [COTTA], *Cotta Meſſalinus*, (b) frere du précédent, étoit un fils indigne d'un pere infiniment recommandable, bas adulateur envers les puiſſances, cruel contre les foibles, plongé dans la débauche, & dont la vie n'offre rien de plus mémorable, que l'invention d'un nouveau ragoût, dont il enrichit la cuiſine Romaine. Telle eſt en peu de mots l'idée qu'on nous donne du caractere de Cotta Meſſalinus.

Un jour, voulant faire ſa cour à Tibere, il le fit en aggravant le joug des citoyens; car, il propoſa un réglement, qui paſſa, & par lequel il fut ordonné que les Magiſtrats dans leurs Provinces ſeroient reſponſables des crimes commis par leurs femmes, & en porteroient la peine, quand même ils en ſeroient innocens & les auroient ignorés. Il ſeroit peut-être difficile de taxer ce réglement d'injuſtice, quoique rigoureux; mais, ſous un Prince tel que Tibere, c'étoit ouvrir une nouvelle porte aux vexations.

Une autrefois, ce Prince ayant écrit au Sénat contre Agrippine & ſon fils, cette compagnie fut effrayée à la lecture de la lettre, & garda long-tems un morne ſilence. Enfin, un petit nombre de ces hommes, tels qu'il s'en trouve toujours, qui n'ont aucune reſſource par les voies d'honneur, & à qui les maux publics ſervent d'occaſion de pouſſer leur fortune particuliere, prirent la parole, & demanderent que la matiere fût miſe en délibération. Le plus ardent de tous étoit Cotta Meſſalinus, qui avoit déjà un avis de rigueur tout prêt & tout formé. Mais, les autres chefs du

(a) Vell. Paterc. L. II. c. 12. Tacit. Annal. L. III. c. 34. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 182, 212, 220, 221, 440.

(b) Plin. Tom. I. pag. 555. Tacit. Annal. L. II. c. 32. L. IV. c. 20. L. V. c. 3. L. VI. c. 6, 7. L. XII. c. 22. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 212, 533, 548, 549, 570, 571.

Sénat, & ſur-tout les Magiſtrats, demeurerent incertains & flottans, parce que Tibere s'étoit contenté d'invectiver avec aigreur, ſans autrement expliquer ſes intentions.

L'an de J. C. 32, pendant que des hommes ci-devant appuyés & redoutables portoient enfin la peine de leurs crimes, les Sénateurs croyant avoir trouvé une occaſion favorable de faire éclater la haine qu'ils portoient de tout tems à Cotta Meſſalinus, comme à l'auteur des ſentimens les plus atroces & les plus inhumains, ſe déchaînerent contre lui, l'accuſant entr'autres choſes, d'avoir traité Caligula d'inceſtueux & de proſtitué, d'avoir appellé Feſtin de la neuvaine, un repas qui ſe donnoit pour célébrer le jour de la naiſſance de l'Impératrice, & auquel il ſe trouvoit lui-même entre les Prêtres, & d'avoir dit, après s'être plaint du crédit de Manius Lépidus & de L. Arruntius avec qui il étoit en procès pour des intérêts pécuniaires : *Ils auront pour eux le Sénat, & moi Tibere mon bon ami.* Cependant, comme il vit que ces divers chefs d'accuſation étoient prouvés par le témoignage des plus grands de la ville, & qu'on ne vouloit point lui faire de quartier, il en appella à l'Empereur, qui peu de jours après, écrivit au Sénat en ſa faveur une lettre, dans laquelle ayant repris le commencement de leur amitié, & rapporté les ſervices qu'il avoit reçus de ce citoyen, il prioit cette compagnie de ne lui point faire un crime de quelques diſcours à qui on avoit donné une mauvaiſe interprétation, ni des plaiſanteries qui pouvoient lui être échappées dans la chaleur d'un repas.

Le commencement de cette lettre parut ſingulier au Sénat; car, voici comme l'Empereur s'exprimoit. » Que vous écri» rai-je, Meſſieurs, ou com» ment vous écrirai-je, ou que » ne dois-je point vous écrire » dans les conjonctures préſen» tes ? Que les Dieux & les » Déeſſes me faſſent périr en» core plus cruellemunt que je » ne me ſens périr tous les » jours, ſi j'en ſçais rien. » Tant il eſt vrai qu'il trouvoit lui-même ſon bourreau & ſon ſupplice dans ſes cruautés & dans ſes infamies.

Ce Prince avoit demandé que l'on fît juſtice du Sénateur Cécilianus, qui avoit paru des plus ardens contre Cotta Meſſalinus; & le Sénat obéit aveuglément. Peu de tems auparavant, L. Arruntius ayant été accuſé, ſans que nous puiſſions dire de quoi il s'agiſſoit, parce que l'endroit où Tacite en faiſoit mention eſt perdu, ſes délateurs avoient été punis comme coupables de calomnies. La même peine fut prononcée contre Cécilianus; & Cotta Meſſalinus, homme d'une grande naiſſance, mais autant décrié pour ſes mœurs, que haï pour ſa lâche cruauté, ſe vit égalé pour

le traitement au plus digne membre qu'eût alors le Sénat Romain.

MESSALINUS [CATULLUS], *Catullus Meſſalinus*, (*a*) à qui Juvénal donne l'épithete de *mortifer*, avoit trouvé dans un ſiecle fécond en monſtres le ſecret de ſe diſtinguer par ſes noirceurs.

Grande & conſpicuum noſtro quoque tempore monſtrum.

Aveugle, & par-là plus inacceſſible à tous les ſentimens de l'humanité, il étoit dans la main de Domitien, comme un trait prêt à percer les gens de bien. Quoique aveugle, il faiſoit ſemblant de voir; & Juvénal nous apprend que dans la ſcène du Turbot qui ſe paſſa dans le château d'Albe, aucun des opinans ne s'extaſia plus que lui, ni ne ſe récria tant ſur la beauté de ce poiſſon. Il geſticuloit tourné à gauche, tandis que le Turbot étoit à ſa droite. Ce méchant homme mourut, ce ſemble, avant Domitien. Nerva, Prince très-ennemi des délateurs, mais trop indulgent pour ceux qui avoient fait cet horrible métier, donnant à ſouper un jour à pluſieurs membres du Sénat, avoit auprès de lui Fabricius Vejento, digne Collegue de Catulus Meſſalinus, quoiqu'il eût un peu mieux caché ſon jeu. La converſation tomba ſur les ſcélérateſſes de Catullus Meſſalinus. *Que penſez-vous*, dit l'Empereur, *qu'il lui fût arrivé, s'il n'étoit pas mort?* Junius Mauricus nouvellement revenu d'exil répondit: *Il ſouperoit avec nous.*

MESSALLA [M.]. *M. Meſſalla*, (*b*) Lieutenant de Jules Céſar, ſervoit en Sicile & en Afrique. Ce fut M. Meſſalla, qui, après la mort de Caton, s'empara d'Utique.

MESSALLA [M VALÉRIUS] CORVINUS, *M. Valerius Meſſalla Corvinus*, (*c*) étoit encore fort jeune, lorſqu'il fut proſcrit par les Triumvirs, l'an de Rome 709, & 43 avant Jeſus-Chriſt. Mais, il promettoit dès-lors tout ce qu'on peut attendre d'une ame bien née & d'un eſprit ſupérieur. Nous avons un éloge magnifique de lui dans une lettre de Cicéron. M. Valérius Meſſalla Corvinus étoit parti d'auprès de Cicéron pour aller joindre M. Brutus, de qui il étoit de longue main aimé & eſtimé. Cicéron dit donc à M. Brutus: » Vous le con-» noiſſez, & par conſéquent il » eſt inutile que je vous faſſe » ſon portrait; mais, il ne m'eſt » pas poſſible de paſſer ſous ſi-» lence un mérite ſi accompli.

(*a*) Tacit. in Jul. Agric. c. 45. Juven. Satyr. 4. v. 113, *& ſeq.* Plin. L. IV. Epiſt 22. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. p 87, 159.

(*b*) Cæſ. de Bell. Afric. pag. 772, 816. *& ſeq.*

(*c*) Dio. Caſſ. p. 333. Tacit. Annal. L. IV. c. 34. L. VI. c. 11. L. XI. c. 6, 7. L. XIII. c. 34. Vell. Paterc. L. II. c. 71. Plin. T. I. p. 388. Cicer. Brut. c 133. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. p. 210 *& ſuiv.* Hiſt des Emp. Tom. I. pag. 37, 95, 163. *& ſuiv.*

» Ne penſez pas que qui que ce » ſoit puiſſe être comparé à M. » Valérius Meſſalla Corvinus » pour la probité, pour l'uniformité de principes & de conduite, pour le vif & ferme » attachement pour la Répu» blique; enſorte que l'éloquence, dans laquelle il excelle » merveilleuſement, peut à peine trouver place parmi la » multitude des louanges qui » lui ſont dues. Dans ſon éloquence même, la ſageſſe brille » & domine; tant la ſolidité du » jugement & l'art le mieux » entendu le guident ſûrement dans cette étude, & » l'ont conduit au goût le meilleur & le plus épuré. Il a naturellement l'eſprit élevé; » mais, il y joint une activité & une ardeur pour le travail, qui ſemblent diſputer à » ſon eſprit la gloire de ſes » ſuccès. »

C'eſt ce jeune homme, ſi digne perſonnellement d'eſtime, & d'ailleurs recommandable par la plus haute naiſſance, que les Triumvirs proſcrivirent, ſous le faux prétexte qu'il étoit complice du meurtre de Jules Céſar. M. Valérius Meſſalla Corvinus n'avoit rien à craindre de leurs injuſtices, puiſqu'il étoit dans l'armée de M. Brutus. Soit cette raiſon, ſoit honte, ſoit eſpérance de l'attirer à eux, les Triumvirs firent afficher un placard qui portoit: *Comme les parens de M. Valérius Meſſalla Corvinus nous ont certifié qu'il n'étoit pas même à Rome, dans le tems que Céſar a été tué, nous le rayons du catalogue des Proſcrits.* M. Valérius Meſſalla Corvinus ne tint pas plus de compte de leur pardon, qu'il n'avoit appréhendé leur colere, & il demeura juſqu'à la fin fidele à M. Brutus, pour qui il avoit un reſpect & une tendreſſe que rien n'effaça jamais de ſon cœur.

Après la bataille de Philippes, des reſtes de l'armée vaincue il s'étoit raſſemblé un corps d'environ quatorze mille hommes, qui offrirent le commandement à M. Valérius Meſſalla Corvinus. Quoiqu'il fût très-jeune, ſa réputation étoit grande, & nul n'avoit brillé davantage après M. Brutus & C. Caſſius dans ce parti. Il fit preuve de ſageſſe, en ne s'opiniâtrant point mal à propos à lutter contre la fortune. De concert avec celui que ſa naiſſance & ſon rang lui donnoient en quelque façon pour Collegue, c'eſt-à-dire, avec Bibulus, beau-fils de M. Brutus, il uſa de l'autorité que ces troupes infortunées lui attribuoient ſur elles, pour les déterminer à ſe ſoumettre aux vainqueurs, qui les reçurent volontiers, & les diſtribuerent dans leurs légions.

Un mot de M. Valérius Meſſalla Corvinus doit trouver ici ſa place, quoique poſtérieur de pluſieurs années. Judicieux & fidele, M. Valérius Meſſalla Corvinus s'attacha à Octavien, & le ſervit parfaitement dans la

guerre contre M. Antoine. Octavien, lui témoignant donc ſa reconnoiſſance avec quelque étonnement, ſur ce qu'après avoir été ſon ardent ennemi à Philippes, il lui avoit donné à Actium de ſi éclatantes marques d'attachement : *N'en ſoyez pas ſurpris*, lui répondit M. Valérius Meſſalla Corvinus ; *vous m'avez toujours vu dans le meilleur parti* ; mot également hardi & obligeant, & de plus exactement vrai dans tout ce qu'il renferme. La cauſe de M. Brutus étoit certainement plus juſte, que celle des Triumvirs. Entre Octavien & M. Antoine, il ne s'agiſſoit plus de juſtice. Mais, il eſt conſtant que l'avantage de l'Empire demandoit qu'Octavien fût vainqueur.

M. Valérius Meſſalla Corvinus fut élevé au Conſulat, l'an de Rome 721, & 31 avant Jeſus-Chriſt. Il géra cette charge avec Octavien même, qui, comme l'on ſçait, parvint peu d'années après à la puiſſance impériale. Ce Prince, plus connu depuis cette époque ſous le nom d'Auguſte, accorda les honneurs du triomphe à M. Valérius Meſſalla Corvinus, l'an 27 avant Jeſus-Chriſt. C'étoit aux environs de l'Adour & des Pyrénées qu'il avoit fait entrer dans le devoir quelques peuples peu façonnés encore au joug. Du reſte, nous n'avons aucun détail ſur ſes exploits, qui peuvent n'avoir pas été fort conſidérables ; car, Auguſte ne ſe rendoit pas difficile pour accorder l'honneur du triomphe.

Quelques années après, ce Prince ſe propoſant de faire un voyage hors de l'Italie, voulut choiſir un homme de confiance, ſur qui il pût ſe repoſer du Gouvernement de la ville, pendant qu'il ſeroit abſent. Il jetta d'abord les yeux ſur M. Valérius Meſſalla Corvinus, que ſa naiſſance, ſa vertu, ſon eſprit, & un attachement fidele pour l'Empereur, depuis qu'il s'étoit donné à lui, rendoit tout-à-fait recommandable. Mais, doux par caractere, élevé dans les maximes Républicaines, & plein de reſpect pour les loix, il ne ſe trouva pas propre à exercer une charge deſpotique, & qui dans le civil ſe gouvernoit preſque militairement. Au bout de peu de jours, il s'en démit, & Auguſte lui ſubſtitua Statilius Taurus.

Les Sénateurs s'étant concertés un jour entr'eux, pour déférer à Auguſte le titre de pere de la patrie, M. Valérius Meſſalla Corvinus porta la parole au nom de tous, & lui dit en pleine aſſemblée du Sénat ; » Céſar Auguſte, pour le bonheur » & la proſpérité de votre perſonne & de votre maiſon, » [car ce vœu comprend celui » de la félicité publique & du » bonheur de l'Empire] le » Sénat, d'accord avec le peuple Romain, vous ſalue & proclame Pere de la Patrie. » Tels furent les propres termes, également ſimples & énergiques,

qu'employa M. Valérius Meſſalla Corvinus.

En général, la douceur de ſes mœurs ſe répandit ſur ſon ſtyle, qui avoit plus de grace que de force. Il eſt compté parmi les grands Orateurs du bon ſiecle. Mais, cet excellent génie, cultivé & orné par toutes les belles connoiſſances, éprouva un dépériſſement bien humiliant pour la nature humaine. Il avoit toujours été d'une ſanté très-délicate; & deux ans avant ſa mort, il perdit totalement la mémoire, enſorte qu'il devint incapable de former une phraſe ſuivie, & qu'il oublia enfin juſqu'à ſon nom. Les talens de l'eſprit ne ſont pas plus à nous, que les biens du corps & ceux de la fortune. Tous dépendent également de la volonté du ſouverain Maître.

MESSALLA, *Meſſalla*. *Voyez* Valérius.

MESSANE, *ou* MESSENE, *Meſſana*, *Meſſene*, Μεσσήνη. (*a*) ville de Sicile, ſituée ſur le détroit au fond d'un golfe, au pied du mont Pélore. Cette ville ſe nomma d'abord Zancle, & voici à quelle occaſion elle changea de nom, au rapport de Pauſanias.

Après la ſeconde guerre de Meſſénie, qui fut terminée vers l'an 670 avant Jeſus-Chriſt, les Meſſéniens qui étoient paſſés à Cyllene, attirés par Anaxilaüs qui regnoit à Rhégium, ſe rendirent dans cette ville. Anaxilaüs leur dit, auſſitôt qu'ils furent arrivés, qu'il étoit continuellement en guerre avec les Zancléens; que ces peuples poſſédoient un fort bon païs avec une ville ſituée dans un des meilleurs cantons de la Sicile; que s'ils vouloient ſe joindre à lui & lui aider à conquérir ce païs, il leur en feroit préſent. Les Meſſéniens accepterent la propoſition, & auſſitôt Anaxilaüs les mena en Sicile. Zancle n'étoit au commencement qu'une retraite de corſaires, qui entourerent d'un mur un lieu déſert, mais proche d'une bonne rade, & ils y bâtirent un fort d'où ils pouvoient courir les mers & exercer impunément leur piraterie. Leurs premiers chefs furent Cratéménès de Samos & Périérès de Chalcis, qui dans la ſuite attirerent dans leur ville d'autres Grecs pour la peupler. Enfin, les Zancléens battus ſur mer par Anaxilaüs, défaits ſur terre par les Meſſéniens, enſuite aſſiégés d'un & d'autre côté dans Zancle, & voyant déjà une partie de leurs murs abattue, n'eurent d'autre reſſource que de ſe réfugier aux pieds des autels dans leur Temple. Anaxilaüs vouloit que ſans reſpecter le lieu on les paſſât au fil de l'épée, & que l'on vendît

(*a*) Pauſ. pag. 260, 261. Diod. Sicul. pag. 418. *& ſeq.* Strab. pag. 253, 266. *& ſeq.* Ptolem. L. III. c. 4. Plin. Tom. I. pag. 118, 161. Tit. Liv. L. XXXI. c. 49. L. XXXIV. c. 1. L. XXXIX. c. 7. *& ſeq.* Thucyd. pag. 234. *& ſeq.* Cæſ. de Bell. Civil. L. I. p. 525. Plut. Tom. I. pag. 785.

les autres à l'encan avec leurs femmes & leurs enfans. Mais, les généraux Meſſéniens demanderent grace pour ces malheureux, & prierent Anaxilaüs de ne pas les obliger à traiter des Grecs comme les Lacédémoniens les avoient traités eux-mêmes par une cruauté inſigne & au mépris des liens du ſang. Ainſi, l'aſyle fut reſpecté; les Zancléens ſortis de leur Temple partagerent leurs domiciles & leur Empire aux vainqueurs; enſuite, les deux peuples ſe jurerent fidélité réciproquement les uns aux autres, & Zancle changea ſeulement ſon nom en celui de Meſſane. Ce fut en la XXX.e Olympiade que cela arriva, & la même année que Chionis Lacédémonien remporta le prix pour la troiſieme fois, Miltiade étant pour lors Archonte à Athenes. Manticlus bâtit un Temple à Hercule pour la nouvelle colonie, & ce Temple, dit Pauſanias, ſubſiſte encore à préſent hors des murs de la ville, & on le nomme le temple d'Hercule Manticlus, comme on dit le temple de Jupiter Ammon & le temple de Jupiter Bélus, le premier du nom d'un berger qui conſacra ce Temple à Jupiter en Afrique, & le ſecond du nom de Bélus Égyptien, qui en avoit conſacré un au même Dieu dans Babylone. Voilà comment les Meſſéniens, chaſſés de leur païs, trouverent enfin un établiſſement & ceſſerent d'être vagabonds.

Ces peuples, dans la ſuite, eurent guerre avec Denys l'ancien tyran de Syracuſe. Ce Prince, qui craignoit qu'ils ne ſe joigniſſent aux Carthaginois, réſolut de travailler à les gagner, & pour réuſſir efficacement, il leur céda une grande partie d'un territoire qui étoit à leur bienſéance. Mais, ils ne tarderent pas à être attaqués eux-mêmes par les Carthaginois. Ce fut Imilcon qui conduiſit ſon armée à Meſſane, parce qu'il regardoit cette ville comme un poſte très-avantageux, ſur-tout par l'étendue de ſon port capable de contenir aiſément tous ſes vaiſſeaux, quoiqu'il en eût plus de ſix cens. Il comptoit de plus que s'il pouvoit s'emparer de la rade, il mettroit une barriere à tous les ſecours qui pourroient venir d'Italie, & à toutes les flottes qu'on appelleroit du Péloponnèſe. Dans cette vue, il gagna les citoyens d'Himere & de la place forte de Céphalede, & s'étant rendu maître de Lipare, il tira trois cens talens des habitans de cette iſle. Après quoi revenant à terre, il marcha vers Meſſane, toujours côtoyé par ſa flotte; & arrivant bientôt au promontoire de Pélore qui n'étoit diſtant de cette capitale que de cent ſtades, il y poſa ſon camp. Les habitans de Meſſane, ſçachant l'ennemi ſi proche, ſe partagerent de ſentimens au ſujet de cette guerre. Les uns, très-inſtruits des forces des Carthaginois, voyant d'ailleurs que l'abord étoit in-

terdit à tout ſecours étranger, & privés de leur propre cavalerie qu'on avoit fait paſſer à Syracuſe, ſentoient pleinement l'impoſſibilité où ils étoient de ſoutenir un ſiege ; leurs murailles tombées ne leur permettoient pas même d'y penſer, & ils n'avoient pas le tems de les relever. Auſſi prirent-ils le parti d'envoyer dès l'inſtant même leurs femmes & leurs enfans, & ce qu'ils avoient de plus précieux, dans les villes les plus prochaines. Mais, d'autres ſe fiant à un vieil oracle qui avoit prédit que les Carthaginois porteroient un jour de l'eau dans les rues de Meſſane, appliquerent cette Prophétie à leur tems même, comme ſi leur beſoin en fixoit l'évenement ; & ils ſe perſuaderent que les Carthaginois alloient devenir leurs Eſclaves. Ils s'étoient enivrés de cette folle eſpérance, au point qu'ils faiſoient paſſer dans l'ame des autres le zele de défendre leur propre liberté, juſqu'au moment marqué par le Ciel. Ainſi ils envoyerent l'élite de leur jeuneſſe dans la Péloride, pour empêcher les ennemis de ravager la campagne voiſine du promontoire qu'ils occupoient.

Imilcon, qui s'apperçut du mouvement que les ennemis faiſoient pour venir attaquer ſon camp, fit donner ordre à ſa flotte de faire avancer inceſſamment deux cens vaiſſeaux contre Meſſane, préſumant avec raiſon que la ville dénuée de ceux qu'on envoyoit contre lui-même, ſeroit aiſément envahi par les ſoldats de ſa flotte. Un vent de nord qui s'éleva ſubitement, favoriſa beaucoup ce projet, & les vaiſſeaux entrerent dans le port à pleines voiles, avant que cette jeuneſſe qui étoit allée vers le promontoire, fût revenue pour s'oppoſer à cette attaque, quelque diligence qu'elle pût faire en l'apprenant. Ainſi, les Carthaginois débarquerent ſans obſtacle, & paſſerent par deſſus les décombres des murailles, entrerent dans la ville de toutes parts & s'en rendirent bientôt les maîtres. Entre les Meſſaniens les uns périrent dans une défenſe courageuſe mais inutile, & les autres s'enfuirent dans les villes les plus prochaines. Le menu peuple chercha d'abord une retraite ſur les montagnes voiſines, & ſe diſperſa enſuite dans les forêts d'alentour. Quelques-uns furent pris par les ennemis ; & quelques autres pourſuivis près du port, ſe jetterent dans la mer, pour paſſer à la nage à quelque bord où ils croyoient pouvoir arriver. De ces derniers au nombre de plus de deux cens, les trois quarts ſe noyerent ; mais, une cinquantaine arriva juſqu'en Italie. Imilcon, ayant fait entrer enſuite ſon armée dans la ville, ſongea d'abord à faire abattre toutes les tours qui l'environnoient. Mais, comme elles étoient extrêmement fortes, & qu'il s'y étoit réfugié des gens très-réſolus de les défendre, il ne jugea pas à

propos de les attaquer alors, il ſe contenta de la ville ſeule pour un tems; après quoi ayant fait abattre toutes ces tours, il donna ordre à ſes ſoldats de détruire auſſi les maiſons de fond en comble, de ſorte qu'il n'en reſtât même ni bois ni briques, voulant qu'on brûlât les uns, & qu'on réduiſît les autres en pouſſiere. Ses ſoldats, qui étoient en grand nombre, s'étant prêtés volontiers à un pareil ouvrage, il fut bientôt impoſſible de retrouver la place même de tant de ſuperbes édifices. Le deſſein d'Imilcon avoit été d'anéantir, ou du moins de rendre très-difficile à rétablir une ville, qui très-éloignée de ſes alliés, n'avoit pas laiſſé de devenir une des plus floriſſantes de la Sicile. Mais, la même année Denys l'ancien y envoya mille Locriens, quatre mille habitans de Médimne, & ſix cens exilés de la Meſſénie du Péloponnèſe, de Zacynthe & de Naupacte. Ainſi, Meſſane ne fut pas long-tems ſans être rétablie.

L'an 315 avant Jeſus-Chriſt, le tyran Agathocle, qui occupoit un certain fort, appartenant aux habitans de Meſſane, promettoit de le leur rendre pour la ſomme de trente talens. Mais, après avoir reçu d'eux cette ſomme, non-ſeulement il ne leur rendit point le fort dont il s'agiſſoit, mais il entreprit encore de ſe ſaiſir de la ville même. Car, apprenant qu'une partie de la muraille étoit tombée, il fit partir de Syracuſe un corps de cavalerie, & conduiſant lui-même des barques légeres, il vint ſe poſter de nuit fort près de la ville. Mais, les citoyens ayant preſſenti ſon deſſein, lui firent manquer ſon coup; de ſorte que paſſant à Myles, & en ayant attaqué la citadelle, il l'obligea de ſe rendre à lui par compoſition, après quoi il ſe retira pour lors à Syracuſe. Mais, dès l'été ſuivant, il revint à ſon entrepriſe ſur Meſſane; & s'étant campé auprès de la ville, quoiqu'il lui donnât des aſſauts continuels, il avança peu dans ſon entrepriſe, & fit même peu de tort aux aſſiégés; d'autant plus qu'un grand nombre de citoyens de Syracuſe que les perſécutions ou la ſeule haine du Tyran avoient fait réfugier à Meſſane, défendirent vaillamment & pour leur propre intérêt, la ville qu'ils avoient choiſie pour retraite. Il ſurvint même alors des Ambaſſadeurs de Carthage, qui venoient ſe plaindre à Agathocle de ſon entrepriſe actuelle, comme d'une infraction aux traités paſſés entr'eux; de ſorte qu'ils lui firent ſigner la paix avec les Meſſaniens, & rendre même le fort qu'il avoit pris auparavant.

Deux ans après, tous les bannis de Syracuſe s'étoient réfugiés à Meſſane, comme dans la ſeule ville qui ne s'entendit pas avec le Tyran. Mais, Agathocle, qui ne cherchoit que l'occaſion de violer ſa parole, fit partir pour Meſſane ſon lieutenant Paſiphile avec un corps

de troupes, & chargé d'ordres ſecrets ſur ce qu'il avoit à faire. Celui-ci, s'étant jetté dans la campagne des environs contre toute attente, & y ayant enlevé des hommes & fait du pillage, propoſa aux Meſſaniens de ſe lier d'amitié avec Agathocle, au lieu de prendre le parti de ſes ennemis les plus déclarés. Là-deſſus les Meſſaniens, concevant l'eſpérance de ſe tirer d'affaire ſans guerre, mirent leurs réfugiés hors de leur ville, & ouvrirent leurs portes à Agathocle qui y entra bien accompagné. Il témoigna d'abord de l'amitié aux habitans, & leur perſuada de rappeller tous ceux qu'ils avoient bannis ci-devant, ſous le prétexte de la liaiſon qu'ils avoient eue avec lui. Mais, après cela, raſſemblant dans Meſſane & faiſant venir de Tauromene ceux qui s'étoient oppoſés à ſa domination & à ſon autorité abſolue, & qui montoient au nombre de ſix cens, il les fit égorger tous. Car, méditant dès-lors la guerre qu'il vouloit porter aux Carthaginois, il regardoit comme une précaution néceſſaire de purger la Sicile de tous ſes ennemis particuliers. Les Meſſaniens, ayant mis ainſi hors de chez eux les plus ſages de leurs étrangers, & les plus capables de les défendre de l'oppreſſion qui les menaçoit, témoins de la mort de tous ceux qui pouvoient les ſauver des mains du Tyran, contraints de recevoir dans leurs murailles tout ce qu'il y avoit de ſcélérats & d'hommes flétris par ſentences judiciaires, ſe repentoient aſſez de leur complaiſance; mais, ils étoient forcés de ſe ſoumettre à une puiſſance ſupérieure à tous leurs efforts.

On trouve dans les auteurs Latins Meſſana, & dans les auteurs Grecs Μεσσήνη. Mais, dans les médailles des Siciliens on lit cependant ΜΕΣΣΑΝΙΩΝ. Lorſque les Meſſaniens, appellés par les Latins *Meſſanienſes*, & par les Grecs Μεσσήνιοι, *Meſſenii*, eurent admis parmi eux les Mamertins, ils prirent le nom de ces derniers, en reconnoiſſance du ſecours qu'ils en avoient reçu; ce qui eſt confirmé par Pline & par Cicéron. Le premier appelle les habitans de Meſſane *Mamertini*, & le dernier nomme la ville *Mamertina civitas*.

Aujourd'hui cette ville ſe nomme Meſſine; elle prétend être la capitale de la Sicile, & diſpute depuis bien des années cet honneur à celle de Palerme. Les miniſtres d'Eſpagne ne déciderent pas la queſtion; après de longues diſcuſions, ils ordonnerent par proviſion, que le Vice-roi réſideroit ſix mois à Meſſine, & ſix mois à Palerme, afin de mettre une eſpece d'égalité entre ces deux villes.

MESSANIENS, *Meſſanienſes*. *Voyez* Meſſane.

MESSAPE, *Meſſapus*, (*a*)

(*a*) Virg. Æneid. L. VII. v. 691. & *ſeq.* L. VIII. v. 6. L. IX. v. 27, 124. &

fils de Neptune, étoit ſçavant dans l'art de manier un cheval. Ce Prince, qui regnoit dans quelque canton de l'Italie, marcha au ſecours de Turnus contre les Troyens.

» Meſſape, dit Virgile, guerrier toujours à cheval, bravant le fer & le feu, réveille » l'ardeur des combats dans le » cœur des peuples, à qui une » longue paix a fait oublier » le métier de la guerre. Il » arme les Feſcennins, les Faliſques, nation célebre par ſes » loix, les habitans du mont » Soracte, ceux des campagnes » de Flavinie, des bords du » lac Cimin, & des forêts de » Capene. Tous marchent en » ordre, chantant des vers en » l'honneur de leur chef; ſemblables à une troupe de cygnes, qui au retour du pâturage traverſant les airs, tirent de leur long goſier des » chants mélodieux, dont retentiſſent au loin les bords » du Caïſtre & du marais Aſia. » De loin, on eût pris ſes ſoldats, non pour un corps de » troupes, mais pour une nuée » d'oiſeaux de paſſage, qui » après avoir franchi les mers, » s'abat ſur le rivage, & célebre par ſes chants ſon heureuſe arrivée. »

Meſſape ſe diſtingua dans cette guerre par un nombre de beaux exploits. Il renverſa pluſieurs capitaines Troyens, entr'autres Clonius & Auleſtes.

MESSAPIE, *Meſſapia*, (*a*) Μεσσαπία, contrée d'Italie, en forme de preſqu'iſle, qui avançoit dans la mer Ionienne. Son iſthme étoit entre Brundufium & Tarente. Pline dit que les Grecs l'appellerent Meſſapie, du nom d'un de leurs chefs, nommé Meſſapius. Les écrivains Latins la nomment ordinairement Calabre. Quelquefois les Grecs diſent Iapygie; & quoique le païs des Salentins n'en forme qu'une partie, on lui donne ſouvent le nom de toute la péninſule. Strabon dit qu'on appelloit communément cette preſqu'iſle Meſſapie, Iapygie, Calabrie, & Salentine, & que quelques-uns même y diſtinguoient des quartiers auxquels ces différens noms convenoient plus particuliérement. Il ne nous reſte plus de monument ancien pour pouvoir faire une diviſion juſte de ce païs. *Voyez* Iapygie.

MESSAPIE, *Meſſapia*, (*b*) Μεσσαπία, ville de la contrée de même nom. Elle porte aujourd'hui le nom de Meſſagna, & eſt la même qui dans le Martyrologe eſt nommée *Meſſala Apuliæ*, ſelon la remarque de Luc Holſténius.

MESSAPIENS, *Meſſapii*, les habitans de la Meſſapie. *Voyez* Meſſapie.

MESSAPIENS, *Meſſapii*,

ſeq. L. X. v. 354, 749. *& ſeq.* L. XI. v. 429, 464, 518. *& ſeq.* L. XII. v. 128, 289. *& ſeq.*

(*a*) Strab. p. 277, 282. Plin. Tom. I. pag. 166. Tit. Liv. L. VIII. c. 24.
(*b*) Plin. Tom. I. p. 166.

Μεσσάπιοι. (*a*) peuple de Grece, ſelon Thucydide.

MESSATIS, *Meſſatis*, (*b*) Μεσσάτις, ville du Péloponnèſe, dans l'Achaïe. Elle fut fondée par Eumélus & Triptoleme, entre Aroé & Anthée; & ce fut même cette ſituation qui lui fit donner le nom de Meſſatis, du Grec μέσος, *medius*, comme qui diroit une ville qui eſt entre deux autres villes. » Quant à » ce que ceux de Patra, lit-on » dans Pauſanias, racontent de » Bacchus qui fut élevé, diſent-ils, dans la ville de » Meſſatis, & qui par les embûches des dieux Pans courut un danger manifeſte, je ne » m'amuſe point à les contredire, & je les laiſſe exalter » la gloire de leur ville comme il leur plait. Dans la ſuite » des tems, les Achéens ayant » conquis le païs ſur les Ioniens, Patréus, fils de Preugene, & petit-fils d'Agénor, » fit défenſe aux Achéens d'habiter Anthée ni Meſſatis. » Le texte Grec de Pauſanias porte Méſatis, auſſi bien que Meſſatis.

MESSE, *Miſſa*; c'eſt l'office ou les prieres publiques que l'on fait dans l'égliſe Romaine lors de la célébration de l'Euchariſtie. Nicod, après Baronius, dit que le mot *Meſſe* vient de l'Hébreu *Miſſach*, qui ſignifie *oblatum*, ou de *Miſſa Miſſorum*, parce qu'on mettoit en ce tems-là hors de l'Égliſe les Cathécumenes & les excomuniés, lorſque le Diacre diſoit *ite Miſſa eſt*, après le ſermon & la lecture de l'Épître & de l'Évangile, à cauſe qu'il ne leur étoit pas permis d'aſſiſter à la conſécration, & cette opinion eſt la ſeule véritable. Ménage le fait venir de *Miſſio*, congé; d'autres, de *Miſſa*, envoi, parce que la Meſſe, ou les prieres des hommes qui ſont ſur la terre, ſont envoyées & portées au Ciel.

Les Théologiens diſent que la Meſſe eſt une oblation faite à Dieu, où, par le changement d'une choſe ſenſible, on reconnoît le ſouverain domaine de Dieu ſur toutes choſes en vertu de l'inſtitution divine.

C'eſt dans le langage ordinaire la plus grande & la plus auguſte des cérémonies de l'Égliſe. C'eſt le ſacrifice non ſanglant de la nouvelle loi, où l'on préſente à Dieu le corps & le ſang de ſon fils Jeſus-Chriſt, ſous les eſpeces du pain & du vin.

On donne des noms différens à la Meſſe, ſelon les différens rits, les différentes intentions, les différentes manieres ſelon leſquelles on la dit, comme on va le voir.

Meſſe Ambroſienne, c'eſt-à-dire, du rit Ambroſien, ou de l'Égliſe de Milan.

Meſſe Anglicane, ſelon le rit qui s'obſervoit autrefois dans l'égliſe d'Angleterre.

(*a*) Thucyd. pag. 240.

(*b*) Pauſ. p. 431, 432.

Meſſe Gallicane eſt une Meſſe célébrée ſuivant l'ancien rit de l'égliſe de France.

Meſſe Grecque eſt une Meſſe célébrée ſuivant le rit Grec, en langue Grecque, & par un Prêtre de cette nation.

Meſſe Latine, celle qui ſe dit en Latin, dans l'égliſe Latine, & ſelon le rit de cette Égliſe.

Meſſe Mozarabique ou Gothique eſt celle qu'on célébroit autrefois en Eſpagne, & dont le rit eſt encore en uſage dans les égliſes de Tolède & de Salamanque. On l'a nommée Mozarabique, parce que les Arabes ont été maîtres de l'Eſpagne, & qu'on appelloit alors les Chrétiens de ce païs-là Mozarabes, c'eſt-à-dire, mêlés avec les Arabes.

Meſſe haute, qu'on appelle auſſi grand'Meſſe, eſt celle qui ſe chante par des Choriſtes, & que l'on célebre avec Diacre & Soudiacre.

Meſſe baſſe, c'eſt celle qui ſe dit ſans chant, en récitant ſeulement les prieres, ſans Diacre ni Soudiacre.

La Meſſe eſt compoſée de deux parties; la premiere, l'ancienne meſſe des Cathécumenes; la ſeconde, qu'on nommoit meſſe des Fideles, comprenoit la célébration & la conſécration de l'Euchariſtie jointe à la Communion, qui, ſelon l'ancien uſage, ſuit la conſécration. A l'egard des oraiſons particulieres & des cérémonies que l'on emploie dans la célébration de la Meſſe, elles ont été différentes en différens tems & en différentes Égliſes, ce qui a compoſé diverſes liturgies chez les Orientaux, & des Meſſes particulieres pour les différens païs Occidentaux.

MESSÉIDES, *Meſſeis*, (*a*) Μεσσηΐς, fontaine de Grece dans la Theſſalie. Il eſt fait mention de cette fontaine, dans Homere. Elle a été auſſi connue de Strabon, de Pline & de Valérius Flaccus.

MESSEIDE, *Meſſeis*, (*b*) Μεσσηΐς, autre fontaine de Grece, dans le Péloponnèſe. Elle étoit dans la Laconie, près de Thérapné. » Je vis à Thérapné, » dit Pauſanias, la célebre fon» taine Meſſéïde; cependant, » quelques Lacédémoniens pré» tendent que ce n'eſt pas elle » & que la fontaine qu'ils ap» pellent aujourd'hui Polydeu» cée, eſt la même que celle » qu'ils appelloient autrefois » Meſſéïde. »

MESSENE, *Meſſene*, (*c*) Μεσσήνη, ville du Péloponnèſe, capitale de la Meſſénie.

Mercator, qui a dreſſé ſes cartes ſur les longitudes & les

(*a*) Homer. Iliad. L. VI. v. 457. Strab. p. 432. Plin. T. I. p. 200.

(*b*) Pauſ. p. 200.

(*c*) Strab. pag. 361. Pauſ. pag. 216, 265. *& ſeq.* Ptolem. L. III. c. 16. Plin. Tom. I. p. 193. Plut. Tom. I. pag. 362, 615. Corn. Nep. in Epamin. c. 8. in Pelopid. c. 4. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. p. 365. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 355, 356. Tom. X. pag. 297.

latitudes

latitudes de Ptolémée, fait de Meſſene une ville maritime, & quantité de Géographes, ſans en excepter de l'Iſle, l'ont imité. Cependant, à en juger par ce que diſent Pauſanias & Strabon, on ſeroit tenté de conclure que Meſſene étoit ſituée dans les terres. Cellarius va même plus loin. Il a prétendu prouver qu'elle n'étoit point ſur la côte, & que c'étoit par erreur qu'elle s'y trouvoit placée par Ptolémée. Pauſanias, dit-il, la met du moins ſur une hauteur, & Strabon renferme dans l'enceinte de ſes murailles Ithome, qui étoit certainement dans les terres, & qui lui ſervoit de forteresſe. Enfin, ajoute-t-il, Pline décide la queſtion, quand il dit: *Amnis Pamiſus. Intus autem ipſa Meſſene, Ithome, Œchalia*, &c. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'*intus* dans cet endroit ne peut ſignifier l'intérieur & l'enfoncement du golfe; car, on ne pourroit le dire ni d'Ithome ni d'Œchalie. Au reſte, ſi Meſſene n'étoit pas une ville Maritime, elle n'étoit pas fort éloignée de la côte.

Cette ville fut fondée par Épaminondas, après cette grande & mémorable victoire que les Thébains remporterent à Leuctres ſur les Lacédémoniens. Il y avoit alors près de trois cens ans que les Meſſéniens étoient diſperſés en différentes régions de la Grece, de l'Italie, & de la Sicile. Au premier ſignal qu'on leur en donna, ils accoururent tous avec une joie incroyable, animés par l'amour de la patrie, naturel à tous les hommes, & preſque autant auſſi par la haine contre Sparte, que le nombre des années n'avoit fait qu'augmenter en eux. Cependant, Épaminondas étoit embarraſſé pour leur bâtir une ville. Comme il étoit dans cet embarras, il eut, dit-on, la nuit une viſion. Un vénérable vieillard en habits ſacerdotaux s'apparut à lui en ſonge, & lui tint ce diſcours: » Tant que » vous vivrez, Épaminondas, » vos armes ſeront victorieu- » ſes; & quand vous quitterez » ce monde, je rendrai votre » nom immortel, & votre glo- » re ne ſera point effacée par » le tems. Tout ce que je vous » demande, c'eſt de ramener » les Meſſéniens chez eux, & » de les remettre en poſſeſſion » de leur patrie. La colere des » Dioſcures les a juſqu'ici per- » ſécutés; mais, elle eſt enfin » ceſſée, & ces Dieux ſont ſa- » tisfaits. » Épaminondas, ajoute-t-on, préſuma de ſon rêve que ces Dieux ne s'oppoſoient plus au retour de ces malheureux peuples dans le Péloponnèſe; mais, il fut encore fortifié dans cette eſpérance par les vers de Bacis; car, on dit que ce Poëte inſpiré par les Nymphes fit pluſieurs prédictions à pluſieurs peuples de la Grece, & ſur-tout celle-ci au ſujet du retour des Meſſéniens:

Sparte alors expoſée à de fâcheux revers,

Verra d'un œil jaloux Meſſene triomphante.

Quoi qu'il en ſoit, Épaminondas qui avoit déjà choiſi le lieu où il vouloit bâtir la ville que les Meſſéniens habiterent depuis, commanda aux Augures d'examiner ſi les Dieux tutélaires du païs ſeroient contens de cette nouvelle demeure. Les augures ayant aſſuré que tout promettoit un heureux ſuccès, le général Thébain fit amaſſer des matériaux, & envoya chercher des architectes pour marquer l'enceinte de la ville, & pour ordonner de l'alignement des rues, de la diſtribution des quartiers & des places, de l'édifice des temples & des maiſons, & enfin de la conſtruction des murs. Quand le plan général eut été donné, les Arcadiens préſenterent les victimes; alors, Épaminondas & les Thébains ſacrifierent à Bacchus & à Apollon Iſménius, ſuivant la coutume de leur païs; les Argiens, à Junon Argienne & à Jupiter Néméen; les Meſſéniens, à Jupiter Ithomate & aux Dioſcures; enfin les Prêtres de la nation, aux grandes Déeſſes & à Caucon. Enſuite, tous invoquerent les Héros du païs & les prierent de venir prendre poſſeſſion de cette nouvelle demeure, entr'autres, Meſſene, fille de Triopas, Eurytus & Apharéus avec leurs enfans, & parmi les deſcendans d'Hercule, Creſphonte & Épytus; mais, ils inviterent ſur-tout Ariſtomene, & ſa mémoire fut plus honorée que celle d'aucun autre. Toute la journée ſe paſſa en ſacrifices & en prieres; les jours ſuivans, ils bâtirent les murs, enſuite les temples & les maiſons. Tous ces travaux ſe faiſoient au ſon des flûtes; mais, on ne ſouffroit que des airs Argiens ou Béotiens; & ce fut particuliérement alors que les airs de Pronomus & de Sacadas l'emporterent ſur tous les autres. Ils donnerent le nom de Meſſene à la nouvelle ville, & dans la ſuite ils rebâtirent les autres villes de la Meſſénie.

Strabon compare Meſſene à Corinthe, ſoit pour ſa ſituation, ſoit pour ſes fortifications; chacune de ces deux places étoit commandée par une montagne voiſine, renfermée dans l'enceinte de la ville, & qui ſervoit de fortereſſe; ſçavoir, Ithome à Meſſene, & Acrocorinthe à Corinthe. Ces deux places, en effet, étoient regardées comme des poſtes ſi importans, que Démétrius, voulant perſuader à Philippe, pere de Perſée, de s'emparer du Péloponnèſe, lui conſeilla de ſubjuguer Corinthe & Meſſene. Vous tiendrez ainſi, lui diſoit-il, le bœuf par les deux cornes.

Cette ville a été épiſcopale. *Joannes Meſſenius* ſouſcrivit au Concile de Chalcédoine, tenu l'an 451. C'eſt aujourd'hui Moſſénigo, ſelon quelques Modernes.

M. Fourmont, dans ſon voyage de Meſſénie, étant allé

aux Monaſtères de Samari & d'Andromonaſteri, apprit dans ce dernier, qu'il y avoit autrefois, dans les montagnes qui en ſont voiſines, une ville que l'on nommoit Mauromatia, les beaux yeux ou la belle. Il y alla, & à la vue de ſes murailles & de ſon étendue, à la vue des monceaux de marbre le plus beau, il fit fouiller, & les inſcriptions qu'il trouva, ne lui permirent pas de douter que ce ne fût l'ancienne Meſſene.

Cette ville, d'après ce que l'on en voit aujourd'hui, a été la plus grande du Péloponnèſe. Ses murailles, ouvrage d'Épaminondas, ont fait l'étonnement de Pauſanias; cet Auteur les compare à celles de Byzance, de Rhodes & de Babylone; il en reſte encore trente-huit tours dans leur entier. M. Fourmont ſuivit pendant une heure de chemin la partie de ces murailles qui comprenoit la moitié du mont Ithome, & d'une autre montagne qui lui eſt oppoſée à l'orient. Il trouva enſuite la porte de Mégalopolis avec des inſcriptions qui la déſignoient. Au-dela de cette partie ſont les trente-huit tours en queſtion, éloignées les unes des autres de cent cinquante pas, ce qui forme une enceinte de cinq quarts de lieue au nord de la ville. La muraille s'étendoit encore davantage à l'occident & au midi dans des vallons où l'on voit les débris du Stadium, de beaucoup de temples & d'autres édifices publics.

MESSENE, *Meſſene*, Μεσσήνη, ville de Sicile, que l'on nommoit auſſi Meſſane. *Voyez* Meſſane.

MESSENE, *Meſſene*, (*a*) Μεσσήνη, fille de Triopas, & petite-fille de Phorbas, naquit à Argos, & fut mariée à Polycaon, fils de Lélex. Cette Princeſſe, ſe voyant avec peine unie à un ſimple particulier, lui conſeilla de ſe faire Roi, à quelque prix que ce fût. Polycaon, étant donc entré avec une armée dans le païs qui depuis fut appellé Meſſénie, du nom de ſa femme, s'en rendit maître, & en devint le premier Roi. Ce fut à Meſſene que Caucon venant d'Éleuſis apporta le culte & les cérémonies des grandes Déeſſes, & cette Reine de concert avec ſon mari, les introduiſit dans leurs nouveaux États.

Cette Princeſſe obtint, longtems après ſa mort, des honneurs tels qu'on en rendoit aux Héros. On lui éleva à Ithome un temple ſuperbe, où l'on voyoit ſa ſtatue, moitié d'or, moitié de marbre de Pâros.

MESSÉNIE, *Meſſenia*, (*b*) Μεσσηνία, Province de Grece dans le Péloponnèſe, ſituée au ſud-oueſt de cette preſqu'iſle, ſur le bord de la mer Ionienne.

(*a*) Pauſ. p. 216 *& ſeq.*

(*b*) Pauſ. pag. 216. *& ſeq.* Strab. pag. 358 *& ſeq.* Ptolem. L. III. c. 16. Pomp. Mel. pag. 110, 119. Plin. Tom. I. pag. 193, 350. Juſt. L. III. c. 4. *& ſeq.* L. XXV. c. 4. L. XXXII. c. 1. Diod. Sicul. p. 274. *& ſeq* Tit. Liv. L. XXXVI. c. 31. L. XXXIX. c. 48. *& ſeq.* Thucyd.

Elle avoit au nord l'Élide & l'Arcadie, & à l'orient la Laconie. La mer Ionienne baignoit ſes côtes au midi & à l'occident. Après qu'Auguſte eut marqué les bornes de la Meſſénie du côté de la Laconie, elle ſe trouva confiner avec les Géréniens par un bois limitrophe, qui ſe nommoit le bois Chœrius.

I. On dit que la Meſſénie, qui étoit autrefois inculte & inhabitée, commença à ſe peupler de la maniere ſuivante. Après la mort de Lélex, roi de la Lélégie appellée depuis la Laconie, Mylès ſon fils aîné lui ſuccéda. Polycaon le cadet mena une vie privée juſqu'à ce qu'il eût épouſé Meſſene native d'Argos, fille de Triopas & petite-fille de Phorbas. Cette Princeſſe, fiere de la grandeur de ſon pere, qui en puiſſance & en autorité l'emportoit ſur tous les Grecs, ne put ſouffrir de ſe voir déchue de ſon rang, & mariée à un ſimple particulier; elle perſuada à ſon mari de ſe faire Roi, à quelque prix que ce fût. Il leve des troupes à Argos & à Lacédémone, entre à main armée dans la contrée dont nous parlons, s'en empare, & en conſidération de ſa femme donne le nom de Meſſénie à tout le païs. Auſſitôt il bâtit pluſieurs villes & entr'autres Andanie dont il fait la capitale de ſon Royaume.

Suivant les Meſſéniens, la poſtérité de Lycaon ne dura pas plus de cinq générations; enſuite, ils déférerent la couronne à Périérès, fils d'Éole, & l'inviterent à en venir prendre poſſeſſion. Durant ſon regne, Mélanéus vint à ſa Cour; il tiroit ſi bien de l'arc qu'à cauſe de ſon adreſſe on le diſoit fils d'Apollon. Périérès en fit tant de cas qu'il lui donna ce petit canton, qui fut appellé l'Œchalie du nom de la femme de Mélanéus. Périérès épouſa Gorgophone, fille de Perſée, de laquelle il eut deux fils, Apharéus & Leucippe, qui, après la mort de leur pere, regnerent l'un & l'autre en Meſſénie; mais, Apharéus ſe rendit le plus puiſſant. Durant ſon regne il bâtit la ville d'Arene qu'il appella ainſi du nom de la fille d'Œbalus qu'il avoit épouſée & qui étoit ſa ſœur utérine; car, ſa mere Gorgophone s'étoit remariée à Œbalus. Apharéus reçut dans ſes États Nélée ſon couſin germain, & lui en abandonna même toute la côte maritime, où il y avoit pluſieurs villes & entr'autres Pylos, que Nélée choiſit pour le lieu de ſa réſidence.

Dans la ſuite, les fils d'Apharéus combattirent contre les Dioſcures leurs couſins germains pour un troupeau de

pag. 280. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 200. *& ſuiv.* Tom. III. pag. 365, 366. Tom. IV. pag. 620. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 80. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 165. T. VII. pag. 300, 301. T. VIII. p. 147. *& ſuiv.*

bœufs ; Lyncée fut tué par Pollux ; & Idas frappé de la foudre mourut bientôt après, de ſorte que la famille d'Apharéus ſe trouva éteinte faute de mâle. Alors, l'Empire des Meſſéniens paſſa à Neſtor, fils de Nélée, qui réunit en ſa perſonne le royaume d'Idas & tout ce qui en avoit été démembré, à la réſerve de cette partie qui reconnoiſſoit la domination des enfans d'Eſculape ; car, ces peuples étoient perſuadés que les fils d'Eſculape vinrent de la Meſſénie au ſiege de Troie.

Quoi qu'il en ſoit, après la guerre de Troie, Neſtor de retour à Pylos étant venu à mourir, les Héraclides ſoutenus des Doriens chaſſerent de la Meſſénie les deſcendans de Nélée, qui ne ſe maintinrent ſur le trône que l'eſpace de deux générations. Les Doriens ayant donné le royaume d'Argos à Téménus, Chreſphonte leur demandoit pour lui la Meſſénie, alléguant qu'il étoit l'aîné, & qu'il devoit par conſéquent être préféré aux enfans d'Ariſtodeme, car Ariſtodeme étoit déjà mort. Mais, d'un autre côté, Théras, fils d'Autéſion, s'oppoſoit fortement à la prétention de Chreſphonte ; il étoit originairement Thébain & par cinq degrés de génération remontoit juſqu'à Polynice, fils d'Œdipe. Théras agiſſoit comme tuteur des enfans d'Ariſtodeme. Après s'être aſſuré de la bonne volonté de Téménus, Chreſphonte fit ſemblant de conſentir que le ſort en décidât. Téménus prend une bouteille, l'emplit d'eau, y jette deux petites boucles, l'une pour Chreſphonte, l'autre pour les enfans d'Ariſtodeme, & déclare que celui dont la boule viendra la premiere, optera entre la Meſſénie & le royaume de Lacédémone ; mais, Téménus avoit fait une ſupercherie, car la boule des enfans d'Ariſtodeme n'étoit que d'argile ſéchée au ſoleil, & celle de Chreſphonte étoit de terre cuite, de ſorte que l'une ſe délaya incontinent dans l'eau, & que l'autre qui avoit plus de poids & de conſiſtance ſortit la premiere ; c'eſt ainſi que la Meſſénie échut en partage à Chreſphonte. Au reſte, les anciens habitans du païs ne furent point chaſſés par les Doriens, parce qu'ils ſe ſoumirent de bonne grace à Chreſphonte, & qu'ils partagerent leurs terres avec les Doriens ; ce qu'ils firent d'autant plus volontiers, qu'ils regardoient leurs derniers Rois comme des aventuriers venus d'Iolcos, & qui étoient même originaires de Minyes.

Les anciens rois de Meſſénie & Périérès lui-même avoient fait leur réſidence à Andanie ; enſuite Apharéus bâtit Arene où il ſe tint avec ſes enfans ; Neſtor préféra Pylos, il y établit ſa Cour, & ſes deſcendans ſuivirent ſon exemple. Quant à Chreſphonte, il bâtit un palais à Stényclere pour lui & pour les ſiens. Mais, il ne jouit pas long-tems de ſa fortune ; les

Grands du Royaume le prirent en averſion, parce qu'il favoriſoit trop le peuple, & le tuerent lui & ſes enfans. Le jeune Epytus, qui étoit élevé chez Cypſélus ſon ayeul maternel, fut le ſeul qui échappa à leur rage. Lorſqu'il fut en âge de régner, les Arcadiens le menerent en Meſſénie, où, ſecondé par les autres Rois des Doriens, c'eſt-à-dire, par les fils d'Ariſtodeme & par Cilus, fils de Téménus, il remonta ſur le trône. Il ne s'en vit pas plutôt le maître, que pour venger la mort de ſon pere & de ſes freres, il en punit les auteurs, & tous ceux qui y avoient eu quelque part. Enſuite, careſſant les Grands, libéral envers le peuple, affable à tout le monde, il s'acquit l'amour & l'eſtime univerſelle de ſes ſujets, & ſe rendit ſi illuſtre que ſes deſcendans firent gloire de quitter le nom d'Héraclides pour prendre celui d'Epytides.

Son fils Glaucus lui ſuccéda; imitateur des vertus de ſon pere envers le public & les particuliers, il le ſurpaſſa de beaucoup en piété. Polycaon & Meſſene avoient déjà reçu le culte & les cérémonies des grandes Déeſſes à Andanie; Glaucus établit encore le culte de Jupiter Ithomate parmi les Doriens, après avoir fait bâtir un temple à ce Dieu ſur le mont Ithome. Il donna auſſi le premier l'exemple de ſacrifier à Machaon, fils d'Eſculape, dans Générie, & fit rendre à Meſſene, fille de Triopas, des honneurs tels qu'on en rend aux Héros après leur mort par des offrandes faites ſur leurs tombeaux. Son fils Iſthmius marcha ſur les traces de ſon pere, & bâtit à Pheres un temple en l'honneur de Gorgaſus & de Nicomaque. Il eut pour fils Dotadas, qui aux autres ports de la Meſſénie en ajouta un, qu'il fit conſtruire à Mothone. Son fils Sybotas lui ſuccéda; celui-ci ordonna qu'à l'avenir les rois de Meſſénie feroient tous les ans des ſacrifices au fleuve Pamiſus, & qu'immédiatement avant la célébration des myſteres de Cérès & de Proſerpine, dont la ville d'Andanie étoit le ſiege encore alors, on feroit à Œchalie l'anniverſaire d'Eurytus, fils de Mélanéus.

Sous le regne de Phintas, fils & ſucceſſeur de Sybotas, les Meſſéniens envoyerent pour la premiere fois des victimes à Délos avec une troupe d'hommes choiſis qui avoient ordre de ſacrifier à Apollon. Phintas laiſſa la couronne à Antiochus & à Androclès ſes fils. Le dernier étant péri dans une diſſention civile, Antiochus reſta ſeul ſur le trône. Mais, il ne ſurvécut pas long-tems à ſon frere, & Euphaès ſon fils lui ſuccéda.

Premiere guerre de Meſſénie.

Les brouilleries, qui donnerent lieu à la premiere guerre de Meſſénie, commencerent du tems de Phintas. Les Lacédé-

moniens prétendoient avoir pluſieurs griefs conſidérables contre les Meſſéniens, entr'autres l'injure faite à leurs filles qui furent déshonorées par les habitans de la Meſſénie, lorſqu'elles alloient ſelon la coutume à un temple limitrophe des deux peuples, & le meurtre de Télecle leur roi qui en fut la ſuite. Peut-être l'envie d'étendre leur domination, & de s'emparer d'un terrein qui étoit ſi fort à leur bienſéance, fut-elle la véritable cauſe de cette guerre. Quoi qu'il en ſoit, elle éclata ſous le regne de Polydore & de Théopompe rois de Sparte, dans le tems qu'à Athenes les Archontes étoient encore dix ans en charge.

Euphaès, treizième deſcendant d'Hercule, étoit pour lors Roi de Meſſénie. Il confia le commandement de ſon armée à Cléonnis. Les Lacédémoniens commencerent la campagne par le ſiege d'Amphée, petite ville & peu conſidérable, mais qui leur parut fort propre à en faire leur place d'armes. Elle fut emportée d'emblée, & tous les habitans furent paſſés au fil de l'épée. Ce premier échec ne ſervit qu'à animer les Meſſéniens, en leur faiſant voir ce qu'ils avoient à craindre, s'ils ne ſe défendoient courageuſement. Les Lacédémoniens de leur côté s'engagerent par ſerment à ne point mettre bas les armes, & à ne point retourner à Sparte qu'ils ne ſe fuſſent rendu maîtres de toutes les villes & de toutes les terres des Meſſéniens, tant ils comptoient ſur leurs forces & ſur leur courage.

Il ſe donna deux combats, où la perte fut à peu près égale de part & d'autre. Après le ſecond, les Meſſéniens furent affligés de maux extrêmes par la diſette de vivres qui donna lieu à une grande déſertion dans leurs troupes, & enſuite y cauſa la peſte. Ils conſulterent l'oracle de Delphes, qui leur ordonna, pour appaiſer la colere des Dieux, de leur immoler une vierge du ſang royal. Ariſtomene qui étoit de la race des Epytides, offrit ſa fille. Alors, les Meſſéniens, voyant bien que s'ils laiſſoient des garniſons dans toutes leurs places, ils affoibliroient extrêmement leurs forces, abandonnerent toutes les autres villes, allerent ſe camper près d'Ithome, petite ville ſituée ſur le haut d'une montagne de même nom, & s'y fortifierent. Il ſe paſſa ſept années entieres, où il n'y eut que de légeres eſcarmouches de part & d'autre, ſans que les Lacédémoniens oſaſſent préſenter bataille à l'ennemi.

Ils déſeſpéroient preſque de pouvoir les vaincre, & il n'y avoit que la religion du ſerment qui les contraignît à continuer une guerre qui leur étoit devenue ſi onéreuſe. Ce qui les inquiétoit le plus, c'étoit que la crainte de leur abſence qui les tenoit éloignés de leurs femmes depuis pluſieurs années, & qui

pouvoit encore durer long-tems, ne fît périr leurs familles, & ne laissât Sparte destituée de citoyens. Pour obvier à ce malheur, ils envoyerent ceux des soldats qui étoient venus à l'armée, depuis qu'on avoit prêté le serment rapporté ci-dessus, & ne firent point difficulté de leur prostituer leurs femmes. Ceux, qui naquirent de ces conjonctions illégitimes, furent appellés Parthéniens, nom qui désignoit la honte de leur naissance. Quand ils furent dans un âge avancé, ne pouvant souffrir cet opprobre, ils se bannirent eux-mêmes de Sparte, & sous la conduite de Phalante, ils allerent s'établir en Italie à Tarente, après en avoir chassé les anciens habitans.

Enfin, la huitième année de la guerre, qui étoit la septième du regne d'Euphaès, se donna le sanglant combat près d'Ithome. Euphaès enfonça les bataillons de Théopompe avec trop d'ardeur & de précipitation pour un Roi. Il y fut percé de coups, dont plusieurs étoient mortels. Il tomba, & sembloit rendre l'ame. Alors, on fit de part & d'autre des efforts extraordinaires de courage, les uns pour enlever le Roi, les autres pour le sauver. Cléonnis tua huit Spartiates qui l'entraînoient, & les ayant dépouillés, mit leurs armes en garde entre les mains de ses soldats. Il avoit reçu plusieurs blessures, & elles étoient toutes par devant, preuve certaine qu'aucun des ennemis ne lui avoit fait lâcher le pied. Aristomene, combattant dans la même occasion & pour le même sujet, tua cinq Lacédémoniens, dont il emporta aussi les dépouilles, & il ne reçut aucune blessure. Le Roi fut emporté par les Messéniens; & tout sanglant & percé de coups, il témoigna sa joie de ce qu'ils n'avoient pas eu du dessous. Mais, il mourut peu de tems après. Il avoit regné treize ans, & fait la guerre pendant presque tout ce tems contre les Lacédémoniens. Comme il mouroit sans enfans, il laissa au peuple Messénien le soin de lui choisir un successeur. Cléonnis & Damis le disputerent à Aristomene; mais, celui-ci fut élu préférablement aux autres. Quand il fut Roi, il honora des plus grandes charges ses deux rivaux. Vifs amateurs du bien public encore plus que de la gloire, concurrens mais non ennemis, ces grands hommes brûloient de zele pour la patrie, & ils n'étoient ni jaloux ni amis que pour la sauver.

Nous avons suivi dans le récit que nous venons de faire le sentiment de M. Boivin l'aîné, & nous avons profité de sa savante dissertation sur un fragment de Diodore de Sicile qui étoit peu connu. Il y suppose & prouve que le Roi dont il est parlé dans ce fragment est Euphaès, & qu'Aristomene est celui que Pausanias appelle Aristodeme, selon la coutume des

Anciens qui ſouvent avoient deux noms.

Ariſtomene, nommé autrement Ariſtodeme, regna près de ſept ans, & fut également eſtimé & aimé de ſes ſujets. La guerre continua toujours pendant ce tems-là. Vers la fin de ſon regne, il battit les Lacédémoniens, prit leur roi Théopompe, & égorgea en l'honneur de Jupiter d'Ithome trois cens hommes, parmi leſquels le Roi étoit la principale victime. Il s'immola lui-même peu de tems après ſur le tombeau de ſa fille, pour ſatisfaire à la réponſe d'un oracle. Damis lui ſuccéda, mais ſans porter la qualité de Roi.

Depuis ſa mort, les affaires des Meſſéniens allerent toujours fort mal, & ils ſe trouverent ſans reſſource & ſans eſpérance. Réduits à la dérnière extrêmité, & manquant abſolument de vivres, ils abandonnérent Ithome, & ſe retirerent chez ceux de leurs alliés qui étoient les plus voiſins. La ville auſſitôt fut raſée; & tout le reſte du païs ſe ſoumit. On obligea les Meſſéniens de s'engager par ſerment à ne jamais abandonner le parti des Lacédémoniens, & à ne point ſe révolter contre eux; précaution bien inutile, & qui ne devoit ſervir qu'à leur faire ajouter le parjure à la révolte. On ne leur impoſa point de tributs, & on ſe contenta d'exiger d'eux qu'ils portaſſent à Sparte la moitié des grains qu'ils auroient recueillis dans la moiſſon. Enfin, il fut ſtipulé que tant hommes que femmes ils aſſiſteroient en habits de deuil aux funérailles des Rois & des principaux citoyens de Sparte; ce qu'on regardoit apparemment comme une marque de dépendance, & comme une ſorte d'hommage rendu à la nation. Ainſi fut terminée la première guerre de Meſſénie, après avoir duré vingt ans. Elle avoit commencé l'an 743 avant Jeſus-Chriſt.

Seconde guerre de Meſſénie.

La douceur, que les Lacédémoniens avoient montrée d'abord à l'égard des peuples de Meſſénie, ne fut pas de longue durée. Quand ils virent tout le païs ſoumis, & qu'ils le crurent hors d'état de leur ſuſciter de nouvelles affaires, ils s'abandonnerent à leur caractère naturel, qui étoit un caractère de fierté & de hauteur, qui dégénéroit ſouvent en dureté, & quelquefois même en férocité. Au lieu de traiter les vaincus avec bonté comme des alliés & des amis, & de s'attacher à gagner par la douceur ceux qu'ils avoient domptés par la force, ils ne ſemblerent attentifs qu'à appeſantir de jour en jour leur joug, & à leur en faire ſentir tout le poids. Ils les chargeoient de tributs, les livroient à l'avarice de ceux qui étoient commis pour en faire la levée, n'écoutoient point leurs plaintes, ne leur rendoient aucune juſtice, les traitoient avec mépris comme de vils eſclaves, & em-

ployoient contr'eux les violences les plus criantes.

L'homme, né pour la liberté, ne s'apprivoiſe point avec la ſervitude; la plus douce l'irrite & le révolte. Que falloit-il donc attendre d'un eſclavage auſſi dur qu'étoit celui des Meſſéniens? Après l'avoir ſupporté avec peine pendant près de quarante ans, ils ſongerent à ſecouer le joug, & à ſe rétablir dans leur ancien état. Cette année étoit la quatrième de la 28e. Olympiade. La charge d'Archonte à Athènes étoit pour lors réduite à l'eſpace d'un an; Anaxandre & Anaxidame regnoient à Sparte.

Leur premier ſoin fut de ſe fortifier du ſecours des peuples voiſins. Ils les trouverent très-diſpoſés à entrer dans leurs vues. Leur propre intérêt les y portoit. Ce n'étoit point ſans crainte & ſans jalouſie qu'ils voyoient s'élever au milieu d'eux une ville puiſſante, qui paroiſſoit manifeſtement vouloir étendre ſa domination ſur toutes les autres. Les peuples d'Élide, ceux d'Argos, ceux de Sicyone ſe déclarerent en leur faveur. Avant qu'ils fuſſent aſſemblés, il ſe donna un combat. Ariſtomene II étoit à la tête des Meſſéniens; c'étoit un chef d'un courage intrépide, & d'une extrême habileté dans le métier de la guerre. Les Lacédémoniens furent battus. Ariſtomene, qui vouloit donner aux ennemis une idée avantageuſe de lui-même, ſçachant qu'elle influe ſur tout le reſte des entrepriſes, eut la hardieſſe d'entrer de nuit à Sparte, & d'attacher à la porte du temple de Minerve ſurnommée Chalcioecos, un bouclier dont l'inſcription marquoit que c'étoit un préſent qu'Ariſtomene offroit à la Déeſſe, des dépouilles des Lacédémoniens.

Cette bravade en effet étonna les Lacédémoniens. Mais, ils furent encore plus allarmés de la puiſſante ligue qui ſe formoit contre eux. L'oracle de Delphes, qu'ils conſulterent ſur les moyens de réuſſir dans cette guerre, leur ordonna de faire venir d'Athènes un chef pour leur donner conſeil, & les conduire. La démarche étoit humiliante pour une ville auſſi fiere que Sparte. Mais, la crainte de s'attirer le courroux du Dieu par une déſobéiſſance ſi marquée, l'emporta ſur tout autre motif. On députa donc vers les Athéniens. Cette demande les embarraſſa. Ils n'étoient pas fâchés de voir ceux de Lacédémone aux mains avec leurs voiſins, & n'avoient pas envie de leur fournir un bon Général. D'un autre côté, ils craignoient auſſi de déſobéir au Dieu. Pour ſe tirer d'embarras, ils leur préſenterent Tyrtée. Il étoit Poëte de profeſſion, avoit quelque choſe d'original dans l'eſprit, & de choquant dans le corps, car il étoit boiteux. Malgré ces défauts, les Lacédémoniens le reçurent comme un chef que le ciel même leur envoyoit. Le ſuccès ne répondit pas d'abord

à leur attente. Ils furent battus trois fois consécutivement.

Les Rois de Sparte, abattus par tant de défaites, & n'espérant pas un meilleur succès pour l'avenir, vouloient absolument retourner à Sparte, & y remener les troupes. Tyrtée s'opposa fortement à ce dessein, & les fit revenir à son avis. Il parla aux troupes, & prononça des vers qu'il avoit préparés dans cette vue, & travaillés avec un soin extrême. Il les consoloit de leurs pertes passées, qu'il attribuoit, non à aucune faute de leur part, mais à un malheur & à un destin que nulle sagesse humaine ne peut surmonter. Il leur représentoit la honte qu'il y auroit pour des Spartiates à fuir devant l'ennemi, & combien il leur seroit glorieux de périr même, s'il le falloit, les armes à la main pour la défense de la patrie. Comme si tout danger fût disparu, & que les Dieux, satisfaits pleinement & appaisés par les défaites précédentes, se fussent tournés entiérement de leur côté, il leur faisoit envisager la victoire comme certaine & comme déjà présente, & comme si elle même les invitoit au combat. Tous les anciens, qui ont parlé du caractère de la Poësie de Tyrtée, remarquent qu'elle étoit pleine d'un feu, d'une ardeur, d'un enthousiasme, qui enflammoit les esprits, qui les élevoit au-dessus d'eux-mêmes, qui leur inspiroit je ne sçais quoi de généreux & de martial, qui étouffoit en eux tout sentiment de crainte des dangers ou de la mort, & qui les rendoit uniquement attentifs au salut de la patrie & à leur propre gloire.

Ce fut véritablement l'effet que les vers de Tyrtée produisirent dans cette occasion sur les soldats. Ils demanderent tous d'une voix commune qu'on les conduisît contre l'ennemi. Devenus indifférens pour la vie, ils ne songeoient qu'à s'assurer l'honneur de la sépulture. Ils attacherent tous à leur bras droit des bandelettes, où ils avoient inscrit leur nom & celui de leurs peres, afin que s'ils périssoient dans le combat, & que les traits de leurs visages vinssent à se confondre par la longueur du tems, on pût certainement les reconnoître à ces marques. Des soldats déterminés à mourir, sont bien forts. Cela parut dans la bataille qui se donna. Elle fut très-sanglante, & la victoire long-tems disputée; mais enfin, les Messéniens céderent. Quand Tyrtée dans la suite passa à Sparte, il y fut reçu avec de grandes marques de distinction, & aggrégé au nombre des citoyens.

Le gain de cette bataille ne termina pas la guerre; elle avoit déjà duré trois ans. Aristomene, ayant ramassé les débris de son armée, se retira sur une montagne qui étoit d'un difficile accès, appellée Ira. Les vainqueurs avoient compté l'emporter d'emblée; mais, il s'y dé-

fendit pendant onze ans, & y fit des actions de bravoure extraordinaires. Ce ne fut même que par ſurpriſe & par trahiſon qu'il fut obligé d'en ſortir, après avoir combattu comme un lion. Ceux des Meſſéniens, qui tomberent entre les mains des Lacédémoniens, furent réduits au ſort & à l'état des Ilotes; les autres, voyant leur patrie ruinée, allerent s'établir à Zancle, ville de Sicile, qui depuis fut appellée de leur nom Meſſane. Ariſtomene, après avoir conduit une de ſes filles à Rhode, dont le Tyran l'avoit épouſée, ſongeoit à paſſer ou à Sardes chez Ardys, roi des Lydiens, ou à Ecbatane chez Phraorte, roi des Medes, mais la mort le prévint.

La ſeconde guerre des Meſſéniens avoit duré quatorze ans. Elle finit la première année de la 27e. Olympiade, l'an 670 avant J. C.

Les Lacédémoniens, ſe voyant maîtres de la Meſſénie, partagerent les terres entr'eux, à la réſerve de ce qui appartenoit aux Aſinéens, & ils donnerent Mothone aux Naupliens qui peu de tems auparavant avoient été chaſſés de Nauples par les Argiens. Cependant, les Meſſéniens qui étoient répandus dans la campagne, & que les Lacédémoniens avoient mis au nombre des Ilotes, ſecouerent le joug encore une fois vers la ſoixante-dix-neuvième Olympiade, que Xénophon de Corinthe fut couronné aux jeux Olympiques, & qu'Archidémidas étoit Archonte à Athènes; & voici quelle fut l'occaſion de leur révolte. Quelques Lacédémoniens, ayant été condamnés à mort pour je ne ſçais quel crime, ſe réfugierent dans le temple de Neptune au Ténare; mais, par ordre des Éphores, ils furent arrachés de l'autel, & ſur le champ exécutés. Neptune, irrité de cette profanation commiſe dans ſon temple, punit les Spartiates par une inondation, qui ſubmergea preſque toute leur ville. Ce fut durant cette calamité que tout ce qu'il y avoit de Meſſéniens parmi les Ilotes, déſerterent & allerent ſe canonner ſur le mont Ithome. Pour les réduire, les Lacédémoniens demanderent auſſitôt du ſecours à leurs alliés, & particuliérement aux Athéniens, qui leur envoyerent des troupes commandées par Cimon, fils de Miltiade, & qui tenoit aux Spartiates par les liens de l'hoſpitalité. Cependant, peu après, ils prirent de l'ombrage de ces troupes, & appréhendant quelque entrepriſe de leur part, ils les contremanderent. Les Athéniens, piqués de cet affront, ſe liguerent avec les Argiens, & voyant les Meſſéniens obligés de capituler & d'abandonner le mont Ithome, ils leur donnerent Naupacte, dont ils avoient dépouillé les Locriens, voiſins de l'Étolie, & que l'on nommoit Ozoles. Les Meſſéniens durent leur ſalut en cette occaſion, & à l'aſſiette

du lieu qui étoit naturellement fortifié, & à ce que la Pythie avoit dit aux Lacédémoniens, qu'ils commettroient une faute irrémissible s'ils usoient de rigueur envers des gens qui étoient sous la protection de Jupiter Ithomate; c'est pourquoi, on les reçut à composition, & ils en furent quittes pour évacuer le Péloponnèse.

Mais, après qu'ils eurent pris possession de Naupacte & des terres adjacentes, ils voulurent faire quelque exploit qui leur fût également utile & glorieux. Sçachant donc que les Œniades, peuples d'Acarnanie, habitoient un beau païs, & qu'ils étoient les ennemis déclarés des Athéniens, ils résolurent de leur faire la guerre. Égaux en nombre, mais fort supérieurs en courage, ils les défont en rase campagne, & ensuite ils les assiegent dans leur ville, & les forcent de se rendre. Les Messéniens y entrerent aussitôt, s'emparerent de toutes les terres voisines, & en jouirent paisiblement l'espace d'un an. Alors, les Acarnaniens après avoir tiré tiré toutes leurs troupes des garnisons pour n'en faire qu'un corps, voulurent assiéger Naupacte; mais, faisant réflexion qu'il leur falloit passer par le païs des Étoliens, qui ne manqueroient pas de leur tomber sur les bras, ils changerent de résolution. D'ailleurs, ils se doutoient que les Naupactiens avoient une armée navale, comme en effet cela étoit, & eux n'en ayant point, ils crurent que la partie ne seroit pas égale; c'est pourquoi, ils tournerent leurs armes contre les Messéniens qui s'étoient emparés d'Œniade. Ils se préparerent donc à les assiéger dans leur ville, ne s'imaginant point que des peuples qui étoient en si petit nombre, fussent assez désespérés pour vouloir combattre contre toutes les forces de l'Acarnanie. A la vérité, les Messéniens pourvus suffisamment de vivres & de munitions, pouvoient espérer de soutenir longtems le siege. Cependant, avant que de se renfermer dans leurs murs, ils résolurent de tenter le hazard d'un combat. Il leur sembloit qu'après avoir éprouvé leur courage contre les Lacédémoniens, & n'avoir manqué que de bonheur, ils pouvoient bien mépriser un ennemi tel que les Acarnaniens. Ils se rappelloient aussi que dix mille Athéniens avoient taillé en pieces cent mille Perses à Marathon. Ce fut dans cette confiance qu'ils livrerent bataille à leurs ennemis; & voici comme on dit que l'affaire se passa.

Les Acarnaniens, qui étoient fort supérieurs en nombre, s'étendirent beaucoup plus que les Messéniens, en sorte qu'ils les tenoient comme enfermés de tous côtés, excepté par les derrieres, qui communiquoient avec la ville, & d'où ils auroient pu être incommodés par les habitans. Prenant donc les ennemis de front & en flanc

tout à la fois, ils faiſoient pleuvoir une grêle de traits ſur eux. Les Meſſéniens toujours ſerrés ſe portoient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, enfonçant tout ce qu'ils trouvoient devant eux, & tuant & bleſſant beaucoup de monde. Mais, ils ne purent jamais rompre ni mettre en fuite les Acarnaniens, parce qu'à meſure qu'ils éclairciſſoient leurs rangs, ceux-ci les garniſſoient de nouvelles troupes qui étoient toutes prêtes à ſuccéder aux premieres, de ſorte que les Meſſéniens ne gagnoient que fort peu de terrein; encore le perdoient-ils le moment d'après, étant repouſſés à leur tour. Les deux armées combattirent ainſi juſqu'au ſoir avec un égal avantage. La nuit ſuivante, il arriva aux Acarnaniens de nouveaux ſecours, ce qui obligea les Meſſéniens à rentrer dans leur ville, où ils ſe virent bientôt aſſiégés. Ce qu'ils craignoient, ce n'étoit ni que le ſoldat quittât ſon poſte, ni que l'ennemi montât à l'aſſaut, ou les forçât dans leurs retranchemens, mais c'étoit la famine; & en effet, en moins de huit mois tous leurs vivres furent conſumés. Cependant, ils inſultoient aux aſſiégeans de deſſus les murs, & leur diſoient qu'ils avoient des proviſions pour plus de dix ans; mais, malgré ces rodomontades, ils ſortirent tous par les portes de la ville durant le ſilence de la nuit, non pourtant ſans être apperçus des ennemis. Ainſi, ils furent obligés de ſoutenir encore un combat, où ils perdirent quelques trois cens hommes, mais il en tuerent un plus grand nombre; & s'étant fait jour à travers les Acarnaniens, ils prirent le chemin d'Étolie, païs qui ne leur étoit point ſuſpect, & ils ſe retirerent à Naupacte.

Depuis ce tems-là, ils ne ceſſerent de s'abandonner à la haine qu'ils avoient contre les Lacédémoniens, & cette animoſité parut ſur tout pendant la guerre que les Athéniens eurent avec les peuples du Péloponnèſe. Car, Athènes fit de Naupacte une eſpèce de boulevard & d'arſenal, qui lui étoit fort commode; & quand les Lacédémoniens ſe laiſſerent ſurprendre dans l'iſle Sphactérie, ce furent des frondeurs Meſſéniens de Naupacte qui les aſſommerent. Auſſi, lorſque les Athéniens eurent été défaits à Ægoſpotamos, le premier ſoin des Lacédémoniens fut de chaſſer les Meſſéniens de Naupacte, après les avoir vaincus dans un combat naval, de ſorte que n'ayant plus de retraite, ils paſſerent les uns en Sicile, les autres à Rhégium chez leurs compatriotes, & d'autres en plus grand nombre chez les Eveſpérites, peuple de Libye, qui ſe voyant continuellement harcelés par les Barbares de leur voiſinage, invitoient volontiers les Grecs à venir s'établir dans leur païs. Ceux, qui prirent le parti d'aller en Libye, eurent pour chef Comon,

celui là même qui avoit eu la principale part à l'expédition de l'iſle Sphactérie. Quelque tems après cette diſperſion, les Meſſéniens eurent, dit-on, pluſieurs préſages de leur retour dans le Péloponnèſe. En effet, les Thébains ayant remporté une grande & mémorable victoire ſur les Lacédémoniens à Leuctres, députerent auſſitôt en Italie, en Sicile, chez les Eveſpérites, & par tout où il y avoit des Meſſéniens, pour les inviter à revenir dans le Péloponnèſe. Il n'eſt pas croyable avec quel empreſſement ces fugitifs accoururent tous, également transportés d'amour pour leur patrie & de haine contre Lacédémone.

Cependant, Epaminondas étoit aſſez embarraſſé; car, d'un côté, il n'étoit pas aiſé de leur bâtir une ville qui les mît à couvert des entrepriſes de Sparte, & de l'autre dans toute la Meſſénie, il n'y en avoit pas une où ils puſſent être en ſûreté; outre qu'ils ne ſe portoient pas volontiers à rebâtir Endanie, ni Œchalie, parce que tous leurs malheurs étoient arrivés durant qu'ils habitoient ces villes. Comme le Général des Thébains étoit dans cette perplexité, il eut la nuit une viſion, d'après laquelle il ſe détermina à fonder une ville, à laquelle les Meſſéniens donnerent le nom de Meſſénie. Dans la ſuite, ils rebâtirent les autres villes de la Meſſénie. Les Naupliens ne furent point chaſſés de Mothone, & on laiſſa les Aſinéens jouir paiſiblement du païs qu'ils occupoient. Les Meſſéniens traiterent favorablement ceux-ci, parce que ſollicités de prendre parti contre eux, ils ne l'avoient pas voulu faire. Pour les Naupliens, ils étoient venus au-devant d'eux avec des préſens, implorant leur clémence, & ils avoient toujours fait des vœux pour leur retour. Ce fut ainſi que les Meſſéniens revinrent dans le Péloponnèſe, & qu'ils rentrerent dans leur patrie près de trois cens ans après la priſe d'Ira. Dyſcinete étoit Archonte à Athènes, & c'étoit la troiſième année de la 102e. Olympiade.

Polybe releve, dans la conduite des Meſſéniens à l'égard de Sparte, un ancien défaut, qui fut la cauſe de tous leurs malheurs; c'étoit de trop rechercher une tranquillité préſente, & par un amour exceſſif de la paix de négliger les moyens de ſe l'aſſurer pour toujours. Ils avoient pour voiſins deux des plus puiſſans peuples de la Grece, les Arcadiens & les Lacédémoniens. Ceux-ci, dès leur premier établiſſement dans le païs, leur déclarerent une guerre ouverte; les autres au contraire s'attacherent toujours à eux, & entrerent dans tous leurs intérêts. Mais, les Meſſéniens n'eurent ni le courage de s'oppoſer fortement & conſtamment à des ennemis acharnés & irréconciliables, ni la prudence de ménager avec ſoin des amis fi-

deles & affectionnés. Quand ces deux peuples ſe faiſoient la guerre l'un à l'autre, ou qu'ils portoient ailleurs leurs armes, les Meſſéniens, peu prévoyans pour l'avenir, & qui ne ſongeoient qu'à ſe procurer un repos préſent, ſe faiſoient un devoir de n'épouſer les querelles ni des uns ni des autres, & de garder une exacte neutralité. Ils ſe félicitoient alors eux-mêmes ſur leur ſageſſe & ſur leur bonheur, de demeurer ainſi tranquilles au milieu des troubles qui agitoient tout leur voiſinage. Cette tranquillité n'étoit pas de longue durée. Les Lacédémoniens, délivrés de leurs ennemis, retomboient ſur eux avec toutes leurs forces; & les trouvant ſeuls, ſans ſecours & ſans défenſe, ils les obligeoient ou de ſubir le joug d'une dure ſervitude, ou de s'exiler eux-mêmes de leur patrie. C'eſt ce qui leur arriva pluſieurs fois. Ils devoient faire réflexion, dit Polybe, que comme il n'y a rien de plus déſirable & de plus ſalutaire qu'une paix fondée ſur la juſtice & ſur l'honneur; auſſi n'y a-t-il rien de plus honteux ni de plus pernicieux en même tems, qu'une paix ménagée par de mauvaiſes voies, & achetée au prix de la liberté.

Quoique les Meſſéniens euſſent été ſi long-tems hors de leur patrie, ils conſerverent toujours non-ſeulement leurs coutumes, mais auſſi leur langage ſans y rien mêler d'étranger. Après leur retour, ils jouirent quelque tems d'une aſſez grande tranquillité. Les Lacédémoniens étoient contenus par la crainte des Thébains, & voyant d'un côté Meſſene bâtie & bien peuplée, de l'autre les Arcadiens raſſemblés en corps dans une ville, ils n'oſoient branler. Mais, ſitôt que la guerre de la Phocide, autrement dite la guerre ſacrée, eut attiré les Thébains hors du Péloponnèſe, Sparte reprit ſon ancienne audace, & ne put s'empêcher de faire la guerre aux Meſſéniens. Ceux-ci, ſoutenus des Arcadiens & des Argiens, firent bonne contenance, & cependant ils envoyerent demander du ſecours à Athènes. Les Athéniens répondirent qu'ils ne porteroient point les premiers la guerre dans la Laconie, mais qu'au moment que les Lacédémoniens entreroient ſur les terres des Meſſéniens, ils ſe déclareroient contre eux. Enfin, les Meſſéniens firent alliance avec Philippe, fils d'Amyntas, & avec les Macédoniens; ce fut même la raiſon pourquoi de tous les peuples de la Grece ils furent les ſeuls qui ne ſe trouverent point à la bataille de Chéronée; mais du moins, on peut dire à leur honneur que jamais ils ne porterent les armes contre les intérêts communs des Grecs. Et lorſqu'après la mort d'Alexandre les Grecs firent une ſeconde fois la guerre aux Macédoniens, les Meſſéniens furent de la partie, & payerent fort bien

de

de leurs perſonnes. Mais, ils ne combattirent point avec les autres Grecs contre les Gaulois, parce que Cléonyme & les Spartiates qui leur étoient ſuſpects, ne voulurent pas leur donner le tems de reſpirer, ni de faire leurs conditions, avant que d'entrer dans la ligue.

Dans la ſuite, Démétrius, fils de Philippe, roi de Macédoine, fut envoyé avec quelques vaiſſeaux dans le Péloponnèſe. Il aborda à un port du païs d'Argos qui étoit fort peu fréquenté; là il débarque ſes troupes & marche droit en Meſſénie. Enſuite, il ſe met à la tête de ce qu'il avoit de troupes armées à la légere; & comme il ſçavoit fort bien les chemins, il arriva de nuit à Ithome; & avant qu'il fût jour, il eut eſcaladé le mur qui étoit entre la ville & la citadelle. Le jour venant à paroître, les Meſſéniens commencerent a s'appercevoir que l'ennemi étoit au dedans, & d'abord ils crurent que c'étoient les Lacédémoniens qui les avoient encore ſurpris. Dans cette penſée, ranimant leur ancienne haine contre Sparte, ils ſe préparoient à combattre juſqu'à la dernière extrêmité; mais, lorſqu'ils eurent connu aux armes & au langage des ennemis, que c'étoient des Macédoniens, & Démétrius lui-même, ils eurent encore plus de peur; car, ils ſongeoient qu'ils avoient affaire à une nation fort belliqueuſe, & à des troupes qui étoient accoutumées à vaincre. Cependant, la grandeur du péril préſent échauffa leur courage, & leur fit tenter pour ainſi dire l'impoſſible; outre qu'ils ne croyoient pas devoir déſeſpérer du ſuccès, quand ils conſidéroient qu'après un ſi long exil ils n'avoient pu rentrer dans leur patrie ſans une aſſiſtance particuliere du ciel. Pleins de cette noble audace, ils fondirent tout à coup ſur l'ennemi, tant ceux qui étoient dans la ville, que ceux qui gardoient la citadelle, & ceux-ci étoient bien plus redoutables à cauſe de l'avantage du terrein. Les Macédoniens ſoutinrent quelque tems cette furie par leur valeur & en gens qui n'étoient pas novices au métier de la guerre; mais, comme ils étoient fatigués par une longue marche, & qu'ils ſe voyoient attaqués non-ſeulement par tout ce qu'il y avoit de Meſſéniens dans la ville, mais encore par les femmes, qui faiſoient pleuvoir les pierres & les tuiles ſur leurs têtes, ils ne ſongerent plus qu'à ſe ſauver, & s'enfuirent au plus vîte. La plupart périrent dans les rochers & les précipices du mont Ithome, car il étoit fort eſcarpé de ce côté-là, & quelques-uns échapperent en jettant leurs armes.

Les Meſſéniens ne prirent d'abord aucune part à la ligue des Achéens; mais, dans la ſuite, ils s'y joignirent eux-mêmes. Quelque tems après, Cléomene fils de Léonidas & petit-fils de Cléonyme, prit

Mégalopolis en Arcadie durant une treve dont on étoit convenu de part & d'autre. Une partie des habitans furent paſſés au fil de l'épée, les autres qui faiſoient à peu près les deux tiers de la ville, s'étant ſauvés avec Philopœmen, fils de Craugis, furent reçus à bras ouverts par les Meſſéniens, qui ſe ſouvenoient des ſervices que les Arcadiens leur avoient rendus dès le tems d'Ariſtomene, & du ſecours qu'ils avoient reçu d'eux tout récemment encore à l'occaſion du rétabliſſement de Meſſene. C'eſt pourquoi, ils ſe porterent de grand cœur à leur donner toutes les marques poſſibles de reconnoiſſance. Les choſes humaines par leur condition ſont ſujettes à une viciſſitude continuelle. Les Meſſéniens furent donc à leur tour le réfuge & les ſauveurs des Arcadiens; & ce qui eſt encore plus étonnant, c'eſt que la fortune les fit triompher des Spartiates. Car, après avoir combattu contre Cléomene auprès de Sélaſie, ils marcherent ſous les enſeignes d'Aratus, qui commandoit l'armée des Achéens & ſe rendirent maîtres de Sparte.

Pour les Lacédémoniens, à peine furent-ils délivrés de Cléomene, qu'ils tomberent ſous la tyrannie de Machanidas, & enſuite ſous celle de Nabis, homme avare, qui pillant indifféremment le ſacré & le profane, amaſſa en peu de tems de grandes richeſſes, dont il ſe ſervit à lever des troupes, & à affermir ſon autorité. Ce Nabis s'empara de Meſſene; mais, la nuit même qui ſuivit cette expédition, Philopœmen & les Mégalopolitains étant accourus, obligerent ce Tyran de ſortir de la ville ſous certaines conditions. Dans la ſuite, les Achéens ſous prétexte de quelques mécontentemens, armerent de toutes leurs forces contre les Meſſéniens, & ravagerent une partie de leur païs; voyant même le tems de la moiſſon approcher, ils ſe préparoient à faire une irruption dans la Meſſénie. Mais, Dinocrate qui gouvernoit alors la République, & à qui le peuple avoit donné le commandement des troupes, ayant occupé les défilés par où il falloit déboucher dans la Meſſénie, arrêta tout court Lycortas, Général des Achéens, & rendit ſes projets inutiles; enſuite, marchant à l'ennemi avec ſes Meſſéniens, & ce qu'il avoit pu tirer de ſecours des villes voiſines, il le repouſſa ſans peine & même il arriva que Philopœmen qui n'avoit rien ſçu de la malheureuſe tentative de Lycortas, & qui venoit par un autre chemin avec quelque cavalerie, ayant été obligé de combattre dans un lieu déſavantageux, fut défait, & tomba vif entre les mains des Meſſéniens. Enfin, après divers évenemens, la Meſſénie ſoumiſe encore une fois, fit partie de l'État des Achéens.

II. Après avoir raconté les

principales aventures des Meſſéniens, nous paſſerons à la deſcription de leur païs. La premiere ville dont parle Pauſanias, eſt Abia qui étoit ſur le bord de la mer, à vingt ſtades du bois Chœrius. D'Abia on pouvoit aller à Phares, qui en étoit éloignée de ſoixante-dix ſtades, & ſur le chemin on trouvoit une ſource d'eau qui étoit ſalée comme l'eau de la mer. Près de Phares il y avoit un bois ſacré d'Apollon Carnéus, & dans ce bois une fontaine. Phares n'étoit qu'à ſix ſtades de la mer. Si delà on remontoit vers la terre ferme, on trouvoit à quelques quatre-vingts ſtades la ville des Thuriates, on croit que c'eſt celle qu'Homère nomme Anthée. Le fleuve Aris paſſoit au milieu de la ville baſſe. Pour peu que l'on avançât dans les terres, on voyoit un village nommé Calamé; enſuite, on trouvoit le Bourg de Limné, où il y avoit un temple de Diane ſurnommée Limnatis, & c'étoit là, diſoit-on, que Téléclus, roi de Sparte fut tué. En quittant Thurium, ſi l'on alloit du côté de l'Arcadie, on trouvoit ſur le chemin la ſource du fleuve Pamiſe, dont on croyoit l'eau ſouveraine pour les maladies des enfans.

La ville d'Ithome étoit ſur la gauche à quarante ſtades de cette ſource, ou environ. Cette ville renfermoit dans ſon enceinte non-ſeulement le mont Ithome, mais encore un eſpace qui s'étendoit vers le fleuve Pamiſe juſques ſous le mont Evan. La citadelle étoit ſur le ſommet de la montagne; en y allant on trouvoit cette fontaine nommée Clepſydra. Sur la porte par où l'on ſortoit pour aller à Mégalopolis, ville d'Arcadie, on voyoit une ſtatue de Mercure, qui étoit dans le goût Attique; car, les Athéniens avoient fait les Hermès de figure quarrée, & à leur imitation les autres peuples de la Grece avoient donné cette forme à toutes les ſtatues de Mercure. A trente ſtades de cette porte ou environ, on trouvoit une rivière appellée Balyra, parce que, diſoit-on, Thamyris étant devenu aveugle, y laiſſa tomber ſa lyre.

Deux autres rivieres ſe jettoient dans celle de Balyra, l'une étoit Leucaſie, l'autre Amphiſe. Quand on les avoit paſſées, on entroit dans la plaine de Stényclere, ainſi nommée du nom d'un de leurs héros. Vis-à-vis étoit autrefois Œchalie; Dans la ſuite, ce fut un bois de Cyprès, qu'on nomma le bois Carnaſius, & qui étoit fort épais. L'on y voyoit trois ſtatues, l'une d'Apollon Carnéus, l'autre de Mercure qui portoit un bélier, la troiſième qu'on appelloit la chaſte fille, n'étoit autre que Cérès. Près de cette dernière étoit une ſource, dont l'eau étoit jailliſſante. Auprès du bois paſſoit un torrent, & huit ſtades plus loin ſur la gauche on voyoit les ruines d'Andanie. En allant d'Andanie vers

Cypariſſie, on trouvoit une petite ville nommée Electre, au travers de laquelle paſſoient deux fleuves, l'un de même nom que la ville, l'autre qu'ils nommoient le Cœus.

Il y avoit environ quatre-vingts ſtades depuis Meſſene juſqu'à l'embouchure du Pamiſe, qui couloit à travers les terres, conſervant toujours ſes eaux claires & pures, & à dix ſtades de la mer il portoit des vaiſſeaux. Non loin de ce fleuve étoit Coroné, ville maritime, ſituée au bas du mont Témathia; en y allant on rencontroit un village que l'on diſoit être conſacré à Ino, parce que ce fut là qu'étant ſortie de la mer elle commença à être regardée comme une divinité, & à s'appeller Leucothée. Un peu plus loin c'étoit l'embouchure du fleuve Bias, que l'on croyoit avoir pris ſon nom de Bias fils d'Amythaon. A vingt ſtades du chemin on voyoit la fontaine du Platane, ainſi nommée parce qu'en effet elle ſortoit d'un Platane aſſez touffu, d'une groſſeur médiocre, & creux en dedans comme ſi c'eût été une caverne; l'eau en étoit fort bonne à boire, & couloit juſqu'à la ville de Coroné. Le territoire de cette ville s'étendoit juſqu'à celui de Colonis, autre ville ſituée ſur une hauteur fort près de la mer. La ville qu'habitoient les Aſinéens, étoit auſſi ſur le bord de la mer, comme étoit autrefois Aſine en Argolide, & n'étoit qu'à quarante ſtades de Colonis. D'Aſine en Meſſénie juſqu'à Acrite il y avoit une pareille diſtance. Acrite étoit une eſpèce de promontoire qui avançoit dans la mer, vis-à-vis duquel étoit une iſle déſerte que l'on nommoit Théganuſſe. Auprès de ce promontoire les Aſinéens avoient le port Phœnique & les iſles Œnuſſes, qui n'en étoient pas loin.

De Mothone, qui avant la guerre de Troie & même durant cette guerre, ſe nommoit Pédalos, on comptoit juſqu'au promontoire Coryphaſium environ cent ſtades. Sur ce promontoire même étoit la ville de Pylos, que Pylas, fils de Cléſon, bâtit autrefois, & qu'il peupla de Léleges, qu'il avoit amenés de Mégare. En allant de Pylos à Cypariſſie, on trouvoit au ſortir de la ville & près de la mer une fontaine que Bacchus, diſoit-on, fit ſortir en frappant de ſon tyrſe contre terre; c'eſt pourquoi, cette fontaine étoit appellée la fontaine de Bacchus. A Cypariſſie il y avoit deux temples, l'un dédié à Apollon, l'autre à Minerve Cypariſſia. Delà on alloit à Aulon, où l'on voyoit un temple & une ſtatue d'Eſculape, ſurnommé Aulonius. Enſuite, l'on trouvoit le fleuve Nédès, qui bordoit la Meſſénie de ce côté-là, & la ſéparoit de l'Elide.

MESSÉNIENS, *Meſſenii*, Μεσσήνιοι, les habitans de la Meſſénie ou des villes du nom de Meſſene. *Voyez* Meſſénie & Meſſene.

MESSIE, *Meſſias*, terme qui vient de l'Hébreu, & qui ſignifie *unxit*, il a oint, ou *unctus* qui a été oint. Il eſt ſynonyme au mot Grec *Chriſt*. L'un & l'autre ſont des termes conſacrés dans la Religion, & qui ne ſe donnent plus aujourd'hui qu'à l'oint par excellence, ce ſouverain libérateur que l'ancien peuple Juif attendoit, après la venue duquel il ſoupire encore, & que nous avons en la perſonne de Jeſus, fils de Marie, que nous regardons comme l'oint du Seigneur, le Meſſie promis à l'humanité.

Nous voyons dans l'ancien Teſtament, que le mot *Meſſie*, loin d'être particulier au libérateur, après la venue duquel le peuple d'Iſraël ſoupiroit, ne l'étoit pas ſeulement aux vrais fideles ſerviteurs de Dieu, mais que ce nom fut ſouvent donné aux Rois & aux princes Idolâtres, qui étoient dans la main de l'Éternel les miniſtres de ſes vengeances, ou des inſtrumens pour l'exécution des conſeils de ſa ſageſſe. (*a*) C'eſt ainſi que l'auteur de l'Eccléſiaſtique dit d'Éliſée, *qui ungis reges ad pœnitentiam*, ou, comme l'ont rendu les Septante, *ad vindictam*; c'eſt-à-dire, » vous oignez les Rois pour exercer » la vengeance du Seigneur. » En effet, Éliſée (*b*) envoya un Prophete pour oindre Jéhu, roi d'Iſraël, il annonça auſſi l'onction ſacrée à Hazaël, roi de Syrie; & ces deux Princes étoient les Meſſies du très-haut, pour venger les crimes & les abominations de la maiſon d'Achab.

Dans Iſaïe le nom de Meſſie eſt expreſſément donné à Cyrus. *Voici ce que dit* (*c*) *l'Eternel à Cyrus ſon oint, ſon Meſſie, qu'il prendra par la main pour lui aſſujettir les nations, &c.*

Ezéchiel donne le nom de Meſſie au roi de Tyr, il l'appelle auſſi Chérubin. (*d*) » Fils de » l'homme, dit l'Eternel au » Prophete, prononce une com» plainte à haute voix ſur le » roi de Tyr, & dis lui: Voici » ce que dit le Seigneur, l'E» ternel: Tu étois le ſceau de » la reſſemblance de Dieu, » plein de ſageſſe & parfait » en beautés; tu as été le jar» din d'Héden du Seigneur, » ou, ſuivant d'autres verſions, » tu étois toutes les délices du » Seigneur; ta couverture étoit » de pierres précieuſes de tou» tes ſortes, de ſardoines, de » topaſes, de jaſpes, de » chryſolythes, d'onyx, de bé» rils, de ſaphir, d'eſcarbou» cles, d'émeraudes & d'or; ce » que ſçavoient faire tes tam» bours & tes flûtes a été chez » toi, ils ont été tout prêts au jour » que tu fus créé; tu as été » un Chérubin, un Meſſie pour » ſervir de protection; je t'a» vois établi, tu as été dans la

(*a*) Eccleſiaſtic. c. 48, v. 8.
(*b*) Reg. L. IV. c. 8. v. 13. c. 9. v. 1. *& ſeq.*
(*c*) Iſaï. c. 45. v. 1.
(*d*) Ezech. c. 28. v. 11. *& ſeq.*

» ſainte montagne de Dieu ; tu » as marché entre les pierres » flamboyantes ; tu as été par- » fait en tes voies dès le jour » que tu fus créé, juſqu'à ce » que la perverſité ait été trou- » vée en toi. »

Au reſte, le nom de *Meſſiach*, (*a*) en Grec *Chriſt*, ſe donnoit aux Rois, aux Prophetes, aux grands-Prêtres des Hébreux. Nous liſons dans le premier livre des Rois : *Déclarez devant le Seigneur & ſon Meſſie*, c'eſt-à-dire, devant le Seigneur & le Roi qu'il a établi ; & ailleurs : *Ne touchez point mes oints, & ne faites aucun mal à mes Prophetes.*

David, animé de l'eſprit de Dieu, donne dans plus d'un endroit à Saül ſon beau-pere, à ce Roi réprouvé, & de deſſus lequel l'eſprit du Seigneur s'étoit retiré, le nom & la qualité d'oint, de Meſſie du Seigneur. *Dieu me garde*, dit-il fréquemment, *Dieu me garde de porter ma main ſur l'oint du Seigneur, ſur le Meſſie de Dieu.*

Si le beau nom de Meſſie, d'oint de l'Eternel, a été donné à des rois Idolâtres, à des Princes cruels & Tyrans, il a été très-ſouvent employé dans nos anciens oracles pour déſigner viſiblement l'oint du Seigneur, ce Meſſie par excellence, objet du déſir & de l'attente de tous les fideles d'Iſraël. (*b*) Ainſi, Anne, mere de Samuël, conclut ſon cantique par ces paroles remarquables, & qui ne peuvent s'appliquer à aucun Roi, puiſqu'on ſçait que pour lors les Hébreux n'en avoient point : *Le Seigneur jugera les extrémités de la terre, il donnera l'Empire à ſon Roi, & relevera la corne de ſon Chriſt, de ſon Meſſie.* On trouve ce même terme dans une infinité d'oracles, répandus dans les Pſeaumes & les Propheres.

Que ſi l'on rapproche tous ces divers oracles, & en général tous ceux qu'on applique pour l'ordinaire au Meſſie, il en réſulte quelques difficultés, dont les Juifs ſe ſont prévalus pour juſtifier, s'ils le pouvoient, leur obſtination.

On peut leur accorder que dans l'état d'oppreſſion ſous lequel gémiſſoit le peuple Juif, & après toutes les glorieuſes promeſſes que l'Eternel lui avoit faites ſi ſouvent, il ſembloit en droit de ſoupirer après un Meſſie vainqueur, & de l'enviſager comme l'époque de ſon heureuſe délivrance ; & qu'ainſi il eſt en quelque ſorte excuſable de n'avoir pas voulu reconnoître ce Libérateur dans la perſonne du Seigneur Jeſus, d'autant plus qu'il eſt de l'homme de tenir plus au corps qu'à l'eſprit, & d'être plus ſenſible aux beſoins préſens, que flatté des avantages à venir. Mais, il étoit dans le plan de la Sageſſe éternelle, que les idées ſpirituelles du Meſſie fuſſent inconnues à la

(*a*) Reg. L. 1. c. 12. v. 3.

(*b*) Reg. L. 1. c. 2. v. 10.

multitude aveugle. Elles le furent au point, que lorſque le Sauveur parut dans la Judée, le peuple & ſes Docteurs, ſes Princes mêmes, attendoient un Monarque, un Conquérant qui par la rapidité de ſes conquêtes devoit s'aſſujettir tout le monde. Comment concilier ces idées flatteuſes avec l'état abjet, en apparence, & miſérable de Jeſus-Chriſt? Auſſi ſcandaliſés de l'entendre annoncer comme le Meſſie, ils le perſécuterent, le rejetterent, & le firent mourir par le dernier ſupplice. Depuis ce tems-là, ne voyant rien qui mene à l'accompliſſement de leurs oracles & ne voulant point y renoncer, ils ſe livrent à toutes ſortes d'idées chimériques.

Ainſi, lorſqu'ils ont vu les triomphes de la religion Chrétienne, qu'ils ont ſenti qu'on pouvoit expliquer ſpirituellement, & appliquer à Jeſus-Chriſt la plupart de leurs anciens oracles, ils ſe ſont aviſés de nier que les paſſages que nous leur alléguons, doivent s'entendre du Meſſie. Quelques-uns ſoutiennent que leurs oracles ont été mal entendus, qu'en vain on ſoupire après la venue du Meſſie, puiſqu'il eſt déjà venu en la perſonne d'Ezéchias. C'étoit le ſentiment du fameux Hillel. D'autres plus relâchés, ou cédant avec politique aux tems & aux circonſtances, prétendent que la croyance de la venue d'un Meſſie n'eſt point un article fondamental de foi, & qu'en niant ce dogme on ne pervertit point la loi, parce que ce dogme n'eſt ni dans le Décalogue, ni dans le Lévitique. C'eſt ainſi que le Juif Albo diſoit au Pape, que nier la venue du Meſſie, c'étoit ſeulement couper une branche de l'arbre ſans toucher à la racine.

Si on pouſſe un peu les Rabbins des diverſes Synagogues qui ſubſiſtent aujourd'hui en Europe, ſur un article auſſi intéreſſant pour eux, qu'il ait propre à les embarraſſer, ils vous diſent qu'ils ne doutent pas que, ſuivant les anciens oracles, le Meſſie ne ſoit venu dans les tems marqués par l'eſprit de Dieu; mais qu'il ne vieillit point, qu'il reſte caché ſur cette terre, & attend, pour ſe manifeſter & établir ſon peuple avec force, puiſſance & ſageſſe, qu'Iſraël ait célébré comme il faut le Sabbath, ce qu'il n'a point encore fait, & que les Juifs aient réparé les iniquités dont ils ſe ſont ſouillés, & qui ont arrêté envers eux le cours des bénédictions de l'Eternel.

Le fameux Rabbin Salomon Jarchy ou Raſchy, qui vivoit au commencement du XII.e ſiecle, dit dans ſes Thalmudiques, que les anciens Hébreux ont cru que le Meſſie étoit né le jour de la derniere deſtruction de Jéruſalem par les armées Romaines; c'eſt placer la connoiſſance d'un Libérateur dans une époque bien critique, &, com-

me on dit, appeller le médecin après la mort.

Le rabbin Kimchy, qui vivoit au XII.e ſiecle, s'imaginoit que le Meſſie dont il croyoit la venue très-prochaine, chaſſeroit de la Judée les Chrétiens qui la poſſédoient pour lors. Il eſt vrai que les Chrétiens perdirent la terre Sainte; mais, ce fut Saladin qui les vainquit, & les obligea de l'abandonner avant la fin du XII.e ſiecle. Pour peu que ce Conquérant eût protégé les Juifs, & ſe fût déclaré pour eux, il eſt vraiſemblable que dans leur enthouſiaſme ils en auroient fait leur Meſſie.

Pluſieurs Rabbins veulent que le Meſſie ſoit actuellement dans le Paradis terreſtre, c'eſt-à-dire, dans un lieu inconnu & inacceſſible aux humains; d'autres le placent dans la ville de Rome, & les Thalmudiſtes veulent que cet oint du Très-haut ſoit caché parmi les Lépreux & les malades qui ſont à la porte de cette métropole de la Chrétienté, attendant qu'Élie, ſon précurſeur, vienne pour le manifeſter aux hommes.

D'autres Rabbins, & c'eſt le plus grand nombre, prétendent que le Meſſie n'eſt point encore venu; mais, leurs opinions ont toujours extrêmement varié, & ſur le tems, & ſur la maniere de ſon avénement. Un rabbin David, petit-fils de Maimonides, conſulté ſur la venue du Meſſie, dit de grandes choſes impénétrables aux étrangers. On ſçait aujourd'hui ces myſteres; il avoit déclaré qu'un certain Pinéhas ou Phinées, qui vivoit 400 ans après la ruine du temple, avoit eu dans ſa vieilleſſe un enfant qui parla en venant au monde; que parvenu à l'âge de douze ans, & ſur le point de mourir, il révéla de grands ſecrets, mais énoncés en diverſes langues étrangeres, & ſous des expreſſions ſymboliques. Ses révélations ſont très-obſcures, & ſont reſtées long-tems inconnues, juſqu'à ce qu'on les ait trouvées ſur les maſures d'une ville de Galilée, où l'on liſoit *que le figuier pouſſoit ſes figues*, c'eſt-à-dire, en langage bien clair pour un enfant d'Abraham, que la venue du Meſſie étoit très-prochaine. Mais, les figues n'ont pas encore pouſſé pour ce peuple malheureux & crédule.

Souvent attendu dans des époques marquées par des Rabbins, le Meſſie n'a point paru dans ce tems-là; il ne viendra ſans doute point ni à la fin du VI.e millénaire, ni dans les autres époques à venir qui ont été marquées avec auſſi peu de fondement que les précédentes. Auſſi il paroît par la Gémare que les Juifs rigides ont ſenti les conſéquences de ces faux calculs propres à énerver la foi, & ont très-ſagement prononcé anathème contre quiconque à l'avenir ſupputeroit les années du Meſſie. » Que » leurs os ſe briſent & ſe ca» rient, diſent-ils; car, quand

» on ſe fixe un tems & que la » choſe n'arrive pas, on dit » avec une criminelle confian- » ce, qu'elle n'arrivera ja- » mais. »

D'anciens Rabbins, pour ſe tirer d'embarras, & concilier les prophéties qui leur ſemblent en quelque ſorte oppoſées entr'elles, ont imaginé deux Meſſies qui doivent ſe ſuccéder l'un à l'autre; le premier dans un état abjet, dans la pauvreté & les ſouffrances; le ſecond dans l'opulence, dans un état de gloire & de triomphe; l'un & l'autre ſimple homme. Car, l'idée de l'unité de Dieu, caractere diſtinctif de l'Être ſuprême, étoit ſi reſpectée des Hébreux, qu'ils n'y ont donné aucune atteinte, pendant les dernieres années de leur malheureuſe exiſtence en corps de peuple; & c'eſt encore aujourd'hui le plus fort argument que les Mahométans font contre la doctrine des Chrétiens.

C'eſt ſur cette idée particuliere de deux Meſſies, que le ſçavant Docteur en Médecine, Aaron Iſaac Lééman de Slenwich, dans ſa diſſertation *de oraculis Judæorum*, avoue qu'après avoir examiné avec ſoin toutes choſes, il ſeroit aſſez porté à croire que le Chriſt des Nazaréens, dont ils font, dit-il, follement un Dieu, pourroit bien être le Meſſie en opprobre, qu'annonçoient les anciens Prophetes, & dont le bouc Hazazel, chargé des iniquités du peuple, & proſcrit dans les déſerts, étoit l'ancien type.

A la vérité, les diviſions des Rabbins ſur cet article, ne s'accordent pas avec l'opinion du ſçavant docteur Juif, puiſqu'il paroît par Abnezra, que le premier Meſſie, pauvre, miſérable, homme de douleur, & ſçachant ce que c'eſt que langueur, ſortira de la famille de Joſeph, & de la tribu d'Ephraïm, qu'Haziel ſera ſon pere, qu'il s'appellera Néhémie, & que malgré ſon peu d'apparence, fortifié par le bras de l'Éternel, il ira chercher, on ne ſçait pas trop où, les tribus d'Ephraïm, de Manaſſé, & de Benjamin, une partie de celle de Gad; & à la tête d'une armée formidable, il fera la guerre aux Iduméens, c'eſt-à-dire, aux Romains & aux Chrétiens, remportera ſur eux les victoires les plus ſignalées, renverſera l'empire de Rome, & ramenera les Juifs en triomphe à Jéruſalem. Ils ajoutent que ſes proſpérités ſeront traverſées par le fameux Antéchriſt, nommé Armillius; que cet Armillius, après pluſieurs combats contre Néhémie, ſera vaincu & fait priſonnier; qu'il trouvera néanmoins le moyen de ſe ſauver des mains de Néhémie; qu'il remettra ſur pied une nouvelle armée, & remportera une victoire complette; le Meſſie Néhémie perdra la vie dans la bataille, mais non pas par la main des hommes; les anges emporteront ſon corps pour le ca-

cher avec ceux des anciens Patriarches.

Néhémie vaincu & ne paroiſſant plus, les Juifs, dans la plus grande conſternation, iront ſe cacher dans les déſerts pendant quarante-cinq jours; mais, cette affreuſe déſolation finira par le ſon éclatant de la trompette de l'archange Michel, au bruit de laquelle paroîtra tout à coup le Meſſie glorieux de la race de David, accompagné d'Élie, & ſera reconnu pour Roi & Libérateur par toute l'innombrable poſtérité d'Abraham. Armillius voudra le combattre; mais, l'Éternel fera pleuvoir ſur l'armée de cet Antéchriſt du ſouffre du feu du Ciel, & l'exterminera entiérement. Alors, le ſecond & grand Meſſie rendra la vie au premier; il raſſemblera tous les Juifs, tant les vivans que les morts; il relevera les murs de Sion, rétablira le temple de Jéruſalem ſur le plan qui fut préſenté en viſion à Ezéchiel, & fera périr tous les adverſaires & les ennemis de ſa nation; il établira ſon Empire ſur toute la terre habitable, & fondera ainſi la Monarchie univerſelle, cette pompeuſe chimere des Rois profanes; il épouſera une Reine & un grand nombre d'autres femmes, dont il aura une nombreuſe famille qui lui ſuccédera; car, il ne ſera point immortel, mais il mourra comme un autre homme.

Il faut ſur toutes ces incompréhenſibles rêveries, & ſur les circonſtances de la venue du Meſſie, lire avec attention ce qui ſe trouve à la fin du V.e tome de la bibliotheque Rabbinique, écrite par le P. Charles-Joſeph Imbonatus, ce que Batolong a compilé ſur le même ſujet dans le tome I. de la bibliotheque des Rabbins, ce qu'on lit dans l'hiſtoire des Juifs de M. Baſnage, & dans les diſſertations de D. Calmet.

Quelque humiliant qu'il ſoit pour l'eſprit humain de rappeller toutes les extravagances des prétendus ſages ſur une matiere qui plus que toute autre en devroit être exempte, on ne peut ſe diſpenſer de rapporter en peu de mots les rêveries des Rabbins ſur les circonſtances de la venue du Meſſie; ils établiſſent que ſon avénement ſera précédé de dix grands miracles, ſignes non équivoques de ſa venue.

Dans le premier de ces miracles, ils ſuppoſent que Dieu ſuſcitera les trois plus abominables Tyrans qui aient jamais exiſté, & qui perſécuteront & affligeront les Juifs outre meſure. Ils font venir des extrêmités du monde des hommes noirs qui auront deux têtes, ſept yeux étincellans, & d'un regard ſi terrible, que les plus intrépides n'oſeront paroître en leur préſence; mais, ces tems durs & fâcheux ſeront abrégés, ſans quoi perſonne au monde ne pourroit ni réſiſter, ni ſurvivre à leur extrême rigueur; des peſtes, des

famines, des mortalités, le Soleil changé en d'épaiſſes ténebres, la Lune en ſang, la chûte des étoiles & des aſtres, des dominations inſupportables, ſont les 2, 3, 4, 5, & 6 miracles. Mais, le 7.e eſt ſur-tout remarquable; un marbre que Dieu a formé dès le commencement du monde, & qu'il a ſculpté lui-même de ſes propres mains, en figure d'une belle fille, ſera l'objet de l'impudicité abominable des hommes impies & brutaux, qui commettront toutes ſortes d'abominations avec ce marbre; & de ce commerce impur, diſent les Rabbins, naîtra l'antéchriſt Armillius, qui ſera long de dix aunes; l'eſpace d'un de ces yeux à l'autre, ſera d'une aune; ſes yeux extrêmement rouges & enflammés, ſeront enfoncés dans la tête; ſes cheveux ſeront roux comme de l'or, & ſes pieds verds; il aura deux têtes; les Romains le choiſiront pour leur Roi; il recevra les hommages des Chrétiens qui lui préſenteront le livre de leur Loi; il voudra que les Juifs en faſſent de même; mais, le premier meſſie, Néhémie, fils d'Haziel, avec une armée de trois cens mille hommes d'Ephraïm, lui livrera bataille; Néhémie mourra, mais non pas par les mains des hommes. Quant à Armillius, il s'avancera vers l'Égypte, la ſubjuguera, & voudra prendre & aſſujettir Jéruſalem, &c. Les trois trompettes reſtaurantes de l'archange Michel, ſeront les trois derniers miracles. Au reſte, ces idées ſont anciennes ne ſont pas toutes à mépriſer, puiſque l'on trouve quelques-unes de ces diverſes nations dans nos Saintes-Écritures, & dans les deſcriptions que Jeſus-Chriſt fait de l'avenement du regne du Meſſie.

Les Auteurs ſacrés & le Seigneur Jeſus lui-même comparent ſouvent le regne du Meſſie & l'éternelle béatitude, qui en ſera la ſuite pour les vrais élus, à des jours de noces, à des feſtins & des banquets, où l'on goûtera toutes les délices de la bonne chere, toute la joie & les plaiſirs les plus exquis. Mais, les Thalmudiſtes ont étrangement abuſé de ces paraboles.

Selon eux, le Meſſie donnera à ſon peuple raſſemblé dans la terre de Chanaan, un repas dont le vin ſera celui qu'Adam lui-même fit dans le Paradis terreſtre, & qui ſe conſerve dans de vaſtes celliers creuſés par les anges au centre de la terre. On ſervira pour entrée le fameux poiſſon appellé le grand Léviathan, qui avale tout d'un coup un poiſſon moins grand que lui, & qui ne laiſſe pas d'avoir trois lieues de long; toute la maſſe des eaux eſt portée ſur le Léviathan. Dieu au commencement en créa deux, l'un mâle & l'autre femelle, mais de peur qu'ils ne renverſaſſent la terre, & qu'ils ne rempliſſent l'univers de leurs ſemblables, Dieu tua la femelle,

& la ſala pour le feſtin du Meſſie. Les Rabbins ajoutent qu'on tuera pour ce merveilleux repas le bœuf Béhémoth, qui eſt ſi gros & ſi grand, qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes très-vaſtes; il ne quitte point le lieu qui lui a été aſſigné; & l'herbe qu'il a mangée le jour, recroît toutes les nuits, afin de fournir toujours à ſa ſubſiſtance. La femelle de ce bœuf fut tuée au commencement du monde, afin qu'une eſpece ſi prodigieuſe ne ſe multipliât pas, ce qui n'auroit pu que nuire aux autres créatures. Mais, ils aſſurent que l'Éternel ne la ſala pas, parce que la vache ſalée n'eſt pas un met aſſez délicat pour un repas auſſi magnifique. Les Juifs ajoutent encore ſi bien foi à toutes ces rêveries Rabbiniques, que ſouvent ils jurent ſur leur part du bœuf Béhémoth, comme quelques Chrétiens impies jurent ſur leur part du Paradis.

Enfin, l'oiſeau Bar-Juchne doit auſſi ſervir pour le feſtin du Meſſie; cet oiſeau eſt ſi immenſe, que s'il étend les aîles il offuſque l'air & le ſoleil. Un jour, diſent-ils, un œuf pourri tombant de ſon nid, renverſa & briſa trois cens cedres des plus hauts du Liban; & l'œuf s'étant enfin caſſé par le poids de ſa chûte, renverſa ſoixante gros villages, les inonda & les emporta comme par un déluge.

On eſt humilié en détaillant des chimeres auſſi abſurdes que celles-là. Après des idées auſſi groſſieres & ſi mal digérées ſur la venue du Meſſie & ſur ſon origine, faut-il s'étonner ſi les Juifs, tant anciens que modernes, & la plus grande partie même des premiers Chrétiens malheureuſement imbus des chimériques rêveries de leurs Docteurs, n'ont pu s'élever à l'idée de la nature divine de l'oint du Seigneur, & n'ont pas attribué la qualité de Dieu au Meſſie, après la venue duquel ils ſoupiroient? Le ſyſtême des Chrétiens ſur un article auſſi important, les révolte & les ſcandaliſe, on peut voir comme ils s'expriment là-deſſus dans un ouvrage intitulé: *Judæi Luſitani quæſtiones ad Chriſtianos*, &c. » Reconnoître, diſent-ils, » un homme Dieu, c'eſt s'abu» ſer ſoi-même, c'eſt ſe forger » un monſtre, un centaure, » le biſarre aſſemblage de deux » natures qui ne ſçauroient » s'allier. » Ils ajoutent que les Prophetes n'enſeignent point que le Meſſie ſoit homme Dieu; qu'ils diſtinguent expreſſément entre Dieu & David; qu'ils déclarent le premier maître, & le ſecond ſerviteur, &c. Mais, ce ne ſont-là que des mots vuides de ſens, qui ne prouvent rien, qui ne contrarient point la foi Chrétienne, & qui ne ſçauroient jamais l'emporter ſur les oracles clairs & exprès qui fondent notre croyance là-deſſus, en donnant au Meſſie le nom de Dieu.

Mais, lorſque le Sauveur parut, ces Prophéties, quelque claires & expreſſes qu'elles ſuſ-

ſent par elles-mêmes, malheureuſement obſcurcies par les préjugés, ſucés avec le lait, furent ou mal entendues ou mal expliquées; en ſorte que Jeſus-Chriſt lui-même, ou par ménagement, ou pour ne pas rebuter les eſprits, paroît extrêmement réſervé ſur l'article de ſa divinité. Il vouloit, dit ſaint Chryſoſtôme, accoutumer ſes auditeurs inſenſiblement à croire un myſtere ſi fort élevé au-deſſus de la raiſon. S'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés, cette action révolte & ſouleve tous ceux qui en ſont les témoins; ſes miracles les plus évidens ne peuvent convaincre de ſa divinité ceux mêmes en faveur deſquels il les opere. Lorſque devant le tribunal du ſouverain Sacrificateur il avoue avec un modeſte détour, qu'il eſt le fils de Dieu, le grand Prêtre déchire ſa robe & crie au blaſphême. Avant l'envoi du Saint-Eſprit, ſes Apôtres ne ſoupçonnent pas même la divinité de leur cher maître. S'il les interroge ſur ce que le peuple penſe de lui, ils répondent que les uns le prennent pour Élie, les autres pour Jérémie, ou pour quelqu'autre prophete. Saint Pierre, le zélé ſaint Pierre lui-même, a beſoin d'une révélation particuliere pour reconnoître que Jeſus eſt le Chriſt, le fils du Dieu vivant. Ainſi, le moindre ſujet du Royaume des Cieux, c'eſt-à-dire, le plus petit Chrétien, en ſçait plus à cet égard que les Patriarches & les plus grands Prophetes.

Les Juifs, révoltés contre la divinité de Jeſus-Chriſt, ont eu recours à toutes ſortes de voies pour affoiblir & détruire ce grand Myſtère, dogme fondamental de la foi Chrétienne; ils détournent le ſens de leurs propres oracles, ou ne les appliquent pas au Meſſie. Ils prétendent que le nom de Dieu n'eſt pas particulier à la Divinité, & qu'il ſe donne même par les auteurs ſacrés aux Juges, aux Magiſtrats, en particulier à ceux qui ſont élevés en autorité. Ils citent en effet un grand nombre de paſſages de nos Saintes Écritures qui juſtifient cette obſervation, mais qui ne donnent aucune atteinte aux termes clairs & exprès des anciens oracles qui regardent le Meſſie.

Enfin, ils prétendent que ſi le Sauveur & après lui les Évangéliſtes, les Apôtres, & les premiers Chrétiens, appellent Jeſus, fils de Dieu, ce terme Auguſte ne ſignifioit dans les tems Evangéliques autre choſe que l'oppoſé de fils de Bélial, c'eſt-à-dire, homme de bien, ſerviteur de Dieu par oppoſition à un méchant, un homme corrompu & pervers qui ne craint point Dieu. Tous ces ſophiſmes, toutes ces réflexions critiques n'ont point empêché l'Égliſe de croire la voix céleſte & ſurnaturelle, qui a préſenté à l'humanité le Meſſie Jeſus-Chriſt comme le fils de Dieu, l'objet particulier de la com-

par M. Huldric, qui ſuit de plus près l'Évangile de l'enfance, mais qui commet à tout moment les anacroniſmes & les fautes les plus groſſieres ; il fait naître & mourir Jeſus-Chriſt ſous le regne d'Hérode le Grand ; il veut que ce ſoit à ce Prince qu'aient été faites les plaintes ſur l'adultere de Panther & de Marie mere de Jeſus ; qu'en conſéquence Hérode, irrité de la fuite du coupable, ſe ſoit tranſporté à Bethléem & en ait maſſacré tous les enfans. L'Auteur, qui prend le nom de Jonathan, qui ſe dit contemporain de Jeſus-Chriſt & demeurant à Jéruſalem, avance qu'Hérode conſulta ſur le fait de Jeſus-Chriſt, les Sénateurs d'une ville dans la terre de Céſarée. Nous ne ſuivrons pas un Auteur auſſi abſurde dans toutes ſes ridicules contradictions.

Cependant, c'eſt à la faveur de toutes ces odieuſes calomnies, que les Juifs s'entretiennent dans leur haine implacable contre les Chrétiens & contre l'Évangile. Ils n'ont rien négligé pour altérer la Chronologie de l'ancien Teſtament, & répandre des doutes & des difficultés ſur le tems de la venue de notre Sauveur ; tout annonce & leur entêtement & leur mauvaiſe foi.

Ahmed-ben-Caſſam-al-Andacouſy, qui vivoit ſur la fin du XVI.e ſiecle, cite un manuſcrit Arabe de ſaint Cécilius, archevêque de Grenade, qui fut trouvé avec ſeize lames de plomb gravées en caracteres Arabes, dans une grotte près de la même ville. Dom Pedro Quinones, archevêque auſſi de Grenade, en a rendu lui-même témoignage. Ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Rome, où, après un examen qui a duré pluſieurs années, elles ont été enfin condamnées comme très-apocryphes, ſous le pontificat d'Alexandre VII. Elles ne renferment que quelques Hiſtoires fabuleuſes touchant la vie de la ſainte Vierge, l'enfance & l'éducation de Jeſus-Chriſt ſon fils. On y lit entr'autres choſes que Jeſus-Chriſt encore enfant & apprenant à l'école l'alphabet Arabique, interrogeoit ſon maître ſur la ſignification de chaque lettre ; & qu'après en avoir appris le ſens & la ſignification Grammaticale, il lui enſeignoit le ſens myſtique de chacun de ces caractères, & lui révéloit ainſi d'admirables profondeurs. Cette hiſtoire eſt ſûrement moins ridicule que les prodiges rapportés dans l'Évangile de l'enfance, & toutes les autres fables qu'ont imaginées en divers tems l'inimitié des uns, l'ignorance ou la fraude pieuſe des autres.

MESSIÉNUS [P.], *P. Meſſienus*, (a) en faveur duquel Cicéron a écrit une lettre de recommandation à P. Céſius.

(a) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epiſt. 52.

„ Je

» Je vous recommande, dit-il, » mais avec le plus de ſoin & » d'exactitude qu'il eſt poſſi- » ble, P. Meſſiénus, chevalier » Romain, qui eſt un homme » d'honneur, riche & poli en » toutes choſes, & mon bon » ami. La grace que je vous » demande en conſidération de » notre amitié, & de celle qui » a toujours été entre nos pe- » res, eſt de vouloir bien l'ho- » norer de votre protection, & » mettre à couvert ſous votre » autorité ſon bien & ſa répu- » tation. Vous vous acquerrez » par là un vraiment homme de » bien, & digne de votre amitié, » & vous me ferez en même » tems un très-grand plaiſir. »

MESSIES, Déeſſes des moiſſons. On dit qu'il y en avoit une particuliere pour chaque moiſſon.

MESSINIUS [C.], *C. Meſſinius*, (*a*) ami de Cicéron, s'intéreſſa beaucoup pour cet orateur, pendant qu'il étoit en exil, & fit porter une loi pour ſon retour.

MESSIUS [VECTIUS], (*b*) *Vectius Meſſius*, officier Volſque, plus connu par ſa bravoure & ſes belles actions, que par ſa naiſſance. L'an de Rome 324 & 428 avant Jeſus-Chriſt, les Romains étant en guerre avec les Éques & les Volſques, nommerent pour dictateur A. Poſtumius Tubertus. Ce Général, après avoir partagé ſes troupes en deux corps, dont il commanda l'un par lui-même, & donna le commandement de l'autre au conſul T. Quintius Pennus Cincinnatus, s'avança vers les ennemis. Ils camperent tous deux ſéparément, mais aſſez près l'un de l'autre, à mille pas de l'ennemi, qui avoit auſſi deux camps. Le Dictateur, en différentes attaques, fit tout ce qu'on pouvoit attendre du courage & de la prudence du plus habile général. Les ennemis enveloppés de toutes parts, après avoir perdu un de leurs camps, ſeroient tous péris généralement, & auroient ſouffert la juſte peine de leur rébellion, ſi Vectius Meſſius ne les eût tirés d'un danger preſque inévitable. Voyant que les troupes s'arrangeoient en rond pour faire face de tous les côtés, ſituation la plus périlleuſe où puiſſent ſe trouver des combattans, il leur cria à haute voix: » Eſt-ce » que vous avez réſolu de vous li- » vrer ainſi à l'ennemi ſans vous » défendre ? Pourquoi avez- » vous donc des armes ? Et pour- » quoi avez-vous les premiers » déclaré la guerre à l'ennemi, » pleins de courage & de bra- » voure, loin du danger, timi- » des & lâches dans le combat ? » Qu'eſpérez-vous en demeu- » rant ici ? Attendez vous que » quelque Dieu vienne à votre » ſecours, & vous tire du mau- » vais pas où vous êtes ? C'eſt

(*a*) Cicer. Orat. poſt. Redit. in Senat. c. 18.

(*b*) Tit. Liv. L. IV. c. 28, 29. Roll. Hiſt. Rom. Tom. I. pag. 500. *& ſuiv.*

» avec le fer qu'il faut vous » ouvrir un chemin. Vous, qui » déſirez de revoir vos mai- » ſons, vos peres, vos femmes, » vos enfans, ſuivez-moi par la » route que je vais vous tracer. » Ce ne ſont point des murs, ni » des retranchemens, qui s'op- » poſent à notre paſſage, mais » des hommes armés comme » nous le ſommes. Egaux aux » ennemis en courage, vous » leur êtes ſupérieurs par la » néceſſité de vaincre ou de » mourir, qui eſt la derniere & » la plus forte de toutes les » armes. »

Après avoir ainſi parlé, il ſe jette tête baiſſée contre les ennemis. Les ſiens le ſuivent en pouſſant de grands cris. Ils commençoient à enfoncer le corps de troupes que Poſtumius Albus, l'un des lieutenans Romains, leur avoit oppoſé, lorſque le Dictateur, voyant ce déſordre, arrive fort à propos au ſecours des ſiens. Tout le fort du combat tourna de ce côté-là. Le ſort des Volſques rouloit ſur le ſeul Vectius Meſſius. Il y eut beaucoup de bleſſures & un grand carnage de part & d'autre. Du côté des Romains, preſque tous les Officiers Généraux furent bleſſés. Le Dictateur reçut un coup à l'épaule, Fabius lieutenant, fut percé à la cuiſſe d'un trait, qui lui fit une profonde bleſſure; le Conſul fut dangereuſement bleſſé au bras; aucun cependant ne quitta le combat. Le ſeul Poſtumius Albus, qui eut la tête preſque briſée d'un coup de pierre, fut emporté de la mêlée. Vectius Meſſius, après avoir fait des prodiges de valeur, s'ouvrit avec ſa brave troupe de jeunes ſoldats intrépides, un chemin à travers les ennemis dont il avoit fait un ſanglant carnage, & perça juſques au camp des Volſques qui n'avoit point encore été pris. Toutes les troupes Romaines l'y ſuivirent. Le Conſul, qui avoit pourſuivi fort vivement les ennemis juſqu'au camp, en forme auſſitôt l'attaque. Le Dictateur en fait autant d'un autre côté. L'attaque du camp ne fut pas moins vive que l'avoit été le combat. On dit que le Conſul jetta un drapeau dans les retranchemens, pour redoubler le courage de ſes ſoldats, & ce furent eux, qui, pour regagner leur drapeau, s'y ouvrirent les premiers une entrée. Le Dictateur, de ſon côté, ayant renverſé les paliſſades, avoit auſſi pénétré dans le camp. Alors, les ennemis mirent bas les armes, & ſe rendirent à diſcrétion. Tous furent vendus, excepté les Sénateurs.

MESSIUS, *Meſſius*, (*a*) dont Cicéron, dans une de ſes lettres, dit avoir pris la défenſe.

MESSIUS [C.], *C. Meſſius*, Lieutenant de Jules Céſar. (*b*)

(*a*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. IV. Epiſt. 15.

(*b*) Hirt. Panſ. de Bell. Afric. pag. 777, 783.

Pendant que ce Général faiſoit la guerre en Afrique, les habitans d'Acille lui ayant fait demander du ſecours pour ſe défendre, il leur envoya C. Meſſius avec des troupes. Peu de tems après, la ville fut attaquée. Mais, l'habileté du commandant & le courage de ſes troupes rendirent inutiles tous les efforts des aſſiégeans, qui furent enfin obligés de ſe retirer. C. Meſſius avoit exercé auparavant l'édilité.

MESSIUS CICIRRUS, (*a*) *Meſſius Cicirrus*, Oſque d'origine, eut avec le bouffon Sarmentus un démêlé qu'Horace rapporte. » Tu ne reſſembles » pas mal à un cheval ſauvage, » dit Sarmentus. Tu as raiſon, » répond Meſſius Cicirrus en » ſecouant la tête. O que tu » ſerois terrible, reprend Sar» mentus, ſi on ne t'avoit pas » ſcié une corne au front, puiſ» que tout écorné que tu es, tu » fais encore tant de bruit. » Effectivement Meſſius Cicirrus avoit ſur le ſourcil gauche une vilaine cicatrice bordée de poil. Il plaiſanta enſuite ſur la maladie de ſon païs, ſur ſa figure, & le prioit de danſer la Cyclope ; qu'il n'auroit beſoin pour cela ni de maſque ni d'échaſſe. Meſſius Cicirrus à ſon tour lui demandoit s'il avoit voué ſa chaîne d'eſclave à ſes Dieux Lares ; ſi pour être greffier, il croyoit que ſa maîtreſſe en eût moins le droit de le vendre ; enfin, pourquoi il avoit pris le parti de s'enfuir, parce qu'une livre de gros pain devoit ſuffire à un avorton tel que lui.

MESSOA, *Meſſoa*. *Voyez* Méſoa.

MESSULAM, *Meſſulam*, (*b*) Μεσσωλλαμ, fut pere d'Aſalia, & ayeul de Saphan, ſecrétaire du Temple, du tems du roi Joſias.

MESTHLÈS, *Meſthles*, (*c*) Μέσθλης, fils de Pylémene, marcha, avec Antiphus ſon frere, au ſecours des Troyens. Ils commandoient les Méoniens qui habitoient au pied du mont Tmolus.

MESTOR, *Meſtor*, (*d*) fils de Perſée & d'Andromede, fut roi de Mycenes. Il épouſa Lyſidice, fille de Pélops, de laquelle il eut Hippothoé, qui fut enlevée par Neptune.

MESTOR, *Meſtor*, (*e*) un des deſcendans du précédent, fut fils de Ptérélaüs.

META SUDANS. (*f*) On appelloit ainſi une fontaine qui étoit un ouvrage de Tite, comme il paroît par une de ſes médailles, où elle ſe voit à côté de l'amphithéatre.

MÉTABE, *Metabus*, (*g*) roi des Volſques, fut pere de la

(*a*) Horat. L. I. Satyr. 5. v. 51. & *ſeq.*
(*b*) Reg. L. IV. c. 22. v. 3.
(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 371.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 3.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 4.
(*f*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 345.
(*g*) Virg. Æneid. L. XI. v. 540. & *ſeq.*

Princeſſe Camille. *Voyez* Camille.

MÉTABÉEL, *Metabeel*, (*a*) Μεταβεὴλ, fut pere de Dalaias & ayeul de Sémaias.

MÉTABOLE, *Metabolus*, figure de rhétorique, qui conſiſte à répéter une même choſe, une même idée, ſous des mots différens, *iteratio unius rei, ſub varietate verborum*, dit Caſſiodore. Il en donne pour exemple, ce paſſage d'un Pſeaume. *Verba mea auribus percipe, Domine; intellige clamorem meum; intende aurem voci orationis meæ.* » Seigneur, daignez » m'entendre; écoutez-moi; » prêtez une oreille attentive à » mes accens. « Cette figure eſt très-commune dans Ovide, qui ſe plait à redire la même choſe de pluſieurs manières; c'eſt une eſpece de pléonaſme, qui eſt le langage des paſſions.

MÉTACISME, *Metaciſmus*, terme de Grammaire. C'eſt un défaut dans la prononciation de la lettre M. Iſidore dit que c'eſt une *m* finale, ſuivie d'une voyelle, comme *bonum aurum, Bethléem étoit.*

METÆ *ou* BORNES. (*b*) On appelloit ainſi trois pyramides rangées en ligne droite à l'un des bouts du grand Cirque à Rome. Il y en avoit tout autant à l'autre bout. Ces ſix *Metæ* n'en faiſoient que deux. Cependant, le roi Théodoric, qui voyoit le Cirque & toutes ſes parties en leur entier, dit qu'il y avoit ſept *Metæ*, & qu'elles repréſentoient les ſept jours de la ſemaine qui reviennent perpétuellement. Peut-être prend-il les ſept *Metæ* ou les ſept Bornes pour les ſept tours qu'on faiſoit autour d'elles.

MÉTAGENE, *Metagenes*, Μεταγένης, (*c*) fameux Architecte, du bourg de Xypete, fit une partie de la chapelle des myſteres & des initiations à Éleuſis.

MÉTAGITNIES, *Metagitnia*, Μεταγειτνία, (*d*) terme qui ne ſe peut traduire que par une longue périphraſe. On appelloit ainſi des fêtes que l'on célébroit le jour que l'on avoit quitté ſon païs, pour aller s'établir dans un païs voiſin; de μετὰ, *ad*, γείτων, *gen.* ονος, *vicinus*, voiſin. Les habitans de Mélite, bourg de l'Attique, avoient inſtitué ces fêtes, & voici à quelle occaſion. Ils quitterent le bourg qu'ils habitoient, & ſous les auſpices d'Apollon, ils choiſirent pour lieu de leur demeure, un bourg voiſin, nommé Diomée. Cette tranſmigration leur ayant été favorable, ils donnerent à Apollon l'épithete de Métagitnios, comme qui diroit protecteur de ceux qui abandonnent leur païs, pour ſe tranſplanter dans une contrée voiſine. L'épithete du Dieu donna le nom à ces fêtes; & ces fêtes le donnerent

(*a*) Eſd. L. II. c. 6. v. 10.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 277.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 159.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 220.

au mois durant lequel on les célébroit.

MÉTAGITNION, *Metagitnion*, Μεταγειτνιών, (*a*) ſecond mois de l'année des Athéniens, il n'avoit que vingt-neuf jours, & répondoit, ſuivant l'ancien calendrier reçu précédemment en Angleterre, à la derniere partie de Juillet & au commencement d'Août. Les Béotiens le nommoient Panémus, & le peuple de Syracuſe Carnius. Il reçut ſon nom des Métagitnies, qui étoit une des fêtes d'Apollon.

METAGITNIOS, *Metagitnios*, ſurnom d'Apollon. *Voyez* Métagitnies.

MÉTALEPSE, *Metalepſis*, Μετάληψις, mot Grec, formé de la prépoſition μετὰ, qui, dans la compoſition, marque changement, & de λαμβάνω, *capio*, ou *concipio*. La Métalepſe eſt donc un trope, par lequel on conçoit la choſe autrement que le ſens propre ne l'annonce; c'eſt le caractère de tous les tropes, & les noms propres de chacun rendent preſque tous la même idée, parce qu'en effet les tropes ne different entr'eux que par des nuances délicates & difficiles à aſſigner. Mais, la Métalepſe, en particulier, eſt reconnue par M. du Marſais pour une eſpece de Métonymie; & peut-être auroit-il été plus à propos de l'y rapporter, que de multiplier ſans profit les dénominations. De quelque manière qu'il plaiſe à chacun d'en décider, ce qui concerne la Métalepſe, ou l'eſpece de Métonymie, que l'on déſigne ici ſous ce nom, mérite d'être connu; & perſonne ne peut mieux le faire connoître que M. du Marſais; c'eſt lui qui va parler ici, juſqu'à la fin de cet article.

» La Métalepſe eſt une eſpe-
» ce de Métonymie, par la-
» quelle on explique ce qui
» ſuit, pour faire entendre ce
» qui précede, ou ce qui pré-
» cede pour faire entendre ce
» qui ſuit; elle ouvre, pour
» ainſi dire, la porte, dit Quin-
» tilien, afin que vous paſſiez
» d'une idée à une autre; *ex*
» *alio in aliud viam præſtat*,
» Inſt. VIII. c. 6. C'eſt l'antécé-
» dent pour le conſéquent, ou
» le conſéquent pour l'antécé-
» dent; & c'eſt toujours le jeu
» des idées acceſſoires dont l'u-
» ne éveille l'autre.

» Le partage des biens ſe
» faiſoit ſouvent, & ſe fait en-
» core aujourd'hui, en tirant
» au ſort. Joſué ſe ſervit de
» cette manière de partager:
» *Cùmque ſurrexiſſent viri, ut*
» *pergerent ad deſcribendam ter-*
» *ram, præcepit eis Joſue dicens:*
» *Circuite terram, & deſcribite*
» *eam, ac revertimini ad me; ut*
» *hìc coram Domino, in Silo,*
» *mittam vobis ſortem.* Joſué
» XVIII. 8. Le ſort précede le
» partage; delà vient que *ſors*,
» en Latin, ſe prend ſouvent

(*a*) Plut. T. I. p. 104, 138, 541.

» pour le partage même, pour » la portion qui eſt échue en » partage ; c'eſt le nom de l'an- » técédent qui eſt donné au » conſéquent.

» *Sors* ſignifie encore juge- » ment, arrêt ; c'étoit le ſort » qui décidoit chez les Ro- » mains, du rang dans lequel » chaque cauſe devoit être » plaidée. En voici la preuve » dans la remarque de Servius, » ſur ce vers de Virgile, Æ- » neid. V. 431.

Nec verò hæ ſine ſorte datæ, ſine judice ſedes.

» Surquoi Servius s'exprime » ainſi : *Ex more Romano non* » *audiebantur cauſæ, nis per ſor-* » *tem ordinatæ. Tempore enim quo* » *cauſæ audiebantur, conveniebant* » *omnes, unde & concilium ; &* » *ex ſorte dierum ordinem acci-* » *piebant, quo poſt dies triginta* » *ſuas cauſas exequerentur ; unde* » *eſt, urnam movet.* Ainſi, quand » on a dit *ſors* pour jugement, » on a pris l'antécédent pour le » conſéquent.

» *Sortes*, en Latin, ſe prend » encore pour un oracle ; ſoit » parce qu'il y avoit des ora- » cles qui ſe rendoient par le » ſort, parce que les réponſes » des oracles étoient comme » autant de jugemens qui ré- » gloient la deſtinée, le parta- » ge, l'état de ceux qui les » conſultoient.

» On croit avant que de par- » ler, *je crois*, dit le Prophete, » *& c'eſt pour cela que je parle.* » *Credidi propter quod locutus* » *ſum.* Pſ. CXV. 1. Il n'y a » point là de Métalepſe ; mais, » il y a une Métalepſe, quand » on ſe ſert de parler ou de di- » re pour ſignifier croire. *Di-* » *rez-vous après cela que je ne* » *ſuis pas de vos amis ?* C'eſt-à- » dire, *croirez-vous ? aurez-vous* » *ſujet de dire ?* «

[On prend ici le conſéquent pour l'antécédent.]

» *Cedo* veut dire dans le ſens » propre, *je cede, je me rends ;* » cependant, par une Méta- » lepſe de l'antécédent pour » le conſéquent, *cedo* ſignifie » ſouvent, dans les meilleurs » Auteurs, *dites* ou *donnez*. » Cette ſignification vient de » ce que quand quelqu'un veut » nous parler, & que nous par- » lons toujours nous-mêmes, » nous ne lui donnons pas le » tems de s'expliquer. *Écoutez-* » *moi*, nous dit-il, c'eſt-à-di- » re, *eh bien je vous cede, je* » *vous obéis, parlez, cedo, dic.* » Quand on veut nous donner » quelque choſe, nous refuſons » ſouvent par civilité ; on nous » preſſe d'accepter, & enfin » nous répondons, *je vous cede,* » c'eſt-à-dire, je vous obéis, » je me rends, donnez, *cedo,* » *da. Cedo*, qui eſt le plus poli » de ces deux mots, eſt de- » meuré tout ſeul dans le langa- » ge ordinaire, ſans être ſuivi » de *dic* ou de *da*, qu'on ſup- » prime par ellipſe, *cedo* ſi- » gnifie alors ou l'un ou l'au- » tre de ces deux mots, ſelon » le ſens ; c'eſt ce qui précede » pour ce qui ſuit ; & voilà

» pourquoi on dit également *cedo*, soit qu'on parle à une » seule perſonne ou à pluſieurs; » car, tout l'uſage de ce mot, » dit un ancien Grammairien, » c'eſt de demander pour ſoi. » *Cedo, ſibi poſcit, & eſt immobile. Corn. Fronto, apud autores* L. L. p. 1335. *Verbo cedo.*

» On rapporte de même à » la Métalepſe ces façons de » parler, *il oublie les bienfaits*; » c'eſt-à-dire, il n'eſt pas reconnoiſſant. *Souvenez-vous de » notre convention*, c'eſt-à-dire, » obſervez notre convention. » *Seigneur, ne vous reſſouvenez » point de nos fautes*, c'eſt-à-dire, ne nous en puniſſez point, » accordez-nous en le pardon? » *Je ne vous connois pas*, c'eſt-» à-dire, je ne fais aucun cas » de vous, je vous mépriſe, » vous êtes à mon égard comme » n'étant point. *Quem omnes mortales ignorant & ludificant.* » Plaut. Amphi. Act. IV. Sc. » III. 13.

» *Il a été, il a vécu*, veut » dire ſouvent *il eſt mort*; c'eſt » l'antécédent pour le conſéquent. *C'en eſt fait, Madame, » & j'ai vécu.* [Rac. Mithrid. ad. » V. Sc. dernière.] C'eſt-à-» dire, je me meurs.

» Un mort eſt regretté par » ſes amis; ils voudroient qu'il » fût encore envie, ils ſouhaitent celui qu'ils ont perdu, » ils le déſirent; ce ſentiment » ſuppoſe la mort, ou du moins » l'abſence de la perſonne » qu'on regrette. Ainſi, la » mort, la perte, ou l'abſence, ſont l'antécédent, & le » déſir, le regret, ſont le conſéquent. Or, en Latin, *deſiderari*, être ſouhaité, ſe prend » pour être mort, être perdu, » être abſent; c'eſt le conſéquent pour l'antécédent, c'eſt » une Métalepſe. *Ex parte » Alexandri ttiginta omnino & » duo*, ou, ſelon d'autres, *trecenti omnino, ex peditibus deſiderati ſunt.* [Q. Curt. III. 11. » in fin.] C'eſt-à-dire du côté » d'Alexandre il n'y eut en » tout que trois cens fantaſſins » de tués, ou Alexandre ne » perdit que trois cens hommes » d'infanterie. *Nulla navis deſiderabatur.* [*Cæs.*] C'eſt-à-dire, aucun vaiſſeau n'étoit déſiré, ou aucun vaiſſeau ne périt, il n'y eut aucun vaiſſeau » de perdu. Je vous avois promis que je ne ſerois que cinq » ou ſix jours à la campagne, » dit Horace à Mécénas, & » cependant j'y ai déjà paſſé » tout le mois d'Août. Epiſt. » I. 7.

» *Quinque dies tibi pollicitus me » rure futurum,*

» *Sextilem totum, mendax, deſideror.*

» Où vous voyez que *deſideror* » veut dire, par Métalepſe, » je ſuis abſent de Rome, je » me tiens à la campagne.

» Par la même figure, *deſiderari* ſignifie encore *deficere*, » manquer, être tel que les

» autres aient beſoin de nous. » Cornélius Népos, Epam. 7, » dit que les Thébains, par » des intrigues particulieres, » n'ayant point mis Epaminon- » das à la tête de leur armée, » reconnurent bientôt le be- » ſoin qu'ils avoient de ſon » habileté dans l'art militaire : » *Deſiderari cœpta eſt Epaminon- » dæ diligentia.* Il dit encore » [Ibid. 5.] que Ménéclide » jaloux de la gloire d'Epami- » nondas, exhortoit continuel- » lement les Thébains à la paix, » afin qu'ils ne ſentiſſent point » le beſoin qu'ils avoient de ce » Général. *Hortari ſolebat The- » banos ut pacem bello anteferrent, » ne illius imperatoris opera deſi- » derarentur.*

» La Métalepſe ſe fait donc » lorſqu'on paſſe, comme par » degrés, d'une ſignification à » une autre ? Par exemple, Vir- » gile a dit, Eclog. I. 70.

» *Poſt aliquot, mea regna videns* » *mirabor, Ariſtas.*

» Après quelques épis, c'eſt-à- » dire, après quelques années ; » les épis ſuppoſent le tems de » la moiſſon, le tems de la moiſ- » ſon ſuppoſe l'été, & l'été » ſuppoſe la révolution de » l'année. Les Poëtes prennent » les hivers, les étés, les moiſ- » ſons, les automnes, & tout ce » qui n'arrive qu'une fois en » une année pour l'année mê- » me. Nous diſons dans le diſ- » cours ordinaire, *c'eſt un vin de* » *quatre feuilles*, pour dire c'eſt » un vin de quatre ans. Et dans » les Coutumes [Cout. de Lou- » dun. Tit. XIV. art. 3.] on » trouve *bois de quatre feuilles*, » c'eſt-à-dire, bois de quatre » années.

» Ainſi, le nom des différen- » tes opérations de l'agricultu- » re ſe prend pour le tems de » ces opérations ; c'eſt le con- » ſéquent pour l'antécédent ; la » moiſſon ſe prend pour le tems » de la moiſſon, la vendange » pour le tems de la vendan- » ge. *Il eſt mort pendant la moiſ-* » *ſon*, c'eſt-à-dire, dans le » tems de la moiſſon. La moiſ- » ſon ſe fait ordinairement dans » le mois d'Août, ainſi par Mé- » tonymie ou Métalepſe, on » appelle la moiſſon l'Août, » qu'on prononce l'oût ; alors, » le tems dans lequel une cho- » ſe ſe fait ſe prend pour la » choſe même, & toujours à » cauſe de la liaiſon que les » idées acceſſoires ont entre » elles.

» On rapporte auſſi à cette » figure, ces façons de parler » des Poëtes, par leſquelles ils » prennent l'antécédent pour le » conſéquent, lorſqu'au lieu » d'une deſcription, ils nous » mettent devant les yeux le » fait que la deſcription ſup- » poſe. O Ménalque ! Si nous » vous perdions, dit Virgile, » Eclog. IX. 19. qui émailleroit » la terre de fleurs ? Qui feroit » couler les fontaines ſous une » ombre verdoyante ?

» .... *Quis humum florentibus* » *herbis*

» *Spargeret? Aut viridi fontes* » *induceret umbra?*

» C'eſt-à-dire, qui chanteroit la » terre émaillée de fleurs? Qui » nous en feroit des deſcriptions » auſſi vives & auſſi riantes que » celles que vous en faites? Qui » nous peindroit, comme vous, » ces ruiſſeaux qui coulent ſous » une ombre verte?

» Le même Poëte a dit, Eclog. VI. 63. que Silene » enveloppa chacune des ſœurs » de Phaëton avec une écorce » amere, & fit ſortir de terre » de grands peupliers.

» *Tum Phaëtontiadas muſco cir-* » *cumdat amaræ*

» *Corticis, atque ſolo proceras* » *erigit alnos.*

» C'eſt-à-dire, que Silene » chanta d'une manière ſi vive » la métamorphoſe des ſœurs » de Phaëton en peupliers, » qu'on croit voir ce changement. Ces façons de parler » peuvent auſſi être rapportées » à l'hypothiſoſe. Elles ne ſont » pas l'hypothiſoſe; mais, elles » lui prêtent leur ſecours. »

MÉTALLA, *Metalla*, (*a*) Dame Romaine, qui avoit porté une perle, de la valeur d'environ trente mille écus de notre monnoie. Le fils d'un Comédien, ayant fait diſſoudre cette perle dans du vinaigre, l'avala d'un ſeul coup.

MÉTAMORPHOSE [la]. *Voyez* Alcyon.

MÉTAMORPHOSE, (*b*) *Metamorphoſis*, Μεταμόρφωσις, de μετα, *per*, & μορφὴ, *forma*, eſpece de fable, où communément les hommes ſeuls ſont admis; car, il s'agit ici d'un homme transformé en bête, en arbre, en fleuve, en montagne, en pierre ou tout ce qu'il vous plaira. Cependant, cette regle reçoit plus d'une exception. Dans la Métamorphoſe de Pyrame & de Thisbé, le fruit d'un mûrier eſt changé de blanc en noir. Dans celle de Coronis & d'Apollon, un corbeau babillard éprouve le même changement.

Les Métamorphoſes ſont fréquentes dans la Mythologie; il y en a de deux ſortes, les unes apparentes, les autres réelles. La Métamorphoſe des Dieux, telle que celle de Jupiter en taureau, celle de Minerve en vieille, n'eſt qu'apparente, parce que ces Dieux ne conſervoient pas la nouvelle forme qu'ils prenoient; mais, les Métamorphoſes de Coronis en corneille, d'Arachné en araignée, de Lycaon en loup, étoient réelles; c'eſt-à-dire, que les perſonnes ainſi changées reſtoient dans la nouvelle forme de leur transformation; c'eſt ce que nous apprend Ovide, lui qui nous a donné le recueil le plus complet & le plus agréa-

(*a*) Hort. L. II. Satyr. 3. v. 338. & *ſeq.*

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 130. & *ſuiv.*

ble des Métamorphoſes Mythologiques.

Comme la Métamorphoſe eſt plus bornée que l'Apologue dans le choix de ſes perſonnages, elle l'eſt auſſi beaucoup plus dans ſon utilité ; mais, elle a pluſieurs agrémens qui lui ſont propres ; elle peut, quand elle veut, s'élever à la ſublimité de l'Épopée, & redeſcendre à la ſimplicité de l'Apologue. Les figures hardies, les deſcriptions brillantes, ne lui ſont point du tout étrangères ; elle finit même toujours eſſentiellement par un tableau fidele des circonſtances d'un changement de nature.

Pour donner à la Métamorphoſe une partie de l'utilité des fables, un de nos Modernes penſe qu'on pourroit mettre dans tous les changemens qu'on feindroit, un certain rapport d'équité, c'eſt-à-dire, que la transformation fût toujours ou la récompenſe de la vertu ou la punition du crime. Il croit que l'obſervation de cette regle n'altéreroit point les agrémens de la Métamorphoſe, & qu'elle lui procureroit l'avantage d'être une fiction inſtructive.

Les Métamorphoſes des Poëtes ont été imaginées pour différentes raiſons. La vie retirée, par exemple, que menerent en Illyrie Cadmus & Hermione, après avoir été chaſſés du Trône de Thebes, donna ſans doute lieu à les faire changer en ſerpens. La cruauté de Lycaon, qui immoloit des victimes humaines à Jupiter Lycéus, l'a fait métamorphoſer en loup. Ceyx & Alcyone ont été changés en Alcyons, pour nous donner une idée d'un amour parfait entre deux époux. Quand quelque Princeſſe mouroit de douleur de la perte de ſon mari ou de ſes enfans, le dénouement de l'élégie qui étoit compoſée à ce ſujet, étoit de la changer en fontaine ou en rocher. L'adreſſe & l'agilité de Périclymene, frere de Neſtor, qui fut tué par Hercule, ont fait dire que ce jeune Prince prenoit toute ſorte de figures, & qu'il ſe changea en aigle. On doit penſer de même de Prothée, de Thétis, & de Métra, fille d'Eréſichthon. Si quelqu'un ſe rendoit haïſſable, comme Aſcalaphe, on le changeoit en hibou. La ſtupidité de Midas, ou peut-être l'excellence de ſon ouie, lui ont fait donner des oreilles d'âne. On dit qu'Amphion bâtit les murailles de Thebes au ſon de ſa lyre, parce qu'il fut aſſez éloquent pour perſuader à un peuple barbare, de bâtir une ville pour y vivre en ſociété ; qu'Orphée charma les tigres & les lions, & rendit les arbres & les rochers ſenſibles à ſes accords, parce qu'il étoit ſi inſinuant & ſi perſuaſif, que rien ne pouvoit réſiſter à la force de ſon éloquence. Au lieu de dire que quelqu'un étoit guéri d'une maladie déſeſpérée, comme Hyppolite, on publioit qu'il étoit reſſuſcité ; & le Médecin qui en

avoit pris ſoin, étoit toujours Eſculape.

Quelquefois la reſſemblance des noms donnoit lieu à la Métamorphoſe; ainſi furent changés Picus en Pivert, Cygnus en cygne, Hiérax en épervier, Alopis en renard, les Cercopes en ſinges. Enfin, on trouve des fables, dont le fondement eſt le fruit de l'imagination des Poëtes; ainſi, pour nous apprendre que Céphale ſe levoit de grand matin pour aller à la chaſſe, on publia que l'Aurore qui en étoit amoureuſe, venoit l'enlever; qu'Hébé, Déeſſe de la jeuneſſe, avoit rajeuni Iolas, compagnon d'Hercule, parce qu'il vécut très-long-tems, & qu'il conſerva ſa vigueur juſqu'à une extrême vieilleſſe; que Cérès avoit aimé Jaſion, parce qu'il avoit perfectionné l'agriculture, dont cette Déeſſe avoit appris l'uſage à la Grece; que Diane venoit viſiter Endymion dans les montagnes de la Carie, parce que ce berger s'y appliquoit à conſidérer le cours de la lune; ainſi des autres.

On en trouve qui ne ſont que des deſcriptions Métaphoriques de quelques effets naturels; ainſi, les amours d'Apollon & de Daphné marquent la verdure perpétuelle du laurier, appellé Daphné par les Grecs. Enfin, on doit penſer que toutes les Métamorphoſes qu'on attribue à Jupiter & aux autres Dieux, n'étoient que des ſymboles qui nous marquoient les moyens, dont les Princes qui portoient ces noms, s'étoient ſervis pour ſéduire leurs maîtreſſes. Ainſi, l'or dont ſe ſervit Prœtus pour ſéduire Danaé, fit dire qu'il s'étoit changé en pluie d'or; ou bien, comme le remarque Euſtathe, ces prétendues Métamorphoſes n'étoient que des médailles d'or, ſur leſquelles on les voyoit gravées, & que les amans donnoient à leurs maîtreſſes; préſens plus propres par la rareté du métal & la fineſſe de la gravure, à rendre ſenſibles les femmes, que de véritables Métamorphoſes.

MÉTANIRE, *Metanira*, Μετανείρα, (*a*) femme, dont Démoſthene fait mention dans ſa harangue contre Néera.

MÉTANIRE, *Metanira*, Μετανείρα. *Voyez* Méganire.

MÉTAPHORE, *Metaphora*, Μεταφορὰ, de μετὰ, *trans*, & φέρω, *fero*, je porte. » C'eſt dit » M. du Marſais, une figure, » par laquelle on tranſporte, » pour ainſi dire, la ſignifica» tion propre d'un nom [j'ai» merois mieux dire d'un mot] » à une autre ſignification qui ne » lui convient qu'en vertu d'u» ne comparaiſon qui eſt dans » l'eſprit. Un mot, pris dans » un ſens Métaphorique, perd » ſa ſignification propre, & en » prend une nouvelle qui ne ſe » préſente à l'eſprit que par la » comparaiſon que l'on fait en» tre le ſens propre de ce mot,

(*a*) Demoſt. Orat. in Neær. p. 863.

» & ce qu'on lui compare. Par » exemple, quand on dit que » le menſonge ſe pare ſouvent » des couleurs de la vérité ; » dans cette phraſe, *couleurs* » n'a plus de ſignification pro- » pre & primitive, ce mot ne » marque plus cette lumiere » modifiée qui nous fait voir les » objets ou blancs, ou rouges, » ou jaunes, &c. Il ſignifie les » dehors, les apparences ; & » cela, par comparaiſon entre » le ſens propre de couleurs, & » les dehors que prend un hom- » me qui nous en impoſe ſous » le maſque de la ſincérité. Les » couleurs font connoître les » objets ſenſibles ; elles en » font voir les dehors & les ap- » parences ; un homme qui » ment, imite quelquefois ſi » bien la contenance & le diſ- » cours de celui qui ne ment » pas, que lui trouvant les mê- » mes dehors & pour ainſi dire » les mêmes couleurs, nous » croyons qu'il nous dit la vé- » rité ? Ainſi, comme nous ju- » geons qu'un objet qui nous pa- » roît blanc eſt blanc, de mê- » me nous ſommes ſouvent la » dupe d'une ſincérité apparen- » te ; & dans le tems qu'un » impoſteur ne fait que pren- » dre les dehors d'homme ſin- » cere, nous croyons qu'il nous » parle ſincérement.

» Quand on dit la lumière de » l'eſprit, ce mot *lumiere* eſt » pris Métaphoriquement ; car, » comme la lumière dans le ſens » propre nous fait voir les ob- » jets corporels, de même la » faculté de connoître & d'ap- » percevoir, éclaire l'eſprit & » le met en état de porter des » jugemens ſains.

» La Métaphore eſt donc » une eſpece de trope ; le mot, » dont on ſe ſert dans la Méta- » phore, eſt pris dans un autre » ſens que le ſens propre ; il » eſt, pour ainſi dire, dans » une demeure empruntée, dit » un Ancien, *Feſtus*, *verbo Me-* » *taphoram* ; ce qui eſt com- » mun & eſſentiel à tous les » tropes.

» De plus, il y a une ſorte » de comparaiſon ou quelque » rapport équivalent, entre le » mot auquel on donne un ſens » Métaphorique, & l'objet à » quoi on veut l'appliquer ; par » exemple, quand on dit d'un » homme en colere, *c'eſt un lion*, » *lion* eſt pris alors dans un ſens » Métaphorique ; on compare » l'homme en colere au lion, » & voilà ce qui diſtingue la » Métaphore des autres figu- » res. «

Le Pere Lami dit dans ſa Rhétorique, L. II. Ch. III. que tous les tropes ſont des Métaphores ; car, dit-il, ce mot qui eſt Grec, ſignifie tranſlation ; & il ajoute que c'eſt par antonomaſe qu'on le donne excluſivement au trope dont il s'agit ici. C'eſt que ſur la foi de tous les Rhéteurs, il tire le nom μεταφορὰ des racines μετὰ & φέρω, en traduiſant μετὰ par *trans*, en ſorte que le mot Grec μεταφορὰ eſt ſynonyme au mot Latin *tranſlatio*, comme Cicéron

lui-même & Quintilien l'ont traduit. Mais, cette prépoſition pouvoit auſſi bien ſe rendre par *cum*, & le mot qui en eſt compoſé par *collatio*, qui auroit fort bien exprimé le caractere propre du trope dont il eſt queſtion, puiſqu'il ſuppoſe toujours une comparaiſon mentale, & qu'il n'a de juſteſſe qu'autant que la ſimilitude paroît exacte. » Pour » rendre le diſcours plus coulant & plus élégant, dit M. » Warburthon, [Eſſai ſur les Hiéroglyphes, T. I. Part. I. § » 13.] la ſimilitude a produit » la Métaphore, qui n'eſt autre choſe qu'une ſimilitude en » petit. Car, les hommes, étant » auſſi habitués qu'ils le ſont » aux objets matériels, ont » toujours eu beſoin d'images » ſenſibles pour communiquer » leurs idées abſtraites. «

» La Métaphore, dit-il plus » loin, [Part. II. § 35.] eſt » due évidemment à la groſſiereté de la conception..... Les » premiers hommes étant ſimples, groſſiers & plongés dans » le ſens, ne pouvoient exprimer leurs conceptions imparfaites des idées abſtraites, » & les opérations réfléchies » de l'entendement qu'à l'aide » des images ſenſibles, qui, au » moyen de cette application, » devenoient Métaphores. Telle » eſt l'origine véritable de l'expreſſion figurée, & elle ne » vient point, comme on le » ſuppoſe ordinairement, du » feu d'une imagination poëtique. Le ſtyle des Barbares » de l'Amérique, quoiqu'ils » ſoient d'une complexion très-» froide & très-phlegmatique, » le démontre encore aujourd'hui. Voici ce qu'un ſçavant » Miſſionnaire dit des Iroquois, » qui habitent la partie ſeptentrionale du continent. *Les » Iroquois, comme les Lacédémoniens, veulent un diſcours vif » & concis. Leur ſtyle eſt cependant figuré & tout Métaphorique.* [Mœurs de Sauv. Amér. par le P. Lafiteau. T. I. » p. 480.] Leur phlegme a bien » pu rendre leur ſtyle concis, » mais il n'a pas pu en retrancher les figures..... Mais, » pourquoi aller chercher ſi » loin des exemples? Quiconque » voudra ſeulement faire attention à ce qui échappe généralement aux réflexions des » hommes, parce qu'il eſt trop » ordinaire, peut obſerver » que le peuple eſt preſque » toujours porté à parler en » figures. «

En effet, diſoit M. du Marſais, [Trop. Part. I. art. 1.] *je ſuis perſuadé qu'il ſe fait plus de figures un jour de marché à la halle, qu'il ne s'en fait en pluſieurs jours académiques.*

» Il eſt vrai, continue M. » Warburthon, que quand cette » diſpoſition rencontre une » imagination ardente, qui a » été cultivée par l'exercice » & la méditation, & qui ſe » plaît à peindre des images » vives & fortes, la Métaphore » eſt bientôt ornée de toutes » les fleurs de l'eſprit. Car,

» l'eſprit conſiſte à employer » des images énergiques & » Métaphoriques, en ſe ſervant » d'alluſions extraordinaires, » quoique juſtes.

» Il y a cette différence, » reprend M. du Marſais, entre la Métaphore & la comparaiſon, que dans la comparaiſon on ſe ſert de termes » qui font connoître que l'on » compare une choſe à une autre ; par exemple, ſi l'on » dit d'un homme en colere » qu'il eſt comme un lion, c'eſt » une comparaiſon; mais, quand » on dit ſimplement *c'eſt un lion*, » la comparaiſon n'eſt alors que » dans l'eſprit, & non dans » les termes, c'eſt une Métataphore. *Eòque diſtat, quòd illa* [la ſimilitude] *comparatur rei quam volumus exprimere ; hæc* [la Métaphore] *pro ipſa re dicitur.* Quint. Inſt. VIII. 6. de Tropis.

» *Meſurer*, dans le ſens propre, c'eſt juger d'une quantité » inconnue par une quantité » connue, ſoit par le ſecours » du compas, de la regle, ou » de quelque autre inſtrument, » qu'on appelle meſure. Ceux, » qui prennent bien toutes leurs » précautions pour arriver à » leurs fins, ſont comparés à » ceux qui meſurent quelque » quantité ; ainſi, on dit par » Métaphore qu'ils ont bien » pris leurs meſures. Par la » même raiſon, on dit que les » perſonnes d'une condition » médiocre ne doivent pas ſe » meſurer avec les Grands, » c'eſt-à-dire, vivre comme » les Grands, ſe comparer à » eux, comme on compare une » meſure avec ce qu'on veut » meſurer. *On doit meſurer ſa » dépenſe à ſon revenu* ; c'eſt-à-» dire, qu'il faut régler ſa dépenſe ſur ſon revenu ; la » quantité du revenu doit être » comme la meſure de la quantité de la dépenſe.

» Comme une clef ouvre la » porte d'un appartement, & » nous en donne l'entrée, de » même il y a des connoiſſances préliminaires qui ouvrent, pour ainſi dire, l'entrée aux ſciences plus profondes. Ces connoiſſances ou » principes ſont appellés clefs » par Métaphore. La Grammaire eſt la clef des ſciences ; la » logique eſt la clef de la philoſophie. On dit auſſi d'une » ville fortifiée qui eſt ſur une » frontière, qu'elle eſt la clef » du royaume ; c'eſt-à-dire, que » l'ennemi qui ſe rendroit maître de cette ville, ſeroit à » portée d'entrer enſuite avec » moins de peine dans le royaume dont on parle. Par la même raiſon, l'on donne le nom » de clef, en termes de muſique, à certaines marques ou » caracteres que l'on met au » commencement des lignes de » muſique ; ces marques ſont » connoître le nom que l'on doit » donner aux notes; elles donnent pour ainſi dire l'entrée » du chant.

» Quand les Métaphores ſont » régulières, il n'eſt pas diffi-

» cile de trouver le rapport de » comparaiſon. La Métaphore » eſt donc auſſi étendue que la » comparaiſon ; & lorſque la » comparaiſon ne ſeroit pas » juſte ou ſeroit trop recher- » chée, la Métaphore ne ſeroit » pas réguliere.

» Nous avons déjà remarqué » que les langues n'ont pas au- » tant de mots que nous avons » d'idées; cette diſette de mots » donné lieu à pluſieurs Méta- » phores ; par exemple, *le* » *cœur tendre*, *le cœur dur*, *un* » *rayon de miel*, *les rayons d'u-* » *ne roue*, &c. L'imagination » vient, pour ainſi dire, au » ſecours de cette diſette ; elle » ſupplée par les images & les » idées acceſſoires aux mots » que la langue peut lui fournir; » & il arrive même, comme » nous l'avons déjà dit, que ces » images & ces idées acceſſoi- » res occupent l'eſprit plus » agréablement que ſi l'on ſe » ſervoit de mots propres, & » qu'elles rendent le diſcours » plus énergique. Par exemple, » quand on dit d'un homme en- » dormi, qu'il eſt enſeveli dans » le ſommeil, cette Métaphore » dit plus que ſi l'on diſoit ſim- » plement qu'il dort. Les Grecs » ſurprirent Troie enſevelie » dans le vin & le ſommeil, » *invadunt urbem ſomno vino-* » *que ſepultam.* Æneid. II. 265. » Remarquez 1°. que dans cet » exemple *ſepultam* a un ſens » tout nouveau & différent du » ſens propre. 2°. *Sepultam* n'a » ce nouveau ſens que parce » qu'il eſt joint à *ſomno vino-* » *que*, avec leſquels il ne ſçau- » roit être uni dans le ſens pro- » pre; car, ce n'eſt que par une » nouvelle union des termes » que les mots ſe donnent le ſens » Métaphorique. Lumiere n'eſt » uni dans le ſens propre qu'a- » vec le feu, le ſoleil & les » autres objets lumineux ; celui » qui le premier a uni lumiere » à eſprit, a donné à la lumiere » un ſens Métaphorique, & en » a fait un mot nouveau par ce » nouveau ſens. Je voudrois que » l'on pût donner cette inter- » prétation à ces paroles d'Ho- » race. Art. poët. 47.

» *Dixeris egregiè, notum ſi cal-* » *lida verbum*
» *Reddiderit junctura novum.*

» La Métaphore eſt très- » ordinaire ; en voici encore » quelques exemples. On dit » dans le ſens propre, *s'enivrer* » *de quelque liqueur* ; & l'on » dit par Métaphore *s'enivrer* » *de plaiſirs. La bonne fortune* » *enivre les ſots* ; c'eſt-à- » dire, qu'elle leur fait perdre » la raiſon, & leur fait oublier » leur premier état.

» *Ne vous enivrez point des éloges* » *flatteurs.*

» *Que vous donne un amas de* » *vains admirateurs.* Boel. » Art. poët. c. IV.

» *Le peuple qui jamais n'a connu* » *la prudence*,
» *S'enivroit follement de ſa vaine* » *eſpérance.* Henriade. c. VII.

» *Donner un frein à ſes paſ-*

» *ſions*, c'eſt-à-dire, n'en pas » ſuivre tous les mouvemens, » les modérer, les retenir comme on retient un cheval avec » le frein, qui eſt un morceau » de fer qu'on met dans la bouche d'un cheval.

» Mézerai, parlant de l'héréſie, dit qu'il étoit néceſſaire d'arracher cette zizanie, » [Abrégé de l'Hiſtoire de France. François II.] c'eſt-à-dire, cette ſemence de » diviſion; zizanie eſt là dans » un ſens Métaphorique, c'eſt » un mot Grec, ζιζάνιον, *lolium*, » qui veut dire ivraie, mauvaiſe herbe qui croît parmi les » bleds, & qui leur eſt nuiſible. » Zizanie n'eſt point en uſage » au propre, mais il ſe dit par » Métaphore pour diſcorde, » méſintelligence, diviſion, ſemer la zizanie dans une famille.

» *Materia*, matiere, ſe dit » dans le ſens propre de la ſubſtance étendue, conſidérée » comme principe de tous les » corps; enſuite on a appellé » matiere par imitation & par » Métaphore ce qui eſt le ſujet, l'argument, le thême » d'un diſcours, d'un poëme, ou » de quelque autre ouvrage » d'eſprit. Le prologue du I. » Liv. de Phedre commence » ainſi:

» *Æſopus autor, quam materiam* » *repperit*,
» *Hanc ego polivi verſibus ſena-* » *riis.*

» *J'ai poli la matiere*, c'eſt-à-» dire, j'ai donné l'agrément de » la poëſie aux fables qu'Eſope » a inventées avant moi.

» *Cette maiſon eſt bien riante*; » c'eſt-à-dire, elle inſpire la » gaieté comme les perſonnes » qui rient. *La fleur de la jeu-* » *neſſe*, *le feu de l'amour*, *l'a-* » *veuglement de l'eſprit*, *le fil* » *d'un diſcours*, *le fil des affai-* » *res.*

» C'eſt par Métaphore que » les différentes claſſes ou conſidérations, auxquelles ſe réduit tout ce qu'on peut dire » d'un ſujet, ſont appellées » lieux communs en rhétorique & en logique, *loci com-* » *munes.* Le genre, l'eſpece, » la cauſe, les effets, &c. ſont » des lieux communs; c'eſt-à-» dire, que ce ſont comme autant de cellules où tout le » monde peut aller prendre, » pour ainſi dire, la matiere » d'un diſcours & des argumens ſur toutes ſortes de ſujets. L'attention que l'on fait » ſur ces différentes claſſes, » réveille des penſées que l'on » n'auroit peut-être pas ſans ce » ſecours. Quoique ces lieux » communs ne ſoient pas d'un » grand uſage dans la pratique, » il n'eſt pourtant pas inutile » de les connoître; on en peut » faire uſage pour réduire un » diſcours à certains chefs; » mais, ce qu'on peut dire » pour & contre ſur ce point, » n'eſt pas de mon ſujet. On appelle auſſi en théologie par » Métaphore, *loci theologici*, » les différentes ſources où les

» Théologiens

» Théologiens puiſent leurs ar-
» gumens. Telles ſont l'Écritu-
» re Sainte, la tradition conte-
» nue dans les écrits des Saints
» Peres, des Conciles, &c.

» En termes de chymie, *regne*
» ſe dit par Métaphore, de
» chacune des trois claſſes ſous
» leſquelles les chymiſtes ran-
» gent les êtres naturels. 1°.
» Sous le regne animal, ils
» comprennent les animaux.
» 2°. Sous le regne végétal,
» les végétaux, c'eſt-à-dire,
» ce qui croît, ce qui produit,
» comme les arbres & les plan-
» tes. 3°. Sous le regne miné-
» ral, ils comprennent les mi-
» néraux & tout ce qui vient
» dans les mines.

» On dit auſſi par Métapho-
» re, que la géographie & la
» chronologie ſont les deux
» yeux de l'hiſtoire. On per-
» ſonnifie l'hiſtoire, & on dit
» que la géographie & la chro-
» nologie ſont à l'égard de
» l'hiſtoire, ce que les yeux
» ſont à l'égard d'une perſonne
» vivante; par l'une elle voit,
» pour ainſi dire, les lieux, &
» par l'autre les tems; c'eſt-à-
» dire, qu'un Hiſtorien doit
» s'appliquer à faire connoître
» les lieux & les tems dans leſ-
» quels ſe ſont paſſés les faits
» dont il décrit l'hiſtoire.

» Les mots primitifs d'où les
» autres ſont dérivés, ou dont
» ils ſont compoſés, ſont ap-
» pellés racines par Métapho-
» re. Il y a des Dictionnaires
» où les mots ſont rangés par
» racines. On dit auſſi par Mé-
» taphore, parlant des vices
» ou des vertus, *jetter de pro-*
» *fondes racines*, pour dire s'af-
» fermir.

» *Calus*, dureté, durillon;
» en Latin *callum*, ſe prend
» ſouvent dans un ſens Méta-
» phorique. *Labor quaſi callum*
» *quoddam obduxit dolori*, dit
» Cicéron, Tuſc. II. n. 15. ſect.
» 36; le travail fait comme une
» eſpece de calus à la douleur;
» c'eſt-à-dire, que le travail
» nous rend moins ſenſibles à
» la douleur; & au troiſième
» livre n. 22. ſect. 53. il s'ex-
» prime de cette ſorte: *Magis me*
» *moverant Corinthi ſubitò adſpec-*
» *tæ parietinæ, quàm ipſos Corin-*
» *thios, quorum animis diuturna*
» *cogitatio callum vetuſtatis obdu-*
» *xerat*; je fus plus touché de voir
» tout d'un coup les murailles
» ruinées de Corinthe, que ne l'é-
» toient les Corinthiens mêmes,
» auxquels l'habitude de voir
» tous les jours depuis long-
» tems leurs murailles abattues,
» avoit apporté le calus de
» l'ancienneté; c'eſt-à-dire,
» que les Corinthiens, accou-
» tumés à voir leurs murailles
» ruinées, n'étoient plus tou-
» chés de ce malheur. C'eſt
» ainſi que *callere*, qui dans le
» ſens propre veut dire avoir
» des durillons, être endurci,
» ſignifie enſuite par extenſion
» & par Métaphore, ſçavoir
» bien, connoître parfaitement,
» enſorte qu'il ſe ſoit fait com-
» me un calus dans l'eſprit par
» rapport à quelque connoiſ-
» ſance. *Quo pacto id fieri ſoleat*

» *calleo*, Ter. Heaut. act. 3. » ſc. II. v. 37. La maniere dont » cela ſe fait, a fait un calus » dans mon eſprit; c'eſt-à-dire, » j'ai médité ſur cela, je ſçais » à merveille comment cela ſe » fait, je ſuis maître paſſé, dit » Madame Dacier. *Illius ſenſum* » *calleo*, id. Adelph. act. 4. ſc. » I. v. 17. J'ai étudié ſon hu- » meur, je ſuis accoutumé à ſes » manières, je ſçais le prendre » comme il faut.

» *Vue* ſe dit au propre de » la faculté de voir, & par » extenſion de la maniere de » regarder les objets; enſuite » on donne par Métaphore le » nom de vue aux penſées, » aux projets, aux deſſeins; » *avoir de grandes vues*, *perdre* » *de vue une entrepriſe*, n'y plus » penſer.

» *Goût* ſe dit au propre du » ſens par lequel nous recevons » les impreſſions des ſaveurs. » La langue eſt l'organe du » goût. *Avoir le goût dépravé*, » c'eſt-à-dire, trouver bon ce » que communément les autres » trouvent mauvais, & trouver » mauvais ce que les autres » trouvent bon. Enſuite, on ſe » ſert du terme de goût par » Métaphore, pour marquer » le ſentiment intérieur dont » l'eſprit eſt affecté à l'occa- » ſion de quelque ouvrage de » la nature ou de l'art. L'ou- » vrage plaît ou déplaît, on » l'approuve ou on le dé- » ſapprouve, c'eſt le cerveau » qui eſt l'organe de ce goût-là. » *Le goût de Paris s'eſt trouvé* » *conforme au goût d'Athènes*; » dit Racine dans ſa préface » d'Iphigénie; c'eſt-à-dire, » comme il le dit lui-même, » que les ſpectateurs ont été » émus à Paris des mêmes cho- » ſes qui ont mis autrefois en » larmes le plus ſçavant peu- » ple de la Grece. Il en eſt du » goût pris dans le ſens figuré, » comme du goût dans le ſens » propre.

» Les viandes plaiſent ou dé- » plaiſent au goût ſans qu'on » ſoit obligé de dire pourquoi; » un ouvrage d'eſprit, une » penſée, une expreſſion plaît » ou déplaît ſans que nous » ſoyons obligés de pénétrer la » raiſon du ſentiment dont nous » ſommes affectés.

» Pour ſe bien connoître en » mets, & avoir un goût ſûr, » il faut deux choſes, 1°. l'or- » gane délicat; 2°. de l'expé- » rience, s'être trouvé ſouvent » dans les bonnes tables, &c. » On eſt alors plus en état de » dire pourquoi un mets eſt » bon ou mauvais. Pour être » connoiſſeur en ouvrages d'eſ- » prit, il faut un bon jugement, » c'eſt un préſent de la nature; » cela dépend de la diſpoſition » des organes; il faut en- » core avoir fait des obſerva- » tions ſur ce qui plaît ou ſur » ce qui déplaît; il faut avoir » ſçu allier l'étude & la médi- » tation avec le commerce des » perſonnes éclairées, alors » on eſt en état de rendre rai- » ſon des regles & du goût.

» Les viandes & les aſſaiſon-

» nemens qui plaisent aux uns, » déplaisent aux autres ; c'est » un effet de la différente constitution des organes du » goût. Il y a cependant sur ce » point un goût général, auquel » il faut avoir égard ; c'est-à-» dire, qu'il y a des viandes » & des mets qui sont plus généralement au goût des personnes délicates. Il en est de » même des ouvrages d'esprit. » Un Auteur ne doit pas se » flatter d'attirer à lui tous les » suffrages, mais il doit se conformer au goût général des » personnes éclairées qui sont » au fait.

» Le goût, par rapport aux » viandes, dépend beaucoup » de l'habitude & de l'éducation ; il en est de même du » goût de l'esprit. Les idées » exemplaires que nous avons » reçues dans notre jeunesse, » nous servent de regle dans un » âge plus avancé ; telle est la » force de l'éducation, de l'habitude & du préjugé. Les » organes, accoutumés à une » telle impression, en sont flattés de telle sorte, qu'une » impression indifférente ou » contraire les afflige ; ainsi, » malgré l'examen & les discussions, nous continuons » souvent à admirer ce qu'on » nous a fait admirer dans les » premières années de notre » vie ; & delà peut-être les » deux partis, l'un des Anciens, & l'autre des modernes. «

On a quelquefois reproché à M. du Marsais d'être un peu prolixe ; & il faut avouer qu'il étoit possible, par exemple, de donner moins d'exemples de la Métaphore, & de les développer avec moins d'étendue ; mais, qui est-ce qui ne porte point envie à une si heureuse prolixité ? L'Auteur d'un Dictionnaire de langues ne peut pas lire cet article de la Métaphore sans être frappé de l'exactitude étonnante de notre Grammairien, à distinguer le sens propre du sens figuré, & à assigner dans l'un le fondement de l'autre. S'il le prend pour modele, croit-on que le Dictionnaire qui sortira de ses mains, ne vaudra pas bien la foule de ceux dont on accable nos jeunes étudians sans les éclairer ? D'autre part, l'excellente digression que nous venons de voir sur le goût, n'est-elle pas une preuve des précautions qu'il faut prendre de bonne heure, pour former celui de la jeunesse ? N'indique-t-elle pas même ces précautions ? Et un instituteur, un pere de famille, qui met beaucoup au-dessus du goût littéraire des choses qui lui sont en effet préférables, l'honneur, la probité, la religion, verra-t-il froidement les attentions qu'exige la culture de l'esprit, sans conclure que la formation du cœur en exige encore de plus grandes, de plus suivies, de plus scrupuleuses ? Revenons à ce que notre philosophe a

encore à nous dire ſur la Métaphore.

Remarques ſur le mauvais uſage des Métaphores.

» Les Métaphores ſont défectueuſes, 1°. quand elles » ſont tirées des ſujets bas. Le » P. de Colonia reproche à » Tertullien d'avoir dit que le » Déluge univerſel fut la leſſive de la nature. *Ignobilitatis vitio laborare videtur celebris illa Tertulliani Metaphora, qua diluvium appellat naturæ generale lixivium.* De Arte Rhet.

» 2°. Quand elles ſont forcées, priſes de loin, & que » le rapport n'eſt point aſſez » naturel, ni la comparaiſon » aſſez ſenſible; comme quand » Théophile a dit: *Je baignerai » mes mains dans les ondes de » tes cheveux*; & dans un autre endroit, il dit que *la » charrue écorche la plaine.* Théophile, dit M. de la Bruyere, » caract. ch. 1. des ouvrages » de l'eſprit, la charge de ſes » deſcriptions, s'appeſantit ſur » les détails; il exagere, il » paſſe le vrai dans la nature, » il en fait le Roman. On peut » rapporter à la même eſpece » les Métaphores qui ſont tirées » de ſujets peu connus.

» 3°. Il faut auſſi avoir égard » aux convenances des différens ſtyles. Il y a des Métaphores qui conviennent au » ſtyle poëtique, qui ſeroient » déplacées dans le ſtyle oratoire. Boileau a dit, Ode ſur » la priſe de Namur:

» *Accourez, troupe ſçavante;*
» *Des ſons que ma lyre enfante*
» *Ces arbres ſont réjouis.*

» On ne diroit pas en proſe » qu'une lyre enfante des ſons. » Cette obſervation a lieu auſſi » à l'égard des autres tropes; » par exemple, *lumen* dans le » ſens propre, ſignifie lumiere. » Les Poëtes Latins ont donné » ce nom à l'œil par Métonymie. Les yeux ſont l'organe de la lumiere, & ſont pour » ainſi dire, le flambeau de notre corps. *Lucerna corporis tui » eſt oculus tuus.* Luc XI. 34. » Un jeune garçon fort aimable étoit borgne; il avoit » une ſœur fort belle qui avoit » le même défaut. On leur appliqua ce diſtique, qui fut » fait à une autre occaſion ſous » le regne de Philippe II. roi » d'Eſpagne.

» *Parve puer, lumen quod habes » concede ſorori;*
» *Sic tu cæcus Amor, ſic erit » illa Venus.*

» Où vous voyez que *lumen* » ſignifie l'œil. Il n'y a rien de » ſi ordinaire dans les Poëtes » Latins, que de trouver *lumina* » pour les yeux; mais, ce mot » ne ſe prend point en ce ſens » dans la proſe.

» 4°. On peut quelquefois » adoucir une Métaphore en la » changeant en comparaiſon, » ou bien en ajoutant quelque

» correctif; par exemple, en » diſant *pour ainſi dire, ſi l'on » peut parler ainſi*, &c. *l'art doit » être, pour ainſi dire, enté ſur la » nature*, c'eſt-à-dire, la nature » ſoutient l'art & lui ſert de » baſe, & l'art embellit & per- » fectionne la nature.

» 5°. Lorſqu'il y a pluſieurs » Métaphores de ſuite, il n'eſt » pas toujours néceſſaire qu'el- » les ſoient tirées exactement » du même ſujet, comme on » vient de le voir dans l'exem- » ple précédent. *Enté* eſt pris » de la culture des arbres; » *ſoutien*, *baſe*, ſont pris de » l'architecture. Mais, il ne » faut pas qu'on les prenne de » ſujets oppoſés, ni que les » termes Métaphoriques, dont » l'un eſt dit de l'autre, exci- » tent des idées qui ne puiſſent » point être liées, comme ſi l'on » diſoit d'un Orateur, *c'eſt un » torrent qui s'allume*, au lieu de » dire, *c'eſt un torrent qui entraî- » ne*. On a reproché à Malherbe » d'avoir dit, liv. II. *Voyez* les » obſerv. de Ménage ſur les » poëſies de Malherbe.

» *Prends ta foudre, Louis, & va*
» *comme un lion.*

» Il falloit plutôt dire comme » Jupiter.

» Dans les premieres éditions » du Cid, Climene diſoit, act. » III. ſc. 4.

» *Malgré des feux ſi beaux qui*
» *rompent ma colere.*

» *Feux* & *rompent* ne vont » point enſemble, c'eſt une » obſervation de l'Académie » ſur le vers du Cid. Dans les » éditions ſuivantes, on a mis » *troublent* au lieu de *rompent*. Je » ne ſçais ſi cette correction ré- » pare la premiere faute.

» *Ecorce*, dans le ſens propre, » eſt la partie extérieure des » arbres & des fruits, c'eſt leur » couverture. Ce mot ſe dit fort » bien dans un ſens métaphori- » que pour marquer les dehors, » l'apparence des choſes. Ainſi, » on dit que les ignorans s'ar- » rêtent à l'écorce, qu'ils s'atta- » chent, qu'ils s'amuſent à l'écor- » ce. Remarquez que tous ces » verbes, *s'arrêtent*, *s'attachent*, » *s'amuſent*, conviennent fort » bien avec l'écorce priſe au pro- » pre; mais, vous ne diriez pas au » propre *fondre l'écorce*; *fondre* » ſe dit de la glace ou du métal. » Vous ne devez donc pas dire » au figuré *fondre l'écorce*. Il faut » avouer que cette expreſſion » paroît trop hardie dans une » Ode de Rouſſeau, l. III. Ode » 6. pour dire que l'hiver eſt » paſſé, & que les glaces ſont » fondues, il s'exprime de cette » ſorte:

» *L'hiver qui ſi long-tems a fait*
» *blanchir nos plaines*,

» *N'enchaîne plus le cours des pai-*
» *ſibles ruiſſeaux*;

» *Et les jeunes Zéphirs, de leurs*
» *chaudes haleines*,

» *Ont fondu l'écorce des eaux.*

» 6°. Chaque langue a des » métaphores particulieres, qui » ne ſont point en uſage dans

» les autres langues; par exem-
» ple, les Latins disoient d'une
» armée, *dextrum & sinistrum*
» *cornu*; & nous disons, *l'aile*
» *droite & l'aile gauche.*

» Il est si vrai que chaque
» langue a ses métaphores pro-
» pres & consacrées par l'usa-
» ge, que si vous en changez
» les termes par les équivalens
» même qui en approchent le
» plus, vous vous rendez ri-
» dicule. Un étranger qui, de-
» puis devenu un de nos ci-
» toyens, s'est rendu célebre
» par ses ouvrages, écrivant
» dans les premiers tems de son
» arrivée en France à son pro-
» tecteur, lui disoit: *Monsei-*
» *gneur, vous avez pour moi des*
» *boyaux de pere*, il vouloit dire
» *des entrailles.*

» On dit, *mettre la lumiere*
» *sous le boisseau*, pour dire ca-
» cher ses talens, les rendre
» inutiles. L'auteur du poëme
» sur la Madeleine, liv. VII.
» p. 117. ne devoit donc pas
» dire, *mettre le flambeau sous*
» *le nid.* »

Qu'il nous soit permis d'ajouter (*a*) à ces six remarques un septieme principe que nous trouvons dans Quintilien; (*b*) c'est que l'on donne à un mot un sens métaphorique, ou par nécessité, quand on manque de termes propres, ou par une raison de préférence, pour présenter une idée avec plus d'énergie ou avec plus de décence. Toute métaphore qui n'est pas fondée sur l'une de ces considérations, est déplacée. *Id facimus, aut quia necesse est, aut quia significantiùs, aut quia decentiùs. Ubi nihil horum præstabit, quod transferetur, improprium erit.*

Mais, la métaphore assujettie aux loix que la raison & l'usage de chaque langue lui prescrivent, est non-seulement le plus beau & le plus usité des tropes, mais c'en est le plus utile; il rend le discours plus abondant par la facilité des changemens & des emprunts, & il prévient la plus grande des difficultés, en désignant chaque chose par une dénomination caractéristique. (*c*) *Copiam quoque sermonis auget permutando, aut mutuando quod non habet; quodque difficillimum est, præstat ne ulli rei nomen deesse videatur.* Ajoutez à cela que le propre des métaphores, pour employer les termes de la traduction de M. l'abbé Colin, » est d'agiter
» l'esprit, de le transporter tout
» d'un coup d'un objet à un
» autre; de le presser, de com-
» parer soudainement les deux
» idées qu'elles présentent, &
» de lui causer par de vives &
» promptes émotions un plai-
» sir inexprimable. » *Ea propter similitudinem transferunt animos & referunt, ac movent huc & illuc; qui motus cogitationis, celeritèr agitatus, per se ipse delec-*

(*a*) Quintilian. L. VIII. c. 6.
(*b*) Quintilian. L. VIII. c. 6.
(*c*) Quintilian. L. VIII. c. 6.

tat. Cicer oration. 39. Sect. 134. Et dans la traduction de M. l'abbé Colin, ch. IX. » La Méta» phore, dit de P. Bouhours, » man. de bien penſer, dialo» gue 2. eſt de ſa nature une » ſource d'agrémens ; & rien » ne flatte peut-être plus l'eſ» prit que la repréſentation » d'un objet ſous une image » étrangere. Nous aimons, ſui» vant la remarque d'Ariſtote, à » voir une choſe dans un autre, » & ce qui ne frappe pas de » ſoi-même, ſurprend dans un » habile étranger & ſous un » maſque. » C'eſt la note du traducteur ſur le texte que l'on vient de voir.

MÉTAPHYSICIEN, *Metaphyſicus*, celui qui s'attache à la Métaphyſique, qui ſçait la Métaphyſique. Le Métaphyſicien conſidere les premiers principes des connoiſſances, les idées univerſelles, &c.

MÉTAPHYSIQUE, *Metaphyſica*, ſcience qui conſidere les eſprits & les êtres immatériels. C'eſt la derniere partie de la Philoſophie, dans laquelle l'eſprit s'éleve au-deſſus des êtres créés & corporels, s'attache à la contemplation de Dieu, des Anges, & des choſes ſpirituelles, & juge des principes des ſciences par abſtraction & en les détachant des choſes matérielles. Ariſtote a écrit pluſieurs livres de Métaphyſique.

Si le P. Mallebranche & M. Locke ont laiſſé encore bien des ténebres dans une matiere auſſi abſtraite que la Métaphyſique, ils l'ont du moins traitée autrement que les Anciens, & en ont parlé avec plus de clarté & avec plus d'intelligence.

On l'appelle auſſi Théologie naturelle ou ſcience générale ; & c'eſt comme le tronc & la racine de toutes les ſciences. Son objet eſt l'Être en général, entant qu'il eſt ſéparé de toute matiere, ſoit réellement, ſoit par la penſée.

M. Duhamel prétend que ce nom a été formé par les ſectateurs d'Ariſtote, & qu'il lui a été tout à fait inconnu.

Ce mot vient de μετὰ τὰ φυσικὰ, c'eſt-à-dire, ce qui eſt après les livres de Phyſique. Il y en a qui expliquent la prépoſition μετὰ dans un autre ſens, & qui diſent qu'elle ſignifie dans ce mot, *au-delà, au-deſſus*, parce que les matieres que traite la Métaphyſique, ſont au-deſſus de celles que traite la Phyſique.

MÉTAPONTE, *Metapontum* ou *Metapontium*, Μεταπόντιον, (*a*) ville d'Italie dans la grande Grece, étoit ſituée au fond du golfe de Lucanie, aujourd'hui le golfe de Tarente, entre le fleuve Bradanus & le

(*a*) Strab. pag. 254, 255, 264, 265. Tit. Liv. L. I. c. 18. L. VIII. c. 24. L. XXII. c. 61. L. XXV. c. 11, 15. L. XXVII. c. 1, 16. Juſt. L. XII. c. 2. L. XX. c. 2. Plin. Tom. I. pag. 165, 706. Ptolem. L. III. c. 1. Pomp. Mel. pag. 129. Diod. Sicul. pag. 787. Thucyd. p. 512. Cicer. de Finib. Bon. & Mal. L. V. c. 4. Plut. Tom. I. p. 185.

fleuve Caſuentum, à cent quatre-vingt-dix ſtades d'Héraclée.

On dit que cette ville fut bâtie par les Pyliens & par Neſtor leur chef, au retour de la guerre de Troie. On ajoute qu'ils cultiverent la terre avec tant de ſuccès, qu'ils ſe trouverent en état de conſacrer dans le temple de Delphes une ſtatue d'or en l'honneur de l'Été. Ils y avoient auſſi conſacré un Jupiter tourné vers le Soleil levant, qui avoit une couronne de lys ſur la tête, & tenoit une aigle d'une main & une foudre de l'autre. Ce dernier ouvrage étoit de la façon d'Ariſtonoüs de l'iſle d'Egine.

Quelques-uns prétendent que Ménalippe fut conduite à Métaponte avec ſon fils Bœotus. Antiochus, cité par Strabon, croit que cette ville ſe nommoit autrefois Métabe; qu'elle prit enſuite le nom de Métaponte, & que Ménalippe ne ſe retira pas à Métabe, mais à Dium. Selon Ephore, Métaponte fut fondée par Daulius, tyran de cette Criſſa qui étoit près de Delphes. Il y a encore une autre tradition ſur l'origine de cette ville. On dit que Leucippus, étant arrivé dans le païs à la tête d'une colonie, demanda aux Tarentins ce lieu pour un jour & une nuit, & qu'il ne voulut pas enſuite le leur rendre. Quand ils le lui redemandoient pendant le jour, il diſoit qu'ils le lui avoient auſſi accordé pour la nuit ſuivante; & la nuit, il répondoit que c'étoit pour le jour ſuivant.

L'an 303 avant Jeſus Chriſt, les Lucaniens à la vue d'une armée nombreuſe que commandoit le Spartiate Cléonyme, ayant jugé à propos de ſe réconcilier avec les Tarentins, ceux de Métaponte furent les ſeuls qui s'y oppoſerent; là-deſſus Cléonyme conſeilla aux Lucaniens de ſe jetter ſur leurs terres, où ayant rencontré les Métapontins eux-mêmes en corps d'armée, il leur parut redoutable. En effet, étant entré à quelque tems de-là dans leur ville comme ami, il trouva moyen de tirer d'eux plus de ſix cens talens d'argent, & de ſe faire donner pour ôtages deux cens jeunes filles, qu'il deſtinoit ſous ce titre ou ſous ce prétexte à ſes plaiſirs. Car, ayant renoncé juſqu'à l'habit de Lacédémone, il ſe plongeoit dans la débauche, & ſe faiſoit des Eſclaves de ceux qui ſe fioient à ſa parole; ainſi, avec toutes les troupes dont il étoit accompagné, il n'exécuta rien qui fût digne de la réputation de ſa patrie.

Les Métapontins furent du nombre des peuples qui abandonnerent le parti des Romains après la bataille de Cannes. Un jour qu'Annibal étoit chez eux, il envoya deux députés à Q. Fabius Verrucoſus, qui étoit à Tarente avec des lettres ſuppoſées des premiers de la ville, qui promettoient à ce Général de lui livrer Métaponte, avec la garniſon Carthaginoiſe;

à condition qu'on leur pardonneroit leur révolte. Q. Fabius Verrucoſus crut bonnement que les propoſitions qu'on lui faiſoit étoient ſinceres. C'eſt pourquoi, il marqua aux députés le jour qu'il devoit s'approcher de Métaponte, & les renvoya avec des lettres pour les premiers de cette ville, qui furent portées ſur le champ à Annibal. Celui-ci, ravi de voir que ſa fraude avoit ſi bien réuſſi, & que Q. Fabius Verrucoſus avoit donné dans le panneau, plaça une embuſcade près de Métaponte. Mais, Q. Fabius Verrucoſus ayant conſulté les Auſpices, avant que de ſortir de Tarente, les trouva contraires deux fois de ſuite. Pour s'éclaircir davantage de ce qu'il avoit à eſpérer, il immola une victime; & l'Aruſpice, après en avoir conſidéré les entrailles, pour découvrir la volonté des Dieux, l'avertit de ſe tenir ſur ſes gardes; que les ennemis travailloient à le ſurprendre, & à le faire tomber dans leurs pieges. Il ſe tint donc en repos. Les Métapontins, qui ne le virent point arriver au jour marqué, renvoyerent vers lui les mêmes députés, pour le preſſer de venir. Mais, il les fit arrêter; & la crainte de la queſtion, dont il les menaça, leur fit tout avouer.

Cette ville fut la demeure de Pythagore, qui s'y retira de Crotone, & y finit ſes jours. Juſtin dit que les habitans faiſoient voir dans le temple de Minerve les inſtrumens de fer, dont Épéus s'étoit ſervi pour faire le cheval de Troie. Hipparque l'aſtronome y dreſſa ſes tables.

Métaponte eut beaucoup à ſouffrir de la part des Samnites; on aſſure même qu'ils en vinrent juſqu'à la détruire. Comme ce lieu étoit devenu déſert, on y appella une colonie des Achéens, dans la crainte que les Tarentins qui en étoient voiſins, ne s'en emparaſſent.

Du tems de Pauſanias, cette ville étoit ruinée, & il n'en reſtoit alors, ſelon, ce qu'il rapporte, que le théâtre & le mur d'enceinte. On prétend cependant qu'elle ſubſiſte encore. Quelques Géographes veulent que ce ſoit Féliciori, dans la Calabre ultérieure; d'autres croyent que c'eſt Trebigazze. Il y en a enfin qui penſent que cette ville s'appelle à préſent Torre di Mare.

MÉTAPONTINS, *Metapontini*, les habitans de Métaponte. *Voyez* Métaponte.

MÉTAPONTINUS AGER, (*a*) le territoire de Métaponte, ſelon Tite-Live. *Voyez* Métaponte.

MÉTAURUM, *Metaurum*, ville d'Italie. *Voyez* Métaurus.

MÉTAURUS, *Metaurus*, Μίταυρος, (*b*) fleuve d'Italie dans l'Ombrie. Il avoit, ſuivant

(*a*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 20.
(*b*) Strab. p. 227. Pomp. Mel. p. 127. Plin. T. I. p. 171. Tit. Liv. L. XXVII. c. 47. & ſeq.

les cartes de M. d'Anville, ſa ſource dans les montagnes, & alloit ſe rendre dans la mer Adriatique entre Ancone & Ariminum. Il eſt fait mention de ce fleuve dans Strabon, dans Pomponius Méla, dans Pline, & dans Tite-Live. Il eſt devenu célebre par la défaite cruelle que les Carthaginois y eſſuyerent, l'an 207 avant Jeſus-Chriſt, & où ils perdirent Aſdrubal leur Général, & frere d'Annibal.

C'eſt aujourd'hui le Métaro ou Métro dans le duché d'Urbain.

MÉTAURUS, *Metaurus*, Μέταυρος, (*a*) autre fleuve d'Italie, dans le païs des Bruttiens, entre le pont d'Hercule & la ville de Tauroëntum, ſelon Pline. Il avoit ſon embouchure dans la mer Tyrrhene, vis-à-vis les iſles Éoliennes, qui en étoient éloignées de près de vingt-cinq mille pas. Ce fleuve ſe nomme aujourd'hui Marro, ſelon le P. Hardouin.

MÉTAURUS, *Metaurus*, Μέταυρος. (*b*) port d'Italie, au païs des Bruttiens, ſitué à l'embouchure du fleuve du même nom. C'eſt Strabon qui en parle. Mais, il y a apparence qu'il eſt queſtion de la même ville que Pomponius Méla nomme Métaurum. Quelques-uns croyent que ce lieu étoit où eſt à préſent Droſi.

MÉTELLA [CÉCILIA], *Cæcilia Metella*, Καικιλία Μετελλα, (*c*) ſœur de Q. Cécilius Métellus, ſurnommé le Numidique, fut femme de L. Lucullus, & mere du célebre Lucullus, qui vainquit Mithridate. Si l'on en croit Plutarque, elle eut une très-mauvaiſe réputation, comme n'ayant pas vécu avec beaucoup de ſageſſe & de retenue.

MÉTELLA [CÉCILIA], (*d*) *Cæcilia, Metella*, Καικιλία Μετελλα, fille de Q. Cécilius Métellus, ſurnommé le Pieux, fils du Numidique, épouſa en premieres noces M. Émilius Scaurus, dont elle eut un fils qui porta le nom du pere, & une fille nommée Émilia, mariée d'abord à M. Acilius Glabrion, & enſuite au grand Pompée, & qui mourut en couches. Cécilia Métella ſe remaria à L. Sylla. Elle courut un très-grand danger, lorſque L. Corn. Cinna & Cn. Carbon, qui étoient de la faction oppoſée à L. Sylla, ſe furent emparés de Rome, vers l'an 87, avant l'ere Chrétienne, & elle fut obligée de fuir en Aſie vers ſon époux qui y faiſoit la guerre. Les diſcours outrageans, que les Athéniens, aſſiégés par L. Sylla, tinrent contre cette Dame, furent cruellement punis.

C'étoit une femme fort reſpectable & par ſa naiſſance &

(*a*) Strab. p. 256. Plin. Tom. I. pag. 358. 164.
(*b*) Strab. p. 256. Pomp. Mel. p. 130.
(*c*) Plut. T. I. p. 491.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 455, 473. & *ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 618. Tom. VI. pag. 79.

par ſa vertu. Son nom marque aſſez ſa nobleſſe ; & elle étoit tellement eſtimée, que L. Sylla l'ayant épouſée lorſqu'il venoit d'être nommé Conſul, le peuple qui l'avoit jugé digne de la premiere charge de la République, le croyoit à peine digne d'être le mari de Cécilia Métella. Auſſi L. Sylla eut-il toujours pour elle une grande conſidération ; & les Athéniens ne pouvoient l'offenſer par un endroit plus ſenſible, qu'en attaquant ſa femme.

Cette Dame mourut l'an 79 avant Jeſus-Chriſt. Elle tomba malade pendant une fête que donnoit L. Sylla, à l'occaſion d'une offrande qu'il fit à Hercule de la dixieme partie de ſon bien. Il ne falloit pas qu'une réjouiſſance de religion fût troublée par l'appareil lugubre de la mort & du deuil. C'eſt pourquoi, L. Sylla, homme fort pieux, de l'avis des Pontifes, répudia Cécilia Métella, & la fit tranſporter encore vivante dans une maiſon étrangere. Il lui fit néanmoins des obſeques magnifiques ; & cela, au mépris des loix qu'il avoit portées lui-même pour fixer ces ſortes de dépenſes.

Cécilia Métella avoit eu pluſieurs enfans de L. Sylla. Un jour qu'elle étoit accouchée de deux jumeaux, d'un fils & d'une fille, il appella le fils Fauſtus, & la fille Fauſta, parce que les Romains appelloient *Fauſtum* ce qui étoit heureux & de bon augure.

Il a été parlé de cette Dame, ainſi que de la précédente, au mot Cécilia.

MÉTELLUS, *Metellus*, (*a*) Μέτελλος, célebre famille Romaine. On remarque que dans cette famille on étoit avide de ſurnoms ambitieux. Il y eut un Métellus qui ſe fit ſurnommer Macédonicus, quoique ce qu'il avoit fait en Macédoine ne fût pas comparable à la conquête de ce Royaume par Paul Émile, qui cependant n'en avoit pris aucun nouveau ſurnom. Le fils & le neveu de ce Métellus Macédonicus ſe décorerent des titres de Baléaricus & de Dalmaticus. On trouve dans la même famille ceux de Numidicus & de Créticus, &c. On reconnoît par-là la vérité de ce qu'a obſervé Tite-Live, que l'exemple du premier Scipion l'Africain, donna lieu à la vanité de ceux qui le ſuivirent de ſe parer de titres ſemblables, ſans les avoir auſſi bien mérités que lui.

MÉTELLUS [L. CÉCILIUS], *L. Cæcilius Metellus*, (*b*) fut élevé au Conſulat avec C. Furius Pacilus, l'an de Rome 501, & 251 avant Jeſus-Chriſt. Il ne ſe fit rien de conſidérable cette année. Les Conſuls, qui étoient paſſés en Sicile, n'attaquerent point l'ennemi, &

(*a*) Roll. Hiſt. Rom. Tom. V. p. 270.
(*b*) Tit. Liv. L. XIX. Epitom. Plin. Tom. I. pag. 398, 399, 623. Roll. Hiſt. Rom. T. II. p. 531. *& ſuiv.* Tom. III. pag. 3.

n'en furent point non plus attaqués.

L'année ſuivante, on continua à L. Cécilius Métellus en qualité de Proconſul le commandement de l'armée de Sicile, où il étoit reſté, pendant que ſon Collegue étoit retourné à Rome pour l'élection des Conſuls. Il ſe donna cette année un grand combat près de Panorme, dans lequel les Carthaginois furent vaincus avec une perte conſidérable. Vingt mille des leurs reſterent ſur la place, & ont leur prit cent quarante-deux éléphans. L. Cécilius Métellus les envoya tous à Rome.

Voici comme il s'y prit pour ce tranſport, qui n'étoit pas facile, parce qu'il n'avoit point de vaiſſeaux propres pour une telle opération. On commença par amaſſer un grand nombre de tonneaux vuides, qu'on attachoit enſemble deux à deux par le moyen d'une poutre qu'on inſéroit entre ces tonneaux, laquelle les empêchoit de s'entreheurter & de ſe ſéparer. On conſtruiſoit deſſus une eſpece de plancher formé d'ais, qu'on couvroit de terre & d'autres matériaux, aux deux côtés duquel on élevoit un garde-fou, c'eſt-à-dire, comme une petite muraille, pour empêcher les éléphans de tomber dans l'eau. Ils y entroient de deſſus la terre ſans peine, avançoient ſur la mer ſans s'en appercevoir, & arrivoient, à la faveur de ces radeaux, juſqu'au bord du rivage comme s'ils euſſent toujours été portés ſur terre. L. Cécilius Métellus fit ainſi tranſporter tous ſes éléphans juſqu'à Rhege; & de-là on les conduiſit à Rome, où ils furent expoſés dans le Cirque; ſpectacle qui fit autant de plaiſir au peuple, qu'il avoit juſques-là cauſé de terreur aux troupes.

L. Cécilius Métellus retourna lui-même à Rome bientôt après; & ayant obtenu les honneurs du Triomphe, il fit marcher devant ſon char treize Officiers conſidérables de l'armée Carthaginoiſe, & cent vingt éléphans.

Il fut élevé de nouveau au Conſulat avec Num. Fabius Buteon, l'an de Rome 505, & 247 avant Jeſus-Chriſt. Ces deux Généraux, étant paſſés en Sicile, etoient occupés, l'un au ſiege de Lilybée, l'autre à celui de Drépane. Amilcar, du poſte qu'il avoit occupé, les harceloit continuellement; & cette manœuvre dura pluſieurs années. On mit des deux côtés tout en uſage. C'étoient tous les jours de nouvelles ruſes de guerre, des pieges, des ſurpriſes, des approches, des attaques. Rien ne fut oublié; mais, il ne ſe paſſa rien de déciſif.

Quelques années après, un incendie conſuma à Rome preſque tous les édifices qui étoient autour de la grande place, entr'autres le temple de Veſta. Ici le feu éternel, confié à la garde des Veſtales, céda au feu paſſager. Ces Prêtreſſes, ne ſongeant qu'à ſe dérober aux flam-

mes par la fuite, laiſſerent à la Déeſſe le ſoin de ſe ſauver elle-même & tout ce qui lui appartenoit. Le grand-prêtre L. Cécilius Métellus, plus courageux & plus religieux que les Veſtales, ſe jetta tête baiſſée au milieu des flammes, & tira de l'incendie les choſes ſacrées, & ſur-tout le Palladium, gage certain, ſelon eux de l'éternité de l'Empire. Il y perdit la vue, & eut un bras à demi-brûlé. Le peuple, pour récompenſer un zele ſi généreux & ſi louable, lui accorda le privilege ſingulier & inoui juſques-là, de ſe faire conduire au Sénat dans un char; grande & magnifique diſtinction, mais méritée par un triſte évenement.

L. Cécilius Métellus fut auſſi Dictateur, Maître de la cavalerie, & Commiſſaire pour faire des diſtributions de terres.

MÉTELLUS [L. CÉCILIUS], *L. Cæcilius Metellus*, (a) voulut après la bataille de Cannes s'enfuir de l'Italie, l'an de Rome 536 & 216 avant J. C.

Ceux, qui s'étoient ſauvés de cette malheureuſe journée, délibérant un jour entr'eux, ſur ce qu'ils avoient à faire dans une telle conjoncture, on vint leur dire qu'ils s'entretenoient de vaines eſpérances; que c'en étoit fait de la République; qu'un nombre conſidérable de jeunes gens des plus qualifiés, qui avoient à leur tête L. Cécilius Métellus, cherchoient des vaiſſeaux, dans le deſſein de quitter l'Italie, & de s'embarquer pour ſe retirer chez quelque Roi, ami des Romains. Parmi tous les malheurs qui avoient affligé la République, on n'avoit point encore d'exemple d'une réſolution ſi déſeſpérée & ſi funeſte. Ainſi, tous ceux qui étoient dans le Conſeil, demeurererent interdits à cette nouvelle. La plupart gardoient un morne ſilence. Quelques-uns propoſoient de mettre la choſe en délibération, lorſque le jeune P. Scipion, à qui les deſtins réſervoient la gloire de conduire cette guerre à une heureuſe fin, ſoutint qu'il n'y avoit pas à balancer dans une affaire de cette nature; qu'il étoit queſtion d'agir, & non de délibérer; que ceux qui aimoient la République, n'avoient qu'à le ſuivre; que les ennemis n'étoient en aucun lieu plus véritablement, que dans celui où l'on formoit de pareils deſſeins. Après ces paroles, il marcha droit à la maiſon où logeoit L. Cécilius Métellus, ſuivi d'un petit nombre des plus zélés. Et y ayant trouvé aſſemblés les jeunes gens dont on leur avoit parlé, il tira ſon épée, & leur en préſentant la pointe: » Je » jure le premier, dit-il, que » je n'abandonnerai point la » République, & que je ne » ſouffrirai pas qu'aucun autre

(a) Tit. Liv. L. XXII. c. 53. L. XXIV. c. 18, 43. Roll. Hiſt. Rom. Tom. III. pag. 240, 241, 354, 355.

» l'abandonne. Grand Jupiter, » je vous prends à témoin de » mon ſerment; & je conſens, » ſi je manque à l'exécuter, » que vous me faſſiez périr, moi » & les miens, de la mort la plus » cruelle. Faites le même ſer- » ment que moi, L. Cécilius » Métellus, & tous ceux qui » ſont ici avec vous. Quicon- » que refuſera d'obéir, perdra » ſur le champ la vie. » Ils jurerent tous, auſſi effrayés que s'ils euſſent vu & entendu Annibal vainqueur, & permirent à P. Scipion de les faire garder à vue.

Deux ans après, les Cenſeurs firent appeller devant eux ceux qui, après la bataille de Cannes, étoient accuſés d'avoir voulu abandonner la République & ſortir de l'Italie. L. Cécilius Métellus, alors Queſteur, étoit le plus conſidérable d'entr'eux. Il eut ordre, & ſes complices après lui, de ſe défendre; & n'ayant pu ſe juſtifier, ils demeurerent convaincus d'avoir tenu, contre les intérêts de la République, des diſcours qui tendoient à former une conjuration pour abandonner l'Italie. Ceux-là & quelques autres furent privés de tous ſuffrages dans les aſſemblées, chaſſés de leur tribus, exclus de la ſociété des citoyens Romains, dans laquelle ils ne reſtoient que pour payer les impôts, ſans être admis à aucune charge; & ceux d'entr'eux à qui la République entretenoit un cheval, perdirent auſſi cet avantage.

L. Cécilius Métellus fut nommé peu de tems après, tribun du peuple; mais, il ne fut pas plutôt en charge, qu'il cita au tribunal du peuple les Cenſeurs pour ſe venger de l'affront qu'ils lui avoient fait, en lui ôtant tous les privileges de citoyen Romain. Mais, les autres tribuns du peuple s'étant oppoſés à l'entrepriſe de L. Cécilius Métellus, & n'ayant pas voulu qu'ils fuſſent mis au nombre des accuſés pendant leur Cenſure, il fut obligé de les laiſſer en repos.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS], *Q. Cæcilius Metellus*, (*a*) fut créé Pontife, l'an de Rome 536, & 216 avant Jeſus-Chriſt. Sept ans après, il étoit Édile Plébeien avec C. Servilius, & l'année ſuivante Édile Curule avec le même Servilius. Ils célébrerent les jeux Romains cette année deux jours de ſuite.

Q. Cécilius Métellus ſervit l'année d'après en qualité de Lieutenant ſous les conſuls C. Claudius Néron & M. Livius. Après le gain d'une grande bataille ſur les Carthaginois qui laiſſerent ſur la place cinquante-ſix mille des leurs avec Aſdrubal leur Général, Q. Cécilius Métellus fut un de ceux qu'on choiſit pour en porter la nouvelle à Rome. Les députés

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 21. L. XXVII. c. 21, 36, 51. L. XXVIII. c. 9, 10, 46. L. XXIX. c. 11, 20, 21. Roll. Hiſt. Rom. Tom. III. pag. 611. *& ſuiv.*

arriverent dans la place publique, entourés d'une multitude infinie de toute sorte de gens, qui s'adreſſoient à eux, ou à ceux de leur ſuite, pour ſçavoir ce qui s'étoit paſſé; & à meſure qu'ils apprenoient que le Général des ennemis avoit été tué, & toute ſon armée taillée en pieces, & que les Conſuls & les légions étoient en bon état, ils alloient au plus vîte faire part aux autres de la joie dont ils étoient remplis. Les députés arriverent aſſez difficilement dans le Sénat; & on eut encore plus de peine à empêcher que le peuple n'y entrât avec eux, & ne ſe confondît avec les Sénateurs. Les lettres ayant été lues devant eux, furent portées dans l'aſſemblée du peuple, à qui on en fit auſſi la lecture. L. Véturius Philon enſuite expoſa plus en détail ce qui s'étoit paſſé; & ſon récit fut ſuivi de cris de joie & d'applaudiſſemens de tout le peuple, qu'il ſeroit difficile de bien repréſenter. Les citoyens ſortirent auſſitôt de la place publique, les uns pour aller dans les temples remercier les Dieux d'une ſi grande faveur; les autres dans leurs maiſons, pour apprendre à leurs femmes & à leurs enfans un ſuccès ſi grand & ſi ineſpéré. Le Sénat ordonna des prieres publiques pour trois jours en reconnoiſſance de cette victoire ſignalée.

On remarqua que le jour du triomphe des Conſuls, les cavaliers donnerent mille louanges à L. Véturius Philon & à Q. Cécilius Métellus, & exhorterent le peuple à les nommer Conſuls pour l'année ſuivante. Les Conſuls eux-mêmes confirmerent ce témoignage avantageux de la cavalerie, en faiſant valoir le lendemain, dans l'aſſemblée du peuple, les ſervices de ces deux Officiers, dont la valeur & la fidélité avoit le plus contribué à la victoire. Comme le tems des aſſemblées approchoit, & qu'on avoit été d'avis qu'elles fuſſent tenues par un Dictateur, le conſul C. Claudius Néron éleva à cette dignité M. Livius, qui ſe choiſit pour maître de la cavalerie Q. Cécilius Métellus. Ce ſouverain Magiſtrat le nomma enſuite Conſul avec L. Véturius Philon. On leur donna à tous deux pour département le païs des Bruttiens, avec la commiſſion de faire la guerre à Annibal.

Q. Cécilius Métellus fut créé depuis Dictateur pour tenir les aſſemblées, & il nomma L. Véturius Philon pour maître de la cavalerie. Ce fut ſur la fin de l'an de Rome 547, & 205 avant J. C.

L'année ſuivante, Q. Fabius accuſa P. Scipion; & quoique les motifs d'accuſation, en partie vrais, en partie faux, fuſſent au moins appuyés ſur beaucoup de vraiſemblance, on s'en tint cependant à l'avis de Q. Cécilius Métellus, qui, convenant avec Q. Fabius dans tous les autres chefs, lui étoit oppoſé

en ce qui regardoit la perſonne de P. Scipion. » Que penſeroit-on, diſoit-il, du Sénat & du peuple Romain, ſi, » après avoir choiſi P. Scipion » encore jeune, pour recouvrer les Eſpagnes, ce qu'il » avoit exécuté avec beaucoup » de prudence & de valeur ; » ſi, après l'avoir créé Conſul, pour terminer la guerre » de Carthage ; ſi, dans le tems » même qu'il faiſoit eſpérer à » la République, qu'il arracheroit Annibal du ſein de » l'Italie, & dompteroit l'orgueilleuſe Carthage, ils le » rappelloient tout d'un coup » de ſa province, & le forçoient de revenir à Rome, » en le condamnant ſans l'entendre ; ſur-tout les Locriens » déclarant que c'étoit en ſon » abſence qu'on les avoit accablés de tous les maux qu'ils » avoient ſoufferts, & ne lui » reprochant tout au plus, que » d'avoir eu un peu trop d'indulgence & de ménagement pour » le Commandant qu'il avoit » mis dans leur ville ? Que ſon » ſentiment étoit, qu'on fît » partir dans trois jours, pour » la Sicile, M. Pomponius, à » qui cette province étoit échue ; » que les Conſuls envoyaſſent » avec lui dix députés tirés du » Sénat, à leur choix, & deux » Tribuns du peuple avec un » Édile ; & que le Préteur, » avec ce Conſeil, prît connoiſſance de toute l'affaire. » S'ils reconnoiſſoient que ce » fût par l'ordre, ou du conſentement de P. Scipion qu'on » eût exercé ſur les Locriens » les violences dont ils ſe plaignoient, alors ils lui ordonnaſſent de ſortir de ſa Province. Qu'en cas qu'il fût déjà » paſſé en Afrique, les deux » Tribuns du peuple & l'Édile, » avec les deux Sénateurs que » le Préteur jugeroit les plus » propres à cette expédition, » partiſſent auſſitôt pour l'Afrique, les Tribuns & l'Édile » pour ramener P. Scipion à » Rome, & les deux Sénateurs, pour commander l'armée en qualité de Lieutenans, juſqu'à ce qu'on eût » envoyé un autre Général en » ſa place. Que ſi au contraire » M. Pomponius & les dix députés du Sénat trouvoient » que P. Scipion n'eût eu aucune » part au malheur des Locriens, » il reſtât en ce cas à la tête » de ſes troupes, & continuât » la guerre ainſi qu'il l'avoit » projetté. » L'arrêt du Sénat fut dreſſé ſur ce plan, & P. Scipion pleinement juſtifié.

METELLUS [M. CÉCILIUS], *M. Cæcilius Metellus*, (a) étoit Édile Plébeien avec Q. Mamilius, l'an de Rome 544, & 208 avant Jeſus-Chriſt. Ces deux Magiſtrats célébrerent pendant trois jours les jeux populaires, & placerent trois ſtatues dans le temple de Cérès. Deux ans après, M. Cécilius Métellus

(a) Tit. Liv. L. XXVII. c. 36. L. XXVIII. c. 10. L. XXIX. c. 11.

fut

fut nommé Préteur, & en cette qualité chargé de rendre la juſtice aux citoyens. L'année ſuivante, on le choiſit pour être un des ambaſſadeurs qu'on envoya à Peſſinonte en Phrygie, pour en apporter à Rome la mere des Dieux.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS], Q. *Cæcilius Metellus*, (*a*) l'un des Commiſſaires que l'on choiſit l'an de Rome 551, & 201 avant Jeſus-Chriſt, pour diſtribuer par forme de récompenſe aux vieux ſoldats qui avoient terminé la guerre d'Afrique ſous la conduite & les auſpices de P. Scipion, la partie des territoires du Samnium & de l'Apulie qui avoit été confiſquée au profit du peuple Romain.

Q. Cécilius Métellus fut depuis le chef d'une députation que l'on fit partir pour la Grece, afin d'entendre les plaintes des peuples contre le roi Philippe. Dès que les députés furent arrivés, ils ordonnerent à tous ceux qui s'étoient plaints de ce Prince, de ſe rendre à Tempé en Theſſalie, ou d'y envoyer leurs députés. Les commiſſaires Romains y prirent place en qualité de médiateurs & d'arbitres; les Theſſaliens, les Perrhébiens & les Athamanes y firent hardiment le perſonnage d'accuſateurs, & Philippe fut obligé d'y comparoître comme accuſé. Alors, les chefs des députations y parlerent avec aigreur ou avec modération, chacun ſuivant leur caractere, ou les mouvemens de haine ou d'affection qu'ils avoient pour Philippe. Ce Prince prit auſſi le ton d'accuſateur, pour éviter celui d'accuſé. Les arbitres, après avoir entendu toutes les parties, déciderent que Philippe retireroit ſes garniſons des villes où il en avoit mis, & ſe renfermeroit dans les anciennes bornes de la Macédoine. A l'égard des autres injures qu'ils ſe plaignoient réciproquement d'avoir reçues, les Commiſſaires déclarerent qu'ils auroient ſoin de faire un réglement qui pût ſatisfaire le Roi & les autres nations intéreſſées.

L'an de Rome 573 & 179 avant Jeſus-Chriſt, M. Émilius Lépidus & M. Fulvius Nobilior, qui avoient fait éclater une inimitié réciproque en pluſieurs occaſions, ayant été nommés Cenſeurs, vinrent ſuivant la coutume ſe placer ſur leurs Tribunaux élevés dans le champ de Mars, auprès de l'autel de ce Dieu. Et auſſitôt les plus conſidérables des Sénateurs y accoururent avec une grande multitude de citoyens. Alors Q. Cécilius Métellus, l'un d'entr'eux, leur parla en ces termes. » Nous ſçavons bien, Cenſeurs, que le peuple Romain » vient de vous rendre les arbitres & les juges de notre » bonne ou de notre mauvaiſe » conduite; & quoique ce ſoit

(*a*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 4. L. XXXIX. c. 24. *& ſeq.* L. XL. c. 45, 46. Pauſ. pag. 412, 413. Roll. Hiſt. Rom. Tom. IV. pag. 454, 455.

» à vous de nous donner des
» avis, & non pas d'en recevoir
» de nous, nous ne laiſſerons
» pas cependant de vous mar-
» quer ce qui fait de la peine
» à tous les gens de bien, &
» ce qu'ils ſouhaiteroient que
» vous vouluſſiez bien réfor-
» mer. Quand nous vous con-
» ſidérons ſéparément, M. Émi-
» lius Lépidus, & vous M. Ful-
» vius Nobilior, nous ne trou-
» vons perſonne dans la Répu-
» blique que nous vouluſſions
» vous préférer, ſi on nous ren-
» voyoit aux ſuffrages. Mais,
» quand nous vous enviſageons
» tous deux enſemble, nous ne
» pouvons pas nous empêcher
» de craindre que vous ne ſoyez
» mal aſſortis, & que votre
» haine mutuelle ne faſſe plus
» de tort à la République, que
» l'affection & l'eſtime que tous
» les citoyens ont pour vous,
» ne lui ſeront avantageuſes.
» Il y a bien des années que
» vous vous êtes déclarés l'un
» à l'autre une guerre qui vous
» a été préjudiciable à tous
» deux; & il eſt à craindre
» qu'aujourd'hui elle ne ſoit
» plus funeſte à nous & à toute
» la République, qu'à vous
» mêmes. Il nous ſeroit aiſé de
» vous expliquer les raiſons
» que nous avons de l'appré-
» hender, ſi vous étiez d'hu-
» meur à les écouter paiſible-
» ment. Mais, nous aimons
» mieux tous tant que nous ſom-
» mes de citoyens nous join-
» dre, pour vous conjurer
» d'une commune voix de met-
» tre fin à vos diſcordes dans
» ce temple même, & de ſouf-
» frir que nous réuniſſions vos
» cœurs par une réconciliation
» ſincere, comme le peuple
» Romain a uni vos perſonnes
» par ſes ſuffrages, afin que
» vous puiſſiez d'un conſente-
» ment unanime faire la revue
» des Sénateurs & des Cheva-
» liers, en choiſir de nou-
» veaux en la place de ceux
» qui y manqueront, faire le
» dénombrement des citoyens,
» & fermer le luſtre; que vous
» ayiez dans le cœur, auſſi bien
» que dans la bouche, ces vœux
» ſolemnels, *que cette affaire*
» *tourne à l'utilité & à la gloire*
» *de mon Collegue & à la mienne.*
» Et que vous perſuadiez au
» public que vous déſirez vous-
» mêmes l'accompliſſement des
» prieres que vous aurez adreſ-
» ſées aux Dieux. Titus Tatius
» & Romulus, après avoir com-
» battu comme ennemis au mi-
» lieu de Rome, regnerent en-
» ſuite dans cette même ville
» avec une union & une con-
» corde merveilleuſes. L'ini-
» mitié entre les particuliers
» eſt-elle plus difficile à ter-
» miner que la guerre entre
» les nations? Il eſt arrivé ſou-
» vent que deux peuples ſont
» devenus, d'ennemis qu'ils
» étoient, des alliés fideles,
» & quelquefois les conci-
» toyens de la même patrie.
» Les Albains, après la ruine
» de leur ville, paſſerent à
» Rome, & furent incorporés
» avec ſes habitans. Les Latins

» & les Sabins partagerent le » droit de bourgeoiſie avec les » Romains, auxquels ils avoient » fait la guerre ; & cet axiome » n'eſt devenu commun que » parce qu'il eſt véritable : *Les » amitiés doivent être immortelles, » & les inimitiés mortelles.* » Il en étoit là lorſqu'il fut interrompu par un frémiſſement uniforme qui témoignoit que tout le monde étoit de ſon ſentiment, & enſuite par les prieres de tous les aſſiſtans qui exhortoient les Cenſeurs à la réconciliation. Ces deux Magiſtrats, ne pouvant réſiſter à des inſtances ſi vives, s'embraſſerent, & promirent ſincérement qu'oubliant tout le paſſé ils ſeroient amis dans la ſuite.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS], *Q. Cæcilius Metellus*, (*a*) Lieutenant de L. Émilius Papus, fut un des députés que ce Général fit partir pour Rome, afin d'y annoncer la victoire qu'il avoit remportée ſur Perſée, l'an 168 avant J. C. C'eſt peut-être le même qui ſuit.

MÉTELLUS [L.], (*b*) *L. Metellus*, un des trois députés que les Romains envoyerent en Aſie & en Afrique pour viſiter les provinces des alliés. Ils vinrent à Alexandrie vers le milieu du ſecond ſiecle avant l'ere Chrétienne, dans le tems que Ptolémée Évergete ou Phyſcon étoit ſur le trône d'Égypte. *Voyez* Mummius [Sp.]

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS], *Q. Cæcilius Metellus*, (*c*) ayant été nommé Préteur, l'an de Rome 605, & 147 avant Jeſus-Chriſt, marcha contre le faux Philippe Andriſcus. L'armée de cet aventurier fut défaite, & lui-même contraint de prendre la fuite. Il ne manquoit à la gloire de Q. Cécilius Métellus, que de ſe ſaiſir d'Andriſcus. Il s'étoit réfugié chez un petit roi de Thrace, à la bonne foi duquel il ſe fioit. Mais, les Thraces ne ſe piquoient pas trop de bonne foi, & la faiſoient aiſément céder à leur intérêt. Celui-ci remit ſon hôte & ſon ſuppliant entre les mains de Q. Cécilius Métellus, pour ne point s'attirer la colere & les armes des Romains. Andriſcus fut envoyé à Rome.

Un autre aventurier, qui ſe diſoit auſſi fils de Perſée, & qui ſe faiſoit nommer Alexandre, eut le même ſort que le précédent, ſi ce n'eſt que Q. Cécilius Métellus ne put l'arrêter. Il s'étoit retiré dans la Dardanie, où il ſe tint caché. Ce fut alors que la Macédoine, qui avoit ſi mal uſé de la liberté à elle accordée par les Romains, fut réduite en province, c'eſt-à-dire, traitée en païs de conquête.

Q. Cécilius Métellus étoit

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 45.
(*b*) Juſt. L. XXXVIII. c. 8.
(*c*) Pauſ. pag. 421. *& ſeq.* Valer. Maxim. L. II. c. 7. L. V. c. 1. L. IX. c. 3. Aul. Gell. L. I. c. 6. Vell. Paterc. L. I. c. 11, 12. L. II. c. 8. Plin. Tom. I. pag. 399, 400. Roll. Hiſt. Rom. T. V. pag. 51. *& ſuiv.*

encore dans cette Province, lorſqu'il apprit les troubles dont le Péloponnèſe étoit agité. Il y députa quatre Romains d'une naiſſance diſtinguée qui arriverent à Corinthe, dans le tems que le Conſeil y étoit aſſemblé. Ils y parlerent avec beaucoup de modération, exhortant les Achéens à ne pas s'attirer par une légereté imprudente & téméraire la colere des Romains. Ils furent moqués, & chaſſés ignominieuſement de l'aſſemblée. Il s'aſſembla une troupe innombrable d'ouvriers & d'artiſans autour d'eux pour les inſulter. Toutes les villes d'Achaïe étoient alors comme en délire; mais, Corinthe l'emportoit ſur toutes les autres, & étoit livrée à une eſpece de fureur. On leur avoit perſuadé que Rome vouloit les aſſervir toutes, & détruire abſolument la ligue Achéenne.

Criſtolaüs, un des principaux chefs de cette ligue, profitant de la circonſtance, vint à bout par ſes diſcours ſéditieux de faire déclarer la guerre aux Lacédémoniens, & par contre-coup aux Romains. Ceux-ci avoient choiſi pour l'un des Conſuls L. Mummius, & l'avoient chargé de la guerre d'Achaïe. Q. Cécilius Métellus, qui déſiroit de le prévenir, & lui enlever la gloire d'avoir terminé cette guerre, envoya de nouveaux Ambaſſadeurs aux Achéens, & leur promit que le peuple Romain oublieroit tout le paſſé, & leur pardonneroit leurs fautes, s'ils rentroient dans leur devoir, & s'ils conſentoient que certaines villes, qu'on avoit déſignées auparavant, fuſſent démembrées de la ligue. Cette propoſition fut rejettée avec hauteur. Alors, Q. Cécilius Métellus fit avancer ſes troupes contre les Achéens. Il les atteignit près de Scarphée, ville de la Locride, & remporta ſur eux une victoire conſidérable, où il fit plus de mille priſonniers. Criſtolaüs diſparut dans la bataille, ſans qu'on ait ſçu depuis ce qu'il étoit devenu. On croit qu'en fuyant il tomba dans des marais où il fut noyé. Diéus prit le commandement à ſa place.

Q. Cécilius Métellus rencontra enſuite mille Arcadiens dans la Béotie, près de Chéronée, qui cherchoient à retourner dans leur païs; ils furent tous paſſés au fil de l'épée. Delà il paſſa avec ſon armée victorieuſe vers Thebes qu'il trouva entiérement déſerte. Touché du triſte état de cette ville, il défendit qu'on touchât aux Temples & aux maiſons, & qu'on tuât ou qu'on fît priſonnier aucun des habitans qu'on trouveroit dans la ville ou dans la campagne. Il excepta de ce nombre Pythéas, l'auteur de tous leurs maux, qui lui fut amené & mis à mort.

De Thebes, après avoir pris Mégare, dont la garniſon s'étoit retirée à ſon approche, il fit marcher ſes troupes vers Corinthe, où Diéus s'étoit enfermé. Il y envoya trois des principaux de la ligue qui s'étoient

réfugiés vers lui, pour exhorter les Achéens à revenir à eux, & à accepter les conditions de paix qu'on leur offroit. Q. Cécilius Métellus ſouhaitoit paſſionnément de terminer l'affaire avant l'arrivée de L. Mummius. Les habitans de leur côté déſiroient avec ardeur de voir finir leurs maux ; mais, ils n'étoient pas leurs maîtres, & la faction de Diéus diſpoſoit de tout. Les députés furent jettés en priſon, & ils auroient été mis à mort, ſi Diéus n'eût vu la multitude extrêmement irritée du ſupplice qu'il avoit fait ſouffrir à Soſicrate, qui parloit de ſe rendre aux Romains. Ainſi, les priſonniers furent relâchés. Les choſes étoient en cet état, lorſque L. Mummius arriva. Il avoit hâté ſa marche dans la crainte de trouver tout fini à ſon arrivée, & de ſe voir enlever par un autre l'honneur de la victoire. Q. Cécilius Métellus lui laiſſa le commandement, & retourna en Macédoine.

Quand il fut de retour à Rome, il fut honoré du triomphe, comme vainqueur de la Macédoine & de l'Achaïe, & il prit le ſurnom de Macédonicus. L'impoſteur Andriſcus étoit traîné devant ſon char. Entre les dépouilles, parut ce qu'on appelloit l'eſcadron d'Alexandre le Grand. Ce Prince, à la bataille du Granique, avoit perdu vingt-cinq braves cavaliers de la compagnie d'élite que l'on appelloit la compagnie des amis du Roi. Il leur fit faire à chacun, par Lyſippe, le plus habile ouvrier en ce genre, une ſtatue Equeſtre ; & il y joignit la ſienne. Ces ſtatues avoient été placées à Dium, ville de Macédoine. Q. Cécilius Métellus les fit tranſporter à Rome, & en décora ſon triomphe.

Ce Général fut élevé au Conſulat avec App. Claudius Pulcher, l'an de Rome 609, & 143 avant Jeſus-Chriſt. Ayant reçu ordre de marcher contre les Celtibériens, il fit pendant deux ans la guerre en Eſpagne avec de grands ſuccès, mais dont le détail n'eſt pas venu juſqu'à nous. Au défaut du récit circonſtancié de ſes exploits, les Auteurs nous ont conſervé, ce qui ne vaut pas moins, des traits qui le caractériſent, & nous donnent lieu de le regarder comme un homme ſupérieur,

C'étoit un eſprit ferme & ſévere dans le commandement. Lorſqu'il aſſiégeoit Contrébie, ville importante du païs des Celtibériens, cinq cohortes Romaines lâcherent pied dans une occaſion, & abandonnerent le poſte où il les avoit placées. Q. Cécilius Métellus leur commanda d'y retourner ſur le champ, donnant ordre en même-tems au reſte de l'armée de traiter en ennemi & de tuer quiconque reviendroit chercher par la fuite ſa ſûreté dans le camp. Un ordre ſi rigoureux allarma extrêmement les ſoldats de ces cohortes, & tous

faiſoient leur teſtament comme allant à une mort certaine. Le Général demeura inflexible ; & ſa fermeté lui réuſſit. Les ſoldats qui étoient allés au combat pour y chercher la mort, en retournerent vainqueurs. Tant un ſentiment de gloire, réveillé par la crainte, a de pouvoir ; tant le déſeſpoir donne quelquefois de courage.

La fermeté de Q. Cécilius Métellus ne dégénéroit pas néanmoins en rigueur & en cruauté ; & il étoit ſenſible à l'humanité juſqu'au point de la préférer à l'eſpérance de la victoire. Il avoit fait breche aux murailles de Nergobrige, & les aſſiégés ſe voyant près d'être forcés, s'aviſerent de mettre ſur la breche les enfans de Rhétogene, illuſtre Celtibérien, qui avoit quitté ſes compatriotes pour s'attacher aux Romains. Le pere n'étoit point arrêté par la vue du danger & de la mort de ſes enfans ; & il preſſoit le Général de donner l'aſſaut. Q. Cécilius Métellus le refuſa, & aima mieux renoncer à une conquête aſſurée, que de faire périr d'innocentes victimes, il abandonna donc le ſiege de Nergobrige. Mais, s'il manqua la priſe d'une ville, il trouva de quoi ſe dédommager dans la ſoumiſſion volontaire de pluſieurs autres, qui ouvrirent avec joie leurs portes à un ennemi ſi plein de clémence & de généroſité.

Il avoit encore une autre qualité bien importante pour la conduite ; le ſecret. Un jour qu'un de ſes amis lui demandoit ce qu'il alloit entreprendre : *Je brûlerois*, lui répondit-il, *ma tunique, ſi je croyois qu'elle ſçût mon deſſein.* Avec ces talens & par cet conduite Q. Cécilius Métellus remporta de grands avantages ſur les Celtibériens. Mais, il ſe porta enſuite à des excès qui déparent beaucoup les éloges dont l'hiſtoire juſqu'ici l'a comblé. Q. Pompeius, qui étoit ſon ennemi particulier, réuſſit à ſe faire donner en ſa place le commandement des armées dans l'Eſpagne citérieure. Q. Cécilius Métellus en fut outré. Pour empêcher ſon ennemi de profiter de ſes travaux, il ne craignit point de nuire au bien des affaires & au ſervice de la République. Il diminua ſon armée, en donnant des congés à tous ceux qui lui en demanderent. Il diſſipa les magaſins qu'il avoit faits de munitions de bouche, il fit briſer & jetter dans la riviere les arcs & les fleches des Crétois, qui ſervoient comme auxiliaires dans ſes troupes ; il défendit que l'on donnât de la nourriture aux éléphans. Déplorable exemple de la foibleſſe des vertus humaines ! Elles tiennent bon contre les dangers ordinaires, & par-là ſemblent long-tems pures & irréprehenſibles. Mais, dès que la paſſion favorite eſt miſe en jeu, dès que l'endroit foible de l'ame eſt attaqué, elles rendent les armes ; tout ſe dérange, tout ſe ren-

verſe; & il paroît bien clairement alors que ce n'étoit pas à la vertu que l'on tenoit, mais aux éclats & aux agrémens qui en accompagnoient la pratique. Q. Cécilius Métellus, en voulant faire tort à ſon ennemi, s'en fit beaucoup à lui-même. Il ternit la gloire de ſes exploits en Eſpagne, qui étoient grands, & ſe priva du triomphe qui en devoit être la récompenſe.

Il parvint cependant pluſieurs années après à la Cenſure, & pendant qu'il exerçoit cette charge, il prononça un diſcours devant le peuple pour exhorter les citoyens à ſe marier. Le célibat, ſi honorable & ſi digne de louange dans le chriſtianiſme, n'étoit chez les Romains qu'une occaſion de ſe livrer à la débauche avec une licence plus effrénée, & de ſe décharger des ſoins de l'éducation des enfans, objet ſi important pour la République. Cet abus commençoit déjà à s'introduire dans Rome, tant les mauvaiſes mœurs y avoient fait de progrès en peu de tems. Aulu-Gelle nous a conſervé deux morceaux du diſcours que fit Q. Cécilius Métellus à ce ſujet. L'un renferme une fort belle réflexion, que voici.

Il paroît que dans ce qui précede, & que nous n'avons point, Q. Cécilius Métellus ſe plaignoit de la corruption des mœurs, & vouloit faire appréhender au peuple d'attirer en conſéquence ſur ſoi la colere des Dieux. Et pour leur faire ſentir qu'inutilement comptoient-ils ſur la bonté céleſte. » Les Dieux immortels, dit-il, » ne ſont pas obligés de nous » vouloir plus de bien, que » nos propres peres. Or, les » peres déshéritent leurs en» fans incorrigibles. Que de» vons-nous donc attendre de la » part des Dieux immortels, ſi » nous ne mettons fin à nos dé» ſordres? Ceux-là ſeuls ont » droit de ſe promettre la fa» veur des Dieux, qui ne ſe » nuiſent point à eux-mêmes. « Il finit par ce principe ſi cher à l'orgueil humain : *Car les Dieux doivent récompenſer, mais non donner la vertu.*

L'autre morceau eſt peu obligeant pour les Dames. » Si la » ſociété humaine, dit le ſévere » Cenſeur, pouvoit ſubſiſter » ſans les femmes, nous nous » épargnerions tous tant que » nous ſommes, les déſagré» mens & l'embarras qu'elles » nous cauſent. Mais, comme » la nature a voulu qu'on ne pût » ni vivre avec elles fort à ſon » aiſe, ni auſſi vivre abſolu» ment ſans elles, il vaut mieux » ſe déterminer en faveur de » la propagation du genre hu» main, que de ne ſonger qu'à » ſe rendre plus commode une » vie qui dure ſi peu. «

Qui croiroit qu'un homme du rang de Q. Cécilius Métellus, & actuellement Cenſeur, ne fût pas en ſûreté de ſa vie dans Rome, & eut été expoſé au danger de périr en plein jour par le ſupplice des plus grands criminels? Cet odieux excès

fut le fruit des fureurs du Tribunat. Q. Cécilius Métellus avoit exclus du Sénat C. Atinius, Tribun du peuple. Celui-ci, rempli d'un désir forcené de vengeance, ayant observé le Censeur, qui revenoit du champ de Mars à midi, par la plus grande chaleur du jour, pendant que la place publique étoit déserte aussi-bien que le Capitole, le fit saisir pour le mener au haut du roc Tarpeien, & delà le précipiter. Les fils de Q. Cécilius Métellus, [il en avoit quatre, tous des premiers du Sénat] ayant appris le péril où étoit leur pere, volent à son secours. Mais, que pouvoient-ils contre un Magistrat dont la personne étoit sacrée & inviolable? Il fallut que le Censeur se fît traîner pour gagner du tems par cette résistance. Il lui en coûta de mauvais traitemens, qui allerent jusqu'à lui faire sortir le sang par les oreilles. Mais enfin, on trouva un Tribun, qui vint le prendre sous sa protection, & le sauver des fureurs de son Collegue. » Est-» ce un éloge pour les mœurs » de ces tems, dit Pline, qui » nous a conservé le détail de » cet évenement, ou bien n'est-» ce pas un nouveau sujet d'in-» dignation, qu'au milieu de » tant de Métellus l'audace » criminelle d'Atinius soit tou-» jours demeurée impunie? «

Q. Cécilius Métellus fut aussi Prince du Sénat, & il mourut pendant l'exercice de cette charge. Un grand nombre d'écrivains ont célébré à l'envi le bonheur de ce fameux Romain. Que l'on parcoure, dit Velleius Paterculus, toutes les nations, tous les âges, toutes les conditions humaines, à peine trouvera-t-on un seul homme, que l'on puisse comparer pour le bonheur, à Q. Cécilius Métellus. Si on le considere comme personne publique, on le verra décoré du triomphe & des plus hautes dignités; on le verra jouir pendant une longue vie du premier rang entre les citoyens, & soutenir des querelles vives par rapport aux affaires publiques sans que sa réputation en ait souffert d'atteinte. Comme particulier, jamais pere de famille ne fut plus heureux. Il eut quatre fils, qu'il vit tous parvenir à un âge mûr, & qu'il eut la consolation en mourant de laisser tous en vie & comblés d'honneurs. Son lit funebre fut porté par ses quatre fils, dont l'un étoit Consulaire & actuellement Censeur, le second aussi Consulaire, le troisieme Consul, & le quatrieme avoit été Préteur, & fut élevé au Consulat deux ans après. Ajoutez ses gendres, [car il avoit trois filles toutes mariées honorablement, & qui toutes lui donnerent des petits-fils] ajoutez donc ses gendres, dont deux devinrent Consuls dans la suite. Est-ce-là mourir, s'écrie l'Historien, ou sortir heureusement de la vie? Pensée peu solide, distinction frivole chez des hommes qui n'ayant point de

certitude de l'autre vie, ne pouvoient voir dans la mort que l'anéantiſſement de toute félicité. C'eſt pour ceux qui enviſagent une gloire éternelle, que la mort eſt véritablement un heureux paſſage, ſelon la force du mot *migrare*, qu'emploie Velleius Paterculus. *Hoc eſt nimirum magis feliciter de vita migrare, quàm mori.*

Ce bonheur même dont Q. Cécilius Métellus jouit pendant ſa vie, ne fut pas ſi complet que le repréſente Velleius Paterculus; & Pline, dont la miſanthropie eſt quelquefois pouſſée trop loin, n'a pas tort de remarquer ſur le ſujet dont nous parlons, que deux choſes font une breche conſidérable à cette prétendue félicité. L'une eſt l'indigne & cruelle aventure qui penſa le faire périr par la fureur du Tribun Atinius. L'autre c'eſt d'avoir été ennemi du grand P. Scipion l'Africain. Que ſera-ce, ſi nous ajoutons le chagrin cuiſant qu'il éprouva, lorſqu'on lui donna pour ſucceſſeur Q. Pompeius ſon ennemi, & la petiteſſe & l'injuſtice du reſſentiment qu'il témoigna en cette occaſion? Le dernier fait prouve également, & que ſa félicité n'a point été ſans nuage, & que ſa vertu n'a point été ſans tache.

On peut néanmoins dire que le bonheur de Q. Cécilius Métellus a été réellement ſingulier; & il ſemble même que ce bonheur ſe ſoit répandu ſur toute ſa famille. Car, dans l'eſpace de douze ans, on trouve plus de douze conſulats, ou cenſures, ou triomphes des Métellus, & l'an de Rome 639, deux Métellus freres, & tous deux fils de Q. Cécilius Métellus, triompherent en un même jour, l'un de la Macédoine, l'autre de la Sardaigne. Ce nombre étonnant de Conſulats, accumulés dans une même maiſon, donna lieu au mot du Poëte Névius: *Fato Metelli Romæ fiunt Conſules*; c'eſt-à-dire, c'eſt le deſtin, c'eſt la fatalité qui fait les Métellus Conſuls à Rome. Mot qui piqua beaucoup les Métellus, comme ſi relever leur bonne fortune, c'eût été diminuer leur mérite.

MÉTELLUS [L.] CALVUS, *L. Metellus Calvus*, (*a*) fut créé Conſul avec Q. Fabius Maximus Servilianus, l'an de Rome 610, & 142 avant Jeſus-Chriſt.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS], *Q. Cæcilius Metellus*, (*b*) fils de Q. Cécilius Métellus Macédonicus, donna l'exemple de chercher des conquêtes aiſées, par leſquelles on ſe fît un nom ſans beaucoup de péril, & ſans s'embarraſſer auſſi beaucoup de la juſtice. Il avoit attaqué les Baléares, peuples juſqu'alors preſque ſauvages, & qui n'avoient paru dans les guerres que comme auxiliaires des Car-

(*a*) Roll. Hiſt. Rom. T. V. p. 120.

(*b*) Roll. Hiſt. Rom. T. V. pag. 268. *& ſuiv.*

thaginois. Les Baléares habitoient les deux iſles que nous nommons maintenant Majorque & Minorque. Quelques particuliers s'étant ligués avec les Pirates qui couroient les mers, il n'en fallut pas davantage pour donner prétexte à Q. Cécilius Métellus, qui fut Conſul l'an de Rome 629, d'aller porter la guerre dans leur païs. Ils voulurent s'oppoſer à la deſcente de l'armée Romaine. Mais, le Conſul leur rendit leurs frondes inutiles, en étendant ſur les tillacs de ſes vaiſſeaux, des peaux qui en amortiſſoient le coup. Lorſque les troupes Romaines furent une fois à terre, ils prirent la fuite, & ſe diſperſerent de tous côtés dans le païs, de ſorte qu'il en coûta plus de peine pour les trouver que pour les vaincre. Afin d'aſſurer ſa conquête, Q. Cécilius Métellus établit dans l'iſle de Majorque deux colonies, Palma & Pollentia, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Il triompha l'an de Rome 631, & prit le ſurnom de Baléaricus.

MÉTELLUS [L. CÉCILIUS], *L. Cæcilius Metellus*, (*a*) neveu de Q. Cécilius Métellus Macédonicus, acquit ſans beaucoup de peine l'honneur du triomphe, s'il eſt vrai, comme le dit Appien, que les exploits de ce L. Cécilius Métellus ſe réduiſent à être entré avec une armée dans le païs des Dalmates, auxquels il avoit fait déclarer la guerre ſans aucune cauſe légitime, & à avoir paſſé tranquillement l'hiver à Salone, où il avoit été reçu comme ami. L'Épitome LXII de Tite-Live porte néanmoins qu'il ſubjugua les Dalmates. Quoi qu'il en ſoit, L. Cécilius Métellus, ayant été Conſul l'an de Rome 633, triompha des Dalmates l'année ſuivante, & prit même le ſurnom de Dalmaticus.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS], *Q. Cæcilius Metellus*, (*b*) fut créé conſul avec M. Junius Silanus, l'an de Rome 643, & 119 avant Jeſus-Chriſt. Comme on avoit alors ſur les bras la guerre de Jugurtha, on commença à en concevoir de grandes eſpérances, quand on vit que le ſoin en étoit confié à Q. Cécilius Métellus.

Ce Général avoit tout ce qui peut rendre un homme eſtimable, mais particuliérement un déſintéreſſement parfait & abſolument incorruptible; qualité la plus eſſentielle alors contre un ennemi tel que Jugurtha, qui juſques-là, pour vaincre, avoit moins employé l'épée que l'argent. Le choix que fit Q. Cécilius Métellus de deux excellens Lieutenans généraux, C. Marius & P. Rutilius, confirma l'idée avantageuſe que l'on avoit de lui, & les heureux préſages que l'on ſe formoit de ſes ſuccès. En effet, ſouvent les deſ-

(*a*) App pag. 761. Roll. Hiſt. Rom. T. V. p. 168.

(*b*) Salluſt. in Jugurth. c. 30. *& ſeq.* Vell. Paterc. L. II. c. 9. *& ſeq.* Aul. Gell. L. 17. c. 2. Plut. Tom. I. p. 407. *& ſeq.* Valer. Maxim L. III. c. 8. Roll. Hiſt. Rom. T. V. p. 334. *& ſuiv.*

ſeins les mieux concertés échouent par le mauvais choix des officiers, quand il ſe fait par brigue & par cabale.

Lorſque Q. Cécilius Métellus fut arrivé en Afrique, il trouva l'armée dans un état déplorable, plongée dans la pareſſe, mal aguerrie, craignant & le péril & le travail, plus brave en paroles qu'en effets, redoutable aux alliés, mépriſable aux ennemis, enfin ſans diſcipline, ſans regle, ſans ſoumiſſion. Cette diſpoſition de l'armée donna plus d'inquiétude au nouveau Conſul, que le nombre des troupes ne lui inſpira de confiance. Quoiqu'il ſçût que Rome attendoit avec impatience des nouvelles de ce qui ſe paſſoit en Afrique, il prit néanmoins la réſolution de ne point commencer les opérations de la guerre, qu'il n'eût réformé ſon armée ſur le pied de l'ancienne diſcipline. Il s'y prit en homme ſupérieur, gardant un ſage milieu entre une rigueur outrée & une indulgence ambitieuſe.

Les premiers ordres qu'il donna, eurent pour objet de retrancher ce qui entretenoit l'intempérance & la molleſſe. Il fit défenſe aux ſoldats d'avoir avec eux dans la marche ni eſclaves, ni chevaux de bagage; aux goujats de ſuivre l'armée; & à qui que ce fût, de vendre du pain, ni de la viande cuite, dans l'enceinte du camp. Pour tout le reſte, il réduiſit chaque choſe, autant qu'il put, au ſimple néceſſaire. Il ne tenoit pas long-tems ſes troupes en un même lieu. Il les menoit par des chemins de traverſe, & les faiſoit inceſſamment camper & décamper. Il les obligeoit de ſe retrancher avec autant de ſoin, que s'ils euſſent toujours été à la vue d'une armée ennemie. On relevoit ſouvent la garde, qu'il alloit viſiter en perſonne avec les principaux Officiers, pour tenir tout le monde dans le devoir. Dans la marche, on le voyoit par tout, à la tête, au milieu, à la queue, prenant ſoin que le ſoldat ne ſortît jamais de ſon rang, qu'il marchât toujours ſous le drapeau, & qu'il portât en même tems ſur lui ſes armes & ſes vivres. Par ce moyen, il rétablit bientôt la diſcipline, mettant en uſage un principe admirable, qui eſt de prévenir les fautes, plutôt que de les punir.

Quand Jugurtha fut informé de quelle façon ſe conduiſoit Q. Cécilius Métellus, il entra dans une grande inquiétude. D'ailleurs, on lui avoit mandé de Rome que les préſens ne pouvoient rien ſur ce Général. Au défaut de cette reſſource, qui juſques-là lui avoit ſi bien réuſſi, il lui fallut tenter d'autres voies. Il envoie des députés à Q. Cécilius Métellus, qui pour toutes conditions demandent qu'on laiſſe la vie à ce Prince & à ſes enfans, ajoutant qu'il abandonne tout le reſte au peuple Romain. Le Conſul avoit

déjà connu par expérience qu'on ne pouvoit pas ſe fier aux Numides, naturellement légers, inconſtans, & ſans foi. Il crut, avec un Prince trompeur & perfide, pouvoir employer la ruſe & l'artifice. Il ſonda ſes députés, en les entretenant chacun en particulier; & les trouvant aſſez diſpoſés à ce qu'il ſouhaitoit d'eux, il leur propoſa & vint à bout de leur perſuader de s'engager à lui livrer Jugurtha vif ou mort. Conduite peu généreuſe, & qui prouve que même les plus gens de bien du tems dont il s'agit ici, ſe reſſentoient du dépériſſement des mœurs. Q. Cécilius Métellus, pour mieux couvrir ſon jeu, fait en public à ces députés une réponſe favorable, & leur donne lieu d'entretenir leur maître dans de bonnes eſpérances.

Peu de jours après, il partit de la province Romaine, c'eſt-à-dire, de la partie de l'Afrique qui étoit ſoumiſe aux Romains, & conduiſit ſon armée en Numidie. On y trouve toutes choſes dans le même état que ſi l'on n'eût pas été en guerre: point de maiſons déſertes, les troupeaux avec les bergers, les laboureurs au milieu des champs, & les Officiers du Prince ſortant des villes & des villages pour offrir du bled & des proviſions, & faire tout ce qui leur ſeroit commandé. Q. Cécilius Métellus, pour tout cela, ne diminue rien de ſon attention. Il marche en auſſi bon ordre & ne ſe tient pas moins ſur ſes gardes, que s'il eût été en préſence de l'ennemi. En un mot, il prend toutes les précautions poſſibles, ſçachant que ces apparences de paix peuvent couvrir des artifices & des embûches. Auſſi Jugurtha étoit ſi habile, ſi ruſé, qu'on ne pouvoit dire s'il falloit plus ſe défier de lui quand il étoit loin, ou quand il étoit proche; lorſqu'il faiſoit ouvertement la guerre, ou qu'il paroiſſoit vouloir la paix.

Q. Cécilius Métellus continuant ſa marche arriva près d'une ville appellée Vacca. C'étoit la plus marchande de toutes celles de Numidie. Il y mit garniſon, ſoit pour profiter de l'avantage du lieu, ſoit pour connoître par cette démarche en quelles diſpoſitions étoit Jugurtha.

Cependant, ce Prince lui envoyoit Ambaſſadeurs ſur Ambaſſadeurs, pour lui faire des inſtances, demander la paix, & lui remettre tous ſes États, ſe contentant de la vie pour lui & ſes enfans. Le Conſul les renvoyoit comme les premiers, après les avoir engagés à une trahiſon ſans accorder, ni refuſer au Roi la paix qu'il demandoit. Cependant, il attendoit toujours l'exécution des promeſſes des Ambaſſadeurs. Jugurtha, venant à comparer les paroles du Conſul avec ſes actions, vit bientôt qu'il le jouoit par ſes artifices; car, dans le tems même qu'on lui parloit de la paix, la guerre étoit en effet plus échauffée; il venoit

de perdre une de ſes plus grandes villes, l'ennemi connoiſſoit ſon païs, & tâchoit de ſoulever l'eſprit de ſes peuples. Forcé donc par la néceſſité de ſes affaires, il réſolut de ſe défendre par les armes. Après avoir épié la route que tenoit l'ennemi, les avantages du terrein lui donnerent des eſpérances de la victoire, de ſorte qu'il aſſembla le plus de troupes qu'il put de toute eſpece, & devança par des chemins dérobés l'armée Romaine.

Dans le païs qu'Atherbal poſſédoit après le partage de la Numidie, couloit un fleuve nommé Muthul, qui tiroit ſa ſource du midi. A vingt milles de ce fleuve ou environ s'élevoit une montagne à peu près de la même étendue. Du milieu de cette montagne ſortoit une grande colline en pointe. Jugurtha, ayant reſſerré ſon armée, ſe loge ſur cette colline, qui commandoit le paſſage; il donne à Bomilcar le commandement des éléphans & d'une partie de l'infanterie, & l'inſtruit de ce qu'il avoit à faire, tandis que lui même vint camper au pied de la montagne avec toute la cavalerie & l'élite des fantaſſins. Enſuite, courant de rang en rang, il exhorte, il prie les ſoldats de ſe ſouvenir de leur ancienne valeur & de leurs victoires paſſées, s'ils vouloient mettre leurs perſonnes & le royaume à couvert de l'avarice des Romains; qu'ils alloient combattre des gens qu'ils avoient forcés de paſſer ſous le joug après les avoir vaincus; qu'ils avoient changé de Général, mais non pas de courage; que de ſon côté il avoit pourvu à tout en grand Capitaine; qu'il s'étoit emparé de la hauteur, afin que connoiſſant le terrein ils le diſputaſſent avec des gens à qui il étoit inconnu, & qu'étant moins nombreux & moins expérimentés à la guerre, ils ne s'engageaſſent pas au combat avec des troupes plus nombreuſes & plus aguerries; qu'ainſi ils ſe tinſſent toujours prêts & attentifs pour attaquer les Romains, dès que le ſignal ſeroit donné; que cette journée couronneroit leurs travaux & leurs victoires, ou ſeroit pour eux le commencement des plus grands malheurs. Après quoi s'adreſſant en particulier à tous ceux qu'il avoit comblés d'honneurs, ou de richeſſes, en conſidération de leurs exploits militaires, il leur repréſente ſes bienfaits, & il les propoſe aux autres pour modeles; enfin, prenant chacun par ſon foible, il les anime tous différemment, les uns par des promeſſes, les autres par des menaces, ceux-là par des prieres.

Cependant, l'on voyoit Q. Cécilius Métellus qui ne penſoit à rien moins qu'à l'ennemi, deſcendre la montagne à la tête de ſon armée; d'abord il ne ſçavoit que juger du ſpectacle extraordinaire qui s'offroit à ſes yeux, car les Numides s'étoient mis avec leurs chevaux derriere

des buiſſons, dont les arbres cependant ne s'élevoient pas aſſez pour les dérober abſolument à la vue ; mais, la ſituation du lieu, & le ſoin qu'ils avoient pris de cacher leurs étendards, empêchoient de les bien diſtinguer. Ce piege ne tarda pas à être découvert, & auſſitôt le Conſul fait une courte alte, pendant laquelle ayant changé la diſpoſition de ſon armée, il fortifia de trois corps de réſerve l'aîle droite, parce qu'elle étoit plus près de l'ennemi ; il plaça toute la cavalerie ſur les aîles, & mit des troupes d'archers & de frondeurs parmi ſes eſcadrons. Après avoir exhorté ſes troupes en peu de mots, parce que le tems preſſoit, il fait faire un quart de converſion à ſon armée, & la conduit vers la plaine dans l'ordre qu'il l'avoit rangée. Quand il vit les Numides tranquilles, & ſans ſortir de deſſus la colline, la crainte que la chaleur & la diſette d'eau ne fiſſent périr ſon armée, l'obligerent d'envoyer P. Rutilius avec quelques cohortes armées à la légere, & une partie de la cavalerie vers le fleuve pour y aſſeoir un camp avant ſon arrivée, ne doutant pas que ſes ennemis ne le retardaſſent en chemin par de fréquentes courſes & par diverſes eſcarmouches, & qu'ils ne tâchaſſent de pouſſer ſon armée à bout par les fatigues & par la ſoif, ne pouvant compter ſur leurs armes. Enſuite, il avance lentement du même pas dont il étoit deſcendu de la montagne ; parce que les affaires & le lieu le demandoient ainſi. Q. Cécilius Métellus marchoit à la tête de la cavalerie de l'aîle gauche, qui faiſoient la pointe de l'armée, tandis que C. Marius étoit à la queue. Mais, quand Jugurtha vit que l'arrière-garde du Conſul avoit déjà paſſé la tête de ſon armée, il occupa, avec un détachement de deux mille fantaſſins ou environ, la montagne, d'où Q. Cécilius Métellus venoit de deſcendre, de crainte qu'elle ne ſervît de retraite à l'ennemi dans ſa fuite, & après cela de défenſe.

A quelque tems delà le ſignal étant donné, Jugurtha vint fondre ſur ſes ennemis, une partie des Numides donne ſur l'arrière-garde, d'autres chargent l'aîle gauche, & la droite, ils preſſent vivement, ce ſont des acharnés qui portent la confuſion dans tous les rangs des Romains ; ceux qui s'y oppoſent avec courage, trompés par leur combat incertain, reçoivent des bleſſures, ſans pouvoir ſe venger, ni même ſe défendre. Avant l'action, le Roi avoit averti ſa cavalerie de ne point ſe ſerrer dans la fuite, & de ne jamais ſe retirer en pelotons, mais de s'écarter le plus qu'il ſeroit poſſible les uns des autres, ſi les troupes Romaines venoient à les preſſer ; que par-là s'ils n'arrêtoient les pourſuites de l'ennemi, ils pourroient au moins, étant en plus grand nombre, le charger ſéparément en queue, ou par les

flancs, & ſe ſauver ſur la montagne, ſi elle leur paroiſſoit plus avantageuſe que le plat païs. Les chevaux Numides étoient faits à franchir les buiſſons, ceux des Romains étoient retardés par les difficultés & les embarras du chemin. Au reſte, toute l'affaire fut un ſpectacle bizarre, changeant, affreux, & digne de larmes. Écartés les uns des autres, une partie prend la fuite, d'autres les pourſuivent; on ne garde ni rang, ni étendards; perſonne ne s'arrête que là où il trouve du danger, mais c'eſt pour le détourner; tout étoit pêle-mêle, armes, fleches, chevaux, ſoldat, ennemi & citoyen, la prudence, ni le commandement n'y avoient aucune part, tout dépendoit du hazard; auſſi, le jour étoit fort avancé, que la victoire balançoit encore; en un mot, tous ſuccomboient au travail & à la chaleur, lorſque Q. Cécilius Métellus ayant remarqué que les Numides ſe ralentiſſoient, rallie peu à peu ſes troupes, les range, & met quatre cohortes légionnaires en tête à l'infanterie ennemie, dont une grande partie fatiguée ſe repoſoit ſur les hauteurs. En même-tems, il prie ſes ſoldats, il les anime, il les exhorte à ne point ſouffrir qu'un ennemi fugitif leur enleve la victoire, eux qui n'avoient ni camp, ni retranchemens pour ſe retirer, & qui n'avoient d'autre reſſource que les armes.

Cependant, Jugurtha ne reſtoit point oiſif, il court de rang en rang, il exhorte les ſiens, il renouvelle le combat, lui-même [redacted] trouve à tout, avec l'élite de ſon armée il ſoutient ſes troupes, charge l'ennemi ébranlé, amuſe en combattant de loin ceux qu'il connoiſſoit les plus braves. C'eſt ainſi que ces deux Généraux, tous deux grands hommes de guerre, ſe diſputoient la victoire; leur mérite perſonnel étoit bien égal; mais, le moyen de le faire éclater étoit tout différent. Q. Cécilius Métellus avoit pour lui la valeur des troupes, mais le païs lui étoit contraire. Tout favoriſoit Jugurtha, excepté la bravoure du ſoldat. Enfin, les Romains ſe voyant ſans retraite, que l'ennemi évitoit le combat, & que le jour tendoit à ſa fin, montent par derriere la montagne, comme on leur avoit ordonné. Il périt peu de Numides, quoique mis en déſordre & chaſſés de leur terrein. Leur légereté, & le peu de connoiſſance que les Romains avoient du païs, leur furent avantageuſes.

Alors Bomilcar, à qui Jugurtha avoit laiſſé le commandement des éléphans & d'une partie de l'infanterie, comme nous l'avons déjà remarqué, ſe voyant devancé par P. Rutilius, fait lentement marcher ſon armée dans la plaine; & tandis que P. Rutilius ſe preſſoit d'arriver au fleuve, où on l'avoit envoyé, l'autre ſe met à loiſir en bataille, ſelon que les affaires le demandoient, ſans cependant diſ-

continuer d'obſerver toutes les démarches de ſon ennemi. Ayant donc ſçu que P. Rutilius étoit tranquillement campé ; & que les cris s'augmentoient du côté de l'armée de Jugurtha, il appréhenda que le Lieutenant des Romains en étant informé, ne vînt ſecourir les ſiens dans le beſoin. Afin donc de boucher le paſſage aux ennemis, il donne plus d'étendue à ſes troupes déjà rangées avec art, parce qu'il comptoit peu ſur leur valeur. Dans cette diſpoſition, il marche droit au camp de P. Rutilius. Les Romains voyant un tourbillon de pouſſiere s'élever tout à coup, car la vue étoit bornée par les arbriſſeaux qui couvroient la campagne, d'abord s'imaginerent que ce n'étoit qu'une pouſſiere agitée par le vent ; mais, ayant enſuite remarqué que loin de diſcontinuer elle approchoit toujours, à meſure que l'armée avançoit, ils courent aux armes, & attendent de pied ferme devant le camp, comme on le leur avoit ordonné. Dès qu'on ſe fut approché, le choc ſe donna avec de grands cris de part & d'autre. Les Numides ne tinrent ferme que pour attendre le ſecours de leurs éléphans ; mais, quand ils virent que les branches d'arbres les empêchoient de paſſer, & que dans le déſordre on les avoit déjà enveloppés, ils prirent tous la fuite. Pluſieurs même, après avoir jetté bas les armes, ſe ſauverent à la faveur d'une montagne, ou de la nuit qui commençoit. Il y eut quatre éléphans de pris, & tout le reſte fut tué au nombre de quarante.

Les Romains, qui trouvoient que Q. Cécilius Métellus tardoit trop long-tems, marcherent au-devant de lui en bon ordre & ſans ſe débander, quoique las & fatigués du chemin, de la conſtruction de leur camp & du combat ; car, avec un peuple auſſi ruſé que les Numides, il ne falloit ni négligence ni lenteur. Ces deux corps d'armée, s'étant rencontrés pendant la nuit, jetterent par leurs cris l'étonnement & le trouble les uns parmi les autres, ſemblables à deux ennemis qui s'empreſſent au combat ; de ſorte que ſi les cavaliers envoyés de part & d'autre à la découverte ne s'étoient reconnus, il ſeroit arrivé par leur imprudence une action très-fâcheuſe. Mais, la crainte fit bientôt place à la joie. Les ſoldats charmés de ſe revoir, s'appellent l'un l'autre, ſe racontent ce qui s'étoit paſſé, chacun vante ſes exploits. C'eſt ainſi qu'une victoire enfle les lâches mêmes, tandis qu'une défaite humilie les plus grands hommes.

Q. Cécilius Métellus demeura quatre jours dans le même camp ; il fait penſer les bleſſés avec beaucoup de ſoin, récompenſe ſelon l'ordre de la guerre, tous ceux qui avoient bien fait, loue & remercie toutes ſes troupes aſſemblées, les exhorte

horte d'ágir avec la même valeur dans le peu qui reſtoit à faire ; qu'ils avoient aſſez combattu pour la victoire, que leurs travaux ſerviroient dans la ſuite à les enrichir. Le Conſul ne laiſſoit pas cependant d'envoyer des transfuges & des gens affidés pour ſçavoir où étoit Jugurtha, ce qu'il faiſoit, s'il avoit peu ou beaucoup de monde, & s'il ſe comportoit comme un homme vaincu. Ce Prince s'étoit retiré dans des forêts & dans des lieux fortifiés par la nature. Là il ramaſſoit une armée encore plus nombreuſe, mais mal aguerrie, lâche, plus propre à garder les troupeaux & à labourer la terre, qu'à porter les armes. Cela venoit de ce que les Numides abandonnoient leur Roi dans ſa défaite ; excepté la cavalerie de ſa garde, tout le reſte ſe ſauvoit où il vouloit, ce qui n'étoit pas un crime chez eux, mais une coutume établie.

Q. Cécilius Métellus, ayant appris que le Roi étoit encore tout fier, qu'il recommençoit une guerre dans laquelle on ne pouvoit en venir aux mains, qu'autant que ce Prince le voudroit, de plus, que les batailles étoient fort préjudiciables avec un pareil ennemi, qu'il perdroit moins étant vaincu, que les Romains en gagnant la victoire, réſolut de pouſſer la guerre autrement que par la force & par les combats. Il avance dans le païs le plus fertile de la Numidie, ravage les campagnes, ſe rend maître de quelques châteaux & de quelques bourgs, mal fortifiés & ſans garniſon, y allume le feu, fait maſſacrer la jeuneſſe, & abandonne le reſte au pillage des troupes. Dans cette conſternation, on venoit en foule ſe mettre en ôtage entre les mains de l'armée Romaine, on lui fourniſſoit des bleds en abondance, avec toutes les autres choſes dont elle avoit beſoin. Les Romains mettent garniſon où les affaires en demandent. Cette conduite donnoit au Roi beaucoup plus d'inquiétude que la bataille qu'il venoit de perdre, car il étoit forcé, & de ſuivre les Romains, lui qui n'avoit d'autre eſpérance que la fuite, & de faire la guerre ſur le terrein d'autrui, pour n'avoir pu garder le ſien. Cependant, il ne laiſſa pas de prendre dans une conjoncture ſi embarraſſante, le parti qui dans le fond étoit le plus avantageux ; il fit tenir une grande partie de ſon armée dans les mêmes poſtes, tandis que lui-même avec l'élite de ſa cavalerie, pourſuivit Q. Cécilius Métellus, & dérobant ſa marche à la faveur de la nuit & par des défilés, va fondre ſur les Romains débandés. La plupart périſſent ſans armes, il fait quantité de priſonniers, & il n'en échappe pas un ſeul ſain & ſauf. Avant que le ſecours fût arrivé du camp, les Numides avoient déjà grimpé ſur les montagnes voiſines, comme on le leur avoit ordonné.

Cependant, les nouvelles de Q. Cécilius Métellus avoient beaucoup réjoui la ville de Rome, ſur-tout lorſqu'on y apprit que lui & ſon armée vivoient ſelon l'ancienne diſcipline; que ſa valeur triomphoit dans un païs déſavantageux; qu'il étoit maître des terres de ſon ennemi; qu'il avoit forcé Jugurtha de mettre l'eſpérance de ſon ſalut dans la retraite & dans la fuite; de ſorte que le Sénat ordona de rendre graces aux Dieux immortels de la réuſſite de ſes entrepriſes. La ville, quelque tems auparavant tremblante & inquiete du ſuccès de cette guerre, fait des réjouiſſances; & le nom de Q. Cécilius Métellus devint célebre, ce qui rendit ce Général encore plus attentif à maintenir le cours de ſes victoires. Il mit tout en œuvre pour terminer cette guerre, veillant ſans ceſſe dans la crainte de donner à l'ennemi la moindre occaſion de le ſurprendre, perſuadé que l'envie ſuit de près la gloire; ainſi, plus il avoit de réputation, plus il redoubloit ſes ſoins. Depuis que Jugurtha l'avoit ſurpris, il ne laiſſoit plus aller ſes troupes piller dans les campagnes. Si l'on manquoit de bleds ou de fourrages, les cohortes marchoient avec la cavalerie pour eſcorter le convoi, lui-même conduiſoit une partie de l'armée, & C. Marius l'autre; le feu faiſoit bien plus de dégât dans le païs que le pillage. Les généraux Romains avoient leur camp aſſez près l'un de l'autre, afin de ſe réunir dans le beſoin. Au reſte, ils ne ſe partageoient ainſi que pour augmenter la déſertion & la frayeur des ennemis.

Jugurtha ne laiſſoit pas cependant de les ſuivre au travers des montagnes; il épioit le tems & l'occaſion de les ſurprendre, empoiſonnoit par-tout où il ſçavoit que l'ennemi devoit paſſer, les fontaines & les fourrages très-rares dans ce païs. Tantôt il ſe préſentoit à Q. Cécilius Métellus, & tantôt à C. Marius; il inquiétoit l'arriere-garde, & auſſitôt s'enfuioit ſur les montagnes; il faiſoit mine d'attaquer l'un, & enſuite l'autre. Uniquement occupé à détourner l'ennemi de ſon entrepriſe, il ne vouloit ni en venir à une bataille avec les Romains, ni les laiſſer tranquilles. Le Conſul rebuté de ces pieges, voyant que Jugurtha évitoit le combat, réſolut d'aſſiéger Zama. C'étoit une grande ville qui ſervoit de clef au Royaume du côté où elle étoit ſituée. Q. Cécilius Métellus ne doutoit pas que Jugurtha ne vînt ſecourir les ſiens dans le beſoin, comme il étoit de ſon devoir, & qu'alors il ne lui donnât bataille. Mais, le Roi averti de ce deſſein par les déſerteurs, prévient Q. Cécilius Métellus par une marche précipitée, & exhorte les habitans à défendre leur ville.

Cependant, Q. Cécilius Métellus la fait inveſtir, & ayant diſtribué les poſtes à chacun

des Lieutenans Généraux, il donne l'assaut à la place. L'armée Romaine, selon la coutume, commença par pousser de grands cris, tout d'un coup & de toutes parts. Les Numides n'en sont pas épouvantés. Ils paroissent en bonne posture. L'attaque commence, les Romains lancent un grand nombre de traits & de pierres. Tantôt ils tâchent de sapper le mur, tantôt de l'escalader. Ils souhaitent de joindre l'ennemi, & d'en venir aux mains. Les assiégés, de leur côté, jettent sur eux des grais, des poutres, des javelots, de la poix fondue mêlée avec du soufre. Ceux des Romains que la crainte tenoit plus éloignés, ne sont pas à l'abri des coups. Les traits, ou lancés à la main, ou poussés par les machines de guerre, les vont chercher au loin. Ainsi, les lâches partagent le danger avec les plus courageux, mais sans partager leur gloire.

Pendant que l'on combattoit ainsi autour des murs de la ville, Jugurtha bien accompagné vient attaquer subitement le camp des Romains, où l'on ne s'attendoit à rien moins, & ayant poussé la garde, il en força les portes. Le désordre se met dans les troupes. Plusieurs sont tués, ou blessés. Le plus grand nombre prend la fuite. Q. Cécilius Métellus, qui pressoit l'assaut avec ardeur, entendant derrière lui le bruit d'un combat, tourna bride aussitôt, & apperçut des troupes qui fuyoient de son côté. Il envoie sur l'heure même toute la cavalerie au camp, & y fait marcher C. Marius avec une partie de l'infanterie Latine. Jugurtha, à leur approche, se retira. Le lendemain, Q. Cécilius Métellus, avant que de livrer un nouvel assaut à la place, posta toute sa cavalerie autour des lignes; puis il s'avança vers Zama. Jugurtha revient à la charge. Mais, comme on s'étoit préparé à le bien recevoir, son attaque n'interrompit point l'assaut que l'on donnoit à la ville; & l'on se battit en même-tems des deux côtés avec vigueur. Les assiégés du haut des murs voyoient ce qui se passoit autour des lignes, & examinoient avec inquiétude les avantages ou les désavantages de Jugurtha. C. Marius, qui le remarqua du côté où il commandoit, voulant tourner entiérement leur attention vers l'objet sur lequel elle se portoit déjà en partie, ralentit pendant quelque tems les efforts de ses soldats, comme désespérant de réussir. Puis tout d'un coup il fait planter les échelles, & & attaquer le mur avec plus de vivacité que jamais. Les Romains avoient presque gagné le parapet, lorsque les habitans font pleuvoir sur eux un orage de pierres, de feux, & de dards. Ce n'est pas tout encore. Quelques échelles s'étant rompues, ceux qui étoient dessus furent écrasés de leur chûte, & les autres se sauverent comme ils purent, la plupart blessés. La nuit termina cet assaut & obli-

gea auſſi Jugurtha de ſe retirer.

Q. Cécilius Métellus, conſidérant que l'été tiroit vers ſa fin, que la ville paroiſſoit en état de ſe défendre encore long-tems, que Jugurtha ne combattoit que par eſcarmouches & par embuſcades, réſolut de lever le ſiege. Il mit des garniſons dans les villes qui avoient quitté le parti du Roi. Après quoi, il prit ſes quartiers d'hiver dans la province Romaine, à portée de la Numidie. Il ne donna pas ce tems-là à l'oiſiveté & aux délices, comme faiſoient ſouvent les autres Généraux; & ne perdant point de vue Jugurtha, il dreſſa de nouvelles batteries pour parvenir à finir la guerre. Il ſeroit vraiment louable, s'il n'eût employé que des voies d'honneur. Mais, nous avons déjà vu qu'il n'étoit pas ſcrupuleux ſur cet article. Tout moyen lui étoit bon pour réuſſir. Il ſe propoſa donc de ſurprendre un ennemi qu'il ne pouvoit réduire par la force, & pour cela de gagner ceux en qui il avoit plus de confiance, & de les engager à le trahir. Bomilcar, qui étoit le confident intime du Roi, parut à Q. Cécilius Métellus plus capable qu'aucun autre de le ſervir dans ſon deſſein. Le général Romain l'engagea donc à venir ſecrétement lui parler; enſuite il lui promit ſur ſa foi, que s'il lui remettoit Jugurtha vif ou mort, le Sénat lui accorderoit l'impunité de ſon crime, avec la jouiſſance de tous ſes biens. Il y détermina aiſément ce Numide, naturellement perfide, & qui craignoit que ſi la paix ſe faiſoit avec les Romains, ſa mort n'en fût une des conditions.

Bomilcar perſuade donc à Jugurtha de ſe rendre; auſſitôt l'on envoie des Ambaſſadeurs vers le général Romain, pour lui dire que Jugurtha étoit prêt à obéir; qu'il lui remettoit ſa perſonne & ſon royaume ſans aucune condition. Q. Cécilius Métellus fait aſſembler en diligence tous les Sénateurs qui étoient en quartiers d'hiver, prend leurs avis, avec celui de pluſieurs perſonnes judicieuſes; de ſorte qu'après un décret du Conſeil, conforme à l'uſage des Anciens, il fit dire à Jugurtha par ſes envoyés, qu'il eût à lui remettre deux cens marcs d'argent, tout ſes éléphans, avec une certaine quantité d'armes & de chevaux. Ces choſes étant exécutées ſans aucun délai, on lui ordonne de renvoyer tous les déſerteurs liés & garrottés. On en conduiſit une grande partie comme on l'avoit demandé; les autres s'étoient ſauvés chez Bocchus, roi de Mauritanie, dès que Jugurtha fit mine de ſe rendre.

Quand ce Prince vit qu'après l'avoir dépouillé de ſes finances, de ſes armes & de ſes troupes, on le mandoit pour recevoir de nouveaux ordres, il changea encore une fois de réſolution; il craignit les juſtes ſupplices qu'il avoit mérités. Ennuyé de ſes malheurs, tantôt il

regardoit la guerre comme le plus grand des maux, tantôt il ſe repréſentoit combien il ſeroit dur de tomber de la ſouveraineté dans la dépendance. Après avoir paſſé pluſieurs jours dans ces réflexions, il ſe détermina enfin à renouveller la guerre, quoiqu'il eût inutilement perdu la plus grande partie de ſes forces. Cependant à Rome, le Sénat ayant mis en délibération le Gouvernement des Provinces, continua à Q. Cécilius Métellus celui de la Numidie.

Nous avons vu que ce Général, au commencement de la campagne précédente, mit garniſon dans Vacca. Les principaux habitans, preſſés par les prieres du Roi, & d'ailleurs ayant toujours été bien diſpoſés à ſon égard, forment une conſpiration contre les Romains. Elle éclata un jour de fête ſolemnelle, où toute la ville étoit en réjouiſſance, & où les bourgeois avoient invité à des repas tous les Officiers de la garniſon. Le maſſacre fut général. Les Officiers & tout ce qu'il y avoit de ſoldats Romains dans la ville furent égorgés. Turpilius ſeul, Gouverneur de la place, trouva le moyen de ſe ſauver.

La nouvelle de ce maſſacre affligea extrêmement Q. Cécilius Métellus. Il partit au ſoleil couchant avec la légion qui étoit avec lui dans les quartiers d'hiver, & ce qu'il avoit de cavalerie Numide. Le déſir de venger une ſi cruelle perfidie & l'eſpérance du butin, leur font ſupporter généreuſement la fatigue d'une marche forcée. Ils arrivent un peu avant la troiſieme heure du jour devant la ville, qui ne s'attendoit à rien moins. La peine ſuivit de près le crime. On mit tout à feu & à ſang. La ville, qui étoit très-riche, fut abandonnée au pillage. Turpilius alors fut cité devant le Conſeil de guerre, comme ſuſpect de trahiſon & d'intelligence avec les habitans de Vacca qui l'avoient épargné. Le cas où il ſe trouvoit, n'étoit pas favorable; & il ſe défendit mal. Ainſi, quoiqu'il fût hôte & ami de Q. Cécilius Métellus, qui fit tout ce qu'il put pour le ſauver, il fut condamné à être battu de verges & à perdre la tête. Ce fut en cette occaſion qu'éclata la méſintelligence entre C. Marius & Q. Cécilius Métellus. C. Marius s'acharna à la condamnation de Turpilius, préciſément parce que le Général le protégeoit. Et quelque tems après, l'innocence de ce malheureux officier ayant été reconnue, pendant que tous les autres témoignoient prendre part à la douleur du Proconſul, C. Marius ſe fit un plaiſir malin de lui inſulter, & de ſe vanter d'avoir attiré ſur la tête de Q. Cécilius Métellus la colere des Dieux vengeurs des droits de l'hoſpitalité violée.

Il eſt vrai que Q. Cécilius Métellus lui donna quelque ſujet de plainte. Ce Général avoit

d'excellentes qualités ; mais, il étoit fier, hautain, mépriſant, défaut aſſez ordinaire à la Nobleſſe. Lors donc que C. Marius lui demanda ſon congé, & la permiſſion d'aller à Rome demander le Conſulat, Q. Cécilius Métellus parut étonné de cette propoſition, comme d'une choſe extraordinaire, & l'avertit en ami » de ne pas s'em» barquer dans une entrepriſe ſi » étrange & de ne pas former » des deſſeins au deſſus de ſon » état. Il lui dit qu'il ne con» vient pas à tous d'aſpirer aux » premieres places ; qu'il de» voit être aſſez content de ſa » fortune ; enfin qu'il étoit de » ſa ſageſſe, de ne pas faire » au peuple une demande qui » lui attireroit la honte d'un » juſte refus ; qu'au reſte il lui » accorderoit ſon congé, dès » que les affaires publiques le » permettroient. » Comme il ſe vit extrêmement preſſé par la même demande que C. Marius réitéra dans la ſuite, il lui répondit avec inſulte, qu'il ne devoit pas tant ſe hâter de partir pour Rome ; qu'il ſeroit aſſez tems pour lui de demander le Conſulat, lorſque ſon fils le demanderoit. Ce jeune Métellus, qui ſervoit alors ſous ſon pere, n'avoit que vingt ans ; & l'on ne pouvoit être Conſul qu'à quarante-trois.

Un mépris ſi marqué ne ſervit qu'à augmenter encore le vif déſir qu'avoit C. Marius de devenir Conſul, & à l'aigrir contre ſon Général. Il n'écouta plus que ſa colere & ſon ambition, mauvais & dangereux Conſeillers. Il ſongea uniquement à gagner les ſoldats dans les quartiers d'hiver où il commandoit, en ſe relâchant de la ſévérité de la diſcipline, & les traitant avec plus d'indulgence. D'ailleurs, comme il y avoit à Utique un grand nombre de négocians Romains, il ne ceſſoit de décrier dans leur eſprit Q. Cécilius Métellus, comme un homme qui avoit plus de faſte que de mérite, qui étoit d'un orgueil inſupportable, qui traînoit exprès la guerre en longueur, pour avoir le plaiſir de commander plus long-tems ; que pour lui, avec la moitié des troupes qu'avoit Q. Cécilius Métellus, il ſe faiſoit fort de prendre Jugurtha en peu de jours, & de le mener à Rome pieds & poings liés. Ces diſcours faiſoient d'autant plus d'impreſſion ſur l'eſprit de ces marchands, qu'ils s'ennuyoient fort d'une guerre qui ruinoit leur commerce. Ainſi, tous, ſoldats & négocians, dans l'eſpérance de voir finir la guerre ſous un autre Général, écrivant à leurs amis de Rome, ils leur faiſoient de grandes plaintes de Q. Cécilius Métellus, & relevoient fort le mérite de C. Marius.

Cependant, celui-ci ne ceſſoit de demander ſon congé. Comme Q. Cécilius Métellus n'eſpéroit pas tirer beaucoup de ſervice d'un homme qui ſe croyoit offenſé, & qui lui étoit

déſagréable, il lui permit enfin de partir pour l'Italie. C. Marius fut reçu à Rome par le peuple avec de grandes démonſtrations d'eſtime & d'affection. Tout ce qu'on y avoit écrit d'Afrique, avoit fait beaucoup d'impreſſion ſur les eſprits. La haute naiſſance de Q. Cécilius Métellus, qui auparavant lui attiroit le reſpect, ne ſervit plus qu'à exciter contre lui l'envie; & au contraire, l'obſcurité de l'extraction de C. Marius lui étoit favorable auprès du peuple, qui ſe croyoit mépriſé lui-même par le mépris que l'on faiſoit de cet homme nouveau, comme l'appelloient les Nobles. C. Marius fut donc nommé Conſul, & chargé du commandement de l'armée de Numidie.

Cependant, Q. Cécilius Métellus ne ſçavoit pas ce qui s'étoit paſſé à Rome, & ne doutant point qu'on ne lui prorogeât le commandement de la Numidie, il pouſſoit la guerre avec vigueur. L'on en vint aux mains. Le quartier où ſe trouva le Roi, tint quelque tems; mais, tout le reſte fut enfermé, ou mis en déroute dès le premier choc. Les Romains prirent un grand nombre d'armes & de drapeaux, & firent quelques priſonniers; car, la légereté des Numides à fuir dans preſque tous les combats, étoit pour eux une plus grande reſſource que les armes.

Jugurtha, ayant par cette déroute perdu toute eſpérance de rétablir jamais ſes affaires, ſe ſauva dans des déſerts, avec les transfuges & une partie de ſa cavalerie, & de-là ſe rendit à Thala, ville riche & puiſſante. Là étoient renfermés la plupart de ſes tréſors, & ſes fils y paſſoient preſque tout le tems de leur enfance. Quand Q. Cécilius Métellus en fut informé, quoiqu'il ſçût qu'entre Thala & le fleuve il y eût une plaine aride & déſerte d'environ cinquante milles, il réſolut cependant de paſſer par deſſus les difficultés, & de vaincre même la nature, dans la vue de finir la guerre par la conquête de cette place; il ordonne donc de décharger les bêtes de ſomme des bagages, & de les recharger d'outres, & d'autres vaſes propres à tranſporter de l'eau, & de ſe munir de vivres pour dix jours. Après cela il ramaſſe dans la campagne, le plus qu'il put, de bêtes de voiture, il les charge de toutes ſortes de vaſes, dont la plupart étoient de bois, qu'il avoit pris dans les cabanes des Numides. De plus, il ordonne à tout le voiſinage, qui après la déroute s'étoit ſoumis à ſa puiſſance, de voiturer le plus d'eau qu'il leur ſeroit poſſible, & leur marque le jour & le lieu du rendez-vous; mais, comme il n'y avoit point d'eau plus proche de Thala que le fleuve dont nous venons de parler, il y fit charger toutes les bêtes de voiture. Dans cet équipage, il marche droit à Thala. Quand il fut arrivé au lieu qu'il avoit marqué aux Numides, on rap-

porte qu'il tomba du Ciel une pluie ſi abondante, qu'il y en eut plus qu'il n'en falloit pour abreuver toute l'armée. Outre cela, il eut des vivres au delà de ce qu'il avoit eſpéré, parce que les Numides s'efforçoient de montrer leur zele, comme font tous les peuples, quand ils changent de maître. Au reſte, les troupes préféroient, par un motif de religion, l'eau de pluie à l'autre, ce qui ne ſervoit pas peu à les encourager, perſuadés qu'ils avoient pour eux la protection des Dieux. Le lendemain, on arriva à Thala contre l'attente de Jugurtha. Les habitans juſques-là s'étoient imaginés que la difficulté des lieux les mettroit aſſez à couvert; leur étonnement & leur ſurpriſe ne les empêcherent pas de faire toutes leurs diligences pour ſoutenir le ſiege. Les Romains en firent de même. Mais, le Roi convaincu que rien n'étoit impoſſible à Q. Cécilius Métellus, puiſque tout cédoit à ſa prudence, les armes, les fleches, le lieu, le tems, & la nature même qui domine ſur tout le reſte, ſe ſauva de la ville à la faveur de la nuit avec ſes enfans & la plus grande partie de ſes richeſſes. Depuis ce moment, il ne fut jamais plus d'un jour ou d'une nuit en une même place, il feignoit toujours quelque courſe importante à faire; mais, cela venoit de la crainte qu'il avoit d'être trahi, ce qu'il eſpéroit éviter par ſes voyages, car, il n'ignoroit pas qu'une vie tranquille & moins agiſſante, donne occaſion à la perfidie.

Quand Q. Cécilius Métellus vit que les aſſiégés ſe mettoient en défenſe, & que la ville étoit naturellement forte & munie d'ouvrages, il en fit la circonvallation, avec un foſſé & une paliſſade; enſuite, il ordonna de porter des faſcines dans les lieux les plus importans; là il éleve des plates-formes ſur leſquelles il plante des tours pour couvrir les travailleurs avec leurs ouvrages. De leur côté les habitans mettoient tout en uſage, & ſe diſpoſoient à ſe bien défendre; en un mot, rien ne fut oublié de part & d'autre. Enfin, les Romains, déjà fatigués par les grands travaux & par les combats, ſe rendent maîtres de la ville après un ſiege de quarante jours; mais, les déſerteurs anéantirent tout le pillage, car quand ils virent les murs ébranlés par les béliers, & leurs affaires ruinées ſans reſſource, ils porterent au Palais du Roi tout l'or & tout l'argent, avec tous les meubles les plus précieux. Là, après s'être chargés de vin & de bonne chere, ils ſe réduiſirent en cendres avec le Palais & tout ce qui y étoit enfermé; de ſorte qu'ils prévinrent eux-mêmes le ſupplice que l'ennemi leur auroit fait ſouffrir après la victoire. Dans le tems que Q. Cécilius Métellus ſe rendoit maître de Thala, il reçut des Ambaſſadeurs des habitans de Lep-

tis, qui le prioient de leur envoyer une garniſon avec un Gouverneur; & il leur accorda facilement ce qu'ils demandoient.

Jugurtha, depuis la priſe de Thala, voyant que rien ne pouvoit tenir contre Q. Cécilius Métellus, s'en alla, ſuivi de peu de gens, par de grandes ſolitudes, dans le païs des Gétules, peuple farouche & barbare, qui ne connoiſſoit point encore le nom Romain. Il les aſſemble, les accoutume peu à peu à garder leurs rangs, à ſuivre les enſeignes, à exécuter les ordres du Commandant, en un mot à s'acquitter de toutes les fonctions de la guerre. D'un autre côté, il s'appuye de l'alliance de Bocchus ſon beau-pere. Les deux Rois alliés marchent enſemble vers la ville de Cirte, où Q. Cécilius Métellus avoit mis ſon butin, ſes priſonniers, & le bagage de ſon armée. Jugurtha comptoit que s'il prenoit la ville, c'étoit un grand coup, ou que, ſi les Romains venoient au ſecours, il y auroit bataille, ce qu'il déſiroit fort. Car, il vouloit, par une action d'éclat, engager tellement Bocchus dans ſon parti, que ce nouvel allié ne pût retourner en arriere.

Q. Cécilius Métellus, ayant appris l'alliance & la jonction des deux Rois, alla camper près de la ville de Cirte, & prit ſoin de s'y bien retrancher. Son deſſein n'étoit pas de préſenter d'abord la bataille à Jugurtha, comme il avoit coutume auparavant de le faire. Il crut devoir changer de conduite, & reconnoître avant toutes choſes quels étoient ces nouveaux ennemis, qui venoient de ſe joindre aux autres; après quoi il ſeroit plus en état de prendre ſes avantages dans un combat.

Ce fut là qu'il reçut la nouvelle que C. Marius étoit nommé pour lui ſuccéder; il ſçavoit déjà qu'il avoit été fait Conſul. Quelque force d'ame qu'eût d'ailleurs Q. Cécilius Métellus, il fut abattu par ce coup imprévu, qui lui fit verſer des larmes, & tenir des diſcours peu dignes d'un grand homme comme lui. C'étoit en effet une choſe triſte, qu'on lui arrachât des mains une victoire preſque ſûre, & qu'il avoit ſi fort avancée. Mais, ce qui le piquoit plus vivement, c'eſt qu'on en tranſportoit l'honneur à ſon ennemi. Car, ſi on lui eût ôté le commandement pour le donner à tout autre qu'à C. Marius, il en auroit été moins ſenſiblement affligé.

L'accablement où étoit Q. Cécilius Métellus, l'empêchoit de ſuivre ſon premier feu, outre qu'il trouvoit que ce ſeroit une folie à lui de pourſuivre à ſes riſques & périls une entrepriſe dont un autre devoit avoir la gloire, & recueillir le fruit. Il ſe contenta de repréſenter à Bocchus par des envoyés, qu'il ne devoit pas ſe rendre ſans ſujet ennemi du peuple Romain; qu'il avoit une belle occaſion de faire avec Rome une alliance & une amitié, préférables pour

lui à la guerre ; que, quelque confiance qu'il eût en ſes forces, il n'y avoit point de prudence à hazarder le certain pour l'incertain ; qu'il étoit aiſé de s'engager dans une guerre, & ſouvent très-difficile de s'en tirer ; que l'entrée en étoit ouverte même aux plus lâches, mais que l'iſſue n'étoit qu'en la puiſſance du vainqueur ; qu'ainſi il examinât bien ce qui lui convenoit à lui & à ſon Royaume ; & qu'il ne mêlât point ſa fortune floriſſante avec la malheureuſe deſtinée de Jugurtha. Bocchus répondit que la paix étoit ce qu'il déſiroit, mais qu'il avoit pitié du malheur de Jugurtha ; & que, ſi les offres qu'on lui faiſoit, étoient auſſi faites à ſon allié, tout le monde ſeroit bientôt d'accord. Le général Romain renvoie encore à Bocchus, qui, entre les propoſitions qu'on lui faiſoit, approuve les unes & rejette les autres. Ces négociations conſumoient le tems, & empêchoient, comme le déſiroit Q. Cécilius Métellus, qu'on n'entreprît rien de part ni d'autre.

Il n'attendit pas, au reſte, l'arrivée de C. Marius ; il prit ſoin d'éviter la rencontre d'un ſucceſſeur, dont la vue ſeule auroit été pour lui un cruel déſagrément. Ce Général, en arrivant à Rome, s'attendoit à trouver les eſprits fort indiſpoſés contre lui, ſçachant combien ſon adverſaire, par ſes harangues emportées & calomnieuſes, avoit travaillé à le rendre odieux à la multitude. Il fut agréablement trompé. Le feu de l'envie étant éteint, il y fut reçu très-honorablement, non-ſeulement par le Sénat, mais par le peuple même. Un Tribun néanmoins s'oppoſa à ſon triomphe ; & & Q. Cécilius Métellus fit à ce ſujet un diſcours au peuple, dont Aulu-Gelle nous a conſervé un trait tout-à-fait noble, & de la plus grande élévation de ſentiment. » Romains, leur dit-» il, puiſque c'eſt une maxime » conſtante qu'il eſt plus doux » aux gens de bien de ſouffrir » l'injuſtice, que de la faire, » ce Tribun qui veut que vous » me refuſiez le triomphe, » vous fait plus de tort qu'à » moi. Car, je ſouffrirois l'in-» juſtice, & ce ſeroit vous qui » la feriez ; en ſorte que j'au-» rois véritablement lieu de me » plaindre, mais vous, vous » mériteriez d'être blâmés. » Q. Cécilius Métellus obtint le triomphe, & prit même le ſurnom de Numidicus, qui perpétuoit le ſouvenir de ſes exploits dans la guerre de Numidie. Il eſt aſſez vraiſemblable que ce fut auſſi dans ce même tems qu'étant accuſé de concuſſion, il reçut de la part de ſes Juges un témoignage plus glorieux que le triomphe même. Car, comme il produiſoit pour ſa juſtification les regiſtres de ſon adminiſtration, aucun de ſes Juges ne voulut jetter les yeux deſſus, ni paroître douter un inſtant ſi ce que Q. Cécilius Métellus avançoit étoit vrai ou non, dé-

clarant hautement n'avoir beſoin, pour s'aſſurer de ſon innocence, d'aucun autre témoignage que celui de toute ſa vie, & de ſon intégrité univerſellement reconnue.

Oroſe raconte que Q. Cécilius Métellus Numidicus, ayant été créé Cenſeur, l'an de Rome 650, & 102 avant Jeſus-Chriſt, L. Apuleius Saturninus eut l'audace de le tirer par force de ſa maiſon, & le pourſuivit à main armée juſqu'au Capitole, où Q. Cécilius Métellus Numidicus avoit été contraint d'aller chercher un aſyle. L. Apuleius Saturninus l'y aſſiégea, & il fallut que les chevaliers Romains priſſent les armes, & livraſſent pour ſauver le Cenſeur un combat, dans lequel il y eut beaucoup de ſang de répandu. Probablement ce fait eſt une ſuite & une dépendance des autres conteſtations que Q. Cécilius Métellus Numidicus eut dans ſa Cenſure avec L. Apuleius Saturninus, & qui furent très-violentes. Le Cenſeur voulut l'exclure du Sénat, auſſi-bien que Servilius Glaucia, qui par l'indignité de ſa conduite étoit l'opprobre de cette compagnie. Mais, de plus, une autre querelle, ſuſcitée encore par L. Apuleius Saturninus, occaſionna une ſédition furieuſe. Un certain L. Equitius ſe donnoit pour fils de Ti. Gracchus, & ſe préſentoit aux Cenſeurs pour être inſcrit en cette qualité ſur le rôle des citoyens Romains. Q. Cécilius Métellus Numidicus réſiſtoit, aſſurant que Ti. Gracchus n'avoit eu que trois fils, que tous trois étoient morts, l'un en Sardaigne dans le ſervice, l'autre à Préneſte, le dernier à Rome, & qu'il ne ſouffriroit pas que l'éclat d'une ſi illuſtre famille fût terni par un miſérable impoſteur. Le peuple, idolâtre du nom des Gracques, & flatté de l'eſpérance de le voir renaître, s'emporta avec violence. Les pierres volerent; le Cenſeur fut en danger; mais, il demeura ferme à rebuter le faux Gracchus. On ne ſçait pas comment cette affaire finit. Il eſt aſſez vraiſemblable que le collegue de Q. Cécilius Métellus Numidicus, qui étoit en même-tems ſon couſin-germain, mais qui ne lui reſſembloit pas pour la conſtance, permit à L. Equitius de prendre la qualité qu'il prétendoit ſur les rôles publics. Il eſt certain au moins qu'il exempta de la flétriſſure Servilius Glaucia & L. Apuleius Saturninus, & qu'il les maintint dans le rang de Sénateurs.

Quelque tems après, il fut propoſé une loi, dans laquelle on avoit ajouté une clauſe tout-à-fait extraordinaire, par laquelle il étoit ordonné qu'après que le peuple auroit accepté la loi, dans les cinq jours ſuivans le Sénat en jureroit l'obſervation, & que quiconque refuſeroit de faire ce ſerment ſeroit envoyé en exil. Cette clauſe étoit un piege tendu à la fran-

chiſe & à la fermeté de Q. Cécilius Métellus Numidicus, & C. Marius employa l'artifice & la fourberie pour l'y faire tomber. Il déclara dans le Sénat qu'il ſe donneroit bien de garde de prêter un ſerment auſſi injuſte, & qu'il ne penſoit pas qu'aucun homme ſage pût jamais s'y réſoudre. » Car, ajouta-t-il, ſi » la loi eſt bonne & utile en » elle-même, c'eſt faire injure » au Sénat de le forcer à en » jurer l'obſervation, puiſqu'il » doit s'y porter par raiſon & » de plein gré; & ſi elle eſt » mauvaiſe, c'eſt la derniere » injuſtice de vouloir extor- » quer de nous un ſerment pour » nous contraindre d'y conſen- » tir. » Ce raiſonnement étoit ſans replique, & le ſerment ajouté à la loi devoit faire ſentir l'injuſtice de la loi même. Auſſi Q. Cécilius Métellus Numidicus proteſta-t-il hautement que jamais il ne feroit le ſerment exigé. C'étoit là où C. Marius l'attendoit, ne doutant point qu'une proteſtation de lui en plein Sénat dans une matiere juſte & légitime ne fût un engagement que rien au monde ne ſeroit capable de lui faire révoquer.

Le cinquieme jour de la loi reçue, dernier délai marqué pour la preſtation du ſerment, C. Marius aſſembla le Sénat, affectant d'être troublé & inquiet. Il dit qu'il craignoit beaucoup que le peuple ne ſe portât à de violentes extrêmités, ſi le Sénat refuſoit le ſerment; mais qu'il s'étoit aviſé d'un expédient qui remédioit à tout, & qui conſiſtoit à jurer qu'on acceptoit la loi, en cas qu'elle fût loi; que par ce ſerment on ne s'engageoit à rien, puiſqu'il étoit de notoriété publique qu'elle avoit paſſé par violence, contre les auſpices, & après un coup de tonnerre entendu & annoncé. Il n'y avoit perſonne qui ne ſentît la foibleſſe & le ridicule de ce ſubterfuge. Mais, la crainte de l'exil l'emporta ſur tous les autres motifs. C. Marius ſortit pour aller prêter le ſerment, & tous les Sénateurs généralement, à l'exception d'un ſeul, le ſuivirent. Cét homme unique étoit Q. Cécilius Métellus Numidicus. Quelques prieres & quelques inſtances que lui fiſſent ſes amis, il ne fut point ébranlé; mais, demeurant ferme dans ſes principes, & prêt à tout ſouffrir pour ne rien faire de honteux, il ſe retira de la place, s'entretenant avec ceux qui l'accompagnoient, & leur diſant ces paroles remarquables: » Faire le mal, c'eſt l'effet » d'un cœur corrompu. Faire » le bien, lorſqu'il n'y a rien » à craindre, c'eſt le mérite » d'un homme du commun. Mais, » faire le bien en s'expoſant aux » plus grands dangers, c'eſt le » propre d'un homme vérita- » blement vertueux. »

Quelle différence entre un homme & un homme, entre C. Marius & Q. Cécilius Métellus Numidicus! L'un faiſant conſiſter l'habileté & la ſageſſe

politiques dans la diſſimulation & le menſonge, l'autre mettant pour fondement de tout mérite & de toute vertu la ſincérité & la droiture; l'un ſongeant à devenir le plus grand dans ſa République, même aux dépens de la probité & de la vertu, l'autre à en être le plus homme de bien. C'eſt de Plutarque que nous empruntons ces différens traits.

L. Apuleius Saturninus ne fut pas long-tems ſans conſommer ſon crime. Il fit rendre un décret par le peuple, portant injonction aux Conſuls de faire publier qu'on interdiſoit le feu & l'eau à Q. Cécilius Métellus Numidicus, & qu'on défendoit à tous les ſujets de la République de le recevoir chez eux; c'étoit la formule de l'exil. Tous les gens de bien, compatiſſant à ſa diſgrace, ſe rendoient en foule auprès de lui, déterminés à le défendre; mais, il ne voulut pas que pour ſon intérêt on en vînt à une ſédition, & il ſortit de la ville conſolant ſes amis, & leur faiſant ce raiſonnement: » Ou les affaires changeront, & alors, ſi le peuple vient à ſe reconnoître, je ſerai rapellé avec honneur; ou elles demeureront au même état, & en ce cas ne vaut-il pas mieux être éloigné de tant de maux? » Les marques extraordinaires d'eſtime & d'affection qu'on lui donna dans les lieux par où il paſſoit, firent ſentir juſqu'à quel point on admiroit un homme qui avoit mieux aimé renoncer à ſa patrie qu'à ſon devoir. Il s'arrêta à Rhodes, où il vécut agréablement, rempliſſant ſon tems ou par la lecture, pour laquelle il avoit toujours eu beaucoup de goût, grande reſſource pour un exilé; ou par la converſation avec les gens de bien & les gens de lettres, qui ſe trouvoient en aſſez grand nombre dans cette Iſle.

L'exil n'abattit donc en aucune maniere ſon courage, c'eſt ce qui paroît bien par un mot d'une de ſes lettres qu'Aulu-Gelle nous a conſervé. » Ce » ſont mes adverſaires, dit Q. » Cécilius Métellus Numidicus, » qui ſe ſont interdit à eux-» mêmes la jouiſſance de la » vertu & de la juſtice. Quant » à moi, je ne ſuis point privé » de l'uſage de l'eau & du feu, » & je jouis d'une très-grande » gloire. » On voit qu'il fait alluſion à l'interdiction de l'eau & du feu, qui avoit été prononcée contre lui.

Auſſitôt après la mort de L. Apuleius Saturninus qui avoit été tué dans une émeute populaire, il fut queſtion du retour de Q. Cécilius Métellus Numidicus. Toute la maiſon de ce grand homme, ſi nombreuſe, ſi puiſſante, tant de fois honorée des premieres dignités de la République, tous ſes alliés, qui étoient des premieres familles de Rome, employerent leur crédit pour faire révoquer le décret par lequel il avoit été condamné à l'exil. Mais, ſon fils eut la principale gloire du

toient de pied ferme, il ne ſçavoit quelle conduite tenir à l'égard d'un ennemi, qui évitoit une action générale, & qui ſe tournoit en toute ſorte de formes, qui venoit l'attaquer au moment qu'il s'y attendoit le moins, puis ſe retiroit en diligence, & dont les ſoldats accoutumés à vivre de peu, à ſupporter le froid & la faim, & à gravir contre les montagnes, ne laiſſoient aucun repos, & ne donnoient aucune priſe aux troupes qui leur étoient oppoſées. De-là il arrivoit que Q. Cécilius Métellus Pius ſans combattre ſouffroit tout ce que ſouffrent les vaincus, & que Sertorius en fuyant avoit tous les avantages de ceux qui pourſuivent leurs ennemis. Il les empêchoit de ſe pourvoir d'eau, il les troubloit dans leurs fourrages. S'ils s'avançoient, ils trouvoient Sertorius ſur leur chemin; s'ils s'arrêtoient en quelque endroit, il venoit les aſſaillir. S'ils aſſiégeoient une ville, ils ſe voyoient eux-mêmes aſſiégés par la diſette de toutes choſes; en ſorte qu'ils étoient entiérement rebutés & découragés; & Sertorius ayant défié Q. Cécilius Métellus Pius à un combat ſingulier, les ſoldats de celui-ci le preſſoient à cris redoublés d'accepter le défi, & de combattre Général contre Général, Romain contre Romain; & ſur le refus qu'il en fit, ils le tournoient en raillerie. Mais, Q. Cécilius Métellus Pius ne tint aucun compte de leurs inſultes, ſçachant qu'un Général doit mourir en Général, & non pas en aventurier.

Il voulut néanmoins rétablir ſa réputation en aſſiégeant la ville des Laccobriges. C'eût été une conquête importante, parce que Sertorius en tiroit beaucoup de ſecours; & en même tems elle paroiſſoit aiſée, parce qu'il n'y avoit qu'un ſeul puits dans la ville; les autres eaux dont ſe ſervoient les habitans, étoient dans les fauxbourgs, & tomboient tout d'un coup au pouvoir des aſſiégeans. Ainſi, Q. Cécilius Métellus Pius comptoit que ce ſeroit une affaire de deux jours, & il ne fit porter des vivres que pour cinq à ſes ſoldats. Mais, Sertorius ſçut bien rompre ſes meſures. Il ordonna de remplir d'eau deux mille outres, promettant pour chaque outre une récompenſe conſidérable; ce fut à qui brigueroit cette commiſſion. Il choiſit les plus robuſtes & les plus agiles d'entre ceux qui ſe préſentoient, Maures & Eſpagnols, & les envoya par les défilés des montagnes, avec ordre, lorſqu'ils auroient remis leurs outres aux aſſiégés, de faire ſortir toutes les bouches inutiles, afin que la proviſion d'eau pût ſuffire à ceux qui étoient en état de porter les armes. Lorſque Q. Cécilius Métellus Pius fut inſtruit de ce rafraîchiſſement introduit dans la place, il ſe trouva fort en peine; car, il commençoit lui-même à manquer de vivres. Il

envoya

envoya donc un Officier Général avec ſix mille hommes, pour ramaſſer & apporter au camp tout ce qu'il pourroit rencontrer de vivres dans les environs. Sertorius, toujours alerte, place une embuſcade ſur le chemin par où devoit revenir cet Officier avec ſa troupe; il l'attaque lui-même de front, & l'enveloppant ainſi en tête & en queue, il lui tue beaucoup de monde, lui enleve ſon convoi, & le force lui-même à prendre la fuite, après avoir perdu ſes armes & ſon cheval. Q. Cécilius Métellus Pius n'eut pas d'autre parti à prendre que celui de lever honteuſement le ſiege.

On convient que ce Général avoit toute la ſcience militaire que l'on pouvoit déſirer; mais, ſa lenteur le rendoit viſiblement incapable de réduire un ennemi auſſi habile & auſſi alerte qu'étoit Sertorius. Comme néanmoins ſa naiſſance, ſa réputation, & la haute eſtime que l'on faiſoit de ſa vertu, ne permettoient pas de lui faire l'affront de le rappeller, il ne s'agiſſoit que de lui donner un Collegue, qui menant de nouvelles forces, eût encore dans le caractère de quoi ſuppléer à ce qui manquoit à Q. Cécilius Métellus Pius du côté de l'activité. Cn. Pompée ambitionnoit cet emploi, & on le lui confia.

Q. Cécilius Métellus Pius & Cn. Pompée réunis réſolurent de chercher l'ennemi pour l'attaquer avec toutes leurs forces. Ces deux Généraux agiſſoient avec un concert parfait, & qui eſt digne de ſervir d'exemple à tous ceux qui ſe trouvent en pareil cas. Lorſque Q. Cécilius Métellus Pius joignit Cn. Pompée, celui-ci voulut faire baiſſer ſes faiſceaux devant lui, pour témoigner qu'il regardoit en lui un ſupérieur, & non pas un égal. Q. Cécilius Métellus Pius s'y oppoſa, & ne prenant aucun avantage ni de ſon âge, ni des honneurs par leſquels il avoit paſſé, il traita toujours avec Cn. Pompée comme avec un Collegue, ſi ce n'eſt que lorſqu'ils campoient enſemble, Q. Cécilius Métellus Pius ſeul donnoit le mot. Cn. Pompée de ſon côté déféroit volontiers à ſes avis; & lorſqu'ils furent en préſence de Sertorius, qu'ils vouloient forcer à combattre, & qui l'évitoit avec ſoin, un jour que Q. Cécilius Métellus Pius remarqua une ardeur incroyable dans les Eſpagnols, qui, ſelon la coutume des Barbares, plus démonſtratifs que les nations policées, parce qu'ils ſuivoient davantage les impreſſions de la ſimple nature, témoignoient leur déſir d'en venir aux mains, en remuant leurs lances, en levant le bras, & par d'autres geſtes ſemblables; il le fit obſerver à Cn. Pompée, & lui repréſenta que ce moment n'étoit pas favorable pour attaquer les ennemis. Cn. Pompée le crut, & d'un commun accord ils ſe retirerent dans leur camp.

Enfin, Sertorius fut contraint

d'engager une action générale, qu'il avoit évitée pendant long-tems. Il s'étoit contenté d'envoyer des partis, qui coupoient les vivres, qui enlevoient les convois, & réduiſoient les deux Généraux à une extrême diſette. Ils prirent donc la réſolution de ſortir avec toutes leurs troupes pour s'étendre dans un païs où ils puſſent avoir commodément des vivres & des fourrages; & Sertorius, qui vouloit les en empêcher, n'eût d'autre moyen que de les combattre. Les armées ſe rencontrerent auprès de Ségontie, & ſe choquerent avec fureur. L'action dura depuis midi juſqu'après le ſoleil couché. Sertorius eut l'avantage ſur Cn. Pompée, qui perdit dans ce combat ſon Queſteur & le plus brave Officier de ſon armée. Mais Perperna, qui commandoit l'autre aîle, ne pouvant réſiſter à Q. Cécilius Métellus Pius, & étant preſque entiérement défait, il fallut que Sertorius quittât Cn. Pompée pour aller au ſecours des ſiens. Il vint, & ayant fait un grand carnage des ennemis, il perça juſqu'à Q. Cécilius Métellus Pius, qui combattit en cette occaſion avec toute la vigueur qu'on eût pu attendre d'un jeune homme. Il fut même bleſſé; mais, ce fut là préciſément ce qui lui donna la victoire. Car, ſes ſoldats voyant couler le ſang d'un Général qu'ils reſpectoient & qu'ils aimoient, s'animerent tellement de douleur & de colere, qu'il ne fut pas poſſible aux Eſpagnols de ſoutenir leurs efforts; & la victoire échappa à Sertorius, lorſqu'il la croyoit preſque certaine.

Q. Cécilius Métellus Pius, qui affectoit de mépriſer Sertorius, & qui le traitoit dans ſes diſcours de fugitif de L. Sylla, & de réchappé du naufrage de Carbon, fut pourtant ſi fier de l'avoir vaincu, qu'il ſe fit proclamer *Imperator* par ſes ſoldats, & il ſe laiſſa rendre à ce ſujet les honneurs divins par les villes où il paſſoit, & qui le recevoient en lui dreſſant des autels, & lui offrant des ſacrifices. On lui faiſoit par-tout des entrées ſuperbes, avec un concours étonnant de perſonnes de tout ſexe & de tout âge, qui rempliſſoient les rues, & juſqu'aux toits des maiſons. Lorſqu'on vit que ce faſte lui plaiſoit, & qu'on lui faiſoit par là ſa cour, ce fut à qui lui donneroit des fêtes plus magnifiques. On ornoit comme des temples les ſalles où il devoit être reçu, on y répandoit des eaux de ſenteur, on y brûloit de l'encens. D'un autre côté, on dreſſoit des théâtres pour repréſenter des comédies, qui faiſoient comme on le ſçait, partie de la célébrité des fêtes chez l'Antiquité ſuperſtitieuſe. Des chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles chantoient des hymnes à ſa louange; & il n'avoit pas la délicateſſe d'Auguſte, qui ſelon le témoignage d'Horace ne pouvoit ſouffrir les éloges, s'ils n'étoient accompagnés d'un tour fin & ingé-

pleux. Des Poëtes nés à Cotdoue, dont les vers ſentoient le terroir, & n'avoient aucune grace, ne laiſſoient pas d'attirer l'attention de Q. Cécilius Métellus Pius. On faiſoit auſſi deſcendre par des machines des ſtatues de la Victoire, qui lui mettoient au milieu des tonnerres & des éclairs une couronne ſur la tête. A tous ces honneurs ſe joignoient des repas ſolemnels, où il paroiſſoit revêtu d'une robe brodée, & avec toute la pompe d'un triomphateur. On avoit ſoin que dans ſes repas la profuſion regnât conjointement avec la délicateſſe; & non-ſeulement on ramaſſoit de toute l'Eſpagne ce qu'elle pouvoit fournir de plus exquis pour couvrir la table, mais on alloit chercher juſqu'au-delà des mers & dans la Mauritanie des gibiers juſqu'alors inconnus.

Salluſte, de qui nous tenons la plus grande partie de ce détail, remarque que Q. Cécilius Métellus Pius ſe fit un grand tort en autoriſant ces excès, & qu'il en perdit une grande partie de ſa réputation, ſur-tout auprès de ceux qui conſervoient la probité & le goût antiques, & qui trouvoient que ce luxe & ces honneurs outrés avoient quelque choſe de ſuperbe, d'odieux, & d'indigne de la gravité de l'empire Romain. Cn. Pompée ſoutenoit bien mieux la gloire de la République par la dignité de ſes mœurs. Naturellement ſobre & éloigné des plaiſirs, il avoit encore augmenté la ſévérité de ſa façon de vivre dans une guerre ſi difficile; & le contraſte de la ſageſſe d'un jeune homme condamnoit plus fortement le goût que Q. Cécilius Métellus Pius dans un âge mûr témoignoit pour les délices & pour le faſte. Peut-être paſſeroit-on encore plutôt à Q. Cécilius Métellus Pius cette ivreſſe de joie, que l'inhumanité qu'il eut de mettre la tête de Sertorius à prix, promettant cent talens d'argent & vingt mille arpens de terre à tout Romain qui le tueroit, & la liberté de retourner à Rome, ſi c'étoit un exilé; procédé lâche qui marquoit le déſeſpoir de vaincre par la force celui dont on achetoit le ſang à prix d'argent.

Q. Cécilius Métellus Pius, à ſon retour à Rome, obtint les honneurs du triomphe. Il mourut vers l'an de Rome 690 & 62 avant Jeſus-Chriſt, & par ſa mort laiſſa vacante la dignité de ſouverain Pontife, qui fut conférée à Jules Céſar.

MÉTELLUS [C.], *C. Metellus*, (*a*) jeune Romain, eut un jour l'audace de demander en plein Sénat à L. Sylla, quelles bornes il mettoit à leurs maux, & juſqu'où il avoit réſolu de les pouſſer, afin qu'ils ſçuſſent au moins en quel tems ils pourroient eſpérer de voir la fin de leurs miſeres; car, continua-t-il, nous ne vous demandons pas de ſauver ceux

(*a*) Plut. T. I. p. 472. Roll. Hiſt. Rom. T. VI. p. 33, 34.

que vous avez délibéré de faire mourir, nous vous demandons ſeulement de tirer d'inquiétude & de crainte ceux que vous avez réſolu de ſauver. L. Sylla lui ayant répondu qu'il ne ſçavoit pas encore ceux qu'il ſauveroit, C. Métellus lui repartit : *Nommez-nous donc ceux que vous voulez perdre. Auſſi le ferai-je*, repliqua bruſquement L. Sylla. Mais, quant à la derniere repartie, pluſieurs la donnent à un certain Auſidius, un des flatteurs & des complaiſans de L. Sylla.

MÉTELLUS [L. CÉCILIUS], *L. Cæcilius Metellus*, (*a*) ſuccéda à Verrès dans la préture de Sicile. Il fut élevé au Conſulat avec Q. Marcius Rex, l'an de Rome 684, & 68 avant Jeſus-Chriſt. Mais, il mourut dans les premiers jours de Janvier, & le ſucceſſeur qu'on lui ſubſtitua, étant mort auſſi avant même que d'entrer en charge, on ne jugea pas à propos de procéder à une nouvelle élection. Q. Marcius Rex géra ſeul le Conſulat cette année.

MÉTELLUS [M. CÉCILIUS], *M. Cæcilius Metellus*, (*b*) frere du précédent fut nommé Préteur l'an de Rome 683, & 69 avant Jeſus-Chriſt. Son département étoit de connoître du crime de concuſſion dont on accuſoit Verrès. Mais, il ſoutenoit l'accuſé, & s'intéreſſoit vivement pour lui. Il n'étoit pas le ſeul de ſa famille qui prît ainſi le parti de Verrès. Son frere L. Cécilius Métellus le faiſoit auſſi ; & en général on aſſure que tous les Métellus ſervoient puiſſamment ce concuſſionnaire.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS], *Q. Cæcilius Metellus*, (*c*) frere des deux précédens, fut élevé au Conſulat avec Q. Hortenſius, l'an de Rome 683, & 69 avant Jeſus-Chriſt. Comme il ne s'intéreſſoit pas moins vivement pour Verrès que ſes freres, il ne fit pas difficulté, pendant qu'il n'étoit encore que Conſul déſigné, de mander chez lui les Siciliens qui étoient à Rome pour la pourſuite de leur affaire, & de les intimider par différentes conſidérations, les aſſurant qu'ils ne réuſſiroient pas. Il ſe montroit reconnoiſſant, s'il eſt vrai, comme Cicéron le dit clairement, que Verrès lui avoit acheté des ſuffrages pour le porter au Conſulat.

Pendant qu'il exerçoit cette charge, il obtint la commiſſion d'aller faire la guerre aux Crétois. On peut voir ſous l'article de Crete, comment il vint à bout de conquérir cette iſle, ce qui lui mérita le ſurnom de Créticus, avec les honneurs du triomphe. Mais, les intrigues & les chicanes de Cn. Pompée retarderent long-tems ſon triomphe ; il parvint enfin à l'obtenir,

(*a*) Dio. Caſſ. p. 2. Roll. Hiſt. Rom. T. VI. p. 284, 297.
(*b*) Roll. Hiſt. Rom. T. VI. p. 284.
(*c*) Sall. in Catil. c. 17. Vell. Paterc. L. II. c. 34, 40. Plut. Tom. I. p. 633, 634. Dio. Caſſ. p. 569, 595. Roll. Hiſt. Rom. Tom. VI. p. 284, 290. *& ſuiv.*

& le célébra le premier de Juin, l'an de Rome 690, & 62 avant Jeſus-Chriſt. Il y manqua ce qui devoit en faire le principal ornement, nous voulons dire les chefs des Crétois vaincus, Laſthénès & Panarès, qu'un Tribun du peuple revendiqua comme étant les priſonniers de Cn. Pompée.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS] NÉPOS, *Q. Cæcilius Metellus Nepos*, (*a*) fut nommé Tribun du peuple ſur la fin du Conſulat de Cicéron. Il ne fut pas plutôt entré en charge, qu'il entreprit de harceler & de fatiguer ce grand homme, & d'exciter contre lui les premiers mouvemens d'une tempête à laquelle peu d'années après il fut obligé de ſuccomber. Il tint des diſcours ſéditieux à la multitude, & dit qu'un Conſul, qui avoit fait mourir des citoyens ſans forme de procès, ne méritoit pas d'être admis à haranguer le peuple. Il effectua ſa menace, & le dernier de Décembre, Cicéron étant monté à la tribune aux harangues, pour rendre compte, ſelon l'uſage, de ſa geſtion, notre Tribun lui défendit tout diſcours, lui permettant ſeulement de faire le ſerment uſité en pareil cas, qui conſiſtoit uniquement à jurer que l'on n'avoit rien fait contre les loix. Cicéron ne ſe déconcerta point; & forcé d'obéir à l'injuſte défenſe du Tribun, il s'en vengea en faiſant, au lieu du ſerment accoutumé, un ſerment bien glorieux pour lui. Il jura que la République & la ville de Rome lui étoient redevables de leur ſalut. Le peuple fut charmé de cette préſence d'eſprit du Conſul; il y applaudit, & d'un cri unanime jura que rien n'étoit plus vrai que ce qu'il venoit d'affirmer à ſa gloire.

Cependant, Q. Cécilius Métellus Népos, de concert avec Jules Céſar, ne ceſſoit de déclamer contre Cicéron, & il ſe diſpoſoit à l'accuſer & à le citer devant le peuple, pour avoir fait exécuter à mort des citoyens, ſans que le procès leur eût été fait dans les formes. La cauſe de Cicéron étoit celle du Sénat. Cette compagnie le ſentoit parfaitement, & elle confirma & ratifia de nouveau ce qui s'étoit paſſé ſous ſon Conſulat, déclarant que quiconque entreprendroit d'y donner atteinte, ſeroit regardé comme ennemi de la patrie. Ce décret impoſa ſilence à Q. Cécilius Métellus Népos ſur ce qui regardoit Cicéron. Mais, toujours ſoutenu par Jules Céſar, il ſuſcita au Sénat une autre affaire, qui tendoit en partie au même but, & qui excita les troubles les plus violens. Il propoſoit que l'on rappellât Cn. Pompée en Italie avec ſon armée, pour réformer & pacifier l'État. Q. Cécilius Métellus Né-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 771. *& ſeq.* Dio. Caſſ. p. 47. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Rom. Tom. VI. p. 501. *& ſuiv.*

pos étoit frere ou couſin de Mucia, femme de Cn. Pompée, & trouvoit ſon élévation dans celle d'un allié ſi proche.

Heureuſement pour la République, Caton étoit alors Tribun du peuple ; ou plutôt ce n'étoit point l'effet d'un heureux hazard ; c'étoient la ſageſſe & le courage de cet excellent citoyen qui l'avoient déterminé à prendre cette charge, préciſément pour s'oppoſer aux fureurs de Q. Cécilius Métellus Népos, qu'il avoit prévues. Car, l'année précédente, dans un tems où tout paroiſſoit aſſez tranquille, ſes amis l'exhortant à demander le Tribunat, il ne voulut pas les écouter, parce qu'il aimoit mieux ſe réſerver pour les momens où la République pourroit avoir beſoin de ſes ſervices. Il ſortit même de Rome, & ayant pris pour compagnie ſes livres & quelques Philoſophes, il ſe mit en chemin dans le deſſein d'aller paſſer quelque tems en Lucanie, où il avoit des terres. Sur la route il rencontra un grand cortege, des chevaux, des bagages ; & s'étant informé de ce que c'étoit, il apprit que Q. Cécilius Métellus Népos, arrivant de l'armée de Cn. Pompée, alloit à Rome pour demander le Tribunat. Il s'arrêta un moment ; & après avoir un peu réfléchi, il donna ordre à ſes gens de retourner vers la ville. Ses amis furent étonnés d'un changement ſi ſubit. » Eh ! ne ſçavez-vous » pas, leur dit-il, que Q. Cécilius Métellus Népos eſt un » forcené, de qui l'on a tout à » craindre ? Et maintenant qu'il » vient ici d'intelligence avec » Cn. Pompée, c'eſt une tempête qui va fondre ſur la » République, & tout renverſer. Il n'eſt donc pas queſtion » maintenant de goûter le loiſir, ni de voyager dans mes » terres, mais de vaincre ce » furieux, ou de mourir avec » courage pour la défenſe de la » liberté. » Caton ſe laiſſa néanmoins perſuader d'achever ſon voyage. Mais, il y mit fort peu de tems, & revint promptement à Rome.

Il fut donc nommé Tribun avec Q. Cécilius Métellus Népos & huit autres, & continua beaucoup à rendre inutiles les entrepriſes de ſon Collegue. Il voulut néanmoins tenter d'abord les voies de la perſuaſion & de la douceur. Il lui fit des repréſentations pleines d'amitié dans le Sénat ; il s'abaiſſa même juſqu'à le prier, louant beaucoup en même tems la conſtance avec laquelle la maiſon des Métellus avoit toujours ſuivi les maximes Ariſtocratiques, & exhortant Q. Cécilius Métellus Népos à ne pas dégénérer de la gloire de ſes ancêtres. Il paroît que Q. Cécilius Métellus Népos étoit un petit eſprit, qui ſe voyant prié en devint plus fier, & s'imagina qu'on le craignoit. Il s'opiniâtra donc, fit des menaces & des rodomontades, & prétendit qu'il viendroit à bout malgré

le Sénat de ce qu'il avoit entrepris. Alors, Caton changeant de ton & de viſage, lui déclara en termes exprès que jamais Cn. Pompée n'entreroit dans la ville avec une armée. La diſpute s'échauffa tellement, qu'ils paroiſſoient tous deux hors d'eux-mêmes, & ne ſe plus connoître. Mais, on diſtinguoit aiſément, dit Plutarque, que cet emportement dans l'un étoit une vraie fureur, dont l'origine étoit vicieuſe, & dont la fin auroit été funeſte à la République, & que dans l'autre c'étoit l'enthouſiaſme d'une vertu généreuſe qui combattoit pour la juſtice & pour les loix.

Cependant, le jour approchoit, où le peuple, ſuivant le plan de Q. Cécilius Métellus Népos, devoit être envoyé aux ſuffrages, & ce Tribun réſolu de faire paſſer ſa loi par la violence avoit fait des amas d'armes, & aſſemblé des ſoldats étrangers, des gladiateurs, des eſclaves, dont il avoit eu ſoin de diſtribuer une partie dès la veille en différens endroits de la place. Il avoit pour lui une grande partie du peuple, toujours avide de nouveautés; & Jules Céſar l'appuyoit de tout ſon crédit, & de toute l'autorité que lui donnoit la Préture. Caton étoit preſque ſeul. Les premiers de la ville penſoient comme lui, & le favoriſoient intérieurement; mais, ils ne l'aidoient guere que par des vœux. En arrivant ſur la place, Caton porta ſes yeux de tous les côtés; & ayant vu le temple de Caſtor occupé par des ſoldats, les degrés par où l'on montoit à la Tribune gardés par des gladiateurs, & Q. Cécilius Métellus Népos aſſis en haut avec Jules Céſar, il ſe retourna vers ſes amis: » O l'homme audacieux, » leur dit-il, & lâche en même » tems, d'avoir aſſemblé tant » de gens armés contre un ſeul » homme qui eſt ſans armes! » Il s'avança avec Minucius Thermus; & ceux qui gardoient les avenues s'étant ouverts, il paſſa lui & ſon Collegue. Mais, les gens de Q. Cécilius Métellus Népos ſe refermerent auſſitôt & ne laiſſerent plus paſſer perſonne, ſi ce n'eſt que Caton prenant par la main un de ſes meilleurs amis, eut aſſez de peine pour le faire monter avec lui. Il alla enſuite s'aſſeoir entre Q. Cécilius Métellus Népos & Jules Céſar, & coupa ainſi leur converſation. On apperçut un air d'embarras ſur leur viſage. Au contraire, la ſérénité & la conſtance de Caton inſpirerent du courage aux bons Citoyens, & leur donnerent la confiance de s'approcher & de s'exhorter les uns les autres à ſe réunir, & à ne point abandonner ni la cauſe de la liberté, ni celui qui combattoit pour elle.

Alors, le Greffier voulut lire la loi, ſelon l'uſage; mais, Caton le lui défendit. Q. Cécilius Métellus Népos prit le papier pour le lire lui-même; Caton le lui arracha, & en même tems Minucius Thermus lui mit

la main devant la bouche, parce que comme il ſçavoit ſa loi par cœur, il ſe préparoit à la prononcer de mémoire. Q. Cécilius Métellus Népos pouſſé à bout donna le ſignal aux gens armés qu'il avoit répandus dans la place. Auſſitôt tout ſe diſperſe; & Caton reſté ſeul, ſe trouvoit expoſé aux coups de pierres & de bâtons. Mais, on vint à ſon ſecours, & on lui perſuada de ſe retirer dans le temple de Caſtor.

Q. Cécilius Métellus Népos, voyant ſes adverſaires en fuite, crut avoir remporté la victoire; & ayant fait retirer ſes Satellites, il voulut tenir l'aſſemblée, comptant que tout s'y paſſeroit tranquillement, & que ſa loi alloit être reçue. Mais, ceux qui s'y oppoſoient s'étant raſſemblés, accoururent jettant de grands cris. Q. Cécilius Métellus Népos & ſes gens furent tout-à-fait déconcertés; ils craignirent que leurs adverſaires n'euſſent trouvé ſous leurs mains des armes. Ils prirent la fuite à leur tour, & laiſſerent le champ libre à Caton, qui monta tout de ſuite à la Tribune, & par un diſcours convenable à la circonſtance fortifia & encouragea les eſprits.

La réſiſtance de Caton rendit la vigueur au Sénat. Par un décret de cette compagnie, les Conſuls furent chargés de veiller à la ſûreté de la ville, & de s'oppoſer avec Caton à une loi qui y mettoit le trouble. Le Sénat alla même juſqu'à interdire Q. Cécilius Métellus Népos & Jules Céſar des fonctions de leurs charges. Ceux-ci voulurent d'abord réſiſter. Mais, leur faction étoit ſi conſternée, que tout ce que put faire Q. Cécilius Métellus Népos, ce fut d'invectiver contre la tyrannie prétendue de Caton, & de menacer les Sénateurs qu'ils ſe repentiroient d'avoir conſpiré contre Cn. Pompée, & d'avoir outragé un ſi grand homme. Après quoi, il ſortit de Rome, & ſe mit en marche pour aller en Aſie, lui à qui il n'étoit pas permis en ſa qualité de Tribun de quitter la ville, ni de découcher une ſeule nuit.

Pour ce qui eſt de Jules Céſar, il ſe conduiſit plus ſagement; & à cauſe de ſa modération, le Sénat le rétablit, & on raya de deſſus les regiſtres le décret d'interdiction prononcé contre lui. L'indulgence dont on avoit uſé envers Jules Céſar s'étendit juſqu'à Q. Cécilius Métellus Népos; & Caton y contribua beaucoup par ſes repréſentations. Cette conduite lui fit honneur. On jugea qu'il y avoit, & de la généroſité à ne pas inſulter un ennemi vaincu, & de la prudence à ne pas irriter Cn. Pompée. Q. Cécilius Métellus Népos, qui n'étoit pas encore fort loin, revint à Rome, & rentra dans ſes fonctions. Dans toute cette affaire, Cicéron paroît peu comme acteur, quoiqu'il y fût fort intéreſſé. Il oppoſa beaucoup de modération aux emportemens de Q. Céci-

lius Métellus Népos, en conſervant néanmoins ſon rang & ſa dignité. Car, il réſiſta avec vigueur, lorſqu'il ſe ſentit attaqué, & il prononça même contre lui un diſcours, qui s'eſt perdu. Mais, quand il fallut opiner dans le Sénat, il ſuivit toujours les avis les plus doux. C'eſt ce qu'il nous apprend lui-même dans une très-belle lettre à Q. Cécilius Métellus Céler, proche parent de Q. Cécilius Métellus Népos. Q. Cécilius Métellus Céler lui avoit fait des reproches avec aſſez de hauteur. Cicéron lui répond ſur le meilleur ton, ſe juſtifiant ſans baſſeſſe, & le réfutant ſans dureté. Les ménagemens de Cicéron à l'égard de Q. Cécilius Métellus Népos avoient ſans doute pour objet Q. Cécilius Métellus Céler, qui étoit un homme de mérite, & ſur-tout Cn. Pompée allié de l'un & de l'autre. Cela n'empêcha pas qu'il ne vécût pendant un tems avec Q. Cécilius Métellus Népos ſur le pied d'ennemi. Mais, il recueillit dans la ſuite le fruit de ſa modération, comme on va le voir tout à l'heure.

Il parvint au Conſulat quelques années après; ce fut l'an de Rome 695, & 57 avant Jeſus-Chriſt. On lui donna pour Collegue P. Cornélius Lentulus Spinther. Cicéron étoit alors en exil. Quoique proche parent de P. Clodius, & malgré ſes démêlés très-vifs avec Cicéron, Q. Cécilius Métellus Népos ſe montra favorable à la cauſe de cet illuſtre exilé. Il acheva de ſe réconcilier avec lui dans une nombreuſe aſſemblée du Sénat. Là on lui adreſſa une exhortation touchante & pathétique. On lui rappella l'attachement qu'avoient toujours eu les Métellus aux maximes de l'Ariſtocratie & à l'autorité du Sénat; on lui cita ſon propre frere, Q. Cécilius Métellus Céler, qui étoit mort deux ans auparavant, & qui s'étoit fait une loi de s'oppoſer en tout à P. Clodius; on le fit reſſouvenir de Q. Cécilius Métellus Numidicus, l'honneur de leur maiſon, exilé comme Cicéron, & comme lui regretté de toute la ville. Enfin, on lui parla avec tant de force, que le Conſul ne put retenir ſes larmes, preuve non équivoque d'une réconciliation ſincere; & de fait il ne ſe contenta plus de ne point réſiſter à ſon Collegue; il l'appuya & le ſeconda dans toutes ſes démarches.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS] CÉLER, Q. *Cæcilius Metellus Celer*, (*a*) frere ou couſin du précédent, étoit un homme qui ſoutenoit la nobleſſe de ſa naiſſance par celle de ſes ſentimens. Étant Préteur l'an de Rome 689, & 63 avant Jeſus-Chriſt, il ſauva C. Rabirius qu'on accuſoit d'avoir tué L. Apuleius Saturninus. La conjuration de L. Catilina ayant été découverte, Q. Cécilius Métellus

(*a*) Dio. Caſſ. p. 87, 42, 62. Plin. Tom. I. p. 107. Pomp. Mel. pag. 188. Salluſt. in Catilin. c. 17, 27. Roll. Hiſt. Rom. T. VI. p. 437. *& ſuiv.*

Céler eut ordre de former une armée, & de la conduire dans le Picénum. Il avoit déjà nettoyé cette Province de ce que la conjuration y avoit de partisans, lorsqu'il apprit un mouvement que venoit de faire L. Catilina, & il alla aussitôt se porter au pied des montagnes par où il devoit descendre pour passer de Toscane en Ligurie. En même tems, C. Antoine le suivit à la piste. Ainsi, L. Catilina se trouva enfermé entre des montagnes & deux armées, l'une en tête, l'autre en queue. Il ne lui restoit plus d'autre ressource qu'une bataille, & il résolut de la tenter. Mais, il la perdit avec la vie; car, quand il vit toute son armée en déroute, il prit son parti en désespéré, & se jettant au milieu des plus épais bataillons des ennemis, il y trouva une mort qui eût été glorieuse, s'il eût combattu pour une meilleure cause.

Q. Cécilius Métellus Céler, après sa Préture, fut envoyé dans la Gaule Cisalpine, qu'il gouverna en qualité de Proconsul. C'est au tems de cette administration que l'on rapporte le fait que Pline & Pomponius Méla racontent d'après Cornélius Népos. Ils disent que le Roi des Sueves donna à Q. Cécilius Métellus Céler, Proconsul de la Gaule Cisalpine, des Indiens, qui s'étant embarqués dans leur païs pour aller faire le commerce chez l'étranger, avoient été si furieusement écartés de leur route & entraînés si loin par la tempête, qu'ils étoient venus échouer sur les côtes de Germanie. Un tel événement étoit précieux pour les anciens Géographes, qui avoient besoin de se convaincre que notre continent étoit tout environné de mers. Pour nous, si ce fait est vrai, ce ne pourroit être qu'un nouvel exemple à ajouter à ceux par lesquels on veut prouver que le Cap de bonne Espérance avoit été doublé bien des siecles avant que les Portugais en fissent la découverte. Mais, on soupçonneroit volontiers que ces prétendus Indiens pourroient être des habitans de la côte occidentale de l'Afrique. Alors, l'écart n'est plus à beaucoup près si violent, & le fait devient plus vraisemblable. M. Huet, dans son histoire du commerce, les fait venir d'un païs bien différent. Il lui paroît assez probable que c'étoit des Lapons. On peut voir dans son ouvrage les raisons de convenance qui lui ont fait naître cette pensée. Revenons à notre sujet.

Q. Cécilius Métellus Céler fut créé Consul avec L. Afranius, l'an de Rome 692, & 60 avant Jesus-Christ. Il fit paroître, pendant son Consulat beaucoup de magnanimité & de courage, & défendit avec zele la liberté publique. Il est vrai que Dion Cassius prétend que ce zele étoit aidé & animé en lui par le ressentiment qu'il avoit conçu du divorce de Cn. Pompée avec Mucia sa sœur. Cicéron, qui parle souvent de Q.

Cécilius Métellus Céler dans ſes lettres à T. Pomponius Atticus, ne dit rien de ſemblable ; & l'autorité de Dion Caſſius ne ſuffit pas, ſelon nous, pour dégrader par de mauvais motifs une conduite & des actions louables en elles-mêmes. Lorſque Q. Cécilius Métellus Céler prit le gouvernement de la République, il la trouva dans une ſituation bien différente de celle où Cicéron l'avoit établie. L'autorité du Sénat avoit ſouffert un déchet conſidérable par l'abſolution de P. Clodius & par l'élection de L. Afranius, à l'occaſion de laquelle cette compagnie avoit voulu lutter par ſes décrets contre la brigue, & avoit ſuccombé. De plus, l'ordre des Chevaliers s'étoit aliéné du Sénat, à tort ſans doute ; mais, le dommage que la République en ſouffroit, n'en étoit pas moins réel.

Il fut propoſé cette année une loi par le tribun L. Flavius, dont l'objet étoit d'aſſigner des terres aux ſoldats de Cn. Pompée. Q. Cécilius Métellus Céler s'oppoſa à cette loi ; & en cette occaſion, il ne réſiſta pas ſeulement à la crainte qui a moins de pouvoir ſur les ames fortes, mais encore à des eſpérances bien capables de flatter ſon ambition. Les choſes furent pouſſées ſi loin, & le Tribun ſi forcené, qu'il oſa faire mettre le Conſul en priſon. Les Chevaliers, mécontens du Sénat, ne branlerent point. Mais, les Sénateurs firent parfaitement leur devoir, & ils voulurent s'aſſembler dans la priſon même auprès du Conſul. L. Flavius ne ſouffrit pas que le Sénat entrât dans la priſon, & pour l'en empêcher, il plaça ſon ſiege devant la porte. Q. Cécilius Métellus Céler ſoutint cette indignité avec une merveilleuſe conſtance. Les autres Tribuns voulurent le tirer de priſon ; il refuſa d'en ſortir, juſqu'à ce que L. Flavius lui-même ſe déſistât. Celui-ci n'y paroiſſoit point du tout diſpoſé, & il ſe préparoit à paſſer la nuit ſur le lieu. Mais, Cn. Pompée eut enfin honte d'un tel excès, dont il étoit le véritable auteur ; il craignit même le ſoulevement du peuple ; de façon qu'il ordonna à L. Flavius de ſe retirer, diſant que Q. Cécilius Métellus Céler lui avoit fait demander cette grace.

Q. Cécilius Métellus Céler eut bientôt une attaque d'une autre eſpece à ſoutenir. P. Clodius, pour parvenir à la charge de Tribun du peuple, entreprit de ſe faire Plébeien. Notre Conſul ſe prêta d'abord à ce projet, peut-être par ſurpriſe. Mais, il revint bientôt ſur ſes pas, & juſtement irrité contre P. Clodius, il le menaça en plein Sénat, quoiqu'il fût ſon couſin germain & ſon beau-frere, de le tuer de ſa propre main. Cependant, P. Clodius ſe portoit pour Plébeien, & aſpiroit au Tribunat. Mais, il manqua ſon coup pour cette année. Ce fut dans ces conteſtations turbulen-

tes que ſe paſſa le conſulat de Q. Cécilius Métellus Céler, qui arrêta au moins le mal, & tint toutes choſes en ſuſpens, juſqu'au tems où Jules Céſar arrivant d'Eſpagne vint mettre la derniere main à ce que l'ambition la plus vive & la cabale la plus forte n'avoient pu achever ſans lui.

Q. Cécilius Métellus Céler, au ſortir de ſon Conſulat, eut le département de la Gaule Tranſalpine, où il mourut, non ſans ſoupçon d'avoir été empoiſonné par Clodia ſa femme.

MÉTELLUS [Q. CÉCILIUS] PIUS SCIPION, *Q. Cæcilius Metellus Pius Scipio*, (*a*) brigua le Conſulat avec Milon & Hypſéus, l'an de Rome 700, & 52 avant Jeſus-Chriſt. On remarque que ces aſpirans à cette grande place, la diſputoient, non pas avec paſſion, mais avec fureur; & que tout ce qu'on avoit vu juſques-là de déſordres & d'excès en ce genre n'approchoit pas de ceux auxquels ſe porterent ces trois Compétiteurs. Chacun avoit ſa petite armée, & tous les jours il ſe livroit entr'eux des combats ſanglans. Les vœux des meilleurs citoyens étoient pour Milon, mais les deux autres avoient Cn. Pompée & P. Clodius. Cependant, aucun des trois ne fut nommé. Ce fut Cn. Pompée lui-même qu'on créa ſeul Conſul.

Quelque tems après, Cn. Pompée fit porter une nouvelle loi contre la brigue, & même plus ſévere que toutes les précédentes. En vertu de cette loi, Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, dont Cn. Pompée venoit d'épouſer la fille, fut accuſé; & il étoit manifeſtement coupable. Cn. Pompée ſollicita pour lui avec tant de chaleur, qu'il prit même le deuil, ce qui détermina quelques-uns des Juges à en faire autant par une démarche ſans pudeur comme ſans exemple. L'accuſateur ſe déſiſta, mais ce ne fut pas ſans invectiver contre la partialité des Juges & du Conſul. Ce n'eſt pas tout, peu après, Cn. Pompée prit pour Collegue dans le Conſulat Q. Cécilius Métellus Pius Scipion.

Notre nouveau Conſul voulut partager avec ſon gendre la gloire de réformer l'État, en rétabliſſant la Cenſure dans tous ſes droits. Cette Magiſtrature avoit été affoiblie, ou plutôt anéantie, par une loi de P. Clodius, qui avoit ôté aux Cenſeurs le pouvoir de noter aucun citoyen, à moins qu'il n'eût été accuſé en forme, & convaincu devant eux de quelque action honteuſe. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion leur rendit le libre exercice d'une juriſdiction volontaire, telle qu'ils l'avoient eue de toute antiquité. Mais, ce rétabliſſement ſervit moins à l'extirpation des déſordres, qu'il

(*a*) Cæſ. de Bell. Civil. pag. 426. & *ſeq.* Hirt. Panſ. de Bell. Afric. pag. 752. & *ſeq.* Plut. T. I. p. 868. Roll. Hiſt. Rom. T. VII. p. 937. & *ſuiv.*

ne tourna à la honte des Cenſeurs. Car, la loi de P. Clodius ſubſiſtant, ils auroient eu les mains liées, & par conſéquent ils n'auroient pas été reſponſables de l'impunité des vices ; au lieu que rentrés dans tous leurs droits, leur molleſſe n'avoit plus d'excuſe ; & néanmoins la ſévérité paroiſſoit impraticable, à cauſe du nombre & de la puiſſance des vicieux. Auſſi les plus ſages ne penſerent-ils plus à demander la Cenſure ; & on la vit depuis tomber entre les mains de gens plus dignes d'en être l'objet, que les Miniſtres.

Q. Cécilius Métellus Pius Scipion lui-même, qui en étoit le reſtaurateur, y donnoit étrangement priſe par ſa conduite. Il ſe trouva étant Conſul à un repas infâme. Ce repas fut donné à ce Magiſtrat & à quelques Tribuns par un miſérable Huiſſier, qui y amena deux femmes d'une naiſſance & d'un nom illuſtres, & un jeune homme de condition, pour ſatisfaire la brutale débauche de ſes convives. Une telle extinction de tout ſentiment de pudeur, & de tout reſpect pour les loix mêmes de la nature, fait horreur au ſimple récit, mais le vice ne connoît point de bornes ; & l'unique moyen de ne pas ſe laiſſer entraîner aux derniers excès, c'eſt de réſiſter aux premiers commencemens.

Dans la ſuite, Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, plus illuſtre par ſa naiſſance & par ſon rang, que par ſa capacité & ſa bonne conduite, fut envoyé en Syrie avec la qualité de Proconſul, dès le commencement de la guerre entre Jules Céſar & Cn. Pompée. Sa principale commiſſion étoit de tirer de cette Province les troupes qui y étoient, & de les amener au ſecours de ſon gendre. Il s'acquitta de ſa charge d'une maniere qui ne fit point d'honneur à la cauſe qu'il ſoutenoit. Exactions, avanies, vexations de toute eſpece dans la Syrie & dans l'Aſie mineure, c'eſt de quoi l'accuſent les commentaires de Jules Céſar. Il eſt vrai que ce dernier paroît avoir eu une haine perſonnelle contre lui, & ſe plait viſiblement à en dire du mal. Mais, tout ce que nous ſçavons d'ailleurs touchant la vie & les procédés de Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, ne nous met point en droit de ſuſpecter le témoignage de Jules Céſar, quoique ſon ennemi. Joſephe rapporte que pendant qu'il étoit en Syrie, il fit trancher la tête à Alexandre, Prince des Juifs, ſur le frivole prétexte d'anciens troubles excités par lui dans la Judée, mais ſans doute parce qu'il favoriſoit le parti de Jules Céſar, comme ſon infortuné pere Ariſtobule, qui peu de tems auparavant avoit été empoiſonné pour ce ſujet par les partiſans de Cn. Pompée.

Q. Cécilius Métellus Pius Scipion croyoit même par une raiſon particuliere devoir lâ-

cher la bride à la licence de ſes ſoldats, qui deſtinés à faire la guerre aux Parthes, ne marchoient pas volontiers contre un Romain & contre un Conſul. Ainſi, pour ſe les attacher, il leur permit d'exercer toutes ſortes de brigandages, & il cherchoit lui-même toutes les occaſions de piller, afin d'avoir de quoi leur faire de grandes largeſſes. Il ſe préparoit à enlever les tréſors de la Diane d'Épheſe, lorſqu'il reçut des lettres de Cn. Pompée qui le preſſoit de hâter ſa marche, parce que Jules Céſar venoit de paſſer en Grece. C'eſt ce qui ſauva du pillage ce Temple ſi fameux & ſi reſpecté. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, arrivant en Macédoine, ſe trouva en tête Domitius Calvinus, lieutenant de Jules Céſar avec deux légions. Mais, ils ne firent que ſe tenir mutuellement en reſpect. Il ne paroît pas du moins qu'il ſe ſoit rien paſſé entr'eux qui ſoit digne de remarque.

Pendant que la guerre ſe faiſoit avec fureur, Jules Céſar qui feignoit toujours de l'inclination pour la paix, ayant été rebuté pluſieurs fois par Cn. Pompée, s'adreſſa à Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, & voulut entamer une négociation avec lui par le miniſtère d'un ami commun. Ses ennemis le ſervoient toujours parfaitement, & prenoient ſur eux l'odieux des refus. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion écouta d'abord le député de Jules Céſar; mais, bientôt il ne voulut ni le voir ni l'entendre. Clodius, c'étoit le nom de ce négociateur, retourna ſans fruit vers celui qui l'avoit envoyé.

Après la bataille de Pharſale, dont la perte entraîna celle du parti de Cn. Pompée, Q. Cécilius Métellus Pius Scipion paſſa en Afrique. Son intention étoit de travailler à rétablir le parti vaincu par le ſecours de Juba, roi de Mauritanie. Il trouva bien des forces dans le pais où il prétendoit renouveller la guerre, mais il n'y porta pas les talens d'un grand Général. Une haute naiſſance, un nom illuſtre, un courage plutôt de ſoldat que de capitaine, & une haine implacable contre Jules Céſar, voilà à peu près ce qui faiſoit tout ſon mérite. Du reſte, il n'avoit nulle expérience dans le commandement des armes; toute ſa vie n'offre aucun exploit qui puiſſe lui mériter le titre de guerrier; & pour ce qui eſt des qualités qui conſtituent le grand homme, il en étoit encore plus dépourvu. On ne remarque en lui ni vue du bien public, ni élévation dans la façon de penſer, ni douceur, ni modération. On y trouve au contraire le vice des petits eſprits, nous voulons dire une préſomption qui le rendoit incapable de ſe prêter aux bons conſeils. Car, il fut à portée d'en recevoir, au moins de la part de Caton, qui vint le joindre avec plus de dix mille hommes! Mais, nous allons voir qu'il

ne ſçut pas en profiter.

Atticus Varus, gouverneur de l'Afrique, ne vouloit pas céder le commandement à Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, ſous le frivole prétexte qu'il étoit depuis un tems conſidérable à la tête de la Province; & le roi Juba, par ſon orgueil & ſon faſte barbare, les écraſoit tous les deux. La préſence de Caton remédia, au moins en partie, à ces déſordres. Il apprit à Juba à reſpecter la gloire & la prééminence du nom Romain; & dans leur premiere entrevue le Prince Numide ayant pris la place d'honneur entre Q. Cécilius Métellus Pius Scipion & Caton, ce fier Romain tranſporta lui-même ſon ſiege pour mettre Q. Cécilius Métellus Pius Scipion au milieu, entre le Roi & lui. Cette leçon ne ſuffit pas néanmoins ni pour corriger Juba, ni pour inſpirer à Q. Cécilius Métellus Pius Scipion des ſentimens dignes de ſon rang. Pour ce qui eſt de la diſpute entre nos deux généraux Romains, Caton la fit entiérement ceſſer, en ſe ſoumettant lui-même aux ordres de Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, & ſe contentant de garder la ville d'Utique, qu'il eut ſoin de bien fortifier.

C'eſt ainſi que l'Afrique devint comme le poſte de ralliement pour tous ceux qui, après la bataille de Pharſale, conſervoient encore l'eſpérance & la réſolution de ſe relever de leur diſgrace. Bientôt, les vaincus ſe trouverent avoir des forces de terre & de mer capables de faire trembler leurs vainqueurs. Une cavalerie innombrable, quatre légions du roi Juba, un très-grand nombre d'armés à la légere, dix légions recueillies ou formées par Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, cent vingt éléphans, & pluſieurs flottes diſtribuées le long de la côte. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, pour aſſembler de ſi nombreuſes troupes, avoit épuiſé la Province par des levées rigoureuſes, enrôlant même les laboureurs, enſorte qu'il n'y eut point de moiſſons l'été qui précéda l'arrivée de Jules Céſar en Afrique, faute d'hommes qui cultivaſſent les terres. Néanmoins, comme le païs eſt extrêmement fertile, les récoltes paſſées avoient fourni à Q. Cécilius Métellus Pius Scipion de quoi faire d'amples magaſins. Il étoit donc dans l'abondance; & il prit toutes les meſures poſſibles pour préparer à ſon ennemi, quand il viendroit, une diſette univerſelle. Il dévaſta les campagnes; il choiſit un petit nombre de places fortes, où il mit de bonnes garniſons, & détruiſit toutes les autres, forçant les habitans de ſe renfermer dans celles qui étoient de défenſe. Sa flotte lui étoit auſſi d'un grand uſage. Il en détachoit des eſcadres, qui courant les mers donnoient la chaſſe aux vaiſſeaux du parti contraire, qui faiſoient des deſcentes en Sicile & en Sardaigne, &

en enlevoient ſur-tout les armes de toute eſpece, & les fers, dont l'armée d'Afrique manquoit abſolument. Déjà on craignoit en Italie, comme il paroît par pluſieurs lettres de Cicéron à T. Pomp. Atticus, que des adverſaires ſi puiſſans n'y tranſportaſſent leurs troupes, pendant que Jules Céſar étoit occupé en Egypte & en Aſie. En même tems, il s'élevoit des mouvemens & des troubles en Eſpagne, dont le jeune Pompée, encouragé par Caton, ſe hâta d'aller profiter. Ainſi, le danger devenoit grand pour le parti victorieux; & Jules Céſar, après avoir pourvu à ce qui preſſoit le plus dans Rome & dans l'Italie, n'avoit pas un moment à perdre pour aller conjurer une tempête qui devenoit auſſi forte que celle qu'il avoit diſſipée par la victoire de Pharſale. Il y courut avec une activité inconcevable.

Dès qu'il ſe crut en état d'approcher l'ennemi, il fit un mouvement qui donna lieu à un combat de cavalerie, dans lequel Q. Cécilius Métellus Pius Scipion fit une perte conſidérable. Ce Général avoit là de quoi ſe convaincre de la ſageſſe des conſeils de Caton, qui, en lui envoyant d'Utique des renforts & des convois, l'avertiſſoit ſans ceſſe de ne point engager d'action contre un guerrier tel que Jules Céſar, & de traîner les choſes en longueur pour le miner par le tems. Mais, l'ignorance eſt indocile & préſomptueuſe. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion rejetta avec hauteur les avis de Caton; & même le taxant de lâcheté, il lui écrivit un jour qu'il devoit ſe contenter de trouver ſa ſûreté dans une bonne ville & derriere de fortes murailles; que ç'en étoit trop de vouloir encore empêcher les autres de ſuivre les mouvemens de leur courage. Caton fut piqué de ce reproche, & pour faire connoître que ce n'étoit point la crainte qui le gouvernoit, il répondit à Q. Cécilius Métellus Pius Scipion que ſi on vouloit lui rendre les troupes qu'il avoit amenées en Afrique, il étoit prêt à paſſer à leur tête en Italie pour y faire une diverſion qui ſeroit très-avantageuſe à la cauſe commune, & qui pourroit forcer Jules Céſar de lâcher priſe & de retourner ſur ſes pas. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, s'étant moqué de cette offre, ce fut alors que Caton ſe repentit d'avoir cédé le commandement à un homme qui ne pouvoit manquer de mal réuſſir dans la guerre, & qui d'ailleurs, quand même contre toutes les apparences il auroit un ſuccès qu'il ne méritoit nullement, ſeroit incapable de modération dans la victoire, & traiteroit les vaincus avec inſolence & avec cruauté. Dès-lors, il reprit la penſée qu'il avoit déjà eue de ne revoir jamais Rome; &, dans la ſuppoſition même que l'événement de la guerre fût conforme à ſes vœux, il réſolut d'aller

ſe confiner dans quelque coin de la terre, où il ne fût pas témoin des violences qui ſeroient exercées ſur les vaincus.

Sa crainte, ſur la maniere dont Q. Cécilius Métellus Pius Scipion uſeroit de la victoire, n'étoit pas mal fondée, ſi nous en jugeons par quelques traits de la conduite que tint ce Général en un tems où l'incertitude du ſuccès auroit dû le rendre plus modéré. En voici un exemple. Deux vaiſſeaux de la flotte qui avoit tranſporté en dernier lieu des troupes de Jules Céſar en Afrique, ayant été écartés par la tempête, tomberent au pouvoir des lieutenans de Q. Cécilius Métellus Pius Scipion qui gardoient les côtes; & tous ceux qui montoient ces deux vaiſſeaux lui furent envoyés. Parmi ces priſonniers il y avoit un Centurion; les ſoldats étoient partie vétérans, partie nouveaux. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion ſe les fit tous amener devant ſon tribunal, & leur parla en ces termes: » Je ſçais que ce n'eſt » point de votre propre mouvement, mais à l'inſtigation de » votre ſcélérat de Général, que » vous faites une guerre impie à » vos concitoyens & aux plus » honnêtes gens de la République. Maintenant donc que » la fortune vous a réduits ſous » notre puiſſance, ſi rentrant » en vous-mêmes vous voulez » vous réunir aux bons citoyens pour la défenſe de la » République, je vous promets » non-ſeulement la vie, mais » une récompenſe. Expliquez-» vous & dites ce que vous » penſez. »

Le Centurion prit la parole, & lui fit une réponſe bien contraire à ſon attente. Q. Céci- » lius Métellus Pius Scipion, » lui dit-il, [car je ne puis » vous donner le titre de Gé- » néral] je vous rends de très- » humbles actions de graces » pour la bonté dont vous vou- » lez bien uſer envers des pri- » ſonniers de guerre; & peut- » être profiterois-je de votre » bienfait, s'il ne falloit pas » l'acheter par un horrible cri- » me. Quoi? je porterois les » armes & je combattrois Con- » tre Jules Céſar mon Général, » ſous qui j'ai ſervi comme Cen- » turion, & contre ſon armée » victorieuſe, à la gloire de » laquelle je tâche depuis tant » d'années de contribuer par » ma valeur? C'eſt ce que je ne » ferai jamais; & je vous ex- » horte même à renoncer à la » guerre que vous avez entre- » priſe. Vous ne ſçavez pas » quelles ſont les troupes avec » leſquelles vous prétendez me- » ſurer les vôtres; & tout à » l'heure, ſi vous le voulez, » je vais, par une expérience » indubitable, vous en faire » connoître la différence. Choi- » ſiſſez une de vos cohortes, » celle en qui vous avez le plus » de confiance. Je ne vous de- » mande pour la combattre que » dix de mes camarades qui ſont » actuellement entre vos mains. » Vous verrez par le ſuccès,

» ce que vous devez attendre » de vos ſoldats. » Q. Cécilius Métellus Pius Scipion ſe crut bravé, & il avoit quelque raiſon. Cependant, le courage de ce Centurion & ſa fidélité pour ſon Général, méritoient de l'eſtime, même de la part d'un ennemi. C'eſt à quoi Q. Cécilius Métellus Pius Scipion ne fut nullement ſenſible. Au contraire, ſe livrant à la colere & à l'indignation, il fit ſigne à quelques Centurions de ſon armée de tuer ſur la place celui dont la liberté l'avoit choqué; ce qui fut exécuté dans le moment. Il ordonna pareillement que l'on maſſacrât les ſoldats vétérans, qu'il traita de ſcélérats, engraiſſés du ſang de leurs concitoyens. Les nouveaux ſoldats furent diſtribués dans ſes légions.

Cependant, lorſque Jules Céſar crut ſes troupes aſſez exercées, il chercha l'occaſion d'en venir à une déciſion par une bataille générale. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion dans les commencemens ne s'y ſeroit pas refuſé. Mais, il paroît que les petits combats dans leſquels, malgré la ſupériorité de ſa cavalerie & de ſon infanterie légere, il avoit eu le plus ſouvent du deſſous, l'avoient rendu plus circonſpect. Il ſe tenoit dans des lieux forts par leur aſſiette, & bien retranchés, où il n'étoit pas poſſible de l'attaquer. Pour tirer les ennemis de leur poſte, Jules Céſar ſe détermina à faire le ſiege de Thapſus, perſuadé qu'ils ne ſe laiſſeroient point enlever une place de cette importance, & qu'ils feroient les derniers efforts pour la ſauver. Il n'en étoit qu'à ſeize milles, & le quatre avril ayant levé ſon camp, il arriva le même jour devant Thapſus, & ſe diſpoſa à l'aſſiéger. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion & Juba, comme il l'avoit prévu, le ſuivirent, & vinrent d'abord ſe poſter en deux camps différens à huit mille pas de la ville.

Elle étoit ſituée ſur la mer, & couverte en partie du côté des terres par un marais ſalant, entre lequel & la mer reſtoit un eſpace de quinze cens pas. C'étoit par-là que Q. Cécilius Métellus Pius Scipion prétendoit introduire du ſecours dans Thapſus. Mais, Jules Céſar, qui s'en étoit douté, avoit muni cet endroit d'un fort & d'un bon corps de troupes; de ſorte que Q. Cécilius Métellus Pius Scipion trouvant le paſſage fermé, fut obligé de s'étendre du côté de la mer, & commença à ſe fortifier un camp. Jules Céſar choiſit ce moment pour engager l'action; & ayant laiſſé deux légions dans ſon camp devant Thapſus, il s'avança en bon ordre avec tout le reſte de ſes forces, ordonnant en même tems à une partie des vaiſſeaux qu'il avoit ſur cette côte de tourner les ennemis, de façon qu'ils puſſent, au ſignal donné, leur cauſer de l'inquiétude par derriere, & partager leur attention & leurs efforts. Q. Cécilius

Métellus Pius Scipion n'avoit point mal pris ſes meſures, il couvroit ſes travailleurs, ayant toute ſon armée rangée à la tête du retranchement, & les éléphans diſtribués à droite & à gauche ſur les aîles. Cependant, l'approche de l'ennemi commença à troubler cet ordre, & Jules Céſar s'en apperçut, pendant qu'il parcouroit les rangs, exhortant les vieux ſoldats à ſe ſouvenir de leur antique valeur, & les nouveaux à aſpirer à la gloire des vétérans. Son armée combattit avec une ardeur contre laquelle ne purent tenir un inſtant les adverſaires. La déroute commença par les éléphans, qui accablés de fleches, & de pierres lancées avec la fronde, prirent la fuite; & effarouchés juſqu'à la fureur, ils écraſerent les rangs qui avoient été formés derriere eux pour les ſoutenir, & ſe jetterent tout à travers les portes du camp, qui n'étoient encore qu'à demi-faites. La cavalerie Maure, deſtituée du ſecours des éléphans, ne fit aucune réſiſtance, & les légions de Jules Céſar, pourſuivant leur avantage, entrerent avec les fuyards dans le camp de Q. Cécilius Métellus Pius Scipion, & s'en emparerent. Les plus braves des ennemis ſe firent tuer, en défendant leurs retranchemens; les autres allerent regagner le camp d'où ils étoient partis la veille.

L'on raconte ici un trait mémorable de la valeur d'un ſoldat vétéran. Un éléphant, bleſſé & furieux, s'étoit jetté ſur un malheureux valet d'armée, & le tenant ſous un pied, & lui appuyant le genou ſur le ventre & l'écraſant de tout le poids de ſon corps, il le maltraitoit & achevoit de le tuer à coups redoublés de ſa trompe. Le ſoldat, dont nous parlons, ne put ſouffrir ce ſpectacle, & il courut en armes à l'éléphant. Auſſitôt l'animal guerrier laiſſe le cadavre, ſaiſit le ſoldat avec ſa trompe, dont il l'enveloppe, & l'éleve en l'air tout armé. Dans un ſi preſſant danger, le ſoldat rapelle tout ſon courage, & ſe met à frapper ſur la trompe de l'éléphant avec l'épée qu'il avoit à la main. La douleur força l'animal de lâcher priſe. Il jette ſon ennemi par terre, & court avec de grands cris rejoindre la troupe des autres éléphans. Depuis ce tems, la cinquieme légion, dont étoit ce ſoldat, porta un éléphant dans ſes enſeignes.

L'armée de Q. Cécilius Métellus Pius Scipion étoit battue, mais non pas détruite; & ſi ce Général eût eu de la tête & de la préſence d'eſprit, il en eût peut-être ſauvé une partie conſidérable. Car, ceux qui s'étoient retirés en grand nombre dans le camp qu'ils avoient occupé la veille, ſe préparoient à s'y défendre avec courage; ſeulement ils cherchoient un chef pour les commander. Ils n'en apperçurent aucun. Q. Cécilius Métellus Pius Scipion & tous les autres Officiers Géné-

raux avoient pris la fuite. Ainſi, ces malheureuſes troupes, ſe voyant ſuivies & attaquées par les vainqueurs, quitterent encore ce ſecond camp, & allerent chercher un aſyle dans celui de Juba. Elles y trouverent les ennemis, qui venoient de s'en rendre maîtres. Alors, ayant épuiſé toutes les reſſources, les vaincus baiſſerent les armes, & demanderent quartier. Ce fut inutilement, les ſoldats de Jules Céſar, & ſur-tout les vétérans, acharnés au carnage, & ſe croyant tout permis après une ſi grande victoire, les maſſacrerent tous ſans qu'il en échappât un ſeul.

La fortune rapide du vainqueur entraîna tout, & eut bientôt réduit tous les reſtes du parti vaincu. Pluſieurs furent arrêtés dans leur fuite; & Q. Cécilius Métellus Pius Scipion fut de ce nombre. Il avoit raſſemblé douze vaiſſeaux avec leſquels il ſe propoſoit de gagner l'Eſpagne. Le mauvais tems l'ayant obligé de relâcher à Hippone, il y trouva une flotte ennemie, qui l'enveloppa tout d'un coup. Voyant que ſon vaiſſeau alloit être pris, plutôt que de tomber ſous la puiſſance de Jules Céſar, il s'enfonça ſon épée dans le ſein. La fierté l'accompagna juſqu'au dernier ſoupir. Car, comme quelques ſoldats ennemis, ayant ſauté ſur ſon bord, crioient: *Où eſt le Général?* il éleva ſa voix mourante pour leur répondre: *Le Général eſt en ſûreté.* C'étoit alors l'an 46 avant J. C.

MÉTELLUS [L.], *L. Metellus*, (*a*) Tribun du peuple, avec lequel Jules Céſar eut un jour une très-violente conteſtation. Jules Céſar avoit beſoin d'argent, & il réſolut de prendre tout ce qu'il y avoit dans le tréſor public. L. Métellus prétendant s'y oppoſer, Jules Céſar lui parla avec une hauteur qui ne lui étoit pas ordinaire. *Il n'eſt pas queſtion*, lui dit-il, *de me citer les loix au milieu des armes. Je ſuis le maître non-ſeulement de l'argent, mais de la vie de tous ceux que j'ai vaincus.* De ſi terribles paroles n'effrayerent point le Tribun; & comme il falloit enfoncer les portes du tréſor, parce que les Conſuls en avoient emporté les clefs, il y accourut pour empêcher une telle violence par l'autorité de ſa charge. Jules Céſar, pouſſé à bout, le menaça de la mort en termes exprès, & il ajouta: *Jeune homme, penſe bien qu'il m'eſt plus difficile de dire pareille choſe que de la faire.* Le Tribun intimidé ſe retira. Jules Céſar prit alors tout ce qu'il voulut, & il s'eſt bien gardé de compter comment la choſe s'étoit paſſée; il la déguiſe de telle ſorte dans ſon hiſtoire de la guerre civile, qu'on n'y trouve rien d'injuſte ni de vio-

(*a*) Dio. Caſſ. p. 161. Plut. Tom. I. pag. 652. Cæſ. de Bell. Civil. L. I. pag. 474. Roll. Hiſt. Rom. Tom. VII. pag. 397. *& ſuiv.*

lent. C'eſt ainſi qu'en uſent ceux qui compoſent eux-mêmes leur vie. Ils font évanouir les circonſtances qui ne leur ſont pas glorieuſes.

MÉTELLUS [Portique de], *Metelli Porticus.* (*a*) C'étoit un portique de Rome, orné de figures & de ſtatues les plus rares & les plus curieuſes.

MÉTEMPSYCHOSE, (*b*) *Metempſychoſis*, Μετεμψύχωσις, de μετὰ, ἐν, & ψυχὴ, *anima*, ame, paſſage ou tranſmigration de l'ame d'un homme dans le corps d'un autre homme, ou d'une bête, lorſqu'il vient à mourir.

Pythagore enſeigna la Métempſychoſe dans la Grece & l'Italie vers la 62e. Olympiade & les ſuivantes. Mais, ſoit qu'il la débitât dans le ſens naturel, ou, comme l'a ingénieuſement penſé M. Dacier, dans un ſens moral & allégorique, il eſt ſûr qu'il n'en étoit pas l'inventeur. Il l'avoit lui-même appriſe des prêtres Égyptiens, parmi leſquels, ſi nous en croyons Diogene Laërce, il demeura longtems pour s'inſtruire de leurs dogmes & de leurs myſtères. Hérodote ne laiſſe aucun lieu de douter de ce que nous diſons. » Les Égyptiens, dit cet Hiſto» rien, ſont les premiers qui » ont enſeigné que l'ame de » l'homme eſt immortelle; qu'après la mort elle paſſe ſuc» ceſſivement dans les corps » des animaux terreſtres, aqua» tiques, & aëriens, d'où elle » revient animer le corps de » l'homme; & qu'elle acheve » ce circuit en trois mille ans. » Il y a, ajoute-t-il, des Grecs » qui ont débité ce dogme, » comme s'il eût été à eux en » propre. J'en ſçais les noms, » & je ne veux pas les nom» mer. » Il eſt donc certain que cette doctrine étoit originaire d'Égypte, & elle avoit deux grands avantages. Le premier étoit de ſervir de fondement au dogme de l'immortalité de l'ame. Le ſecond eſt, qu'en enſeignant que l'ame paſſoit en d'autres corps nobles ou mépriſables, ſuivant le mérite des actions, on rendoit le vice odieux & la vertu aimable. Mais auſſi elle conduiſoit naturellement au reſpect & au culte qu'on rendoit enſuite aux animaux, puiſqu'elle apprenoit à les regarder comme les domiciles de ceux pour qui on avoit eu le plus de conſidération pendant leur vie, & dont l'État avoit reçu ſouvent les plus grands biens.

Lucain appelle la Métempſychoſe un officieux menſonge, qui épargne les frayeurs de la mort, & qui entretient dans la douce penſée que l'ame ne fait que changer de demeure, &

(*a*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 112.

(*b*) Herod. L. II. c. 123. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 121. Tom. II. pag. 393. *& ſuiv.* Tom. V. p. 392, 400. *& ſuiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 134. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 40. Tom. VI. pag. 460, 461. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 7, 94, 95, 130.

qu'on ne ceſſe de vivre que pour recommencer une autre vie. Brébœuf, dans ſa traduction de la Pharſale de Lucain, a expliqué le ſentiment des Pythagoriciens par les vers qui ſuivent.

Ils penſent que des corps les ombres diviſées,
Ne vont pas s'enfermer dans les champs Elyſées,
Et ne connoiſſent point ces lieux infortunés
Qu'à d'éternelles nuits le Ciel a condamnés;
De ſon corps languiſſant une ame ſéparée,
En reprend un nouveau dans une autre contrée;
Elle change de vie, au lieu de la laiſſer,
Et ne finit ſes jours que pour les commencer.

Les Perſes & en général tous les Orientaux admettoient bien la Métempſychoſe comme un dogme particulier, & qu'ils affectionnoient beaucoup; mais, pour rendre raiſon de l'origine du mal moral & du mal phyſique, ils avoient recours à celui des deux principes qui étoit leur dogme favori & de diſtinction. Origene, qui affectoit un Chriſtianiſme tout métaphyſique, enſeigne que ce n'étoit ni pour manifeſter ſa puiſſance, ni pour donner des preuves de ſa bonté infinie, que Dieu avoit créé le monde, mais ſeulement pour punir les ames qui avoient failli dans le Ciel, qui s'étoient écartées de l'ordre; & c'eſt pour cela qu'il a entremêlé ſon ouvrage de tant d'imperfections, de tant de défauts conſidérables, afin que ces intelligences dégradées, qui devoient être enſevelies dans les corps, ſouffriſſent davantage.

L'erreur d'Origene n'eut point de ſuite; elle étoit trop groſſiere pour qu'on pût s'y méprendre. A l'égard de la Métempſychoſe, on abuſa étrangement de ce dogme, qui ſouffrit trois eſpeces de révolutions. 1°. Les Orientaux & la plupart des Grecs croyoient que les ames ſéjournoient tour à tour dans les corps des différens animaux, paſſoient des plus nobles aux plus vils, des plus raiſonnables aux plus ſtupides; & cela, ſuivant les vertus qu'elles avoient pratiquées, ou les vices dont elles s'étoient ſouillées pendant le cours de chaque vie. 2°. Pluſieurs diſciples de Pythagore & de Platon ajouterent que la même ame, pour ſurcroît de peine, alloit encore s'enſevelir dans une plante ou dans un arbre, perſuadés que tout ce qui végete a du ſentiment, & participe à l'intelligence univerſelle. 3°. Enfin, quand le Chriſtianiſme parut, & qu'il changea la face du monde, en découvrant les folles impiétés qui y regnoient, les Celſes, les Creſcens, les Porphyres eurent honte de la maniere dont la Métempſychoſe avoit été propoſée juſqu'à eux; & ils convinrent

que les ames ne ſortoient du corps d'un homme que pour entrer dans celui d'un autre homme. Par-là, diſoient-ils, on ſuit exactement le fil de la nature, où tout ſe fait par des paſſages doux, liés, homogenes, & non par des paſſages bruſques & violens; mais, on a beau vouloir adoucir un dogme monſtrueux au fond, tout ce qu'on gagne par ces ſortes d'adouciſſemens, c'eſt de le rendre plus monſtrueux encore.

Jules Céſar attribue le dogme de la Métempſychoſe aux Gaulois; mais, ceux-ci reſtreignoient la tranſmigration des ames des hommes aux ſeuls corps des autres hommes. Les Getes & les Germains étoient auſſi dans la même perſuaſion.

MÉTÉOROSCOPE, *Meteoroſcopium*, nom que les Mathématiciens & les Aſtronomes donnoient aux inſtrumens qui leur ſervoient à obſerver, & à prendre les diſtances, les grandeurs & les lieux des étoiles & des aſtres, comme l'aſtrolabe.

Le mot *Météoroſcope* vient de *μετέωρος*, *ſublimis*, haut, & *σκέπτομαι*, *ſpeculor*, j'obſerve.

MÉTHANE, *Methana*, (*a*) Μέθανα; c'eſt le nom que Strabon donne à Méthone, ville de l'Argolide, entre Épidaure & Trœzène, & il prétend que ce lieu avoit été autrefois fortifié. Pauſanias lui donne auſſi le nom de Méthane. » Une bonne partie du païs de Trœzene eſt, » dit-il, à proprement parler » un iſthme qui avance conſi- » dérablement dans la mer. Mé- » thane, petite ville, eſt bâtie » ſur cette langue de terre. »

On trouvoit en ce lieu un temple d'Iſis, & dans le marché deux ſtatues, l'une de Mercure, l'autre d'Hercule. A quelques trente ſtades de-là, il y avoit des bains d'eaux chaudes. Les gens du lieu diſoient que cette fontaine ſe forma du tems qu'Antigonus, fils de Démétrius, regnoit en Macédoine. Des feux ſouterreins s'étoient fait ſentir auparavant & avoient entr'ouvert la terre; puis, quand ils ſe furent éteints, parut une ſource d'eaux chaudes. Mais, ces eaux étoient extrêmement ſalées, & ceux qui s'y baignoient ne pouvoient ni les tempérer d'eau froide, parce qu'il n'y en avoit pas dans le voiſinage, ni même ſe baigner enſuite dans la mer, parce que de ce côté-là la mer étoit pleine de monſtres & ſur-tout de chiens marins qui étoient très-dangereux. Je rapporterai ici, dit Pauſanias, une ſingularité que j'ai vue à Méthane, & qui m'a fort ſurpris. » Quand la vi- » gne commence à pouſſer, ſi » le vent d'Afrique qui vient » du golfe Saronique, ſe fait » ſentir, il brûle tous les bour- » geons & détruit l'eſpérance » de l'année. Lors donc que ce » vent ſouffle, deux hommes » prennent un coq de plumage

(*a*) Strab. p. 374. Paſ. p. 148, 149. Plin. Tom. II. p. 91.

» blanc, & le tirant chacun par » une aîle le déchirent en deux; » enſuite, ils courent tout au- » tour des vignes avec cette » moitié de coq à la main; » puis, ſe rendant enſemble au » même lieu d'où ils ſont par- » tis, ils enterrent ce coq, & » croyent par-là garantir leurs » vignes. »

Les Payens croyoient que la grêle & les tempêtes étoient l'effet de la colere de quelque génie malfaiſant, & ils tâchoient de l'appaiſer par des ſacrifices ou par des enchantemens. Nous voyons, dans Pline, que Caton le cenſeur, ce Romain ſi ſage & ſi judicieux, ne laiſſoit pas d'être infatué de certains termes magiques, par la vertu deſquels il croyoit que l'on pouvoit remettre des membres diſloqués. Pline n'a pas daigné rapporter ces mots myſtérieux. Mais, on les trouvera au ch. 160 du livre de Varron *de re ruſtica*, & le P. Hardouin ne les a pas oubliés dans ſon commentaire ſur Pline.

METHCA, *Methca*, (*a*) Μαθεκκὰ, campement des Iſraëlites dans le déſert, entre Tharé & Heſmona, ſelon le livre des Nombres. Methca, dit D. Calmet, eſt apparemment Metheg, dont il eſt parlé au ſecond livre des Rois. Comparez, ajoute-t il, le premier livre des Paralipomenes, où il eſt dit que David prit Geth & ſes filles, & le livre des Rois où l'on lit qu'il prit Meteg, la mere, ou Meteg & ſa mere, c'eſt-à-dire, Meteg & Geth. Meteg & Geth étoient voiſines d'Heſmona, bien avant au midi de la terre promiſe. Au lieu de Meteg, la mere, l'Hébreu lit *Meteg amma*, que Saint Jérôme a traduit par *frenum tributi*. Mais, je crois, continue D. Calmet, qu'il avoit écrit *frenum cubiti*, & que les Copiſtes y ont ſubſtitué *frenum tributi*; cependant, il vaut mieux prendre Meteg pour un nom de lieu qui eſt apparemment le même que Methca.

MÉTHÉE, nom que l'on a donné à l'un des chevaux de Pluton.

MÉTHION, *Methio*, (*b*) dont parle Ovide. Il lui donne pour fils Phorbas.

MÉTHODE, *Methodus*, Μέθοδος, c'eſt-à-dire, ordre, regle, arrangement. » La Mé- » thode dans un ouvrage, dans » un diſcours, dit un Auteur » moderne, eſt l'art de diſpo- » ſer ſes penſées dans un ordre » propre à les prouver aux au- » tres, ou à les leur faire com- » prendre avec facilité. La Mé- » thode eſt comme l'architec- » ture des ſciences. Elle fixe » l'étendue & les limites de » chacune, afin qu'elles n'em- » pietent pas ſur leur terrein » reſpectif; car, ce ſont com- » me des fleuves qui ont leur » rivage, leur ſource & leur » embouchure.

» Il y a des Méthodes pro- » fondes & abrégées pour les

(*a*) Numer. c. 33. v. 28, 29.

(*b*) Ovid. Metam. L. V. c. 3.

» enfans de génie, qui les in-
» troduiſent tout d'un coup
» dans le Sanctuaire, & levent à
» leurs yeux les voiles qui dé-
» robent les myſtères au peu-
» ple. Les Méthodes claſſiques
» ſont pour les eſprits communs
» qui ne ſçavent pas aller ſeuls.
» On diroit, à voir la marche
» que l'on ſuit dans la plupart
» des écoles, que les maîtres
» & les diſciples ont conſpiré
» contre les ſciences; l'un rend
» des oracles avant qu'on le
» conſulte; ceux-ci demandent
» qu'on les expédie. Le maître,
» par une fauſſe vanité, cache
» ſon art; & le diſciple par in-
» dolence n'oſe pas le ſonder;
» s'il cherchoit le fil, il le trou-
» veroit par lui-même, mar-
» cheroit à pas de géant, &
» ſortiroit du labyrinthe dont
» on lui cache les détours; tant
» il importe de découvrir une
» bonne Méthode pour réuſſir
» dans les ſciences.

» Elle eſt un ornement non-
» ſeulement eſſentiel, mais ab-
» ſolument néceſſaire aux diſ-
» cours les plus fleuris & aux
» plus beaux ouvrages. Lorſque
» je lis, dit Adiſſon, un auteur
» plein de génie, qui écrit ſans
» Méthode, il me ſemble que
» je ſuis dans un bois rempli de
» quantité de magnifiques ob-
» jets qui s'élevent l'un parmi
» l'autre dans la plus grande
» confuſion du monde. Lorſque
» je lis un diſcours Méthodi-
» que, je me trouve, pour
» ainſi dire, dans un lieu plan-
» té d'arbres en échiquier, où,
» placé dans ſes différens cen-
» tres, je puis voir les lignes
» & les allées qui en partent.
» Dans l'un on peut roder une
» journée entiere, & décou-
» vrir à tout moment quelque
» choſe de nouveau; mais,
» après avoir bien couru, il ne
» vous reſte que l'idée confuſe
» du total. Dans l'autre l'œil
» embraſſe toute la perſpecti-
» ve, & vous en donne une
» idée ſi exacte, qu'il n'eſt pas
» facile d'en perdre le ſouve-
» nir.

» Le manque de Méthode
» n'eſt pardonnable que dans
» les hommes d'un grand ſça-
» voir ou d'un beau génie, qui
» d'ordinaire abondent trop en
» penſées pour être exacts, &
» qui, à cauſe de cela même,
» aiment mieux jetter leurs per-
» les à pleines mains devant un
» lecteur que de les enfiler.

» La Méthode eſt avantageu-
» ſe dans un ouvrage, & pour
» l'Écrivain, & pour ſon lec-
» teur. A l'égard du premier,
» elle eſt d'un grand ſecours à
» ſon invention. Lorſqu'un hom-
» me a formé le plan de ſon
» diſcours, il trouve quantité
» de penſées qui naiſſent de
» chacun de ſes points capi-
» taux, & qui ne s'étoient pas
» offertes à ſon eſprit, lorſ-
» qu'il n'avoit jamais examiné
» ſon ſujet qu'en gros. D'ail-
» leurs, ſes penſées, miſes à la
» ſuite des autres, en devien-
» nent plus intelligibles, & dé-
» couvrent mieux le but où
» elles tendent, que jettées ſur

» le papier ſans ordre & ſans » liaiſon. Il y a toujours de » l'obſcurité dans la confuſion ; » & la même période, qui, » placée dans un endroit, au- » roit ſervi à éclairer l'eſprit » du lecteur, l'embarraſſe lorſ- » qu'elle eſt miſe dans un au- » tre.

» Il en eſt à peu près des » penſées dans un diſcours Mé- » thodique, comme des figures » d'un tableau, qui reçoivent » de nouvelles graces par la » ſituation où elles ſe trouvent. » En un mot, les avantages qui » reviennent d'un tel diſcours » au lecteur, répondent à ceux » que l'Écrivain en retire. Il » conçoit aiſément chaque cho- » ſe ; il y obſerve tout avec » plaiſir, & l'impreſſion en eſt » de longue durée.

» Mais, quelque louange que » nous donnions à la Méthode, » nous n'approuvons pas ces » Auteurs, & ſur-tout ces ora- » teurs Méthodiques à l'excès, » qui dès l'entrée d'un diſcours, » n'oublient jamais d'en expo- » ſer l'ordre, la ſymmétrie, les » diviſions & les ſous-diviſions. » On doit éviter, dit Quinti- » lien, un partage trop détaillé. » Il en réſulte un compoſé de » pieces & de morceaux, plu- » tôt que de membres & de » parties. Pour faire parade » d'un eſprit fécond, on ſe jette » dans la ſuperfluité, on multi- » plie ce qui eſt unique par la » nature, on donne dans un » appareil inutile, plus propre » à brouiller les idées qu'à y » répandre de la lumiere. L'ar- » rangement doit ſe faire ſentir » à meſure que le diſcours » avance. Si l'ordre y eſt régu- » liérement obſervé, il n'échap- » pera point aux perſonnes in- » telligentes.

» Les ſçavans de Rome & » d'Athenes, ces grands modeles » dans tous les genres, ne man- » quoient pas certainement de » méthode, comme il paroît » par une lecture réfléchie de » ceux de leurs ouvrages qui ſont » venus juſqu'à nous ; cepen- » dant, ils n'entroient point en » matiere par une analyſe dé- » taillée, du ſujet qu'ils alloient » traiter. Ils auroient cru ache- » ter trop cher quelques degrés » de clarté de plus, s'ils avoient » été obligés de ſacrifier à cet » avantage les fineſſes de l'art, » toujours d'autant plus eſtima- » ble, qu'il eſt plus caché. Sui- » vant ce principe, loin d'éta- » ler avec emphaſe l'économie » de leurs diſcours, ils s'étu- » dioient plutôt à en rendre le » fil comme imperceptible, » tant la matiere de leurs écrits » étoit ingénieuſement diſtri- » buée, les différentes parties » bien aſſorties enſemble, & » les liaiſons habilement ména- » gées ; ils déguiſoient encore » leur méthode par la forme » qu'ils donnoient à leurs ou- » vrages ; c'étoit tantôt le ſtyle » épiſtolaire, plus ſouvent l'u- » ſage du dialogue, quelque- » fois la fable & l'allégorie. » Il faut convenir à la gloire » de quelques Modernes, qu'ils

» ont imité avec beaucoup de » ſuccès, ces tours ingénieux » des Anciens, & cette habile- » té délicate à conduire un » lecteur où l'on veut, ſans » qu'il s'apperçoive preſque » de la route qu'on lui fait te- » nir. »

MÉTHONE, *Methone*, (*a*) Μεθώνη, ville du Péloponnèſe dans la Meſſénie, étoit une des ſept qu'Agamemnon avoit promiſes à Achille. Pauſanias lit Méthone dans un endroit, & Mothone ailleurs.

Mothone avant la guerre de Troie, & même durant cette guerre, ſe nommoit Pédaſos. Elle prit enſuite le nom d'une fille d'Œnéus, car Œnéus, fils de de Porthaon, ayant paſſé au Péloponnèſe avec Diomede après la priſe de Troie, eut d'une concubine une fille, nommée Mothone. Pour moi, dit Pauſanias, je crois que cette ville a tiré ſon nom d'une groſſe roche que les gens du païs appellent Mothon, & qui forme là une eſpece de rade fort étroite; car, cette roche avançant dans la mer, rompt la furie des vagues, & ſert comme d'abri aux vaiſſeaux. Les Naupliens, ſous Démocratidas, roi d'Argos, ayant été chaſſés de leur ville, à cauſe de leur attachement pour Sparte, les Lacédémoniens leur donnerent Mothone, une des villes que les Meſſéniens avoient été obligés d'abandonner. Dans la ſuite, les Meſſéniens étant rentrés dans le Péloponnèſe, & ayant trouvé les Naupliens dans cette ville, ne leur firent aucun mauvais traitement. Ces Naupliens étoient originairement Égyptiens, de ceux qui vinrent avec Danaüs à Argos. Trois générations après, Nauplius, fils d'Amymone ſe mit à la tête d'une colonie de ces Égyptiens; il s'établit ſur le bord de la mer, & y bâtit une ville qu'il nomma de ſon nom Nauplie. L'Empereur Trajan affranchit les habitans de Mothone de la domination de Meſſene, & leur permit de ſe gouverner par leurs propres loix. Mais, long-tems auparavant, il leur étoit arrivé un malheur qui mérite d'être raconté, & qui leur fut particulier; car, les autres Meſſéniens de la côte n'ont jamais rien éprouvé de ſemblable.

Les Illyriens, ayant fait proviſion de bâtimens propres à courir les mers, & ayant écumé tout ce qui ſe trouvoit à leur portée, allerent mouiller au port de Mothone. D'abord, ſous ombre d'amitié, ils envoyerent dire aux habitans qu'ils venoient pour acheter leurs vins. Quelques gens de la ville ſe preſſerent de leur en porter, en reçurent le prix qu'ils demandoient, & acheterent à leur tour quelques marchandiſes des Illyriens. Le lendemain, les habitans vinrent en plus grand nombre pour faire le même tra-

(*a*) Strab. pag. 359. Pauſ. pag. 221, 261, 262, 282. & *ſeq.*

ſic, & ils trouverent toute la facilité poſſible de la part de leurs hôtes. Les Mothonéens prirent tellement goût à ce commerce, qu'ils accoururent en foule, hommes & femmes, les uns pour vendre, les autres pour acheter. Alors, les Illyriens voyant la proie dans leurs filets, enleverent toute cette multitude, particuliérement les femmes; & faiſant voile en Illyrie, ils changerent la ville en un déſert.

A Mothone, il y avoit un temple de Minerve Anémotis, avec une ſtatue de la Déeſſe. On diſoit que la ſtatue avoit été poſée ſous ce nom par Diomede, & que c'étoit un vœu qu'il accompliſſoit; car, le païs étoit expoſé à de fort grands vents, & depuis le vœu de Diomede, ces vents ne s'étoient pas fait ſentir. On y voyoit auſſi un temple de Diane, & dans ce temple un puits, dont l'eau naturellement mêlée d'une eſpece de reſine reſſembloit aſſez pour la couleur & pour l'odeur au baume de Cyzique. De Mothone au promontoire Coryphaſium on comptoit environ cent ſtades.

Après la bataille d'Actium, Agrippa s'étant emparé de Mothone, y fit mourir Bocchus, roi des Maures qui avoit ſuivi le parti de Marc-Antoine.

Les uns ſoutiennent que c'eſt aujourd'hui la ville de Modon, & d'autres, que c'eſt celle de Murune.

Méthone a été une ville Epiſcopale; ſon évêque Tychius ſouſcrivit au concile de Sardique, tenu l'an de Jeſus-Chriſt 347.

MÉTHONE, *Methone*, (*a*) Μεθώνη, autre ville du Péloponnèſe, dans la Laconie. Il eſt fait mention de cette ville dans Thucydide & dans Plutarque. Ce dernier la met au deſſus du promontoire de Maléе.

MÉTHONE, *Methone*, (*b*) Μεθώνη, autre ville du Péloponnèſe, dans l'Argolide. Il en eſt auſſi fait mention dans Thucydide; & cet Hiſtorien nous apprend qu'elle étoit ſituée entre Epidaure & Trœzene dans l'iſthme d'une preſqu'iſle. Selon Strabon, Méthone donnoit ſon nom à cette preſqu'iſle; mais, ce Géographe l'appelle Méthane au lieu de Méthone. Il convient cependant qu'on touve ce dernier nom dans quelques exemplaires de Thucydide. *Voyez* Méthane.

MÉTHONE, *Methone*, (*c*) Μεθώνη, ville de Thrace. Plutarque nous apprend que les habitans de cette ville ſe nommoient *Apoſphendonetæ*, Ἀποσφενδόνηται, c'eſt-à-dire, mis en fuite à coups de fronde. C'étoit ſans doute quelque ſobriquet. Elle étoit aux confins de la Macédoine, ſelon Démoſthène.

(*a*) Thucyd. pag. 116. Plut. Tom. I. pag. 1032.

(*b*) Thucyd. p. 283. Strab. p. 374.

(*c*) Strab. p. 436.

MÉTHONE, *Methone*, (*a*) Μεθώνη, ville de Grece, ou, ſelon d'autres, de Macédoine, dans la Magnéſie. Héſychius la met dans la Theſſalie, & Séneque au pied des monts Œtes. Selon Suidas, c'étoit une des Halciones; & Pline effectivement place une ville nommée Halcione dans ces quartiers. Homere, ſelon la remarque de Strabon, compte Méthone au nombre des villes, dont les habitans partirent pour le ſiege de Troie ſous la conduite de Philoctete.

Philippe, roi de Macédoine, aſſiégea & prit cette ville. Les ſuccès enflerent à un tel point, dit Juſtin, l'ambition de ce Prince, que ne la bornant déjà plus à la gloire de repouſſer l'ennemi qui venoit le chercher, il alla de ſon mouvement attaquer des peuples qui ne ſongeoient point à l'inquiéter. Il reconnoiſſoit les dehors de Méthone qu'il aſſiégeoit, lorſqu'une fleche tirée du haut des remparts lui creva l'œil droit. Sa bleſſure ne l'empêcha point de hâter les travaux & les attaques, mais elle ne l'anima pas d'un nouveau courroux contre les aſſiégés; il le témoigna bien par la paix qu'il accorda quelques jours après à leurs prieres. Il ne leur donna pas ſeulement des preuves de ſa modération, mais il leur fit même ſentir des effets de ſa clémence.

(*a*) Strab. pag. 374, 436. Juſt. L. VII. c. 6. Diod. Sicul. p. 528. Homer. Iliad. L. II. v. 223.

Ce récit de Juſtin ne s'accorde pas avec celui de Diodore de Sicile. Philippe, dit ce dernier, voyant que les citoyens de Méthone prêtoient leur ville pour retraite & pour citadelle à tous ſes ennemis, en forma le ſiege. Les citoyens ſe défendirent quelque tems; mais enfin, ils furent réduits à accepter pour capitulation, de ſortir tous de la ville, n'ayant chacun que leur habit ſur le corps. Philippe la fit raſer de fond en comble, & en diſtribua le territoire aux Macédoniens.

Étienne de Byzance met une ville du nom de Méthone dans l'Eubée, & une autre dans la Perſide.

MÉTHONÉENS, *Methonæi*, Μεθωναῖοι, nom donné aux habitans des villes du nom de Méthone. *Voyez* Méthone.

MÉTHYDRIENS, *Methydrienſes*, Μεθυδριεῖς, les habitans de Méthydrium. *Voyez* Méthydrium.

MÉTHYDRIUM, *Methydrium*, Μεθύδριον, (*b*) ville du Péloponnèſe dans l'Arcadie, ſituée, à cent trente-ſept ſtades de Tricolons.

Son nom venoit de ce qu'elle étoit ſur une hauteur entre deux fleuves, le Malœtas & le Mylaon; c'étoit Orchomene qui l'avoit bâtie. Les habitans, avant qu'ils ſe tranſplantaſſent à Mégalopolis, avoient remporté des victoires aux jeux Olympiques.

(*b*) Pauſ. pag. 458, 475, 512, 513. Plut. Tom. I. p. 806. Thucyd. p. 385.

On voyoit en cette ville un temple de Neptune Hippius, bâti ſur le rivage du fleuve Malœras. Le mont Thaumaſius dominoit le long de ce fleuve; les Méthydriens diſoient que Rhéa groſſe de Jupiter ſe retira ſur cette montagne, & que Hoplodamas avec les autres géans accoururent à ſon ſecours pour la défendre contre les violences de Saturne. Ils avouoient pourtant qu'elle accoucha dans un canton du mont Lycée; mais, ſelon eux, ce fut ſur le mont Thaumaſius, qu'elle trompa Saturne, en lui préſentant une pierre au lieu du petit Jupiter, comme les Grecs le racontoient. ce qui eſt certain, c'eſt que l'on voyoit ſur la cime de la montagne une grotte nommée la grotte de Rhéa, où il n'étoit permis à perſonne d'entrer, qu'aux ſeules femmes deſtinées à y célébrer les myſteres de la Déeſſe. A trente ſtades de Méthydrium on voyoit la fontaine Nymphaſia.

Pauſanias dit que Méthydrium n'étoit plus de ſon tems qu'un village, appartenant aux Mégalopolitains.

MÉTHYMNE, *Methymna*, Μήθυμνα. (*a*) ville de l'iſle de Leſbos, ſituée dans la partie ſeptentrionale de cette iſle, à l'occident de Mitylène. Elle étoit ancienne & célebre par ſes bons vins, & par la naiſſance d'Arion, fameux joueur de harpe, qui, ayant été jetté dans la mer, fut ſauvé par un Dauphin, qui le porta ſur ſon dos juſqu'au promontoire de Ténare, près de Lacédémone.

On prétend que Méthymne fut ainſi appellée du nom de Méthymne, fille de Macarée ou Macaris & femme de Lépydnus. C'étoit la premiere ville de l'iſle après Mitylene. Elle étoit, ſelon Strabon, à ſoixante-dix ſtades du continent entre Polymédium & Aſſus. Le même Strabon ajoute qu'elle étoit éloignée de trois cens quarante ſtades du promontoire de Malée, & de deux cens dix ſeulement de celui de Sigrium.

On raconte que des pêcheurs de Méthymne ayant jetté leurs filets dans la mer, en retirerent une tête faite de bois d'olivier. Cette tête reſſembloit aſſez à celle d'un Dieu, mais d'un Dieu étranger, & inconnu aux Grecs. Les Méthymnéens, voulant ſçavoir ſi c'étoit la tête de quelque Héros, ou d'une Divinité, envoyerent conſulter la Pythie, qui leur ordonna de révérer Bacchus Céphallen. Gardant donc cette tête, ils en firent l'objet de leur culte, mais en même-tems ils en envoyerent une copie à Delphes.

L'an 407 avant Jeſus-Chriſt, Callicratidas, général des La-

(*a*) Strab. p. 590, 616. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 315, 371. Pauſ. pag. 643. Thucyd. pag. 172. *& ſeq.* Plin. Tom. I. pag. 288. Q. Curt. L. IV. c. 5, 8. Ptolem. L. V. c. 2. Tit. Liv. L. XLV. c. 31. Virg. Georg. L. II. v. 90. Xenoph. p. 434, 444, 541.

cédémoniens, étant venu à Leſbos, alla camper devant Méthymne, défendue par une garniſon Athénienne. Il en battit quelque tems les murailles ſans aucun ſuccès ; mais bientôt, les mécontens lui en livrerent l'entrée. Il en pilla toutes les richeſſes, mais il épargna les habitans, & les laiſſa maîtres de leur ville.

Du tems d'Alexandre le Grand, il y avoit à Méthymne deux Tyrans, Ariſtonic & Chryſolaüs, que ce Prince livra à la fureur des peuples qu'ils avoient opprimés, & qui, pour ſe venger des outrages qu'ils en avoient reçus, les firent mourir après leur avoir fait ſouffrir toutes ſortes de tourmens.

Cette ville a été Epiſcopale, comme il paroît par le concile de Conſtantinople, tenu l'an 870, & où l'on trouve la ſouſcription de *Jacobus Methymnæ*.

MÉTHYMNE, *Methymna*, Μήθυμνα, Princeſſe, fille de Macarée. *Voyez* l'article précédent.

MÉTHYMNÉENS, *Methymnæi*, Μηθυμναῖοι, les habitans de Méthymne. *Voyez* Méthymne.

MÉTIA, *Mætia*. *Voyez* Mécia.

MÉTIA FAUSTINA, *Metia Fauſtina*, (*a*) mere de l'empereur Gordien III. *Voyez* Gordien.

MÉTILIA [la loi], *lex Metilia*, (*b*) Loi qui fut portée afin que le Maître de la cavalerie jouît de la même autorité que le Dictateur.

MÉTILIUS [Sp.], *Sp. Metilius*, (*c*) fut élevé pour la troiſieme fois à la charge de Tribun du peuple, l'an de Rome 329, & 413 avant Jeſus-Chriſt. Il étoit cette année abſent, lorſqu'on lui conféra cette charge. *Voyez* Mécilius [Sp.].

MÉTILIUS [M.], *M. Metilius*, (*d*) Tribun du peuple, l'an de Rome 354 & 398 avant Jeſus-Chriſt. Ce Magiſtrat & deux de ſes Collegues, craignant pour leur fortune, parce qu'ils s'étoient rendu odieux au public, détournerent l'orage qui les menaçoit, en citant deux anciens Tribuns militaires devant le Tribunal du peuple qui condamna les accuſés à cinq cens livres d'amende chacun.

MÉTILIUS [P.], *P. Metilius*, (*e*) étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 535, & 217 avant Jeſus-Chriſt. Il ſe mit un jour à déclamer contre Q. Fabius ſans aucun ménagement, qu'il n'étoit plus poſſible de ſupporter ſa mauvaiſe humeur ; que non content d'avoir empêché en perſonne & ſur les lieux, les avantages qu'on auroit pu remporter ſur les ennemis, il détruiſoit, autant qu'il étoit en lui, ceux qu'on avoit effecti-

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 376.
(*b*) Roſin. de Antiq. Rom. p. 834.
(*c*) Tit. Liv. L. IV. c. 48.
(*d*) Tit. Liv. L. V. c. 11.
(*e*) Tit. Liv. L. XXII. c. 25. Plut. T. I. p. 178, 179.

vement remportés en ſon abſence; qu'il ne tiroit la guerre en longueur, qu'afin de reſter plus long-tems en charge, & d'être ſeul le maître à Rome & dans l'armée. Il ajouta pluſieurs autres invectives, que nous ne rapporterons pas ici. Q. Fabius y répondit par des réflexions pleines de ſens & de raiſon. Mais à peine daignoit-on les écouter.

MÉTILIUS [M.], *M. Metilius*, (*a*) vivoit pendant la ſeconde guerre Punique. Il n'eſt connu que pour avoir été député par le Sénat avec C. Létorius, vers les Conſuls, l'an de Rome 540, & 212 avant Jeſus-Chriſt.

MÉTILIUS [T.] CROTON, *T. Metilius Croto*, (*b*) étoit Lieutenant du préteur App. Claudius Pulcher, l'an de Rome 537 & 215 avant Jeſus-Chriſt. Il fut chargé de conduire les vieilles troupes en Sicile.

MÉTINA, *Metina*, étoit la Déeſſe du vin doux, dans l'idée des Payens.

MÉTIOCHUS, *Metiochus*, Μητίοχος, (*c*) fils de Miltiade, mais d'une autre femme que la fille d'Olore, roi de Thrace. Un jour, comme il commandoit un vaiſſeau, ce vaiſſeau tomba au pouvoir des Phéniciens. Ceux-ci, ayant appris que le Capitaine du vaiſſeau étoit le fils de Miltiade, l'amenerent au Roi, & crurent lui faire une choſe agréable, & obtenir de grandes marques de reconnoiſſance, parce que Miltiade avoit été d'avis dans le conſeil des Ioniens qu'ils écoutaſſent les Scythes, lorſqu'ils les prierent de rompre le pont, & de ſe retirer en leur païs. Néanmoins, quand on eut préſenté Métiochus à Darius, bien loin de lui faire de mauvais traitemens, il le combla de toutes ſortes de biens, il lui donna une maiſon & des terres; il lui fit même épouſer une fille de Perſe, dont il eut des enfans qui furent réputés Perſes.

MÉTIOSÉDUM, *Metioſedum*. *Voyez* Mélodunum.

MÉTIS, *Metis*, Μῆτις, (*d*) c'eſt-à-dire, la Prudence, dont les connoiſſances & les lumieres étoient ſupérieures à celles de tous les Dieux & de tous les hommes.

Jupiter, étant devenu grand, épouſa Métis, ce qui ſignifie qu'il marqua beaucoup de prudence dans le reſte des actions de ſa vie. Ce fut par le conſeil de Métis qu'il fit prendre à ſon pere Saturne un breuvage qui lui fit vomir premiérement la pierre qu'il avoit avalée, & enſuite tous ſes enfans qu'il avoit dévorés.

On dit que dans le tems que Métis étoit près d'accoucher

(*a*) Tit. Liv. L. XXV. c. 22.
(*b*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 21.
(*c*) Herod. L. VI. c. 41.
(*d*) Heſiod. Deor. Generat. v. 886. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 200, 201. Tom. III. pag. 274. Tom. IV. pag. 3. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 32.

de

de Minerve, Jupiter inſtruit qu'elle étoit deſtinée à être mere d'un fils qui deviendroit le ſouverain de l'Univers, ava-la la mere & l'enfant, afin qu'il pût apprendre d'elle le bien & le mal.

MÉTIS, *Metis*, (*a*) l'une des nymphes Océanides, filles de l'Océan & de Téthys.

MÉTISQUE, *Metiſcus*, (*b*) conducteur du char de Turnus. *Voyez* Juturne.

MÉTIUS POMPOSIANUS, *Metius Pompoſianus*, (*c*) à l'égard duquel Veſpaſien montra beaucoup de modération & d'équité. Comme ſes amis l'exhortoient à ſe donner de garde de ce Sénateur, né, diſoient-ils, ſous une poſition des aſtres qui lui promettoient l'Empire, bien-loin de chercher à s'en défaire, il l'éleva en dignité, & le fit Conſul, diſant : *S'il devient Empereur, il ſe ſouviendra que je lui aurai fait du bien.*

Cette vaine opinion, qui n'avoit pas empêché Veſpaſien de verſer ſes bienfaits ſur Métius Pompoſianus, devint ſous Domitien un crime digne de mort. Les ſoupçons de cette ame baſſement timide furent encore aigris par d'autres circonſtances frivoles, & qui méritent à peine d'être alléguées. Métius Pompoſianus avoit des cartes Géographiques qui repréſentoient toute la terre ; il liſoit volontiers un extrait qu'il avoit fait de Tite-Live, contenant des diſcours de Rois & de Généraux d'armée ; il avoit donné à deux de ſes Eſclaves les noms de Magon & d'Annibal. De pareilles futilités cauſerent la perte d'un homme conſulaire. Domitien relégua d'abord Métius Pompoſianus dans l'iſle de Corſe, & enſuite il le fit tuer.

MÉTIUS MODESTUS, (*d*) *Metius Modeſtus*, très-homme de bien, fut exilé ſous Domitien.

MÉTIUS [CARUS], *Carus Metius*, (*e*) inſigne délateur du tems de Veſpaſien, fut l'accuſateur d'Héremius, Sénécion. Tout méchant qu'étoit Carus Métius, il ne laiſſoit pas de trembler, à ce que dit Juvénal, devant un autre délateur plus méchant encore, que le Poëte ne nomme pas, & de lui faire baſſement la cour.

Pline le jeune rapporte de Carus Métius un trait ſingulier propre à caractériſer ſon impudence, & à faire croire qu'il s'arrogeoit le privilege excluſif de dire du mal de ceux dont il avoit été le bourreau. Régulus homme de la même eſpece, & l'un des fléaux de ce regne malheureux, attaqua la mémoire

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 72.

(*b*) Virg. Æneid. L. XII. v. 468. *& ſeq.*

(*c*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. p. 352. T. IV. p. 21.

(*d*) Plin. L. I. Epiſt. 5.

(*e*) Tacit. in Jul. Agric. c. 45. Juven. Satyr. I. v. 35, 36. Plin. L. I. Epiſt. 5. L. VII. Epiſt. 19. Crév. Hiſt des Emp. Tom. IV. pag. 81. *& ſuiv.*

d'Arulénus Ruſticus par une ſatyre ſanglante. » Je vous trouve plaiſant, lui dit Carus Métius, de remuer les cendres de mes morts. Qu'avez-vous à démêler avec eux? Eſt-ce que je vais troubler moi, les Manes de Camérinus, ou de Craſſus? » Ceux-ci étoient des morts de la façon de Régulus.

MÉTIUS MARULLUS, (*a*) *Metius Marullus*, pere de Gordien, étoit, ſuivant le témoignage de Capitolin, de la famille des Gracques.

MÉTŒCIE, *Metœcium*, Μετοίκιον, tribut que les étrangers payoient pour la liberté de demeurer à Athenes. Il étoit de dix ou douze drachmes. On l'appelloit auſſi Énorchion; mais, ce dernier mot eſt l'*habitatio* des Latins, déſignant plutôt un loyer qu'un tribut. Le Métœcie entroit dans la caiſſe publique, l'énorchion étoit payé à un particulier propriétaire d'une maiſon.

MÉTŒCIEN, *Metœcus*, Μέτοικος, nom que l'on donnoit aux étrangers établis à Athenes. Ils payoient un tribut à la République. Ce tribut, nommé Métœcie, étoit par année de douze drachmes pour chaque homme & de ſix drachmes pour chaque femme. La loi les obligeoit encore de prendre un patron particulier, qui les protégeât, & qui répondît de leur conduite. On nommoit ce Patron μετοικοφύλαξ. Le Polémarque, l'un des neuf Archontes, prononçoit ſur les prévarications que les Métœciens pouvoient commettre.

Rien n'eſt plus ſenſé que les réflexions de Xénophon ſur les moyens qu'on avoit d'accroître les revenus de la république d'Athenes, en faiſant des loix favorables aux étrangers qui viendroient s'y établir. » Sans » parler, dit-il, des avantages » communs que toutes les villes » retirent du nombre de leurs » habitans, ces étrangers, loin » d'être à charge au public, & » de recevoir des penſions de » l'État, nous donneroient lieu » d'augmenter nos revenus, par » le paiement des droits attachés » à leur qualité. On les engageroit efficacement à s'établir » parmi nous, en leur ôtant ces » marques publiques d'infamie, » qui ne ſervent de rien à un » État; en ne les obligeant » point, par exemple, aux » dangers de la guerre, & à » porter dans les troupes une » armure particuliere; en un » mot, en ne les arrachant point » à leur famille & à leur commerce. » Ce n'étoit donc pas aſſez faire en faveur des étrangers, que d'inſtituer une fête, appellée de leur nom Métœcies, comme fit Théſée. Pour les accoutumer au joug des Athéniens, il falloit ſur-tout profiter des conſeils de Xénophon, & leur accorder le terrein vuide qui étoit renfermé dans l'en-

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 314.

ceinte des murs d'Athenes, pour y établir des édifices sacrés & profanes.

Il n'y avoit point dans les commencemens de distinction chez les Athéniens entre les étrangers & les naturels du païs; tous les étrangers étoient promptement naturalisés, & Thucydide remarque que tous les Platéens le furent en même-tems. Cet usage fut le fondement de la grandeur des Athéniens; mais, à mesure que leur ville devint peuplée, ils devinrent moins prodigues de cette faveur, & ce privilege s'accorda seulement dans la suite à ceux qui l'avoient mérité par quelque service important.

MÉTŒCIES, *Metœcia*, (*a*) Μετοίκια. sorte de sacrifice, établi par Thésée, & qui se célébroit le seizieme d'Août. Thucydide l'appelle Synœcies, mais le sens est toujours le même. Ce sacrifice, dit un Auteur moderne, n'étoit point fait pour les étrangers qui iroient habiter à Athenes, mais pour les habitans qui avoient quitté leurs bourgs pour tenir leurs assemblées dans la ville; c'étoit pour conserver la mémoire de leur déménagement.

MÉTON, *Meton*, Μέτων, (*b*) Athénien, fils de Pausanias, fut un célebre Mathématicien. Les Grecs, jusqu'à la 87e. Olympiade, s'étoient servis d'un cycle de quatre ans, ensuite d'un de huit. Méton, vers ce même-tems, publia celui de dix-neuf, appellé Enéadécaëtéride. Il y avoit alors un assez grand nombre d'Astronomes qui proposoient en public des especes d'Almanachs suivant le cycle de Méton, ce qui est marqué par l'interprete d'Aratus & par Géminus. On y trouvoit non-seulement les quatre saisons marquées, mais quelques prédictions touchant les vents.

Méton, avec son cycle, prétendoit ajuster le cours du Soleil à celui de la Lune, & faire que les années Solaires & Lunaires commençassent au même point. Méton avoit pour compagnon de ses observations solaires Euctémon.

On raconte de Méton, dit Plutarque, que soit qu'il fût effrayé par quelques prodiges dont on tiroit un mauvais augure pour une expédition que les Athéniens se proposoient de faire en Sicile, soit par les regles de son art, ou par quelque raisonnement humain, il craignit l'issue de cette guerre, où son fils avoit quelque commandement. Il contrefit donc le fou & mit le feu à sa maison. D'autres disent qu'il ne supposa point de folie, mais qu'ayant mis le feu la nuit à sa maison, il alla le lendemain à l'assemblée du peuple dans un état très-pitoyable; & que là, comme si cet

(*a*) Plut. T. I. p. 11.

(*b*) Plut. Tom. I. p. 199, 200, 532. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 622. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 12.

incendie fût arrivé par accident, il ſupplia les citoyens d'avoir égard à ſon infortune, & de diſpenſer de ce voyage de Sicile ſon fils, qui devoit commander & défrayer une galere, & qui étoit ſur le point de s'embarquer.

Méton pouvoit gagner beaucoup en ſacrifiant ſa maiſon pour éloigner ſon fils de ce danger, & pour épargner la grande dépenſe qu'il auroit été obligé de faire pour l'équipement d'une galere. La peur de perdre ſon fils, & cette vue d'épargne, pouvoit avoir autant de part à cette action, que la vue des malheurs que ſon art lui découvroit. Une autre remarque. Plutarque rapporte les deux jugemens que l'on fit de l'action de Méton. Les uns vouloient qu'il eût prévu par les regles de ſon art, l'échec que les Athéniens reçurent en Sicile, & les autres n'attribuoient ce pronoſtic qu'à ſa ſeule raiſon & à ſon bon ſens. Plutarque s'en tenoit ſans doute à celle-ci; car, quoique crédule & ſuperſtitieux, il n'étoit pas porté à croire les impertinences de l'Aſtrologie.

MÉTON, *Meton*, Μέτων, (*a*) Tarentin, fort honnête homme, d'un eſprit doux & d'un grand ſens. Le jour que l'on devoit faire paſſer un décret pour appeller Pyrrhus, le peuple étant déjà aſſemblé, Méton ceignant ſa tête d'une couronne de fleurs fanées, prenant un flambeau à la main, comme ceux qui ont fait la débauche & qui ſont ivres, & faiſant paſſer devant lui une ménêtrière, s'en alla ainſi en maſque juſqu'au milieu de l'aſſemblée. Là, comme cela arrive dans une populace qui eſt la maîtreſſe & où la démocratie eſt mal réglée, les uns ſe mettent à battre des mains, les autres à rire de toutes leurs forces; perſonne ne s'oppoſe à lui; au contraire on ordonne à la ménêtriere de jouer de ſa flûte, & à lui de chanter, en s'avançant au milieu de l'aſſemblée. Comme on croyoit qu'il ſe diſpoſoit à obéir, il ſe fit un grand ſilence. Alors, Méton, au lieu de chanter, éleva la voix, & dit: » Hommes de Tarente, vous faites fort bien » de ne pas empêcher ceux qui » veulent ſe réjouir & aller en » maſque, pendant qu'ils le peuvent encore, & ſi vous êtiez » ſages vous-mêmes, vous vous » réjouiriez auſſi, & vous vous » hâteriez de jouir d'une liberté, qui ſera de peu de durée; car, je vous avertis que » dès que Pyrrhus ſera ici, » vous aurez bien d'autres affaires; il faudra changer de » manieres & de mœurs, & mener une autre vie. »

Ces paroles toucherent la plupart des Tarentins, & il s'éleva un bruit qui courut toute l'aſſemblée, qu'il diſoit la vérité. Mais, ceux qui craignoient d'être livrés aux Romains, ſi la

(*a*) Plut. T. I. p. 390. Roll. Hiſt. Rom. Tom. II. pag. 390.

paix venoit à ſe faire, grondoient le peuple, & l'accabloient d'injures de ce qu'il ſouffroit ſi doucement qu'on ſe moquât de lui avec tant de licence & d'indignité, & ſe jettant tous ſur Méton, ils le chaſſerent de l'aſſemblée. Alors, le décret paſſa.

MÉTOPOSCOPE, *Metopoſcopus*, Μετωποσκόπος, nom d'une eſpece de devins; c'étoient ceux qui faiſoient profeſſion de connoître les inclinations & les mœurs des hommes par la Métopoſcopie ou inſpection du viſage.

MÉTOPOSCOPIE, *Metopoſcopia*, Μετωποσκοπία, l'art de découvrir le tempérament, les inclinations, les mœurs, en un mot, le caractere d'une perſonne par l'inſpection de ſon front ou des traits de ſon viſage.

Ce mot eſt compoſé du Grec μετώπον, *frons*, front, & de σκοπέω, *conſidero*, je conſidere.

La Métopoſcopie n'eſt qu'une partie de la phyſionomie, car celle-ci fonde ſes conjectures ſur l'inſpection de toutes les parties du corps. L'une & l'autre ſont fort incertaines pour ne pas dire entiérement vaines, rien n'étant plus vrai que ce qu'a dit un Poëte, *fronti nulla fides*.

Ciro Spontoni, qui a traité de la Métopoſcopie, dit que l'on peut diſtinguer ſept lignes au front, & qu'à chaque ligne préſide une planete, Saturne à la premiere, Jupiter à la ſeconde, & ainſi des autres. On doit juger de-là combien de rêveries on a à débiter ſur les perſonnes dont on peut juger par la Métopoſcopie.

MÉTRA, *Metra*, (*a*) fille d'Eriſichthon, s'abandonna à une honteuſe proſtitution, pour gagner de quoi ſoulager la faim prodigieuſe de ſon pere. Comme il n'y avoit pas encore de monnoie d'or ni d'argent, elle prenoit de ſes amans un mouton, un bœuf, un cheval, ou quelque autre animal; ce qui donna lieu aux Poëtes de feindre qu'elle ſe transformoit en pluſieurs figures. Ils ont dit auſſi que Métra fut aimée de Neptune, qui lui donna le pouvoir de ſe changer en ce qu'elle voudroit. Ainſi, ſelon eux, pour ſoulager ſon pere, elle ſe vendoit à un maître comme fille, puis elle prenoit la figure d'un pêcheur. Enſuite, elle ſe transformoit tantôt en mouton, tantôt en vache, tantôt en cheval; & ſon pere Eriſichthon la vendoit ſous toutes ces figures, qu'elle quittoit peu après pour ſe mettre en liberté.

MÉTRAGYRTES, *Metragyrtæ*, (*b*) nom que l'on donnoit aux prêtres de Cybele. On les appelloit ainſi, parce qu'ils ramaſſoient des aumônes pour leur

(*a*) Ovid. Metam. L. VIII. c. 18. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 74.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 10. T. II. p. 14, 15.

Déeſſe, ou la grand'mere des Dieux.

METRE, *Metrum*, Μέτρον, terme de Poëſie. C'eſt tout pied ou meſure qui entre dans la compoſition des vers. Ariſtide définit le Metre, un ſyſtême de pieds compoſés de ſyllabes différentes & d'une étendue déterminée. Dans ce ſens, Metre veut dire à peu près la même choſe qu'une ſorte de vers en général, *genus carminis*, & on le trouve employé de la ſorte dans les auteurs Latins, pour déſigner une cadence différente de celle de la proſe qu'on nomme rythme.

Metre n'eſt pas à proprement parler un mot François, il a pourtant lieu dans le ſtyle Marotique pour ſignifier des vers.

Vous montrez bien par votre lettre,
Que vous m'avez écrit en Metre. Voit.

Ce n'eſt pas tout, nos pauvres mots
Ont bien enduré d'autres maux.
Mille ont été bannis des Metres,
Les uns accourcis de trois lettres,
Les autres d'autant allongés. Menage, Req. des Dict.

Chapelle dans ſes Poëſies a dit :

Mais, écrivons ſans compliment,
Puiſque nous écrivons en Metre.

Et un autre :

Il faut chrétiennement terminer ma carriere,
En conſacrant à Dieu ces derniers Metres-ci . . . . .
Maître Vincent, ce grand faiſeur de lettres,
Si bien que vous n'eût ſçu proſaiſer;
Maître Clément ce grand faiſeur de Metres,
Si doucement n'eût ſçu poëtiſer. Rouſſeau.

MÉTRI, *Metri*, Ματτρί, (*a*) de la tribu de Benjamin, fut chef de la famille de Cis, pere de Saül.

MÉTRIQUE [l'art], *ars Metrica*, de μέτρον meſure. C'eſt la partie de l'ancienne poëtique qui a pour objet la quantité des ſyllabes, le nombre & la différence des pieds qui doivent entrer dans les vers. C'eſt ce qu'on appelle autrement proſodie.

METRIQUE [vers]. On appelle ainſi certains vers aſſujettis à un certain nombre de voyelles, longues ou breves, tels que les vers Grecs & Latins.

Capellus obſerve que le génie de la langue Hébraïque ne peut s'accommoder de cette diſtinction de longues & de breves; elle n'a pas lieu non plus dans les langues Modernes, du moins juſqu'à faire une

(*a*) Reg. I. 1. c. 10. v. 22.

règle fondamentale de Poëſie.

MÉTROBIUS, *Metrobius*, Μητρόβιος, (*a*) greffier du tems de Cimon. On liſoit dans une piece d'un Poëte comique : » Pour moi, Métrobius, greffier, je me flattois de la douce eſpérance de paſſer heureuſement ma vieilleſſe auprès de Cimon le plus divin, le plus hoſpitalier, le plus charitable de tous les hommes, & le premier des Athéniens en toute vertu ; mais malheureuſement il eſt mort le premier. »

MÉTROBIUS, *Metrobius*, Μητρόβιος, (*b*) Comédien qui fut aimé de L. Sylla ; & ce fameux Romain perſévéra dans cette indigne paſſion, tant que vécut Métrobius.

MÉTRODORE, *Metrodorus*, Μητρόδωρος, (*c*) né à Chio, Médecin, diſciple du philoſophe Démocrite, & maître d'Hippocrate & d'Anaxarque, vivoit ſous la LXXXIVe. Olympiade, vers l'an 444 avant Jeſus-Chriſt. Il écrivit divers ouvrages de Médecine, & une hiſtoire du royaume de Troie, cités par Athénée & par d'autres.

MÉTRODORE, *Metrodorus*, Μητρόδωρος, (*d*) né à Lampſaque, fut un Philoſophe de la ſecte d'Epicure.

MÉTRODORE, *Metrodorus*, Μητρόδωρος, Athénien, (*e*) Philoſophe, ami particulier & diſciple d'Epicure, vivoit ſous la CXXVI^e. Olympiade, vers l'an 274 avant Jeſus-Chriſt. Gaſſendi, qui a publié la vie de ce dernier Philoſophe, croit que Métrodore étoit de Lampſaque. D'autres ne ſont pas de ce ſentiment. Quoi qu'il en ſoit, Métrodore écrivit divers ouvrages, dont Diogene Laërce fait le dénombrement.

MÉTRODORE, *Metrodorus*, Μητρόδωρος, (*f*) né à Stratonicée, Philoſophe, le ſeul qui quitta la ſecte d'Epicure, pour s'attacher à Carnéade, Académicien, floriſſoit ſous la CLXI^e. Olympiade, vers l'an 139 avant Jeſus-Chriſt.

MÉTRODORE, *Metrodorus*, Μητρόδωρος, (*g*) bon Peintre & bon Philoſophe, fut choiſi par les Athéniens pour être envoyé à Paul Émile, qui, après avoir pris Perſée, roi de Macédoine, leur avoit demandé deux hommes, l'un afin de lui donner à inſtruire ſes enfans, l'autre afin de lui faire peindre ſon triomphe. Il témoigna ſouhaiter que le Précepteur fût un excellent Philoſophe. Les Athéniens lui envoyerent Métrodore, qui excelloit tout enſemble & dans la Philoſophie & dans la Peinture. Paul

(*a*) Plut. T. I. p. 484.
(*b*) Plut. T. I. p. 452, 474.
(*c*) Diog. Laërt. p. 667. Athen. pag. 184.
(*d*) Strab. p. 589.
(*e*) Diog. Laërt. p. 721, 722.
(*f*) Diog. Laërt. pag. 712. Cicer. de Orator. L. I. c. 24.
(*g*) Plin. Tom. II. pag. 360, 705. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 84. Hiſt. Rom. T. IV. pag. 614.

Émile fut content de leur choix.

On voit par-là quelle attention les grands hommes de l'antiquité donnoient à l'éducation de leurs enfans. Les fils de ce général Romain avoient déjà de l'âge, puiſque le cadet des deux qui firent la campagne de Macédoine avec le Conſul leur pere, étoit pour lors âgé de dix-ſept ans. Cependant, il ſonge encore à mettre auprès d'eux un Philoſophe, capable de leur former & l'eſprit par l'étude des ſciences, & le cœur par celle de la morale, qui eſt de toutes les études la plus importante & la plus négligée. Si l'on veut ſçavoir quel eſt le fruit d'une pareille éducation, on n'a qu'à rappeller dans ſa mémoire ce que devint le cadet des deux fils du Conſul dont nous parlons, qui hérita du nom & du mérite de Scipion l'Africain ſon grand-pere par adoption, & de Paul Émile ſon pere naturel, qui ruina Carthage & Numance, qui ſe diſtingua autant par la connoiſſance des beaux arts & des ſciences, que par la bravoure militaire, qui tenoit à honneur d'avoir auprès de lui l'hiſtorien Polybe, le philoſophe Panétius, le poëte Térence, qui enfin, pour nous ſervir des termes mêmes d'un Écrivain fort ſenſé, n'a jamais rien dit, ni rien fait, ni rien penſé, qui ne fût digne d'un Romain.

MÉTRODORE, *Metrodorus*, Μητρόδωρος, (*a*) né à Scepſis dans l'Aſie mineure, fut Auteur de pluſieurs traités qui firent l'admiration d'un grand nombre de perſonnes. Strabon dit que Métrodore s'acquit une telle réputation, que quoique très-pauvre, il épouſa à Carthage une femme très-riche, & fut appellé Carthaginois.

Il accompagna, avec ſa femme, Mithridate Eupator dans le Pont, où il fut comblé d'honneurs par ce Prince, qui le chargea du ſoin de rendre la juſtice, & ſes jugemens étoient ſans appel. Il fut admis ſi avant dans l'amitié & la confiance de Mithridate, que ce Prince l'appelloit ſon pere. Métrodore oublia dans une occaſion importante & délicate ce qu'il devoit à ſon maître. Car, ayant été envoyé par Mithridate vers Tigrane pour lui demander du ſecours, & le roi d'Arménie lui ayant dit : *Mais vous, Métrodore, que me conſeillez-vous?* Il lui répondit : *Comme Ambaſſadeur je vous y exhorte ; comme votre ami, je ne vous le conſeille pas.* Tigrane peu après rendit ce mot à Mithridate, qui, étant déjà depuis quelque tems indiſpoſé contre Métrodore, le fit mourir ſur le champ. Tigrane n'avoit pas cru que la choſe dût aller ſi loin, & il fut fâché de la mort de celui dont il avoit trahi le ſecret. Il lui fit des obſeques magnifiques ; réparation tardive & frivole

(*a*) Strab. pag. 504, 609, 610. Plut. Tom. I. pag. 506. Athen. pag. 552. Plin. Tom. I. pag. 174, 387. Tom. II. pag. 458, 646. 774. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 370. Hiſt. Rom. T. VI. p. 216, 217.

pour la vie qu'il lui avoit fait perdre par indiscrétion.

MÉTRODORE, *Metrodorus*, Μητρόδωρος, (*a*) baladin Asiatique, servit aux amusemens de M. Antoine.

MÉTRODORE, *Metrodorus*, Μητρόδωρος (*b*) Médecin dont parle Cicéron dans une de ses lettres.

MÉTROMANIE, fureur de faire des vers. Nous avons une excellente Comédie de M. Pyron sous ce titre; elle a introduit le terme de Métromanie dans la langue, comme le Tartuffe y introduisit autrefois celui de Tartuffe, qui devint depuis le chef-d'œuvre de Moliere, & synonyme à Hypocrite.

MÉTRON, *Metron*, (*c*) jeune homme d'une famille distinguée, étoit maître de la garde-robe d'Alexandre le Grand. Un jour, ayant été informé d'une conjuration contre les jours du Roi son maître, courut aussitôt lui en donner avis. Alexandre fit arrêter sur le champ les conjurés.

MÉTRONOMES, *Metronomi*, Μετρόνομοι; c'étoient chez les Athéniens des Officiers qui avoient inspection sur toutes les mesures, excepté sur celles de bled. Il y avoit cinq Métronomes pour la ville, & dix pour le Pirée qui étoit le plus grand marché de toute l'Attique.

MÉTROPOLIS, *Metropolis*, Μητρόπολις, (*d*) ville de Grece, dans la Thessalie. Elle est attribuée par Ptolémée aux Estiotes. Strabon dit qu'elle fut d'abord formée de trois petites villes peu connues, mais qu'on y en ajouta dans la suite plusieurs autres, du nombre desquelles étoit Ithome.

Le roi Antiochus se rendit maître de Métropolis, ainsi que de quelques châteaux des environs, l'an 191 avant Jesus-Christ. Mais, cette ville ne resta pas long-tems au pouvoir de ce Prince. Elle envoya la même année des députés au consul Man. Acilius, pour se mettre sous la puissance des Romains.

Il est fait mention de Métropolis dans une médaille de Galien, où l'on lit ces mots: *COL. AUR. METRO.* Cette ville étoit episcopale. Maroüs *Metropolitanus* souscrivit au concile de Nicée, tenu l'an de J. C. 325.

MÉTROPOLIS, *Metropolis*, Μητρόπολις, autre ville de Grece, dans la haute Thessalie. Étienne de Byzance la distingue de celle qui précede.

MÉTROPOLIS, *Metropolis*, Μητρόπολις, autre ville de Grece dans l'Acarnanie, selon Étienne de Byzance & Polybe. Cellarius dit qu'elle étoit à vingt stades du fleuve Achéloüs, & peu éloignée de Stratum, en tirant un peu vers le midi, sur le chemin qui conduisoit de Stratum à Canope dans l'Étolie. Il

(*a*) Plut T. I. p. 925.
(*b*) Cicer. ad Amic. L. XVI. Epist. 20.
(*c*) Q. Curt. L. VI. c. 7, 9.
(*d*) Strab. pag. 437, 438. Tit. Liv. L. XXXII. c. 13, 15. L. XXXVI. c. 10, 14. Ptolem. L. III. c. 13.

tire cette conſéquence de ce qu'en dit Polybe au livre quatrieme, c. 64.

MÉTROPOLIS, *Metropolis*, Μητρόπολις, (*a*) ville de l'Aſie mineure, dans l'Ionie. Pline en nomme les habitans Métropolites. Dans une médaille de Gordien, rapportée par Triſtan, on lit cette inſcription : ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΙΤΩΝ ΕΝ ΙΩΝΙΑ.

M. Spon a publié dans ſes mêlanges d'antiquités, une médaille ſur laquelle étoit repréſentée la tête de Solon, chevelue & non chauve, & au revers de laquelle on voyoit Jupiter & diane d'Epheſe, avec cette inſcription : ΚΟΙΝΟΝ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΙΤΩΝ ΤΩΝ ΕΝ ΙΩΝΙΑ. Notre ſçavant Antiquaire, guidé par cette légende, a cru que Métropolis d'Ionie avoit fait frapper cette médaille, qui eſt de l'eſpece de celles qu'on nomme Contorniates. Mais, pourquoi y a-t-on fait graver le portrait de Solon? M. Spon prétend que c'eſt parce que, ſelon Diogene Laërce, il modéra les ſommes qu'on donnoit aux athletes dans les jeux de la Grece. Il réduiſit à cinq cens drachmes la récompenſe des victorieux à Olympie, à cent pour ceux des jeux Iſthmiques, &c. Hors cela, ajoute M. Spon, qu'avoit de commun avec Solon le corps des Métropolitains d'Ionie? C'étoit donc pour marquer leur vénération pour ce grand homme, qui avoit mis un frein aux dépenſes exceſſives des jeux.

M. Baudelot, qui trouve cette raiſon plus ingénieuſe que ſolide, & qui ne voit rien dans la médaille qui caractériſe des jeux, croit que les habitans de cette ville d'Ionie, qui étoit une colonie d'Athenes, voulurent par cette médaille célébrer la mémoire d'un homme dont ils avoient adopté les loix.

M. Baudelot cite encore une médaille Contorniate, frappée par les mêmes Métropolitains, ſur laquelle on voyoit une tête chauve à la vérité, mais d'une phyſionomie différente, & plus jeune que celle des pierres gravées. Comme il eſt perſuadé que Solon n'a été ni gravé ni ſculpté dans ſa jeuneſſe, il ſoupçonne que ces Ioniens n'ayant plus de véritable modele de ce Légiſlateur, ont cru le retrouver ſur quelqu'une de ces pierres gravées qui nous ont trompés par l'inſcription qu'elles portent; ou plutôt que le graveur Solon, qui étoit peut-être de Métropolis, s'étant mis à graver des coins pour la monnoie, avoit repréſenté ſur quelques-uns la tête d'un Romain patron de cette ville, ſans oublier d'y joindre ſon nom, comme ſur les autres gravés de ſa façon.

M. Spon, dans ſon voyage du Levant, rapporte qu'en allant de Smyrne à Epheſe, il s'arrêta près d'un cimetiere, où il vit quan-

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 280. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 251, 252.

tité de pieces de colomnes de marbres antiques, & une entr'autres où il y avoit encore quelques restes d'inscription qui ne lui apprit que le nom de celui pour qui elle avoit été faite, mais qui le confirma dans l'opinion que ce lieu étoit la véritable situation de Métropolis, à cause du grand nombre de masures & de débris que l'on voyoit tout à l'entour. Il demanda à un Arménien, qui le conduisoit, si autrefois il n'y avoit point eu là une ville; & il apprit que ceux du village Cabagea, à un mille de l'endroit où il se trouvoit, assuroient qu'il y en avoit eu une, & que même le mot *Cabagea* signifioit, en langue Turque, une grande ville. Quoique ce village n'ait que quinze ou vingt maisons, il a pu garder le nom de ville, étant voisin des ruines de celle-ci. Il n'y a peut-être pas long-tems qu'elle est détruite, puisqu'il y a encore aux environs quatre ou cinq grands cimetieres Turcs, qui témoignent que ces quartiers n'ont pas été si dépeuplés dans les siecles précédens, qu'ils le sont présentement. M. Spon ne donne pourtant cette opinion que comme une conjecture; il soupçonne même que Métropolis pourroit avoir été dans un lieu plus près de Smyrne. Il vit, à droite & à gauche, les ruines d'un ancien aquéduc, qui traversoit le chemin, & qui conduisoit à un village, appellé Tourbalé, qui paroît avoir été anciennement une place plus considérable qu'elle n'est présentement, & qui étoit peut-être, dit-il, appellée Métropolis, dont il semble que le nom Tourbalé soit venu.

MÉTROPOLITES, *Metropolitæ*, Μητροπολῖται, les habitans des villes du nom de Métropolis. *Voyez* Métropolis.

MÉTROUM, *Metroum*, terme qui signifie en général un Temple consacré à Cybele, mais en particulier celui que les Athéniens éleverent à l'occasion d'une peste, dont ils furent affligés pour avoir jetté dans une fosse un des Prêtres de la mere des Dieux.

MÉTROUS, *Metrous*, (*a*) le troisieme mois de l'année Bithynienne. Il avoit trente un jours.

METTIA, *Mettia*, famille Romaine.

METTIUS CURTIUS, (*b*) *Mettius Curtius*, général des Sabins. Ce fut de son tems & sous sa conduite que les Sabins marcherent contre Rome, irrités de ce qu'on leur avoit enlevé leurs filles. Un jour, Mettius Curtius s'étant jetté du haut de la citadelle sur les Romains, les poussa, en traversant tout le terrein qu'occupa depuis la place publique, jusqu'à la porte du mont Palatin, en criant à haute voix: » Les voilà vaincus, » ces ennemis sans courage &

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. II. p. 176.

(*b*) Tit. Liv. L. I. c. 12, 13. Roll. Hist. Rom. T. I. pag. 43. *& suiv.*

» ces hôtes ſans foi. Nous ve-
» nons de leur apprendre la
» différence qu'il y a entre en-
» lever des filles timides, &
» combattre des gens de cœur. »

Tandis qu'il tenoit ce diſcours fier & menaçant, Romulus vint fondre ſur lui avec les plus braves de la jeuneſſe Romaine. Mettius Curtius combattoit alors à cheval ; ce qui donna plus de facilité à Romulus de le repouſſer & de le pourſuivre, tandis que les Romains, à l'exemple de leur Roi, mirent auſſitôt les Sabins en fuite. Le cheval de Mettius Curtius, effrayé par le bruit de ceux qui le ſuivoient, ſe jetta dans un marais avec ſon maître. Ses gens accoururent à lui, pour le dégager, & bientôt, par leur ſecours & ſon propre courage, il ſe tira du danger. Il ſe remit à la tête de ſes troupes, de façon qu'en un moment le combat ſe ralluma tout de nouveau, mais les Romains avoient l'avantage.

Alors, les femmes, dont l'enlevement avoit donné lieu à la guerre, faiſant céder leur timidité naturelle à la tendreſſe qu'elles avoient pour les combattans, vinrent ſe jetter entre les deux armées, ayant leurs cheveux épars & leurs habits déchirés ; & pour empêcher la fureur qui les portoit à ſe détruire les uns les autres, elles s'adreſſoient tantôt à leurs maris, tantôt à leurs peres, les conjurant de ne ſe point ſouiller du ſang de leurs beaux-peres, ou de leurs gendres, & de ne point imprimer à leurs fils & à leurs petits-fils la honte d'être nés de parens parricides. « Si
» vous condamnez l'alliance qui
» par nos mariages a été con-
» tractée entre vous, ajoutoient-
» elles, faites tomber ſur nous
» tout le poids de votre colere &
» de votre vengeance. C'eſt nous
» qui avons mis aux mains nos
» peres & nos époux ; c'eſt nous
» qui les couvrons de bleſſures,
» & qui leur donnons la mort.
» Il nous ſera plus doux de
» mourir, que de vivre dans le
» deuil & dans l'affliction, après
» avoir perdu les perſonnes qui
» nous étoient les plus cheres. »
Une action ſi généreuſe, ſoutenue d'un diſcours ſi pathétique, fit impreſſion ſur la multitude & ſur les chefs. Il ſe fait d'abord un grand ſilence. Les deux Commandans s'avancent entre les deux armées, & concluent, non-ſeulement la paix, mais encore une alliance ſi étroite, que des deux Etats ils n'en font qu'un Empire, dont ils établiſſent le ſiege à Rome, qui vit par-là augmenter du double le nombre de ſes habitans. Cependant, pour conſoler les Sabins qui perdoient leur nom, les Romains ajouterent au leur celui de Quirites, tiré de la ville de Cures, capitale des premiers ; & pour conſerver la mémoire de ce combat, ils appellerent Curtius le lac où le général des Sabins étoit tombé à cheval, & dont il s'étoit retiré ſain & ſauf.

METTIUS SUFFÉTIUS,

Mettius ſuffetius, (*a*) fut créé Dictateur par les Albains pour les commander, après la mort de Cluilius leur Roi, arrivée l'an de Rome 85, & 667 avant Jeſus-Chriſt. Il n'y avoit pas long-tems que les Albains avoient déclaré la guerre aux Romains, & même Cluilius étoit mort dans le camp.

Tullus Hoſtilius, ayant appris la nouvelle de cet accident, ſe mit à publier que les Dieux avoient commencé à faire ſentir au chef même la punition d'une guerre impie, & qu'ils alloient bientôt l'étendre ſur toute la nation. Cependant, ayant paſſé à côté du camp des ennemis, il alla ravager les terres d'Albe. Ces hoſtilités firent ſortir Mettius Suffétius de ſon camp. Il s'approcha le plus qu'il put des ennemis, & envoya un héraut à Tullus Hoſtilius, pour lui demander une entrevue, avant que les deux armées en vinſſent aux mains; qu'il vouloit lui faire part d'un deſſein qui ſeroit également avantageux aux deux peuples. Tullus Hoſtilius accepta la propoſition, quoiqu'il ne comptât pas beaucoup ſur le ſuccès de cette conférence; & cependant il rangea ſes troupes en bataille. Les Albains en firent de même. Tandis que les deux armées étoient en préſence vis-à-vis l'une de l'autre, les deux Chefs s'avancerent dans l'eſpace qui étoit reſté vuide, avec un petit nombre de leurs principaux Officiers. Alors, Mettius Suffétius prenant la parole: » J'ai ouï dire à notre » roi Cluilius, dit-il, que cette » guerre n'a point d'autre cauſe que le pillage fait réciproquement ſur nos terres, & » le refus de reſtituer les biens » qui ont été enlevés; & vous » n'en apportez point vous-» même d'autre raiſon. Mais, ſi » au lieu d'alléguer des prétextes ſpécieux, nous voulons dire ſincérement la vérité, c'eſt l'ambition de dominer qui a armé l'une contre l'autre deux nations ſi » voiſines, malgré le ſang qui » les unit. Je n'accuſe, ni ne » juſtifie celui qui a déclaré la » guerre; c'étoit ſon affaire. » Mais, comme les Albains » m'ont choiſi pour les commander, je crois qu'il eſt de » mon devoir, Tullus Hoſtilius, » de vous faire faire attention » à la puiſſance formidable des » Toſcans, quoiqu'étant leur » voiſin encore plus que nous, » vous la connoiſſiez déjà par » vous-même. Sçachez que nous » n'en ſerons pas plutôt venus » aux mains, qu'ils attendront » avec joie le ſuccès de la bataille, & ſe tiendront prêts » à fondre en même-tems & » ſur les vaincus & ſur les » vainqueurs las & fatigués du » combat. Ainſi, puiſque, non » contens de la liberté dont

(*a*) Tit. Liv. L. I. c. 23. *& ſeq.* Dionyſ. Halicarn. L. III. c. 3. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 88. *& ſuiv.*

» nous jouiſſons, nous cher-
» chons à dominer ſur les au-
» tres au riſque de tomber nous-
» mêmes dans la ſervitude, ſi
» les Dieux nous aiment, trou-
» vons un moyen qui, ſans ré-
» pandre le ſang des deux peu-
» ples, donne l'Empire à l'un
» ſans accabler l'autre. » Tullus Hoſtilius accepta le parti, malgré ſa fierté naturelle, & l'eſpérance qu'il avoit de vaincre. Après avoir examiné ce qui pouvoit ſe faire, ils s'en tinrent à un expédient que la fortune leur préſenta elle-même.

Il y avoit par hazard, dans chacune des deux armées, trois freres, à peu près de même âge & de même force. On ſçait qu'ils s'appelloient les Horaces & les Curiaces. Rien n'eſt plus célebre dans l'antiquité que leur hiſtoire & leur combat, dont nous ne ferons pas cependant ici le récit, parce que nous l'avons déjà fait ailleurs. Il avoit été arrêté entre les Albains & les Romains par un traité ſolemnel, que celui des deux peuples dont les citoyens auroient remporté la victoire, commanderoit à l'autre, & le gouverneroit ſous des loix équitables.

Les Romains, comme perſonne ne l'ignore, furent vainqueurs; & avant que les deux armées ſe ſéparaſſent, Mettius Suffétius demanda à Tullus Hoſtilius ce qu'il ordonnoit, ſuivant les conventions du traité. » Te-
» nez votre jeuneſſe ſous les
» armes, lui répondit ce Prin-
» ce? Je l'emploierai contre
» les Veiens, ſi je ſuis obligé
» de leur faire la guerre. » Les deux armées ſe retirerent enſuite, chacune dans leur ville.

Mais, les Albains ne demeurerent pas long-tems paiſibles & ſoumis. Mettius Suffétius, dont les réſolutions étoient peu ſtables, voyant que le peuple murmuroit contre lui, & lui reprochoit d'avoir confié la fortune de l'État aux bras de trois combattans, tâcha de recouvrer, par de mauvaiſes voies, la bienveillance de ſes ſujets, qu'il n'avoit pu conſerver par une meilleure conduite. Ainſi, comme il avoit premiérement déſiré la paix au milieu de la guerre, il commença alors à chercher la guerre dans le ſein de la paix. Mais, trouvant dans les ſiens plus de courage que de forces, il ſe ligua avec les peuples voiſins, & les engagea à déclarer la guerre à Tullus Hoſtilius, & à la lui faire ouvertement, tandis qu'il feindroit de lui être ſoumis, afin de le trahir plus facilement dans l'occaſion. Ainſi, les Fidénates, colonie Romaine, conjointement avec les Veiens, entrerent dans cette conſpiration, comptant ſur la promeſſe que leur avoit faite Mettius Suffétius de faire révolter les Albains. Les Fidénates s'étant ſoulevés ouvertement contre les Romains, Tullus Hoſtilius ordonna à Mettius Suffétius de le venir joindre avec ſon armée, & marcha contre l'ennemi. Ayant paſſé le Teve-

ron, il campa ſur le confluent de cette riviere. Les Veiens avoient paſſé le Tibre entre cet endroit & Fidenes; & s'étant rangés en bataille, ils occupoient la droite auprès du fleuve, au lieu que les Fidénates étoient à la gauche, plus près des montagnes. Dans cette ſituation, Tullus Hoſtilius s'avança, avec les Romains, contre les Veiens, après avoir chargé Mettius Suffétius de combattre avec les Albains, contre la légion des Fidénates. Mettius Suffétius n'avoit pas plus de courage que de fidélité. C'eſt pourquoi, n'oſant, ni garder le poſte que Tullus Hoſtilius lui avoit confié, ni paſſer ouvertement du côté de ſes ennemis, il prit le parti de marcher au petit pas vers les montagnes. Lorſqu'il crut être aſſez éloigné des Romains, il fit faire alte à toute ſa troupe; & incertain de ce qu'il devoit faire, il ſe mit à étendre ſes bataillons, pour gagner du tems. Son deſſein étoit de paſſer du côté des vainqueurs, quand la fortune ſe ſeroit déclarée. Dans le tems que les Romains s'étonnoient de ce mouvement de leurs alliés, qui laiſſoit leurs flancs à découvert, un cavalier vint à toute bride avertir Tullus Hoſtilius, que les Albains ſe retiroient tout de bon. Ce Prince, effrayé de cette nouvelle, fit vœu d'inſtituer douze Saliens, & de bâtir un temple à la Pâleur & à la Crainte. Puis, s'étant un peu raſſuré, il ordonna à ce cavalier, d'un ton de voix aſſez élevé pour être entendu des ennemis, de retourner au combat, & de ne point s'allarmer, que c'étoit par ſon ordre que les Albains faiſoient un long circuit, pour aller prendre les Fidénates en queue. Il fit ordonner en même-tems à ſes cavaliers de tenir leurs lances hautes; ce qui déroba à la plus grande partie des ſiens la vue des Albains qui ſe retiroient. Cette ruſe ſauva l'armée Romaine. Les Fidénates, qui ſe crurent trahis par Mettius Suffétius, lâcherent bientôt le pied, & s'enfuirent en déſordre. Tullus Hoſtilius les pourſuivit quelque tems; & les voyant entiérement en déroute, il revint, avec la fierté que donne la victoire, contre les Veiens déjà étourdis de la défaite & de la fuite de leurs alliés. En effet, ils ne purent ſoutenir le premier choc des Romains.

Alors, l'armée d'Albe, qui avoit été ſpectatrice du combat, étant deſcendue dans la plaine, Mettius Suffétius vint féliciter Tullus Hoſtilius de la victoire qu'il avoit remportée ſur ſes ennemis. Le roi Romain, diſſimulant ſon reſſentiment, le reçut & lui parla avec beaucoup de bienveillance, & lui ordonna de venir joindre ſon camp à celui des Romains; & en même-tems, il fit préparer un ſacrifice d'expiation pour le lendemain. Dès qu'il fut jour, & qu'il vit que tout étoit prêt, il fit aſſembler les deux armées, pour

les haranguer, ſuivant la coutume. Les Hérauts, commençant par les extrêmités, firent avancer les Albains les premiers, & les placerent le plus près poſſible de Tullus Hoſtilius; ce qui leur fit beaucoup de plaiſir, parce qu'ils étoient curieux d'entendre le roi des Romains. La légion Romaine ſe rangea toute armée autour des Albains, ſuivant les meſures que Tullus Hoſtilius avoit priſes. Les Centurions avoient été avertis d'exécuter ponctuellement les ordres qui leur avoient été donnés. Quand chacun eut pris ſa place: » Romains, dit Tullus Hoſtilius, s'il y eût jamais guerre » où vous ayiez eu lieu de remercier les Dieux premiérement, puis votre propre valeur, ce fut dans le combat » d'hier; car, vous avez eu à » vous défendre, non-ſeulement contre les armes de vos » ennemis, mais, ce qui étoit » beaucoup plus à craindre, » contre la trahiſon & la perfidie de vos alliés. Car, afin » que vous ne demeuriez pas » plus long-tems dans l'erreur, » ce n'étoit pas moi qui avois » commandé aux Albains de gagner les montagnes. Il eſt » vrai que je feignis de leur » avoir donné cet ordre; mais, » c'étoit par un trait de prudence, pour ne vous point décourager, comme il auroit pu » arriver, ſi vous aviez reconnu que vos alliés vous abandonnoient, & pour jetter » la terreur & la déroute par- » mi les ennemis, en leur faiſant » entendre qu'on alloit les in- » veſtir par derriere. Après » tout, je n'impute pas à tous » les Albains la trahiſon dont » je me plains. Ils ont obéi à » leur Chef, comme vous euſ- » ſiez fait, ſi je vous euſſe or- » donné de me ſuivre. C'eſt » Mettius Suffétius qui les a » tirés du poſte où je les avois » placés; c'eſt Mettius Suffé- » tius qui nous a attiré cette » guerre par ſes intrigues; c'eſt » Mettius Suffétius enfin qui a » rompu le traité que les deux » peuples avoient fait, & ſi ſo- » lemnellement juré d'obſer- » ver. Je permets à tout autre » d'en faire autant, ſi je ne don- » ne pas toute à l'heure, dans » ſa perſonne, un exemple ca- » pable d'intimider & de con- » tenir quiconque ſeroit tenté » d'imiter ſa perfidie. » Alors, les Centurions armés entourent Mettius Suffétius; après quoi, Tullus Hoſtilius reprenant la parole: » Ce qui tourne, dit- » il, à l'avantage & à la gloire » des deux peuples & à la mienne, j'ai réſolu de tranſporter » à Rome tous les citoyens » d'Albe, de donner le droit » de bourgeoiſie au peuple, & » la dignité de Sénateur aux » Grands, & de ne faire du » tout qu'une ville & qu'un » État. Comme la nation Albaine a été d'abord partagée » en deux peuples, que ces » deux peuples aujourd'hui ſe » réuniſſent, pour n'en faire » qu'un. »

Les

Les Albains, ayant entendu ce diſcours, étoient partagés en différens deſſeins; mais, comme ils étoient ſans armes, & que les Romains, qui les tenoient inveſtis, étoient bien armés, la crainte les réunit tous au même ſentiment, qui fut celui d'obéir & de ſe taire. Alors, Tullus Hoſtilius s'adreſſant au Dictateur d'Albe: » Mettius Suffétius, dit-il, ſi vous aviez » été docile, je vous aurois appris à obſerver les ſermens & » les traités; & il ne vous en » eût pas couté la vie. Mais, » puiſque vous êtes d'un caractere intraitable, & qu'il n'eſt » pas poſſible de vous faire comprendre ce que c'eſt que la » bonne foi, apprenez au » moins à tous les mortels, par » votre ſupplice, à regarder » comme ſaintes les loix que » vous avez violées. Comme votre eſprit a été partagé entre » les Fidénates & les Romains, » de même votre corps va être » diviſé en pluſieurs parties. » Enſuite, ayant fait approcher deux attelages de quatre chevaux chacun, il attacha Mettius Suffétius aux deux chars, moitié à l'un, moitié à l'autre; puis, les chevaux pouſſés dans un ſens contraire, emporterent chacun leur part des membres palpitans & déchirés de ce malheureux, liés comme ils étoient aux chars qu'ils entraînoient. Il n'y eut perſonne qui ne détournât ſes yeux d'un objet ſi affreux; mais, ce fut là le premier & le dernier exemple que les Romains aient donné d'un ſupplice, où il ſemble qu'on ſe ſoit éloigné des loix de la clémence & de l'humanité. Dans tout le reſte, ils peuvent ſe vanter qu'aucun peuple n'a employé, pour punir les crimes, des peines plus douces & plus légeres.

METTIUS [M.], *M. Mettius*, (*a*) un des Lieutenans de Jules Céſar. Il avoit droit d'hoſpitalité avec Arioviſte, roi des Sueves. Ce fut pour cela que Jules Céſar, voulant envoyer des députés vers ce Prince, choiſit M. Mettius pour être de la députation. Mais, Arioviſte fit arrêter les députés, qui reſterent dans les fers, juſqu'à ce que ce Roi barbare eût été défait, & ſon armée entiérement taillée en pieces. M. Mettius fut alors ramené à ſon Général.

MÉTULIENS, *Metulii*, les habitans de Métulium, ou Métulum. *Voyez* Métulum.

MÉTULIUM, *Metulium*. *Voyez* Métulum.

MÉTULUM, *Metulum*, (*b*) Μέτουλον, ville capitale des Japodes, ſelon Appien. Cet Auteur ajoute qu'elle eſt ſituée ſur une montagne couverte d'arbres, & qu'elle eſt bâtie ſur deux élévations, partagées par une petite vallée.

Octavien ne ſignala nulle part ſa valeur d'une maniere auſſi

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. I. p. 53, 60.
(*b*) Appian. p. 763. *& ſeq.* Dio. Caſſ. p. 412. Strab. p. 207, 314. Crév. Hiſt. Rom. T. VIII. p. 423.

éclatante, qu'au ſiege de Métulum. La place, comme on vient de le voir, étoit forte de ſa nature, & défendue ſi opiniâtrément par les Barbares, qu'après que le mur eut été forcé, ils en reconſtruiſirent un nouveau, & formerent une ſeconde enceinte, qui contraignit Octavien de recommencer ſes travaux. Il éleva des terraſſes, il dreſſa des tours, deſquelles on devoit jetter ſur le mur des ennemis quatre ponts volans à la fois. Cette manœuvre fut exécutée avec précipitation, & trois des ponts ſe rompirent, de ſorte que perſonne n'oſoit plus ſe hazarder ſur le quatrieme. Alors, Octavien, qui de deſſus une haute tour examinoit ce qui ſe paſſoit, deſcend en hâte, emploie les exhortations les plus vives auprès de ſes ſoldats rebutés; & ne pouvant par ſes diſcours réveiller leurs courages, lui-même il monte ſur le pont, & s'avance vers la muraille tenant ſon bouclier devant lui. Agrippa, deux autres Officiers généraux, & un Écuyer l'accompagnent, & ils ſont bientôt ſuivis d'une ſi grande multitude de ſoldats, que le pont ſuccomba ſous le poids, & ſe rompit comme les trois premiers. Tous ceux qui étoient deſſus firent une chûte violente. Quelques-uns furent tués, & pluſieurs fort maltraités, & entr'autres Octavien, qui fut bleſſé à la jambe droite & aux deux bras. Néanmoins, ſe ſoutenant contre un accident ſi fâcheux par ſa fermeté d'ame, ſur le champ il remonta au haut de la tour, & ſe préſenta à la vue des ſiens & des ennemis, pour prévenir le découragement des uns, & réprimer la préſomption des autres. Lorſque la place eut été priſe, Octavien impoſa des loix ſi dures aux habitans, qu'ils ne voulurent point s'y ſoumettre, & aimerent mieux ſe brûler avec leur ville, après avoir égorgé leurs femmes & leurs enfans. Ainſi, le vainqueur ne retira pas un grand avantage de la priſe d'une place où il avoit couru les plus grands riſques.

Lazius dit que le nom moderne de Métulum eſt Troja, & qu'elle eſt ſur le fleuve Savus dans le Méduikthal, au comté de Cilicie.

MÉVANATES, *Mevanates*, peuple d'Italie. *Voyez* Mévanie.

MÉVANIE, *Mevania*, (*a*) Μουανία, ville d'Italie, dans l'Ombrie. Ptolémée l'attribue aux Vilombres qui habitoient la partie orientale de l'Ombrie. Cellarius dit qu'elle étoit ſituée au confluent du Tinia & du Clitumne, & que ſes habitans qui ſont appellés Mévanates par Pline, ſont ainſi nommés dans une inſcription rapportée par Spon. Cette ville étoit renommée anciennement par la quantité de bêtes à cornes blan-

(*a*) Ptolem. L. III. c. 1. Plin. Tom. I. pag. 171. Tit. Liv. L. IX. c. 41. Lucan. L. I. v. 473. Sili. Italic. L. VIII. v. 458. Tacit. Hiſt. L. III. c. 55, 59.

ches qu'on y élevoit pour les ſacrifices, ſelon ce vers du Lucain :

. . . . . *Tauriferis ubi ſeſe Mevania campis*
Explicat.

On la nomme aujourd'hui Bevagna dans le duché de Spolette.

MÉVIA, *Mævia*, (*a*) Dame, dont Lucien parle d'une maniere qui ne fait pas honneur à cette Dame.

MÉVIUS, *Mævius*, (*b*) poëte Latin qui vivoit du tems d'Auguſte. Il s'étoit rendu ridicule par ſes vers. Virgile & Horace s'en moquent ſouvent; le premier dans ce vers d'une de ſes Églogues :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

& l'autre dans une Ode, où il ſouhaite que Mévius faſſe naufrage dans un voyage qu'il alloit entreprendre ſur mer.

» Le vaiſſeau, qui porte le » puant Mévius, dit Horace, » vient de partir ſous de mal» heureux auſpices. Vent de » midi, je te le recommande » pour battre ſes flancs des » plus horribles flots. Que le » noir Eurus, bouleverſant la » mer, briſe ſes rames, ſes » cordages, & les diſperſe. » Que l'aquilon s'éleve, mais » cet aquilon qui déchire les » yeuſes tremblantes ſur les hau» tes montagnes. Qu'aucun aſ» tre favorable ne l'éclaire » dans les épaiſſes ténebres » qui accompagnent le coucher » funeſte d'Orion. Enfin, que » la mer ſoit pour lui telle qu'el» le fut pour les Grecs vain» queurs, lorſqu'après l'embra» ſement d'Ilion, Pallas fit » tomber toute ſa rage ſur la » flotte du ſacrilege Ajax. De» quelles ſueurs ſeront trempés » tes matelots! Quelle pâleur » couvrira ta face blême? Quel» les lamentations! Quels cris » indignes tu adreſſeras à Ju» piter, qui te hait, lorſque » la mer Ionienne, mugiſſant » de concert avec les vents » furieux, aura fracaſſé ton » vaiſſeau! Si ton gras cada» vre pouvoit être étendu ſur » le ſable, & devenir la proie » des oiſeaux marins, j'immo» lerois volontiers aux tempê» tes, une brebis noire, ou » un bouc auſſi vilain que toi. »

MÉVIUS, *Mævius*, (*c*) homme fort connu du tems d'Horace, pour avoir diſſipé tout ſon bien.

MÉVIUS PUDENS, *Mævius Pudens*, (*d*) l'un des intimes confidens de Tigellinus, contribua beaucoup à ſoulever les ſoldats contre Galba. Connoiſſant les caracteres les plus turbulens, les plus légers, ceux que preſſoient la diſette d'argent, il prenoit ſoin

(*a*) Juven. Satyr. 1. v. 22, 23.
(*b*) Virg. Eclog. 3. v. 90. Horat. Epod. L. Ode 9. v. 1. *& ſeq.*
(*c*) Horat. L. 1. Satyr. 3. v. 20. *& ſeq.*
(*d*) Tacit. Hiſt. L. 1. c. 24. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. p. 34.

de ſes réunir entr'eux & avec lui, il les combloit ſecrétement de ſes dons; & enfin il en vint à cette audace, que toutes les fois que l'Empereur ſoupoit chez Othon, il diſtribuoit cent ſeſterces par tête aux ſoldats de la cohorte qui faiſoit la garde, feignant d'honorer Galba par une largeſſe qui tendoit à le détruire. On conçoit facilement qu'il agiſſoit ainſi au nom & par les ordres d'Othon, qui lui-même cachoit ſi peu ſes démarches de ſéduction, qu'ayant ſçu qu'un ſoldat étoit en conteſtation avec ſon voiſin pour les limites de leurs champs, il acheta tout le champ du voiſin, & en fit préſent au ſoldat.

MEUNIERS [chanſon des]. (*a*) Les Meûniers avoient leur chanſon. Ariſtophane, cité par Athénée, la nommoit Himée, comme celle des tireurs d'eau. Triphon, dans le même Athénée, l'appelle indifféremment Himée ou Epimulie. Elle a ce dernier nom d'Epimulie dans Elien & dans Pollux. L'Étymologie de ces deux mots paroît aſſez viſible. Le premier vient de ἱμᾶν, puiſer; & le ſecond, de μύλη, meule ou moulin. Cependant, Athénée ſoupçonne que ces deux mots pourroient bien venir du terme Dorique ἱμαλὶς, auquel il attribue différentes ſignifications. On peut conſulter cet Écrivain, & Caſaubon ſon ſçavant Commentateur. Héſychius donne encore à cette eſpece de chanſon les noms d'Epuntée & d'Épinoſte; & Caſaubon propoſe ſur ces deux noms des corrections, qu'on peut lire dans le même endroit de ſes remarques ſur Athénée.

On trouve dans le feſtin des Sages de Plutarque une chanſon de ce genre, la ſeule peut-être qui nous reſte de l'antiquité.

Moulez, meule, moulez; car Pittacus, qui regne dans l'auguſte Mitylene, aime à moudre.

Pittacus, l'un des ſept Sages de la Grece, & maître ou tyran de Mitylene, faiſoit dit Élien, de grands éloges du Moulin, par l'avantage qu'il a de raſſembler dans un petit endroit un grand nombre de perſonnes obligées d'y recourir pour vivre. Ainſi, le cas particulier que Pittacus faiſoit de l'invention & de l'uſage des Moulins, avoit donné ſans doute occaſion à la chanſon rapportée par Plutarque. Il la prend cependant dans un ſens bien différent, la mettant à la bouche de Thalès, pour plaiſanter Pittacus de ce qu'il mangeoit beaucoup; car, c'eſt ce qu'il faut entendre ici par le terme de moudre.

MEURTRIER [le] DU TYRAN, *Tyrannicida*, Τυραννοκτόνος. (*b*) titre d'un Dialogue de Lucien. Un homme monte au Palais pour tuer le Tyran, & ne le trouvant point, tue ſon

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 352, 353.

(*b*) Lucian. T. I. p. 782. *& ſeq.*

fils, & lui laiſſe ſon épée à travers du corps. Le Tyran de retour arrache l'épée, & s'en tue de déſeſpoir. Le Meurtrier demande le prix propoſé à celui qui tueroit le Tyran ; on le lui conteſte. Tel eſt le ſujet de ce Dialogue.

MEUSE, *Moſa*, (*a*) fleuve de la Gaule Belgique. Jules Céſar dit que la Meuſe a ſa ſource au mont de Voſge, qui eſt aux confins du païs de Langres. *Moſa profluit ex monte Voſego, qui eſt in finibus Lingonum.* De ſa ſource ce fleuve court juſqu'à ſa jonction avec le Wahal, qui eſt une branche détachée du Rhin. *Et parte quadam Rheni recepta, quæ appellatur Valis, inſulam efficit Batavorum.* Il veut donc que la Meuſe forme l'iſle des Bataves par ſa jonction avec le Wahal, dont elle porte les eaux dans la mer. Il dit qu'elle s'y jette à quatre-vingt mille pas du Rhin ; par où il a voulu marquer la diſtance des embouchures de ces deux fleuves. *Neque longiùs ab eo millibus paſſuum LXXX in Oceanum tranſit.*

Quelques-uns, voyant le cours de ces fleuves changé en beaucoup de choſes, ſe ſont mis en tête que la jonction du Wahal & de la Meuſe ſe faiſoit aſſez près de leur embouchure commune dans la mer. En ce cas, Jules Céſar auroit eu tort de dire que la Meuſe forme l'iſle des Bataves. Leur jonction ſe faiſoit aux mêmes lieux où elle ſe fait encore, c'eſt-à-dire, auprès du fort Saint-André, entre Meghem & Bommel. Ces fleuves, s'étant ainſi mêlés en cet endroit, & ne trouvant pas qu'un ſeul lit fût ſuffiſant pour leurs eaux, ſe partagerent de nouveau pour ſe rejoindre entre Dalem, Vorcum & Rawenſtein ; mais, la Meuſe, avant que d'y arriver, ſe partageoit encore en deux branches. L'une, dont il ne reſte plus que le nom, s'appelloit la vieille Meuſe, & paſſoit par Heuſden, en tirant ſur Gertruydenberg, traverſoit le païs caché aujourd'hui ſous le Biesbos, paſſoit au midi de Dordrech, & couloit dans le canal qu'on appelle encore la vieille Meuſe. L'autre branche, qui paſſe à Vorcum & à Louveſtein, s'appelloit la nouvelle Meuſe. Quand elle a rejoint le Wahal, cette branche prend le nom de Merve juſqu'à ce que toute la Meuſe ſe rejoigne vis-à-vis de Vlaerdingue au deſſous de Roterdam. Ce fleuve n'a pas toujours eu préciſément les mêmes contours dans ſon lit qu'il a à préſent. Un grand fleuve, qui charrie autant de limon que celui-ci, a pu boucher ſon lit en pluſieurs endroits, & faire des atterriſſemens conſidérables. Si l'on joint à cela les débordemens auxquels le Rhin eſt ſujet,

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. IV. p. 127. & ſeq. Plin. Tom. I. pag. 222. Tacit. Annal. L. II. c. 6. L. XI. c. 20. Hiſt. L. IV. c. 28, 66. L. V. c. 23. Flor. L. IV. c. 12. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 467, 468.

& dont la Meuſe recevoit ſa part par le Wahal, on n'aura pas de peine à comprendre que d'un côté elle a pu changer de cours, & que de l'autre elle a porté à ſon embouchure des terres dans des lieux que la mer couvroit. Tacite appelle immenſe l'embouchure qui eſt commune au Wahal & à la Meuſe. *Ad Gallicam ripam [Rhenus] latior & placidior affluens, verſo cognomento Vahalem accolæ dicunt; mox id quoque vocabulum mutat Moſa flumine, ejuſque immenſo ore eundem in Oceanum effunditur.* Mais, cette embouchure n'étoit pas la ſeule. Jules Céſar dit que l'Eſcaut ſe jette dans la Meuſe, ce qui doit s'entendre d'une des branches de l'Eſcaut. Entre ces deux embouchures de la Meuſe, dont l'une lui étoit commune avec une des branches du Rhin, l'autre avec une branche de l'Eſcaut, il y en avoit ſans doute encore quelques autres; mais, les Anciens ne parlent pas aſſez diſtinctement ſur cette matiere qui doit ſe débrouiller par les Écrivains du moyen âge. C'eſt ce qui ſe voit exécuté ſçavamment dans le livre des antiquités des Bataves, compoſé par Van Loon.

La Meuſe arroſoit le païs des Leuces, des Vérodunenſes, des Remois, des Aduatices, des Tungres, des Éburons, des Ménopiens, des Bataves & de quelques autres peuples moins connus.

Les principaux lieux qu'elle baigne aujourd'hui dans ſon cours, ſont Saint-Thibaud, Neuf-Châtel, Vaucouleurs, Saint-Michel, Verdun, Dun, Stenai, Mouſſon, Sedan, Doncheri, Mézieres, Charleville, Château Regnaud, Revin, Fumay-Charlemont, Dinant, Namur, Huy, Liege, Herſtal, Maſtricht, Stochem, Maſeick, Ruremonde, Venlo, Grave, Rawenſtein, Batenborch, le fort de Voorn dans une iſle, le fort de Saint-André dans une autre iſle, Crevecœur, Heusden, le Château de Rawenſtein, Vorcum, Gorkum, Dordrecht, Roterdam, Delfs-Haven, Schiedam, Vlardingen, Maeſſuis, & la Brille.

Un habile Phyſicien a remarqué que la Meuſe s'enfle ordinairement la nuit environ d'un demi-pied plus que le jour, ſi le vent ne s'y oppoſe. Il attribue cet effet aux rayons du ſoleil, qui chaſſent la mer pendant le jour loin de la terre, & lui laiſſent la nuit la liberté de s'en rapprocher. Cette explication ſouffre des difficultés; mais, nous laiſſons à d'autres le ſoin de les relever.

On a propoſé, à l'occaſion de la coupe & de la voiture des mâts, de faire un canal pour joindre la Moſelle à la Meuſe, par le moyen d'un ruiſſeau qui tombe dans la Moſelle à Toul, & d'un autre qui ſe perd dans la Meuſe, au deſſus de Pagny. Les ſources de ces deux ruiſſeaux n'étant qu'à une demi-lieue l'une de l'autre, & le terrein étant d'ailleurs favo-

rable, il ſeroit très-aiſé de les unir & d'en faire un canal. Le maréchal de Vauban en avoit fait un projet, qu'il croyoit également utile, & facile à exécuter.

MÉZA, *Meza*, Μεζᾶ, (*a*) le quatrieme des fils de Rahuel, fils de Baſémath, femme d'Eſaü.

MÉZAAB, *Mezaab*, Μεζααβ, (*b*) fut mere de Matred, & ayeule de Méétabel.

MÉZENCE, *Mezentius*, (*c*) roi des Tyrrhéniens, ou des Étruſques, ſe joignit aux Rutules contre Énée. Un jour, ayant pris la place de Turnus leur Roi, il attaque vivement les Troyens vainqueurs. Tous les Étruſques s'oppoſent à ſes efforts, & tournent contre lui ſeul leur haine & leurs armes. En butte à tant d'ennemis, il n'eſt point ému du danger.

Ce Prince étend à ſes pieds Hébrus, fils de Dolicaon, ainſi que Palmus & Latage. Celui-ci ſuccombe ſous les coups d'une pierre énorme, dont il eſt atteint au viſage. Mézence coupe le jarret au lâche Palmus qui fuyoit; il le laiſſe ſe rouler par terre, & lui enleve ſes armes avec ſon ſuperbe pannache, dont auſſitôt il fait préſent à ſon fils Laufus. Il maſſacre enſuite le Phrygien Évas, avec Mimas, fils d'Amycus & de Théano.

De tant d'ennemis qu'un juſte reſſentiment réunit contre Mézence, aucun n'oſe le fer à la main le combattre de près. On ſe contente de lui lancer des dards impuiſſans, & de l'étourdir de vaines clameurs. Mais, Mézence fond avec fureur ſur ſes adverſaires, & tombe ſur le malheureux Acron qu'il maſſacre. Ce guerrier expirant frappe la terre de ſes pieds, & le ſang qu'il verſe, inonde ſes armes briſées. A ce ſpectacle, Orode ſe met à fuir. Mézence dédaigne de le percer dans ſa fuite, & de lancer un dard que l'œil de ſon ennemi ne puiſſe voir partir. Il court après lui, l'atteint, & le perce de ſa lance.

Un moment après, Mézence reparoît ſur le champ de bataille, avec ſes armes d'une grandeur énorme. Énée, l'ayant apperçu du milieu de ſes rangs, ſe prépare à marcher contre lui. Mézence attend ce fier ennemi ſans le craindre, & demeure immobile. Dès qu'il le voit à la portée du trait: » Mon » bras, dit-il, eſt mon Dieu; » je l'implore, ainſi que ce dard » que je vais lancer. Laufus » mon fils, ſi j'immole ce bri» gand, je fais vœu de te con» ſacrer ſa dépouille, & de t'en

(*a*) Geneſ. c. 36. v. 13.
(*b*) Geneſ. c. 36. v. 39.
(*c*) Virg. Æneid. L. VII. v. 647. & *ſeq.* L. VIII. v. 7, 481. & *ſeq.* L. IX. v. 521, 586. & *ſeq.* L. X. v. 150. & *ſeq.* L. XI. v. 6. & *ſeq.* Dionyſ. Halicar. L. I. c. 15. Tit. Liv. L. I. c. 2. Juſt. L. XLIII. c. 1. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 402. & *ſuiv.*

» revêtir. » En même tems, il lance de loin un bruyant javelot. Le trait fend les airs, gliſſe ſur le bouclier d'Énée, & va percer le flanc du brave Anthor. A l'inſtant, Énée lance d'un bras vigoureux un dard, qui perce le bouclier de Mézence, formé de trois cuirs & couvert d'une toile & de trois lames d'airain, & il l'atteint au bas ventre. Le coup affoibli par le bouclier ne fit qu'une légere impreſſion; on vit néanmoins couler le ſang. Auſſitôt Énée met l'épée à la main & fond ſur ſon ennemi étonné. Lauſus, fils de Mézence, épris d'un tendre amour pour ſon pere, gémit de ſon ſort, & ne peut s'empêcher de verſer des larmes. Mézence bleſſé, hors d'état de combattre, & perdant ſon ſang, ſe retiroit du champ de bataille, traînant avec ſon bouclier le dard ennemi qui l'avoit percé. Énée qui le ſuit, leve ſon bras pour lui donner un coup d'épée. Lauſus ſe jette entre les deux rivaux, pare le coup, & donne à Mézence qu'il avoit couvert de ſon bouclier, le tems de ſe mettre en ſûreté. Malheureuſement il eſt lui-même percé d'un coup d'épée qui l'étend par terre.

Pendant ce tems-là, Mézence lavoit ſa plaie dans les eaux du Tibre, appuyé contre un arbre, & tâchoit de recouvrer ſes forces. Son caſque étoit ſuſpendu à un arbre loin de lui, & ſes redoutables armes repoſoient dans la prairie; un petit nombre choiſi de ſes guerriers étoient autour de lui. Foible, abattu, il reſpire à peine. Sa tête eſt penchée ſur ſa poitrine ombragée d'une longue barbe. Inquiet ſur le ſort de ſon fils, il ne ceſſe de demander de ſes nouvelles, & lui envoie pluſieurs exprès pour le rappeller auprès de lui, & lui annoncer les ordres d'un pere allarmé. Mais bientôt, ſes ſoldats rempliſſant l'air de leurs gémiſſemens & de leurs cris, lui apportent le corps de ſon fils étendu ſur ſes propres armes, & percé d'une large & mortelle bleſſure. Mézence avoit entendu de loin ces gémiſſemens, & par un triſte preſſentiment de ſon malheur, il en avoit deviné la funeſte cauſe. Il ſe laiſſe tomber, & la pouſſiere ſouille ſes cheveux blancs. Il leve ſes deux mains vers le Ciel, puis embraſſant le corps de ſon fils: » Eſt-il » poſſible, s'écrie-t-il, que le » déſir de vivre m'ait engagé à » te permettre, mon cher fils, » d'expoſer ta vie pour ga» rantir la mienne? Quoi! Je » vis parce que tu meurs, & » tes fatales bleſſures conſer» vent mes jours! C'eſt main» tenant que je ſens le malheur » de mon exil, & que mon » cœur reçoit une bleſſure pro» fonde. O mon fils, mes cri» mes t'ont déshonoré; ils ont » révolté mes ſujets contre moi, » & m'ont chaſſé du trône de » mes peres. Que n'ai-je ſuc» combé ſous leur haine? Que » n'ai-je été immolé à la pa-

» trie? J'euſſe accepté tous les » genres de mort, pour finir » ma coupable vie. Je reſpire! » Je puis demeurer parmi les » hommes! Je puis jouir enco- » re de la lumiere! mais non, » je vais la perdre. »

Mézence, malgré la bleſſure de ſa cuiſſe, ſe leve, & ſans ſe laiſſer vaincre par la douleur, il ordonne qu'on lui amene ſon cheval. Ce ſuperbe courſier, ſa gloire & ſa conſolation, l'a vu cent fois triompher dans les combats. » A la vue de ſon maî- » tre, il ſemble prendre part » à ſa douleur. Rhebe, lui dit » Mézence, ma vie a été aſſez » longue, ſi on peut dire que » les hommes vivent long-tems. » Ou nous vengerons aujour- » d'hui la mort de Lauſus, & » tu rapporteras les dépouilles » ſanglantes & la tête d'Énée; » ou ſi je ſuccombe, nous pé- » rirons enſemble. Car, je ne » crois pas que tu veuilles ja- » mais obéir à un autre qu'à » moi, ni te ſoumettre à un » Troyen. » Après avoir ainſi parlé, il ſe fit mettre ſur ſon cheval. Il prend pluſieurs ja- velots, couvre ſa tête d'un caſ- que orné d'une queue de che- val flottante, & bientôt ſa ra- pide courſe fend les bataillons. La honte, la douleur de la perte de ſon fils, le déſeſpoir, l'amour paternel, la fureur, la confiance en ſon propre coura- ge, agitent ſon ame, & l'ex- citent à la vengeance. Trois fois il appelle Énée à haute voix. Énée l'entend & le re- connoît. Tranſporté de joie, il s'écrie : » Que le pere des » Dieux & le grand Apollon » inſpirent à Mézence l'envie » de combattre encore contre » moi. »

A ces mots, Énée s'avance la lance à la main. » Cruel meur- » trier de mon fils, lui dit le » Roi des Étruſques, crois-tu » m'intimider? Tu as trouvé le » ſeul moyen de me faire périr. » Je ne redoute point la mort, & » je brave tous les Dieux. Ceſſe » de me menacer; je viens mou- » rir. Mais, avant que d'expi- » rer, je t'envoie ces préſens. » » Et ſur le champ il lance un javelot contre ſon ennemi. Il redouble, il tourne autour de lui; & formant un grand cer- cle, il lui lance encore pluſieurs dards, qu'Énée ſçait parer. Trois fois il tourne ainſi autour du Prince Troyen, ne ceſſant de lui lancer des dards. Énée lui préſente autant de fois ſon bouclier d'airain, qui reçoit tous ces traits. Fatigué d'un long combat où il eſt ſi vivement aſſail- li, & las d'arracher tant de dards dont ſon bouclier eſt hé- riſſé, il délibere ſur la maniere dont il combattra. Il prend en- fin ſon parti; il s'avance, & lance contre le cheval de Mé- zence un javelot qui lui perce les tempes. Le cheval ſe cabre, frappe les airs de ſes pieds, renverſe le cavalier, & s'abat ſur lui.

A ce ſpectacle, les Troyens & les Latins pouſſent de grands cris. Énée accourt, & tirant ſon

épée : » Où eſt à préſent Mé-
» zence & ſa féroce intrépi-
» dité ? » Mézence, reprenant ſes eſprits, & levant les yeux au Ciel, lui répond : » Ennemi
» barbare, pourquoi inſultes-tu
» à mon malheur ? Pourquoi me
» menaces-tu ? Tu peux ſans
» crime trancher mes jours. Je
» ne ſuis point venu combattre
» pour que tu me pardonnes.
» Mon fils Lauſus n'a point fait
» avec toi un ſi honteux traité.
» Cependant, ſi les vaincus
» peuvent obtenir quelque gra-
» ce, permets ſeulement que
» mon corps ſoit inhumé. Je
» ſçais que mes ſujets me déteſ-
» tent. Sauve-moi de leur fu-
» reur, & conſens qu'un même
» tombeau réuniſſe Mézence &
» Lauſus. » En achevant ces mots, il reçoit à la gorge le coup auquel il s'attendoit, & il répand ſon ame ſur ſes armes, avec les flots de ſon ſang.

Virgile nous repréſente Mézence comme un Prince cruel & ſans religion. Il fait dire à Évandre, au ſujet de la ville d'Agylle :
» Cette ville, qui s'eſt vue
» long-tems floriſſante, a gémi
» depuis ſous le joug du ſuper-
» be & cruel Mézence, qui l'a
» conquiſe. Vous dirai-je tout
» le ſang qu'il a verſé, & tous
» ſes barbares forfaits ? Que les
» Dieux les lui faſſent éprouver
» à lui-même & à ſa poſtérité.
» Il prenoit plaiſir à étendre un
» homme vivant ſur un cadavre,
» [nouveau genre de ſupplice !]
» à joindre enſemble leurs bou-
» ches, leurs mains, & tous
» leurs membres. Il faiſoit ainſi,
» par une mort lente, & au mi-
» lieu d'une affreuſe infection,
» mourir les vivans dans les
» embraſſemens des morts. Ses
» ſujets, las enfin d'obéir à
» ce Prince inhumain, ſe ſou-
» leverent, prirent les armes,
» égorgerent ſes gardes, l'aſſié-
» gerent dans ſon palais, & y
» mirent le feu. Au milieu du
» carnage, il s'eſt échappé &
» ſauvé chez les Rutules, & il
» s'eſt mis ſous la protection de
» Turnus. Toute l'Étrurie,
» tranſportée d'une juſte fu-
» reur, eſt aujourd'hui en ar-
» mes, & demande qu'on lui
» livre le Tyran pour le faire
» mourir. »

Virgile s'eſt écarté de la vérité hiſtorique, comme cela eſt permis au Poëte épique, qui, pour jouir de ce privilege, doit toujours traiter des ſujets éloignés du tems où il écrit, & qui ſoient peu connus. Selon l'hiſtoire, Mézence ne fit point la guerre à Énée, à ſon arrivée en Italie, mais ſeulement à ſon fils Aſcagne, après la mort de ſon pere. Aſcagne le battit & le força de demander la paix. Virgile, voulant donner à Mézence un caractère odieux, lui attribue une horrible barbarie, qui étoit d'unir enſemble les morts & les vivans. Selon Cicéron, [ſuivant un paſſage cité par ſaint Auguſtin, l. 40 adv. Pelag.] les Étruſques faiſoient uſage de ce cruel ſupplice, que pluſieurs autres anciens Auteurs, cités par Lacerda, leur attribuent

auſſi. C'eſt ce qui donne lieu à Virgile d'en imputer l'affreuſe invention à Mézence leur roi, & qui eſt repréſenté ici comme un Tyran déteſté de ſes ſujets & chaſſé du trône.

MÉZÉTULUS, *Mezetulus*, (*a*) de la race des Rois de Numidie, mais d'une branche ennemie de celle qui étoit ſur le trône, ſe ſouleva ſous le regne de Capuſa; & profitant de l'affection que les peuples avoient pour lui, & de la haine qu'ils portoient aux derniers Rois, ſe mit en campagne à la tête d'une armée, & força le Roi d'en venir à une bataille, qui devoit décider entre eux de l'Empire. Capuſa fut tué dans cette action, avec un grand nombre de principaux de l'État, en ſorte que toute la nation ſe ſoumit à la puiſſance de Mézétulus. Il ne prit cependant pas le nom de Roi; mais, ſe contentant du titre plus modeſte de tuteur, il le donna au jeune Lacumax, le dernier de la race Royale. En même-tems, il épouſa une Dame illuſtre de Carthage, qui étoit niece d'Annibal, & avoit épouſé quelque tems auparavant le roi Œſalce, eſpérant que cette alliance lui donneroit la protection des Carthaginois. Il envoya auſſi des Ambaſſadeurs à Syphax, pour renouveller avec lui l'hoſpitalité, qui uniſſoit depuis long-tems la famille de ce Prince avec la ſienne. Il ſe ménageoit tous ces appuis contre les prétentions de Maſiniſſa, mais ce fut en vain. Maſiniſſa l'attaqua & le vainquit.

Mézétulus ſe retira avec Lacumax ſur les terres des Carthaginois, où le vainqueur leur envoya des ambaſſadeurs, pour les aſſurer que s'ils vouloient revenir, l'un jouiroit à ſa cour de tous les honneurs poſſibles, & l'autre obtiendroit, outre l'impunité, la reſtitution de ſes biens & de ſes dignités. Préférant à l'exil une fortune moins éclatante, ils accepterent l'un & l'autre les offres de Maſiniſſa, & vinrent ſe mettre entre ſes mains, malgré tous les efforts que firent les Carthaginois pour l'empêcher.

MEZRAÏM, *Mezraïm. Voyez* Meſraïm.

M I

MIA, *Mia*, Μία, (*b*) bourg de Paleſtine, au-delà du Jourdain, ſelon Joſephe.

MIAGOGUE, nom que l'on donnoit par plaiſanterie, aux peres qui faiſoient inſcrire leurs fils le troiſieme jour des Apaturies dans une tribu, & ſacrifioient une chevre ou une brebis, avec une quantité de vin, au-deſſous du poids ordonné.

MIAMIN, *Miamin*, Μιαμίν, (*c*) fils de Pharos, de la race Sacerdotale, fut un de ceux qui, après le retour de la captivité de Babylone, répudierent

(*a*) Tit. Liv. l. XXIX. c. 29, 30.
(*b*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 683.
(*c*) Eſd. l. I. ç. 10. v. 25.

leurs femmes, parce qu'elles étoient étrangeres.

MIAMIN, *Miamin*, Μιαμὶν, (*a*) qui paroît être le même que le précédent, signa l'alliance que l'on fit avec le Seigneur, au retour de la captivité de Babylone.

MIBAHAR, *Mibahar*, (*b*) Μιβαὰρ, fils d'Agarai, fut un des braves de l'armée de David.

MICA, *Mica*, (*c*) nom d'un vallon situé sur le bord du golfe de Baies.

MICALUS, *Micalus*, (*d*) tuteur des enfans d'Anaxilaüs, tyran de Zancle. Quoique Micalus ne fût qu'un esclave, mais un esclave d'une fidélité reconnue, le peuple aima mieux lui obéir que d'abandonner des Princes qui devoient leur naissance à un Roi dont ils bénissoient tous les jours la mémoire. Les plus grands Seigneurs même de la ville oubliant leur dignité, souffrirent sans murmure que des mains serviles eussent la gloire du maniement de toutes les affaires de l'État. Il y en a qui, au lieu de Micalus, l'appellent Micithus. *Voyez* Micithus.

MICCION, *Miccio*, Μικκίων, (*e*) disciple de Zeuxis, au rapport de Lucien.

MICHA, *Micha*, Μιχὰ, (*f*) fils de Méribbaal, autrement appellé Miphiboseth, fut pere de Phithon, de Mélech, de Tharaa & d'Ahaz.

MICHA, *Micha*, Μιχὰ, (*g*) de la tribu de Ruben, étoit fils de Séméi, & pere de Reia.

MICHA, *Micha*, Μιχαῖος, (*h*) fut pere d'Achobor, un des officiers de Josias.

MICHA, *Micha*, Μιχὰ, (*i*) de la race des Lévites, étoit fils de Zéchu & pere de Mathania.

MICHA, *Micha*, Μιχὰ, (*k*) étoit l'aîné des fils d'Oziel, de la race des Sacrificateurs.

MICHA, *Micha*, (*l*) de la tribu de Siméon, fut pere d'Ozias, un des chefs qui commandoient dans le païs, du tems d'Holoferne.

MICHAIA, *Michaia*, (*m*) Μαακὰ, fille d'Uriel de Gabaa, fut mere d'Abia, roi de Juda.

MICHAS, *Michas*, Μιχαίας, (*n*) de la montagne d'Éphraïm, fils d'une veuve riche & superstitieuse, devint un sujet de scandale pour Israël.

En effet, cet homme dit un jour à sa mere: » Les onze pie-» ces d'argent que vous aviez » mises à part, & au sujet des-» quelles vous avez fait devant » moi le serment que vous sça-» vez, sont entre mes mains; » & je les ai présentement. Sa

(*a*) Esd. L. II. c. 10. v. 7.
(*b*) Paral. L. I. c. 11. v. 38.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 316.
(*d*) Justin. L. IV. c. 2.
(*e*) Lucian. T. I. p. 633.
(*f*) Reg. L. II. c. 9. v. 12. Paral. L. I. c. 8. v. 34, 35.
(*g*) Paral. L. I. c. 9. v. 15.
(*h*) Reg. L. IV. c. 22. v. 12.
(*i*) Paral. L. I. c. 9. v. 15.
(*k*) Paral. L. I. c. 23. v. 20.
(*l*) Judith. c. 6. v. 11.
(*m*) Paral. L. II. c. 13. v. 2.
(*n*) Judic. c. 17. v. 1. *& seq.* c. 18. v. 1. *& seq.*

» mere lui répondit : Que le » Seigneur comble mon fils de » ſes bénédictions. » Michas rendit donc ces pieces d'argent à ſa mere, qui lui dit : » J'ai » conſacré cet argent au Sei- » gneur & j'en ai fait vœu, afin » que mon fils le reçoive de » ma main, & qu'il en faſſe fai- » re un ouvrage de ſculpture » & une jettée en fonte ; c'eſt » pour cela même que je vous » le donne maintenant. » Après donc que Michas eut rendu cet argent à ſa mere, elle en prit deux cens pieces d'argent qu'elle donna à un ouvrier, afin qu'il en fît un ouvrage de ſculpture & une jettée en fonte, & le tout demeura dans la maiſon de Michas. Michas fit auſſi un petit temple pour ſes Dieux, avec un éphod & des théraphins, c'eſt-à-dire, le vêtement Sacerdotal & les idoles, & il remplit d'offrandes la main d'un de ſes fils, qui fut établi ſon Prêtre.

En ce tems-là, il n'y avoit point de Roi en Iſraël ; mais, chacun faiſoit ce qu'il lui ſembloit bon. Il y eut auſſi un autre jeune homme de Bethlehem, ville de Juda, qui par ſa mere étoit de cette tribu. Il étoit Lévite & demeuroit là. Mais, il ſortit de Bethlehem dans le deſſein d'aller s'établir ailleurs, par tout où il trouveroit ſon avantage ; & étant venu vers la montagne d'Éphraïm, lorſqu'il étoit en chemin, il ſe détourna un peu pour aller dans la maiſon de Michas. Michas lui demanda d'où il venoit. Il lui répondit : » Je ſuis Lévite de » Bethlehem en Juda ; je cher- » che à m'établir où je pourrai, » & où je verrai qu'il me ſera » le plus utile. Michas lui dit : » Demeurez chez moi ; vous me » tiendrez lieu de pere & de » Prêtre. Je vous donnerai cha- » que année dix pieces d'ar- » gent, deux habits & ce qui » eſt néceſſaire pour la vie. » Le Lévite y conſentit, & il demeura chez lui, où il fut traité comme un de ſes enfans. Michas lui remplit la main d'offrandes, & le retint chez lui en qualité de Prêtre. » Car » maintenant, diſoit-il, je ſçais » que le Seigneur me fera du » bien, parce que j'ai un Lévi- » te pour Prêtre. »

En ce tems-là, la tribu de Dan cherchoit des terres pour y habiter. Car, juſqu'alors elle n'avoit pu ſe mettre en poſſeſſion de ce qui lui étoit échu comme aux autres tribus. Les enfans de Dan, ayant donc choiſi dans les villes de Saraa & d'Eſthaol cinq hommes de leur race & de leur famille qui étoient très-vaillans, les envoyerent pour reconnoître le païs, & pour y remarquer tout avec grand ſoin. S'étant donc mis en chemin, ces cinq hommes vinrent à la montagne d'Éphraïm & entrerent chez Michas où ils ſe repoſerent. Ils reconnurent à la parole de ce jeune Lévite, qu'il n'étoit pas né en cette région ; & ſe trouvant dans la même maiſon avec lui, ils lui dirent : » Qui vous

» a amené ici? Qu'y faites-vous? » Et quel eſt le ſujet qui vous » a porté à y venir? Il leur ré- » pondit : Michas a fait pour » moi telle & telle choſe, & » il m'a donné des gages, afin » que je lui tinſſe lieu de Prê- » tre. »

Ils le prierent donc de conſulter le Seigneur, pour ſçavoir ſi leur voyage ſeroit heureux, & s'ils viendroient à bout de leur entrepriſe. Il leur répondit : » Allez en paix, le Sei- » gneur favoriſe votre voya- » ge. » Ces cinq hommes, s'en étant donc allés, vinrent à Laïs, & ils trouverent le peuple de cette ville comme avoient accoutumé d'être les Sidoniens, ſans aucune crainte, en paix & en aſſurance, n'y ayant perſonne qui le troublât, extrêmement riche, fort éloigné de Sidon, & ſéparé de tous les autres hommes. Ils revinrent enſuite trouver leurs freres à Saraa & à Eſthaol ; & lorſqu'ils leur demanderent ce qu'ils avoient fait, ils leur répondirent : » Marchons vers ces gens- » là ; le païs que nous avons » vu eſt très-riche & très-fer- » tile ; ne négligez rien, ne » perdez point de tems, allons » nous mettre en poſſeſſion de » cette terre, nous le ferons » ſans peine. Nous trouverons » des gens dans une pleine aſſu- » rance, une contrée fort éten- » due ; le Seigneur nous don- » nera ce lieu, où il ne man- » que rien de ce qui croît ſur » la terre. » Il partit donc alors de la tribu de Dan, c'eſt-à-dire, de Saraa & d'Eſthaol, un corps de ſix cens hommes bien armés, qui étant venus à Cariathiarim de la tribu de Juda y camperent ; & ce lieu depuis ce tems-là s'appella le champ de Dan, qui eſt derriere Cariathiarim.

Ils paſſerent delà à la montagne d'Éphraïm, & étant venus en la maiſon de Michas, ces cinq hommes qui avoient été envoyés auparavant pour reconnoître le païs de Laïs, dirent à leurs autres freres : » Vous ſça- » vez qu'en cette maiſon-là il » y a un éphod, des théraphins, » une image de ſculpture, & » une jettée en fonte. Voyez » ſur cela ce qu'il vous plaît » de faire. » S'étant donc un peu détournés, ils entrerent dans l'appartement du jeune Lévite qui étoit dans la maiſon de Michas, & le ſaluerent civilement. Cependant, les ſix cens hommes demeurerent à la porte ſous les armes ; & ceux qui étoient entrés où logeoit le jeune homme, tâchoient d'emporter l'image de ſculpture, l'éphod, les théraphins & l'image jettée en fonte, & le Prêtre ſe tenoit à la porte, pendant que ces ſix cens hommes fort vaillans attendoient non loin delà les cinq autres. Ceux donc qui étoient entrés, emporterent l'image de ſculpture, l'éphod, les idoles & l'image jettée en fonte. Le Prêtre leur dit : » Que faites- » vous? Ils lui répondirent : Tai- » ſez-vous, n'ouvrez pas ſeule-

» ment la bouche ; venez avec » nous, afin que vous nous teniez lieu de pere & de Prêtre. » Lequel vous eſt le plus avantageux, ou d'être Prêtre dans » la maiſon d'un particulier, » ou de l'être dans une tribu & » dans toute une famille d'Iſraël ? » Le Lévite les ayant entendu parler ainſi, ſe rendit à ce qu'ils déſiroient ; & prenant l'éphod, les idoles & l'image de ſculpture, il s'en alla avec eux. Lorſqu'ils étoient en chemin, ayant fait marcher devant eux les petits enfans, les beſtiaux & ce qu'ils avoient de plus précieux, & qu'ils étoient déjà loin de la maiſon de Michas, ceux qui demeuroient chez Michas & dans les maiſons voiſines, les ſuivirent avec grand bruit, & commencerent à crier après eux. Ces gens s'étant retournés pour voir ce que c'étoit, dirent à Michas : » Que » demandez-vous ? Pourquoi » criez-vous de la ſorte ? Il » leur répondit : Vous m'em» portez mes Dieux que je me » ſuis faits, & vous m'emme» nez mon Prêtre & tout ce » que j'avois ; & après cela » vous me dites : Qu'avez-vous » à crier ? Les enfans de Dan » lui dirent : Prenez garde de » ne nous pas parler davantage, » de peur qu'il ne vienne des » gens qui s'emportent de cole» re contre vous, & que vous » ne périſſiez avec toute votre » maiſon. » Ils continuerent ainſi leur chemin ; & Michas, voyant qu'ils étoient plus forts que lui, s'en retourna en ſa maiſon.

Cependant, les ſix cens hommes emmenerent le Prêtre avec ce que nous avons dit auparavant ; & étant venus à Laïs, ils trouverent un peuple qui ſe tenoit en aſſurance & dans un plein repos. Ils firent paſſer au fil de l'épée tout ce qui ſe trouva dans la ville, y mirent le feu & la brûlerent, ſans qu'il ſe trouvât perſonne pour la ſecourir, parce qu'ils demeuroient loin de Sidon, & qu'ils n'avoient aucune ſociété ni aucun commerce avec qui que ce fût. La ville étoit ſituée dans la vallée qui étoit près de Beth-Rohob, & l'ayant rebâtie ils y demeurerent. Ils l'appellerent Dan du nom de leur pere, qui étoit fils d'Iſraël, au lieu qu'auparavant elle s'appelloit Laïs ; ils érigerent donc l'image de ſculpture pour l'honorer, & ils établirent Jonathan, fils de Gerſam, qui étoit fils de Moïſe, pour ſervir de prêtre lui & ſes fils, dans la tribu de Dan, juſqu'au jour qu'ils furent emmenés captifs. L'idole de Michas demeura parmi eux pendant que la maiſon de Dieu fut à Silo, & juſqu'au tems de la captivité du païs, ou, ſuivant une autre verſion de l'Hébreu, juſqu'au tems de la délivrance du païs. Les uns l'entendent de la délivrance procurée au païs par Samuël, & les autres de la captivité des dix tribus émmenées au-delà de l'Euphrate, par les Rois d'Aſſyrie Salmanaſar & Théglathphalaſſar.

On croit que l'hiſtoire de Michas arriva dans l'intervalle qui ſuivit la mort de Joſué, & des Anciens qui gouvernerent après lui juſqu'à la judicature d'Othoniel, quatorze cens quelques années avant Jeſus-Chriſt.

MICHÉE, *Michæas*, (*a*) Μιχαίας, fils de Jemla, de la tribu d'Éphraïm, étoit prophete du Seigneur.

Vers l'an 896 avant Jeſus-Chriſt, Michée dit un jour de la part du Seigneur à un de ſes confreres ; du moins on croit communément que ce fut Michée, quoique l'Écriture ne le nomme pas ; il dit à un de ſes confreres de le frapper & de le bleſſer. L'autre Prophete s'en défendit ; & Michée lui dit : » Auſſitôt que vous m'aurez » quitté, un lion vous tuera. » La choſe arriva comme il l'avoit prédite. Michée, ayant rencontré un autre homme, lui ordonna de le frapper. Cet homme le frappa & le bleſſa ; & le Prophete, s'étant rendu méconnoiſſable, en ſe mettant de la pouſſiere ſur le viſage, alla au-devant du roi Achab.

Lorſque le Roi paſſoit, Michée lui cria : » Seigneur, votre ſerviteur étant dans le » combat, quelqu'un lui a mis » en main un priſonnier de » guerre, & lui a dit : Gardez-» moi bien cet homme-là ; & » s'il échappe votre vie répon-» dra de la ſienne, ou vous » me payerez un talent d'ar-» gent. Comme j'étois dans le » trouble, regardant çà & là, » cet homme eſt diſparu tout » d'un coup. Achab lui répon-» dit : Vous avez vous-même » prononcé votre arrêt. » Alors, le Prophete ayant eſſuyé la pouſſiere qui étoit ſur ſon viſage, dit au Roi : » Voici ce » que dit le Seigneur : Parce » que vous avez laiſſé échap-» per de vos mains un homme » digne de mort, votre vie ré-» pondra pour la ſienne, & » votre peuple pour ſon peu-» ple. » Il vouloit parler de Bénadab, roi de Syrie, qu'Achab avoit laiſſé échapper. Mais, le roi d'Iſraël mépriſa ce que Michée lui avoit dit, & retourna plein de colere à Samarie.

Environ trois ans après, Achab ayant réſolu de faire la guerre à Bénadab, roi de Syrie, le même qu'il avoit renvoyé trois ans auparavant, invita Joſaphat, roi de Juda, à venir avec lui à cette expédition. Joſaphat, qui ſe trouvoit alors à Samarie, y conſentit. Mais, il ſouhaita qu'on fît venir quelque Prophete du Seigneur, afin qu'il pût le conſulter ſur le ſuccès de cette guerre ; car, il ne faiſoit aucun fonds ſur tous les diſcours des Prophetes de Baal, qui promettoient à Achab une victoire aſſurée. On fit donc venir Michée fils de Jemla, & on lui dit en

(*a*) Reg. L. III. c. 20. v. 35. *& ſeq.* c. 22. v. 1. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 292. *& ſeq.*

chemin :

chemin : » Ayez ſoin que vos » paroles ſoient conformes à » celles des autres Prophetes, » qui promettent au Roi un » heureux ſuccès. Michée ré- » pondit : Vive le Seigneur ; je » ne dirai que ce que le Sei- » gneur me mettra dans la bou- » che. » Il ſe préſenta donc devant les deux Rois ; & le roi Achab lui ayant demandé : » Devons-nous marcher contre » Ramoth de Galaad ? Michée » répondit : Marchez, allez » heureuſement, le Seigneur » vous la livrera entre les » mains. Le Roi ajouta : Je vous » conjure au nom du Seigneur » de ne me parler que ſelon la » vérité. » Alors, Michée lui dit d'un ton plus ſérieux : » J'ai » vu tout Iſraël diſperſé ſur » les montagnes, comme des » brebis qui n'ont point de paſ- » teur ; & le Seigneur a dit : » Ils n'ont point de chef ; que » chacun s'en retourne en paix » dans ſa maiſon. »

Alors, Achab dit au roi Joſaphat : » Ne vous avois-je pas » bien dit que cet homme ne » me prophétiſoit jamais rien de » bon, & qu'il ne me prédiſoit » jamais que du mal ? Michée » ajouta : Écoutez la parole du » Seigneur. J'ai vu le Seigneur » ſur ſon trône, & toute l'ar- » mée du Ciel autour de lui à » droite & à gauche, & le Sei- » gneur a dit : Qui ſéduira » Achab, roi d'Iſraël, afin qu'il » marche contre Ramoth de » Galaad, & qu'il y périſſe ? » L'un dit une choſe, & l'autre » une autre. Alors, l'eſprit ma- » lin s'avança, & dit au Sei- » gneur : C'eſt moi qui ſéduirai » Achab, en mettant le men- » ſonge dans la bouche de tous » ſes Prophetes. Le Seigneur » lui dit : Va, tu y réuſſiras ; » fais comme tu l'as dit. Mi- » chée ajouta : Maintenant donc » le Seigneur a mis un eſprit de » menſonge dans la bouche de » tous vos Prophetes, & il a » prononcé votre arrêt. » En même-tems, Sédécias, fils de Chanaana, s'avança près de Michée, & lui donna un ſoufflet, en diſant : » L'eſprit du Sei- » gneur m'a-t-il donc quitté, » & n'a-t-il parlé qu'à toi ? Mi- » chée lui dit : Tu le verras, » lorſque tu paſſeras de cham- » bre en chambre pour te ca- » cher. » Alors, Achab, roi d'Iſraël, dit à ſes gens : » Pre- » nez Michée, & qu'on le mene » chez Amon, gouverneur de » Samarie, & qu'on le nourriſſe » de pain de douleur & d'eau » d'affliction, juſqu'à ce que je » revienne en paix. Michée lui » dit : Si vous revenez en paix, » le Seigneur n'a point parlé » par moi. Peuples, tous tant » que vous êtes, ſoyez-en té- » moins. » L'évenement véri- fia la prédiction de Michée. Achab fut percé dans le com- bat d'un coup de fleche, qu'un ſoldat Syrien lui tira au hazard. Depuis ce tems, on ignore ce qui arriva à Michée, fils de Jem'a.

MICHÉE, *Michæas*, Μιχαίας, natif de la ville de Mo-

raſthi, eſt le ſeptieme dans (a) l'ordre des petits Prophetes. Il prophétiſa ſous les Rois de Juda, Joathan, Achaz & Ézéchias, pendant quelques cinquante ans, depuis environ l'an du monde 3245, juſqu'en 3306.

Quelques-uns l'ont confondu mal à propos avec Michée, fils de Jemla, dont nous venons de parler, & qui vivoit dans le Royaume des dix tribus ſous le regne d'Achab. Le faux Dorothée dit que Michée fut enterré dans le cimetiere des Énakim, dont la demeure avoit été à Hébron & aux environs.

Ce Prophete parut preſque en même-tems qu'Iſaïe, & il a même emprunté quelques traits de ce dernier Prophete.

La prophétie de Michée ne contient que ſept chapitres. Il prédit d'abord les malheurs de Samarie, qui fut priſe par Salmanaſar, & réduite en un monceau de pierres. Il parle enſuite contre Juda, & annonce les maux que Sennachérib fit dans ce païs-là ſous le roi Ézéchias. Il invective enſuite contre les déſordres de Samarie; il prédit la captivité des dix tribus, & leur retour dans leur païs. Le chapitre III. contient une forte invective contre les Princes de la maiſon de Jacob, & les juges de la maiſon d'Iſraël, qui marquent, en cet endroit, les principaux du royaume de Juda, les Magiſtrats, les Prêtres, les faux Prophetes. Il leur reproche leur avarice, leur injuſtice, leurs fauſſetés, & dit qu'ils ſeront cauſe que Jéruſalem ſera réduite en un monceau de pierres, & la montagne du temple comme en une forêt. Nous apprenons de Jérémie, que cette prophétie fut prononcée du tems d'Ézéchias, & qu'elle ſervit, du tems de Joachim, à garantir Jérémie de la mort, qu'on vouloit lui faire ſouffrir, pour avoir prophétiſé à peu près la même choſe que Michée contre Jéruſalem.

Après ces triſtes prédictions, Michée parle du regne du Meſſie, & de l'établiſſement de l'Égliſe Chrétienne. Et comme les tems heureux qui ſuivirent le retour de la captivité de Babylone, & qui étoient la figure du regne du Meſſie, furent troublés par une tempête de peu de durée, Michée prédit cela d'une maniere qui a beaucoup de rapport à ce qu'Ézéchiel dit de la guerre de Gog contre les Saints, & que l'on croit regarder le regne de Cambyſe, ou la guerre d'Holoferne. Michée parle en particulier de la naiſſance du Meſſie, qui doit naître à Bethléem, & dont la domination doit s'étendre juſqu'aux extrémités du monde. Il dit que Dieu ſuſcitera ſept Paſteurs, qui domineront avec l'épée dans le païs d'Aſſur & dans la terre de Nemrod; ce que D. Calmet explique de Darius, fils d'Hyſtaſpe, & des ſept conjurés qui

(a) Jerem. c. 26. v. 18, 19. Eſech. c. 38, 39. Michæ c. 1. *& ſeq. Capit.*

tuerent les Mages, & qui poſſéderent l'empire des Perſes, après l'extinction de la famille de Cyrus. Le chapitre V, depuis le ℣. 7 juſqu'à la fin, décrit l'état floriſſant des Juifs dans leur païs, depuis le regne de Darius, & après les Maccabées; mais de telle ſorte qu'il y mêle toujours divers traits qui ne conviennent qu'à l'Égliſe de Jeſus-Chriſt.

Les deux derniers chapitres de Michée contiennent d'abord une longue invective contre les déſordres de Samarie. Enſuite il prédit la chûte de Babylone, le rétabliſſement des villes d'Iſraël, la grandeur du païs poſſédé par les Iſraëlites, leur bonheur, les graces dont Dieu les favoriſera; tout cela en des termes ſi élevés, qu'ils conviennent principalement à l'état de l'Égliſe Chrétienne.

Saint Jérôme dit que Michée fut enterré à Moraſthi; & Sozomene aſſure que ſon tombeau fut révélé à Zébenne, Évêque d'Éleuthéropolis, ſous l'empire du grand Théodoſe. Il nomme le lieu de ſa ſépulture Béretſate, qui eſt apparemment la même que Moraſthi, à dix ſtades d'Éleuthéropolis. L'auteur de la mort & de la vie des prophetes, imprimé ſous le nom de ſaint Épiphane, porte que Michée fut précipité & mis à mort par Joram, fils d'Achab, qui ne pouvoit ſouffrir la liberté avec laquelle il lui reprochoit ſes déſordres. Mais, cet Auteur, comme pluſieurs autres, confondoit Michée de Moraſthi, avec Michée, fils de Jemla.

MICHÉE, *Michæas*, (*a*) Μιχαίας, fils de Gamarias, avertit les Princes de Juda que Baruc avoit lu dans le temple en préſence de tout le peuple, les prophéties du prophete Jérémie, qui étoit alors en priſon. Cela fut cauſe que l'on fit venir Baruc devant le roi Joakim, qui coupa avec un canif le livre de Jérémie, & le jetta au feu.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*b*) c'eſt-à-dire, qui eſt ſemblable à Dieu.

On croit que ſaint Michel eſt le chef de l'armée céleſte, comme Lucifer eſt le chef de l'armée infernale, & que Dieu l'avoit établi protecteur du peuple d'Iſraël. L'Égliſe Chrétienne ſe flatte auſſi de l'avoir pour chef & pour défenſeur.

Voici ce que l'Écriture nous apprend touchant ſaint Michel. Saint Jude, dans ſon Épître, rapporte que l'Archange Michel dans la diſpute qu'il eut avec le Diable touchant le corps de Moïſe, n'oſa le condamner avec exécration; mais qu'il ſe contenta de dire: Que le Seigneur exerce ſur toi ſa puiſſance. Saint Jude en conclut que les vrais fideles ne doivent pas ſe ſervir de malédictions, ni de mauvais diſcours, comme font les Héré-

(*a*) Jerem. c. 36. v. 11. *& ſeq.*
(*b*) Exod. c. 23. v. 20. *& ſeq.* Joſu. c. 5. v. 13. *& ſeq.* Dani. c. 10. v. 5. *& ſeq.* c. 12. v. 1. *& ſeq.* Petr. Epiſt. II. c. 2. v. 10., 11. Judæ v. 9, 10. Apocal. c. 12. v. 6. *& ſeq.*

riques & les faux Apôtres, qui condamnent avec exécration ce qu'ils ignorent, & qui ſe corrompent dans tout ce qu'ils connoiſſent, comme les bêtes dénuées de raiſon. Saint Pierre, dans un paſſage ſemblable à celui de ſaint Jude, dit que les Hérétiques prononcent des blaſphêmes, au lieu que les Anges, qui ſont ſi fort au-deſſus d'eux par leur puiſſance, ne ſe condamnent point l'un l'autre avec des paroles d'exécration.

On demande à quelle hiſtoire ſaint Jude fait ici alluſion, lorſqu'il dit qu'il y eut un combat entre l'Archange ſaint Michel & le Diable. On croit qu'il fait alluſion à une hiſtoire racontée dans le livre Apocryphe de l'aſſomption de Moïſe, où il étoit raconté que l'Archange ſaint Michel après la mort de Moïſe, ſoutenoit que le corps de ce Légiſlateur devoit être enterré & caché aux yeux des hommes, de peur que les Hébreux, ou quelques autres peuples, ne l'adoraſſent; & que le Diable au contraire prétendoit qu'il devoit être laiſſé aux Hébreux, pour leur être un piege & un ſujet de ſcandale. Œcuménius, ſur une autre tradition, avance que ſaint Michel s'employoit de tout ſon pouvoir à procurer à Moïſe une ſépulture honorable, mais que le Diable ſoutenoit que ſon corps lui appartenoit, & qu'il étoit indigne des honneurs de la ſépulture, comme étant coupable de la mort de l'Égyptien qu'il avoit tué. Philon & ſaint Épiphane croyent que le corps de Moïſe fut enterré par les mains des Anges. Nous avons encore aujourd'hui deux livres intitulés: *Petii Ath Moſe*, ou *Aſſomption de Moïſe*. Mais, nous n'y liſons rien de la conteſtation de ſaint Michel avec le Diable au ſujet du corps de Moïſe.

Un autre endroit, où il eſt fait mention de ſaint Michel, c'eſt dans l'Apocalypſe. On y lit que la femme qui ſignifioit l'Égliſe, s'étant enfuie dans le déſert, où Dieu lui avoit préparé une retraite, il ſe donna une grande bataille dans le Ciel. Michel & ſes Anges combattoient contre le Dragon. Et le Dragon & ſes Anges combattoient contre lui. Mais, ceux-ci furent les plus foibles; & depuis ce tems-là, ils ne parurent plus dans le Ciel. Ce grand Dragon, cet ancien ſerpent, qui eſt appellé le Diable & Satan, qui ſéduit tout le monde, fut précipité en terre, & ſes Anges avec lui. C'eſt de cet endroit que l'on a conclu que l'Archange ſaint Michel étoit l'Ange tutélaire & le défenſeur de l'Égliſe Chrétienne. Il fit particuliérement éclater ſon pouvoir dans le tems des perſécutions des Payens contre les fideles. Il réprima la puiſſance de Satan, il ſoutint la foi des Chrétiens, il renverſa la puiſſance des perſécuteurs.

Daniel parle auſſi de ſaint Michel en deux endroits. Il rapporte que l'Ange Gabriel

lui étant apparu, lui dit : » Depuis que vous vous êtes affligé en la préſence de Dieu, » & que vous vous êtes appliqué à l'intelligence des paroles de la prophétie de Jérémie, vos prieres ont été » exaucées, & elles m'ont fait » venir ici. Le Prince du » Royaume des Perſes m'a réſiſté vingt-un jours ; mais, » Michel, l'un d'entre les premiers Princes, eſt venu à mon » ſecours ; & cependant j'ai » demeuré là auprès du roi de » Perſe. » L'on croit communément que cet Ange du Royaume des Perſes étoit celui à qui Dieu avoit confié le ſoin & la défenſe de cet État, & qu'il s'oppoſoit à Gabriel & à Michel, parce qu'il vouloit retenir les Juifs le plus qu'il pourroit dans le royaume des Perſes, où ils faiſoient beaucoup de bien, & procuroient la converſion de pluſieurs infideles ; & par conſéquent il s'oppoſoit de tout ſon pouvoir à leur retour dans la Paleſtine, où ils devoient être renvoyés par Cyrus. D'autres, ayant peine à concevoir cette oppoſition de volonté entre trois bons Anges, ſe ſont imaginés que l'Ange des Perſes étoit un mauvais Ange, qui, jaloux du bonheur des Juifs, faiſoit tous ſes efforts pour empêcher que Cyrus ne parvînt à l'Empire des Perſes, & ne leur rendît la liberté.

Enfin, le dernier endroit où nous trouvions dans l'Écriture le nom de Michel, eſt celui où Daniel, parlant des perſécutions d'Antiochus Epiphane contre les Juifs, & de la mort malheureuſe de ce Prince impie, dit qu'en ce tems-là Michel le grand Prince s'élevera, lui qui eſt le protecteur des enfans d'Iſraël ; & qu'il viendra un tems qu'on n'en aura jamais vu de ſemblable juſqu'alors ; qu'en ce tems-là tous ceux qui auront été écrits au livre de vie, ſeront ſauvés, & ceux qui auront été ſçavans, brilleront comme la ſplendeur du firmament. Michel fut donc envoyé de Dieu au ſecours de ſon peuple dans ces tems de perſécution, il inſpira aux Maccabées un courage invincible, il frappa l'impie Antiochus, & délivra l'Égliſe Juive de la plus terrible perſécution à laquelle elle ait jamais été expoſée.

On croit que ce fut ſaint Michel, qui conduiſit les Hébreux dans leur voyage du déſert, & dont il eſt dit : » Je vais en» voyer mon Ange, afin qu'il » marche devant vous, qu'il » vous conduiſe dans le che» min, & qu'il vous faſſe entrer » dans le païs que je vous ai » préparé. Reſpectez-le, écou» tez ſa voix, gardez-vous » bien de le mépriſer ; car, il » ne vous pardonnera point, » lorſque vous pécherez, & » mon nom eſt en lui. » C'eſt-à-dire, il eſt mon envoyé, mon ambaſſadeur, il agit en mon nom. On croit auſſi que c'eſt lui qui apparut à Moïſe dans le buiſſon ardent, qui lui parla au

nom du Seigneur, & qui donna des marques de ſa préſence dans la colomne de nuée. On veut auſſi que ce ſoit lui qui apparut à Joſué dans la campagne de Jéricho, à Gedéon, & à Manué pere de Samſon. En un mot, on lui attribue la plupart des plus fameuſes apparitions rapportées, tant dans le nouveau, que dans l'ancien Teſtament.

L'Égliſe Chrétienne célebre trois apparitions de ſaint Michel, arrivées long-tems après les Apôtres, & dont il n'eſt fait aucune mention dans l'Écriture. La premiere eſt celle de Chones ou Coloſſes en Phrygie, dont on ne ſçait pas directement le tems. La fête de cette apparition fut fixée au 6 Septembre dans toute l'Égliſe d'Orient. La ſeconde eſt l'apparition de ſaint Michel au mont Gargan en Italie, dans le royaume de Naples. Cette apparition arriva, dit-on, ſur la fin du cinquieme ſiecle. L'Égliſe célebre la fête de cette apparition le 8 de Mai, & celle de la dédicace de la Caverne dans laquelle il apparut, le 29 de Septembre. Enfin, la troiſieme apparition de ſaint Michel, qui eſt honorée par une fête particuliere dans l'Égliſe, eſt celle qui ſe fit à Authert, évêque d'Avranches, ſur un rocher appellé la tombe, où eſt aujourd'hui l'abbaye de ſaint Michel près de la mer, ſur le golfe ſitué entre la Normandie & la Bretagne. Cette apparition ſe fit vers l'an 706, & la fête en a toujours été célébrée depuis en France le 16 d'Octobre.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*a*) fut pere de Sthur, de la tribu d'Aſer, un des envoyés pour conſidérer la terre promiſe.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*b*) de la tribu de Gad, fut l'aîné de ſept freres, qui eurent chacun leur maiſon & leur poſtérité.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*c*) fils de Jéſéſi, & pere de Galaad.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*d*) fils de Baſaia, & pere de Samaa.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*e*) fils d'Izrahia, & petit-fils d'Ozi, de la tribu d'Iſſachar.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*f*) un de ceux qui chaſſerent les habitans de Geth, étoit fils de Baria.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*g*) de la tribu de Manaſſé, un de ceux qui ſe retirerent vers David, lorſqu'il alloit à Sicéleg.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (*h*) un des fils de Joſaphat, roi de Juda. Après la mort de ſon pere, il fut tué avec tous ſes freres par le roi Joram.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ,

(*a*) Numer. c. 13. v. 14.
(*b*) Paral. L. I. c. 5. v. 13.
(*c*) Paral. L. I. c. 5. v. 14.
(*d*) Paral. L. I. c. 6. v. 40.
(*e*) Paral. L. I. c. 7. v. 3.
(*f*) Paral. L. I. c. 8. v. 16.
(*g*) Paral. L. I. c. 12. v. 20.
(*h*) Paral. L. II. c. 20. v. 2. *& ſeq.*

(a) de la tribu d'Iſſachar, fut pere d'Amri.

MICHEL, *Michaël*, Μιχαὴλ, (b) fut pere de Zébédia, qui revint de la captivité de Babylone à Jéruſalem avec quatre vingts hommes.

MICHOL, *Michol*, Μελχὸλ, (c) fille de Saül. Les Hébreux croyent qu'elle portoit auſſi le nom d'Égla, & qu'elle fut mere de Jéthraam. Mais, ce ſentiment n'eſt nullement fondé.

Michol, ayant conçu de l'amour pour David, & Saül ſon pere en ayant été informé, en témoigna de la joie, & il dit: » Je la donnerai pour femme à » David, afin qu'il tombe entre » les mains des Philiſtins, & » qu'elle ſoit la cauſe de ſa » ruine. » Saül propoſa donc à ſes gens de parler à David, comme d'eux-mêmes; & de lui » dire: » Vous voyez que le » Roi & tous ſes Officiers vous » aiment; penſez donc à deve- » nir le gendre du Roi. » David répondit qu'il n'étoit pas digne de cet honneur, que n'ayant point de bien, il n'y pouvoit prétendre. Cela fut rapporté à Saül, qui dit: » Faites ſçavoir » à David que je n'ai pas be- » ſoin de douaire pour ma fille, » & que je ne lui demande que » cent prépuces des Philiſtins, » pour me venger par-là de » mes ennemis. » Peu de jours après, David marcha contre les Philiſtins, & en ayant tué deux cens, il en apporta les prépuces à Saül, lui donnant ainſi le double de ce qu'il lui en avoit demandé, & Saül lui accorda ſa fille Michol en mariage.

Quelque tems après, le mauvais eſprit ayant agité Saül, & David jouant de la harpe devant lui, pour le ſoulager, ce Prince eſſaya de le percer, en lui jettant une pique qu'il tenoit dans ſes mains. David évita le coup, & ſe retira dans ſa maiſon. Saül envoya des gardes pour garder ſa maiſon pendant la nuit, & pour l'arrêter, & le lui amener le lendemain matin. Mais, Michol le deſcendit en bas par une fenêtre, & par ce moyen il s'échappa & ſe ſauva. Michol prit enſuite une ſtatue, la coucha ſur le lit de David, lui mit au tour de la tête une peau de chevre avec le poil, & ſur le corps, la couverture du lit. Saül envoya dès le matin des gens pour prendre David; mais, on leur dit qu'il étoit malade. Il les y renvoya de nouveau, avec ordre de le lui apporter dans ſon lit. Mais, l'ayant voulu prendre, ils ne trouverent qu'une ſtatue. Michol s'excuſa auprès de ſon pere, en diſant que David l'avoit menacée de la tuer, ſi elle ne le faiſoit évader. Quelque tems après, Saül donna Michol à Phalti, fils de Laïs de Gallim.

David ſe la fit rendre, lorſ-

(a) Paral. L. II. c. 27. v. 18.
(b) Eſdr. L. I. c. 8. v. 8.
(c) Reg. L. I. c. 18. v. 20. *& ſeq.* c. 19. v. 11. *& ſeq.* c. 25. v. 44. L. II. c. 3. v. 13. *& ſeq.* L. VI. v. 20. *& ſeq.* c. 21. v. 8.

qu'il fut parvenu à la Royauté ; & ce fut une des conditions qu'il demanda à Abner, lorſque ce Général vint lui offrir ſes ſervices, & lui promettre de ramener tout Iſraël à ſon obéiſſance. Alors, David envoya des Ambaſſadeurs à Isboſeth, qui regnoit à Mahanaïm au-delà du Jourdain, pour lui redemander Michol. Isboſeth la lui renvoya, & Phalti l'accompagna en pleurant, juſqu'à Bahurim. Les Hébreux veulent que Phalti ou Phaltiel ne ſe ſoit jamais approché de Michol, qui dans la rigueur n'étoit pas ſa femme, puiſque David ne l'avoit pas répudiée. D'autres croyent que Michol eut cinq fils de Phalti, leſquels furent livrés aux Gabaonites, pour être crucifiés, ainſi qu'il eſt rapporté au ſecond livre des Rois. Mais, il paroît qu'il y a faute dans le texte, & qu'au lieu de Michol, il y faut lire Mérob ; car, Michol fut donnée, non à Hadriel, fils de Berzellaï, comme le dit le texte qu'on vient d'indiquer, mais à Phalti, fils de Laïs ; ou qu'au lieu de Hadriel, fils de Berzellaï, il faut lire Phalti, fils de Laïs, ou chercher une autre ſolution.

David, dès le commencement de ſon regne, conçut le deſſein de tranſporter l'Arche d'Alliance, de Silo où elle étoit, à Jéruſalem où il avoit fixé ſa demeure. Il exécuta ce pieux deſſein avec toute la pompe que ſon zele & ſa piété lui inſpirerent. Il parut lui-même dans la cérémonie ſautant & danſant dans le tranſport de ſa joie. Michol, qui regardoit cela de ſa fenêtre, en conçut du mépris, & lorſque David fut de retour dans ſon palais, elle lui dit : » Que le roi d'Iſraël a eu » de gloire aujourd'hui, en ſe » découvrant devant les ſer» vantes de ſes ſerviteurs, & » en paroiſſant nu, comme auroit fait un bouffon ! David » lui répondit : Oui, devant le » Seigneur, qui m'a préféré à » votre pere & à toute ſa maiſon, & qui m'a établi chef » de ſon peuple, je danſerai, » & je paroîtrai vil encore » plus que je n'ai paru, je ſerai mépriſable à mes propres » yeux, & je n'en ſerai que » plus glorieux devant les ſer» vantes dont vous me parlez. » Michol n'eut jamais d'enfans, du moins depuis cette époque ; & l'Écriture ſemble attribuer ſa ſtérilité à ce qu'elle dit à David dans cette circonſtance. Depuis ce tems, il n'eſt plus fait mention de Michol dans l'Écriture, & on ignore le tems de ſa mort.

MICION, *Micion*, Μικίων, (*a*) officier qui, avec un bon nombre de Macédoniens & d'autres troupes étrangeres, s'avança un jour dans l'Attique, en pillant tout le païs. Phocion mena contre lui les Athéniens, & l'ayant attaqué il le tua dans le

(*a*) Plut. T. I. p. 742.

combat avec une quantité de ſes gens.

MICION, *Micio*, (*a*) un des perſonnages que Térence introduit dans ſa comédie des Adelphes.

MICION, *Micion*, Μικίων, (*b*) Athénien, qui empêcha ſes concitoyens de ſecourir Aratus.

MICIPSA, *Micipſa*, (*c*) fils de Maſiniſſa, roi de Numidie, & frere de Guluſſa & de Manaſtabal. Après lamort de Maſiniſſa, le Royaume fut partagé entre les trois freres. Mais, Guluſſa & Manaſtabal étant auſſi venus à mourir peu de tems après, Micipſa réunit en ſa perſonne toute l'autorité.

Ce Prince eut deux fils, Atherbal & Hiempſal, & éleva dans ſon Palais avec le même ſoin que ſes propres enfans, Jugurtha, fils de Maſtanabal, que Maſiniſſa ne voulut jamais reconnoître, parce qu'il étoit né d'une concubine. Jugurtha, devenu grand, fit paroître d'excellentes qualités; & Micipſa en fut d'abord charmé, jugeant que la valeur de Jugurtha ſeroit glorieuſe à ſon Empire. Cependant, comme il ſe voyoit ſur le déclin de l'âge, ſes enfans encore petits, & que celui-ci ſe fortifioit de jour en jour, il en prit ombrage, & s'abandonna à ſes réflexions; il conſidéroit avec chagrin l'avidité des hommes pour la domination, leur impatience de ſatisfaire les déſirs de leur cœur; il ſentoit que l'occaſion, qui fait même à des hommes médiocres prendre le travers dans l'eſpérance du pillage, étoit favorable, parce que lui étoit vieux, & ſes enfans fort jeunes, ſans compter que les Numides aimoient paſſionnément Jugurtha; de plus, il craignoit, s'il s'en défaiſoit par adreſſe, d'exciter une guerre, ou une révolte. Après avoir tourné d'un côté & d'autre, ne voyant aucun moyen de perdre un homme ſi chéri du peuple, ni à force ouverte, ni par trahiſon; comme Jugurtha étoit homme entreprenant & paſſionné pour la gloire militaire, il réſolut de l'expoſer dans les dangers, & de tenter ainſi la fortune. Ainſi, Micipſa qui étoit ſur le point d'envoyer au peuple Romain, pour la guerre de Numidie, un ſecours de cavalerie & d'infanterie, le nomma Général des Numides qu'il faiſoit partir pour l'Eſpagne, dans la penſée qu'il périroit bientôt, ou en donnant des marques de ſa valeur, ou ſous les coups des ennemis, mais il ſe trompa dans ſon attente; car, dès que Jugurtha, qui avoit l'eſprit fin & ruſé, eut connu le caractere de P. Scipion alors général des Romains, & la maniere dont combattoient les ennemis, il parvint bientôt à un ſi haut point de réputation, non-ſeu-

(*a*) Terent. T. II. p. 246.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 1046.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 835. Salluſt. in Jugurth. c. 3. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 309. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. T. V. p. 301. *& ſuiv.*

lement par ſes grands travaux & par ſa vigilance merveilleuſe, mais encore par ſa modeſtie à obéir, & par ſa hardieſſe à affronter les dangers, qu'il devint très-cher aux Romains & très-redoutable aux ennemis.

Lorſque P. Scipion voulut retourner à Rome, il renvoya Jugurtha avec une lettre pour Micipſa. Ce Prince reconnut par cette lettre, qui contenoit le plus grand éloge que l'on pût faire de Jugurtha, que les choſes étoient telles que la renommée les avoit publiées. Touché du mérite & du crédit de ce grand homme, il change de réſolution, & ſe met en devoir de gagner Jugurtha par les bienfaits. Il commence par l'adopter, & enſuite il le déclare par ſon teſtament hériter également avec ſes enfans. Mais, peu d'années après, ſentant que la fin de ſa vie approchoit, car il étoit accablé de vieilleſſe & d'infirmités, on dit qu'il parla ainſi à Jugurtha en préſence de ſes amis, de ſes parens & de ſes fils, Atherbal & Hiempſal.

» Après que vous eûtes perdu votre pere, Jugurtha, je vous reçus dans mon Royaume; vous étiez encore fort jeune, ſans biens, ſans eſpérance; mon deſſein fut de vous engager par mes bienfaits à m'aimer comme votre propre pere, je ne me ſuis pas trompé dans mon attente; car, ſans parler ici de toutes les grandes & héroïques actions que vous avez faites, tout récemment à votre retour de Numance, vous nous avez comblés de gloire moi & mon Royaume; d'une ſimple amitié que nous avions avec les Romains, vous en avez fait par votre valeur la liaiſon la plus étroite; le nom de notre maiſon s'eſt renouvellé dans les Eſpagnes. Enfin, votre gloire a triomphé de l'envie, ce qui n'eſt pas peu de choſe. Maintenant que la nature met fin à ma vie, je vous avertis, je vous ſupplie par cette main, par la fidélité due à ce Royaume, d'aimer ces enfans, qui ſont vos parens par leur naiſſance, & vos freres par mes bienfaits; ne préférez pas l'amitié des étrangers à celle de vos parens. Les amis ſont le ſoutien des Royaumes, & non les tréſors, ni les armées. Ce ne ſont ni les armes, ni les richeſſes qui nous font des amis, ce ſont les bons offices & la fidélité. Y a-t-il une amitié plus fidelle que celle d'un frere pour un frere, trouverez-vous un étranger qui s'attache à vous, ſi vous avez de l'éloignement pour les vôtres. Je vous laiſſe un Royaume qui ſera puiſſant, ſi vous êtes gens de bien, & foible ſi vous ne l'êtes pas. Les Royaumes les moins étendus s'augmentent par la paix, & les plus vaſtes ſe démembrent par la diſcorde. C'eſt à vous, Jugurtha, comme

» ayant plus d'âge & plus d'ex-
» périence que ces enfans, de
» prendre de juſtes meſures,
» afin qu'il n'arrive aucune
» choſe contre mes volontés ;
» car, dans toutes les querelles
» on donne toujours le tort au
» plus puiſſant ; & lors même
» qu'il reçoit une injure, l'on
» s'imagine que c'eſt lui qui la
» fait, parce qu'il eſt plus en
» état de la faire. Pour vous,
» Atherbal & Hiempſal, hono-
» rez & reſpectez un ſi grand
» homme, imitez ſa valeur, &
» donnez tous vos ſoins, afin
» qu'on ne diſe pas que j'ai
» adopté des enfans meilleurs
» que ceux à qui j'ai donné la
» vie. » Quoique Jugurtha vît bien la diſſimulation de ce diſcours du Roi, & que lui-même méditât dans le cœur des choſes bien différentes, cependant pour s'accommoder au tems, il y répondit avec politeſſe. Peu de jours après mourut Micipſa. Jugurtha, peu touché des bienfaits dont ce Prince l'avoit comblé, fit mourir d'abord Hiempſal, & enſuite Atherbal, & ſe rendit ainſi maître de toute la Numidie.

MICYTHUS, *Micythus*, (*a*) Μίκυθος, avoit été tuteur des enfans d'Anaxilaüs, tyran de Zancle.

L'an 467 avant Jeſus-Chriſt, Hiéron, roi de Syracuſe, ayant attiré chez lui par de magnifiques préſens, les fils d'Anaxilaüs, leur repréſenta d'abord les bons offices que Gélon avoit rendus à leur pere ; & il leur inſinua enſuite qu'étant déſormais des hommes faits, il étoit tems de demander compte à Micythus leur tuteur, de ſon adminiſtration, & d'entrer en poſſeſſion de leur ſouveraineté. Ces jeunes gens, retournés à Rhege, firent auſſitôt cette propoſition à leur tuteur. Micythus, qui étoit homme de bien, aſſembla ſur le champ tous les amis de leur pere, & en leur préſence, fit aux enfans un détail ſi exact de leurs affaires, que tous les aſſiſtans admirerent également ſa vigilance & ſa fidélité. Ces enfans eux-mêmes, confus d'avoir exigé de lui cet éclairciſſement, le ſupplierent de garder toute l'autorité de leur pere, & de vouloir bien continuer de régir toutes choſes dans l'étendue de leur domination. Mais, Micythus n'accepta point cette offre ; & chargeant ſur un vaiſſeau tout ce qui lui appartenoit, il partit de Rhege, accompagné des regrets & des bénédictions de tout le peuple. Cinglant du côté de la Grece, il arriva à Tégée, ville d'Arcadie, où il acheva ſes jours dans une eſtime générale.

MICYTHUS, *Micythus*, (*b*) Μίκυθος, capitaine, qui fut tué en Epire dans un combat, l'an 312 avant J. C.

MICTION, *Miction*,

(*a*) Diod. Sicul. p. 276. Herod. L. VII. c. 170. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 341.

(*b*) Diod. Sicul. p. 719.

(a) partageoit à Chalcis la ſouveraine autorité avec Xénoclide, l'an 192 avant Jeſus-Chriſt. Quelques Chalcidiens, ayant formé le complot de livrer leur patrie aux Étoliens, Miction & Xénoclide furent ſi conſternés, en apprenant la nouvelle de cette conſpiration, qu'ils crurent d'abord que le ſeul moyen de ſe ſauver étoit d'abandonner la ville. Mais, s'étant remis de leur premiere frayeur, & comprenant que par leur fuite, ils trahiſſoient & leur patrie & l'alliance des Romains, ils prirent, pour ſauver l'une & l'autre, le parti que nous allons expliquer. Par hazard on célébroit alors à Erétrie, une fête ſolemnelle en l'honneur de Diane d'Amarynthe, à laquelle aſſiſtoient ordinairement non-ſeulement les habitans d'Erétrie, mais encore ceux de Caryſtie. Ils y envoyerent des députés, pour conjurer ces deux peuples d'avoir compaſſion de ceux de Chalcis, nés comme eux dans l'iſle d'Eubée, & de ſe ſouvenir de l'alliance qu'ils avoient tous contractée avec les Romains; de ne pas permettre que les Étoliens s'emparaſſent de Chalcis, dont ils ne ſeroient pas plutôt les maîtres, qu'ils réduiroient toute l'Eubée. Que s'ils n'avoient ſouffert qu'avec peine la domination des Macédoniens, ils devoient s'attendre que les Étoliens leur impoſeroient un joug encore plus peſant & plus inſupportable.

Ce qui toucha le plus ces deux peuples, fut la conſidération qu'ils avoient pour les Romains, dont ils avoient admiré la valeur dans la guerre, & la juſtice & la modération dans la victoire. Ainſi, ils firent ſur le champ prendre les armes aux jeunes gens les plus braves qu'il y eût dans les deux villes, & les envoyerent au ſecours de Chalcis. Les habitans, leur ayant confié la garde de leurs murailles, en ſortirent avec toutes leurs troupes, & ayant paſſé l'Euripe, camperent auprès de Salganée. De-là ils envoyerent aux Étoliens d'abord un trompette, puis des députés, avec ordre de leur demander quelle injure ils avoient reçue des Chalcidiens leurs amis & leurs alliés, pour venir les attaquer juſques dans leurs murailles. Thoas leur répondit qu'il étoit venu, non pour leur faire violence, mais pour les délivrer de la domination des Romains; que les chaînes dont ces étrangers les avoient chargés, étoient à la vérité plus éclatantes, mais qu'elles étoient en même-tems plus peſantes que celles qu'ils avoient portées, dans le tems qu'ils avoient eu dans leur citadelle une garniſon de Macédoniens. Les Chalcidiens repliquerent qu'ils n'étoient les eſclaves d'aucune puiſſance, &

a) Tit. Liv. L. XXXV. c. 38, 46. L. XLIII. c. 7, 8.

que par conſéquent ils n'avoient beſoin ni de leur ſecours, ni d'aucun autre. Après cet entretien, les députés de Chalcis s'en retournerent vers ceux qui les avoient envoyés. Thoas & les Étoliens qui n'avoient eſpéré de faire réuſſir leur projet, qu'autant qu'ils ſurprendroient les Chalcidiens, s'en retournerent comme ils étoient venus, n'ayant pas des forces ſuffiſantes pour réduire une ville également fortifiée du côté de la terre & de la mer.

Quelque tems après, Antiochus ayant campé près de Salganée, traverſa lui-même l'Eurîpe avec les chefs des Étoliens; & s'étant préſenté aſſez près de Chalcis, il trouva les Magiſtrats & les premiers de cette ville devant leurs portes. Il s'en détacha de chaque côté un petit nombre pour s'aboucher. Les Étoliens commencerent à exhorter fortement les Chalcidiens à recevoir Antiochus comme ami & comme allié, ſans cependant renoncer à l'amitié des Romains. Que ce Prince étoit paſſé en Europe, non pour faire la guerre à qui que ce fût, mais pour rendre à la Grece une liberté réelle & effective, & non une liberté apparente & ſimulée, comme avoient fait les Romains. Que rien n'étoit plus ſalutaire à tous les États de la Grece, que de s'attacher en même-tems à ces deux puiſſances, dont l'une les défendroit toujours contre les entrepriſes de l'autre. Que s'ils rejettoient l'alliance du Roi, c'étoit à eux de voir à quel péril ils s'expoſoient, les Romains étant éloignés, & ce Prince étant à leurs portes avec des forces auxquelles ils n'étoient pas en état de réſiſter. Miction répondit qu'il étoit étonné d'entendre dire qu'Antiochus eût quitté ſon Royaume, & fût paſſé en Europe pour rendre la liberté à quelque peuple de la Grece, puiſqu'il ne connoiſſoit pas une ſeule ville dans tout le païs qui eût une garniſon étrangere, qui payât tribut aux Romains, ou à qui ils euſſent impoſé par le traité, aucune loi qu'elle eût été obligée de ſouffrir malgré elle. Qu'ainſi les Chalcidiens n'avoient pas beſoin de Libérateur étant libres, ni du ſecours de qui que ce fût, puiſque par le bienfait des Romains, ils jouiſſoient de la paix & de la liberté. Qu'ils acceptoient de bon cœur l'amitié du Roi, & même celle des Étoliens; mais que ce Prince & eux ne pouvoient leur donner un témoignage plus certain de leur amitié, que de ſortir de leur iſle & de ſe retirer. Que pour eux ils étoient déterminés non-ſeulement à ne les point recevoir dans leurs murailles, mais encore à ne faire aucune alliance que du conſentement & avec l'autorité des Romains.

Pluſieurs années après, les Chalcidiens envoyerent à Rome des députés, à la tête deſquels étoit Miction. Le jour qu'on leur donna audience,

Miction tourmenté d'une goutte qui ne lui permettoit pas de marcher, ſe fit porter au Sénat dans une litiere, ſans en avoir demandé la permiſſion, perſuadé qu'on ne la lui auroit pas accordée. Après avoir tiré ſon exorde d'une maladie, qui de toutes les parties du corps, ne lui laiſſoit que la langue libre, pour déplorer les calamités de ſa patrie, il expoſa d'abord les ſervices tant anciens que récens, que ſa République avoit rendus aux Généraux & aux armées des Romains, & nommément dans la guerre de Perſée; enſuite, il vint aux excès d'avarice & de cruauté auxquels le préteur C. Lucrétius s'étoit porté le premier contre ſes compatriotes, & enfin à ceux qu'ils ſouffroient actuellement de la part de C. L. Hortenſius; ajoutant qu'après tout, dût-on les traiter avec encore plus d'inhumanité, ils étoient réſolus de tout ſouffrir, plutôt que de ſe rendre au roi de Macédoine. Qu'à l'égard de C. Lucrétius & de C. L. Hortenſius, il auroit été bien plus avantageux pour ceux de Chalcis, de leur fermer leurs portes, que de les recevoir dans la ville. Que ceux d'Emathie, d'Amphipolis, de Maronée & d'Enus, qui l'avoient fait, avoient conſervé leur liberté & leurs biens; au lieu que C. Lucrétius, par un ſacrilege horrible, avoit pillé leurs temples, & en avoit fait porter à Antium tous les ornemens; qu'après avoir privé de leurs biens des alliés du peuple Romain, il avoit réduit leurs perſonnes dans la ſervitude; & que s'il étoit reſté quelque choſe à ſon avarice & à ſa cruauté, C. L. Hortenſius, en marchant ſur ſes traces, achevoit de le leur enlever, en rempliſſant l'hiver comme l'été, leurs maiſons de ſes ſoldats & de ſes matelots; de ſorte que ces infortunés citoyens avoient la douleur de voir au milieu d'eux, de leurs femmes & de leurs enfans, des gens ſans pudeur, ſans humanité & ſans foi.

L'on répondit aux députés, que le Sénat connoiſſoit qu'ils n'avoient rien avancé que de vrai, en parlant des ſervices qu'ils avoient rendus au peuple Romain dans la guerre préſente & dans les précédentes, & qu'il en avoit toute la reconnoiſſance qu'ils méritoient. A l'égard des outrages qu'ils avoient reçus de C. Lucrétius, & qu'ils recevoient encore de C. L. Hortenſius, pouvoit-on penſer que le Sénat les approuvât, pour peu qu'on fît réflexion que le peuple Romain avoit déclaré la guerre à Perſée, & auparavant à Philippe ſon pere, pour délivrer les Grecs de la tyrannie de ces Princes, & non pour leur attirer ces mauvais traitemens de la part des Romains eux mêmes? Que le Sénat écriroit à C. L. Hortenſius, pour lui marquer qu'il déſaprouvoit les injures, que ceux de Chalcis ſe plaignoient d'avoir

reçues, lui ordonner de faire chercher les perſonnes libres de cette ville, qui avoit été miſes dans la ſervitude, & de leur rendre au plutôt la liberté; & lui défendre de loger chez les habitans aucun ſoldat ou officier de ſa flotte, excepté les Capitaines des vaiſſeaux. Telle fut la ſubſtance des lettres qui furent écrites à C. L. Hortenſius de la part du Sénat. On fit des préſens à chacun des députés pour la ſomme de deux mille as; & on fournit à Miction, aux dépens de la République, des voitures pour le tranſporter commodément à Brunduſium.

MÉCYBERNE, *Mecyberna*, Μεκύβερνα, (*a*) ville de Macédoine ſelon les uns, & de Thrace ſelon d'autres. Elle étoit à vingt ſtades d'Olynthe, ſur le golfe qui en prenoit le nom de *Mecybernæus ſinus*. Pline nomme ainſi ce golfe, que l'on appelle auſſi *Toronæus ſinus*, à cauſe de Torone, ville ſituée dans ſon enceinte. C'eſt préſentement le golfe d'Aiomama.

L'Épitome de Strabon porte Mécyperne; & Diodore de Sicile lit Mécyberne. Les Olynthiens, ſuivant ce dernier en ſon douzieme livre, entreprirent le ſiege de cette ville, l'an 419 avant Jeſus-Chriſt. Ils en chaſſerent les Athéniens qui y étoient en garniſon, & ſe mirent en leur place. Diodore de Sicile parle encore de la même ville au ſeizieme livre, où il nous apprend qu'elle tomba au pouvoir de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, par la trahiſon de quelques-uns de ſes habitans.

MICYLLE, *Micyllus*, (*b*) Μίκυλλος, interlocuteur de quelques dialogues de Lucien

MICYTHE, *Micythus*, (*c*) jeune homme qui étoit fort avant dans les bonnes graces d'Epaminondas. *Voyez* Diomédon.

MIDA, *Mida*, (*d*) Eſclave dont Térence fait mention dans ſa comédie du Phormion.

MIDAS, *Midas*, Μίδας, (*e*) étoit, ſelon Pauſanias, fils de Gordius & de Cybele, & regna dans la grande Phrygie, ainſi qu'on l'apprend de Strabon. Le premier des deux Auteurs que nous venons de nommer, dit qu'il avoit bâti la ville d'Ancyre, aujourd'hui Angoura, & celle de Peſſinunte, ſur le mont Agdiſtis, devenu célebre par le tombeau d'Atys; & le ſecond dit ſeulement que lui

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 402. Herod. L. VII. c. 122. Strab. p. 330. Diod. Sicul. pag. 325, 538. Pomp. Mel. pag. 107. Thucyd. p. 356, 371.

(*b*) Lucian. Tom. I. pag. 439. *& ſeq.* T. II. p. 232. *& ſeq.*

(*c*) Corn. Nep. in Epamin. c. 4.

(*d*) Terent. T. III. p. 195.

(*e*) Pauſ. p. 8. Strab. pag. 61, 568, 571, 680. Plut. Tom. I. pag. 105, 380, 674. Ovid. Metam. L. XI. c. 4. *& ſeq.* Juſt. L. XI. c. 7. Herod. L. I. c. 14. L. VIII. c. 138. Q. Curt. L. III. c. 1. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 131. Tom. IV. pag. 178. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 89. Tom. VII. pag. 340. Tom. IX. pag. 349. Tom. X. pag. 214. Tom. XIV. pag. 180. *& ſuiv.* T. XIX. p. 600, 601.

& Gordius ſon pere faiſoient leur réſidence auprès du fleuve Sangarius, dans des villes, qui, au tems qu'il écrivoit, n'étoient plus que de méchans villages.

Conon raconte comment Midas, ayant trouvé un tréſor, ſe vit tout d'un coup poſſeſſeur de très-grandes richeſſes, comment enſuite il alla prendre des leçons d'Orphée ſur le mont Piérie, & par quels artifices il ſe fit roi des Brygiens, peuple nombreux qui habitoit aux environs du mont Bernius. Ce Prince perſuada à ſes ſujets de quitter leur païs, de paſſer dans l'Helleſpont, & d'aller s'établir au deſſous de la Myſie, où par le changement de quelques lettres, ils furent appellés Phrygiens, au lieu de Brygiens.

Strabon rapporte que Midas avala du ſang de taureau dont il mourut; & Plutarque ajoute que ce fut pour ſe délivrer des ſonges fâcheux qui l'affligeoient depuis long-tems. Comme on ſait le tems auquel les Cimmériens entrerent dans la Phrygie, il eſt aiſé de fixer l'époque du regne de Midas, puiſque Strabon dit qu'ils y arriverent au tems de ſa mort. Et même, ſelon ce dernier Auteur, il ne ſe la procura que pour ne pas tomber vif entre les mains de ces barbares.

Euſebe place la mort de Midas à l'an 697 avant l'ere Chrétienne, ou vers la quatrieme année de Gygès. Selon Hérodate, ce ſeroit la dix huitieme, & ſelon Euphorion de Chalcis, la onzieme.

Racontons maintenant d'après Ovide l'hiſtoire de Midas. Un jour, Silene n'ayant pu, à cauſe de ſon grand âge, ſuivre la troupe de Bacchus, s'égara. Quelques païſans de Phrygie le rencontrerent, & le menerent au roi Midas. Ce Prince le rendit bientôt après à Bacchus qui ſe réjouit d'avoir retrouvé ſon pere nourricier; & pour en témoigner ſa joie, il promit à Midas de lui donner libéralement tout ce qu'il voudroit lui demander. C'étoit offrir à ce Prince une faveur inutile, puiſqu'il en devoit ſi mal uſer, & qu'il déſira une choſe qui ne lui fut point avantageuſe. Il demanda que tout ce qu'il toucheroit fût auſſitôt converti en or, & Bacchus favoriſa ſa demande. Mais, en lui accordant cette grace, qui devoit lui être funeſte, il fut fâché que ce Prince n'eût pas demandé quelque choſe de meilleur & de plus utile. Ainſi, Midas s'en retourna ſatisfait de ſon propre mal; mais, comme il avoit quelque doute au ſujet de la promeſſe de Bacchus, & qu'il avoit peine à croire qu'on en pût voir des effets, il éprouvoit la vertu que ce Dieu lui avoit donnée ſur toutes les choſes qu'il rencontroit en ſon chemin. Il rompoit des branches d'arbres, & en même-tems ces branches ſe changeoient en des rameaux d'or; il levoit de terre un caillou, & ce caillou

devenoit

devenoit or ; il touchoit des mottes de terre, & l'on voyoit des lingots d'or. Arrachoit-il des épis de bled, c'étoit en même-tems une moiſſon d'or ; cueilloit-il une pomme ſur un arbre, on eût dit que les Heſpérides venoient de lui faire un préſent ; touchoit-il ſeulement du doigt contre quelque porte, elle éclatoit comme de l'or. Lors même qu'il lavoit ſes mains, l'eau qu'on jettoit par deſſus, retomboit en forme de pluie d'or, qui eût pu tromper Danaé. Enfin, il voit de ſi grands effets de la vertu qu'il avoit reçue, que ſon eſprit n'eſt pas capable de renfermer tout l'or qu'il formoit par l'eſpérance & par la penſée. Cependant, l'heure du repas arriva ; mais, lorſqu'il voulut prendre du pain, le pain s'endurcit entre ſes mains, & au lieu de pain, il porta de l'or dans ſa bouche. La viande devenoit or entre ſes dents, & le vin mêlé avec l'eau n'avoit pas ſitôt touché ſes levres, que c'étoit un or liquide, qui ne pouvoit étancher ſa ſoif. Alors, étonné de cette nouveauté ſi prodigieuſe, riche & miſérable tout enſemble, il déteſte les richeſſes qu'il fait naître de tous côtés ; il a peur de ce qu'il avoit déſiré, & ce qui étoit tout ſon amour, eſt maintenant toute ſa haine. L'abondance ne ſçauroit aſſouvir ſa faim, une ſoif épouvantable le brûle, il eſt juſtement châtié de cet amour qu'il avoit pour l'or, par l'or même qu'il a en horreur, & qui lui eſt trop tard odieux. Ce fut alors que reconnoiſſant ſa faute, levant les mains au ciel : » Pardonnez-moi, Bacchus, dit-il, je confeſſe que » j'ai failli, ayez pitié d'un » miſérable, & délivrez-moi » d'un mal dont l'apparence » étoit ſi belle & ſi capable de » le faire aimer. » Bacchus écouta ſa priere auſſi favorablement qu'il avoit fait ſa demande ; & voyant qu'il reconnoiſſoit ſa faute, il lui ôta le don qu'il lui avoit fait. Mais, afin que l'or qu'il avoit ſouhaité ſi imprudemment, ne le rendît pas malheureux : » Va, » lui dit-il, ſur les bords du » fleuve qui eſt près de Sardes, » & marche en le remontant juſ- » qu'à ſa ſource, & quand tu » l'auras trouvée, plonge-toi » dedans, & en te lavant, la- » ve-toi auſſi de ta faute. » Le Roi ne manqua pas d'exécuter ce commandement, il ſe lava dans le Pactole, dont les eaux devinrent dorées, & la vertu qu'avoit Midas paſſa de ſon corps dans ce fleuve.

Ainſi, ce Prince ayant conçu de la haine pour les richeſſes, commença à aimer la vie champêtre. Il fit ſon ſéjour ordinaire dans les champs & dans les forêts, & ne trouvoit point de compagnie ni plus douce, ni plus agréable que la compagnie de Pan, qui n'avoit d'autre Palais que des grottes ſauvages & les antres des montagnes. Mais, la converſation d'un Dieu ne lui donna pas plus

d'eſprit qu'il n'en avoit auparavant. Il conſerva fidélement ſa premiere ſtupidité, qui lui fit faire encore une faute dont il porta long-tems les marques.

Pan, qui croyoit exceller dans l'art de jouer de la flûte, voulut comparer cet inſtrument à la lyre d'Apollon. Le défi fut accepté; & le Tmolus, pris pour arbitre, adjugea la victoire à Apollon. Tout le monde demeura d'accord que ſon jugement étoit juſte, il n'y eut que Midas qui l'accuſa d'injuſtice, & qui favoriſa la flûte de Pan. Mais, Apollon, pour s'en moquer, & pour en faire rire les autres, ne put ſouffrir plus long-tems que des oreilles ſi brutales conſervaſſent une forme humaine. Il les fit auſſitôt allonger, il les couvrit d'un poil griſon, & leur donna la vertu de ſe remuer d'elles-mêmes. Quant au reſte, il demeura homme comme il étoit. Il ne fut puni que par la partie qui lui avoit fait rendre un jugement ſi ridicule; & pour marque de ſon bel eſprit, il remporta des oreilles d'âne.

Midas mit toutes choſes en uſage pour empêcher qu'on ne vît cette honteuſe difformité; il portoit ordinairement une longue tiare où ſes oreilles ſe cachoient. Mais, ſon barbier les avoit vues, en lui coupant les cheveux; & comme il n'oſoit découvrir ce ridicule & honteux ſupplice de ſon maître, & que cependant il lui étoit impoſſible de le taire, il alla dans un lieu retiré du monde, fit un trou dans terre, dit tout bas dans ce trou l'aventure des oreilles de Midas, & n'eut pas ſitôt parlé, qu'il le recouvrit de terre, comme pour y enterrer ſa parole. Cependant, il crût en ce même lieu comme une forêt de roſeaux; & lorſque le tems leur eut donné la hauteur qu'ils devoient avoir, ils trahirent celui qui les avoit ſemés, pour ainſi dire, avec ſa voix. Car, au moindre vent qui commença à les agiter, ils rendirent les paroles que l'on avoit miſes en terre, & l'on apprit par ce moyen que les oreilles de Midas étoient des oreilles d'âne.

Explication du récit qu'on vient de lire.

Midas paſſe pour avoir été le Prince le plus avare de ſon tems; & pour amaſſer encore une plus grande quantité d'argent, il vivoit avec une ſi grande épargne qu'elle n'eût pas été excuſable même dans une perſonne privée. Il vendoit toutes choſes, même les choſes néceſſaires, & en faiſoit de l'or & de l'argent, ce qui a fait dire à la fable que tout ce qu'il touchoit ſe métamorphoſoit en or. Mais, comme un avare ne ſe propoſe que le gain, & que s'il fait des dépenſes c'eſt ſeulement pour s'enrichir, & non pas pour l'utilité des autres qu'il ne conſidere jamais, à moins qu'il n'en retire quelque avantage; Midas voyant que le Pactole couloit inutilement dans la mer,

voulut en faire encore un des inſtrumens de ſon avarice. Ainſi, il le fit diviſer en pluſieurs canaux, pour arroſer ſon païs, & par ce moyen il rendit ce fleuve utile, puiſqu'en le faiſant répandre ſur des terres qui étoient ſtériles auparavant, il les rendoit fertiles pour contenter ſon avarice. C'eſt pourquoi, les Poëtes ont feint que comme il lui en couta une infinité d'argent, pour exécuter cette entrepriſe, & qu'enſuite ce fleuve lui apporta un grand profit, il y avoit laiſſé la vertu de faire de l'or.

Comme ce Prince étoit fort ignorant en toutes choſes, & que du côté de l'eſprit & du jugement, il ne différoit guere des bêtes, l'on a feint qu'il avoit des oreilles d'âne, parce qu'il entendoit fort clairement, & que l'âne a l'ouie meilleure que pas un autre animal, ſi l'on en excepte la ſouris. Il y en a qui prétendent que ce qui a donné lieu à cette fiction, c'eſt que Midas qui étoit un grand Tyran, avoit à la maniere des Tyrans, de tous côtés, des eſpions qui lui rapportoient tout ce qu'on faiſoit & tout ce qu'on diſoit, & dont il ſe ſervoit comme d'oreilles; & que cela fut cauſe que les peuples, s'étonnant de ce qu'il ſçavoit tout ce qui ſe faiſoit en ſecret & loin de lui, donnerent lieu à cette fable, en diſant qu'il avoit des oreilles d'âne.

D'autres ont dit que c'étoit le plus déréglé & le plus perdu de tous les Princes de ſon tems, & qu'on a feint qu'il avoit des oreilles d'âne, parce qu'il ne ſe ſoucioit point de toutes les médiſances qu'on faiſoit de lui, & qu'il étoit en mauvaiſe réputation parmi les Phrygiens à cauſe de ſon mauvais gouvernement & de ſon effroyable avarice.

Quelques-uns ont écrit qu'il y avoit dans la Phrygie deux montagnes qu'on appelloit oreilles d'âne, ſur leſquelles il y avoit deux places fortes, habitées par des voleurs qui faiſoient des brigandages dans tout le païs d'alentour; que Midas leur alla faire la guerre; & que ce Prince ayant pris ces deux places, & taillé en pieces les voleurs qui y étoient, cela avoit fait dire à la fable qu'il lui étoit venu des oreilles d'âne.

On dit auſſi qu'un Dieu lui donna des oreilles d'âne, parce que les hommes préſomptueux ſont d'ordinaire ignorans, & pour ainſi dire condamnés à une éternelle ignorance. Car, celui qui croit ſçavoir les choſes même qu'il ne ſçait pas, n'eſt point capable de la ſcience qui demande un eſprit de ſoumiſſion & d'humilité. Au reſte, il y a apparence que par l'aventure de Midas les anciens nous ont voulu détourner de demander à Dieu de certaines choſes, parce que nous demandons bien ſouvent ce qui nous ſeroit pernicieux. C'eſt pourquoi, il faut demander à Dieu les choſes qui peuvent nous être utiles, & en

laiſſer le choix à la Providence. Ils nous ont auſſi enſeigné par cette fiction à ne pas juger des choſes que nous ne connoiſſons point, parce qu'il arrive ſouvent qu'auſſitôt que nous commençons à les connoître, nous perdons l'eſtime que nous en faiſions. En effet, ſi Midas eût bien connu l'or, il ne l'eût pas ſouhaité ſi avidement.

Enfin, l'intention de cette fable eſt de nous apprendre que les richeſſes toutes ſeules ne peuvent faire la félicité de la vie, non plus que la vertu toute ſeule, ſuivant l'opinion même d'Ariſtote, mais que la vie heureuſe ſe forme du mêlange de ces deux choſes.

Au reſte, parce que la plupart des Rois & des Princes n'ont point de ſcience, ou qu'ils n'en ont pas aſſez pour juger de la Muſique, c'eſt-à-dire, des lettres & des beaux arts, les Poëtes ont feint que Midas avoit pris plus de plaiſir à une muſique ruſtique, qu'à celle d'Apollon, voulant montrer qu'à la cour des Princes, les demi-ſçavans ſont ſouvent préférés à ceux qui ſont véritablement ſçavans. Et en effet ceux qui reſſemblent à Midas, ne favoriſent gueres les ſciences dans leſquelles ils n'ont pas été élevés, & jugent mieux du ſon d'une trompette, que de l'harmonie d'un beau vers & d'une excellente période. L'on rapporte à ce ſujet qu'Antée, roi des Scythes, diſoit qu'il aimoit mieux entendre le henniſſement d'un cheval, que les plus beaux airs & la plus agréable muſique. Il ne faut donc point douter que cette fable n'ait été faite contre les Princes avares & ignorans, qui préferent l'or à la ſageſſe, le bégaiement à l'éloquence, & la barbarie à la politeſſe, & l'on doit entendre par ces oreilles d'âne qu'on donne à Midas, les oreilles des ignorans.

Un grand Prince, qui vivoit il n'y a pas abſolument longtems, & qui n'étoit pas de l'humeur ni de l'opinion de Midas, diſoit qu'il donneroit librement tout ce qu'il poſſédoit pour avoir la ſageſſe ſeule, & que ſi elle s'achetoit il deviendroit bientôt pauvre. Quand on donna auſſi à Salomon le choix de toutes choſes, il ne choiſit pas les richeſſes ni la domination de tout le monde, mais ſeulement la ſageſſe. Ce ſont-là des ſentimens dignes des Princes, car ſi la ſageſſe eſt utile, c'eſt particuliérement aux Rois.

Cette fable eſt comme un avertiſſement aux Rois & aux Princes de ne rien faire de honteux, & qui ſoit indigne de leur rang. En effet, elle leur fait voir que quelque grand ſoin qu'ils prennent de cacher leurs défauts, ils ne peuvent empêcher qu'ils ne paroiſſent. Véritablement la Couronne les peut cacher quelque tems, comme elle cacha les oreilles de Midas. Mais enfin, elle ſert elle-même à les faire découvrir. Car, comme on eſt plus curieux de ſçavoir ce qu'il y a dans les vaſes

dont les couvertures ſont dorées, que dans les vaiſſeaux ordinaires, de même l'on déſire ardemment de ſçavoir ce qu'il y a ſous les Couronnes, & le reſpect, que nous avons pour cette marque de grandeur, n'empêche pas que notre curioſité n'aille fouiller juſques ſous les diadêmes.

L'officier de Midas n'oſa lui-même découvrir l'imperfection de ſon maître, & la dit dans une foſſe qu'il recouvrit auſſitôt; mais bientôt après, il y naquit des roſeaux, d'où il ſortit des voix qui la publierent. C'eſt-à-dire, que tandis que les Princes vivent, on ſe contente de parler d'eux ſecrétement, & de faire des mémoires de leurs vies, qu'on tient cachés dans les cabinets; mais, ils ne ſont pas plutôt dans la foſſe qu'il en ſort, pour ainſi dire, des voix qui parlent contre eux, & qui font voir ce qu'ils ont été. Enfin, ces roſeaux parlant ne ſont autre choſe que les plumes des Hiſtoriens qui ne ſe déguiſent plus, & ne déguiſent plus les Princes, lorſqu'on ne voit plus de peines pour la liberté de la langue, ni de récompenſes pour la flatterie.

L'on dit auſſi que par cet Officier, par le moyen duquel on ſçut que Midas avoit des oreilles d'âne, on veut nous apprendre à cacher nos affaires à nos domeſtiques, parce que par une malignité qui eſt comme naturelle à tous ceux qui ſervent, ils ne peuvent s'empêcher de parler contre leurs maîtres, & que c'eſt ſouvent par eux que les maîtres ſont trahis & déshonorés.

MIDAS, *Midas*, Μίδας, (*a*) Roi d'un canton de la Macédoine, fut dépouillé de ſes États par Caranus.

MIDAS, *Midas*, Μίδας, (*b*) eſclave du tyran Mégapenthe. Ce Prince lui accorda la liberté.

MIDAS, *Midas*, Μίδας, (*c*) autre eſclave. Celui-ci l'étoit d'un Philoſophe, ſelon Lucien.

MIDAS [la fontaine de], (*d*) *Fons Midæ*, Κρήνη Μίδου. *Voyez* Ancyre.

MIDÉE, *Midea*, Μίδεια, (*e*) ville du Péloponnèſe, dans l'Argolide. C'étoit une ville où l'on dit qu'Électryon, pere d'Alcmene, regna autrefois. Du tems de Pauſanias, elle étoit détruite au point que l'on n'en voyoit plus que la place. Strabon écrit Μίδεα.

La tradition des Éléens étoit qu'Hippodamie, craignant la colere de Pélops à cauſe du meurtre de Chryſippe dont elle étoit coupable, ſe retira à Midée, & qu'elle y mourut.

MIDÉE, *Midea*, Μίδεια, (*f*) ville de Grece dans la Béotie. Il en eſt fait mention dans

(*a*) Juſt. L. VII. c. 1.
(*b*) Lucian. T. I. p. 436.
(*c*) Lucian. T. I. p. 540.
(*d*) Pauſ. p. 8.
(*e*) Pauſ. pag. 132, 381, 498. Strab. pag. 373.
(*f*) Homer. Iliad. L. II. v. 14. Strab. p. 59, 413. Pauſ. pag. 601.

Homere. Strabon dit que cette ville fut ſubmergée par les eaux du lac Copaïs. Étienne de Byzance veut qu'on l'ait appellée anciennement Perſépolis ; & Pauſanias aſſure que le nom de Midée lui vint de celui de la mere d'Aſplédon. *Voyez* Lébadée.

MIDI, *Meridies*. (*a*) Il fut perſonnifié par les Anciens. A la pompe d'Antiochus Épiphane, on vit, entr'autres images, celle du Midi.

On croit que les Baſilidiens ont exprimé dans leurs Abraxas le Midi par un homme tout rayonnant à tête d'oiſeau ; car, c'eſt à Midi que le ſoleil eſt dans ſa plus grande force.

MIDIAS, *Midias*, Μιδίας, gendre de Mania. *Voyez* Mania.

MIDIAS, *Midias*, Μιδίας, (*b*) contre lequel Démoſthene prononça une harangue, à l'âge de trente-deux ans accomplis, lorſqu'il n'avoit encore aucun crédit dans la République, ni aucune réputation ; & ce fut, à mon avis, dit Plutarque, la principale raiſon qui l'obligea de renoncer pour trois mille drachmes à l'inimitié qu'il avoit pour cet homme qui l'avoit maltraité. Car, de ſon naturel, il n'étoit ni doux ni facile à appaiſer, comme Homere le dit d'Achille, mais il étoit implacable dans ſon reſſentiment, âpre & ardent à repouſſer l'injure. Voyant donc que ce n'étoit pas une petite entrepriſe, ni l'entrepriſe d'un homme d'auſſi peu d'autorité que lui, de prétendre venir à bout d'un perſonnage comme Midas, appuyé par d'immenſes richeſſes, protégé par des amis puiſſans, & redoutable même par ſon éloquence, il ſe réconcilia avec cet homme, à la ſollicitation des amis qui intercéderent pour lui. Car, d'ailleurs, il ne faut pas s'imaginer que trois mille drachmes euſſent été capables d'appaiſer Démoſthene, & de calmer ſon reſſentiment, s'il eût pu ſe flatter de l'eſpérance de remporter la victoire ſur ſon ennemi.

Il eſt à remarquer qu'à l'âge de vingt-ſept ans Démoſthene avoit déjà fait les oraiſons contre Androtion, contre Timocrate, & contre Ariſtocrate. Il eſt vrai qu'il ne les avoit pas prononcées, & qu'il les avoit faites pour d'autres. Mais, n'avoit-il pas fait & prononcé l'oraiſon contre Eſchine ? Il étoit donc connu & avoit du crédit & de la réputation avant ſon oraiſon contre Midias. Le P. Scot, qui a fait la vie de Démoſthene, année par année, avec beaucoup d'érudition, a relevé le premier cette contradiction qui paroît ſenſible. Mais, peut-être que Plutarque a voulu dire ſeulement que Démoſthene n'avoit pas alors autant de crédit & de réputation qu'il en eut dans la ſuite.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 379. Tom. III. pag. 301.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 851. Démoſth. Orat. in Midi. pag. 600. *& ſeq.*

MIDIAS, *Midias*, Μειδίας, (*a*) Athénien, qui, par ſes inſtantes prieres, contribua beaucoup à obtenir grace de L. Sylla pour ſa patrie.

MIDIAS, *Midias*, (*b*) homme très-riche, mais qui étoit un ſcélérat du premier ordre, au rapport de Lucien.

MIDYLIDÈS, *Midylides*, (*c*) Μιδυλίδης, fils d'Euthymacus, épouſa Mnéſimaque, de laquelle il eut une fille qu'il maria à Ariſtote du bourg de Pallene. De ce mariage ſortirent pluſieurs enfans, dont l'un porta le nom de ſon grand'pere.

MIÉZA, *Mieza*, Μίεζα, (*d*) ville de Macédoine, ſelon Pline. Étienne de Byzance dit qu'on la nommoit auſſi Strymonium.

Le P. Hardouin aſſure que c'eſt l'endroit où Ariſtote donnoit ſes leçons; mais, dans ce cas, Miéza ne ſeroit pas une ville, mais le parc de la ville de Stagire. Plutarque, ſur le témoignage duquel s'appuie le P. Hardouin, dit que Philippe ayant ruiné & détruit la ville de Stagire, qui étoit la patrie d'Ariſtote, la rebâtit pour l'amour de lui, y rétablit les habitans qui s'en étoient enfuis, ou qui avoient été réduits en ſervitude, & leur donna pour le lieu de leurs études & de leurs aſſemblées, un beau parc au fauxbourg de Stagire, appellé Miéza. Il ajoute que de ſon tems on y montroit encore des ſieges de pierre, qu'Ariſtote fit faire, & de grandes allées couvertes d'arbres pour ſe promener à l'ombre. Ptolémée, au lieu de Miéza, écrit Myéza, & place cette ville dans l'Émathie entre Scydra & Cyrius.

MIGONITIS, *Migonitis*, (*e*) Μιγωνῖτις, ſurnom de Vénus. Ce mot veut dire qui préſide à la copulation, de μίγνυμι, *Miſceo*. *Voyez* Migonium.

MIGONIUM, *Migonium*, Μιγώνιον, (*f*) contrée du Péloponnèſe dans la Laconie.

» Vis-à-vis de Gythium, dit » Pauſanias, eſt l'iſle de Cra» née, où Homere dit que Pâ» ris, après avoir enlevé Hé» lene, jouit de ſa conquête » pour la premiere fois; c'eſt » pourquoi, à l'oppoſite de » l'iſle il y a ſur le rivage un » temple de Vénus Migonitis, » & tout le canton s'appelle » Migonium. Si on les en croit, » c'eſt Pâris lui-même qui a » fait bâtir ce temple, & huit » ans après la ruine de Troie, » Ménélaüs heureuſement de » retour chez lui, conſacra » près du temple de Vénus » deux ſtatues, l'une à Thétis, » l'autre à la déeſſe Praxidica. » La plaine de Migonium eſt » dominée par une hauteur,

(*a*) Plut. T. I. p. 460.
(*b*) Lucian. T. II. p. 184.
(*c*) Demoſth. Orat. in Leochar. pag. 1043.
(*d*) Plin. Tom. I. pag. 801. Tom. II. pag. 550. Plut. Tom. I. p. 668. Ptolem. L. III. c. 13.
(*e*) Pauſ. p. 204, 205.
(*f*) Pauſ. p. 204, 205.

» que l'on nomme le mont La-
» ryſius, & qui eſt conſacrée à
» Bacchus. »

MIHIR. *Voyez* Mihr.

MIHR, *ou* MIHIR, *Mihr*, *Mihir*, Dieu des Perſes, que les Grecs & les Romains ont nommé Mithras. *Voyez* Mithras.

MILANION, *Milanion*, jeune homme qui s'étant retiré dans une caverne avec Atalante ſon amante, y fut dévoré avec elle par un lion & par une lionne. *Voyez* Atalante.

MILCHOM, *Milchom*. *Voyez* Moloch.

MILES, (*a*) c'eſt-à-dire, ſoldat, étoit un des noms Mithriaques.

On aſſure que le nom de *Miles* venoit de ce que chaque tribu Romaine, dans les commencemens, n'étoit compoſée que de mille hommes d'infanterie. *Milites, quòd trium millium primò legio fiebat, ac ſingulæ tribus Tatienſium, Ramnenſium, & Lucerum, millia ſingula militum mittebant.*

MILÉSIAQUES, *Mileſiaca*, Μιλησιακὰ, (*b*) titre d'un ouvrage dont parle Plutarque dans la vie de M. Craſſus. » Suréna, » dit-il, aſſembla le Sénat de » Séleucie, & produiſit devant » lui les livres obſcenes d'Ariſ-» tide, appellés les Miléſiaques; » & ce n'étoit pas-là une choſe » ſuppoſée pour noircir les » Romains. Ces livres avoient » été véritablement trouvés » dans le bagage de Ruſtius, & » donnerent à Suréna un juſte » ſujet de ſe moquer d'eux, & » de les décrier comme des in-» fames, qui à la guerre même » n'avoient pas la force de » s'empêcher de faire & de lire » de ces abominations. »

Voici un Général des Parthes, qui, pour décrier les Romains & les rendre ridicules, produit un livre obſcene qu'on avoit trouvé dans l'équipage d'un officier Romain; cela paroît remarquable, & mérite quelqu'attention. Cet Ariſtide étoit un citoyen de Milet; il avoit acquis beaucoup de réputation, par une hiſtoire qu'il avoit faite des choſes qui s'étoient paſſées en Sicile, par un traité de ce qui s'étoit paſſé en Italie, & par une hiſtoire de Perſe. Mais, il ſe déshonora par les Miléſiaques, où il avoit écrit les aventures galantes, ou plutôt les débauches abominables qui s'étoient paſſées à Milet.

MILÉSIAS, *Mileſias*, (*c*) Μιλησίας fut pere de Thucydide, l'un des hommes les plus vertueux & les plus gens de bien d'Athenes.

MILÉSIENS, *Mileſii*, Μιλήσιοι, les habitans de Milet. *Voyez* Milet.

MILET, *Miletus*, Μίλητος, (*d*) ville célebre de l'Aſie mi-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 17. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. p. 79.

(*b*) Plut. T. I. p. 564.

(*c*) Plut. T. I. p. 156, 524.

(*d*) Vell. Patercul. L. I. c. 4. Plin. T. I. pag. 278. Strab. pag. 319, 554, 573, 587, 588, 589, 611, 632. *& ſeq.*

neure, capitale de l'Ionie, ſelon Pline, étoit ſituée à une aſſez grande diſtance du fleuve Méandre, vers les frontieres de la Carie. Avant que de prendre le nom de Milet, elle en avoit porté pluſieurs autres, tels que ceux de Lélégéis, de Pytiuſa & d'Anactoria. Quelques-uns rapportent la fondation de cette ville à Milétus, fils d'Apollon; & Euſebe veut qu'elle ait été bâtie ſept ans après celle de Cyzique, c'eſt-à-dire, vers l'an 1255 avant Jeſus-Chriſt.

Velleius Paterculus attribue la fondation de Milet aux Ioniens qui paſſerent de Grece dans l'Aſie mineure ſous la conduite d'Ion.

Strabon diſtingue la ville ancienne d'avec la moderne, par rapport au tems auquel il vivoit. La ville ancienne, dont on voyoit encore alors des reſtes, avoit été bâtie ſur le bord de la mer Égée, par les Crétois que Sarpédon y conduiſit de Milet, ville de Crete. Ce fut de-là que lui vint le nom de Milet, car auparavant ce lieu étoit habité par les Léleges. Strabon ajoute que la ville de Milet qui ſubſiſtoit de ſon tems, avoit été fondée par Nélée, & qu'elle avoit quatre ports, dont un ſuffiſoit pour contenir une flotte. Nélée étoit un prince Grec, qui, ennuyé de la vie privée qu'il menoit dans ſa patrie, ſe mit en mer à la tête d'une jeuneſſe floriſſante, & prit terre dans le territoire de Milet, que les Cariens & les deſcendans de Milétus habitoient en commun, & diviſés par bourgades. Nélée les défit, & dans la crainte que les habitans du païs ne devinſſent un jour les plus forts, il réſolut de les ſacrifier tous à la ſûreté de ſa colonie; le projet fut exécuté, & ſes ſoldats épouſerent les femmes de ceux qu'on avoit impitoyablement maſſacrés. Un traitement ſi barbare irrita les Miléſiennes; elles s'engagerent de concert à ne point manger avec leurs maris, & à ne les appeller jamais par leur propre nom.

Sadyatte, roi de Lydie, déclara la guerre aux Miléſiens, & il la continua juſqu'à la fin de ſon regne. Halyatte, ſon fils & ſon ſucceſſeur, ne ſe montra pas plus favorable aux Miléſiens, & pourſuivit contre eux avec vigueur la guerre que ſon pere avoit commencée. Alors, des places quoique médiocrement fortifiées, ſoutenoient de longs ſieges; & Milet étoit une ville très-puiſſante. Halyatte, qui craignoit de recevoir un

Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. pag. 77. Herod. L. I, c. 14. *& ſeq.* L. V. c. 24. *& ſeq.* L. VI. c. 18. Plut. Tom. I. pag. 673. Pauſ. p. 398, 399, 519, 675. Diod. Sicul. pag. 301; 388, 573. Thucyd. pag. 74, 568. *& ſeq.* Q. Curt. L. IV. c. 1, 5. L. VII. c. 5. L. VIII. c. 2. Cornel. Nep. in Miltiad. c. 3. Actu. Apoſt. c. 20. v. 14. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. V. pag. 77, 78, 266. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 473, 476. Tom. IX. pag. 121. *& ſuiv.* T. X. p. 476. T. XIV. p. 216, 217.

affront devant ſes murs, forma le deſſein de la réduire par la famine. Dans cette vue, il ſe mettoit tous les ans à la tête de ſes armées, & ravageoit le territoire de l'ennemi au ſon des inſtrumens. Les maiſons, éparſes çà & là dans la campagne, furent les ſeules choſes que les Lydiens reſpecterent, perſuadés que la conſervation des bâtimens engageroit les Miléſiens à ne point abandonner la culture de leurs terres. Ce ſtratagême produiſit deux effets; les héritages des habitans de Milet ne pouvoient s'enſemencer ſans diminuer les proviſions de la place; & ces mêmes héritages, lors de la récolte, fourniſſoient abondamment à la ſubſiſtance des troupes Lydiennes. Cependant, les Miléſiens ne demeurerent point renfermés dans leurs murailles; ils marcherent à la rencontre de l'ennemi, qui remporta ſur eux deux victoires conſidérables; la premiere bataille ſe donna dans un endroit appellé Liméneion; & la ſeconde, dans un canton que nous ſoupçonnerions avoir pris ſon nom du fleuve Méandre. Nous avons déjà remarqué que cette guerre avoit commencé ſous le regne de Sadyatte. Elle duroit depuis ſix ans, lorſque ſon fils monta ſur le trône; il la pouſſa très-vivement pendant cinq années; la ſixieme, étant entré ſur le territoire de Milet pour y faire le dégât à ſon ordinaire, les Lydiens mirent le feu dans leurs bleds; & les flammes portées par le vent, ſe communiquerent au temple de Minerve Aſſéſienne, qui fut réduit en cendres. D'abord, on ne tint aucun compte de cet accident; mais, Halyatte de retour à Sardes, étant tombé malade, les Médecins eſſayerent vainement de le guérir. Il fallut donc ſe conformer aux uſages établis alors; on eut recours à l'oracle de Delphes, qui déclara aux Lydiens ne pouvoir leur répondre, que quand le temple de Minerve ſeroit rétabli. Le Roi, qui ne doutoit pas que le recouvrement de ſa ſanté ne dépendît d'une prompte ſoumiſſion à l'ordre des Dieux, envoya ſans différer, un Ambaſſadeur aux Miléſiens pour leur propoſer une treve, qui le mît en état de fléchir la colere du Ciel irrité contre lui. Thraſybule, tyran de Milet, inſtruit par Périandre de la réponſe d'Apollon, ſçut habilement profiter de la conjoncture; il fit porter dans la place publique le bled & les autres proviſions, que lui & ſes ſujets avoient raſſemblés pour fournir à leurs beſoins; & chaque particulier eut ordre de ſe livrer aux plaiſirs de la bonne chere, à la vue d'un ſignal qui leur ſeroit donné. On avoit averti Thraſybule du tems auquel devoit arriver l'ambaſſadeur de Lydie; celui-ci fut extrêmement ſurpris à ſon arrivée, de voir l'abondance qui regnoit dans la place. Son maître, au-

quel il en rendit compte, perſuadé que le projet de réduire Milet par la famine ne réuſſiroit pas, préféra la paix à une guerre qui lui paroiſſoit ruineuſe.

Les Miléſiens tomberent depuis ſous la puiſſance des Perſes. Les mauvais ſuccès des armes de Darius en Scythie & les ſollicitations d'Hiſtiée, réveillerent dans leur eſprit le déſir preſque éteint de recouvrer leur liberté. Mais, les Perſes, après des efforts incroyables, triompherent de la valeur de leurs ennemis. Les Miléſiens furent extrêment maltraités dans le combat. De-là, à ce que prétendent quelques Auteurs, eſt né le proverbe : *Les Miléſiens furent autrefois braves.* Il ſe lit dans le Plutus d'Ariſtophane. Les Miléſiens, à qui ce proverbe prononcé par l'Oracle même, ne faiſoit point d'honneur, publierent que la Prêtreſſe avoit été gagnée par de riches préſens.

Dans la ſuite, Mauſole, roi de Carie, dont l'ambition n'étoit pas ſatisfaite par un Empire floriſſant, forma des deſſeins ſur Milet; mais, ayant parfaitement compris que la richeſſe & le nombre des habitans feroient échouer l'entrepriſe, il eut recours à l'artifice. Dans les Républiques, il y a toujours des mécontens, & Mauſole trouva ſans peine des traîtres qui s'engagerent à lui livrer leur patrie.

On raconte qu'un homme de Milet, croyant ſa patrie menacée des derniers malheurs ſous Harpagus, lieutenant de Cyrus, prit tout ce qu'il avoit d'or chez lui, & s'embarqua ſur un vaiſſeau qui alloit à Tauroménium en Sicile. Là, il dépoſa ſon or entre les mains d'un banquier de ſes amis, & s'en retourna en ſon païs. Quelque tems après, Cyrus ſe rendit maître de Milet; mais, il ne fit aux habitans aucun des mauvais traitemens qu'ils avoient appréhendés. Le Miléſien raſſuré par la bonté du Prince, paſſe la mer une ſeconde fois, & va redemander ſon or au banquier. Celui-ci convenoit qu'il avoit reçu de lui une telle ſomme en or, mais il ſoutenoit qu'il la lui avoit rendue. Le Miléſien, après s'être échauffé fort inutilement, prend enfin le parti d'appeller le banquier en juſtice, & d'exiger ſon ſerment. Le banquier, qui ne vouloit ni rendre l'argent, ni ſe parjurer, imagina la ruſe que nous allons dire. Il fit fondre l'or dont il s'agiſſoit, il en emplit le creux d'un gros jonc qui lui ſervoit de canne, & le boucha ſi bien qu'on n'y pouvoit rien ſoupçonner. Après avoir pris cette précaution, il ſe préſente devant le Juge; puis feignant tout à coup d'être embarraſſé de ſa canne, il la donne au Miléſien, & le prie de vouloir bien la tenir pour un moment. Alors, levant les mains, il jure hautement qu'il a remis au Miléſien, le dépôt qu'il lui avoit confié. L'étranger s'écrie qu'il n'y a plus de

bonne foi parmi les hommes, s'emporte, & ne ſe poſſédant plus, jette la canne à terre ſi rudement, qu'elle éclate en morceaux. Auſſitôt le lingot Manifeſta aux yeux de l'aſſemblée la fraude & l'infidélité du banquier, qui, confus du mauvais ſuccès de ſa friponnerie, tourna ſes mains contre lui-même & s'étrangla. Pour le Miléſien, il reprit ſon bien comme il étoit juſte

La ville de Milet étoit ſurtout célebre par le grand nombre de colonies qu'elle fonda. On lui en attribue plus de ſoixante-dix. Elle étoit maîtreſſe de la Méditerranée & du Pont-Euxin, & ſes colonies s'étendoient depuis le lieu appellé le mur des Miléſiens, ſur les bords d'un des bras du Nil, juſqu'à Panticapée, à l'entrée du Boſphore Cimmérien. Mais, de toutes les colonies que fonderent les Miléſiens, nulle ne fut ſi célebre que celle de Sinope. Rien ne les engagea plus, ſelon Strabon, à s'établir dans cette ville qu'ils trouverent preſque déſerte, que les charmes & les avantages de ſon aſſiette. Placée à la pointe d'une péninſule qui commandoit à la mer de tous côtés, elle étoit preſque inacceſſible par mer à cauſe des rochers qui la bordoient juſqu'à l'entrée de ſes deux ports, l'un à l'orient & l'autre à l'occident des extrêmités de ſon iſthme.

On croit que de tous les Grecs ce furent les Miléſiens qui durent être les plus dévoués à Iſis. Ils la connoiſſoient dès leur ſortie de la Grece, où elle eut des ſerviteurs fideles dans preſque tous les ſiecles; ils trouverent à leur entrée dans l'Ionie, qu'elle étoit une des patrones du païs; leurs commerces & alliances avec les Égyptiens, les puiſſans établiſſemens qu'ils firent en Égypte ſous Pſammithicus & Amaſis, les privileges qu'ils obtinrent tant de Pſammithicus, qui leur confia la garde de ſa perſonne contre ſes propres ſujets, que d'Amaſis qui les transféra à Memphis, tout cela dut leur rendre très-familieres les coutumes & la religion de l'Égypte, principalement le culte d'Iſis la grande Divinité de ce Royaume; d'où vient qu'il ne faut pas être ſurpris de ce que raconte Hérodote, que les Cariens ou Miléſiens établis en Égypte, ſe diſtinguoient à la fête d'Iſis, par les cicatrices qu'ils ſe faiſoient au viſage à coups d'épée. Et de l'Égypte, juſqu'où les Miléſiens ne firent-ils pas connoître cette Divinité, par le moyen de ces nombreuſes colonies dont ils furent les fondateurs?

Milet fut preſque la ſeule ville qui réſiſta à Alexandre, & ce Prince ne put la réduire qu'avec beaucoup de peine. Elle fut priſe long-tems après par les Romains. Cette ville a été remarquable par la naiſſance de Thalès, l'un des ſept ſages de la Grece, d'Anaxi-

mandre, d'Anaximene, d'Hécatée, de Pittacus, d'Eſchine, d'Ariſtide l'hiſtorien, qui ſe déshonora par ſes Miléſiaques, ouvrages où il ne débitoit que des contes libres, qui ont ſervi de modele à l'âne d'or d'Apulée, &c. Milet étoit auſſi capitale d'un païs aſſez conſidérable, où l'on trouvoit l'oracle d'Apollon Didyméen.

Saint Paul, allant de Corinthe à Jéruſalem, l'an de Jeſus-Chriſt 58, paſſa par Milet; & comme il y alloit par mer, & qu'il ne pouvoit ſe tranſporter à Epheſe, il fit venir à Milet, l'Evêque & les Prêtres de l'égliſe d'Epheſe, qui en étoit éloignée d'environ douze lieues. Lorſqu'ils furent arrivés, il leur parla avec beaucoup de force, les exhorta à la vigilance, leur prédit qu'il viendroit parmi eux des loups raviſſans, qui n'épargneroient point le troupeau; il leur déclara qu'il alloit à Jéruſalem, quoique de toutes parts on lui prédît qu'il n'avoit à y attendre que des liens & des perſécutions. Après cela, il leur dit adieu, & s'embarqua pour la Phénicie.

Cette ville eſt abſolument détruite, & n'eſt plus aujourd'hui qu'un amas de ruines, qu'on nomme Palatſchias.

MILET, *Miletus*, Μίλητος, (*a*) ville de l'iſle de Crete, étoit fort ancienne, puiſqu'au rapport d'Homere, ſes habitans furent du nombre de ceux qui partirent pour le ſiege de Troie. Il ſeroit difficile de dire en quel endroit de l'iſle elle étoit ſituée. Strabon & le Scholiaſte d'Apollonius de Rhodes, diſent ſeulement qu'on la regardoit comme la mere de la fameuſe ville de Milet dans l'Ionie.

MILET, *Miletus*, Μίλητος, (*b*) petit-fils de Gygès, avoit épouſé la ſœur de Sadyatte, roi de Lydie. Ce dernier Prince, épris des charmes de ſa beauté, l'invita à un ſacrifice ſolemnel, l'enleva à la faveur de la fête; & après l'avoir déshonorée, il en fit ſa femme. Milet, ſon premier mari, dans la juſte crainte que la paſſion de ce Prince ne le portât encore à de plus fâcheuſes extrêmités, alla ſe renfermer dans la ville de Daſcylium. Il y fut pourſuivi par ſon rival, qui le contraignit de ſe retirer à Proconneſe.

MILÉTUS, *Miletus*, (*c*) Μίλητος, fils d'Apollon, donna ſon nom à la ville de Milet dans l'Ionie. Pour parler ſelon la vérité, Milétus étoit un prince Crétois, & vivoit du tems de Minos I, dont il avoit épouſé une fille, nommée Acacallis. S'étant brouillé avec ſon beaupere, il fut obligé de ſortir de Crete, & ſe retira dans l'Aſie mineure. Les Crétois qui l'avoient ſuivi, s'établirent avec lui à Milet.

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 154. Strab. p. 634. Pauſ. p. 667.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. V. pag. 266.

(*c*) Pauſ. pag. 399. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VIII. pag. 60. *& ſuiv.*

Selon quelques-uns, Milétus étoit fils d'Acacallis & d'Apollon. Cette Princeſſe, ayant été violée par Apollon, expoſa ſecrétement dans une forêt ſon enfant, que les loups mêmes prirent ſoin de nourrir, juſqu'à ce qu'il fut trouvé par des bergers qui l'enleverent. Cet enfant, étant devenu grand, alla en Carie, où ſon mérite & ſon courage lui acquirent les bonnes graces de la princeſſe Idothée, & l'eſtime du roi Eurytus. Il y fit bâtir la ville de Milet, qui fut capitale du Royaume. Ce Roi eut un fils, célebre dans la fable, nommé Caunus, & une fille nommée Byblis. Ovide dit que Milétus épouſa Cyane.

Selon Apollodore, Milétus étoit fils d'Apollon & d'Arcé, & fut chaſſé par Minos de l'iſle de Crete, d'où il aborda dans la Carie.

MILIADE, *Milias*, ou plutôt Milyade. *Voyez* Milyade.

MILLIARIA, (*a*) nom que les Romains donnoient à trois vaſes d'airain d'une très-grande capacité, & qui étoient placés dans le ſallon des Thermes. L'un de ces vaſes ſervoit pour l'eau chaude, l'autre pour la tiede, & le troiſieme pour la froide; mais, ces vaſes étoient tellement diſpoſés, que l'eau pouvoit paſſer de l'un dans l'autre par le moyen de pluſieurs Syphons, & ſe diſtribuoit par pluſieurs tuyaux ou robinets dans les bains voiſins, ſuivant les beſoins de ceux qui s'y baignoient.

MILICE [Maître de la], *Magiſter Militiæ*, Officier de l'empire Romain, chef des troupes de l'Empire, comme autrefois le Connétable en France. Conſtantin, ou plutôt Dioclétien, établit dans tout l'Empire deux Maîtres de la Milice, l'un pour la cavalerie, l'autre pour l'infanterie, avec pouvoir de régler tout ce qui regardoit les ſoldats, & de les punir quand ils auroient fait des fautes. Dans la ſuite, ces deux charges ſe réunirent dans la même perſonne, comme on le voit ſous Conſtant, l'an de Jeſus-Chriſt 349. Mais, en augmentant le pouvoir des Maîtres de la Milice, on augumenta auſſi leur nombre, & on en fit un pour la Cour appellé Præſentalis, un pour la Thrace, un pour l'Orient, un pour l'Illyrie, & un pour les Gaules. On trouve ces cinq Maîtres de la Milice dès le tems de Conſtance, & on prétend que Théodoſe I en fit même plus de cinq.

Il y a quelques raiſons pour croire que les Maîtres de la Milice avoient été établis dès avant Conſtantin; mais, M. de Valois ne les juge pas fortes. Ces Maîtres de la Milice qu'on appella enſuite Comtes, s'éleverent bientôt au rang des premiers Officiers de l'Empire, & eurent le titre d'illuſtres, qui étoit le plus relevé de tous.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 100.

Le pouvoir qui leur fut donné, n'étoit qu'un démembrement de celui qui appartenoit auparavant au Préfet du Prétoire, qui par ce moyen devint Officier, purement civil, de judicature & de finance. Zozime prétend que cette ſouſtracton des ſoldats à la juriſdiction des Préfets du Prétoire, ruina la diſcipline militaire; mais, nous n'en croyons pas Zozime. M. de Tillemont penſe, malgré Zozime qui fait Conſtantin auteur de ces Maîtres de la Milice, qu'il vaut mieux en attribuer l'origine à la politique inquiete de Dioclétien, puiſque Lactance met ces Maîtres entre les nouveaux Officiers que ce Prince avoit établis.

MILICHA. *Voyez* Milichius.

MILICHIUS, *Milichius*, Μειλίχιος, ſurnom de Jupiter. *Voyez* Jupiter Milichius.

(*a*) Bacchus étoit auſſi ſurnommé Milichius, parce qu'on croyoit qu'il avoit le premier planté le figuier, & donné aux hommes des figues, qui anciennement s'appelloient Μίλιχα Milicha.

MILICHUS, *Milichus*, Μείλιχος, fleuve. *Voyez* Amilichus.

MILICHUS, *Milichus*, (*b*) affranchi de Flavius Scévinus, ſénateur Romain. Ce Sénateur, étant entré dans une conjuration contre Néron, l'an de Jeſus-Chriſt 65, ordonna à Milichus d'aiguiſer la pointe de ſon poignard, & fit lui-même, la veille du jour arrêté pour l'exécution de l'entrepriſe, pluſieurs choſes aſſez extraordinaires.

Soit que Milichus eût été précédemment inſtruit de la conjuration, ſoit, comme il eſt plus probable, qu'il en eût conçu le ſoupçon ſur les circonſtances ſingulieres de la conduite de ſon Patron, ce qui eſt certain, c'eſt que l'eſpoir des plus grandes récompenſes qu'il pouvoit attendre de la révélation d'un pareil ſecret, commença alors à l'ébranler. Il conſulta ſa femme, qui ne balança pas, & qui même lui fit peur, s'il ſe laiſſoit prévenir. » Vous » n'êtes pas le ſeul, lui dit-elle, » qui ayiez vu tout ce que » vous me rapportez. D'autres » affranchis, pluſieurs eſclaves, en ont été témoins comme vous. Le ſilence que vous » garderez, ne ſervira de rien; » & les récompenſes ſeront pour » celui-là ſeul qui donnera le » premier avis. »

Milichus, dès que le jour commença à paroître, courut aux jardins Serviliens, où étoit actuellement Néron. D'abord, on ne vouloit pas le laiſſer entrer; mais, à force de crier que ce qu'il avoit à dire étoit de la derniere conſéquence, il obtint des huiſſiers qu'ils le conduiſiſſent à Epaphrodite affranchi de l'Empereur, & chargé

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 250.

(*b*) Tacit. Annal. L. XV. c. 54. & *ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. T. II. pag. 430. & *ſuiv.*

de recevoir les requêtes des particuliers. Epaphrodite le préſenta à Néron, & Milichus lui annonça une conjuration terrible, expoſant ce qu'il avoit vu, & ce qu'il avoit conjecturé, lui montrant le poignard deſtiné à le tuer, & s'engageant à ſoutenir ſa dépoſition en préſence de ſon Patron. Auſſitôt Flavius Scévinus eſt enlevé & amené par des ſoldats; & d'abord il ſe défendit parfaitement. A des réponſes ſpécieuſes par elles-mêmes il joignit le ton d'intrépidité; il accabla même ſon affranchi de reproches, le traitant d'ingrat, de miſérable, de ſcélerat, le tout d'une voix ſi ferme & d'un air de viſage ſi aſſuré, que Milichus étoit déconcerté, ſi ſa femme ne l'eût fait ſouvenir que la veille Flavius Scévinus avoit été en conférence avec Antonius Natalis. Ce dernier fut mandé; & on les interrogea, lui & Flavius Scévinus, chacun à part, ſur ce qui avoit fait la matiere de leur entretien. Comme leurs réponſes ne ſe trouverent pas conformes, les ſoupçons augmenterent; on les enchaîna, & on ſe préparoit à leur donner la queſtion. L'appareil de la torture les effraya, & leur fit avouer la vérité. Milichus fut enrichi des bienfaits du Prince & prit le ſurnom de Soter, qui en Grec ſignifie Sauveur.

MILIONIE, *Milionia*, (*a*) ville d'Italie, dans le Samnium. Elle fut priſe par le dictateur M. Valérius, l'an de Rome 451, & 301 avant Jeſus-Chriſt. Elle rentra dans la ſuite ſous la puiſſance des Samnites. Le conſul L. Poſtumius Mégellus, ayant tenté inutilement de la prendre d'aſſaut, l'aſſiégea dans les formes & y entra enfin, après avoir pouſſé ſes ouvrages juſqu'au pied des murailles. Mais, quoiqu'il l'eût entre ſes mains, il ne put cependant réduire ceux qui la défendoient, qu'après avoir eſſuyé dans toutes les parties de la ville un combat qui fut long-tems douteux, & dura depuis dix heures du matin juſqu'à deux heures après midi. Il y eut trois mille Samnites de tués, quatre mille de pris, ſans compter le reſte du butin.

MILIONIENNE [l'Oraiſon], Oraiſon de Cicéron pour Milon. De tous les Orateurs Latins, Cicéron en eſt le chef & le maître. La pureté du ſtyle, l'abondance des penſées, l'élévation, la force, la juſteſſe de ſes diſcours, l'admirable variété qui regne dans tous ſes ouvrages, le font regarder avec juſtice, comme le plus beau & le plus grand génie de l'antiquité. Il préféroit ſa Milionienne à ſes autres Oraiſons. La ſeconde Philippique n'eſt peut-être pas moins eſtimable. La Milionienne, ce chef-d'œuvre des Oraiſons de Cicéron, eſt un épi-

(*a*) Tit. Liv. L. X. c. 3, 34.

chereme

chereme perpétuel, dit un Auteur moderne.

MILLE, *Milliare*, *Milliarium*, meſure d'intervalle chez les Romains. Elle étoit de Mille pas géométriques, ce qui faiſoit à peu près le tiers d'une de nos lieues communes.

Les Hébreux n'avoient ni ſtades, ni Milles, ni pieds, mais ſeulement la coudée, la toiſe & la corde. Les Rabbins ſe ſervent de Milles; ils donnent au Mille deux Mille coudées, & les quatre Milles font le paraſa.

MILLIAIRE DORÉ, (*a*) *Milliarium aureum*, colomne qui fut dreſſée au centre de Rome, & ſur laquelle étoient marqués les grands chemins d'Italie, & leurs diſtances de Rome par Milles. Ces Milles étoient gravés ſur d'autres colomnes ou pierres numérotées, ſuivant la diſtance où elles étoient de la capitale; de-là ces expreſſions fréquentes dans les Auteurs, *tertio ab urbe lapide*, *quarto ab urbe lapide*, pour exprimer une diſtance de trois ou quatre Mille pas de Rome. A l'exemple de cette ville, les autres principales de l'Empire firent poſer dans leurs places publiques des colomnes Milliaires, deſtinées au même uſage.

Ce fut Auguſte, qui, pendant qu'il exerçoit la charge de *Curator viarum*, fit élever cette colomne & l'enrichit d'or, d'où elle reçut ſon nom de Milliaire doré. Il ne faut pas croire d'après Varron, que tous les chemins d'Italie aient abouti à la colomne Milliaire par une ſuite de nombres; cela n'étoit point ainſi. Pluſieurs villes célebres interrompoient cette ſuite, & comptoient leurs diſtances des unes aux autres par leurs Milliaires particuliers; encore moins cette ſuite ſe rencontroit-elle depuis Rome juſqu'aux autres parties de l'Empire, comme, par exemple, dans les Gaules, puiſque l'on trouve pluſieurs colomnes où le nombre gravé n'eſt que d'un petit nombre de Milles, quoiqu'elles ſoient à plus de cent lieues de Rome.

La colomne Milliaire d'Auguſte étoit érigée dans le *Forum Romanum*, près du temple de Saturne. Elle ne ſubſiſte plus aujourd'hui, & ce n'eſt que par une vaine conjecture qu'on ſuppoſe qu'elle étoit poſée à l'endroit où l'on voit maintenant l'Égliſe de Sainte Catherine de la conſolation, dans le quartier de Campitoli, qui eſt au milieu de Rome moderne.

MILLIAIRES, *Milliaria*, grands vaſes, ou réſervoirs dans les thermes des Romains, ainſi nommés de la grande quantité d'eau qu'ils contenoient, & qui par des tuyaux ſe diſtribuoit, à l'aide d'un robinet, dans les différentes piſcines, ou cuves où l'on prenoit le bain. *Voyez* Miliaria.

MILLIARIA. *Voyez* Miliaria.

MILLIONIUS, *Millionius*,

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 178.

(*a*) étoit Préteur de Lavinium, l'an de Rome 415, & 337 avant Jesus-Christ. Les habitans de cette ville, s'étant déterminés à aller au secours des Latins contre les Romains, se disposerent aussitôt à se mettre en marche. Mais, à peine une partie de leurs troupes étoient-elles sorties des portes de la ville, qu'apprenant la défaite de leurs alliés, elles y rentrerent sur le champ; & alors Millionius leur dit que les Romains leur feroient payer bien cher le peu de chemin qu'ils venoient de faire.

MILLONIUS, *Millonius*, (*b*) certain homme qui, selon Horace, dansoit quand le vin lui avoit échauffé la tête, & qu'il voyoit doubles lumieres.

MILON, *Milo*, Μίλων, (*c*) fameux athlete de Crotone. Démocede, son compatriote & célebre médecin, avoit épousé sa fille, après s'être sauvé de la cour de Darius pour revenir dans la Grece. Milon, comme un autre Hercule, étoit, dit-on, couvert d'une peau de lion & armé d'une massue. Avec cent mille Crotoniates, il défit une armée de trois cens mille Sybarites.

Milon étoit cependant bien plus célebre par sa force Athlétique que par son courage guerrier. Pausanias dit que Milon fut sept fois victorieux aux jeux Pythiens, une fois étant enfant; qu'il remporta six victoires aux jeux Olympiques, toutes à la lutte, l'une desquelles lui fut adjugée pendant son enfance; & que s'étant présenté une septieme fois à Olympie pour la lutte, il ne put y combattre faute d'antagoniste. Il empoignoit une grenade de maniere que, sans l'écraser, il la serroit suffisamment pour la retenir malgré les efforts de ceux qui tâchoient de la lui arracher. Il se tenoit si ferme sur un disque qu'on avoit huilé pour le rendre plus glissant, qu'il étoit impossible de l'y ébranler. Il ceignoit sa tête d'une corde, comme d'un diadême; après quoi, retenant fortement son haleine, les veines de sa tête s'enfloient jusqu'au point de rompre la corde. Lorsqu'appuiant son coude sur son côté, il présentoit la main droite ouverte, les doigts serrés l'un contre l'autre, à l'exception du pouce qu'il élevoit, il n'y avoit force d'homme qui pût lui écarter le petit doigt des trois autres.

Tout cela dans Milon n'étoit qu'une vaine & puérile ostentation de ses forces; le hazard lui fournit une occasion d'en faire un usage bien plus louable. Un jour qu'il écoutoit les leçons de Pythagore, [car il étoit l'un de

(*a*) Tit. Liv. L. VIII. c. 11.
(*b*) Hort. L. II. Satyr. 1. v. 24, 25.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 294. Paus. pag. 369, 370. Strab. pag. 263. Athen. pag. 412. Ælian. L. II. c. 24. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 348, 352. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 221, 289. Tom. III. pag. 240. *& suiv.* Tom. IX. pag. 166. *& suiv.*

ſes diſciples les plus aſſidus] la colomne qui ſoutenoit le plafond de la ſalle où l'auditoire étoit aſſemblé, ayant été tout à coup ébranlée par nous ne ſçavons quel accident, il la ſoutint lui ſeul, donna le tems aux auditeurs de ſe retirer, & après avoir mis les autres en ſûreté, il ſe ſauva lui-même.

Ce qu'on raconte de la voracité des athletes, eſt preſque incroyable. Celle de Milon étoit à peine raſſaſiée de vingt mines ou livres de viande, d'autant de pain, & de trois conges de vin en un jour. Athénée rapporte qu'une fois ayant parcouru toute la longueur du Stade, portant ſur ſes épaules un taureau de quatre ans, il l'aſſomma d'un coup de poing, & le mangea tout entier dans la journée. Nous paſſons volontiers le reſte à Milon; mais, y a-t-il la moindre vraiſemblance qu'un homme puiſſe manger ſeul un bœuf entier en un ſeul jour?

On dit que Milon, dans ſon extrême vieilleſſe, voyant les autres athletes s'exercer à la lutte, & conſidérant ſes bras autrefois ſi robuſtes, mais que l'âge avoit extrêmement affoiblis, s'écria en pleurant: *Ah! maintenant ces bras ſont morts.*

Cependant, il oublia, ou ſe diſſimula à lui-même ſon affoibliſſement; & la confiance en ſes forces, qu'il conſerva juſqu'à la fin, lui devint fatale. Ayant trouvé en ſon chemin un vieux chêne entr'ouvert par quelques coins qu'on y avoit enfoncés à force, il entreprit de le fendre avec ſes mains. Mais, comme l'effort qu'il fit pour cela eut dégagé les coins, ſes mains ſe trouverent priſes & ſerrées par le reſſort des deux parties de l'arbre qui ſe rejoignirent; de maniere que ne pouvant ſe débarraſſer, il fut dévoré par les loups.

Un Auteur remarque ſenſément que cet athlete ſi robuſte, & ſi fier des forces de ſon corps, étoit le plus foible des hommes par rapport à une paſſion qui ſouvent terraſſe & aſſervit les plus forts, & qu'il fut ſouverainement maîtriſé par une courtiſane, qui lui faiſoit faire tout ce qu'elle vouloit.

MILON, *Milo*, Μίλων, (*a*) autre Athlete de Crotone, dont Théocrite fait mention dans ſa quatrieme idylle. Cet athlete vivoit apparemment du tems de Théocrite.

On croit que Crotone a donné la naiſſance à pluſieurs athletes du même nom.

MILON, *Milo*, Μίλων, (*b*) un des Généraux de Pyrrhus, roi d'Épire. Ce Prince, après avoir été défait par les Romains, l'an de Rome 477, & 275 avant Jeſus-Chriſt, ſe voyant obligé de repaſſer la mer, laiſſa Milon dans la citadelle de Tarente. Milon, s'étant brouillé avec

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 522, 525.

(*b*) Juſt. L. XXV. c. 3. Roll. Hiſt. Rom. T. II. p. 433, 436, 437.

les Tarentins, les tenoit dans une véritable ſervitude. Ces malheureux, tourmentés au dedans par le Gouverneur, ayant à craindre au dehors les Romains, s'adreſſerent aux Carthaginois, & implorerent leur ſecours. Ceux-ci, ſans perdre de tems, accourent avec leur flotte, en apparence pour chaſſer Milon de Tarente, en effet pour la défendre contre les Romains, & s'en rendre maîtres eux-mêmes. Étant en poſſeſſion d'une bonne partie de la Sicile, ils avoient un grand intérêt de s'aſſurer auſſi des côtes maritimes de l'Italie, & de les enlever aux Romains. Cependant, le conſul L. Papirius Curſor arrive. Ainſi, Tarente ſe trouve enfermée de tous côtés, les Romains aſſiégeant par terre la ville, & les Carthaginois la citadelle par mer. L. Papirius Curſor fut plus habile que ceux-ci, & s'y prit avec plus d'adreſſe. Il fit preſſentir Milon, il lui offrit pour lui & les habitans des conditions avantageuſes, & lui donna toutes les aſſurances poſſibles. Milon, ne voyant rien de mieux à faire, & n'enviſageant aucune autre reſſource, engagea les Tarentins à livrer au Conſul la ville & la citadelle, l'an de Rome 480, & 272 avant J. C.

MILON, *Milo*, Μίλων, (*a*) aſſaſſina, au pied d'un autel conſacré à Diane, Laudamie ou Laodamie, Princeſſe Epirote du ſang royal. Les Dieux immortels, dit Juſtin, vengerent ce ſacrilege. Milon, ajoute-t-il, étant devenu furieux, tourna ſa fureur contre lui-même, & après s'être meurtri tantôt à coups d'épée, & tantôt à coups de pierre, il ſe déchira enfin les entrailles, & le douzieme jour de ſa rage fut le dernier de ſa vie.

MILON, *Milo*, Μίλων, (*b*) natif de Bérœe, étoit un des lieutenans de Perſée, roi de Macédoine. Il étoit à la tête des Crétois, dans une bataille où les Romains furent battus, l'an 171 avant Jeſus-Chriſt. Trois ans après, il commandoit la garniſon de Pythium. Mais, cette même année, Perſée ayant été entiérement défait & mis en déroute, Milon fut un des premiers à ſe rendre aux Romains, & contribua même à achever de leur ſoumettre la Macédoine.

MILON [T. ANNIUS], (*c*) *T. Annius Milo*, Τίτος Ἄννιος Μίλων, ſe déclara pour le rappel de Cicéron, en qualité de Tribun du peuple, l'an 57 avant Jeſus-Chriſt, & fut celui de tous ſes Collegues qui ſoutint la cauſe de ce grand homme, avec le plus de généroſité & de perſévérance. T. Annius Milon étoit un homme, dont le cou-

(*a*) Juſt. L. XXVIII. c. 3.
(*b*) Tit. Liv. L. XLII. c. 58. L. XLIV. c. 32, 45.
(*c*) Dio. Caſſ. pag. 95. *& ſeq.* Vell. Paterc. L. II. c. 47, 68. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VI. pag. 643. *& ſuiv.* Tom. VII. p. 75. *& ſuiv.*

rage alloit jusqu'à l'audace, & par-là il étoit plus capable que personne de réprimer la témérité furieuse de P. Clodius, l'ennemi mortel de Cicéron. Aussi, depuis qu'il fut entré une fois en lice avec lui pendant son Tribunat, leurs combats se perpétuerent sans paix ni treve jusqu'à ce qu'ils furent terminés par la mort de l'un & l'exil de l'autre.

La naissance de T. Annius Milon paroît avoir été illustre, mais entre les familles qui sans être anciennement Romaines tenoient pourtant un rang distingué dans l'Italie. Il étoit de Lanuvium, & fils d'un Papius, nom fameux dans la guerre sociale. Pour lui, il fut adopté par son grand-pere maternel, & prit en conséquence le nom d'Annius. Il falloit bien qu'il fût regardé sur un grand pied dans Rome, puisqu'il y fit quelques années après une alliance très-brillante, ayant épousé Fausta, fille du dictateur L. Sylla. Mais, plus que toute autre considération, son mérite personnel le mettoit en état de prétendre à tout. Il se proposoit de s'élever par les voies d'honneur; & la cause de Cicéron lui ayant paru une belle occasion de s'attirer l'estime & l'affection de tous les gens de bien, il y signala sa vertu d'une façon très-glorieuse, animé de plus, si nous en croyons Appien, par Cn. Pompée qui lui faisoit envisager le Consulat pour sa récompense.

Comme il voyoit que les excès horribles, auxquels P. Clodius se portoit chaque jour, n'alloient à rien moins qu'à ôter toute espérance de rétablir Cicéron, à décourager entiérement les bons citoyens, & à faire dominer dans la ville la licence d'un forcené, il résolut d'attaquer par les loix celui qui prétendoit imposer à tous par la force, & il l'accusa en forme comme coupable de violences attentoires à la tranquillité publique. Cette démarche hardie déconcerta P. Clodius, qui n'espéroit pas, ayant T. Annius Milon pour accusateur, corrompre ses Juges. Toute son espérance fut d'éluder le jugement; & pour cela il trouva de l'appui du côté des Magistrats. Le consul Q. Cécilius Métellus son cousin, le préteur App. Claudius son frere, un Tribun du peuple sa créature, font afficher des ordonnances, qui étoient à Rome sans exemple, pour arrêter le cours de la justice. Ces Magistrats défendoient que l'accusé fût obligé de comparoître, qu'on le citât, qu'on fît des informations contre lui.

La protection des loix & des jugemens étoit donc refusée à T. Annius Milon; il falloit ou qu'il abandonnât une aussi belle cause que celle qu'il avoit entreprise, ou que s'exposant sans défense aux fureurs d'un adversaire armé, il s'attendît à en devenir la victime. Il crut qu'il lui seroit honteux, soit de se désister lâchement, soit de se

laiſſer vaincre ; il prit le parti d'acheter des gladiateurs, & de s'entourer de gens armés qui puſſent réſiſter à ceux par qui ſon ennemi ſe faiſoit accompagner en tous lieux. Mais, il eut ſoin de ſe renfermer dans les termes d'une défenſe néceſſaire, aggreſſeur ſeulement en juſtice, & n'employant la force que lorſqu'il étoit attaqué par P. Clodius. Les combats furent fréquens ; la maiſon de T. Annius Milon fut aſſaillie plus d'une fois par la troupe de P. Clodius, & toujours bien défendue. En un mot, tous les quartiers de la ville devenoient des champs de bataille, où ſouvent bien du ſang étoit répandu. De tant de déſordres au moins retiroit-on cet avantage, que P. Clodius ne regnoit pas, & trouvoit par-tout un antagoniſte qui lui tenoit tête, & ſouvent remportoit ſur lui la victoire. Cette eſpece de petite guerre inteſtine, jointe à la réſolution priſe depuis long-tems, de faire paſſer l'affaire de Cicéron avant toute autre, réduiſit au ſilence les Tribunaux, & les aſſemblées du peuple, & celles du Sénat. Tout étoit ſuſpendu ; point d'audiences données par le Sénat aux ambaſſadeurs, point de jugemens, point de décrets du peuple. Un état ſi violent ne pouvoit pas être de durée. Il falloit néceſſairement que l'un des deux partis ennemis y mît fin en prenant le deſſus. Heureuſement ce fut le bon qui triompha.

L'année ſuivante, P. Clodius fut nommé Édile ; mais, il ne ſe vit pas plutôt revêtu de cette charge, qu'il attaqua T. Annius Milon à ſon tour, & le cita devant le peuple, l'accuſant du même crime pour lequel il étoit lui-même actuellement entre les mains de la Juſtice. Il prétendoit que T. Annius Milon étoit coupable de violences attentoires à la tranquillité publique, pendant que c'étoit lui-même dont les violences criminelles, menaçant également, & la vie de ſes adverſaires, & le repos de la ville, avoient forcé T. Annius Milon de recourir à une défenſe légitime & néceſſaire. Il n'eſpéroit pas réuſſir dans ſon accuſation, ſçachant bien que T. Annius Milon étoit ſoutenu de tout le crédit de Cicéron, & de toute la puiſſance de Cn. Pompée. Mais, il ſe faiſoit une joie de rendre la pareille à ſon ennemi, & d'en inſulter les protecteurs. En effet, on ne croiroit pas à quel excès il porta l'inſolence en cette occaſion.

T. Annius Milon comparut devant le peuple le deux & le ſix de février. Ce dernier jour, Cn. Pompée plaida pour lui. Mais, pendant qu'il parloit, il fut troublé & interrompu grand nombre de fois par des clameurs, par des injures même & des outrages, que vomiſſoit contre lui la canaille payée par P. Clodius. Il tint ferme néanmoins, & gardant toujours la gravité qui lui convenoit, il acheva ſon plaidoyer. P. Clo-

dius ſe leva alors, apparemment pour répliquer. Les gens de Cicéron & de T. Annius Milon lui rendirent le change, & l'interrompirent par leurs cris, de ſorte que ce qui ſe paſſoit alors avoit plus l'air d'une cohue de portefaix, que d'une aſſemblée réguliere & convoquée pour un jugement.

Nous ne trouvons dans aucun Écrivain, quelle fut l'iſſue de cette affaire. Elle traîna encore pendant quelques mois, & fut vraiſemblablement abandonnée par l'accuſateur.

Quelques années après, T. Annius Milon ſe mit ſur les rangs pour briguer le Conſulat. Lui & deux compétiteurs ſe diſputerent cette grande place, non pas avec paſſion, mais avec fureur; & tout ce qu'on avoit vu juſques-là de déſordres & d'excès en ce genre, n'approchoit pas de ceux auxquels ſe porterent ces trois compétiteurs. Chacun avoit ſa petite armée, & tous les jours il ſe livroit entr'eux des combats ſanglans. A travers le blâme qu'ils méritoient en commun par une conduite ſi contraire aux loix de toute ſociété, il y avoit pourtant une diſtinction à faire en faveur de T. Annius Milon. On vient de voir qu'il avoit eu la plus grande part au rappel de Cicéron. Depuis ce tems, il ne s'étoit jamais démenti. Toujours attaché au meilleur parti, il avoit combattu avec un courage héroïque pour l'autorité du Sénat & pour le maintien du repos public contre les fureurs de P. Clodius. Auſſi les vœux des plus gens de bien étoient-ils déclarés pour lui. Il s'étoit auſſi gagné la multitude par des largeſſes immenſes, par des jeux & des ſpectacles, dont la dépenſe énorme lui avoit abſorbé trois patrimoines très-amples & très-opulens. Comptant ſur ces appuis, & naturellement avantageux, il hâtoit, autant qu'il lui étoit poſſible, les élections, comme ſûr de réuſſir; & ſes rivaux ſembloient reconnoître la ſupériorité qu'il avoit ſur eux, en cherchant au contraire à traîner & à différer.

On arriva ainſi au dix-huit janvier, jour auquel T. Annius Milon ſe trouva obligé d'aller à Lanuvium, dont il exerçoit actuellement la premiere Magiſtrature. A ce titre, il devoit préſider à l'élection d'un prêtre de Junon, Divinité tutélaire de Lanuvium. Il ſe mit donc en chemin dans ſon carroſſe, avec ſa femme Fauſta & un ami, menant d'ailleurs un très-grand train, & ſpécialement nombre de gladiateurs qui lui appartenoient. P. Clodius étoit auſſi ce jour-là ſorti de Rome à cheval, & accompagné de trente eſclaves bien armés; & lorſqu'il revenoit, il rencontra le cortege de T. Annius Milon. Comme les deux maîtres étoient ennemis, leurs gens, accoutumés à en venir ſouvent aux mains les uns avec les autres, prirent aiſément querelle. P. Clodius y accourut, & s'étant jetté dans

la mêlée, il fut bleſſé conſidérablement à l'épaule par un des gladiateurs de T. Annius Milon. Il ſe fit porter dans une auberge voiſine. Mais, T. Annius Milon, qui étoit devant, ayant ſçu ce qui ſe paſſoit, prit ſur le champ ſon parti d'achever P. Clodius, prévoyant qu'il ne courroit pas moins de riſque pour la bleſſure que pour le meurtre, & voulant, s'il falloit périr, avoir au moins la conſolation de s'être défait de ſon ennemi. Il fit donc attaquer l'auberge par ſes eſclaves, qui avoient à leur tête un certain M. Saufeius. La maiſon fut forcée. P. Clodius en fut tiré, égorgé, & laiſſé mort au milieu du chemin; après quoi T. Annius Milon pourſuivit ſa route, & alla, ſuivant ſon premier deſſein, à Lanuvium. Toute la précaution qu'il prit, ce fut d'affranchir ceux de ſes eſclaves qui avoient bleſſé & tué P. Clodius, afin qu'on ne pût point le forcer de les livrer pour être appliqués à la queſtion. Car, ſelon les loix Romaines, on ne donnoit point la queſtion aux perſonnes libres.

Un Sénateur, qui revenoit de la campagne, paſſant par hazard à l'endroit où étoit étendu le corps mort de P. Clodius, le prit dans ſa voiture, & le porta à la ville. Cela y cauſa un trouble affreux. On tranſporte le cadavre dans le palais Hoſtilien, & on lui forme un bûcher de tous les bois qu'on trouve à ſa portée, tribunaux des Préteurs, bancs des Juges ou du Sénat, comptoirs & tablettes des boutiques des Libraires qui environnoient la place. Tout cela ſe fit avec tant d'emportement, que le palais Hoſtilien & pluſieurs maiſons de particuliers furent brûlés, & la Baſilique Porcienne bâtie autrefois par Caton le Cenſeur, conſidérablement endommagée par les flammes. En même tems, pluſieurs ſe détacherent avec des torches allumées & des tiſons brûlans pour aller mettre le feu à la maiſon de T. Annius Milon. Mais, elle étoit pourvue de gens capables de la défendre, qui repouſſerent aiſément cette canaille.

Cependant, T. Annius Milon profite de la faute de ſes ennemis en homme habile tout enſemble & courageux. Son voyage de Lanuvium, fondé ſur une raiſon ſolide, lui fournit un prétexte honnête dans les premiers commencemens, & lui donna le tems de voir quelle couleur prendroit ſon affaire. Lorſqu'il ſçut que les partiſans de P. Clodius tenoient la conduite la plus capable de les rendre odieux, il jugea que c'étoit pour lui le moment le plus favorable de reparoître dans Rome. Il y rentra dans le tems préciſément que le palais Hoſtilien étoit en feu; il s'y montra avec le même air d'aſſurance & de fierté qu'il avoit toujours eu, continuant à demander le Conſulat comme auparavant; & pour regagner

les esprits de la multitude, il fit même distribuer mille as par tête à chaque citoyen. Ses compétiteurs en conçurent de l'inquiétude, & penserent qu'il étoit de leur intérêt de hâter l'élection, avant qu'il eût le tems de calmer & de ramener entiérement les esprits. Presque tous les Tribuns s'étoient déclarés contre T. Annius Milon. Il avoit néanmoins dans ce corps un protecteur zélé; c'étoit l'orateur Cœlius, qui se fit beaucoup d'honneur dans cette affaire. Il épousa en ami chaud les intérêts de T. Annius Milon; il le produisit devant le peuple; & ce fut de concert avec lui que T. Annius Milon donna à son affaire la tournure que Cicéron a suivie dans son plaidoyer. Dans la vérité du fait, le combat s'étoit engagé par hazard, entre les gens de P. Clodius & ceux de T. Annius Milon. Mais, Comme P. Clodius étoit à cheval, sans nul embarras, escorté uniquement d'esclaves bien armés; & qu'au contraire T. Annius Milon étoit dans son carrosse avec sa femme; suivi de tout son domestique, Cœlius & lui profiterent de ces circonstances pour imputer à P. Clodius d'avoir voulu assassiner T. Annius Milon; d'où il résultoit que T. Annius Milon ne l'avoit tué qu'à son corps défendant. L'amitié seule faisoit agir Cœlius; mais, la reconnoissance animoit le zele de Cicéron; & il fit bien voir ici que ses idées spéculatives sur cette aimable vertu étoient pour lui des regles de pratique, auxquelles il se croyoit étroitement obligé. Rien ne fut capable de le détacher de T. Annius Milon; & pour lui demeurer fidele, il affronta de très-grands périls avec un courage admirable.

Cependant, Cn. Pompée, ayant été créé seul Consul, fit passer quelques nouvelles loix, & entr'autres une contre la brigue, & une autre contre la violence. En vertu de cette derniere, deux neveux de P. Clodius se porterent pour accusateurs contre T. Annius Milon. Il comparut le quatre avril, l'an 52 avant Jesus-Christ, toujours montrant la même constance, & sans rien rabattre de sa fierté. Il ne prit point le deuil, comme faisoient tous les accusés; il ne daigna point s'abaisser aux prieres ni aux supplications. Il prétendoit n'avoir rien à se reprocher, & par conséquent ne devoir témoigner que du mépris pour les accusations de ses adversaires. Tous les interrogatoires étant finis le troisieme jour, le tribun Plancus Bursa, sur le soir du même jour, assembla le peuple, & l'exhorta à se trouver le lendemain en grand nombre au jugement, & à ne pas laisser échapper T. Annius Milon; ce furent ses termes. Son exhortation fut suivie ponctuellement. Le onze avril, jour destiné à terminer cette grande affaire, toutes les boutiques furent fermées dans la ville, &

la multitude remplit la place avec une telle affluance, que les fenêtres mêmes & les toits des maiſons étoient garnis de ſpectateurs. Cn. Pompée aſſiſta à l'audience, toujours accompagné de gens armés qu'il plaça tant au tour de ſa perſonne, que dans tous les poſtes de quelque importance.

Les accuſateurs parlerent pendant deux heures, ſuivant le nouveau réglement de Cn. Pompée. Cicéron fut chargé ſeul de leur répondre. Mais, il ne s'en acquitta pas avec ſon éloquence ordinaire. Il étoit timide, comme tout le monde ſçait, & il s'eſt peint lui-même ſous le nom de L. Craſſus, lorſqu'il fait dire à cet Orateur, que très-ſouvent lorſqu'il commence à parler, il lui arrive de pâlir & de trembler de tout ſon corps. T. Annius Milon, qui connoiſſoit le caractere de ſon défenſeur, lui conſeilla de ſe faire apporter dans une chaiſe fermée, pour s'épargner le ſpectacle des gens de guerre & d'une multitude furieuſe. Mais, lorſque Cicéron ſortit de ſa chaiſe, & qu'il apperçut Cn. Pompée aſſis en haut, & environné de gardes, & toute la place remplie de ſoldats, il commença à ſe troubler. Ce qui acheva de le déconcerter, ce furent les cris forcenés que pouſſerent les partiſans de P. Clodius, lorſqu'il ſe préparoit à répondre. Il ne fut donc pas maître de lui-même, & ne put ſe remettre; en ſorte qu'il plaida fort mal. Car, le plaidoyer que nous avons de lui pour T. Annius Milon, qui eſt un chef-d'œuvre, n'eſt pas celui qu'il prononça, mais un diſcours qu'il compoſa dans ſon cabinet après l'affaire jugée.

Nous avons déjà dit ſur quel pied Cicéron défendit la cauſe de T. Annius Milon. Il prétendit qu'il ne s'agiſſoit point d'une rencontre, encore moins d'un guet-à-pens dreſſé par T. Annius Milon; mais que P. Clodius au contraire, ayant voulu aſſaſſiner celui qu'il craignoit & haïſſoit également, avoit ſubi la juſte peine de ſon injuſtice & de ſa violence. Quelques-uns ſouhaitoient qu'il donnât un autre tour à l'affaire, & qu'il ſoutînt que P. Clodius ayant été un citoyen pernicieux, ſa mort étoit un bien pour la République. Mais, comme il n'eſt pas permis à un particulier de tuer de ſon autorité un homme même qui mériteroit la mort, s'en tenir à cet unique moyen, c'étoit avouer que T. Annius Milon étoit coupable; & Brutus, qui, au rapport d'Aſconius, avoit fait, pour s'exercer, un plaidoyer pour T. Annius Milon, dans lequel il ne faiſoit uſage que de cette ſeule voie de défenſe, paroît avoir plutôt ſuivi en cela les principes audacieux du Stoïciſme, que ceux d'une Juriſprudence bien réguliere.

Cependant, ce même moyen employé ſubſidiairement pouvoit être utile à la cauſe; car,

quelques-uns des Juges, & Caton entr'autres, croyoient devoir moins examiner ſcrupuleuſement la vérité du fait, que le bien qui revenoit à l'État, d'être délivré de P. Clodius. Cicéron n'a pas voulu ſe priver de cet avantage; & après avoir conſacré ſa premiere partie à innocenter T. Annius Milon, comme n'ayant tué qu'à ſon corps défendant, il en ajoute une ſeconde, où il déploye toute la force de ſon éloquence pour invectiver contre P. Clodius, & pour prouver que quand même T. Annius Milon avoueroit, ce qui eſt faux, qu'il a tué P. Clodius de deſſein prémédité, il devroit ſe promettre, pour un tel ſervice rendu à la République, plutôt des récompenſes que l'exil. Tel eſt le plan général de la défenſe de T. Annius Milon; plan dreſſé avec toute l'habileté poſſible dans une affaire ſi délicate.

Mais, outre les difficultés qui naiſſoient du fond de la cauſe, Cicéron en avoit une terrible dans la diſpoſition où paroiſſoit être Cn. Pompée à l'égard de l'accuſé. Cn. Pompée alors ſeul Conſul, & armé de toute la puiſſance publique, faiſoit connoître fort clairement par toutes ſes démarches, qu'il comptoit rendre un ſecond ſervice à la République en la défaiſant de T. Annius Milon, après que T. Annius Milon l'avoit délivrée de P. Clodius. Il étoit extrêmement à craindre qu'une autorité d'un ſi grand poids ne fît une forte impreſſion ſur les Juges; & réellement rien n'influa davantage dans la condamnation de T. Annius Milon.

Cicéron ſe tourne en toute ſorte de formes pour prévenir ce funeſte effet, & pour écarter l'idée que Cn. Pompée lui ſoit contraire. Il tire à ſoi par une interprétation favorable tout ce qui en eſt ſuſceptible. Il gliſſe ſur ce qui ne peut être préſenté ſous une face avantageuſe. Il détruit les ſoupçons auxquels Cn. Pompée avoit donné du poids par rapport au danger de ſa perſonne & de ſa vie; mais, c'eſt avec tant de ménagement, avec tant de témoignages d'amitié & de reſpect, tout ce qu'il dit de plus capable de lui déplaire, eſt tellement entremêlé d'éloges, qu'en même tems que l'Orateur ſert ſa cauſe, il ôte à Cn. Pompée tout prétexte de s'offenſer. Enfin, il le prend par ſon propre intérêt; & ce motif eſt traité d'une façon d'autant plus remarquable que nous y trouvons une prédiction claire de la rupture entre Cn. Pompée & Jules Céſar, dans un tems où ils paroiſſoient encore fort unis.

» Si T. Annius Milon, dit » Cicéron à Cn. Pompée, ne » pouvoit arracher de votre » eſprit les ſoupçons & les » allarmes que vous avez ſem- » blé prendre à ſon ſujet, il ne » refuſeroit pas de ſe retirer » volontairement de ſa patrie, » mais auparavant, il vous ſe-

» roit une obſervation impor-
» tante, comme il vous la fait
» actuellement par ma bouche.
» Voyez-vous, dit-il, par l'e-
» xemple de ce qui m'arrive,
» à quelle variété ſont ſujets les
» évenemens de la vie, com-
» bien la fortune eſt incertaine
» & chancelante, quelles infi-
» délités l'on éprouve de la
» part de ſes amis, ſous com-
» bien de faux ſemblans ſe ca-
» che la duplicité, combien
» l'on ſe trouve abandonné dans
» les périls, comment tout
» tremble autour de celui que
» frappe la foudre. Il viendra,
» oui certes il viendra un tems,
» & nous verrons tôt ou tard
» arriver telle circonſtance,
» où votre fortune ſe ſoutenant
» comme je l'eſpere ſans atteinte, mais ayant ſouffert peut-
» être quelque ébranlement par
» les révolutions publiques,
» auxquelles l'expérience du
» paſſé ne doit nous avoir que
» trop accoutumés, où, dis-je,
» votre ſituation vous donnera
» lieu de regretter la bienveil-
» lance d'un ami de cœur, la
» fidélité d'un homme conſtant
» & inébranlable, & la gran-
» deur d'ame du plus coura-
» geux de tous les mortels. »
La réflexion valoit bien la peine que Cn. Pompée s'y rendît attentif; mais, il étoit fermé depuis long-tems aux conſeils les plus ſalutaires.

Un autre obſtacle que Cicéron avoit encore à tâcher de détruire, venoit de la part de T. Annius Milon même, dont l'aſſurance & la fierté étoient capables d'indiſpoſer pluſieurs de ſes Juges, qui ſe croyoient preſque bravés par un homme dont le ſort étoit entre leurs mains. Cicéron prend ſur lui le perſonnage de ſuppliant, que T. Annius Milon dédaignoit. Tout ce qui peut s'imaginer de plus tendre, de plus humble, de plus ſoumis, il le met en œuvre avec une vérité & une amertume de douleur qui devoient d'autant plus toucher les Juges, qu'ils étoient tous gens de bien, & par conſéquent amis de Cicéron, en faveur duquel ils avoient ſignalé leur zele dans l'affaire de ſon rétabliſſement. » Si je perds T. Annius
» Milon, leur dit-il, je ne
» jouirai pas même de la triſte
» conſolation de me livrer au
» reſſentiment contre ceux qui
» m'auront fait une plaie ſi
» cruelle. Car, j'aurai à m'en
» prendre, non à des ennemis,
» mais à mes amis les plus fide-
» les; non à des hommes qui
» m'aient rendu en quelque
» occaſion de mauvais ſervices;
» mais à ceux qui toujours ont
» le mieux mérité de moi. Non,
» Meſſieurs, il n'eſt point de
» douleur ſi cuiſante que vous
» puiſſiez me cauſer, quoiqu'a-
» près tout celle que je crains
» maintenant eſt tout ce qu'il y
» a pour moi de plus dur au
» monde; mais, cette douleur-
» là même, quelque violente
» qu'elle ſoit, ne le ſera pas
» aſſez pour me faire oublier
» ce que je vous dois, & quels

» ſentimens vous m'avez tou-
» jours témoignés. Si vous l'a-
» vez oublié vous-mêmes,
» Meſſieurs, ou ſi quelque cho-
» ſe vous a déplu en moi,
» pourquoi la peine n'en re-
» tombe-t-elle pas plutôt ſur
» ma tête que ſur celle de T.
» Annius Milon? Car, ma vie
» ſera heureuſement terminée,
» ſi je la perds avant que de
» voir le malheur dont je ſuis
» menacé. »

Cicéron trouve même l'art de faire dire à T. Annius Milon les choſes les plus touchantes, en lui conſervant toute la dignité & toute la fermeté de ſon caractere. Ces nuances, ſi difficiles à concilier, ſont fondues enſemble avec une habileté merveilleuſe, qui produit en même-tems l'attendriſſement & l'admiration. Mais, nous craignons d'oublier que nous devons rendre un fait hiſtorique, & non pas faire l'extrait d'un plaidoyer ſouverainement éloquent. Venons donc à l'évenement de la cauſe, qui fut triſte pour T. Annius Milon. Quatre-vingt-un Juges avoient écouté la plaidoierie. Avant que l'on allât aux voix, l'accuſateur & l'accuſé en rejetterent chacun quinze. Ainſi, le nombre des opinans fut réduit à cinquante-un. Sur ce nombre, T. Annius Milon n'eut que treize ſuffrages favorables; mais, il en eut un bien glorieux, & qui ſeul pouvoit être regardé preſque comme équivalent à tous les autres enſemble. S'il nous eſt permis d'appliquer ici une penſée célebre dont Lucain a abuſé, nous dirons que le parti victorieux compte pour lui trente-huit Juges, mais que le vaincu eut le ſuffrage de Caton de ſon côté.

Le déſaſtre de T. Annius Milon fut complet. Après cette premiere condamnation, il en eſſuya trois autres dans l'eſpace de peu de jours à trois Tribunaux différens, devant leſquels il ne comparut point. Ses biens furent vendus; mais, quelque grands qu'ils fuſſent, il s'en fallut beaucoup qu'ils ne ſuffiſſent pour payer ſes dettes, qui ſe montoient à ſoixante-dix millions de ſeſterces, c'eſt-à-dire, huit millions ſept cens cinquante mille livres de notre monnoie; ſomme prodigieuſe, & qui eſt pourtant de près d'un tiers au deſſous de ce que devoit Jules Céſar après ſa Préture.

T. Annius Milon ſe retira à Marſeille, & il y ſoutint, au moins à l'extérieur, le même caractere de fierté qu'il avoit fait paroître avant ſa diſgrace. Car, Cicéron lui ayant envoyé ſon plaidoyer, tel qu'il l'avoit compoſé depuis le jugement: » Je ſuis charmé, lui dit-il dans » la lettre qu'il lui écrivit en » réponſe, que vous n'ayiez » pas ſi bien plaidé. Si vous » aviez prononcé ce diſcours » devant mes Juges, je ne man- » gerois pas de ſi bon poiſſon » à Marſeille. » Il fit néanmoins dans la ſuite quelques efforts pour rétablir ſa fortune.

En effet, étant repaſſé en Ita-

lie, il ſe mit à courir le païs, pour y exciter des troubles; & cela, de dépit de ce qu'il avoit été laiſſé ſeul en exil par Jules Céſar, pendant que tous les autres avoient obtenu leur rappel. Mais, la mort dérangea entiérement ſes projets. Il avoit déjà raſſemblé au tour de lui un certain nombre de gens ſans aveu, de miſérables, & d'eſclaves dont il rompoit les chaînes. Ayant entrepris avec cette bande d'aſſiéger Compſa, dans le païs des Hirpiniens, il fut tué d'une pierre lancée avec une machine de deſſus les murailles, l'an 49 avant J. C.

T. Annius Milon ne paroît avoir été plaint de perſonne, quoiqu'il eût de très-grandes qualités. Il fut le plus courageux des hommes; mais, ſon courage dégénéroit en audace & en témérité. C'eſt une ſingularité qui ne lui fait pas d'honneur, qu'il ait été rebuté tout à la fois des deux partis qui diviſoient alors la République; & que chaſſé de Rome par Cn. Pompée, il n'ait pas pu trouver d'aſyle auprès de Jules Céſar.

MILONIE, *Milonia*, la même que Milionie. *Voyez* Milionie.

MILTAS, *Miltas*, Μίλτας, (*a*) fameux devin, né en Theſſalie, avoit étudié dans l'école de l'Académie. Comme Dion étoit près de marcher contre Denys le jeune, tout à coup la Lune vint à s'éclipſer. Cela ne ſurprit point Dion; mais, ſes ſoldats troublés & effrayés avoient beſoin de quelque conſolation. C'eſt pourquoi, Miltas, ſe levant au milieu d'eux, leur ordonna d'avoir bon courage & de s'attendre au plus heureux ſuccès, parce que la Divinité leur promettoit une éclipſe de tout ce qu'il y avoit alors de plus éclatant. » Or, leur dit-il, » il n'y a rien de plus éclatant » que la tyrannie de Denys, » & vous en allez éteindre tout » l'éclat, dès que vous ſerez » arrivés en Sicile. » Voilà l'explication que Miltas donna de l'éclipſe à haute voix au milieu de l'aſſemblée. Mais, quant aux abeilles qui parurent ſur les vaiſſeaux, & dont un eſſaim alla ſe poſer ſur la pouppe de celui de Dion, il n'en parla qu'en particulier à lui & à ſes amis, & leur dit qu'il craignoit que ſes actions, qui certainement ſeroient grandes & glorieuſes, ne fuſſent de peu de durée, & qu'après avoir jetté un grand éclat, elles ne vinſſent promptement à ſe faner & à ſe flétrir.

C'eſt une choſe aſſez ſinguliere & bien remarquable, un eſſaim d'abeilles qui venoit à paroître tout d'un coup, étoit regardé comme un très-mauvais augure. Cette ſuperſtition ne régnoit pas ſeulement parmi les Grecs, elle régnoit auſſi parmi les Romains, comme nous le voyons dans Cicéron. Cet

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 967, 968.

Orateur, dans ſon oraiſon *de Haruſpicum reſponſis*, écrit : *Si examen apum ludis in Scenam veniſſet, Haruſpices acciendos in Etruria putaremus. Videmus univerſi repente examina tanta ſervorum immiſſa in populum Romanum, ſeptum atque incluſum, & non commovemur? Atque in apum fortaſſe examine nos ex Hetruſcorum ſcriptis Haruſpices, ut à ſervitio caveremus, monerent*, &c. » Si » un eſſaim d'abeilles étoit ve- » nu tout d'un coup dans la » Scene, pendant que nous cé- » lébrons les jeux, nous croi- » rions qu'il faudroit faire ve- » nir d'Etrurie les Haruſpices. » Aujourd'hui nous voyons tous » de nos propres yeux tant d'eſ- » faims d'eſclaves fondre ſur » le peuple Romain, clos & » couvert dans ſon théâtre, & » nous n'en ſommes point émus. » Peut-être que ſur cet eſſaim » d'abeilles, ces Haruſpices, » après avoir conſulté leurs » livres Toſcans, nous aver- » tiroient de nous garder de » l'eſclavage, &c. »

MILTIADE, *Miltiades*, (*a*) Μιλτιάδης, étoit Archonte à Athenes, la ſeconde année de la trentieme Olympiade, en laquelle Chionis Lacédémonien fut proclamé vainqueur aux jeux Olympiques pour la troiſieme fois.

MILTIADE, *Miltiades*, (*b*) Μιλτιάδης, fils de Cypſele, d'une maiſon illuſtre & ancienne, originaire d'Egine, qui avoit été reçue au nombre des familles Athéniennes.

Un jour, les Dolonces, qui habitoient la Cherſonnèſe de Thrace, ſe voyant affoiblis par la guerre que leur faiſoient les Abſynthiens, envoyerent leurs Rois à Delphes pour conſulter l'oracle ſur cette guerre. La Pythie leur fit réponſe, qu'ils priaſſent celui qui le premier au ſortir du Temple, les inviteroit à prendre un logement chez lui, d'amener en leur païs une colonie. Ainſi, les Dolonces ſortant du Temple, prirent le chemin qu'on nommoit Sacré, paſſerent au milieu des Phocéens & des Béotiens, & voyant que perſonne ne les invitoit à loger, tournerent du côté d'Athenes. En ce tems-là, Piſiſtrate y avoit véritablement toute la puiſſance, & néanmoins Miltiade y avoit auſſi de l'autorité.

Comme il étoit donc un jour à la porte de ſon Palais, & qu'il vit paſſer les Dolonces, dont les habits & les armes n'étoient pas à la mode du païs, il les appella ſans les connoître; & lorſqu'ils ſe furent approchés, il les invita à prendre un logement chez lui, & leur fit les préſens qu'on faiſoit ordinairement aux étrangers. Quand ils furent dans ſa maiſon, où ils furent reçus avec toute ſorte d'humanité, ils lui découvrirent l'oracle qui leur avoit été ren-

(*a*) Pauſ. p. 262, 529.

(*b*) Herod. L. VI. c. 34. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 156. *& ſuiv.*

du, & le prierent de mettre à exécution la réponſe du Dieu. Miltiade n'eut pas plutôt entendu ce diſcours, qu'il en fut perſuadé ; & comme il s'ennuyoit de la domination de Piſiſtrate, il ſe détermina aiſément à partir. Mais auparavant, il fit à Delphes un voyage, pour ſçavoir de l'oracle s'il devoit faire ce dont les Dolonces le prioient. Ainſi, par le commandement de l'oracle, Miltiade, qui avoit auparavant remporté le prix aux jeux Olympiques dans un chariot à quatre chevaux, fit voile avec les Dolonces, & mena avec lui tous les volontaires d'Athenes. Quand il fut arrivé dans le païs, il fut élu Roi par ceux qui l'avoient amené. Il commença ſon regne par une muraille qu'il fit faire à l'entrée de l'iſthme de la Cherſonnèſe, depuis la ville de Cardie juſqu'à Pactye, pour fermer aux Abſyntiens le paſſage par où ils pourroient entrer dans le païs. Cet iſthme avoit trente-ſix ſtades de largeur ; & depuis cet endroit la Cherſonneſe avoit de longueur quatre cens ſtades. Miltiade, ayant donc fermé par ce moyen l'entrée de la Cherſonneſe, & voyant qu'il étoit en ſûreté du côté des Abſyntiens, fit d'abord la guerre à ceux de Lampſaque ; mais, ceux de Lampſaque lui dreſſerent une embuſcade ſur le chemin & le prirent vif. Créſus, roi de Lydie qui l'aimoit, ayant appris cette nouvelle, leur manda par des courriers qu'ils le renvoyaſſent, & les menaça s'ils ne le renvoyoient, de les traiter comme des pins. Ceux de Lampſaque ne comprirent pas d'abord ce que vouloit dire Créſus par cette menace ; mais enfin, un des plus vieux d'entr'eux leur en donna l'intelligence, & leur dit que le pin étoit le ſeul de tous les arbres qui ne repouſſe point, & qui meurt entiérement quand il a été coupé. C'eſt pourquoi, redoutant Créſus, ils délivrerent Miltiade, & le renvoyerent. Il fut donc ſauvé par le moyen de Créſus, & depuis mourant ſans enfans, il laiſſa ſon Royaume & ſes richeſſes à Stéſagoras, fils de Cimon ſon frere utérin.

Les peuples de la Cherſonneſe lui offroient des ſacrifices comme à leur fondateur, & à certains tems, ils faiſoient en ſon honneur des Tournois & des jeux Gymniques, où il n'étoit pas permis à ceux de Lampſaque de paroître.

MILTIADE, *Miltiades*, (*a*) Μιλτιάδης, neveu du précédent, étoit fils de Cimon, & frere de Stéſagoras.

Après la mort de ce dernier, Miltiade fut envoyé dans la Cherſonneſe pour y prendre la conduite des affaires ; & comme

(*a*) Pauſ. p. 31, 61, 138, 183, 379, 425, 538, 626. Corn. Nep. in Miltiad. c. 1. *& ſeq.* in Themiſt. c. 8. in Cimon. c. 1. Herod. L. IV. c. 137, 138. L. VI. c. 34. *& ſeq.* Plut. Tom. I. pag. 321, 380. *& ſeq.* Juſt. L. II. c. 9, 15. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 140, 143, 156, *& ſuiv.*

ſi les Athéniens n'avoient pas été coupables de la mort de Cimon ſon pere, il leur rendit de grands ſervices, & en reçut de grandes marques de reconnoiſſance. Quand Miltiade fut arrivé dans la Cherſonneſe, il ne ſortit point de ſa maiſon, ni même de ſa chambre pour pleurer la mort de ſon frere Stéſagoras; & lorſque les habitans de la Cherſonneſe eurent ſçu le deuil que faiſoit Miltiade, tous les principaux du païs s'aſſemblerent, & ſe préſenterent devant lui pour pleurer auſſi avec lui cette mort. Mais, ils ne furent pas plutôt arrivés qu'il les fit tous arrêter, & ſe rendit par ce moyen maître abſolu de la Cherſonneſe, ayant toujours auprès de lui cinq cens Auxiliaires pour ſa garde. Il épouſa enſuite Hégéſipyle, fille d'Olorus, roi de Thrace. Comme il étoit nouveau venu dans la Cherſonneſe, il lui ſurvint bientôt après ſon avenement à la Couronne de plus fâcheuſes affaires qu'il n'en avoit eues auparavant. Car, dans la premiere année de ſon regne, il fut contraint de prendre la fuite, & n'oſa attendre les Scythes Nomades, qui étoient déjà ſur ſes frontieres, & qui marchoient contre lui avec toutes leurs troupes, à la ſollicitation de Darius. Néanmoins, lorſqu'ils ſe furent retirés, les Dolonces le rétablirent. Trois ans après, ayant appris que les Phéniciens s'étoient jettés dans Ténédos, il fit voile vers Athenes avec cinq vaiſſeaux qu'il fit remplir de toutes les choſes précieuſes qu'il put ramaſſer. Mais, comme il cingloit vers la mer Noire, & qu'il avoit déjà paſſé la Cherſonneſe, il fut attaqué par l'armée navale des Phéniciens, & ſe ſauva dans Imbre avec quatre de ſes vaiſſeaux. Delà il revint à Athenes.

Le récit qu'on vient de faire, eſt tiré tout entier d'Hérodote. Celui qu'on trouve dans Cornélius Népos, eſt un peu différent. Miltiade, dit Cornélius Népos, allioit une grande modeſtie avec une ancienne & illuſtre nobleſſe, & de plus avec un âge floriſſant qui faiſoit concevoir aux Athéniens de hautes eſpérances, & ſembloit même les aſſurer qu'il ſeroit un jour auſſi grand qu'ils le reconnurent dans la ſuite. Tous ces avantages, qui le diſtinguoient particuliérement de tous ſes concitoyens, attirerent les yeux de tout le monde dans une occaſion éclatante.

Les Athéniens ayant formé le deſſein d'envoyer une colonie dans la Cherſonneſe de Thrace, il ſe préſenta un nombre extraordinaire de gens qui vouloient avoir part à la gloire de cette entrepriſe. Cette multitude avoit beſoin d'un homme qui pût ſe mettre à leur tête, pour forcer les Thraces à leur abandonner le païs dont ils étoient en poſſeſſion. On députa quelques-uns de cette troupe à Delphes, pour conſulter l'oracle d'Apollon ſur le choix

qu'ils devoient faire d'un chef. La Prêtreſſe, étant conſultée, leur déclara expreſſément qu'ils n'en devoient point choiſir d'autre que Miltiade, & que le ſuccès de l'entrepriſe dépendoit abſolument de ce Général. La réponſe de l'oracle détermina les Athéniens. Miltiade fut mis à la tête d'une troupe choiſie pour l'expédition de la Cherſonneſe; & s'étant embarqué avec tous ces gens, il aborda ſur la côte de Lemnos. Ayant entrepris la conquête de cette iſle pour les Athéniens, il fit ſommer les habitans de ſe ſoumettre d'eux-mêmes; mais, ceux-ci ſe moquant de cette propoſition, lui déclarerent qu'ils accepteroient ce parti, lorſque ſa flotte, faiſant voile de chez lui avec un vent de nord, viendroit mouiller à Lemnos. Ce qui donnoit lieu à cette raillerie, c'eſt que le vent qui ſouffle du ſeptentrion, étoit tout-à-fait contraire aux vaiſſeaux qui venoient d'Athenes.

Miltiade, qui n'avoit pas le tems de s'arrêter en chemin, continua ſa navigation vers la Cherſonneſe, où étant arrivé, il battit & diſſipa en peu de tems les troupes que les Barbares lui oppoſerent; & s'étant rendu maître de tout le païs, ſelon le projet qu'il en avoit formé, il y fit bâtir pluſieurs forts en bons endroits, aſſigna des terres à cette multitude de nouveaux habitans qu'il avoit amenés, & les enrichit par les courſes fréquentes qu'il leur permit de faire. Cette expédition fut conduite avec autant de ſageſſe que de bonheur. En effet, ſi la valeur de ſes troupes eût une grande part à la défaite des ennemis, la forme & le bon ordre qu'il donna à ce nouvel État, fut l'ouvrage de ſa conduite & de ſa prudence. Toutes choſes étant ainſi réglées, il réſolut de s'établir dans ce païs. Il avoit ſur eux l'autorité de Roi, ſans en porter le nom; & il fut plus redevable de cette dignité à la juſtice, & à la douceur de ſon Gouvernement, qu'à la force & à la puiſſance. Les Athéniens, du païs deſquels il étoit ſorti, eurent toujours en lui un citoyen affectionné aux intérêts de ſa patrie, à laquelle il ne manqua pas de rendre tous les devoirs & tous les ſervices poſſibles. Ainſi, il trouva le ſecret de ſe maintenir toujours dans la ſouveraineté, & de ſe rendre également agréable à ceux qui l'avoient envoyé établir cette colonie, & à ceux qui l'avoient accompagné dans cette expédition.

Il n'eut pas plutôt mis ordre aux affaires de la Cherſonneſe, qu'il reprit ſon premier deſſein de la conquête de Lemnos. Il fit donc voile vers cette iſle, & ſomma les habitans de la parole qu'ils lui avoient donnée de ſe rendre à lui, lorſqu'un vent de nord l'auroit amené de ſon païs ſur leurs côtes, puiſque de ſon côté il avoit ſatisfait aux conditions du traité

par l'établiſſement qu'il venoit de faire dans la Cherſonnèſe. Les Cariens, qui étoient alors les maîtres de Lemnos, forcés plutôt par un ſuccès ſi peu attendu, que par l'engagement dans lequel ils s'étoient embarraſſés par leur promeſſe captieuſe, ambigue, équivoque, n'oſerent tenir contre des ennemis pour qui la fortune ſe déclaroit ſi viſiblement; & ayant évacué l'iſle, ils en abandonnerent la poſſeſſion à Miltiade. La conquête qu'il fit des Cyclades pour les Athéniens, fut auſſi rapide.

Dans le tems que Miltiade ſe ſignaloit ainſi pour le ſervice des Athéniens, Darius, roi de Perſe, ayant fait paſſer une armée d'Aſie en Europe, dans le deſſein de porter ſes armes contre les Scythes, fit conſtruire un pont ſur le Danube pour le paſſage de ſes troupes, & laiſſa en ſon abſence, pour la garde de ce pont, quelques-uns des principaux Seigneurs qu'il avoit amenés de l'Ionie & de l'Eolide. Pour les engager plus fortement dans ſon parti, il avoit donné à chacun d'eux à perpétuité le gouvernement des villes de ces deux Provinces. Car, il s'étoit perſuadé que le moyen le plus ſûr & le plus facile de retenir dans l'obéiſſance & ſous ſa domination, les Grecs originaires qui habitoient l'Aſie, étoit de confier leurs places à ſes favoris, dont la fortune fût par-là ſi étroitement liée à la ſienne, que la décadence de ſes affaires entraînât néceſſairement leur propre ruine. Miltiade fut un de ceux que Darius avoit commis à la garde du pont. Les nouvelles réitérées du mauvais état où ſe trouvoient les affaires de Darius, qui étoit vivement preſſé par les Scythes, lui parurent une occaſion favorable pour réveiller dans ceux qui faiſoient le même office le ſentiment de la liberté. Il leur repréſenta qu'il falloit profiter des moyens, que la fortune leur offroit pour affranchir toute la Grece; que la perte inévitable de Darius & des troupes qu'il avoit fait paſſer avec lui, alloit aſſurer le ſalut de l'Europe, & délivrer pour jamais les Grecs aſiatiques de la domination odieuſe & dangereuſe des Perſes; que rien n'étoit plus facile que de faire périr cette armée avec ſon Roi, puiſqu'en rompant le pont qui étoit ſur le Danube, la famine acheveroit de détruire en peu de jours ceux des Perſes qui auroient échappé au fer des ennemis.

La plupart des Seigneurs ſe déclaroient pour le ſentiment de Miltiade, lorſqu'un ſeul, nommé Hiſtiée de Milet, arrêta l'exécution de ce projet. Il leur repréſenta que leurs intérêts & ceux du peuple étoient d'une nature bien différente; qu'étant revêtus, des premieres dignités de l'État, leur autorité ne pouvoit ſe ſoutenir que par la puiſſance de Darius; que leur

perte ſuivroit néceſſairement celle du Roi, puiſqu'alors les ſujets de leurs Gouvernemens n'étant plus retenus, ne manqueroient pas de les dépouiller de leur dignité, & même de les ſacrifier à la vengeance publique; que ces raiſons lui paroiſſoient ſi fortes contre le ſentiment oppoſé, qu'il étoit convaincu que leurs véritables intérêts étoient néceſſairement attachés à l'affermiſſement de l'empire des Perſes. Miltiade, voyant que l'avis d'Hiſtiée avoit prévalu ſur l'eſprit du plus grand nombre, & que le ſien étant entre les mains de tant de perſonnes, ſeroit infailliblement porté juſqu'aux oreilles du Roi, jugea qu'il n'y avoit plus de ſûreté pour lui dans la Cherſonneſe, & prit le parti de retourner à Athenes. Le deſſein de Miltiade n'en eſt pas moins glorieux pour lui, quoiqu'il ſoit demeuré ſans exécution, puiſque le déſir de voir ſa patrie libre, l'emporta ſur les intérêts de ſa propre grandeur.

Darius ne fut pas plutôt repaſſé en Aſie, que ſes courtiſans le ſollicitérent de faire la conquête de la Grece. Dans ce deſſein, il fit équiper une flotte de cinq cens vaiſſeaux, montée de deux cens mille hommes de pied, & de dix mille chevaux; & il en donna le commandement à Datis & à Artaphane. Il falloit un prétexte pour colorer cette invaſion; il en trouva un. Il fit une querelle aux Athéniens, ſur le ſecours qu'ils avoient donné aux Ioniens; il ſe plaignit que c'étoit par le moyen de ces troupes Auxiliaires que les Ioniens avoient emporté d'aſſaut la ville de Sardes, & fait paſſer au fil de l'épée toute la garniſon Perſienne qui étoit dans la place. Les Commandans de la flotte royale, étant venus mouiller près de l'iſle d'Eubée, emporterent d'emblée la ville d'Érétrie, & ayant fait priſonniers tous les habitans de cette contrée, ils les firent tranſporter en Aſie pour être conduits à Darius. De-là ils firent voile vers l'Attique; & ayant débarqué leurs troupes, ils en couvrirent toute la plaine de Marathon, ſituée environ à dix milles d'Athenes.

Les Athéniens, fort allarmés d'un péril qui les menaçoit de ſi près, & dont les ſuites pouvoient être ſi fatales à leur République, ne s'adreſſerent qu'aux Lacédémoniens dans cette extrêmité, & leur dépêcherent un de ces courriers, que leur extrême diligence faiſoit ſurnommer Hémérodromes. Le courrier, nommé Philippide, avoit ordre de leur repréſenter que le danger étant preſſant, demandoit un prompt ſecours. Cependant, on ſe met en état de défenſe dans Athenes. On nomme dix Préteurs, ou Généraux, pour commander l'armée, du nombre deſquels eſt Miltiade. Mais, lorſqu'il fallut tenir Conſeil, les avis furent extrêmement débat-

tus, les uns voulant qu'on se renfermât dans la ville, les autres, qu'on allât à la rencontre de l'ennemi, & qu'on lui présentât la bataille. Miltiade s'attacha fortement à leur persuader qu'il falloit incessamment mettre une armée en campagne; que cette résolution produiroit deux grands effets; qu'elle inspireroit du courage aux Athéniens, par la confiance que l'on feroit paroître en leur valeur; & qu'elle ralentiroit extrêmement la fierté des ennemis, par l'intrépidité avec laquelle un si petit nombre de troupes oseroit faire tête à une armée si formidable.

Dans cette extrêmité, les Athéniens ne furent aidés que de la seule ville de Platée, qui leur envoya un secours de mille hommes. Avec ce renfort, leur armée se trouvant complette de dix mille combattans, demande avec une ardeur incroyable qu'on la mene droit à l'ennemi. Cette intrépidité acquit à Miltiade une autorité plus grande que celle de ses Collegues; car, il étoit l'auteur d'un conseil si glorieux & si salutaire. Les Athéniens, persuadés par les raisons de ce grand homme, mettent leurs troupes en campagne, se postent dans un lieu très-avantageux, & sans perdre de tems, vont dès le lendemain charger l'ennemi avec un courage & des efforts de valeur extraordinaires. Le stratagême dont ils se servirent est remarquable. Ils rangerent leur petite armée en bataille au pied d'une montagne, & en face des ennemis, & choisirent pour camper un endroit coupé, & traversé d'arbres plantés de distance en distance; afin de se mettre à couvert par la hauteur des montagnes, & d'ôter à la cavalerie le moyen de les envelopper par le grand nombre, se trouvant embarrassée elle-même par cette longue suite d'arbres qui l'arrêtoient à chaque moment dans sa marche.

Datis, général des Perses, témoigna beaucoup d'impatience d'en venir aux mains, malgré le désavantage des lieux. Le nombre de ses troupes, sur lequel il comptoit extrêmement, & l'avantage dont il se flattoit, en prévenant la jonction du secours des Lacédémoniens, le déterminerent à presser le combat. Il commande à son infanterie, qui étoit de cent mille hommes, & à sa cavalerie composée de dix mille chevaux, de marcher en ordre de bataille aux ennemis, & fait sonner en même-tems la charge. Jamais journée ne fut plus glorieuse & plus signalée. Jamais on ne vit une si prodigieuse armée défaite par une si petite troupe. En effet, les Athéniens firent en cette occasion de si grands prodiges de valeur, malgré la supériorité étonnante des Perses, qui combattoient dix contre un, qu'ils rompirent cette effroyable armée, & y jetterent tant de désordre & d'é-

pouvanté, que les Perſes ne croyant plus trouver de ſûreté dans leur camp, regagnerent leurs vaiſſeaux à toutes jambes.

Il ne ſera pas hors de propos de remarquer en cet endroit quelle fut la récompenſe d'une victoire ſi éclatante. Cette réflexion ſervira à mieux faire connoître que la conſtitution de tous les États Républicains eſt à peu près la même. Comme autrefois la rareté & le peu de valeur des récompenſes, dont on honoroit la vertu parmi nous, dit Cornélius Népos, en faiſoit le plus grand prix; & que la profuſion avec laquelle on les répand en ce tems-ci, les rend communes & mépriſables; je trouve, ajoute l'Auteur cité, que les Athéniens reſſembloient aſſez à nos anciens Romains, dans la diſtribution des honneurs. En effet, tout ce qu'on accorda à Miltiade, qui venoit d'affranchir d'une domination étrangere & Athenes & toute la Grece, ſe réduiſit à cette marque de diſtinction: c'eſt que dans le portique public, nommé le Pœcile, où l'on fit peindre la bataille de Marathon, l'on repréſenta Miltiade à la tête de ſes Collegues, dans l'attitude d'un Général qui harangue ſes ſoldats, & qui donne l'ordre pour le combat. Mais, ce même peuple, qui étoit alors ſi prudent & ſi retenu dans la diſtribution des récompenſes militaires, étant parvenu par la ſuite à un plus haut degré de puiſſance, & s'étant laiſſé corrompre par les largeſſes des Magiſtrats, ſe porta à un tel excès de libéralité à l'égard de Démétrius de Phalere, qu'il lui fit élever trois cens ſtatues.

Après la fameuſe journée de Marathon, les Athéniens donnerent à Miltiade le commandement d'une flotte de ſoixante-dix voiles, pour aller châtier les iſles qui avoient donné du ſecours aux Perſes dans la derniere guerre. Miltiade exécuta les ordres de la République avec tant de ſuccès, que la plupart de ces iſles ſe ſoumirent & rentrerent dans leur devoir, & que les autres furent réduites par la force. Mais, dans le tems que tout plioit devant le vainqueur, l'iſle de Paros, fiere de ſes richeſſes & de ſa puiſſance, arrêta le cours des proſpérités de Miltiade. Ce Général, ayant employé inutilement les voies de la négociation, pour faire rentrer ces inſulaires dans leur devoir, fit débarquer ſes troupes, bloqua la ville, & lui coupa les vivres, & toute ſorte de communication. Puis, ayant fait dreſſer ſes batteries & autres machines de guerre, il forma le ſiege de cette place dans les formes. La ville étoit réduite aux extrêmités & près de ſe rendre, lorſqu'un évenement imprévu arracha des mains de Miltiade une conquête qui ne pouvoit plus lui échapper. Un petit bois éloigné, qui étoit dans le continent & à la vue de cette iſle, ayant paru la nuit tout en feu, ſans qu'on ſçache par quel

accident, les aſſiégés & les aſſiégeans, qui apperçurent cette flamme, crurent de part & d'autre que c'étoit quelque ſignal de la flotte des Perſes, qui accouroit au ſecours de l'iſle. Ainſi, ceux de Paros ſe flattant de l'eſpérance d'un ſecours prochain, s'obſtinerent à la défenſe de la place, & Miltiade craignant d'être attaqué par la flotte des ennemis, qu'il croyoit fort proche, mit le feu à ſes travaux, & prit le parti de regagner en diligence les ports d'Athenes avec ſa flotte qu'il ramena ſans perte d'un ſeul vaiſſeau.

Il trouva les eſprits extrêmement aigris contre lui, au retour de cette malheureuſe expédition. On le chargea du crime de trahiſon, & on l'accuſa de s'être laiſſé corrompre par le Roi, pour abandonner une entrepriſe qui étoit immanquable, s'il eût voulu préſenter la bataille à l'ennemi. Les bleſſures, que ce grand Capitaine avoit reçues au ſiege de cette place, le mettant hors d'état de comparoître en perſonne pour ſe juſtifier, ſon frere Tiſagoras, ſe chargea du ſoin de le défendre. Le procès ayant été inſtruit dans les formes, Miltiade fut déchargé de la peine de mort, mais condamné à une amende de cinquante talens, pour dédommager le public des frais de l'armement naval, qui montoit à peu près à cette ſomme. L'impoſſibilité où ſe trouva Miltiade de payer une ſomme ſi exhorbitante, fit changer cette peine en celle de la priſon, où il termina le reſte de ſes jours, vers l'an 489 avant Jeſus-Chriſt. Cimon ſon fils, qui étoit alors fort jeune, ſignala en cette occaſion ſa piété; il acheta la permiſſion d'enſevelir le corps de ſon pere, en payant pour lui les cinquante mille écus auxquels il avoit été condamné, ſomme qu'il ramaſſa du mieux qu'il put dans la bourſe de ſes parens & de ſes amis.

L'accuſation, intentée à ce grand homme au ſujet de l'affaire de Paros, ne fut que le prétexte de ſa condamnation. La véritable cauſe venoit de la défiance des Athéniens. Ce peuple, devenu ſoupçonneux depuis l'uſurpation que Piſiſtrate avoit faite du pouvoir ſouverain quelques années auparavant, ne pouvoit plus voir ſans ombrage & ſans crainte l'élévation ou le crédit d'aucun de ſes citoyens. Voilà tout le crime de Miltiade. On craignoit qu'un homme, accoutumé au commandement des armées & aux premieres charges de l'État, ne pût s'accommoder d'une condition privée, & que l'habitude de commander aux autres, jointe aux exemples qu'il en avoit, ne le portât enfin à des deſſeins contraires à la liberté de ſa patrie. En effet, il avoit exercé tous les droits de la ſouveraineté dans la Cherſonneſe, tant qu'avoit duré ſon ſéjour dans ce païs. Il y avoit

même porté le nom de Roi ou de Tyran, mais de Tyran juſte & modéré, qui tenoit toute ſa puiſſance, non de la force & de la crainte, mais du cœur & de l'affection de ſes ſujets, & qui avoit conſervé l'autorité, par les mêmes voies qui la lui avoient acquiſe. Au reſte, ce nom de Tyran n'avoit rien d'odieux pour Miltiade, quoique l'idée que l'on y a depuis attachée, marque un uſurpateur du pouvoir abſolu dans un État originairement libre & indépendant. Mais, les qualités de ce grand homme donnoient de l'ombrage à un peuple défiant & jaloux; on le trouvoit trop populaire & trop affable à l'égard des perſonnes de la plus baſſe condition. Le grand crédit, qu'il avoit dans les États voiſins, une réputation généralement répandue, un mérite éclatant acquis par les armes, tout cela augmentoit les frayeurs de ce peuple; & tout innocent qu'étoit Miltiade, il ne fallut rien moins que ſa perte, pour calmer les allarmes de ſon ingrate patrie.

MILTINE, *Miltine*, (*a*) Μιλτινη, ville d'Afrique, ſelon Diodore de Sicile. Elle fut attaquée par Archagatus, fils d'Agathocle, l'an 307 avant Jeſus-Chriſt. Mais, les Barbares ramaſſés dans tous les bourgs voiſins, tombant ſur lui, le repouſſerent avec une grande perte de ſiens.

MILTO, *Milto*, Μιλτω, (*b*) fameuſe courtiſanne, appellée auſſi Aſpaſie. *Voyez* Aſpaſie.

MILTOCYTHÈS, *Miltocythes*, Μιλτοκυθης, (*c*) officier Thrace, qui, avec quarante cavaliers & environ trois cens fantaſſins de ſa nation, abandonna les Grecs, après la bataille de Cunaxa, pour paſſer du côte des Perſes.

MILTOCYTHÈS, *Miltocythes*, Μιλτοκυθης (*d*) autre officier Thrace, dont parle Démoſthene dans ſa harangue contre Ariſtocrate.

MILVIUS [le pont], *Milvius pons*, (*e*) pont d'Italie, ſur le Tibre, près de Rome. Ce pont eſt célebre dans l'hiſtoire, ſurtout par la victoire que le grand Conſtantin y remporta ſur le tyran Maxence. Aujourd'hui ce Pont n'a rien de beau; il eſt vieux, fort ſimple, aſſez mal bâti, & n'eſt remarquable que par quelques inſcriptions que l'on y voit ſur des tables de marbre, & par une petite douane où les caleches qui paſſent ſont obligées de payer. Le pont ancien a été détruit. C'eſt ſur ſes fondemens qu'on a bâti celui d'aujourd'hui, auquel on a donné le nom de pont Mole. De ce pont à Rome, il y a deux milles ou deux tiers de lieue. Tout ce chemin peut-

(*a*) Diod. Sicul. p. 763.
(*b*) Plut. T. I. p. 165.
(*c*) Xenoph. p. 276.
(*d*) Demoſth. Orat. in Ariſtocr. p. 742.
(*e*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 51. Tacit. Annal. L. XIII. c. 47. Hiſt. L. I. c. 87. L. II. c. 89. L. III. c. 82.

être regardé comme le fauxbourg de Rome, parce qu'on y voit des deux côtés preſque continuellement des maiſons de plaiſance qu'on appelle Vignes, & entr'autres celle du Pape Jules III.

Du tems de Néron, le pont Milvius étoit, ſelon Tacite, le rendez-vous de toutes les galanteries nocturnes; & Néron y venoit comme les autres citoyens, pour y trouver dans les ſiennes une licence à laquelle il n'oſoit ſe livrer dans la ville.

MILVIUS AGGER, nom que Stace donne au pont Milvius. *Voyez* Milvius [le pont].

MILVIUS, *Milvius*, (*a*) certain Paraſite, dont Horace fait mention dans une de ſes Satyres.

MILYADE, *Milyas*, Μιλύας, (*b*) contrée de l'Aſie mineure, qui faiſoit originairement partie de la grande Phrygie, mais qui dans la ſuite fut rangée ſous la Lycie.

» Les fils d'Europe, Sarpé» don & Minos, dit Hérodote, » étant en diſpute pour la Cou» ronne, Minos demeura victo» rieux, & chaſſa Sarpédon & » tous ceux de ſon parti, qui » allerent habiter en Aſie un » païs que l'on appelloit Mi» lyade, & lorſque Sarpédon » y entra, on en nommoit les » habitans Solymes. »

Pline met dans la Milyade une ville, qu'il appelle Arycanda. Ptolémée y en met quatre, Podalæa, Nyſa, Choma, & Condica. Cicéron appelle les habitans Miliades, ou plutôt Milyades.

MILYAS, *Milyas*, Μιλύας, (*c*) dont il eſt fait mention dans la harangue de Démoſthene contre Aphobus.

MILYES, *Milyæ*, Μιλύαι, (*d*) les habitans de la Milyade. *Voyez* Milyade.

MIMALLONES, *Mimallones*, Μιμαλλόνες, un des noms qu'on donnoit aux Bacchantes. Celui de Mimallones leur venoit de ce qu'elles babilloient avec une licence effrénée.

MIMAS, *Mimas*, Μίμας, (*e*) montagne de l'Aſie mineure, dans l'Ionie, ou pour parler plus juſte, dans la preſqu'iſle de Clazomene. Elle étoit fort haute, ſelon Strabon, & couverte d'arbres, & elle nourriſſoit quantité de bêtes féroces. Pline dit qu'elle s'étendoit dans un eſpace de deux cens cinquante mille pas, à commencer au promontoire Corycéon. Elle alloit ſe terminer dans les terres près d'Erythres, au milieu de la preſqu'iſle. Cette montagne, d'où l'on découvroit

(*a*) Horat. L. II. Satyr. 7. v. 36.

(*b*) Herod. L. I. c. 173. Strab. pag. 554, 570, 573, 681, 666, 667. Plin. Tom. I. pag. 271. Ptolem L. V. c. 3. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 39. Cicer. in Verr. L. III. c. 67. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 11.

(*c*) Demoſth. Orat. in Aphob. p. 909. *& ſeq.*

(*d*) Plut. T. I. p. 665.

(*e*) Strab. p. 645. Plin. Tom. I. pag. 279. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 7. Homer. Odyſſ. L. III. v. 172. Paul. p. 86, 402.

la mer de tous côtés, étoit ſituée vis-à-vis l'iſle de Chio. *Voyez* Clazomene.

Il y en a qui mettent quelque part vers le mont Mimas, un promontoire du même nom.

On compte trois autres montagnes du nom de Mimas; une dans l'iſle de Pſyria, qui eſt appellée par Cicéron *mons Ventoſus*; une autre dans la Thrace, dont Ovide fait mention; une autre enfin dans l'Étolie.

MIMAS, *Mimas*, (*a*) fils d'Amycus & de Théano, qui accoucha de lui la même nuit que la fille de Ciſſée, reine de Troie, accoucha du flambeau de la guerre. Pâris & Mimas furent liés d'une étroite amitié; mais, leur deſtinée ne fut pas égale. Pâris mourut dans le ſein de ſa patrie; Mimas périt ſans gloire dans les champs de Laurente, où il fut tué par Mézence.

MIMAS, *Mimas*, (*b*) fameux géant. Horace en fait mention.

MIMES, *Mimi*, Μίμοι. (*c*) nom commun à une certaine eſpece de poëſie Dramatique, aux Auteurs qui la compoſoient, & aux Acteurs qui la jouoient. Ce nom vient du Grec μιμεῖσθαι, *imitari*, imiter; ce n'eſt pas à dire que les Mimes ſoient les ſeules pieces qui repréſentent les actions des hommes, mais parce qu'elles les imitent d'une maniere plus détaillée & plus expreſſe. Plutarque diſtingue deux ſortes de pieces Mimiques; les unes étoient appellées ὑπόθεσεις; le ſeul ſujet en étoit honnête, auſſi-bien que la maniere, & elles approchoient aſſez de la Comédie. On nommoit les autres παίγνια; les bouffonneries & les obſcénités en faiſoient le caractere.

Sophron de Syracuſe, qui vivoit du tems de Xerxès, paſſe pour l'inventeur des Mimes décentes, & ſemées de leçons de morale. Platon prenoit beaucoup de plaiſir à lire les Mimes de cet Auteur; mais, à peine le théâtre Grec fut-il formé, que l'on ne ſongea plus qu'à divertir le peuple par des farces, & par des acteurs qui en les jouant repréſentoient, pour ainſi dire, le vice à découvert. C'eſt par ce moyen qu'on rendit les intermedes des pieces de théâtre agréables au peuple Grec.

Les Mimes plurent également aux Romains, & formoient la quatrieme eſpece de leurs Comédies; les Acteurs s'y diſtinguoient par une imitation licentieuſe des mœurs du tems, comme on le voit par ce vers d'Ovide:

Scribere ſi fas eſt imitantes turpia Mimos.

Ils y jouoient ſans chauſſure, ce qui faiſoit quelquefois nommer cette Comédie déchauſſée, au lieu que dans les trois autres les Acteurs portoient pour

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 702. *& ſeq.*
(*b*) Horat. L. III. Ode 4. v. 53.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVII. p. 211.

chauſſure le brodequin, comme le tragique ſe ſervoit du cothurne. Ils avoient la tête raſée ainſi que nos bouffons l'ont dans les pieces Comiques; leur habit étoit de morceaux de différentes couleurs, comme celui de nos Arlequins. On appelloit cet habit *panniculus*, *centumculus*. Ils paroiſſoient auſſi quelquefois ſous des habits magnifiques & des robes de pourpre; mais, c'étoit pour mieux faire rire le peuple, par le contraſte d'une robe de Sénateur, avec la tête raſée & les ſouliers plats. C'eſt ainſi qu'Arlequin ſur notre théâtre prend quelque fois l'habit d'un gentilhomme. Ils joignoient à cet ajuſtement la licence des paroles & toutes ſortes de poſtures ridicules. Enfin, on ne peut leur reprocher aucune négligence ſur tout ce qui pouvoit tendre à amuſer la populace.

Leur jeu paſſa juſque dans les funérailles, & celui qui s'en acquittoit fut appellé Archimime. Il dévançoit le cercueil, & peignoit par ſes geſtes les actions & les mœurs du défunt. Les vices & les vertus, tout étoit donné en ſpectacle. Le penchant que les Mimes avoient à la raillerie, leur faiſoit même plutôt révéler dans cette cérémonie funébre ce qui n'étoit pas honorable aux morts, qu'il ne les portoit à peindre ce qui pouvoit être à leur gloire.

Les applaudiſſemens, qu'on donnoit aux pieces de Plaute & de Térence, n'empêchoient point les honnêtes gens de voir avec plaiſir les farces Mimiques, quand elles étoient ſemées de traits d'eſprit & repréſentées avec décence. Les poëtes Mimographes des Latins qui ſe diſtinguerent en ce genre, ſont Cn. Mattius, D. Labérius, P. Syrus ſous Jules Céſar; Philiſtion ſous Auguſte; Silon ſous Tibere; Virgilius Romanus ſous Trajan; & M. Marcellus ſous Antonin. Mais, les deux plus célebres entre ceux que nous venons de nommer, furent D. Labérius & P. Syrus. Le premier plut tellement à Jules Céſar, qu'il en obtint le rang de chevalier Romain, & le droit de porter des anneaux d'or. Il avoit l'art de ſaiſir à merveille tous les ridicules, & ſe faiſoit redouter par ce talent. C'eſt pourquoi, Cicéron écrivant à Trébatius qui étoit en Angleterre avec Jules Céſar, lui dit: » Si vous êtes plus long-tems » abſent ſans rien faire, je » crains pour vous les Mimes » de D. Labérius. » Cependant, P. Syrus lui enleva les applaudiſſemens de la ſcene, & & le fit retirer à Pouzzol, où il ſe conſola de ſa diſgrace par l'inconſtance des choſes humaines, dont il fit une leçon à ſon Compétiteur dans ce beau vers:

Cecidi ego; cadet qui ſequitur; laus eſt publica.

Il nous reſte de P. Syrus des ſentences ſi graves & ſi judicieuſes, qu'on auroit peine à croi-

re qu'elles ont été extraites des Mimes qu'il donna ſur la ſcene; on les prendroit pour des maximes moulées ſur le ſoc & même ſur le cothurne.

MIMÉSIS, *Mimeſis*, figure de Rhétorique, par laquelle on imite par quelque deſcription la figure, les geſtes, les diſcours, les actions d'une perſonne.

MIMNERME, *Mimnermus*, Μίμνερμος, (*a*) Poëte Grec & muſicien, étoit originaire de Colophon, de Smyrne, ou d'Aſtypalée. Suidas le dit fils de Ligyrtiade; mais, comme quelques lignes après, il le qualifie Ligyaſtadès, à cauſe de la douceur & de l'agrément de ſes Poëſies, on aura peut-être fait de cette épithete défigurée le nom propre du pere de Mimnerme. Le même Suidas place ce Poëte dans la XXXVII Olympiade, & le fait plus ancien que les ſept Sages, ou leur contemporain. Il étoit ſûrement antérieur à Hipponax, puiſque celui-ci en parle; or, Hipponax floriſſoit dans la LX Olympiade. D'ailleurs, il paroît certain que Mimnerme vivoit du tems de Solon. Il étoit joueur de flûte, comme le dit Plutarque dans ſon Dialogue ſur la Muſique, ſi exactement traduit du Grec en François par M. Burette. Il fut l'inventeur du vers Pentametre, s'il en faut croire le poëte Herméſianax.

Mimnerme, qui ne trouvoit rien d'agréable ſans l'amour, & qui ne reſpiroit que le plaiſir, devoit, par une conſéquence bien naturelle, déteſter la vieilleſſe, qui en eſt ennemie. Auſſi demandoit-il aux Dieux de ne pas étendre ſes jours au delà de ſoixante ans.

Αἴ γὰρ ἄτερ νούσων καὶ ἀργαλέων μελεδώνων
Ἑξηκονταέτη μοῖρα κίχοι θανάτου.

Solon lui conſeilla de changer ces vers:

Καὶ μεταπείσειας λιγέως τάδε, ὧδε δ' ἄειδε.
Ὀγδωκονταέτη μοῖρα κίχοι θανάτου.

Comme s'il lui diſoit: » Subſ-
» tituez le nombre de quatre-
» vingts à celui de ſoixante,
» & priez alors les Dieux im-
» mortels de terminer votre
» carriere, j'y conſens. »

Gyraldus, & Voſſius après lui, ont abſolument défiguré ce paſſage; ils ont pris l'un & l'autre le ſouhait de Mimnerme pour une aſſertion, & la correction de Solon pour une critique ſérieuſe, ſans faire réflexion qu'en ce cas Solon ſeroit en contradiction avec lui-même, puiſque dans une de ſes Élégies, il avoit borné à ſoixante-dix ans la durée de la vie humaine.

Le goût, que Mimnerme avoit

(*a*) Suid. Tom. II. pag. 166. Horat. L. I. Epiſt. 6. v. 65, 66. L. II. Epiſt. 2. v. 99. *& ſeq.* Strab. p. 46, 633, 634, 643. Pauſ. pag. 584. Diog. Laërt. p. 40. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 129, 130. T. VII. p. 340, 341, 367. *& ſuiv.* Tom. X. p. 292. *& ſuiv.*

pour le plaiſir, ne lui permit gueres de chanter autre choſe que l'amour; l'amour fut le ſujet ordinaire de ſes vers; il tourna vers cet objet tous les talens qu'il avoit pour l'Élégie. Les fragmens qui nous reſtent de lui, ne reſpirent que la volupté; une ſeule maxime y eſt ſans ceſſe rabattue; c'eſt que les fleurs de la jeuneſſe doivent être rapidement cueillies, & que la mort eſt préférable à la vieilleſſe, qui nous enleve nos plaiſirs, & nous amene avec elle un eſſaim de maux. » Hâtons-nous, dit-il, de cueillir » les fleurs de notre printems; » de cet âge ſi précieux qui » s'envole comme un ſonge. » Semblables aux feuilles que » produit la premiere ſaiſon, » on voit tomber les graces de » la jeuneſſe; nous avons peu » de tems à en jouir. L'affreuſe » vieilleſſe, qui nous talonne » inceſſamment, nous en dé» pouillera bientôt; & nous ne » ſerons plus que des objets de » mépris & d'horreur. »

Mimnerme en fit la triſte expérience; il devint vieux, & déjà ſur le retour, il aima éperdument une joueuſe de flûte, appellée Nanno; il eut beaucoup à ſouffrir de ſes rigueurs, & pour les fléchir, il compoſa des Élégies ſi tendres & ſi belles, qu'au rapport d'Athénée, on ſe fit un plaiſir de les chanter. Il les avoit recueillies ſous le nom de ſa maîtreſſe, & nous croirions volontiers qu'elles étoient diviſées en deux livres; du moins eſt-il certain que Porphyrion lui en attribue deux en général. *Mimnermus duos luculentos libros ſcripſit*, dit cet habile Grammairien; peut-être auſſi que par ce recueil d'Élégies, Porphyrion avoit en vue le poëme Élégiaque de Mimnerme ſur le combat de ceux de Smyrne & des Lydiens, gouvernés alors par Gygès.

On croit qu'il ne nous reſte abſolument rien de ce Poëme, & que les divers fragmens, raſſemblés par Strobée & par Fulvius Urſinus ſont du recueil des Élégies. Ce qui détermine à le croire, c'eſt que ces fragmens ne contiennent preſqu'autre choſe que des plaintes ſur la vieilleſſe; & ces plaintes conviennent parfaitement au recueil des Élégies, que Mimnerme étant déjà ſur le retour avoit compoſées pour Nanno.

Au reſte, ces fragmens ſuffiſent pour nous faire connoître, & le caractere, & les talens de Mimnerme. Son ſtyle eſt ſi facile & ſi agréable, & ſa poëſie ſi douce & ſi harmonieuſe, qu'il n'eſt pas étonnant qu'on lui ait donné le ſurnom de Ligyaſtadès, & qu'Agathocle en fit ſes délices. Properce, qui exalte la douceur de ſa poëſie, la trouve infiniment propre pour les plaintes amoureuſes. Strabon le met avec diſtinction au nombre de ceux qui illuſtrerent la ville de Colophon, & Solin dit que ſa réputation s'étoit répandue dans tout l'Univers; mais, ce qui acheve ſon éloge, c'eſt

qu'Horace le préfere à Callimaque, ou du moins qu'il inſinue, ſuivant Lambin, que les Anciens donnoient à Mimnerme la préférence ſur Callimaque.

MIMOLOGIE, *Mimologia*, imitation du diſcours d'une autre perſonne, & de ſa maniere de parler, diſcours ou maniere de parler Mimique.

Ce mot vient de μιμέομαι, *imitor*, j'imite, & de λόγος, *ſermo*, diſcours.

MIMON, *Mimon*, nom d'un des dieux Telchines, ſelon quelques-uns.

MINCIUS, *Mincius*, (*a*) Μίγκιος, fleuve d'Italie, dont pluſieurs anciens Auteurs mettent la ſource dans le lac Bénacus. Après avoir arroſé les murs de Mantoue, il alloit ſe rendre dans le Pô. Virgile l'a illuſtré en diſant :

Hic viridis tenera prætexit arundine ripas
Mincius.

Ce fleuve conſerve encore ſon ancien nom, puiſqu'on l'appelle à préſent Mencio ou Mincio.

MINDARE, *Mindarus*, (*b*) Μίνδαρος, capitaine Spartiate. L'an 411 avant Jeſus-Chriſt, étant à la tête de la flotte de Lacédémone, il attendoit à Milet trois cens voiles que Pharnabaze devoit lui envoyer. Avec ce puiſſant ſecours, il n'eſpéroit pas moins que d'anéantir la république d'Athenes, lorſqu'il apprit que Pharnabaze, gagné par Alcibiade, manqueroit à ſa parole. Ainſi, renonçant à cette eſpérance, il fit venir lui-même des vaiſſeaux du Péloponnèſe & des colonies étrangeres. Les Grecs d'Italie, par exemple, qui favoriſoient ouvertement Lacédémone lui en fournirent treize, que Mindare fit partir pour Rhodes ſous la conduite de Doriée, parce qu'il avoit appris qu'il ſe formoit dans cette iſle quelques mouvemens déſavantageux. Lui-même, avec tout le reſte de ſa flotte, qui montoit encore à quatre-vingt-trois vaiſſeaux, tourna vers l'Helleſpont, pendant que la flotte d'Athenes étoit à Samos. Les généraux Athéniens, les voyant paſſer, allerent à leur rencontre avec ſoixante vaiſſeaux. Les Spartiates pourſuivirent leur route vers Chio; & les Athéniens jugerent à propos de prendre les devans ſur eux, en s'avançant juſqu'à Leſbos, pour joindre à leur flotte quelques galeres des alliés, afin de la rendre égale en nombre à celle des ennemis. Mindare ne laiſſa pas d'aller en avant, & paſſant de nuit avec toute ſa flotte, il arriva à l'en-

(*a*) Strab. pag. 209. Plin. Tom. I. p. 249, 273, 513. Tit. Liv. L. XXIV. c. 10. Virg. Eclog. 7. v. 12, 13. Georg. L. III. v. 15. Æneid. L. X. v. 205, 206.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 350. *& ſeq.* Juſt. L. V. c. 4. Plut. Tom. I. p. 206, 207. Thucyd. pag. 611. *& ſeq.* Xenoph. pag. 428. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 497. *& ſuiv.*

trée de l'Helleſpont, & le lendemain il débarqua à Sigée. Les Athéniens les ſçachant là n'attendirent pas toutes les galeres qu'ils devoient recevoir de leurs alliés ; & quoiqu'il ne leur en fût encore arrivé que trois, ils cinglerent vers Sigée. En arrivant ils apperçurent que la flotte ennemie avoit déjà levé l'ancre, & qu'il n'en reſtoit plus que trois vaiſſeaux, dont ils ſe ſaiſirent. Delà venant à Éléum ils ſe diſpoſerent à un combat naval.

Les Lacédémoniens, voyant ces préparatifs, en firent de ſemblables de leur côté pendant cinq jours, & ayant bien exercé leurs rameurs, ils mirent en ordre de bataille quatre-vingt-huit vaiſſeaux. Ils étoient du côté de l'Aſie, & les Athéniens, qui leur faiſoient face étoient du côté de l'Europe. Ceux-ci n'égaloient pas leurs adverſaires en nombre, mais ils les ſurpaſſoient en expérience. La flotte Lacédémonienne étoit compoſée des vaiſſeaux de Syracuſe, commandés par Hermocrate ſur la droite, & de ceux du Péloponnèſe commandés par Mindare ſur la gauche. Du côté des Athéniens c'étoit Thraſylle qui commandoit la droite, & Thraſybule qui commandoit la gauche. Chacune des deux flottes fit d'abord divers mouvemens, pour n'avoir pas de ſon côté le courant contraire. Elles ſe croiſerent plus d'une fois, pour ſe diſputer réciproquement l'avantage du poſte, & les endroits les plus favorables du détroit ; car, comme la bataille ſe devoit donner entre Seſte & Abyde, il étoit difficile d'y gouverner les vaiſſeaux. Cependant enfin, les Athéniens, bien plus habiles dans cet art, que leurs adverſaires, ſçurent préparer la victoire par cette premiere manœuvre. Car, malgré le nombre des vaiſſeaux du Péloponnèſe & la violence de leur choc, les pilotes Athéniens ſçavoient rendre inutiles l'un & l'autre ; ils s'arrangeoient toujours de maniere qu'ils déroboient leurs flancs à l'impétuoſité des attaques, & ne leur préſentoient jamais que leurs pointes. C'eſt pourquoi, Mindare voyant que cette réunion d'efforts ne ſervoit de rien, employa peu de vaiſſeaux, ou même un ſeul des ſiens, contre un ſeul vaiſſeau ennemi, & changea en quelque ſorte un combat général en pluſieurs combats particuliers. Cet expédient ne le garantit pas de l'adreſſe des pilotes Athéniens, qui, évitant toujours la pointe des vaiſſeaux ennemis, leur portoient eux-mêmes dans les flancs des coups terribles, & en faiſoient ouvrir pluſieurs. L'émulation s'empara alors des uns & des autres, de ſorte qu'on paſſa bientôt du choc des vaiſſeaux à l'abordage & au combat d'homme à homme. Le courant du détroit, qui nuiſoit alternativement aux uns & aux autres, ſuſpendit aſſez long-tems la victoire ; & dans cet intervalle

on apperçut de deſſus une hauteur vingt-cinq vaiſſeaux envoyés aux Athéniens par leurs alliés. Les Spartiates, allarmés de ce ſecours, ſe ſauverent du côté d'Abyde, où les Athéniens les pourſuivoient de près & vivement. Mais enfin, le combat fini, les vainqueurs ſe trouverent maîtres de huit vaiſſeaux de Chio, de cinq de Corinthe, & de deux d'Ambacie, outre un vaiſſeau de Syracuſe, un autre de Pallene, & un troiſieme de Leucade. Pour eux, ils en avoient perdu cinq, qui furent abſolument coulés à fond.

L'année ſuivante, Doriée, après avoir appaiſé, ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçu de Mindare, la ſédition qui s'étoit formée dans l'iſle de Rhodes, fit voile du côté de l'Helleſpont pour ſe rejoindre à ſon Général; car, celui-ci, toujours retiré à Abyde, raſſembloit là tous les vaiſſeaux qu'il pouvoit tirer des alliés du Péloponnèſe. Doriée, étant arrivé à la hauteur de Sigée dans la Troade, fut attaqué par les Athéniens qui réſidoient à Seſte, & obligé de ſe réfugier dans le port de Dardanus. Les Athéniens l'y environnerent auſſitôt. Mindare, apprenant cette nouvelle, partit ſur le champ d'Abyde avec toute ſa flotte, & arrivant bientôt au port de Dardanus, il fournit à Doriée un ſecours de quatre-vingt-quatre vaiſſeaux. Pharnabaze ſe trouva auſſi dans ce voiſinage avec une armée de terre, qui favoriſoit les Lacédémoniens. Les deux flottes, ſe voyant en préſence l'une de l'autre, ſe mirent en ordre de bataille. Mindare, qui avoit en tout quatre-vingt-dix-ſept vaiſſeaux, donna la gauche aux Syracuſains, & prit lui-même la droite. Du côté des Athéniens, Thraſybule commandoit la droite, & Thraſylle commandoit la gauche. Dans cette diſpoſition, les Généraux donnerent le ſignal, & les trompettes ſe faiſant entendre de part & d'autre en même tems, ſemblerent ne former qu'un ſon. Les rameurs ſe mirent en action avec une ardeur merveilleuſe, & les pilotes gouvernant le timon avec un grand art, rendirent le combat long & terrible; car, ils ne préſentoient jamais que la pointe ou la proue au choc violent & mutuel qu'ils ſe donnoient inceſſamment les uns aux autres. Les ſoldats, qui étoient ſur les ponts, ne pouvoient s'empêcher de trembler à l'aſpect d'un vaiſſeau qui ſembloit toujours de loin les venir prendre en flanc, & les briſer; mais, ils étoient bientôt raſſurés par l'adreſſe de leurs Pilotes, qui attendoient toujours le dernier moment pour ſe retourner à propos. Cette eſpece de délivrance ſubite leur donnoit un nouveau courage. Pendant qu'on tiroit des traits ſur les vaiſſeaux les plus éloignés, juſqu'à en couvrir toute la ſurface des ponts, on ſe battoit dans l'abordage à coup de lances, & l'on tâchoit de frapper non-ſeulement

lement les ſoldats, mais le Pilote. Dès qu'on s'étoit accroché, on employoit des armes plus courtes; & lorſqu'on pouvoit ſauter ſur le vaiſſeau ennemi, on s'y battoit à l'épée. Les cris de joie que pouſſoient ceux qui avoient l'avantage, & les ſecours que les plus foibles appelloient de toutes leurs forces, rempliſſoient l'air d'un bruit épouvantable dans une ſi grande étendue de mer. Le combat s'étoit ſoutenu long-tems par l'émulation des deux partis, dans l'incertitude du ſuccès, lorſqu'Alcibiade qui, ſans rien ſçavoir de cette bataille, paſſoit alors dans l'Helleſpont, fit paroître tout d'un coup une flotte de vingt vaiſſeaux. A cet aſpect les deux partis s'animerent d'eſpérance, & prirent de nouvelles forces, dans la penſée commune de part & d'autre que ce ſecours les regardoit. Mais, cette petite flotte s'avançant toujours, ne donnoit aucun ſignal que les Lacédémoniens puſſent reconnoître, au lieu qu'Alcibiade fit élever ſur ſon propre vaiſſeau un étendard couleur de pourpre, indice dont il étoit déjà convenu avec les Athéniens. Auſſitôt les Lacédémoniens, qui comprirent de quoi il s'agiſſoit, ſe mirent en fuite; & les Athéniens, profitant de ce découragement & de leur nouvel avantage, les pourſuivirent avec vigueur, & leur prirent dix vaiſſeaux dans cette pourſuite. Mais, elle fut arrêtée par une grande tempête qui s'éleva ſubitement; car, la hauteur & l'impétuoſité des flots leur ôterent tout uſage du gouvernail, & non-ſeulement les empêcherent de joindre aucun des vaiſſeaux qui fuyoient, mais les ſéparerent même de ceux qu'ils avoient déjà accrochés. Enfin, tout l'équipage de la flotte Lacédémonienne jetté ſur le rivage, ſe joignit à l'armée de terre de Pharnabaze. Les Athéniens, ayant tenté enſuite de ſe ſaiſir de ces vaiſſeaux vuides, furent repouſſés dans cette entrepriſe plus périlleuſe qu'ils ne croyoient, par l'armée des Perſes, & ſe retirerent à Seſte. Pharnabaze avoit agi vigoureuſement en cette occaſion, pour ſe laver des ſoupçons que les Spartiates avoient conçus à ſon ſujet. La bataille navale ayant eu l'iſſue que nous venons de marquer, les Athéniens qui n'avoient paſſé qu'une nuit à Seſte, allerent chercher dès le lendemain les débris de la flotte Lacédémonienne; & après les avoir recueillis, ils joignirent un ſecond trophée à celui qu'ils avoient dreſſé au ſortir du combat.

Dès la fin de l'hiver, Mindare raſſembla des vaiſſeaux de tous côtés; il en tira pluſieurs du Péloponnèſe, & le reſte des autres alliés. La flotte Athénienne, qui apprit à Seſte ce grand appareil, commença à craindre qu'on ne vînt l'enlever dans ſon port. C'eſt pourquoi, ſortant de-là elle doubla la Cherſonnèſe, & vint ſe retirer

à Cardie. Elle fit partir auſſitôt des Brigantins pour inviter les généraux Thraſybule & Théramene à venir avec toute leur armée à la défenſe de la flotte. On fit porter le même avis à Alcibiade, qui ſe trouvoit à Lesbos; de ſorte que les autres, ayant amené leurs vaiſſeaux, attendoient avec impatience la déciſion d'un combat général. Du côté des Lacédémoniens, Mindare aſſembla toute ſa flotte autour de l'iſle de Cyzique dans la Propontide, & commença par le ſiege de la ville. Pharnabaze s'étoit joint à lui avec un ſecours conſidérable, & ils emporterent la ville de force. A cette nouvelle, les Capitaines Athéniens jugerent à propos de s'avancer du côté de Cyzique, & ayant côtoyé la Cherſonnèſe, ils ſe trouverent à la vue d'Éléum. Ils choiſirent le tems de la nuit pour paſſer devant Abyde, dans le deſſein de cacher leur nombre aux ennemis. Arrivés enfin à Proconnèſe, ils ſe tinrent à l'ancre pendant la nuit. Dès le lendemain, ils firent tranſporter leur infanterie dans le territoire de Cyzique ſous le commandement de Charès, auquel ils donnerent ordre d'inveſtir cette ville. Eux cependant partagerent leur flotte en trois eſcadres, dont les trois chefs furent Alcibiade, Théramene, & Thraſybule.

Alcibiade s'avança le premier, & bien au-delà des autres, dans le deſſein de provoquer les ennemis au combat. Théramene & Thraſybule épioient l'occaſion de les envelopper, pour leur ôter toute retraite du côté de la terre. Mindare, qui ne voyoit que l'eſcadre d'Alcibiade, ſans pouvoir découvrir les autres, n'en fit pas un grand cas, & alla ſur elle avec quatre-vingts voiles. Dès qu'il en fut proche, les vaiſſeaux Athéniens, comme on en étoit convenu, firent ſemblant de prendre la fuite. Ceux du Péloponnèſe tranſportés de joie, & ſe croyant déjà vainqueurs, ne manquerent pas de les pourſuivre. Mais, dès qu'Alcibiade les vit loin de leur rivage, il éleva le ſignal qui devoit avertir les ſiens, & lui-même tourna auſſitôt ſa proue contre les ennemis. A ce ſignal, Théramene & Thraſybule cinglerent du côté de la ville, & ſe rangerent de façon à en interdire l'abord aux ennemis. Mindare, découvrant alors le grand nombre de vaiſſeaux Athéniens, & ſentant qu'il avoit donné dans le piege, fut extrêmement découragé. Enfin, toute la flotte d'Athenes s'étant montrée, Mindare qui vit que le retour dans la ville étoit abſolument fermé aux vaiſſeaux du Péloponnèſe, fut contraint de fuir vers une côte qu'on nommoit les Héritages, ſur laquelle Pharnabaze avoit des troupes. Alcibiade le pourſuivit en diligence, & coula à fond une partie de ſes vaiſſeaux; il en prit d'autres qu'il avoit mis hors de combat; & jettant des mains de fer ſur ceux qui avoient déjà

touché la terre, il les forçoit de revenir en mer. Cependant, comme les ſoldats poſés ſur le bord défendoient le gros de la flotte, il y eut là un grand carnage. Les Athéniens vainqueurs juſques-là ſe battoient avec plus d'ardeur que de ſuccès, contre des ennemis qui les ſurpaſſoient alors en nombre. Car, l'armée de Pharnabaze qui étoit à terre, & qui combattoit de pied ferme, ſoutenoit vigoureuſement les Lacédémoniens.

Dès que Thraſybule fut à portée de voir le ſecours que les ennemis tiroient de l'infanterie des Perſes, il fit débarquer tous ſes ſoldats pour fournir un pareil ſecours à Alcibiade. Il envoya en même tems avertir Théramene de faire la même choſe, & de joindre les ſoldats de ſa flotte aux troupes de terre de Charès, pour combattre enſemble. Pendant que les Athéniens faiſoient tous ces mouvemens, Mindare continuoit de défendre les vaiſſeaux harcelés par Alcibiade; & il ne laiſſa pas d'envoyer Cléarque le Spartiate à la tête d'un détachement de ſoldats du Péloponnèſe pour s'oppoſer à Thraſybule. Il y joignit même les troupes étrangeres qui étoient à la ſolde de Pharnabaze. Thraſybule, à la tête des ſoldats de ſa flotte & de ſes archers, ſoutint d'abord avec beaucoup de fermeté l'effort des ennemis, il en renverſa beaucoup par terre, & perdit auſſi beaucoup des ſiens. Cependant, il commençoit à être enveloppé par les troupes ſoudoyées de Pharnabaze, & à céder au grand nombre, lorſqu'il apperçut de loin Théramene à la tête de ſon infanterie & de celle de Charès. Ses ſoldats, épuiſés de forces, & déjà hors d'eſpérance, ſe ranimerent à la vue du ſecours qui venoit à eux. Ils ſe trouverent capables de nouveaux efforts dans un combat qui fut encore long & opiniâtre. Les ſoudoyés de Pharnabaze plierent les premiers, & rompirent les rangs par leur fuite; de ſorte que les ſoldats du Péloponnèſe & les troupes de Cléarque, malgré tout leur courage & leur réſiſtance, furent ébranlés & tranſportés, pour ainſi dire, hors de leur place. Dès que Théramene fut débarraſſé de cette partie des ennemis, il ſongea à porter du ſecours à Alcibiade, qui étoit encore en danger. Mindare ne s'effraya point de voir toutes les forces d'Athenes qui cherchoient à ſe rejoindre. Mais, ſéparant lui-même ſes troupes, il en oppoſa la moitié à ce corps d'armée qui s'avançoit, & garda l'autre auprès de lui, en exhortant les uns & les autres à ſoutenir l'ancienne gloire de Sparte, ſurtout quand il s'agiſſoit d'un combat, où ils attaquoient de la terre ferme des gens qui étoient en mer. Auſſitôt il ſe tourna vis-à-vis les vaiſſeaux d'Alcibiade, & commença l'attaque avec une valeur héroïque, en s'expoſant le premier à tous

les périls. Il tua auſſi un grand nombre de ceux qu'on lui oppoſoit ſur les ponts, juſqu'à ce qu'enfin il fut tué lui-même d'une maniere digne de ſa patrie, & laiſſa la victoire à Alcibiade. Au ſeul aſpect de la chûte de Mindare, toute l'armée du Péloponnèſe & de ſes alliés s'enfuit, ſaiſie de douleur & d'épouvante. Les Athéniens les pourſuivirent quelque tems; mais, apprenant que Pharnabaze s'avançoit en diligence avec une grande cavalerie, ils revinrent à leur flotte, & s'étant rendu maîtres de la ville, ils dreſſerent deux trophées, l'un dans l'iſle qui portoit le nom de Polydore, pour le gain de la bataille navale, & l'autre dans l'endroit où ils avoient remporté auparavant l'avantage ſur terre. Les Athéniens, par cette double victoire, demeurerent poſſeſſeurs d'un grand nombre de vaiſſeaux, d'une foule de priſonniers, & d'un amas prodigieux de dépouilles.

MINDE, *Mindus*. *Voyez* Mynde.

MINDIUS [M.] *M. Mindius*, frere de L. Meſcinius. *Voyez* Meſcinius.

MINDIUS MARCELLUS, *Mindius Marcellus*, (*a*) fameux acheteur de biens confiſqués. Cicéron en fait mention dans une de ſes lettres.

MINDYA, *Mindya*, Μίνδυα, (*b*) bourgade de l'Aſie mineure, dans la Carie, aux environs de Mynde & de Bargylies. Il y avoit, ſelon Strabon, un temple de Diane Mindya. Caſaubon croit qu'il faut lire Cindia, ou plutôt Cindya, parce que dans Polybe il eſt fait mention de Diane Cindya.

MINE, *Mina*, *Mna*, (*c*) ſorte de monnoie qui valoit cent drachmes Attiques, ſelon l'eſtimation de Pline. *Mna*, dit-il, *quam noſtri Minam vocant, pendet drachmas Atticas centum.* Le même Hiſtorien nous apprend quelques lignes auparavant, que la drachme étoit du poids d'un denier d'argent. Comme nous pouvons eſtimer le denier Romain d'argent, au moins quinze ſols de notre monnoie actuelle, il s'enſuivra que la Mine qui valoit cent drachmes, feroit au moins ſoixante-dix de nos livres. Nous ſçavons que ce calcul ne s'accorde pas avec celui de quelques anciens Auteurs qui ont évalué la mine Attique, cinquante livres; mais, c'eſt qu'alors notre marc d'argent étoit d'environ trente-ſix livres.

Il eſt à remarquer que la Mine a été ſouvent confondue avec la livre Romaine, & qu'avant Solon la Mine ne valoit que ſoixante-quinze drachmes.

MINE DES HÉBREUX. (*d*) Cette monnoie, nommée *Min* en Hébreu, ſignifie proprement

(*a*) Cicer. ad Amic. L. XV. Epiſt. 17.
(*b*) Strab. p 658.
(*c*) Plin. Tom. II. pag. 263. Mém. de l'Acad. des Inſcrips. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 387, 392, 394.
(*d*) Eſdr. c. 45. v. 12.

une partie, ou une fois. L'on ne trouve ce terme que dans les livres des Rois, des Paralipomenes, d'Eſdras & d'Ezéchiel. Ce dernier Prophete nous apprend que la Mine valoit ſoixante ſicles, qui font quatre-vingt-dix-ſept livres cinq ſols de notre monnoie. Voilà pour la mine Hébraïque. Mais, la mine Grecque ou Attique, qui eſt apparemment celle dont il eſt parlé dans les livres des Maccabées & dans le nouveau Teſtament, valoit cent drachmes, ainſi qu'il a été obſervé dans l'article précédent.

MINE, *Cuniculum*, *Cuniculus*, (*a*) eſpece de galerie ſouterreine, que l'on conduit juſque ſous les endroits que l'on veut faire ſauter.

Les Grecs, les Romains, les Gaulois, ſur-tout ceux du Berri, & beaucoup d'autres nations, avoient l'uſage des Mines ſouterreines pour emporter les places d'aſſaut, & faiſoient tomber des tours & des pans de murailles. L'hiſtoire en eſt pleine; mais, nous ne ſommes pas aſſez inſtruits de la maniere dont cela ſe faiſoit, pour en parler en détail.

MINÉE, *Mineus*. *Voyez* Minyas.

MINÉENS, *ou* MINNÉENS, *Minæi*, *Minnæi*, Μινᾶιοι, Μιναῖοι Μιννᾶιοι, (*b*) l'un des peuples de l'Arabie heureuſe. Strabon met les Minéens ſur le bord de la mer Rouge, & leur donne pour ville principale Carna ou Carana. Pline croit qu'ils tiroient leur origine de Minos, roi de Crete.

MINÉIDES, *Mineïdes*, (*c*) nom donné aux filles de Minyas. Elles étoient trois, Alcithoé, Climene & Iris. Ces Princeſſes furent métamorphoſées en chauves-ſouris, pour avoir mépriſé Bacchus, & avoir travaillé le jour de la fête des Orgies.

» Quand les filles de Minyas, » dit Ovide, eurent achevé » chacune leur conte, elles » continuerent leur travail; & » en mépriſant toujours Bacchus, il ſembloit qu'elles » affectaſſent d'en vouloir mépriſer la fête. Mais, à peine » eurent-elles parlé qu'elles entendirent alentour d'elles un » bruit de tambours, de flûtes, » & de trompettes, & s'étonnerent de ne rien voir. Une » odeur de myrthe & de ſaffran » ſe répand dans la chambre » où elles travailloient alors; » & ce qui ſurpaſſe la croyance, les toiles qu'elles faiſoient » & les robes dont elles étoient » revêtues, devinrent vertes; » une partie fut changée en » feuilles de lierre, & l'autre » en feuilles de vigne, & le fil » qu'elles manioient, fut converti en la tige d'où ſortent » le fruit & les feuilles. Le » jour commençoit à décliner, » & l'on étoit déjà au tems

(*a*) Antiq. expl. par D. Bernard. de Montf. Tom. IV. p. 145.

(*b*) Strab. pag. 768. Plin. Tom. I. p. 338. *& ſeq.* Ptolem. L. VI. c. 7. Diod. Sicul. p. 123.

(*c*) Ovid. Metam. L. IV. c. 3.